Volume II
voir table "in fine" →

Préface a/s E. Sue pp 5-6
+ pp. 14-18

Kernock
Arthur
Cécile } d'E. Sue

• Il s'agit souvent d'extraits de Romans
(Ex. pour "le Camp. de Boulogne" pp. 193-209)

• à la page 56, la vignette de Nanteuil vaut un Daumier
mais Nanteuil ne caricature pas - voir les
dessins de Deschamps (pp. 235-240) !

• pp. 143-144 Notice s/les pontons anglais -

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuepittoresque1844pari

REVUE PITTORESQUE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP., RUE D'AMIETTE, 2.

REVUE PITTORESQUE

MUSÉE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉ PAR LES PREMIERS ARTISTES (exact)

(H. Monnier, C. Nanteuil, La Landelle, Jules David, Louise Vidal, Schlésinger... Edmond Morin, T. Guérin, Gavarni...)

Deuxième Série

TOME II

PARIS

37, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN

1844

A NOS LECTEURS.

La *Revue Pittoresque* commence aujourd'hui la publication de sa seconde année. Le succès passé lui est un sûr garant du succès à venir; elle tente toujours de nouveaux efforts pour s'en montrer digne. A son apparition, toutes les publications rivales, menacées dans leur existence, crièrent à l'impossibilité matérielle d'une pareille entreprise, sous le prétexte que nous donnions un tiers plus qu'elles, et même, elles l'avouent, infiniment mieux qu'elles. Nous avons eu foi dans l'intelligence du public; et maintenant, forts de son concours, nous tentons une nouvelle expérience qui, cette fois nous en convenons, atteint les dernières limites du possible. Il s'agit d'illustrer les pages de notre *Revue* avec gravures in-4°, dues au crayon et au burin de nos premiers artistes, en dehors de toutes celles que nous avons données jusqu'à ce jour. Pour l'exécution, nous avons fait fabriquer un magnifique papier, et nous nous sommes adressés à la première typographie de Paris, sans que pour cela nous ayons diminué le nombre de nos pages. D'un autre côté, un traité nous assure le monopole de la plupart des ouvrages que nous donnons.

Nous voulions publier d'abord un roman de M. Eugène Sue, *Arthur*, qui

forme quatre volumes; mais l'annonce seule de ce livre a soulevé, parmi nos abonnés, de nombreuses réclamations, et l'une d'elles nous a semblé sans réplique : on nous a reproché de vouloir marcher sur les traces de deux ou trois autres publications qui mettent six mois à faire paraître un ouvrage déjà connu, quand, jusqu'à ce jour, nous avons presque toujours renfermé les nôtres en un seul numéro, entre autres, *Gabriel Lambert*, en deux volumes, de M. Alexandre Dumas.

On nous a fait observer que si certaines parties du roman d'*Arthur* prêtaient à l'illustration, la plupart des autres, roulant sur des sujets abstraits, philosophiques, seraient rebelles au pinceau, et pourraient n'intéresser que médiocrement, cette œuvre, d'ailleurs, étant déjà trop connue.

Nous nous bornons donc à esquisser à larges traits le portrait de M. Eugène Sue, en rattachant à sa biographie *Arthur*, comme phase littéraire qui marque le passage de l'auteur du roman maritime au roman de mœurs, qu'il doit quitter un jour pour le roman social.

Ce sera, après tout, un travail curieux à étudier, au point de vue de l'art, et il justifiera les développements analytiques que nous lui avons donnés.

M. Eugène Sue est le romancier du moment. La fantasmagorie de ses moyens d'action, l'excentricité de ses personnages, la nouveauté de ses idées, lui ont acquis la sympathie des masses; aussi nous empresserons-nous de donner à nos lecteurs tout ce qui tombera de cette plume féconde, et ne dépassera pas les limites d'un de nos numéros. Notre *Revue*, ne paraissant que tous les mois, mettrait notre public trop en attente si nous ne lui donnions qu'un ou deux romans par année. Avant tout, nous voulons la variété, seul moyen d'intérêt et de concours de toutes les productions supérieures de notre temps.

Dès aujourd'hui, nous mettons sous leurs yeux, à côté des illustrations qui nous avaient séduites dans *Arthur*, une des plus jolies nouvelles de M. Frédéric Soulié : *Le Lion Amoureux*. C'est une admirable étude du cœur, un petit chef-d'œuvre d'analyse et de style, où, sans doute, le crayon avait beaucoup à reproduire, mais où l'âme trouvera aussi de douces et saisissantes émotions. Les charmantes fantaisies de l'illustration auront encore leur place dans un autre roman. En ce moment, Tony Johannot est à l'œuvre, et ses ravissantes créations viendront expliquer et compléter un des plus remarquables ouvrages de M. Eugène Sue. L'action se passe sous Louis XV. On comprend d'avance tout le parti que l'artiste peut tirer de cette précieuse époque.

La *Revue Pittoresque*, jusqu'à ce jour, a paru tous les mois, mais à des intervalles inégaux. Nos souscripteurs sont prévenus qu'à partir de cette année elle paraîtra régulièrement le 20 de chaque mois. Ils pourront ainsi, s'ils ne la reçoivent pas en temps utile, faire une réclamation fondée.

LE MEILLEUR ROI DE FRANCE.

I.

Nous allons raconter la folie d'un personnage fort singulier, qui vécut vers le milieu du seizième siècle. Raoul Spifame, seigneur Des Granges, était un suzerain sans seigneurie, comme il y en avait tant déjà dans cette époque de guerres et de ruines qui frappaient les plus hautes maisons de France. Son père ne lui laissa que peu de fortune, ainsi qu'à ses frères Paul et Jean, tous deux célèbres, depuis, à différents titres ; de sorte que Raoul, envoyé très-jeune à Paris, étudia les lois et se fit avocat. Lorsque le roi Henri deuxième succéda à son glorieux frère François, ce prince vint en personne, après les vacances judiciaires qui suivirent son avénement, assister à la rentrée des chambres du parlement. Raoul Spifame tenait une modeste place aux derniers rangs de l'assemblée, mêlé à la tourbe des légistes inférieurs, et portant pour toute décoration sa brassière de docteur en droit. Le roi était assis plus haut que le premier président, dans sa robe d'azur semé de France, et chacun admirait la noblesse et l'agrément de sa figure, malgré la pâleur maladive qui distinguait tous les princes de cette race. Le discours latin du vénérable chancelier fut très-long ce jour-là. Les yeux distraits du prince, las de compter les fronts penchés de l'assemblée et les solives sculptées du plafond, s'arrêtèrent enfin longtemps sur un seul assistant placé tout à l'extrémité de la salle, et dont un rayon de soleil illuminait en plein la figure originale; si bien que peu à peu tous les regards se dirigèrent aussi vers le point qui semblait exciter l'attention du prince. C'était Raoul Spifame qu'on examinait ainsi.

Il semblait au roi Henri II qu'un portrait fût placé en face de lui, qui reproduisait toute sa personne, en transformant seulement en noir ses vêtements splendides. Chacun fit de même cette remarque, que le jeune avocat ressemblait prodigieusement au roi, et, d'après la superstition qui fait croire que quelque temps avant de mourir on voit apparaître sa propre image sous un costume de deuil, le prince parut soucieux tout le reste de la séance. En sortant, il fit prendre des informations sur Raoul Spifame, et ne se rassura qu'en apprenant le nom, la position et l'origine avérés de son fantôme. Toutefois, il ne manifesta aucun désir de le connaître, et la guerre d'Italie, qui reprit peu de temps après, lui ôta de l'esprit cette singulière impression.

Quant à Raoul, depuis ce jour, il ne fut plus appelé par ses compagnons du barreau que *sire* et *Votre Majesté*. Cette plaisanterie se prolongea tellement, sous toutes sortes de formes, comme il arrive souvent parmi ces jeunes gens d'étude, qui saisissent toute occasion de se distraire et de s'égayer, que l'on a vu depuis dans cette obsession une des causes premières du dérangement d'esprit qui porta Raoul Spifame à diverses actions bizarres. Ainsi un jour il se permit d'adresser une remontrance au premier président touchant un jugement, selon lui, mal rendu, en matière d'héritage. Cela fut cause qu'il fut suspendu de ses fonctions pendant un temps et condamné à une amende. D'autres fois il osa, dans ses plaidoyers, attaquer les lois du royaume, ou les opinions judiciaires les plus respectées, et souvent même il sortait entièrement du sujet de ses plaidoiries pour exprimer des remarques très-hardies sur le gouvernement, sans respecter toujours l'autorité royale. Cela fut poussé si loin, que les magistrats supérieurs crurent user d'indulgence en ne faisant que lui défendre entièrement l'exercice de sa profession. Mais Raoul Spifame se rendait dès lors tous les jours dans la salle des Pas-Perdus, où il arrêtait les passants pour leur soumettre ses idées de réforme et ses plaintes contre les juges. Enfin, ses frères et sa fille elle-même furent contraints à demander son interdiction civile, et ce fut à ce titre seulement qu'il reparut devant un tribunal.

Cela produisit une grave révolution dans toute sa personne, car sa folie n'était jusque-là qu'une espèce de bon sens et de logique ; il n'y avait eu d'aberration que dans ses imprudences. Mais s'il ne fut cité devant le tribunal qu'un visionnaire nommé Raoul Spifame, le Spifame qui sortit de l'audience était un véritable fou, un des plus élastiques cerveaux que réclamassent les cabanons de l'hôpital. En sa qualité d'avocat, Raoul s'était permis de haranguer les juges, et il avait amassé certains exemples de Sophocle et autres anciens accusés par leurs enfants, tous arguments d'une furieuse trempe ; mais le hasard en disposa autrement. Comme il traversait le vestibule de la chambre des procédures, il entendit

cent voix murmurer : « C'est le roi ! voici le roi ! place au roi ! » Ce sobriquet, dont il eût dû apprécier l'esprit railleur, produisit sur son intelligence ébranlée l'effet d'une secousse qui détend un ressort fragile : la raison s'envola bien loin en chantonnant, et le vrai fou, bien et dûment *écorné du cerveau*, comme on avait dit de Triboulet, fit son entrée dans la salle, la barrette en tête, le poing sur la hanche, et s'alla placer sur son siége avec une dignité toute royale.

Il appela les conseillers : *nos amés et féaux*, et honora le procureur Noël Brulot d'un *Dieu-gard* rempli d'aménité. Quant à lui-même, *Spifame*, il se chercha dans l'assemblée, regretta de ne point se voir, s'informa de sa santé, et toujours se mentionna à la troisième personne, se qualifiant : « Notre amé Raoul Spifame, dont tous doivent bien parler. » Alors ce fut un haro général entremêlé de railleries, où les plaisants placés derrière lui s'appliquaient à le confirmer dans ses folies, malgré l'effort des magistrats pour rétablir l'ordre et la dignité de l'audience. Une bonne sentence, facilement motivée, finit par recommander le pauvre homme à la sollicitude et adresse des médecins ; puis on l'emmena, bien gardé, à la maison des fous, tandis qu'il distribuait encore sur son passage force salutations à son bon peuple de Paris.

Ce jugement fit bruit à la cour. Le roi, qui n'avait pas oublié son Sosie, se fit raconter les discours de Raoul, et comme on lui apprit que ce sire improvisé avait bien imité la majesté royale : « Tant mieux ! dit le roi ; qu'il ne déshonore pas pareille ressemblance, celui qui a l'honneur d'être à notre image. » Et il ordonna qu'on traitât bien le pauvre fou, ne montrant toutefois aucune envie de le revoir.

II.

Durant plus d'un mois, la fièvre dompta chez

Raoul la raison rebelle encore, et qui secouait parfois rudement ses illusions dorées. S'il demeurait assis dans sa chaise, le jour, à se rendre compte de sa triste identité, s'il parvenait à se reconnaître, à se comprendre, à se saisir, la nuit son existence réelle lui était enlevée par des songes extraordinaires, et il en subissait une tout autre, entièrement absurde et hyperbolique ; pareil à ce paysan bourguignon qui, pendant son sommeil, fut transporté dans le palais de son duc, et s'y réveilla entouré de soins et d'honneurs, comme s'il fût le prince lui-même. Toutes les nuits, Spifame était le véritable roi Henri II ; il siégeait au Louvre, il chevauchait devant les armées, tenait de graves conseils, ou présidait à des banquets splendides. Alors, quelquefois, il se rappelait un avocat du palais, seigneur Des Granges, pour lequel il ressentait une vive affection. L'aurore ne revenait pas sans que cet avocat n'eût obtenu quelque éclatant témoignage d'amitié et d'estime : tantôt le mortier du président, tantôt le sceau de l'État ou quelque cordon de ses ordres. Spifame avait la conviction que ses rêves étaient sa vie et que sa prison n'était qu'un rêve ; car on sait qu'il répétait souvent le soir : « Nous avons bien mal dormi cette nuit ; oh ! les fâcheux songes ! »

On a toujours pensé depuis, en recueillant les détails de cette existence singulière, que l'infortuné était victime d'une de ses fascinations magnétiques dont la science se rend mieux compte aujourd'hui. Tout semblable d'apparence au roi, reflet de cet autre lui-même et confondu par cette similitude dont chacun fut émerveillé, Spifame, en plongeant son regard dans celui du prince, y puisa tout à coup la conscience d'une seconde personnalité ; c'est pour-

quoi, après s'être assimilé par le regard, il s'identifia au roi dans la pensée, et se figura désormais être celui qui, le seizième jour de juin 1549, était entré dans la ville de Paris, par la porte Saint-Denis, parée de très-belles et riches tapisseries, avec un tel bruit et tonnerre d'artillerie que toutes maisons en tremblaient. Il ne fut pas fâché non plus d'avoir privé de leur office les sieurs Liget, François de Saint-André et Antoine Ménard, présidents au parlement de Paris. C'était une dette d'amitié que Henri payait à Spifame.

Nous avons relevé avec intérêt tous les singuliers périodes de cette folie, qui ne peuvent être indifférents pour cette science des phénomènes de l'âme, si creusée par les philosophes, et qui ne peut encore, hélas! réunir que des effets et des résultats, en raisonnant à vide sur les causes que Dieu nous cache! Voici une bizarre scène qui fut rapportée par un des gardiens au médecin principal de la maison. Cet homme, à qui le prisonnier faisait des largesses toutes royales, avec le peu d'argent qu'on lui attribuait sur ses biens sequestrés, se plaisait à orner de son mieux la cellule de Raoul Spifame, et y plaça un jour un antique miroir d'acier poli, les autres étant défendus dans la maison, par la crainte qu'on avait que les fous ne se blessassent en les brisant. Spifame n'y fit d'abord que peu d'attention; mais quand le soir fut venu, il se promenait mélancoliquement dans sa chambre, lorsqu'au milieu de sa marche l'aspect de sa figure reproduite le fit s'arrêter tout à coup. Forcé, dans cet instant de veille, de croire à son individualité réelle, trop confirmée par les triples murs de sa prison, il crut voir tout à coup le roi venir à lui, d'abord d'une galerie éloignée, et lui parler par un guichet comme compatissant à son sort, sur quoi il se hâta de s'incliner profondément. Lorsqu'il se releva, en jetant les yeux sur le prétendu prince, il vit distinctement l'image se relever aussi, signe certain que le roi l'avait salué, ce dont il conçut une grande joie et honneur infini. Alors il se lança dans d'immenses récriminations contre les traîtres qui l'avaient mis dans cette situation, l'ayant noirci sans doute près de Sa Majesté. Il pleura même, le pauvre gentilhomme, en protestant de son innocence, et demandant à confondre ses ennemis; ce dont le prince parut singulièrement touché; car une larme brillait en suivant les contours de son nez royal. A cet aspect un éclair de joie illumina les traits de Spifame; le roi souriait déjà d'un air affable; il tendit la main; Spifame avançant la sienne, le miroir, rudement frappé, se détacha de la muraille, et roula à terre avec un bruit terrible qui fit accourir les gardiens.

La nuit suivante, ordre fut donné par le pauvre fou, dans son rêve, d'élargir aussitôt Spifame, injustement détenu, et faussement accusé d'avoir voulu, comme favori, empiéter sur les droits et attributions du roi, son maître et son ami; création d'un haut office de *directeur du sceau royal* (1) en faveur dudit Spifame, chargé désormais de conduire à bien les choses périclitantes du royaume. Plusieurs jours de fièvre succédèrent à la profonde secousse que tous ces graves événements avaient produite sur un tel cerveau. Le délire fut si grave que le docteur s'en inquiéta et fit transporter le fou dans un local plus vaste, où l'on pensa que la compagnie d'autres prisonniers pourrait de temps en temps le détourner de ses méditations habituelles.

III.

Rien ne saurait prouver mieux que l'histoire de Spifame combien est vraie la peinture de ce caractère, si fameux en Espagne, d'un homme fou par un seul endroit du cerveau, et fort sensé quant au reste de sa logique; on voit bien qu'il avait conscience de lui-même, contrairement aux insensés vulgaires qui s'oublient et demeurent constamment certains d'être les personnages de leur invention. Spifame, devant un miroir ou dans le sommeil, se retrouvait et se jugeait à part, changeant de rôle et d'individualité tour à tour, être double et distinct pourtant, comme il arrive souvent qu'on se sent exister en rêve. Du reste, comme nous disions tout à l'heure, l'aventure du miroir avait été suivie d'une crise très-forte, après laquelle le malade avait gardé une humeur mélancolique et rêveuse qui firent songer à lui donner une société.

On amena dans sa chambre un petit homme demi-chauve, à l'œil vert, qui se croyait, lui, le roi des poëtes, et dont la folie était surtout de déchirer tout papier ou parchemin non écrit de sa main, parce qu'il croyait y voir les productions rivales des mauvais poëtes du temps qui lui avaient volé les bonnes grâces du roi Henri et de la cour. On trouva plaisant d'accoupler ces deux folies originales et de voir le résultat d'une pareille entrevue. Ce personnage s'appelait Claude Vignet, et prenait le titre de *poëte royal*. C'était, du reste, un homme fort doux, dont les vers étaient assez bien tournés et méritaient peut-être la place qu'il leur assignait dans sa pensée.

En entrant dans la chambre de Spifame, Claude Vignet fut terrassé : les cheveux hérissés, la prunelle fixe, il n'avait fait un pas en avant que pour tomber à genoux.

« Sa Majesté!... s'écria-t-il.

— Relevez-vous, mon ami, dit Spifame en se drapant dans son pourpoint, dont il n'avait passé qu'une manche ; qui êtes-vous?

— Méconnaîtriez-vous le plus humble de vos su-

(1) Voir les Mémoires de la Société des inscriptions et belles-lettres, tome XXIII.

lets et le plus grand de vos poëtes, ô grand roi?... Je suis Claudius Vignetus, *l'un* de la Pléiade, l'auteur illustre du sonnet qui s'adresse *aux vagues crespelées*... Sire, vengez-moi d'un traître, du bourreau de mon honneur! de Mellin de Saint-Gelais!

— Hé quoi! de mon poëte favori, du gardien de ma bibliothèque?

— Il m'a volé, sire! il m'a volé mon sonnet! il a surpris vos bontés...

— Est-ce vraiment un plagiaire!... Alors je veux donner sa place à mon brave Spifame, de présent en voyage pour les intérêts du royaume.

— Donnez-la plutôt à moi, sire! et je porterai votre renom de l'orient au ponant, sur toute la surface terrienne :

O sire! que ton los mes rimes éternisent!...

— Vous aurez mille écus de pension, et mon vieux pourpoint, car le vôtre est bien décousu.

— Sire, je vois bien qu'on vous avait jusqu'ici caché mes sonnets et mes épîtres tous à vous adressés. Ainsi arrive-t-il dans les cours...

Ce séjour ocieux des fourbes nuageuses.

— Messire Claudius Vignetus, vous ne me quitterez plus; vous serez mon ministre, et vous mettrez en vers mes arrêts et mes ordonnances. C'est le moyen d'en éterniser la mémoire. Et maintenant, voici l'heure où notre amée Diane vient à nous. Vous comprenez qu'il convient de nous laisser seuls. »

Et Spifame, après avoir congédié le poëte, s'endormit dans sa chaise longue, comme il avait coutume de le faire une heure après le repas.

Au bout de peu de jours les deux fous étaient devenus inséparables, chacun comprenant et caressant la pensée de l'autre, et sans jamais se contrarier dans leurs mutuelles attributions. Pour l'un ce poëte était la louange qui se multiplie sous toutes les formes à l'entour des rois, et les confirme dans leur opinion de supériorité; pour l'autre, cette ressemblance incroyable était la certitude de la présence du roi lui-même. Il n'y avait plus de prison, mais un palais; plus de haillons, mais des parures étincelantes; l'ordinaire des repas se transformait en banquets splendides, où, parmi les concerts de violes et de buccines, montait l'encens harmonieux des vers.

Spifame, après ses rêveries, était communicatif, et Vignet se montrait surtout enthousiaste après le dîner. Le monarque raconta un jour au poëte tout ce qu'il avait à endurer de la part des écoliers, ces turbulents aboyeurs, et lui développa ses plans de guerre contre l'Espagne; mais sa plus vive sollicitude se portait, comme on le verra ci-après, sur l'organisation et l'embellissement de la ville principale du royaume, dont les toits innombrables se déroulaient au loin sous la fenêtre des prisonniers.

Vignet avait des moments lucides, pendant lesquels il distinguait fort clairement le bruit des barreaux de fer entre-choqués, des cadenas et des verrous. Cela le conduisit à penser qu'on enfermait Sa Majesté de temps en temps, et il communiqua cette observation judicieuse à Spifame, qui répondit mystérieusement que ses ministres jouaient gros jeu, qu'il devinait tous leurs complots, et qu'au retour du chancelier Spifame, les choses changeraient d'allure; qu'avec l'aide de Raoul Spifame et de Claude Vignet, ses seuls amis, le roi de France sortirait d'esclavage et renouvellerait l'âge d'or chanté par les poëtes.

Sur quoi Claudius Vignetus fit un quatrain qu'il offrit au roi comme une avance de bénédiction et de gloire :

Par toy vient la chaleur aux verdissantes prées,
Vient la vie aux trompeux, à l'oiseau ramageux,
Tu es donc le soleil, pour les coteaux neigeux
Transmuer en moissons et collines pamprees!

La délivrance se faisant attendre beaucoup, Spifame crut devoir avertir son peuple de la captivité où le tenaient des conseillers perfides; il composa une proclamation, mandant à ses sujets loyaux qu'ils eussent à s'émouvoir en sa faveur; et lança en même temps plusieurs édits et ordonnances fort sévères : ici le mot *lança* est fort exact, car c'était par sa fenêtre, entre les barreaux, qu'il jetait ses *chartes* roulées, et lestées de petites pierres. Malheureusement, elles tombaient, les unes sur un toit à porcs, d'autres se perdaient dans l'herbe drue d'un préau désert situé au-dessous de sa fenêtre; une ou deux seulement, après mille jeux en l'air, s'allèrent percher comme des oiseaux dans le feuillage d'un tilleul situé au delà des murs. Personne ne les remarqua d'ailleurs.

Voyant le peu d'effet de tant de manifestations publiques, Claude Vignet imagina qu'elles n'inspiraient pas de confiance, étant simplement manuscrites, et s'occupa de fonder une imprimerie royale qui servirait tour à tour à la reproduction des édits du roi et à celle de ses propres poésies. Vu le peu de moyens dont il pouvait disposer, son invention dut remonter aux éléments premiers de l'art typographique. Il parvint à tailler, avec une patience infinie, vingt-cinq lettres de bois dont il se servit pour marquer lettre à lettre les ordonnances rendues fort courtes à dessein, l'huile et la fumée de sa lampe lui fournissant l'encre nécessaire.

Dès lors les bulletins officiels se multiplièrent sous une forme beaucoup plus satisfaisante. Plusieurs de ces pièces, conservées et réimprimées plusieurs fois depuis, sont fort curieuses, notamment celle qui déclare que le roi Henri deuxième, en son conseil,

ouïes les clameurs pitoyables des bonnes gens de son royaume contre les perfidies et injustices de Paul et Jean Spifame, tous deux frères du fidèle sujet de ce nom, les condamnait à être tenaillés, écorchés et boullus. Quant à la fille ingrate de Raoul Spifame, elle devait être fouettée en plein pilori, et enfermée ensuite aux filles repenties.

L'une des ordonnances les plus mémorables qui aient été conservées de cette période, est celle où Spifame, gardant rancune du premier arrêt des juges qui lui avait défendu l'entrée de la salle des Pas-Perdus, pour y avoir péroré de façon imprudente et exorbitante, ordonne, de par le roi, à tous huissiers, gardes ou suppôts judiciaires, de laisser librement pénétrer dans ladite salle son ami et féal Raoul Spifame; défendant à tous avocats, plaideurs, passants et autres canailles, de gêner en rien les mouvements de son éloquence ou les agréments nompareils de sa conversation familière, touchant toutes les matières politiques et autres sur lesquelles il lui plairait de dire son avis.

Ses autres édits, arrêts et ordonnances, conservés jusqu'à nous, comme rendus au nom d'Henri II, traitent de la justice, des finances, de la guerre, et surtout de la police intérieure de Paris.

Vignet imprima, en outre, pour son compte, plusieurs épigrammes contre ses rivaux en poésie, dont il s'était fait donner déjà les places, bénéfices et pensions. Il faut dire que ne voyant guère qu'eux seuls au monde, les deux compagnons s'occupaient sans relâche, l'un à demander des faveurs, l'autre à les prodiguer.

IV.

Après nombre d'édits et d'appels à la fidélité de la bonne ville de Paris, les deux prisonniers s'étonnèrent enfin de ne voir poindre aucune émotion populaire, et de se réveiller toujours dans la même situation. Spifame attribua ce peu de succès à la surveillance des ministres, et Vignet à la haine constante de Mellin et de Dubellay. L'imprimerie fut fermée quelques jours; on rêva à des résolutions plus sérieuses, on médita des coups d'État. Ces deux hommes qui n'eussent jamais songé à se rendre libres pour être libres, ourdirent enfin un plan d'évasion tendant à dessiller les yeux des Parisiens et à les provoquer au mépris de la *Sophonisbe* de Saint-Gelais et de la *Franciade* de Ronsard.

Ils se mirent à desceller les barreaux par le bas, lentement, mais faisant disparaître à mesure toutes les traces de leur travail, et cela fut d'autant plus aisé qu'on les connaissait tranquilles, patients, et heureux de leur destinée. Les préparatifs terminés, l'imprimerie fut rouverte, les libelles de quatre lignes, les proclamations incendiaires, les poésies privilégiées firent partie du bagage, et, vers minuit, Spifame ayant adressé une courte mais vigoureuse allocution à son confident, ce dernier attacha les draps du prince à un barreau resté intact, y glissa le premier, et releva bientôt Spifame qui, aux deux tiers de la descente, s'était laissé tomber dans l'herbe épaisse, non sans quelques contusions. Vignet ne tarda pas dans l'ombre à trouver le vieux mur qui donnait sur la campagne; plus agile que Spifame, il parvint à en gagner la crête, et tendit de là sa jambe à son gracieux souverain, qui s'en aida beaucoup, appuyant le pied au reste des pierres descellées du mur. Un instant après le Rubicon était franchi.

Il pouvait être trois heures du matin quand nos deux fous en liberté gagnèrent un fourré de bois, qui pouvait les dérober longtemps aux recherches; mais ils ne songeaient pas à prendre des précautions très-minutieuses, pensant bien qu'il leur suffisait d'être hors de captivité pour être reconnus, l'un de ses sujets, l'autre de ses admirateurs.

Toutefois, il fallut bien attendre que les portes de Paris fussent ouvertes, ce qui n'arriva pas avant cinq heures du matin. Déjà la route était encombrée de paysans qui apportaient leurs provisions aux marchés. Raoul trouva prudent de ne pas se dévoiler avant d'être parvenu au cœur de sa bonne ville; il jeta un pan de son manteau sur sa moustache, et recommanda à Claude Vignet de voiler encore les rayons de sa face apollonienne sous l'aile rabattue de son feutre gris.

Après avoir passé la porte Saint-Antoine, et tourné les fossés de la Bastille, en traversant les *cultures* verdoyantes qui s'étalaient longtemps encore à droite et à gauche, avant d'arriver aux abords du palais des Tournelles, Spifame confia à son favori qu'il n'eût pas entrepris certes une expédition aussi pénible, et ne se fût pas soumis par prudence à un si honteux incognito, s'il ne s'agissait pour lui d'un intérêt beaucoup plus grave que celui de sa liberté et de sa puissance. Le malheureux était jaloux? jaloux de qui? de la duchesse de Valentinois, de Diane de Poitiers, sa belle maîtresse, qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs jours, et qui peut-être courait mille aventures loin de son chevalier royal. « Patience, dit Claude Vignet, j'aiguise en ma pensée des épigrammes martialesques qui puniront cette conduite légère. Mais votre père François le disait bien : Souvent femme varie!... » En discourant ainsi, ils avaient pénétré déjà dans les rues populeuses de ce quartier, et se trouvèrent bientôt sur une assez grande place, située au voisinage de l'église des SS. Innocents, et déjà couverte de monde, car c'était un jour de marché.

En remarquant l'agitation qui se produisait sur la place, Spifame ne put cacher sa satisfaction. « Ami, dit-il au poète, tout occupé de ses chaussures qui le

quittaient en route, vois comme ces bourgeois et ces chevaliers s'émeuvent déjà, comme ces visages sont enflammés d'ire, comme il vole dans la région moyenne du ciel des germes de mécontentement et de sédition ! Tiens, vois celui-ci avec sa pertuisane... Oh ! les malheureux, qui vont émouvoir des guerres civiles ! Cependant pourrai-je commander à mes arquebusiers de ménager tous ces hommes innocents aujourd'hui, parce qu'ils secondent mes projets, et coupables demain parce qu'ils méconnaîtront peut-être mon autorité ?

— *Mobile vulgus*, » dit Vignet.

En jetant les yeux vers le milieu de la place, Spifame éprouva un sentiment de surprise et de colère dont Vignet lui demanda la cause. « Ne voyez-vous pas, dit le prince irrité, ne voyez-vous pas cette lanterne de pilori qu'on a laissée au mépris de mes ordonnances. Le pilori est supprimé, monsieur, et voilà de quoi faire casser le prévôt et tous les échevins, si nous n'avions nous-mêmes borné sur eux notre autorité royale. Mais c'est à notre peuple de Paris qu'il appartient d'en faire justice.

— Sire, observa le poëte, le populaire ne sera-t-il pas bien plus courroucé d'apprendre que les vers gravés sur cette fontaine, et qui sont du poëte Dubellay, renferment dans un seul distique deux fautes de quantité ! *humida sceptra*, pour l'hexamètre, ce que proscrit la syntaxe à l'encontre d'Horatius, et une fausse césure au pentamètre.

— Holà ! cria Spifame sans se trop préoccuper de cette dernière observation, holà ! bonnes gens de Paris, rassemblez-vous, et nous écoutez paisiblement.

— Écoutez bien le roi qui veut vous parler en personne, » ajouta Claude Vignet, criant de toute la force de ses poumons.

Tous deux étaient montés déjà sur une pierre haute,

qui supportait une croix de fer : Spifame debout, Claude Vignet assis à ses pieds. A l'entour la presse était grande, et les plus rapprochés s'imaginèrent d'abord qu'il s'agissait de vendre des onguents ou de crier des complaintes et des noëls. Mais tout à coup Raoul Spifame ôta son feutre, dérangea sa cape, qui laissa voir un étincelant collier d'ordres tout de verroteries et de clinquant qu'on lui laissait porter dans sa prison pour flatter sa manie incurable, et sous un rayon de soleil qui baignait son front à la hauteur où il s'était placé, il devenait impossible de méconnaître la vraie image du roi Henri deuxième, qu'on voyait de temps en temps parcourir la ville à cheval.

« Oui ! criait Claude Vignet à la foule étonnée : c'est bien le roi Henri que vous avez au milieu de vous, ainsi que l'illustre poëte Claudius Vignetus, son ministre et son favori, dont vous savez par cœur les œuvres poétiques...

— Bonnes gens de Paris ! interrompait Spifame, écoutez la plus noire des perfidies. Nos ministres sont des traîtres, nos magistrats sont des félons !... Votre roi bien-aimé a été tenu dans une dure captivité, comme les premiers rois de sa race, comme le roi Charles sixième, son illustre aïeul... »

A ces paroles, il y eut dans la foule un long murmure de surprise, qui se communiqua fort loin : on répétait partout : « Le roi ! le roi !... » On commentait l'étrange révélation qu'il venait de faire ; mais l'incertitude était grande encore, lorsque Claude Vignet tira de sa poche le rouleau des édits, arrêts et ordonnances, et les distribua dans la foule, en y mêlant ses propres poésies.

« Voyez, disait le roi, ce sont les édits que nous avons rendus pour le bien de notre peuple, et qui n'ont été publiés ni exécutés...

— Ce sont, disait Vignet, les divines poésies traîtreusement pillées, soustraites et gâtées par Pierre de Ronsard et Mellin de Saint-Gelais.

— On tyrannise, sous notre nom, les bourgeois et le populaire...

— On imprime la *Sophonisbe* et la *Franciade* avec un privilége du roi, qu'il n'a pas signé!

— Ecoutez cette ordonnance qui supprime la gabelle, et cette autre qui anéantit la taille...

— Oyez ce sonnet en syllabes scandées à l'imitation des latins... »

Mais déjà l'on n'entendait plus les paroles de Spifame et de Vignet; les papiers répandus dans la foule, et lus de groupe en groupe, excitaient une merveilleuse sympathie : c'étaient des acclamations sans fin. On finit par élever le prince et son poëte sur une sorte de pavois composé à la hâte, et l'on parla de les transporter à l'Hôtel-de-Ville, en attendant que l'on se trouvât en force suffisante pour attaquer le Louvre, que les traîtres tenaient en leur possession.

Cette émotion populaire aurait pu être poussée fort loin, si la même journée n'eût pas été justement celle où la nouvelle épouse du dauphin François, Marie d'Écosse, faisait son entrée solennelle par la porte Saint-Denis. C'est pourquoi, pendant qu'on promenait Raoul Spifame dans le marché, le vrai roi Henri deuxième passait à cheval le long des fossés de l'hôtel de Bourgogne. Au grand bruit qui se faisait non loin de là, plusieurs officiers se détachèrent et revinrent aussitôt rapporter qu'on proclamait un roi sur le carreau des halles. « Allons à sa rencontre, dit Henri II, et, foi de gentilhomme (il jurait comme son père), si celui-ci nous vaut, nous lui offrirons le combat. »

Mais, à voir les hallebardiers du cortége déboucher par les petites rues qui donnaient sur la place, la foule s'arrêta, et beaucoup fuirent tout d'abord par quelques rues détournées. C'était, en effet, un spectacle fort imposant. La maison du roi se rangea en belle ordonnance sur la place; les lansquenets, les arquebusiers et les Suisses garnissaient les rues voisines. M. de Bassompierre était près du roi, et sur la poitrine de Henri II brillaient les diamants de tous les ordres souverains de l'Europe. Le peuple consterné n'était plus retenu que par sa propre masse qui encombrait toutes les issues : plusieurs criaient au miracle, car il y avait bien là devant eux deux rois de France; pâles l'un comme l'autre, fiers tous les deux, vêtus à peu près de même; seulement, le *bon roi* brillait moins.

Au premier mouvement des cavaliers vers la foule, la fuite fut générale, tandis que Spifame et Vignet faisaient seuls bonne contenance sur le bizarre échafaudage où ils se trouvaient placés; les soldats et sergents se saisirent d'eux facilement.

L'impression que produisit sur le pauvre fou l'aspect de Henri lui-même, lorsqu'il fut amené devant lui, fut si forte qu'il retomba aussitôt dans une de ses fièvres les plus furieuses, pendant laquelle il confondait comme autrefois ses deux existences de Henri et de Spifame, et ne pouvait s'y reconnaître, quoi qu'il fît. Le roi, qui fut informé bientôt de toute l'aventure, prit pitié de ce malheureux seigneur, et le fit transporter d'abord au Louvre, où les premiers soins lui furent donnés, et où il excita longtemps la curiosité des deux cours, et, il faut le dire, leur servit parfois d'amusement.

Le roi, ayant remarqué d'ailleurs combien la folie de Spifame était douce et toujours respectueuse envers lui, ne voulut pas qu'il fût renvoyé dans cette maison de fous, où l'image parfaite du roi se trouvait parfois exposée à de mauvais traitements ou aux railleries des visiteurs et des valets. Il commanda que Spifame fût gardé, dans un de ses châteaux de plaisance, par des serviteurs commis à cet effet, qui avaient ordre de le traiter comme un véritable prince et de l'appeler *Sire* et *Majesté*. Claude Vignet lui fut donné pour compagnie, comme par le passé, et ses poésies, ainsi que les ordonnances nouvelles que Spifame composait encore dans sa retraite, étaient imprimées et conservées par les ordres du roi.

Le recueil des arrêts et ordonnances rendus par ce fou célèbre fut entièrement imprimé sous le règne suivant avec ce titre : *Dicæarchiæ Henrici regis progymnasmata*. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque Royale sous les numéros VII. 6,412. On peut voir aussi les Mémoires de la Société des inscriptions et belles-lettres, t. XXIII. Il est remarquable que les réformes indiquées par Raoul Spifame ont été la plupart exécutées depuis.

GÉRARD DE NERVAL.

M. EUGÈNE SUE.

Avant de jeter un coup d'œil sur les œuvres d'un écrivain dont le nom est aujourd'hui populaire dans toute l'Europe, dans tout le monde civilisé, disons un mot de l'homme lui-même.

M. Eugène Sue est né à Paris, le 10 décembre 1804. L'impératrice Joséphine et le prince Eugène Beauharnais ont été sa marraine et son parrain. La famille Sue, très-ancienne, est établie depuis plusieurs siècles à Lacolme, près de Cannes, en Provence. Elle y est encore représentée par M. Sue, officier supérieur en retraite, grand-oncle de l'écrivain.

L'arrière-grand-père de M. Eugène Sue, Pierre, son aïeul Joseph, et son père Jean-Joseph, ont été des chirurgiens et des médecins renommés. Joseph Sue a laissé des travaux d'anatomie considérables, et c'est à lui que l'école médicale française dut la vulgarisation de la pathologie de Gaubius, qui succéda à celle de Boerhave. Joseph et Jean-Joseph, tous deux gradués de l'université d'Édimbourg, ont fait connaître en France, par de nombreuses traductions, les travaux de l'école médicale d'Écosse. Le père de notre auteur a publié de nombreux ouvrages et fait des études curieuses sur le supplice de la décollation et sur les effets du galvanisme. Il était médecin en chef de la garde impériale dans la campagne de Russie. Après la restauration, il devint médecin du roi. Jean-Joseph Sue a vécu dans l'amitié intime de l'impératrice Joséphine, de Franklin, de Masséna, de Moreau et de tous les grands personnages de l'époque consulaire. Il a fait généreusement don à l'Académie des Beaux-Arts d'une magnifique collection d'anatomie comparée et d'objets d'histoire naturelle, formée dans sa famille par quatre générations de médecins distingués. Ce musée, d'un grand prix, forme galerie au palais des Beaux-Arts.

M. Sue lui-même, suivant le vœu de son père, entra dans la carrière médicale. Il a été, en qualité de chirurgien, attaché à la maison militaire du roi; puis à l'état-major de l'armée d'Espagne en 1825; puis, dans la même campagne, au 7e régiment d'artillerie. Il s'est trouvé ainsi au siége de Cadix, à la prise du Trocadéro et à celle de Tarifa. En 1824, M. Eugène Sue quitta le service de terre pour celui de mer. Il fit plusieurs navigations en Amérique; après avoir parcouru les Antilles, il revint dans la Méditerranée et visita la Grèce. En 1828, il était sur le vaisseau *le Breslaw*, au combat de Navarin. Au retour de cette campagne, ayant renoncé au service et à la médecine, dont l'exercice n'avait aucun attrait pour lui, il rentra à Paris, où, grâce à d'assez beaux revenus qu'il tient de l'héritage paternel, il put mener une vie heureuse et brillante. Son occupation favorite, après le plaisir, était alors la peinture, qu'il étudiait chez son ami Gudin.

En 1830, un ancien camarade de l'artillerie dit à M. Eugène Sue :

« Les romans de Cooper ont mis l'Océan à la mode : tu devrais bien nous écrire tes souvenirs du bord, et créer le roman maritime en France. » L'idée plut à notre auteur. Il quitta le pinceau, prit la plume et publia *Kernock-le-Pirate*. Trouvant la chose amusante, et encouragé par le succès, il continua d'écrire, suivant la fantaisie d'un esprit vif et fécond. Ainsi parurent successivement de nombreux ouvrages, que l'on peut distribuer dans l'ordre suivant :

Romans maritimes : *Kernock-le-Pirate*, *Plick et Plock*, *Atar-Gull*, *la Salamandre*, *la Vigie de Koatven*.

Histoire maritime : *Histoire de la Marine française sous Louis XIV*, *Abrégé de l'Histoire de la Marine militaire de tous les peuples*.

Romans historiques : *Latréaumont*, *Jean Cavalier*, *Lékavières*, *le Commandeur de Malte*.

Romans de mœurs : *Arthur*, *la Coucaratcha*, *Deleytar*, *l'Hôtel Lambert*, *Mathilde*, etc.

Drames : *Latréaumont*, *la Prétendante*, et plusieurs mélodrames à grand effet. (MM. Dinaux et Legouvé ont concouru à ces œuvres dramatiques.)

Romans philosophiques et sociaux : *Les Mystères de Paris*, *le Juif Errant*.

Les premiers ouvrages de M. Eugène Sue annoncent un esprit très-dégagé de préjugés, une nature sympathique et ardente. Au milieu de la fantaisie du conteur, parfois même à côté du paradoxe,

on reconnaît toujours l'observateur bien doué, qui voit autour de lui le mal et constate le triomphe de la perfidie et de la violence. Dans le conteur insouciant, il y a déjà le sentiment vague de la subversion sociale. Enfin, l'instinct d'une âme généreuse inspira à M. Eugène Sue son beau livre des *Mystères de Paris*.

M. Sue a dit et répété cent fois qu'il devait la pensée supérieure de ce livre aux conseils d'une critique bienveillante. C'est là un trait de modestie et de générosité rares. Le fait est que, dès le premier chapitre, avant qu'aucune voix se fût élevée pour louer l'écrivain, il produisait, par l'analyse de la chute du *Chourineur*, la preuve d'une souveraine fécondité de critique. Aucune autre étude peut-être, dans le courant du livre, n'est plus profonde que celle-là ; aucune n'expose plus savamment le vice de la société actuelle, et n'offre une indication plus nette des voies de la vraie réforme. Au moment où l'auteur du *Juif Errant* va toucher à la question de l'organisation du travail, il n'aura qu'à se mettre en face de ce premier dessin de la figure du Chourineur.

. . . . . .

M. Eugène Sue habite, dans les hauteurs du faubourg Saint-Honoré, une petite maison tapissée de lianes et de fleurs, qui font voûte au péristyle. Son jardin est amoureusement arrangé, frais et parfumé; un jet d'eau bruit au milieu de roches et de joncs. Une longue galerie fermée, tapissée de sculptures et de plantes, conduit de la maison à une petite porte extérieure, toute dérobée sous un rocher artificiel. Le logement se compose de très-petites pièces, un peu étouffées, tenues obscures par les lianes et les fleurs pendantes aux fenêtres. L'ameublement est rouge à clous d'or; la chambre à coucher seule, plus claire et bleuâtre. Les meubles, très-nombreux, s'entassent, non sans confusion, entre d'épaisses tentures. Il y a un peu de tous les styles, gothique, renaissance, fantaisies françaises. Le salon est rocaille. Les murailles sont cachées par les objets d'art, bahuts, curiosités diverses, peinture et sculpture, portraits de famille, œuvres magistrales, œuvres des artistes modernes, ses amis. Des vases précieux, dons des amitiés féminines, couvrent les consoles. L'un d'eux est un hommage respecté d'une main royale. Des noms glorieux brillent de toutes parts : Delacroix, Gudin, Isabey, Vernet... Dans un cadre, on voit un dessin de madame de Lamartine, et des vers de l'illustre poëte. Un tableau occupe une place privilégiée, sur chevalet, au milieu des coquetteries du salon. C'est un *anachorète* d'Isabey, d'un effet terrible, contraste remarquable dans ce petit temple de la volupté. De tout cela sort un parfum doux, où se distingue la saine odeur des cuirs de Russie.

Les chevaux et les chiens que M. Sue a préférés, peints par lui-même ou par M. Alfred Dedreux, gardent compagnie à qui les caressait autrefois, et se recommandent au souvenir amical. Dans le vestibule, au milieu de l'attirail et des trophées de la chasse, un loup et un oiseau de proie, autrefois apprivoisés et aimés, revivent empaillés dans la demeure du maître. Au bout du jardin, sont logés avec soin deux magnifiques lévriers, présent de lord Chesterfield. De beaux faisans dorés et des ramiers se promènent librement sur le gazon du jardin, et viennent chaque soir se coucher sur les jardinières des fenêtres et sous le perron, gardiens ailés du seuil, élégants et doux amis de la maison.

En parcourant cette demeure, que la main d'un ami nous ouvrait pendant l'absence du propriétaire, nous devinions bien des traits du caractère : la passion du luxe et des plaisirs bruyants, avec des retours vers la retraite et la méditation; le goût éclairé des beaux-arts, l'attrait pour les obscurités raffinées, l'amour des animaux et des plantes. Un domestique nous guidait, Laurent, qui depuis plus de quinze ans n'a pas quitté M. Eugène Sue : éloge des qualités du serviteur, et peut-être aussi du maître auquel il s'est dévoué.

ARTHUR

PAR M. EUGÈNE SUE.

Ce roman est incontestablement le plus remarquable qui soit sorti de la plume féconde de M. Eugène Sue. L'effrayante vérité du caractère principal, la beauté exquise des détails, le charme du style, l'entraînement passionné du récit ont placé ce livre au-dessus même de *Mathilde*.

Malheureusement, on voit que l'auteur cède plus que jamais à cette préoccupation constante *le doute*, plaie profonde d'un noble cœur, négation fatale qui désenchante des hommes et de la vie.

Les moyens matériels y sont moins fréquents que dans tous ses autres ouvrages. Ce n'est point, à vrai dire, un roman, c'est une épopée idéale, l'épopée d'un sentiment fatal, exceptionnel, quoique l'exception touche ici bien souvent à la règle.

Voici le beau jugement qu'en portait en 1840 M. Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux-Mondes*. C'est pour nous une bonne fortune de pouvoir reproduire une partie de cet excellent travail.

La génération spirituelle, ambitieuse, incrédule et blasée, qui occupe le monde à la mode depuis dix ans, se peint à merveille, c'est-à-dire à faire peur, dans l'ensemble des romans de M. Eugène Sue. Lord Byron était un idéal; on l'a traduit en prose; on a fait du don Juan positif; on l'a mis en petite monnaie; on l'a pris jour par jour à petites doses. Beaucoup des personnages de M. Eugène Sue ne sont pas autres. Le désillusionnement systématique, le pessimisme absolu, le jargon de rouerie, de socialisme ou de religiosité, la pétention aristocratique naturelle aux jeunes démocraties et aux brusques fortunes, cette manie de régence et d'orgie à froid, la brutalité très-vite tout près des formes les plus exquises il a exprimé tout cela avec vie souvent et avec verve dans ses personnages. L'espèce très-exacte, et avec ses variétés, si elle se perdait un jour, se retrouverait en ses écrits; et voilà comment je dis qu'il représente à mon gré *la moyenne* du roman en France.

Sans se faire reflet ni écho de personne en particulier, il s'est laissé constamment inspirer des divers essais et des vogues d'alentour, et en a rendu quelque chose à sa manière. En un mot, la gamme du roman moderne est très au complet chez lui, et en même temps aucun ton trop prédominant n'y étouffe les autres.

Est-ce une nature vraie, légitime, une société saine qu'a exprimée M. Eugène Sue? Non, assurément, et il le sait bien. Mais j'ose affirmer que c'est une société réelle. De braves gens qui vivent en mille, des fa hommes sérieux régulièrement occupés, des personnes du monde tout agréables et qui ne veulent pas être choquées, peuvent dire : « Où trouve-t-on de tels personnages? Ils n'existent que dans le drame moderne ou dans le roman. » Je ne nie pas qu'il y ait mainte fois de la charge et du cumul dans l'expression; mais, pour prendre le meilleur selon moi, le plus habile et le plus raffiné des romans de mœurs de M. Eugène Sue, *Arthur* par exemple, je dis que le personnage est vrai et qu'il y a de nos jours plus d'un Arthur.

Et, avant tout, qu'on me permette une remarque que j'ai eu très-souvent occasion de faire en ce temps où la littérature et la société sont dans un tel pêle-mêle, et où la vie d'artiste et celle d'homme du monde semblent perpétuellement s'échanger. S'il devient banal de redire que la littérature est l'expression de la société, il n'est pas moins vrai d'ajouter que la société aussi se fait l'expression volontiers et la traduction de la littérature. Tout auteur tant soit peu influent et à la mode crée un monde qui le copie, qui le continue, et qui souvent l'outrepasse. Il a touché, en l'observant, un point sensible, et ce point-là, excité qu'il est et comme piqué d'honneur, se développe à l'envi et se met à ressembler davantage. Lord Byron a eu depuis longtemps ce rôle d'influence sur les hommes; combien de nobles imaginations at teintes d'un de ses traits se sont modelées sur lui! Depuis ç'a été le tour des femmes; l'émulation les a prises de lutter au sérieux avec les types, à peine apparus, d'*Indiana* ou de *Lélia*. Je me rappelle avoir été témoin, certain soir et dans un hôtel de la meilleure compagnie, d'un drame domestique réel très-imprévu, et qui justifiait tous ceux de Dumas. Un magistrat m'a raconté qu'ayant dû faire arrêter une femme mariée qui s'enfuyait avec un amant, il n'en avait pu rien tirer à l'interrogatoire que des pages de Balzac qu'elle lui récitait tout entières. Au temps de d'Urfé une société allemande se mit à vivre à la manière des bergers du Lignon. C'est toujours le cas de dire, même quand ce sont si peu des Ménandre : *O vie! et toi Ménandre, lequel des deux a imité l'autre?*

Beaucoup des personnages de M. Eugène Sue sont

donc vrais en ce qu'ils ont, au moins passagèrement, des modèles ou des copies dans la société qui nous entoure. Mais, pour l'aborder plus à l'aise avec ma critique, je la concentrerai sur *Arthur*, qui est un roman tout à fait distingué et où il y a fort à louer, tant pour la connaissance morale que pour la façon. Arthur, doué de toutes les qualités de la naissance, de la fortune, de l'esprit et de la jeunesse, Arthur, doué d'une puissance rare d'attraction et du don inappréciable d'être aimé, a reçu de bonne heure, d'un père misanthrope, un ver rongeur, la *défiance;* la défiance de soi et des autres. Les mortelles leçons de ce père trop éclairé et inexorable d'expérience ne sont, selon moi encore, que trop vraies (je parle en général); c'est du La Rochefoucauld développé et senti, c'est du Machiavel domestique; bien des pages du chapitre intitulé *le Deuil* ont même de certains accents de morose éloquence. Mais cette science amère, ce résidu et comme cette cendre de la vie, que ce père imprudent de sa main mourante sème au cœur de son fils, va petit à petit l'empoisonner. Ce scepticisme corrosif, distillé goutte à goutte dans le vase récent, se retrouvera au fond de tout. Avant de quitter le château paternel, Arthur aimait sa cousine Hélène, pauvre, mais belle, digne et pure, et qui elle-même l'aimait. Il s'enchante insensiblement près d'elle; tous deux s'entendent sans se le dire; puis vient l'aveu : ils vont s'épouser. A ce moment, une fatale pensée traverse l'âme d'Arthur; les avis funèbres de son père se réveillent, le germe de méfiance remue en lui : n'est-il pas dupe d'une feinte intéressée? Est-ce bien lui en effet, ou sa fortune, qu'aime sa cousine Hélène? Et Arthur tout d'un coup brise ce tendre cœur de jeune fille, sans pitié, avec un sang-froid odieux. Ce n'est là que le premier acte. Arthur vient à Paris; il connaissait déjà la haute compagnie de Londres, et du premier jour il n'a rien de neuf dans notre monde élégant. Que de piquants et de gracieux portraits d'hommes et de femmes : M. de Cernay, madame de Pénâfiel! Celle-ci, adorable figure, femme à la mode aussi calomniée que courtisée, captive bientôt Arthur. Dès la première scène de l'aveu qu'elle-même lui fait (comme déjà avait fait Hélène), sa méfiance, à lui si poli, éclate presque brutale; cela pourtant se répare; il est aimé, il croit, il est heureux : les jours de soleil se succèdent. Puis tout d'un coup, au comble du bonheur, cette méfiance incurable, cette *peur d'être dupe*, revient plus féroce, et il renverse comme d'un coup de pied l'idole. Cette espèce de crime se renouvelle encore deux autres fois, et dans l'une des deux à propos non plus d'un amour de femme, mais d'une amitié d'homme. Les analyses qui précèdent et expliquent ces rêveris frénétiques d'égoïsme sont parfaitement déduites et dans une psychologie très-déliée, surtout pour les deux premiers cas : « C'était enfin une lutte perpétuelle entre mon cœur qui me disait : *Crois,—aime,* — *espère...*, et mon esprit qui me disait : *Doute,* — *méprise,* — *et crains!* » Je ne puis indiquer en courant tout ce qu'il y a de parfait de manière et de bien saisi dans les observations et les propos de monde jetés à travers (1). Arthur lui-même, à part ces cruels moments, est accompli de façon et presque charmant de cœur; et cependant le dirai-je? comme Vaudrey dans *la Vigie*, comme les moins bons des héros de l'auteur, il a de l'odieux; on ne peut le suivre jusqu'au bout sans une impression écrasante; après la récidive, et dès qu'on le voit incorrigible, il devient intolérable (2). C'est qu'il ne suffit pas que le personnage et le caractère soient réels pour avoir droit à être peints. M. Eugène Sue me pardonnera de lui proposer toute ma pensée. Non, il n'est jamais permis à l'art humain d'être vrai de cette sorte; quand même on aurait le sujet vivant, l'espèce sociale en personne sous les yeux, c'est là encore, si l'on peut dire, de l'art contre nature. Les grands et éternels peintres qui certes savaient le mal aussi, les Shakspeare, les Molière, l'ont-ils jamais exprimé dans ces raffinements d'exception, dans cette corruption calculée? Le mal tient-il cette place, à la fois première et singulière, dans leurs vastes tableaux? La saine nature n'est-elle pas là tout à côté qui rejaillit aussitôt, qui retrempe et qui console? Arthur n'est pas né méchant, mais il s'est rendu méchant. Or, ce que Bossuet dit des héros de l'histoire, je le dirai à plus forte raison des héros du poëme ou du roman : « Loin de nous les héros sans humanité! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il mit premièrement la bonté, comme propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes... Les cœurs sont à ce prix. » Ce qu'ici je traduirai de la sorte : la vraie gloire de l'art humain légitime est à ce prix.

Ce n'est pas à dire peut être que le bien plus que le mal fasse le fond de l'humaine vie; tout n'est que confusion et mélange. Non-seulement il y a le mal à côté du bien, mais l'un sort même souvent de l'au-

(1) La conversation entre Arthur et M. de Cernay, première partie, p. 206, la jolie causerie de *pressoir*, même partie, p. 252; les jeunes chrétiens de salon, même partie, p. 284.

(2) En vain l'auteur semble le croire corrigé vers la fin, dans sa vie heureuse avec Marie, le temps seul lui a manqué pour rompre encore; un an ou deux de plus, et je réponds qu'Arthur aurait traité cette Marie comme il avait traité Catherine, Marguerite et Hélène.

tre. Pourtant l'art a été donné et inventé précisément pour aider au départ de ce qui est mêlé, pour réparer et pratiquer la perspective, pour orner et recouvrir de fresques plus ou moins récréantes le mur de la prison. On peut avoir par devers soi bien des observations concentrées et comme à l'état de poison; délayez et étendez un peu, vous en faites des couleurs; et ce sont ces couleurs qu'il faut offrir aux autres, en gardant le poison pour soi. La philosophie peut être aride et délétère, l'art ne doit l'être jamais. Même en restant fidèle, il revêt et anime tout : c'est là sa magie; il faut qu'on dise de lui : *C'est vrai*, et pourtant que ce ne le soit pas.

D'abord jeune, en écrivant, si l'on est déjà piqué d'amère ironie, on voudrait étreindre toute la vérité, dire tout le mal qu'on devine, le proférer à la face du ciel et de la société avec dédain et colère. Plus tard, en avançant dans la vie, on voit qu'on ne peut dire assez, que le fond échappe toujours, que c'est inutile de trop presser. On se détend alors; on consent, après avoir dit beaucoup, à s'envelopper, si on le peut, dans la grâce, dans une sorte d'illusion idéale encore. Voyez la *Colomba* de Mérimée; toute l'ironie s'y est voilée et y est redevenue comme virginale.

M. Eugène Sue sait tout cela aussi bien et mieux que nous, lui qui, dans *Arthur* même, nous a si bien motivé en deux endroits sa préférence pour Walter Scott sur Byron (1); lui qui nous dit encore par la bouche de son héros que, « si le monde pénètre presque toujours les sentiments faux et coupables, jamais il ne se doute un instant des sentiments naturels, vrais et généreux. » M. Eugène Sue ne nie pas les bons sentiments, mais plutôt leur chance de succès ici-bas. Il nous a permis au reste de suivre les diverses transformations de sa pensée sur cette question même. Il a débuté par une crudité systématique; dans Brulart d'*Atar-Gull*, il a exprimé le mécompte violent poussé jusqu'à la rage contre l'humanité; dans Zsaffie de *la Salamandre*, il a rendu l'ironie calculée qui va à tout flétrir. Avait-il bien dessein en cela, comme il le déclare dans la préface de *la Vigie*, d'amener, d'induire, par les critiques même qu'on lui ferait, le parti libéral et philosophique à reconnaître *qu'il n'est pas de bonheur pour l'homme sur la terre si on lui arrache toute illusion?* C'était prendre une voie bien indirecte, on l'avouera, pour reconstruire ces illusions; c'était frapper trop fort pour qu'on lui dit : *N'allez pas si loin*. Méthode scabreuse de faire marcher l'ilote ivre devant le Spartiate pour dégoûter celui-ci de l'ivresse! Il faut être, avant tout, bien Spartiate pour être sûrement guéri. Quoi qu'il en soit, dans la préface d'*Arthur*, et auparavant dans celle de *Latréaumont*, l'auteur semble près de s'amender; il ne croit plus au mal absolu ni à son triomphe inévitable sur le bien; du point de vue plus élevé d'où il juge, « les illusions du vice lui paraissent, dit-il, aussi exorbitantes à leur tour que lui paraissaient jadis celles de la vertu. » L'auteur arrive évidemment à sa maturité d'éclectisme et de scepticisme. Ce progrès, cette rectification qui se manifeste déjà avec sincérité dans *Arthur*, doit profiter à M. Eugène Sue pour les futurs romans de mœurs qu'il produira. Tout en continuant de peindre les tristes réalités qu'il sait, il évitera de les forcer, de les trancher outre mesure; sa manière, dans le détail même, y devra gagner en fusion.

SAINTE-BEUVE.

(1) Première partie, pages 226 et 257.

En 1839, l'auteur alla en Provence dans l'intention d'acheter une propriété isolée où il pût se livrer, loin du bruit, loin du monde, à son goût pour l'étude. Un notaire lui apprit qu'à quelques lieues de la petite ville où il séjournait, un curé de village était chargé de vendre une maison qui, d'après les renseignements, devait être une délicieuse retraite.

M. Eugène Sue fait mettre aussitôt son portemanteau sur une selle de courrier, et, précédé d'un postillon, il part pour le village de ***.

Que fait-on en voyage, même avec un guide? On cause, on parle du pays, on s'informe.

Le postillon était un ancien housard, dont la figure mâle, la tenue propre et nette, l'honnête familiarité plurent à l'auteur d'*Arthur*. Aussi, quand ils se furent bien enfoncés dans les chemins de traverse, la conversation, tout à l'heure presque monosyllabique, devint animée et toute confidentielle. Voici comment elle est rapportée dans le roman.

« Es-tu déjà allé à ***? demandai-je à mon guide.

— Oui, monsieur, deux fois dans ma vie, me répondit-il en arrêtant son cheval et se plaçant un peu en arrière de moi; une fois, il y a deux ans, et l'autre fois, il y a trois mois; mais, dame! les deux fois ne se ressemblent guère!!!

— Que veux-tu dire?

— Oh! la première fois, ajouta-t-il encore exalté sans doute par un souvenir d'admiration et de gratitude, c'est ça qui était crâne! cent sous de guide? un courrier! six chevaux de berline! »

Et, pour péroraison imitative, sans doute, mon guide fit claquer son fouet de façon à m'étourdir.

Ne me contentant pas de cette manière d'apprécier et de désigner la qualité des voyageurs, je lui demandai :

« Mais qui était donc dans cette voiture? à qui appartenait ce courrier?

— Je ne sais pas, monsieur; les stores de la berline étaient baissés; sur le siége de derrière il y avait un homme et une femme âgés, qui avaient l'air de domestiques de confiance...

— Et le courrier, n'a-t-il rien dit?

— Le courrier? ah! ben oui! un vrai muet, et l'air d'un féroce! Tout ce que j'ai entendu, ç'a été quand il est venu commander les chevaux; ça n'a pas été long, allez, monsieur! Il est descendu de cheval, a mis deux louis d'or dans la main du maître de poste, en disant : « Six chevaux de berline et un bidet, les guides à cent sous, quarante sous de payés. » Et puis il est reparti au galop.

— Et il n'a pas dit le nom de son maître?

— Non, monsieur.

— Et quelle livrée portait ce courrier?

— Attendez donc, monsieur, que je me souvienne .. oui... une veste verte, galonnée d'argent sur toutes les coutures, une casquette pareille, ceinture de soie rouge, plaque armoriée, couteau de chasse... des moustaches... enfin, tout le tremblement... un fameux genre!... mais l'air trop féroce, parole d'honneur!

— Et depuis, tu n'as pas su qui tu avais conduit à ***?

— Non, monsieur!

— Et cette même voiture, quand a-t-elle donc repassé?

— Mais elle n'a pas repassé, monsieur.

— Comment! dis-je fort étonné, mais il y a donc plusieurs maisons de campagne à ***?

— Non, monsieur; on dit qu'il n'y en a qu'une en tout : le reste, c'est tout des vraies cassines à paysans.

— Il y a donc une autre route pour venir de *** que celle-ci?

— Oh! non, monsieur; il faut absolument revenir par ici.

— Et personne n'est revenu par ici?

— Non, monsieur.

— C'est extraordinaire! Et il y a longtemps que cette berline a passé?

— Deux ans bientôt, monsieur.

— Et ton autre voyage à ***? dis-je à mon guide, espérant trouver l'explication de ce mystère.

— Oh! quant à cette conduite-là, je m'en souviendrai longtemps, monsieur! Ah! le vieux scélérat! le vieux brigand! le vieux roué!

— Voyons, conte-moi cela, mon garçon; tu as de la rancune, ce me semble?

— De la rancune!... je crois bien que j'en ai... et il y a de quoi en avoir. Ce n'est pas pour la chose, mais c'est pour la rouerie... et puis parce qu'il m'a appelé son bon ami, le vieux monstre! son bon ami!!! D'ailleurs, vous allez voir, monsieur. Ce voyage-là, c'était donc il y a trois mois : ça se trouvait à mon tour de marcher, je me chauffais dans l'écurie, entre mes chevaux, car le froid pinçait encore dur; sur les onze heures du matin, j'entends claquer, claquer, mais claquer comme à cent sous de guide, et puis la voix essoufflée de Jean-Pierre qui crie : « Deux chevaux de calèche! » Bon! je me dis, c'est du chenu et ça me revient. Je sors pour voir le voyageur : c'était une mauvaise calèche à rideaux de cuir; une espèce de berlingot dont on ne voyait pas la couleur tant il était couvert de boue. Je me dis à moi-même : Bon! c'est sans doute un médecin qui vient voir un malade qui se meurt. Mais, sarpejeu! voilà que j'entends une voix qui avait tout l'air d'orner un mourant lui-même, et qui criait au fond du berlingot, autant qu'elle pouvait crier, moitié toussant, moitié renâclant : « Ah! gueux de postillon! ah! misérable! tu veux donc me tuer, en me faisant aller ce train-là! » Le fait est que Jean-Pierre vous avait mené ça que les moyeux en fumaient. « En voilà pour votre argent, j'espère, nof' bourgeois, » dit Jean-Pierre d'un air furieux au berlingot.

« — C'est au moins à quatre francs le guide, n'est-ce pas! que je dis à Jean-Pierre, qui dételait en jurant comme un païen.

« — A quatre francs! qu'il me fait; oui... pas mal! le monstre paie à vingt-cinq sous!

« — A vingt-cinq sous? au tarif? et tu le mènes ce train-là, un train de prince?

« — Oui, et tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pu le mener encore plus vite.

« — T'es joliment bête, que je dis à Jean-Pierre.

« — Tu verras que tu vas faire comme moi.

« — Le plus souvent, que je réponds à Jean-Pierre. Enfin, on m'amène mon porteur, que j'avais appelé *Délinquant*, parce qu'il faisait continuellement des délits sur la peau des autres : c'était son idée, à cette bête... hommes ou chevaux, ça lui était égal, pourvu qu'il morde ou qu'il frappe du devant, du derrière, de partout enfin. Ce pauvre *Délinquant!* » ajouta mon guide avec un douloureux soupir. Puis il reprit : « On m'amène donc mon porteur, et, avant de monter à cheval, je vois une grande main sèche, décharnée et couleur de bois, qui sort du rideau de cuir du berlingot, et paie Jean-Pierre à vingt-cinq sous. Voyant payer Jean-Pierre à vingt-cinq sous... je frémis... et je dis à moi-même : Bon, vieil épommoné, tu vas faire une fameuse promenade au pas pour tes vingt-cinq sous. Où allons-nous, monsieur? demandai-je au berlingot; car je ne voyais personne, et la grande main sèche et jaune s'était retirée.

« — Nous allons à ***, » me dit une voix, mais si faible, mais si éteinte, qu'elle avait l'air d'une agonie, et puis la voix ajouta, toujours moitié toussant, moitié renâclant : « Mais je te préviens d'une chose, mon bon ami... » Son bon ami! répéta mon guide avec rage... « Je te préviens que le moindre cahot me fait un mal affreux; je suis à moitié mort des horribles soubresauts que ton misérable camarade m'a fait faire. Je veux aller très-doucement, très-doucement, au tout petit trot entends-tu?... car... » et il

toussa comme s'il allait rendre l'âme, « car la plus petite secousse me tuerait... et je ne paie que le tarif... vingt-cinq sous de guide, mon bon ami... » Et là-dessus, il retoussa comme s'il allait expirer, le vieux poussif!

« Ah! tu ne paies que vingt-cinq sous! et tu m'appelles ton bon ami! ah! ça te fait du mal d'aller vite! Attends! attends! vieux fesse-mathieu, que je dis en enfourchant *Délinquant;* je vais t'en donner, moi, du tout petit trot! Et v'la... je vous pars à triple mors, et je vous trimballe le berlingot à tout briser; mais d'un train, mais d'un train, que le vieux roué m'aurait payé à mille francs de guide, comme on dit que payait le grand Napoléon, qu'il n'aurait pas été plus vite; sans compter que pour mieux orner ma course, je ne coupais pas un ruisseau, pas une saignée... J'arrivais là-dessus au galop... et v'lan! il fallait voir les sauts de côté que faisait le berlingot en fringalant: seulement, on doit être juste pour tout le monde; mais faut qu'il ait été fameusement solide, le berlingot! pour ne s'être pas rompu mille fois!

— Mais, malheureux, dis-je à mon guide, tu risquais de tuer ce malade!

— Le tuer! ah, ben oui... le tuer! le vieux brigand! je n'ai pas eu assez de bonheur pour ça. Enfin, nous avons été un tel train, monsieur, que malgré les sables où nous sommes, avec seulement un cheval de renfort, je l'ai mené à ***, et il y a deux postes et trois bons quarts, en une heure et demie!

— Diable! lui dis-je; en effet, c'est bien aller.

— Mais attendez la fin, monsieur. La voix du berlingot m'avait dit de ne pas entrer dans le village; nous arrivons à une hauteur qui est à deux cents pas de ***. Je dételle... pour la dernière fois *Délinquant*, car il en a été fourbu et en est mort, monsieur, de cette course-là! et si mort, que mon maître m'en a mis à pied pour quinze jours, de façon que cette équipée-là m'a coûté plus de cent écus, à moi, pauvre diable! Mais vous avouerez aussi, monsieur, que quand on se voit payé à vingt-cinq sous, et qu'on s'entend appeler *son bon ami*, par un pareil scélérat, c'est à ne plus se connaître.

— Continue, lui dis-je.

— Enfin, monsieur, je dételle et j'ouvre la portière, croyant trouver mon homme évanoui ou au moins mort! car depuis une heure il ne soufflait pas mot; mais, mille tonnerres! qu'est-ce que je vois? Un gaillard qui faisait claquer sa langue contre son palais comme un coup de fouet, en rebouchant une bouteille de rhum, et qui me dit alors, d'une grosse voix de poitrine, mais d'un creux qui aurait fait envie à un chantre de cathédrale : « Mon fiston, voilà le moyen d'aller un train de prince et à bon marché. Depuis Paris, j'ai toujours fait trois lieues et demie à l'heure, sans courrier, et je n'ai jamais payé qu'à vingt-cinq sous. » Et il sauta de la calèche, leste et dégourdi comme un cerf, le monstre qu'il était. »

Je ne pus m'empêcher de rire de ce singulier moyen d'aller vite et à bon marché, et mon guide exaspéré continua :

« Vous comprenez, n'est-ce pas, monsieur? Comme on était furieux de n'être payé qu'à vingt-cinq sous, et d'être appelé son bon ami, tant plus le vieux roué recommandait d'aller doucement, tant plus, pour se venger et le faire souffrir, on allait un train d'enfer; mais, au contraire, tant plus on allait vite, tant plus il jouissait, le vieux misérable! Hein, monsieur, en voilà un vrai bandit? Faut-il être sans cœur pour faire ainsi le malade, quand on est vigoureux, sec et *cogné* comme un vieux bidet de poste?... Mais ce n'est pas toute l'histoire; je lui demande où il va, il me répond :

« — Attends-moi là; si je ne suis pas revenu dans une heure, va-t'en.

« — Et la voiture? lui dis-je.

« — Si je ne reviens pas, tu la ramèneras à la poste, on ira la reprendre.

« — Et votre bagage?

« — Je l'ai. »

« Et il me montra une boîte longue, plate, carrée et assez lourde, qu'il tenait sous son bras, et puis il disparut à travers le bois, qui est assez épais à cet endroit-là.

« Dans ce maudit village il n'y a pas d'auberge. Je donne l'avoine à mes chevaux et j'attends; mais ce pauvre *Délinquant* était si épouffé, qu'il ne mangeait pas; moi, je fais le contraire, je mange un morceau, et au bout d'une heure mon vieux roué n'était pas encore revenu; au bout de deux heures, pas davantage... Alors je m'en vais au village qui est dans le fond... pensant qu'il ne pouvait être que dans la maison de campagne des personnes des six chevaux de berline et du courrier. Je sonne à une petite porte, puis à une grande, car on ne pouvait voir la maison de dehors : personne... Je frappe à tout briser : personne. Enfin je me lasse et je m'en reviens, j'attends encore une demi-heure : personne. Ma foi! alors je m'en retourne à la poste. On place le berlingot sous une remise, et depuis ce temps-là on n'est pas encore venu le réclamer. Or, probablement que ce vieux brigand se trouve bien là où il est, et où vous allez aussi, monsieur. Mais c'est tout de même un drôle de village que *** : on y va... mais on n'en revient pas! »

Comme mon guide, je fus frappé de cette étrangeté, et ma curiosité augmenta de plus en plus.

« Mais cet homme, lui dis-je, le dernier que tu as mené était-il bien vieux?

— Comme ça... dans les cinquante ans, sec comme du bois; les cheveux tout blancs, mais les yeux et les sourcils noirs comme du charbon. Et puis je me

(Ah ! ça te fait mal d'aller vite !)

rappelle que quand je lui ai demandé son bagage, et qu'il m'a montré la grande boîte, il a ri, mais tout de même d'un drôle de rire, car il avait comme de l'écume aux lèvres, et puis j'ai remarqué qu'il avait les dents très-pointues et très-écartées, et on dit que c'est signe de méchanceté... ce qui ne m'étonnerait pas, vu qu'il a l'infamie de ne payer qu'à vingt-cinq sous, et encore d'appeler les autres son bon ami!

— Et comment était-il vêtu? demandai-je, malgré moi de plus en plus intéressé à ce récit.

— Oh! bien couvert : une grande redingote foncée, une cravate noire et la croix d'honneur; avec ça le visage couleur de cuivre et une taille désossée, dans les modèles de celle de feu le commandant Calebasse, mon ancien chef d'escadron du 9e hussard... un grand dur à cuire, tout nerfs et tout os.

— Et tu n'en as pas entendu parler depuis?

— Non, monsieur... Ah! j'oubliais de vous dire que, pendant que j'étais à l'attendre, j'ai entendu comme deux ou trois coups de fusil. Voilà tout; probablement qu'on s'amusait par là à tirer des grives dans les vignes... »

Cette boîte lourde et carrée me revint à l'esprit, et je frissonnai, pensant que peut-être un duel sans témoins et acharné avait ensanglanté cette solitude; mais l'espèce de ruse bouffonne employée par ce personnage pour aller vite et à bon marché me semblait contredire cette pensée de combat : une telle combinaison me paraissait peu naturelle dans un moment aussi sérieux. Ce qui me frappait pourtant extrêmement, c'est que personne n'était revenu de ce singulier village, « où on allait, » comme disait naïvement mon guide, « et dont on ne revenait pas. » Pourtant le notaire m'avait assuré que la seule habitation convenable qu'il y eût dans cet endroit était à vendre... Qu'étaient donc devenus les voyageurs de la première voiture? Et celui de la seconde? Ma tête s'y perdait, et je brûlais d'arriver à *** pour éclaircir ce singulier mystère.

Lorsque mon guide m'avait parlé de cette voiture à stores baissés, j'avais aussi pensé à un enlèvement; mais ce courrier, ce train, s'accordaient assez peu avec le mystère voulu pour ces sortes d'entreprises. Pourtant ce pâle vieillard, qui arrive deux ans après que les premiers voyageurs sont passés, son air étrange, ces coups de pistolets, et puis la subite disparition de tout ce monde... Encore une fois, tant de circonstances extraordinaires portaient ma curiosité à son comble.

« Enfin, nous voici à ***, monsieur, me dit mon guide. J'espère que voilà une fameuse vue? Mais tenez, monsieur, c'est ici, près de ce platane mort, que j'ai déposé le vieux roué du berlingot. »

En effet, nous étions arrivés sur les hauteurs qui dominent le village de ***.

L'auteur s'empressa d'aller au presbytère, où il fut reçu poliment, mais froidement par M. le curé, un jeune prêtre, chargé de vendre la propriété, et qui l'accompagna dans sa minutieuse visite.

Les murs hauts et délabrés qui entouraient cette maison la dérobaient tout entière à l'œil du passant. On n'eût jamais deviné au dehors la richesse et l'élégance du dedans.

Le visiteur trouva plus tard dans le tiroir d'un meuble un volumineux manuscrit ayant pour titre : *Journal d'un inconnu.*

C'est tout le roman d'Arthur.

Rien de plus désolant que les maximes du héros de M. Eug. Sue. C'est le doute incarné, le doute avec sa défloresccnce de toutes choses, sa défiance continuelle de ses sentiments les plus purs, de ses plus nobles aspirations, sa défiance raisonnée et atroce de tous ceux qui l'approchent

Une femme aime Arthur; il l'aime aussi, lui, de son premier amour. Cette femme, c'est Hélène, sa douce et belle cousine qui a grandi avec lui, dont il a partagé tous les jeux enfantins, qui a été élevée dans le château de son père. Un jour Arthur lui avoue son amour, Hélène lui avoue le sien. Arthur est heureux d'espérances! Eh! bien, voilà qu'un matin le DOUTE, son démon incessant, vient lui parler à l'oreille; il est riche, elle pauvre : l'amour d'Hélène n'est donc pas de l'amour; ce n'est qu'un hideux calcul pour partager son immense fortune.

Cette idée le torture; il la discute intérieurement, froidement, et voilà que, bientôt, cédant à cette puissance qui tourmente toute sa vie, il brise le noble et tendre cœur de sa cousine en laissant tomber ces abominables paroles : *Si vous consentiez à m'aimer, c'est que vous songiez à ma fortune.* L'amante se relève indignée; Arthur reconnaît bientôt sa cruauté et s'efforce, par toutes sortes de protestations, d'obtenir son pardon; il lui propose un mariage immédiat.

Des bruits injurieux ont couru dans le monde sur l'amour d'Hélène et d'Arthur; pour les faire tomber, la jeune fille consent à cet hymen dont les préparatifs se font rapidement. Le contrat va être signé, les témoins, les parents, les amis sont là; tous félicitent Arthur sur son bonheur : on n'attend plus que la fiancée pour signer ce grand acte qui lui assure toute la fortune de son cousin.

Elle arrive au salon, parée, brillante et belle. Le notaire lui présente une plume pour signer. C'est alors qu'elle déclare publiquement que, pour des raisons particulières, elle refuse la main d'Arthur : elle était allée jusque-là pour sauver son honneur.

La même cause qui a brisé sa première inclination devra faire le malheur de sa vie; il aimera plusieurs femmes du monde; ces femmes se rouleront presque à ses pieds, lui donneront les preuves du plus ardent

amour, et le malheureux doutera toujours ; il ne voudra croire à rien, pas même à l'amitié, cette sainte union des cœurs que la mort seule devrait briser.

Tout le roman d'Arthur roule sur cette fatale donnée : il est semé de jolis détails qui montrent combien l'auteur est homme du monde et a observé les différentes nuances de la société aristocratique où il a longtemps été admis.

On sait que M. Eugène Sue est aujourd'hui le seul homme de lettres membre du Jokei's-Club.

On jugera par ce chapitre du gentleman rider. C'est Arthur qu'il fait parler.

Nous nous rendîmes au bois de Boulogne par une belle journée de février. Le soleil brillait; l'air vif et pur, sans être froid, avivait la figure des femmes qui passaient en voitures découvertes pour se rendre au rond-point, terme de la course dont on a parlé.

Nous nous arrêtâmes à la porte Dauphine pour prendre nos chevaux de selle; les miens subirent encore une sorte d'examen de la part de M. de Cernay, examen qui le confirma sans doute dans la haute opinion qu'il avait déjà conçue de moi, et qui laissa, je l'avoue, ma vanité fort paisible.

Quant à ses chevaux, ils étaient, comme tout ce qu'il possédait, d'une perfection rare.

M. du Pluvier me prouva ce dont j'étais dès longtemps persuadé, c'est qu'il y a pour ainsi dire des gens organiquement voués à toutes sortes d'accidents ridicules ; ainsi à peine fut-il à cheval qu'il se laissa emporter par sa monture. Nous le croyions à quelques pas derrière nous, lorsque tout à coup il nous dépassa en partant comme un trait ; nous le suivîmes assez longtemps des yeux, mais son cheval prenant tout à coup une allée transversale, la réaction de ce brusque mouvement fut si rude, que M. du Pluvier perdit son chapeau, et puis il disparut à nos yeux.

Nous arrivâmes paisiblement au rond-point avec Ismaël, en riant de cette mésaventure; car j'ai oublié de dire que, poussant l'attention pour son *lion* jusqu'à la plus gracieuse prévenance, M. de Cernay, ayant par hasard dans son écurie un très-beau cheval arabe noir, avait offert à Ismaël de le monter; le renégat avait accepté, et sa figure mâle, caractérisée, son costume bizarre et éclatant, faisaient sans doute, selon les prévisions de M. de Cernay, remarquer, valoir et ressortir davantage encore l'élégance toute française de ce dernier.

Une fois arrivé au rond-point, je descendis de cheval et me mêlai aux habitués des courses parmi lesquels je trouvai plusieurs personnes de ma connaissance.

Ce fut alors que je vis l'effroyable obstacle qui restait à franchir, après les deux milles courus et les trois haies passées.

Qu'on se figure un madrier élevé à cinq pieds au-dessus du sol et scellé transversalement sur deux autres poutres perpendiculaires comme une barrière d'allée.

Alors, je l'avoue, les renseignements que m'avait donnés M. de Cernay sur ce défi, tout en me paraissant étranges, tout en affirmant un fait si peu dans nos mœurs, me semblèrent au moins expliquer pourquoi ces deux jeunes gens allaient affronter un aussi terrible danger.

Un assez grand nombre de personnes entouraient déjà cette fatale barrière, et comme moi ne pouvaient en croire leurs yeux.

On se demandait comment deux hommes riches, jeunes et du monde, risquaient ainsi témérairement leur vie. On s'interrogeait pour savoir si du moins l'énormité du pari pouvait, jusqu'à un certain point, faire comprendre une aussi folle intrépidité : mais il était de deux cents louis seulement.

Enfin, après de nouvelles et vagues conjectures, plusieurs spectateurs, au fait des bruits du monde, arrivèrent, soit d'après leurs propres réflexions, soit qu'ils fussent mis sur la voie par quelques mots de M. de Cernay, arrivèrent, dis-je, à interpréter ce défi meurtrier ainsi que le comte l'avait déjà fait.

Cette hypothèse fut aussitôt généralement admise, car elle avait d'abord l'irrésistible attrait de la médisance; puis, à l'égard des choses les plus futiles comme les plus graves, toute explication qui semble résoudre une énigme longtemps et vainement interrogée, est accueillie avec empressement.

Alors j'entendis çà et là les exclamations suivantes :

« Est-ce possible? — Au fait, maintenant tout s'explique. — Mais quelle folie! — quelle délicatesse! — quelle témérité! se conduire ainsi pour une femme si dédaigneuse, si coquette! — Il n'y a qu'elle pour inspirer de semblables actions. — Diabolique marquise! c'est révoltant!! — à ne pas croire, etc., etc., etc. »

Je n'avais pas eu le temps de demander à M. de Cernay des détails sur les acteurs de cet événement extraordinaire ; aussi, pendant qu'on s'indignait justement sans doute contre madame de Pénafiel, avisant sir Henri ***, grand sportman (1) de ma connaissance, j'espérais pouvoir être complétement renseigné par lui.

« Eh bien! lui dis-je, voilà une course assez nerveuse, j'espère! pourriez-vous me dire quel est le favori (2)?

(1) A cette heure que le goût des chevaux, des courses, de la chasse, et celui de tous les exercices du corps semblent toujours s'étendre, ce mot sportman ne pourrait-il pas être aussi emprunté à la langue anglaise? en cela qu'il signifie l'homme qui réunit tous ces goûts, de même que le mot *sport* désigne l'ensemble de ces goûts?

(2) On appelle ainsi le cheval qui semble réunir le plus de chances de gagner.

— On est tellement partagé, reprit-il, qu'à bien dire, il n'y en a pas. Les chevaux sont tous deux parfaitement nés : l'un, *Beverley*, est par *Gustavus* et *Cybèle*; l'autre, *Captain-Morave*, est par *Camel* et *Vengeresse*; tous deux ont très-brillamment chassé en Angleterre pendant deux saisons, et les gentlemen riders qui les montent, le baron de Merteuil et le marquis de Senneterre, se sont acquis, même parmi la fine fleur des habitués de Melton (1), la plus grande réputation, car ils égalent, dit-on, en intrépidité notre fameux capitaine Beacher (2), qui s'est cassé son dernier bon membre (l'avant-bras gauche) au steeple-chase de Saint-Albans, qui a eu lieu l'an dernier; aussi faut-il une témérité aussi folle pour affronter un pareil danger. J'ai vu bien des courses, j'ai assisté à des chasses et à des steeple-chases en Irlande, où les murs remplacent les haies; mais au moins les murailles n'ont que trois pieds, ou quatre pieds tout au plus; en un mot, de ma vie jamais je n'ai rien vu d'aussi effrayant que cette barrière ! » me dit sir Henri *** en se retournant encore vers la terrible barrière.

A chaque instant de nouvelles voitures arrivaient, et la foule des spectateurs augmentait encore. Cette foule était séparée en deux parties bien distinctes : les uns, et c'était l'innombrable majorité, entièrement étrangers aux bruits du monde et aux conditions de la course, ne voyaient dans cette lutte qu'une distraction, une manière de spectacle dont ils ne soupçonnaient pas le péril.

Le plus petit nombre, instruit du motif et du but caché qu'on prêtait à ce défi, tout en acceptant ou n'acceptant pas cette interprétation, comprenait du moins l'effroyable danger auquel allaient s'exposer les deux gentlemen riders.

Mais il faut dire que tous les spectateurs, et principalement les derniers dont on a parlé, attendaient l'heure de la course avec une impatience que je partageais moi-même, et dont j'avais presque honte.

Mais bientôt la foule se porta vers le centre du rond-point.

C'étaient MM. de Senneterre et de Merteuil qui venaient de descendre de voiture, et allaient monter à cheval pour se rendre à l'endroit du départ.

M. de Merteuil paraissait à peine âgé de vingt-cinq ans; sa taille était d'une élégance et d'une grâce extrêmes, sa figure charmante; il paraissait calme et souriant, quoiqu'un peu pâle; — il portait une casaque de soie, moitié noire et moitié blanche, et la toque pareille; une culotte de daim d'un jaune très-clair, et des bottes à revers, complétaient son costume. Il montait *Captain-Morave*.

Captain-Morave, admirable cheval bai, était dans une si excellente condition, qu'on croyait voir circuler le sang dans ses veines déjà gonflées sous sa peau fine, soyeuse et brillante de mille reflets dorés; enfin on pouvait compter chacun des muscles vigoureux, tant sa chair, débarrassée de tout embonpoint superflu, paraissait nerveuse et ferme.

M. de Merteuil s'arrêta un instant au poteau du but pour causer avec M. de Cernay.

M. de Senneterre, dont le cheval plus froid sans doute, n'avait pas besoin du galop d'un quart de mille, que M. de Merteuil allait donner au sien en gagnant le point de départ; M. de Senneterre, pour aller rejoindre *Beverley*, montait un charmant petit haque pie, très-bizarrement marqué de noir et de blanc : sous la longue redingotte de ce gentleman, on voyait sa casaque de soie pourpre; il était à peu près de la même taille que M. de Merteuil, et aussi d'une figure très-agréable. Il s'approcha de son rival le sourire aux lèvres, et lui tendit la main; celui-ci la serra avec la plus grande ou du moins la plus apparente cordialité, ce qui me parut une dissimulation du meilleur goût, dans les termes où ils étaient, dit-on.

Ces deux charmants jeunes gens excitaient un intérêt pénible et général, tant était grave le péril qu'ils allaient affronter avec une témérité si insouciante. En effet, à quoi que se voue l'intrépidité, elle se fait toujours admirer. Il me parut aussi qu'un homme à cheveux blancs, d'une physionomie remplie de dignité, s'approcha de M. Merteuil, et lui fit sans doute quelques observations pressantes sur le danger de cette course. Ces observations, accueillies avec la grâce la plus parfaite, demeurèrent pourtant sans effet, car en présence de cette foule si attentive, MM. de Merteuil et de Senneterre, quel que fût le véritable intérêt de leur défi, ne pouvaient malheureusement paraître reculer devant le péril.

Enfin il fallut se rendre au point du départ; un ami de M. de Cernay y alla avec MM. de Senneterre et de Merteuil, pour assister à leur passage et donner le signal.

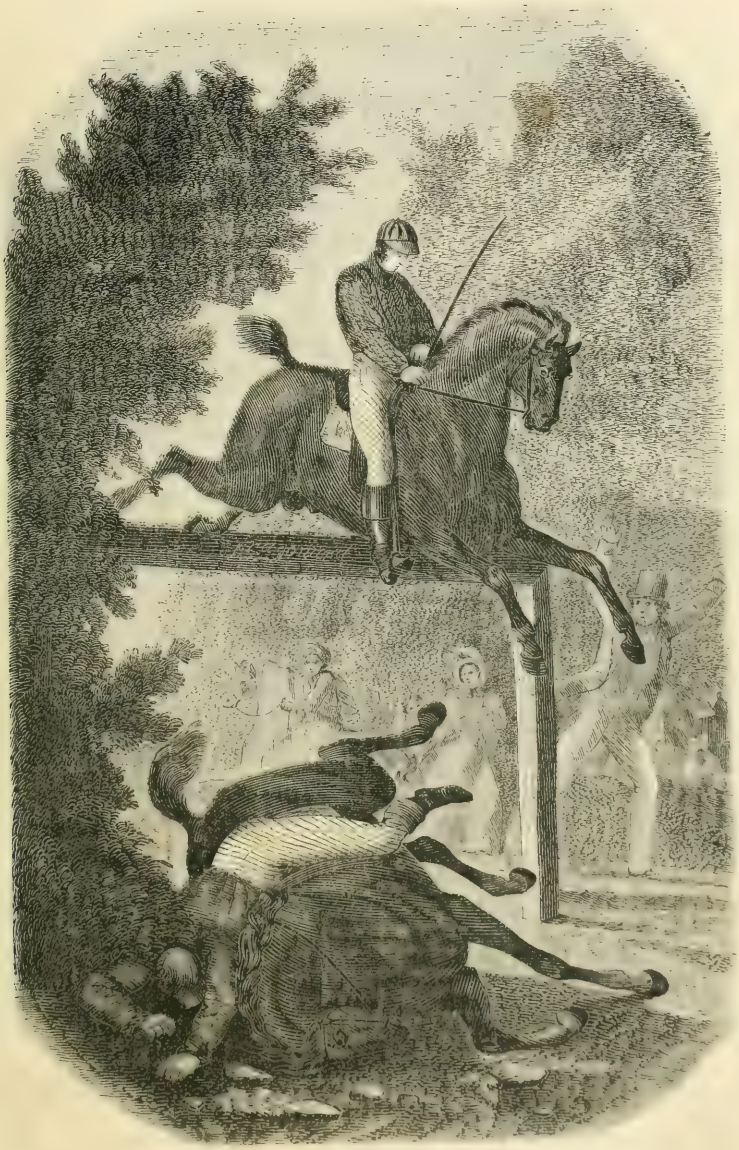
Aussi la curiosité devint d'autant plus haletante, qu'elle avait l'espoir d'être bientôt satisfaite.

A ce moment, entendant une grande rumeur, je me retournai, et je vis le malheureux M. du Pluvier qui, sans chapeau, les cheveux au vent, le corps renversé en arrière, les jambes convulsivement tendues en avant, se roidissant de toutes ses forces, continuait d'être emporté par son cheval, qui traversa le rond-point comme une flèche, et disparut bientôt dans une des allées contiguës, au milieu des huées des spectateurs.

A peine cet épisode bouffon était-il ainsi terminé, qu'un nouvel objet attira mon attention.

(1) Rendez-vous habituel des plus hardis chasseurs d'Angleterre.

(2) Le capitaine Beacher partage cette réputation avec M. le marquis de Clanricarde, lord Jersey, M. Ollbaliston et autres honorables gentlemen.



(Je vis le cheval et le cavalier culbuter.)

Je vis arriver lentement un très-beau coupé orange, au trot fier et cadencé de deux magnifiques chevaux noirs de la plus grande taille, et pourtant remplis de race et de ressort; les armoiries et les contours d'argent des harnais étincelaient au soleil; et sur l'ample draperie bleue du siége de même couleur que les livrées à collets oranges, je remarquai deux écus richement blasonnés en soie de couleur, surmontés d'une couronne de marquis brodée en or. Je jetais un regard curieux dans cette voiture, lorsque M. de Cernay, passant assez vite près de moi, me dit : « J'en étais sûr, voilà madame de Pënâfiel. C'est infâme! »

Et, sans me donner le temps de lui répondre, il s'avança à cheval vers la portière de cette voiture, auprès de laquelle se pressaient déja plusieurs hommes de la connaissance de madame de Pënâfiel. Elle me parut accueillir M. de Cernay avec une affabilité un peu insouciante, et lui donna le bout de ses doigts à serrer. Le comte me semblait fort causant et fort gai.

Je jetai un nouveau coup-d'œil dans la voiture, et je pus parfaitement voir madame de Pënâfiel.

A travers le demi-voile de blonde qui tombait de sa petite capote mauve excessivement simple, j'aperçus un visage très-pâle, d'un ovale fin et régulier, et d'une blancheur un peu mate; ses yeux très-grands, bien qu'à demi fermés, étaient d'un gris changeant, presque irisé, et ses sourcils prononcés se dessinaient noblement au-dessus de leur orbite; son front, lisse, poli, assez saillant, était encadré de deux bandeaux de cheveux châtain très-clair à reflets dorés, ainsi qu'on en voit dans quelques portraits du Titien; son nez, petit et bien fait, était peut-être trop droit; sa bouche, un peu grande, était vermeille, mais les lèvres étaient si minces et leurs coins si dédaigneusement abaissés, qu'elles donnaient à cette jolie figure une expression à la fois ennuyée, sardonique et méprisante; enfin la pose nonchalante de madame de Pënâfiel, au fond de sa voiture, où elle semblait couchée, tout enveloppée dans un grand châle de cachemire noir, complétait cette apparence de langueur et d'insouciance.

Comme j'examinais la physionomie de madame de Pënâfiel qui, dans ce moment semblait répondre à peine à ce que lui disait M. de Cernay, je la vis tourner sa tête, d'un air distrait, du côté opposé à celui où était le comte. Alors, son pâle visage semblant s'animer un peu, elle se pencha vers M. de Cernay pour le prier sans doute de lui nommer quelqu'un, qu'elle lui désigna du regard, avec un assez vif mouvement de curiosité.

Je suivis la direction des yeux de madame de Pënâfiel, et je vis Ismaël... son cheval se cabrait avec impatience, et le renégat, excellent cavalier d'ailleurs, le montait à merveille. Les longues manches de son vêtement rouge et or flottaient au vent, son turban blanc faisait ressortir sa figure brune et caractérisée, il fronçait ses noirs sourcils en attaquant les flancs de son cheval du tranchant de ses étriers mauresques; en un mot, Ismaël était véritablement ainsi d'une beauté sauvage et puissante.

Je retournai la tête et je vis madame de Pënâfiel, jusque-là si nonchalante, suivre avec une sorte d'inquiétude les mouvements du renégat.

Tout à coup le cheval de ce dernier se dressa si brusquement sur ses jarrets, qu'il faillit à ne pouvoir s'y soutenir et à se renverser.

Aussitôt madame de Pënâfiel se rejeta dans le fond de sa voiture, en mettant sa main sur ses yeux.

Pourtant, comme le cheval d'Ismaël ne se renversa pas, les traits de madame de Pënâfiel, un instant émus par la crainte, se rassérénèrent, et elle retomba dans son insouciance apparente.

Cette scène ne dura pas cinq minutes, et pourtant elle me frappa désagréablement; sans doute, dans une autre circonstance, rien ne m'eût semblé plus simple que l'espèce de curiosité que madame de Pënâfiel avait d'abord témoignée en remarquant Ismaël, dont le costume pittoresque et éclatant devait attirer tous les regards; sans doute rien de plus naturel aussi que la crainte qu'elle parut ressentir lorsque le cheval du renégat manqua de se renverser sur lui; mais ce qui me paraissait étrange, inexplicable, c'était ce témoignage de sensibilité envers un homme qu'elle ne connaissait pas, et cette sécheresse de cœur qui la faisait venir assister à une lutte meurtrière dont le résultat pouvait coûter la vie à un de ces deux jeunes gens qui l'aimaient!

Une fois le cheval d'Ismaël calmé, madame de Pënâfiel avait, je l'ai dit, repris au fond de la voiture son attitude nonchalante et ennuyée; puis, saluant M. de Cernay d'un signe de tête, elle avait levé ses glaces, sans doute par crainte du froid qui devenait assez piquant.

A ce moment quelques cavaliers accoururent dans l'allée qui servait de terrain de course, en s'écriant :

« Ils sont partis! »

Aussitôt M. de Cernay se rendit au poteau; un murmure d'ardente curiosité circula dans l'assemblée, on laissa un libre espace devant la terrible barrière qui se dressait sur un sol dur et caillouté, tandis que deux chirurgiens mandés par précaution se tinrent près de cette civière lugubre, un des accessoires obligés de toute course.

Si l'on a été agité soi-même par les mille vanités de la possession, par l'amour excessif qu'on porte à son cheval, par l'orgueil de le voir triompher, par la crainte ou par l'espoir de perdre ou de gagner un pari considérable, on comprendra facilement l'intérêt pour ainsi dire haletant qui attache toujours si vivement quelques spectateurs à une course de chevaux.

Mais, dans cette circonstance, tous les assistants semblaient avoir un intérêt immense et saisissant, tant le danger qu'allaient affronter ces deux gentlemen préoccupait cruellement tous les esprits; je me souviens même que, par une nuance de tact, qui distingue encore et distinguera toujours la bonne compagnie, aucun pari n'avait été engagé entre les gens bien élevés qui assistaient à cette course, car son issue pouvait être si fatale qu'on eût craint de s'intéresser à autre chose qu'au sort de ces deux intrépides jeunes gens qui étaient connus de tous.

On s'attendait donc à chaque instant à les voir paraître; toutes les lorgnettes étaient braquées sur l'allée *du mille*, car on ne pouvait encore rien distinguer clairement.

Enfin, un cri général annonça qu'on voyait les deux jockeys.

Ils parurent au point culminant de l'allée, courbés sur leur selle, arrivèrent sur la première haie... et la franchirent ensemble.

Puis ils parcoururent d'une vitesse égale l'espace qui séparait la seconde haie de la première.

On vit de nouveau paraître les deux têtes des chevaux au-dessus de la deuxième haie, puis les deux cavaliers la passèrent royalement!... encore ensemble.

C'était une course magnifique..... les bravos retentirent, pourtant on était douloureusement oppressé.

A la troisième haie, M. de Merteuil eut l'avantage d'une longueur; mais, après le saut, M. de Senneterre, regagnant sa distance, revint tête à tête, et l'on put voir les deux jockeys s'approcher de la dernière et terrible barrière avec une incroyable rapidité.

Je m'étais placé dans la contre-allée, quelques pas avant le but, afin de bien examiner les traits des deux rivaux.

Bientôt on entendit sourdement résonner le sol sous le branle précipité du galop..... Rapides, MM. de Senneterre et de Merteuil passèrent devant moi, encore tête à tête; à peine si la moiteur ternissait le vif reflet de la robe de leurs chevaux, qui, les naseaux ouverts et frémissants, allongés, la queue basse, les oreilles couchées, rasaient le sol avec une vitesse merveilleuse.

MM. de Merteuil et de Senneterre, pâles, courbés sur l'encolure, leurs mains nues, collées au garrot, serraient leurs chevaux entre leurs genoux nerveux avec une énergie presque convulsive. Lorsqu'ils passèrent devant moi, ils n'étaient pas à dix pas de la barrière; à ce moment je vis M. de Merteuil donner un vigoureux coup de cravache à son cheval, en l'attaquant en même temps de ses deux éperons; sans doute pour l'enlever plus assurément sur l'obstacle. Le brave cheval s'élança en effet avant son rival, qu'alors il dépassa d'une demi-longueur au plus; mais, soit que les forces lui manquassent, soit qu'il eût été imprudemment poussé à ce moment, au lieu d'avoir été un instant rassemblé afin que son saut fût facilité par ce temps d'arrêt, *Captain-Morave* chargea si aveuglément la poutre, que ses pieds de devant s'y engagèrent...

Alors, entendant toute cette foule pousser un seul et formidable cri, je vis le cheval et le cavalier culbuter et rouler dans l'allée au moment où M. de Senneterre, plus habile ou mieux monté, faisant faire un bond énorme à son cheval *Beverley*, franchissait l'obstacle qu'il laissa loin de lui, ne pouvant encore arrêter l'impétueux élan de sa course...

Tout le monde se précipita autour du malheureux M. de Merteuil... N'osant pas en approcher, tant je redoutais cet affreux spectacle, je jetai les yeux du côté où j'avais vu madame de Penaliel; sa voiture avait disparu.

Était-ce avant ou après cet horrible accident? je ne le sus point...

Bientôt ce mot terrible : — *il est mort!* circula dans la foule...

Après une foule de malheurs où l'a précipité *son doute* éternel, Arthur vient s'enfermer au château isolé du village de ***. Là il trouve enfin dans l'amour d'un ange et dans les caresses d'un enfant ce bonheur qu'il n'a pu rencontrer par le monde. Sa main bienfaisante s'étend sur tout le pays qui l'entoure; il cherche à expier par l'amour les *crimes* de son âme et les désespoirs qu'il a causés. Les pauvres, les paysans le bénissent; il est heureux enfin. Mais, son union, avec cette dernière femme qui lui a tout sacrifié, son honneur, sa famille, est illégitime, et le voyageur mystérieux que *le pistolet* a laissé *mourant* au village de ***, tue Arthur, sa maîtresse et leur enfant au moment où les deux amants oublieront, dans leurs mutuelles caresses, le crime de leur union. L'inconnu était le mari de la coupable compagne d'Arthur. Ce fut le bon curé de *** qui reçut leur dernier soupir.

(Mort d'Arthur.)

LE LION AMOUREUX.

I.

Le nom de *lion*, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de M. Van Amburgh.

Mais quelle est cette autre chose? On en a bien en général une idée vague et qui suffit à la conversation; on sait que la race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms; ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué; plus tard, muscadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, dandy et fashionable; aujourd'hui c'est lion qu'on le nomme.

Pourquoi?

Est-ce parce qu'il est le roi de cette parcelle de la société qu'on appelle le monde? Est-ce parce qu'il prend les quatre parts de la proie que d'autres l'ont aidé à saisir?

Je ne puis vous le dire; mais je vais tâcher de vous esquisser sa physionomie, et puis vous devinerez, si vous pouvez.

Le lion est en général un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état d'homme, la prétention d'être un jeune homme étant abandonnée depuis longtemps aux hommes de quarante à cinquante ans; car, de nos jours, l'état de jeune homme est presque aussi méprisé que celui de vieillard.

Or, le lion, n'ayant jamais été jeune homme, n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui partent du cœur, quoiqu'il aime le jeu, les femmes et le vin, comme disent les refrains du temps de l'empire, une des choses que le lion méprise le plus. Mais cet amour n'est pas de l'amour, car ce n'est pas pour eux que ces messieurs ont ces trois passions, auxquelles ils joignent, quand ils le peuvent, celle des chevaux.

La véritable passion est, de sa nature, personnelle, cachée, discrète; la leur, au contraire, est toute d'apparat et de luxe. Ils possèdent leur maîtresse au même titre que leur voiture, pour en éclabousser les passants, et ils dînent aux fenêtres du café de Paris parce que c'est l'endroit le plus apparent de la capitale; en effet, ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce qui est bien différent.

Les lions sont donc en général fort ignorants de l'amour, de ses folies les plus passionnées, de ses bonheurs les plus délicats, de ses espérances insensées, de ses craintes frivoles, et surtout de toutes ses charmantes niaiseries. En revanche, ils ont le droit acquis (acquis est bien dit) de tutoyer la majorité des chœurs dansants ou chantants de l'Opéra.

Du reste, ils ont cela de commun avec la jeune noblesse d'il y a soixante ans, qu'ils ont un pied dans la meilleure compagnie de Paris et un pied dans la plus mauvaise; mais ils en diffèrent en ce que les grandes dames d'aujourd'hui ne les disputent plus, comme autrefois, aux filles entretenues, et les abandonnent aux intrigues des coulisses. Aussi, lorsqu'il s'est rencontré par hasard dans le théâtre même quelque femme qui a eu besoin d'être aimée pour se perdre s'est-elle donnée à un pauvre garçon amoureux qu'ils avaient flétri d'avance de l'épithète de bourgeois.

Ceci dit, nous pouvons commencer notre histoire.

II.

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Paris. Son entrée excita un très-vif étonnement pour deux raisons majeures : la première, c'est qu'il était habillé; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeuner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire.

Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit :

« Où diable allez-vous comme ça, Sterny?

— Je vais à un mariage.

— Qui donc se marie?» dit l'interrogateur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine de têtes se levèrent; on éclaboussa des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question :

« Qui donc se marie?»

Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant :

« Personne, messieurs, personne; c'est une affaire particulière.

— Et à quelle heure en serez-vous débarrassé?

— Je n'en sais rien; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

— Vous êtes donc nécessaire?

— Je suis témoin du futur.

— Témoin du futur? répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny, qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages; oui, témoin du filleul de mon père. Il m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeuner en paix. A ce soir!»

Comme il sortait, l'un de ses amis lui cria :

« Ou se fait-il, ton mariage?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future... rue Saint Martin, à mifi; il est midi un quart... Adieu!»

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très-mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez longue conversation.

« Le vieux marquis de Sterny, dit un fils de potier enrichi, qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires; le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'assez bon goût à faire; mais malgré son grand nom il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant...

— Pourtant, dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le tire de lion, élégant fort gros et très-laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes *la petite*... pourtant cela pourrait être amusant; il y a de très-jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique qui consistait à protéger la fantaisie et l'art; jolies, oui, mais ce sont des bourgeoises.

— Ah! messieurs, reprit le fils du potier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeoises.

— Pardieu! reprit le lion artiste, les bourgeoises d'autrefois, ça se conçoit. Des jeunes filles qui ne savaient rien de rien; des femmes qui n'en savaient guère plus, enfermées dans la pratique des pieux devoirs de la famille; pour qui les plaisirs du monde, les arts, la littérature étaient d'un domaine où elles ne pouvaient aspirer; qui regardaient un homme de cour comme le serpent tentateur de la Genèse. Pénétrer dans cette vie, y jeter l'amour, le désordre, jouer avec cette ignorance de toutes choses, l'étonner comme on fait à un enfant avec des contes de fées, cela pouvait être fort amusant, et je comprends parfaitement la passion du maréchal de Richelieu pour madame Michelin. Mais les bourgeoises d'aujour-

d'lui, douées pour la plupart d'une moitié d'éducation fausse, dont elles se servent avec une imperturbable impertinence pour ne s'étonner de rien; des virtuoses qui jouent les sonates de Steibelt et qui décident entre Rossini et Meyerbeer en faveur du *Postillon de Longjumeau*; des bas-bleus qui lisent madame Sand comme étude, et qui dévorent M. Paul de Kock avec bonheur; des artistes qui se font peindre par M. Dubuffe et qui enluminent des lithographies; des femmes enfin qui ont des opinions sur l'assiette de l'impôt et sur l'immortalité de l'âme! c'est ignoble, et je comprends tout l'ennui de Sterny. Elles vont le regarder comme une bête curieuse, et Dieu sait si elles ne le mesureront pas à l'aune de quelque beau courtaud de boutique et qui aura fait douze couplets pour le mariage, qui découpera à table, qui chantera au dessert, qui dansera toute la nuit et qui sera proclamé l'homme le plus aimable de la société. »

Là-dessus le lion alluma son cigare, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevard. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

III.

Cependant celui-ci était arrivé à la rue Saint-Martin. Ce jour là notre lion n'avait aucun rendez-vous; il n'y avait ni courses, ni bois, et il ne volait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se serait ennuyé ailleurs, il venait s'ennuyer là; il ne mettait donc aucune importance à ce qu'il faisait, et entra chez M. Laloine, plumassier, sans parti pris d'avance d'être d'une façon ou de l'autre : c'est une commission qu'il faisait. Il arriva à point : on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée qui n'osa pas le regarder, puis les parents, et vit que les jeunes gens se poussaient du coude pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsque entra tout à coup une grande jeune fille qui s'écria

« Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé!

— Lise!... » dit sévèrement M. Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade.

Le regard de M. Laloine dirigé vers Léonce montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

« Pardon, papa, je ne savais pas... dit-elle en baissant la tête, tandis que M. Laloine s'approchant de Sterny, lui dit d'un air paternel :

— C'est une enfant qui n'a pas encore seize ans et qui ne sait pas encore se tenir. »

Sterny regarda cette enfant qui était belle comme un ange.

« C'est votre fille aussi? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée qu'une affreuse maladie du cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien! veuillez me présenter à elle et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, repartit M. Laloine, ne faites pas attention à cette morveuse.»

Mais Sterny n'était point de cet avis: jamais il n'avait vu rien de plus charmant que cette jeune fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience voulant dire très-clairement :

« J'étais sûre que ce serait un trouble-fête!»

Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec madame Laloine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long; car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire :

« Que pensez-vous, monsieur, de la question des sucres? »

Sterny n'en avait aucune idée, mais il répondit froidement :

« Monsieur, je suis pour les colonies.

— Je comprends, dit amèrement le témoin; le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin le gouvernement veut tout ruiner en France, c'est un parti pris. »

Et là-dessus le monsieur entama la question, qui dura jusqu'à la mairie sans qu'il fût besoin que personne prît la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coif-

fure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortége. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion : alors elle se retourna vivement en disant :

« Allons, dépêchons-nous ! »

A l'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer ; mais Léonce serra le bras, retint la main, et dit en souriant :

« Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

— Pardon, monsieur, répondit Lise, mais je suis demoiselle d'honneur; je ne peux pas, M. Tirlot se fâcherait.

— Qui ça, M. Tirlot ?

— Eh bien ! le garçon d'honneur, c'est un droit...

—C'est un droit que je lui disputerai en champ clos, dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante. »

Lise le regarda de tous ses yeux, et répondit d'une voix émue :

« Si c'est comme ça, monsieur, venez, je lui dira que c'est moi qui l'ai voulu. »

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouva à Léonce que Lise avait pris le champ-clos au sérieux, et qu'elle était persuadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur s'il s'était permis de faire une observation. Cependant tout le monde était entré dans la salle municipale, Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire :

« C'est M. Tirlot qui m'a laissée là sur le trottoir, et sans M. le marquis, à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais pas eu de cavalier. »

Le mot cavalier désenchanta un peu Léonce; mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de mademoiselle Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence.

Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en souriant doucement :

« Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles...»

Lise ne répondit pas.

« C'est un grand jour... »

(Pauvre Sterny ! si ses amis l'eussent vu.)

Même silence.

« Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous?

— Ah ! que ce maire est ennuyeux ! dit Lise, il se fait toujours attendre.»

Léonce comprit qu'il réussissait peu; mais, assis qu'il était près de cette belle enfant, il admirait avec tant de plaisir la pureté merveilleuse de son profil, la grâce de ce cou flexible si doucement courbé; et puis il sentait pour la première fois arriver jusqu'à lui cette fraîcheur de vie bien plus suave que l'atmosphère parfumée d'une belle dame. Il ne se découragea pas, et saisissant au vol les mots de Lise, il reprit de sa voix la plus caressante :

« Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat !

— Qui ça? dit Lise, M. le maire, est-ce que c'est un magistrat?»

On a beau faire des constitutions très-admirables, quand le temps ne les a pas sanctionnées elles n'entrent pas dans les sentiments de la masse. Que le maire soit le consécrateur légal et unique du mariage, la loi le veut ainsi ; mais l'acte auquel il préside, quelque grave, quelque indissoluble qu'il soit, n'est aux yeux du peuple qu'un contrat qui sent le papier timbré ; la vraie cérémonie du mariage, celle où il y a préoccupation, respect, prière, ne s'accomplit qu'à l'église. Sterny était un peu de cet avis ; il comprit parfaitement l'exclamation de Lise, et lui répondit pour la faire parler.

« Certainement c'est un magistrat, car c'est lui

qui véritablement va marier votre sœur; le mariage à l'église n'est qu'une formalité. »

A ce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui, puis elle baissa les yeux et répondit :

« Je sais, monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi; mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

— Ah! se dit Léonce, la petite est dévote. Mais elle est si belle!... encore un essai.

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais fera tout ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh! oui, fit-elle en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait? reprit-elle en lui riant au nez; ce n'est pas vous qui en aurez à souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyranniserez un jour, repartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça me suffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien?

— Qui ça? dit Lise d'un air tout étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre...

— Ah! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, monsieur; je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux. »

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

« Vous avez raison, il le sera.

— Ah! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat. »

Le maire entra, et la cérémonie commença.

IV.

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du code qui pourvoient à leur bonne intelligence; ils jurèrent de s'y soumettre, déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit événement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avantageuse. Quand les deux époux et leurs ascendants eurent signé, ce fut le tour des témoins; Léonce fit comme les autres, et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lui succédait, de voir Lise qui secouait la tête avec une petite moue de mécontentement.

Est-ce parce qu'il avait signé le marquis de Sterny? mais l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pour Prosper Gobillou, qui se targuait d'avoir un marquis pour témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plus de place qu'il ne fallait?

Sterny restait tout intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tout soit peu moqueuse :

« Pardon, que j'ôte mon gant. »

Et, le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche...

Léonce comprit; il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant! Est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant! Léonce y pensa et se dit :

« Ces gens-là ont de certaines délicatesses de bon goût. Que fait un gant de plus ou de moins à la sainteté d'un serment ou à la signature d'un acte? Rien sans doute. Et cependant il semble qu'il y ait plus de sincérité dans cette main nue qui se lève devant Dieu, ou qui appose le seing d'un homme en témoignage de la vérité. C'est un de ces imperceptibles sentiments dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui existent cependant. »

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre pour sortir. M. Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant; et voilà Léonce qui marche à côté d'elle, la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante doucement appuyée sur son bras.

Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille; mais tout en lui accordant de prime abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grâce privilégiée, par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées; il considérait cette main si soyeuse et si effilée, comme une rareté précieuse, égarée parmi des Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à l'index, et portant une petite plaque en or. Sur cette plaque était gravée en caractères imperceptibles une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés, et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise ne fût pas absorbée dans une si profonde contemplation; car ces jolis petits doigts que Léonce admirait si assidûment s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce un trille infiniment prolongé.

A ce moment, Léonce regarda Lise; au mouvement qu'il fit pour relever la tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Sterny ne voulut pas être en reste, et lui dit :

« Il paraît que mademoiselle est grande musicienne?

— Et pourquoi ça? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un galop ravissant. »

Lise rougit; mais cette fois, avec un embarras pénible; elle retira brusquement son bras nu du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, elle balbutia à demi-voix :

« Oh! pardon, monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi, j'ai oublié de l'ôter, repartit Sterny. Vous voyez que tout le monde peut se tromper. »

Lise ne trouva rien à répondre; le marche-pied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gracieusement à la cheville la plus mignonne. Sterny eut envie de se placer près d'elle, mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce; et il se retira en disant vivement au valet de pied :

« Fermez et suivez les autres voitures, et il s'élança tout aussitôt dans un remise où se trouvait madame Laloine.

— Eh bien! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui? demanda la prudente mère.

— Hélas! toute seule, madame.

— Comment toute seule?...

— Oui, madame, elle a monté sans s'en apercevoir, je crois, dans ma voiture.

— Ah! fit madame Laloine; je ne sais pas ce qu'elle a: elle est toute ahurie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement Léonce; il n'y a que deux places, et je n'ai pas osé... »

Madame Laloine remercia Léonce de sa retenue par un salut silencieux et solennel, et ajouta :

« Elle va bien s'ennuyer toute seule. »

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas.

V.

En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule, mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce; et, répondant aux réflexions qu'elle faisait comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en se disant :

« Eh bah! qu'est-ce que ça me fait? »

Cela dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie et dont le balancement était si sourd et si doux. Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là.

Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites

les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Élysées; et sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accotent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi couchée, pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvements de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir ; puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe; et, dans cette petite fantasmagorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Sterny.

En effet, quel autre que le beau lion Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grâce à côté d'elle? ce n'était certainement pas M. Tirlot, qu'elle avait vu tomber d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc à Sterny à qui elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard, comme il passait devant elle.

Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchalant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartenait pas ; et puis, quand Léonce lui dit, en l'aidant à descendre :

« Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire? »

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux ; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission ; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda ; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte ; et au moment où on passa dans la sacristie, elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque-là :

« Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup, monsieur?

— M'ennuyer! et pourquoi?

— C'est que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs; mais vous allez être bientôt délivré. »

VI.

Jusque-là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillou et de M. Laloine, avait gardé *in petto* la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grâce, toute la beauté de Lise même, en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise; car il avait parfaitement compris que cela ne le mènerait à rien qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant.

Mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait; il pensa donc, et justement, que ce n'était pas lui qui serait délivré de l'ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé; aussi répondit-il à Lise :

« Je n'éprouve aucun ennui, mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable; si elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence. »

Cette fois encore Lise fut vivement contrariée de s'être attiré cette admonestation faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre; car Léonce la salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leurs caquetages à mi-voix : elle était toute absorbée dans ses pensées, quand une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

« Regarde donc! »

Elle regarda et vit Léonce qui signait.

« Il a ôté son gant, » ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la leçon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque chose d'inquiet.

Lise sentit comme par un indicible instinct qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

« Rien, rien, dit-elle : une idée. »

Et, profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras.

« Prends-moi dans ta voiture, maman! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens! viens! ma pauvre Lise, lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre, et que Léonce se disait dans son coin :

« Certes, je reviendrai pour le dîner et pour le bal. »

Tout le monde descendit, et Lise regarda Sterny remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si longtemps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remontant en voiture, elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette importante discussion, elle porta tout à coup la main à son cou.

« Ah! mon Dieu! j'ai perdu mon médaillon ; mon Dieu! mon Dieu! je l'avais, j'en suis sûre!

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé à l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de M. de Sterny.

— Et pourquoi ? lui dit sa mère; il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc?

— Il nous l'a promis. »

Lise ne répondit pas, mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette dont elle avait d'abord été si ravie n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien longtemps, et à peine était-elle dans la maison qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'était écriée :

« Ah! mais non! je veux être gaie aujourd'hui. »

Et, sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnements, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre.

Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaître à la noce.

Quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il comprenait bien qu'il n'y avait rien à faire en ce jour pour lui près de cette petite fille, et ce jour ne pouvait pas avoir de lendemain. Qu'irait-il faire dans cette famille de plumassiers! et, si on n'osait le mettre à la porte, de quel air l'y recevrait-on?

Décidément, tout cela n'avait pas le sens commun; et ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'écrire, en rentrant chez lui, un billet d'excuse, et de dîner à six heures au café de Paris, au lieu d'aller au Cadran-Bleu, où se faisait la noce.

Mais ce juste raisonnement n'arrivait à l'esprit de Sterny qu'à travers l'image de Lise, et cette image était si charmante!

VII.

Il serait difficile de dire tous les rêves qui passèrent par la tête du lion à mesure qu'il se rappelait cette précieuse beauté; se faire aimer de cette belle fille, l'enlever à sa famille, se battre contre quelque frère inconnu, subir même un procès scandaleux contre sa famille, faire parler de lui dans les journaux, être condamné pour séduction par les tribunaux et être absous par le monde, à qui une si merveilleuse beauté rendait un pareil crime excusable, trouver dans cette passion une renommée à désoler tous ses amis, tout cela le tentait grandement; mais presque aussitôt il mesurait les obstacles, comptait les difficultés insurmontables, et rejetait bien loin pareille idée, non comme coupable, mais comme impossible.

Enfin il était venu à s'arrêter au parti pris de ne pas y retourner, quand il aperçut sur le coussin de sa voiture une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut on le peut.

A ce moment, le lion se posa en face de lui-

même, et se trouva tout à fait méprisable et sans portée.

Quoi! une petite fille de la rue Saint-Martin osait se donner pour devise : *Ce qu'on veut on le peut;* et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir!

« Pardieu! se dit-il, je voudrai et je pourrai? »

Et pour s'encourager dans cette noble résolution, il se rappela toutes les femmes qu'il avait prises d'assaut ou enlevées à ses amis.

Cependant, toute récapitulation faite, il trouva qu'aucun des moyens avec lesquels il avait réussi jusque-là ne pouvait être de mise dans sa nouvelle entreprise, et qu'il lui fallait trouver tout autre chose.

Sur ces entrefaites il arriva chez lui, où il trouva installés quatre ou cinq de ses amis, discutant très-chaudement sur l'inconstitutionnalité de l'admission des chevaux du gouvernement dans les courses du Champ-de-Mars.

L'arrivée de Sterny mit fin à la discussion.

A son aspect, le gros beau Lingart, le pédicure dont nous avons parlé, s'écria en se rengorgeant dans sa cravate :

« Eh bien?...

— Eh bien! j'ai perdu, repartit Aymar de Rabut, le lion artistique.

— Comment diable! ajouta Marinet, le fils du potier, comment diable aussi vas-tu parier quelque chose contre ce gros agioteur! tu sais bien qu'il a l'instinct des bonnes affaires, et qu'il suffit qu'il touche à la plus mauvaise pour qu'elle tourne à bien dès qu'il y a quelque chose à gagner pour lui.

— Mais oui, je suis assez heureux, dit Lingart d'un air qui voulait dire je suis assez habile, et en ramassant du bout de sa langue les quelques poils de barbe qui avoisinaient le coin de sa bouche.

— De quoi s'agit-il donc? dit Sterny.

— Il s'agit dit Lingart, que nous dînons au Rocher de Cancale, et que c'est Aymar de Rabut qui nous traite.

— Il y a donc eu pari? dit Léonce, qui pointa les oreilles comme un cheval de bataille qui entend la trompette.

— Oui, dit Aymar de Rabut, je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai soutenu pendant une heure que tu t'ennuierais à crever à ton mariage, qu'hommes et femmes t'assommeraient, et au bout du compte il s'est trouvé que c'est moi qui ai parié que tu te laisserais empêtrer par les familles des futurs, et que tu resterais au dîner et au bal, et c'est Lingart qui a parié que tu reviendrais.

— Mais quand je te dis, s'écria Marinet, que si tu allais lui réclamer cent louis, et qu'il ne voulût pas les payer, il te prouverait, clair comme deux et deux font quatre, que tu lui dois dix mille francs!

— Ah, bah! dit Lingart, vous trouvez donc qu'il est très-clair que deux et deux font quatre? »

On le regarda comme s'il disait une bêtise. Mais il ajouta avec une arrogance de sottise si prodigieuse, qu'il stupéfia l'assemblée.

« Eh bien! faites-moi le plaisir de me prouver que deux et deux font quatre.

— Ceci, mon cher, est de l'Odry tout pur.

— C'est si peu de l'Odry, que j'offre de parier vingt-cinq louis qu'aucun de vous ne me prouve que deux et deux font quatre.

— Pardieu! dit Aymar de Rabut, cela n'a pas besoin d'être prouvé; cela est, parce que... »

Il s'arrêta, et Lingart reprit d'un air triomphateur :

« Eh bien, pourquoi cela est-il? »

Il attendit une réponse qui ne vint pas, et reprit doctoralement :

« Va commander notre dîner, et...

— Et que ce soit splendide, dit Sterny en riant; car c'est Lingart qui paie.

— Comment ça? fit le spéculateur.

— Parce qu'Aymar a gagné. Je retourne au dîner, et je reste au bal.

— C'est pour me faire perdre, » dit Lingart.

A ce mot, la conscience de parieur de Sterny se troubla, et il réfléchit.

Et puis il dit :

« J'annule le pari.

— Pourquoi donc ?

— C'est que lorsque je suis entré ici, je n'étais pas bien sûr de ce que je ferais, et je ne sais pas encore ce que j'aurais fait, si vous ne m'aviez pas parlé du pari.

— Et quelle est la raison qui t'a décidé tout à coup ?

— Rien. Seulement je ne puis pas faire autrement.

— Pourquoi ça ? dit Lingart.

— Ah ! ceci, répliqua Sterny, ne peut pas plus se prouver, que deux et deux font quatre.

— Cependant vous vous l'êtes prouvé à vous-même, puisque vous en doutiez.

— Ah ça ! dit Sterny, vous devenez horriblement ennuyeux, Lingart, avec votre manie de dissertations.

— Il s'exerce pour la chambre des députés, » dit Marinet.

Lingart, qui venait de dépenser 30,000 francs pour avoir trois voix, se mordit les lèvres, et fit semblant de hausser les épaules, et l'on se mit à plaindre Sterny, qui se laissa faire de la meilleure grâce du monde et sans trop écouter tant qu'il ne s'agit que de lui. Mais il arriva que la conversation se promenant au hasard sur les occupations journalières de ces messieurs, on parla d'une petite fille qui s'était montrée la veille dans les coulisses de l'Opéra, et que l'on avait proclamée délicieuse.

De là on entra dans tous les détails de cette jeune beauté, que Sterny avait lui-même fort applaudie ; et, par un retour assez ordinaire sur ses souvenirs, il se trouva que cet éloge tourna tout au profit de Lise. Qu'admirait-on, en effet, à côté de cette parfaite beauté ? un visage à peu près joli, des mains à peu près élégantes, une tournure faite, un pied cruellement emmaillotté pour paraître petit ; tandis que chez Lise tout était vraiment parfait, sincèrement beau. La plumassière devenait à chaque instant plus charmante dans l'esprit de Léonce, et par une autre coïncidence il se prit à se repentir des idées vagues de séduction qu'il avait eues contre elle ; car le lion artistique Aymar s'écria au milieu de la conversation :

« Ah çà ! Lingart, j'espère que vous laisserez cette petite fille tranquille ?

— Oui, dit le gros beau, oui, jusqu'après ses débuts. »

Ceci prit sans doute dans la physionomie de Lingart un sens très-particulier, car Sterny en éprouva un mouvement de dégoût. Il nous serait difficile d'expliquer le mystère de cette phrase ; mais Léonce réfléchit que s'il trouvait odieux qu'on remît la perte d'une fille de théâtre à un temps marqué d'avance pour qu'elle valût mieux la peine d'être perdue, il était bien autrement coupable, lui, de méditer celle d'une enfant qui au moins ne bravait pas le danger. Mais il arriva à Léonce ce qui arrive aux gens qui ont la conscience facile : il se persuada si bien qu'il ne reussirait pas, qu'il se crut permis de tenter de réussir sans trop de scrupule.

Bientôt après, on le laissa ; et comme six heures sonnaient, Sterny entrait au Cadran-Bleu.

VIII.

L'amour est une belle passion pour les conteurs comme nous ; il a cet avantage excellent, qu'on peut le faire aller de l'allure qu'on veut, sans que personne ait à vous demander compte de la vraisemblance de ses actions.

C'est en amour surtout que le plus invraisemblable est le plus vrai : passions soudaines et irrésistibles qui éclatent dans le cœur, à l'aspect d'un être inconnu, comme la lumière à qui Dieu ordonna d'être, et qui fut ; passions lentes et fortes qui pénètrent dans l'âme par une progression imperceptible, comme la chaleur dans le métal, sans qu'il y ait une différence sensible entre la minute qui précède et la minute qui suit, jusqu'à ce que tous deux soient devenus brûlants, de glacés qu'ils étaient ; et celles qui vont par sauts et par bonds, s'élançant follement en avant, puis reculant avec timidité ; et celles qui louvoient obscurément, et celles qui marchent à genoux, et celles qui s'imposent, toutes vraies dans leurs plus grands écarts, dans leurs contradictions les plus manifestes.

Tout cela, entendez-vous bien, sans tenir compte des caractères, pliant les plus rudes, redressant les plus faibles, tyrannisant les plus impérieux...

Or, voilà pourquoi Léonce était retourné au Cadran-Bleu.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine, qui venaient activer les apprêts du festin. Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de M. Laloine ; mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires. Il demeura donc seul dans le salon attenant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur ? Vraiment oui, c'est Léonce de Sterny, un des plus furieux de sa bande ; et savez-vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absents ?

il tourne autour de la table en lisant chaque carte pour savoir où il sera placé; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre madame Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celui de M. Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Regardez-le bien, tremblant de peur d'être surpris au milieu de sa substitution, comme un enfant qui met le doigt dans un plat de crême pour voir si elle sera bonne; voyez-le, se retournant tout à coup vers le mur lorsque entre un garçon, et paraissant très-occupé à admirer une vieille gravure d'Énée emportant son père Anchise; puis, lorsque le garçon est sorti, achevant son habile manœuvre qu'il eût trouvée de la dernière sottise s'il l'avait lue le matin dans un feuilleton.

Cependant il a réussi, et le voilà tout inquiet du succès de sa ruse.

M. Laloine entre et veut inspecter une dernière fois la distribution des cartes, et aussitôt Léonce s'approche et lui parle plumes d'autruche et marabout; Prosper paraît et veut s'assurer que tout est en règle, et Léonce l'interpelle et s'échappe jusqu'à lui faire de mauvaises plaisanteries sur le trop de fatigue qu'il se donne en un pareil jour.

Il cause, il parle, il rit! Il demande du tabac à M. Laloine, qui le trouve charmant; il se moque avec lui de l'air affairé de Prosper, il l'envoie donner la main aux dames qui descendent de la voiture qui vient de s'arrêter à la porte; Prosper y court; c'est un monsieur et une dame qui demandent un cabinet particulier. Prosper revient, et Sterny lui fait une tirade morale sur les cabinets particuliers.

A qui en a-t-il? que veut-il? Je vous le disais bien qu'en amour rien n'est vraisemblable; car voilà notre lion qui se donne beaucoup de peine pour quelque chose; et pourquoi, mon Dieu? pour s'asseoir à côté d'une petite fille.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule, Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive; on se salue, on se parle, il faut faire servir; c'est l'affaire de Gobillon, tandis que M. Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera. Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui; car au moment où elle est arrivée avec sa mère et sa sœur, madame Laloine a dit très-gracieusement à Sterny :

« Eh quoi! déjà arrivé, monsieur le marquis? »

Et celui-ci a répondu en regardant Lise :

« C'est assez d'une faute en un jour. »

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche, et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que M. de Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi se passa-t-il une petite comédie fort amusante lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

« Là-bas! » lui cria Prosper en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très-surpris de trouver au bout de son doigt.

Prosper échangea un regard avec M. Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire :

« Mon gendre est un sot. »

D'un autre côté, madame Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait M. Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe.

Lise s'avançait timidement, ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards; quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien: il était tout à fait étranger à ce qui se passait.

Cet embarras finit cependant, car il entendit M. Laloine dire à sa fille :

« Voyons, Lise, va donc t'asseoir. »

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillon, et Léonce crut que tout le monde s'en prendrait à Prosper. Mais lorsqu'il dérangea sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec, qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

IX.

A la première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllabes; mais il avait deux heures devant lui, et c'était plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution.

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre confiance, et pour cela il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon à ce qu'elle n'en perdît pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même. A la fin, Lise ne put s'empêcher de laisser voir toute son impatience par de petits tressaillements très-significatifs; mais Sterny fut impitoyable; il conti-

nua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que M. Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria :

« De quoi parlez-vous donc, messieurs?

— De canne et de betterave, repartit Lise d'un air piqué.

— Ah! fit M. Laloine; » et, satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Mais le moment était mal pris; car tout aussitôt Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur, et lui dit :

« En vérité, monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très-volontiers, » fit le mercier, qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées :

« N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les hommes ne sont plus galants? Ainsi nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi je suis excusable... un papa... j'ai oublié, au lieu que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter. »

Trouve donc de jolies choses, animal, pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

« Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé. Je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi. »

Alors il tenta un effort désespéré, mais des plus vulgaires. Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et il lui dit :

« Vraiment, mademoiselle, je suis bien malheureux!

— En quoi donc, monsieur?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

— A moi, monsieur? dit Lise d'un air fort étonné.

— A vous, d'abord ce matin, en arrivant trop tard; à la mairie, en n'ôtant pas mon gant; ici peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt... et... »

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi. Lise avait compris en effet ce qu'il voulait dire.

« Et...? lui dit-elle en le regardant.

— Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de M. Tirlot. »

Lise rougit, mais en souriant.

X.

D'abord elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait pour être près d'elle un tour d'écolier, et cela la flattait encore; mais cette fois il y avait de quoi avoir peur; car dans quel but ce beau marquis s'était-il approché d'elle? Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour penser à des projets de séduction; mais en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit : « Il veut se moquer de moi, » et elle prit un petit air prude et pincé.

« Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déplu.

— Ah! mon Dieu! monsieur, dit-elle, vous ou M. Tirlot, c'était la même chose. »

Léonce fit la grimace, l'équation était cruelle; alors il ajouta assez impertinemment :

« Je ne crois pas.

— Ah! fit Lise qui crut à un excès de fatuité.

— Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'écueil, je crois que vous auriez préféré M. Tirlot. »

Lise ne répondit pas.

« C'est un de vos parents? dit Léonce.

— Non, monsieur.

— C'est un de vos amis?

— Non, monsieur.

— C'est donc celui de Prosper?

— Oui, monsieur.

— Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on pardonnera à Prosper son ami Sterny, en faveur de son ami Tirlot.

— Oh! fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

— Moi, et pourquoi donc? Je l'aime beaucoup.

— Oh! ça ne fait rien.

— Je suis tout prêt à lui rendre service.

— Je n'en doute pas; mais ce n'est pas cela que je veux dire.

— Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

— J'en suis sûre, dit Lise; mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, dit Lise, vous êtes le marquis de Sterny, et lui Prosper Gobillou, plumassier.

— C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous dites-là, fit Léonce d'un air libéral.

— En quoi donc?

— N'est-ce pas dire que ce titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent peut-être?

— Ah! monsieur.

— C'est croire que je ne sais pas rendre justice à

l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil ; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres. »

Ah ! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme ? Comment, vous voilà débitant sentimentalement des phrases du *Constitutionnel*, ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux ? Où sont donc vos amis, pour rire de vous comme vous en ririez vous-même si vous pouviez vous voir ?

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

« Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

— Oh ! Prosper me connaît depuis longtemps ; nous avons été enfants ensemble, et il n'est pas comme vous, il ne me croit pas un dandy, un lion.

— Qu'est-ce que c'est que ça un lion ? dit Lise en riant.

— Oh ! reprit Sterny, ce sont des jeunes gens du monde qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont pas d'autre occupation que de ne rien faire. »

Le lion reniait sa religion et ses frères.

« Ah ! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire ; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tout à fait si mauvaise, mais peu favorable cependant ?

— Je ne puis pas dire... je ne sais pas... dit Lise en hésitant.

— Ah ! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi ? »

Lise hésita encore et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

« Eh bien ! je vous le dirai, si vous me dites, vous, pourquoi vous avez pris la place de M. Tirlot. »

Léonce fut embarrassé, la réponse pouvait être décisive, il eut le bonheur de trouver une bêtise, il répondit :

« Je n'en sais rien. »

Lise partit d'un grand éclat de rire qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

« Qu'as tu donc, Lise ? — Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? »

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

« C'est, dit Lise toujours en riant, parce que M. le marquis...

— Oh !... dit Léonce tout bas et tremblant que Lise ne racontât son espièglerie, oh ! ne me trahissez pas !

— Qu'est-ce donc ? reprit-on encore.

— Oh ! ce n'est rien, répliqua-t-elle en se calmant... une idée.

— Voyons, Lise ! lui dit sa mère avec un froncement de sourcil portant avec lui tout un sermon.

— Eh ! laisse-la rire, dit M. Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt. »

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

« Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, monsieur ?

— Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit-elle froidement.

— Et pourtant cela m'en a beaucoup donné, ajouta Léonce. »

Et tout aussitôt le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par répondre :

« Et tout ça sans savoir pourquoi ?

— Oh ! je le sais pourtant, dit Léonce, presque ému.

— Ah !... fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous, à moi !

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous ?

— Mais... reprit Lise, je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz... Ah ! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir. »

Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion ; il voulait parler, ne fût ce que pour être écouté, il commença et dit tout bas :

« C'est que ce matin...

— Tenez ! tenez ! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà M. Tirlot qui va chanter.

— Il est fort ridicule ce monsieur, dit Léonce, très-contrarié de se voir arrêter, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule ! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis ? »

Léonce vit sa faute ; il était redevenu lion à son insu : et encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

« Je n'aime pas M. Tirlot.

— Et pourquoi ?

— Je lui en veux.

— Mais la raison ? »

Léonce se mit à rire de lui même, et se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

« D'abord parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à table à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment, vous la prenez?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaieté, je veux tout lui prendre; et si j'étais à côté de lui, je lui soufflerais son assiette, et je lui boirais son vin.

— Ah! ce pauvre M. Tirlot, dit Lise en riant avec une vraie confiance.

— Nous danserons la première ensemble, n'est-ce pas?

— Puisque c'est convenu.

— Ce M. Tirlot, continua Sterny, emporté par le succès de sa gaieté, je voudrais lui voler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, dit Sterny tout bas; je veux lui disputer la palme.

— Vrai!

— Vous allez voir! »

M. Tirlot commença; il y avait quatre couplets, auxquels ne manquaient ni la mesure, ni la rime, et qui célébraient :

1° Madame Laloine;

2° M. Laloine;

3° Mademoiselle Laloine devenue madame Gobillou;

4° Gobillou.

Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchants. M. Tirlot triomphait; Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Sterny était en veine de bonheur, et il poussa doucement le coude à Lise, en lui disant :

« Dites que je veux chanter aussi. »

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour M. le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Sterny jouait gros jeu; il pouvait être ridicule même pour ces bourgeois; il l'était pour lui-même, et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe :

« Pardon, messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de M. Tirlot. »

M. Tirlot s'inclina.

« Voyons! voyons! dit-on de tous côtés. »

Et tout aussitôt Sterny se mit à chanter presque aussi fièrement que M. Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à M. et madame Laloine :

Le droit sacré de faire des heureux
Est si beau que Dieu l'envie :

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

Et, comme vous, quand on en a fait deux,
C'est bien assez, notre tâche est remplie.

A M. et madame Laloine, seuls :

Et cependant, ce droit que l'on bénit
N'est pas, pour vous, épuisé sur la terre :

En se tournant vers Lise :

Car en voyant Lise, chacun se dit :
Il leur reste un heureux à faire!

Oh! lion, quelle honte! un couplet improvisé à table, à une noce de patentés! Lion, que vous êtes petit garçon! pauvre lion.

Léonce n'eut pas le temps d'y penser; car à peine le couplet fut-il achevé que toute la table craqua d'applaudissements, de trépignements, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête; madame Laloine, tout en larmes, se leva pour venir embrasser Lise, en disant à M. Tirlot :

« C'est vrai, monsieur Tirlot, vous aviez oublié ma Lise! »

M. Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassements et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

« Merci, monsieur le marquis, merci! merci! »

Puis la mère le remercia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha où tout le monde quitta sa place, tandis que Gobillou criait :

« Au salon! au salon! Il y a déjà du monde! »

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit; mais il sentit que sa main tremblait.

Elle était confuse, embarrassée; mais elle n'était ni triste, ni contrariée.

« M'en voulez-vous aussi de mon couplet? lui dit Léonce.

— Oh! non, dit-elle doucement; cela a fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous?

— Moi... Je le trouve très-joli, dit-elle en baissant les yeux. »

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies qui étaient dans le salon, que M. et madame Laloine

avaient déjà accueillies, et à qui ils avaient rendu compte de la raison des applaudissements furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

« Est-ce vrai? dirent les jeunes filles à Lise en l'entraînant, est-ce vrai que le beau marquis a fait un couplet pour toi? »

Si ceci eût été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié; mais on fit sonner *le beau marquis* d'un ton si envieux, qu'elle répondit avec affectation :

« Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête? dit une fort laide.

— Et sans doute il a fait la tienne?

— Qui sait! dit Lise qui trouvait ses bonnes amies très-impertinentes.

— Et d'abord, dit une autre, je vais me faire inviter pour toute la soirée, pour pouvoir le refuser.

— Ah! ce n'est pas la peine, fit la laide; ces gants jaunes, ça ne danse pas.

— Ça danse, mesdemoiselles, dit Sterny, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes; et il offrit la main à Lise, en lui disant avec un respect profond.

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse?

— Non, monsieur, non, » dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

XI.

Heureusement pour Sterny qu'il avait été tellement entraîné par le charme qui émanait de cette belle enfant, et peut-être aussi par son succès, qu'il n'avait pas eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il venait de faire. Mais il en eût peut-être été épouvanté, s'il eût eu un moment de solitude libre, pour considérer ce qu'il avait osé d'*excentrique* à ses habitudes. Le hasard en décida autrement.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Sterny y prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges avec la sainte sérénité de l'innocence et le repos candide du bonheur. Cette beauté avait ébloui Sterny, et il l'avait longtemps contemplée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse.

Mais à ce moment, Lise, tremblante à ses côtés, lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue. Il y avait sur ce visage si pur une expression si indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement. Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé qui la ravissait et qui lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre.

Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme, la première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère. Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise; et Sterny, qui la regardait, s'en laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler, et sa voix hésita; elle voulut répondre, et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux; et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place que Sterny pensa qu'il allait être séparé d'elle; aussi lui dit-il tout bas :

« Mademoiselle Lise valse-t-elle?

— Oh! non, monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête qui témoignait que la valse était un plaisir au delà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise; mais... mais maman m'a permis de galoper?

— Ce sera donc un galop?

— Oui, dit Lise, le premier. Mais, d'ici là vous danserez avec d'autres demoiselles?

— Avec vous seule!

— Avec ma sœur, au moins; je vous en prie, dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée? vous avez raison, repartit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, » lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre salon. Malgré lui il était heureux! heureux de quoi? d'avoir troublé cette petite fille! Pauvre triomphe pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et à tout braver, même le scandale!

XII.

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux; il n'aurait point su vous le dire, car cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner, ni à la combattre; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il y trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens-là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon où était Lise; mais malgré lui il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse ; ou elle tenait les yeux baissés, ou elle faisait glisser autour du salon un coup d'œil rapide et furtif.

Qui cherchait-elle ?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui ; mais lorsqu'il vit que depuis qu'il était là, elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il en eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise ; il se demanda ce qu'il éprouvait et rougit en lui-même.

« Ah çà, se dit-il, mais je fais l'enfant, je deviens fort ridicule ; leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte ! Ça n'est pas possible ! »

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien dites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

A cet aspect, il se passa toute une révolution dans le cœur du lion; il se compara à quelqu'un ; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouvait que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien plus cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, heureux. La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, car il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisait plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Sterny :

« Est-ce que cette candide enfant serait une coquette d'arrière-boutique ? » se dit-il.

« Ah ! vraiment, c'est trop d'ambition, ma belle ; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes. »

Comme il pensait cela en regardant Lise, le visage de Léonce prit une expression de hauteur et de dédain, et la douce enfant l'ayant regardé à ce moment fut si surpise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle et que ses yeux fixés sur Léonce semblèrent lui dire :

« Eh bien ! qu'avez-vous ? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu ? »

Et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manége de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à madame Laloine, sans regarder Lise :

« J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de cheveux et cette petite plaque d'or ; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités, et j'avais oublié de vous les remettre.

A ce mot :

« Quelqu'un de vos invités. »

Lise regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi ?

Madame Laloine remercia Léonce, et dit à Lise :

« Tu vois que j'avais raison de te dire que M. le marquis te les rapporterait.

— Ah ! ils appartiennent à mademoiselle ? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, monsieur, » dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle se disait :

« Est-ce que je suis folle ? »

Léonce le lui remit du bout des doigts.

« Donne, dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir. »

Et elle l'enveloppa dans son mouchoir qu'elle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle, et ses lèvres tremblaient.

Léonce fut satisfait de cette épreuve, et reprit avec une politesse affectée :

« Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi ?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut...

— Avec M. le marquis ? sans doute, » dit madame Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce ; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

« Pourquoi, lui dit Sterny, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier !

— Oh ! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas à ce que vous dites ; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir peut-être ?

— Ah oui ! répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir.

— Et la devise écrite sur ce bijou vous le rappelle sans doute ?

— Oui, monsieur le marquis, repartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut on le peut, dit cette devise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut on le peut, répéta Lise avec un soupir étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce.

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin?

— Nous ne dansons pas, monsieur, dit Lise. »

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard; elle, les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout à coup une larme quitta les paupières de Lise, et descendit sur sa joue. Léonce éprouva un saisissement douloureux, et entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillotte, il lui dit :

« Je vous ai offensée, mademoiselle?

— Non, monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous?

— Mais je ne pleure pas, monsieur.

— Écoutez, mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée; mais si cela m'est arrivé malgré moi, je vous en demande pardon, et je vous jure qu'un tel dessein était bien loin de mon cœur. »

Lise le regarda attentivement, et répondit avec un triste sourire :

« Oh! mon Dieu, tenez, monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que je fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule... sotte...

— Mais en quoi ai-je pu la blesser, cette susceptibilité?

— Ne me le demandez pas, monsieur; dansons, je vous en prie; je ne vous en veux pas, je vous jure que je ne vous en veux pas...» ajouta-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

XIII.

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt, M. Tirlot s'avança pour réclamer ses droits; mais Lise lui dit avec une douce prière :

« Pas encore, monsieur Tirlot. Je suis toute malade; j'ai le cœur oppressé.., je souffre beaucoup. J'ai froid. »

Sterny la regarda; elle était plus pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très-alarmée, et lui dit tout bas :

« Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, oui, lui dit-elle d'une voix entrecoupée. »

Et elle se traîna hors du salon en s'appuyant sur le bras de sa mère.

« Mais qu'a-t-elle donc? s'écria Léonce s'adressant à M. Tirlot.

— Ah! mon Dieu! fit celui ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose, des palpitations de cœur terribles; la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer! se dit Léonce; et moi... qui sait? quand je la regardais avec cet air de dédain, quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule, et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette âme délicate, qui s'abandonnait gaiement à la joie d'un succès d'enfant. Ah! pauvre enfant! pauvre enfant!... ah! si je le pensais? C'est d'une sottise, d'une brutalité indignes! »

XIV.

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la vanité d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être un usant; mais heurter sans raison la sensibilité maladive d'une enfant si belle, et que l'amour dont on l'entourait attestait si bonne, si vraie, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, bru-

tal; il était furieux contre lui-même. Aussi fut-ce avec un véritable interêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère.

La jeune fille en sortit bientôt pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce; et son doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Sterny la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire :

Ce qu'on veut on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était si doux, si résigné, qu'il toucha Léonce.

Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui sans doute, à cause de lui.

Sterny eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui bien faire comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle pour elle seule. Il était mal à son aise; cette foule lui pesait non pas comme un assemblage de caricatures ridicules, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme comprimant son cœur. A ce moment, il eût voulu crier, jurer, il eût presque voulu pleurer.

Ce sentiment le gagna si puissamment qu'il fut sur le point de partir.

Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait fait souffrir, il ne le voulut pas; et s'étant approché de madame Laloine, il lui dit d'un air grave :

« Si j'avais été un simple invité à cette fête, madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remercîments d'avoir admis dans votre famille un honnête homme qui est presque de la mienne.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit madame Laloine d'un ton ému, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je vous remercie; car ce n'est que votre affection pour Prosper qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour de petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, madame, dit Léonce, et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille. »

En disant ces paroles il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise; mais il vit sa main faire un mouvement involontaire comme pour prendre la sienne et le remercier.

Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise; ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna : elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait; il attacha ses yeux sur elle, Lise ne détourna pas les siens; ils se regardèrent longtemps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. Madame Laloine parla à sa fille : elle sembla s'éveiller d'un rêve; mais avant de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce :

Adieu et merci!

Le lion partit; il était fou, bouleversé, stupide; il voulait se railler et ne pouvait pas.

Cette image de Lise lui apparaissait si candide, si pure, lui disant :

« Malheureux! pourquoi te traiter comme tu m'as traitée? pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie? »

Et voilà Léonce qui s'agite dans cette voiture où s'était appuyé le corps souple de Lise, et cherchant une trace qu'elle eût pu y laisser.

Le misérable, il en avait trouvé une, et il pouvait la garder; et pour faire de l'impertinence il l'avait rendue à qui ne l'eût pas redemandée; il en était sûr maintenant.

Comme il était dans cet état de fureur contre lui-même, sa voiture s'arrêta et la portière s'ouvrit. Il descendit et regarda; il était devant le club des lions. Il hésita à entrer, puis il monta rapidement en se disant :

« Si ce butor de Lingart me dit une seule mauvaise plaisanterie, je le soufflette. Et dans sa colère il se mit à une table de jeu, perdit cinq cents louis après avoir stupéfié tout le monde par la mauvaise humeur qu'il montrait, lui d'ordinaire si beau joueur, et rentra chez lui à la pointe du jour, ne pensant pas plus à ses cinq cents louis qu'à sa dernière maîtresse, et se disant :

« Je la verrai, je veux la voir; mais comment? »

XV.

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Sterny pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à madame Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. A la rigueur, il devait faire une visite de politesse, mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église, mais dans notre siècle si peu dévot il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation.

Par cela seul qu'il n'entrait jamais dans une église pour y prier, il n'eût pas voulu y entrer pour y poursuivre une femme. Ce qu'eût fait un gentilhomme de

Louis XIV une heure après être sorti du confessionnal, ce que ferait encore un Espagnol catholique au moment où il vient d'approcher de la sainte table, l'incrédule Léonce ne voulut pas le faire. C'était dans toute sa pureté le scrupule que l'athée Canillac exprimait d'une façon si plaisante à l'abbé Dubois en pareille occasion ; il s'agissait d'un rendez-vous avec une certaine abbesse, la nuit, dans la chapelle de Versailles.

« Allez-y si vous voulez, dit Canillac au cardinal, vous êtes un ministre de Dieu, c'est affaire entre vous ; quant à moi, je ne suis pas assez lié avec lui pour prendre de pareilles libertés dans sa maison. »

Nous ne saurions dire d'où vient cette différence, mais ce qu'il y a de sûr, elle existe pour les peuples et pour les hommes ; c'est dans les pays les plus fanatiques que les intrigues amoureuses se suivent d'ordinaire dans les églises, et, si dans notre France si peu religieuse, le temple de Dieu sert encore d'abri à quelque aventure de ce genre, on peut être assuré qu'elle a lieu entre gens qui considèrent ce qu'ils font comme un péché ; si bien qu'on serait tenté de croire, comme Canillac, qu'ils entrent en compte avec Dieu, et qu'ils pensent que l'assiduité de leurs hommages leur mérite bien quelque indulgence de sa part.

Quoi qu'il en puisse être, Sterny repoussa l'idée de suivre Lise à l'église, non-seulement pour lui, mais encore pour elle ; il y avait dans tout ce que lui inspirait cette jeune fille une délicatesse pudique et élégante comme elle. Si d'une part il ne voulait point donner à Lise une mauvaise opinion de lui en paraissant la poursuivre effrontément au milieu de ses prières, d'autre part il eût craint de toucher par sa présence à cette virginale piété qu'elle devait apporter au pied de l'autel ; il eût rougi de déflorer une seule des candides croyances de cette âme d'enfant ; et peut-être eût-il moins désiré son amour si elle n'eût pas gardé toute la pureté de son innocence.

Quant à employer les ressources subalternes qui sont aux ordres de tout homme qui a de l'or et de l'audace, et dont il n'avait pas craint de se servir envers les plus grandes dames, elles lui eussent fait horreur.

Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper, mais aller chez Prosper était aussi peu convenable que d'aller chez M. Laloine : il n'avait rien à y faire, et certes on chercherait les motifs de ses visites ; et si on venait à les découvrir, il comprenait qu'il en serait honteux comme d'une mauvaise action.

Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries.

« C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien : peut-être y pourrait-il trouver Lise. »

Il alla dans la même soirée à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le théâtre favori du marchand de la rue Saint-Denis ; il en fut pour l'ennui qu'il éprouva. C'était l'époque de l'exposition des tableaux, il y trouva tout le monde, excepté Lise.

« Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie. Quelle est mon espérance ? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir. »

Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise ; tout ce qui l'avait amusé et charmé autrefois ne faisait plus que l'agiter sans le satisfaire. Il était comme un homme qui, habitué aux cris de la ville, à son atmosphère lourde, à sa lumière factice, à son tumulte, à ses mille accidents, a tout à coup été transporté dans un divin paysage illuminé d'une douce clarté, où flotte une vague et céleste harmonie, dont l'air pur rafraîchit la poitrine comme un léger breuvage, où tout arrive au cœur comme une caresse invisible. Cet homme ne voudrait pas assurément vivre sans cesse dans ces idées où rien ne pourrait satisfaire la passion dont il vit ; mais dans une heure de lassitude, il voudrait à tout prix aller respirer cet air, écouter ces murmures et rêver sous ces ombrages frais et embaumés où l'homme retrouve la jeunesse de ses sens, comme Léonce avait retrouvé près de lui la jeunesse de son âme.

Mais cet espoir parut sur le point d'échapper à Léonce, lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé ; car, ce jour-là, il devait assister à Marly à un déjeuner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux), son valet de chambre lui remit une carte : c'était celle de Prosper.

« Prosper ! s'écria Sterny ; qu'il entre, faites entrer...

— Mais, monsieur le comte... je lui ai dit que vous étiez sorti.

— Sorti ! s'écria Sterny furieux ; d'où vous vient cette impertinence envers mes amis ? qui vous a dit de dire que j'étais sorti ?...

— Mais, monsieur le comte... j'ai cru... »

Sterny était furieux.

« Sot, animal ! s'écria-t-il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher, priez-le de remonter... allez donc... allez donc... »

A peine le domestique fut-il parti, que Sterny s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient, et il se sentit comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forcait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léonce put l'aborder avec un calme parfait.

« Pardon, mon cher Prosper, lui dit Sterny, si je vous ai fait remonter; mais j'ai voulu que vous sachiez que si on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que je vous l'aurais dit sans façon; mais peut-être en vous voyant refuser ma porte, vous auriez pu croire que je ne voulais pas vous recevoir, et c'est ce qui n'est pas. »

Puis il ajouta en riant :

« Nous ne sommes pas si impertinents qu'on veut bien le dire, que nous le paraissons, grâce à messieurs nos domestiques ; mais asseyez-vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis : c'est un peu ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté, je suis avec ma femme en visites de noce, elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à une heure au chemin de fer de Saint-Germain, où nous faisons une partie.

— Ah! dit Sterny, ces dames sont en bas... elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah! monsieur le marquis, fit Prosper. »

Cette exclamation voulait dire à la fois : elles n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation assez hasardée.

« Allons donc, lui dit Sterny, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'allais sortir... J'irai jusqu'à leur voiture. Venez. »

Et sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit; sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remise de Prosper, qui barrait la porte cochère, de se ranger, et fit caracoler ses chevaux. Une tête d'ange, penchée à la portière de la remise, regardait cette belle voiture.

En voyant Sterny qui venait de son côté suivi de Prosper, elle se retira vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, se fit ouvrir la portière, et, monté sur le marchepied, il salua madame Laloine, la femme de Prosper et Lise qui occupaient le fond de la voiture, tandis que M. Laloine et M. Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille de Prosper irrita Sterny : c'était un prétendu sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible et dit à madame Laloine : « Je n'ai pas voulu, madame, perdre l'occasion de vous renouveler mes remerciements pour Prosper, et, si je n'avais craint de vous paraître importun, j'aurais été vous porter moi-même ceux de mon père.

— De votre père? dit M. Laloine.

— Oui, monsieur, dit Sterny, c'est lui que je représentais au mariage de Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé.

Je lui ai dit, monsieur, à quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis ; il m'a répondu en me priant de vous offrir ses remercîments »

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit ; mais il fut débité avec une telle bonne grâce, que M. et madame Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eût pas eu la force de lui parler ; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

« Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh ! ce n'est pas nous, dit M. Laloine, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'êtes ? dit Sterny, frappé d'une idée lumineuse. Ah ! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à monsieur et à madame Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre ; c'est à cinq minutes du chemin de fer. »

M. Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Sterny Heureusement que madame Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta la première. M. Laloine descendit, mais Lise ni M. Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Sterny.

« Et mademoiselle Lise ?

— Oh ! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

— Et vous, monsieur ? dit madame Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi ? répondit celui-ci d'un air renfrogné, on ne m'a pas invité. »

La mauvaise humeur de celui-ci servit Sterny mieux que toute son adresse n'eût pu le faire. Madame Laloine pensa que, lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et M. Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient ; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance, et, en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sécheresse s'adressait plutôt à M. Tirlot qu'à sa fille :

« Descendez, Lise. »

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence et un ravissement dans le cœur ; car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fier lion.

Comme ils montaient, M. Laloine se rappela tout à coup la voiture de Sterny.

« Mais vous alliez sortir, monsieur le marquis.

— Oh ! reprit Léonce, j'ai le temps... J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah ! dit M. Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Seine-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi. C'est pour mon oncle, le général R..., qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le matin et partir le soir. »

M. Laloine n'en demanda pas davantage ; quant à Lise, elle jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez adroitement pour tromper un père, mais trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé : Léonce avait fait entrer M. et madame Laloine ainsi que Lise dans son salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de la suivre :

« Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me

procurer toutes les *Petites-Affiches* que tu trouveras. »

Lise l'entendit, et lorsque Sterny rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans ce regard, et c'était presque une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Sterny ; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide ; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'objets d'or et d'un goût exquis ; dans cette demeure où n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise, comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes ; il lui sembla qu'on y respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa enêtre.

Quant à M. et madame Laloine, ils étaient tout curiosité pour les belles choses étalées autour d'eux. Madame Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnements, mais elle n'osait toucher à aucun des charmants objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine ; un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée :

« Oui, oui, cela est très-beau... »

Au moment où madame Laloine montrait à Lise, non comme précieux, mais au moins comme singularité, une petite pantoufle placée parmi tous ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix encore plus altérée :

« Oui, c'est très-joli... »

Madame Laloine s'en aperçut, et lui dit d'un ton alarmé :

« Est-ce que tu souffres ?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur.

— Ah ! s'écria Sterny... on étouffe ici...

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'orange, s'il vous plaît, dit madame Laloine avec inquiétude. Pardon, monsieur le marquis. »

Léonce ne sonna point ; il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où il se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

« Oh ! pardon... pardon, lui dit madame Laloine, cette enfant est un véritable embarras. »

Madame Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le prit ; sa main tremblait. Elle le but, mais avant de le poser sur la table, elle regarda deux lettres entrelacées dans ce verre à la façon des verres de Bohême ; ces lettres se retrouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'étaient un A et un C. Il n'appartenait donc pas à Léonce. Il vit cette attention, et prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir :

« C'est le chiffre de ma mère, mademoiselle. »

Elle leva les yeux sur lui ; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas :

« C'est étrange !

— Quoi donc ? lui dit madame Laloine.

— Tenez, leur dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, étant à Nuremberg, je fis faire ce verre pour ma mère ; j'arrivai en France, le cœur joyeux, car je savais bien que cette bien pauvre attention lui ferait plaisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la foudre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle... personne ne s'en était servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé un si triste moment !... »

Madame Laloine se taisait, mais Lise regardait Sterny avec un doux saisissement de joie.

« Madame votre mère est morte bien jeune, lui dit madame Laloine.

— Trop jeune pour moi, madame ; elle était si noble, si bonne, si belle ! Je veux vous montrer son portrait, il est là dans ma chambre. Venez, madame, venez ; vous aussi, mademoiselle, je vous en prie... Je veux que vous connaissiez ma mère. »

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture représentant un chef-d'œuvre de beauté.

« N'est-ce pas, dit Sterny, qu'elle était belle !

— Ah ! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la Vierge.

— Voici le portrait de mon père, » dit Sterny à M. Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder, mais Lise resta devant celui de madame de Sterny ; ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise. Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son fils quelque chose de l'âme charmante et chaste qui respirait dans ses traits. Ils quittèrent cette chambre, et Lise revint dans le salon le cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle : la pantoufle l'intriguait, mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même ; arrivé à une certaine tablette, Sterny eut à expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient : cette clef avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartenu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à madame de Maintenon.

« Et cette pantoufle ?

— Cette pantoufle est à moi, dit Sterny en riant.

— Comment, à vous? dit madame Laloine.

— Ah! reprit Sterny, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah! » dit madame Laloine d'un ton grave, comme si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu séant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

« C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon? dit Lise riant.

— Ah! c'est bien plus extraordinaire, dit Sterny; elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela? dit M. Laloine.

—Ah! c'est assez difficile à dire; mais il y a une dizaine d'années j'avais une petite figure de femme, et je ressemblais beaucoup à ma sœur; M. d'Auterres la recherchait alors en mariage, et se montrait très-jaloux de sa gaieté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur; mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette, et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient dans le salon deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé M. d'Auterres comme une inconvenance.

Un soir de carnaval qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne sais quelle folle idée me prit de le tourmenter; je m'habillai en femme, et en souvenir de son amour de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

— Vous avez mis ces pantoufles? lui dit Lise d'un air incrédule, et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, mademoiselle, » dit Sterny en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté des regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmants.

« Que vous dirai-je? reprit celui-ci presque aussi embarrassé qu'elle; j'arrive à l'Opéra, et, m'étant fait poursuivre par quelques amis, je me précipite tout à coup au bras de M. d'Auterres en lui disant :

« — Protégez mon honneur!...

« D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue d'une voix tremblante que je suis une jeune fille qui, poussée par une curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra, que j'étais tremblante, égarée, perdue. En disant cela, j'avais entraîné M. d'Auterres dans un coin isolé; je m'étais laissé tomber sur un siége, et tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais, et en jurant de me protéger, j'avance le pied, il ne voit rien; je me démène si bien, que quelqu'un me heurte, et je m'écrie :

« — Ah! on vient de m'écraser le pied!

« Je l'avance de nouveau, il n'y avait pas moyen de ne pas regarder; M. d'Auterres voit la pantoufle, il devient pâle comme un mort, et se tourne vers moi en s'écriant :

« — C'est impossible!

« Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis :

« — Hélas! oui, c'est moi! reconduisez-moi chez ma mère; venez.

« Il était si stupéfait, que ce fut moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisit; nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens pour s'écrier de nouveau : C'est impossible! A ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

« — C'est vous... oui, c'est vous, mademoiselle.

« Un second regard pouvait cependant me trahir : je cache ma confusion et mes larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. M. d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sur un divan, la tête sur un coussin, pour me cacher. Ce fut alors que M. d'Auterres, d'un air profondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre.

« — Ce secret, s'écria-t-il d'abord, mourra dans mon sein; mais vous comprenez que mes projets sont à jamais anéantis.

« — Mais que voulez-vous dire?

« — Hélas! reprit-il en me montrant, la voilà... C'est une imprudence, une grande imprudence; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu...

« — En effet, dit ma mère, quel est ce domino?

« — Ah! madame, dit M. d'Auterres, ne l'accablez pas de votre colère... Je n'ose vous dire...

« — Mais qui êtes-vous donc? me dit la marquise.

« — C'est moi, ma mère, lui dis-je en grossissant ma voix.

« —Toi, Léonce, dit ma mère en riant. Ah! reprit-elle je ne suis pas si sévère que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra.

« — Léonce! s'écria M. d'Auterres, votre fils!... Mais mademoiselle votre fille?

« — Elle est au salon.

« M. d'Auterres éprouva un moment d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible; mais j'avais un air si modeste et ma mère un air si ébahi, qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère.

« Elle fut sur le point de se fâcher de ce que

M. d'Auterres avait pu croire ma sœur capable de cette inconséquence; mais le pauvre prétendu répétait toujours :

« — Ce sont les pantoufles... cette pantoufle, disait-il, si petite...

« — Mais ma fille! monsieur...

« — Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chausser ces maudites pantoufles?

« Je pris un air tragique, et je lui dis gravement :

« — Eh bien! monsieur la voici cette pantoufle, prenez-la; et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle vos injustes défiances.

« — Je l'accepte, dit M. d'Auterres.

« — Et moi, je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la redemandera.

« Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et M. d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a osé la soupçonner; aussi l'ai-je gardée. Voilà l'histoire de cette pantoufle. »

Cependant le temps se passait, et Lise, tout à fait remise, furetait partout comme un enfant curieux. A ce moment un domestique entra et déposa un énorme paquet de *Petites-Affiches* sur la table.

« Voilà ce qu'a demandé M. le marquis.

— Bien, fit celui-ci en les jetant dans l'encoignure d'un meuble et en revenant à M. et madame Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être, et il leur dit en même temps :

« Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses? j'en ai une collection dans ce cabinet, veuillez y passer. »

Il entra avec M. et madame Laloine, mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines; heureusement, M. Laloine ayant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

« Oh! ceci est très-précieux, dit Léonce; ceci a appartenu à l'empereur. »

A ce nom, M. Laloine se redressa.

« A l'empereur! répéta t-il. Ah! vous êtes bien heureux!...

—Cette tabatière lui a appartenu, et il s'en est servi.

—Permettez que je la voie », dit M. Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout à coup.

« Vous avez été militaire, monsieur Laloine?

— Oui, monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1814.

—Eh bien! monsieur, un pareil objet, qui n'est qu'une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux; permettez que je vous offre cette tabatière.

— Ah! monsieur, jamais... je ne voudrais pas.

— Je vous en supplie. »

Cela dura cinq minutes, mais M. Laloine accepta.

« Lise! Lise! s'écria-t-il en allant vers le salon; viens donc voir ce que m'a donné M. de Sterny. »

Lise entra : elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action. Sterny profita de ce moment pour sortir. Le paquet de *Petites-Affiches* était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil... Il le prit et le regarda; à la dixième ligne de la page il y avait : « MAISON DE CAMPAGNE A VENDRE A SAINT-GERMAIN... » Il resta frappé de bonheur; et comme il entendait revenir M. et madame Laloine, il prit le cahier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante; elle jeta sur Sterny un regard si gai qu'il ne sut que penser.

Était-ce un hasard, une curiosité d'enfant, qui avait poussé Lise à lire ces *Petites-Affiches*? était-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela, ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner? Il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant il voulut profiter de son avantage, et s'avançant vers madame Laloine, il lui dit d'un air gracieux :

« Mais vous, madame, ne pourrais-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite? »

Madame Laloine hésita; mais ce que Sterny lui offrait était si peu de chose, qu'elle aurait eu mauvaise grâce à le refuser.

« Et, répéta-t-il d'un air dégagé, mademoiselle Lise voudra bien aussi... »

Lise l'interrompit vivement :

« Oh! merci, monsieur; je ne veux rien... moi. »

Ce *moi* avait quelque chose de significatif qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

« Oh! dit M. Laloine, c'est trop de bonté, nous avons l'air de vouloir vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit madame Laloine, ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place, qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Sterny en la regardant avec intention et en lui montrant de l'œil les *Petites-Affiches* qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaieté, mais c'est comme la pantoufle : on croit y voir ce qui n'y est pas. »

La figure de Sterny laissa échapper un mouvement de dépit; il se tut, et tirant de son sein les petites affiches, il les froissa dans ses mains et les jeta loin de lui. M. et madame Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement, mais Lise l'aperçut et en fut heureuse; mais sa gaieté s'envola, et elle suivit plus attentivement les mouvements de Sterny. Léonce, redevenu maître de lui, se montra aussi empressé, aussi bienveillant qu'avant cet incident avec M. et madame Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur et qui s'étudie à une exquise politesse. Lise le regardait, l'écoutait, il lui plaisait ainsi; il était si élégant, si gracieux, de cette façon; il ne lui faisait plus peur; elle le trouvait naturel.

Enfin M. Laloine parut attendre l'heure avec impatience, et dit à Sterny :

« Nous vous avons dérangé : l'heure se passe et vous arriverez trop tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Sterny.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, madame, dit Léonce; d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain, pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre : j'irais inutilement.

— Oh! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes ces adresses des maisons à louer dans les *Petites-Affiches*. »

Sterny la regarda; celle-ci baissa les yeux. Il y avait dans son âme quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Sterny l'avait comprise et il s'écria :

« Mais, c'est vrai, j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse. »

Il le reprit, et on parla maison de campagne.

Cependant Prosper n'arrivait pas. M. et madame Laloine, impatientés, ouvrirent une fenêtre, comme si en le regardant arriver de loin cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise, et lui dit tout bas :

« Vous avez été bien cruelle de refuser un pauvre souvenir. »

Elle se tut et parut très-émue.

« Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit il, acceptez quelque chose. »

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier :

« Voici Prosper! »

Il n'y avait plus à espérer; mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise s'écria :

« Bon! j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle. »

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelote pendue à la cheminée, et revint; mais déjà le châle était épinglé.

« Pardon, dit madame Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie. »

Sterny jeta la pelote sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement, et, sans regarder, elle chercha la pelote de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny la vit; il se serait mis à genoux devant elle, s'il avait osé. Il était si heureux qu'il n'eut plus peur, et dit alors :

« Mais au fait, j'y pense, si au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer, je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit M. Laloine.

— Eh bien! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer; Prosper nous suivra, et nous partirons tous ensemble. »

La proposition fut acceptée, et M. et madame Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le remise de Prosper suivait à grand'peine le trimant [illegible] du lion. Jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

XVI.

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis, et surtout les amies de la famille Laloine, virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchota, et l'on se dit tout bas :

« Ah çà, est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur? — Les Laloine sont fous. — Il n'est pas invité, nous ne le connaissons pas. »

Sterny devina au premier coup d'œil la réprobation qui le frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. A ce moment, elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider, ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres d'un air charmé de le rencontrer, et sans humeur, sans affectation, il lui raconta qu'il allait à Saint-Germain voir une maison de campagne. Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui; mais ce n'était pas le compte de Sterny, il voulait être de la partie, et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'une autre.

Là-dessus il revint par un détour assez bien ménagé et entama, avec une attention extrême, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'heure du départ arriva, Sterny descendit la rampe du débarcadère toujours discutant et argumentant contre M. Gurauflot (c'était le nom du sucrier); et, la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un wagon, sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autre intention que d'écouter ses savantes dissertations. Cependant M. Gurauflot ne tarissait pas, et comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout à coup il tira sa montre en s'écriant :

« Bon, je manquerai mon rendez-vous.

— Hein! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte pour visiter cette maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu. »

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour M. Laloine.

« C'est donc une acquisition bien importante que vous allez faire?

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny, les renseignements qu'on prend dans les *Petites-Affiches* sont si vagues: maison de campagne à vendre, dit-il, cela varie de 10,000 francs à 100,000 francs de façon que je vais un peu à l'aventure.

— Pardon, lui dit M. Gurauflot, je connais un peu Saint-Germain : où est la maison que vous allez voir?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les *Petites-Affiches*.

— Mais c'est une charmante maison, je la connais, elle ouvre sur la forêt, c'est très-considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah! tant mieux!

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, monsieur, qui me paraissez avoir des connaissances pratiques en toutes choses; mais moi!

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit Gurauflot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art on a tort, quoiqu'à vrai dire, monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes.

— Je le crois bien, monsieur.

— Et que je préférasse prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, monsieur, par exemple.

— Ah! monsieur... »

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue; on n'était pas arrivé à Saint-Germain qu'il était convenu que M. Gurauflot accompagnerait Sterny dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Sterny avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute la journée libre, mais madame Laloine lui fit des adieux très-formels et des remercîments empressés, et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

A ce moment, Sterny fut si désappointé qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait; mais il regarda Lise; Lise regardait sa mère comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance des yeux, la pensée qui la dominait. Sterny crut la deviner, il se résolut à tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui devait réussir de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison, qui était vendue de la veille, et se sépara de M. Gurauflot, qui crut pouvoir attendre la société et prit une allée de la forêt qui menait aux Loges. Quant à Sterny, triste, désolé, et dépité surtout, il revint du côté de la terrasse, et au moment

où il sortait de la forêt par la porte qui ouvre de ce côté, il se trouva au milieu de la compagnie riant, se disputant, et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

« Déjà de retour, monsieur? lui dit M. Laloine.

— Et mon mari, monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari? s'écria madame Gurauflot.

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah! bien oui, dit M. Laloine, voilà une heure que ces petites filles nous font enrager; elles veulent toutes des chevaux; on est allé en chercher, et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour M. votre mari, dit Sterny à madame Gurauflot, c'est ma faute, j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses. »

Comme il allait se retirer en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit madame Laloine s'écrier avec peur :

« Lise, Lise, ne va pas si vite!... Lise!... Lise!... »

Mais Lise venait de sortir de la cour du manége sur un petit cheval et le faisait galoper tant qu'il pouvait; elle fit ainsi une centaine de pas, et revint du même train jusque auprès du groupe où elle aperçut Sterny, qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. A ce moment Sterny se prit à crier tout à coup :

« Eh! groom! »

Un rustre de paysan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Sterny lui dit :

« Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée que ça! il y a de quoi la tuer... Vous ne savez donc pas votre métier? imbécile! »

Et sans attendre la réponse, il passa à la droite du cheval et serra les sangles lui-même, avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

« Merci! » lui dit Lise si bas, que ce merci n'était que pour lui et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire.

Il allait peut-être lui parler, mais madame Gurauflot vint pour ainsi dire le prendre au collet, et lui dit :

« Ah! monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées.

— Avec grand plaisir, » lui dit Léonce.

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles avec une bonne grâce, un empressement si franc, que madame Gurauflot se mit à dire à M. Laloine :

« Je suis sûre que s'il venait avec nous, il nous montrerait les beaux endroits de la forêt; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter?

— Ah! fit M. Laloine, voulez-vous que je me fasse moquer de moi? Ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah! laissez donc, dit madame Gurauflot, je vais lui demander s'il veut être du pique-nique. »

M. Laloine arrêta madame Gurauflot avec des yeux courroucés; mais celle-ci ne se tint pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court à prendre pour arriver aux Loges.

« C'est assez difficile à vous expliquer, madame, lui répondit-il; mais une fois dans la forêt je pourrai vous le montrer.

— Ah! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria M. Laloine. Vraiment, madame Gurauflot, vous abusez...

— Pas le moins du monde, répondit Sterny; c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse. »

M. Laloine prit un air de désolation, très-contrarié de l'indiscrétion de madame Gurauflot.

« Je lui paie la dette que j'ai contractée avec son mari, lui dit Sterny; c'est justice. »

On partit : les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parents et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement, les mamans criaient sans cesse qu'on allait se blesser. Mais peu à peu, et lorsque les indications de Sterny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié, et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner, que de sottises accomplies en un jour! A quel métier était-il descendu peu à peu : il avait sanglé l'âne de madame Gurauflot, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe. Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui, il prit donc le parti définitif de se retirer : il était furieux contre elle.

A ce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

« C'est Lise, » dit madame Laloine.

Elle n'avait pas achevé de parler que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers les bois.

Il arriva près de Lise, qui était très-paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussetait et redressait les bosses de son chapeau. Lise avait eu peur : voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas, et retournant vers madame Laloine, il cria de loin :

« Ce n'est rien, madame; c'est M. Tirlot qui est tombé. »

Madame Laloine arriva presqu'au même instant, et, toute effrayée de cet accident, elle dit à Lise :

« Voyons, ma fille, descends de cheval; ce qui est arrivé à M. Tirlot peut t'arriver.

— Mais, maman, dit Lise d'un air boudeur...

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père; puisque ta mère a peur. »

Lise dit avec humeur :

« Ah! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gaucherie... c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, mademoiselle? je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'elle me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— Alors pourquoi avez-vous crié ici?

— Ce n'est pas moi, dit Tirlot, c'est vous.

— Mais la dernière fois aussi vous êtes tombé trois fois, et maman n'a pas eu peur pour ça.

— C'est que tu étais avec le capitaine Simon, lui dit M. Laloine; qu'il était à côté de toi, et que je me fiais à lui.

— En vérité, dit Sterny, si j'osais... et pour ne pas priver mademoiselle Lise de ce plaisir, je m'offre à l'accompagner, et je réponds d'elle.

— Mais vous n'avez pas de cheval, monsieur Léonce, dit-elle d'un air chagrin.

— Peut-être que M. Tirlot ne voudra pas remonter sur le sien.

— Je vous demande pardon, répondit Tirlot d'un ton sec, j'en aurai raison.

— Soit, monsieur, » dit Sterny.

M. Tirlot enfourcha de nouveau son cheval, et, voulant faire le brave, il s'avisa de lui donner trois ou quatre coups de cravache; l'animal se cabra, rua, sauta, et renvoya M. Victor sur le chemin.

« C'est bien fait, dit Lise.

— Vrai? dit Tirlot. Eh bien! je conseille à monsieur d'en goûter; il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à madame Laloine, pour que votre marquis descendît la garde. »

Le cheval était rétif, mais il ne fallait pas un cavalier si exercé que Léonce pour le réduire, et M. Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce.

On n'avait pas félicité encore Sterny, que Lise, s'élançant dans l'allée où ils se trouvaient, se mit à galoper.

« Ah! mon Dieu, suivez-la, monsieur de Sterny, » s'écria madame Laloine.

Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre; d'ailleurs elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny. A l'instant où on pouvait la croire à mille lieues de soi, emportée par la jeunesse et la folle gaieté, un mot venait qui vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés. Ce fut ce qui arriva à Sterny.

«Ah! mon Dieu, lui dit-elle dès qu'il fut près d'elle, que nous avons eu de la peine. »

Que répondre à cela? rien; il fallait en être heureux; mais pour en être heureux, il fallait y croire, et cette enfant était si étrange, elle disait de ces mots qui eussent paru un engagement compromettant à une femme qui en eût apprécié la valeur; puis elle parlait, elle agissait comme si elle n'eût rien dit. Léonce ne comprenait rien à cette façon d'être, ne s'apercevant pas que lui-même n'était déjà plus ce qu'il avait été autrefois.

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce voulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est à-dire faire comprendre à Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait comment aborder ce sujet avec cette âme curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord d'un sentier, et qui s'enfuit en bondissant dans les bois au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et

restaient silencieux. Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise ; et comme il voulait toujours s'informer du secret de cette âme envers lui, il lui fit une de ces questions où l'on se met en jeu.

« Vous êtes triste, lui dit-il ; est-ce moi qui vous ai déplu?

— Ah ! non, lui répondit-elle avec un gros soupir, j'ai du chagrin.

— Quel chagrin?

— Voulez-vous que je vous le dîse franchement?

— Oui, certes.

— Eh bien, monsieur Léonce, c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce, ce n'est pas convenable ce que vous faites. »

La fierté de Sterny s'irrita de ce mot, qui pour un homme comme lui était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire ; il répondit d'une voix altérée :

« Je ne croyais pas avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, mademoiselle. »

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise elle reprit :

« Ah ! comme vous entendez mal les choses : je ne dis pas que vous avez manqué de convenance vis-à-vis de moi, vis-à-vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire?

— Oh ! ne vous fachez pas ; mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi? dit Sterny dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouïe.

— Oui, pour vous : vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes, ils sentent aussi bien que vous que vous n'êtes pas ici à votre place ; ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien. Mais demain, après-demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Eh ! que m'importe !...

— Oh ! ne dites pas cela...

— Mais que fais-je donc autrement que les autres?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience ; au lieu que vous... ils voient bien que cela ne vous va pas... vous êtes bon... ah ! oui, je le crois ; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout ce que vous pouvez... mais tenez... moi... moi..., je n'aime pas à vous voir comme ça.

— C'est pourtant...

— Pour moi que vous l'avez fait, dit rapidement Lise qui s'arrêta aussitôt, confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh ! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure. »

Elle ne répondit pas encore, elle était troublée, agitée et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

« Monsieur Léonce, il faut vous en aller.

— Ah ! je ne puis, » lui dit-il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra sa devise : *Ce qu'on veut on le peut.*

« C'est bien, lui dit-il avec passion ; et si j'avais ce talisman qui porte ce précepte de courage, je voudrais tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien, ce que vous me demandez, lui dit Lise en souriant ; car si je vous le donnais, il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir. »

C'était à la fois le donner et le refuser, Léonce ne sut répondre ; elle était si simple que toute la science du cœur des femmes lui manquait près de cette enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti qu'ils furent rejoints par M. et madame Laloine, qui dit à sa fille :

« A la bonne heure, Lise, tu vas bien sagement avec M. de Sterny. »

A ce moment, et comme on parlait de se reposer un moment, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presque au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale ; c'était le fameux pari des trotteurs partis de Marly et arrivés jusque-là. Presque tous parurent comme la foudre ; mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits, qu'ils arrêtèrent leurs chevaux et s'entre-regardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire : Sterny sur un *cerisier* (1), Sterny en compagnie d'une grosse dame *à âne ;* car madame Gurauflot était près d'eux. Ils étaient si confondus qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit à la fois de colère et de honte. Mais comme, dans leur stupéfaction, Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avançait vers eux bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

« C'est bien vous, pardon, je ne vous reconnaissais pas... Vous avez gagné vos cent louis, Algibech a gagné contre Montereau... Nous vous avons attendu... vous ne viendrez pas au dîner sans doute... mille bonjours. »

Et il piqua son cheval et s'éloigna, tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin, comme un marchand fait d'un tableau. Elle mit tant d'action à cette impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir, et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux qu'il frappa le cheval de l'amazone qui, surprise à l'improviste, fut presque ren-

(1) Nom qu'on donne à ces petits chevaux de louage, parce qu'ils portent ordinairement les cerises de Montmorency aux marchés de Paris.

versée. Elle devina l'action de Sterny, et tout en maîtrisant son cheval, elle lui dit :

« Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison. »

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avaient rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très-simple; mais lorsque Sterny retourna près de Lise, qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

« Je vous le disais bien, monsieur, dit-elle aussitôt : comme cette femme m'a regardée!... laissez-moi, monsieur, laissez-moi... retournez vers vos amis.., je vous en prie... je le veux. »

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord; mais comme à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finît par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux et il resta au milieu de la route. Il était hors de vue de tout le monde, mais il entendait la voix de M. et madame Laloine qui appelaient Lise en criant :

« Il va pleuvoir, retournons.»

Il imagina l'alarme de madame Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise; il courut à toute bride pendant cinq minutes; enfin au coin d'une allée il vit le cheval de Lise libre, il s'élança en criant à son tour :

« Mademoiselle Lise! mademoiselle Lise! »

Elle sortit du bois en lui disant :

« Eh bien! monsieur, me voilà.

— Oh! reprit-il, que vous m'avez fait peur. »

Il y avait tant de vérité dans son émotion que Lise en fut presque touchée, mais son parti était pris et elle répondit :

« De quel côté est ma mère?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval?

— Non, dit-elle, non... d'une voix entrecoupée... cette course m'a brisé le cœur. »

Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta en bas de son cheval et courut à elle.

« Oh! mon Dieu!... c'est moi qui vous ai fait ce mal, s'écria-t-il, oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise!...

— Non, ce n'est pas vous... j'ai eu tort... j'ai... »

Et en prononçant ces paroles elle défaillit et fût tombée par terre si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

A ce moment l'orage éclata avec violence, et Lise tressaillit comme frappée par la foudre; mais son évanouissement n'était qu'une faiblesse passagère, elle se remit et entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

« Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh! allons, allons! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient... je peux marcher, je le peux, je le veux. »

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

« Me voici, maman, me voici.»

Mais avant qu'ils fussent arrivés, elle dit à Sterny :

« Vous nous quitterez, n'est-ce pas? je le veux...

— Je vous obéirai, dit Sterny. »

Cela dit, il n'y eut pas un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parents, elle était calme et remise en apparence. Mais durant leur absence la grande résolution d'inviter Sterny avait été prise, et elle lui fut solennellemeat adressée par M. Laloine. Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui d'un enfant qui a peur. Il chercha vainement un encouragement dans un regard de Lise, mais elle détournait la tête.

« Ah! je comprends, dit Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous attendent.

— Non... non, monsieur, dit vivement Sterny, je n'ai rien à faire avec ces gens-là. »

Ces gens-là! sa société habituelle. Oh! pauvre Sterny!

« Mais alors pourquoi ne pas accepter? dit madame Gurauflot qui s'était éprise du beau Léonce.

— Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, madame, reprit Sterny en s'inclinant; permettez que je me retire.

— Mais voilà la pluie qui va tomber, dit madame Gurauflot, vous accepterez au moins un parapluie.

— Merci, madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, monsieur Laloine, adieu, madame; j'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle, » dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir; mais il n'était pas à vingt pas que, feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloigna avec rapidité, gagna le chemin de fer et revint à Paris; il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était colère, il s'en voulait et en voulait à Lise; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui l'enivrait.

XVII.

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait; il n'en avait pas honte, mais il avait peur.

Séduire Lise! ce serait un crime honteux et lâche.

Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais; elle m'aimerait, j'en suis sûr, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce cœur si facile à briser; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser? car l'épouser, folie impossible! Eh bien! ajouta-t-il, je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais bien malade, ma mère m'emporta dans l'église, et me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une Vierge, et me fit répéter après elle :

« Sainte Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et dont jamais je n'ai dit le secret à personne, de peur qu'une plaisanterie ne vînt l'insulter. Eh bien! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon âme pour l'abriter contre ma vie; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

Eh! non! je donne à la dissipation, à la débauche, au ridicule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter; mais si j'avais vécu en d'autres temps, je ne serais pas ainsi; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter; je l'oserais en pensant à ces mots qu'elle porte sur le cœur :

Ce qu'on veut on le peut.

Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus, n'y pensons plus!

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis; mais une conspiration s'était organisée contre lui, on ne lui adressa pas une parole à ce sujet, seulement Eugène lui dit d'un air grave :

« Je parie vingt sous contre vous, Sterny. »

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et des yeux baissés. Sterny comprit la plaisanterie et voulut y répondre victorieusement; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart, dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra qu'on disait si parfaite et qui venait de débuter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres, n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée.

Au bout d'une semaine, elle appartenait à Sterny, qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, — quinze jours après la partie de Saint-Germain, — un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention.

L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

« Comme on vous regarde de cette loge, lui dit la danseuse, est-ce qu'on vous y connaît?

— Non, dit Sterny qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge? On dirait que vous avez peur!

— Ah! trêve de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Sterny.

— Mais si on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir. »

Sterny se pencha hors de la loge, et vit Lise écoutant deux jeunes gens qui causaient et paraissaient parler de lui.

Tout à coup Lise releva vivement la tête et regarda Sterny avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire :

« Cet homme est le bourreau. »

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultants de sa maîtresse, mais il voulut sortir.

« Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci... je fais un esclandre... Vous connaissez cette femme? »

Par un instinct particulier, Sterny avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

« Avec qui est donc mademoiselle N.....? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien! avec son amant le marquis de Sterny.

— Y a-t-il longtemps qu'il l'est?

— Il y a huit jours tout au plus. »

Sterny n'avait pas entendu un seul mot de tout cela; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

« Si vous entrez dans la loge de cette femme, lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous.» Puis elle reprit d'un air de dédain : « Ce doit être la grisette de Saint-Germain. »

Sterny eût poignardé la danseuse en ce moment; mais il fallait céder, il ne put qu'emmener sa lionne, et dans un accès de rage insensée il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles; comme il ne pouvait battre la femme, il lui faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'elle tenait de lui.

Léonce rentra chez lui furieux.

Le lendemain, il alla chez M. Laloine; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

« Allons, se dit Sterny, je suis un sot; il y aura eu encore une scène de palpitations, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi... En vérité, je deviens brute. »

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille avec laquelle il s'était si bêtement compromis.

Quinze jours après, à force de folies plus ardentes que jamais, grâce à une course au clocher où il se blessa, et dont parlèrent les journaux, à un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgies avec les courtisanes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme si elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue.

Cette image lui revint même dans son sommeil, et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé, on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

« Mais, lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper, pour un nouveau marié?

— Oh! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou; vous savez bien cette pauvre Lise?

— Eh bien! Lise?... » s'écria Léonce épouvanté.

Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

« Morte! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte! dit Prosper; morte comme une sainte!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper, ce n'est pas possible... Morte! sans que je l'aie revue! morte...

— Hélas! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté! dit Léonce.

— Écoutez-moi, monsieur le marquis, il ne faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'était une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé.

« La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper, m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Sterny; dites-lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres comme il l'a été pour moi; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre... »

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle; et une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

« Ce qu'on veut on le peut... excepté être aimée... Aimée! aimée! » a-t-elle dit encore, puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'un amour si pur, si inouï. Pendant deux heures, ses larmes coulèrent avec abondance; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très-étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour longtemps la France; et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou s'ils l'avaient vu la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe. Ils ne se fussent pas trompés, car huit jours après il était dans la maison du docteur Metrasipot.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

CÉCILE

OU UNE FEMME HEUREUSE.

I.

MONSIEUR DE NOIRVILLE.

Le premier étage d'une fort belle maison toute neuve dans la Chaussée-d'Antin était occupé par ce monsieur.

C'était une suite de pièces meublées avec un luxe écrasant ; c'était une profusion de soieries, de dorures et de glaces, de bronzes d'un modèle fort cher, mais fort commun, de ces gravures magnifiquement encadrées, que tout le monde peut avoir ; mais pas un tableau, mais rien d'intime, mais rien qui pût révéler un goût de prédilection, mais pas un portrait, pas un de ces meubles anciens auxquels se rattachent souvent tant de souvenirs d'enfance ou de famille ; en un mot, tout dans cette maison était riche, neuf, opulent, et pourtant cette maison paraissait vide, triste et déserte.

Dans l'antichambre il y avait des laquais splendidement habillés, mais de livrées de mauvais goût ; dans l'écurie il y avait de beaux chevaux, sous les remises de belles voitures ; mais tout cela manquait de cet ensemble, de cette tenue, de ce je ne sais quoi, de ce rien qui est tout, car sans lui tant de belles choses sont souvent bien près d'être extrêmement ridicules.

Ce jour-là, sur le midi, M. de Noirville, enveloppé d'une admirable robe de chambre, bâilla, rumina, se détira, et se mit à une des fenêtres de son salon, qui s'ouvrait sur la rue la plus affreusement bruyante de cet étourdissant quartier.

Or M. de Noirville ne se logeait jamais que *sur la rue;* car c'était un plaisir et une occupation pour lui que de regarder passer les passants.

Après deux heures employées avec autant de fruit, il demanda ses chevaux et alla se promener au bois. Maintenant, disons quelque chose de M. de Noirville.

M. de Noirville était un assez bel homme, mais trop obèse, haut en couleur et atteignant à peine sa trentième année.

Avant que de s'appeler de Noirville, il se nommait simplement Cornuquet ; mais ses amis, trouvant que ce nom n'avait pas le sens commun et les hum-

liait au possible quand ils le prononçaient en public, M. Corniquet l'avait changé pour celui d'une de ses terres, *Noirville*, qu'il choisit parmi cinq ou six propriétés magnifiques que lui avait léguées son père, feu M. Grégoire Corniquet, d'abord chaudronnier, puis démolisseur, puis usurier, puis enfin riche à millions.

Malgré son immense fortune, M. Corniquet avait été loin de donner une brillante éducation à son fils; il l'avait envoyé interne dans un collége de Paris, avec un trousseau complet, un couvert d'argent et dix sous par semaine; puis, tranquille sur l'avenir intellectuel de ce fils chéri, il avait continué de prêter son argent à cent pour cent d'intérêts.

De sorte que ce fils chéri, déjà d'une nature fort bornée, devint ce qui s'appelle un *cancre* en langage d'écolier; sale, déguenillé, sot et lourd, bafoué par ses camarades, il traîna sa paresse et sa bonasserie sur les bancs de toutes les classes jusqu'à l'âge de dix-huit ans; alors M. Corniquet père mourut, et M. Corniquet fils se trouva riche de cinquante mille écus de rente.

Le tuteur du jeune héritier était un ami de son père, un homme qui, s'étant aussi enrichi dans les affaires, voyait une compagnie, sinon fort bonne, au moins fort nombreuse.

Ce digne tuteur prit chez lui son pupille, le nettoya, le siffla, le dégrossit un peu, et le lâcha au milieu de sa société, qui l'accueillit comme elle accueillait tout être ayant une valeur intrinsèque de cinquante mille écus de rente.

Au bout d'un an, M. Corniquet, se trouvant émancipé et maître de sa fortune, se lia avec des jeunes gens à peu près aussi riches et aussi nuls que lui : ce fut alors qu'il changea de nom.

Comme ses amis, il dépensa quelques milliers de louis en plaisirs assez grossiers; puis, par un instinct conservateur que lui avait légué son père, se voyant en avance d'une année de revenu, il s'arrêta tout à coup, calcula fort sagement ses recettes et ses dépenses, et, chose fort rare pour un homme de vingt-cinq ans, il prit le parti d'économiser un tiers de son revenu et de vivre fort grandement d'ailleurs avec le reste.

En effet, il eut des chevaux, une fille de théâtre, une maison à lui, un cuisinier et un équipage de chasse, qui lui valut le titre de louvetier de son département.

Malgré cet instinct d'ordre qui le dirigeait dans l'administration de sa fortune, M. de Noirville était un sot accompli, sans l'ombre d'esprit naturel, n'ayant rien su, rien appris, rien fait, rien pensé : n'étant pas même doué de cette oisive curiosité qui fait chercher quelque distraction dans les arts; non, vivant comme l'huître sur son banc sans passions, sans chagrins, sans idées : ne possédant pas la moindre délicatesse de choix ou de goût, il prenait l'opulence pour l'élégance et la richesse pour le plaisir, car il ne connaissait de bonheurs que ceux qu'on paie avec l'or.

Fort indifférent d'ailleurs pour le souvenir de son père qui l'avait enrichi, il lui en savait à peu près autant de gré qu'on en a pour un banquier qui vous a fait faire une bonne affaire.

Après cela, quoique d'une espèce commune, M. de Noirville n'avait pas de façons par trop mauvaises; son tailleur l'habillait passablement; ses amis disaient qu'il était *très-bon enfant*; sa position de fortune lui donnait assez d'influence dans le monde qu'il voyait. Enfin, il se trouvait fort heureux, et il atteignit sa trentième année en s'amusant de tout ce qui pouvait amuser un homme d'une stupidité désespérante.

Pourtant ce bonheur eut un terme, et quoique nous ayons vu M. de Noirville vêtu de sa belle robe de chambre et occupé à regarder les passants avec un plaisir si profondément senti, une amère et pénible mélancolie était sur le point de l'accabler.

En effet, les événements les plus cruels semblèrent s'être réunis pour le désoler. Dix de ses meilleurs chiens venaient d'être décousus dans une chasse, une fille d'Opéra, qu'il payait fort cher, avait pris la fuite avec son coiffeur, et il s'était aperçu que son maître d'hôtel le volait.

En se promenant au bois, M. de Noirville réfléchit mûrement sur la fatalité qui le poursuivait, et il trouva que le seul moyen de remédier désormais à de pareilles mésaventures était de se marier. « Une fois marié, se dit-il, je n'aurai plus besoin de maîtresse (car M. de Noirville avait des principes fort arrêtés); ma femme s'occupera de ma maison, et mon maître d'hôtel ne me volera plus; et puis d'ailleurs il est probable que je me suis assez amusé, car, depuis deux mois, je m'ennuie à crever. Or, j'aime mieux m'ennuyer avec ma femme que tout seul. C'est dit; demain j'irai trouver mon notaire; car pardieu, il faut que je me marie le plus tôt possible. »

Et le lendemain son notaire lui disait :

« Puisque vous êtes assez galant homme pour ne pas tenir à la fortune, mon cher monsieur, j'ai votre affaire : une demoiselle d'Elmont, d'une très-grande famille, jolie, et élevée dans la perfection. Ce soir même, j'en parlerai à son oncle, qui sera aux anges; car, pour elle, c'est un quine à la loterie qu'une telle union. »

Et, selon l'usage, parce qu'un imbécile avait été trompé par une danseuse, volé par un laquais, et s'ennuyait de sa propre sottise, voilà que l'avenir d'une pauvre jeune fille, qui n'en peut mais, se trouve, dès ce moment, à peu près enchaîné au sort de cet homme auquel elle n'a jamais pensé.

II.

MADEMOISELLE D'ELMONT.

Cécile d'Elmont était parfaitement née ; son père, le marquis d'Elmont, ayant perdu à la révolution une fortune qu'il avait réalisée presque tout entière en valeurs sur l'État, ne trouva dans l'indemnité, qu'une fraction bien minime de ce qu'il possédait.

Chargé à cette époque d'une mission diplomatique fort importante, et tenant à représenter dignement son pays, M. d'Elmont dépensa ainsi une portion de ce que la restauration lui avait rendu; les dettes qu'il avait été forcé de contracter pendant l'émigration absorbèrent le reste, et lorsqu'il mourut, sa femme et sa fille se trouvèrent réduites à une pension fort médiocre.

La marquise d'Elmont ne survécut pas longtemps à la perte de son mari, et Cécile fut confiée aux soins d'un de ses oncles, le comte d'Elmont, excellent homme, colonel en retraite, qui s'était *rallié* à l'empereur, avait fait toutes ses campagnes, et, rongé de blessures et de rhumatismes, vivait modestement de sa solde; car sa part d'indemnité à lui avait en partie passé au jeu, ce dont il se repentit amèrement lorsqu'il se vit chargé de pourvoir à l'avenir de sa nièce.

Cécile n'était pas rigoureusement belle ; mais elle avait une de ces physionomies pleines de charme, de grâce et de distinction, dont l'attrait doit vivement frapper les gens d'un goût épuré, qui cherchent dans la figure d'une femme autre chose qu'une régularité froide et symétrique.

Tout en Cécile révélait une âme noble, grande, et surtout un esprit d'une excessive délicatesse : ayant toujours vécu dans le monde le plus choisi, façonnée par son père et sa mère aux habitudes les plus recherchées, dotée d'un tact exquis, don si précieux et si cruel à la fois, qui lui faisait éprouver des jouissances et des peines inconnues aux autres organisations, on ne pouvait reprocher à mademoiselle d'Elmont qu'une sorte de sauvagerie ; et cette sauvagerie, on l'expliquerait peut-être par la crainte que Cécile éprouvait de rencontrer dans le monde des idées dont le prosaïsme l'eût douloureusement arrachée de la sphère de pensées d'élite au milieu desquelles elle aimait à s'isoler.

Les pertes désolantes qu'elle avait faites augmentèrent son goût pour la rêverie et la solitude; frêle et nerveuse, ses impressions devinrent plus vives, puisqu'on dirait que le chagrin double la faculté de sentir; enfin ce sentiment de répulsion instinctive que Cécile éprouvait pour tout ce qui était vulgaire se prononça de plus en plus; car elle n'avait jamais apprécié la fortune que comme moyen de poétiser, par un luxe plein de goût, tout le matériel de l'existence.

Cécile vivait pourtant aussi heureuse qu'elle pouvait vivre depuis la mort de son père et de sa mère; son esprit étendu, profond et naïf, avait trouvé un charme consolant dans la lecture des livres saints et des chefs-d'œuvre de toutes les littératures.

Cette nature si distinguée s'assimilait ces nobles idées, ce magnifique langage, ces caractères imposants qui seuls pouvaient répondre à l'élévation de sa pensée ou à la pureté de son âme, et elle passait ainsi son existence en contemplant les visions splendides de ce monde intellectuel qu'elle évoquait.

Aimant aussi les arts avec passion, et surtout la musique, qui pour elle était la langue divine qui seule pouvait traduire les tristes et sublimes rêveries que lui inspiraient la religion, le souvenir de sa mère, ou l'amour éthéré qu'elle rêvait parfois, aux arts aussi Cécile demandait des consolations et l'oubli du présent.

Elle resta donc dans la plus profonde retraite jusqu'au moment où son oncle lui fit part des propositions de M. de Noirville.

Ce jour-là, ne se doutant de rien, la pauvre Cécile était retirée dans le parloir qui précédait sa chambre à coucher.

Ce parloir était pour mademoiselle d'Elmont l'objet d'un culte religieux.

Lorsque le marquis d'Elmont avait quitté son ambassade, se voyant presque sans fortune, il avait dû choisir un appartement modeste ; or, par le plus grand hasard, il trouva ce qui lui convenait dans l'ancien hôtel d'Elmont, propriété qu'il avait vendue avant la révolution, voulant réaliser sa fortune pour passer à l'étranger.

Ce fut donc dans le logement de garçon qu'il avait occupé du vivant de son père, que le marquis d'Elmont se retira avec sa femme et sa fille : c'était six petites pièces situées au troisième étage, et donnant sur le vaste et magnifique jardin de l'hôtel bâti dans le centre du faubourg Saint-Germain.

Le reste de l'habitation était loué à je ne sais quelle compagnie d'assurances.

Il fallait bien du courage pour braver ainsi tant de souvenirs amers, et malgré cela M. d'Elmont trouvait un charme doux et triste à pouvoir raconter à sa famille son enfance et sa jeunesse dans les mêmes lieux où elles s'étaient écoulées si heureuses et si insouciantes.

Il aimait encore à lui montrer le jardin où il jouait tout petit enfant, et le banc de marbre sur lequel sa grand'mère aimait à s'asseoir pour jouir des derniers rayons du soleil.

Ces vieux arbres, qui avaient vu sous leur ombrage tant de générations de cette ancienne famille, étaient pour M. d'Elmont autant de témoins muets de son

opulence passée. Cette idée le consolait, et il éprouvait ainsi moins de chagrin à voir l'antique berceau de sa famille livré à des mains étrangères.

On conçoit avec quel respect Cécile conserva l'appartement qu'elle habitait dans cet hôtel; son oncle vint s'y établir avec elle, et elle se garda de changer rien à ses dispositions.

Ce parloir, qu'elle aimait tant, était la pièce où sa mère se tenait d'habitude; une harpe, un piano, un chevalet et une bibliothèque de *Boulle*, en faisaient les principaux ornements.

Les murailles étaient cachées par de vieux et nobles portraits de famille, par ceux de sa mère et de son père; puis, sur des étagères, on voyait une foule d'objets rares et précieux que M. d'Elmont avait rapportés de ses voyages, ou que des amis bien chers lui avaient donnés comme des souvenirs; çà et là on admirait encore quelques tableaux de l'école italienne ou hollandaise, un beau morceau de sculpture, ou une magnifique esquisse offerte par un de ces grands artistes de tous les pays, que le père de Cécile admettait avec tant de bonheur dans son intimité.

Enfin des jardinières remplies de fleurs garnissaient les fenêtres ombragées par la cime des hauts tilleuls du jardin, et quelque camélia, ou quelque autre arbuste de prédilection, soigneusement placé dans un beau vase de vieux Sèvres bleu aux armes de sa famille, ornait la table de travail de Cécile, car tout, dans cette retraite élégante et modeste, rappelait un ami, une impression ou un souvenir.

Mais ce qui surtout était d'un prix inestimable pour Cécile, c'était un antique nécessaire à écrire qui avait servi à sa mère pendant l'émigration, et qu'elle ne regardait jamais sans sentir ses yeux se mouiller de larmes.

Ce jour-là, nous l'avons dit, mademoiselle d'Elmont était loin de penser à la demande qui la menaçait.

Assise dans le fauteuil de sa mère, elle lisait... son beau front appuyé sur sa main blanche et effilée, que les longues boucles de ses cheveux bruns voilaient sans la cacher; elle était vêtue d'une robe blanche, et chaussée avec la plus minutieuse élégance d'un petit soulier de satin noir, quoiqu'il fût encore de très-bonne heure.

Une vieille femme de chambre anglaise, que la marquise d'Elmont avait conservée depuis l'émigration, heurta à la porte du parloir, entra, et demanda à Cécile si M. le marquis (le colonel avait pris le titre de son frère) pouvait se présenter chez mademoiselle.

Cécile répondit que oui.

La demande et la réponse furent faites en anglais; car mademoiselle d'Elmont parlait à merveille l'anglais, l'italien et l'allemand.

« Que peut donc me vouloir mon oncle, de si bonne heure? » demanda Cécile.

Et je ne sais quel cruel pressentiment vint l'affliger.

Avant que de parler à sa nièce des intentions que lui avait manifestées le notaire de M. de Noirville, l'excellent colonel avait pris les renseignements les plus minutieux sur ce prétendu, et, il faut le dire, partout ils furent des plus satisfaisants.

En effet, sauf son origine, M. de Noirville était un homme fort honorable, qui, par une économie bien entendue, avait presque doublé sa fortune. D'un caractère facile, généreux sans prodigalité, ayant toujours mis la plus grande convenance dans les liaisons qu'il avait eues, obligeant, d'une figure assez avenante, homme de manières sinon distinguées, au moins décentes, M. de Noirville pouvait passer aux yeux des gens les plus scrupuleux, pour ce qu'on appelle un *excellent parti*.

J'oubliais de dire qu'il était à peu près certain d'être nommé député dans un département où il possédait d'immenses propriétés.

Des avantages aussi positifs avaient frappé le mar-

quis d'Elmont, qui, avouons-le, étant d'une nature assez peu clairvoyante, ne comprenait pas le moins du monde le caractère de Cécile, et qui, voyant un jeune homme immensément riche, d'une figure agréable, demander la main de sa nièce, éprouvait le plus vif désir de voir cette union se conclure.

Or, le matin que vous savez, il entra chez mademoiselle d'Elmont, et lui dit brusquement :

« Ma chère enfant, voilà ce qui arrive : un M. de Noirville, énormément riche, jeune beau et bon garçon, qui sera bientôt député, vous demande en mariage. J'ai pris les renseignements, ils sont parfaits ; seulement son origine est assez commune, son père était un parvenu ; mais, au temps où nous vivons, on fait peu de cas des noms. Et puis, d'ailleurs, ce garçon-là a l'espoir d'être député ; une fois député, comme il est grand propriétaire, il peut bien devenir pair de France ; quoique la pairie soit une bêtise maintenant, c'est un titre qui est toujours un peu plus décent que celui de député... Quelles sont vos intentions, mon enfant?... »

Cette proposition si inattendue et si étrange stupéfia Cécile, qui, à vrai dire, était bien loin de songer à se marier : s'isolant le plus possible de la réalité, elle s'était fait dans sa retraite un monde de pensées, où elle vivait tout entière ; aussi répondit-elle d'abord à son oncle qu'elle ne voulait pas se marier.

« C'est fort bien, mon enfant, dit le colonel ; c'est fort bien quant à présent, mais que demain je meure, à qui vous confier? Voulez-vous que j'emporte avec moi la douloureuse incertitude de ne pas être fixé sur votre avenir que je voudrais voir si prospère et si beau? N'avez-vous pas promis à votre mère de vous fier à moi pour assurer votre sort?... »

A ces raisons, Cécile objecta qu'il fallait au moins qu'elle vît M. de Noirville.

Le surlendemain, il fut présenté chez le marquis.

Au premier abord, M. de Noirville déplut souverainement à Cécile ; et après une conversation de cinq minutes, elle eut mesuré l'immense intervalle qui les séparait : aussi lorsque la première visite fut terminée, elle déclara positivement à son oncle qu'elle aimerait mieux mourir que d'épouser jamais M. de Noirville.

Ce dernier continua nonobstant à se présenter chez le marquis, et Cécile persista plus que jamais dans ses refus.

En voyant la conduite de sa nièce, le colonel commença par se mettre en colère, puis il finit par se chagriner beaucoup, et sa santé s'altéra visiblement.

Aux yeux de cet excellent homme, Cécile passait pour folle et extravagante, et il s'affligeait profondément de la voir, de gaieté de cœur, manquer un aussi beau parti, et perdre ainsi son avenir.

« Mais enfin, qu'a-t-il pour vous déplaire? Trouvez-lui un défaut, un vice, et je me rends, disait le colonel désespéré. Est-ce son origine?

— Toutes les origines sont respectables quand elles sont honnêtes, disait Cécile.

— Mais alors qu'avez-vous à lui reprocher?

— Rien ; M. de Noirville est rigoureusement convenable.

— Et vous le refusez pourtant ! et pourquoi?... »

Cécile était dans une position cruelle. Son père et sa mère ne lui eussent jamais fait cette question, ou plutôt n'eussent jamais songé à M. de Noirville pour leur fille, eût-il été cent fois plus millionnaire qu'il ne l'était.

Comment expliquer au colonel quel était le sentiment de répulsion qui l'éloignait de ce prétendu, cela était au delà du pouvoir de Cécile et de l'intelligence de son oncle.

Mademoiselle d'Elmont se fût résignée à passer pour folle et fantasque, si elle n'avait pas vu la santé de son oncle s'altérer par la peine qu'il éprouvait. Aussi n'eut-elle pas le courage de résister à cette douleur si profonde, elle se SACRIFIA.

Ce fut le mot qu'elle employa, et qui fit beaucoup rire le bon colonel, qui s'écriait en se frottant les mains :

« Se sacrifier à deux cent mille livres de rente et à un brave garçon qu'elle mènera comme elle voudra !... Peste ! on n'en fait pas tous les jours des sacrifices comme ceux-là... »

III.

MARIAGE.

M. de Noirville était encore en robe de chambre, occupé de regarder les passants, lorsque son notaire vint lui annoncer qu'il était agréé.

« C'est fini, elle consent, lui dit l'homme de loi.

— Tant mieux, répondit son client ; car je m'étais dit : Si au bout d'un mois, jour pour jour, après ma présentation, elle me refuse, je chercherai ailleurs. Au reste, je suis fort content : car *mamzelle* d'Elmont n'est pas une beauté, mais elle a une petite figure chiffonnée qui me revient assez. Et puis elle paraît avoir une très-jolie éducation, et être assez *bonne enfant* : seulement je ne lui crois pas beaucoup d'esprit, car elle est taciturne en diable ; mais j'aime mieux cela qu'une femme qui *jabotte* comme une *pie borgne*. Il y aurait bien encore quelque chose à redire, car elle a l'air bien maigre !

— Ma foi ! je ne trouve pas, moi, dit le notaire, qui pensait au contrat.

— Mais bah ! reprit son client, sa première couche l'engraissera comme on dit.

« Ah çà, je ne vous parle pas de sa naissance, ajouta-t-il, car ça ne prouve rien. La preuve est que

moi, qui suis fils d'un chaudronnier, j'épouse la fille d'un marquis.

. . . . . .

Les nôces se firent et furent splendides, mais d'une splendeur horriblement bourgeoise.

La corbeille et les diamants valaient bien cent mille écus.

Aussi pendant huit jours tout Paris parla de la corbeille, et par conséquent du bonheur de mademoiselle d'Elmont, qui avait pourtant les yeux bien rouges en allant à l'autel.

Entre autres choses, elle pensait avec désespoir qu'il lui faudrait quitter son petit appartement du faubourg Saint-Germain, où se rattachaient tant de souvenirs, pour aller habiter le riche hôtel que M. de Noirville avait déjà acheté dans la rue de Londres.

Car une des habitudes de cette race d'hommes est de changer de demeure avec une effroyable facilité. En effet, que leur importe, qu'ont-ils dans la pensée qui puisse les lier au passé, au présent ou à l'avenir?

En revenant de l'église, M. de Noirville fit voir à sa femme tout son gros luxe, qu'elle admira médiocrement. Dans *son boudoir*, comme il disait, elle trouva un nécessaire à écrire tout en or et surchargé de pierreries.

M. de Noirville, en lui montrant le meuble d'un air étonnamment satisfait, dit à Cécile :

« J'espère que cela vaut un peu mieux que cette antiquaille qui était chez *toi*.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Cécile affreusement blessée de ce tutoiement si subit.

— Parbleu! c'est bien clair, je *te* dis que j'ai remplacé cette vieille machine à écrire que *tu* avais envoyée ici.

— Mon Dieu! qu'avez-vous fait de cet ancien nécessaire qui m'appartenait, monsieur? s'écria Cécile, agitée par une crainte indéfinissable.

— Ma foi, je n'en sais rien, moi; c'est mon valet de chambre qui profite de tous ces vieux rogatons.

— Ah! monsieur, c'était l'écritoire de ma mère, dit Cécile en pleurant.

— Console-*toi*, *tu* n'as pas tout vu, » lui dit son mari, et, souriant, il ouvrit le nécessaire.

« Il y a là 20,000 fr.; ce sont *tes* épingles, *tu* vois que je fais bien les choses, chère amie.

— Au nom du ciel! monsieur, dit Cécile sans lui répondre, retrouvez-moi à tout prix le nécessaire de ma mère. »

M. de Noirville prit ce désir pour un caprice de jeune fille, fit tout au monde pour avoir ce meuble; mais ce fut en vain : son laquais l'avait déjà vendu à un brocanteur qu'on ne rencontra plus.

Si l'imparfaite analyse de ces deux caractères a pu en donner quelque idée, on comprendra s'il est au monde une position plus horrible que le fut celle de mademoiselle d'Elmont lorsqu'elle se vit seule avec son mari dans son immense hôtel.

Et pourtant, aux yeux du monde *raisonnable* que lui manquait-il pour être heureuse?

IV.

Noirville, le 13 avril 18...

LETTRE DE M. DE NOIRVILLE A M. DUMONT, AVOCAT.

« Je te remercie bien, mon cher Dumont, des avis que tu me donnes sur l'expropriation que je médite; car si on laissait faire ces canailles de fermiers, les fermes seraient les tombeaux de notre argent; sans être avare, je tiens à ce que j'ai; car, si je n'en avais plus, personne ne m'en donnerait. Je te remercie bien aussi du modèle de four pour la pâtisserie, mon cuisinier en est enchanté, et par conséquent moi aussi; j'ai encore à te remercier de la consultation que tu m'as envoyée pour ma femme; depuis six mois que je me suis lancé dans le *conjungo*, comme on dit, c'est la septième ou huitième fois que j'ai recours aux médecins, et ce ne sera probablement pas la dernière: la santé de ma femme ne s'améliore pas du tout, au contraire, et personne ne conçoit rien à son état; il faut qu'elle ait une maladie de famille, quelque chose comme d'être poitrinaire; car elle maigrit à vue d'œil, ce qui n'est pas très-agréable pour moi, car elle n'était pas déjà trop grasse: aussi je fais tout ce que je peux pour qu'elle mange de la viande et de la pâtisserie, ça lui donnerait du corps, mais il n'y a pas moyen; moi, j'en mange toujours, et cela me profite si bien que j'engraisse pour deux, et que si j'ai quelque chose, c'est trop de santé. Ma femme a perdu ce vieil oncle qu'elle avait; entre nous je n'en suis pas fâché, car il était sans cesse à me relancer pour savoir pourquoi sa nièce était triste comme un bonnet de nuit : est-ce que j'en savais quelque chose, moi? Et au fait, que lui manque-t-il pour être heureuse? Voitures, hôtel à Paris, diamants, loge aux Bouffons et à l'Opéra, belle terre, bonne table et bon feu, elle a tout, aussi je suis tranquille comme Baptiste. Ma conscience est satisfaite, puisque je fais tout pour son bonheur, et elle le mérite, mon cher Dumont; car elle mène très-bien ma maison : je n'ai plus ces peurs que j'avais avant mon mariage d'être volé par mon maître d'hôtel, c'est elle qui se mêle de tout ça, je ne m'en occupe plus; je dors sur les deux oreilles, comme dit le proverbe; je deviens gourmand comme un dindon et gros comme un tonneau : c'est moi qui ai un ventre maintenant! mais ça m'est égal, car je n'ai, tu le sais bien, jamais tenu à être un céladon, et encore bien moins depuis que je suis marié.

« Et en vérité je ne suis pas fâché de l'être... — Ah! tiens, de l'être!... c'est comme dans une pièce

des Variétés. Non, d'*être marié!* entends-tu, farceur de Dumont, pas d'équivoque. Car c'est un ange que ma femme! seulement, tout ce que je craignais, c'est qu'étant noble, elle fût fière. Eh bien! pas du tout, au contraire, car je n'ai jamais pu l'habituer à me tutoyer, tandis que moi je l'ai tutoyée tout de suite, dès le premier jour de mes noces.

« Nous voyions peu de monde dans les commencements de notre mariage. Elle avait quelques-unes des connaissances de sa famille qui venaient la voir; petit à petit, tout ça s'est éloigné, et je n'ai plus vu chez moi ou ailleurs que ma société à moi; mais ma femme n'y va presque jamais : entre nous, je conçois son éloignement; car, dans ma société, elle a paru gauche; pas très-jolie et un peu bête. Entre nous, Dumont, un mari peut bien juger sa femme. Eh bien! moi, je ne la crois pas *très-forte*, comme on dit; après ça, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de l'esprit; n'est-ce pas, Dumont?

« Ce qui la rend si triste parfois, ma femme, c'est peut-être aussi qu'elle a été jalouse de l'effet de cette belle mademoiselle Germon, la fille du fournisseur, qui fut mariée en même temps que nous deux, ma femme, — une créature superbe, qui avait des couleurs magnifiques, une poitrine admirable, enfin une prestance de reine, et de l'esprit! Ah! que d'esprit! Un vrai boute-en-train, une rieuse, qui, à la campagne, était toujours pour qu'on fît des niches dans les chambres, et qui, par farce, veut faire ses enfants protestants, pour taquiner le curé de sa campagne.

« Tu conçois bien qu'auprès d'une femme aussi amusante, la mienne devait être joliment enfoncée, avec sa figure pâle, sa taille à croire qu'on allait la casser en soufflant dessus, et son air triste et presque bégueule. Après ça, ce que je crois, vois-tu, Dumont, c'est qu'elle est triste parce que c'est son caractère d'être triste; on naît comme ça, et on n'en est pas plus malheureuse; c'est dans le sang, comme on dit. Aussi je ne m'en inquiète guère. Qu'est-ce qu'il lui manque à ma femme? N'est-ce pas, Dumont?

« Quant à être bégueule, c'est la mauvaise éducation qui donne ce défaut-là. Et à propos de ça, tu sais bien, Berçourt, cet agent de change qui est si spirituel, qui est ventriloque, imite le basson à s'y méprendre, et lit si drôlement les charges de Monnier; Bercourt, qui vivait maritalement avec la petite Augusta? Eh bien! ma femme l'a relevé si durement une fois qu'il disait, sur les prêtres et les religieuses, des choses pourtant par trop fortes pour une femme mariée, que ce pauvre Bercourt n'a plus osé revenir chez nous.

« Voilà comme c'est arrivé : pendant que Bercourt continuait de dire ses bêtises, qui me faisaient rire comme un bossu, voilà que ma femme a sonné, et de son air de princesse, que je ne lui ai vu prendre du reste que cette fois, elle a dit au domestique, en lui montrant ce pauvre Bercourt d'un geste très-insolent : *Monsieur demande si ses gens sont là.* Tu conçois bien qu'il s'en est allé tout de suite et tout penaud : ce qui m'a vexé, car il était bien amusant. Enfin, mon cher Dumont, je suis ici à Noirville depuis le mois d'avril, car ma femme a voulu quitter Paris avant l'hiver terminé. Je chasse, je mange et je dors, voilà ma vie qui n'est pas trop mauvaise, comme tu vois; et surtout je ne m'occupe pas de ma maison! comme ma femme ne parle pas beaucoup, j'ai imaginé un moyen pour passer nos soirées plus agréablement; j'ai fait monter un tour dans mon salon, et je tourne pendant que ma femme lit son anglais, ou rêvasse à je ne sais quoi; j'aurais bien aimé qu'elle me *fasse* de la musique pour m'endormir, mais elle n'a pas voulu, sous le prétexte qu'elle ne peut faire de la musique que toute seule, ce qui m'a fait soupçonner qu'elle joue très-mal de la harpe, ce que je saurais si j'étais musicien; mais je n'ai jamais pu apprendre une note; car c'est une fière bêtise que la musique, n'est-ce pas, Dumont?

« Enfin, le soir à dix heures sonnant, nous nous couchons. Et, à propos de çà, est-ce que ma femme ne s'était pas imaginé d'avoir son appartement séparé; mais pas de ça, Lisette, et comme quand je veux une chose, je suis têtu comme un mulet, nous vivons à la bourgeoise, comme on dit. A propos de cela, tu sais que tu es de droit le parrain de mon premier (si j'ai un premier).

« En voilà bien long pour ne te dire que des balivernes, mon cher Dumont; viens donc à Noirville aux vacances; tu nous apporteras ta *Gazette des Tribunaux*, que tu lis d'une manière si farce, en imitant la voix des juges et des accusés; mais, ce qu'il y aura d'ennuyant, c'est qu'il faudra gazer à cause de ma bigote de femme; car j'oubliais encore ça, elle est bigote; mais je lui passe ça, on dit que c'est d'un bon effet pour les domestiques.

« Adieu, mon cher Dumont; je t'envoie ci-joint une autorisation pour retirer des fonds de chez ***; tu les emploieras à acheter de la rente de Naples, si elle continue à être en baisse.

« ADOLPHE DE NOIRVILLE. »

V.

Environ six mois après que ceci eut été écrit par M. de Noirville, Cécile adressait la lettre suivante à la baronne Sarah d'Herlmann, à Dresde.

« Noirville, 20 juin, 18...

« J'ai bien tardé à vous répondre, Sarah; mais ma santé est si mauvaise, je suis si faible, que, malgré tout mon désir, aujourd'hui seulement j'ai eu physi-

quement la force d'écrire : car pour penser à vous, je ne fais autre chose quand je ne lis pas vos lettres si affectueuses, quoiqu'un peu sévères à l'égard de ce que vous appelez mes folies...

« Oui, mon amie, j'ai relu, avec un bien triste plaisir, cette dernière lettre où vous me rappelez notre séjour à Naples ! C'était un beau temps alors : quel bonheur profond j'éprouvais en voyant une douce intimité s'établir entre nos deux familles, mon père apprécier le grand caractère de votre mère, et votre mère trouver dans le cœur de la mienne un écho pour chacune de ses nobles et pieuses pensées ! Et puis comme dès la première fois que nous nous sommes vues, nous nous sommes comprises ! je me le rappelle bien ; c'était après une promenade dans le Golfe : nous sommes tous revenus à l'ambassade ; alors je vous ai emmenée chez moi, et là je vous ai montré mes trésors : mes livres, ma musique, mes dessins commencés ; mais, vous rappelez-vous surtout, Sarah, cette singulière circonstance ? Un volume de Lamartine était resté ouvert sur ma table, et voilà que vous me montrez que vous aviez emporté le même ouvrage dans votre promenade ! Mais ce n'est pas tout : quel est notre ravissement quand nous nous apercevons, au signet de votre livre, qu'ainsi que moi, la dernière méditation que vous aviez lue était aussi la *Prière!* Vous souvenez-vous combien cette découverte nous étonna délicieusement, et quels heureux présages nous y cherchâmes pour l'avenir ? car l'amitié, comme tous les sentiments tendres et délicats, semble vouloir se rassurer contre l'avenir par les présages, comme si le hasard prouvait quelque chose contre l'avenir !

« Vous le voyez bien, alors notre jeune imagination n'était pas assez riche, assez fertile, assez vive pour suffire aux plans de bonheur que nous formions. Que de brillants songes nous avions improvisés ! Mais aussi quelque loin que nous emportassent ces rêves capricieux et dorés, nos idées venaient toujours se rallier à l'existence de notre père et de notre mère : nous faisions comme ces jeunes oiseaux qui essaient leurs ailes naissantes au milieu des feuilles et des fleurs, mais sans jamais quitter du regard le nid paternel.

« Eh bien ! de toutes ces riantes visions que m'est-il resté à moi ? j'ai perdu tous ceux par qui ma vie avait un but, je suis seule, seule, oh ! affreusement seule, Sarah !..... Et deux ans sont à peine écoulés depuis ce temps où l'avenir nous paraissait si beau !

« Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas, chère Sarah, si je vous parle tant de mon malheur et si peu de votre bonheur... ; à vous si heureuse, si aimée, si appréciée de tout ce qui vous entoure ; à vous qui avez su trouver le bonheur à l'aide d'une sérieuse et haute raison, à vous qui vous sentez revivre dans un enfant adoré... à vous enfin pour qui l'espérance a été une réalité !

« Savez-vous bien que le malheur enlaidit l'âme ? savez-vous qu'il y a des moments où je vous envie avec amertume, où je vous hais presque de toute la force de votre bonheur ?

« Mais pardon, pardon, mon amie ! C'est que je suis si malheureuse aussi !... Car il faut enfin que je vous ouvre mon âme tout entière, bien sûre après cela que vous aurez au moins pitié de votre pauvre *folle*, comme vous m'appelez.

« C'est qu'aussi tout ce que je souffre est au-dessus de toute description. C'est que vous ne pouvez pas vous figurer l'horrible supplice qui m'est imposé ; c'est que vous ne saurez jamais ce que c'est que vivre chaque jour, chaque heure, chaque minute avec un être qui vous est odieusement antipathique, dont la présence vous irrite ou vous accable, et qui est sans pitié parce qu'il ne sait pas, parce qu'il ne peut pas savoir ni comprendre la torture affreuse qu'il vous fait subir avec une si cruelle bonhomie.

« Car enfin, une pauvre femme du peuple, que son mari brutalise ou frappe, peut espérer qu'un jour la méchanceté de cet homme aura un terme, quand elle en pleurant lui dira : « Voyez comme elle saigne, la blessure que vous m'avez faite ? Voyez... je suis toute meurtrie ! au nom du ciel, ayez donc pitié d'une malheureuse femme qui ne peut que souffrir ! »

« Eh bien ! Sarah, si cet homme n'est pas un monstre, il aura pitié, il aura un remords ou au moins la conscience du mal qu'il a fait à cette femme, et pour la victime résignée c'est presque une consolation que de se dire : Mon bourreau sait que je souffre, au moins !

« Mais moi, mon amie, comment *lui* faire comprendre l'amertume des douleurs toutes morales que j'endure, à lui qui ne se doute pas qu'il y ait des douleurs morales ? Comment lui faire comprendre que sa seule présence pèse affreusement sur mon âme, quand il ignore peut-être ce que c'est qu'une âme ; quand il ne s'aperçoit seulement pas du frisson involontaire, de l'horreur indicible que j'éprouve alors qu'il me prend la main ou qu'il me tutoie ?

« Oui, j'ai honte de l'avouer, ce *toi*... ce mot solennel et sacré, que le respect m'empêchait même de dire à ma mère, et qu'elle, et que mon père ne m'ont dit qu'une fois en mourant lorsqu'ils m'ont bénie ; eh bien ! ce mot, qui pour moi se rattache au plus cruel et au plus imposant souvenir de toute ma vie,... cet homme me le dit sans cesse, et pour la cause la plus vulgaire ; il me dit *toi* devant le monde qu'il reçoit ; il me dit *toi* devant ses laquais !

« Oh ! Sarah ! l'entendre ainsi profaner, ce mot sublime et mystérieux, qui, prononcé par une voix aimée, m'eût peut-être révélé, à lui seul, tout ce qu'il doit y avoir de passion et de bonheur dans l'a-

mour partagé, comme il m'avait déjà appris tout ce qu'il y avait d'angoisse et de tendresse déchirante dans les derniers adieux d'une mère adorée! oh! mon amie! entendre ainsi souiller ce mot à chaque instant du jour, est-ce souffrir? dites-le...

« Oh! oui, c'est souffrir, et bien souffrir, sans pouvoir le dire qu'à vous seule, qui me comprendrez, n'est-ce pas... Car puisque maintenant vous savez toutes mes douleurs... je suis sûre que vous me plaindrez... et cela adoucira mes chagrins, de pouvoir pleurer avec vous, au moins; car, aux yeux de tous, aux yeux des autres, est-ce que j'ai le droit de souffrir, moi? De quoi me plaindrais-je? ne suis-je pas riche, jeune? mon mari n'est-il pas bon, dévoué, d'une conduite irréprochable? Et puis voyez quel luxe, quel éclat, quelle splendeur m'environnent aussi! — Qu'elle est *heureuse!* dit le monde... Le monde!... ce froid égoïste, qui vous fait heureux pour n'avoir pas l'ennui de vous plaindre, et qui ne s'arrête jamais qu'aux surfaces, parce que les plus malheureux ont toujours une fleur à y effeuiller pour cacher leur misère aux yeux de ce tyran si ingrat et si insatiable!

« Ou bien encore, Sarah, les gens profonds, les philosophes, les savants dans les secrets du cœur humain, répondraient à mes douleurs avec un insouciant mépris : — Vous souffrez?... mais la cause de votre ennui est toute simple; c'est que vous pouvez vous passer toutes vos fantaisies; en un mot, c'est que vous êtes *trop heureuse!*

« *Trop heureuse!* mon amie!... *trop heureuse!*...

« Et puis encore, avant ce fatal mariage, je me disais : Au moins la solitude me sera permise, je reconstruirai à peu près ma vie d'autrefois; que je puisse ravir seulement quelques heures à cette existence morne et décolorée qui m'entoure comme un linceul, et je remercierai Dieu... Mais non, si je veux lire, si je veux chercher dans les arts un oubli passager de mes maux, une réflexion stupide ou choquante vient m'arracher à mon extase; car *lui* est toujours là, sans cesse là; parce que cet homme m'aime, comme il peut aimer, et que c'est par sa présence continuelle, assidue, obsédante, qu'il croit me prouver cet amour. Si je souffre, il est là pour me demander *ce que* j'ai!... si je dis que je ne souffre plus, il est encore là pour me *distraire*... Et puis, enfin, il est là, parce qu'il a le droit d'être là..., et que c'est son devoir d'honnête homme d'être là; car il est honnête homme après tout, il est bon à sa manière: il m'est dévoué à sa manière. Aussi je ne puis le haïr, et pourtant il me tue; il me fait mourir à petit feu; c'est une torture lente et horrible, une agonie affreuse que j'éprouve; et lui, qui ne s'en doute même pas, voit cela d'un air souriant, tranquille, placide, intimement convaincu que j'ai toutes les chances de bonheur possibles.

« Et se dire que si j'avais cinquante années à vivre, j'aurais cette vie pendant cinquante ans! savez-vous que cela serait bien horrible?... mais rassurez-vous... mon amie, j'ai une espérance...

« Et puis encore ce n'est pas tout... il est un autre supplice qu'il me faut endurer chaque jour; c'est celui de rougir de mon mari; aussi ai-je dû rompre avec quelques amis de ma famille; car si vous l'aviez vu! si vous l'aviez entendu! lorsqu'il se fut affranchi de l'espèce de gêne et de contrainte qui le retenait avant mon mariage... C'était à en mourir de honte!

« Et même, dans ce monde où il m'a menée, monde que je ne puis d'ailleurs ni louer ni blâmer, parce que je ne le comprends pas, parce qu'on n'y parle pas la même langue que j'ai parlée depuis mon enfance; mais enfin, dans ce monde aussi, je m'apercevais bien qu'il était moqué, compté pour rien, maintenant que son sort était fixé, et que les familles n'avaient plus à se le disputer pour leurs filles.

« Et moi, mon amie, moi, j'avais l'air de m'être mariée bassement à la fortune de cet homme qu'on bafouait.

« Et pourtant, vous le savez, je vous ai dit mes inquiétudes, ma répugnance, ma peur de ce mariage, mes prévisions, que vous traitiez de chimères, et qui se réaliseront... vous le verrez... mon amie. Je vous ai dit et le chagrin que mes refus causaient à mon pauvre oncle, et son obsession continuelle, et sa santé qui s'altérait, et mon consentement aussi presque arraché par quelques amis de ma famille, qui, en gens du monde, ne voyaient avant tout qu'une chose, c'était que j'acquisse une brillante position de fortune; vous le savez, mon consentement fut aussi décidé par vous, qui, voyant plus froidement ou plus juste que moi, croyiez mon bonheur certain, parce qu'étant supérieure à mon mari, je pourrais, disiez-vous, lui imposer mes goûts et les habitudes de mon existence privée.

« Mais en cela, mon amie, vous vous êtes trompée. Il est de ces natures qu'on ne change pas, qu'on ne peut pas même modifier. Je subirai donc mon sort jusqu'à la fin : ce qui me consolera seulement, ce sera de penser que je n'ai pas *donné raison* au sort qui m'accable, en devenant indigne du nom de mon père, et en manquant à mes devoirs, quelque mortels qu'ils soient.

« Oui, mortels est le mot, Sarah... heureusement le mot, car vous ne reconnaîtriez plus cette Cécile que vous flattiez avec tant de cœur et d'esprit, qu'elle croyait à vos flatteries... ma santé est devenue si mauvaise que je ne sors presque plus... Oh! comme j'attends l'automne! mais hélas! ce n'est peut-être pas vrai, ce qu'on dit de la chute des feuilles à l'automne.

« Adieu, adieu, ma seule amie; ne me laissez pas

sans réponse trop longtemps, et répondez-moi toujours comme je vous écris, en anglais, vous devinez pourquoi.

« Dites-moi, Sarah, quoique je possède bien peu de chose, je veux faire un testament; c'est un enfantillage, mais enfin, tout ce qui ornait le parloir de ma mère, je l'ai conservé, sauf l'écritoire que vous savez... eh bien! je voudrais bien que vous eussiez cela comme un souvenir de moi.

« Mon Dieu, que je suis faible et brûlante!..... Je viens de demander un miroir, et j'ai eu peur, peur d'abord, et puis après... oh! après, cela a été de la joie... une joie du ciel; car vous savez qui est au ciel, et qui m'y attend.

« Encore adieu, mon amie, car je me sens pleurer, et je veux fermer cette lettre; ne me laissez pas trop longtemps sans réponse. Mille bons souvenirs à ceux que vous aimez; embrassez bien votre ange d'enfant, et joignez ses petites mains pour moi. Encore adieu.

« Cécile de N. »

VI.

UNE SOIRÉE.

Ce jour-là, Cécile était plus triste, plus rêveuse, plus souffrante encore que de coutume. Par hasard elle avait passé le matin devant l'ancien hôtel d'Elmont, et cette circonstance venait de réveiller dans son cœur tout un monde de cruels et amers souvenirs.

Plongée dans un large fauteuil, son beau front appuyé sur sa main blanche et amaigrie, Cécile était dans son parloir.

Depuis longtemps il faisait nuit, et la lueur incertaine et vacillante du foyer éclairait seule la douce et mélancolique figure de la jeune femme!

Cécile aimait cette lueur vague et capricieuse du feu qui s'éteint, se ravive pour étinceler et mourir encore. Cette demi-obscurité lui plaisait... et c'est avec un triste bonheur qu'elle laissait alors planer sa pensée sur les jours qui n'étaient plus...

C'est alors qu'évoquant le passé elle revoyait sa mère... son père... c'est alors que la concentration de sa pensée sur ces objets chéris l'absorbait tellement, qu'elle croyait les entendre, tant leurs moindres paroles vibraient encore dans son âme...

C'est dans cette disposition d'esprit triste et amère que se trouvait madame de Noirville, lorsque tout à coup la porte de son parloir s'ouvre avec fracas, un torrent de lumière dissipe les ténèbres de l'appartement, et M. de Noirville, riant aux éclats de son gros rire, se précipite sur un divan, après avoir ordonné aux deux valets de chambre de déposer sur la cheminée les candélabres chargés de bougies.

On ne saurait peindre l'horrible souffrance physique et morale qui fit douloureusement tressaillir tous les nerfs de Cécile lorsque, violemment arrachée à ses plus chères et ses plus pieuses pensées, elle vit tout à coup cette lumière éblouissante, et qu'elle entendit ces éclats de rire stupides.

C'était odieux... Elle pleura...

« Ah! mon Dieu...! mon Dieu...! la bonne farce! — cria Noirville en appuyant son front empourpré sur un des coussins du divan pour rire plus à son aise... — Ah! mon Dieu! la bonne farce...! C'est Dumont qui va joliment rire! »

Cécile essuya une larme, et resta muette.

« Et toi aussi, tu vas joliment rire — dit Noirville, qui ne s'aperçut de rien; — oui, tu vas joliment rire... Malgré ton petit air sainte N'y touche... je te défie de ne pas rire... Voilà la chose: figure-toi donc que nos gens d'écurie... ah! mon Dieu! mon Dieu! que c'est drôle!... Figure-toi donc nos gens d'écurie, sachant que le concierge portait une perruque... Ah! mon Dieu!... je ne pourrai jamais te raconter cela... voilà le rire qui me reprend... je ris trop, ma parole d'honneur, ça me fait mal de tant rire, d'autant plus que j'ai mangé des Dartois chez Félix comme un vrai goulu..... Ah! la bonne farce! je vais écrire à Dumont pour qu'il vienne de suite et que je la lui raconte.

Cécile se leva pour sortir.

Mais Noirville, devinant son intention et fort en gaieté, se jeta sur la porte, la ferma, mit la clef dans sa poche, et continua, toujours en riant aux larmes:

« Du tout; tu entendras la farce jusqu'au bout, madame *la pincée;* ça t'égaiera... ça te vaudra mieux que tes bêtes d'idées noires que tu as par genre, j'en suis sûr... Je te disais donc que nos gens d'écurie sachant que le concierge portait une perruque... Ah! j'en crèverai, c'est sûr... ah! mon Dieu! c'est que c'est si drôle! ah! ah! ah! voilà encore que ça me reprend... Non... non... je me remets... Eh bien, nos gens d'écurie, sachant que le concierge portait une perruque, lui ont donc mis de la poix dans son chapeau, au concierge, de façon qu'en rentrant en tilbury avec l'alezan... qu'est-ce que je vois qui me salue?... notre concierge qui avait la tête nue comme un genou... Sa perruque était restée collée à son chapeau... Hein! est-ce drôle?... C'est ça une bonne farce, ah!... la bonne farce!... Comme ça fera rire Dumont! J'ai demandé tout de suite qui avait fait le coup, on m'a dit que c'était Pierre, et je lui ai donné dix francs pour boire. Ah! farceur de Pierre! va... oh! oui, ça va joliment amuser Dumont... je m'en fais une fête, ma parole d'honneur; et puis il faudra que je fasse la même farce à M. Boitou, qui a un faux toupet... N'est-ce pas, ma femme? »

Nous n'essaierons pas de dire ce que dut éprouver Cécile tant que dura l'accès de gaité de M. de

Noirville; lorsqu'il eut fini sa narration, madame de Noirville lui dit seulement :

« Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, de m'ouvrir cette porte?...

— Pas de cela, Lisette... ou bien si... mais je ne t'ouvrirai qu'à une condition ; oui, ma petite chatte, à une condition, c'est que tu viendras baiser ton gros geôlier... ton Adolphe... ton Dodolphe... comme dit Dumont.

— En vérité, monsieur, je vous dis que j'ai besoin de respirer... j'étouffe ici; je voudrais aller dans la serre... ouvrez-moi par pitié, monsieur... encore une fois, je souffre... »

A ce moment le maître d'hôtel, qui avait en vain cherché la clef dans la serrure, fit entendre ces mots derrière la porte du parloir :

« Madame est servie...

— Ah ciel! monsieur, et vos gens qui me trouvent enfermée avec vous! s'écria Cécile en rougissant d'indignation.

— Eh bien! après?... tiens! est-ce qu'un mari... ne peut pas... »

Un regard rempli de dignité, de hauteur et d'écrasant mépris... stupéfia M. de Noirville et arrêta sur ses lèvres je ne sais quelle triviale brutalité prête à lui échapper.

Il ouvrit la porte du parloir, offrit le bras à sa femme et l'accompagna dans la salle à manger...

M. et madame de Noirville se mirent à table.

C'était un vendredi, et Cécile, d'une piété profonde, suivait exactement les lois de l'Église.

M. de Noirville, lui, mettait sa vanité d'esprit fort à taquiner sa femme sur les scrupules religieux qui l'empêchaient de faire comme lui, qui s'acharnait à ne manger ce jour-là ni poissons ni légumes, quoiqu'il les aimât beaucoup, préférant se gorger de viande, pour humilier les jésuites, disait-il, et narguer les prêtres.

Cécile, qui mangeait comme un oiseau, prit quelques cuillerées d'un potage qu'on lui avait servi à part, et retomba dans sa rêverie.

Elle en fut tirée par un retentissant éclat de rire de M. de Noirville, qui s'écria :

« Devine ce que tu viens de manger là?...

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Cécile.

— Ah! ah! dit Noirville en redoublant ses éclats de rire, c'est ça... qui prouve bien la bêtise de faire maigre; tu ne sais pas ce que j'ai fait : je suis descendu moi-même à la cuisine pour mettre dans ta soupe maigre une grande cuillerée de bouillon gras. Eh bien! croiras-tu encore qu'il faut faire maigre maintenant?... Te voilà bien attrapée... Ah! la bonne farce!... tu as commis un péché... un fameux péché... fameux... C'est encore ça qui fera rire Dumont! »

Cécile rougit, ne répondit pas un mot et se leva de table en disant à son mari :

« Vous m'excuserez, monsieur, mais je me retire chez moi... je suis souffrante.

Et elle disparut malgré les supplications de Noirville, qui s'écriait la bouche pleine :

« Mais, ma femme... ma femme, ne te fâche pas, c'est une farce; on peut bien rire un peu, aussi... »

Puis il ajouta :

« C'est égal, elle a fait gras; son confesseur sera joliment enfoncé quand il saura qu'elle a fait gras; car je l'ai en horreur, ce vieux jésuite-là, et je recommande toujours à mes domestiques de rire quand il passe... le tartufe qu'il est... »

M. de Noirville, après avoir exhalé sa haine contre les jésuites et le *maigre*, dîna parfaitement comme toujours, puis alla dormir au ballet de l'Opéra.

Cécile, en rentrant chez elle, trouva une lettre de Dresde : c'était la réponse de la baronne d'Herlmann à la lettre si triste et si désolée qu'elle lui avait écrite.

« Enfin, dit Cécile, après tout ce que j'ai souffert aujourd'hui, le ciel me devait bien cette consolation. Que deviendrais-je, mon Dieu, si je n'avais pas au moins une amie qui comprît tous mes chagrins!... »

Et, brisant le cachet avec émotion, elle lut :

VII.

UNE LETTRE RAISONNABLE.

« Grâce au mariage d'une de mes belles-sœurs qui s'unit à un homme qu'elle aime depuis cinq ans, je n'ai pu, ma chère Cécile, répondre à votre lettre, d'autant plus que je voulais le faire très-longuement, afin de vous prouver toute votre folie, toute votre mauvaise volonté à ne pas jouir d'un bonheur réel que vous méprisez par cela peut-être que vous le possédez.

« Oui, ma chère Cécile, je vous parais peut-être bien sévère; mais en vérité votre dernière lettre est tellement remplie d'exagérations et d'idées chimériques, que je suis obligée de vous gronder bien sérieusement cette fois; car vos autres lettres n'étaient rien auprès de celle-ci, et je me croirais réellement coupable si je vous laissais plus longtemps accuser le ciel parce qu'il lui plaît de vous combler de tous ses dons.

« En résumé, en effet, en positif, de quoi vous plaignez-vous? que vous manque-t-il pour être heureuse? oui, que vous manque-t-il? Vous le voyez, Cécile, je dis comme ce monde que vous accusez à tort d'égoïsme et de cynisme, car il ne faut pas ainsi, ma chère amie, répudier la logique et l'appréciation

du monde, elle est ordinairement marquée d'un cachet de profonde vérité.

« Si vous n'aviez pas cette admirable pureté de principes que je vous connais, si votre conscience pouvait vous faire le moindre reproche... je comprendrais le chagrin vague et indéterminé que vous *croyez ressentir;* mais vous, d'une piété sincère, d'une vertu si angélique, pourquoi vous tourmenter ainsi quand vous savez n'avoir rien à vous reprocher?

« Le plus grand de vos griefs, dites-vous, est de n'être pas comprise par M. de Noirville... mais cela est un mot, ma chère enfant. En quoi n'êtes-vous pas comprise? Votre mari comprend vos goûts, vos volontés, quand vous les lui exprimez; je suis sûre que vous lui diriez demain que votre terre de Normandie vous déplaît, et que vous en voulez une en Touraine, qu'il vous comprendrait à merveille, et qu'il ne serait fâché que d'une chose, ce serait de n'avoir pas prévu votre désir.

« Encore une fois, *ne pas être comprise* c'est un mot romanesque, une chimère, un prétexte à désespoir, et pas autre chose... Vous vous plaignez de ce que M. de Noirville vous tutoie devant vos gens; sans doute il manque de savoir-vivre; mais, ma chère amie, les hommes ne sont pas parfaits, et, selon moi, vaut encore mieux un homme comme votre mari, bon, dévoué, aux façons un peu vulgaires, j'en conviens, qu'un homme à la mode, charmant, rempli de tact et d'exquisitisme, qui vous rendrait la plus malheureuse des femmes avec le meilleur air du monde et toutes les grâces possibles.

« Vous voyez, ma chère amie, vous vous souvenez trop de notre âge de jeune fille. Eh! mon Dieu... moi aussi, vous le savez, comme vous, j'ai aimé les promenades sur le golfe, la rêverie, le soir et le clair de lune; mais encore une fois, il y a un âge pour cela, c'est quand l'âme et l'esprit sont vides de soins sérieux; car, au résumé, que prouve cette poésie-là pour le bonheur réel?... C'est un rêve, et tout rêve a son réveil... Pourquoi donc rêver quand on peut s'en passer? La vie positive a ses charmes, et, surtout depuis mon mariage, je les conçois; le secret est seulement de savoir, ou plutôt de *vouloir se faire heureuse.* Imitez-moi donc, chère *folle;* je me suis faite heureuse, très-heureuse, parce que j'ai voulu mettre mon bonheur où il est réellement, dans mes soins domestiques, dans mon intérieur, dans l'affection de mon mari, qui m'aime comme je l'aime.

« Mais avant tout il faut en finir avec vos rêveries sans but. Alors vos devoirs de religion, vos devoirs de femme, et un jour vos devoirs de mère, vous suffiront, et vous n'aurez plus à vous plaindre de ces chagrins sans raison qui vous fatiguent et vous tourmentent vous et les vôtres.

« Vous me trouverez sévère, ma chère enfant, mais vous le méritez bien; jusqu'ici je n'avais vu dans vos lettres que l'expression d'une sensibilité trop vive, qui ne trouvait pas d'issue; je comprenais parfaitement que vous deviez avoir quelque peine à vous habituer, *vous*, aux dehors un peu vulgaires de votre mari: aussi était-ce avec indulgence que j'accueillais le récit de vos *horribles tortures;* mais en vérité je croyais que ce reste de susceptibilité romanesque étant épuisé, vous reviendriez à la raison, au bon sens, et que, votre esprit supérieur ayant dissipé le brouillard de tous ces chagrins chimériques qui vous cachaient le bonheur réel, vous arriveriez à la vérité, c'est-à-dire à cette conviction: que *vous êtes la plus heureuse des femmes.*

« Au lieu de cela, je vois que cette susceptibilité exagérée augmente de jour en jour; vos plaintes redoublent, vos prétendues souffrances s'accroissent. Or, ma chère enfant, je croirais manquer à mon devoir d'amie, et d'amie sincère, en ne vous disant pas avec sévérité tout ce que je pense, tout ce que je ressens en songeant qu'avec toutes les chances de bonheur possible, vous finirez peut-être par vous croire la plus malheureuse des femmes.

« En vérité, Cécile, tout ceci a l'air d'un parti pris, et, si je ne vous connaissais pas comme je vous connais, je dirais presque d'une *prétention;* mais non, chez vous, mon amie, c'est une habitude; car, encore une fois, que vous manque-t-il?

« Je suis sévère, cruelle, direz-vous: non, mon amie, je veux vous voir tout simplement apprécier votre bonheur.

« Aussi, prenez-y bien garde. Si dans la première lettre que je reçois de vous, je retrouve de ces vilaines plaintes sans but et sans raison, j'envoie la missive à M. de Noirville, qui vous grondera fort, lui, et aura bien raison.

« J'aurais presque envie de ne pas vous embrasser; mais j'ai tant de foi dans votre grand caractère, que je vous pardonne encore cette fois, dans l'espoir que vous serez plus raisonnable à l'avenir...

« Baronne HERLMANN. »

VIII.

BONHEUR.

Après la lecture de cette lettre, remplie d'une raison si sèche, d'un bon sens si glacial, Cécile ressentit cette espèce de calme engourdissant qu'on éprouve quand on voit se briser à jamais une dernière espérance.

La seule consolation de Cécile avait été de penser qu'au moins une âme entendrait le cri de son âme.

Elle vit qu'elle s'était trompée, et se tut, trop fière

pour parler désormais d'une douleur qu'on lui jalousait comme une prétention...

Elle s'enveloppa donc d'une douleur muette, et attendit...

A quelque temps de là Cécile écrivit à son amie une assez longue lettre, dans laquelle elle la remerciait beaucoup de ses leçons, en lui apprenant qu'elle s'était enfin *convertie* au bonheur, et qu'elle se trouvait maintenant bien près d'être *heureuse*.

La pauvre jeune femme se mourait alors. . . . . .

. . . . . .

IX.

M. DE NOIRVILLE A M. DUMONT, AVOCAT.

« Paris, ce...

« Eh bien! mon cher Dumont, quand je te disais que la maigreur de ma pauvre femme me jouerait un tour!!! Depuis sept jours je suis veuf. Hélas! oui, je suis veuf; mon pauvre Dumont; et bien certainement que si j'avais pu prévoir cet événement-là, je ne me serais pas marié pour avoir encore à recommencer au bout de dix-huit mois; car je ne veux pas rester veuf, et il n'y a rien au monde de plus désagréable que les pourparlers d'un mariage.

« Suis-je donc assez à plaindre, Dumont! Moi, qui croyais en avoir fini pour une bonne fois, voilà que je me retrouve garçon comme il y a dix-huit mois; et encore il faut attendre la fin de mon deuil, qui est de six mois, ou un an; non, je crois bien que le deuil n'est que de six mois; mais enfin c'est égal, six mois c'est toujours très-long, pour moi surtout qui m'étais si bien habitué à ne me mêler de rien; car ma pauvre défunte, à part ses défauts, sa prude-rie, sa taciturnité, sa bigoterie, était un ange pour l'administration d'une grande maison comme la mienne; et maintenant c'est sur moi que cet ennuyant fardeau va retomber.

« Mon Dieu! mon Dieu! que c'est donc pénible d'être veuf! aussi c'est la faute de cet imbécile de notaire qui m'a dit un tas de sornettes sur la parfaite santé de ma femme. Aussi pourquoi n'ai-je pas écouté mes pressentiments qui me disaient que cette pauvre Cécile était trop délicate pour moi! J'avais bien besoin d'aller me fier à cet animal de notaire! car, après tout, qu'est-ce que ça leur fait à ces gens-là? Ce qu'ils veulent, eux autres, c'est un contrat à faire; et parbleu! ils vous marieraient à des mourantes tout exprès pour avoir le plaisir de vous faire recommencer le lendemain.

« Non, tu n'as pas d'idée comme je suis triste, Dumont, et pourtant je me suis fait une raison. Que diable! me suis-je dit, que diable! il faut être homme et savoir prendre son parti, surtout quand il n'y a plus de remède, n'est-ce pas, Dumont? Car enfin, quand je serais là à geindre, à gémir, à me désespérer, ça ne rendra pas ma défunte à la vie; toutes les larmes du monde n'y feront rien... ça n'empêchera pas que ma pauvre femme ne soit morte et bien morte; ça ne fera donc que me causer à moi-même encore plus de chagrin que je n'en ai, ça ne fera que m'attrister; et pourquoi! à qui ça servira-t-il?... à personne... qu'à me chagriner bien inutilement, sans compter que les arrangements de sépulture ne m'ont pas déjà rendu très-gai. Et pourtant je n'avais voulu m'en mêler que pour me distraire de mon chagrin dans les premiers jours; car, vois-tu, Dumont, d'avoir à discuter intérêts avec ces scélérats de croque-morts, ça occupe la douleur, tandis que, si j'étais resté sans occupation, seul avec mon chagrin, je suis sûr que j'aurais été par trop malheureux.

« Mais je suis là à bavarder comme une pie borgne, sans t'apprendre comment j'ai perdu cette pauvre Cécile; car il y a déjà près de deux mois que je ne t'ai écrit. Ainsi que je te l'avais dit dans ma dernière lettre, la santé de ma pauvre femme allait toujours de mal en pis; ce qu'elle éprouvait, c'était une grande faiblesse, pas d'appétit du tout, un besoin extraordinaire de solitude et surtout d'obscurité; car le moindre jour un peu vif lui faisait un horrible mal aux nerfs, de sorte qu'elle restait comme ça des heures entières dans ce qu'elle appelait son parloir, assise dans un grand fauteuil; tous les rideaux et les persiennes fermés, si fermés que c'était un véritable casse-cou et qu'on y voyait à peine; et comme je te dis, elle restait là des heures entières, toute seule, assise dans l'obscurité, sa tête dans ses mains, s'amusant à rêvasser à je ne sais quoi. Quelquefois je la surprenais pleurant... mais comme le médecin disait que c'étaient ses nerfs qu'elle avait très-agacés, je ne m'en inquiétais pas beaucoup: car, n'ayant rien à me reprocher à son égard, sachant qu'elle était la plus heureuse des femmes, ça ne devait pas m'effrayer, n'est-ce pas, Dumont?

« Ça n'allait donc ni pis ni mieux, lorsqu'un jour que nous avions fait un dîner de garçons au Rocher-de-Cancale avec Bercourt et ce farceur de Roublet, et qu'après ça nous avions été aux Variétés rire comme des bossus, je m'apprêtais à entrer dans la chambre de ma femme, pour me coucher; car, comme je te l'ai dit, nous vivions tout à fait à la bourgeoise, sans lit à part, malgré les supplications de ma pauvre femme, qui avait là-dessus des idées ridicules; car, entre nous, si on se marie, ce n'est pas pour coucher tout seul, n'est-ce pas, Dumont!

« Or donc, ce soir-là, je trouvai la femme de chambre qui me dit que ma femme était souffrante, et qu'elle avait ordonné qu'on me fît désormais un lit dans ma chambre à moi. Ça ne me convint pas, j'avais la tête montée: j'eus peut-être tort, mais en-

fin, j'étais piqué : je voulus entrer. La porte était fermée en dedans ; je dis à ma pauvre femme que si elle ne m'ouvrait pas, j'allais enfoncer la porte ; on ne répondit pas, j'envoyai mon valet de chambre me chercher un merlin, et en deux coups la porte fut en dedans : une porte de bois de citron incrustée de palissandre. Je m'apprêtais à rire ou à me fâcher, selon que ma pauvre femme aurait pris cela, lorsqu'en m'approchant de son lit je vis qu'elle était évanouie. Nous la fîmes revenir, et elle tomba dans une horrible attaque des nerfs, qui se calma, et je fus coucher dans ma chambre, sot comme un panier.

« Depuis ce jour-là, votre serviteur de tout mon cœur ! la porte de la chambre de ma pauvre femme me fut à jamais fermée, malgré ma résolution ; car elle me dit que si j'insistais, elle se jetterait par la fenêtre, et elle me dit cela, Dumont, d'un tel ton, que je pâlis ; car je voyais clair comme le jour qu'elle l'aurait fait comme elle le disait : car par moments elle avait une résolution du diable.

« Le sacrifice fut d'autant moins grand que, de ce jour, sa santé s'affaiblit de plus en plus ; elle ne se leva que peu, ses yeux se creusèrent d'une manière effrayante ; elle qui était déjà très-maigre devint comme une ombre. Enfin, un beau jour, elle envoya chercher des prêtres... Mais voyons, ne va pas te moquer de moi, Dumont ; je n'ai pas de préjugés, tu le sais bien ; comme toi, je méprise les jésuites ; j'ai lu mon *Touquet*, et je suis philosophe ; mais enfin un désir de mourant, ça ne peut guère se refuser... Puis, que veux-tu ?... c'est une faiblesse, je l'avoue, mais enfin c'est fait, ainsi n'en parlons plus : si bien que toute la séquelle de calotins entra chez moi ; mais je recommandai bien à mes domestiques de ne pas les saluer, entends-tu bien, Dumont ? voilà qui rachètera peut-être ma faute à tes yeux. Enfin, on administra ma pauvre femme ; elle fit mettre sur le pied de son lit le portrait de sa mère et de son père, me prit la main, et me dit qu'elle me pardonnait *tout le mal que je lui avais fait...*, regarda encore le portrait de ses parents, fit un effort comme pour leur tendre les bras, ouvrit énormément les yeux, et puis retomba sur son oreiller. J'étais veuf, mon pauvre Dumont !

« Tu vois au moins que sa fin a été douce comme sa vie ; car, *pour le mal que je lui avais fait*, et qu'elle me pardonnait, c'était sans doute le délire qui la faisait divaguer ; car je défie de trouver une femme plus heureuse qu'elle... Mais, entre nous, maintenant qu'elle est morte, on peut dire cela, elle avait un de ces caractères guincheux qui ne sont contents de rien ; et puis elle avait été très-mal élevée par sa bigote de famille, car elle était remplie de préjugés et de superstitions ridicules. Mais enfin n'en parlons plus qu'avec reconnaissance ; car elle menait supérieurement ma maison, et elle ne m'a jamais donné l'ombre de jalousie : il est vrai que je ne recevais presque personne ; mais c'est toujours très-bien, et je conserverai un bien bon souvenir de ma pauvre Cécile.

« Voilà où j'en suis, mon cher Dumont ; comme je te l'ai dit, j'ai pris assez sur moi pour ne pas me laisser trop abattre, et je n'ai presque pas changé depuis l'événement ; l'appétit se soutient, et même, dans la crainte que le chagrin ne me dérangeât l'estomac, je me suis mis à prendre un consommé au sagou entre mes repas, et je m'en trouve très-bien. Somme toute, je supporte assez bien ma triste position. Il n'y a que les soirées qui me paraissent longues ; car je ne puis encore aller au spectacle à cause de mon deuil. Aussi je compte voyager pour attendre la fin, parce qu'en voyage au moins on ne sait ni de qui, ni depuis quand vous êtes en deuil, et ça ne fait ni bien ni mal à ceux qui n'y sont plus que vous alliez vous distraire de votre chagrin ; et d'ailleurs le deuil est dans le cœur et non dans l'habit, n'est-ce pas, Dumont ?

« Je voyagerai comme cela sept ou huit mois pour pouvoir attendre le moment de me remarier ; car je suis bien décidé à ne pas recommencer ma vie de garçon : ainsi j'attendrai. Après tout, même un an de veuvage ce n'est pas la mer à boire ; et j'aime mieux ne pas me presser, afin de bien choisir cette fois, et n'avoir pas à recommencer de sitôt.

« J'oubliais aussi de te dire que dans mon département j'ai toutes les chances possibles, et que je suis même certain d'être nommé député. Je n'ai pas besoin de te dire, à toi, Dumont, que je serai pour l'ordre de choses actuel, d'autant plus que je suis commandant de la garde nationale de chez moi, et que j'ai été très-bien, mais très-bien accueilli à la cour.

« Aussi tu sens bien, mon cher Dumont, que tous les bons Français doivent s'unir contre la république, comme me le disait un de ces messieurs du château, très-fort en politique et parfaitement instruit des menées de ces monstres de républicains :

« *Vous ne croiriez pas, monsieur de Noirville, que vous êtes le neuvième sur la liste des gens que la république doit faire guillotiner si elle a le dessus ; car la liste de proscription comprend dix-sept mille trois cent quarante-quatre propriétaires, dont les propriétés sont destinées à former le domaine national que l'on partagera aux prolétaires.*

« Tu m'avoueras, Dumont, qu'il n'y a pas à reculer devant une pareille atrocité ; car ce monsieur du château est fort bien instruit ; que diable ! 17,344 propriétaires ! on n'invente pas un nombre comme celui-là, n'est-ce pas, Dumont ? Aussi faut-il que tous les bons Français se rallient derrière la *Juillet*, comme dit ce monsieur du château ; car nous

ne pouvons que tomber de Charybde en Scylla. Et la preuve que le Juste-milieu est la seule route, c'est que ce même monsieur du château me disait encore que du côté des carlistes, c'était bien autre chose; car, le croirais-tu, Dumont? dans le cas où Henri V reviendrait, ce même monsieur du château m'a dit que *je suis aussi sur la liste de proscription de ces misérables-là, et que j'ai le numéro* 19, *car cette liste s'étend aussi à* 16,255 *propriétaires, dont les propriétés doivent faire la pâture de ces infâmes tartufes, sous le titre de domaine du clergé, afin d'être partagées aux jésuites.*

« Ainsi, tu le vois, Dumont, d'un côté les républicains, de l'autre côté les jésuites, comme disait ce monsieur du château. Il ne reste donc à un honnête homme, à un bon Français, qu'un parti à prendre, celui qui lui garantit ses propriétés, et lui assure des priviléges; car, ainsi que me le disait toujours ce même monsieur du château : *Il n'y a plus maintenant qu'une aristocratie possible, celle dont vous êtes, monsieur de Noirville, en un mot celle de la fortune, qui vous met maintenant au faîte de l'édifice social, et qui vous place aussi haut que l'étaient les grands seigneurs et les maréchaux sous l'empire.*

« Tu m'avoueras que voilà un système politique qui répond aux besoins du pays, et qui classe chacun à sa place. Aussi j'y suis tout dévoué d'avance; j'attends ton retour à Paris avec impatience pour que tu me retouches un peu ma profession de foi aux électeurs. Une fois cela fait, je voyage, et je reviens pour les élections et pour me remarier.

« Adieu, mon cher Dumont, plains bien ton malheureux ami.

« ADOLPHE DE NOIRVILLE. »

X.

CONCLUSION.

M. de Noirville s'est remarié fort richement.

Il est député, il siége au centre, il est heureux, il engraisse.

Il rit parfois des superstitions et des préjugés de sa pauvre défunte, lorsqu'il en parle avec sa seconde femme, qui, dit-il, est au moins une fameuse commère, une grosse réjouie, qui à coup sûr ne mourra pas de mélancolie, celle-là.

EUGÈNE SUE.

LE BIEN VIENT EN DORMANT.

I.

Axiome menteur, créé par la paresse
Et qu'un sage jamais de Rome ou de la Grèce
N'écrivit, mais qui vient d'un disciple blasé,
D'un Lucullus moderne, esclave embourgeoisé,
Qu'un hasard, le bonheur, ce dieu des imbéciles,
Un matin gorgea d'or et de plaisirs faciles.
Malgré tous les rêveurs d'évangiles nouveaux,
Les utopistes vains et leurs pauvres cerveaux,
Mêlant dans un fouillis le bon grain à l'ivraie,
Le travail, le travail, c'est l'égalité vraie;
Messieurs, voilà les droits de l'homme citoyen.
L'ennemi du labeur ne peut prétendre à rien;
Et ce grand siècle actif, atteint de ridicule
Tout talent en haillons, tout impuissant hercule
Qui meurt à l'hôpital : prenez les noms fames,
Par la gloire publique aujourd'hui proclamés,
Et qui tiennent des arts la coupe d'ambroisie,
Et ceux de la science et de la poésie,
Et ceux qui du commerce, au radieux essor,
Sur la France féconde épanchent le trésor :
Hugo, Guizot, Rotschild, Balzac et Lamartine;
Tous nourris du travail, cette manne divine,
Dans le champ social invincibles lutteurs,
Se sont faits conquérants, à force de sueurs!

II.

Maintenant, cela dit, contons une anecdote
Qui démontre ma thèse et qui sert d'antidote
Au proverbe insensé que je foudroie ici.
Les proverbes partout abondent, Dieu merci!
Chacun les cite à tort à travers, sans réplique
On appelle cela de la sagesse antique;
On s'en meuble la tête, et sans les reviser,
Les maximes des sots empêchent de penser.
Pour faire de l'esprit la recette est commode,
Mais pour en avoir, non : courez après la mode,

Vous argumenterez presque toujours à faux.
Le proverbe est perfide ainsi que les journaux.
Du moins, celui-là ment qui me sert d'épigraphe.
Voyez cet abdomen s'arrondir en paraphe
D'un notaire coquet de village : au-dessus,
Un orbe plus petit s'embellit d'un *rictus*
Qui s'entr'ouvre joyeux et court jusqu'aux oreilles.
C'est quelque gentleman épais rêvant merveilles,
Et châteaux en Irlande : à le voir, on dirait
Que, tout gonflé des vins d'un noble cabaret,
De partout il digère aussi bien que du ventre.
De gravité milord ayant perdu le centre,
Est tombé sur sa masse immense : le sommeil
De ses illusions dore son teint vermeil;
Il ronfle de bonheur : ses enfants seront maîtres
Des revenus triplés de ses riches ancêtres;
Dans le haut parlement, lui, va s'asseoir! — Holà!
« Le bien vient en dormant, milord! » Qui dit cela?
Un intrépide gueux, chenapan sans vergogne,
Au manoir du Silène était à la besogne,
Logeait livres sterling, bancks-notes, diamants,
Dans les gouffres ouverts de ses vieux vêtements,
Et pendant que milord glorifiait son être,
Le voleur s'élança d'une basse fenêtre,
Et son pied rebondit sur le vaste contour
Du dormeur, et ce fut comme un bruit de tambour.
Le lendemain, on rit, dans l'aristocratie,
Du gentleman défunt, frappé d'apoplexie.
La raison dit : « Le bien ne vient pas en dormant. »
Je l'ai prouvé de fait, mathématiquement.

FRANCIS GIRAULT.

KERNOK LE CORSAIRE.

PARIS. — 1829.

Got callet deusan Armoriq.
C'etait un homme dur de l'Armorique.
PROV. BRETON.

I.

Les ecorcheurs et fileurs de chanvre (cacous) vivent séparés du reste des hommes... — La presence d'un fou dans une maison défend ses habitants contre les maléfices des esprits malins.
CONAM-HEE; *Chronique bretonne.*

LE CACOU ET LA SORCIÈRE.

Par une nuit de novembre, sombre et froide, le vent du nord-ouest soufflait avec violence, et les longues lames de l'Océan venant se briser sur les bancs de granit qui couvrent la côte de Pempoul, les pointes déchirées de ces rocs tantôt disparaissaient sous les vagues, tantôt se découpaient en noir sur une écume éblouissante.

Placée entre deux rochers qui la protégeaient contre les efforts de l'ouragan, s'élevait une cabane de misérable apparence; mais ce qui rendait vraiment son abord horrible et inhéet, c'était une multitude d'os, de cadavres de chevaux et de chiens, de peaux ensanglantées, et d'autres débris qui annonçaient assez que le propriétaire de cette masure était *cacou* ou écorcheur.

La porte s'ouvrit, puis parut une femme couverte d'une mante noire qui l'entourait entièrement et ne laissait voir que sa figure jaune et ridée, presque cachée par des mèches de cheveux gris. Tenant une lampe de fer d'une main, de l'autre elle tâchait d'en abriter la flamme, qui tournoyait, agitée par le vent.

« Pen-Ouet! Pen-Ouet! — cria-t-elle avec un accent de colère et de reproche — où es-tu, maudit enfant? Par saint Paul! ne sais-tu pas que voici l'heure où les chanteuses des nuits (1) vont errer sur la grève?»

On n'entendit que le sifflement de la tempête qui redoublait de fureur.

« Pen-Ouët! » cria-t-elle encore.

Pen-Ouët enfin prêta l'oreille.

L'idiot était accroupi auprès d'un monceau d'ossements auquel il donnait les formes les plus variées et les plus bizarres. Il tourna la tête, se leva d'un air mécontent, comme un enfant qui abandonne ses jeux à regret, et regagna la cabane, non sans emporter une belle tête de cheval aux os blancs et polis, à laquelle il tenait beaucoup, surtout depuis qu'il y avait introduit des cailloux qui résonnaient de la plus agréable manière quand Pen-Ouët secouait cet instrument d'une nouvelle espèce.

« Rentre donc, maudit! » s'écria sa mère en le poussant avec tant de violence que sa tête heurta contre le mur... le sang jaillit. Alors l'idiot se prit à rire aux éclats, d'un rire stupide et convulsif, essuya sa blessure avec ses longs cheveux noirs, et alla se blottir sous le manteau d'une vaste cheminée.

« Ivonne, Ivonne, songe à ton âme, au lieu de répandre le sang de ton fils! dit le *cacou*, qui était à genoux et paraissait absorbé dans une profonde méditation. N'entends-tu pas?...

— J'entends le bruit des vagues qui frappent ce rocher, et le sifflement de la tempête.

— Dis plutôt la voix des trépassés. Par saint Jean du Doigt! c'est aujourd'hui le jour des morts, femme, et les naufragés qne nous avons... — Ici une pause — pourraient bien venir traîner à notre porte le *Kariquel-ancou* (2), avec ses draps blancs et ses larmes rouges — répondit le *cacou* d'une voix basse et tremblante.

(1) Esprits malfaisants. — *Tradition populaire.*

(2) *La brouette de la Mort.* Elle est traînée par des squelettes, et le bruit de sa roue annonce le trépas.
Tradition populaire.

— Bah! que pouvons-nous craindre? Pen-Ouët est idiot; ne sais-tu pas que les mauvais esprits n'approchent jamais du toit qui a abrité un fou? *Jan et son feu* qui tourne avec autant de rapidité que le dévidoir d'une vieille femme, *Jan et son feu* s'enfuiraient à la voix de Pen-Ouët comme une mouette devant le chasseur. Ainsi, que crains-tu?

— Alors, pourquoi, depuis le dernier naufrage, tu sais, ce lougre qui échoua sur la côte, attiré par nos signaux trompeurs... pourquoi ai-je une fièvre ardente, des rêves affreux? En vain j'ai bu trois fois à l'heure de minuit de l'eau de la fontaine de Krignoëk; en vain je me suis frotté de la graisse d'un goëland tué un vendredi; rien! rien n'a pu, me calmer. La nuit, j'ai peur! Ah! femme, femme, tu l'as voulu.

— Toujours craintif. Ne fallait-il pas vivre! ton état ne te rend-il pas l'horreur de tout Saint-Pol, et, sans mes prédictions, où en serions-nous réduits? L'entrée de l'église nous est défendue; c'est à peine si les boulangers veulent nous vendre du pain. Pen-Ouët ne va pas une fois à la ville qu'il ne revienne meurtri de coups, le pauvre idiot. Tiens, s'ils osaient, ils nous donneraient la chasse comme à une bande de loups des montagnes d'Arès; et parce qu'en ramassant le goëmon sur les rochers, nous profitons de ce que *Teus's* (1) nous envoie, tu t'agenouilles comme un sacristain de Plougasnou, tu es aussi pâle qu'une fille qui, sortant de la veillée, rencontre *Teus's-Arpouliëk*, avec ses trois têtes et son œil flamboyant!

— Femme...

— Plus craintif qu'un homme de Cornouailles,» dit enfin Ivonne exaspérée.

Or, comme le plus sanglant outrage que l'on puisse faire à un Léonais est de le comparer à un habitant de Cornouailles, le *cacou* prit sa femme à la gorge.

« Oui, reprit-elle d'une voix rauque et strangulée, plus lâche qu'un enfant de la plaine! »

La rage du *cacou* ne connut plus de bornes; il saisit une hache, mais Ivonne s'arma d'un couteau.

L'idiot riait aux éclats, en agitant sa tête de cheval remplie de cailloux qui rendaient un bruit sourd et bizarre.

Heureusement on frappa à la porte de la cabane; car un malheur serait arrivé.

« Ouvrez, sacrebleu! ouvrez donc! Le nord-ouest souffle d'une force à décorner les bœufs,» dit une voix rude.

Le *cacou* laissa tomber sa hache; Ivonne rajusta sa coiffe, en jetant sur son mari un regard encore étincelant de colère.

« Qui peut venir à cette heure nous déranger? » dit celui-ci; puis il se hissa jusqu'à une fenêtre étroite, et regarda...

1 *Teus's*, esprit malfaisant qui préside aux tempêtes.

II.

Got caliet deusan Armoriq.
C'était un homme dur de l'Armorique.
PROV. BRETON.

KERNOK.

C'était lui, c'était Kernok qui frappait à la porte. Voilà un digne et brave compagnon, jugez-en.

Il naquit à Plougasnou; à quinze ans, il se sauva de chez son père, s'embarqua sur un négrier, et là commença son éducation maritime. Il n'y avait pas à bord de mousse plus agile, de matelot plus intrépide; nul n'avait le coup d'œil plus perçant pour découvrir au loin la terre voilée par la brume; nul ne serrait un hunier avec plus de prestesse et de grâce. Et quel cœur! Un officier laissait-il négligemment errer sa bourse, le jeune Kernok la ramassait avec soin; mais ses camarades avaient part au contenu. Volait-il du rhum au capitaine, il partageait encore scrupuleusement avec ses intimes.

Et quelle âme! Combien de fois, lorsque les nègres que l'on transportait d'Afrique aux Antilles, engourdis par le froid humide et pénétrant de la cale, ne pouvaient se traîner jusque sur le pont pour humer l'air pendant le quart d'heure qu'on leur accordait à cet effet; combien de fois, dis-je, le jeune Kernok ne rappela-t-il pas la moiteur et la transpiration sur leur peau glacée, en hâtant leur marche à coups de corde! Et M. Durand, canonnier-chirurgien-charpentier du brick, remarquait judicieusement qu'aucun des Congos soumis à la surveillance de Kernok n'était atteint de cette somnolence, de cette torpeur qui affectait les autres nègres. Au contraire, les siens, à la vue du menaçant bout de corde, étaient toujours dans un état d'agitation, d'irritabilité nerveuse, comme disait M. Durand, d'irritabilité nerveuse fort salutaire.

Aussi Kernok obtint-il bientôt l'estime et la confiance du capitaine négrier, capable heureusement d'apprécier ces rares qualités. Ce bon capitaine affectionna le jeune matelot, lui donna quelques leçons de théorie, et un beau jour le fit second du navire. Lui se montra digne de cet avancement rapide par son courage et son habileté; il découvrit surtout une manière de caser les nègres dans le faux pont, tellement avantageuse, que le brick, qui jusque-là n'en pouvait contenir que deux cents, put en porter trois cents, à la vérité, en les serrant un peu et en les priant de se mettre sur le côté, au lieu de se goberger sur le dos comme des pachas. — Ainsi disait Kernok.

De ce jour, le négrier prédit à son protégé la plus haute destinée. Dieu sait s'il accomplit cette prédiction!

A quelques années de là, un soir qu'il cinglait vers

la côte d'Afrique, le digne capitaine de Kernok, ayant bu un peu plus de tafia que de coutume, était de bonne et joviale humeur. Assis sur sa fenêtre, fumant sa longue pipe, il s'amusait à suivre la direction des épais tourbillons de fumée qu'il lançait gravement, ou à regarder d'un œil fixe le sillage rapide du navire, hâtant de ses vœux le moment où il reverrait la France.

Puis il pensait avec amour aux belles campagnes de la Normandie, où il était né; il croyait voir encore la chaumière dorée par les derniers rayons du soleil, le ruisseau limpide et frais, le vieux pommier, et sa femme, et sa mère, et ses tout petits enfants, qui attendaient son retour, soupirant après les beaux oiseaux dorés et les tissus aux vives couleurs qu'il leur rapportait de ses courses lointaines! Il croyait voir tout cela, le pauvre homme! Sa pipe, sa pipe, que le temps avait rendue noire comme l'aile d'un alcyon, sa pipe était tombée de sa bouche entr'ouverte. Il ne s'en était pas aperçu; ses yeux se mouillaient de larmes; son cœur battait avec violence. Peu à peu les efforts de son imagination tendue vers un même point, peut-être aussi l'influence du tafia, donnèrent à cette vision fantastique une apparence de réalité; et le bon capitaine, avisant, dans son ivresse, que la pleine mer était cette riante prairie tant regrettée, eut la folle idée de vouloir aller s'y ébattre. Pour ce faire, il s'avança sur le bord de sa croisée, et tomba à l'eau...

D'autres disent qu'une main invisible le poussa, et que le sillage argenté du navire fut un moment rougi...

Le fait est qu'il se noya.

Comme le brick se trouvait près des îles du cap Vert, la houle était forte, la brise fraîche, aussi le matelot du gouvernail n'entendit-il rien. Mais Kernok, qui était venu rendre compte de la route au capitaine, dut s'apercevoir le premier de l'accident, auquel il n'était peut-être pas étranger.

Kernok avait une de ces âmes fortement trempées, inaccessibles aux mesquines considérations que les hommes faibles appellent reconnaissance ou pitié. Or, il parut sur le pont sans qu'on pût remarquer en lui la plus légère émotion.

« Le capitaine s'est noyé, dit-il avec calme au contre-maître, et c'est dommage, car c'était un brave... » Ici Kernok ajouta une épithète que nous nous abstenons de répéter, mais qui termina d'une manière pittoresque l'oraison funèbre du défunt.

Oh! Kernok était laconique!

Puis, s'adressant au pilote : « Le commandement du navire m'appartient comme second du bord : ainsi, tu vas changer de route. Au lieu de gouverner au sud-est, tu mettras le cap au nord-ouest, car nous allons virer de bord, et regagner Nantes ou Saint-Malo. »

Le fait est que Kernok avait en vain tâché de dégoûter le défunt capitaine du trafic des nègres, non par philanthropie, non! mais par un motif bien plus puissant aux yeux d'un homme raisonnable.

« Capitaine, lui disait-il sans cesse, vous faites des avances qui vous rapportent tout au plus trois-cents pour cent; à votre place, moi, maître, je gagnerais autant, et même davantage, sans débourser un sou. Votre brick marche comme une dorade; armez-le en course, je réponds de l'équipage; laissez-moi faire, et à chaque prise vous entendrez la chanson du pirate. »

Mais l'éloquence de Kernok n'avait jamais ébranlé la volonté du capitaine, car il savait parfaitement que ceux qui embrassaient cette noble profession en temps de paix finissaient tôt ou tard par se balancer au bout d'une vergue : aussi l'inexorable capitaine était-il tombé à la mer par *accident*.

A peine Kernok se vit-il maître du navire, qu'il retourna à Nantes pour y recruter un équipage convenable, armer son bâtiment et mettre à exécution son projet favori.

Et voyez s'il n'y a pas une providence : à peine arrivé en France, il apprend que l'Angleterre nous a déclaré la guerre; il obtient une lettre de marque, sort, donne la chasse à un trois-mâts marchand, et rentre avec sa prise à Saint-Pol de Léon.

Que dirai-je de plus? le bonheur favorisa toujours Kernok; car le ciel est juste : il fit maintes prises aux Anglais. L'argent qu'il en retirait s'écoulait rapidement dans les tavernes de Saint-Pol; et c'est au moment de se remettre en mer, — pour battre monnaie, — comme il disait dans son naïf langage, que nous le voyons arriver au sein de la respectable famille de l'écorcheur.

« Mais, sacrebleu! ouvrez donc, répéta-t-il en secouant vigoureusement la porte. Vous restez tapis comme des congres dans le creux d'un rocher! »

On ouvrit.

III.

> La sorcière dit au pirate
> — Bon capitaine, en vérité,
> Non je ne serai pas ingrate,
> Et vous aurez votre beauté.
>
> VICTOR HUGO, *Cromwel*.

> Dis-moi la bonne aventure, ô gué!
> La bonne aventure.

LA BONNE AVENTURE.

Il entra, se dépouilla d'une capote de toile cirée qui ruisselait de pluie, l'étendit près du foyer, secoua son large chapeau de cuir verni, et se jeta sur un méchant escabeau.

Kernok pouvait avoir trente ans; sa taille large et

carrée, qui promettait une vigueur athlétique, ses traits basanés, sa chevelure noire, ses larges favoris lui donnaient un air dur et sauvage. Pourtant sa figure eût passé pour assez belle, sans la mobilité extraordinaire de ses épais sourcils, qui se joignaient ou se séparaient suivant l'impression du moment.

Son costume ne le distinguait en rien d'un simple matelot; seulement deux ancres d'or étaient brodées sur le collet de sa veste grossière, et un large poignard recourbé pendait à sa ceinture par un cordon de soie rouge.

Les habitants de la cabane examinaient l'étranger avec une expression de crainte et de soupçon, et attendaient patiemment que ce singulier personnage fît connaître le but de sa visite.

Mais lui ne paraissait occupé que d'une chose, de se réchauffer : aussi jeta-t-il sans façon dans le foyer quelques morceaux de bois encore garnis de fer. « Chiens! dit-il entre ses dents, ce sont les débris d'un navire qu'ils auront attiré et fait échouer sur la côte. Ah! si jamais *l'Épervier*...

— Que voulez-vous? » dit Ivonne, lasse du silence de l'inconnu.

Celui-ci leva la tête et sourit dédaigneusement, ne dit mot, allongea ses jambes le long du feu, et, après s'être établi le mieux possible, c'est-à-dire le dos appuyé contre la muraille et les pieds sur les chenets :

« Vous êtes Pen-Hap le cacou, n'est-il pas vrai, mon brave? dit enfin Kernok, qui, à l'aide de son bâton ferré, tisonnait avec autant d'aisance que s'il eût été au coin de la cheminée d'une excellente auberge de Saint-Pol ; — et vous, la sorcière de la côte de Pempoul? ajouta-t-il en regardant Ivonne d'un ton interrogatif. Puis, toisant l'idiot avec dégoût : Quant à ce monstre, si vous le menez au sabbat, il doit faire peur à Satan lui-même. Au reste, il vous ressemble, ma vieille, et si je mettais cette figure-là sur l'avant de mon brick, les bonites effrayées ne viendraient plus se jouer et bondir sous la proue. »

Ici Ivonne fit une grimace colérique. « Allons, belle hôtesse, calmez-vous, et n'ouvrez pas le bec comme un goëland qui va fondre sur un banc de sardines; voilà qui vous apaisera, dit Kernok en faisant sonner quelques écus; car j'ai besoin de vous et de... *monsieur*. »

Cette harangue et ce mot *monsieur* surtout furent prononcés avec un air si évidemment narquois, qu'il fallut et la vue d'une longue bourse de peau honnêtement garnie, et le respect qu'inspiraient les larges épaules et le bâton ferré de Kernok, pour empêcher le digne couple de faire éclater une colère trop longtemps comprimée.

« Ce n'est pas, ajouta le corsaire, que je croie à vos sorcelleries. Autrefois, dans mon enfance, à la bonne heure, comme un autre, je frissonnais, à la veillée, en entendant ces beaux récits, et maintenant, belle hôtesse, j'en fais autant de cas que d'un aviron brisé. Mais *elle* a voulu que je vinsse me faire dire la bonne aventure avant de me remettre en mer. Enfin, voyons, allons-nous commencer? êtes-vous prête, *madame?* »

Ce *madame* fit encore horriblement grimacer Ivonne.

« Je ne reste pas ici! s'écria le cacou, pâle et tremblant. C'est aujourd'hui le jour des morts. Femme, femme, tu nous perdras; le feu du ciel écrasera cette demeure! »

Il sortit et ferma la porte avec violence.

« Quel diable le mord? cours donc après lui, vieille chouette! il connaît la côte mieux qu'un pilote de l'île de Batz; j'en aurai besoin. Va donc, sorcière maudite! »

Ce disant, Kernok la poussait vers la porte. Mais Ivonne reprit, en se dégageant des mains du pirate : « Viens-tu pour insulter ceux qui te servent? Cesse, cesse, ou tu ne sauras rien de moi. »

Kernok haussa les épaules d'un air d'insouciance et d'incrédulité.

« Enfin, que veux-tu?

— Savoir le passé et l'avenir, rien que ça, ma digne mère; ce qui est aussi possible que de filer dix nœuds, le vent debout, répondit Kernok en jouant avec les cordons de son poignard.

— Ta main?

— La voilà; et, j'ose le dire, pas une ne sait mieux nouer une garcette ou presser la détente d'un pierrier. C'est donc là que tu lis ton grimoire, vieille fée! Va, j'y crois autant qu'aux prédictions de notre pilote, qui, en brûlant du sel et de la poudre à canon, s'imagine reconnaître le temps qu'il doit faire à la couleur de la flamme. Sottise que tout cela! je ne crois, moi, qu'à la lame de mon poignard, ou à l'amorce de mon pistolet; et quand je dis à mon ennemi : Tu mourras! le fer ou le plomb accomplissent mieux ma prédiction que toutes les...

— Silence! » dit Ivonne.

Pendant que Kernok exprimait aussi librement son scepticisme, elle avait étudié les lignes qui se croisaient dans sa main.

Alors elle fixa sur lui ses yeux gris et perçants, puis approcha son doigt décharné du front de Kernok; il tressaillit en sentant l'ongle de la sorcière se promener sur les rides qui se dessinaient entre ses sourcils.

« Holà! dit-elle avec un sourire hideux, holà! toi, si fort, tu trembles déjà!

— Je tremble... je tremble... Si tu crois qu'il est possible de sentir sans dégoût la grille s'approcher de ma peau, tu te trompes fort. Mais viens-ça, au lieu de ton cuir noir et tanné, une main douce et

potelée, tu verras que Kernok... que... car... que...»

Et il balbutiait, baissant involontairement les yeux devant le regard fixe et arrêté de la sorcière.

« Silence !» dit-elle encore ; et sa tête retomba sur sa poitrine : on l'eût dite absorbée dans une profonde rêverie. Seulement elle était agitée, par intervalles, d'une espèce de tremblement convulsif, et l'on entendait ses dents s'entre choquer. La lueur vacillante du foyer qui s'éteignait éclairait seule, de sa clarté rougeâtre, l'intérieur de cette masure, et, reflétée de la sorte, la tête difforme de l'idiot, qui sommeillait tapi dans un coin, devenait réellement effrayante. On ne voyait d'Ivonne que sa mante noire et ses longs cheveux gris; la tempête mugissait au dehors. Il y avait je ne sais quoi d'horrible et d'infernal dans cette scène.

Kernok, Kernok lui-même, éprouva un léger frisson qui le parcourut, rapide comme l'étincelle électrique. En sentant peu à peu se réveiller en lui son ancienne superstition d'enfant, il perdit cet air d'incrédulité moqueuse dont ses traits étaient empreints en entrant.

Bientôt une sueur froide mouilla son front. Machinalement il saisit son poignard et le tira du fourreau.

Comme ces gens qui, à moitié éveillés, croient sortir d'un songe pénible, en faisant quelque mouvement violent :

« Que l'enfer étouffe Mélie! s'écria Kernok, ses sots conseils, et moi aussi, moi assez buse pour les suivre ! Me laisserai-je intimider par des momeries bonnes à effrayer des femmes et des enfants ? Non, sacrebleu ! il ne sera pas dit que Kernok... Holà ! fiancée du démon, parle vite ; il faut que je parte. M'entends-tu ! » Et il la secoua fortement.

Ivonne ne répondait pas ; son corps suivait les impulsions que lui donnait Kernok. On ne sentait pas même la résistance que fait éprouver un être animé. On eût dit d'une morte.

Le cœur du corsaire battait avec violence. « Parleras-tu?» murmura-t-il, et il releva violemment la tête d'Ivonne, qui était baissée, appuyée sur sa poitrine.

Elle resta relevée.

Mais son œil restait fixe et terne.

Les cheveux de Kernok lui dressaient sur la tête ; ses deux mains en avant, le cou tendu, comme fasciné par ce regard pâle et morne, il écoutait respirant à peine, dominé par une puissance au-dessus de ses forces.

« Kernok, dit enfin la sorcière d'une voix faible et saccadée, jette, jette ce poignard. » Et elle montrait le poignard qui tremblait dans la main de Kernok. « Jette-le, te dis-je ! il y a du sang, du sang *d'elle et de lui !* »

Et la vieille sourit d'une manière affreuse ; puis, mettant le doigt sur son cou : « Là... tu l'as frappée... Et pourtant elle vit encore. Mais ce n'est pas tout... Et le capitaine du négrier?... »

Le poignard tomba aux pieds de Kernok ; il passa la main sur son front brûlant, et serra si violemment ses deux tempes, que la trace de ses ongles y resta empreinte. Il se soutenait à peine et s'appuya sur le mur de la cabane.

Ivonne continua :

« Que tu aies jeté ton bienfaiteur à la mer après l'avoir poignardé, c'est bien ! ton âme ira à Teus's ; mais que tu aies frappé Mélie sans la tuer, c'est mal ; car, pour te suivre, elle a quitté ce beau pays où croissent les poisons les plus subtils, où les serpents jouent et s'enlacent au clair de lune en confondant leurs sifflements, où le voyageur entend, en pâlissant, le râlement de l'hyène, qui crie comme une femme qu'on égorge ; ce beau pays où les vipères rouges font des morsures qui tuent, qui portent dans les veines un venin qui les corrode. »

Et Ivonne tordait ses bras comme si elle eût ressenti ces affreuses convulsions.

« Assez, assez ! dit Kernok, qui sentait sa langue se glacer.

— Tu as porté le fer sur ton bienfaiteur et sur ta maîtresse, leur sang retombera sur toi, ton terme approche ! — Pen-Ouët ! » cria-t-elle à voix basse.

A cette voix sourde et creuse, Pen-Ouët, qu'on eût cru endormi profondément, se leva dans une espèce d'accès de somnambulisme et se mit aux genoux de sa mère, qui prit ses mains dans les siennes, et, appuyant son front contre son front :

« Pen-Ouët, il demande ce que Teus's lui accorde à vivre... Au nom de Teus's, réponds-moi. »

L'idiot poussa un cri sauvage, parut réfléchir un instant, recula d'un pas, et frappa le sol avec la tête de cheval, qu'il ne quittait plus.

Il frappa d'abord cinq fois, puis encore cinq fois, plus trois.

« Cinq, dix, treize, dit sa mère, qui comptait à mesure, treize jours encore à vivre, tu entends ! et puisse Teus's t'envoyer sur notre côte le corps livide et froid, entouré de longues herbes marines, les yeux ternes et ouverts, l'écume à la bouche et ta langue mordue entre tes dents ! Treize jours... et ton âme à Teus's !

— Mais *elle, elle !* dit Kernok haletant dans un délire affreux.

— *Elle*, reprit Ivonne ; mais tu ne m'as payée que pour toi. Bah ! je serai généreuse.» Puis elle réfléchit un moment en posant son doigt sur son front.

« Eh bien ! *elle* aussi aura les membres roidis, le visage bleu, la bouche écumante et les dents serrées. Oh ! vous ferez de beaux fiancés, et plaise à Teus's que je vous voie par une nuit de novembre accro-

chés sur un rocher noir qui sera votre lit nuptial, avec les lames de l'Océan pour rideaux, le cri des taraks et des corbeaux pour chants de noces, et l'œil ardent de Teus's pour flambeau.»

Kernok tomba évanoui, et deux éclats de rire singuliers retentirent dans la cabane.

On frappa à la porte.

« Kernok, mon Kernok! » dit une voix douce et fraîche...

Ces mots firent sur Kernok un effet magique; il ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec étonnement et effroi. « Où suis-je donc? dit-il en se levant, est-ce un rêve, un rêve affreux? mais, non... mon poignard... cette cape... Il est trop vrai... enfer! maudite vieille! je saurai... »

La vieille et l'idiot avaient disparu.

« Kernok, mon Kernok, ouvrez donc! » répéta la douce voix.

« *Elle*, s'écria-t-il, *elle* ici! » et il se précipita vers la porte.

« Viens, dit-il, viens! » et sortant de la cabane, la tête nue, l'air égaré, il l'entraîna rapidement. En gravissant les rochers qui bordent la côte, ils atteignirent bientôt la route de Saint-Pol.

IV.

Fameux bâtiment, allez!
D'puis l'étambord jusqu'aux huniers,
Il n'en est pas dans l'arsenal
Qui puisse marcher son égal;
Vent d'bout, il file au mieux
Dix nœuds.

CHANSON DE MATELOT.

LE BRICK L'ÉPERVIER.

Le brouillard qui voilait les environs du petit port de Pempoul se dissipait peu à peu, et le disque du soleil paraissait d'un rouge foncé au milieu de ce ciel gris et terne.

Bientôt Saint-Pol, dominé par ses grands bâtiments noirs et ses clochers de pierre, apparut vague et incertain à travers la vapeur qui s'élevait des eaux, puis se dessina d'une manière plus arrêtée quand les pales rayons du soleil de novembre eurent chassé l'air épais et humide du matin.

A droite s'élevait l'île de Kalot et ses brisants, le moulin et le clocher bleu de Plougasnou, tandis qu'au loin se déroulait la côte de Tréguier, au sable fin et doré, terminée par les immenses rochers qui se perdent à l'horizon.

Le joli bassin de Pempoul ne contenait ordinairement qu'une soixantaine de barques et quelques navires d'un tonnage plus élevé.

Aussi le beau brick *l'Epervier* dépassait-il de toute la hauteur de ses huniers cette ignoble foule de longres, de sloops, de chasse-marée, qui étaient mouillés autour de lui.

Vrai! c'est un beau brick que le brick *l'Épervier*.

Peut-on se lasser de le voir droit et ras sur l'eau avec ses formes étroites et élancées, sa haute mâture un peu penchée sur l'arrière, qui lui donne un air si coquet et si marin! comment ne pas admirer ce gréement fin et léger, ces larges basses-voiles, ces huniers et ces perroquets si élégamment échancrés! et ces bonnettes qui se déploient sur ses flancs, gracieuses comme les ailes d'un cygne! et ces focs élégants qui semblent voltiger au bout de son beaupré! et sa ligne de vingt caronades de bronze, qui se dessine noire et blanche comme les bandes d'un damier!

Et puis, jamais la vapeur odorante de la myrrhe brûlant dans des cassolettes d'or, jamais la violette avec ses feuilles veloutées, jamais la rose et le jasmin, distillés dans de précieux flacons de cristal, n'approcheront du délicieux parfum qui s'exhalait de la cale de *l'Epervier*. Quel odorant goudron! quel suave bitume!

Vrai Dieu! mordieu! c'est un beau brick que le brick *l'Epervier*.

Et puisque vous l'admirez endormi sur ses ancres, que diriez-vous donc si vous le voyiez donnant la chasse à quelque malheureux trois-mâts marchand? non! jamais cheval de course, écumant sous le frein, n'a bondi avec autant d'impatience que *l'Epervier*, lorsque le pilote venait au vent au lieu de laisser porter sur le navire poursuivi. Jamais l'alcyon, rasant l'eau du bout de son aile, n'a volé avec autant de rapidité que ce beau brick, lorsque, par une forte brise, ses huniers et ses perroquets hauts, il glissait sur l'Océan, tellement penché, que le bout dehors de ses basses vergues effleurait le sommet des vagues.

Vrai Dieu! mordieu! cordieu! c'est un brave brick, que le brick *l'Epervier!*

Et c'est lui que vous voyez là, tout noir, affourché sur ses deux câbles.

A bord, il restait peu de monde, le maître d'équipage, six matelots et un mousse, rien de plus.

Les matelots étaient groupés dans les haubans ou assis sur l'affût des caronades.

Le maître d'équipage, homme d'environ cinquante ans, enveloppé dans un long caban oriental, se promenait sur le pont d'un air agité, et la protubérance que l'on remarquait sous sa joue gauche annonçait, par son excessive mobilité, qu'il mordait sa chique avec fureur.

Or, le mousse qui, immobile auprès du maître, son bonnet à la main, paraissait attendre un ordre, remarquait ce fâcheux pronostic avec une anxiété toujours croissante; car la chique du maître était pour l'équipage une espèce de baromètre qui annonçait les variations de son caractère; et ce jour-là,

suivant les observations intérieures du mousse, le temps avait l'air de se mettre évidement à l'orage.

« Mille millions de tonnerre! — disait le maître en enfonçant son capuchon sur ses yeux, — quel infernal vent l'a poussé? Où est-il?... Dix heures, et pas encore revenu à bord! Et sa bête de femme qui part au milieu de la nuit pour aller le rejoindre, le diable sait où... Une si belle brise! perdre une si belle brise! — répétait-il d'un ton déchirant en regardant un léger plumet attaché aux haubans, qui, par la direction que lui donnait le vent, annonçait une forte brise du nord-ouest. — Il faut être aussi fou qu'un homme qui se met le doigt entre le câble et l'écubier. »

Le mousse, impatienté de la longueur de ce monologue, avait déjà essayé deux fois d'interrompre le maître d'équipage; mais le coup d'œil furieux et la mobilité excessive de la chique de son supérieur l'en avaient empêché. Enfin, faisant un effort sur lui-même, son bonnet sous son bras, le cou tendu, la jambe gauche en avant, il se hasarda à tirer le maître par un pan de sa houppelande.

« Maître Zéli, — lui dit-il, — Le déjeuner vous attend.

— Ah! c'est toi, Grain-de-sel! que fais-tu là, gredin, buse, animal, rat de cale? Veux-tu que je te fasse tanner le cuir, que je te rende l'échine aussi rouge qu'un ross beef cru? Répondras-tu, mousse de malheur? »

A ce torrent d'injures, de menaces, le mousse n'opposait qu'un calme stoïque, habitué qu'il était aux boutades de son supérieur.

Et, soit dit en passant, vous saurez que si je croyais à la métempsycose, j'aimerais mieux revenir pour toute ma vie dans le corps d'un cheval de fiacre, d'un surnuméraire, d'un âne de Montmorency, d'animer enfin ce qu'il y a de plus misérable, plutôt que de séjourner une seconde dans la peau d'un mousse.

Nous l'avons dit, le mousse ne soufflait mot; et lorsque maître Zéli s'arrêta pour reprendre haleine, Grain-de-Sel hasarda, avec un air plus humble que de coutume : « Le déjeuner vous...

— Ah! le déjeuner! — s'écria le maître, enchanté de faire tomber sa fureur sur quelqu'un, — ah! le déjeuner! Tiens, chien! »

Ceci fut accompagné d'un soufflet et d'un coup de pied si violent, que le mousse, qui était en haut de l'escalier du faux pont, disparut comme par enchantement, et arriva au fond de la cale en glissant avec rapidité le long des marches de l'échelle.

Arrivé là, le mousse se releva, et dit en se frottant les reins : « J'en étais sûr, je l'avais vu à sa chique, l'a de l'humeur. » Et après un moment de silence, Grain-de-Sel ajouta d'un air fort satisfait : « J'aime bien mieux ça que d'être tombé sur la tête. »

Puis, consolé par cette réflexion philosophique' il alla veiller attentivement au dejeuner de maître Zéli.

V.

> Hola! d'où venez-vous, beau sire, la tête nue... la ceinture pendante? .. Quelle pâleur!... tu fieu... l'ami.. quelle pâleur
>
> WORDS-VOR.

RETOUR.

Quoiqu'il eût déjà un peu épanché sa colère sur Grain-de-Sel, maître Zéli arpentait toujours le pont en levant de temps en temps le poing et les yeux au ciel, et murmurait quelques paroles qu'il était impossible de prendre pour une pieuse invocation.

Tout à coup, fixant un regard attentif sur la jetée du port, il s'arrêta, saisit une longue-vue attachée près des habitacles, et, l'approchant de son œil :

« Enfin, enfin! c'est heureux! — s'écria-t-il; — le voici! Oui, c'est bien lui. Quels coups d'avirons! Comme ils nagent! Allons, ferme! bravo, mes garçons; doublez, doublez, et nous pourrons profiter de la brise et de la marée! »

Et maître Zéli, oubliant qu'il était difficile de l'entendre à deux portées de canon, encourageait de la voix et du geste les matelots qui ramenaient à bord Kernok et son compagnon.

Enfin l'embarcation qu'ils montaient atteignit le brick et aborda à tribord. Maître Zéli courut à l'échelle donner le coup de sifflet qui annonçait la présence du capitaine, et, son chapeau à la main, se disposa à le recevoir.

Kernok monta avec agilité le long du brick et sauta sur le pont.

Le maître fut frappé de sa pâleur et de l'altération de ses traits. Sa tête nue, ses habits en désordre, la gaîne sans poignard qui pendait à sa ceinture, tout annonçait un événement extraordinaire. Aussi Zéli n'eut-il pas le courage de reprocher à son capitaine une absence trop prolongée, et c'est avec un air d'intérêt respectueux qu'il s'approcha de lui.

Kernok embrassa le brick d'un regard rapide, et vit à l'instant si tout était en ordre. « Maître, — dit-il à Zéli d'une voix impérieuse et dure, — à quelle heure est le flot?

— A deux heures un quart, capitaine.

— Si la brise ne mollit pas, nous appareillerons à deux heures et demie. Faites hisser le pavillon et tirer le coup de canon de partance; virez au cabestan, désaffourchez, et quand les ancres seront à pic, vous me préviendrez. Où est le lieutenant? le reste de l'équipage?

— A terre, capitaine.

— Envoyez les embarcations les chercher. Celui

qui ne sera pas à bord à deux heures aura vingt coups de corde et huit jours de fers sur un parc à boulets. Allez ! »

Jamais Zéli n'avait vu à Kernok un air si rude et si sévère. Aussi, contre son habitude, il ne fit pas une foule d'objections à chaque ordre de son capitaine, et se contenta d'aller promptement les exécuter.

Kernok, après avoir considéré d'un œil attentif la direction du vent et des boussoles, fit un signe à son compagnon et descendit dans sa chambre.

C'est ce compagnon qui vint le chercher dans l'antre de la sorcière. La voix pure et fraîche qui disait : « Kernok, mon Kernok ! » c'était la sienne. Comment n'eût-elle pas été douce, sa voix? Il était si joli avec ses traits délicats et fins, son grand œil voilé par de longs cils, ses cheveux châtains et soyeux qui s'échappaient des larges bords d'un chapeau verni, et cette taille souple et élancée que dessinait une veste de gros drap bleu, et cette tournure vive et alerte ! Comme il marchait libre et dégagé, le col dressé, la tête haute ! Ah ! *que salero!* seulement sa figure paraissait dorée par un rayon du soleil des tropiques.

C'est aussi de ce climat brûlant que Kernok avait ramené ce gentil compagnon, qui n'était autre que Mélie, belle jeune fille de couleur.

Pauvre Mélie ! pour suivre son amant, elle avait quitté la Martinique et ses bananiers, et la savane, et sa case aux jalousies vertes. Pour lui, elle eût donné son hamac aux mille couleurs, ses madras rouges et bleus, les cercles d'argent massif qui entouraient ses jambes et ses bras ; elle eût tout donné, tout, jusqu'au sachet qui renfermait trois dents de serpent et un cœur de ramier, charme magique qui devait protéger ses jours tant quelle le porterait suspendu à son col.

Ainsi, voyez si Mélie aimait son Kernok.

Il l'aimait aussi, lui; oh ! il l'aimait avec passion, car il avait baptisé du nom de Mélie une longue couleuvrine de 18 placée sur le gaillard d'avant de son brick, et il n'envoyait pas un boulet à l'ennemi qu'il ne se souvînt de sa maîtresse. Il fallait bien qu'il l'aimât, puisqu'il lui permettait de toucher à son excellent poignard de Tolède et à ses bons pistolets anglais. Que dirai-je de plus? C'est à elle qu'il confiait la garde de sa provision particulière de vin et d'eau-de-vie !

Mais ce qui prouvait plus que tout l'amour de Kernok, c'était une large et profonde cicatrice que Mélie portait au col. Cela provenait d'un coup de couteau que le pirate lui avait donné dans un mouvement de jalousie. Or, comme il faut toujours juger de la force de l'amour par la violence de la jalousie, on voit que Mélie devait passer des jours filés d'or et de soie auprès de son doux maître.

Elle descendit avec lui.

En entrant dans sa chambre, Kernok se jeta sur un fauteuil, et cacha sa tête dans ses mains, comme pour échapper à une vision funeste.

Il avait surtout frémi en apercevant la fenêtre par laquelle son défunt capitaine était tombé à la mer, comme chacun sait.

Mélie le considérait avec douleur; puis elle s'approcha timidement, s'agenouilla en prenant une de ses mains, qu'il lui abandonna. « Kernok, qu'avez-vous ! votre main est brûlante. »

Cette voix le fit tressaillir : il leva la tête, sourit amèrement, et, jetant son bras autour du cou de la jeune mulâtresse, il la pressa contre lui ; sa bouche effleurait sa joue lorsque ses lèvres rencontrèrent la fatale cicatrice.

« Enfer ! malédiction sur moi ! — s'écria-t-il avec violence. — Maudite vieille ! sorcière infernale ! où a-t-elle appris?... »

Et il alla respirer à la croisée; mais, comme repoussé par une force invincible, il s'en éloigna avec horreur, et s'appuya sur le bord de son lit.

Ses yeux étaient rouges et ardents ; son regard, longtemps fixe, se voila peu à peu, et, succombant à la fatigue et à l'agitation de la veille, ses yeux se fermèrent. Il combattit d'abord le sommeil, puis y céda...

Alors, elle, les yeux humides de larmes, attira doucement la tête de Kernok sur son sein, qui s'élevait et s'abaissait rapidement. Lui, se laissant aller à ce doux balancement, s'endormit tout à fait, tandis que Mélie, retenant son haleine et écartant les cheveux noirs qui cachaient le large front de son amant, tantôt y déposait un léger baiser, tantôt passait un doigt effilé sur ses épais sourcils, qui se contractaient convulsivement, même pendant son sommeil. . . .

. . . . . .

« Capitaine, nous sommes à pic, » dit maître Zéli en entrant.

En vain Mélie lui fit signe de se taire, montrant Kernok endormi ; Zéli, ne connaissant que l'ordre qu'il avait reçu, répéta d'une voix plus forte : « Capitaine, nous sommes à pic !

— Hein !... qu'y a-t-il ?... qu'est-ce ?... — dit Kernok en se dégageant des bras de la jeune fille.

— L'ancre du babord est à pic, répéta Zéli pour la troisième fois, avec une intonation plus élevée encore.

— Et qui a donné cet ordre, maître sot?

— Vous, capitaine.

— Moi !

— Vous, capitaine, en revenant à bord, il y a deux heures : vrai comme voilà un chasse-marée qui borde sa trinquette, » dit Zéli avec un accent de conviction profonde, en montrant par la fenêtre un navire qui exécutait en effet cette manœuvre.

Et Kernok jetait un regard sur Mélie, qui baissait en souriant sa jolie tête, pour confirmer l'assertion de Zéli.

Alors il passa rapidement la main sur son front, et dit : « Oui, oui, c'est bien, dérapez ; fais tout préparer pour l'appareillage ; je vais monter. La brise n'a pas molli ?

— Non, capitaine ; au contraire, elle fraîchit beaucoup.

— Va, et dépêche-toi. »

Le ton de Kernok n'était plus dur et impétueux, mais seulement brusque ; aussi Zéli, voyant que le calme avait succédé à l'agitation de son capitaine, ne put s'empêcher de prononcer un mais...

« Vas-tu recommencer tes mais et tes si ? Prends garde... ou je te casse mon porte-voix sur la tête ! » s'écria Kernok d'une voix de tonnerre en s'avançant sur maître Zéli.

Celui-ci s'esquiva promptement, jugeant bien que son capitaine n'était pas encore dans une situation assez paisible pour supporter patiemment ses éternelles contradictions.

« Calmez-vous, Kernok, dit Mélie timidement. Comment vous trouvez-vous, maintenant ?

— Mais bien, très-bien. Cordieu ! ces deux heures de sommeil ont suffi pour me calmer et chasser les idées sottes que cette maudite sorcière m'avait fourrées dans la tête. Allons, allons, la brise fraîchit, nous allons sortir du port. Aussi bien, que faisons-nous là, tandis qu'il y a des trois-mâts dans la Manche, des galions dans le golfe de Gascogne, et de riches navires portugais dans le détroit de Gibraltar ?

— Comment ! vous partirez aujourd'hui, un vendredi ?

— Écoute bien ce que je vais te dire, ma bien-aimée : j'aurais dû te châtier d'importance pour m'avoir décidé par tes supplications à aller entendre les rêveries d'une folle. Je t'ai pardonné ; mais ne me romps pas davantage les oreilles de ton bavardage, sinon !...

—Ses prédictions sont-elles donc sinistres ?

—Ses prédictions ! j'en fais cas comme de ça... Seulement, ce que je puis lui prédire, moi, à la vieille chouette, et tu verras si je me trompe, c'est qu'à ma première relâche à Pempoul, j'irai avec une douzaine de gabiers (1) lui rendre une visite dont elle se souviendra. Que la foudre m'écrase s'il reste une pierre de sa cassine, et si je ne lui rends pas le dos de la couleur de l'arc-en-ciel !

—Ne parle pas ainsi d'une femme *à seconde vue* ; par pitié ! ne partez pas aujourd'hui : tout à l'heure un goéland noir et blanc voltigeait au-dessus du brick en poussant des cris aigus ; c'est d'un mauvais présage... ne partez pas ! »

(1) Matelots d'élite.

En disant ces mots, Mélie s'était jetée aux genoux de Kernok, qui l'avait d'abord écoutée avec assez de patience ; mais, lassé, il la repoussa si rudement que la tête de Mélie rebondit sur le plancher.

Au même instant, à une secousse violente que le navire éprouva, Kernok, devinant que l'ancre venait de céder au cabestan, s'élança sur le pont, son porte-voix à la main.

VI.

Alerte ! alerte ! voici les pirates d'Ochali qui partent.

LE CAPTIF D'OCHALI.

APPAREILLAGE.

Lorsque Kernok parut sur le pont, il se fit un profond silence.

On n'entendait que le bruit aigu du sifflet de maître Zéli, qui, penché sur l'avant du brick, faisait amarrer l'ancre en indiquant la manœuvre par des modulations différentes.

« Faut-il déraper l'ancre de tribord ? cria-t-il au second, qui transmit cette demande à Kernok.

— Attends, dit celui-ci, et fais monter tout le monde sur le pont. »

Un coup de sifflet particulier, répété par le contre-maître, était à peine donné, que les cinquante-deux hommes et les cinq mousses qui composaient l'équipage de *l'Epervier* étaient sur le pont, rangés sur deux lignes, la tête haute, le regard fixe et les mains pendantes.

Ces braves gens n'avaient pas l'air candide et pur d'un jeune séminariste, oh ! non. On voyait à leurs traits durs et prononcés, à leur teint hâlé, à leur front sillonné, que les passions—et quelles passions ! —que les passions avaient passé par là, et qu'ils avaient mené une vie, hélas ! bien orageuse, ces honnêtes compagnons.

Et puis, c'était un équipage cosmopolite ; c'était comme un résumé vivant de presque tous les peuples du monde : Français, Russes, Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Américains, Égyptiens, Hollandais, que sais-je ? il y avait de tout, vous dis-je ; jusqu'à un Chinois que Kernok avait embauché à Manille. Pourtant cette société, composée d'éléments si peu homogènes, vivait à bord en parfaite intelligence, grâce à la rigoureuse discipline que Kernok avait établie.

« Fais l'appel, » dit-il au second ; et chaque matelot répondit à son nom.

Il en manquait un, Lescoët, le pilote, un compatriote de Kernok.

« Note-le pour vingt coups de corde et huit jours de fers, dit celui-ci au lieutenant. »

Et le lieutenant écrivit sur son carnet : *Lescoët*, 20 *c. de c. et* 8 *j. de f.*, avec autant d'insouciance qu'un négociant qui date l'échéance d'un billet.

Kernok alors monta sur le banc de quart, déposa son porte-voix près de lui, et parla en ces termes :

« Enfants, nous allons reprendre la mer. Il y a deux mois que nous moisissons ici, comme un ponton pourri ; nos ceintures sont vides ; mais la soute à poudre est pleine, nos canons ont la bouche ouverte et ne demandent qu'à parler. Nous allons sortir par une bonne brise de nord-ouest, et flâner du côté du détroit de Gibraltar ! et si saint Nicolas et sainte Barbe nous assistent, mordieu ! enfants, nous reviendrons, les poches pleines, faire danser les filles de Saint-Pol et boire le vin de Pempoul.

—Hourra ! hourra ! cria l'équipage, en signe d'approbation.

—Dérape à tribord, range à larguer le grand foc, à border la brigantine, » cria Kernok d'une voix de stentor, donnant aussitôt l'ordre d'appareiller, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur de son équipage.

Le brick, n'étant plus appuyé sur ses ancres, suivit l'impulsion du vent et vint sur tribord.

« Range et largue les huniers, oriente au plus près ! brasse, brasse bâbord ! amarre les huniers ! » cria encore Kernok.

Et le brick, sentant la force de la brise, se mit en marche ; ses larges voiles grises se gonflèrent peu à peu, le vent circula en sifflant dans ces cordages ; déjà Pempoul, la côte de Tréguier, l'île Sainte-Anne-Ros-Istan et la tour Blanche, s'effaçant peu à peu, fuyaient aux yeux des matelots, qui, groupés dans les haubans et dans les hunes, le regard fixé sur la terre, semblaient saluer la France d'un long et dernier adieu.

« La barre à bâbord, la barre à bâbord ! laisse arriver ! » cria tout à coup Zéli avec effroi.

Aussitôt la roue du gouvernail tourna rapidement, et l'*Épervier* s'inclina et frémit sur la lame.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Kernok quand la manœuvre fut exécutée.

—C'est Lescoët qui nous rejoint, capitaine ; le bateau qui le porte a manqué de se laisser aborder, et nous l'eussions coulé comme une coquille de noix, si je n'avais fait venir son tribord, » répondit Zéli.

Le retardataire, qui était lestement sauté à bord, s'avança d'un air confus près de Kernok.

« Pourquoi as-tu autant tardé ?

—Ma vieille mère vient de mourir ; j'ai voulu rester jusqu'au dernier moment pour lui fermer les yeux.

— Ah ! dit Kernok ; puis se tournant vers son second : Faites régler le compte de ce bon fils. »

Et le second dit deux mots à l'oreille de Zéli, qui emmena Lescoët à l'avant du brick.

« Mon garçon, lui dit-il alors, en balançant une corde longue et mince, nous avons un os à ronger ensemble.

— Je comprends, dit Lescoët en pâlissant ; et combien ?

—Une misère.

—Mais encore ? on aime à savoir.

—Tu verras ; on ne te fera tort de rien ; d'ailleurs, tu compteras.

—Je me vengerai.

—Bah !... on dit toujours cela avant, et puis après, on n'y pense pas plus qu'à la brise de la veille. Allons, mon garçon, dépêchons ; car je vois le capitaine qui s'impatiente, et il pourrait vouloir me faire goûter de la même sauce. »

Et on attacha Lescoët sur une échelle de haubans, les bras élevés, le dos nu jusqu'à la ceinture.

« On est prêt, » dit maître Zéli.

Kernok fit un signe, la garcette siffla et retentit sur le dos de Lescoët. Jusqu'au sixième coup il se comporta fort décemment ; on n'entendait qu'une espèce de gémissement sourd qui accompagnait chaque coup de corde. Mais au septième le courage l'abandonna, et au fait il devait souffrir beaucoup, car chaque coup laissait sur son corps un sillon rouge qui devenait aussitôt bleu et blafard ; puis l'épiderme s'enleva, la chair était vive et saignante. Il paraît que la torture devint intolérable, puisqu'un état d'affaissement général remplaça l'irritation convulsive qui jusque-là avait soutenu Lescoët.

« Il se trouve mal, » dit Zéli, la garcette levée.

Alors M. Durand, le canonnier-chirurgien-charpentier du bord, s'approcha, tâta le pouls du patient ; puis, grimaçant une espèce de moue, il leva les épaules, et fit un mouvement significatif à maître Zéli.

La garcette joua de nouveau, mais le son qu'elle rendait n'était plus sec et éclatant comme lorsqu'elle retombait sur une peau lisse et polie, mais sourd et mat comme le bruit d'une corde qui frapperait une boue épaisse.

C'est qu'aussi le dos de Lescoët était à vif ; la peau tombait en lambeaux, à ce point que le maître mettait sa main devant ses yeux pour ne pas être éclaboussé par le sang qui jaillissait à chaque coup.

« Et vingt ! » dit-il avec un air de satisfaction mêlé de regret, comme une jeune fille qui donne à son amant le dernier des baisers qu'elle lui a promis.

Ou, si vous l'aimez mieux, comme un banquier qui compte sa dernière pile d'écus.

Toujours est-il qu'on emporta Lescoët sans qu'il donnât aucun signe de vie.

« Maintenant, dit Kernok, un bon emplâtre de poudre à canon et de vinaigre sur ces égratignures ; demain il n'y paraîtra plus. Puis s'adressant au maître timonier : Courez une bonne bordée au sud-ouest ; si l'on signale une voile, venez m'avertir. »

Et il descendit dans sa chambre, pour rejoindre Mélie.

VII.

..... Ce tumulte affreux, cette fièvre dévorante... c'est l'amour...

O. P.

Aver la morte innangi gli peche per mi.

PÉTRARQUE.

CARLOS ET ANITA.

La douce influence des climats méridionaux se faisait encore sentir, car le trois-mâts *le San-Pablo* se trouvait à la hauteur du détroit de Gibraltar. Poussé par une faible brise, toutes ses voiles étaient dehors, depuis le contre-catacoës jusqu'aux focs d'étai. Il venait du Pérou, et se rendait à Lisbonne sous pavillon anglais, ignorant la rupture de la France et de l'Angleterre.

L'appartement du capitaine était occupé par don Carlos Toscano et sa femme, riches négociants de Lima, qui avaient frété *le San-Pablo* à Calao.

On ne reconnaissait plus la chambre du navire, tant Carlos y avait déployé de luxe et d'élégance. Sur les parois nues et grises s'étendait une riche draperie qui, se séparant au-dessus des fenêtres, retombait en plis ondoyants. Le plancher était recouvert de nattes de Lima tressées d'une paille fine et blanche, et encadrées dans de larges dessins de couleurs tranchantes. De longues caisses de bois d'Akap rouge et poli contenaient des camélias, des jasmins du Mexique et des cactus aux feuilles épaisses. Puis, dans une belle volière de citronnier entourée d'un léger réseau d'argent, voltigaient des bengalis à la tête verte, aux ailes pourpres reflétées d'or, et de jolies perruches de Porto-Rico, toutes bleues, avec une aigrette orange et un bec noir comme l'ébène.

L'air était tiède et embaumé, le ciel pur, la mer magnifique; et sans le léger balancement que la houle imprimait au navire, on aurait pu se croire à terre.

Assis sur un riche divan, Carlos souriait à sa femme, qui tenait encore une guitare à la main.

« Brava! brava! mon Anita, s'écria-t-il, jamais on n'a mieux chanté l'amour.

— C'est qu'on ne l'a jamais mieux éprouvé, mon ange.

— Oui, et pour toujours... dit Carlos.

— Pour la vie... » dit Anita.

Et leurs bouches se rencontrèrent, et il la serra contre lui, dans une étreinte voluptueuse.

En tombant à leurs pieds, la guitare rendit un accord doux et harmonieux comme le dernier son d'un orgue.

Carlos regardait sa femme de ce regard qui va au cœur, qui fait frisonner l'amour, qui fait mal.

Et elle, fascinée par ce regard brûlant, murmurait, en fermant ses yeux appesantis : « Grâce !... grâce !... mon Carlos! »

Puis, joignant ses mains, elle glissa doucement aux pieds de Carlos, et appuya sa tête sur ses genoux ; de sorte que sa pâle figure était comme voilée par ses longs cheveux noirs; seulement ses yeux brillaient à travers, ainsi qu'une étoile au milieu d'un ciel sombre.

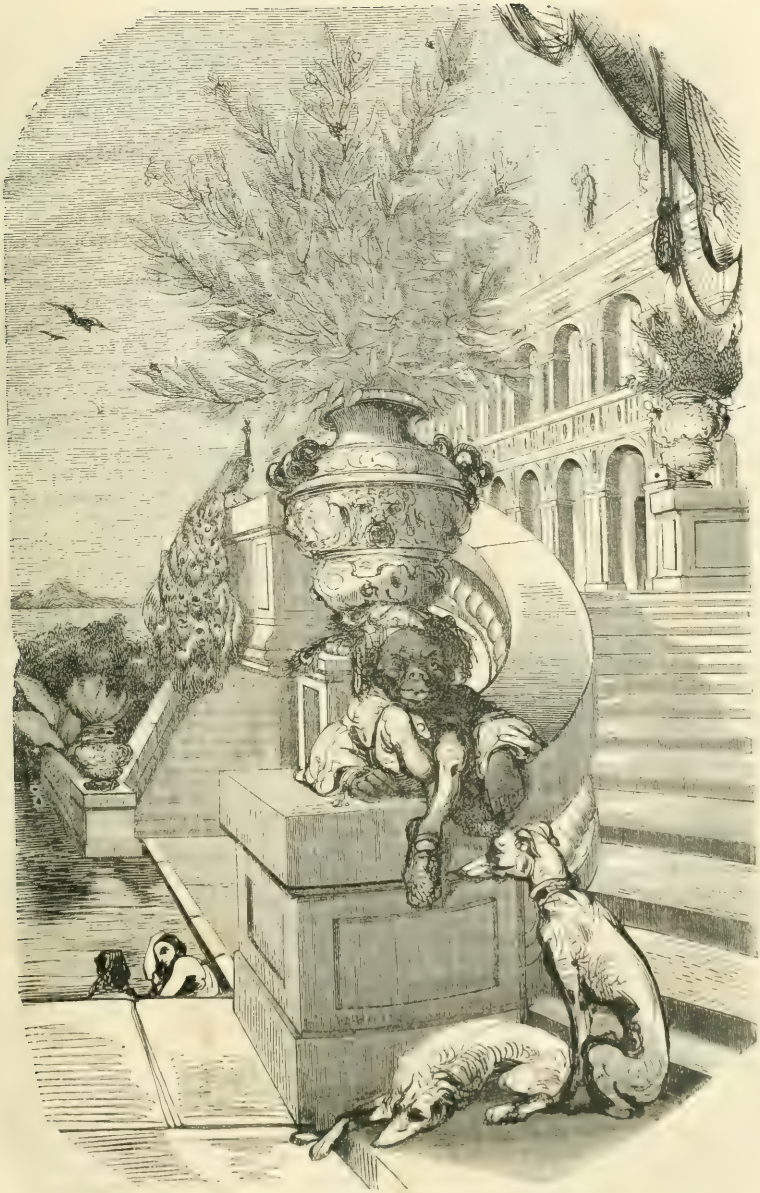
« Et tout cela est à moi, pensait Carlos, à moi seul au monde, et pour toujours! car nous vieillirons ensemble; les rides sillonneront aussi cette figure fraîche et veloutée; ces anneaux d'ébène s'arrondiront en boucles argentées, disait-il, en passant sa main dans la chevelure soyeuse d'Anita, et, vieille, vieille grand'mère, elle s'éteindra par un beau soir d'automne, au milieu de ses petits-enfants, et ses derniers mots seront: — Je te rejoins, mon Carlos. — Oh! oui, car je serai mort avant elle... Mais d'ici là, que d'avenir! que de beaux jours! Jeunes et forts, riches, heureux d'une conscience pure et du souvenir de quelques bienfaits, nous aurons revu notre belle Andalousie, Cordoue et son Alhambra, sa mosaïque d'or, ses portiques découpés à jour, son architecture aérienne. Nous aurons revu notre belle villa avec ses bois parfumés d'orangers et de lauriers roses, et ses bassins de marbre blanc où, quand les ombres du soir tombaient sur leurs eaux attiédies, ta sœur et toi vous cherchiez la fraîcheur pour vos membres lassés, sous la garde de José et de nos levriers fidèles.

— Et mon père... et la maison où je suis née... et la jalousie verte que je soulevais si souvent quand tu passais! reprit Anita, car son mari avait fini par penser tout haut, et la vieille église de San-Juan, où pour la première fois, pendant que j'étais à prier, ta bouche murmura à mon oreille : Mon Anita, je t'aime!... Et vois si la Vierge me protége! au moment où tu me disais : Je t'aime, je venais de lui demander ton amour, en promettant une neuvaine à Notre-Dame. Écoute, mon Carlos, dit-elle enfin, jure-moi, mon ange, que dans vingt ans nous dirons une autre neuvaine à Notre-Dame pour lui rendre grâces d'avoir béni notre union.

— Je te le jure, âme de ma vie! car dans vingt ans nous serons encore jeunes d'amour et de bonheur.

— Oh! oui, notre avenir est si riant, si pur, que... »

Elle ne put achever, car un boulet ramé, entrant en sifflant par la poupe, lui fracassa la tête, coupa



Nous aurons revu notre belle villa avec ses bois parfumés.

Carlos en deux, et brisa les caisses de fleurs et la volière.

Quel bonheur pour les bengalis et les perruches, qui se sauvèrent par les fenêtres en battant joyeusement des ailes!

VIII.

. . .Vil métal!
BURNS.

PRISE.

« Sacrebleu, le beau coup! Vois donc, maître Zéli... Le boulet est entré au-dessous du couronnement et est sorti par le troisième sabord de tribord. Mordieu, Mélie, tu fais merveille! »

Ainsi disait Kernok, une longue-vue à la main, et caressant la couleuvrine encore toute fumante qu'il venait de pointer lui-même sur *le San-Pablo*, parce que ce navire n'avait pas hissé assez vite son pavillon.

C'est ce boulet qui venait de tuer Carlos et sa femme.

« Ah! c'est heureux, reprit Kernok en voyant le pavillon anglais se dérouler peu à peu au bout de la corne du trois-mâts; c'est heureux, il se nomme... il dit de quel pays? mais je ne me trompe pas... un Anglais; c'est un Anglais, et le chien ose le signaler, et il n'a pas un canon à son bord!... Zéli, Zéli! cria-t-il d'une voix de tonnerre, fais larguer toutes les voiles du brick, border les avirons; dans une demi-heure, nous nagerons dans ses eaux. Vous, lieutenant, faites faire le branle-bas de combat, envoyez les hommes à leurs pièces, et distribuez les sabres et les piques d'abordage. »

Puis, s'élançant sur une caronade :

« Enfants! si je ne me trompe, ce trois-mâts arrive de la mer du Sud; à cette guibre courte et camarde, à cette rentrée, je reconnais un bâtiment portugais ou espagnol qui se rend à Lisbonne sous pavillon anglais, ignorant peut-être que la guerre est déclarée à l'Angleterre. Ça le regarde. Mais ce chien-là doit avoir des piastres dans le ventre. Nous allons voir, cordieu! Enfant, sa coque seule vaut vingt mille gourdes. Mais patience, *l'Epervier* étend ses ailes et va bientôt montrer ses ongles. Allons, enfants! nageons, nageons ferme! »

Et il animait de la voix et du geste les matelots qui, courbés sur les longs avirons du brick, doublaient la vitesse que lui donnait la brise.

D'autres marins s'armaient précipitamment de sabres et de poignards, et maître Zéli faisait en tous cas disposer les grapins d'abordage.

Kernok, lui, après avoir fait toutes ses dispositions, descendit dans le faux pont, et enferma Mélie, qui dormait dans son hamac.

On était prêt à bord de *l'Épervier* : le capitaine du malheureux *San-Pablo*, reconnaissant le brick de Kernok pour un bâtiment corsaire, tout en gémissant du malheur arrivé à son bord, avait hissé le pavillon anglais, espérant se mettre sous sa protection.

Mais quand il vit la manœuvre de *l'Épervier*, dont la marche était encore hâtée par de longs avirons, il n'eut plus de doute et comprit qu'il était tombé sous le vent d'un ennemi.

Fuir était impossible. A la faible brise qui soufflait par rafales avait succédé un calme plat, et les avirons du pirate lui donnaient un avantage de marche positif. Il ne fallait plus songer à se défendre. Que pouvaient faire les deux mauvais canons du *San-Pablo* contre les vingt caronades de *l'Épervier* qui ouvraient leurs gueules menaçantes?

Le prudent capitaine mit donc en panne, attendit l'événement, ordonna à son équipage de se prosterner à genoux, et d'invoquer san Pablo, le patron du navire, qui ne pouvait manquer de manifester sa puissance dans une telle occasion.

Et, suivant l'exemple du capitaine, l'équipage dit un *Pater*.

Mais *l'Epervier* avançait toujours...

Deux *Ave*.

On entendait déjà le bruit de ses avirons, qui battaient les flots en cadence...

Cinq *Credo*.

« *Vale me dios!* » c'était la voix, la grosse et terrible voix de Kernok qui résonnait aux oreilles des Espagnols.

« Oh! oh! disait le pirate, il met en panne; il amène son pavillon, le gredin est souventé; il est à nous! Zéli, fais mettre en travers, armer la chaloupe et le grand canot; je vais aller faire *causette* à son bord. »

Et Kernok, passant des pistolets dans sa ceinture, s'armant d'un large coutelas, fut d'un bond dans l'embarcation.

« Et si c'est une ruse, si le trois-mâts fait un seul mouvement, cria-t-il au lieutenant, faites force d'avirons, et venez vous embosser à longueur de gaffe. »

... Dix minutes après, Kernok sautait sur le pont du *San-Pablo*, ses pistolets à la main, son sabre entre ses dents.

Mais il poussa un tel éclat de rire que sa bonne lame tomba de sa bouche. S'il riait tant, c'était de voir le capitaine espagnol et son équipage agenouillés devant une statue grossière de saint Paul et se frappant la poitrine à coups réitérés. Le capitaine surtout baisait une relique avec une ferveur toujours croissante, en murmurant :

« San Pablo, *ora pro nobis...* »

San Pablo ne pria point, hélas!

« Finis tes singeries, vieux corbeau, dit Kernok, quand il eut assez ri, et mène-moi à ton nid!

— Senor, *no entiendo*, répondit en frissonnant le malheureux capitaine.

— Ah! c'est vrai, dit Kernok, tu n'entends pas le français.»

Or, comme Kernok possédait de toutes les langues vivantes juste ce qui était relatif et nécessaire à sa profession, il reprit avec aménité :

« *El dinero, compadre.* » (L'argent, compère.)

Et l'Espagnol essaya de balbutier encore un *no entiendo.*

Mais Kernok, qui était au bout de son instruction, remplaçant le dialogue par la pantomime, lui mit sous le nez le canon de son pistolet.

A cette invitation, le capitaine poussa un profond, un douloureux, un poignant soupir, et fit signe au pirate de le suivre.

Quant au reste de l'équipage du *San-Pablo*, les matelots du brick l'avaient garrotté pour n'être pas distraits dans leurs opérations.

L'entrée de la soute, où était déposé l'argent de don Carlos, se trouvait sous la natte qui couvrait le plancher. Aussi Kernok fut-il obligé de passer par la chambre où gisaient les restes sanglants des deux époux. Le pauvre capitaine détourna la vue et passa la main sur ses yeux.

« Tiens, dit Kernok en poussant le cadavre du pied, voilà l'ouvrage de Mélie. Morbleu, quelle besogne! Ah ça? mais *el dinero... el dinero*, compère, c'est l'important. »

Ils ouvrirent la soute; alors Kernok fut sur le point de se trouver mal à la vue d'une centaine de tonneaux cerclés en fer, sur chacun desquels on lisait 20,000 piastres. (50,000 fr.)

« Est-il possible! s'écria-t-il. Quatre, cinq... peut-être dix millions!»

Et dans sa joie il embrassait son second, il embrassait les matelots, il embrassait le capitaine espagnol, il embrassait tout le monde, tout, jusqu'aux cadavres sanglants de Carlos et d'Anita! . . . .

. . . . . .

Deux heures après, une embarcation conduisait à bord de *l'Épervier* les cinq dernières tonnes d'argent, reste des dépouilles du trois-mâts marchand, où Kernok avait laissé dix hommes de garnison, l'équipage espagnol garrotté sur le pont, et le capitaine attaché au grand mât.

« Enfants, dit Kernok, je vous donne ce soir comme on dit *noces et festin*, et puis une surprise, si vous êtes sages.

— Morbleu! sacrebleu! capitaine, nous serons sages, sages comme des vierges, » répondit maître Zéli en faisant l'agréable.

IX.

Hic chorus ingens
... Colit orgia.
AVIENUS.

ORGIE.

« Du vin, sacrebleu! du vin! »

Les bouteilles se choquent, les flacons se brisent, les jurements et les chants éclatent de toutes parts.

C'est tantôt le bruit sourd que fait un pirate aviné en tombant sur le pont, tantôt la voix chevrotante de ceux qui tiennent encore leur verre à la main et de l'autre se cramponnent à la table.

« Du vin! ici, mousse, du vin, ou je t'assomme!»

Et il y en a qui luttent entre eux, pied contre pied, front contre front. Ils s'étreignent, ils s'enlacent; l'un glisse, tombe; un os crie et rompt, et les imprécations remplacent le rire.

Il y en a qui sont couchés saignants, le crâne ouvert, aux pieds de gais compagnons qui détonnent une délirante chanson bachique.

Il y en a qui, dans le dernier degré de l'abrutissement et de l'ivresse, s'amusent à écraser entre deux boulets la main d'un matelot ivre mort.

Et il y a une foule d'autres jeux encore.

Les gémissements, les cris de rage et de folle joie se confondent et s'accouplent.

Le pont est rougi! de vin ou de sang... Qu'importe! le temps fuit rapide à bord de *l'Epervier* : tout est folie, entraînement, délire. Allez, allez, jouissez de la vie; elle est courte. Les jours mauvais sont fréquents : qui sait si aujourd'hui aura pour vous un lendemain? Amusez-vous donc, corbleu! saisissez le plaisir en tout et partout.

Non ce plaisir frêle, décent, aux ailes d'or et d'azur, qui ressemble à une jeune fille douce et timide, ce plaisir délicat qui aime à secouer sa tête fraîche et blonde devant les mille glaces d'un boudoir, ou à effleurer du bout de ses lèvres roses une coupe remplie d'une liqueur glacée! Ce sybarite enfin, qui ne veut autour de lui que fleurs, parfums et pierreries, femmes jeunes et vives, musique mélodieuse et vins exquis! Non, sacrebleu! mais ce plaisir robuste et carré, à l'œil de satyre, au nez de dénon, qui hante les tavernes et les tripots, boit et s'enivre, maud et déchire, frappe et tue, puis se roule et se tord au milieu des débris d'un repas grossier en poussant un éclat de rire qui ressemble au râlement d'un chacal.

Allez, allez, jouissez de la vie : elle est courte, vous dis-je! Donc on jouissait de la vie à bord de *l'Epervier*.

Il était nuit close : les fanaux qui garnissaient les

bastingages répandaient une vive clarté sur le pont du navire, que Kernok avait fait garnir de tables pour fêter son heureuse capture.

Au repas succédait le divertissement. Le mousse Grain-de-Sel, après s'être frotté de goudron de la tête aux pieds, avait trouvé bon de se rouler dans un sac de plumes, et, sorti de là, il ressemblait assez à un volatile à deux pieds et sans ailes.

Et quel plaisir de le voir gambader, tourner, sauter, danser, voltiger, enhardi par les applaudissements de l'équipage, et excité par les coups de corde que maître Zéli lui administrait de temps en temps pour entretenir sa souplesse.

Mais un drôle de corps, un plaisant, un Allemand, je crois, voulant rendre la fête complète, approcha une mèche enflammée de l'aigrette d'étoupe qui se balançait avec grâce sur le front de Grain-de-Sel.

Puis, le feu se communiquant de l'étoupe aux cheveux, des cheveux aux plumes, l'acrobate improvisé, le malheureux Grain-de-Sel, absorba tant de calorique, que sa peau se fendit et craqua sous une enveloppe enflammée.

Pour le coup, on riait aux larmes à bord de *l'Épervier*. Pourtant, comme le mousse poussait des cris affreux, une bonne âme, une âme compatissante, car il y en a partout, le prit et le jeta à la mer en disant :

« Je vais l'éteindre. »

Heureusement Grain-de-Sel nageait comme un saumon ; il se plut même à prolonger son bain, qui le rafraîchit beaucoup, se promena autour du brick comme un triton ou une naïade, puis y entra au moyen d'un cordage qui lui fut jeté par le sabord d'arcasse, en disant avec son stoïcisme accoutumé :

« J'aime bien mieux ça que d'être brûlé vif : mais je me suis tout de même joliment amusé ! »

On entendit un coup de pistolet, puis un cri perçant sortit de la chambre de Kernok ; Zéli s'y précipita ; c'était un rien, une misère !

Figurez-vous que Kernok, un peu échauffé par le grog, avait beaucoup vanté son adresse à Mélie.

« Je te parie, lui disait-il, que d'un coup de pistolet je te fais sauter le couteau que tu tiens à la main. »

Mélie ne doutait pas de l'habileté de son amant; mais, ne se souciant pas de l'épreuve, elle avait éludé la proposition.

« Lâche ! lui avait crié Kernok. Eh bien! pour t'apprendre, je vais t'enlever ton verre. » Et, ce disant, il s'était armé d'un pistolet, et le verre de Mélie, brisé par la balle, avait volé en éclats.

Quand Zéli entra, Kernok, renversé en arrière, le pistolet encore à la main, riait de la frayeur de Mélie, qui, pâle et tremblante, s'était réfugiée dans un coin de la chambre.

« Eh bien ! Zéli, dit le pirate ; eh bien ! mon vieux loup de mer, tes demoiselles s'amusent-elles bien là-haut ?

— Je vous en réponds, capitaine; mais ces dames attendent la surprise.

— La surprise? Ah ! c'est vrai ; écoute... »

Et il dit deux mots à l'oreille de Zéli. Celui-ci recula d'un air étonné, ouvrant sa large bouche.

« Comment... vous voulez ?...

— Certes, je le veux. N'est-ce pas une surprise !...

—Et une fameuse, qui sera drôle encore !... J'y vais, capitaine. »

Kernok monta bientôt sur le pont avec Mélie. A son aspect, ce furent de nouveaux cris de joie.

« Hourra pour le capitaine Kernok ! hourra pour sa femme ! hourra pour *l'Épervier !* »

Une fusée partit du *San-Pablo*, qui était en panne à deux portées de fusil du brick. Elle décrivit sa courbe et retomba en pluie de feu.

« Capitaine, voyez donc cette fusée, dit le lieutenant.

— Je sais ce que c'est, mon brave. Allons, allons, enfants, faites circuler le rhum et le genièvre. Un verre à moi, un verre à ma femme. »

Mélie voulut refuser ; mais comment résister à son doux ami ?

« Vivent les camarades et les braves enfants du capitaine de *l'Épervier !* dit Kernok après avoir bu.

— Hourra! » reprit l'équipage d'une voix forte et sonore.

L'orgie était alors à son comble. Les matelots s'étaient pris par la main, et tournoyaient avec rapidité tout autour du pont en chantant à tue-tête les refrains les plus obscènes et les plus crapuleux.

Bientôt maître Zéli accosta à bâbord, ramenant à bord du *San-Pablo* les dix hommes que Kernok y avait laissés momentanément.

Il ne restait plus à bord du navire espagnol que son équipage, lié et garrotté sur le pont.

« Tout est prêt, dit Zéli. Quand la seconde fusée partira, capitaine, c'est que la mèche aura atteint...

— C'est bien! répondit Kernock en l'interrompant. Enfants, je vous ai promis une surprise, si vous vous conduisiez bien. Votre sagesse et votre modération ont dépassé mon attente; vous allez en être récompensés. Vous voyez ce trois-mâts espagnol, gréé et équipé comme il l'est, il vaut bien... trente mille piastres; je le paie quarante mille, moi, enfants! je l'achète sur ma part de prise, afin d'avoir le plaisir d'offrir à l'équipage de *l'Épervier* un feu d'artifice avec accompagnement de musique. Tenez, voici le signal. Allons, prenez vos places! »

Et tout l'équipage, du moins ceux qui étaient en état de monter et de voir se groupèrent dans les hunes et dans les haubans.

La seconde fusée étant sortie du *San-Pablo*, le feu commençait à s'y développer...

C'était la surprise que Kernok ménageait à son équipage; il avait envoyé maître Zéli à bord du navire espagnol, pour retirer le peu de poudre qui pouvait y rester, et disposer des matières combustibles dans la cale et dans le faux pont, puis garrotter le plus solidement possible les malheureux Espagnols qui ne se doutaient encore de rien.

C'était donc *le San-Pablo* qui brûlait; la nuit était noire, l'air calme, la mer comme un miroir.

D'abord une fumée épaisse et bitumineuse sortit par les panneaux du navire avec une nuée d'étincelles.

Et un cri perçant..., affreux..., qui retentit au loin, s'élança de l'intérieur du *San Pablo*; car son équipage voyait à quel sort il était réservé.

« Voilà déjà la musique, dit Kernok.

— Ils chantent diablement faux, » répondit Zéli.

Bientôt la fumée se colora davantage, devint d'un rouge vif, et fit enfin place à une colonne de flamme qui, s'élevant en tourbillonnant du grand panneau, projeta sur les eaux un long reflet couleur de sang.

« Hourra! » cria l'équipage du brick.

Puis l'incendie s'augmenta; le feu, sortant de trois panneaux à la fois, se joignit et s'étendit comme un vaste rideau enflammé, sur lequel la mâture et les cordages du *San-Pablo* se dessinaient en noir.

Alors aussi les cris des Espagnols, garrottés au milieu de cette fournaise ardente, devinrent si atroces, que les pirates, comme malgré eux, poussèrent des hurlements sauvages pour étouffer la voix déchirante de ces malheureux.

L'incendie était alors dans toute sa force. Bientôt les flammes s'attachèrent au gréement, et coururent le long de tous les cordages; les mâts, n'étant plus soutenus par les haubans, craquèrent et tombèrent sur le pont avec un fracas effroyable; des manœuvres en feu pendaient de tous côtés, et cet immense foyer de lumière paraissait d'autant plus éclatant que la nuit était plus sombre.

Les Espagnols ne criaient plus...

Tout à coup la flamme faisant une large trouée dans un des flancs du navire, et le grand mât s'abattant du même côté, *le San-Pablo* donna une forte bande, se pencha sur tribord, et l'eau entra en bouillonnant dans la cale.

Peu à peu le corps du navire s'abîma. Déjà il n'avait plus hors de l'eau que son mât d'artimon, seul resté debout, isolé sur l'eau, et qui flamboyait comme une torche funèbre... Puis, le bas mât disparut; le mât de hune éleva encore un moment son brandon enflammé; mais bientôt l'eau frémit autour, et l'on ne vit plus qu'une légère fumée rougeâtre, puis plus rien... rien... que l'immensité... la nuit...

« Tiens! déjà fini, dit Kernok; *le San-Pablo* nous a volé notre argent.

— Vive le capitaine Kernok, qui donne d'aussi belles fêtes à son équipage! cria Zéli.

— Hourra! » répondit l'équipage.

Et les pirates, fatigués, se jetèrent sur le pont; Kernok laissa *l'Épervier* en panne jusqu'au point du jour, et alla goûter quelques instants de repos avec cette satisfaction intérieure d'un homme opulent qui regagne sa chambre à coucher à la fin d'une fête somptueuse qu'il vient de donner.

Puis le pirate murmura en s'assoupissant : « Ils doivent être contents, car j'ai fort bien fait les choses : un navire de trois cents tonneaux et trois douzaines d'Espagnols! c'est honnête. Il ne faut pourtant pas qu'ils s'y habituent; c'est bon de temps en temps, parce qu'après tout... il faut bien rire un peu... »

X.

Away .. Away.
BYRON.

.. En avant! en avant!

CHASSÉ.

Tout dormait à bord de *l'Épervier*; Mêlie seule était montée sur le pont, agitée par une vague in-

quiétude. Quoique la nuit fût encore sombre, une lueur blafarde, qu'on apercevait à l'horizon, annonçait l'approche du crépuscule. Bientôt de larges bandes d'un rouge vif et doré sillonnèrent le ciel, les étoiles pâlirent, disparurent, le soleil commença de poindre, puis s'éleva lentement sur les eaux bleues et immobiles de l'Océan, qu'il sembla couvrir d'un voile de pourpre.

Le calme était toujours aussi plat; le brick restait en panne sous ses amures de la veille. Mélie rêvait assise sur le banc de quart, sa tête cachée entre ses deux mains; mais lorsqu'elle la releva, le jour, déjà assez élevé, lui permettait de distinguer les objets qui l'entouraient; elle frémit d'horreur et de dégoût.

C'étaient des matelots couchés au milieu des pots et des débris du repas de la veille; c'était le désordre le plus complet : les boussoles renversées, les manœuvres et les cordages confusément mêlés, des armes et des verres en éclats, des tonneaux défoncés laissant couler sur le pont des flots de vin et d'eau-de-vie... Ici de braves compagnons endormis, les bras jetés de çà et de là, étreignaient encore une bouteille dont il ne restait que le goulot, semblables à ces fiers Cordovans qui, morts, gardaient pourtant au poing le tronçon d'une dague. Là un pirate dormait le cou passé sous la roue du gouvernail, de sorte qu'au moindre mouvement de rotation il devait avoir la tête écrasée.

Un vrai lendemain d'orgie, et d'orgie de pirates encore!

Mélie commença par bénir la Providence de ce qu'elle avait protégé avec tant de sollicitude toute cette honnête société que le brick berçait sur les eaux; car, grâce à l'incurie qui régnait à bord pour le moment, si une tempête se fût élevée pendant la nuit, c'était fait de *l'Épervier* et de Kernok, et de l'équipage, et des dix millions. Quel dommage!!!

Aussi voulut-elle prier. La pauvre fille trouvait à bord si peu d'occasion d'élever son âme vers le Créateur! Pour prier elle s'agenouilla, et tourna involontairement les yeux vers cette ligne vaporeuse et bleuâtre qui ceint l'horizon; mais elle ne pria pas. Son regard devint fixe, et s'attacha sur un point d'abord incertain, mais que bientôt elle parut mieux distinguer; enfin, portant la main au-dessus de ses sourcils pour isoler davantage les rayons visuels, elle resta un instant contemplative, puis ses traits prirent une vive expression de crainte, et en deux bonds elle fut dans la chambre de Kernok.

« Tu es folle, disait le pirate en montant sur le pont d'un pas lourd et encore aviné; mais si tu m'as éveillé pour rien...

— Tenez, répondit Mélie en lui présentant une longue-vue d'une main, tandis que de l'autre elle désignait un point blanc qui se voyait à l'horizon.

— Sacrebleu! » dit Kernok après avoir regardé attentivement, et il porta vivement la lunette à son œil gauche.

« Mille tonnerres! »

Et il frotta le verre de l'instrument, comme pour s'assurer qu'il voyait bien et clairement, et que nulle illusion d'optique ne le trompait. Il ne se trompait pas!

. . . . . .

(Ici un crescendo de tout ce que vous pourrez choisir de plus vigoureusement imprécatif dans le glossaire d'un pirate.)

A peine ce torrent de malédictions et de jurements était-il débordé, que Kernok s'arma d'un anspek. Un anspek est un morceau de bois long de cinq à six pieds et de quatre pouces carrés. Ce jouet de chêne sert à manœuvrer l'artillerie du bord. Kernok changea provisoirement cette destination, car il employa le sien à réveiller son équipage. Or, les coups d'anspek, glorieusement accompagnés de jurons à faire foudroyer le brick, plurent dru comme grêle, tantôt sur le pont, tantôt sur les matelots endormis. Aussi, quand la ronde du capitaine fut terminée, tous ses hommes étaient à peu près debout, se frottant les yeux, la tête ou le dos, et demandaient, en faisant d'effroyables bâillements :

« Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Ce qu'il y a! cria Kernok d'une voix de tonnerre; ce qu'il y a, chiens de roupilleurs que vous êtes! Un navire de guerre, une corvette anglaise faisant force de voiles pour nous atteindre... Une corvette qui a sur *l'Épervier* l'avantage de la brise; car le vent fraîchit là-bas, et il ne nous arrivera qu'avec cet Anglais, que la foudre écrase! »

Et tous les yeux se tournaient vers le point que Kernok désignait du bout de sa longue-vue.

« Huit, dix, quinze sabords! s'écria-t-il; une corvette de trente canons; c'est gentil; et de l'escadre bleue, encore! »

Il appela Zéli.

« Écoute, Zéli, il ne s'agit pas ici de lanterner; fais border les avirons, mettre tout en ordre le plus vite possible; virons de bord et gagnons le large : *l'Épervier* n'a pas le bec et les ongles assez durs pour s'amuser à une telle proie. »

Puis il embouche son porte-voix.

« Chacun à son poste pour larguer les huniers et les perroquets! Range à larguer les catacoës et les contre-catacoës, à gréer les bonnettes hautes et basses; et vous, mes garçons, courbez-vous sur vos avirons; si nous pouvons prendre de l'air, *l'Épervier* n'aura rien à craindre. Vous savez, morbleu! que nous avons dix millions à bord. Ainsi, choisissez, ou d'aller moisir dans les pontons, ou de retourner à Saint-Pol, vos ceintures pleines, boire le grog et faire danser les filles. »

L'équipage de Kernok le comprit parfaitement; l'alternative était inévitable : aussi, grâces aux voiles dont il était chargé, à ses vigoureux rameurs, *l'Épervier* commença à filer trois nœuds.

Mais Kernok ne s'abusait pas sur la marche de son brick; il voyait bien que la corvette anglaise avait sur lui un avantage réel, puisqu'elle venait avec le vent. Aussi, en prudent capitaine, le pirate fit faire branle-bas de combat, ouvrir la soute aux poudres, garnir les parcs à boulets, apporter sur le pont les piques et les haches d'abordage, veillant à tout avec une activité incroyable et semblant se multiplier.

La corvette anglaise avançait, avançait toujours...

Kernok fit appeler Mélie, et lui dit : « Chère amie, le four chauffera probablement; tout à l'heure, tu vas descendre dans la cale, t'y blottir, et ne pas plus bouger qu'un canon sur son affût. Ah!... à propos, si tu sens le brick tourbillonner et descendre, c'est que nous coulerons à fond. Tu comprends bien... nous coulerons, et attends-toi plutôt à voir cela qu'un marsouin fumer sa pipe. Allons, pas de larmes, embrasse-moi vite, et que je ne te voie plus qu'après la danse, si je n'y laisse pas ma peau. »

Mélie devint tellement pâle, que vous l'eussiez prise pour une statue d'albâtre. « Kernok, laissez-moi près de vous, » murmura-t-elle, et elle jeta ses deux bras autour du cou du pirate, qui tressaillit un instant, puis la repoussa.

« Va-t'en, lui cria-t-il, va-t'en.

— Kernok... que je veille sur tes jours! dit-elle en s'attachant à ses pieds.

— Zéli, délivre-moi de cette folle, et descends-la à fond de cale, » reprit le pirate.

Et comme on allait se saisir de Mélie, elle se dégagea violemment, s'approcha de Kernok, le teint animé, l'œil étincelant.

« Au moins, lui dit-elle, prends ce talisman, porte-le; il protégera tes jours pendant le combat : son effet est certain; c'est ma vieille grand'mère qui me l'a donné. Ce charme magique est plus fort que la destinée... Crois-moi, porte-le »

Et elle tendait à Kernok un petit sachet rouge suspendu à un cordon noir.

« Emmène cette folle, dit Kernok en haussant les épaules. Ne m'as-tu pas entendu, Zéli? à la cale.

— Si tu meurs, que ce soit donc par ta volonté; mais au moins je partagerai ton sort. Rien, plus rien maintenant ne protége mes jours; je redeviens femme comme tu es homme, s'écria Mélie, qui jeta le sachet dans les flots.

— Bonne fille, tout de même! » dit Kernok en la suivant des yeux, pendant que deux matelots la descendaient dans le faux pont au moyen d'une chaise fixée à une longue corde.

Et la corvette anglaise approchait, approchait toujours...

Zéli s'avança près de Kernock.

« Capitaine, l'Anglais nous gagne!

— Je le vois, sacrebleu, bien, vieille bête! nos avirons ne font rien, ils fatiguent inutilement nos hommes; fais-les déborder, charger les caronades à deux boulets, placer les grappins d'abordage, mettre les pierriers dans les hunes, car nous allons en découdre, et il n'y a pas à tergiverser. Fais amener aussi des perroquets et hâler bas les bonnettes : si la brise fraîchit, nous nous battrons sous nos huniers; c'est la meilleure allure de *l'Épervier*. »

Quand la manœuvre fut exécutée. Kernok harangua son équipage ainsi qu'il suit :

« Enfants, voici une corvette qui a les reins solides; elle serre de si près *l'Epervier* que nous ne pouvons espérer de gagner au vent : d'ailleurs, il n'en fait pas. Si nous sommes pris, nous irons droit aux pontons; si nous nous rendons, ce sera tout de même; combattons donc en braves matelots, et peut-être qu'en faisant feu, comme dit monsieur le curé, de quatre pattes et de la queue, nous nous en retirerons avec nos culottes. Mordieu! mes garçons, *l'Epervier* a bien coulé un grand trois-mâts sarde sur les côtes de Sicile après deux heures de combat : pourquoi craindrait-il cette corvette à pavillon bleu? Songez aussi que nous avons dix millions à conserver. Cordieu! enfants, dix millions ou les pontons! »

L'effet de cette péroraison fut péremptoire, et tout d'une voix l'équipage cria : « Hourra! Mort aux Anglais! »

La corvette se trouvait alors si proche que l'on distinguait parfaitement ses amures et son gréement.

Tout à coup une légère fumée s'éleva à son bord, un éclair brilla, un bruit sourd retentit, et un boulet siffla en passant près du beaupré de *l'Epervier*.

« La corvette commence à parler, dit Kernok; c'est notre pavillon qu'elle veut voir, la curieuse!

— Que faut-il hisser? demanda maître Zéli.

— Ceci, dit Kernok, car il faut être galant. »

Et il poussa du pied une vieille souquenille de matelot toute tachée de goudron et de vin.

« C'est drôle, » dit le maître, et le haillon se guinda majestueusement en haut de la drisse.

On croit que la plaisanterie parut fadée à bord de la corvette, car deux coups de canon en partirent presque au même instant, et les boulets hachèrent en quelques endroits le gréement de *l'Epervier*.

« Oh! oh! nous nous tachons, la belle, tu fais la bégueule, dit Kernock. A moi, Mélie! » et il s'allongea sur la couleuvrine qu'il avait baptisée de ce nom, visa, pointa. « A toi l'Anglaise! » et il fit jouer la batterie.

« Bravo! s'écria-t-il quand la fumée de l'amorce fut dissipée et qu'il put voir l'effet de son coup, bravo!... Vois donc, Zéli, déjà son perroquet de fouque en pantène! Ça promet, ça promet, garçon: mais c'est quand *l'Épervier* va lui chatouiller les flancs avec ses griffes d'abordage que l'Anglaise va rire!

— Hourra! hourra! » cria l'équipage.

La corvette ne riposta pas au boulet de Kernok, répara son avarie au plus vite, et laissa porter en plein sur le corsaire. . . . . .

. . . . . .

Alors elle en était tellement près qu'on entendait la voix et le commandement des officiers anglais.

« Enfants, à vos pièces! dit Kernok en se précipitant sur son banc de quart, le porte-voix à la main; à vos pièces, et sacredieu! ne faites pas feu avant le commandement!

XI.

L'abordage!... l'abordage!
On se suspend au cordage.
On s'élance des haubans.
VICTOR HUGO, *Navarin*

COMBAT.

« Maître Durand! des boulets!! Maître Durand, il vient de se déclarer une voie d'eau dans la fosse aux lions. Maître Durand, ma tête, mon bras, tenez, voyez comme ça saigne! » Et le nom de maître Durand, le canonnier-chirurgien-charpentier de bord, retentissait depuis le pont jusqu'à la cale, dominant le bruit et le tumulte inséparables d'un combat aussi acharné que celui qui se livrait entre le brick et la corvette; et de fait, à chaque volée qu'il envoyait, *l'Épervier* tremblait et craquait dans sa membrure comme s'il eût été sur le point de s'entr'ouvrir.

« Maître Durand, des boulets! La voie d'eau! Ma jambe! répétaient les voix confuses et pressées.

— Mais, sacredieu! un instant; je ne puis pas tout faire! des boulets à envoyer en haut, une avarie à réparer en bas, vos blessures à regarder... il faut commencer par le plus pressé, et puis on s'occupera de vous, tas de braillards, car à quoi êtes-vous bons maintenant? vous êtes aussi inutiles qu'une vergue sans voiles et sans ralingues.

— Maître! des boulets! vite des boulets!

— Des boulets! vrai Dieu! quels coups! si on joue cet air-là encore pendant un quart d'heure, nous serons à sec de gargousses. Tenez, enfants, et ménagez-les; ce sont les dernières.»

Alors M. Durand quitta le sac du canonnier pour prendre le maillet du calfat, et se précipita dans la fosse aux lions, afin d'arrêter la voie d'eau.

« Sacrebleu! je souffre bien, » dit maître Zéli.

Il était étendu par terre dans le faux pont, à peine éclairé par un fanal soigneusement fermé; sa cuisse droite ne pendait plus qu'à un seul lambeau, la gauche avait été entièrement emportée.

Autour de lui gémissaient d'autres blessés, jetés pêle-mêle sur le plancher en attendant que M. Durand pût quitter le maillet pour le couteau.

« Sacrebleu! j'ai soif, continua maître Zéli; je me sens faible. C'est à peine si j'entends nos canons parler : est-ce qu'ils sont enrhumés? »

Au contraire, les bordées étaient plus nourries et plus éclatantes que jamais : c'est que l'audition de maître Zéli était déjà affaiblie par les approches de la mort.

« Oh! j'ai soif, dit-il encore, et froid, moi qui avais si chaud tout à l'heure!..... Puis, s'adressant à un confrère : Fais donc attention, toi, eh... le Polonais, qu'est-ce que tu as à te roidir comme ça? Oh! cré coquin! est-il laid? Tiens, voilà ses yeux blancs! »

C'en était un qui expirait dans les dernières convulsions de l'agonie.

« Durand, viens donc, cordieu! cria de nouveau Zéli; viens voir ma jambe, mon vieux!

— Je suis à toi dans l'instant; un coup de maillet encore, et l'avarie que nous avions à la flottaison ne paraîtra pas plus que la trace d'un aviron sur l'eau. Allons, à ton tour; ah ça! nous nous sommes donc cognés?

— Un peu, » répondit Zéli.

M. Durand décrocha le fanal et l'approcha de maître Zéli, qui grimaça une espèce de sourire, tout fier de la surprise de M. Durand.

« Tiens, tiens, tiens..., dit le chirurgien-charpentier-canonnier, où est donc ton autre jambe, farceur?

— Là-haut, sur le gaillard d'avant, encore, peut-être... Allons, débarrasse-moi de celle ci, car elle me gêne. On dirait qu'on m'a attaché un boulet de trente-six au pied. Oh! j'ai soif, toujours soif! »

Tout en examinant la jambe de maître Zéli, M. Durand secoua trois ou quatre fois la tête, sifflota fort bas, il est vrai, l'air du *Bouton de rose*, puis finit par dire : « Tu es f....., mon vieux!

— Ah! bah! mais là, bien sûr!

— Oh! sûr.

— Alors, si tu es un brave garçon, prends mon pistolet et casse-moi la tête.

— J'allais te le dire.

— Merci.

— Tu n'as pas de commission avant?

— Non. Ah! si : tiens, voilà ma montre; tu la donneras à Grain-de-Sel.

— Bien. Allons...

— Ah! j'oubliais, si le capitaine ne crève pas là-

haut comme un mousquet, dis-lui de ma part qu'il a commandé comme un brave.

— Bien. Voyons...

— Ainsi, tu crois que je suis ce qui s'appelle...

— Oui, foi d'homme, et tu penses bien que je ne voudrais pas faire une farce à un ami.

— C'est vrai. Malgré ça, c'est vexant tout de même... Brrr. Quel froid! je ne puis presque plus parler... il me semble que ma langue est aussi lourde qu'un morceau de plomb. Tiens, ça tourne... Adieu, vieux. Encore une poignée de main... Allons, y es-tu?

— Oui.

— Ah çà! ne me manque pas! Feu! me v'la guéri... »

Il tomba.

« Pauvre b..., » dit M. Durand. Ce fut l'oraison funèbre de maître Zéli.

(Le Mousse reçut un soufflet à assommer un rhinocéros.

M. Durand aurait peut-être désiré terminer toutes ses opérations aussi cavalièrement; mais ses autres clients, effrayés de la violence du topique, qui avait pourtant si bien réussi à maître Zéli, préférèrent des emplâtres d'étoupe et de graisse que l'honnête docteur appliquait indistinctement à tout et pour tout avec un supplément de consolations pour les mourants. C'était tantôt : « Bah! après nous la fin du monde; » ou bien encore : « La prochaine campagne devait être rude, l'hiver froid, le vin mauvais; » et une foule d'autres gracieusetés destinées à adoucir les derniers moments de ces pauvres pirates, qui avaient le souci de quitter une honorable existence sans trop savoir où ils allaient.

M. Durand fut interrompu brusquement, au milieu de ses soins spirituels et temporels, par Grain-de-Sel, qui tomba comme une bombe au milieu de sept agonisants et de onze morts.

« Viens-tu gâter ma besogne, chien! dit le docteur; et le mousse reçut avec cette admonition un soufflet à assommer un rhinocéros.

— Non, maître Durand, non, au contraire, on demande des gargousses là-haut, car on vient d'envoyer la dernière volée; c'est la corvette anglaise qui tient bon, tout de même; elle est rase comme un ponton, et elle fait un feu qu'on ne s'y voit pas... Ah! Et puis j'ai eu un doigt emporté par un biscaïen. Tenez, donc, maître Durand.

— Veux-tu pas que je perde mon temps à regarder ton égratignure, gredin, chien!

— Merci, monsieur Durand; le fait est qu'il vaut mieux ça qu'un bras de moins, dit Grain-de-Sel en entortillant à la hâte son tronçon de doigt dans de l'étoupe. Mais tenez, ajouta-t-il, voilà une pratique qui vous arrive, maître. »

C'était un blessé qu'on descendait dans le faux pont; comme il était mal attaché, il tomba, et s'acheva sur le panneau.

« Encore un de guéri, » dit maître Durand, qui était absorbé, pensant à remédier au manque de boulets.

« Des gargousses!... en haut des gargousses! crièrent plusieurs voix avec un accent de terreur.

— Sacrebleu! quand on devrait charger les caronades avec des mousses, on fera feu sur l'Anglaise! s'écria maître Durand en montant rapidement sur le pont.

Grain-de-Sel le suivait, ne sachant pas si l'intention que le maître avait manifestée de l'employer comme projectile était une plaisanterie ou non. Mais, fidèle à son système de consolation, il se dit : « J'aimerais encore mieux ça que d'aller aux pontons! »

XII.

Silence! tout est fait, tout retombe à l'abîme.
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.
VICTOR HUGO, *Navarin*.

COMBAT.

« Eh bien! des boulets, ou nous sommes coulés comme des chiens! cria Kernok à maître Durand aussitôt que celui-ci parut sur le pont.

— Pas un! dit le docteur en grinçant des dents.

— Que mille millions de tonnerres enlèvent le brick! et rien, rien pour recevoir l'Anglais qui va nous aborder! Tiens, sacrebleu! regarde... »

Et ce disant, Kernok poussa Durand contre le bastingage, qui tombait en morceaux. En effet, quoique la corvette fût horriblement avariée, elle venait vent arrière sur le brick sous un lambeau de sa misaine, tandis que *l'Epervier*, qui avait perdu toutes ses voiles et ne gouvernait plus qu'au moyen de son foc et de sa brigantine, ne pouvait éviter l'abordage que

l'Anglais voulait tenter, étant bien supérieur en nombre.

« Pas un boulet! pas un boulet! Saint Nicolas, sainte Barbe, et tous les saints du calendrier, si vous ne venez pas à mon aide, cria Kernok dans un état d'effroyable exaspération, je jure d'aller chamberner et bouleverser vos niches comme je brise ce compas!... Et que le tonnerre m'écrase s'il reste pierre sur pierre d'une seule de vos chapelles sur toute la côte de Pempoul!!! »

Et le pirate, écumant de colère, avait mis en pièces une des boussoles qui se trouvaient près de lui.

Il paraîtrait que tous les saints que Kernok implorait si brutalement voulurent se conduire en gentlemen canonisés. Des hommes auraient puni le téméraire, des demi-dieux vinrent à son secours, montrant par là combien leur essence éthérée était supérieure à nos intelligences étroites et rancunières.

Aussi, à peine Kernok eut-il terminé sa singulière et effrayante invocation, que, frappé d'une idée subite, d'une idée d'en haut peut-être, il s'écria en rugissant de joie; « Les piastres!... cordieu, mes garçons, les piastres!... chargeons-en nos pièces jusqu'à la gueule; cette mitraille-là vaut bien l'autre. L'Anglaise veut de la monnaie, elle en aura et de la toute chaude qui, en sortant de nos canons, ressemblera plutôt à des lingots de bronze qu'à de bonnes gourdes d'Espagne. Les piastres sur le pont! les piastres! »

Cette idée électrisa l'équipage. Maître Durand se précipita dans la soute, et l'on roula sur le pont trois barils d'argent, 150,000 livres environ.

« Hourra! mort aux Anglais! » crièrent les dix-neuf pirates qui restaient en état de combattre, noirs de poudre et de fumée, et nus jusqu'à la ceinture pour manœuvrer plus à l'aise.

Et une sorte de joie féroce et délirante les exalta.

« Les chiens d'Anglais ne chanteront pas que nous sommes avares, dit l'un; car cette mitraille-là va bien payer le chirurgien qui les pansera.

— On voit que nous nous battons avec une dame. Sacredieu! quelle galanterie! des boulets d'argent!.. On soigne la corvette, dit un autre.

— Je ne demanderais qu'une gourgousse comme ça de haute paie pour m'amuser à Saint-Pol, » reprit un troisième.

Et de fait, on jetait l'argent à poignées dans les caronades, on les en gorgeait. Chaque canon écus y passèrent.

A peine toutes les pièces étaient-elles chargées, que la corvette se trouvait près du brick, manœuvrant de manière à engager son beaupré dans les haubans de *l'Épervier*; mais Kernok, par un mouvement habile, passa au vent de l'Anglais, et, une fois là, se laissa dériver sur lui.

A deux portées de pistolet, la corvette lâcha sa dernière bordée; car elle aussi avait épuisé ses munitions, elle aussi s'était battue bravement et avait fait des prodiges de courage depuis deux heures que durait ce combat acharné. Malheureusement la houle empêcha les Anglais de pointer juste, et toute leur volée passa au-dessus du corsaire sans lui faire aucun mal.

Un matelot du brick fit feu avant l'ordre.

« Chien d'étourdi! » s'écria Kernok. Et le pirate roulait à ses pieds, abattu d'un coup de hache.

« Et surtout, s'écria-t-il, ne faites feu que lorsque nous serons bord à bord; qu'au moment où les Anglais iront pour sauter sur notre pont, nos canons leur crachent au visage, et vous verrez que ça les vexera, soyez-en sûrs! »

A cet instant même, les deux navires s'abordèrent. Ce qui restait de l'équipage anglais était dans les haubans et sur les bastingages, la hache au poing, le poignard aux dents, prêts à s'élancer d'un bond sur le pont du brick.

Un grand silence à bord de *l'Épervier*...

« Away! goddam, away! » cria le capitaine anglais, beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui, ayant eu les deux jambes emportées, s'était fait mettre dans un baril de son pour arrêter l'hémorrhagie et pouvoir commander jusqu'au dernier moment.

« Away! répéta-t-il.

— Feu, maintenant, feu sur l'Anglais, » hurla Kernok.

Alors tous les Anglais s'élancèrent sur le brick.

Les douze caronades de tribord leur vomirent à la face une grêle de piastres avec un fracas épouvantable.

« Hourra!... » cria l'équipage tout d'une voix.

Quand l'épaisse fumée fut dissipée et qu'on put juger de l'effet de cette bordée, on ne vit plus aucun Anglais, aucun... tous étaient tombés à la mer ou sur le pont de la corvette, tous étaient morts ou affreusement mutilés. Aux cris du combat avait succédé un silence morne et imposant; et ces dix-huit hommes qui survivaient seuls, isolés au milieu de l'Océan, entourés de cadavres, ne se regardaient pas sans un certain effroi.

Kernok lui-même fixait les yeux avec stupeur sur le tronc informe du capitaine anglais, car la mitraille d'argent lui avait encore emporté un bras. Ses beaux cheveux blonds étaient tout souillés de sang; pourtant le sourire lui restait sur les lèvres... C'est qu'il était mort sans doute en pensant à elle, à elle, qui, baignée de larmes, allait revêtir de longs habits de deuil, en apprenant sa fin glorieuse. Heureux jeune homme! il avait peut-être aussi sa vieille mère pour le pleurer, lui qu'elle avait bercé tout petit enfant! C'était peut-être un avenir brillant qui avortait, un

nom illustre qui s'éteignait en lui. Quels regrets il devait laisser! combien on devait le plaindre! Heureux, trois fois heureux jeune homme! Que ne devait-il pas à la coulevrine de Kernok! d'un boulet elle en avait fait un héros pleuré dans les trois royaumes. Quelle belle invention que la poudre à canon!

Tel devait être à peu près le résumé des réflexions de Kernok, car il resta calme et riant à la vue de cet horrible spectacle.

Ses matelots, au contraire, s'étaient longtemps regardés avec une espèce d'étonnement stupide. Mais, ce premier mouvement passé, le naturel insouciant et brutal reprenant le dessus, tous, d'un mouvement spontané, crièrent : « Hourra! vive *l'Épervier* et le capitaine Kernok.

— Hourra! mes garçons, reprit celui-ci. Eh bien! vous le voyez, *l'Épervier* a le bec dur; mais il faut maintenant songer à réparer nos avaries. Suivant mon estime, nous devons être du côté des Açores. La brise fraichit; allons, enfants, nettoyons le pont. Et quant aux blessés... quant aux blessés, répéta-t-il d'un air pensif en frappant machinalement le bastingage avec sa hache d'armes, tu les feras porter à bord de la corvette, maître Durand, dit-il brusquement.

— Pour?... demanda celui-ci d'un air interrogatif.

— Tu le sauras! » répondit Kernok d'un air sombre, en fronçant ses épais sourcils.

Maître Durand fut remplir les ordres du capitaine en murmurant : « Que veut-il en faire? c'est louche...

— Mousse, ici! » cria Kernok à Grain-de-Sel, qui essuyait d'un air triste la montre que maître Zéli lui avait léguée, car elle était toute couverte de sang. Le mousse leva la tête, des larmes roulaient dans ses yeux. Il s'avança près du terrible capitaine sans penser à trembler; une idée fixe le dominait : c'était le souvenir de la mort de maître Zéli, auquel il était vraiment bien attaché.

« Tu vas descendre à fond de cale, et dire à ma femme qu'elle peut venir m'embrasser : entends-tu? dit Kernok.

— Oui, capitaine, » répondit Grain-de-Sel, et une grosse larme tomba sur la montre.

Il disparut aussitôt par le grand panneau pour chercher Mélie.

Kernok monta avec agilité dans les hunes, examina le gréement avec la plus scrupuleuse attention : les avaries étaient nombreuses, mais pas inquiétantes, et, avec le secours de mâts et de vergues de rechange, il vit bien qu'il pourrait continuer sa route et regagner le port le plus voisin.

Grain-de-Sel remonta sur le pont, mais seul.

« Eh bien! dit Kernok, où est donc ma femme, butor?

— Capitaine... c'est que...

— C'est que quoi? parleras-tu, chien?

— Capitaine.... elle est dans la cale...

— Je le sais bien. Pourquoi ne monte-t-elle pas, gredin!

— Ah! dame, capitaine... c'est qu'elle est morte...

— Morte!... morte! dit Kernok en pâlissant; et pour la première fois sa figure exprima la douleur et l'angoisse. »

Grain-de-Sel, qui avait baissé les yeux au commencement de sa narration, ne pouvant soutenir le regard étincelant de Kernok, se hasarda à lever la tête.

Kernok n'était plus là; il s'était précipité dans la cale, et il regardait, les yeux secs, les bras croisés, les poings convulsivement serrés.

Le pirate resta seul environ deux heures enfermé dans la cale, près des restes de Mélie. Là il usa sa douleur, car, lorsqu'il remonta sur le pont, sa figure était impassible et froide. Seulement, un peu avant son retour, un cri douloureux s'était fait entendre, et une masse informe avait disparu au milieu des eaux. C'était le cadavre de Mélie. Pendant ce temps, maître Durand avait fait porter les blessés sur la corvette anglaise.

« Mais pourquoi ne nous laisse-t-on pas à bord du brick? demandaient-ils avec instance au bon docteur.

— Mes enfants, je n'en sais rien; c'est peut-être parce que l'air est meilleur ici, et dans les blessures graves, il faut changer d'air, c'est connu.

— Mais, maître Durand, voilà qu'on emporte pour le brick toutes les vergues et les mâts de rechange de la corvette. Comment allons-nous donc naviguer?

— Peut-être par la vapeur, répondit M. Durand, qui ne pouvait résister au plaisir de faire une plaisanterie.

— Tiens... vous vous en allez, maître Durand? et vous aussi, camarades? Eh bien! et nous! et nous! maître Durand! maître Durand!... »

Ainsi disaient les blessés, assez forts pour crier, mais non pour marcher, en voyant le chirurgien-canonnier-charpentier descendre dans son canot et regagner le brick avec son équipage.

« Oui, le plus souvent que c'est pour nous faire changer d'air qu'on nous envoie ici, dit un Parisien qui avait un bras de moins et un biscaïen dans la colonne vertébrale.

— Eh bien! pourquoi nous y envoie-t-on, l'[illegible]sien? demandèrent plusieurs voix avec inquiétude.

— Pourquoi?... dans le but de nous faire crever, pendant qu'ils profiteront de nos parts de prise. Comme c'est malin! seulement, s'ils avaient eu pour deux liards de [illegible] la cale pour nous couler... au lieu de laisser ici de

bons enfants s'entre-dévorer comme des requins.

Le Parisien avait deviné juste : il était impossible de rendre les imprécations et les malédictions dont Kernok et le reste de l'équipage furent accablés. Un blessé anglais, qui comprenait le français, fit part à ses compatriotes de la destinée qui les attendait.

Plusieurs de ces malheureux se roulèrent près de la coupée des bastingages et se laissèrent tomber à la mer, prévoyant toute l'horreur du sort qui était réservé à leurs compagnons.

« C'est fait ! dit maître Durand à Kernok dès qu'il fut de retour.

Puis en montrant la corvette, il dit : « Ces pauvres diables, nous les laissons là?

— Oui, répondit Kernok.

— C'est tout de même un procédé peu délicat.

— Ah! vrai!... sais-tu ce qui nous reste de vivres à bord, grâce à la fête que je vous ai donnée, sauvages?

— Non.

— Eh bien ! il nous reste un baril de biscuits, trois tonnes d'eau et une caisse de rhum, et nous avons encore peut-être huit cents lieues à faire et dix-huit matelots à nourrir ; or, ceux-là doivent passer avant tout, car ils sont en état de manœuvrer.

Les matelots du brick entendaient cette conversation ; il commencèrent à murmurer.

« Nous ne voulons pas abandonner nos camarades,» dirent-ils.

Kernok promena sur eux son coup d'œil d'aigle, mit sa hache d'armes sous son bras, croisa ses mains derrière son dos, et dit d'une voix impérieuse :

« Hein? vous ne... voulez pas?... »

On fit silence, profond silence.

« Je vous trouve encore de singuliers bourgeois ! s'écria-t-il. Sachez-donc, canaille, que nous sommes à huit cents lieues de toute terre et qu'il faut compter sur au moins quinze jours de traversée. Si nous gardons les blessés à bord, ils soifferont toute notre eau, et ne nous serviront pas plus qu'un aviron à un trois-ponts; et quand nous serons sans eau et sans biscuit, est-ce saint Kernok qui vous en enverra? Nous serons obligés de manger notre chair et de boire notre sang, comme ils vont faire, du reste; belle chienne de nourriture! Ça vous tente, n'est-ce pas? tas de lascars que vous êtes! au lieu qu'en tâchant de rallier Bayonne nous pouvons revoir la France et y vivre en bons bourgeois avec notre part de prise, qui ne sera pas mince, puisqu'elle sera augmentéede la leur...» ajouta Kernok en désignant les blessésde la corvette.

Cet argument calma victorieusement les derniers scrupules des récalcitrants.

« Enfin, dit Kernok, ce sera comme ça, parce que je le veux : est-ce clair, hein? Et le premier qui ouvre la bouche, je la lui fermerai, moi, avec la coquille de mon poignard. Allons! cordieu! courons grand largue une bordée au nord. »

Les dix-huit hommes qui composaient alors l'équipage obéirent en silence, jetèrent un dernier regard sur leurs compagnons, leurs frères, qui poussaient des cris affreux en voyant le brick s'éloigner.

Enfin, après une traversée pénible, *l'Epervier* atteignit Nantes; il relâcha pour réparer ses avaries, et, suivant les vœux de Kernok, reprit la mer pour venir mouiller encore une fois dans la baie de Pempoul.

Là, une commission d'enquête fut formée pour vérifier la légalité de la prise. Alors Kernok jura tous ses jurons qu'il irait désormais débarquer à Saint-Thomas, puisque ces cormorans d'administrateurs venaient pêcher dans ses eaux. Ce furent ses propres expressions.

XIII.

> Un' âme si rare et exemplaire
> ne couste-t'elle non plus à tuer
> qu'un' âme populaire et inutile.
>
> MONTAIGNE, liv. II, chap. XIII.

LES DEUX AMIS.

C'est une bonne auberge que l'auberge de *l'Ancre-d'Or*, à Plonezoch. Près de la porte s'élèvent deux beaux chênes verts et touffus qui ombragent des tables de noyer toujours engageantes, tant elles sont soigneusement cirées; et comme *l'Ancre-d'Or* est placée sur la grande place, il n'y a pas de coup d'œil plus animé, surtout à l'heure du marché, par une belle matinée de juillet.

Aussi deux honnêtes compagnons, deux appréciateurs de cette heureuse localité avaient pris racine devant une de ces tables si luisantes et si polies ; ils causaient de choses et d'autres, et la conversation devait durer depuis longtemps, car un bon nombre de bouteilles vides formaient un imposant et diaphane rempart autour des interlocuteurs.

L'un, pouvant bien avoir soixante ans, fort laid, fort brun, fort trapu, avait de larges et longs favoris tout blancs qui tranchaient d'une manière bizarre avec son teint basané. Il était vêtu d'un vaste habit bleu grotesquement taillé, d'un large pantalon de toile et d'un gilet d'écarlate aux boutons à ancres, trop court au moins de six pouces; enfin un immense col de chemise roide et empesé se dressait menaçant, bien au-dessus des oreilles de ce personnage. En outre, de larges boucles d'argent brillaient à ses sou-

liers, et un chapeau verni, impertinemment posé sur le côté de sa tête, achevait de lui donner un air crâne et coquet qui contrastait singulièrement avec son âge avancé. Au reste, il était évidemment en toilette et paraissait gêné dans ses atours.

Son ami, d'une mise moins recherchée, paraissait beaucoup plus jeune. Une veste et un pantalon de drap composaient toute sa parure, et une cravate noire, nouée négligemment, permettait de voir son cou nerveux, qui supportait une figure hâlée, mais riante et ouverte.

« Vienne la Saint-Saturnin, dit-il en frappant légèrement le fourneau de sa pipe sur la table pour en faire sortir toute la cendre ; vienne la Saint-Saturnin, il y aura vingt ans que l'*Epervier*, ici il ôta son bonnet de laine à carreaux rouges et bleus, que notre pauvre brick aura mouillé pour la dernière fois dans la baie de Pempoul, sous le commandement de feu M. Kernok. Et il soupira en secouant la tête.

—Comme le temps passe ! reprit l'homme au grand col de chemise en avalant un énorme verre d'eau-de-vie ; il me semble que c'était hier, n'est-ce pas, Grain-de-Sel ? Et je t'appelle toujours Grain-de-Sel entre nous, parce que tu me l'as permis, mon garçon. Eh ! eh ! cela me rappelle notre bon temps. Et le vieillard se prit à rire doucement.

— Sacredieu ! ne vous gênez pas, monsieur Durand ; vous êtes un ancien, vous, un ami de ce pauvre M. Kernok. Et il leva encore les yeux au ciel en soupirant.

— Que veux-tu, mon garçon? quand vient l'heure de déraper, dit M. Durand en humant, avec un long sifflement, une goutte de vin qui restait au fond de son verre vide depuis longtemps, quand la camarde nous tient à pic, il faut bien que le câble cède. C'est ce que je disais toujours à mes malades, à mes calfats, ou à mes canonniers, car tu sais...

— Oui, oui, je sais, maître Durand, répondit aussitôt Grain-de-Sel, qui tremblait d'entendre l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier de *l'Epervier* recommencer le récit de ses triples exploits ; mais c'est plus fort que moi, ça me fend le cœur quand je pense qu'il y a encore un an, ce pauvre M. Kernok était là-bas dans sa ferme de Treheurel, et que nous fumions tous les soirs une vieille pipe avec lui.

— C'est vrai, Grain-de-Sel. Dieu de Dieu ! quel homme ! était-il aimé dans ce canton ! Un malheureux matelot lui demandait-il quelque chose, il l'obtenait à l'instant. Enfin, depuis vingt ans qu'il s'était retiré des affaires pour vivre en bourgeois, il n'y avait qu'une voix sur sa bienfaisance. Et puis, quelle respectable figure lui donnaient ses grands cheveux blancs et son habit marron ! Avait-il l'air bonhomme quand il portait sur son dos les petits enfants du vieux Cerisoët le canonnier, ou qu'il leur faisait des bateaux de sureau !

— Ah! parce qu'il était marguillier! Bah! c'était pour tuer le temps. Mais avouez tout de même qu'il représentait joliment dans son banc-d'œuvre, avec ses gants blancs et son jabot, les jours de fête de la paroisse de Saint-Jean-du-Doigt.

— J'aimais mieux le voir sur son banc de quart, une hache d'armes à la main et sa corne d'amorce en sautoir, répondit l'ex-canonnier-charpentier-chirurgien en remplissant son verre.

— Et à la procession donc, maître Durand, quand il rendait le pain bénit, se dandinait-il avec son cierge, qu'il voulait toujours tenir comme une épée, malgré les leçons de l'enfant de chœur! Mais ce qui désolait surtout M. le curé, c'est que le capitaine Kernok chiquait tant qu'à la messe il crachait sur tout le monde.

— Ça le désolait, ça le désolait... c'est donc pour ça qu'il a embêté mon vieux camarade pour lui faire laisser au presbytère vingt arpents de ses meilleurs prés. »

Ici Grain-de-Sel allongea beaucoup la lèvre inférieure en clignotant des yeux, regarda maître Durand de l'air le plus fin, le plus malicieux, le plus narquois qu'il lui fut possible d'improviser, en secouant la tête d'un air négatif.

« Sacrebleu! je le sais bien, répéta maître Durand, presque offensé de la pantomime de l'ancien mousse.

— Allons, allons, soyez calme, maître Durand, reprit celui-ci; ce n'est pas au curé qu'il a fait cette donation. »

Ici une pause, ici l'étonnement de maître Durand se manifesta par l'écarquillement excessif de ses paupières et par l'absorption d'un glorieux verre de vin.

« C'est, dit Grain-de-Sel, c'est à la nièce du curé. Eh!

— Ah! le vieux farceur, le vieux farceur, s'écria maître Durand en poussant un éclat de rire tout homérique; je ne m'étonne plus s'il était marguillier et s'il rendait le pain bénit. »

Et il se laissa aller avec Grain-de-Sel à des élans de gaieté si bruyants que des chiens qui passaient en aboyèrent.

« Ce qu'il y a de vexant, reprit Grain-de-Sel, c'est que toute la fortune de M. Kernok retourne au gouvernement, et cela parce qu'il n'a pas fait de testament.

— Fallait y penser. Et qu'est-ce qui pouvait prévoir cet accident-là?

— Vous l'avez vu, vous, après la chose .. n'est-ce pas, monsieur Durand? car moi, j'étais allé à Saint-Pol.

— Sûr que je l'ai vu. Figure-toi, mon garçon, qu'on vient me dire : « Monsieur Durand, ça sent le brûlé chez M. Kernok, mais un drôle de brûlé! » Il était, ma foi, huit heures du matin, et personne n'osait entrer dans sa chambre; ils sont si bêtes! J'y entre, moi, mon garçon, et... Ah! mon Dieu! tiens, donne-moi à boire, car ça me fait mal toutes les fois que j'y pense. »

Il se remit un peu par un large trait d'eau-de-vie, et continua :

« J'y entre, et figure-toi que je manque d'être suffoqué en voyant le corps de mon pauvre vieux Kernok tout couvert d'une large flamme bleue qui courait de la tête aux bieds, tout juste comme la flamme du punch. Je m'approchai, je jetai de l'eau; bah!... il brûlait plus fort, car il était à moitié cuit. »

Grain-de-Sel pâlit.

« Ça t'étonne, mon garçon? eh bien! moi, je m'y attendais, je l'avais prédit.

— Prédit!...

— Oui. Il buvait trop d'eau-de-vie, et je lui disais toujours : Mon vieux camarade, tu finiras par une *concustion invantanée*, » dit maître Durand avec importance en appuyant sur chaque mot et en gonflant ses joues.

Il voulait dire une combustion instantanée, solution exacte et vraie de la mort de Kernok, donnée par un médecin de Quimper, fort habile homme, qu'on avait mandé un peu tard.

« Et ça ne vous fait pas trembler, monsieur Durand! » dit Grain-de-Sel, qui voyait avec peine l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier prendre la même route que son défunt capitaine.

— Mais moi, c'est bien différend, mon garçon: je coupe mon eau-de-vie avec du genièvre; il la buvait pure, le vieux lascar.

— Ah! répondit Grain-de-Sel, assez peu convaincu de la tempérance de M. Durand par ce propos.

— Tiens, dit celui-ci, en voilà un qui mourra dans la peau d'un voleur, si on ne l'écorche pas tout vif. »

Et il montrait un grand homme sec et mince, à uniforme bleu, brodé d'argent, qui traversait la place.

« Que je voudrais être à bord avec ce chien de Plik, lui les bras attachés à une échelle de hauban, le dos nu... et moi une bonne garcette à la main. Quand je pense que, pour avoir passé par les mains de ce gueux de commissaire, nos parts de prise ont diminué de neuf dixièmes; qu'au lieu d'avoir les soixante mille francs qui me font vivre depuis vingt ans, je devrais peut-être avoir un million, et que ce pauvre vieux Kernok n'a eu en tout que deux cent mille francs sur les tonnes d'argent qui nous revenaient du trois-mâts espagnol!

— Bah! reprit Grain-de-Sel, un peu plus, un peu moins. J'ai tout de même été bien content de quitter le métier avec ce que j'ai eu, et de pouvoir m'ache-

er un chasse-marée pour faire le cabotage. Mais c'est depuis que je ne vois plus ce pauvre M. Kernok que quelque chose me manque.

— A propos, reprit M. Durand, je crois que voici bientôt l'heure du service que nous lui faisons faire à Saint-Jean-du-Doigt, à ce pauvre vieux. »

Grain-de-Sel tira une montre d'argent d'au moins un pouce d'épaisseur.

« Vous avez raison, monsieur Durand, il est dix heures. » Puis, allongeant sa montre attachée avec soin à une longue chaîne d'acier renforcée d'un cordonnet noir :

« Tenez, la reconnaissez-vous? dit-il au maître.

— Si je la reconnais!... C'est celle que ce pauvre Zéli m'a dit de te remettre, le jour du combat de *l'Epervier* contre la corvette. Pauvre Zéli, je le vois encore me tendant la main et me disant : « Tiens;... « c'est pour Grain-de-Sel. Adieu... vieux... ne me « manque pas. » Sacrebleu! dit le vieillard tout ému, ça me fait plus de peine en y pensant maintenant que ça ne m'en a fait dans le moment. Pauvre Zéli! » Et la tête de M. Durand retomba dans ses mains calleuses et ridées.

Grain-de-Sel paraissait absorbé par un douloureux souvenir en regardant sa montre.

« Ça nous fait cinq litres et une bouteille d'eau-de-vie, » dit l'aubergiste, son bonnet à la main, et inquiet du séjour prolongé des deux marins.

Grain-de-Sel paya et suivit M. Durand pour se rendre avec lui au service de feu M. Kernok.

« Paie-toi là-dessus, » dit Grain-de-Sel en lui jetant une pièce d'or.

Et donnant le bras au vieux Durand, il gagna avec lui la chapelle de Saint-Jean-du-Doigt.

XIV.

> ... Elle frappe les airs comme le glas funeste
> Qui demande aux vivants des larmes pour les morts,
> Alors qu'un fond ce cœur est tout ce qui nous reste
> De celle qui sourit à nos premiers efforts.
>
> Sextius DELAUNAY, Œuvres inédites.

LA MESSE DES MORTS.

Les tintements redoublés de toutes les cloches de l'église de Saint-Jean annonçaient la cérémonie dont nous avons parlé, un service funèbre pour l'âme de feu M. Barbe-Nicolas Kernok, propriétaire à Trécheurel. Or, toute la population du canton, dont le digne vieillard était adoré, avait quitté ses travaux pour venir rendre un dernier hommage à son respectable bienfaiteur.

Il fallait voir quelle foule se pressait sous le porche de l'église, et les jeunes filles au corset écarlate brodé de bleu, à la blanche coiffe, et les vieilles femmes avec leurs capes qui les cachaient, et les hommes avec leur barrette noire, d'où s'échappaient de longs cheveux qui tombaient jusque sur leur large ceinture de cuir où était passé un long couteau.

Tout cela se heurtait et devisait en attendant que les portes fussent ouvertes.

Bientôt arrivèrent Grain-de-Sel et maître Durand. A leur aspect, toutes les têtes s'inclinèrent; eux ne répondirent que par un salut protecteur à ces marques de déférence.

Enfin la porte s'ouvrit; chacun se rua, se heurta, se coudoya, et chacun fut casé.

Le soleil dardait joyeusement ses rayons dorés à travers les vitraux coloriés de la chapelle, et venait réfléchir leurs mille nuances sur le banc de chêne noir et poli tout chargé de lourdes sculptures, sur le banc où s'épanouissait Kernok aux jours solennels. Hélas! qu'il y représentait bien! Avec quelle dignité calme il étalait son immense jabot et son habit marron! Avec quelle adresse il dérobait sa chique à l'œil du curé! Avec quel air de componction il fermait les yeux, feignant de prier et de se recueillir, alors que le prône du prédicant l'affectait de la plus agréable somnolence.

Et il fallait que le souvenir de cette figure vénérable fût encore bien présent à la pensée de Grain-de-Sel et de M. Durand, car ils s'arrêtèrent immobiles devant le banc-d'œuvre.

« Je crois toujours le voir, dit M. Durand.

— Et moi aussi, » répondit Grain-de-Sel.

Une rumeur sourde annonça l'arrivée de M. Karadeuc, le desservant de la paroisse.

Il officia.

Après l'office, M. Karadeuc monta en chaire.

Alors les fidèles saisirent ce moment pour éternuer, se moucher, tousser, bâiller, soupirer, se tourner et se retourner.

Puis on fit silence... mais grand silence.

Le prédicateur s'avança sur le bord de sa tribune, y étala des mains osseuses et velues; puis il commença :

« Mes chers frères, *apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjecit te : ne timeas, quia ego tecum sum.* »

Comme l'auditoire se composait de Bas-Bretons renforcés, cet exorde fit peu d'effet.

« Oui, mes frères, ce qui veut dire : Je l'ai pris par la main pour le ramener des extrémités de la terre; je l'ai appelé des lieux les plus éloignés; je l'ai choisi, et je ne l'ai pas rejeté, ne crains rien, parce que je viens à toi.

« Or, mes frères, ces paroles peuvent s'appliquer au vertueux, au digne, au respectable vieillard que nous pleurons tous;... en un mot, à M. Barbe-Nicolas Kernok, ancien négociant. »

Ici M. Durand donna un premier coup de coude à Grain-de-Sel, qui, se prenant le nez entre le pouce

et l'index, laissa échapper une espèce de mugissement sourd et de rire étouffé.

« Hélas! mes frères, reprit le curé, cet ancien négociant, ce Kernok, c'était aussi un agneau éloigné du bercail! cet agneau était aussi dans des pays éloignés... et la Providence l'a pris par la main.

— Par la patte, dit le vieux Durand.

— Comparer le capitaine Kernok à un agneau! » répondit Grain-de-Sel en mettant sa toque devant sa figure.

Le prédicateur continua nonobstant.

« La Providence, mes frères, lui a dit aussi : *Elegi, non abjeci te*... je t'ai choisi, et je ne t'ai pas repoussé, quoique ta vie ait été agitée.

— Il appelle ça agitée! » murmura Durand en donnant un second coup de coude à Grain-de-Sel, qui riposta avec la même énergie, c'est-à-dire d'une force à enfoncer deux côtes à l'ex-charpentier-chirurgien-canonnier... Oh! ils se comprenaient.

« ... Oui, mes frères, agitée. Mais après avoir navigué sur une mer orageuse, la poupe de son esquif atteignit un rivage de paix et de repos.

— La poupe! Ça parle marine! dit Durand d'un air méprisant. La proue, donc, la proue, sacristain!

Le curé jeta un regard d'indignation sur Durand, et répéta avec obstination ;

« Mais *la poupe* de son esquif atteignit enfin le rivage de la paix et du repos, où ce vertueux, ce digne, ce respectable, ce pieux, cet angélique vieillard, fit épanouir la fleur de la bienfaisance et de la religion.

— Est-il bête, ce curé! murmura Grain-de-Sel.

— Bête comme un hareng, répondit Durand en haussant les épaules.

— Ainsi, mes frères, reprit le prédicateur, unissez-vous à moi pour remercier le Roi des rois de ce qu'il a couronné celui que nous pleurons d'une des auréoles de son éternité.

— *Amen*, répondirent les assistants.

— Dis donc, Grain-de-Sel, vois-tu le capitaine Kernok coiffé d'une auréole? » dit maître Durand.

Mais Grain-de-Sel ne l'écoutait plus, car le curé était descendu de la chaire pour se diriger vers le cimetière où reposait Kernok. Ils arrivèrent devant sa tombe.

La figure de Grain-de-Sel devint sombre et sévère; il tenait sa toque dans ses deux mains pendantes, et Durand lui serrait le bras en s'essuyant les yeux.

Alors le curé dit quelques prières qui furent répétées en chœur par les assistants agenouillés, puis tout le monde se retira.

Durand et Grain-de-Sel restèrent seuls.

Et le soleil avait déjà disparu depuis longtemps derrière les montagnes de Tréguier, que les deux amis étaient encore assis près du tombeau de Kernok, muets et pensifs, la tête cachée dans leurs mains.

EUGÈNE SUE.

LA SULTANE DES FLEURS.

Mais de bonne foi, votre raison est-elle une vraie raison?
SWIFT.

I.

Si bien que Turcamore, — oui, le sergent s'appelait Turcamore, — mais je ne sais si ce nom glorieux, il l'avait reçu du dieu Mars ou du Dieu vivant, si c'était un nom avec lequel il pût convenablement *ester* devant le tribunal de première instance, ou bien un de ces sobriquets ridicules comme seraien Britannicus, Africanus, Germanicus, lesquels exposent le héros qui les porte à l'indiscrète curiosité de l'histoire et au mépris des officiers civils.

Il s'appelait donc Turcamore, et le matin précisément où commence la belle aventure que je vais dire, ce favori des Grâces et de Bellone achevait trois choses d'une dimension remarquable : sa pipe de terre de Hongrie, sa mesure d'eau-de-vie de cidre, et le récit de ses deux captivités ; sorte de trilogie simultanée qui durait depuis deux heures.

Quand Turcamore eut fait un dernier appel à sa cruche et à sa mémoire, et qu'il se fut assuré que l'une était aussi épuisée que l'autre, il secoua la tête ainsi que sa pipe en terre de Hongrie, et s'accouda sur la table, en regardant son caporal Grogman.

Celui-ci continuait un religieux silence. Alors le sergent lui prit la main et la serra dans la sienne avec vivacité. De plus, et joignant la parole à ce langage muet : « Sambre-et-Meuse ! dit-il (c'était son juron pour les cas extraordinaires), je voudrais bien savoir ce que vous pensez de tout ceci, caporal Grogman.

Le juron de Turcamore acheva d'éveiller le caporal, qui prit aussitôt une pincée de tabac dans la blague de son sergent, la massa d'un air pensif, et l'insinua gravement dans le plus profond sanctuaire de son palais. Après quoi, il leva les yeux au ciel pour méditer encore quelques secondes, car le caporal était un homme consciencieux, et quand il trouva le point suffisamment éclairci, il haussa les épaules et dit : « Peuh ! »

J'oubliais de mentionner que M. Grogman était d'une économie sordide dans ses paroles.

« Hein ? » répliqua le sergent, qui évidemment voulait mettre le caporal au pied du mur.

« Humph ! » dit encore celui-ci, homme de bon bon sens après tout, mais singulièrement systématique et fort obstiné dans ses opinions.

« Bah ! » conclut alors le sergent, dont l'imagination, plus vive que celle du caporal, était toutefois tempérée par une assez noble dose d'insouciance.

Cette scène intéressante se passait dans un petit village de Bretagne, dont le nom est ici d'une importance fort médiocre, attendu qu'en Bretagne tous les villages se ressemblent. Figure-toi, ami lecteur, douze à quinze huttes de terre couvertes d'un chaume verdissant, et pressées sous un clocher comme autant de poussins sous la couveuse. Le clocher avec son presbytère, tu les vois d'ici, sont ordinairement deux ruines toutes remplies d'attraits pour l'artiste qui les crayonne, mais de gouttières et de courants d'air pour le curé qui les hante. Plus loin, à deux pas du dernier chenil, tu aperçois la grève où l'Océan déferle à temps égaux. N'oublie pas que c'est l'Océan de l'Armorique, je veux dire une mer rarement douce et bleue, presque sans cesse terrible, échevelée, — noirs abîmes aux crêtes blanchissantes,—mais dans ses sourires comme dans ses fureurs, toujours sublime et toujours infinie. Tel est le paysage avec sa toile de fond ; ajoute maintenant sur les premiers plans du tableau de vieux et grands arbres, à l'ombre paternelle, au pied desquels tourne le chemin qui mène aux pâturages, et tu auras le décor tout entier.

Turcamore, auquel je reviens sans plus de parenthèse, était assis sous une tonnelle à la porte du cabaret de Pierre Jantou, un des plus riches cultivateurs du pays, que ses trente vaches et son *faisant valoir* n'empêchaient pas de songer aux petits profits de détail.

Le sergent, qui n'en voulait pas démordre, et qui avait juré de connaître à fond l'intime pensée de son caporal Grogman, frappa du pot sur la table, et une jeune fille parut.

« Coquerette, ma fille, dit le guerrier, va nous chercher à boire. »

Celle qu'on appelait Coquerette se mit en devoir d'obéir ; mais elle tenait sur ses yeux le coin de son tablier, et employait toute sa fermeté bretonne à comprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine. Le sergent Turcamore fut évidemment touché de ce désespoir stoïque, et rappelant Coquerette :

« Ne te chagrine pas ainsi, lui dit-il en l'attirant vers lui, Dieu est grand, et ce qui est écrit est écrit, comme dit le proverbe des mécréants. Depuis huit jours que j'ai le désagrément de boire le cidre abominable de ces cantons, j'ai eu le temps de lire dans ton petit cœur, car le sergent français lit dans le cœur des belles comme dans son école de peloton. Ceci est généralement connu.

— Eh bien ! répondit Coquerette, vous devez y avoir lu que je ne serai pas longtemps à mourir.

— Halte-là, ma chère fille ; on ne parle jamais tant de mourir que lorsque l'on n'en a pas la plus légère envie. Si je m'étais tué toutes les fois que je l'ai dit, je n'aurais fait que cela toute ma vie. Mais, écoute, Coquerette, je crois qu'une idée vient de me fleurir à ton sujet.

— Ciel ! s'écria la jeune fille, il ne partirait pas !

— Au contraire, il va partir dans une heure.

— Eh bien, alors, je mourrai.

— Coquerette, vous devenez monotone. Faites-moi le plaisir de considérer que je vous assure le contraire, et que le sergent Turcamore ne prodigue pas volontiers sa rhétorique pour la simple histoire de rire et de jaser. Ceci est une leçon en passant, mon petit bouton de rose. Il faut avoir beaucoup de respect pour le soldat français en général et pour le sergent en particulier, surtout si le sergent a une moustache grise, huit chevrons, et des états de service où figurent douze batailles rangées, vingt blessures, quinze ans de captivité chez les Maures d'Afrique, et cinq autres années de vacance dans les neiges de la Sibérie. Sambre-et-Meuse ! ceci vaut la peine qu'on y songe. N'est-il pas vrai, Grogman ? »

Grogman opina d'un signe de tête, et Coquerette reprit sans beaucoup s'effaroucher du tintamarre que faisait dans la bouche du sergent le simple énoncé de son odyssée militaire :

« Tout cela n'empêche pas que mon pauvre Jacques va partir.

— Il faut que les destinées s'accomplissent, dit le sergent d'une voix grave, et celle de Jacques est d'aller en Afrique. Ceci est une partie engagée au pied du Mont-Thabor en 1799, dont la revanche s'est jouée à Constantine dans la nuit du 15 janvier 1815. Aujourd'hui j'entame la belle, et Jacques est mon atout. Dieu est grand ! mais le Turcamore n'est pas un homme à jeter ses atouts sur la table, quand il tient les cartes. J'en fais juge le caporal Grogman. »

Grogman se leva sans répondre, car un roulement de tambour se fit entendre.

« C'est juste, reprit le sergent, il faut que j'aille un peu voir ces jeunes marauds de la grande place. Ils doivent faire avec moi leur première étape, et je tiens auparavant à leur donner une légère notion des devoir du militaire français. Attends-moi là, Coquerette. Je reviendrai boire le coup du départ, et nous reparlerons de mon idée pendant les dix minutes nécessaires à la consommation d'un pot de cidre. Si tu es une vraie Bretonne, l'affaire s'arrangera ; suffit !

Ayant dit, le sergent sortit de la tonnelle, suivi à deux pas de distance par le caporal Grogman, et tous deux s'acheminèrent vers la grande place du village.

II.

Les quinze recrues qui devaient partir le jour même, étaient à peu près groupées comme des moutons à vendre un jour de foire. Le sergent Turcamore leur sou-

rit d'un air affable, et fit signe au caporal Grogman de mettre ces intéressantes créatures en ordre de bataille.

Quand la troupe fut tant bien que mal rangée selon les vœux de Turcamore, offrant à l'œil le spectacle agréable d'une ligne serpentine, la plus gracieuse, comme l'on sait, de toutes les lignes géométriques, le sergent, ayant à sa droite M. le maire et à sa gauche M. le brigadier de gendarmerie, fit un signe de sa canne pour ordonner le silence, et d'un ton légèrement attendri, prit la parole en ces termes :

« Jeunes recrues,

« Dans trois petits quarts d'heure, nous serons en route pour marcher à la gloire. A propos, n'oubliez pas le conseil que je vais vous donner ici dans toute l'effusion de mon âme. C'est que pour marcher à la gloire, il convient de partir toujours du pied gauche. Ceux d'entre vous qui ne partiraient pas du pied gauche, dans ce moment solennel, affligeraient sensiblement leur vieux sergent Turcamore, ainsi que son honorable ami, le caporal Grogman. Du reste, vous avez le droit de pleurer le long de la première étape, au touchant souvenir de votre cidre, que le ciel confonde, et de votre galette de sarrazin! J'estime extraordinairement les cœurs sensibles. Le soldat français est sensible comme une jeune rosière. Toutefois, vous me ferez le plaisir d'emboîter le pas. Quiconque emboîtera le pas sera sauvé, a dit M. de Turenne, et rien n'embellit la douleur comme d'emboîter le pas. Je ne vous en dirai pas davantage. Seulement, comme j'aurai l'honneur de marcher en tête de la colonne avec M. le brigadier de gendarmerie, et que mon honorable ami, le caporal Grogman, veut bien se charger de surveiller vos talons, je dois vous prévenir, en père de famille, que celui de mes enfants qui ferait mine de se jeter dans les champs de carottes ou de luzerne, pour se soustraire aux félicités de la vie militaire et particulièrement aux vertus bienfaisantes du pain de munition, serait traduit en conseil de guerre, et condamné, plus ou moins, à dix ans de boulet sur les galères du roi. Mais, à cette bagatelle près, vous êtes libres, jeunes conscrits, libres comme les petits oiseaux du bon Dieu, attendu que le Français est libre, et que nous sommes tous Français. Vive le roi!! »

Le maire et le brigadier de gendarmerie répétèrent cette acclamation en agitant leur chapeau, ce qui fut d'un si bel effet que le journal de la préfecture en fit mention la semaine suivante, et loua beaucoup la belle contenance des jeunes recrues dans cette mémorable occasion. Quand l'enthousiasme fut apaisé, Turcamore sollicita auprès de M. le maire et de M. le brigadier l'honneur de leur offrir un verre de cidre *première*, ce qu'ils acceptèrent avec une aimable obligeance, et tous trois, suivis du caporal Grogman, retournèrent sous la tonnelle de Pierre Jantou, qui se fit une gloire de les servir en personne.

III.

Les jeunes recrues menaient assez grand bruit sur la place, conjointement avec tous les gens du village accourus pour les embrasser au départ. Il y en avait qui riaient d'un air hébété, dans l'intention louable de cacher sous ce maladroit mensonge le secret désespoir de leur âme. D'autres plus francs ou moins sublimes pleuraient à chaudes larmes et soulevaient autour d'eux des ouragans de sanglots. Les mères, les sœurs et les fiancées s'adonnaient aux convulsions. Quelques-unes glissaient furtivement dans la main des conscrits des petites amulettes suspendues par un fil de laine rouge, contenant des débris de fleurs arrachées à la couronne qui dominait le feu sacré, aux dernières fêtes de la Saint-Jean. C'est le plus souverain des préservatifs bretons contre les balles, les coups de sabre et les caprices de cœur.

Quant aux pères, ils se promenaient gravement dans les groupes avec une bouteille de cidre dont ils humectaient de temps à autre les lèvres pâlissantes des jeunes héros. Ensuite ils se regardaient entre eux avec un sourire amer, et cela parce qu'ils se souvenaient, les vieux chouans, qu'autrefois ceux qui ne se souciaient pas d'aller à la guerre se jetaient dans le Bocage, une bonne carabine sur l'épaule, et chassaient aux gendarmes, par manière de distraction, comme aussi pour vaquer plus saintement aux soins de leur salut. Si bien qu'ils ne pleuraient pas, ces farouches réfractaires, mais le calme qu'ils affectaient redoublait les larmes autour d'eux.

Parmi les recrues, ou pour mieux dire, un peu à l'écart et assis sur un banc de pierre à côté de Coquerette, qui était aussi venue sur la place, mais dont les yeux rouges et gonflés n'avaient plus de larmes à répandre, se tenait un grand garçon, promenant un œil distrait sur ces familles éplorées. Il avait le numéro 1 sur son chapeau.

Certes, le chiffre que je viens de désigner n'a rien en soi qui le distingue des neuf autres signes de la constellation numérique; et quand on a dit que l'unité vaut dix fois moins que la dizaine, il semble qu'on a tout dit sur l'unité.

Mais, écrivez cette unité sur un petit carton, et ajustez ce carton au moyen de deux rubans faunes sur la forme déjetée d'un feutre sur le retour, et vous demeurerez stupéfait de la physionomie nouvelle qu'aura le numéro 1. Il semble, en effet, qu'il faille être prédestiné à toutes les persécutions du sort, pour tomber en la puissance de ce chef de

file des soldats de Barême. Ici, par exemple, où il s'agissait de deux cents bonnes chances contre quinze fatales, l'unité signifie, si je ne me trompe, qu'il y a deux cent quatorze à parier contre un, que la victime est une pauvre créature venue tout exprès sur terre pour souffrir, que ce malheureux doit être abominablement laid, que c'est une dérision vivante, un de ces misérables à qui rien ne profite, à qui rien ne sourit, et pour qui le Hasard, ce dieu qui porte l'espérance, ne prépare que des facéties cruelles. On pressent déjà que le numéro dont il est ici question, devait être long, frêle, un peu voûté, sans poitrine, avec des yeux rouges et gercés, des mains difformes, des manches trop courtes, des genoux en dedans, et des chevilles de pied d'une vulgarité choquante.

Eh bien ! voyez l'absurdité de toutes les méthodes synthétiques! Non que je prétende médire ici le moins du monde des spéculations de la théorie pure. Je veux seulement déclarer que la synthèse, cette méthode rapide qui précipite le sage à la recherche de la vérité, est un char fragile qu'un grain de sable verse souvent dans l'ornière. Le grain de sable, c'est le fait. Ici, je dois le dire, le fait est en contradiction flagrante avec tout ce qui précède, et biffe d'un trait cette belle physiologie de l'unité que je viens de me plaire à tracer.

Le jeune conscrit portait, il est vrai, sa tête avec une sorte de lassitude méditative, et ses yeux offraient parfois ces reflets ternes et fixes propres à tous les regards qui, au lieu de s'exercer sur les objets extérieurs, ont pour habitude de ne rayonner qu'en dedans ; mais il était d'une taille heureuse et robuste ; sa figure avait un caractère incontestable de noblesse et d'intelligence ; ses membres souples et richement dessinés décelaient la plénitude de la vie, et quand il redressait le front, on voyait sous le jais de ses prunelles passer des flammes rapides qui, je l'ai dit, mouraient bientôt à la surface, pour concentrer leurs éclairs dans le domaine intérieur de la pensée. Ce front, d'une pâleur mate, et poli, délicatement relevé par des courbes harmonieuses, était encadré de longs cheveux châtains qui ondulaient en boucles transparentes et légères. Le reste du visage était chaudement basané ; le nez mince, d'un dessin fier et correct, un peu sec vers la naissance, mais dilaté vers les narines, comme cela se voit chez toutes les natures passionnées. L'aspect général de cette tête était à la fois d'une douceur magnétique et d'une singulière majesté ; elle commandait à l'âme et enchaînait le regard. Il y a deux genres de beauté très-distincts : la beauté qu'on admire et la beauté qu'on aime. Jacques le Triste avait reçu du ciel ces deux beautés réunies.

Me voilà donc atteint et convaincu d'ignorance sur cette question trop légèrement traitée par Lavater, de savoir quelle serait la physionomie d'un conscrit prédestiné aux amertumes de l'unité ; j'y consens ; mais, pour l'acquit de mon honneur, je ne terminerai pas ce chapitre sans risquer, à tout hasard, deux mots de justification. Jacques le Triste n'avait point tiré au sort ; il avait simplement accepté la chance d'un pauvre diable en remplacement duquel il s'était offert. Ce pauvre diable, c'était le fiancé de Coquerette. De façon que si Coquerette pleurait comme une Madeleine, c'était, hélas! parce que son fiancé lui restait. Que ma lectrice débrouille ce point. Quant à savoir pourquoi Jacques, en âge de satisfaire à la loi du recrutement, ne s'y était soumis qu'en amateur, c'est ce que l'origine de Jacques expliquera.

IV.

Jacques, s'il fallait en croire l'opinion générale, avait été trouvé dans un champ de pommes de terre, nu, preque mort, abandonné sans doute par une bande errante de saltimbanques et de jongleurs. Celui qui avait fait cette singulière trouvaille était l'ancien maître clerc du village, et il avait eu soin de ne jamais démentir cette version. Il adopta l'enfant, l'éleva de son mieux, et lui donna quelques bonnes teintures des belles-lettres, ayant soin que Jacques eût toujours un habit décent et ne manquât d'aucune des nécessités de la vie. Cette conduite lui fit une grande réputation de charité dans le village. Quand il mourut, chacun tint à honneur de lui succéder dans cette bonne œuvre, et l'on ouvrit une souscription pour envoyer l'orphelin au séminaire de Saint-Pol-de-Léon. Mais Jacques, réduit à la misère par la perte de son bienfaiteur, ne voulut rien devoir à la pitié publique. Il se fit gardeur de vaches, et se mit aux gages de Pierre Jantou, le plus riche cultivateur du village. Cette abnégation de soi-même surprit d'abord tout le monde, parce que le vulgaire s'élève difficilement à l'intelligence d'un si noble orgueil, mais peu à peu l'on devina la simple grandeur de l'humilité de Jacques, et l'enfant qui était aimé finit par être estimé. On le considéra comme un être à part, et si entre soi on l'appelait Jacques le Triste, on se gardait bien de lui donner un pareil sobriquet en sa présence, et tout vacher qu'il était, on ne lui parlait jamais sans lui dire *monsieur le clerc*, et sans le saluer d'un coup de chapeau. Jacques d'ailleurs ne se mêlait jamais aux bruyantes joies des fêtes bretonnes. On ne le voyait pas, à l'époque des *pardons*, suivre les accords criards du bignou, et parcourir ainsi les campagnes une bouteille dans chaque main, appelant les villageois aux luttes et à la danse ; ou bien chanter des noels à tue-tête, et pourchasser les jeunes filles qui accouraient danser autour des feux de la Saint-Jean. Ce n'est point à dire que Jacques fût un gar-

çon timide et sans courage. On le connaissait au contraire pour un des plus habiles lutteurs de Basse-Bretagne, et pas un de ceux de Fouesnant ou de Saint-Cadou n'eût osé le braver. Il était passé maître dans tous les secrets de l'attaque et de la défense, et pratiquait surtout avec une remarquable adresse les trois coups célèbres qu'enseigne l'art de la lutte : le *toll scarge* par lequel, après avoir enlevé son adversaire sur une seule jambe, on lui balaie l'autre jambe d'un coup de pied ; le *cliquet-roon*, au moyen de quoi l'un des lutteurs, restant immobile, fait tourner l'autre autour de lui et le jette à terre par la rapidité de cette évolution ; et enfin le *peeg-gourn*, qui est le croc en jambe perfectionné. Malheureusement pour la bonne réputation de Jacques le Triste, les autres lutteurs, jaloux de sa supériorité sur eux tous, et blessés du dédain avec lequel il fuyait leurs exercices, répandirent le bruit qu'il s'en allait, à minuit, dans les carrefours hantés, cueillir le *louzou*, c'est à-dire les herbes magiques propres à donner la force et l'adresse à celui qui ne craint pas de les porter sur sa poitrine. Et de fait, le vacher de Pierre Jantou, naturellement grave et recueilli, cherchait les solitudes et se plaisait le long des grèves désertes. Souvent, cela était vrai, Jacques s'échappait la nuit dans les campagnes et courait à l'aventure, livrant aux brises marines son front inondé de sueur, prêtant l'oreille au bruit de la marée qui se mêlait à la solennelle voix des forêts, ou bien se couchant dans les grandes herbes et guettant la venue de l'étoile matinale sur le sommet des montagnes. On se disait alors, mais tout bas, qu'il allait ainsi visitant les clairières pour voir tourner au clair de lune les chœurs formés par les normes, les valkiries, les barrigènes, et toutes les fées traditionnelles de l'antique forêt de Bréchéliant. Ces caquets de veillée ne laissaient pas de faire du tort à Jacques le Triste dans l'esprit des gens pieux ; mais on le tenait pour un cœur si bon et si droit, on avait eu si souvent la preuve de sa tendre pitié pour les malheureux, on nourrissait une si haute idée de ses connaissances, que le blâme ne prit pas à son égard le caractère d'aigreur qu'il n'eût pas manqué d'avoir s'il se fût agi d'un autre. On lui donna simplement ce surnom de *Triste* qui était plutôt une douce raillerie qu'un reproche, et on le laissa libre dans sa sauvagerie, tout en le plaignant d'être ainsi en butte aux influences malignes des esprits secondaires.

V.

Ma conscience ne me permet pas de continuer cette histoire sans avouer au lecteur que Jacques le Triste n'avait pas été trouvé dans un champ de pommes de terre.

Lorsqu'il fut présenté au maître clerc, c'était un fort bel enfant, âgé de près de trois ans, soigneusement enveloppé de couvertures tissées d'une laine précieuse. L'aventure arriva par une nuit très-sombre, au milieu de laquelle le maître clerc entendit frapper à sa porte, et l'ayant ouverte, il vit un homme pâle, défait, succombant de fatigue, et vêtu d'une capote militaire en misérable état. Le premier mouvement du maître clerc effrayé fut de refermer sa porte, mais le soldat l'arrêta par le bras et lui présenta l'enfant ainsi qu'une bourse remplie d'or. Il lui dit ces mots :

« *Je reviendrai...* »

et ne voulut pas même entrer pour se reposer. Seulement il ajouta :

« Je cours à Paris, où l'empereur est de retour. Il est revenu de l'île d'Elbe, et dans huit jours, si je compte bien, c'est l'anniversaire de Friedland et de Marengo. Ces jours-là, on déploie les aigles, Sambre et-Meuse ! et il y seize ans que je ne les ai pas saluées. Mais je reviendrai. Ce qui est écrit est écrit. »

En parlant ainsi, le soldat remit la bourse et l'enfant au maître clerc, raffermit le havre-sac qu'il portait sur ses épaules, partit au pas de course et disparut dans la nuit.

Le maître clerc mourut sans l'avoir revu. A sa mort, les collatéraux s'emparèrent de toute la succession, qui se composait d'une masure couverte en chaume, de vieux pots en terre cuite, d'un bahut et de quelques douzaines de bouquins. Parmi ceux-ci figuraient deux volumes dépareillés des *Mille et une Nuits*, ainsi qu'une édition très-curieuse de Parthénopex de Blois, contenant les amours de la fée Mélior, qu'on avait fait suivre du poëme de Gautier de Metz, sur les merveilles de la forêt de Bréchéliant ; sans compter un autre volume non moins remarquable, imprimé en langue celtique vers 1504, par Robert le Borgne, où l'on avait rassemblé quelques extraits de Geoffroy de Monmouth, touchant l'histoire des neuf vierges de l'île Fortunée, dont l'aînée s'appelait la fée Morgen, cette même fée qui bassina les blessures du roi Arthus, qui enleva Oger le Danois, et qui était cousine de Jacques Brion de Coupalé. Les héritiers trouvèrent également au fond du bahut une longue bourse en soie rouge brodée d'or et de perles, dont l'éclat était un peu terni par les années, mais qui contenait encore une dizaine de louis qu'ils envoyèrent à Nantes chez un changeur. Celui-ci répondit que ce n'étaient pas des louis d'or, mais il ne put dire quelles étaient ces pièces dont l'inscription était gravée en caractères inconnus. Toutefois, comme il s'assura que l'or en était d'une pureté sans reproche, il les acheta pour la fonte au prix des louis, et gagna plus de cinquante pour cent sur le marché. Il avoua même que ce n'étaient pas les premières pièces de cette nature qu'il avait eu l'occasion de changer, et que le maître clerc lui en avait envoyé

six chaque année depuis plus de quinze ans. La fonte de ces pièces lui avait toujours valu le même bénéfice.

Jacques le Triste ne regretta autre chose que les bouquins, dans la succession du maître clerc ; encore se consola-t-il de leur perte en s'apercevant qu'avec un peu d'efforts, sa mémoire lui en retraçait les principaux passages. Cette découverte lui fit aimer plus que jamais le recueillement et le silence, et c'est ainsi qu'il contracta ces habitudes errantes, et cet amour des grèves abandonnées où il passait les jours avec ses vaches, où il retournait la nuit en compagnie des rêves et des étoiles.

VI.

Les pâtures de Pierre Jantou s'étendaient le long des côtes arides de l'Océan, et venaient border la fine extrémité des falaises ; si bien que Jacques, debout au milieu de ses vaches, le corps penché sur un long bâton qui servait à les conduire, pouvait tout à son aise promener sur le ciel et sur la mer un œil presque aussi profond que les deux immensités qui allaient devant lui se confondre à l'horizon.

A force de contempler ainsi l'Océan, Jacques le Triste en avait surpris les secrets.

Il savait, par exemple, que le mince flocon de nuages, seul dans l'horizon limpide, et qu'un œil vulgaire eût pris pour une de ces vapeurs légères oubliées par les zéphyrs du matin, n'était rien moins qu'un volcan voyageur qui portait la foudre et les éclairs. Aussi, dès qu'un de ces courriers sinistres se montrait dans les pénombres qui séparent les ténèbres de l'étincelante fournaise du couchant, Jacques prenait place au plus haut des collines, et attendait là, le cœur ému, que le premier éclair eût entamé la querelle entre le ciel et les eaux. Il y a des natures qui s'épanouissent aux spectacles sombres. Jacques aimait à voir les mouettes effrayées frapper la cime déjà blanchissante des vagues, les lames s'enfler, monter, grandir avec des voix lamentables, et venir déferler à grand bruit contre le pied des falaises. Quelquefois, lorsque les ténèbres, devançant la nuit, se précipitaient du haut des nues, et que la tempête, un instant fatiguée, semblait reprendre haleine, Jacques saisissait, au milieu de ce silence rapide, et dans cette vague horreur, le bruit éloigné d'un canon l'alarme, dernier cri de quelque chassemarée à l'agonie. Aussitôt la cloche éplorée du tocsin, répondant à cet appel, Jacques voyait courir de pâles falots sur le rivage, et leur danse bizarre lui semblait celle des âmes en peine venues pour saluer le naufrage qui leur promettait des compagnes. Il se plaisait ainsi dans les voluptés de l'épouvante, dans les frissonnements du péril.

Un jour, vers la tombée de la nuit, Jacques le Triste, couché nonchalamment sur la mousse courte et drue qui revêt le dos des falaises, épiait une petite vapeur roussâtre d'assez mauvaise mine, qui tachait le ciel et filait en tapinois sur les confins de l'horizon. Cette tache s'étendait, se dilatait, se roulait sur elle-même, ou disparaissait par moments comme une fumée légère, pour reparaître ailleurs plus épaisse et plus sombre. On eût dit le char de quelque noir génie, en route pour une mission funeste. En effet, c'était le génie des tempêtes.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, Jacques vit tout à coup le nuage déployer des ailes démesurées dont l'une touchait au zénith que l'autre effleurait encore les dernières bornes du couchant. Un éclair échappé de cette nuit flottante la déchira comme un voile de crêpe et en dispersa les lambeaux. Mais ceux-ci se rapprochèrent, et bientôt un long gémissement parcourut l'étendue. C'était la mer qui grossissait. En un clin d'œil le ciel fut fermé, les étoiles disparurent, et le vent se précipita sur les eaux. Le choc entr'ouvrit la mer comme si Neptune l'eût frappée de son trident.

Jacques fut alors frappé d'une vision bizarre.

Bizarre, ai-je dit, — l'expression est peut-être plus ambitieuse que juste. Dans le fait, ce n'était qu'un homme qui se noyait. Jacques aperçut une tête que les vagues en belle humeur se lançaient de l'une à l'autre, et rapprochaient du bord, dans leur jeu perfide, pour la renvoyer, une seconde après, à cent brasses en pleine mer. A ce spectacle, Jacques se sentit remué par un sentiment généreux ; cramponné de ses mains aux herbes grimpantes de la falaise, il cherche un point d'appui pour ses pieds, s'y assure, et saisit un autre faisceau de ronces dont les épines marquent ses doigts de sillons sanglants. Ce qu'il va faire, ainsi conduit par cet aveugle élan, il l'ignore, mais il descend toujours. Tout à coup, la branche qu'il a saisie cède et se détache, un quartier de terre se sépare de la falaise, et Jacques tombe entraîné par l'éboulement.

Jusque-là, j'en conviens, les choses se passent selon des conditions fort naturelles.

Jacques s'était évanoui. De quoi? C'est ce qu'il ne put jamais dire ; car lorsqu'il revint à lui, il se trouva fort commodément assis sur le monceau de terre friable que la falaise avait laissé choir de ses flancs. Il se leva aussitôt, se tâta par tout le corps, et acquit la certitude qu'il se portait à merveille. Ayant ensuite cherché la tempête, il ne la trouva plus. Le ciel était d'une sérénité parfaite ; la respiration calme et régulière de la mer annonçait assez qu'elle dormait d'un de ses meilleurs sommeils. La nuit livrait sans crainte aux brises clémentes ses voiles d'un bleu sombre parsemées de paillettes d'or. La lune montrait sa face large et rubiconde au bout de l'horizon. Bref,

la nature était visiblement tombée de son courroux de tout à l'heure dans un de ses plus doux accès de bonhomie. Jacques le Triste ouvrit de grands yeux, regarda les eaux, regarda le ciel, se regarda lui-même, et ne comprit pas. Cela l'effraya. De ce moment, il sentit sa tête lourde; un étonnement vague, une anxiété indéfinie, quelque chose comme un voile de ténèbres descendit sur son être. Il essaya de marcher, de s'agiter, de courir, de sortir violemment de cette enceinte mystérieuse et sombre où ses esprits semblaient emprisonnés. Vains efforts; le voilà dans un monde étrange, inaccoutumé. Pourtant, il a beau surveiller sa pensée, scruter le témoignage de ses sens, il n'y surprend aucun écart. Il se parle, il se répond sans démence; à se voir de près et en détail, il n'a pas cessé d'être lui même; mais à se contempler dans l'ensemble, et pour ainsi dire à distance, il se trouve transfiguré. Jacques s'arrête et tressaille. Il promène sur sa face des mains impatientes, il frappe du pied avec colère, il crie pour écouter sa voix, et de peur que la réalité ne lui échappe, il se couche à terre pour sentir le contact du sol sous sa main; mais, au lieu de mousse et de gramen, il rencontra le pli d'un vêtement.

Il en tressaillit d'abord, et se recula. Toutefois, cette terreur nouvelle était le fruit d'un fait vrai, palpable, visible, et l'arrachait pour un instant à d'autres oppressions plus lourdes. Cette frayeur le rassura; il étendit la main vers les dépouilles, et à la faveur de la lune, il reconnut qu'elles se composaient d'une capote d'uniforme, ornée des insignes d'un grade supérieur, ainsi que de toutes les autres pièces d'équipement qui complètent la toilette d'un officier en petite tenue. Nul doute, pensa Jacques, ces hardes appartiennent à l'homme que j'ai vu se noyer sous mes yeux.

« Alors, s'écria-t-il tout haut en se levant, je n'ai donc pas rêvé! Là, tout à l'heure, les vagues montaient, le vent tourbillonnait sur leur cime, le ciel croulait sur les eaux. C'était donc vrai! Mais cette mer, cette mer si brusquement apaisée, cet horizon balayé en un clin d'œil... Quoi! pas une ride sur l'Océan! »

Jacques n'osa sonder plus avant ce mystérieux abîme d'où semblaient monter les froids génies qui s'accroupissaient sur son âme. Il se rassit altéré de réalité plus que jamais, et se mit en devoir, pour se distraire, de retourner les poches de la capote.

VII.

Il trouva d'abord une bourse assez raisonnablement garnie qu'il fit sonner à ses oreilles avec une joie d'enfant. L'ayant ouverte, il en répandit sur le sable jusqu'à la dernière pièce; et, chose singulière, Jacques le Triste crut reconnaître, parmi trois ou quatre napoléons qui occupaient la bourse, une pièce d'or absolument semblable à celles qu'il avait vues plusieurs fois entre les mains de l'ancien maître clerc. Il l'examina pendant quelques instants, et fut sur le point de la faire passer de la bourse dans sa poche, mais, à ce mouvement, une voix qu'il distinguait à peine monta des profondeurs de son âme, et il se sentit rougir : confus du flagrant délit où il se surprenait lui-même, Jacques remit l'or dans la bourse, et la bourse dans la capote avec une précipitation muette.

Il demeura quelque temps immobile sans oser continuer le recensement équivoque auquel il se livrait. Mais le sourd délire dont il était la proie donnait à son regard comme à sa pensée une fixité tenace; son œil, arrêté sur la dernière poche qu'il lui restait à fouiller, y semblait fixé par un pouvoir magnétique. Il voyait pour ainsi dire à travers le tissu, et ce qu'il découvrait faisait battre ses tempes et gonflait son cœur. Enfin, vaincu par l'attraction qui captivait tout son être, Jacques se précipite sur cette poche, y plonge la main, et en retire une boîte ronde et plate, couverte en maroquin rouge.

Il la regarde, il la tourne en tous sens, il la presse de ses doigts avides, rien ne réussit à en ébranler le couvercle. Il la secoue près de son oreille pour juger de l'objet qu'elle enferme; rien n'y résonne.

« Par Notre-Dame! dit-il, si c'est une boîte, elle doit s'ouvrir. »

Et, guidé par une intuition subite, il appuie fortement le pouce sur l'un des clous d'or qui garnissaient la boîte, tandis que de l'autre main il saisit le couvercle : celui-ci cède et se dresse avec rapidité comme chassé par un ressort.

Jacques a poussé un cri de stupeur, s'est levé brusquement et s'est mis fuir. Il tenait la boîte ouverte, serrée contre sa poitrine et l'abritait de sa main. Arrivé vers un endroit de la grève, espèce de petit monticule que la lune inondait de lumière, il le gravit, s'y assied, et là, perdu dans une solitude immense, rassuré contre toute surprise par l'espace même qui s'ouvre autour de lui, il porte de nouveau les yeux sur sa trouvaille, et pousse un second cri d'une expression indicible.

La lune tombait à flots de nacre sur le médaillon, car ce n'était pas autre chose, et chacun des rayons qu'elle y laissait pleuvoir se divisait aussitôt en gerbes éblouissantes dont l'œil avait de la peine à supporter l'éclat. Ce phénomène de lumière provenait d'un encadrement de pierreries qui formait au médaillon comme une ceinture de charbons ardents. Au milieu de ce foyer d'escarboucles, le regard surprenait une femme, vue à mi-corps, sans voiles, et simplement coiffée de ses tresses noires, tendue autour d'une étoffe blanche qui se roulait en diadème sur son front.

La tête était d'une beauté divine, mais altière et sombre. Les lignes du cou, de la gorge et des épaules étaient autant de miracles. On avait représenté cette femme, le front appuyé sur sa main. Le bras ainsi recourbé était d'une pureté de contours délicieuse et limpide ; mais le coloris général ne rappelait en rien la fraîcheur rose et blonde des femmes écloses sous un soleil tempéré. C'était une touche brûlante, pleine d'ampleur et de fierté, où chaque teinte semblait avoir été fondue par l'action du feu. En un mot, le ton des chairs, l'âpre éclat du regard, adouci jusqu'à la langueur par l'ombre veloutée des cils, tout rapprochait cette tête des plus beaux types connus parmi les peuplades errantes de l'Arabie.

Seulement çà et là, une douce transparence dans les lumières, un peu de mollesse dans l'ovale du visage, un sentiment de rêverie dans le sourire trop sérieux des lèvres, décelaient pour un œil exercé le mélange de deux races, l'hymen de deux sangs d'origine diverse. Mais là s'arrêtait l'analyse. C'était une fleur tropicale dont le germe avait été fécondé par un souffle inconnu.

Accroupi sur les talons, l'œil égaré, les mains tremblantes, Jacques examinait ce prodige, et par instant fermait les yeux, autant pour se recueillir en lui-même que pour soustraire ses prunelles aux flammes trop pénétrantes des pierreries. Tout à coup, il referma l'écrin, le serra dans sa poitrine, et se remit à fuir du côté de la campagne.

Il courut une grande partie de la nuit. Quelquefois, il s'arrêtait au pied d'un arbre lorsque le souffle lui manquait, et il portait la main sur son cœur pour s'assurer que l'étrange merveille ne l'avait pas quitté. Lorsqu'il vit la lune prête à disparaître derrière les les montagnes, il voulut profiter de ses dernières lueurs pour rouvrir la boîte ; et avec un peu d'attention, il en retrouva le secret. L'image, les escarboucles, tout étincela de nouveau. Jacques regarda longtemps cette beauté brûlante, et si longtemps, et avec tant d'amour, qu'il lui sembla peu à peu que ses regards l'attiraient à lui. Il la vit sortir de sa bordure de flammes, et pencher vers son front deux lèvres dont il sentit le délicieux contact. Il apercevait cette femme tout entière, debout devant lui, nue jusqu'à la ceinture, et le reste du corps enveloppé dans des gazes d'argent. A un sourire que lui jeta cette déesse inconnue, il se mit à genoux, et lui voua une adoration éternelle, tandis qu'une brise de parfums sortait de tout les calices des fleurs, et le soulevait de terre sur des ailes invisibles.

A ce moment de son rêve, il entendit une voix fraîche et sonore qui courait sur les bruyères, allait, venait, voltigeait dans le vallon comme une mésange échappée, et semblait se suspendre en jouant aux branches flexibles des coudriers. Cette voix chantait un lai breton fort connu dans la vieille Armorique, et que Jacques avait chanté lui-même plusieurs fois. Voici ce que disait à peu près la voix du vallon :

Elle avait des yeux d'or,
Des rubis en couronne,
La belle fée Mélior,
La belle fée Mélior.

De la blanche Isle-Dieu
Mélior était baronne,
Et dame de haut lieu,
Et dame de haut lieu.

Mais au fond de la mer
Mélior avait un trône
De velours et de fer,
De velours et de fer.

Elle attirait les gars,
Les plus beaux gars d'Olonne,
Au feu de ses regards,
Au feu de ses regards.

Mélior les emportait,
Et la marée d'automne,
Pâles les rapportait,
Pâles les rapportait

Les gars en déconfort
N'avaient trouvé personne,
Personne que la Mort,
Personne que la Mort.

Le dernier vers du dernier couplet, qui était venu mourir presque à l'oreille de Jacques, fut suivi aussitôt d'un petit cri perçant qui le réveilla tout à fait. Une jeune fille était assise près de lui, et regardait avec surprise le portrait de la belle inconnue. Jacques avait sans doute dormi d'un long sommeil, car le soleil était déjà haut sur l'horizon.

VIII.

Coquerette était nièce de ce Pierre Jantou dont Jacques le Triste gardait les vaches ; une pauvre fille que l'oncle avait recueillie par charité, mais qui faisait tous les pénibles ouvrages de la maison, et menait les moutons au pâturage. Encore, la plupart du temps, Coquerette gardait-elle aussi les vaches de Jacques, qu'il arrivait souvent à celui-ci d'abandonner pour courir à l'aventure, sans se soucier autrement de son troupeau. Coquerette était la bonté même ; avec cela de la physionomie, de grands yeux bleus bien fendus, des cheveux blonds un peu roussis par le soleil, mais lisses et abondants, une taille fine, gracieuse, et de tout petits pieds dans des sabots

qu'un pied de chèvre aurait à peine chaussés. Elle avait surtout un sourire si purpurin, si frais que lorsqu'il s'épanouissait sur ses lèvres, Coquerette paraissait ravissante.

Sans trop chercher à comprendre les bizarreries de Jacques le Triste, Coquerette avait conçu pour lui une sorte de sollicitude active qui faisait de Jacques sa seule pensée, ou pour mieux dire, son seul souci. Coquerette ramenait les vaches à l'étable, lorsque Jacques les oubliait après le coucher du soleil; Coquerette les sortait le matin, lorsque leur gardien fantasque s'avisait de passer la nuit dans les champs; enfin Coquerette avait soin, sans mot dire, que son ami eût toujours pour les dimanches du linge bien blanc, et son habit noir, son habit de clerc, toujours bien rapiécé. Elle avait pris Jacques sous sa protection, parce qu'elle devinait confusément que Jacques vivait dans un monde à part, et se serait déchiré les pieds à toutes les ronces de la vie réelle, si l'on n'eût pris garde de le guider, pendant qu'il marchait la pensée perdue on ne sait où.

De façon que Jacques et Coquerette s'étaient compris à merveille : l'un protégeait et veillait, l'autre se laissait conduire. D'ailleurs Jacques aimait beaucoup Coquerette, et avait risqué vingt fois sa vie pour lui aller dénicher des œufs de martin-pêcheur.

Mais ce matin-là, voyant que Coquerette, rouge, confuse, presque irritée, avait surpris le trésor qu'il

eût voulu cacher, même aux oiseaux du ciel, Jacques le Triste, pour la première fois de sa vie, jeta sur Coquerette un regard impatient et dur. Il ferma l'écrin, l'enfouit sous sa veste, et se leva pour s'éloigner sans adresser la parole à Coquerette. Mais celle-ci le retint et, d'un air de bouderie railleuse presque voisin des larmes :

« Ah! oui-dà, dit-elle, c'est donc pour cette vilaine *fée Melior* que vous devenez si triste, monsieur, et que vous passez la nuit dans les champs. Fi donc! »

Jacques à ces mots prit Coquerette par le bras et le lui serra tellement que la pauvre petite en cria de toutes ses forces.

« Si tu révèles à âme qui vive ce que tu viens de voir, lui dit-il en roulant des yeux terribles, je me jette dans la mer du haut de la plus haute falaise, et c'est toi qui m'auras tué. »

Et Jacques s'éloigna d'un pas rapide. Coquerette n'osa pas le suivre et retourna toute navrée surveiller ses moutons, ainsi que les vaches de son ingrat ami. Elle versait ses premières larmes d'amour.

IX.

Jacques le Triste ne se montra plus dans le village qu'à de rares intervalles, et passa sa vie dans une solitude profonde. Sans Coquerette, qui lui donnait à manger partout où elle le trouvait, il serait peut-être mort d'inanition et de fièvre chaude. Il était devenu pale et maigre à faire pitié. Quand la jeune fille l'interrogeait pour savoir s'il souffrait, Jacques la regardait d'un œil muet, et lui tournait le dos sans lui répondre. Il fuyait tous les lieux habités dans la crainte où il était qu'on ne vînt à découvrir l'écrin et qu'on ne le lui reprît. Mais lorsqu'il était bien sûr que nul regard indiscret n'errait autour de lui, il se couchait derrière un taillis, ou bien sur le bord de la

mer, et il ouvrait la boîte pour converser avec la dame de ses pensées.

Durant ces entretiens, ses regards et ceux de la femme peinte s'allumaient les uns aux autres. La respiration de Jacques devenait plus courte et plus rapide, sa bouche frémissait, et toute sa personne était saisie d'une de ces émotions nerveuses auxquelles il était sujet depuis le soir de sa chute. Quelquefois, un cri d'extase se faisait jour à travers sa gorge oppressée, et dès lors, entièrement fasciné, Jacques approchait ses lèvres, les imprimait furtivement sur celles de la miniature, et jetait ensuite de tous côtés un œil effaré, comme s'il eût commis un sacrilége.

Mais le plus remarquable, c'est qu'à l'issue de ces accès, Jacques tombait toujours dans des rêves enchantés dont les images n'empruntaient rien aux choses ordinaires qui entouraient sa vie. Un monde, une nature, un ciel, des paysages nouveaux, passaient devant ses paupières à moitié closes, et il lui semblait peu à peu qu'il les avait vus jadis.

C'étaient d'abord de vastes et interminables plaines, couvertes d'un sable mouvant, où couraient de noires cavales plus rapides que le vol des hirondelles, et comme elles rasant la terre sans y laisser de trace.

C'étaient de fraîches citernes, ombragées de beaux arbres d'une figure particulière, et tout à l'entour des cavaliers au repos, avec de longues lances, des glaives reluisant aux soleil et des manteaux de laine d'une éclatante blancheur.

Ensuite venaient de belles jeunes femmes portant sur leurs épaules des vases au col gracieusement allongé, ou présentant la mamelle à des enfants qu'elles berçaient dans leurs bras.

Plus loin des troupes de voyageurs venant du pays des sables, se déroulaient lentement des vallons aux collines, les uns montés sur des chevaux impatients, les autres sur des animaux dociles qui s'agenouillaient à l'arrivée et s'agenouillaient au départ.

Mais toujours, dans une maison spacieuse, et sous des péristyles éclatant de peintures, il voyait venir à lui un noble guerrier couvert d'armes étincelantes qui le prenait dans ses bras et le baisait au front. Des hommes noirs, habillés de blanc, se tenaient aux portes avec des sabres nus à la main, et quand le guerrier s'était assis sous un dais de velours noué de crépines d'or, d'autres guerriers venaient se prosterner à ses pieds, le front dans la poussière.

Et puis, toutes ces visions se mêlaient, se brouillaient et fuyaient vers un pâle horizon.

Ce n'était plus bientôt autour de lui que la vaste mer avec le bruit des vagues, le roulis du navire, le craquement des cordages et le cri des alcyons. Ce tumulte l'arrachait au mirage, et il se retrouvait en effet sur les bords de l'Océan, en face de la marée montante.

Comme il s'éloignait alors la tête penchée, tous ceux qui le voyaient passer se le montraient du doigt et se touchaient ensuite le front en accompagnant ce geste d'un hochement de tête significatif. Mais Coquerette se disait à part soi :

« Je sais bien qu'il perd la tête, ce pauvre Jacques; mais c'est de l'amour qu'il a pour cette méchante fée Mélior. »

X.

Un jour, Jacques trouva Coquerette tout en larmes, assise sur le revers du fossé qui entourait l'un des herbages de Pierre Jantou. La vue de la jeune fille et son désespoir saisirent le ténébreux au point qu'il s'approcha d'elle et lui prenant la main :

« Pourquoi pleures-tu, ma fille? as-tu perdu quelqu'un de tes moutons?

— Et quand cela serait, repartit Coquerette, ce n'est pas vous qui me le retrouveriez, mon mouton, puisque sans moi toutes vos vaches se seraient en allées à la garde de Dieu.

— Hélas! c'est vrai, reprit Jacques, et je te dois plus d'un beau cierge depuis quelque temps. Il faut me pardonner, Coquerette; j'ai bien du tracas dans ma pauvre tête.

— Oui, dit la jeune fille avec un gros soupir, parce que vous êtes amoureux; et de qui encore? juste ciel! »

Jacques baissa les yeux sans répondre; à quoi Coquerette fit un mouvement de dépit, et mordit son tablier pour étouffer ses sanglots. Puis tout à coup, par une de ces fières révoltes de l'amour dédaigné :

« Savez-vous pourquoi je pleure? dit-elle à Jacques. Oh! je suis bien malheureuse!

— Parle, ma bonne fille, parle, et si je puis y faire quelque chose, sois sûre...

— Ce n'est pas la peine, monsieur le clerc, vous n'y pouvez rien, ni moi non plus. Oh! non, personne ne peut rien à cela (et Coquerette soupira de nouveau). Si je pleure, c'est que... c'est que je devais me marier avec Jean Guilloüet, c'était une affaire finie; mais vous n'en saviez rien, vous, Jacques, parce que vous ne venez plus, le soir, sur la place.

— Eh bien! dit Jacques avec un flegme désolant, qui empêche que tu ne te maries avec Jean Guilloüet?

— Jean Guilloüet est tombé au sort, répondit Coquerette en pleurant de plus belle, Jean Guilloüet va partir pour s'aller battre en Afrique, chez les Arabes. Et moi, j'aimais Jean Guilloüet de tout mon cœur; oh! oui, de tout mon cœur... depuis quelque temps.

— Il va s'en aller en Afrique, chez les Arabes, répéta Jacques, dont les yeux brillèrent.

— Eh bien! après? C'est un malheur sans remède.

— Dis-moi, Coquerette, es-tu bien sûre que maintenant tous les soldats du roi vont en Afrique?

— Hélas! assurément. C'est M. le sergent Turcamore qui l'a dit dans le village.

— Et où est-il le sergent Turcamore?

— Ah! sans doute vous ne savez pas où il est logé, le sergent Turcamore; mais vous le sauriez si la maison ne vous faisait pas peur, au point que vous n'y mettez tant seulement plus les pieds. Allez, c'est indigne! Oh! oui, c'est indigne. Vous devenez à rien, et vous voilà pâle comme un Jésus de la passion, avec des cheveux de mauvais gars, et une barbe à faire frémir. Est-ce une vie, que cela? Bien sûr que les normes vous ont jeté un sort. Et tout cela finira pauvrement, je vous le dis, Jacques, et la chanson aura raison. C'est la fée Mélior qui vous détourne à mal. Faut pas être clerc pour deviner cela. Vous verrez!

— Il est donc logé chez ton oncle, le sergent Turcamore?

— Oui, et c'est un homme qui vous a cherché partout, le long des falaises et des herbages, me voyant si désolée de ne plus savoir ce que vous étiez devenu depuis huit jours. Mais les démons vous mènent par des chemins où les chrétiens ne vont pas. »

Jacques se leva, pressa la main de Coquerette dans les siennes et lui dit:

« Sèche tes larmes, ma bonne fille, c'est moi qui te rendrai ton fiancé. Je vais trouver le sergent Turcamore et lui parler. »

Coquerette, à ces mots de Jacques, se sentit le cœur frissonner. Elle eut peur d'être affreusement punie de son mensonge, et fut sur le point de tout avouer à celui qu'elle aimait. Sa fierté bretonne retint ce cri sur ses lèvres. Elle se tut, et Jacques s'éloigna d'un pas rapide.

On présumait Jacques le Triste âgé d'une vingtaine d'années, et il aurait tiré au sort, comme tous les autres jeunes gens du village, si l'on eût reconnu des traces de sa naissance dans les registres de l'état civil; mais l'absence de tout indice obligea le maire de laisser Jacques en repos. Cette circonstance avait frappé le sergent Turcamore, et il fit jaser un peu tout le monde. Coquerette ne fut pas la dernière à dire tout ce qu'elle savait au sergent, qui se mit en devoir de chercher le pâtre et de découvrir quelle figure il avait. Mais il courut deux jours inutilement, et le matin du troisième, il allait se remettre en route pour continuer ce qu'il appelait *sa battue*, lorsque Jacques le Triste se présenta lui-même au sergent, lui dit son nom, et le pria d'entrer avec lui prendre un verre de cidre. Turcamore regarda Jacques fixement, grommela quelques mots dans sa moustache, et suivit le pâtre à une table où le caporal Grogman ne tarda pas à les rejoindre.

« Monsieur le sergent, dit Jacques aussitôt, j'ai à vous avouer comme cela que je désire m'engager dans les armées du roi, et m'en aller à la place de Jean Guilloüet, qui est tombé au sort. Je suis un peu malingre pour le moment, mais n'y prenez garde, je vaux mieux que Jean Guilloüet pour la force; c'est connu de tout village. Ainsi je pars avec vous si la chose vous convient. Seulement, c'est à une condition. Je voudrais aller en Afrique. »

A ces derniers mots, Turcamore et Grogman échangèrent un regard.

« Et pourquoi voulez-vous servir en Afrique? demanda le sergent.

— C'est une idée que j'ai.

— Ah! une idée... »

Le sergent cacha dans son verre la rougeur d'une émotion subite. Ensuite il reprit:

« C'est bien. Le Père éternel est un vieux troupier qui a aussi ses idées. Laissons-lui tortiller sa moustache à sa manière et ne mangeons pas dans sa gamelle. C'est un chef de file qui ne s'amuse pas à donner deux fois la consigne... et le voltigeur ne connaît que sa consigne, Sambre-et-Meuse!

— Puis-je espérer alors qu'il soit fait selon mes désirs? » demanda Jacques, qui ne comprenait rien au verbiage de Turcamore.

Le sergent contempla Jacques sans répondre, et regarda encore le caporal Grogman. Tout à coup, comme frappé d'une idée:

« Jean Guilloüet, dit-il, est un jeune gars de belle taille, et râblé comme un taureau de cinq ans. Voyons, jeune homme, montrez-nous votre torse, et je vous répondrai sans plus de contremarches. Nous sommes seuls dans cette chambre basse: mettez bas votre veste, et faites prendre l'air à vos épaules. On ne vous mangera pas à la poivrade. »

Jacques se garda bien de faire la moindre objection, et se dépouilla. Le caporal Grogman s'était levé, et parcourait déjà d'un œil curieux le buste maigre, mais vigoureux, du jeune campagnard. De son côté, Turcamore avait saisi le bras de Jacques, et lui promenant le doigt sur la poitrine:

« Qu'est-ce que cela? dit-il, en montrant plusieurs marques qui ressemblaient à des cicatrices; on dirait des entailles faites dans la chair avec le bout d'un couteau, et qu'on aurait ensuite frottées de poudre pendant qu'elles saignaient?

— J'ignore tout à fait ce que ce peut être, mais je vous assure, monsieur, que j'ai toujours eu ces marques, et qu'elles ne sont la suite d'aucune maladie, » répondit Jacques, tremblant que ces cicatrices n'élevassent des scrupules dans l'esprit du sergent.

Mais Turcamore lui avait tourné le dos pour se verser une rasade, et lui dit sans le regarder:

« Rhabillez-vous, monsieur Jacques, vous remplaçant

cerez Jean Guilloüet, et vous irez en Afrique. J'en fais mon affaire. C'est dit. »

Les traits de Jacques, à ces mots, s'altérèrent sous l'empire d'une émotion si forte, que le caporal Grogman se précipita vers lui pour le soutenir, car Jacques le Triste parut chanceler. Mais repoussant doucement le caporal, il remit sa veste, serra la main de Turcamore, et disparut sans articuler un seul mot.

« Hem!... murmura Grogman en se rasseyant.

— Silence! dit Turcamore d'une voix basse et sombre; Dieu est grand! »

XI.

Si bien, cher lecteur, qu'après nous être conformé au précepte d'Horace, et nous être lancé d'abord *in medias res*, nous voilà revenu à ce beau premier jour du mois d'août, où il y avait quatorze conscrits sur la grande place du village, le quinzième, c'est-à-dire Jacques le Triste, étant assis à l'écart sur un banc de pierre, ayant Coquerette à ses côtés. Coquerette, hélas! venait d'avouer à Jacques le mensonge que lui avait inspiré le tendre dépit de son cœur; mais il était trop tard. Quand elle eut fini sa douce confession d'amour, Jacques le Triste la pressa sur sa poitrine, et parut se recueillir.

« Écoute bien, mon enfant, lui dit-il enfin de sa voix lente et rêveuse, il y a des choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime. Depuis un certain soir du mois dernier, je ne suis plus le même, et ma vie a changé de face. Avec moi, tu n'aurais pas été heureuse.

— Oh! que si, interrompit Coquerette avec élan.

— Oh! que non pas, ma pauvre fille! mon âme ne doit pas avoir de compagnes parmi les âmes de ce monde. D'ailleurs, en partant pour l'Afrique, j'obéis à la voix qui parle dans mon sommeil.

—Oui, s'écria Coquerette, et tu pars avec ce portrait de malheur.

—Silence! sur ton âme et sur ma vie, ne parle jamais de cette image. Oh! jamais...

—Sainte Vierge! Et qui te l'a donc donné, ce portrait de fée, ce portrait maudit ainsi encadré d'une roue de feu, qu'on dirait un feu de l'enfer? »

Jacques n'entendit pas les paroles de la jeune fille, et dit en fermant les yeux, comme s'il eût regardé en lui-même :

« Ah! elle est bien belle et bien étrange! Que de choses nouvelles et miraculeuses sa seule vue suscite devant mes yeux! La campagne, le village où j'ai passé ma vie, je ne les connais plus. Ce sont d'autres champs, ce sont d'autres arbres, un autre ciel et une autre mer, d'autres troupeaux et d'autres hommes que je découvre, ou plutôt—que je me rappelle! Oh! des plaines, des plaines, un soleil ardent, des cavaliers rapides, » s'écria Jacques illuminé de l'une de ces révélations soudaines qui le transportaient sous des cieux inconnus.

Coquerette se leva tout effrayée, et, par un geste involontaire, elle traça le signe rédempteur sur son sein. Jacques, les bras croisés, et le front penché sur sa poitrine, semblait poursuivre sa chimère, et ne prenait plus garde à la jeune fille. Celle-ci leva ses yeux éperdus vers le ciel, hocha la tête comme si elle en eût secoué sa dernière espérance, et sans plus regarder Jacques, sans lui adresser un mot d'adieu, elle reprit le chemin de la maison de son oncle, où Turcamore l'attendait.

Quand elle parut, le sergent dit un mot à l'oreille du brigadier de gendarmerie, qui regarda Coquerette en souriant, et sortit avec M. le maire, lequel donnait quelques signes du grand honneur qu'il venait de faire au cidre de Pierre Jantou. Turcamore demeura seul avec Coquerette et le caporal Grogman. L'entretien fut court, car dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que Coquerette sortait de la chambre basse et montait à un petit grenier qui lui servait de pièce à coucher. Elle paraissait toute rayonnante d'une douce joie. Dès qu'elle fut partie, Turcamore acheva son verre, et alla faire battre le rappel sur la place. L'heure fatale sonna, et la colonne se mit en marche au grand redoublement de toutes les douleurs. On fit la conduite aux conscrits assez avant sur la route, mais enfin l'instant arriva où les amis se lassèrent et tournèrent les talons. Puis ce fut le tour des parents, et il ne resta plus que les fiancées. Celles-ci, par exemple, persistaient avec une obstination romanesque. Il fallut toute l'éloquence du sergent Turcamore pour décider ces belles à regagner le village désormais vide pour leur cœur. Le sergent, dans cette circonstance difficile, parla de la galanterie française avec beaucoup de grâce et d'onction, mais il eut finalement de si beaux mouvements sur la discipline militaire, que les pauvrettes s'enfuirent comme autant de tourterelles effrayées.

Quelques heures après, le soleil s'allongeait sur la plaine, et quand les ombres furent tout à fait descendues, une jeune fille se glissa d'un pas furtif le long des oseraies qui fermaient le clos de Pierre Jantou. Elle sortit par les jardins, prit de petits sentiers de traverse et arriva près de l'église dont la porte était encore ouverte. Elle entra, s'agenouilla devant la Vierge des Douleurs, une des images de l'autel, et se mit en devoir de prier avec ferveur. Elle avait un petit paquet de hardes à ses pieds, avec un bâton de voyage. Son oraison terminée, elle se leva, reprit son fardeau et quitta l'église pour aller, à la faveur d'un long détour, retrouver la grande route qui menait à la ville prochaine. Elle s'éloigna du village sans retourner une seule fois la tête. Rien de ce

qu'elle aimait n'était derrière la trace de ses pas.

XII.

Le dixième jour de la dixième lune, c'est-à-dire vers la fin du Rhamazan de cette année-là, Adji-Achmed, ayant scrupuleusement accompli toutes ses pratiques religieuses, était assis sur la plus haute terrasse de son palais, et regardait descendre le soleil du côté des monts Jurjura.

Adji-Achmed, bey de Constantine, était un homme de quarante-cinq ans, gros, fleuri, de très-belle mine, et doué des trois principaux agréments de la perfection virile : les dents blanches, la barbe noire, et l'oreille rouge. Adji-Achmed passait généralement pour un prince débonnaire, et à cet égard il valait presque autant que sa réputation. J'avoue que, pour un roi constitutionnel, nous l'eussions trouvé sans doute quelque peu trop vif et quinteux, mais dans son beylick, et aux yeux des plus sévères, Achmed remplissait toutes les conditions de son emploi. Il n'aimait pas le sang, et ne faisait guère couper de têtes, que les jours où il avait mal aux nefs. Cela lui arrivait quand le vent soufflait du désert. De là ce dicton parmi les Arabes de son beylick : « Quand le vent souffle gris, il pleut rouge. » A cela près, je le répète, Achmed était un bey fort supportable.

Ce soir-là, deux chaous de Nubie se tenaient derrière lui, le cimeterre à la ceinture, et prêts à saisir au vol le moindre clignement de ses yeux. Ben-Gana, le grand scheick du désert, ainsi qu'on appelait le beau-père d'Achmed, les avait fait poster lui-même auprès du bey. Ce Ben-Gana était un homme fort attentionné pour les nerfs de son gendre, et s'il avait jugé à propos de lui envoyer cet *en cas* de deux chaous, c'est que le vent, après avoir soufflé toute la journée au nord-nord-ouest, menaçait de virer en plein sud.

Adji-Achmed paraissait effectivement assailli de papillons noirs. Il promenait un regard distrait sur les collines dont la ceinture d'émeraude étreint les murailles de Constantine ; mais ses yeux se portaient de préférence vers le nord, dans la direction de la mer, et cela avec un certain air de terrible humeur. Cependant il eut à peine abaissé la vue vers une des places de la ville qui s'étend en face de la porte d'*El Cantara*, qu'il fit un geste de surprise, et parut oublier ses ennuis, pour ne s'occuper que du spectacle inattendu qui s'offrait à ses regards.

Des maures et des couloughis se pressaient en foule autour d'une femme vêtue d'habits courts, de couleurs éclatantes. Celle-ci dansait accompagnée de la guzla, sorte de méchante guitare que pinçait un nègre difforme, accroupi dans un coin. Achmed se frotta les yeux, se pencha pour regarder avec plus d'attention et frappa aussitôt dans ses mains. A ce signal, un des chaous s'inclina vers le bey, qui lui dit quelques mots en désignant la danseuse. Le chaou baissa de nouveau la nuque, et disparut. Peu de minutes après, la femme aux habits bariolés était en présence d'Achmed.

Le bey, dès qu'il l'aperçut, lui fit signe d'approcher.

« Mes yeux n'espéraient plus te revoir, lui dit-il ; depuis longtemps, je demandais en vain aux quatre vents du ciel sur laquelle de leurs ailes tu t'étais envolée.

— L'épi vide, une fois chassé de l'aire, s'enfuit à l'aventure ; il ne craint ni l'œil du glaneur, ni le bec vorace du corbeau ; nul ne lui demande d'où il vient, ni où il va, et le mépris qu'il inspire est le garant de sa liberté. Une femme inscrite au livre du Mézouar n'est-elle pas semblable à cet épi ? »

Ainsi parla l'inconnue, tandis que son regard, démentant la sombre humilité de ses paroles, s'arrêtait fièrement sur Achmed.

Le bey sourit avec dédain, et parut cependant se recueillir avant de continuer.

« Annuba, dit-il alors d'une voix lente et triste, les caravanes d'automne qui vont du grand désert à Tunis ont déjà franchi dix-huit fois les gorges du mont Aurès, depuis qu'une femme d'Abyssinie, qui était mon esclave, te donna le jour dans mon palais, et que le Frank à jamais maudit qui était ton père trouva le moyen de s'enfuir, en me volant mon fils. »

Celle que le bey venait de nommer Annuba sourit à son tour, mais d'orgueil.

« Seigneur, dit-elle, ces souvenirs troublent ta mémoire au point de l'obscurcir. Tu oublies que ce Frank, mon père, était injustement esclave dans ta maison. Tu oublies que, pour l'empêcher de fuir, comme il l'avait déjà plusieurs fois essayé, tu m'arrachas du sein de ma mère, et me retins en otage dans le fond du harem, jurant par le prophète qu'à la première tentative du chrétien pour s'évader encore, tu me ferais briser la tête sur les rochers du Mansoura.

— Il a fui cependant, répondit Achmed ; et j'eus pitié de toi.

— De moi ? non point, seigneur, mais de ton fils Ismail qu'emportait l'esclave plié dans son manteau. Otage pour otage. Si tu respectes l'enfant que je te laisse, te fit dire le fugitif par un pêcheur de corail du cap Rose, je jure de conserver le jour à ton fils. Sinon, dent pour dent ! Je tiens toute cette histoire des pêcheurs eux-mêmes du cap Rose, qui me l'ont souvent racontée. Tu épargnas ma tête, mais tu te vengeas sur ma mère, que tu fis étrangler et jeter ensuite dans le torrent du Rummel. »

Achmed releva brusquement la tête :

« Fille d'esclave et de chien, dit-il, il t'appartient bien de pénétrer au delà de mes paroles.

— Voilà ce que tu fis de ma mère, continua-t-elle, sans se soucier de l'interruptiom d'Achmed. Quant à moi, ne pouvant m'ôter la vie, tu m'ôtas plus que la vie, tu me dépouillas de ma pudeur, comme un voile qu'on arrache et qu'on jette au vent par lambeaux. Je devins une vile créature, une fille infâme, une fille inscrite au livre du Mézouar. Mais telle que tu m'as faite, je suis l'amour et la terreur de ton peuple; je te brave. Chacun de mes cheveux est sacré sur ce front marqué d'infamie. Tu le sais! je fus instruite par une almée du Delta dans l'art de charmer les yeux et d'enivrer les sens; et lorsque j'apparais sur la place d'*El-Cantara*, vêtue de mes gazes d'or, tes tribus oublient, pour m'admirer, que les têtes de vingt de leurs scheicks pourrissent à tes créneaux.

—Annuba!...

—Pas de menace, je les méprise. L'almée de Damas à qui je dois ma puissance m'a légué la science terrible des philtres et des enchantements. Mon regard éblouit, mes caresses brûlent, ma beauté rend fou, ma colère fait mourir. Celle qui commande à la mort sait se soustraire à ses coups.

—Hé! qui te parle de la mort? dit le bey d'un air de conciliation manifeste; je ne t'ai fait venir en ma présence que pour te donner une marque de ma faveur.

—J'écoute, » dit froidement Annuba.

Le bey reprit après un instant de réflexion :

« Des chiens de France ont débarqué près de Bone, à l'embouchure du Bouberak. On les dit plus nombreux que des nuées de corbeaux sur le cimetière des Juifs, et plus insolents qu'un scheick rebelle des montagnes de Nébaïl. Eh bien! mon Annuba, je te donne, si tu veux, un coursier nourri chez les Abdénores, et ferré des pieds de devant avec des clous d'acier. Tu auras pour escorte vingt cavaliers maures que m'enviérait l'émir, et qui répondront de toi sur leur tête. Va, ma fille, vole réjouir ton cœur. On m'a raconté qu'un jour, près d'Al-Djézaïr, tu te pris de passion pour un de ces chrétiens. Il partit, mais en te jurant qu'il reviendrait. Qui sait s'il n'a point tenu sa promesse, et s'il ne t'attend pas sur le rivage de Bone. »

Annuba tressaillit; mais plongeant son regard dans les yeux d'Achmed :

« L'enfant que l'on nourrit avec le cerveau du chacal obtient la ruse en partage. Ta mère n'a pas oublié ce précepte. Mais je t'ai deviné. Tu as dit : Le Frank aime les femmes belles et faciles. Annuba marchera sans péril le long des tentes de mes ennemis; elle comptera ces tentes, et reviendra m'en dire le nombre. Elle surprendra le secret des conseils, car la langue des chrétiens lui est connue, et elle reviendra me l'apprendre. N'est-ce pas là le prix de tes vingt cavaliers maures et de ton cheval ferré d'acier?

—Ma main lorsqu'elle s'ouvre est inépuisable, repartit Achmed. Si, au retour, tu désires quelque chose qui soit en mon pouvoir, que le prophète me maudisse, si tu n'es pas exaucée. »

Annuba se tut et parut réfléchir. Puis, tout à coup, et d'une voix brève :

« J'accepte, dit-elle.

—Alors dit le bey, tu vas jurer, par ton père qui combattit aux Pyramides, que ta bouche me dira sans mentir ce qu'auront vu tes yeux et entendu tes oreilles.

—Je le jure.

—C'est bien, je suis en paix. Mes coursiers sont rapides comme la tempête qui descend de l'Atlas, et les chemins sont libres par les vallées de Sibouze et de Jas-Amar. Je te donne jusqu'au cinquième jour après le coucher du soleil. Adieu, termina le bey en souriant, sois belle, sois enivrante, et souviens-toi que tu es la *Sultane des fleurs*. »

Achmed fit un signe, et les chaous reconduisirent Annuba jusqu'à la porte du palais.

XIII.

« ... Oui, caporal, poursuivit le sergent qui mâchonnait le bout de corne de sa vieille pipe en terre de Hongrie, oui, je dois le dire, la Fortune s'est toujours conduite à mon égard comme la dernière des femmes. Si je vous racontais... »

Mais, avant de pousser plus loin, je dois informer le lecteur que Turcamore, outre plusieurs autres qualités brillantes, possédait un talent remarquable pour la narration. Il est vrai qu'aux yeux de quelques esprits légers et superficiels, ce penchant pour l'épopée qui distinguait le sergent n'eût guère semblé qu'une insupportable manie; et ce qui aurait donné à cette médisance une certaine apparence plausible, c'est que, d'habitude, le récit auquel se livrait le vétéran était toujours le même, du commencement à la fin. Mais Turcamore se souciait peu de la critique. Il avait dans la personne de son caporal l'auditeur par excellence, c'est-à-dire un homme flegmatique, d'une patience de granit, et d'un amour si obstiné pour le silence que, de mémoire de caporal, on n'avait jamais entendu Grogman dépenser plus d'un mot à la fois, encore choisissait-il de préférence les diphthongues et les monosyllabes.

Le sergent Turcamore était assis, en face de son caporal, à une table ornée de deux verres et d'une bouteille de vin d'Espagne. Le lieu où se passait l'entretien était une baraque assez vaste, servant de cantine à un régiment d'infanterie, ainsi qu'à deux es-

cadrons de spahis, cantonnés à Guelma, l'un des avant-postes établis par les Français sur la route de Bone à Constantine.

Quelque bonne mine qu'eût la bouteille en question, Turcamore la vidait sans donner le plus léger signe de satisfaction. Il parlait d'une voix brève, avec un geste saccadé et des mouvements de sourcils fort sévères. Quelquefois il s'arrêtait court et passait la main sur son front. Puis il reprenait son récit avec volubilité. Grogman tambourinait une marche de nuit contre son verre.

« Mais d'abord, fit brusquement Turcamore, où diable Coquerette est-elle nichée depuis ce matin? Cette enfant-là se dérange; je lui dirai son fait. Je n'entends pas qu'elle oublie les devoirs de la cantine pour courir après Jacques le Triste, lorsque monsieur va converser avec les nuages. Cela est contraire à la décence ainsi qu'à la discipline. Les amours, les amours, qu'est-ce que cela me fait? Il n'y a plus d'amour. La consigne est changée. Ah! ah! vous levez le nez, Grogman; cela vous surprend; mais c'est ainsi. A partir d'aujourd'hui, Coquerette me fera le plaisir de ne plus aimer Jacques le Triste. Lorsque j'engageai la petite à suivre le régiment en Afrique, tout cela était bel et bien; je ne savais pas ce que je sais aujourd'hui. J'avais alors le projet de me procurer beaucoup d'agrément par la suite. Oui, Grogman, aussi vrai que j'ai épousé une Abyssinienne et une Ostiake, je lui aurais fait épouser son Jacques le Triste. Et le plus spirituel, c'est qu'Achmed (le feu d'enfer puisse lui roussir les moustaches!) Achmed lui-même aurait donné la bénédiction nuptiale. J'aime les drôleries, moi, et celle-ci me semblait parfaitement élégante. Nous aurions tous ri comme de jolis garçons. Mais, au diable! les projets se suivent et ne se ressemblent pas. Est-ce que j'ai de la chance, moi? Est-ce que toute ma vie la fortune ne m'a pas traité en polisson? Est-ce que je ne suis pas né sous une étoile facétieuse? Lorsque je veux faire oblique à droite, le vent me retourne à gauche; c'est convenu. Quelle singulière plaisanterie que mon histoire! Prisonnier au Mont-Thabor en 1799, prisonnier au Mont-Saint-Jean en 1815, chaque fois je suis oublié dans les échanges. De Syrie l'on me conduit par la mer Rouge jusqu'à la Mecque, où l'on me vend à un marabout des États barbaresques, ce bélître d'Achmed, que son prophète puisse confondre! Très-bien. Après quinze ans de captivité, je plante là ma femme, une Abyssinienne très-jolie, et je m'échappe, une nuit, des griffes du marabout. J'ai soin de lui emporter un échantillon de sa lignée pour faciliter plus tard mes relations diplomatiques avec le mécréant. C'est au mieux. Je crois en être quitte avec mon étoile et pouvoir me consacrer tout entier à l'éducation d'Ismaïl. Pas du tout. On bat le rappel, je lâche l'enfant, je cours à Paris, l'empereur y revient, il se refâche, il se rebat, je veux m'en mêler, l'affaire s'embrouille, j'enfile la route de Waterloo, j'arrive, je culbute, je cogne, on m'assomme, et je reprends connaissance garrotté sur un cheval qui m'emportait de compagnie avec un affreux Kalmouk. O destinée! Nous voyageons ainsi trois petits mois sans que cet abominable Tartare ait seulement l'idée de se peigner. Bref, nous voilà sur les bords de l'Irtisch, où je demeure frappé à la glace, comme une bouteille de sillery. C'est là que je déploie la quintessence de ma philosophie. En deux ans je m'acclimate, et, pour tuer le temps, je m'amuse à civiliser un peu ces sauvages. Je leur fabrique des peignes et du cirage, je leur enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'un empereur, je leur apprends même à se faire la barbe. Quand je les juge plus dignes de mon estime, je leur en donne une marque éclatante : j'épouse une de leurs femmes, une fille de la tribu des Ostiakes, laide à faire pleurer, mais qui m'apporte en dot trente juments poulinières. Décidément, je commençais à me croire plus malin que la destinée. Ma femme se mourait de peur devant mes moustaches, cela me flattait. Et puis je possédais trente cavales, la considération publique et des cheveux gris. Me voilà rangé, casé et caserné. Ah! ouiche! j'apprends par des marchands de Tobolsk qu'on s'amuse à Paris comme des perdus, que les Bourbons dansent la gavotte, que le coq est plumé, que les aigles sont de retour, que l'empereur n'est pas mort, qu'il fait une levée de huit cent mille hommes, et qu'il va rentrer en Russie par la Tartarie chinoise. C'était en 1830. Tiens! que je me dis, si j'allais à la rencontre de mon régiment!

« Ah çà! s'interrompit le sergent, tout cela ne signifie pas que nous devions mourir de soif. A votre santé, caporal. Et à propos de pepie, je ne souhaiterais pas à mon plus grand ennemi, oui, à Achmed lui-même, une soif pareille à celle qui m'étrangla, lors de ce fameux voyage, quand j'eus laissé les bords de l'Irtisch pour m'enfoncer dans les déserts qui avoisinent le mont Altaï. A partir du lac Saizan, vous entrez dans une steppe de quelques cent lieues carrées, plaine savoureuse pour les amateurs qui aiment à manger salé. L'herbe, la terre, les bruyères, les cailloux, l'air et l'eau, tout cela, voyez-vous, n'est qu'une immense et abominable saumure. Pendant douze jours et douze nuits, je me suis rongé les poings à la croque au sel. Heureusement qu'avant de partir j'avais choisi la meilleure nourrice de mes trente juments, sans quoi, j'aurais pu convoler en troisièmes noces avec la femme de Loth, et risquer cette fois de faire un mariage assorti. J'arrive à Cacheinir fort altéré. Quand j'ai bu, je demande mon empereur. Pas d'empereur. Je parle à des Kurgees qui arrivent de Tunkin par le Mogol. Ils n'ont pas rencontré les aigles. Bon, que je dis, je vois ce que

c'est : l'empereur a une dent contre les assassins de Kléber, il aura voulu passer par les Pyramides, ce vieux recuit; histoire de distraire ses grognards. Donc, par le flanc droit, et je m'allonge vers l'ouest. Je traverse l'Indus, je laisse Candehar à ma gauche, et j'entre à Ispahan. A peine ai-je mis pied à terre que je donne du nez contre un habit rouge. Ah! ah! il y a de l'Anglais là-dessous... c'est différent. Nous allons rire, Je remonte sur ma bête et je pique des deux. D'Ispahan à Bassora, soixante étapes de montagnes. Je dévore la chose en huit jours, et me voilà sur les bords du golfe Persique. Encore pas d'empereur! Décidément, me dis je, ce diable d'homme s'amuse en route à percer l'isthme de Suez et à se faire couronner roi d'Égypte. Ce sera cossu à voir, en avant! J'arrive à Suez; de Suez, je cours au au Caire; du Caire, je cours à Alexandrie; pas plus d'empereur que de vieille garde. Je m'informe, j'apprends le fin des choses. L'empereur est mort, archi-mort, les aigles sont morts, les grognards sont morts, tout est mort, Sambre-et-Meuse! J'eus comme l'idée d'aller rejoindre mes aigles. J'étais à bout de mes roubles; ma jument boitait; mes blessures me tiraillaient l'épiderme. Désenchanté, quoi! — C'est alors que je me rappelai mon ancien compte avec Achmed, et comme j'appris qu'on nous taillait un brin de besogne en Afrique, je demandai mon passage sur un vaisseau de l'État, j'arrivai en France, je rentrai au service, et vous savez le reste.

« Un moment! s'écria le sergent qui vit Grogman en disposition de prendre la fuite, vous ignorez encore le plus beau; je veux dire le plus laid. Qu'ai-je fait d'Ismaïl? un spahis fort agréable, qui se bat comme vous et moi, et pratique le cheval à la satisfaction de ses chefs. Un peu fantasque, me direz-vous, — mais ça, voyez-vous, c'est le tic arabe. En somme, il n'a rien de détérioré au point de vue de la discipline et des bonnes mœurs. — Quant à ma fille, c'est différent. »

Turcamore s'arrêta brusquement et rougit. Grogman, levant alors les yeux, donna quelques signes évidents de curiosité, signes d'autant plus à remarquer qu'ils étaient fort rares quand le sergent parlait. Celui-ci fronçait le sourcil comme un Jupiter tonnant, et mordillait sa vieille pipe d'une façon de plus en plus terrifiante. Enfin reprenant à voix creuse : « Ce matin, dit-il, j'ai retrouvé ici un nègre de la côte d'Angola, nommé Haoualeïl, un nom de damné qui signifie *le vent de la nuit*, en langue berbère. C'est un nain, tout ce qu'il y a de plus indigne à voir, un peu jongleur, comme ils le sont tous, et passablement vaurien dans l'occasion, mais bonhomme au demeurant. C'est grâce à lui, car il connaît le palais du bey comme sa poche, que je pénétrai dans le temps jusqu'au berceau d'Ismaïl sans éveiller les femmes. Pour lors, Haoualeïl n'a jamais perdu de vue Annuba. Il est même aujourd'hui à son service. C'est comme qui dirait son génie, mais un

vilain génie, par exemple! Bref, il m'a tout appris. L'Abyssinienne a été étranglée, et Annuba couchée sur le livre des filles perdues. Elle danse sur les places publiques, comme les almées de la Basse-Égypte; un métier infâme! Avec cela, belle comme les sept péchés capitaux. Achmed s'est vengé, c'est de bonne guerre. Mais il n'est pas au bout de la plaisanterie. Mille tonnerres! j'ai mon idée. Pour cela, il faut que la pauvre Coquerette dise bonsoir aux amours. Vous verrez, vous verrez, Grogman, si je ne suis pas très-drôle quand je m'y mets! »

Mais Turcamore fut subitement interrompu.

XIV.

Coquerette, pâle et tremblante, se précipita dans la cantine. Le petit chapeau ciré qu'elle portait, selon l'uniforme des vivandières, venait de tomber à ses pieds, et ses tresses de cheveux blonds ruisselaient à flots sur ses épaules. Presque aussitôt, et avant qu'elle se fût assez remise pour expliquer la cause de son effroi, Jacques le Triste apparut. Il était blême, trempé de sueur, et chancelait sur lui-même. Arrivé au milieu de la tente, il tomba sur un siége dans un complet épuisement. Coquerette courut s'agenouiller auprès de lui, et saisit ses mains dans les siennes en le regardant avec un mélange de terreur et de pitié : « Sainte Vierge! murmura-t-elle, il en mourra! — Qu'y a-t-il? demanda brusquement Turcamore. — Il y a que Jacques est frappé du mauvais œil, et qu'il voit des choses étranges dans la nuit. »

Turcamore haussa les épaules. Il se fit un instant de silence pendant lequel on put entendre des clameurs éloignées, des rires et des trépignements. Tout à coup, Jacques releva la tête et passa la main sur son front. Puis se parlant à lui-même : « Béni soit Dieu, dit-il, elle m'est enfin apparue. Elle a glissé du ciel dans un dernier rayon du couchant... là-bas, vers le puits des Palmiers... Ses pieds ne touchaient pas la terre. Elle voltigeait, voltigeait sur la cime des plus hautes herbes, et chaque fois qu'elle passait près de moi, je sentais courir dans mes cheveux la brise amoureuse qui la portait sur ses ailes. J'ai étendu les bras pour la saisir, insensé! Embrasse-t-on l'étoile qui file, le vent qui fuit, le rayon qui danse sur les fleurs? Quelquefois elle s'éloignait; puis, retournant

la tête, elle m'appelait de la main. Moi d'accourir. Et je la poursuivais si vite, si vite, que ma course devançait la pensée. Mais elle fuyait, plus légère qu'un flocon de vapeur chassé par l'ouragan. Je l'entrevoyais tantôt à travers les clairières, tantôt sur le sommet des éminences, et quand je la croyais disparue, au loin, dans le crépuscule, elle s'envolait, sur mon passage, du calice d'une fleur. Enfin elle m'a quitté. Je l'ai vue peu à peu s'amoindrir et n'être plus bientôt qu'un point lumineux à l'horizon. Resté seul, je regardai autour de moi. Il faisait nuit. »

Jacques cessa de parler, et Coquerette essuya ses yeux du revers de sa main. Cependant les cris qu'on avait entendus d'abord se rapprochèrent : « Par ici, disait-on, par ici ! Elle vient ! la voilà ! » Soudain, les deux rideaux de la tente s'écartèrent avec violence, et des soldats, mêlés à quelques Maures, parurent portant des torches qui éclairèrent tout l'intérieur comme en plein jour. La tente fut bientôt remplie par les curieux qui l'encombrèrent d'abord, en grande confusion, mais qui se rangèrent peu à peu, et finirent par former un cercle au milieu duquel Annuba parut tout à coup.

XV.

Elle était vêtue d'une tunique en maille blanche et argent, très-ajustée sur le buste, de façon à n'en rien laisser ignorer. Une pagne fort ample, à raies

rouges, noires et jaunes, prenait à la ceinture et tombait assez bas sur la jambe, avec des échancrures retenues à droite et à gauche par des boutons de diamant. Elle avait des bracelets en chaînette de corail au-dessus de la cheville du pied, ainsi qu'à l'avant-bras et au poignet. Un collier composé de pastilles du sérail entremêlées de perles, faisait deux fois le tour de son cou et descendait sur sa poitrine, terminé par un croissant d'escarboucles. Ses cheveux, noirs comme l'Érèbe, étaient relevés et tressés avec une gaze blanche dont les bouts, frangés d'or, jouaient des deux côtés de sa figure. Enfin une étoile de saphirs brillait au sommet du front pâle et cuivré de cette créature bizarre, dont la beauté miraculeuse, les formes à la fois vierges et fécondes, incendiaient le regard et portaient à la tête comme les poisons qui enivrent avant de faire mourir. A la voir ainsi debout, le cou légèrement incliné, les bras éle-

vés et arrondis, le corps renversé sur des hanches d'une cambrure idéale, on eût pris cette fille pour une incarnation vivante de la Volupté, mais de cette Volupté fière, provocante et farouche que l'amour n'a pas encore domptée.

Un nègre, haut de deux coudées, vêtu d'un haïck en laine rouge, galonné d'or, était entré dans le cercle en même temps qu'Annuba. Il jeta un regard vers Turcamore, qui, pâle et sombre, serrait Jacques le Triste de son poignet de fer et le tenait assis près de lui. Le nain portait sur la tête une corbeille remplie de bouquets de roses qu'il déposa aux pieds de sa maîtresse, et tirant les gerbes une à une, il les rangea sur le sol de manière à former un parterre d'un dessin régulier, et à laisser entre chacune d'elles un égal espace. Ces préparatifs terminés, il alla s'asseoir à l'une des extrémités du cercle et se mit en devoir de pincer d'une petite guzla qu'il portait en bandoulière.

On ne respirait plus. Peu à peu celle que dévoraient tous les yeux sortit de la pose immobile qu'elle avait conservée jusque-là. D'abord, elle s'agita doucement des bras et de la tête, sans que cette ondulation, à peine sensible, se communiquât aux autres parties de son corps. Mais ensuite ses bras retombèrent pour se relever avec rapidité, et aussitôt on vit sa bouche s'entr'ouvrir, ses yeux vivre, étinceler, et des vols pressés d'éclairs et de sourires parurent l'illuminer. Soudain son corps s'abaissa porté sur l'un de ses pieds nus, et s'abandonnant enfin à l'élasticité de ses muscles plus souples et plus durs que l'acier de Damas, Annuba s'enlève, décrit une courbe et va rebondir hors de la mosaïque tracée par les bouquets de fleurs. Mais elle n'a pas si tôt touché la terre qu'elle l'a quittée, et l'on se demande si Annuba ne fait pas plus d'efforts pour descendre vers le sol que pour s'en échapper.

L'espace compris entre les fleurs était à peine suffisant pour y poser le pied. C'est au sein de ce charmant labyrinthe qu'Annuba vole, s'élance, retombe, s'élance encore, sans heurter une rose, sans courber une tige; et l'œil abusé finit par croire qu'elle glisse sur la cime des feuilles, se balance à l'extrémité des corolles, ou trempe ses pieds dans la rosée des calices sans quitter l'air qu'elle parfume en passant.

La sultane des fleurs, — on comprend désormais toute la flatterie renfermée dans ce surnom d'Annuba, — la sultane donc, par un de ces instincts de l'art dont les sources sont cachées, mais qu'elle devait peut-être au sang mélangé qui coulait dans ses veines, avait su marier les grâces coquettes de la Thespsichore française aux convulsions plus ardentes des nymphes de l'Indostan. C'était bien encore, si vous voulez, ces caprices, ces petits temps sur les pointes, ces fouettés, ces sauts de basques, tout ce *tacqueté* de la danse un peu primitive des almées, mais çà et là des éclaircies soudaines ouvraient à l'œil des horizons plus sereins et plus doux. Tout alors devenait légèreté, grâce caressante et poésie. C'était le *ballonné* dans la plus charmante acception de cette ingénieuse image; elle ne dansait plus, elle planait.

Et puis, il faut tout dire : celle qui l'avait instruite venait d'Égypte, après avoir parcouru les pays au delà du Gange, et avait initié son élève aux deux grands systèmes qui divisent la danse orientale. Annuba, guidée ainsi par l'inspiration d'un éclectisme adorable, trouva des transitions savantes pour unir le flottement langoureux des hanches au remou rapide et impétueux de la gorge. Tous ses pas, toutes ses attitudes réveillèrent dès lors des sensations pleines et puissantes, fruits de deux ivresses imparfaites lorsqu'elles sont séparées, et parlèrent aux sens le double langage des passions de l'Afrique et des voluptés de l'Asie. Mais, je le répète, il y avait quelque chose dans cette poésie savoureuse qui n'appartenait qu'à la sultane, toute rougissante encore sous l'haleine du nord qui féconda sa mère; et ce quelque chose, c'était la grâce pudique, c'était la chaste élégance, ce nuage d'or qui couvre la beauté nue sans la dérober aux regards. Du moment qu'elle en eut deviné la séduction suprême, le dernier mystère lui fut révélé, et la sultane des fleurs dansa le plus beau poëme que jamais nymphe ait tracé de ses pieds d'albâtre sur les bruyères du Cythéron.

Et ainsi faite, impétueuse comme l'haleine du sémoun, ardente comme le soleil qui enflammait ses veines, mais légère comme une ombre, mais pure comme la poussière des fleurs, Annuba s'emparait des yeux et du cœur, de l'âme et des sens. C'était le feu dans son essence divine, qui purifie en même temps qu'il embrase.

Et en vérité, ce fut un spectacle étrange que ce *pas des roses*, ainsi dansé sous l'épaisse lumière des torches, dans cette baraque, au milieu de ce cercle d'armes luisantes et de figures guerrières, au bruit de tous ces cœurs qui battaient et de toutes ces bouches qui poussaient de temps à autre des clameurs, brûlantes comme les bouffées qui s'échappent d'un cratère en travail. Sa danse à la fin ne fut plus, à proprement dire, qu'un tourbillon insaisissable qui donnait le vertige, quelque chose de plus impétueux que le désir, de plus rapide que la pensée, un jet de flamme, un éclair.

Cependant elle avait une à une ramassé toutes les roses qui jonchaient le sol et que le souffle de ses pas, loin de flétrir, semblait avoir ranimées. Les bras chargés de cette moisson, Annuba s'arrêta. — Elle promenait autour d'elle des regards doucement baignés dans un fluide amoureux, cherchant le sein sur lequel, elle et ses fleurs, allaient se laisser tomber.

Une angoisse inexprimable suspendait la vie dans tous les cœurs. Mais son choix fut bientôt fait : elle se pencha, bondit faiblement comme une gazelle blessée, retomba près de Jacques le Triste et s'accroupit à ses pieds.

XVI.

A ce signal de toutes les déceptions, Coquerette poussa un cri et perdit connaissance dans les bras du caporal Grogman. Ni Turcamore, ni Jacques le Triste n'y prirent garde.

Celui-ci était debout, mais il avait la pâleur et l'immobilité du marbre. Ses yeux cependant s'abaissèrent par degrés vers les yeux de la sultane, où son regard s'appuya bientôt avec une terne pesanteur. Les curieux, prenant galamment leur parti, s'étaient peu à peu retirés. Grogman donnait ses soins à Coquerette tout au fond de la tente. Il n'y avait donc là que Turcamore, assis et muet, Annuba couchée, le nègre penché sur sa guzla, et Jacques le Triste debout. Ce dernier portait le costume des spahis d'Afrique par-dessous un burnous noir à houppes rouges.

Soudain, frappé d'une de ces intuitions merveilleuses à force de lucidité qui lui étaient familières, Jacques sourit, mais d'un sourire glacé, retira sa main qu'il tenait cachée sous sa veste, mit sous les yeux d'Annuba l'écrin que nous connaissons, en fit sauter le couvercle et dit : « Ceci était le trésor d'un homme qui t'a aimée et que tu aimais.— Juste Dieu! s'écria-t-elle dans la langue de Franks et en se levant d'un bond, tu as connu cet homme?—Tes yeux ne le verront plus, il est mort. —Mort! répéta-t-elle en saisissant le bras de Jacques et en poussant un cri. — Mort! dit encore Jacques dont les yeux s'allumèrent; je l'ai vu lutter contre l'agonie, et je m'en réjouis, car si cet homme vivait, j'irais le tuer à l'instant. — Par ma mère!... » murmura l'almée en cherchant de l'œil son nain d'Angola, qui saisit au vol un signe rapide et disparut

Ce dialogue fut prompt comme l'engagement de deux épées. Annuba, qui avait détourné la tête pour regarder le nègre, reporta presque aussitôt sur Jacques des yeux calmes et souriants : « Que m'importe, lui dit-elle. L'amour ne meurt que pour renaître. Qu'est-ce que le passé lorsque le présent sourit? Annuba t'a choisi parmi tous tes frères, parce que tu es le plus beau. Elle t'a vu, ce soir, au pied des collines de Ben-Amer, et ses yeux ont deviné que tu l'aimais. Veux-tu suivre Annuba sous le toit qu'elle habitera cette nuit? »

Jacques le Triste ne répondit pas, mais ses yeux devinrent aussitôt fixes et brûlants, tous ses traits se contracterent, et, promenant sa main sur son visage, il eut l'air d'un homme qui cherche à s'éveiller. « Prends grade, reprit-elle : la sultane des fleurs a des amours plus passagers que les roses. Ses caprices fleurissent et meurent entre deux soleils. »

Parlant ainsi, Annuba s'éloigna de Jacques et sortit d'un pas léger, non sans retourner la tête. Jacques, incrédule à tant de bonheur, demeurait immobile; mais lorsqu'il vit Annuba l'inviter par un geste charmant, il n'hésita plus et s'élança sur ses traces. Coquerette alors, qui revenait à elle, se jeta devant lui : « Jacques! lui cria-t-elle en lui prenant les mains, Jacques! j'ai peur pour vous de cette impudique femme. Quelque chose me dit qu'il vous arrivera malheur. Ah! maudite soit son image, ajouta-t-elle en saisissant la boîte que Jacques tenait encore, mais qu'il lâcha pour s'enfuir. — Sambre-et-Meuse! interrompit Turcamore en débarrassant lui-même le chemin de Jacques, laissez passer la justice de Dieu. »

Et Jacques disparut. Mais le sergent, frappé sans doute de quelque pensée soudaine, secoua brusquement de ses habits les mains suppliantes de la jeune fille et disparut à son tour. « Oh! sainte Vierge! sanglota Coquerette, lui aussi me repousse, il ne me connaît plus. Hélas! mon Dieu, qui m'aidera désormais à aimer Jacques le Triste.

— Moi, » dit Grogman, qui prit Coquerette par la main et l'emmena loin de la foule que cette scène avait de nouveau rassemblée.

Cependant Jacques s'était mis à la poursuite d'Annuba et vit qu'elle fuyait comme une hirondelle du côté des collines boisées qui avoisinent les avant-postes de Guelma. La capuce blanche dont elle s'était revêtue pour sortir de la baraque, flottait au vent et le guidait dans les ténèbres. Il laissa bientôt derrière lui les cantonnements, et se trouva dans un lieu désert, environné de pins et de broussailles. Annuba s'était arrêtée et semblait l'attendre. Mais, au moment où il redouble de vitesse, il est frappé au cou d'une secousse violente, renversé à terre et entraîné dans une direction contraire. Un nœud coulant le serrait à la gorge; l'autre extrémité de la corde était retenue à la selle d'un cheval dont Jacques, malgré le sang qui gonflait déjà ses oreilles, entendait tout près de lui l'inexorable galop. Il eut bientôt les mains sanglantes, la figure meurtrie, ses vêtements en lambeaux; ses yeux s'injectèrent de sang, sa respiration devint sifflante, ses oreilles tintèrent; deux toises plus loin, c'en était fait de lui, lorsque le cheval s'arrêta. Jacques, par un dernier effort, se dressa debout pour se défendre. Mais quatre Kabyles se précipitèrent sur lui, le garrottèrent et le lièrent par le travers du cheval. Il vit alors que la monture était occupée déjà par un être informe et chétif qu'il reconnut pour le nain qui jouait de la guzla. Le nègre tira de sa ceinture un large poignard, le fit briller

aux yeux du prisonnier et le lui posa nu sur le cou. Ensuite il piqua des deux. Le coursier, qui était une des plus rapides juments du Lackdar, partit comme une flèche lancée par l'arc d'ivoire d'un Malais.

XVII.

Adji-Achmed tenait conseil avec les principaux ulémas de Constantine.

Il avait à sa droite Ben-Gana, son beau-père, le grand scheick du désert, et à sa gauche, Kaïd-el-Aoussi, son neveu. Devant lui, sur des tapis brodés d'or et de soie des manufactures de Kaala, se tenaient le kalife du beylick, Mustapha-Fallouan, et Adji-Moussah, le trésorier de l'État. L'el-nader, ainsi que tous les autres membres du conseil, tels que les kaïts, les agas, les kadis, les muftis, étaient accroupis des deux côtés de la salle, qui était la principale du palais. Ben-Gana, vieillard blanchi par les guerres contre les tribus insoumises du versant de l'Atlas, s'apprêtait à partir et à mettre en jeu tous les ressorts de son éloquence pour persuader aux ulémas de remplir les caisses désolées du trésor, alléguant les éventualités de la guerre et les sacrifices déjà faits par Achmed pour la défense du beylick, lorsqu'un bruit de voix mêlé au cliquetis des yatagans, se fit entendre dans la pièce qui précédait la salle du conseil. En même temps, une femme, bravant le sabre nu des coulouglis, franchit le seuil de la porte et s'avança d'un pas hardi vers le sofa d'Achmed. Le premier mouvement du bey fut de porter la main au cangiar dont la poignée de nacre brillait à sa ceinture, et de frapper d'un châtiment sommaire l'audacieuse qui osait troubler ainsi le recueillement des conseils; mais son courroux s'apaisa lorsqu'il eut reconnu celle qui s'approchait : « Qu'Annuba soit la bien-venue! dit-il; elle va parler à mes frères assemblés et guider leur sagesse en instruisant les ulémas de ce qu'ont vu ses yeux et entendu ses oreilles. »

Annuba était vêtue cette fois d'une large tunique rouge sur laquelle flottaient les plis d'un kaïk noir en poil de chameau, dont le capuchon était relevé sur sa tête. Elle avait à la main une longue tige d'asphodèle blanc, la fleur que les rajahs d'Asie plantent encore autour de leurs tombeaux.

Avant de répondre, elle promena sur les ulémas un regard sombre et pensif qui parut intimider le plus grand nombre; après quoi, secouant la tête avec menace : « J'ai vu, dit-elle, vos moissons rongées par des sauterelles dont les noirs escadrons obscurcissaient le soleil. En m'approchant, j'ai reconnu que ces sauterelles étaient des hommes qui venaient combattre des femmes. Quelles sont ces femmes? » Les ulémas baissèrent les yeux en rougissant, et Achmed fronça le sourcil. « J'ai vu briller dans les prunelles de vos ennemis la flamme qui incendiera vos douairs. J'ai vu l'audace sur leurs fronts et la pâleur sur les vôtres. J'ai vu les corneilles qui annoncent la mort. J'ai vu croître et fleurir la plante des tombeaux. »

Annuba, disant cela, traçait de sa tige d'asphodèle des cercles de mauvais augure qui stupéfièrent les croyants. Achmed devint pâle de colère, mais sur un signe de Ben-Gana, le bey se tint immobile. Les ulémas savaient qu'Annuba appartenait à la classe redoutable des Hamdouchas, sorciers dont les bandes remontent vers le Maroc, par l'Afrique occidentale, pour de là se répandre sur tout le littoral. « Quelle langue redira, continua-t-elle, ce qu'ont entendu mes oreilles? Les voix qui parlent dans les ténèbres me sont familières. Et ces voix, se réjouissant de l'une à l'autre, répétaient ce qui est écrit dans la trente-sixième sourate du Coran : « Nous avons chargé leur cou de chaînes qui leur serrent le menton, et ils ne peuvent plus lever la tête. » Alors j'ai entendu ce que vos oreilles fermées n'entendent plus, parce que l'épouvante vous rend sourds; je me suis couchée contre la terre, et le sol a tressailli sous les pieds des chevaux qui marchaient vers le couchant. Et me retournant, j'ai écouté du côté du Mansoura, mais vos chevaux dorment et ne hennissent pas. Alors je me suis levée, et j'ai crié : Gloire à la nuit victorieuse du jour! Constantine est marquée pour mourir. »

Les ulémas s'agitaient sur leurs coussins, en proie à une inquiétude visible. Ben-Gana se pencha une seconde fois vers Achmed, et lui dit quelques mots à l'oreille qui parurent calmer le bey et changer le cours de ses idées à l'endroit d'Annuba. « Maintenant, termina celle-ci, en se tournant vers Achmed, rappelle-toi que tu m'as promis d'exaucer, à mon retour, le vœu que je formerais. »

Achmed était évidemment joué par Annuba. Il ne l'avait pas envoyée dans les cantonnements français pour qu'elle en rapportât ce galimatias fantastique; mais, augurant bien de la consternation de l'assemblée, et pensant, avec raison peut-être, que les imprécations de la magicienne seraient d'un effet salutaire sur le courage et sur la bourse des ulémas, il fit taire le courroux secret de son âme, et répondit : « Par le Dieu vivant, je jure que la voix des ténèbres aura menti par ta bouche. Mais ce qui est juré est juré. Quel est ton vœu? — J'ai ramené un prisonnier frank que les Kabyles ont enlevé près de Guelma. Il est là-bas dans ta cour. Je veux sa tête.

— Sa tête, répéta le bey, qui ne put se défendre de tressaillir en voyant le sourire fatal dont Annuba venait d'accompagner ses paroles, sa tête, répéta-t-il après un moment de silence, c'est impossible... demande-moi autre chose.

— Il n'est pas pour moi de trésor préférable, dit Annuba.

— Pas un cheveu n'en tombera, te dis-je. Les *roumi* (chrétiens) nous ont fait des prisonniers, et j'obtiens, en échange d'un des leurs, six serviteurs de Mahomet. Ulémas, puis je abandonner à cette femme une aussi précieuse rançon? »

Les ulémas ne répondirent pas. « Achmed, reprit Annuba, qui ne cessait d'exercer sur le bey la puissance fatidique de son regard, lorsque le chrétien est tombé en mon pouvoir, je pouvais commander à tes Kabyles qu'ils pendissent sa tête à l'arçon de ma

elle, et ils m'auraient obéie. Mais j'ai eu confiance en ta promesse. — Non, non, s'écria le bey dans un accès de violence qui bouleversait son visage, je ne donnerai pas le sang qui rachète le sang de mes frères.—Le prophète a dit : « Si le serment te pèse, il « t'écrasera, » se contenta de répondre Annuba, qui agitait lentement sa branche d'asphodèle aux yeux effrayés de l'assemblée.

Il était facile de voir que les ulémas ne partageaient point les répugnances d'Achmed. Excepté quelques chefs peu nombreux, presque tous les Arabes, à cette époque, étaient demeurés fidèles aux traditions, et ne voyaient autre chose dans un prisonnier qu'une tête à offrir en holocauste aux guerriers morts dans les combats. Ben-Gana se pencha pour la troisième fois à l'oreille d'Achmed, et tandis qu'il parlait, le bey passa sa main sur son front trempé de sueur. Il était pâle et abattu. « Eh bien, dit-il enfin d'une voix sourde, qu'il soit fait ainsi que le désire cette louve altérée. Chaous, suivez cette femme, et abattez la tête qu'elle vous désignera. »

Achmed n'en put dire davantage. Une émotion qu'il ne parvenait pas à vaincre le serrait à la gorge au point d'étouffer sa voix. Quand il eut fait signe à deux chaous, il détourna les yeux pour ne plus voir Annuba. Jamais cette femme n'avait exercé sur lui une oppression pareille, et quoiqu'il eût le front dans sa main, et les yeux baissés à terre, il sentit le regard d'Annuba se promener sur lui comme une flamme dévorante. Elle s'éloigna enfin, suivie des deux bourreaux, mais au moment où elle passait le seuil, Achmed poussa un cri sourd, et appuya la main sur sa poitrine. Un frisson, aigu comme la pointe d'un poignard, venait de lui traverser le cœur.

XVIII.

Le conseil interrompu reprit son cours. Mais il était écrit que Ben-Gana, le grand scheick du désert, ne parviendrait même pas à débiter l'exorde de sa harangue; car à peine eut-il éternué pour la seconde fois, en jurant par Allah, qu'une nouvelle rumeur s'éleva de la salle aux gardes, et qu'aussitôt un homme, se frayant un passage au milieu de vingt coulouglis, dont il abaissait les cimeterres à coups de bâton, parut sur le seuil de la porte du conseil.

Arrivé là, il s'arrêta pour regarder les ulémas d'un œil de satisfaction intime. Il était couvert du bur-

nous grossier des tribus nomades, et son extérieur n'avait rien qui le distinguât d'un Arabe. Seulement son front ruisselant de sueur, et ses vêtements souillés de poussière annonçaient qu'il venait de franchir une longue route avec la rapidité de l'éclair.

Achmed avait relevé la tête; mais, fixant sur l'inconnu des yeux ternis par l'étrange horreur dont son âme palpitait encore, il le regarda sans le voir. Celui-ci, cependant, s'avança d'un pas résolu, s'arrêta tout près du sofa d'Achmed, abaissa le pan de son burnous, et dit : « Seigneur Achmed, prenez la peine, je vous prie, de me regarder dans le blanc des yeux et de me dire si vous reconnaissez ce militaire.

— Que me veut ce chien, fit Achmed, se retournant vers ses gardes; si c'est un mendiant, donnez-lui ce qu'il demande, et qu'il mette mon nom dans ses prières.

— Ton nom? je l'ai toujours mis dans mes prières, répondit le prétendu mendiant, mais dans celles seulement que j'adresse à Lucifer. »

Cette fois, le bey fit un mouvement. « Ne te presse pas, continua l'homme au burnous qui se servait de la langue arabe avec une facilité remarquable, prends ton temps, Sidi Aadji, et ne te trompe pas; voyons, me reconnais-tu? »

Un éclair terrible passa dans les yeux d'Achmed, en même temps qu'il se leva pâle et haletant. « Enfin! dit-il d'un accent que nulle langue ne saurait décrire.

— Ah! ah! poursuivit l'autre, nous reconnaissons donc ce petit Turcamore? Tant mieux. Comment cela va-t-il, seigneur, depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir?

— Giaour! proféra le bey, qu'as-tu fait de mon fils?

— Et toi, mécréant, qu'as-tu fait de ma fille? répliqua Turcamore d'une voix tout à coup grave et sévère.

— Ta fille! dit Achmed avec un sentiment de rage, ta fille!... j'ai étranglé sa mère.

— Misérable!

— Chaous! emparez-vous de cet homme.

— Un instant, Sidi. Le sage récite sept fois ses prières avant de faire des bêtises. Et vous, ulémas, et vous, Ben-Gana, que je reconnais bien, quoique l'âge vous ait un peu déjeté, mon brave homme, vous tous, écoutez-moi. Je suis cet esclave fameux, ce Turcamore-ben-Kébir, ou autrement dit, fils du sultan du feu, c'est-à-dire du vainqueur des Pyramides, dont je n'étais pas le fils, à la vérité, mais le soldat, ce qui revient au même; je suis ce Turcamore dont vous vous êtes plus d'une fois raconté l'histoire. C'est moi qui, me vengeant d'une captivité de quinze années, m'enfuis jadis de la maison d'Achmed en lui emportant son premier-né. »

Une clameur menaçante partit de toutes les bouches, et les cangiars brillèrent. Déjà les chaous entouraient Turcamore, et il eût payé cher son imprudent aveu, si le bey lui-même ne se fût jeté au-devant de lui, et ne l'eût couvert de sa personne. « Arrêtez! dit-il, ma main ne doit pas s'appesantir encore sur ce maudit. Puis faisant signe à l'un des coulouglis : « Allez! qu'on s'empare d'Annuba; vous m'en répondez sur votre tête. »

Turcamore ne s'attendait sans doute pas à cet ordre, car il fit un mouvement et ses traits s'altérèrent. Il jeta les yeux autour de lui de l'air d'un renard pris au piége, et jusqu'à la fin de la scène, il conserva comme une impatience sourde qui se trahissait par ses gestes heurtés et la volubilité de ses paroles. « Annuba, dit-il, ne serait-ce pas elle qui parcourait avant-hier les cantonnements français?

— Oui, fils de vipère, j'ai voulu que ta fille fût digne du sang doublement exécré qui coulait dans ses veines. J'en ai fait le mépris des croyants.

— Bien joué. Mais n'espère plus alors qu'en échange de ma fille, désormais l'opprobre de mon nom, je te rende un fils qui est la gloire de ta race.

— Esclave révolté, tu es en ma puissance, songe à ta vie plutôt qu'à ton honneur.

— Je songe que mes jours ne t'appartiennent pas.

— Et la preuve?...

— La preuve, c'est que ton fils m'appartient.

— Mon fils! répéta le bey, tout entier au cri de ses entrailles; écoute, ajouta-t-il en posant la main sur l'épaule du sergent, veux-tu mériter mon pardon?

— Ton pardon, interrompit Turcamore d'une voix retentissante, ton pardon, à moi qui te demande compte de la pureté de ma fille et du sang de sa mère, à moi que tu as retenu *mamlouck* dix après que je t'eus compté les dix mille piastres de mon rachat, un pardon de toi, lâche, assassin et voleur, à moi le maître d'Ismaïl! Arrière, insensé, c'est moi qui juge et qui pardonne ici. »

Achmed ne put braver la prunelle de Turcamore. Il y eut à ce moment, dans le regard enflammé du sergent, quelque chose de l'œil fascinateur d'Annuba. Le bey recula de quelques pas, et rugit de loin, avec une fureur sourde mais muselée.

« Muphtis, dit ensuite Turcamore en se tournant vers les chefs religieux de l'assemblée, apportez le Coran, si vous l'avez ici, et déposez le devant votre maître. » Les muphtis obéirent sur un signe de Ben-Gana, et déposèrent le livre saint aux pieds du bey. « Et maintenant, Achmed, pèse mes paroles. Tu as livré ma fille au mépris de tes peuples. Les lois de la justice divine et humaine exigent que tu m'en fasses une éclatante réparation. Que ton sang efface la souillure faite à mon sang. Que ton fils épouse ma fille, et j'oublie.

— O blasphème! ai-je bien entendu! sa fille, une débauchée inscrite au livre infâme du Mezouar oserait toucher à la couche d'Ismaïl, le premier-né du premier de tes fidèles, ô Mahomet! Et je ne couperais pas la langue de cet esclave?

— Coupe, si c'est là ton idée; mais ma langue coupée ne parlera plus. »

Achmed considéra quelque temps Turcamore, et secouant la tête d'un air grave et pénétré. « Chrétien, dit-il, ne me reproche pas la honte d'Annuba, avant de m'avoir dit si les lois du prophète sont demeurées celles du fils que tu m'as volé. Misérable! un otage est un dépôt auquel on ne touche pas, et cependant, je le devine, tu as soufflé sur l'héritier d'un croyant le scandale de ton hérésie. Va, reprends ta fille, et que chacun de nous dévore en silence l'amertume de son cœur.

— Par tous les Coulouglis, Maures, Biscares et autre bétail d'Afrique, répliqua Turcamore, je veux être pendu à l'un de vos chapelets, si je sais en quelle langue Ismaïl marmotte ses prières. Qu'il se lave les mains en commençant par le coude, ou même qu'il ne se lave pas du tout, c'est un point sur lequel je ne me suis jamais trop édifié; mais je puis dire qu'au débarquement nous avons eu un petit pourparler avec tes Kabyles, et qu'il s'est conduit, pour son début, avec infiniment de grâce et de savoir-vivre. Je t'avais pris un avorton, je te rends un homme. Que veux-tu de plus?

— Un chien n'est pas un homme.

— Eh bien! tu seras toujours à temps d'en faire un âne. Mais concluons vite. Les minutes sont comptées. Voyons, serai-je beau-père du petit bey?

— Tu seras le cadavre impur dont se rassasieront les corbeaux.

— Laisse là, je te prie, tes fleurs de rhétorique; je t'avertis que le temps presse.

— Oui, car tu n'as plus à vivre que le temps de me demander grâce. Chaous...

— Encore! s'écria le sergent saisi d'une crispation soudaine qui le rendit effrayant à voir; encore!... Tu veux donc qu'au lieu de ton fils ce soit ton sang que je te jette à la figure! »

Turcamore portait fréquemment les yeux vers l'une des fenêtres ouvertes par où arrivaient depuis un instant des vociférations et des huées. Il s'en était même insensiblement rapproché, de manière à pouvoir hasarder un coup d'œil rapide dans les cours intérieures du palais. Il se retourna tout à coup vers Achmed :

« Ecoute, Sidi-Tètu, c'est à peine s'il en est temps encore. Décide-toi, décide-toi! Le hasard me sert plus que tu ne penses. Ismaïl va mourir. »

Puis, comme le bey mâchait son courroux sans répondre :

« Il ne parlera pas! s'écria-t-il encore en frappant du pied, tandis qu'une légère pâleur s'étendait sous le hâle de son front; il ne parlera pas, l'insensé! »

Turcamore s'était rapproché d'Achmed, et les regards de ces deux hommes se confondaient; mais Achmed, aveuglé par le trouble de ses sens, ne sut que retomber sur ses coussins en murmurant : O Mahomet!

Ben-Gana cependant regardait Turcamore avec une attention soutenue. Quelque chose comme un imperceptible sourire plissa ses lèvres, et il se pencha de nouveau vers son gendre. Il lui parla contre l'oreille, et, pour la troisième fois, la prudence du serpent l'emporta sur les colères du tigre. Achmed releva la tête.

« Si le lionceau de Mansoura consent à épouser la fille de ce chrétien, dit-il, que la volonté de Dieu soit faite, et non pas la mienne. Mais je fais du consentement d'Ismaïl une condition expresse et irrévocable.

— Jure cela par la pierre noire du tombeau de Mahomet; jure aussi que tu n'exerceras aucune vengence sur l'épouse de ton fils, et que tu me laisseras sortir de Constantine, en me donnant une escorte jusqu'à Guelma.

— La pierre noire de Kéabé est un des joyaux du paradis. Elle sera envoyée au dernier jour, a dit le prophète : elle verra, elle parlera, et elle rendra témoignage de ceux qui auront juré par elle. Par la pierre noire du prophète, je jure de tenir ma promesse, de respecter les jours et la liberté d'Annuba, et de te traiter comme mon hôte. »

Pendant que parlait Achmed, Turcamore, blême et défait, penchait en vain l'oreille; il n'entendait plus de clameurs arriver du dehors. Il tressaillit, courut à la fenêtre, et, reculant d'horreur :

« Achmed! Achmed! cria-t-il avec un geste égaré, regarde là-bas, regarde, voilà ton fils! »

D'un bond Achmed était à la fenêtre, sur laquelle il s'élança debout, et plongeant les yeux vers le point que lui montrait Turcamore, il poussa un cri si terrible, que toute l'assemblée se leva d'épouvante

XIX.

Ceci est l'endroit le plus touffu de cette remarquable histoire; et j'aperçois, non sans un secret malaise, que la fantaisie, ce feu-follet qui trahit tant d'honnêtes gens, m'a conduit près d'un carrefour d'assez mauvaise mine. Autant que j'en puis juger, à travers les ombres où mon esprit de vanité, nous voilà, lecteur trop confiant, dans un pays que le pied des hommes graves et des créatures prudentes se garde bien de fouler. C'est à peine, çà et là, par les sentiers mystérieux, que j'ai découvre la trace légèrement empreinte du Eden ale des poetes, ces ce-

lestes voyageurs qui ne se retrouvent jamais mieux que lorsqu'ils sont égarés. Gloire aux poëtes! Mais moi je n'ai pas de muse propice qui se plaise à me guider par la main.

L'empire que nous allons traverser a des abîmes que l'œil ne saurait sonder sans se voiler d'horreur. La main de Dieu s'est retirée de ces retraites profondes. Les lois qui en gouvernent les mystères ne sont plus les lois de l'éternelle nature. Tout n'est là que jeux bizarres, contrastes inexpliqués. La lumière flotte sur des ténèbres qu'elle ne dissipe pas. Les fleurs les plus merveilleuses de couleur et d'encens s'épanouissent sur le penchant des gouffres d'où monte l'haleine infecte des froids génies de la nuit. Il y a des réduits ineffables, perdus au sein des mousses comme des nids de bengalis, qui pourtant se balancent au souffle des vents arides sur des lacs alimentés de larmes. Toute splendeur coudoie une épouvante. Les arbres secouent des fruits empoisonnés de leur chevelure parfumée. Les perles de la rosée se changent, sous le regard qui les admire, en yeux étincelants de larves et de démons. La brise caresse les hautes herbes avec des plaintes lamentables. Le soleil, dépouillé de son cortége d'heures, roule comme une tache de sang sous des cieux sans espoir, et le voile terne des nuits n'a pour étoiles que des prunelles sans paupières qui regardent ceux qui dorment et les font frissonner. La reine de ces lieux funestes s'appelle Démence. Elle va sur les routes les moins fréquentées de ce monde attendre le rêveur qui s'y aventure et qui s'y laisse attarder. Elle l'emporte pour en faire son époux. Les fiançailles sont célébrées dans des palais enchantés dont les murs de cristal réfléchissent en mille éclairs l'amoureuse flamme des yeux de la fiancée. Le soir vient, et la chambre nuptiale s'ouvre devant la reine, qui sourit à l'époux, et qui appelle ses femmes. Ce sont les pâles Visions, vêtues de leurs robes flottantes taillées dans les brouillards du matin, et les éblouissantes Chimères, couvertes de manteaux de pourpre dérobés, le soir, aux fournaises du couchant. Elles s'approchent de l'époux, elles lui enlèvent, comme autant de vêtements inutiles, chacun de ses sens et chacun de ses souvenirs, elles le dépouillent de son cœur et de son âme, arrachent l'auréole à son front, et soufflent sur ses yeux pour en éteindre jusqu'à la dernière lueur. Alors, la nuit des noces commence, et c'est une nuit sans aurore.

La sombre déesse venait de se donner une nouvelle proie. C'était ce cœur naïf, cette âme exaltée, ce pauvre pâtre du Finistère, ce Jacques le Triste, qui, à force d'errer dans la douce vallée des rêves, touchait enfin aux demeures des esprits éperdus.

Et voilà comment, ô lecteur, je ne chemine désormais qu'en tremblant à la suite du héros que je me suis choisi. Il ne suffit plus de te présenter mon récit sous les simples parures de la vérité, il faut encore que je mêle à ma trame le fil de la destinée nouvelle de Jacques le Triste, et que ses aventures, tout en les esquissant selon les lois de la réalité, je te les montre du même coup sous les couleurs extravagantes qu'elles prirent dès lors à ses yeux.

Nous avons laissé Jacques le Triste lié par le travers sur une cavale à Lackdar. Ce coursier était de ceux dont les mères sont fécondées par le vent du désert. Il alla toute la nuit, franchissant des gorges profondes, gravissant des rochers à pic, penchés sur les ravins, passant et repassant les sinuosités d'un torrent dont son poitrail coupait fièrement les ondes, et affrontant des fourrés de chênes verts qui n'avaient d'autre clarté que la prunelle mouvante des bêtes fauves. Jacques sentait à tout moment les ailes glacées de la mort effleurer son visage. Le délire s'accroupissait sur son âme, et des illusions décevantes lui montraient tour à tour Coquerette et la Sultane des fleurs, tendant l'une et l'autre vers lui leurs bras et leurs sourires, ou bien se précipitant sous le cheval, qui de son sabot dispersait leur image en mille pétillantes étincelles. Mais, ce qui frappait Jacques de terreur, c'était de regarder, en avant, sur la route, et d'y voir courir et gambader le reflet d'une lumière qui semblait briller derrière lui. Redressant la tête avec effort, il reconnut qu'elle provenait, en effet, des yeux du nain, lesquels tournoyaient dans leur orbite et jetaient des gerbes de feu comme un soleil d'artifice. En même temps, le souffle de cet abominable gnôme lui entrait par les oreilles en tourbillons qui se heurtaient contre son crâne et en ébranlaient les parois. Alors il essaya de se soustraire à cette double horreur, et de reprendre sa première attitude; mais une force surnaturelle l'avait, à son insu, cloué face à face avec Haoualeïl. Il fallut qu'il demeurât le regard dressé contre ces deux orbes étincelants d'où partirent bientôt des fusées qui traversèrent les yeux de Jacques, et se logèrent comme des flèches allumées dans son cerveau. La douleur qu'il en éprouva lui arracha un cri, auquel répondit aussitôt le rire éclatant du nain. Ce rire alla réveiller tous les échos de la vallée, qui s'agitèrent et gémirent, de façon que Jacques crut entendre des légions de lutins le poursuivre de leurs huées, ou s'appeler d'une grotte à l'autre des montagnes pour le voir passer avec son ravisseur.

Cependant la cavale ne ralentissait point sa vitesse. L'aube blanchit l'horizon, les herbes secouèrent leurs panaches humides aux premières brises du jour, la rosée se répandit sur la terre, sans que cette monture, faite de flamme et d'acier, songeât même à humer l'invisible pluie de l'aurore. Mais, bien qu'elle cheminât au couchant, son vol toutefois n'était pas assez rapide pour devancer le soleil. L'astre monta dans les cieux, et versa bientôt des torrents plus rou-

ges que le platine en fusion. Jacques, sous ces douches de feu, sentit se fondre et se calciner sa pensée. Sa bouche aride aspirait la poussière que les pieds du cheval soulevaient en nuages mortels autour d'eux. Ses paupières, tuméfiées par le soleil, ne s'abaissaient plus sur ses prunelles. Il avait les yeux ouverts, mais voilés d'un rideau de flammes au sein desquelles Haoualeïl, qui semblait les attiser, lui apparaissait noir et difforme comme ces salamandres qui rampent dans les fournaises; et si de temps à autre l'air, fouetté par la cavale, dispersait ces tourbillons magiques, il voyait au loin, roulant en vagues confuses, les arbres entremêlés aux collines, les cieux enchevêtrés aux plaines, chaos, ressuscité pour lui seul, d'un monde où son intelligence n'avait plus d'asile...

Tel était Jacques lorsque le cheval s'arrêta court devant une porte basse et cintrée que gardaient deux cavaliers maures, le cimeterre à la main. On détacha le prisonnier, on le fit entrer dans une cour assez vaste, et on l'assit à terre contre le tronc d'un palmier. Le nain avait disparu; mais, en revanche, des nuées d'Arabes s'abattaient de tous côtés à l'entour de Jacques, et croassaient des torrents d'injures qu'ils accompagnaient de battements de mains frénétiques. Cependant on lui frotta la figure avec une éponge imbibée de krall, sorte de vinaigre violent qu'on lui fit aussi respirer. Cette opération raffermit sa vue, sinon ses esprits, et aussitôt, comme par enchantement, la Sultane des fleurs lui apparut, mais couverte d'un long habit de deuil. D'un signe elle fit retirer la foule, et s'étant assise aux côtés de Jacques, elle le regarda longtemps en silence, et lui dit : « Tu vas mourir. »

Mais il ne parut pas avoir compris. Il leva vers elle ses bras endoloris, avec un air radieux de délivrance, et il y eut dans tous ses traits une telle empreinte de douceur et d'amour, qu'Annuba ne put se défendre d'en tressaillir.

« Comment t'appelle-t-on chez les Franks? lui demanda-t-elle tout à coup d'une voix brève et dure.

— Jacques le Triste, répondit-il machinalement, sans cesser de contempler Annuba avec une naïve allégresse.

— Le Triste ! » répéta la courtisane en remarquant la mélancolique beauté des traits de Jacques.

Elle reprit après une courte pause :

« Il y a ici, dans cette maison maudite, un chef puissant que servent cinq cents esclaves, et dont le sourcil commande aux cent tribus campées depuis la lisière du désert jusqu'aux monts où le soleil décline. Ce lion que j'abhorre m'a donné ta tête, et je viens la prendre. Il s'appelle Achmed, et toi Ismaïl-el-Massaoud, ce qui signifie Ismaïl l'Heureux; car tu es son fils. Ismaïl, fils d'Achmed, prépare-toi donc à mourir. »

Mais Jacques, les yeux soulevés vers elle, se mit à sourire, tandis que tous les éclairs d'une extase divine resplendissaient sur sa figure. Annuba se pencha plus près de lui.

« Ne comprends-tu pas la langue des Franks, répéta-t-elle. Je te dis que tu es Ismaïl, fils d'Achmed. Mon père t'a ramené de France pour t'échanger contre moi. Mais qu'importe? une fille du Mezouar n'est la fille de personne, et l'otage est inutile puisque la fille est perdue. L'otage mourra donc pour réjouir Annuba. L'enfant tombera sous le yatagan du père. Regarde, les bourreaux attendent; ce sont les bourreaux commandés par Achmed. Va, je ne crains rien; tu ne parles pas la langue de Mahomet, et tu ne pourras pas dire au chaous : Je suis l'enfant de votre maître. Encore une fois, tu vas mourir. »

A ces mots, Jacques joignit les mains avec une grâce touchante, et de cette voix monotone qui devient si triste dans la bouche des insensés :

« Douce apparition de mes rêves, dit-il, toi que je suis venu chercher du fond de ma Bretagne, pour te saluer et t'aimer, que t'ai-je fait, dis-moi, pour que tu veuilles ma mort?

— N'est-ce pas assez que tu sois le lionceau du Mansoura, repartit la sultane, émue cependant d'un trouble qu'elle cherchait en vain à cacher ; mais tu es le plus mauvais génie de mes ténèbres, et voici ce que tu m'as fait : Tu as massacré le seul fils des hommes que j'aie jamais aimé. Voleur et sacrilége, tu as dépouillé son cadavre pour emporter sous ta tente de misérables pierreries, et tout couvert du sang qui était le sang de mon âme, tu t'es réjoui, en ma présence, d'avoir éteint la vie qui était ma vie. Voilà pourquoi tu vas mourir. »

C'était un singulier contraste que celui de cette beauté sauvage et passionnée d'Annuba, qu'enflammait le désordre d'un courroux superbe, en face de cette pauvre créature, frappée dans sa raison, mais qui en retenait les dernières lueurs pour admirer encore celle qui lui parlait de mourir. Jacques baissa cependant la tête et parut chercher au fond de ses souvenirs. Tout à coup relevant les yeux vers Annuba, et avec un vague sourire : « La mer, dit-il, était grosse et le ciel obscur. La voix de Jacques ne perçait plus le bruit de la tourmente, et l'officier se noya sans que Jacques parvînt à le sauver. Oui... c'est bien cela... Nuit de miracle et d'horreur ! C'est de cette heure que vous demeurâtes debout devant moi. Et vous me parûtes comme un ange de lumière qui me montrait des cieux bien-aimés... Depuis ce temps, j'ai sans cesse suivi la trace de vos pas. Vous êtes mon songe adoré... Oh ! ne me faites pas mourir. On dit que la mort c'est le réveil. »

Annuba sentit son cœur se serrer. Elle leva ses mains, et, pour la première fois, elle aperçut l'égarement de ses yeux. Le jeune Breton, qui souriait

toujours d'un air charmé, porta la main d'Annuba contre ses lèvres.

« Tu m'aimes donc? lui demanda-t-elle à voir basse.

— Oh! oui, je t'aime, répondit Jacques dans tout l'abandon de son cœur.

— Mais, reprit-elle encore, l'amour est une divinité qui a deux visages. Sur le front de l'un siége la honte, sur le front de l'autre rayonne la chasteté. Moi, je ne suis qu'une fille abjecte que l'amour, hélas! ne regarde jamais que d'un œil impur qui fait rougir. Est-ce ainsi que tu me regardes? »

Jacques allait répondre, lorsque deux coulouglis s'approchèrent et interrompirent l'entretien. Ils entraînèrent Annuba dans une autre partie du palais. Mais Jacques et la Sultane eurent le temps d'échanger un cri et un regard où leurs âmes se confondirent.

A peine les Arabes furent-ils débarrassés de l'obsession craintive qu'Annuba ne manquait jamais d'exercer sur eux par sa présence, qu'ils commencèrent à pousser des clameurs d'hyène et prirent des pierres et de la boue pour les jeter au prisonnier. Les bourreaux, par une attention délicate envers les sujets d'Achmed, ne se pressèrent pas de lever leur yatagan fatal, et donnèrent galamment aux Arabes tout le temps nécessaire pour faire subir à leur victime une torture préparatoire. Jacques fut donc saisi par vingt bras à la fois et traîné le long de la cour au bruit d'un concert d'injures et de malédictions. En vain cherchait-il à se défendre. Chaque fois qu'il se relevait, un coup de bâton le renversait de plus belle sous les pieds qui le meurtrissaient. Jacques rugissait de rage. Le soleil africain qui courait aussi dans ses veines jaillissait de ses yeux en éclairs de sang. Il fait un effort terrible, se relève et, armé d'un bâton qu'il a saisi dans la mêlée, il s'accule à l'un des angles de la cour, comme un lionceau traqué par des chacals. Son bâton, dirigé par une main instruite aux querelles bretonnes, trace autour de sa tête une ombre insaisissable, et les plus hardis tombent assommés à ses pieds. Un coup de feu partit même sans l'atteindre. On eût dit qu'il avait renvoyé la balle du bout de son bâton. Cela dura jusqu'à ce que les chaouis accourussent avec une corde à nœud coulant, ce *hhebel* fatal auquel Jacques avait dû de laisser les premiers lambeaux de sa raison sur les rochers de Guelma. Il pâlit à cette vue, et au bout d'une seconde, il était à genoux, les mains liées derrière le dos. Le yatagan se leva.

Alors, au milieu du profond silence qui s'était fait tout à coup, un cri traversa les airs. Ce cri, qui n'avait rien d'humain, paralysa jusqu'aux bras des bourreaux. Tous les yeux se levèrent, et l'on vit, presque debout sur une des fenêtres du palais, le bey de Constantine, défiguré de colère. La foule entière s'abattit à genoux.

XX.

Jacques le Triste, débarrassé de ses liens, aperçut bientôt un nombreux cortége s'avancer vers lui. C'étaient vingt officiers du bey, suivis de vingt coulouglis. Quand ils furent près de Jacques, ils se prosternèrent, et, l'ayant ensuite placé au milieu d'eux, ils rentrèrent d'un pas lent dans l'intérieur du palais. Une haie d'esclaves et de soldats, le front dans la poussière, se tenait sur le passage de Jacques le Triste, et de minute en minute le canon tonnait sur la plate-forme du palais, tandis que toutes les bouches criaient: Louange soit à Dieu! voici le précieux Ismaïl, le lionceau du Mansoura!

Jacques traversa des galeries immenses, étincelantes d'armes, d'étendards, et il promenait des yeux allumés d'un vague délire sur ce rêve, rêve d'or entrevu sur les plages du Finistère, et qui se dressait devant lui dans toute sa pompe enchantée. Des galeries, on le conduisit dans des jardins où la rose et le jasmin mariaient leurs senteurs à la tulipe sauvage, orgueil des campagnes africaines, qui joint le parfum des lis à l'or éclatant de son calice. Il foula d'épais gazons que la main des fées avait émaillés de cette fleur précieuse qui ressemble à un saphir enchâssé dans une verte émeraude. Les palmiers se courbaient sur sa tête avec les pampres noués aux orangers en fleur, et semblaient vouloir saluer aussi sa venue. Enfin, on le fit entrer dans un pavillon bâti de marbre et de porphyre, au centre duquel dormait, dans un grand bassin de jaspe, une eau plus limpide que les diamants de Visapour. Là, des Arabes de Sennar le dépouillèrent de ses vêtements et le plongèrent à plusieurs reprises dans l'onde parfumée; après quoi Jacques sentit une vapeur bienfaisante distendre et assouplir ses membres, tandis que les esclaves massaient son corps et bassinaient les plaies légères, traces de la lutte qu'il venait de soutenir. Ensuite ils l'étendirent sur un lit de repos, où s'éparpillait en rosée l'essence de la rose et du benjoin.

Cependant on allait procéder à sa toilette, lorsqu'un vieillard parut à l'entrée du kiosque, tenant une feuille de parchemin où brillait aux quatre coins le cachet en cire rouge, poudrée d'or, du bey de Constantine. Ce vieillard se prosterna devant Jacques, et lui tint un long discours en langue arabe. Après quoi, tendant ce parchemin, qui paraissait jauni par le temps, à l'un des kateb ou sécrétaires qui l'accompagnaient, il commença de visiter Jacques le Triste sur tous les membres et notamment sur la poitrine avec le soin le plus scrupuleux. Et à mesure qu'il découvrait l'une des cicatrices assez répétées qui couvraient le corps de Jacques, le vieillard poussait un cri de joie et se tournait vers le kateb, qui lisait alors quelques-unes des lignes tracées sur le parche-

min. Toutes les cicatrices ainsi comptées et vérifiées, le vieillard se prosterna de nouveau et demeura dans cette posture jusqu'à ce que Jacques eût l'idée de lui tendre la main pour le relever. Alors il se retira, suivi de ses kateb, en criant : *Alkamdo-lillâhi*, ce qui signifie : Louange soit au Dieu vivant!

Quand il fut sorti, les esclaves revêtirent Jacques du haïck filé du lin le plus délicat de la Mitidja et de deux burnous, le premier blanc, tissu des laines de l'Atlas, et le second noir en poil de chameau, tout bigarré de couleurs brillantes et orné de glands en or massif. On lui ceignit un yatagan dont le fourreau était en velours rouge et le manche incrusté d'émeraudes et de turquoises. Sa toilette achevée, le même cortége qui l'avait accompagné revint le prendre pour le conduire auprès d'Achmed; et tandis que Jacques le Triste s'avançait, le canon du palais, auquel répondaient toutes les batteries de la citadelle, ne cessait d'annoncer aux cent tribus d'Achmed le retour inespéré de son fils, le lionceau du Mansoura.

Enfin Jacques le Triste parut.

Un murmure de surprise et d'admiration accueillit à son entrée le pâtre du Finistère qui, du reste, portait sur sa figure ce calme serein, cet air de douce assurance qu'affectent quelquefois les esprits malades, lorsqu'on les laisse marcher à l'aise dans leur rêve ou dans leur fantaisie. Tout le monde admira l'air de majesté naturelle répandue dans sa démarche, et les vieillards, dont les souvenirs remontaient au temps de la jeunesse d'Achmed, demeurèrent frappés de la merveilleuse ressemblance du fils avec le père. C'était le bey à l'âge de vingt ans, mais plus frêle et plus pâle. Ils remarquèrent surtout dans le regard de Jacques le Triste une fixité bizarre dont les yeux d'Achmed ne donnaient aucunement l'idée, car ceux-ci étaient aussi vifs et étincelants que ceux de son fils étaient immobiles et profonds.

Achmed avait à sa droite le vieux Ben-Gana, grand scheick du désert, et à sa gauche le kaïd de la ville, l'aga et l'un des saints marabouts de la province. Plus en arrière et debout, se tenait un homme aux vêtements grossiers, à l'œil impassible : c'était le sergent Turcamore.

Lorsque Jacques le Triste fut arrivé près d'Achmed, celui-ci se souleva sur ses coussins et demeura quelques minutes à le considérer avec un indéfinissable sentiment d'orgueil. Puis il se leva tout à fait, et étendit ses deux mains sur le front de Jacques. L'assemblée se prosterna.

« Ismaïl-el-Massaoud-ben-Achmed, dit le bey, d'une voix vibrante, je bénis chaque trace de tes pas tournée vers ma demeure, et je dis : Le Seigneur est grand, puisqu'il m'a ôté mon fils, et le Seigneur est grand, puisqu'il me l'a rendu. Ismaïl, sois le premier dans mon cœur, comme tu es le premier-né dans ma maison. »

Le grand scheick se leva à son tour et étendit aussi la main sur le front de Jacques :

« Ismaïl-el-Massaoud-ben-Achmed, dit-il, j'ai donné le jour à la femme qui t'a enfanté, et cette femme est morte sans revoir le nourrisson de ses mamelles, pleurant comme Rachel qui ne voulait pas être consolée. Mais je suis vieux et lui porterai bientôt la bonne nouvelle de ton retour. Sois béni, premier-né de mon gendre, Ismaïl-el-Massaoud. »

Jacques le Triste regarda ce vieillard à barbe blanche et porta brusquement la main à son front en poussant un cri. Puis, se retournant, il parut contempler avec stupeur et la foule à genoux, et ces murailles rehaussées de marbres et de panoplies, et ces galeries profondes où la lumière se jouait à l'acier des armes que brandissaient les guerriers, enfin Achmed lui-même, et toute cette pompe dont les reflets effacés se jouaient jadis dans ses visions de pâtre. Ses yeux brillèrent aussitôt d'un éclat extraordinaire, et ses lèvres s'agitèrent au passage de paroles qui ne rendirent d'abord aucun son. Mais enfin, levant les bras au ciel avec un enthousiasme égaré, il proféra tout à coup ce cri révélateur de sa glorieuse origine : « *Allah! Allah! Bismillah!* »

A ce miracle, la salle, les galeries, les escaliers, les cours, le palais tout entier trembla sous les acclamations de la multitude. Le canon porta la nouvelle triomphante aux batteries du fort, qui la propagèrent d'écho en écho jusque dans les gorges les plus reculées des montagnes.

Mais Jacques le Triste était tombé sans connaissance aux pieds d'Achmed.

XXI.

Il revint à lui, couché sur un lit magnifique, à l'ombre d'une tenture de soie. Le lit avait été amené sur une terrasse du palais qui dominait les jardins, afin que le malade eût de l'air et respirât des parfums. La vue s'étendait au loin du côté des cultures d'El-Hamma, où l'on apercevait le Rummel, libre enfin des rochers qui l'encaissent, s'ébattre sur la verdure et livrer aux derniers rayons du soleil la surface changeante de ses eaux. Deux *thalebs* ou médecins se tenaient de chaque côté de Jacques, épiant avec anxiété ses mouvements, et, au bout de la terrasse, vers une porte qui conduisait dans l'intérieur du palais, on voyait étinceler les armes nues des réguliers de la garde.

Jacques, les yeux à demi clos, promenait nonchalamment sa vue sur les splendeurs tranquilles du couchant. Une vague odeur de roses et d'orangers flottait dans l'atmosphère; les mille murmures du soir montaient en onde mouvante et s'éparpillaient confusément dans les airs. Les horizons de roussaient

avec une harmonie de teintes et de contours qui les confondaient en des perspectives charmantes, et pour dernier trait au paysage, on voyait, sur la route qui mène au désert, passer une caravane qui déroulait ses replis, glissait sur la croupe des collines, ou se perdait dans un creux de la vallée, pour reparaître plus loin presque suspendue aux flancs de la montagne. On pouvait même saisir, tant l'air était calme et la plaine sommeillante, les notes fortement accentuées de la chanson des chameliers, musique étrange, poëme inconnu, dont le son, familier à l'oreille du dromadaire, règle sa marche, et sa ralentit ou l'excite au gré du conducteur.

Jacques suivit des yeux la caravane jusqu'à ce qu'elle ne fut plus qu'un point blanchissant à l'horizon, et alors il s'aperçut que ses joues étaient inondées de larmes. Cette circonstance, légère en apparence, suffit néanmoins pour évoquer devant ses yeux toutes les apparitions funestes ou délicieuses qui berçaient ses rêves et endormaient sa raison. Le jeu des ombres qu'épanchait le soir lui enfanta des visions nouvelles. D'abord, ce fut une forme blanche et vaporeuse dont le souffle insensible de la brise suffisait pour agiter les voiles. Il la vit sortir d'un buisson de roses et glisser dans les jardins suivie d'un autre spectre, petite masse noirâtre, dont on ne devinait pas les jambes, mais dont on apercevait les prunelles ainsi que deux vers luisants dans les herbes. Le fantôme blanc leva les bras vers Jacques en le montrant à son compagnon, lequel poussa un ricanement sourd qui pénétra dans l'air comme la huée d'un oiseau de nuit. Jacques frissonna. Il lui sembla reconnaître, à ce cri funèbre, le lutin qui l'emportait, la nuit précédente, sur un cheval-fée, le long des vallées de la mort. Mais, tout à coup, l'autre image lui parut resplendissante de lumière, et son cœur se raffermit par enchantement. Il pensa qu'il voyait là son bon et son mauvais génie, tous deux à sa recherche, celui-ci pour le perdre, celui-là pour le sauver. Et comme l'amour est un prisme au travers duquel l'âme ne voit de bon que ce qui est beau, et rien de beau que ce qu'elle aime, Jacques confondit facilement son ange gardien avec la Sultane des fleurs, dont il prononça le nom en étendant les bras vers le lumineux fantôme. Mais la vision disparut, et aussitôt une voix chanta tout près de lui ces paroles en bas-breton :

Elle attirait les gars,
Les plus beaux gars d'Olonne,
Au feu de ses regards,
Au feu de ses regards.

Jacques se souleva de son lit en frémissant. « Coquerette, Coquerette, murmura-t-il, pourquoi chasser ainsi de mes yeux la douce image de mon salut? » Mais la voix continua :

Mélior les emportait,
Et la marée d'automne
Pâles les rapportait,
Pâles les rapportait.

« Non, non, te dis-je, interrompit encore Jacques en pressant son front dans ses mains convulsives, non ce n'est pas Mélior celle qui m'attire à elle! Tais-toi! Coquerette, tais-toi! » Mais la voix chanta toujours :

Les gars en déconfort
N'avaient trouvé personne,
Personne que la Mort.
. . . . . .

Jacques à ce dernier mot poussa une exclamation si déchirante, que la voix se tut sans achever la ritournelle du couplet, et tout rentra dans un profond silence. Les médecins, persuadés que les esprits funestes tourmentaient leur malade, lui mirent au cou une amulette de drap rouge, découpée en forme de main ouverte, conjuration efficace contre ces sortes d'accidents.

Cependant, au bout de quelques minutes, un bruit se fit entendre du côté de la petite porte où se tenaient les réguliers de la garde. Aussitôt ceux-ci se rangèrent, et Achmed lui-même parut accompagné de son inséparable Ben-Gana, et du sergent Turcamore. Celui-ci conduisait par la main une femme voilée, à côté de laquelle marchait un Arabe vêtu de noir.

Hadji-Achmed s'approcha du sofa où reposait Jacques le Triste, et fit signe aux médecins qui disparurent. Alors il prit Jacques par la main, et le tira doucement à lui pour le faire lever. Lorsque Jacques fut debout, il le serra dans ses bras, et le conduisit au-devant de la femme voilée qui s'avançait avec le sergent Turcamore. Ils marchèrent de cette façon jusqu'à un pas de distance, et l'Arabe vêtu de noir, ainsi que Ben-Gana, s'étant aussi rapprochés, ils se trouvèrent bientôt tous vis-à-vis les uns des autres, formant comme les quatre côtés d'un rectangle. Au fond de la terrasse se tenaient, outre les gardes, une foule d'esclaves armés de torches faites d'encens résineux. Cependant, l'homme noir, qui portait un livre sous le bras, l'ouvrit et en lut quelques passages. C'était un cadi.

Quand il eut cessé de lire, Achmed, qui tenait toujours la main de Jacques, prit la parole : « Il faut, dit-il, que les conditions jurées soient fidèlement observées. Que cette femme se découvre!

Turcamore enleva le voile qui cachait Annuba, et la Sultane des fleurs parut aux yeux de Jacques, belle au delà de toute idée, et splendidement vêtue de gazes d'or taillées à la mode turque. Les sombres vapeurs qui planaient sur l'esprit de Jacques se dispersèrent aux rayons de ce soleil de beauté.

« Annuba, continua Achmed, voici l'homme dont ce matin tu me demandais la tête. Le veux-tu prendre pour époux? »

Elle leva sur Jacques des yeux remplis de larmes, et d'une voix faible mais ferme : « Je prendrai pour époux, dit-elle, celui qui se nomme Jacques le Triste chez les Franks, et Ismaïl chez les enfants de Mahomet. Que je meure si je manque à ma foi d'épouse!

Ben-Gana fit un mouvement imperceptible, mais le bey étendit aussitôt la main. « Et toi, Ismaïl, continua-t-il, toi, l'enfant de mes entrailles et l'héritier de mes cent tribus, toi, qu'une inspiration du prophète a ramené publiquement à la foi de tes pères, toi, qu'on nomme *l'Heureux*, et qui seras la joie de ma vieillesse, consens-tu à prendre pour épouse une fille infâme, inscrite au livre des débauchées, plus vile que la fange de tes pieds, plus méprisable que la fiente des chameaux. Ismaïl, voici cette femme. »

Le cadi qui servait d'interprète traduisit à Jacques les paroles d'Achmed. Annuba était devenue très-pâle, et Turcamore roulait sous sa moustache des imprécations qui grondaient comme un torrent lointain.

Quand le cadi eut cessé de parler, Jacques regarda tour à tour Achmed et la Sultane des fleurs. Il sourit d'abord avec une sorte d'orgueilleux dédain, puis, arrêtant sur Annuba des yeux remplis d'amour : « Il y avait, dit-il, un simple et pauvre pasteur sur les froids rivages de l'Océan, et ce pasteur voyait dans ses rêves une terre de lumière et de promission. Alors un ange adorable lui apparut qui conduisit l'exilé sous le toit d'allégresse, comme l'étoile qui mena jadis les rois bergers vers la crèche divine. Étoile de mon chemin, je vous adore. »

Le cadi répéta lentement ces paroles, et après un court silence, Jacques le Triste continua :

« Étoile que je bénis, dit-il, rayonnez toujours sur ma vie, car je sens que, privé de votre lumière, je retomberais dans les ténèbres. O sultane, vous qui régnez sur les fleurs, soyez mon épouse, et régnez aussi sur mon amour, qui est une fleur de mon âme.»

Lorsque le cadi eut achevé de transmettre au bey les paroles de Jacques, il se fit un nouveau silence. Pas un tressaillement n'agita ces six personnes. Ben-Gana, dans son immobilité sombre, ressemblait à un bloc des Propylées de Thèbes, exhumé de son tombeau de sable par un caprice du sémoun.

« Que mon fils et cette femme, dit enfin le bey, échangent entre eux l'anneau des fiançailles. Ismaïl et Annuba, je vous unis! »

Jacques comprit au mouvement de la sultane de quoi il s'agissait, et vit qu'il portait au doigt un anneau constellé de rubis d'un précieux travail. Il l'ôta et prit la main de sa fiancée. Cette main était froide et frémissante comme un marbre sourdement animé. Les anneaux s'échangèrent; celui que Jacques reçut était en argent grossièrement ciselé.

Cependant les coulouglis ainsi que les esclaves, s'étaient approchés peu à peu, et enveloppaient les six acteurs de cette scène d'une ceinture de torches et de yatagans, circonstance qui parut déplaire à Turcamore, car il roulait déjà des yeux farouches, lorsque ayant rencontré le regard de pierre de Ben-Gana, il demeura cloué sous ses prunelles immobiles.

Alors il songea qu'il était sans armes, et il eut peur. Depuis le matin déjà, une sorte de stupeur s'était appesantie sur les sens de Turcamore. Le succès de sa témérité l'avait surpris d'abord et lui parut bien-

tôt si extraordinaire, qu'il en fut effrayé. Aussi était-il devenu taciturne et sombre, attendant la fin de l'aventure avec un secret malaise.

Tout à coup Ben-Gana prit la parole et dit : « Les serments prononcés par Achmed sur le Coran et par la pierre noire du Keabé ont eu leur juste accomplissement. Un fidèle ne manque jamais à la chose jurée. Mais Ben-Gana, le grand scheick du désert, n'a point étendu sa main sur le livre sacré. Il est libre. Or, voici le cadeau de noces que je fais à l'épouse d'Ismaïl. »

Et d'un mouvement plus rapide que la pensée, il plongea son poignard jusqu'à la garde dans le sein d'Annuba, qui tomba morte à ses pieds.

Turcamore poussa un rugissement de tigre et se précipita sur Ben-Gana. Mais on le saisit, et levant les yeux, il vit vingt cangiars suspendus sur sa tête. Il avait perdu la partie. « *Kaïfer* (maudit) ! s'écria le bey d'une voix retentissante, le Dieu de Mahomet sait punir, mais tu es mon hôte, ne crains rien ! Mes cavaliers vont te conduire sauf jusqu'à Guelma. Esclaves, emmenez cet homme, et que la trace de ses pieds ne se tourne plus vers Constantine ! »

On entraîna Turcamore hors du palais, où l'attendait l'escorte. Mais comme il traversait une des sombres galeries qui longeaient les cours, un petit être hideux jaillit tout à coup du sol, et lui glissa ces mots :

« Pars, et sois en paix, le *vent de la nuit* fera fleurir la vengeance et t'en enverra les parfums. »

XXII.

Jacques le Triste ne paraissait plus voir ni entendre. Ses traits étaient dans une immobilité de mort, ainsi que ses yeux. Une pâleur mate, en s'épanchant sur sa face, l'avait pétrifiée. Mais ce qui effrayait surtout les assistants, c'est que ses membres n'obéissaient plus aux lois ordinaires. Ils semblaient ne plus avoir de muscles ni de ligaments. Ils étaient inertes et passifs. Lorsqu'on les faisait mouvoir, quelque bizarre que fût l'attitude où on les mettait, ils y demeuraient. On les eût dit figés. Les médecins conseillèrent de piquer légèrement la peau de Jacques avec la pointe d'un poignard, mais Jacques ne poussa aucun cri. Cependant, il respirait. Alors les médecins furent si effrayés, qu'ils prirent la fuite.

Cependant le bey se roulait sur le sol en déchirant ses vêtements. Il éleva la voix contre Ben-Gana, lui reprochant ses perfides conseils et son action barbare. Mais le grand scheick du désert ne répondit qu'en faisant d'une voix lente le dénombrement de ses hommes de guerre et l'addition des tributs, tant en argent qu'en nature, qu'il payait annuellement au beylick. Ce discours parut calmer les nerfs agités du bey, qui se renferma dans une sombre douleur. Après quoi, Ben-Gana, qui avait réfléchi profondément sur l'état du *fils de sa fille*, parla d'une compagnie d'hamdouchas dont un esclave venait justement de lui apprendre l'arrivée à Constantine. Il faut savoir que les santons et les hamdouchas sont renommés dans toute l'Afrique pour leurs cures merveilleuses. On leur confie volontiers tous les cas désespérés dont les thaleb et les hamké ne veulent plus. Mais une difficulté se présentait. Annuba passait, dans l'opinion générale, pour exercer une sorte d'autorité suprême sur tous les sorciers de l'Afrique, et il était à craindre que ceux ci, venant à découvrir sa mort, ne s'en vengeassent par quelque maléfice sur la personne d'Ismaïl. »

« Qu'à cela ne tienne, dit Achmed, faites publier sur-le-champ dans tout le palais que quatre hamdouchas passeront la nuit auprès de mon fils, et que je rends jusqu'au dernier de mes serviteurs, tout le monde ici responsable sur sa tête du moindre mal qu'il en pourrait résulter. Soyez en paix. Personne ne sera dès lors assez peu jaloux de sa vie pour informer les hamdouchas de la mort de cette créature maudite. »

En conséquence, quatre *hamdouchas* furent amenés dans la chambre principale du harem, où l'on fit transporter Jacques, qu'on étendit sur des matelas recouverts de peaux de lion. On s'assura que les sorciers n'avaient sur eux aucune arme, ni substance malfaisante ; après quoi tout le monde se retira, à l'exception de deux réguliers de la garde, qui demeurèrent en dehors de l'appartement avec ordre de n'en laisser sortir personne.

Lorsque les sorciers se virent seuls en présence de cette créature immobile, dont les yeux ouverts n'avaient plus de regard, ils commencèrent à trembler de tous leurs membres, et se jetèrent le visage contre terre, marmottant des oraisons à leurs dieux inconnus. Ces malheureux, qui étaient des nègres presque sauvages, ne devaient leur audace, dans le cours ordinaire des choses, qu'à la certitude souvent acquise par eux de l'impuissance des morts, et de la superstition des vivants. Mais c'était la première fois qu'ils avaient affaire à un être fantastique qui ne paraissait ni mort, ni vivant, et dont le regard les poursuivait aux quatre angles de l'appartement d'un rayon terne qui se mouvait tout seul, dans le secours des prunelles. Leur terreur s'accrut bientôt du silence qui s'appesantit sur le palais; il n'y eut pas jusqu'à la marche lourde et monotone des sentinelles du corridor qui ne contribuât à faire dresser peu à peu leurs cheveux, et à rider leur face sous un frisson humide.

Ils en étaient là de leur veillée, lorsqu'un bruit, léger comme le soupir d'une ombre, sortit de dessous les dalles où les quatre nègres étaient agenouillés.

Ils bondirent de surprise, et écoutèrent. Au bout d'un instant, le bruit se renouvela.

Le sol de la chambre était carrelé de marbre, divisé en dalles noires et blanches. L'une de ces dalles fixa bientôt l'attention des jongleurs qui virent avec épouvante qu'elle s'ébranlait. Peu à peu elle se souleva, puis s'abaissa pour céder de nouveau et se dresser enfin tout à fait. A cette vue ils tombèrent écrasés d'horreur.

Lorsqu'ils se risquèrent à relever la tête, ils virent devant eux un être bizarre, haut de six à sept palmes, noir comme la nuit et vêtu de rouge. Il avait auprès de lui une jeune femme, pâle et belle, simplement couverte d'une robe et d'un burnous blancs.

A la vue du nain, les hamdouchas poussèrent une sourde exclamation, et comme ils étaient à genoux, ils s'approchèrent de lui en rampant et baisèrent le bas de son manteau.

« Heureux, dirent-ils, les enfants d'Angola que le *vent de la nuit* vient visiter. Le maître a-t-il quelque chose à nous ordonner ?

— Annuba est morte, » répondit simplement Haoualeïl.

Les hamdouchas se levèrent avec rapidité, les yeux enflammés, les mains dressées vers le ciel. Il se fit un instant de silence, durant lequel on entendit les sanglots de la jeune fille qui était allée s'asseoir sur le lit où reposait Jacques le Triste. L'un des hamdouchas dit enfin :

« Le sang d'Annuba crie-t-il contre un meurtrier ?

— Il crie contre l'homme que vous voyez étendu à, répondit le nain avec un mouvement de haine indicible, car elle est morte pour l'avoir aimé. »

Puis allant à Coquerette, il la regarda d'un œil sombre, et continua dans la langue des Franks :

« Annuba est ensevelie dans le cœur d'Haoualeïl, mais avant que le chef des *hamdouchas* retourne avec ses frères au pays d'Angola, il faut qu'il fasse d'autres funérailles à la Sultane des fleurs. »

Quelque imparfaitement qu'il se servît de l'idiome chrétien, il mit néanmoins un tel accent à ses paroles, que Coquerette, animée d'une terreur confuse, se rapprocha de Jacques, dont elle retourna la tête de ses bras.

« Haoualeïl, dit-elle, je ne te comprends pas. Tu m'as introduite dans les jardins du palais, jurant la foi que tu me conduirais auprès de Jacques et que tu me montrerais le chemin pour l'emporter d'ici. Eh bien! ne perdons pas de temps. Les heures de la nuit ne tarderont pas à s'enfuir. Hélas! ajouta-t-elle en fixant sur Jacques des yeux éplorés, que la sainte Vierge des Douleurs jette sur nous un regard de grâce et nous guide jusqu'aux grèves bien-aimées où Jacques le Triste doit retrouver sa raison. O Marie! réveillez-le de son affreux sommeil. »

Le nain répondit :

« La ruse est sœur de la vengeance, et le *vent de la nuit* est subtil comme son nom l'indique. Le père a été emmené à Guelma, et je lui ai promis que l'ombre de sa fille serait apaisée avant le retour du soleil. Je ne veux pas que le père dise : « Haoualeïl a menti, c'est un lâche dont la bouche a une langue de femme et dont la main n'a pas de poignard. Or, je t'ai amenée ici, fille des Franks, pour que tu sois mon témoignage. Si je t'ai juré que tu emporterais de ces lieux le fils d'Achmed, je ne t'ai pas promis que tu l'emporterais vivant. Ainsi donc, tu retourneras avec l'aurore dire au père qui pleure : « Sèche tes larmes, Ismaïl n'est plus ; le sang a coulé sur le sang. »

Disant ces mots, Haoualeïl tira de sa ceinture un poignard large et recourbé.

« Démon ! s'écria Coquerette en se précipitant sur le corps de son bien-aimé, tu n'arriveras à ce cœur qu'en m'égorgeant. » Puis, comme elle appuyait sa main sur le cœur à peine vivant de Jacques : « Haoualeïl... laisse-moi cette pauvre créature... Ne vois-tu pas qu'elle n'est déjà plus qu'un cadavre ?

— Il dort, dit le nain.

— Oui, murmura-t-elle en hochant la tête, du sommeil des morts.

— Tu mens, car il respire.

— Ce n'est pas la vie qui soulève sa poitrine, c'est l'agonie.

— C'est la peur ! s'écria le nègre ; celui qui craint de mourir imite la mort. Laisse-moi faire, et regarde ! »

Le nain avait bondi sur la couche et levait son poignard.

« Horreur ! cria Coquerette retenant le bras d'Haoualeïl avec toute la force du désespoir en démence, si tu veux du sang, frappe-moi, te dis-je. Je te donne ma vie pour le rachat de la sienne.

— On ne tue pas une brebis pour un lionceau.

— Écoute, Haoualeïl, veux-tu des diamants précieux ? Je te fais aussi riche que tu le voudras. »

Le nègre sourit avec une sombre amertume.

« Les seuls diamants qui charmaient ma vue, dit-il, sont pour jamais éteints, puisque les yeux d'Annuba sont fermés. »

Coquerette vit que le nègre, en disant ces mots, baissait le front sous le poids d'une mystérieuse douleur. Aussitôt et avec cette rapide intelligence que donne le danger :

« Annuba, dis-tu ?... Écoute-moi. Tu aimais cette femme, n'est-ce pas ; tu l'aimais ? »

Haoualeïl devint si pâle que le jais de sa figure en parut gris de plomb.

« Si j'aimais Annuba, répéta-t-il avec une sourde oppression, non... non. Je n'osais pas ! Le reptile ose-t-il aimer la fleur ? le hibou ose-t-il aimer le soleil ?

— O sainte Vierge! dit Coquerette à voix basse. Écoute-moi, Haoualeïl. Si tu veux, je te rendrai cette femme. Elle sera morte pour tous et vivante pour toi seul. Tu seras son maître absolu : tu lui commanderas de paraître, elle paraîtra. Elle te suivra partout, la nuit, le jour, et le matin tu auras son premier regard, son premier sourire. Maintenant, réponds. Veux-tu que Jacques soit sauvé? »

Haoualeïl descendit lentement du lit, les yeux fixés sur Coquerette, et, dès que ses pieds eurent touché le sol, il s'agenouilla :

« J'ai vu, dit-il, la maîtresse de mon âme expirer dans son sang. Mais si tu es une divinité, parle, et nous t'adorerons. »

Le dernier et chancelant espoir de Coquerette reposait désormais sur la grossière ignorance du nègre.

« Obéis-moi, dit-elle, et je ressusciterai la femme que tu as vue mourir. Je n'ai qu'un mot à dire pour qu'elle paraisse à tes yeux.

— Eh bien! dis ce mot et je suis ton esclave. »

Coquerette fouilla dans son sein, et, levant les yeux au ciel, elle murmura ces simples paroles, mais avec une ferveur qui dut toucher les anges :

« Ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu! »

Ensuite elle tendit au nègre le portrait de la Sultane des fleurs.

Haoualeïl n'eût pas sitôt vu cette image qu'il parut comme frappé d'étourdissement. Il chancela sur lui-même et porta la main sur ses yeux en laissant échapper un cri. Coquerette profita de cet instant rapide pour replacer le portrait sous les plis de son vêtement, et, lorsque le nègre revint à lui, la vision avait disparu. Il se tourna vers les hamdouchas qu'il regarda d'un œil hagard. Tous les quatre s'étaient agenouillés à quelques pas de Coquerette et l'adoraient.

« On m'avait raconté ce prodige, murmura le nain d'Angola, mais je n'y croyais pas. Ils me disaient que l'officier frank qu'Annuba avait aimé possédait un talisman, grâce auquel il évoquait la sultane en quelque lieu où il allât. Parle-nous, femme, comment ce miroir enchanté est-il tombé dans tes mains?

— Je le dois à l'intercession de la Vierge; mais il serait impuissant en d'autres mains que les miennes, si, en le donnant, je n'enseignais les mots magiques dont il faut se servir pour évoquer la Sultane. »

Et pour prouver ce qu'elle avançait, Coquerette prit de nouveau l'écrin, mais sans l'ouvrir, et le mit dans les mains d'Haoualeïl, qui le tourna et le retourna en tous sens avec une sorte de terreur. Ensuite, le rendant à la jeune fille, il baissa la tête et parut réfléchir.

« Ce talisman m'appartiendra? dit-il.

— Oui, répondit Coquerette, si tu mets Jacques le Triste hors de tout danger.

— Et tu m'enseigneras les mots magiques?

— Je te les enseignerai.

— Eh bien ! tu vas voir ce qu'Haoualeïl peut faire quand il veut. »

Il se retourna vers les hamdouchas, et eut avec eux un colloque rapide. Quand il fut terminé :

« As-tu de l'or? demanda-t-il brusquement à Coquerette.

— Non, fit-elle, mais, je te l'ai dit, j'ai des diamants et des pierres précieuses assez pour vous enrichir tous.

— Je ne veux pour moi que le miroir où se regardera mon âme. Quant à mes frères, ils accepteront tes présents, mais ne sème pas toutes tes largesses dans les premiers sillons du chemin, car la route sera longue. Maintenant suis-nous avec confiance. Voici mon poignard : la moindre de ses piqûres donne la mort. Prends-le, et au premier signe de trahison d'Haoualeïl, la vengeance sera dans tes mains. »

Coquerette, obéissant au nègre, prit ce terrible cangiar dont la lame nue s'était déjà appuyée sur la poitrine de Jacques. Pendant ce temps, Haoualeïl montrait à ses frères la couche où gisaient sans mouvement les tristes amours de la jeune fille. Celle-ci, avant qu'on enlevât le précieux fardeau, mit sa bouche contre les lèvres de Jacques en même temps qu'elle interrogeait son cœur d'une main craintive. Ce cœur battait en temps égaux et lents, la respiration de Jacques était faible, mais régulière, ses yeux étaient toujours fixes et sans vie.

« Éternel tourment de mon âme, dit-elle alors en lui posant sur le front un doigt conjurateur, Jacques! quel démon malfaisant a soufflé sur la lumière de tes yeux? Dans quel monde, loin de la main des anges, s'est retirée ta raison? Ces lèvres que tu agites, et qui pourtant sont muettes, à quel esprit funeste s'adressent-elles! Pauvre ami de mon cœur, réponds-moi; faut-il, pour te retrouver tout entier, franchir les limites sombres qui séparent la vie de la mort? Est-ce dans les ténèbres, est-ce dans l'éternelle lumière que tu t'es choisi cet effrayant repos? Je ne suis qu'une ignorante et simple créature, mais à ceux qui aiment beaucoup il est beaucoup remis. S'il faut te suivre dans les régions maudites, hélas! que Dieu me protége, mais je t'y suivrai. J'ai fait vœu à Notre-Dame-des-Douleurs, de veiller sans cesse sur tes jours, et je serai fidèle à ma promesse. Non, non, les voies de la pitié ne sauraient conduire aux abîmes. Le ciel me dit que je te sauverai sans me perdre... Mais, dussé-je me perdre sans te sauver, notre perte du moins sera commune, et nos âmes ne seront pas séparées. »

Quand la jeune fille eut terminé cette douce orai-

son, les hamdouchas chargèrent Jacques le Triste sur leurs épaules et s'acheminèrent vers la dalle soulevée. Haoualeïl les précédait, guidant Coquerette par les plis de sa robe. On descendit un escalier d'une pente assez douce dont les degrés s'élargissaient à mesure qu'ils s'enfonçaient sous terre. Quand on fut de plain-pied, Haoualeïl remonta, prit la dalle d'une main robuste et la fit retomber adroitement sur sa ligne d'aplomb ; puis il redescendit, fit du feu et alluma une branche de pin résineux qui éclaira la voûte du souterrain. Ce n'était pas autre chose qu'un chemin de retraite ménagé par les anciens gouverneurs pour échapper au péril, pendant les séditions fréquentes qui ensanglantaient la ville. Il traversait une partie de Constantine sous la rue Récif et la porte d'El-Gabia, pour aller aboutir au milieu des tombeau qui avoisinaient alors les écuries du bey. Ce fut de l'une de ces tombes que sortit le singulier cortége. Dès qu'il put voir les étoiles, Haoualeïl les interrogea rapidement et secoua la tête.

« La nuit va finir, dit-il, que le vent qui se lève avec l'aube ne porte pas le bruit de notre marche aux oreilles de celui qui ne dort que d'un œil et qui s'éveille avec les oiseaux de proie. »

Il désignait ainsi le bey de Constantine. Mais au moment de se mettre en marche, Coquerette arrêta le nègre et lui dit :

« Retournons-nous du côté de Guelma ?

— C'est impossible, répondit le nain ; car le vautour, lorsqu'il s'apercevra qu'on lui a ravi, pour la seconde fois, l'orgueil de son nid, fondra sur la plaine plus prompt que l'éclair et plus terrible que la foudre. De Constantine à Guelma brilleront les lances et les yatagans, et nul insecte ne serait assez chétif pour se cacher de l'œil des coulouglis. Mais le serpent se rit du vautour. Nous allons descendre vers la mer par un chemin qui ne gardera point nos traces.

— Soit, dit Coquerette : le salut de Jacques avant tout. Mais il y a un soldat, blotti depuis hier soir dans les broussailles du Mansoura. C'est un brave. Il est le frère fidèle du père d'Annuba. C'est lui qui m'a conduite et protégée, au péril de sa vie, jusque sous les murs de Constantine ; après quoi je me suis confiée en Notre-Dame et je suis entrée dans la ville où la Vierge a permis que je te rencontrasse. J'exige que tu lui envoies deux de tes frères pour escorte, qui lui diront de ma part que la fille bretonne lui gardera une place à son foyer pour le jour où il reverra la France.

— Tout sera fait comme tu le désires, répondit Haoualeïl ; mais patience. »

On fit le tour du cimetière, et l'on entra dans un petit sentier bordé de cactus touffus qui conduisait par un long détour jusqu'aux bords escarpés du Rummel, à deux portées de traits de la ville. Arrivé là, Haoualeïl poussa un cri qui imitait celui du hibou, et quatre personnages se levèrent de terre comme s'ils en fussent sortis. Le cortége ainsi augmenté, on descendit le cours de la rivière près d'une heure, jusqu'à un droit où le rivage, s'abaissant tout à coup, offrait une berge sablée d'un facile abord. Comme on approchait de la saison des pluies, et que les *oued* qui se jettent dans le Rummel étaient déjà gonflés par les premières eaux tombées dans les montagnes, le torrent pouvait porter des embarcations légères, et Coquerette vit un radeau plat amarré au rivage. Haoualeïl fit signe à deux de ses compagnons, qui sifflèrent aussitôt leurs montures. Celles-ci sortirent des taillis, et vinrent tendre un cou docile à la main de leur maître.

« Donne tes ordres à mes frères, dit alors le nègre en s'adressant à Coquerette, ils me répondent de leur obéissance sur leur vie. »

Coquerette ayant dit quelques mots aux hamdouchas, ceux-ci tournèrent bride et disparurent. Peu de secondes après, le radeau, détaché de la plage, emportait les fugitifs, et laissait bien loin derrière lui les minarets de Constantine. On descendait ainsi depuis près de six heures, lorsque Coquerette aperçut que la rivière s'élargissait tout à coup au point de former un fleuve. On venait d'entrer dans les eaux de l'El-Kébir. Lorsqu'on ne fut plus qu'à une demi-lieue de la mer, le radeau prit terre, et Jacques le Triste fut enlevé du monceau de burnous où on l'avait couché, pour être chargé une seconde fois sur les épaules des hamdouchas. On s'enfonça dans un bois de lentisques et de chênes verts dont les sentiers, à peine tracés, aboutissaient à un lieu désert, sur la grève de la mer.

Parvenue en cet endroit, la troupe fit halte, et Coquerette vit, à moins d'un quart de mille, une tartane sur ses ancres qui commençait d'appareiller. Haoualeïl détacha précipitamment son haïk rouge et le fixa au sommet d'une longue branche qu'il agita dans les airs. En même temps, il poussait de certains cris prolongés qui avaient chacun une inflexion différente, et qui traversaient l'espace avec une sonorité singulière. Des cris semblables lui répondirent du côté de la tartane, des flancs de laquelle sortit bientôt un canot qui rama vers la côte avec rapidité.

« Le navire que tu vois, dit alors Haoualeïl en se tournant vers Coquerette, appartient à un pêcheur de corail qui va retourner de l'autre côté de la mer, et qui consent à te prendre à son bord. »

Le canot était effectivement monté par quatre hommes vêtus à l'européenne. Ils descendirent à terre, et prirent Jacques des mains des hamdouchas.

Alors, à ce moment suprême, Coquerette s'agenouilla sur le sable du rivage, et pria du fond de son

âme pour que le ciel lui accordât la grâce d'achever sa mission. Une voix intérieure disait à cette courageuse fille que son bien-aimé ne mourrait pas s'il pouvait revoir une fois les bruyères de la Bretagne.

Quand elle se releva, elle aperçut Haoualeïl la regardant d'un œil humble et timide, une main posée sur sur son cœur et j'autre tendue vers elle. Il y avait en ce moment sur les traits de cette créature abjecte une telle expression d'espoir et de tendresse, que Coquerette en fut touchée. Elle tira l'écrin du burnous qu'elle portait par-dessus sa robe, et l'offrit à celui qui venait, dans son idée, de sauver Jacques d'une mort inévitable.

« Vois-tu, lui dit-elle, ce clou d'or au milieu de tous les autres?

— Oui, je vois le clou d'or.

— Sauras-tu le reconnaître?

— Oui, je le reconnaîtrai.

— Eh bien, presse-le du doigt en répétant les mots magiques que je vais te révéler.

— J'écoute, » murmura-t-il d'une voix défaillante d'émotion.

Et Coquerette prononça ces mots avec exaltation :

« Dieu des chrétiens, protégez Jacques le Triste.

— Dieu des chrétiens, répéta le *vent de la nuit*, protégez Jacques le Triste. »

L'écrin s'ouvrit, et Haoualeïl tomba prosterné devant son trésor en versant des larmes.

« Toutes les fois, continua Coquerette, que tu voudras évoquer Annuba, prononce cette conjuration infaillible et le miroir enchanté s'ouvrira. »

Haoualeïl répéta encore avec un accent d'amour et d'enthousiasme :

« Dieu des chrétiens, protégez Jacques le Triste. »

Coquerette, se tournant alors vers les hamdouchas, prit à sa ceinture une bourse de cuir soigneusement fermée, où elle avait caché les rubis qui entouraient le portrait de la sultane, et qu'elle en avait enlevés sur le conseil prudent de Grogman. Elle prit six des plus beaux brillants pour les donner à chacun des nègres qui sautèrent de joie à la vue de ces étincelles de verre, et les enfermèrent dans de petites amulettes suspendues à leur poitrine.

Un instant après, le canot cinglait vers la tartane; Coquerette, assise à l'arrière, vit Haoualeïl, toujours prosterné sur le rivage, lever les mains au ciel et jeter une troisième fois cette sainte formule aux brises propices du départ :

« Dieu des chrétiens, protégez Jacques le Triste ! »

ÉPILOGUE.

De Pornic, 185...

... Vous êtes obéie, Claudia, mais mon cœur ni moi ne pouvons le croire encore. Mon cœur saigne et je pleure. Il y a une carte de France dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu, et au-dessous de la carte, un fauteuil. C'est à genoux dans ce fauteuil, les yeux cloués sur un point de cette carte, que j'ai passé tout le jour. Je bénis le géographe pour ce qu'il n'a point oublié, là, au pied de ces montagnes, humble petit hameau que j'ai laissé bien loin derrière moi, mais où mon âme errante est retournée déjà. Ma vie n'est plus ailleurs. Je vois bien sur cette carte des myriades de villes prises dans le réseau serré des routes et des rivières; tous ces noms ne répondent en moi qu'à l'idée de solitude... O ma touffe de fleurs, au sein de laquelle blanchissaient des murailles trois fois saintes! Mais à quoi bon? là est aussi le désert, là est aussi le désespoir. Je ne vous verrai plus, Claudia. Tristes serments que nous avons échangés! Vous y serez fidèle; moi, j'y serai résigné. Eh bien! que votre volonté soit faite; soyez sourde et irrévocable comme le destin. N'est-ce pas vous qui l'aurez voulu? Suis-je autre chose qu'une créature passive, une âme abattue? J'ai obéi, voilà tout. Cent lieues! — Que dis-je? il y a plus de cent lieues entre nous; il y a l'abîme qui sépare le rêve du réveil. Je m'accoutume à cette idée que j'ai rêvé et que j'ai eu le délire. Maintenant, me voici rentré dans cette lande terne et glacée, sans soleil, sans fleurs et sans amour, qu'on appelle le monde. Il le fallait. On se réveille toujours un peu pour mourir.

Le long de la mer.

Je me suis enfui de Pornic dès le lendemain de mon arrivée. Il y avait là trop de bruit, trop de jeunes gens heureux, cavalcadant le long des grèves, à côté de belles jeunes filles qui souriaient. Le soleil était radieux, le ciel pur, la mer clémente; c'était une fête universelle. Je m'en suis allé, remontant les falaises, à la rencontre des côtes turbulentes et des horizons désolés. J'ai emmené Olympio, ce beau cheval noir qu'elle caressait de ses mains; et quand je jette aux vents le nom de Claudia, Olympio aspire l'air en agitant la tête. Pauvre Olympio! il cherche peut-être à retenir tous ces soupirs dispersés sur la route, tous ces souvenirs envolés de mon cœur. Olympio, pourquoi ne veux tu pas que j'oublie? Laisse-moi dépouiller mon cœur de tout ce qui l'oppresse; nous cheminerons plus libres et plus légers. Les vaincus ne sauraient fuir sans jeter bas leurs armes. Olympio, ne sommes-nous pas des vaincus, et ne fuyons-nous pas? Moi, je n'avais pour armes que mon amour, et je jette au vent mon amour. Plus vite, maintenant; plus vite encore, Olympio!

Le même jour, vers le soir.

Je me suis égaré tout en suivant un petit sentier

sur le bord de la mer. J'ai trouvé un bois de bouleaux, où je suis entré pour laisser reposer Olympio. Mais au sortir du bois, je n'ai plus aperçu de sentier, et les rochers de la côte s'élevaient tout à coup si haut, qu'il m'a fallu renoncer à les gravir. Alors, comme la marée ne laissait déjà plus d'espace praticable entre le pied des falaises et l'Océan, j'ai tourné bride du côté des terres, et je me suis enfoncé dans la campagne. Au bout d'une heure, j'ai rencontré une grande route, mais où menait-elle? je l'ignorais. Cependant, ce soir-là, je voulais coucher à ***, et le soleil déclinait avec rapidité. De façon que me voilà planté sur mon cheval, au milieu de la route, sans savoir si je dois aller en avant ou en arrière. Sancho m'aurait certainement pris pour son maître aux aguets d'une aventure. Pourquoi pas? il n'aurait eu tort qu'à moitié. Quelle douleur ne se plaît à se draper un peu dans son manteau sombre? Il y a toujours quelque chose de théâtral dans l'élan des grands désespoirs. Je le demande au premier venu, parmi ceux qui ont souffert. Le lendemain de son désastre, il s'est levé pâle, les cheveux en désordre, et il est allé regarder sa pâleur au miroir. La pâleur, c'est le fard qui sied à la tristesse. Ce jour-là, il ne s'est point vêtu comme la veille. Il a passé plus de temps à bouleverser le nœud de sa cravate, qu'il n'en eût mis à l'arranger sainement. Pour tout l'or du monde, il n'eût renoncé à boutonner son gilet de travers. Oui, c'est ainsi, et pas autrement. Nous nous étudions tous à verser héroïquement nos pleurs. Et moi-même, le soir de cette course errante le long de la mer et à travers mes larmes, j'aurais été honteux, oui honteux, de ne m'être point égaré...

Cependant, je vis s'avancer à ma rencontre un personnage qui paraissait marcher en pensant tout haut. Il remuait les bras avec vivacité, et quelquefois s'arrêtait court, pour reprendre ensuite sa course, en faisant un certain geste, comme s'il eût appelé l'insouciance au secours de ses préoccupations. J'attendis qu'il passât près de moi.

« Brave homme, lui dis-je alors, il y a toute apparence que je me suis trompé de chemin; je vais à ***, et, si je ne m'abuse, je crois en être encore très-éloigné. Pensez-vous comme moi? »

Mon inconnu me considérait d'un air profondément réfléchi. C'était un jeune homme de vingt cinq ans à peu près, vêtu d'un ample habit noir d'une coupe fort magistrale, avec des souliers à boucles, une culotte de velours puce et une cravate blanche. Sa coiffure consistait en un tricorne qu'il souleva poliment avant de me répondre.

« Étranger, me dit-il, je reconnais avec plaisir que vous parlez le pur langage de la philosophie. Il y a toute apparence... je crois... si je ne m'abuse... c'est bien cela! Rien n'est positivement vrai, rien n'est absolument faux. Croyez-moi, monsieur, ajouta-t-il en venant s'appuyer sur le cou d'Olympio, les choses extérieures de ce monde ne sont en définitive, pour celui qui les voit ou qui les éprouve, que ce qu'elles lui paraissent, et rien de plus ni rien de moins. Les trois quarts de la vie se passent à prendre des apparences pour des réalités. Qu'est-ce que la réalité? Un fait qui exerce sur nos sens ou notre esprit une action certaine et définie. C'est répondre à merveille. Mais, monsieur, l'apparence, dans la plupart des cas, n'exerce-t-elle pas sur nous la même action? Quoique vous ne soyez égaré qu'en apparence, ne ressentez-vous pas les mêmes inquiétudes que si vous l'étiez réellement? Apparence donc ou réalité, mensonge, certitude, erreur, qu'importe, qu'importe? Il n'y a pas entre tout cela l'épaisseur d'un cheveu. Je vais plus loin, car je prétends que s'il est au monde une vérité vraie, une vérité réelle, palpable, visible, irrécusable, c'est le mensonge. Moi qui vous parle, monsieur, j'ai été le jouet d'un mensonge qui a fait blanchir mes cheveux. »

Disant cela, le jeune homme souleva une seconde fois son tricorne et passa la main dans des cheveux dont les boucles, sillonnées de nombreuses veines d'argent, reluirent d'un reflet de nacre aux derniers rayons du soleil.

J'ai toujours ressenti pour les esprits exceptionnels frappés par l'opinion vulgaire du nom de lunatiques, ou de quelque autre épithète moins polie, une sorte de pitié respectueuse qui me les fait aimer. Je pris la main de mon inconnu et la secouai dans la mienne d'un air de grave intelligence qui parut lui plaire. Il sourit, tourna la bride de mon cheval, et me dit :

« Avant trois quarts d'heure, nous serons à ***; j'y vais moi-même, et j'aurai l'honneur de vous servir de guide. »

Nous marchâmes côte à côte l'espace d'un tiers de mille, sans que le jeune homme rompît le silence autrement que pour proférer de temps à autre des exclamations sourdes, comme s'il se fût étonné lui-même de ses propres pensées. Pour moi, je regardais d'un œil ému les dernières draperies de pourpre que le couchant laissait flotter encore sur les eaux, car nous avions repris le chemin des falaises, et je ne sais quelle confuse image mon cœur apercevait là des splendeurs mourantes de sa jeunesse. Je soupirai. Tout à coup le jeune homme me saisit le bras.

« Mon cher monsieur, me dit-il, vous m'inspirez assez d'estime déjà pour que je vous donne tout de suite un conseil salutaire. Ne vous oubliez jamais, croyez-moi, à regarder le soleil à cette heure perfide où il trempe sa blonde chevelure dans le sein enflammé des eaux. Les âtres de l'enfer se brûlent à ces fournaises, et l'œil ne saurait s'y arrêter sans des éblouissements funestes. »

Il hocha la tête.

« Je conviens, ajouta-t-il, que je dois beaucoup de mes malheurs à des circonstances fortuites qu'il n'est pas donné à l'homme de prévoir. On n'est pas toujours exposé, comme je le fus, à tomber du haut d'une falaise de douze pieds, par une nuit d'affreuse tourmente, et à trouver ensuite un méchant médaillon dans la capote d'un noyé. Monsieur, je possède encore ce médaillon. Je vous le montrerai. C'est une miniature encadrée dans un cercle de verroteries des plus communes, et peinte en dépit du sens commun. Non, vous ne voudriez pas d'une pareille peinture sur l'émail de votre pipe. Cela représente une sorte d'Africaine coiffée d'une guenille blanche, et aussi laide que tout ce que j'ai pu voir en fait de Mauresques sur le littoral algérien. Car il faut vous dire que je suis allé à Bone et à Guelma. Je faisais partie de la deuxième compagnie du premier escadron de spahis qui fut formé à cette époque. Malheureusement les fatigues, les chaleurs, et aussi la chute dont je vous ai parlé, achevèrent d'ébranler ma raison. J'eus une fièvre cérébrale qui dégénéra en catalepsie, et j'ai été près d'un an sans connaissance. »

Un dimanche matin, de la petite maisonnette à volets verts.

Il s'était remis en marche tout en causant, mais à cet endroit de son discours, il s'arrêta de nouveau, et me dit, après un instant de réflexion :

« Monsieur, vous devez voir que je suis un homme sérieux, revêtu même d'un grave caractère. La confiance publique m'a honoré de la place de maître d'école à ***. Bref, je suis marié, et je chante au lutrin tous les dimanches. Eh bien ! monsieur, tel que vous me voyez, j'ai été passionnément épris de cette ridicule miniature. Ciel et terre ! ce fut un étrange amour ! Je n'ai aimé qu'une fois, et qu'ai-je aimé ! le portrait de la plus amère créature qui se puisse voir... Mais vous savez, mon Dieu, si elle me paraissait belle, le jour surtout que j'épousai... et cet anneau !... Brrrr ! ne pensons pas à cela. »

Il se mit à courir avec tant de rapidité, qu'Olympio dut prendre le trot pour le suivre.

« Étranger, me criait-il tout en courant, et sans me regarder, je maintiendrai mon dire devant toute la Sorbonne assemblée, dût cet aveu me conduire au supplice. Il n'y a d'autre réalité un peu supportable que l'illusion. La réalité, telle que vous la voyez par le témoignage de vos sens, telle qu'elle est dans la vie commune, n'est à mes yeux qu'une réalité décrépite, chauve, aride, décolorée et profondément dérisoire. Parlez-moi de la réalité cataleptique. Voilà une réalité féconde et charmante ! Arrière cette réalité stérile où le cœur altéré se dessèche en buvant aux sources avares de la raison. Pour moi, je l'atteste ! Je n'ai vécu heureux qu'au sein du mensonge. Oui, je mourrai, regrettant dans ma vie les dix-huit mois que j'ai passés sans vivre, au dire des savants et des sots !

« N'importe, ajouta-t-il en s'arrêtant enfin, car nous étions entrés dans le village, n'importe ; quand on doit retomber un jour sous les griffes de la Vérité, mieux vaut se tenir en garde contre le coucher du soleil. »

En ce moment, il frappa à la porte d'une petite maisonnette à volets verts.

Vous ne triompherez pas. Ces pleurs chastes et superbes dont la Vertu daigne apaiser les mânes de ses victimes, vous ne les verserez pas. Oui, Claudia, il est des douleurs sans pareilles que vous m'avez imposées, mais qui vont d'un pas trop impétueux pour aboutir à la tombe ; elles les dépassent. A tant souffrir, on ne meurt plus. Le désespoir ainsi démesuré se replie sur lui-même, et puise dans son propre sein un surcroît de vie. Les larmes nourrissent. Claudia, je me réjouis ; j'avais peur de mourir. Je ne voulais pas acheter le repos du cercueil à cette condition cruelle d'oublier la terre. Vous oublier, Claudia ! Jeter sur vous, du fond de l'éternité, ce regard impassible et sec des élus ! Non, non, que la mort visite ceux qui s'endorment auprès de leur foyer éteint ; mais que mon âme reste sur la terre, puisqu'elle n'emporterait pas mon cœur dans les cieux.

Je vous écris, assis près d'une petite fenêtre qui s'accoude sur des pampres, entre un maître d'école visionnaire et sa jeune femme : celle-ci essuie quelques larmes furtives en le regardant. C'est une sainte ! ses traits, qui ne durent jamais être d'une beauté parfaite, sont resplendissants aujourd'hui. Elle m'a conté qu'elle avait reçu mission du ciel pour garder l'âme chancelante de ce pauvre homme, qui a, dit-elle, *des toiles d'araignée dans l'esprit*. Comme elle a rempli sa tâche, comme elle a suivi ce pauvre être, ce nourrisson de son amour, à travers les aventures les plus incroyables, pour le ramener un jour, endormi dans sa démence, jusqu'à ce petit village, où l'un et l'autre avaient grandi, je ne saurais vous le dire. Ce serait tout un poème à écrire, ce serait surtout je ne sais quel voyage périlleux à tenter par les chemins perdus qui servent de frontière entre la folie et la raison, la chimère et la vérité.

Mais il est un poëme plus beau mille fois à mes yeux. Celui-là, Claudia, je le comprends et je le déchiffre sans peine dans le cœur navré de cette malheureuse, car ce poëme est celui de ma vie, désormais. Elle brûle d'un amour solitaire auquel nul amour ne répond. Elle et son cœur passent sans cesse et toujours en vain devant cet homme, dont les yeux, un instant éblouis par des visions splendides, ne savent plus, ou ne daignent plus rien distinguer dans la vie réelle. Tout est pour lui morne et terni. Les médecins, instruits que les écarts de sa raison avaient eu pour cause la trouvaille qu'il fit jadis d'un portrait de beauté singulière, ont ordonné de lui mettre sous les yeux une contrefaçon burlesque de ce médaillon, et de lui faire accroire que ce n'était pas le portrait qui avait changé, mais sa *manière de voir*. — « Quoi ! s'est-il écrié, c'est donc là ce que vous appelez la réalité ? » Depuis ce jour il a en mépris la réalité, et quoique raisonnable en apparence, il a un nouveau genre de folie, qui est de regretter amèrement le temps où il était fou. Il a épousé sa femme par suite d'une aventure assez bizarre qui lui arriva en Afrique, Mais tout cela serait trop long à vous conter. Ils ont un peu de bien dont le mari ne sait pas la source, mais dont il ne s'inquiète guère, tant les choses de la vie commune lui sont indifférentes. Sa femme est pour lui de ces choses-là...

J'ai trouvé une sœur, Claudia. Je vais passer là quelques jours à me lamenter avec elle ; après quoi, j'irai où Olympio voudra. C'est une douce et délicieuse créature. Elle me disait hier, en terminant son histoire, et avec un sourire d'ange : — « Si ce pauvre ami savait tous les dangers que j'ai courus pour le ramener d'Afrique, peut-être bien m'aimerait-il un peu, mais je dois me taire ; sa raison d'aujourd'hui ne tient qu'à la persuasion où il est d'avoir rêvé. Cela fait que mes peines aussi doivent demeurer comme un rêve. »

Elle est sourdement éplorée, mais d'un courage extrême à savourer ses larmes. C'est ce qui me fait vous dire, Claudia, que les grandes douleurs ont, dans leur amertume même, une nourriture brûlante, mais vivace.

Aventure de l'anneau. Note écrite dans un cabaret. Point de date.

Puisque je suis en train de penser à cette histoire, je ne dois pas oublier la particularité très-singulière qui la termine. Je la consigne ici pour m'en servir si jamais j'écris les aventures de Jacques le Triste. Si jamais... ? Quoi ! je forme déjà des projets pour l'avenir ? Voici qui est étrange. Depuis hier, le nom de Claudia n'est pas venu sur mes lèvres.

Lorsque Jacques le Triste épousa la Sultane des fleurs sur une terrasse du palais d'Achmed, il reçut d'elle un anneau d'argent grossièrement ciselé. Cet anneau, présume-t-on, était précisément celui qu'Annuba avait reçu d'un officier français, son premier amant. J'ai vu ce bijou ; il est en tout semblable aux anneaux qu'échangent entre eux les fiancés bretons. Cet officier ne serait-il pas lui-même originaire de la Bretagne?... — Faire des recherches à ce sujet. — Quoi qu'il en soit, Jacques le Triste garda l'anneau, et ce fut à bord de la tartane qui emmenait les fugitifs aux îles Baléares que Coquerette aperçut pour la première fois ce signe nuptial au doigt de son adoré. Son cœur se serra. Elle voulut s'emparer de l'anneau. Mais, soit que ce fût un effet de la maladie de Jacques soit que la bague elle-même eût des propriétés inconnues, toujours est-il qu'elle adhérait si profondément à la peau que rien ne put l'en détacher. La léthargie de Jacques avait d'ailleurs des intermittences de fièvre chaude, durant l'un des accès de laquelle il s'aperçut des tentatives jalouses de Coquerette. Aussitôt il entra dans un désespoir entrecoupé de cris et de larmes qui fit craindre pour ses jours. La jeune fille n'osa pas insister. Mais, lorsqu'il commença de revenir à la raison, il fallut bien, sous peine de l'exposer à un nouveau délire, lui expliquer la présence à son doigt de cette marque indélébile. Le médecin, qui était du secret, prit sur lui d'imaginer un mensonge. « Avez-vous oublié, lui dit-il, que vous vous êtes fiancé jadis à Coquerette ? C'est votre léthargie... sans quoi vous sauriez que cet anneau, vous l'avez reçu d'elle-même. » Et à toutes les objections de Jacques : « C'est votre léthargie, » répondait l'esculape. Coquerette, honteuse et rougissante, mais effrayée des effets terribles que pouvait amener un démenti de sa part, se résigna dans toute la sainteté de son cœur. Pour Jacques le Triste, il crut de son honneur d'accomplir la promesse jurée, et voilà comment, grâce à la Sultane des fleurs, Coquerette enfin épousa celui qu'elle aimait...

Monseigneur le public,

Je n'hésite pas à convenir que je vous ai raconté des choses un peu trop surprenantes pour votre dignité de public ; des choses rêvées je ne sais où, peut-être sur quelque grève bretonne, un jour que je ne voulais pas penser à Claudia. Mais les rêves, les grèves bretonnes et Claudia ne sont pas de vos affaires. Si je vous ai parlé de Claudia, vers la fin du méfait, c'est par suite d'une inadvertance ridicule. J'ai confondu quelques feuillets de mes tablettes avec les dernières pages du manuscrit. Mais, à cela près, laissons Claudia pour ce qu'elle vaut. J'ai d'ailleurs juré de ne plus penser à Claudia de ma vie, et c'est un serment que je répéterai tous les soirs jusqu'au

tombeau. Pour ce qui est du conte en lui-même, je déclare l'abandonner à vos rigueurs, il ne s'est rien vu de plus criminel depuis le jour où M. Despréaux découvrit que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Seulement, je tiens beaucoup à vous prouver combien j'estime vos bonnes grâces, et que je ne suis pas tout à fait incapable d'un mouvement vertueux. Le repentir m'est venu touchant le sergent Turcamore et son caporal Grogman, deux personnages que j'avais eu l'indélicatesse de perdre de vue, sans le moindre égard pour votre conscience littéraire. Je me suis mis en quête aussitôt. Après les plus minutieuses informations prises au ministère de la guerre, voire plusieurs lettres écrites au château de Saint-Amand, d'où Son Excellence règle les destinées du monde et toutes les questions relatives aux shakos de l'armée, j'ai enfin découvert que le sergent Turcamore, lors de la fameuse retraite de Constantine, éprouva le besoin subit de raconter sa vie au caporal Grogman ; et que l'ayant tenu près de trois heures, sous un dattier, par une pluie battante, l'un et l'autre furent enveloppés par une nuée de Kabyles et décapités sur place. C'est même à ce propos que le caporal Grogman prononça la plus longue phrase qu'il eût dite durant toute sa vie ; car se voyant la tête sur le pommeau d'une selle arabe et la nuque courbée sous le yataghan, il tourna les yeux vers Turcamore, en train de subir la même cérémonie, et grommela ces mots dans un dernier soupir : *Que le diable te brûle avec tes histoires !* Je ne sais pas précisément si le caporal Grogman fut exaucé. Toujours est-il, monseigneur, que je vous supplie très-humblement de ne pas accabler d'une aussi triste malédiction le plus indigne, mais le plus obéissant de vos serviteurs.

MARC FOURNIER.

NOTICE SUR LES PONTONS ANGLAIS.

An english prison-ship, with all its known horrors.
FENIMORE COOPER. *Lucy Hardinge.*)

Comme il a été plusieurs fois question des pontons dans le cours du roman *le Corsaire*, nous croyons devoir donner quelques détails sur ces prisons flottantes.

Dans les ports de Chatam, de Plymouth, etc., au milieu de vases stagnantes, d'où s'échappaient des miasmes infects, étaient amarrés des vaisseaux de guerre rasés, dont d'épais barreaux fermaient toutes les ouvertures. Sur le pont, des baraques avaient été destinées aux gardiens et aux troupes. Aux sabords, à travers les grilles, apparaissaient des figures hâves, étiolées, minées par de longues souffrances. Sur des galeries établies extérieurement se promenaient des soldats en uniforme rouge, prêts à faire feu sur quiconque paraîtrait tenter une évasion. De l'intérieur sortait un bruissement confus, un mélange sinistre de cris et de murmures... On pouvait écrire sur les bordages de ces vaisseaux la devise que Dante lut au seuil de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez dehors l'espérance ! » C'étaient les pontons.

Pendant toutes les guerres de l'empire, les pontons reçurent la majorité des prisonniers français, dont un très-petit nombre obtenait de séjourner à terre. Un comité de sept membres, appelé le *transport-office*, et placé sous les ordres de l'Amirauté, était chargé de surveiller les détenus, de pourvoir à leurs besoins, de réglementer leur existence, et d'infliger des punitions, telles que la demi-ration et le cachot (*black-hole*). Le *transport-office* entassait sur un vaisseau rasé à trois ponts douze ou treize cents prisonniers, et sur un vaisseau à deux ponts environ huit cents. A bord du ponton *le Brunswick*, en 1812, il y avait quatre cent soixante hommes dans le faux-pont, dont la hauteur était seulement de quatre pieds dix pouces, et le nombre des hamacs n'étant que de quatre cent trente et un, vingt-neuf hommes couchaient au-dessous des autres sur le plancher. En 1806, l'*America*, vaisseau à deux ponts, amarré dans le port de la Jamaïque, reçut jusqu'à onze cents Français, qu'on laissait des jours entiers sans vivres et sans eau, exposés aux feux dévorants du soleil des tropiques. Plus de cinq cents succombèrent en moins de six mois, et leurs cadavres, jetés à la mer, devinrent la pâture des requins qui rôdaient sans cesse autour du navire.

La première batterie des pontons était occupée par les Anglais et la cambuse. On avait ménagé au centre un emplacement de quatre sabords, qu'on nommait le *parc* : c'était le préau de la prison. Les détenus pouvaient s'y promener pendant le jour ; mais deux heures avant la nuit, ils étaient passés en revue, comptés comme un troupeau, puis refoulés brutalement dans la seconde batterie et dans le faux-pont. Là régnait constamment une chaleur intense, qui obligeait les prisonniers à se dépouiller entièrement de leurs habits. Le gaz acide carbonique dégagé par la respiration de tant d'individus accumulés corrompait l'air à tel point que les chandelles s'éteignaient, et que les Anglais, en ouvrant le matin le panneau d'écoutille, se retiraient à la hâte pour ne pas être suffoqués. La nuit, quand un malheureux menacé d'asphyxie se traînait auprès des sabords, saisi par le froid au milieu d'une transpiration abondante, il contractait des maladies inflammatoires dont l'issue était presque toujours funeste. C'était pourtant dans cette horrible enceinte, où l'on ne pouvait se tenir debout, que les prisonniers français passaient la journée, quand les bourrasques, les pluies, si fréquentes en Angleterre, leur interdisaient la promenade du *parc*. Il leur eût fallu, pour lutter contre tant de causes de destruction, une alimentation substantielle, et ils n'avaient par jour qu'une livre et demie chacun de pain noir ou de biscuit rongé des vers, une demi-livre de bœuf de qualité inférieure, des salaisons, des légumes secs et de l'eau croupie. Leurs habits ne suffisaient point pour les garantir du froid et de l'humidité. Tous les dix-huit mois, en vertu des règlements, on devait fournir à chaque prisonnier une veste à manches, un gilet, un pantalon de gros drap jaune, un chapeau rond, deux chemises, une paire de bas et une paire de souliers. Il est probable que le gouvernement anglais faisait les fonds nécessaires à l'exécution des règlements ; mais les agents subalternes ne distribuaient qu'une partie des effets qui leur étaient confiés ; encore l'étoffe était-elle tellement épargnée, qu'il fallait coudre ensemble deux gilets pour en faire un tolérable. La plupart des prisonniers ne recevaient de vêtements que dans le cas d'extrême urgence, lorsque les leurs tombaient en lambeaux, et toutefois, comme par une cruelle ironie, la consigne leur recommandait une *tenue décente* et une grande propreté.

L'encombrement, le manque d'air, les émanations du sol que découvrait la marée basse, l'humidité de la cale, où s'infiltraient les eaux, ruinaient à jamais la santé des prisonniers. Quand ils parvenaient à résister à la phthisie, à la diathèse scorbutique, ils conservaient toute leur vie des ulcères asthmatiques ou des douleurs rhumatismales. Dans les hôpitaux, qui occupaient trois sabords de l'avant, à l'extrémité de la batterie de 56, une partie des causes délétères subsistait. Les remèdes étaient préparés avec négligence, appliqués empiriquement. Les médecins, sauf quelques exceptions, traitaient les patients avec une in-

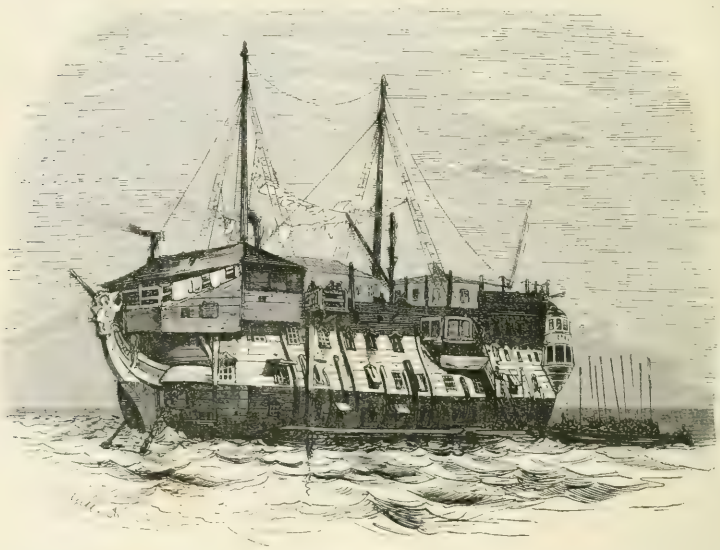
différence barbare, ou avec une dédaigneuse hauteur. Un prisonnier du *Fyen* demandait au docteur :

« Que pensez-vous de mon état?

— *Vous mourra*, » répondit le *physician;* et il écrivit froidement sur le registre, en marge du nom du malade : *inevitable death* (mort inévitable).

Ajoutez à ces privations, à ces misères, de poignantes tortures morales. Point de distraction, de jeux, de lectures, de journaux; point de nouvelles de la France, défense expresse de célébrer la fête de l'empereur ou l'anniversaire d'une victoire. On ne laissait pénétrer à bord des pontons que des curieux avides d'émotion, parmi lesquels se trouvaient des *gentlewomen* du voisinage. M. Maquet, muni d'une licence, vint en Angleterre pour voir son fils prisonnier, à la fin de 1811. La faculté lui en fut refusée par le *transport-office;* et il put seulement contempler de loin la *prison-ship* où son fils gémissait. M. Lambert, autre Français, demanda vainement à habiter le même ponton que son frère, dont les circonstances l'avaient séparé depuis dix ans.

Les odieux traitements qu'on faisait subir aux prisonniers furent l'objet de réclamations réitérées adressées tant à l'Amirauté qu'au Parlement. A toutes on opposa des fins de non-recevoir. M. Croker, secrétaire de l'Amirauté, disait à la chambre des



communes, le 26 juin 1812 : « J'ai visité les pontons à Porsmouth; j'y ai vu les détenus heureux et commodément établis (*happy and comfortable*); ils sont entretenus proprement, et pourvus de tous les amusements possibles, même de musique et de billards. Je ne doute pas que ceux de Chatam ne soient également très-bien. » Là-dessus, sir George Warender ajouta : « Je suis allé dernièrement sur les pontons de Chatam; je puis affirmer que les prisonniers y sont proprement et *comfortablement.* » Ainsi, pour repousser les justes plaintes des victimes, on s'en rapportait aux dénégations mensongères des bourreaux.

On avait permis aux prisonniers des pontons de Chatam d'acheter du vin à leurs frais : faveur illusoire, puisque le vin coûtait 5 shillings (6 fr. 25 c.) la bouteille. Ils sollicitèrent l'autorisation d'acheter à la place de la bière forte (*stout-beer*) et du rhum; mais une lettre du *transport-office*, en date du 3 septembre 1812, leur refusa cette faible atténuation de leurs souffrances.

« Les pontons ne devraient être la punition que des crimes les plus atroces, » disait John Howard dans son livre sur l'*état des prisons.* Ce philanthrope humain, quoique Anglais, écrivait en 1777. Quelle eût été son indignation, s'il avait vu les supplices qu'il trouvait trop cruels pour les plus grands coupables infligés à de braves soldats, pris les armes à la main en combattant pour la défense de leur patrie?

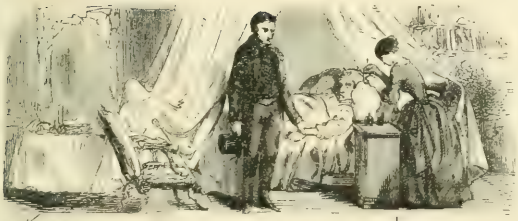
J.-A. SOUBIRAN,

Prisonnier à bord du ponton le *Samson*, de 1811 à 1813.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN

PAR LE DOCTEUR SAMUEL WARREN,

TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR ÉMILE DE LABÉDOLLIERRE.



PRÉFACE.

Les *Souvenirs d'un Médecin* ont paru pour la première fois dans une revue anglaise, le *Blackwood's Magazine*. Réimprimés depuis, ils ont eu, de 1852 à 1844, *onze éditions* tirées à un grand nombre d'exemplaires, et sont désormais acquis à la littérature classique. Ils contiennent une série d'épisodes dans lesquels sont successivement encadrées toutes les scènes dramatiques, sérieuses ou plaisantes, que peut observer un médecin durant le cours de sa pratique. Nous nous proposons de publier successivement les chapitres détachés des *Souvenirs d'un Médecin*, avec l'espérance que ce remarquable ouvrage deviendra populaire en France comme il l'est en Angleterre.

I.

Pénibles Débuts.

Peut-on concevoir rien de plus sinistre, de plus décourageant, que la perspective qui s'offre aux yeux d'un jeune médecin, avide de gloire, mais sans protections et sans fortune? Telle fut ma position. Après avoir épuisé les faibles ressources que m'accordait une famille plus ambitieuse qu'aisée, je me trouvai à Londres, à vingt-six ans, avec environ cent livres sterling d'argent comptant, une garde-robe passablement montée, un fonds inépuisable de philosophie, et une femme jeune et belle, que j'avais eu la sottise d'épouser, uniquement parce que nous nous aimions. C'était la fille unique d'un de mes compatriotes, homme veuf, qui n'avait pu survivre à la perte de sa fortune. Emilie était l'ornement de son sexe et l'orgueil de ma jeunesse ; j'avais prodigué mes soins au père durant la maladie qui nous l'avait ravi, et la fille, en me donnant son cœur, me récompensa largement de mes veilles.

J'avoue, qu'en nous trouvant au milieu de la grande capitale, à la tête d'un aussi mince capital, sans moyens immédiats et certains de grossir notre budget, nous fûmes effrayés de l'audace avec laquelle nous nous étions déterminés à quitter notre ville natale. Néanmoins, j'avais pour devise « : Qui ne risque rien, n'a rien ; » et j'étais soutenu par cette inexplicable conviction, enracinée jusqu'au dernier moment dans le cœur des malheureux, qu'ils ont à leur portée mille manières de se procurer le nécessaire. Et puis, quelle flatteuse pensée que celle d'être l'artisan de sa propre fortune! Toutefois, à mesure que mes dépenses journalières écornaient mes cent livres sterling, mon courage m'abandonnait ; je m'apercevais

qu'il eût mieux valu, pour moi, reposer dans la tombe que de vivre à Londres sans argent; et après avoir ruminé divers plans, je m'arrêtai à celui d'avoir recours à la généreuse assistance des juifs. Mon père avait eu l'heureuse idée de placer sur ma tête cinq mille livres sterling; cette garantie solide, et le crédit d'un jeune homme riche, auquel j'avais rendu service au collége, me mirent à même d'emprunter, au vieil Amos Lewell, une somme de trois mille livres sterling, au minime intérêt de quinze pour cent. Ce ne fut pas sans anxiété que je vis entre mes mains cette somme importante, et je m'habituai difficilement à faire acte de propriété; mais, comme il n'y avait pas de temps à perdre, je pris une maison de belle apparence dans la partie occidendale de Londres; je me meublai convenablement, je sous-louai avantageusement le premier étage à un vieux garçon enrichi par le commerce des Indes, et, après avoir apposé à ma porte la plaque de cuivre obligée, je jetai ma modeste ligne dans le grand courant Londonien.

Ma seule occupation, pendant les six premiers mois, fut d'arpenter les rues à pas inégaux et d'un air affairé, ou de goûter les plaisirs domestiques avec mes livres et ma femme. L'absence de clients ne détruisit pas d'abord mes jeunes illusions; mais quand une année tout entière m'eut à peine donné un pouls à tâter, des honoraires à percevoir, quand le vieil Amos m'eut réclamé le second semestre échu, je commençai à jeter sur l'avenir un regard alarmé. Malgré la plus stricte économie, il ne me restait guère que la moitié de mes trois mille livres sterling, et je me voyais dans la nécessité de contracter des dettes qu'il m'était impossible d'acquitter. J'avais espéré pouvoir rembourser mon juif en cinq années; j'avais compté sur le fructueux exercice de ma profession; que devenir si elle ne me rapportait rien? Je n'avais rien à attendre de ma famille; mon père était mort depuis que je m'étais établi à Londres; ma mère, âgée et infirme, vivait aux dépens de quelques parents éloignés; ma femme était d'origine allemande, et n'avait, en Angleterre, d'autre soutien que celui qui se faisait gloire de lui donner le titre d'époux. Lord Browen, le jeune homme dont j'ai parlé, voyageait sur le continent, et, d'un caractère timide et réservé, je n'avais formé aucune autre liaison à l'université de Cambridge. Quel parti prendre? ma femme me répétait en manière de consolation : « Nous nous tirerons d'affaire aussi bien que nos voisins; » mais je désespérais d'atteindre jamais à leur aisance. Mes jours et mes nuits se passaient à méditer tristement sur notre position, à chercher de l'emploi, et à redoubler d'infructueux efforts pour me créer une clientèle. Nos seuls travaux productifs furent une espèce de compte rendu médical inséré dans un journal, et quelques sonnets adressés par ma femme à l'éditeur d'une Revue.

Sachant qu'un médecin se fait souvent remarquer en traitant une spécialité pathologique, j'entrepris un grand ouvrage sur les maladies des poumons. Je m'en occupai avec une incroyable activité, soutenu dans mes efforts par Emilie, qui, pendant les longues soirées d'été, veillait auprès de moi comme un ange consolateur, et m'encourageait en me prédisant un brillant succès. Elle voulut transcrire elle-même mon manuscrit, et ma belle expéditionnaire se fatigua à remplir, d'une écriture nette et régulière, deux ou trois cents feuilles de papier. Quand mon œuvre fut enfin terminée, corrigée, revue dans tous ses détails, je courus chez un éditeur de livres de médecine. J'étais partagé entre la crainte et l'espérance, mais celle-ci l'emportait dans mon cœur, et je m'attendais à vendre mon travail, séance tenante, au minimum de cinquante livres sterling. Il m'était impossible d'accepter moins, et j'avais déjà destiné une partie de ce prix à l'acquisition d'une belle robe de soie, dont je devais faire présent à ma femme. Hélas! quel nouveau désappointement m'attendait! le libraire me reçut avec une parfaite urbanité; il m'écouta attentivement, et parut applaudir à mes idées nouvelles sur la phthisie pulmonaire. Je lui exposai longuement mes vues, je sentis mon cœur bondir de joie en voyant les regards du spéculateur se fixer sur moi avec une expression de profond intérêt; il me laissa m'enrouer à force d'explications; puis, il ôta ses lunettes, et m'accabla de compliments sur le mérite de mon ouvrage.

« Mais, ajouta-t-il, j'ai pris la résolution de ne plus publier d'ouvrages de médecine à mon compte.

—Est-ce un parti pris invariablement? lui demandai-je en balbutiant.

—Sans doute, répliqua-t-il, j'ai déjà trop perdu en de pareilles spéculations. »

Je serrai mon manuscrit, et me retirai. Aussitôt que je fus dehors, une larme brûlante tomba de mes yeux; j'étais sur le point de sangloter; ma douleur, ma mortification étaient au comble. Qu'il me fut doux de rencontrer ma femme dans un moment aussi cruel! Nous avions conféré toute la nuit et pendant tout le déjeuner des résultats probables de mon entrevue avec le libraire, et sa tendre anxiété ne lui avait pas permis d'attendre mon retour. Elle se promenait en long et en large de l'autre côté de la rue, et s'élança vers moi dès qu'elle me vit sortir du magasin. Je ne pus lui parler, je suffoquais. Enfin l'ardente et douce sympathie que je lisais dans ses yeux calma mon agitation. Dans la même soirée, je m'adressai à un autre éditeur, qui se contenta de me dire : « Je ne fais jamais ce genre d'affaires. » Je visitai successivement tous les libraires spéciaux sans plus de succès. « Permettez-moi, me dit l'un, de vous donner un conseil salutaire; renoncez à écrire, et faites-vous une clientèle. » Un autre m'assura qu'il avait sous presse

deux ouvrages qui traitaient le même sujet. Le dernier que je sollicitai me déclara nettement qu'il me trouvait trop jeune, et que je ne pouvais avoir assez d'exercice pour être capable d'écrire un livre de ce genre. « Publiez-le donc à vos frais, » me dit ma femme. Quel que fût le mérite de l'ouvrage, cet avis était difficile à suivre, car je n'avais pas les fonds nécessaires; d'ailleurs un libraire auquel je fis part de ce projet me garantit que si j'y donnais suite, il ne vendrait pas un seul exemplaire de mon ouvrage. Quand je rentrai chez moi, après avoir fait cette dernière tentative, je tombai anéanti sur une chaise auprès du foyer. Je n'eus pas la force de répondre au sourire interrogateur de ma femme, mais mon abattement lui révéla la vérité. Par un mouvement de colère, dont je ne fus pas maître, je livrai mon manuscrit aux flammes, mais Emilie l'en arracha, me lança un de ces regards que trouve seule une femme aimante et dévouée, me passa les bras autour du cou, et me rendit, par un baiser, sinon au bonheur du moins à la tranquillité. Je mis le manuscrit en question sur un rayon de ma bibliothèque, et je ne songeai plus à la littérature médicale.

J'ignore par quelle cause, par quelles combinaisons du hasard je semblais destiné à échouer dans l'exercice de ma profession. Mon nom resplendissait sur ma porte ; mes voisins ne pouvaient s'empêcher de remarquer la régularité de mes habitudes, et pourtant, personne ne me faisait appeler! si j'avais pu recevoir, éclabousser les passants du haut d'un élégant équipage, avoir une imposante queue de voitures à ma porte, j'aurais réussi davantage. J'attribuais aussi mon peu de succès à l'insignifiance de ma personne : ma physionomie n'était pas assez prévenante; je ne savais pas, comme mes confrères, stéréotyper le sourire sur mes lèvres, et incliner la tête à tout propos, à l'instar des mandarins du céleste empire. Cependant il y avait des milliers de médecins dont la gaucherie n'entravait point la prospérité. Mon grand malheur était indubitablement le manque de recommandations. Un homme considérable par son rang et par sa fortune, mon cousin au quinzième degré, demeurait dans mon quartier; je m'étais présenté chez lui avec l'intention de faire appel à la parenté, et de solliciter sa protection; mais, quand je lui eus fait remettre mon nom et mon adresse, il me laissa si longtemps attendre dans l'antichambre, au milieu d'une valetaille insolente, que je sortis sans l'avoir vu, tout honteux de ma démarche, je me promis de ne plus approcher de sa maison, me résignant à ne plus compter que sur les circonstances et mes propres efforts.

Deux fois je fus appelé, dans des cas d'urgence; mais les malades avaient expiré avant mon arrivée, sans qu'on eût eu le temps de me contremander, et la manière dont on m'offrit mes honoraires me convainquit que je ne pouvais les accepter sans passer pour un misérable mercenaire. Je refusai donc deux guinées, deux guinées qui auraient suffi pour m'assurer une existence heureuse pendant une semaine! Je fus aussi appelé auprès de quelques subalternes des maisons voisines, domestiques, portiers, etc., et de toutes les obligations imposées au jeune médecin de Londres, celles d'avoir affaire à de pareilles gens sont les plus pénibles, les plus humiliantes. Il ne vous est pas permis d'entrer par la grande porte, mais pour parvenir jusqu'à votre client, il faut passer par la cour.

Un jour, on m'invita à me rendre à la hâte chez sir Charles Fargher. Heureux de l'espoir de m'assurer la clientèle d'un homme à la mode, je courus chez lui, avec la détermination bien arrêtée de faire tous mes efforts pour mériter sa confiance. Je trouvai le jeune *lion* assis sur un canapé, dans une attitude prétentieuse, enveloppé d'une robe de chambre de soie cramoisi. Il savourait une tasse de café, qu'il abandonna un moment pour me contempler avec son lorgnon; puis il me pria d'examiner la patte enflée d'un épagneul favori. Lançant un regard de colère au fat insolent, je me retirai sur-le-champ sans prononcer une seule parole. Cinq ans plus tard, ce jeune homme fit d'actives démarches pour me discréditer auprès d'une famille distinguée dont il était le parent éloigné.

Dans une autre circonstance, où, pour la première fois, je fus appelé en consultation, j'eus à souffrir des dédains d'un médecin à la mode. Pourrai-je jamais oublier l'air d'impertinente condescendance avec lequel il me reçut, et l'observation qu'il osa me faire en présence des parties intéressées. « Je vous assure, docteur, me dit-il avec hauteur, qu'il y a une différence positive entre l'apoplexie et l'épilepsie; du moins il en était ainsi dans ma jeunesse! » Il accompagna ces paroles d'un regard de commisération, et il est inutile d'ajouter que les maîtres de la maison s'empressèrent de me remercier. Ainsi, un charlatan parvenu avait le pouvoir de priver de pain un confrère dont la seule ambition était de vivre! Des incidents analogues à ceux que je viens de raconter, me plongèrent dans un accablement profond; et sans l'inaltérable douceur et l'enjouement de la meilleure des femmes, l'existence ne m'aurait pas été supportable. Mes efforts étaient paralysés; je descendais d'échecs en échecs; mon arrêt était signé; mes ressources disparaissaient rapidement; malgré la modicité de mes dépenses, aucune rentrée ne comblait le déficit qu'elles laissaient dans ma caisse. Le dénûment, la prison, la mort m'attendaient.

Désespérant de trouver un meilleur emploi, je fis annoncer dans les journaux qu'un licencié de l'Université de Cambridge, ayant quelques moments de loisir, se proposait de donner le soir, des leçons de

grec et de latin. Au bout d'une semaine, il me vint un seul élève, employé du gouvernement. Il m'offrit une demi-guinée pour trois leçons par semaine, à son domicile, et ce fut à ces conditions désavantageuses qu'un membre de l'Université essaya de verser quelques gouttes de savoir classique dans les eaux troubles d'une obtuse intelligence. Il y avait à peine un mois que j'avais cet élève, quand il me déclara d'un air d'assurance, qu'il en savait assez et n'avait plus besoin de mes services. Cette dernière ressource m'échappait encore ! Combien je regrettais alors de ne pas m'être engagé, ou de n'avoir pas accepté quelque place subalterne dans le commerce ! combien je maudissais l'ambition qui m'avait amené à Londres et la sotte vanité qui m'avait fait croire que je devrais mes succès à mes talents !...

Il ne me restait plus que trois cents livres sur la somme empruntée au juif Amos, et les intérêts d'un semestre allaient échoir dans une quinzaine. En outre, je devais à divers fournisseurs, qui devenaient de jour en jour plus pressants. Ma pauvre Émilie était sur le point d'accoucher, et ma santé déclinait sensiblement, sous l'influence de l'anxiété et des privations. Que faire ? Le désespoir s'attachait à moi et anéantissait toutes mes facultés. Toutes les avenues m'étaient fermées; le chagrin m'ôtait le repos. Après deux heures d'un sommeil lourd et agité, je me réveillais tous les matins plus mort que vif. Je me retournais dans mon lit en combinant dans ma cervelle épuisée des plans que je finissais par trouver praticables, mais dont aucun ne survivait aux premières lueurs du jour. Je voulais entreprendre un journal de médecine populaire, ouvrir des cours sur les maladies de poitrine, que j'avais spécialement étudiées ; mais comment faire face au présent?

Un matin, après une longue promenade sans but, j'étais assis sur un banc du parc de Saint-James et abîmé dans les plus sinistres réflexions, quand un vieillard vint prendre place à mes côtés. Il paraissait appartenir à la classe élevée, car le domestique, sur le bras duquel il s'appuyait, était vêtu d'une livrée élégante. Le vieillard avait de violentes quintes de toux, et semblait atteint d'autres infirmités qu'il est inutile d'énumérer. Il me regarda deux fois, comme s'il eût désiré entamer une conversation.

« Cette toux doit vous fatiguer beaucoup? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il d'une voix faible, et je ne sais comment m'en débarrasser. Je suis vieux, comme vous le voyez, monsieur; mais la Providence aurait pu rendre moins pénibles les derniers pas que je fais vers la tombe. »

Après un moment de silence, je pris la liberté de lui demander quelques détails sur l'asthme qui le tourmentait, et je jugeai par ses réponses que son traitement avait été mal dirigé. Je lui donnai quelques avis, qu'il accueillit favorablement, et quand il me quitta, après un moment d'hésitation, il me présenta une guinée. Je me hâtai de la refuser en lui disant que j'étais trop heureux d'avoir trouvé l'occasion de contribuer à le soulager.

En ce moment, un jeune homme de manières distinguées s'approcha de nous, et dit au vieillard, dont il semblait être le fils ou le neveu, que leur voiture les attendait. Lorsqu'il eut appris l'objet de notre entretien, il me regarda d'un air assez dédaigneux.

« Nous vous avons mille obligations, monsieur, me dit-il; mais nous avons un médecin attitré. »

Puis, donnant le bras au malade, il l'emmena lentement et avec précaution.

Que d'autres à ma place, pensai-je en les suivant des yeux, auraient eu l'adresse de s'insinuer dans la confiance de ce vieillard ! Que j'avais eu tort, en refusant son argent, de ne pas lui donner ma carte ! Vingt fois je me reprochai ma timidité, ma délicatesse, et cette gaucherie qui m'empêchait de saisir les occasions favorables; j'étais plus propre à vivre à la Trappe qu'au milieu du monde; je méritais ma destinée, et mes malheurs provenaient uniquement de ma mauvaise honte.

Ce jour-là, en rentrant dans ma triste demeure, je trouvai Émilie occupée, comme à l'ordinaire, à peindre des écrans, que je vendais ensuite à bas prix. Quel spectacle que celui d'une jeune femme, dont l'état aurait exigé de l'exercice, de l'air, des distractions, forcée de consacrer toutes ses journées à un travail à peine rétribué ! Néanmoins, elle supportait nos misères avec une résignation, un héroïsme dont j'étais loin de lui donner l'exemple. Son égalité d'humeur, son sincère attachement pour moi, jetaient quelques lueurs passagères dans les ténèbres de mon horizon.

J'avais résolu de frapper à toutes les portes. Un médecin venait de demander, par la voie des annonces, un aide capable de le remplacer au besoin, et sachant un peu de pharmacie. Je rendis visite à ce docteur, homme d'un extérieur vulgaire, replet et bourgeonné, qui était parvenu, — Dieu sait par quels moyens ! — à se créer une importante clientèle. Il fallait lui donner tout mon temps, moyennant un salaire de quatre-vingts livres sterling. Je lui en demandai cent, en lui représentant que j'étais marié.

« Marié ! me dit-il avec un bruyant éclat de rire ; en ce cas, monsieur, vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Ainsi, toutes mes démarches avortaient ! N'y avait-il pas de quoi s'abandonner aux plus sombres pensées, et ne dois-je pas rendre grâce au ciel d'avoir éloigné de moi celle du suicide ?

« Quoi ! me disais-je souvent, un homme instruit, qui a travaillé longtemps à grossir son trésor de connaissances, peut mourir de faim au milieu de

cette opulente capitale, tandis que le charlatanisme prospère ! »

Que de fois, livré à de semblables réflexions, j'ai rôdé dans les rues de Londres, par de froides et sombres soirées d'hiver, épuisé d'une longue abstinence, et n'osant pourtant rentrer pour subvenir aux frais d'un modeste dîner ! que de fois j'ai envié les grossiers aliments des tavernes, et rompu un jeûne de douze heures avec un biscuit et un verre de bière, sous prétexte que j'étais trop pressé pour retourner dîner chez moi ! J'ai souvent contemplé d'un œil jaloux les chiens qui dévoraient leur ration quotidienne de chair de cheval bouillie ! Avec quel serrement de cœur je voyais des équipages déposer de brillantes sociétés à la porte d'une maison éclairée des lueurs de cent lampions ! De quel œil attristé je contemplais des dames en riche toilette, dont les vêtements de rebut auraient suffi pour assurer ma subsistance ! O vous qui vivez au sein du luxe et des plaisirs, vous ne savez pas que des milliers d'honnêtes familles recueilleraient avec joie, si elles le pouvaient, les miettes qui tombent de vos tables !

Il m'est arrivé de porter envie aux domestiques de mon riche voisin d'en face, quand, de la fenêtre de mon salon, je voyais les préparatifs de leur repas. Je baissais les yeux devant ma propre servante, lorsqu'elle apportait pour nous deux sur la table ce qui suffisait tout au plus pour en sustenter un seul ; et pourtant, par une amère ironie, j'étais obligé de conserver en public, avec un masque de bonne humeur, l'extérieur grave et décent qui convenait à ma profession !...

. . . . Deux jours après ma rencontre au parc de Saint-James, mes yeux s'arrêtèrent sur cet avis : « Le docteur qui s'est entretenu avant-hier avec un malade, au sujet d'un asthme, sur un banc du parc de Saint-James, est prié d'envoyer son nom et son adresse à W. J., au magasin de papeterie de MM. Gurney. » Saisi de surprise et de joie, je faillis laisser tomber le journal ; en quelques instants, je bâtis sur la base fragile de cet avis un magnifique et solide édifice. J'eus à peine assez de calme pour appeler ma femme, et lui communiquer ces bonnes nouvelles. Je me hâtai de répondre, et dès le lendemain, un domestique en livrée vint m'apporter la carte de sir William Jones, avec un billet ainsi conçu : « Sir William présente ses compliments au docteur Samuel, et le prie de vouloir bien passer chez lui dans la matinée. »

« Soyez calme, mon ami, » me dit Émilie, en voyant mon agitation ; mais il m'était impossible de réprimer mon impatience. Aussitôt que je fus prêt à sortir, je m'élançai dans la rue. Chemin faisant, je combinais des remèdes contre l'asthme, j'arrangeais le plan d'un régime nouveau ; bref, je comptais faire merveille. Sir William me reçut poliment, me fit asseoir auprès de lui, et me dit que, satisfait de l'entretien qu'il avait eu avec moi, il était décidé à s'abandonner à mes soins. C'était un homme usé, dont la constitution offrait peu de ressources ; je lui promis toutefois de le soulager s'il voulait se conformer absolument au régime que je lui indiquais. Il m'écouta attentivement.

« Croyez-vous, dit-il avec émotion, pouvoir prolonger ma vie de deux ans ? »

Je lui répondis que je ne pouvais m'y engager sans présomption.

« Si je vous adresse cette question, reprit-il, c'est uniquement à cause de ma nièce, qui demeure avec moi, et dont je voudrais assurer le sort avant de me séparer d'elle à jamais ! »

Il poussa un profond soupir et ajouta brusquement : « Nous en causerons plus tard. J'espère vous revoir demain, docteur. »

Il exigea que j'acceptasse cinq guinées, pour prix des *deux* visites qu'il prétendait avoir reçues, et je pris congé de lui. Je me sentais tout autre en retournant à la maison ; mes idées étaient plus lucides, mes facultés plus actives, mes pensées plus riantes, car j'entrevoyais la possibilité de m'introduire dans le grand monde. Ma femme partagea ma joie, et nous fûmes heureux pendant le reste du jour, comme si nous avions déjà surmonté les difficultés ardues qui s'élevaient autour de nous.

Pendant une semaine, je soignai sir William tous les jours, à raison de deux guinées par visite. Le dimanche, je trouvai chez lui, sir Archie, le médecin de la famille, auquel le vieillard me présenta. C'était un homme d'honnêtes manières, mais plein d'arrogance, et qui semblait mécontent de la faveur subite que j'avais obtenue. On lui dit qui j'étais, où je demeurais, et il feignit de chercher dans ses souvenirs le nom de ma rue, quoiqu'elle fût voisine de celle

qu'il habitait. Rien n'est plus facile aux grands médecins que de ruiner les débutants avec la meilleure grâce du monde; le docteur Archie ne manqua pas de le faire.

« Le meilleur parti que vous ayez à prendre, dit-il à sir William, est de changer d'air, de quitter Londres le plus tôt possible. »

Le malade me demanda mon avis; je fus obligé d'appuyer l'opinion de mon collègue. Deux jours après, sir William partait pour la campagne, et je perdais le meilleur de mes clients; car au bout de trois mois j'appris la nouvelle de sa mort.

Ce dénoûment renouvela mes douleurs; tout semblait se flétrir entre mes mains. Si le bonheur m'apparaissait par intervalles, c'était pour rendre ma position plus cruelle par le contraste de mes rêves avec la réalité. Des 3,000 liv. st. avancées par le vieil Amos, il ne m'en restait plus que 25. A quelle assistance humaine avoir recours?... Je pris le parti d'écrire à un riche et célèbre médecin pour lui exposer franchement ma position et le prier de me prêter une vingtaine de livres. Après avoir envoyé ma lettre, je me demandai comment elle serait reçue; j'essayai de me représenter la physionomie de celui qui la lirait. Je me mis à sa place; je me figurai les sentiments que j'éprouverais en recevant une semblable requête... Mon attente dura quinze jours, au bout desquels il m'arriva un billet que je transcrirai littéralement après avoir prévenu mes lecteurs que le signataire avait de 10 à 12,000 liv. st. de rente :

« Le docteur X*** ne peut disposer que d'une faible somme (une guinée) en faveur du docteur Samuel; il désire qu'elle lui soit utile; mais il doit dire que les jeunes gens ne doivent pas être étonnés d'échouer quand ils entrent dans une carrière sans avoir assez d'aisance pour attendre. »

J'avais encore une ressource : c'était de m'adresser à notre locataire, M. Granham : cet original n'avait pour société qu'un domestique noir, et je le voyais rarement, quoiqu'il occupât tout le premier étage de ma maison. Toute la journée, hiver comme été, il se tenait au coin de la cheminée, protégé, contre les vents coulis et les visites, par un large paravent, enveloppé comme une momie, de flanelle et de fourrures, pestant sans cesse après le climat glacé de l'Angleterre et se réconfortant de temps à autre avec du punch et du vin chaud. Pour toute distraction, il écoutait, plusieurs heures de suite, les chansons indigènes que son nègre psalmodiait d'un ton lamentable; mais, malgré le plaisir que lui causait son fidèle serviteur, il le rouait de coups sous le plus léger prétexte.

Sans être d'un égoïsme sordide, le vieux nabab ne me rendait point les services que j'avais attendus de lui en le prenant locataire. Il m'accueillait avec froideur; il avait même l'air d'appréhender mes visites; et, quoiqu'il reçut plus volontiers ma femme, il ne put s'empêcher de dire nettement, à plusieurs reprises, qu'il ne se souciait point d'être empoisonné par les drogues de son hôte. Une fois, pourtant, son nègre entra tout effaré dans ma chambre, et me dit, dans son patois : « *Massa désirer voir un docta.* » Je trouvai le vieillard souffrant d'une cardialgie, lui prescrivis les remèdes nécessaires et reçus en retour une canne de forme bizarre, avec laquelle, me dit-il pour en rehausser la valeur, il avait tenu en respect un boa constrictor. Une autre fois, ayant eu besoin de mes services, il me congédia sans émoluments; mais, dans la soirée, il envoya à ma femme un vase de porcelaine de Chine, raccommodé en plusieurs endroits et d'une incontestable laideur. Au reste, il apportait dans toutes ses actions une régularité scrupuleuse, et à chaque trimestre, quand sonnaient dix heures du matin, il m'apportait régulièrement son terme.

Tel était le singulier personnage dont je me décidai enfin à réclamer l'appui. Je lui expliquai ma situation avec un embarras qui croissait à mesure que je parlais. Je conclus par la demande d'une avance de 300 livres sur son loyer. Pendant ma harangue, il n'avait cessé de se démener; il se renversa sur sa chaise, et s'écria, en levant les mains : « Mon Dieu! docteur, me prenez-vous pour un prêteur d'argent?

— Non, vraiment, monsieur; mais pour un ami disposé à m'obliger.

— Ah! ah! vous croyez donc que j'ai gagné de l'argent aux Indes pour le jeter à la tête du premier venu?

— Enfin, monsieur, quel est votre dernier mot? lui dis-je après un moment de silence.

— Je ne puis rien faire pour vous, docteur, » répliqua-t-il tranquillement, et il me reconduisit à la porte. Quand je sortis je grinçais des dents tant j'étais exaspéré! Il fallait donc que je fusse marqué du sceau de la malédiction!

Le lendemain, jour de Noël, j'avais à payer mon loyer et des arrérages de 225 liv. st. au vieil Amos Lewell. Quels tourments j'éprouvai quand je l'entendis tâtonner à ma porte! Le cœur bourrelé, la figure livide, mais avec le calme du désespoir, je lui promis de le payer dans les vingt-quatre heures. Les regards avides de son œil hébraïque semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de mon cœur. Toutefois, il se retira sans témoigner aucun mécontentement, et je me serais volontiers prosterné devant lui pour le remercier de sa longanimité.

Deux jours après, Emilie, qui était indisposée depuis ses couches, se leva pour la première fois. Quoique pâle et languissante, elle avait tant de charmes, que l'amour qu'elle m'inspirait me sembla redoubler. Afin de célébrer cet heureux jour, j'employai ma dernière guinée à l'achat d'un dîner tel que je n'en avais pas eu depuis longtemps. J'avais résolu d'oublier mes peines au moins pour un jour. La petite

table était mise; le roost-beaf savoureux était servi, et j'allais déboucher une bouteille de Porter, quand le marteau de la porte retentit avec fracas. A ce bruit je fus saisi d'un trouble involontaire. La domestique alla ouvrir, et deux hommes entrèrent dans le salon, tenant à la main une mince feuille de parchemin.

« Au nom du ciel, qui êtes-vous? Quel motif vous amène? » leur demandai-je d'une voix entrecoupée, tandis que ma femme restait muette, tremblante, et prête à s'évanouir.

« Êtes-vous la personne ici désignée? » dit l'un des étrangers d'un ton poli, et même avec un accent de compassion, en me montrant la contrainte par corps obtenue contre moi par l'usurier juif. Ma pauvre femme vit mon agitation, et la domestique eut à peine le temps de la recevoir évanouie dans ses bras. Je la portai sur son lit, donnai quelques ordres, et, plus mort que vif, je suivis les huissiers.

« Mon Dieu, monsieur, me dirent-ils en chemin, ce qui vous arrive n'a rien d'extraordinaire. Il est sans doute pénible de quitter si brusquement sa femme et son dîner; mais vous ne tarderez pas à trouver une caution. »

Je n'eus pas la force de répondre. Moi, trouver une caution! moi, pauvre médecin sans clientèle! Quand même il s'en serait présenté une, eût-il été loyal de l'accepter, avec la certitude de ne pouvoir faire honneur à mes engagements? A quoi bon retarder mon malheur pour en aggraver l'étendue? Je vivrais mille ans que je n'oublierais point ces cruels moments; il me semblait que je marchais au supplice; mon cœur était desséché dans ma poitrine.

Quelques heures après, j'occupais une mansarde dans la maison d'un huissier, en attendant qu'on me conduisît en prison. L'atmosphère était glacée, et je n'avais pas de quoi me procurer du feu, puisque avant mon départ j'avais glissé dans la poche de ma femme trois schellings qui me restaient. Sans ma pauvre Émilie et sa fille, je crois que j'aurais mis fin à ma misérable existence. A moins d'un miracle, il fallait me rendre en prison; ma femme n'avait pas de bijoux à mettre en gage; presque tous mes livres avaient disparu, et le reste de notre mobilier ne valaient pas la peine d'être vendus. Ces pensées me donnaient la fièvre. Je passai toute la nuit dans un état de stupeur, et ne m'assoupis que vers les sept heures du matin. J'ignore combien dura mon sommeil; mais j'en sortis en me sentant embrasser avec ardeur sur les joues et sur le front. C'était Émilie qui, au péril de sa vie, s'était traînée jusqu'à la maison de l'huissier, et venait m'annoncer ma délivrance. Elle était parvenue à obtenir de M. Granham les trois cents livres qu'il m'avait refusées. Nous revînmes aussitôt au logis. Je me hâtai de monter chez notre locataire pour lui exprimer chaudement ma reconnaissance. Il ne m'interrompit point; mais il me répliqua froidement : « Vous feriez mieux de me faire votre billet. »

Indigné de cet accueil, je lui donnai ce qu'il demandait, en songeant qu'il remplirait désormais auprès de moi le rôle du vieil Amos. Heureusement il ne m'inquiéta pas.

Hélas! le peu d'argent qui nous restait se dissipa bien vite! La secousse qu'avait éprouvée ma femme augmenta ses souffrances, et son enfant déclina sensiblement, comme s'il eût involontairement sympathisé avec ses misérables parents. Quelques malades s'adressèrent à moi; mais presque tout mon temps fut absorbé par les soins qu'exigeait l'état de santé de notre locataire, auquel je ne pouvais réclamer aucun salaire. Le chagrin me desséchait, quand je me regardais dans une glace, j'étais effrayé de la cavité de mes yeux, de la pâleur livide de mon teint. L'image du vieux juif Amos me harcelait comme un incube; d'affreux cauchemars troublaient mon sommeil, et sans doute je prononçais dans mes rêves des paroles

bien sinistres, car plus d'une fois j'ai été réveillé par ma femme, qui s'écriait avec terreur : « Oh! silence! silence! Au nom du ciel, ne parlez pas ainsi! »

Mes pensées, je me le rappelle bien, se reportaient sans cesse vers le funèbre tableau d'un cimetière humide et froid. Pourquoi n'y reposais-je pas à côté de ma femme et de mon enfant? Dans quel but avions-nous été créés? Pourquoi ma vocation naturelle m'avait-elle poussé dans la voie que je suivais? Étais-je venu au monde uniquement pour souffrir, blasphémer et mourir?... Qu'avions-nous fait? Qu'avaient fait nos pères, pour que la Providence se détournât ainsi de nous, qui nous cramponnions à toutes les planches de salut.

Enfin la fortune se lassa de me persécuter, et au moment où je m'y attendais le moins, mes affaires prirent une tournure favorable. De quelles minuties insignifiantes dépendent nos destins! Shakspere a dit avec raison :

Dans les choses du monde il est une marée
Dont on calcule mal la force et la durée;
Mais, quand un homme sait profiter du courant,
Le flux impétueux le pousse au premier rang.

Un soir du mois de mars, vers huit heures, je me promenais tristement devant l'Opéra, aux alentours duquel retentissaient comme à l'ordinaire le roulement des équipages, le piétinement des chevaux, les mutuelles récriminations des cochers, quand du milieu de la foule partit ce cri : « Un médecin! » Je m'élançai au péril de ma vie, et fus bientôt à la portière ouverte d'une voiture d'où sortaient les gémissements les plus plaintifs. Voici ce qui était arrivé : Une jeune personne avait tendu le bras en dehors, pour faire remarquer à ceux qui l'accompagnaient la brillante illumination des maisons d'en face; au moment même, sa voiture, rapidement lancée, en avait croisé une autre qui se retirait. Le bras de la jeune femme avait été atteint, l'épaule démise, l'avant-bras mutilé, et quand j'arrivai à la portière, la pauvre blessée gisait entre les bras de sa sœur, et du vieux comte de Ross, son père. J'entrai dans la voiture, je plaçai ma belle patiente de manière à lui éviter d'inutiles souffrances, et dis au cocher de nous conduire à l'hôtel. Là, remettre le bras, panser la main blessée, prescrire quelques drogues, ce fut l'affaire d'une heure; puis je reçus du comte un bon de dix guinées, accompagné de remerciments empressés et de la prière de revenir le lendemain matin.

Je me dirigeai vers ma demeure avec la rapidité d'une flèche; j'avais peine à supporter ma bonne fortune; je m'efforçais en vain de réprimer la violence de mes émotions, qui se trahissaient par des chants, des cris, des rires insensés. J'arrivai chez moi en quelques minutes, et me précipitai, hors d'haleine, dans mon appartement, les yeux pétillants de joie, presque incapable de raconter à ma femme comment la porte de la fortune s'était enfin ouverte devant moi. Il est vrai que la brusque issue de mes relations avec sir William mêlait des doutes à mes espérances; cependant ce nouvel événement promettait davantage, et la suite prouva que mon attente était fondée.

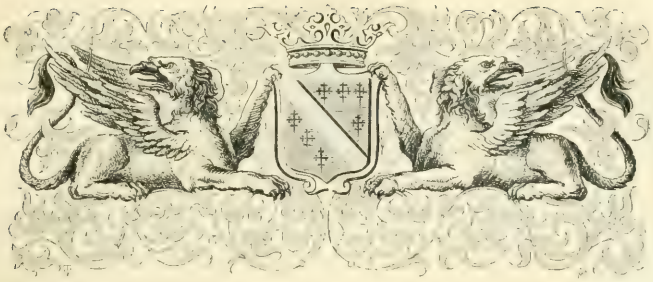
Je déployai tant de zèle auprès de la jeune malade, qu'on me confia le soin de la santé de la comtesse. Sa clientèle m'amena celle de divers personnages de distinction. J'étais définitivement *lancé!*

J'avais trop profité des leçons de la misère pour me laisser éblouir par la prospérité. J'administrai mes revenus avec la plus stricte économie, et j'eus l'inexprimable satisfaction de payer tous mes créanciers, y compris le vieil Amos, qui ne fut pas médiocrement surpris quand je lui proposai de lui restituer son capital. Ma chère Émilie parut dans le monde, où elle était appelée à briller, et nous entrâmes en rapport avec bon nombre d'opulentes familles. Selon l'usage, toutes les fois que le hasard me fit rencontrer ceux qui m'avaient jadis dédaigné, ils me traitèrent avec les plus grands égards. Je me trouvai en consultation avec le médecin qui m'avait libéralement envoyé une guinée, et je le fis rougir jusqu'aux oreilles en lui rendant son argent.

Mon locataire mourut environ dix-huit mois après l'aventure que j'ai rapportée; son seul héritier était un jeune lieutenant de marine; et, à ma grande surprise, le nabab me léguait, par un codicille, une somme de deux mille livres sterling, comprenant les trois cents livres qu'il m'avait prêtées. C'était, disait-il, pour reconnaître les attentions dont il avait été l'objet de notre part, et pour nous exprimer jusqu'à quel point il approuvait les principes honorables et sincères qui avaient constamment dirigé notre conduite.

Douze ans après, mon revenu s'élevait à trois ou quatre mille livres sterling; en conséquence, je jugeai à propos de monter ma maison sur un meilleur pied. Toutefois, les souvenirs du passé m'ont appris à ne point m'enorgueillir dans l'opulence, et à ne jamais éconduire les jeunes médecins qui débutent dans la carrière.

Les anciens croyaient, sur la foi d'un poëte,
Que l'immonde crapaud recélait dans sa tête
Une pierre magique, un talisman vainqueur.
Ainsi l'Adversité, la rude conseillère,
Cache dans sa nuit sombre un jour qui nous éclaire,
Et laisse la sagesse au fond de notre cœur.



LA CHATELAINE DE RUPT,

LÉGENDE

TIRÉE DES ANNALES DE LA FRANCHE-COMTÉ.

Après avoir baigné les murs de la petite ville de Scey, la Saône poursuit sa course capricieuse en traçant de longues sinuosités qui coupent alternativement la vallée de baies profondes et de jolis caps de verdure. La rivière laisse alors sur sa gauche quelques fertiles plaines de la Franche-Comté, tandis que le long de sa rive droite s'étend une chaîne de collines remarquables par leur configuration particulière. Ce sont des cônes multipliés et semblables qui, de loin, semblent se toucher par la base et se confondre dans le dernier plan du paysage; mais plus l'on s'approche d'eux, et plus les gorges étroites qui les séparent laissent deviner qu'il existe encore par derrière de nouveaux vallons cachés et perdus dans les replis de la montagne. A vue d'oiseau, ces hauteurs offrent une ligne irrégulière de demi-cercles rentrants et sortants qui serpentent comme un feston, et qui bordent élégamment la Saône.

Chacune de ces collines était couronnée, au moyen âge, d'un château fort, bâti dans l'endroit le plus escarpé pour dominer la plaine et défendre le passage de la rivière. C'étaient autant de positions militaires d'une assez haute importance, à cause du voisinage des frontières de la Champagne et du duché de Bourgogne. Par leur ensemble, elles formaient une ligne de fortifications qui arrêta souvent l'ennemi, et qui rendit les bords de la Saône témoins des luttes sanglantes des Allemands, des Espagnols et des Français. Lorsque, en 1678, la Franche-Comté prise et reprise maintes fois par les armées de Louis XIV, fut definitivement réunie à la couronne, la plupart de ces petits forts, ruinés par les ravages de la guerre ou démantelés en vertu des traités, restèrent dans un état d'abandon qui entraîna bientôt leur destruction complète. Quelques-uns à peine, plus solidement construits ou mieux respectés du temps et des hommes, échappèrent au désastre général. De ce nombre furent les châteaux de Rupt et de Beauffremont.

La partie de la ville de Scey appelée *le Bourg* formait le premier anneau de cette chaîne de fortifications. Elle était munie d'un rempart, d'un fossé et de nombreuses tours dont il existe encore de faibles vestiges. A son extrémité occidentale s'élevait le manoir des princes de Beauffremont, bâti sur le penchant de la colline, et dont le parc descendait jusqu'au bord de la rivière. Ce château, pillé et incendié en 1790, n'offrait plus qu'un monceau de ruines, lorsqu'une réparation ou plutôt une reconstruction nouvelle le transforma en un magnifique hôpital. La Saône, qui passe au pied des murs de cette propriété, fait ensuite un immense circuit, et forme en se repliant sur elle-même une presqu'île dont le château de Rupt et le château de Beauffremont, placés en regard de chaque côté de l'isthme, gardaient autrefois l'entrée. Ils n'étaient séparés l'un de l'autre que par la distance nécessaire pour deux habitations féodales. Des collines qui s'élèvent en remparts, des gorges qui s'approfondissent en fossés et qu'inondent de pe-

tits ruisseaux ; quelques broussailles épaisses, quelques ravins où l'on pouvait dresser une embuscade ; quelques tertres, quelques rares clairières où l'on avait coutume de se joindre et *de mener les mains à qui avait plus belle amie*, c'était là tout ce que rencontrait le voyageur en franchissant cet étroit intervalle.

Le château de Rupt, moins illustre de nos jours que celui de Beauffremont, parce qu'il a depuis longtemps cessé d'avoir ses seigneurs particuliers, était, au moyen âge, le plus important des deux par sa position escarpée et par la puissance de ses barons. Le village, situé sur le penchant de la colline, est environné de frais ombrages, arrosé de sources limpides nommées les Sept Fontaines, et s'enorgueillit de posséder quelques ruines romaines, entre autres des vestiges d'un acqueduc du même genre de travail que celui de Luxeuil. La seigneurie de Rupt fut d'abord le patrimoine d'une famille dont plusieurs membres se sont illustrés dans les guerres soutenues par les comtes de Bourgogne contre l'empereur d'Allemagne, pour maintenir leur complète indépendance.

Jean, seigneur de Rupt, un des plus beaux cavaliers et des plus braves gentilshommes du comté de Bourgogne, prit une part active dans les guerres civiles qui déchirèrent ce pays au commencement du treizième siècle. Il soutint plusieurs siéges dans son castel, et descendit maintes fois dans la plaine pour surprendre l'ennemi, enlever des convois, délivrer des prisonniers, emporter d'assaut les places les mieux fortifiées. Partout où il y avait quelque danger à braver, on voyait flotter la bannière armoriée du seigneur de Rupt, dont le fond d'azur était rehaussé d'une bande d'or et de sept croisettes recroisettées, symboles de la bravoure et de la piété. L'activité avec laquelle il savait se multiplier semblait tenir du prodige, et la superstitieuse crédulité de l'époque ne tarda pas à supposer qu'il avait fait quelque pacte avec Satan. Cette dangereuse réputation que le châtelain s'était acquise par la terreur de ses armes, loin de s'affaiblir après la conclusion de la paix, reçut au contraire une nouvelle force de quelques événements postérieurs, et Jean devint un de ces personnages dont l'histoire mystérieuse et terrible se transmet d'âge en âge, et fait encore, après plusieurs siècles, l'objet des chants du barde villageois et des récits de la veillée. Voici, de cette tradition vague et informe, ce que nous avons pu extraire de plus simple et de plus complet.

Jean, réduit par la paix à rentrer dans une oisiveté incompatible avec ses mœurs et son caractère, conserva cette surabondante activité qui l'avait distingué dans les guerres précédentes. Les plaisirs de la chasse et une galanterie chevaleresque se partagèrent tous ses moments, et si ses armes avaient rencontré peu de places imprenables, ses assiduités, sa pressante hardiesse, sa courtoisie exquise et ses manières séduisantes trouvèrent peu de cœurs inaccessibles. Le nombre et la facilité de tels succès firent répandre le bruit qu'à peine une beauté avait-elle captivé les regards du châtelain de Rupt, ce seigneur, usant d'une infernale puissance, jetait sur elle un charme qui l'entraînait invinciblement à sa perte. Si quelquefois il rencontrait une victoire plus difficile à remporter, il voulait sans doute, disait-on, par un raffinement satanique, ne point recourir à son pouvoir surnaturel, pour se ménager l'odieux plaisir de circonvenir lentement sa victime, de préparer sa chute par degrés, et de sonder à loisir toute la profondeur de l'abîme où il la précipitait. A l'appui de cette croyance d'une intervention du diable, on rappelait que l'amour du châtelain de Rupt avait toujours été funeste à celles qui devenaient l'objet de ses poursuites. L'une était morte subitement dans des convulsions horribles ; l'autre avait été étranglée nuitamment dans son lit ; une troisième avait succombé à une maladie de langueur dont rien n'avait pu faire connaître la cause et arrêter les progrès. On citait surtout la fin tragique de la jeune Louisette, qui avait eu le malheur de s'attirer par sa beauté le fatal amour de son seigneur. La jolie villageoise disparut un soir, et ce fut au bout de quelques jours seulement qu'on retrouva son cadavre dans l'étang formé par un ruisseau qui prend sa source derrière le parc des princes de Beauffremont, coule sur la lisière des bois, et sépare les territoires des deux seigneurs de Rupt et de Scey-sur-Saône. On remarqua sur le corps de la jeune fille des taches livides et des égratignures profondes ; c'était, disait-on, à ne pas en douter, l'empreinte des griffes du diable.

En tout cas, ce fut là le terme des exploits galants du châtelain de Rupt. Soit remords, soit regrets d'amour, son front devint soucieux, son caractère sombre et farouche. Il passait des journées entières à errer seul dans les profondeurs de la forêt voisine, ou à rester agenouillé devant la croix et la petite chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, qu'il avait fait élever sur les bords de l'étang, non loin du lieu où l'on avait retrouvé le corps de Louisette. Tous les efforts de ses amis pour l'arracher à sa noire mélancolie furent d'abord complétement inutiles ; deux ans il resta sourd à leurs conseils et à leurs prières, sans vouloir se permettre la moindre diversion à sa douleur. Enfin, le sire de Dampierre, *homme de sens et donneur de bons advis, lui conseilla de prendre femme, comme estant le meilleur confort pour solacier sa mélancolie.* Jean de Rupt étant fort riche et fort puissant, ses voisins recherchèrent avec empressement son alliance ; il n'eut qu'à fixer son choix, qui tomba sur Marguerite de Vannes, jeune fille aussi douce que belle, dont le père était un gentilhomme du voisinage.

Cette union sembla, durant quelques semaines, avoir ramené le bonheur et la sérénité dans l'intérieur du château de Rupt; mais ensuite l'esprit plaintif de Louisette recommença, dit-on, à poursuivre le malheureux Jean II, qui fut de nouveau en proie à la plus sombre tristesse et à la plus violente agitation. L'infortuné crut que Notre-Dame-de-Lorette lui avait refusé son intercession, et qu'il fallait encore une fois, par une plus grande expiation, imposer silence aux mânes irrités de sa victime.

Pierre de Jonvelle, commandeur de l'ordre du Temple, avait su conquérir la confiance et l'amitié du châtelain de Rupt, dont la femme lui inspirait la plus vive passion. Jean, poussé par les perfides conseils du templier, et peut-être aussi par son humeur belliqueuse, résolut d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte, comme le seul remède à ses maux. Il convoqua ses vassaux, et prit jour pour le départ avec Guillaume de Champlitte et quelques autres seigneurs qui avaient pris la croix.

« Or, le comte Thibault de Champagne, dit la chronique, ayant sceu que lesdits seigneurs estoient en partance, vinst les treuver, et dist à Guillaume : « Bon frère, puisque tu vas en sainct véage et pèle- « rinage d'oultre mer, je veux te départir mes trésors « et faire pour toi vœux et neufvaines, afin que Dieu « et saincte Vierge te soyent en ayde dans les dan- « giers, et t'accordent leur bénéiçon. »

« Adonc Guillaume de Champlitte et le seigneur de Rupt mandèrent leurs vassaux, appareillèrent grande planté de gentilshommes franc-comtois, et partirent isnellement du pays de Bourgoigne, s'en allant devers Italie. Tost estant advenus sans meschief à Venise, ils loèrent aucuns nefs et s'y embarquèrent avecq leurs valets, leurs destriers et leurs vitailles; et cela advint vers le sainct terme de Pasques, cestuy an 1228.

« La flotte, ayant les vents prospères, toucha droictement en Morée, où les chevaliers dévalèrent, et icelle renation fust recognue estre l'Achaïe, avironéement de Patras. Or, à grant desconfort advinst que douze chasteaux estoient qu'il falloit assaillir. Ils avoient à nom Patras, Corinthe, Argos, Anapolion, Pontico, Arcadia, Coron, Nech, Calamata, Modon, Lacédémonia et Monabassa. Les chevaliers ouirent messe dévotement, et tout du long prièrent deux jours pour repos et reconfort. Et le tiers jour les cornets menant grand bruit, les croisés montèrent à cheval et s'avancèrent à l'encontre de Patras, dont tost ils se rendirent maistres sans grand danger de leurs corps, les borjois de la cité ayant d'eulx même ouvert leurs portes. Et ceulx d'Andronica vinrent croix et bannerets en teste, et furent moult bien receus. Puis l'ost marcha devers Corinthe, qu'on commença de battre en bresche, et qui capitula; et puis tost après Argos fist de même.

« Et devers Argos s'accontèrent aïxdits Franc-Comtois et Bourguignons moult gens d'armes et nobles chevaliers françois avec escuyers, pennons et bannerets; et parmi yceulx se treuva Geoffroy de Villehardoin, gentil nepveu de nostre chroniqueur. Et Geoffroy fist son hommage au cuens de Champlitte, comme doibt tout subject à son seigneur. Méesmement ledict cuens fist hommage au seigneur messire Boniface, marquis de Montferrat, roi de Thessalonique, et il en fust grandement guerdonné, car il receust en fief et hérédité la duché d'Athènes. Et ung chacun des chevaliers eust part ès terres et fiefs conquis, et fust ainsy maistre et seigneur d'une comté ou d'une baronnie en Morée. Et tant et si bien fleurirent illec les loix et us de la chevalerye françoise, que le très sainct et très honnouré pape Honorius la nomma Nueve France. »

Tandis que les compagnons du comte de Champlitte plantaïent leurs tentes sur les débris du palais de Périclès, des événements étranges se passaient au manoir du seigneur de Rupt. La tradition ne dit pas si la châtelaine avait été d'accord avec le commandeur pour éloigner son époux, ou si elle résista longtemps à l'amour du perfide templier. Quoi qu'il en soit, Pierre de Jonvelle quitta bientôt la commanderie de Scey-sur-Saône et fixa son séjour au prieuré de Saint-Albin, situé à mi-chemin du château de Rupt. Puis, chaque soir il venait se promener aux environs de l'étang de Notre-Dame, où, peut-être le hasard, ensuite l'amour, conduisirent aussi les pas de la belle Marguerite.

Cependant Pierre de Jonvelle fit déguiser un mendiant en pèlerin, et feignit avoir reçu de lui des nouvelles de la Palestine. Les lettres que lui apportait ce faux messager mandaient que le sire de Rupt était mort en combattant les infidèles. Après quelques mois de larmes accordées à son veuvage, Marguerite, se croyant dégagée de tout lien, s'abandonna imprudemment à la tendre passion que lui avait inspirée le commandeur. Pour écarter les habitants des villages voisins, et protéger ainsi le secret de leurs fréquents rendez-vous sur les bords de l'étang, les deux amants firent circuler le bruit que l'âme de Louisette revenait toutes les nuits errer dans les environs de la chapelle de Notre-Dame, et qu'elle prenait pour ces promenades l'apparence d'un fantôme au costume noir et au visage couvert d'un voile de la couleur des eaux qui l'avaient engloutie. Par un tel stratagème, ces lieux solitaires ne furent plus témoins que des entretiens nocturnes de la dame de Rupt, qui prit un voile vert, et du templier, qui changea le costume blanc de son ordre contre un manteau rouge. Quelques paysans attardés ou égarés dans leur route, et forcés de passer le soir par cet endroit, dirent alors, et leurs arrière-petit-fils répètent encore, que les moines rouges et les dames vertes dansent la ronde du sabbat autour de l'étang de Notre-Dame.

Ces liaisons criminelles eurent des suites faciles à prévoir. La jeune et brillante Marguerite devint pâle et souffrante, et le fief de Rupt allait bientôt avoir un héritier. Le templier obtint du grand-maître de l'ordre d'être relevé de ses vœux, et, au grand étonnement du pays, la belle et riche dame de Rupt, courtisée par tous les seigneurs d'alentour, accorda sa main à Pierre de Jonvelle, qui n'avait ni titre ni patrimoine.

L'année du veuvage étant accomplie, et rien ne s'opposant plus à l'union de Marguerite et de l'ex-commandeur, le jour des fiançailles arriva, non pas sans que la belle châtelaine frémît d'un pressentiment inconnu. Tous les chevaliers et les seigneurs du voisinage furent conviés à la cérémonie; fêtes magnifiques, splendide banquet, rien n'avait été épargné pour embellir cette solennité. De grand matin, le pompeux cortége se rendit à la chapelle du château où le prêtre allait prononcer les paroles sacrées, lorsqu'un pèlerin, courbé sous le poids des années, portant une longue barbe grise, et coiffé d'un grand capuchon, se présente au seuil du sanctuaire, et, d'une voix sévère et majestueuse, interrompt le ministre du Seigneur. Tous les regards se dirigent vers l'étranger, qui, rejetant alors son capuchon en arrière, se redresse et laisse voir le port et les traits du châ-

telain Jean de Rupt. Le templier, pour prévenir la juste vengeance de l'époux de Marguerite, tire son épée contre lui; mais le pèlerin, profitant de la surprise et de l'effroi de son adversaire, le désarme et l'étend mort au pied même des autels.

La châtelaine, accablée de douleur et de repentir, se retira dans un monastère, et y mourut, quelques jours après, des suites de sa frayeur. On assure que, depuis, elle revient alternativement avec la jeune villageoise sur les bords de l'étang de Notre-Dame-de-Lorette. Selon les paysans crédules qui racontent ces merveilleuses histoires, on distingue facilement les deux fantômes. Sous le voile de Louisette, c'est une fille blanche comme le lis; sous celui de Marguerite, c'est la physionomie sombre et terrible de la damnée. Quelquefois aussi l'on aperçoit le templier au manteau rouge qui revient voir son ancienne fiancée, la saisit par la taille, l'emporte dans sa valse infernale, et, après avoir fait deux ou trois fois le tour de l'étang, se précipite avec elle dans les ondes maudites.

Jean de Rupt, plongé plus que jamais dans une sombre mélancolie, n'eut, depuis son retour de la croisade, qu'une existence pénible et une santé languissante, et, pour comble de malheur, il vécut encore longues années. Il évitait avec soin d'approcher des bords de l'étang de Notre-Dame, ou de passer par les lieux qui pouvaient lui rappeler les événements tragiques de sa jeunesse. Cependant il se plaisait volontiers à raconter les circonstances de la mort de Louisette, pour rendre hommage, sans doute, à la vertu calomniée de la jeune villageoise.

Un soir, il l'avait rencontrée, disait-il, sur la lisière des bois de Scey-sur-Saône, et l'avait ardemment sollicitée de céder à son amour. Louisette, vassale aussi vertueuse que belle, s'était dérobée par la fuite à la pressante hardiesse de son seigneur. Mais, poursuivie de près et craignant d'être atteinte avant d'avoir regagné le village, elle voulut raser les bords de l'étang pour abréger sa course ou pour chercher au besoin un refuge parmi les roseaux. A un endroit dangereux où les eaux sont profondes et où la rive est escarpée, le pied de Louisette glissa. Le châtelain entendit un cri, puis un corps pesant tomba dans l'onde; mais l'obscurité ne permit pas à Jean de Rupt de porter secours à sa victime. Il regagnait tristement la route du château, l'œil fixé sur la surface de l'étang, lorsqu'une voix terrible lui dit : « Jean, tu as causé la mort d'une femme que j'aimais; crains tôt ou tard ma vengeance. » Le seigneur de Rupt se retourna et entrevit dans l'ombre les traits du commandeur du temple, qui, attiré dans ces lieux par sa passion pour Louisette, avait été témoin de cet événement tragique. Telles étaient la source des remords du châtelain et la cause de l'ascendant qu'exerçait sur lui Pierre de Jonvelle.

A la mort de Jean Rupt, qui ne laissait pas de postérité, son héritage fut recueilli par son petit-neveu, Raoul de Fédry, déjà richement possessionné. Il accompagna Othon IV, comte de Bourgogne, lorsqu'en 1282 ce prince passa en Italie à la tête de sa noblesse pour venger les Français massacrés à la sanglante journée des Vêpres Siciliennes. Le traité d'Agnani ayant ramené la paix dans le royaume de Naples, Raoul, à la tête de ses vassaux, regagna ses foyers. Il n'était plus qu'à une petite distance de son château, dont il apercevait déjà la haute tour, lorsque son cheval s'emporta; monture et cavalier roulèrent du sommet des roches escarpées qui bordent la Saône. Une fatalité déplorable semblait présider aux destinées des châtelains de Rupt. Chaque fois que leur nom se trouve inscrit dans les annales de la Franche-Comté, c'est dans le cours du récit de quelque événement funeste ou de quelque drame sanglant.

Après la bataille de Poitiers, des compagnies de mercenaires s'étant recrutées de tous les bandits habitués à vivre de pillage, et de tous les hommes que les maux de la guerre avaient ruinés et chassés de leurs demeures, quelques-unes de ces bandes parcoururent, en 1360, la Franche-Comté, dévastèrent les campagnes, incendièrent les fermes et les villages. Jean de Rupt, troisième du nom, voulut leur opposer une courageuse résistance, et, renfermé dans son château avec quelques gentilshommes du voisinage, il y soutint un siége en règle pendant plusieurs semaines. Enfin, les assaillants, las de leurs inutiles efforts, et impatients de reprendre leur course dévastatrice, sonnèrent un matin la retraite. En s'éloignant, un arbalétrier génois, par un mouvement de dépit, décocha une flèche à l'aventure. Le trait passa par une meurtrière, et vint blesser mortellement le châtelain.

Guillaume de Rupt s'enrôla, en 1430, sous les ordres de Guillaume, prince d'Orange, qui levait une armée pour faire la conquête du Dauphiné. Plein de confiance dans le nombre de ses troupes et de mépris pour la faiblesse de ses adversaires, Louis de Châlons s'avançait avec une présomptueuse assurance vers le Dauphiné. Il n'en était plus séparé que par le Rhône, et s'apprêtait à traverser le fleuve auprès d'Authon, lorsqu'il fut surpris et culbuté par des forces moins considérables que les siennes. Il fit des prodiges de valeur pour rétablir la bataille et arracher la victoire à l'ennemi. Mais son ardeur l'emporta si loin, que, détaché du gros de son armée, et cerné avec le seigneur de Rupt et plusieurs autres gentilshommes, il était sur le point de tomber au pouvoir des vainqueurs. Au lieu de se rendre, il aima mieux se précipiter avec son cheval dans le Rhône, laissant les ennemis stupéfaits de sa hardiesse et de l'heureux succès qu'elle obtint; car, malgré la rapidité du fleuve, il le traversa sans avoir couru le moindre danger. Guillaume de Rupt, quoique grièvement blessé, voulut imiter l'audace de son chef; mais son cheval, épuisé de fatigue, s'abîma au milieu du Rhône, et les forces lui manquèrent à lui-même avant qu'il pût atteindre l'autre rive à la nage.

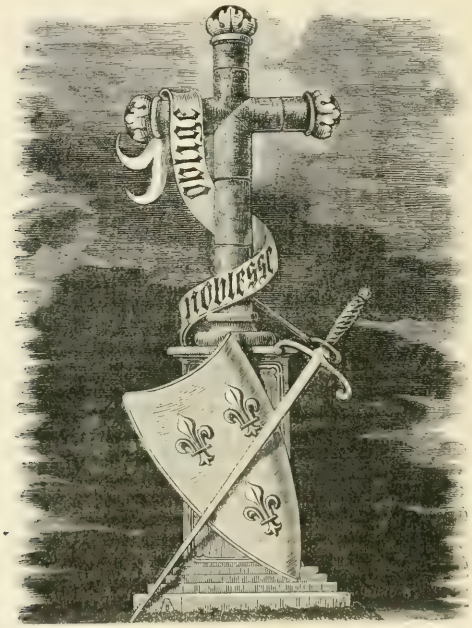
La postérité des châtelains de Rupt s'éteignit, en 1567, en la personne de Jean VI, qui fut empoisonné par sa femme, Béatrix de Pontallier. Les détails horribles de ce drame, rapportés par nos chroniqueurs, ont une frappante analogie avec plusieurs de nos crimes modernes.

A la fin du siècle dernier, le château de Rupt se faisait encore remarquer par sa belle conservation autant que par la beauté de son architecture et par la richesse de ses souvenirs. Dans la plus haute tour on conservait religieusement les étendards pris sur les Grecs et les Sarrasins, et rapportés de la croisade par les premiers seigneurs de Rupt. Le balcon où la châtelaine, rêvant au templier, livrait le soir son écharpe aux brises parfumées de la Saône, était encore suspendu au-dessus de la tête du passant. La chapelle se reconnaissait facilement de loin à ses arceaux et à sa rosace gothique, et devant l'entrée principale du manoir s'élevait le vieux chêne du préau, à l'ombrage duquel le seigneur venait s'asseoir au sortir de la table, et, entouré de ses commensaux, rendait la justice à ses tenanciers, ou devisait sur les tournois, la chasse et les belles. Cependant les fossés se comblaient, les murailles menaçaient ruine, et les pierres qui s'en détachaient chaque jour jonchaient le sol de leurs débris. Une

restauration était urgente ; les événements la rendirent inutile. Le château de Rupt fut incendié, en 1792, par les révolutionnaires. Les riches galeries qui avaient vu la belle Marguerite et son époux, Jean le Croisé, s'écroulèrent au milieu de l'embrasement général. Plus heureux que les autres parties de l'édifice, le donjon perdit, il est vrai, ses glorieux trophées, mais il resta debout pour transmettre aux âges à venir les traditions poétiques du passé.

Les restes du manoir de Rupt appartiennent aujourd'hui au comte d'Orsay, qui a fait restaurer toutes les parties ruinées, et particulièrement la belle tour qui le domine. Grâce à ce soin filial, que naturellement un cœur généreux devrait toujours avoir pour les monuments de ses pères, le donjon, resté debout, embellira longtemps encore le riant paysage des rives de la Saône.

A. B. D'HAUTERIVE.



HAÏMATOCARE [1].

PRÉFACE.

Les lettres suivantes m'ont été communiquées par mon ami Adalbert de Chamisso, à son retour d'un voyage autour du monde. Je les ai jugées dignes d'être mises sous les yeux du public. On y verra comment un événement insignifiant en apparence peut briser inopinément les liens de la plus solide amitié, et amener d'affreuses catastrophes.

E.-T.-A. Hoffmann.

LETTRE I.

A Son Excellence le capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Port-Jackson, 21 juin 1818.

Votre Excellence vient d'attacher mon ami Brougthon, en qualité de naturaliste, à l'expédition qui doit partir pour O-Wahu. J'avais le plus vif désir de revoir cette île, où je n'ai pas séjourné assez longtemps pour compléter des observations qui intéressent au plus haut degré les sciences naturelles. Nous sommes, M. Brougthon et moi, habitués à travailler ensemble, et à nous communiquer les résultats de nos recherches. En conséquence, je prie Votre Excellence de vouloir bien me permettre d'accompagner mon ami Brougthon dans l'expédition d'O-Wahu.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

J. Menzies.

P. S. Je joins mes vœux à ceux de mon ami Menzies et je supplie Votre Excellence de me l'adjoindre dans l'expédition d'O-Wahu. C'est seulement avec le concours de ce compagnon fidèle et dévoué que je pourrai justifier les espérances qu'on a fondées sur mes travaux.

A. Brougthon.

LETTRE II.

Réponse du gouverneur.

Je vois avec un sensible plaisir, messieurs, la science resserrer les nœuds de votre amitié. Une aussi noble alliance, une unanimité si parfaite, ne peut manquer de produire les plus beaux fruits. Je consens donc de grand cœur à ce que M. Menzies fasse partie de l'expédition d'O-Wahu, bien que l'équipage de *la Découverte* soit au grand complet, et qu'il y ait peu de place sur ce bâtiment. Je vais immédiatement donner au capitaine Bligh les ordres nécessaires.

Agréez, etc.

Le Gouverneur.

LETTRE III.

John Menzies à Édouard Johnstone, à Londres.

A bord de *la Découverte*, le 2 juillet 1818.

Vous avez raison, mon cher ami; la dernière fois que je vous ai écrit, j'étais en effet en proie à une attaque de *spleen*. La vie que je menais au Port-Jackson me causait un ennui mortel, et mes pensées se portaient avec d'amers regrets vers O-Wahu, ce délicieux paradis que je venais de quitter. Mon savant ami Brougthon était le seul qui, par ses conversations pleines de charmes, fût capable de me distraire et d'entretenir mon amour pour l'histoire naturelle; mais il désirait, comme moi, s'éloigner du Port-Jackson, où notre ardeur scientifique ne trouvait point d'aliments. Je vous ai déjà marqué, je crois, qu'on avait promis à Teimotu, roi d'O-

(1) Ce curieux opuscule, entièrement inédit en France, se trouve dans le 2e volume, pages 227-250, des *Œuvres posthumes d'Hoffmann, publiées par sa veuve, Michéline Hoffmann, née Rorer.* (9 vol. in 12. Stuttgard, 1839.)

Wahu, un beau navire qui devait être construit et frété au Port-Jackson. Dès qu'il eut été lancé, le capitaine Bligh reçut l'ordre de le conduire à O-Wahu, et d'y séjourner quelque temps, pour achever de concilier au gouvernement britannique les les bonnes grâces de Teimotu. Comme mon cœur palpitait à l'idée de faire partie de l'expédition, et quel fut mon désespoir en apprenant que Brougthon allait partir seul!

Le navire *la Découverte* est de moyenne grandeur, et peut contenir à peine le nombre d'officiers et de matelots indispensable; je me voyais donc retenu forcément au Port-Jackson; mais mon noble et sincère ami m'a si chaleureusement servi, que le gouverneur m'a attaché à l'expédition. La suscription de cette lettre vous indiquera que notre voyage est déjà commencé.

Oh, la charmante vie qui m'attend! Ma poitrine se gonfle d'espoir et de désir, quand je songe que chaque jour, à chaque heure, la nature m'ouvrira ses trésors, que je pourrai m'approprier plus d'une merveille ignorée, me rendre maître de maintes richesses échappées aux investigations des autres naturalistes!!!

Je vous vois d'ici sourire avec ironie de mon enthousiasme; je vous entends vous écrier : « Il rapportera dans sa poche quelque zoophyte inconnu; mais si je lui demande compte des mœurs et des coutumes étrangères; si je veux obtenir de lui des renseignements négligés par les narrateurs de voyages, pour toute réponse il me montera un pagne et des colliers de corail. Ses mouches, ses hannetons et ses papillons lui font oublier les hommes. »

Vous trouvez bizarre, je le sais, que mes recherches aient pour unique objet les insectes. J'en conviens : la puissance éternelle a si complétement mêlé à toutes mes facultés le goût de l'entomologie, que ce penchant est la principale manifestation de ma personnalité. Ne me reprochez pas, toutefois, de négliger les hommes, les parents, les amis. Ma passion ne m'entraînera jamais aussi loin que certain lieutenant-colonel hollandais, dont je veux vous raconter l'histoire, afin de vous désarmer entièrement en vous mettant à même de me comparer avec un amateur forcené d'entomologie.

Ce vieux militaire, dont je fis la connaissance à Kœnigsberg, ne voyait dans l'univers que les insectes. Comme membre de la société humaine, il n'avait de remarquable qu'une avarice sordide, et l'idée fixe qu'il serait un jour empoisonné par un pain de gruau. Tous les matins, il préparait et cuisait lui-même un petit pain, l'emportait avec lui quand il allait dîner en ville, et n'en voulait jamais prendre d'autre. Voici un échantillon de son avacice : en se promenant, il se tenait les bras écartés du corps, afin que le frottement n'usât pas son uniforme râpé. Ce vieillard n'avait d'autre parent qu'un frère cadet, domicilié à Amsterdam, et qui ne l'avait point vu depuis trente ans. Pressé du désir de revoir son aîné, le frère d'Amsterdam se met en route pour Kœnigsberg. Il entre dans le cabinet du vieillard. Celui-ci, assis devant une table et la tête inclinée, examinait au microscope un petit point noir sur une feuille de papier. Le cadet pousse un cri de joie et veut se jeter dans les bras de l'observateur, qui, sans détourner son regard, lui fait signe avec la main de ne pas approcher, et lui impose silence en répétant trois fois : « St! st! st! — Qu'as-tu? s'écrie le cadet; ton frère, Georges est devant toi! Il arrive d'Amsterdam exprès pour voir encore une fois ici-bas celui qu'il n'a point vu depuis trente ans. » Le vieillard, toujours immobile, murmure de nouveau : « St! st! st! le petit animal se meurt. » Le cadet s'aperçoit alors que le point noir est un ver qui se débat dans les convulsions de l'agonie. Respectant la passion de son frère, il s'assied en silence à côté de lui. Une heure se passe sans que le naturaliste se dérange et daigne accorder un regard à son frère. Celui-ci se lève brusquement, quitte la chambre en lâchant un gros juron hollandais, prend la poste et retourne à Amsterdam, sans que le vieillard eût conscience de ce qui s'était passé.

Eh bien! Édouard, interrogez-vous; si vous apparaissiez soudain dans ma cabine, au moment où je serais absorbé dans la contemplation d'un insecte curieux, n'abandonnerais-je pas mon étude pour me précipiter dans vos bras?

N'oubliez pas d'ailleurs, mon cher Johnstone, que la classe des insectes est celle qui offre le plus de mystérieuses merveilles. Je laisse mon ami Brougthon s'attacher aux plantes et aux animaux d'un ordre supérieur; quant à moi, j'élis domicile au milieu de ces deux être étranges, et souvent impénétrables, qui forment une transition, une suture entre les plantes et les animaux. Mais c'en est assez; je ne veux point vous importuner plus longtemps, et, pour vous prendre par votre faible poétique, je vous citerai une charmante image d'un écrivain allemand : « Les insectes, dit-il, avec leurs brillantes couleurs, sont des fleurs en liberté. »

Au demeurant, à quoi bon justifier si longuement mes inclinations? Est-ce pour me persuader à moi-même que mon zèle pour la science est le seul motif qui m'entraîne à O-Wahu? Nest-ce pas plutôt pour donner le change à un pressentiment qui m'agite? Oui, Édouard, je m'imagine qu'une aventure inouïe va m'arriver. Au moment même où j'écris, ce pressentiment me saisit avec tant de force, qu'il m'est impossible de continuer. Vous allez me prendre pour un songe-creux, mais qu'y faire? je lis dans mon âme, en caractères lucides, que je dois trouver à

O-Wahu la plus grande des félicités ou le plus inévitable des malheurs.

Tout à vous.

JOHN MENZIES.

LETTRE IV.

Du même au même.

Hanaruru sur O-Wahu, le 12 décembre 1818.

Non, je ne suis point un rêveur ! Il y a des pressentiments, des pressentiments qui ne trompent pas. Édouard, je suis l'homme le plus fortuné de la terre, je suis à l'apogée de l'existence ! Mais comment vous faire partager mes transports, mes inexprimables délices? je vais me recueillir, et tâcher, s'il est possible, de raconter avec calme ce qui s'est passé.

Non loin de Hanaruru, résidence du roi Teimotu, est un bois charmant, où je me suis rendu hier à l'heure du crépuscule. Je voulais essayer de prendre un papillon, dont le nom ne vous importe guère, et qui commence sa course vagabonde après le coucher du soleil.

Le temps était lourd, et les parfums qui s'exhalaient des plantes inspiraient la volupté.

En pénétrant dans le taillis, je sentis je ne sais quelle douce inquiétude; de mystérieux frissons parcouraient mon corps; ma langueur s'épanchait en vagues soupirs. Le lépidoptère nocturne que je cherchais voltigeait auprès de moi; mais mes bras, paralysés, étaient sans force pour le saisir. Tout à coup je fus entraîné, comme par des mains invisibles, dans un bosquet dont les murmures et les bruissements me semblaient autant de paroles d'amour. A peine y suis-je entré, que vois-je? ô ciel! Sur de moelleuses plumes de pigeon était étendue la plus jolie, la plus belle, la plus ravissante des insulaires que j'ai jamais rencontrées ! Quelques-uns de ses contours indiquaient seuls qu'elle était née dans ces parages, car elle différait de ses compagnes par la couleur, la forme, et même par l'ensemble. La joie, la stupéfaction me suffoquèrent. Je m'approchai avec précaution de la petite; elle paraissait dormir. Je la pris et l'emportai... Le plus beau trésor de l'île était à moi !...

Je l'ai nommée Haimatocare; je l'ai mise dans une jolie chambre, tapissée de papier doré; je lui ai fait un lit de ces mêmes plumes de pigeon sur lesquelles je l'avais trouvée... Elle semble me comprendre, elle semble deviner combin elle m'est chère !... Pardonnez-moi, Édouard, je vous dis adieu; il faut que j'aille voir ce que fait ma gracieuse créature, mon Haïmatocare ! J'ouvre sa petite chambre; je la trouve étendue sur sa couche; elle joue avec les plumes brillantes et bariolées. O Haïmatocare !

Portez-vous bien, Édouard.

JOHN MENZIES.

LETTRE V.

Brougthon au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Hanaruru, le 20 décembre 1818.

Le capitaine Bligh a déjà sans doute rendu compte à Votre Excellence de notre heureuse traversée, et de l'accueil bienveillant que nous a fait Teimotu.

Ce prince est enchanté des riches présents de Votre Excellence, et ne cesse de répéter que nous pouvons regarder comme à nous toutes les productions d'O-Wahu. Le manteau rouge brodé d'or qui est au nombre de vos dons a fait sur la reine Kahumanu une impression si profonde, qu'elle est tombée dans des rêveries extatiques. Dès le point du jour, elle s'enfonce dans les plus sombres solitudes des bois, et se drapant dans son manteau, elle essaye des poses mimiques qu'elle répète le soir devant la cour assemblée. A certains moments, elle est saisie d'un abattement étrange qui désole le bon Teimotu. J'ai toutefois réussi à égayer la reine en lui offrant un déjeuner de poissons frits, suivis d'un bon verre de genièvre ou de rhum. Ce régime dissipe sensiblement ses langueurs. Chose bizarre ! Kahumanu court sans cesse après Menzies, le serre dans ses bras, lui prodigue les noms les plus tendres, et je serais tenté de croire qu'elle en est éprise.

Du reste, je suis forcé de déclarer à Votre Excellence que Menzies, sur lequel j'avais compté, m'a été plus nuisible qu'utile. Il se montre peu disposé à répondre à l'amour de Kahumanu; en revanche, il est possédé d'un délire coupable, d'une passion insensée, qui l'a porté à me jouer un très mauvais

tour, et nous brouillera à jamais, s'il ne revient pas de son erreur. Je regrette d'avoir prié Votre Excellence de me l'adjoindre; cependant pouvais-je prévoir qu'un aveuglement subit changeât les dispositions d'un ami éprouvé depuis tant d'années? Je me propose de transmettre à Votre Excellence le récit détaillé de l'affaire dont il est ici question, et si Menzies ne répare point ses torts, je solliciterai votre appui contre un homme qui a si indignement répondu à la plus sincère affection.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, etc.

A. Brougthon.

LETTRE VI.

Menzies à Brougthon,

Non, je ne puis le souffrir plus longtemps! Tu me fuis; tu me lances des regards de colère et de mépris; tu m'appliques les épithètes de traître et de perfide. Pourtant je cherche en vain les motifs qui peuvent justifier ta conduite envers ton plus tendre ami. Que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je offensé? C'est assurément par suite d'un malentendu que tu doutes de ma tendresse, de mon dévouement. Je t'en prie, Brougthon, éclaircis ce fatal mystère, reviens à moi, et traite-moi comme par le passé.

Davis, qui te portera ce billet, est chargé d'exiger une réponse immédiate. Mon impatience me met au supplice.

Menzies.

LETTRE VII.

Brougthon à Menzies.

Oses-tu me demander en quoi tu m'as offensé? En vérité, cette candeur te sied bien, à toi qui as violé d'une manière si révoltante les lois de l'amitié, le droit des gens, la morale universelle! Tu refuses de me comprendre? Eh bien! que le monde entier l'entende et s'épouvante de ton forfait! Je vais faire retentir à tes oreilles le nom qui résume ton crime... Haïmatocare!... Oui, tu as donné le nom d'Haïmatocare à celle que tu m'as ravie, à celle que tu tiens en séquestre, au trésor que j'étais fier de déclarer mien dans les annales éternelles! Mais non; je ne renonce pas encore à te croire vertueux; j'aime à espérer que tu maîtriseras la funeste passion qui t'égare. Menzies, rends-moi Haïmatocare, et je te presserai sur mon cœur comme un frère idolâtré. J'oublierai pour toujours la douloureuse blessure que tu m'as faite; je consentirai à voir dans le rapt d'Haïmatocare moins de perfidie que d'irréflexion... Rends-moi Haïmatocare!

Brougthon.

LETTRE VIII.

Menzies à Brougthon.

Ami, quel transport t'égare! Moi, je t'ai ravi Haïmatocare! Haïmatocare, née dans une classe qui t'est restée toujours étrangère; Haïmatocare, que j'ai trouvée libre, en plein air, dormant sur le duvet; je suis le premier qu'elle ait regardé d'un œil aimant; le premier, je lui ai donné un nom et une position. Toi qui m'appelles perfide, ne mérites-tu pas d'être traité de fou, puisque, aveuglé par une basse jalousie, tu réclames ce qui est devenu ma propriété, ce qui m'appartiendra à jamais dans ces annales où tu songes à te parer si audacieusement du bien d'autrui. Jamais je ne me séparerai de ma chère Haïmatocare. Pour Haïmatocare je donnerais tout avec joie, même ma vie, qui n'a d'intérêt que par cet inestimable trésor.

Menzies.

LETTRE IX.

Brougthon à Menzies.

Impudent voleur! Haïmatocare m'est étrangère! Tu l'as trouvée en liberté! Menteur! Le duvet sur lequel elle reposait n'était-il pas à moi? Cette circonstance ne t'obligeait-elle pas à reconnaître qu'Haïmatocare n'appartenait qu'à moi, à moi seul? Rends-moi Haïmatocare, ou je proclamerai ton infamie à la face de l'univers? Ce n'est pas à moi, c'est à toi seul qu'il faut reprocher une vile jalousie; c'est toi qui veux t'enrichir du bien d'autrui; mais tu n'y parviendras pas. Rends-moi Haïmatocare, ou je te tiens pour le plus grand des scélérats.

Brougthon.

LETTRE X.

Menzies à Brougthon.

Triple scélérat toi-même! On ne m'arrachera Haïmatocare qu'avec la vie!

Menzies.

LETTRE XI.

Brougthon à Menzies.

Misérable! On ne t'arrachera Haïmatocare qu'avec la vie! Eh bien! que les armes décident de sa possession. Rends-toi demain soir, à six heures, sur la plage déserte, au pied du volcan. J'espère que tes pistolets n'ont pas besoin de réparations.

Brougthon.

LETTRE XII.

Menzies à Brougthon.

Je viendrai sur la plage à l'heure indiquée. Haïmatocare sera témoin du combat dont elle est le prix.

MENZIES.

LETTRE XIII.

Le capitaine Bligh au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Hanaruru sur O-Wahu, le 26 decembre 1818.

Je remplis un pénible devoir en apprenant à Votre Excellence l'événement terrible qui nous a ravi deux hommes honorables. Depuis quelque temps, je m'apercevais que les sieurs Brougthon et Menzies, jadis intimes et inséparables, avaient rompu ensemble, sans qu'il me fût possible de deviner la cause de leur désunion. Ils évitaient de se rencontrer, et échangeaient des billets par l'intermédiaire de notre pilote Davis. Celui-ci m'a raconté qu'à la réception de ces billets, tous deux manifestaient la plus violente agitation, et que Brougthon surtout, dans les derniers temps, vomissait feu et flamme contre son ancien ami. Hier, Davis vit Brougthon charger ses pistolets et sortir précipitamment d'Hanaruru. Le pilote s'empressa de me chercher, et à peine m'eut-il fait part de ses soupçons, que je me rendis au pied du volcan, avec le lieutenant Collnet et le chirurgien Whidby, la plage qui s'étend de ce côté me paraissant l'endroit le plus propre à un combat singulier. Je ne m'étais pas trompé. Chemin faisant, nous entendîmes deux détonations; nous hâtâmes le pas, et en arrivant, nous trouvâmes Menzies et Brougthon étendus à terre, baignés dans leur sang, frappés, l'un à la tête, l'autre à la poitrine, et ne donnant aucun signe de vie. Ils étaient à peine à dix pas l'un de l'autre, et entre eux se trouvait l'objet fatal de leur contestation. Dans une boîte tapissée de papier doré était couché, sur des plumes de pigeon, un petit insecte d'une forme étrange et de couleurs variées. Davis le reconnut pour une mite, mais en avouant que, par la structure des pieds et de la partie inférieure du corps, elle différait considérablement de toutes les espèces connues jusqu'à ce jour. Sur le couvercle on lisait : « Haïmatocare. »

Menzies avait trouvé cette mite singulière sur le dos d'un pigeon que Brougthon avait tué, et qui était tombé dans les broussailles. Menzies, comme ayant découvert l'insecte, voulait le présenter au monde scientifique sous le nom d'Haïmatocare; mais Brougthon prétendait que l'honneur de la découverte lui était dû, puisqu'il avait tué l'oiseau sur lequel la mite avait été aperçue. De là le duel où les deux savants ont trouvé la mort.

Les papiers de Menzies m'ont révélé les détails de cette querelle. Menzies affirmait que cette mite était le type d'une espèce entièrement nouvelle; il la classait entre : *Pediculus pubescens, thorace trapezoideo, habitans in homine, Hottentottis, Groelandisque escam dilectam præbens*, et *Nirmus crassicornis, capite ovato-oblongo, scutello thorace majore, abdomine lineari-lanceolato, habitans in anate, ansere et anbosrhade.*

Ces indications suffisent pour prouver à Votre Excellence que cette mite est unique dans son genre. Quoique peu versé dans l'histoire naturelle, j'ai observé attentivement Haïmatocare au microscope, et ses yeux brillants, le riche coloris de son dos, la gracieuse agilité de ses mouvements, m'ont paru lui assurer une incontestable supériorité sur tous les êtres de son espèce.

J'attends les ordres de Votre Excellence. Dois-je empaqueter l'insecte pour l'envoyer au musée, ou le faire jeter à la mer ?

En attendant votre décision, Davis conserve Haïmatocare dans son bonnet de coton; je l'ai rendu responsable de sa vie et de sa santé.

Agréez, etc.

LE CAPITAINE BLIGH.

LETTRE XIV.

Réponse du gouverneur.

Port-Jackson, le 1er mai 1819

J'ai lu avec la plus profonde douleur, capitaine, le rapport que vous m'avez adressé sur la mort de nos deux naturalistes. Se peut-il que le zèle pour la science égare l'homme au point de lui faire oublier ce qu'il doit à l'amitié, à lui-même, à ses semblables? J'espère que les sieurs Menzies et Brougthon ont été convenablement inhumés. Quand à Haïmatocare, en mémoire de ceux que nous pleurons, vous la jetterez à la mer avec tous les honneurs accoutumés.

Agréez, etc.

LE GOUVERNEUR.

LETTRE XV.

Le capitaine Bligh au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

A bord de *la Découverte*, le 3 octobre 1819.

Les ordres de Votre Excellence à l'égard d'Haïmatocare ont été exécutés en présence de l'équipage en grande tenue, du roi Tamodu, de la reine Kalumanu et de plusieurs dignitaires o-wahuiens. Hier soir, à six heures précises, Haïmatocare a été exec

du bonnet de coton de Davis, par le lieutenant de marine Collnet, et placée dans la boîte qui devait lui servir de cercueil, après avoir été jadis sa demeure. La boîte a été attachée à une grosse pierre, et jetée par moi-même à la mer, au bruit de trois salves d'artillerie. Puis la reine Kahumanu a entonné un chant que tous les O-Wahuiens ont répété en chœur, et qui était aussi affreux que l'exigeait la solennité. Après trois nouvelles salves, on a distribué aux matelots de la viande et du rhum, et régalé Teimotu, Kahumanu et leur suite de grog et d'autres rafraîchissements.

La bonne reine n'est pas encore consolée de la perte de Menzies. Pour honorer la mémoire de ce cher ami, elle s'est enfoncée dans le corps une dent de requin, et sa blessure n'est pas complétement cicatrisée.

Davis, le fidèle gardien d'Haïmatocare a prononcé une touchante oraison funèbre, dans laquelle, après avoir esquissé rapidement l'histoire du trop célèbre insecte, il s'est étendu sur la fragilité des choses humaines. Les matelots les plus endurcis n'ont pu retenir leurs larmes, et, en poussant par intervalles un hurlement approprié, Davis a provoqué, de la part des O-Wahuiens, des hurlements analogues, mais beaucoup plus épouvantables : ce qui a grandement rehaussé la dignité de cette imposante cérémonie.

Agréez, etc.

LE CAPITAINE BLIGH.

Haïmatocare vue au microscope.

BONHEUR DU RETOUR.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! n'est pas le refrain de tous ceux qui sont sous les drapeaux, et, lorsqu'il a savouré pendant sept ans tous les agréments que comporte sa noble profession, le soldat, quoique Français, est fort excusable de profiter de l'appoggiature placée par le compositeur au-dessus de l'avant-dernier mot du refrain que nous venons de citer, pour y intercaler une négation.

C'est ce que se permit de faire, en touchant le sol de France, André Boncourt, ex-sergent au 17e léger, entièrement libéré et revenant d'Afrique, où, comme il disait en style militaire, il avait eu infiniment peu d'agrément. Je le crois bien, le pauvre garçon, savez-vous ce qui lui était arrivé? après avoir guerroyé pendant cinq ans contre les Kabyles, il s'était avisé un jour de prendre la fièvre et de se laisser faire prisonnier dans un combat d'arrière-garde; puis il avait eu l'ineffable bonheur d'être, pendant deux ans, traîné à la suite de l'émir, sans pouvoir parvenir à s'échapper ou se faire comprendre dans aucun cartel d'échange; et puis, à la fin, un beau jour que les pantalons garances étaient venus à portée des jambes, il avait pris sa course et avait réussi, malgré une grêle de balles, à rejoindre ses compatriotes. Parvenu à Alger, où il excita toutes les sympathies, il apprit que plusieurs lettres pour lui avaient été reçues; mais que, précisément la veille de son retour, qu'on n'attendait plus, on les avait renvoyées en France. Heureusement, son certificat de libération lui fut aussitôt délivré, et le pauvre sergent, insensible aux charmes des Mauresques et des Juives, s'élança sur le pont du pyroscaphe *le Ténare*, qui était déjà presque la patrie pour lui.

Arrivé à Toulon, il ne lui restait plus, pour rentrer dans ses foyers, qu'à traverser la France : André était du pays de Caux! Le trajet se fit, tantôt à pied, tantôt en voiture, par occasion. — Tous les cœurs s'attendrissent de la joie d'un soldat libéré, et Goldsmith n'était pas dégoûté quand il se disait si fort réjoui à la vue d'un visage rayonnant de contentement. Les militaires congédiés sont les enfants gâtés des grandes routes : tous les adoucissements sont pour eux, tous les souhaits les accompagnent. En huit jours, André gagna Rouen, où il s'arrêta à peine, son impatience croissant en raison inverse du carré de la distance; et, par une belle nuit de fin d'août, il se remit joyeusement en route pour arriver de bonne heure et surprendre son monde.

Il repassait, en cheminant, tout le temps de son absence, ses ennuis, ses fatigues, ses souffrances, ses dangers; puis, par opposition, et souriant du contraste, il prenait plaisir à se retracer les joies du retour; sa brave femme de mère et son brave homme de père, quelle joie de les revoir! Et Catherine, sa chère petite sœur, elle devait être en âge d'être mariée? Serait-il heureux s'il arrivait avant la noce! Et Joseph, son jeune frère..... un homme à présent!... Il y avait encore un souvenir, qu'il gardait pour le dernier... c'était celui de sa cousine Thérèse! Thérèse, sa fiancée, la fille d'adoption des braves Boncourt! C'était encore une enfant lorsqu'il l'avait quittée, et pourtant ils s'aimaient bien déjà... Elle lui avait si tendrement juré de ne penser qu'à lui! Il allait l'embrasser! Bientôt elle serait sa femme!... A cette pensée, son cœur se fendait; il sautait comme un fou sur la route, battant des entrechats et chantant naïvement à gorge déployée : « *Ah! quel plaisir de n'être plus soldat!* »

Puis, pour achever son tableau, il se représentait tout le village : la vieille chaumière paternelle, entourée de son petit jardin enclos d'une haie vive. Joseph en aurait eu bien soin sans doute, car il était disciple de son frère en jardinage... et André avait donné ses instructions : il ne voulait pas que Thérèse manquât de fleurs...; aucun détail n'échappait à sa fidèle mémoire. — Enfin le jour parut, pur et serein, et déjà l'heureux sergent pouvait se reconnaître. Il retrouvait bien l'aspect connu de ces campagnes, dont il rêvait au pied de l'Atlas, et ces parfums confus dont l'air du matin est imprégné, et ces mille bruits qui s'éveillent avec le jour; ses yeux ne se lassaient pas de contempler ces chers paysages; il aspirait avec amour l'odeur qu'exhalaient le serpolet et le liseron qu'il foulait en marchant, et il tressaillit, comme à la voix d'un ami, en entendant le premier cri de l'alouette sortant sa tête de dessous son aile et s'ébouriffant dans le sillon.

A chaque pas c'est un nouveau souvenir, un nouveau mouvement d'amour, un nouvel élan de cœur... Enfin les premières maisons du village se découvrent, tout y dort encore. Tiens, voici l'*herbage* du père Hubert... sa maison... et le hangar où l'on *mâche* le chanvre... en voilà qui sèche par petits faisceaux tout le long du mur du cimetière... Ah! pourvu qu'il n'y ait pas de visite à faire dans ce triste séjour!... Mais non, point de triste pensée... Voici la mare dans

laquelle on a fait *rouir* ce chanvre dont les *javelles* sèchent là-bas... Et puis... André n'y tient plus, il ne marche pas, il court... : il a aperçu sa chaumière !

Qu'est-ce que cela signifie ? La clôture est enfoncée par places !... Ah ! Joseph tu n'as pas été soigneux. André pénètre par une de ces brèches et reste stupéfait... Quel désordre, quel abandon ! L'herbe a envahi les allées ; des forêts d'orties et de chardons ont étouffé les fleurs ; la vigne rampe sur la terre ou pousse ses sarments démesurés au milieu des arbres fruitiers dont la croissance est désordonnée et dont les maraudeurs ont brisé mainte branche... Le beau rosier multiflore et le chèvrefeuille, autrefois si bien maintenus en espalier le long de la chaumière, pendent maintenant échevelés de quelques clous qui les retiennent à peine... Qu'est-il donc arrivé ? André s'approche en tremblant de la triste demeure... il n'ose plus frapper... Il aperçoit une vitre cassée... il regarde... l'intérieur est désert ! Le pauvre garçon ne comprend plus rien.

Tout son échafaudage s'écroule ; il reste stupéfait, parcourant d'un œil stupide cette chaumière silencieuse et ce jardin abandonné, au sol inégal et confus, triste comme un cimetière ; car on croirait voir des tombes sous ces hautes herbes et ces orties.

« Tiens ! c'est André s'écrie tout à coup une voix bien connue.

— Bonjour, père Hubert, dit le militaire en levant les yeux et en reconnaissant avec joie un vieillard qui s'était arrêté, en passant de l'autre côté de la clôture... il semblait que cette voix amie eût réchauffé le cœur du triste sergent.

— Ah çà, comment donc es-tu ici, mon pauvre André, reprit le bonhomme en pénétrant à travers une brèche de la haie ?

— Comment je suis ici ? Mais votre question, père Hubert, m'étonne et m'effraye, en vérité !...

— Dam, mon garçon...

— Ce que je vois ici m'épouvante, et vos paroles...

— Est-ce que tu ne saurais pas ?...

— Je ne sais rien, moi... j'arrive d'Afrique, où j'ai été prisonnier... je viens ici, joyeux, libre, plein d'espoir, pour embrasser mes braves parents... tous ceux que j'aime, et je vois... »

Les joues du sergent devinrent pâles, ses dents se serrèrent, ses paupières rougirent et s'humectèrent...

« Dam ! mon garçon, dit le père Hubert, en se grattant derrière l'oreille, comme un homme embarrassé qui cherche à accommoder le plus délicatement possible une mauvaise nouvelle... il s'est passé bien des choses depuis ton départ... bien des choses... bien des choses... bien des choses, vois-tu !

— Mais enfin, qu'est il arrivé ?

— Ce n'est pas arrivé... c'est parti qu'il faut dire, répondit le bonhomme, tout satisfait au-dedans de lui-même, malgré sa sympathie pour André, de l'espèce de jeu de mots auquel il venait de se livrer.

— Comment parti ? Que voulez-vous dire ?

— Dam ! mon pauvre André... et le brave homme ruminait toujours dans son esprit pour trouver quelque adroite périphrase... Tiens, vois-tu, reprit-il d'un air déterminé... avec toi je n'irai pas par quatre chemins... tu es un homme... un militaire... tu es Français... (le père Hubert avait servi sous l'empire) : tu dois avoir assez de courage pour entendre ce que je voudrais bien n'avoir pas à t'annoncer...

— Au nom du ciel, père Hubert, expliquez-vous.

— Vois-tu, André, quand on part on sait bien ce qu'on laisse ; mais on ne sait pas ce qu'on retrouvera en revenant... Qu'est-ce que tu veux, mon garçon, ce n'est pas nous qui pouvons changer ça... l'homme propose et Dieu dispose, comme on dit, et c'est bien vrai... Il faut s'attendre à tout... Nous sommes tous mortels...

— Mes parents sont morts ! s'écria André, dont la lèvre inférieure frémissait comme il arrive dans l'instant qui précède l'explosion des larmes ; mes pauvres parents sont morts !

— Je ne te dis pas ça, mon garçon... je ne te dis pas qu'ils sont morts... tous les deux... moi !... Ah !... c'était un brave et digne homme que ton père !

— Mon père ! j'ai perdu mon père, dit le sergent, en versant de grosses larmes !... et je n'ai pas pu le revoir !

— Dam ! ça, vois-tu, c'est comme dans le militaire... et ça se fait même mieux ; car il n'y a pas moyen de manquer à l'appel. Quand la feuille de route est signée là-haut, il faut défiler la parade et se mettre en marche pour l'étape illimitée... Mais il n'y a personne ici qui ne le regrette, et, s'il n'était plus de la commune, cela ne nous a pas empêchés tous d'aller à son convoi, M. le curé tout le premier encore...

— Il n'était plus de la commune ? demanda André avec étonnement !

— Ah ! tiens, c'est vrai ; je ne t'ai pas encore dit...

— Quoi, encore un malheur, dit en tremblant le pauvre garçon ?

— Quand je pense à cela, ça me met en colère, vois-tu ; dire que c'est une petite malheureuse... C'est donc pour te dire, mon pauvre André, que ta sœur... Je l'avais prédis, moi... Elle était coquette, ta sœur, entends-tu bien... c'était toujours *atifé*, ça *se bichonnait*, ça voulait *fignoler* plus qu'il ne convient à une honnête fille... ça mettait des cordons à ses souliers, des rubans roses a son bonnet, et dam...

ça regardait plus les bourgeois que les paysans... Eh bien! ça devait arriver... Elle a mal tourné... Un commis voyageur, un faiseur d'embarras, qui malheureusement ne mesurait pas ses paroles comme son calicot... au plus juste... lui a tourné la tête en lui racontant des pièces de comédie et en lui apprenant des chansons... si bien, si bien... Ce n'était pas ton père qui pouvait lui faire peur, un pauvre vieillard, ni ton frère Joseph, qui était trop jeune encore; si bien qu'un beau matin ils sont partis tous les deux!

— Le misérable!

— Le père Boncourt n'a pas voulu rester dans un endroit où une pareille chose s'était passée... Quoique personne cependant... mais un coup comme ça, à son âge, le pauvre cher homme, il n'a pas pu y résister; et puis avec ça, des visages nouveaux, quitter ses anciennes habitudes, tout ça lui a tourné le sang, si bien qu'il en est mort: il y aura de ça dix-huit mois, à la Saint-Martin d'hiver... même qu'il a gelé blanc pour la première fois le jour de l'enterrement.

— Oh! si j'étais resté, disait André avec angoisse, tout en cherchant, de par sa dignité militaire, à concentrer sa douleur, cela ne serait pas arrivé.

— Il ne faut jamais dire ça, vois-tu, André... si tu n'es pas resté, c'est que tu ne devais pas rester... et si ça n'était pas arrivé... il serait arrivé autre chose... Ce qui est fait est fait, rien ne peut l'empêcher, pas même Dieu, comme disait l'autre jour mon ancien général, qui est retiré ici, à M. le curé, dans une discussion qu'ils avaient ensemble.

— Et où sont les autres du moins? demanda André avec une résignation laborieuse.

— Oh! quant à ça, il n'y a pas loin, en deux petites heures tu vas y être... ils sont à Dracqueville, tu sais bien où nous avons été à la noce à la fille à Deschamps, l'année que tu es tombé au sort?

— Ah! oui, dit le pauvre garçon dont les larmes recommencèrent à couler, en dépit de ses efforts, à ce souvenir du temps heureux où il vivait au milieu des objets de ses affections.

— Ils n'ont pas encore pris un parti sur leur maison d'ici, qui n'est plus bonne qu'à démolir... dis-en quelques mots à ta mère... nous pourrions nous arranger.»

André n'écoutait plus, il contemplait avec douleur ces lieux et ces objets tristes et désolés comme lui; ses pleurs coulaient silencieux sur ses joues basanées par le soleil d'Afrique et baignaient sa moustache. Enfin, s'arrachant tout à coup à sa méditation mélancolique, il saisit la main du père Hubert, la serra, lui dit un laconique adieu et partit au pas accéléré sans retourner la tête.

Cependant, sous l'empire de l'exercice, André sentit l'acuité de sa douleur s'émousser peu à peu: ses regards perdaient de leur fixité, son front fraîchissait; son cœur, bien qu'encore oppressé, avait repris son mouvement normal. Cette satisfaction intime, si naturelle à l'homme, et qui résulte d'un sentiment de bien-être ou seulement de salut personnel, commençait, encore honteuse et timide, à donner à ses pensées une teinte un peu moins sombre. Au souvenir des biens qu'il avait perdus se mêlait déjà la lueur sereine du bonheur qu'il pouvait goûter encore auprès d'une mère chérie, de son bon petit Joseph et de sa Thérèse bien-aimée.

Les chagrins les plus durables, sinon les plus vifs, sont ceux résultant des malheurs qui nous frappent dans le milieu même où nous vivons; tout est relatif, en effet, dans ce monde; nous n'aimons rien d'une manière absolue, et les douleurs morales, dont on parle tant, nous touchent bien un peu par la peau! Lorsqu'un événement fâcheux s'accomplit dans notre milieu même, nous sommes frappés dans nos *œuvres vives*, comme disent les marins, et la machine se trouve en souffrance ou même en péril; autrement ce n'est que dans nos *œuvres mortes* que nous pouvons être atteints; notre nature nous porte invinciblement à nous abstraire du rayon du mal, quel qu'il soit, et à rentrer chez nous, comme l'escargot dans sa coquille et la tortue sous sa carapace.

— André était un bon et noble garçon, une pure nature, et tel fut cependant l'effet qu'il subit, sans s'en rendre compte: le «*moi*» reparut et régna bientôt. Les tristes pensées reculèrent jusqu'au dernier plan du tableau, puis disparurent. André rêvait encore d'église, mais il ne la voyait plus tendue de noir; les cloches ne tintaient plus le glas funèbre, mais éclataient en joyeuses volées; la foule au lieu de crêpe ne portait plus que des rubans, et, au lieu d'un cercueil au milieu du chœur, et des cierges, il n'apercevait plus qu'une jeune fille vêtue de blanc, les yeux baissés, les joues vermeilles, couronnée de de fleurs d'oranger et offrant son doigt à l'anneau d'or.

Ce nouvel ordre d'idées le mena, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'au village de Dracqueville, et le premier paysan qu'il rencontra lui eut bientôt indiqué la demeure des exilés. Alors le trouble le reprit, son cœur recommença à battre avec violence; il courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à cette maison nouvelle et inconnue dont l'aspect ne lui disait rien; peut-être était-il plus riant que celui de l'autre; mais ces murs, cette vigne, ce banc de pierre étaient muets pour lui, et ce fut avec une tristesse tout à fait dénuée d'attendrissement qu'il heurta la porte du bout de son bâton de voyage.

Quelques instants s'écoulèrent sans que rien ne bougeât à l'intérieur; enfin des pas se firent entendre, et Joseph parut bientôt sur le seuil. A la vue de son frère, il demeura interdit, et une hésitation bizarre parut dominer son trouble et son émotion; mais André, tout à sa joie, n'y prit pas garde, et ce fut avec une franche et cordiale expansion qu'il serra son cher Joseph dans ses bras. Aux éclats prolongés de cette reconnaissance, Thérèse accourut de de la pièce voisine, jetant à la dérobée au miroir, qui ornait le large panneau de la chambre, un coup d'œil qu'André surprit en souriant. — Voulait-elle savoir si elle était assez jolie pour son fiancé, ou craignait-elle que son costume n'accusât quelque désordre? — En revoyant le sergent, sa joie ne fut pas bruyante; mais André dut être heureux, car son émotion fut tout ce qu'elle pouvait être; ses joues montrèrent toute leur poupre, ses yeux se mouillèrent de larmes, et son cœur battit de toute sa violence. La mère Boncourt, occupée seule au cellier, ne tarda pas à se joindre à ce trio triste et joyeux à la fois, dont les cris l'appelaient... Puis, après avoir accordé quelques instants aux premières émotions du retour, on s'assit; tout travail fut suspendu, et l'on parla de ceux qui manquaient autour du foyer.

Malgré la satisfaction sans réserve de la mère Boncourt, malgré le franc contentement d'André, malgré les mille choses que l'on avait à se dire de part et d'autre, une gêne singulière, une contrainte inexpliquable glaçait cette famille décimée. La journée se passa boiteuse, décousue, décevante même pour André. S'il parlait à Joseph des espérances qui l'avaient soutenu pendant sa route, Joseph répondait par des soupirs; s'il rappelait à Thérèse le temps heureux de leur amour naissant, c'était par des soupirs que Thérèse répondait; on devenait silencieux, chacun était rêveur!.. Après tout, se disait André, c'est tout simple, mon retour ne peut pas faire oublier la mort de mon père et le déshonneur de ma sœur... Je réveille ici même des souvenirs assoupis... Rien n'est plus naturel que leur tristesse...; et pourtant, lui aussi, il restait inquiet et soucieux!

Le souper ne dérida personne, on mangea du bout des lèvres et l'on semblait ne parler que pour interrompre le cliquetis importun des couverts et des assiettes. André commençait à penser qu'il pouvait bien y avoir quelque chose qui ne marchait pas d'une manière naturelle, et il voulut sur-le-champ tirer le fait à clair.

« Pardonnez, mère, dit-il, interrompant tout à coup ce repas qui paraissait être à charge à tout le monde, mais j'ai marché de nuit, ma route était longue et je ne savais pas fâché d'aller reposer un peu mes jambes... Viens avec moi, Joseph, ajouta-t-il, en s'emparant d'une lumière, j'ai quelque chose d'intéressant à te dire, avant que nous nous endormions. »

Les souhaits du soir s'échangèrent, et Joseph suivit son frère en silence, avec une soumission d'enfant ou de coupable repentant.

« Regarde-moi bien en face, Joseph, dit André avec une certaine autorité, lorsqu'ils furent arrivés dans leur chambre commune, et réponds sans détour: il se passe ici quelque chose qu'on me cache.

— Non, je t'assure, frère...

—Écoute, n'essaye pas de mentir... Je te dis qu'il y a quelque chose qu'on me cache... je ne veux pas croire que ce soit mon retour seul qui vous inquiète et vous afflige... je n'ai rien fait pour que vous ne m'aimiez plus... je vous aime tant moi! Tu ne réponds pas, Joseph?

—C'est que... tu le sais bien, André... nous te l'avons appris, je suis tombé à la conscription, et il faut que dans quelques jours j'aie rejoint mon régiment.

—Eh bien, sans doute, cela a pu vous attrister dans le premier moment; mais vous avez eu le temps de vous y accoutumer; et puis d'ailleurs, ma présence, loin de vous attrister, devrait vous tranquilliser au contraire...; maintenant que me voici..., tu peux partir sans inquiétude... Je suis fort, actif, pas absolument un imbécile... la mère Boncourt ne manquera de rien, va... je ne parle pas de Thérèse, ce serait bien le diable si je ne pouvais pas avoir soin de ma femme. »

Joseph baissa la tête, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

« Tu pleures, reprit André, tu pleures! un garçon de vingt et un ans, un homme pleurer parce que son tour est venu de servir son pays!.. Est-ce que je ne suis pas parti aussi, moi... et je n'avais pas comme toi tant de raisons de sécurité?.. Toute la charge de la famille reposait sur mon père, et mon père était déjà un vieillard; toi, tu n'étais encore qu'un enfant, et il me fallait laisser une sœur jeune et jolie... et Thérèse, ma chère Thérèse, que j'appelais déjà ma fiancée... Ah! mais j'y pense... peut-être y a-t-il aussi pour toi une Thérèse?..

—Oh! oui, dit Joseph avec amour!

—Eh bien, *frérot*, tu la retrouveras aussi, toi, comme j'ai retrouvé la mienne...

—Non! non, André, cela n'est pas possible, vois-tu... Oh! je suis bien malheureux.

—Est-ce que tu ne serais pas aimé? Elle est donc bien difficile celle-là? ajouta-t-il avec orgueil.

—Je serais moins malheureux si elle ne m'aimait pas!..

—Moins malheureux! qu'est-ce que cela signifie... tu bats la campagne mon pauvre Joseph... Voyons, je suis ton frère, ton ami..., dis-moi tout...; ouvre-moi ton cœur avec confiance... S'il y a des obstacles..., eh bien! je ferai tout pour les aplanir..., j'ai rapporté un petit magot... vois-tu, moi, du pays des moricauds; eh bien! nous le partagerons, s'il ne faut que ça pour décider les parents de la fille... Es tu sûr d'être aimé?

—Mon Dieu oui, André; nous nous aimons tous deux, et c'est cela qui me désole...; j'aimerais mieux qu'elle me repoussât, qu'elle fût insensible à mon amour...; au moins je pourrais partir et j'irais me faire tuer avec joie..., et je n'aurais pas à déchirer le cœur...

— Écoute, Joseph, je ne comprends pas les énigmes...; tu aimes, tu es aimé... : à moins qu'il ne s'agisse pas d'une fille...; c'est une fille n'est-ce pas?

— Mon Dieu oui, André; mais...

— Les parents refusent?...

— Eh! il n'y aurait aucune raison pour cela.

— Eh bien! alors... que diable te faut-il donc?

— Mais si elle était promise à un autre, là?

— Eh! tant pis pour l'autre... puisqu'il n'est pas aimé... Tiens, tu es bon enfant encore toi...

— André! s'écria Joseph en se couvrant le visage de ses mains et en pleurant à chaudes larmes, j'endure le supplice le plus affreux pour le cœur d'un honnête homme... Oh! si tu savais!.. si tu savais, mon Dieu!!! Nous qui t'aimons tant!

— Oh! mon Dieu, dit André avec angoisse, Joseph, tu m'épouvantes... Oh! restez, restez, mes illusions, s'écria-t-il, comme un homme qui se noie, ne me fuyez pas... Laisse, laisse-moi mon bandeau... par pitié... la lumière m'effraye... Mais non! non! c'est impossible... Joseph! je suis fou n'est-ce pas?

— Oh! je suis un lâche! murmura le pauvre enfant, tombant en sanglotant aux pieds de son frère et en embrassant ses genoux!... André, pardonne-moi...

— Oh!... je comprends maintenant, reprit André avec accablement, son esprit lui présentant alors, avec une lucidité féroce, les raisons vraies de l'accueil étrange qu'il avait reçu, et des bizarreries de la journée; oui, je comprends cette tristesse... cette contrainte... ces soupirs... ces regards... Je comprends cette hésitation de Joseph à ma vue... et ce coup d'œil honteux de Thérèse au miroir... et cette rougeur si vive... Oh! c'en est trop aussi!

—N'est-ce pas, mon frère, dit le pauvre Joseph, avec une douceur extrême, je suis un misérable.

—Couchons-nous, » dit brutalement André, après s'être promené quelques minutes par la chambre, avec une sombre agitation, et, sans donner à Joseph le temps de quitter ses vêtements, il éteignit la chandelle; les douleurs vives aiment la nuit.

Les deux frères se couchèrent au milieu de l'obscurité et sans échanger une parole : il y avait quelchose de sinistre, de criminel même, dans ces ténèbres et dans ce silence qu'interrompaient seulement deux respirations pressées et laborieuses.

Aux premières lueurs du jour, André était debout, sa pâleur était extrême et ses yeux étaient secs; mais la place où avait reposé sa tête, sur ce lit où le sommeil n'était pas venu pour lui, était humide encore et révélait les douleurs muettes du sergent. Il s'approcha avec une précaution extrême d'une commode ventrue, en bois de rose, aux trois quarts

déplaquée, et essaya d'en ouvrir un tiroir à l'aide d'une clef qu'il tira avec précaution de la veste de Joseph. Il y parvint sans trop de bruit et fut servi par le hasard, car il trouva presque sur-le-champ ce qu'il cherchait; c'était un petit paquet de papiers, plus ou moins imprimés, dont il s'empara et auquel il substitua quelque chose qu'il tira de son sac et qui rendit un son métallique en tombant au fond du tiroir...; puis il remit la clef, écrivit eu crayon quelques lignes, et acheva de se vêtir... Au lieu de prendre la blouse et le bonnet de coton des Cauchois, il endossa de nouveau l'uniforme, se coiffa du bonnet de police, mit son sac sur son dos et reprit son bâton de voyage..., comme s'il allait se mettre en route... Enfin, lorsqu'il fut tout prêt..., il s'approcha du lit... Joseph, brisé par la scène de la veille et vaincu par l'émotion, s'était endormi, lui !.. il reposait, l'innocent bourreau, paisible comme une victime !

André le contempla quelque temps avec une mélancolique tendresse, puis, d'un air plein de résignation et de douceur :

« Ce n'est pas ta faute, dit-il ! Dors en paix, pauvre enfant, et, à ton réveil, les larmes que tu verseras seront plus douces que celles que nous avons répandues tous les deux... tous les trois... depuis hier !.. »

Alors, il s'inclina sur le jeune homme, et, de sa moustache, il effleura son front !

Il lui sembla que Joseph murmurait un nom dans son sommeil : il tressaillit comme sous une injure...

« Allons, dit-il, en ouvrant la fenêtre... il est temps ; car je sens que je ne suis qu'un homme, après tout. »

André sauta lestement et sans bruit dans la rue ; il n'avait à franchir qu'un tout petit étage ; ses pas troublèrent un instant le calme qui régnait dans le village ; mais ils allèrent s'affaiblissant, et bientôt tout redevint silencieux.

Le soleil donnait en plein dans la fenêtre, dont André avait eu soin de rejoindre les battants, lorsque Joseph s'éveilla ; ne voyant plus son frère auprès de lui, il crut d'abord avoir été le jouet d'un rêve, d'un cauchemar ; mais les lignes écrites par André et laissées par lui sur la commode ranimèrent bientôt ses souvenirs... Voici ce que Joseph put y lire :

« Sois heureux, Joseph, épouse Thérèse : pensez « à moi quelquefois et prenez bien soin de notre « bonne vieille mère.

« Je me suis emparé de tes papiers, et à l'heure « où tu liras ces lignes je me serai déjà rapproché, de « quelques lieues, du régiment que tu devais re- « joindre et où je te remplace !

« Je vous pardonne à tous deux du fond du cœur, « et vous souhaite tout le bonheur que j'avais rêvé !.. « Adieu ! »

. . . . . .

Le voltigeur André Boncourt, qui avait obtenu de retourner en Afrique, a été tué dans l'un des obscurs combats livrés dans ces derniers temps.

CHARLES DE LA ROUNAT.

(*La Pandore.*)

MISS HAZEL.

I.

Si jamais, pour remonter jusqu'à Melun ou à Nemours, vous côtoyez les bords de la Seine et, voyant sur votre gauche, à peu de distance de Paris, une demeure sombre et fermée, vous demandez à quelques pêcheurs occupés sur le rivage à faire sécher leurs filets : « Quel est donc ce manoir si morne et si délabré !... — C'est, vous répondront-ils, le château de la famille de N***; voici bientôt quarante ans qu'il est ainsi inhabité... puis, se penchant à votre oreille, ils ajouteront bien bas : — On dit qu'un grand malheur est arrivé dans ces murs, et que ces murs sont maudits. »

L'opulente famille dont il est ici question, l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de France, à l'époque où se passa le mystérieux événement que nous allons essayer de retracer, revenue depuis peu de temps de l'émigration, se composait de M. de N***, de madame de N***, sa noble compagne; de deux fils, Enguerrand et Godefroy, et d'une toute jeune fille qu'il ne nous est pas utile de nommer dans ce récit.

M. de N*** était un grand et beau vieillard d'environ soixante ans. Ses cheveux blancs témoignaient seuls de son âge; car il avait encore la taille gracieuse et le port avantageux d'un jeune homme de cour. Son œil était vif et sévère, son sourire fin et armé d'une douce malice. Sa parole polie, affable, savait dire d'une façon charmante tous ces riens qui nous flattent dans le commerce de la vie, sans que pour cela davantage ils obligent celui qui les répand; mais, en général, il ne rompait guère le silence. Les temps d'épreuves à travers lesquels il venait de passer, et les rudes secousses des séditions populaires, c'est ainsi qu'il appelait 89 et sa tumultueuse série, avaient rembruni ou plutôt appesanti son caractère, qui avait dû être naturellement facile et frivole.

Madame de N***, du moins le disait-elle, atteignait déjà sa quarantième année. Elle était distinguée sans effort, comme les gens qui n'ont jamais eu à faire l'apprentissage d'une meilleure condition. Elle avait été blonde, et bien qu'on répète communément que les beautés blondes ne sont pas de durée, elle était loin encore d'avoir cessé d'être belle. Son âme était pleine d'une tendresse expansible et d'une inaltérable douceur. En dehors de toute intrigue, ne prenant part à aucune menée féminine, elle était confinée tout entière dans l'éducation de sa fille, qu'elle partageait avec une gouvernante, et dans les soins pieux et la compagnie de son plus jeune fils Godefroy.

Celui-ci, à peu près vers le temps que nous allons aborder, achevait sa dix-huitième année. Il était blond comme sa mère, et avait avec elle plus d'un autre rapport pour les traits et pour les qualités du cœur. Il était petit, frêle comme un roseau. Sa joue était rose comme la joue d'un enfant. Son front était encore chargé de la candeur et de la timidité séduisantes du premier âge; mais cependant il y avait parfois quelque chose de hardi dans son regard et de résolu dans sa parole qui semblait promettre qu'un jour, lorsqu'il aurait quitté les ailes de sa mère, il serait un homme de courage.

Quant à l'aîné, je veux dire Enguerrand, c'était bien le personnage le plus opposé à son frère. Grand, robuste, turbulent, il avait eu une jeunesse si terrible et si bouillante, qu'il n'avait pas été possible de le garder au foyer paternel. Dès qu'il avait eu l'âge nécessaire, M. de N***, dans l'espérance de dompter sa fougue, s'était vu obligé de le faire attacher à un régiment. En cela, il ne croyait pas avoir rendu un service au premier consul. Il se considérait plutôt comme lui ayant fait un cadeau d'ennemi.

La gouvernante qui partageait avec madame de N*** les soins qu'exigeait l'éducation de sa fille était une jeune Anglaise, Miss Hazel, qui pouvait être âgée, au plus, de dix-huit à dix-neuf ans. Née au sein de l'opulence, le monde s'était d'abord offert à ses yeux sous d'agréables auspices; mais son père, qui faisait à Londres un commerce très-étendu, ayant été ruiné par des pertes immenses et successives,

elle avait été condamnée à chercher, dans les talents honnêtes qu'elle avait reçus, une ressource contre la pauvreté.

Cependant les rigueurs de l'adversité n'avaient point altéré la douceur naturelle de la pauvre jeune fille. Aimable et bonne, calme, réservée, un peu pensive, elle était d'une égalité d'humeur que rien ordinairement ne troublait : on aurait pu comparer la sérénité de son caractère à la surface paisible d'une eau pure et dormante. La suavité de son esprit se peignait dans le choix heureux de ses paroles, et la grâce sans apprêt de ses manières se mêlait assez heureusement à la langueur de son expression. Ce n'était pas une beauté proclamée que miss Hazel; ses traits n'étaient pas de ceux qu'un goût général a consacrés ; mais ils étaient fins et délicats. Son teint uni et lisse ne pouvait être rivalisé pour la blancheur que par l'émail de ses dents ; et quand elle baissait sur vous ses grands yeux noirs, et que les cils de ses paupières se baissaient sur son regard, il était impossible de ne pas être charmé.

Dire que Godefroy, sensible aux agréments de miss Hazel, avait conçu pour elle une amitié tendre, et que miss Hazel payait cette amitié de retour, c'est dire une chose déjà sue, ou tout au moins déjà supposée. Comment, en effet, ces deux enfants du même âge et tous les deux de mœurs si semblables et si douces, dans la solitude où ils vivaient au château, dans les rapports intimes et fréquents où ils se trouvaient, partageant à peu près les mêmes loisirs et les mêmes devoirs, ne se seraient-ils pas attachés l'un à l'autre, ne se seraient-ils pas aimés? Ce qui surtout avait touché le cœur de la pauvre exilée, c'était l'attention charmante que Godefroy lui prêtait quand elle parlait des choses de son île; c'était l'empressement qu'il mettait à faire naître ces récits, c'était l'admiration naïve et sincère qu'il lui montrait pour les auteurs de son pays qu'elle lui faisait connaître, et que souvent ils se plaisaient à lire ensemble. Il fallait voir alors leurs deux têtes angéliques se touchant tempe à tempe et penchant, l'une les boucles soyeuses de ses longs cheveux d'or, l'autre

les deux grappes épaisses et noires de sa chevelure, sur les pages aimées d'un poète!... A chaque nouveau trait, il fallait les voir se récrier comme un enfant à chaque nouvel insecte doré qu'il découvre sous l'herbe, ou quand un passage faisait jaillir quelque sentiment sublime, s'arrêter tout à coup et con-

fondre dans un mutuel regard une émotion commune.

L'inclination réciproque de Godefroy et de miss Hazel n'avait pu échapper, comme on le pense bien, à la clairvoyance de madame de N*** ; mais elle n'en avait pris aucune alarme. Elle savait la jeune Anglaise trop bien pénétrée de ses devoirs, trop sage, trop nourrie des préceptes les plus sévères, pour qu'il y eût un danger réel; et d'ailleurs Godefroy était un esprit trop peu téméraire et trop noble pour oublier jamais la distance qui le séparait de la gouvernante de sa sœur. Ce n'est pas l'âme candide, naïve et paisible de cet enfant, se disait-elle, qui portera jamais la flamme dans l'âme de marbre de miss Hazel. Elle avait ainsi pour habitude de comparer au marbre, à cause de son calme, l'âme immobile de la jeune étrangère.

La confiance de madame de N*** était même si bien assise et si profonde, son cœur vigilant de mère était si bien assuré, qu'elle se fût fait un véritable scrupule d'un soupçon, d'une crainte, d'une marque d'inquiétude à leur égard. Et madame de N*** jugeait bien des choses, et madame de N*** ne se trompait pas : sous des dehors vifs, tendres, amoureux, ce n'étaient qu'affection et innocence.

Toute liberté leur était donc laissée, à ces pauvres enfants, comme à ces deux ravissantes créatures, devenues le symbole de toutes chastes amours, dont Bernardin de Saint-Pierre a jeté l'image immortelle parmi les pamplemousses solitaires et embaumés de l'île de France. Avec l'abandon, la simplicité d'un cœur sans arrière-pensée, Godefroy laissait voir ouvertement son amitié pour miss Hazel; il ne déguisait rien du bonheur qu'il goûtait à ses côtés ; il fallait qu'elle fût de toutes les fêtes, de tous les plaisirs dont il était. Aux heures de récréation, quand elle accompagnait sa jeune sœur dans ses promenades au jardin, après en avoir demandé la permission à sa mère, il manquait rarement de la suivre. Et là encore, tout était pour miss Hazel, pensées, soins, fleurs, étoiles, chants des oiseaux, soleils empourprés du soir, azur du ciel... Godefroy lui faisait hommage de tout cela, lui dédiait la nature toutentière !... M. de N*** éprouvait une joie délicieuse et secrète à voir la sympathie si touchante de miss Hazel et de Godefroy. L'accord intime et parfait qui régnait entre ces deux charmants êtres le ravissait; et, bien que pour tout au monde, disait-il, il n'eût pas voulu troubler les moments heureux de ces jeunes amis, il ne pouvait se défendre de venir quelquefois se joindre à leur compagnie. Alors, après avoir pressé Godefroy sur son cœur et baisé la main si jolie de miss Hazel, il se plaignait doucement, le bon vieillard, d'avoir été changé par des temps mauvais, et de n'être plus assez aimable pour se mêler à leurs causeries et à leurs jeux.

N'oublions pas de dire que ce fut à peu près vers ce même temps que Godefroy avait pris un goût si vif à l'interprétation de Shakspere, aidé des lumières de miss Hazel, que les instants qu'il pouvait donner à cette lecture dans la journée ne lui suffisaient plus. Le soir, quand tout dormait au château, il s'en allait trouver la jeune gouvernante, qui veillait d'ordinaire toute seule dans le petit salon d'étude de son élève, et là, jusqu'à ce que le sommeil en appesantissant ses paupières vînt lui commander de se retirer pour prendre enfin un peu de repos, il expliquait quelques scènes, souvent même quelques actes du plus grand poëte de l'Angleterre, je pourrais même dire du plus grand poëte du monde, si je ne craignais de paraître un amateur outré des Anglais. Miss Hazel n'avait pas consenti sans peine à ce désir inconsidéré de son ami; mais enfin elle avait cédé à l'ardeur studieuse qui le dévorait. Ce fut toutefois une faute, une grande faute même contre les convenances... mais les pauvres enfants l'expièrent si chèrement, cette faute, que pas un de nous assurément ne trouvera dans son cœur assez de force pour les condamner.

II.

Il y avait près d'une année que cette union et cette félicité duraient, et rien jusqu'alors n'avait paru menacer d'une fin sombre et prochaine ce calme harmonieux dans lequel ils vivaient, quand tout à coup un milan vint se précipiter sur nos alcyons endormis mollement sur la vague... quand tout à coup un noir aspic, la calomnie, se glissa avec son venin dans le nid de la tourterelle et la mordit au cou.

Un jour donc, à midi, on était à table, à dîner, suivant le vieil usage, et madame de N*** disait : « Il y a bien longtemps qu'Enguerrand ne nous a donné de ses nouvelles. Cette nuit je rêvais à lui, je le voyais, je l'appelais... Mais lui, au lieu de m'écouter, s'enfuyait... Il avait les mains tachées de sang, du moins cela me semblait à la lueur de la lune, et il traînait après lui quelque chose de pâle et d'inanimé... Oh ! mon Dieu ! pourvu que ce rêve ne soit pas un fâcheux présage et ne veuille pas me dire qu'il me faudra pleurer la perte d'un fils !... Que la volonté de Dieu soit faite !... Mais ce sera bien aussi votre faute, monsieur de N*** : c'est vous qui l'avez voulu, vous seul... Je sais bien qu'il n'était pas bon ; mais l'armée, est-ce donc une école à rendre meilleur ? Triste condition que celle d'une mère qui a des fils à la guerre !... Que de nuits sans sommeil !... Voici trois ans bientôt qu'il est parti, mon pauvre Enguerrand... et je ne l'ai pas revu, et Dieu sait s'il me sera jamais donné de le revoir !... »

En prononçant ces tristes paroles, madame de N*** s'était de plus en plus attendrie, et depuis un instant

elle tenait sa tête inclinée pour cacher ses yeux qui s'étaient tout remplis de larmes, quand soudain le galop d'un cheval se fit entendre dans la cour. On n'attendait personne du dehors au château ; Godefroy se leva et s'approcha de la fenêtre pour voir qui ce pouvait être que ce cavalier ; et fixant aussitôt son regard avec une attention extraordinaire : « Un jeune homme en habit militaire, dit-il... un hussard... il descend de cheval... Grand Dieu ! ne pleurez plus, ma mère !... oui, béni soit le ciel ! c'est mon frère... c'est Enguerrand !... »

A peine Godefroy avait-il jeté ce cri, qu'on entendit quelque fracas dans l'escalier, un bruit de sabre et d'éperons, et qu'un grand jeune homme, en costume de sous-lieutenant de cavalerie, se précipita avec armes et bagages dans la salle.

Je n'essayerai pas de peindre le brusque passage de la disposition chagrine où était madame de N*** à la joie, aux transports maternels les plus doux. C'est un spectacle touchant, qu'il faut voir et non pas décrire, que celui de l'émotion délicieuse d'une mère au retour inattendu, inespéré, d'un fils dont elle a compté tant de fois par des pleurs la longue absence. La mémoire d'une mère est oublieuse du mal; elle est même ingénieuse à oublier, et madame de N***, dans son ivresse, ne se ressouvenant plus du passé, épuisa son trésor de tendresse et d'amour sur Enguerrand... Enguerrand, ce fils détestable, ce fléau du ciel, dont l'enfance et la jeunesse terribles n'avaient été pour elle qu'une suite de tourments et de douleurs.

L'accueil de M. de N*** fut plus sévère. Tout bas cependant il ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction et d'orgueil à la vue du changement qui s'était opéré dans l'extérieur de son premier-né : l'adolescent s'était fait homme, et homme solide; l'incroyable, l'efféminé, un homme de guerre accompli. Cet élan paternel toutefois n'était pas non plus sans mélange : un sentiment indéfini de répulsion et d'effroi venait en contrarier l'essor. Le vieux gentilhomme, qui avait servi jadis dans les dragons rose et vert-pomme, sous M. de Florian, s'épouvantait de l'air âpre et révolutionnaire de ce soldat moderne, aux manières rudes et gauloises, avec sa peau brûlée par le soleil, ses moustaches énormes et pendantes, sa mine sauvage inondée d'une crinière épaisse de cadenettes et de tresses poudrées et garnies de plomb.

Aussitôt son arrivée, Enguerrand avait pris place à table, où deux domestiques s'étaient mis à le servir avec l'activité de deux canonniers sous le feu de l'ennemi ; et, tout en dévorant comme on dévore après une longue traite, et répondant aux questions empressées de sa mère, il conta mille choses sur le premier consul, sur la guerre, sur sa propre vie, ses campagnes, et comment, revenant d'Italie et traversant la France avec son régiment pour se rendre en Souabe, il avait obtenu la permission de venir passer quelques jours dans sa famille.

Au dessert, M. de N***, pour fêter le retour de l'enfant prodigue, fit apporter une bouteille d'un vin qu'il réservait pour les plus grands jours; et, comme on allait se lever pour passer au salon, Enguerrand dit à son jeune frère :

« Veux-tu venir avec moi faire un tour de jardin, nous devons avoir bien des choses à nous dire, nous causerons ?... » Godefroy y consentit volontiers, et il semblait, marchant à la suite du robuste hussard, un de ces jeunes pages blancs, minces et roses, qui, pour apprendre les belles manières de la chevalerie, accompagnaient les grands pourfendeurs du bon vieux temps.

Enguerrand avait, en effet, à causer, une question à adresser qui le talonnait; et cette question, d'une si grande urgence, à peine avait-il mis le pied dehors qu'il la fit.

« Quelle est donc, dit-il avec l'accent languissant d'un homme qui affecte quelque indifférence, cette jeune personne qui se trouvait à table avec nous près de notre mère ?

— C'est la gouvernante et préceptrice de notre sœur, répondit Godefroy ; une jeune Anglaise...

— Une Anglaise !... fit le sous-lieutenant, lançant dédaigneusement une bouffée de son cigare, — car il fumait, — mauvaise race !... elle est gentille... mais son petit air béni et pincé me déplaît... C'est égal, on lui dirait bien deux mots. Mais tiens, soyons francs, mon ami, nous devons avoir déjà quelque droit de cité dans ces parages ?

— Miss Hazel, mon frère, dit, un peu troublé, mais avec douceur, Godefroy, est une personne honnête et tout à fait digne de nos respects... »

A cette apologie, Enguerrand se prit à sourire et laissa tomber sur son frère un regard plein d'incrédulité et de malice; puis, quand il fut remis de cet épanouissement :

« Ah ! l'Anglaise est une mijaurée, s'écria-t-il, c'est bien, nous tâcherons de la mettre au pas. »

En disant ces vilaines paroles, très-satisfait de lui-même, le jeune officier fit un demi-tour sur ses talons, et se mit à faire pirouetter entre ses doigts une baguette, que, par habitude de porter la cravache, il avait cueillie en passant le long d'une haie.

Godefroy avait fait de son mieux pour n'en laisser rien voir, mais il avait le cœur froissé. La façon légère dont son frère venait de parler d'une jeune fille à laquelle il n'avait jamais songé, lui, qu'avec les idées les plus éthérées et les plus suaves, avait jeté un grand trouble dans son âme. Il était là dans la douleur et l'effroi d'un pauvre ermite qui, au retour d'un long pèlerinage, retrouve sa cellule profanée, et sa vierge brisée et traînée hors du sanctuaire.

III.

Fidèle à ce qu'il s'était promis tout bas et à sa théorie générale, Enguerrand ne tarda pas à commencer ses attaques contre la belle étrangère ; mais le guerrier ne remportait aucune palme, ne ceignait son front d'aucun laurier. Miss Hazel pouvait-elle être miséricordieuse pour des lieux communs et des hardiesses de fanfaron ! C'était chez elle plutôt un mouvement répulsif qu'un sentiment raisonné ; c'était la peur de la fauvette à la vue du chasseur. Mais Enguerrand n'était pas homme à se décourager pour si peu. L'esprit soutenu par cet aphorisme vulgaire, qu'il n'y a de seigneurs en amour que les audacieux, sans cesse il revenait à la charge avec l'obstination de ces champions farouches qui, à chaque blessure, se contentent de changer d'armes ; qui, à chaque chute, se relèvent et ne désemparent qu'à la mort. Nous ne suivrons pas toutefois le pauvre insensé dans ses escarmouches fâcheuses ; nous le laisserons essuyer une à une ses défaites, et nous en viendrons droit au coup décisif rigoureusement nécessaire pour l'enchaînement et la clarté de cette histoire.

Le matin, Enguerrand était allé à la ville, à Paris, pour y séjourner, pensait-il, deux ou trois jours ; et Godefroy, voulant profiter de l'absence de son frère pour reprendre ses lectures du soir, s'était rendu auprès de miss Hazel. Il pouvait être onze heures environ, ils expliquaient *Othello*, et ils en étaient arrivés à cette magnifique scène, d'une vérité effroyable, où, le cœur ulcéré par la jalousie, le farouche More s'écrie, après le départ de l'honnête Iago :

> I had rather be a toad,
> And live upon the vapour of a dungeon,
> Than keep a corner in the thing I love,
> For others' uses !...

Et leurs âmes, étrangères encore à tout sentiment excessif, s'étonnaient devant l'énergie de ce passage et la sauvagerie d'une aussi terrible expression, lorsqu'ils entendirent subitement dans le corridor des pas qui s'approchaient... puis une main se poser sur la serrure. Godefroy n'eut que le temps de se lever et de se jeter dans la chambre voisine ; et à peine avait-il refermé doucement la porte, qu'il lui sembla reconnaître la voix d'Enguerrand. Sa surprise fut grande : Enguerrand de retour au château, Enguerrand auprès de miss Hazel !... Et, prêtant l'oreille pour chercher à comprendre ce qui se passait, il entendit assez distinctement son amie qui disait :

« Ce n'est pas bien, monsieur, de venir troubler aussi brusquement une femme qui demande à la nuit un peu de paix et de silence pour l'étude.

— Pourrait-on avoir tort de chercher à vous voir, belle miss ! répondait Enguerrand ; jamais empressement ne fut plus excusable.

— Je vous en prie, monsieur, retirez-vous.

— Me retirer... non, belle miss, je ne me donnerai pas ce désappointement.

— Voudriez-vous m'obliger à m'éloigner moi-même ?...

— Non, madame, ne sortez pas, n'appelez pas au secours, reprenait Enguerrand en essayant de trouver un sourire. »

La contenance froide et sévère de miss Hazel avait glacé sa résolution. Après un instant de silence et d'hésitation, il ajouta :

« Je mets à vos pieds mon obéissance... Adieu, madame... mais croyez bien que je n'ai jamais été traité aussi inhumainement que vous me traitez depuis huit jours, et que je me vengerai... » Et sur cette menace, dite d'une façon cruelle, il sortit.

Miss Hazel courut ouvrir aussitôt à Godefroy.

« Venez, venez vite, mon ami, lui dit-elle...

— Ah ! il est donc parti, enfin, l'impudent !...

— Avez-vous donc entendu, mon ami ?

— Si j'ai entendu !... Ah ! miss, combien j'ai souffert !... Tenez, ma main tremble... mon front est tout baigné de sueur... »

Godefroy était dans la plus vive émotion. Ce cœur tendre venait tout d'un coup d'être initié à la violence ; et si le pauvre enfant eût pu reprendre alors la lecture d'*Othello*, la passion sauvage du More, qui tout à l'heure étonnait sa placidité et lui paraissait démesurée, il l'aurait assurément trouvée incolore et trop fade.

« Écoutons, lui dit miss Hazel... et quand M. Enguerrand sera rentré chez lui, vous sortirez avec précaution pour regagner votre appartement. Mais promettez-moi, je vous en supplie, que vous ne ferez rien qui puisse laisser voir que vous n'ignorez pas la démarche inconvenante de M. votre frère... Oh ! mon Dieu, que je ne sois pas l'occasion de quelque trouble entre vous !... »

En ce moment, pour leur effroi commun, ils entendirent de nouveau des pas à la porte ; mais cette fois on ne porta pas la main sur la clef, et, au lieu de s'approcher, les pas peu à peu s'éloignèrent... Miss Hazel crut reconnaître la marche d'Enguerrand ; et, prêtant l'oreille pour chercher à distinguer de quel côté le bruit se dirigeait, Godefroy entendit heurter doucement à la porte de sa mère... cette porte s'ouvrir... se refermer... puis l'écho retentissant dans les vastes salles s'éteindre, et tout redevenir silencieux.

Or, voici ce qui s'était passé. Enguerrand, quittant miss Hazel, était entré chez son frère. Voulait-

il lui annoncer son retour inattendu; voulait-il lui confier sa fraîche mésaventure, et donner cours à son ressentiment contre miss Hazel, je ne sais... car, bien qu'il eût cherché à cacher sous des dehors assez braves sa déconvenue, il était blessé profondément. Quoi qu'il en fût, l'absence de Godefroy était venue ajouter à son trouble, et la coïncidence de cette absence avec les deux siéges qu'il avait remarqués près de la table, et certain bruit qu'il avait cru ouïr dans la pièce voisine du salon d'étude de la gouvernante, jetant tout à coup dans son esprit un trait de lumière, il était revenu épier à la porte pour voir si les soupçons qu'il commençait à former ne se confirmeraient pas. Et ayant entendu alors distinctement la voix de Godefroy et de miss Hazel, frappé, atterré, avec une expression cruelle il s'était dit :

« Ah ! je suis donc joué ! C'est bien, miss Hazel... c'est bien, monsieur mon frère !... »

Puis, au même instant, une pensée affreuse se faisant jour à travers les replis de son âme, il était allé frapper cauteleusement à l'appartement de sa mère.

IV.

Ce qui s'était passé dans le salon d'étude de miss Hazel, la démarche hardie d'Enguerrand, sa menace de vengeance, car il était homme à faire une mauvaise action, et surtout le chagrin que son amie en ressentait, avaient laissé Godefroy dans une grande agitation. Sa paupière n'avait pu se clore que fort avant dans la nuit ; et quand le lendemain il s'éveilla, le soleil dorait déjà tout un côté de la chambre, et venait à travers les rideaux écartés de son lit chercher son regard alourdi pour l'éblouir. Godefroy se leva bien vite, ouvrit sa croisée ; à gauche, les nuages de l'horizon étaient roses ; tout présageait une délicieuse journée... La grive jetait les dernières notes de son chant, l'alouette redescendait du ciel, et de toutes parts dans la campagne succédait aux premières rumeurs du jour le bruit des chariots et des travaux rustiques... Au château, il y avait un mouvement, une activité inaccoutumée à cette heure, qui ne tardèrent pas à frapper l'attention de Godefroy, et à plusieurs reprises ayant cru reconnaître un bruit de pleurs et de gémissements qui arrivait jusqu'à lui, il sortit précipitamment de sa chambre.

Dans le corridor sombre qui serpentait à travers les appartements comme un sentier naturel dans l'épaisseur d'un bois, Godefroy rencontra sur son chemin un vieux domestique, honnête homme, qui avait vieilli dans la maison.

« Il m'a semblé entendre des plaintes... Est-ce toi, mon bon Michel, qui pleure ? lui dit-il.

— Non, monsieur Godefroy, ce n'est pas moi qui pleure. En disant cela, le bonhomme détournait la tête pour cacher son chagrin ; c'est la pauvre miss Hazel qui nous quitte.

— Miss Hazel qui nous quitte ?... répéta Godefroy avec surprise et terreur. Que veux-tu dire ?... »

Et sans plus l'écouter, hors de lui-même, il courut à l'appartement de la gouvernante.

La jeune Anglaise était tout en larmes, entourée de valises à demi fermées.

« Qu'avez-vous donc, chère miss ? Pourquoi pleurer ? lui demanda Godefroy d'une voix douce et caressante que l'émotion oppressait.

— Je suis chassée... monsieur Godefroy, chassée... comme une malheureuse... et je pars !...

— Vous, chassée... redit Godefroy, devenu pâle comme la mort ; non, non, c'est impossible, miss Hazel !... On ne chasse que les misérables !... cela ne se peut pas !

— Hélas ! mon ami, cela n'est que trop vrai... Hier au soir nous avons été entendus pendant que nous lisions... et ce matin, au lever du jour, madame votre mère m'a fait appeler près d'elle, et, avec une sévérité dont je suis encore toute tremblante, elle m'a dit que j'étais une hypocrite... que je l'avais trompée, et que j'eusse à quitter le château sur-le-champ. »

La désolation de miss Hazel, à mesure qu'elle avait parlé, était devenue plus touchante, et la pau-

vre enfant, pour cacher son désespoir, appuyait sa tête sur l'épaule de son ami. Godefroy, anéanti et sans force, fléchissait sous le poids de sa propre douleur; ses lèvres étaient blanches, sa bouche serrée et muette... Mais enfin rappelant un peu à lui son courage :

« Nous avons été entendus ensemble hier au soir, dit-il tout à coup avec énergie, et par qui?... Eh! qui l'a dit à ma mère, miss, je vous le demande?... Si ce n'est ce méchant que je pense et qui vous laissa en vous jetant ses menaces... Cela est bien noir, miss Hazel, cela est bien indigne!... Mais calmez-vous, miss, tout n'est pas perdu encore. Je vais aller me jeter aux pieds de ma mère... Ma mère, qui est si bonne, je l'implorerai si bien; je lui parlerai avec tant de vérité et d'instance qu'il faudra bien qu'elle m'écoute, qu'elle me croie, qu'elle nous pardonne... Non, non, miss, allons, courage, relevez votre front... Non, non, croyez-moi, miss, ma mère m'entendra... »

Disant cela, Godefroy avait dégagé tout à coup ses mains des mains de miss Hazel qui cherchait à le retenir; et l'ayant conduite près d'un siége où elle prit place à demi morte, il sortit.

Le pas assuré, le visage presque remis, le généreux enfant arriva devant sa mère, tant il avait espoir en la bonté de sa cause; mais madame de N***, habituellement d'un abord si affable, était froide et sévère. Godefroy sentit son cœur se glacer, cesser de battre... Cependant, se jetant aussitôt à ses genoux, d'une voix faite pour la prière, il lui dit :

« Comment, ma mère, vous si bonne, avez-vous pu croire un seul instant à la culpabilité de miss Hazel!... Ah! ma mère, vous l'avez traitée bien durement!... Je ne sais pas les rapports qu'on vous a faits et je ne souhaite pas de les savoir; je ne sais pas qui les a faits, et je demande à Dieu de l'ignorer toujours... mais je puis vous le jurer, ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par votre amour, par l'amour que je vous porte, qu'on vous a trompée... Que miss Hazel est toujours digne de votre tendresse et de nos respects!...

— Vous auriez pu vous dispenser, monsieur, de m'apporter ces nouvelles lumières, et me faire l'honneur de me croire suffisamment éclairée lorsque j'agis, lui répondit madame de N*** avec fermeté; puis, après un instant de silence, elle ajouta : Certaine de vos sentiments, m'y abandonnant avec confiance, je vous avais laissé une liberté douce et grande, et vous avez abusé de cette liberté... C'est mal, monsieur Godefroy, c'est extrêmement mal!... Je ne veux pas vous gronder, mais je vous déclare qu'autant j'ai été bonne et facile, autant je demeurerai inexorable.

— S'il était mérité, un châtiment de votre main, ma mère, croyez-le bien, me serait doux... Mettant à vos genoux ma résignation, je n'élèverais pas ainsi la voix en ma faveur, je ne viendrais pas me faire le défenseur d'une fille coupable et que vous auriez repoussée avec justice. Mais de grâce, je vous le dis, ma mère, il n'en est rien! Le seul tort que j'ai eu, et sur lequel repose sans doute tout ce malheur, c'est d'avoir passé quelques instants le soir à lire les livres anglais de miss Hazel et sous ses yeux... Voilà toute notre faute, ma mère; et si elle est grave, et si vous devez nous punir, que cela tombe sur moi seul, car ce fut moi seul qui le voulus, car ce fut bien contre son gré que j'obtins de miss Hazel cette faveur.

— Qu'il en soit ce que vous dites, monsieur, je me plais à le croire; mais cela, vous le comprendrez bien, ne saurait rien changer à ma résolution, ne saurait rien changer à ce qui est fait. Miss Hazel s'est placée sur un terrain trop glissant pour qu'il y ait sûreté à l'y laisser davantage. La démarche même que vous faites auprès de moi en ce moment, et qu'elle n'ignore pas sans doute, suffirait d'ailleurs pour me détourner de toute idée de clémence; car un pardon donné à votre intercession ne ferait que vous livrer plus encore le cœur de cette jeune fille. Ainsi, n'espérez rien; il est des instants où toute indulgence serait coupable et pourrait devenir un encouragement. Allez, mon fils, relevez-vous, prenez courage; et si vous perdez l'affection d'une jeune fille, il vous restera l'affection plus durable d'une mère, et celle-ci à toujours ne vous manquera pas. »

Madame de N***, qui d'abord s'était montrée si insensible, avait peu à peu perdu de sa force au contact de la douce faiblesse de son fils. Godefroy n'avait pas été sans le voir, et pour porter un dernier coup à cette résistance ébranlée, il s'était approché de M. de N***, qui avait assisté silencieux à toute cette scène, et dont le cœur y avait certainement pris beaucoup de part.

« Mon père, lui dit-il en lui baisant les mains tendrement, mêlez, je vous en supplie, votre voix à la mienne, aidez-moi, de grâce, à fléchir la rigueur de ma mère; ne souffrez pas, au nom du ciel, qu'une fille honnête soit chassée honteusement de votre maison pour une faute qui ne vient que de moi et qui ne doit retomber que sur moi seul!... Enfin, il vaudrait mieux, n'est-ce pas, mon père, plutôt que d'être injuste envers cette noble fille, que je partisse, moi... si vraiment il y a quelque danger à ce que nous soyons tous deux ici! »

Le bon vieillard, serrant Godefroy dans ses bras affectueusement, et jetant sur madame de N*** un regard qui voulait dire, Allons, soyons encore indulgents une fois dans la vie, répondit :

« Que voulez-vous, mon fils; puis-je entreprendre sur les volontés de votre mère?... Je ne me pas

que vous n'ayez commis une faute ; mais je crois bien aussi qu'à votre place j'eusse fait de même ; et surtout que ma mère n'eût pas résisté comme la vôtre à ma franchise et à mes larmes... »

A ces paroles, Godefroy, se détachant des bras de son père, était venu de nouveau s'agenouiller devant madame de N*** :

« Vous l'entendez, ma mère, s'écriait-il ; vous ne me refuserez pas !... Grâce, au nom du ciel, grâce pour miss Hazel !... »

La pauvre mère ne tenait plus dans son rôle de juge inflexible ; sa bouche allait sans doute s'ouvrir pour laisser tomber le pardon, quand le malheur voulut qu'Enguerrand, son fils aîné, le pervers auteur de tout ceci, entrât ; et cette arrivée lui ayant donné le temps de se remettre, elle dit plusieurs fois avec une force toute nouvelle :

« Assez, monsieur, assez, je ne céderai pas. »

La présence de son frère avait tout perdu. Godefroy le comprit, se releva, et s'éloigna en silence, le visage couvert de ses deux mains pour cacher les marques trop visibles de sa douleur.

V.

Miss Hazel, qu'il alla retrouver tout de suite, était un peu plus calme. « J'ai prié, lui dit-elle, cela m'a soulagée... j'ai pensé à l'infortune d'Agar, cette pauvre femme chassée avec son enfant et mourante dans les solitudes du désert, et j'ai remercié Dieu de n'avoir pas porté sur moi une main plus pesante. Maintenant j'aurai du courage, mon ami ; ne craignez rien, ne tremblez pas ainsi ; je sais mon sort, je le lis dans vos regards, je m'y attendais ; tenez, voyez plutôt, tout est prêt ; mes valises sont fermées, et j'ai déjà sur moi mon manteau de voyage...

— Rien, rien, miss Hazel, répétait Godefroy, dans une profonde affliction, je n'ai pu rien obtenir de ma mère !... et c'est moi, mon amie, qui suis la cause de votre perte !

— Perdus l'un pour l'autre peut-être !... mais je ne suis pas perdue, moi ! non, Godefroy, non !... Je vais retourner en Angleterre, dans ma belle patrie, et j'y trouverai sans doute à monter de nouveau l'escalier d'autrui... Dieu veuille toutefois que chez ces nouveaux maîtres la pauvre servante ait un sort plus heureux !...

— Votre résignation me déchire, dit Godefroy tout éploré ; mais tenez, miss, écoutez-moi : je sens bien maintenant, à tout ce qui se passe dans mon âme, que c'était plus que le lien de l'affection qui m'attachait à vous, que c'était de l'amour ! un amour timide, mais grand et véritable... Eh bien ! à la femme qu'on aime, quand on a attiré sur elle le malheur, on lui doit réparation... et la seule qui soit en mon pouvoir, puisqu'il ne m'a pas été permis de partir à votre place, c'est de partager votre sort... c'est de vous suivre, miss... et je vous suivrai !...

— Me suivre, vous, Godefroy !... y songez-vous, mon ami ?... vous quitteriez ainsi votre mère !...

— Ah ! par pitié, miss Hazel, ne m'ôtez pas le peu de courage qui me reste !... non, plutôt, laissez-moi tout entier à mon dessein... Oui, c'est cela... vous prendrez la voiture pour Boulogne ; vous vous ferez descendre en chemin à Beauvais, et dans trois jours, miss, trois jours au plus tard, je serai près de vous !

— Non, non, Godefroy, votre pensée est effrayante !... N'ajoutons pas à notre faute une faute plus grande encore !...

— Que mon âme périsse, miss Hazel, plutôt que de vivre éloigné de vous ! » répondit Godefroy, avec une résolution et une énergie dont quelques heures auparavant personne au monde ne l'eût soupçonné capable... Mais en ce moment entrait le vieux domestique : il venait offrir à la pauvre gouvernante ses derniers services, et lui dire que la voiture pour le départ l'attendait dans la cour.

Alors les deux enfants se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent longtemps, tendrement, avec désespoir...

Michel s'était tourné vers la muraille, et pleurait abondamment comme eux... il avait mis sur leurs têtes tant d'attachement, le bon vieillard.

Puis enfin Godefroy s'arracha des bras de son amie en lui disant tout bas : « Dans trois jours, à Beauvais, j'y serai...

— Je ne sais pourquoi, je n'en ai pas l'espérance, dit tristement la poétique miss Hazel ; notre amour est trop pur, ami, pour qu'il demeure terrestre... Non, adieu, à là-haut... »

Godefroy alors tout chancelant s'éloigna pour ne pas assister au départ... Ce spectacle l'aurait trop affligé.

VI.

Dès qu'il fut séparé de son amie, le pauvre jeune homme tomba dans une grande faiblesse. Le courage factice qui l'avait soutenu, et qu'il devait à la présence de l'objet si touchant de ses amours et à la situation passionnée qui l'entraînait, se retira subitement de lui. Il était comme une plante d'un autre ciel, délicate et frileuse, qui vient de perdre son dernier rayon de soleil ; il lui semblait que son âme s'était exhalée. Abattu, ne sachant que faire de lui-même au milieu du vide qui l'entourait, il se jeta sur son lit, appelant l'oubli et le sommeil ; mais l'oubli refuse son onde bienfaisante à ceux qui souffrent, et le sommeil est le partage des heureux... l'oubli et

le sommeil ne vinrent pas. Loin de là, les sentiments les plus divers l'assaillirent : crainte, espoir, remords, colère, indignation, amertume... Il avait beau secouer une à une ces pensées fatigantes plus nombreuses que les secondes qui s'écoulaient, elles se succédaient comme la vague à la vague, et s'attachaient à son esprit fugitif comme la poussière s'attache aux sandales du pèlerin. Une surtout revenait sans cesse plus acharnée, c'était l'idée de la détestable action de son frère... traitement cruel que miss Hazel, que lui-même avait si peu mérité !... et alors il se demandait si les méchants ne vivent pas sur l'impunité que les âmes honnêtes leur laissent, et si la délation et la trahison de son frère n'auraient pas leur châtiment... Mais vite il disait à son cœur qui battait plus fort de se taire, et reculait devant tout projet de vengeance, comme un enfant recule à l'aspect d'un masque hideux.

La matinée tout entière, il la passa ainsi dans le découragement et la tristesse. Michel, dans l'après-midi, vint lui dire de la part de sa mère qu'il y aurait au dîner quelques gens du voisinage, et qu'elle espérait qu'il ne s'abstiendrait pas de paraître, comme il avait fait au déjeuner. Godefroy demanda au vieillard s'il avait quelques nouvelles de la pauvre renvoyée; mais Michel, avec regret, lui répondit que la voiture qui avait été la reconduire n'était pas encore de retour.

La bonne visite de Michel, longue et affectueuse, ayant rendu un peu de calme à Godefroy, il se mit alors à faire quelque choix dans ses papiers, dans ses livres... à réunir son argent et ses bijoux, afin de se trouver prêt quand viendrait l'heure de se rendre où son amour, où son devoir, du moins le pensait-il, l'appelait.

Au dîner, il y eut en effet quelques étrangers du voisinage. Godefroy se félicita de cette circonstance, qui lui permit de rester un peu à lui-même. Quoiqu'il évitât de trouver Enguerrand sous son regard, sa présence néanmoins le froissa, le gêna; mais cette souffrance était si intérieure, que personne ne la soupçonna, pas même sa mère.

Après le dîner, on passa au salon suivant l'usage; et la conversation, qui à table avait été très-animée, se poursuivit alors avec une nouvelle chaleur. Mais pas un mot ne fut prononcé sur miss Hazel, mais pas un mot pénible ne fut adressé à Godefroy. Jamais au contraire M. de N***, jamais sa mère ne lui avaient prodigué publiquement tant de d'amour et de caresses. La bonté naturelle de madame de N*** avait déjà repris sa place, son rôle de juge était fini; elle n'était plus que mère, et pauvre mère cherchant à se faire pardonner la rigueur d'une sentence.

A neuf heures tout le monde était parti, tous les causeurs avaient disparu comme leurs paroles, et à dix heures, après les tendres adieux du soir, Enguerrand et Godefroy, ayant pris chacun un flambeau, se retiraient de la chambre de leur mère.

Marchant silencieusement aux côtés l'un de l'autre, ils traversèrent plusieurs pièces; mais comme ils entraient dans une galerie où se trouvaient quelques portraits de famille, quelques vieux instruments de guerre, et çà et là des trophées de casques et d'armures, Godefroy dit à Enguerrand, — hélas ! trop fâcheuses paroles :

« Savez-vous, monsieur, que vous êtes un homme bien méchant !..

— Et vous, monsieur, un jeune impertinent, riposta celui-ci après avoir fait attendre assez longtemps sa réponse.

— Quoi, monsieur, n'avez-vous donc pas l'âme déchirée, lui répliqua Godefroy avec feu, d'avoir ainsi, par une basse vengeance perdu l'honneur d'une pauvre fille, sa carrière, son avenir, sa vie peut-être ?.. Ah ! mon frère, il faut l'avouer, vous vous êtes préparé ici de bien grands remords !

— Elle n'a, l'hypocrite, que ce qu'elle a mérité, reprit Enguerrand; et vous-même, monsieur, n'êtes-vous pas honteux du rôle que vous m'avez laissé jouer, moi votre frère, moi votre aîné !.. Je ne suis pas méchant, et si vous étiez venu à moi d'abord, et m'eussiez dit avec franchise : « Tiens, mon frère, cette femme est aimée de moi secrètement; je t'en prie, ne nous trouble pas... » je sais trop ce qu'on se doit mutuellement... Mais bien loin de là, vous m'avez fait entendre que cette fille était à qui pourrait toucher son cœur, à qui pourrait la séduire... Et tandis que vous filiez le parfait amour avec elle, je faisais, moi, des tentatives ridicules, je vous servais de risée... Moi, servir de risée à mon jeune frère, cela est un peu dur, n'est-ce pas. »

Godefroy avait supporté bien impatiemment ce langage insidieux, et quand il put placer une phrase à travers les gestes et les plaintes d'Enguerrand, il lui dit :

« Vos suppositions, monsieur, sont gratuites et blessantes. Je sais respecter chez autrui, comme chez moi-même, le sentiment de l'honneur. Je sais respecter la maison de mon père, et à moins que l'amour ne l'élève jusqu'à moi, jamais, monsieur, je ne descendrai jusqu'à une fille à gages, abusant du prestige de mon nom, de ma position meilleure, pour faire bon marché de sa faiblesse... Jamais, monsieur, jamais miss Hazel n'a été exposée à mes poursuites... jamais miss Hazel n'a eu à rougir pour moi !

— Miss Hazel n'a jamais été votre maîtresse !... et vous dites cela à moi !... Tiens, misérable, voilà pour en avoir menti !.. »

Enguerrand, qui s'était de plus en plus ému et troublé (il était si sujet à la colère), avait frappé son frère à la joue. Mais Godefroy, se redressant avec

énergie, et faisant le geste d'un homme que l'outrage réduit au désespoir, s'écria :

« Ah ! c'en est trop !.. tant pis, monsieur, tant pis, c'est vous qui l'aurez voulu !.. Vengeance donc, vengeance !.. » Et courant à la muraille, il en détacha une épée, et revint se jeter sur le fer qu'Enguerrand lui présentait; car celui-ci avec promptitude avait suivi son mouvement.

La faible lueur de deux bougies dispersait mal les ténèbres de cette salle immense; la main de Godefroy était faible et inhabile; son emportement d'ailleurs l'égarait; ses coups étaient fous et désespérés... Aussi Enguerrand, avec les avantages de sa taille, sa force, l'adresse qu'il avait acquise, n'eut-il pas de peine à se rendre maître du fer d'un champion si novice.

Chaque attaque était parée avec un aplomb et une élégance qui, dans une circonstance moins triste, eussent été chose ravissante à voir; mais à la fin, Godefroy, se perdant au milieu de ses propres dégagements et de ses feintes, et se précipitant brusquement à fond, rencontra la pointe de son adversaire.

« Je suis touché, touché à mort !.. » fit courageusement le pauvre enfant. En effet, la lame avait pénétré dans la poitrine, un peu au-dessous du cœur, puis il ajouta d'une voix qui déjà s'éteignait : « Emportez-moi, de grâce... Cachez-moi, mon frère... cela ferait trop de peine à notre mère !... »

Mais Enguerrand, épouvanté d'un coup si funeste qu'il avait été si loin de prévoir, égaré, désespéré, s'était déjà enfui. Certes, tout mauvais homme qu'il était, il n'avait pu souhaiter à son frère un pareil malheur.

S'appuyant sur son épée, Godefroy fit encore quelques pas pour se traîner jusqu'à la muraille...; mais épuisé par ce dernier effort, il tomba, renversant dans sa chute une des armures qui étaient là debout, sans leurs chevaliers; qui étaient là, débris d'une loyauté antique, témoins passifs et muets d'un combat déplorable et inégal !

Le bruit de leurs voix, de leurs pas, de leur fer; la chute de Godefroy et de l'armure, avaient été entendus de M. et madame de N***; ils accoururent dans un pressentiment effroyable, pénètrèrent dans la galerie, et là, à la clarté incertaine des flambeaux, ils aperçurent sur le plancher le corps de Godefroy étendu sans vie et baigné dans son sang.

A cette vue, le noble et malheureux vieillard se cacha le visage dans ses mains, sous ses longs cheveux blancs... et la pauvre mère jeta un cri qui n'a pas cessé de retentir sous ces voûtes...

Comme l'infortuné Godefroy avait encore à la main son épée qu'il avait étreinte dans un dernier mouvement convulsif, on eut un instant la pensée que le pauvre enfant s'était donné la mort... Mais une autre épée, et celle-là avec sa lame ensanglantée, ayant été trouvée un peu plus loin, une pensée plus horrible encore vint à succéder à cette première pensée qui n'a pas de nom dans la bouche d'un père..., qui n'a de nom que dans le langage austère de la loi.

Ce triste événement eut lieu dans les premières années de ce siècle, quelque temps après le retour de l'émigration de la famille de N***, ainsi que nous l'avons déjà dit. Comme alors la noblesse vivait assez à l'écart, et que d'ailleurs il y avait un grand mouvement et une grande perturbation dans le pays et dans les familles, la disparition du jeune Godefroy, qui avait été enterré secrètement la nuit même de sa mort, fut d'abord à peine remarquée. Des parents, des amis intimes essayèrent bien quelques questions à cet égard, mais ils n'obtinrent que des réponses vagues et contradictoires. Et, plus tard, quand on eut vu que cet absence n'avait point de terme, attendu la grande consommation d'hommes qui s'était faite, on supposa facilement que le jeune de N*** avait trouvé la mort dans un complot, dans une mission secrète ou sur le champ de bataille. Mais rien de tout cela, comme nous venons de le voir, n'était juste, et sans l'indiscrétion tardive de quelques valets, ce sombre écheveau sans doute n'eût jamais été débrouillé.

Quant à miss Hazel, après avoir attendu vainement quinze jours à Beauvais, elle se dit, tant la pauvre Anglaise avait une grande foi dans l'amour de Godefroy :

« Puisque mon ami ne vient pas, c'est que mon ami est mort... » Et elle se tua afin de le rejoindre là-haut.

PÉTRUS-BOREL.

LE CHIEN DU BORD.

L'embarquement d'un chien à bord d'un navire de guerre est un de ces nombreux points de détail qui dépendent uniquement de la volonté du capitaine. L'officier chasseur est donc obligé de solliciter la permission d'emmener son chien avec lui. Pour obtenir une semblable faveur, que jamais un simple matelot n'a songé à demander, qu'il faut souvent de ruses, d'intrigues et de finesse! Que d'engagements tacites sont acceptés! que de touchants arguments sont développés et parfois en pure perte. Nous connaissons tels Fabricius du gaillard d'arrière qui ne voudraient pas d'un grade ou d'une croix, au prix des courbettes que leur coûtent Tom, *Pilot* ou Guzman. D'autres officiers, plus fiers encore ou plus timides, n'essayent pas même de désarmer l'autorité et renoncent tout d'abord à l'espérance de faire campagne avec leurs compagnons favoris.

La plupart des commandants ont une opinion arrêtée sur un cas qui se reproduit fréquemment; un refus inébranlable est leur réponse et nous n'osons les blâmer. « Pas de chiens à bord! c'est mon principe! une première concession m'entraînerait à une seconde, nous serions bientôt encombrés d'une meute complète. Les chiens, d'ailleurs, donnent toujours lieu à des querelles dont je ne me soucie pas d'être l'arbitre; enfin, messieurs, ma frégate n'est pas et ne deviendra point un chenil! » Après une déclaration pareille, l'ordre d'embarquement d'un escadron entier serait moins difficile à obtenir que celui du moindre roquet. Si l'on cite des capitaines plus tolérants, ils sont en minorité, et la règle n'en est pas moins le bannissement absolu des chiens *de plaisance*. Toutefois, il est bien peu de navires sur lesquels aucun chien n'ait droit de cité;—la proscription qui poursuit sa race n'atteint pas le *chien du bord*, une exception le protége; — mais aussi il a ses charges et ses fonctions qui lui valent cette immunité, il connaît ses devoirs et se soumet à la discipline maritime avec l'abnégation d'un vrai matelot.

Le chien du bord a-t-il un maître? — A-t-on primitivement arraché son privilége à force de suppliques? ou n'est-ce qu'un aventurier sans aveu, clandestinement introduit dans le vaisseau la veille d'un départ? A-t-il été oublié par un passager négligent? ou bien est-il né en mer et ne doit-il qu'à la pitié d'un gabier inconnu d'avoir survécu à la destruction de ses frères! Toutes ces hypothèses sont également admissibles. Souvent il est *l'ancien du bord;* dans ce cas, la prescription le défend contre l'ostracisme, ses droits sont acquis et la consigne ne peut avoir d'effets rétroactifs envers lui. Pourtant, comme il doit avoir eu un commencement, nous supposerons qu'il est le fruit des amours d'une chienne passagère, — le Joas de sa famille, — le dernier rejeton d'une lignée de hauts et puissants seigneurs boule-dogues, épagneuls ou barbets. Peu de jours après sa naissance, une sentence fatale fut prononcée : — l'Océan devait engloutir les nouveau-nés. L'ordre impitoyable allait être accompli, déjà la portée était suspendue sur l'abîme; mais les pleurs d'une mère,

> Qualis populeâ moerens Philomela sub umbrâ
> Amissos queritur foetus . . . . .

eurent le don d'attendrir le pouvoir exécuteur.

« Dis donc, Mauricaud, si nous en laissions un, rien qu'un, à cette pauvre bête! Hein?

— Et le capitaine d'armes! Crois-tu que je veuille avoir mon vin au croc pour un de ces gueulards, qui chantent leur *Profundis* comme une poulie qui porte à cul!

— Ah bah! le capitaine d'armes ne saura pas qui l'a sauvé; en voilà juste un petit qui est quatre fois plus laid que le maître-coq; ce serait dommage de le noyer, il me plaît tout plein.

— Tu as bon goût, Flandrin, c'est connu! A l'eau la volaille, à l'eau! — Une! — Deux!...

— Attends donc un peu! Envoie ici; si on dit quelque chose, ça me regarde. Oh! est-il ficelé en manche de veste; on jurerait qu'on l'a rajusté, comme un bas-mât, de trente-six pièces. Voyons, passe-le moi, ça te portera bonheur.

— Tiens, le voilà ton Tape-à-l'Œil!... Et trois! Les requins vont faire la noce.

— Vois-tu, Mauricaud, il ne gueule seulement pas, cet agneau! C'est égal! il pourra se vanter d'avoir paré une fameuse coque!

— Et toi, matelot, si tu *bois de l'huile*, ça te graissera le fanal, défie-toi de la marée et ouvre l'œil! »

Flandrin rend le petit chien à sa mère, il le garde et le cache à toute heure. Par des soins assidus il parvient à dérober l'existence de son protégé à la surveillance des chefs subalternes; bientôt tous les matelots deviennent complices du sauvetage de Tape-à-l'Œil. Le gaillard d'avant met son amour-propre à le soustraire aux regards dangereux. Le chien du bord est recélé tantôt dans le trou du beaupré, tantôt dans la poulaine, tantôt dans la gatte; les profondeurs du magasin général ou de la soute au sable lui servent souvent de refuge; quelquefois même, il passe la nuit dans la chaloupe ou dans les hunes. Enfin, la chienne passagère débarque avec son maître, et Tape-à-l'Œil reste à bord seul de son espèce. Un jappement inopportun doit nécessairement quelque jour trahir sa présence.

« Qu'est-ce que c'est? s'écrie alors la voix formidable du capitaine d'armes. Depuis quand ce chien est-il à bord? »

Pas de réponse. Les matelots chuchotent entre eux.

« La mèche est éventée.

— Gare dessous!

— Méfie du vent!

— De la brise qu'il fait, il tombera plus de retranchements que de doubles rations! »

Le capitaine d'armes avise un mousse qui passe et jette le grappin sur son oreille :

« Qui est ce chien?

— Je ne sais pas, capitaine d'armes. Ahie! ahie! si, je sais; c'est Tape-à-l'Œil.

— Tape-à-l'Œil! et depuis quand est-il à bord?

— Dam! depuis qu'il est né. Capitaine d'armes, ahie! larguez-moi, je vous dirai tout. »

Le capitaine d'armes tire plus fort.

« Te moques-tu de moi, gringalet? Tu voudrais me faire croire qu'il pousse des quadrupèdes dans le faux-pont comme des charençons et des cancrelas.

— C'est pourtant vrai! continue le mousse en pleurant; c'est un petit à la chienne de M. Simon, le passager, là! Il y a deux mois qu'il est à bord. »

Le capitaine d'armes, humilié d'une révélation qui le blesse dans sa vanité d'argus, ne lâche le malheureux mousse qu'à regret; il interroge ses propres souvenirs, finit par se rappeler que Mauricaud était chargé de noyer tous les petits chiens, et fait comparaître le gabier à sa barre :

« As-tu noyé tous les chiens quand je te l'ai dit?

— Oui, capitaine d'armes, tous ceux que j'ai trouvés, oh! roide comme balle! ça n'a fait qu'un pli.

— Et ce Tape-à-l'Œil, qu'est-ce que c'est?

— Connais pas.

— Tu vas avoir de mes nouvelles, maître carottier, attends-moi!

— Mais, capitaine d'armes, je vous assure, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, demandez plutôt à maître Marié; à preuve, je les ai tous jetés sous le vent. — Une! deux! trois! Envoyé!

— Oui! envoyé! je sais où je vais t'envoyer, toi! pour t'apprendre à siffler. »

Le capitaine d'armes court faire son rapport au lieutenant chargé du détail et conduit à la remorque le corps du délit qui, — les oreilles et la queue basses, — pénètre dans le carré des officiers. Cependant, l'équipage s'est ameuté sur le pont, déjà l'on fait l'oraison funèbre de Tape-à-l'Œil :

« C'est fichant tout de même, il commençait à être gentil!

— Nous lui aurions appris son métier un peu soigneusement!

— Je lui aurais donné une *inducation* de chien dans le genre rousturé! Tu l'aurais vu tirer le loto comme un homme et faire l'exercice mieux qu'un *cabillot!*

— Moi, j'y aurais appris la savate, et allez donc!

— Ce tonnerre de capitaine d'armes aussi, qui vous a des oreilles de vingt brasses!

— Que le grand tremblement l'élingue!

— Il paraît avec ça qu'on va mettre Mauricaud aux fers.

— Et cette pauvre bête qu'on débarquera sans palan; Tape-à-l'Œil, mon fils, tu vas boire un fahi coup à la grande tasse. »

Le capitaine ignore encore ce qui se passe et se promène paisiblement sur l'arrière; — le second, le capitaine d'armes et le chien ne tardent pas à paraître; l'intérêt du gaillard d'avant est excité au plus haut degré. Après un colloque assez court, dans le-

quel le sous-officier plaide évidemment pour un exemple sévère, tandis que le lieutenant semble faire valoir des circonstances atténuantes, le commandant prononce un jugement sans appel : — Tape-à-l'Œil sera rendu à l'équipage, et l'on ne punira personne!

Cette concession est du meilleur effet. Un murmure de satisfaction se fait entendre, le chien est proclamé *chien du bord*, et désormais il a ses franchises comme tel. Son cours d'études commence, chaque matelot a un tour à lui apprendre, et il est bientôt capable de rivaliser avec tous les chiens savants des foires et des casernes; mais son instinct se révèle surtout par sa connaissance des hôtes du bord, on croirait qu'il a deviné la hiérarchie : il fait *le beau* pour le commandant, il caresse le second et fuit le capitaine d'armes; il est réservé envers les officiers et plus familier avec les élèves. Il affectionne le gaillard d'arrière, — tous les marins vous l'affirmeront, et pourtant il sait qu'il faut s'y conduire décemment. Ne craignez point qu'il y commette la moindre incongruité; il ne s'y livre pas même sans contrainte à ses jeux, comme il ferait de l'autre côté du grand mât. Il n'ignore aucun des coins et recoins du navire, ne se hasarde dans la grand'chambre qu'avec précaution, et n'entre jamais chez le capitaine. Il monte et descend les échelles, par tous les temps, en mer comme en rade; le chien du bord a la *patte marine*. Il connaît l'heure du départ des canots et le coup de sifflet qui les fait armer, et, s'il a envie d'aller à terre, il sait à qui s'adresser pour en obtenir l'autorisation.

Tape-à-l'Œil, pendant près d'un an, ne vit le rivage que de loin. Quand on approchait des côtes, un sentiment de crainte et d'inquiétude s'emparait de lui; il courait de l'avant à l'arrière, sautait, aboyait avec rage, et, pour le calmer, il fallait le reléguer dans l'entre-pont. Aujourd'hui, il apprécie la terre ferme à sa juste valeur, et, s'il pouvait en donner une définition, il est certain qu'elle ressemblerait beaucoup à celle des matelots; il a trouvé, sur ce sol stable, tant de liberté et de jouissances qui lui font faute à bord! Cependant une courte promenade lui suffit. Quand il a rendu ses visites de ville et de campagne, il éprouve le besoin de rentrer chez lui; l'amour même ne saurait le retenir sur le quai. Du débarcadère il reconnaît son bâtiment entre mille; on a l'exemple de plusieurs chiens de bord, qui, laissés à terre par mégarde, surent, dans des rades couvertes de navires, distinguer le leur de tous les autres et le rejoignirent à la nage.

Enfin, le chien du bord est dressé à sauver tout ce qui tombe à la mer, et souvent des matelots doivent la vie à son secours. Quand il a fait ces dernières preuves, il devient vénérable. Chéri et choyé de tous, il marche la tête haute; aucun caprice souverain ne peut l'atteindre désormais. Quelquefois, alors, on le débaptise solennellement pour lui décerner, comme récompense, le nom trois fois sacré de Jean Bart; un pareil titre est sa médaille d'honneur, que les anciens de la mèche ne lui décernent pas légèrement. Auparavant, il pouvait s'appeler comme le prochain de la rue : *Oscar*, *Médor* ou *Mouton*, il avait plus généralement un nom pittoresque pris dans sa nature même, tel que *Jambe-d'Argent*, *Écourté*, *Misère* et *Mort-aux-Chats*, ou emprunté au métier, ainsi que *Foc*, *Loffe*, *Pic* et *Misaine*; — mais, maintenant, il est anobli, il est décoré, et, sur son collier de cuivre fabriqué à bord ou même acheté par souscription sur les deniers de l'équipage, on lit en gros caractères :

TAPE-A-L'ŒIL. — *De la frégate française* L'ARÉTHUSE. — Surnommé JEAN-BART pour avoir sauvé trois hommes et un mousse.

A bord des bâtiments de commerce il y a toujours un chien, c'est le gardien de la coque; la nuit, lorsqu'on est à l'ancre, il fait l'office de factionnaire, et l'on dort sans crainte s'il est sur le pont.

Les navigateurs de la Baltique et des mers du Nord poussent plus loin encore la confiance dans leurs chiens; quand la mer devient furieuse et qu'il faut mettre à la cape, la barre du gouvernail est amarrée à poste fixe, tous les hommes descendent à l'abri, et le chien reste seul pour veiller au salut commun; on l'a transformé en officier de quart; il comprend sa mission, et ses aboiements préviennent à temps toute rencontre dangereuse. Il signale la présence d'un autre bâtiment, abandonné souvent comme le sien à la garde de son pareil. Si le vent augmente ou diminue, si quelque cordage vient à casser, on peut être sûr que ses cris en préviendront.

Beaucoup de pêcheurs ont des chiens habiles à les aider dans leurs travaux; — qui savent porter une amarre à terre, tirer sur un filet, s'atteler à une corde, et remorquer des fardeaux pesants.

Sur ces derniers bâtiments, le chien de bord n'est jamais traité en objet de luxe, aucun règlement ne le repousse, il est devenu franchement le compagnon des marins; c'est un travailleur infatigable sur lequel on compte fermement, et qui mériterait une mention honorable à la fin du rôle d'équipage.

Mais, sur les navires de guerre, sa vigilance instinctive est presque inutile, il est forcé de la reporter à l'intérieur du bâtiment, et se fait quelquefois un ennemi du contre-maître de cale, dont il étrangle les chats. Les matelots lui pardonnent un attentat qui serait sacrilège de la part de tout autre, car un préjugé aussi vieux que l'Océan rend les chats de bord inviolables comme dans l'ancienne Égypte.

Après le désarmement, lorsque le bâtiment rade-

vient désert et silencieux, — amarré qu'il est au fond d'un port, — si le chien du bord avait par hasard un maître titulaire, il le suit; — mais, le plus souvent, quelques marins congédiés l'adoptent, l'emmènent avec eux, et sous leurs auspices il recommence ses navigations, soit sur un bâtiment de commerce, soit sur un simple bateau de pêche; — ainsi, comme les matelots eux-mêmes, il est susceptible des trois genres d'embarquement.

Le chien du bord doit mourir sur la mer, où il est né; il est soigné à ses derniers moments par ses camarades de misère, ses vrais amis du gaillard d'avant, dont il fit si longtemps les délices et dont il a été la plus douce distraction. — Sa disparition laisse un vide dans l'équipage, et plus d'un vieux gabier se surprendra à le regretter sérieusement dans une de ces heures de spleen, où *l'on n'a goût à rien de rien, pas même à fumer la bouffarde.*

SONNETS.

I.

Mais la bise a passé. Revient la douce haleine,
Revient l'éclat céleste au bleuâtre horizon.
La violette rit dans son rare gazon;
La neige brille aux monts sans insulter la plaine.

Que d'aspects assemblés! Sur la hauteur prochaine,
Ce massif de bois nu, dans sa sobre saison;
En bas, le lac limpide, où nagent sans frisson
Les blancs sommets tout peints d'un bleu de porcelaine.

Pauvre orage de l'âme, où donc est ta rigueur?
Qu'as-tu fait de tes flots, orage de mon cœur?
Je sens à peine en moi les rumeurs expirantes.

J'aime ce que j'aimais; un souvenir pieux,
Sur ces coteaux nouveaux me redit d'autres lieux,
Et je songe au passé le long des eaux courantes.

II.

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs,
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence, — un silence sans fin;
Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire;

Et, seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire!

SAINTE-BEUVE.

LE MAITRE DU TEMPS.

I.

LE POT DE CONFITURES.

Les savants, comme les poëtes, ont un penchant décidé pour la friandise. Un des plus illustres membres de l'Académie des sciences, lorsqu'il sort le lundi de la séance hebdomadaire, ne manque jamais d'entrer chez le pâtissier de la rue Guénégaud, où il se réconforte des fatigues de la discussion en dévorant plus de gâteaux qu'il n'a détruit d'arguments. Quant à nos poëtes célèbres, Félix et Rollet, ces deux gloires rivales de la pâtisserie, les comptent parmi leurs clients assidus. Souvent, le marchand de galette du Gymanse a reconnu, parmi les mains qui, le soir, se tendent mystérieusement dans la foule vers sa pâte ferme, le gant jaune d'un poëte académicien, et l'opulent *coupe-toujours* du boulevard Saint-Martin salue d'un sourire à la fois discret et complice l'auteur des plus belles odes de la littérature moderne.

Charles-Louis Knebel était à la fois poëte et savant. Je vous laisse à penser s'il faisait tête à un bon repas et s'il avait d'ineffables tendresses pour les desserts que sa femme aimait à préparer de ses petits doigts blancs aux ongles roses.

On peut citer Knebel comme un des hommes privilégiés pour qui la renommée, la fortune et le bonheur n'ont que des sourires. Né dans une position sociale qui ne lui imposa aucune des rudes épreuves de la pauvreté et de l'isolement, il vit ses premiers essais littéraires accueillis avec enthousiasme par le prince d'Ehringen-Wallerstein, dont son père était chancelier. Le margrave d'Anspach, dès qu'il eut appris les brillants débuts du jeune Charles, se l'attacha comme conseiller intime. Enfin, le prince Frédéric de Prusse lui offrit une lieutenance dans le régiment de ses gardes. L'épée et l'épaulette ont des charmes pour un cœur jeune et ardent. Knebel accepta avec joie la vie militaire; mais bientôt il se dégoûta de la servitude oisive de sa nouvelle position, et se livra sans réserve à ses goûts pour la littérature. Durant de longues années, il recueillit plus de renommée que n'en méritaient assurément ses poésies, quelque gracieuses qu'elles fussent. Puissant à la cour, possesseur d'une grande fortune, ami de Jean Paul, de Griessbach, de Hegel, de Fichte, de Schutz, de Woos, de Wollmann et de Jacob, il décidait en souverain absolu de toutes les questions littéraires : nul succès n'était possible s'il ne daignait le confirmer. L'âge de cinquante-six ans arriva pour lui sans que la vieillesse eût amorti la vivacité de son imagination et touché à son inaltérable jeunesse; aussi inspira-t-il un violent amour à mademoiselle Louise Richdorff, jeune Poméranienne d'une grande beauté, qui l'épousa et le rendit père de deux fils.

Initié aux douceurs ineffables de la vie de famille, il se retira des agitations de la vie littéraire, renonça à la cour et s'établit dans une délicieuse retraite à Ilmenau. Là, tout entier aux joies et aux extases de la paternité, il se consacra exclusivement à l'éducation de ses fils, composa ses poésies les plus fraîches et les plus délicieuses (*Fleurs de cette année*), écrivit une tragédie de *Saül*, qui obtint à Weimar un succès sans exemple, et se livra passionnément à l'étude de la géologie et de la physique. La minéralogie et l'histoire des fossiles lui doivent d'importantes découvertes; on a de lui des mémoires sur la pesanteur de l'air, et il a publié des expériences savantes sur l'influence de l'électricité dans les variations atmosphériques.

Chaque année, une fête de famille réunissait à Ilmenau les intimes amis de Knebel. On célébrait cette fête le jour anniversaire de son mariage, qui se trouvait également, par un hasard singulier, l'anniver-

saire de sa propre naissance. En 1816, Weber, Hoffmann et Schuter se trouvaient parmi les convives.

Pendant la partie sérieuse du repas, c'est-à-dire durant les premiers services, la conversation ne s'était guère occupée que des merveilles et des secrets que la physique et l'histoire naturelle ont dérobés à la nature. Hoffmann surtout ne pouvait se lasser d'entendre raconter les amours et les affinités des gaz les uns pour les autres; la description des animaux fantastiques que recèlent les couches antédiluviennes de la terre lui faisait jeter des cris de joie. Knebel s'exaltait à conter des merveilles; sa voix s'exprimait avec un chaleureux enthousiasme, son œil étincelait, une généreuse rougeur animait ses joues et colorait son noble visage. Il parlait de ses projets et de ses travaux, de ses désirs, de ses espérances.

«Oh! disait-il, que ne puis-je attacher mon nom à quelque grande découverte de la science! Quel bonheur, quel orgueil feraient battre mon cœur, s'il m'était donné de révéler un des grands mystères de la nature, comme Franklin l'a fait pour le paratonnerre, Montgolfier pour les ballons, Papin et Fulton pour la force de la vapeur et l'application mécanique de cette force! Oui, ajouta-t-il, oui, j'échangerais mon renom de poëte et même mon bonheur de père de famille contre une gloire d'un tel éclat, d'une telle durée!

— Fi! s'écria Louise, fi! Charles!... ne dites point de pareils blasphèmes! Que deviendriez-vous, pauvre savant, si vous n'aviez point, chaque matin, à presser de vos lèvres les joues fraîches de vos deux fils? si votre femme n'était point là pour vous entourer de tendres soins et vous enlever aux soucis de la vie matérielle? Qui donc sans moi irait au-devant de vos moindres fantaisies? Tenez, ingrat, servez-vous de ces confitures de France : je les ai fait venir tout exprès de Paris, du *Fidèle-Berger*, parce que, l'autre jour, vous aviez exprimé le désir de ce régal. Goûtez-les, et puis, si vous l'osez encore, dites que vous échangeriez votre bonheur contre un peu de renommée scientifique, vous, l'un des plus grands poëtes de l'Allemagne.»

La vue du pot de confitures et les tendres paroles de Louise opérèrent sur-le-champ la conversion de Knebel. Il retomba des hauteurs de l'ambition dans les douceurs de la réalité, et ne s'occupa plus que de décapuchonner les conserves et d'en savourer les délicieux trésors. Il examina la couleur pourpre de cette pâte brillante qu'il compara, en géologue, à des rubis, et en physicien aux traces lumineuses que l'aurore laisse au ciel. Quand il l'eut dégustée à la manière des chimistes, lentement, à petites doses, et qu'il en eut analysé le goût, mélange sans pareil des sucs de la groseille, des parfums du coing, de la saveur du sucre et des aromates de la vanille, il vérifia l'origine parisienne du pot de porcelaine, en interrogea la couleur et en analysa le grain sec et doux à la fois, non sans une dissertation sur la nature différente des silex allemands et français. Après quoi, il passa à l'étiquette gravée du *Fidèle-Berger*, certificat qui attestait la supériorité des confitures, comme le nom de Michel-Ange au bas d'une statue atteste la supériorité d'une œuvre d'art.

Tout à coup, les amis de Knebel le virent rougir et pâlir à la fois. Il tourna et retourna dans ses doigts l'enveloppe de parchemin qui recouvrait le pot, mouilla l'étiquette, la gratta avec précaution pour l'enlever sans en rien altérer, et parvint à découvrir les caractères écrits sur le fragment de vélin. Quand il en fut venu à bout, son attention redoubla; il cessa d'entendre les questions qu'on lui adressait, et ne répondit plus à personne. Une préoccupation impérieuse et absolue s'était emparée de lui. L'eau ruisselait de son front; un mouvement convulsif agitait ses mains; ses lèvres balbutiaient des mots sans suite; on lisait à la fois sur son visage de l'extase et du désespoir :

« Des chevaux! s'écria-t-il enfin, des chevaux! Il faut que je parte sur-le-champ pour Weimar : car c'est à Weimar que vous avez acheté ces confitures, n'est-ce pas, Louise?

— J'ai chargé le confiseur Schermaker de les faire venir de Paris.

— Allez me chercher des chevaux, répéta-t-il à son valet de chambre. Hâtez-vous. Une minute de retard peut me valoir des regrets éternels. Mon Dieu! ajouta-t-il en regardant de nouveau le précieux parchemin, mon Dieu! vous ne m'avez pas mis si près de l'accomplissement de mon plus ardent désir, pour me causer une déception qui détruirait à jamais tout mon bonheur?

— Qu'avez-vous, Charles? votre agitation m'épouvante, mon ami. Quels motifs tellement impérieux peuvent vous faire quitter ainsi vos amis venus pour célébrer votre anniversaire? votre famille, dont vous voulez changer la fête en un jour d'isolement et de veuvage?

— Ce que j'ai? reprit-il avec exaltation, ce que j'ai!... Je ne puis le dire, car je ne confierais point maintenant ce secret à ma mère elle-même, si elle vivait encore! Ce que j'ai!... Si vous le saviez, peut-être deviendriez-vous pour moi des traîtres, vous dont l'amitié m'est si tendre, si fidèle, si bien éprouvée! Allons! voici les chevaux, adieu. A bientôt.»

Sans embrasser sa femme et ses enfants, sans serrer la main de ses amis, il s'élança dans la chaise de poste, attelée à la hâte, et cria au postillon :

« Triple pourboire! une pièce d'or par poste!»

La voiture partit avec la rapidité de l'éclair, laissant Louise et ses convives dans la stupéfaction.

Quelque rapidité que mît la calèche à parcourir la route, et malgré l'ardeur du postillon à presser ses chevaux, Knebel s'agitait comme pour hâter, par ses propres mouvements, l'agilité des roues. Il se levait, il se rasseyait, il excitait le conducteur, il se désespérait de la lenteur de la course. Deux ou trois fois Frantz, le vieux valet de chambre qui avait suivi son maître sans en avoir reçu l'ordre, se demanda si la raison du digne savant ne se trouvait pas altérée.

Enfin, on arriva à Weimar. Dès que les murs de la ville apparurent dans le lointain, Knebel cria au postillon :

« Va tout droit chez le confiseur Schermaker et ne t'arrête que devant sa porte. »

En effet, le confiseur vit, à quelques minutes de là, une chaise de poste arriver impétueusement en face de son magasin. Les chevaux étaient couverts d'écume, et il fallut jeter de l'eau sur les roues pour qu'elles ne prissent point feu. D'un seul bond, Knebel s'élança dans la boutique avec la légèreté d'un jeune homme.

« Où sont les pots de confiture que vous avez fait venir de France? demanda-t-il sans autre préambule et d'une voix tellement troublée, que le confiseur s'en émut, et se demanda tout bas s'il ne s'agissait point de quelque malheur.

— J'en ai fait venir six avec les trois que madame Knebel m'avait commandés.

— Où sont ces pots?

— En voici quatre ; les deux autres ont été vendus. »

Knebel regarda les quatre pots, arracha le parchemin qui les recouvrait et jeta le tout dans la rue, avec un énergique mouvement de colère.

« Et les deux autres ?

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à monsieur le conseiller que je les avais vendus.

— A qui?

— A. M. Goëthe.

— A Goëthe? s'écria Knebel avec désespoir ; à mon rival? à celui qui me dispute le trône de la poésie et de la science? Que Dieu te maudisse et que le diable t'étrangle! »

Il sauta dans sa voiture et ordonna au postillon d'aller chez Goëthe.

Goëthe et Knebel étaient brouillés depuis longtemps. Vous pouvez juger de la surprise du premier, quand il vit entrer chez lui le poëte, dans un désordre extrême, et qui lui demanda, du plus loin qu'il l'aperçut :

« Au nom du ciel! mon cher Goëthe, n'avez-vous point ouvert les deux pots de confitures françaises que vous avez achetés chez Schermaker. S'ils sont encore intacts, veuillez me les donner, et vous trouverez en moi un ami dévoué et un admirateur enthousiaste.

— Toutes les confitures de mon office sont à votre disposition, répliqua Goëthe, qui ne savait s'il avait affaire à un fou ou à un homme sensé ; je vais faire appeler ma gouvernante : si cela peut vous être agréable, elle vous donnera non-seulement les conserves qu'elle a achetées, mais encore celles qu'elle a faites. »

Knebel, sans remercier, sans même répondre à Goëthe, courut à l'office, chercha les deux pots du *Fidèle-Berger*, au milieu de l'immense provision de la vieille femme, les trouva et en arracha les enveloppes comme il avait fait déjà chez le confiseur.

« Rien, murmura-t-il, rien! Se voir si près de toucher au but et ne rien atteindre! Oh! cela est affreux! »

Il essuya une larme qui coulait sur ses joues, serra la main de Goëthe, et resta là, immobile, sombre et pensif. Tout à coup il se réveilla comme en sursaut.

« Deux pots! il reste encore deux pots chez ma femme! Pourvu qu'elle ne les ait point servis à mes convives! Pourvu qu'elle n'en ait point jeté les enveloppes. Vite, des chevaux frais à la voiture, et en route pour Ilmenau. »

Louise vit arriver, le lendemain matin au point du jour, son mari pâle et couvert de boue. Sa voiture s'était brisée en chemin.

« N'êtes-vous point blessé, mon ami? demanda la jeune femme avec inquiétude.

— Où sont les deux autres pots de confitures que vous avez achetés à Weimar ?

— Les voici, dans cette armoire.

— Intacts?

— Intacts.

— Intacts! ô mon Dieu, merci! »

Il courut à l'armoire, l'ouvrit; il en arracha les pots Les pots n'avaient plus de couverture.

— Qu'a-t-on fait du parchemin qui enveloppait ces pots? Louise, il me faut ce parchemin, il me le faut sur-le-champ, il me le faut, n'importe à quel prix!

— Je l'ai donné hier aux enfants, qui me l'ont demandé pour en fabriquer des pantins.

— Où sont mes enfants? balbutia Knebel, qui jusque-là n'avait point encore songé à eux ; je veux les voir! qu'ils me donnent les pantins qu'ils ont fabriqués ; qu'ils m'en rapportent jusqu'aux moindres découpures. Si jamais les petits misérables en avaient perdu les moindres morceaux, je les écraserais sous mes pieds...

On éveilla les enfants : leur père, sans les embrasser, ne s'occupa que de faire chercher et de retrouver intactes les bribes du parchemin. Quand on les lui eut remises et qu'il les eut regardées une à une, il les jeta dédaigneusement et se laissa tomber dans un fauteuil.

Le front couvert de ses deux mains, il médita longtemps, désespéré, accablé de douleur.

Louise vint s'agenouiller près de lui, découvrit doucement le visage qu'il tenait caché, et posa ses lèvres sur les joues de son mari. Elles les sentit baignées de larmes.

« Qu'avez-vous, Charles? quelle inquiétude, quel chagrin, vous causent de pareilles souffrances? Notre fortune, notre honneur, l'avenir de nos enfants se trouvent-ils menacés? Si vous saviez ce que j'éprouve à vous voir dans cette agitation! Voici le premier mystère que vous me faites, mon ami, le premier secret que vous gardez pour vous seul! Je ne m'en plaindrais pas si je ne vous voyais point malheureux; mais vos souffrances m'appartiennent, et j'en veux ma part.

— Louise, reprit-il, il faut que je parte pour la France!

— Partir pour la France!

— Il le faut, te dis-je, la gloire et la fortune sont pour moi à ce prix.

— Qu'avez-vous besoin encore de fortune et de gloire? Dieu ne vous en a-t-il point donné autant qu'un homme peut en désirer ici-bas?

— Tout cela n'est rien, Louise. C'est l'ombre à côté de la lumière, le nuage en face du soleil. Si j'atteignais le secret que je poursuis, le secret que je touche du doigt sans pouvoir l'étreindre, je changerais la face de l'univers, je prendrais place entre Newton et Cuvier, ces deux grands génies. Que dis-je, je m'élèverais au-dessus d'eux, car ils n'ont fait que deviner et comprendre une pensée du Créateur, tandis que moi je deviendrais presque un créateur. Oui, Louise, la nature obéirait à ma voix, comme à celle de son divin maître... Adieu, je pars pour la France. »

Il prit de l'or, quelques vêtements, embrassa à la hâte ses enfants et sa femme, remonta en voiture et partit pour Paris, sans expliquer autrement les motifs de son voyage, sans tenir compte ni des rigueurs de l'hiver, ni de la fatigue du voyage; sans autre compagnon de route que son vieux domestique.

Arrivé à Paris, avant même de descendre à un hôtel, et quoique mourant de froid et de faim, il se fit conduire rue des Lombards, au *Fidèle-Berger*.

II.

LE SECRET.

Knebel resta dix minutes environ dans les magasins du célèbre confiseur. Quand il en sortit pour reprendre place dans la voiture, le vieux domestique Frantz ne remarqua point, sur le visage de son maître, le découragement et le désespoir qu'il y lisait habituellement. Il paraissait même plus calme.

« Rue des Cinq-Diamants! » dit-il au postillon.

Au nom de cette rue, ce fut le domestique qui témoigna de l'émotion. Or, l'émotion, sur cette vieille face, qui semblait un masque de bronze dépoli, était un phénomène assez extraordinaire pour que le naturaliste son maître y prît garde. Il ne prêta point cependant la moindre attention à une si grande merveille. Comme d'habitude, une seule pensée, une seule sensation le préoccupaient : arriver au but inconnu qu'il poursuivait.

La rue des Cinq-Diamants forme un long couloir étroit, sans air, habité par de pauvres fabricants et dans lequel ne peuvent pénétrer les voitures. Knebel sauta de la chaise de poste et courut vers une des maisons du fond de la rue. Frantz se pencha pour le suivre du regard et sembla guetter son retour avec une sorte de curiosité et de trouble.

Hélas! le calme et la confiance qui semblaient avoir dissipé la morne tristesse de Knebel, tout à l'heure au sortir du *Fidèle-Berger*, assombrissaient maintenant plus que jamais son front chauve et ses traits pâles.

« Allez chercher des chevaux frais, tandis que je vais prendre quelques aliments, dit-il au postillon. Je veux repartir dans deux heures pour Berlin.

—Pour Berlin!» s'écria Frantz qui joignit les mains avec surprise et leva les yeux au ciel.

Entendre parler Frantz équivalait au miracle de l'âne de Balaam qui, — le digne animal, — donna des conseils aux prophètes.

Malgré ses chagrins et ses déceptions, Knebel y prit garde.

« Si vous redoutez les fatigues d'un nouveau voyage, auquel, j'en ai bien peur, d'autres succéderont encore, vous êtes libre de rester à Paris, Frantz, dit-il rudement.

— Ah! monsieur, devez-vous avoir de pareilles idées sur un serviteur ancien et fidèle? La surprise m'a arraché les paroles que vous avez entendues et non la crainte de la fatigue. Si vous voulez me permettre de vous dire comment et pourquoi...

— Je n'ai pas besoin de conseils, interrompit Knebel, qui, se reprochant avec amertume son entêtement, se figurait que Frantz allait lui adresser des observations à cet égard. Entrez chez ce restaurateur, commandez à dîner pour moi et pour vous, et laissez-moi à mes pensées. »

Douze jours après, la chaise de poste arriva à Berlin, sans que Frantz eût prononcé une seule syllabe. Cependant, quand il vit son maître indiquer au postillon une rue pauvre et solitaire dans le faubourg, un *mein Gott* involontaire s'échappa de ses lèvres.

« Qu'avez-vous donc, Frantz, seriez-vous malade! demanda Knebel. Vous voici tout pâle et tout agité.

— Mon bon maître, il faut que je vous dise les motifs de cette émotion : la surprise la cause. Depuis

deux mois que nous voyageons, je crois faire un rêve! Oui, certes, jamais rêve n'eut de circonstances plus étranges. En sortant de chez le confiseur, à Paris, vous êtes entré dans la rue des Cinq-Diamants, que j'ai habitée il y a plusieurs années. Maintenant, voici que vous faites arrêter la voiture à Berlin en face de la propre maison dans laquelle j'ai demeuré longtemps près de mon pauvre maître, le docteur Cornélius.

— Le docteur Cornélius?

— Oui, un savant physicien.

— Que me dites-vous là, Frantz? Mon Dieu! seriez-vous la personne qui a vendu au *Fidèle-Berger* un manuscrit sur parchemin?

— Oui, monsieur.

— Dans mes bras, Frantz! dans mes bras! Car c'est vous que je cherche depuis mon départ d'Ilmenau.

— Moi, qui suis à vos côtés? moi qui ne vous ai point quitté?

— Oui, vous, Frantz. Savez-vous ce qu'est devenu ce précieux manuscrit?

— Je vous l'ai dit, je l'ai vendu en partie...

— Et le reste?

— Le reste, monsieur, n'était pas écrit sur parchemin, car mon pauvre maître, réduit à la misère, avait dû achever sur du papier.

— Et qu'avez-vous fait de ce papier? Parlez, vous tenez dans vos mains ma vie ou ma mort?

— Je m'en suis servi un soir pour allumer du feu.

— Misérable! sors de ma présence pour n'y jamais reparaître! s'écria Knebel éperdu. Va-t'en, va-t'en! Ta vue m'est odieuse, insupportable! Omar, pour avoir incendié la bibliothèque d'Alexandrie, ne méritait pas la moitié des exécrations dont tu es digne!

— Si vous saviez en quelle circonstance j'ai brûlé ces papiers, monsieur, loin de me traiter si durement, vous me pardonneriez, vous m'approuveriez même, j'en suis sûr. Il s'agissait, hélas! de réchauffer mon pauvre maître mourant. Mon maître... ou plutôt mon ami, monsieur, car depuis vingt ans je partageais la misère et les travaux du savant Cornélius.

— Tu partageais ses travaux!... Tu savais peut-être ses secrets? s'écria Knebel en sautant de nouveau au cou de Frantz. Mon bon, mon fidèle serviteur, pardonnez-moi les dures paroles que je vous ai dites. J'ai eu tort; la colère m'a follement emporté. Venez, Frantz, nous allons nous rendre dans la meilleure hôtellerie de Berlin; vous vous reposerez durant quelques jours. Il ne faut pas que vous exposiez, de sitôt, à de nouvelles fatigues votre précieuse santé... Et dites-moi, Frantz, savez-vous ce que contenait le livre écrit à la fois sur papier et sur vélin? Voyez, le hasard m'en a procuré un fragment, et c'est pour retrouver le reste que j'ai quitté ma maison, ma femme, mes enfants, tout ce que j'aime, tout ce qui me donnait de la joie et du bonheur.

— Je ne saurais vous dire ce que contenait ce manuscrit, car c'était le seul secret que mon maître eût pour moi; afin de m'en soustraire la connaissance, il l'avait même écrit en grec. Cependant, peut-être parviendrai-je à vous donner, sur ce que vous désirez savoir, quelques documents incomplets.

— Parle, dit Knebel, parle, et si tu me fais retrouver le secret de Cornélius, je te récompenserai par le don d'une fortune brillante, et au delà de toutes tes espérances. »

Sur ces entrefaites, la chaise de poste était arrivée à l'hôtel de l'Aigle-Noir. Les deux voyageurs s'installèrent près de la cheminée, et Frantz commença son récit, en homme longtemps condamné au silence et qui se trouve tout à coup devant un auditeur affamé de l'entendre. Il se donna l'innocente joie de parler de lui-même, et poussa la munificence à son propre égard jusqu'à placer en tête de sa narration une sorte d'exorde et de prolégomène, comme on dit dans les universités d'Allemagne.

« La destinée a des caprices bien étranges, commença-t-il; mon grand-père était un brave capitaine au service du gouvernement autrichien. Par malheur, il trouva la mort au champ de bataille et laissa sans ressources sa veuve et son fils. Il ne resta à ce dernier d'autre ressource, pour échapper à la misère, que la profession d'artisan. Plus tard il épousa une ouvrière, en eut douze enfants et ne laissa, pour héritage au plus jeune, à moi, que la compassion d'un vieux savant notre voisin. C'était le docteur Cornélius.

« Le docteur Cornélius avait grand besoin d'un domestique fidèle et intelligent qui veillât sans cesse sur lui. Toujours plongé dans les abstractions de la science, il n'avait ni temps ni pensée pour la vie matérielle. Quoique jeune, je compris les devoirs de ma position et j'introduisis l'économie et l'ordre dans le logis de mon bienfaiteur, où jamais ils n'étaient entrés. Cornélius possédait cependant une fortune qui, bien réglée, pouvait lui procurer une existence aisée et douce. Mais il se ruinait en fabrication des machines étranges et de formes bizarres. Toujours à la poursuite d'une même idée fixe dont il cachait le but avec grand mystère, il vivait au milieu d'un laboratoire infecté par les gaz les plus délétères, composait et décomposait des corps, expérimentait sur des agents chimiques et ne prenait de repos ni jour ni nuit. Je le vois encore avec sa haute taille, sa figure maigre, son grand front chauve et ses yeux qui flamboyaient d'un éclat surnaturel. Un matin, penché sur une cornue, et semblable à un

magicien, Cornélius sortit de son laboratoire et m'embrassa avec des transports de joie, comme vous m'en témoigniez tout à l'heure.

« — Frantz ! s'écria-t-il, j'ai accompli mon œuvre ! Je tiens le secret que je voulais dérober à la nature. Le nom de Cornélius va prendre place parmi les noms les plus glorieux ; il durera autant que le monde et sera béni par les générations des générations.

« — Et quel est ce secret, mon digne maître ? demandai-je.

« Il se pencha vers mon oreille, après avoir regardé si personne ne pouvait l'entendre.

« — Jure-moi, dit-il, jure-moi, par ton salut éternel, de ne point révéler un mot de ce mystère, avant que je te le permette. Fais-m'en le serment, et tu sauras tout.

« Je lui fis le serment qu'il exigeait de moi.

« — Eh bien ! me dit-il, j'ai trouvé le moyen de me rendre maître du temps.

— C'était le secret dont une partie se trouve écrit sur ce morceau de parchemin, interrompit Knebel... Parle, oh ! parle !

— Le meilleur moyen de m'entendre serait de ne pas m'interrompre, » pensa Frantz.

Il n'en reprit pas moins son récit :

« — Je suis le maître du temps, continua Cornélius. A mon ordre, la pluie tombera ! Quand je le voudrai, elle repliera ses ailes noires et ira se rejeter dans la mer qui l'a enfantée. Je dissiperai les nues qui voilent le soleil et qui empêchent les moissons de mûrir. Plus d'inondations, plus de famine, plus de ces affreux désastres qui amènent, après eux, la désolation et la destruction. Je suis le maître du temps !

« — Une telle puissance n'est donnée qu'à Dieu, m'écriai-je, mon bon maître. Au nom du ciel, ne prenez pas, pour la réalité, des vraies utopies, réalisables peut-être en théorie, mais que la pratique ne saurait manquer de détruire.

« Il me regarda en souriant et dit :

« — Tu doutes du pouvoir que ma science m'a conquis. Eh bien ! je vais t'en donner une preuve. Vois-tu ce nuage qui avance rapidement vers nous. Il est chargé de grêle. Plante dans la terre ces perches que tu vois et formes-en un cercle. Attache au sommet de chacun de ces supports les cordes de paille que je t'ai fait tresser hier. Maintenant, place-toi près de moi, dans le cercle qui forme l'appareil. Regarde ! Voici le nuage qui crève et la grêle qui s'abat autour de nous. Pas un seul des grêlons ne tombera dans le cercle. Une force mystérieuse les entraîne en dehors des limites que j'ai tracées à l'orage.

« En effet, monsieur, la grêle obéissait et suivait la direction que lui avait prescrite mon maître.

— Je connais ce phénomène magnétique, dit Knebel. Je l'ai expérimenté plusieurs fois moi-même, et il n'est pas aujourd'hui un paysan d'Allemagne qui ne le mette en pratique. Seulement j'ignorais que Cornélius en fût l'inventeur.

— Après une pareille épreuve, je ne pouvais plus mettre en doute la puissance de mon maître. Je le secondai avec ardeur dans la construction des machines, et il fallut, pour subvenir à ces dépenses, vendre une partie des biens qu'il possédait.

« — Qu'importe ? me disait-il en voyant ma répugnance à lui laisser prendre cette résolution, qu'importe ? Faut-il hésiter à achever la graine qui, semée, fructifiera au centuple ?

« Après quatre années de sacrifices et de travail, Cornélius se trouva réduit à une pauvreté absolue ; mais la nature lui avait livré tout à fait le secret qu'il poursuivait depuis si longtemps.

« Pendant un mois de suite, le village où nous étions retirés pour vivre avec plus d'économie, et surtout pour que rien ne troublât les méditations du savant, n'éprouva de variations atmosphériques que par la volonté du maître du temps. Quelques minutes suffisaient à Cornélius pour couvrir de sombres nuages le ciel le plus pur. En moins de temps encore il rendait à la voûte céleste toute sa première sérénité.

« L'orage grondait avec ses éclairs et sa foudre, le vent sifflait, la neige tombait en larges et blancs flocons, et soudain un soleil ardent succédait à un froid rigoureux. Il en advint que les récoltes du village se trouvèrent détruites et que tous les paysans, sans exception, ne purent retirer de leurs champs de quoi subvenir même à leurs plus impérieux besoins.

« Quand je parlais de ces malheurs à mon maître, il souriait et me répondait :

« — Je vais être riche et je les indemniserai si généreusement de ces pertes qu'ils les béniront au lieu d'en gémir, comme ils le font aujourd'hui.

« — Mais pourquoi tardez-vous à révéler votre secret ? Maître, notre situation n'est guère plus rassurante que celle des paysans qui nous entourent.

« — Écoute, me dit-il, Napoléon doit arriver sous peu de jours à Schœnbrun. C'est à Napoléon seul que je veux révéler mon secret ; comme maître du monde, seul il mérite une telle communication, et seul il la récompensera dignement. Mais Napoléon n'a pas compris Fulton parce que ce dernier lui a exposé par des théories écrites, et non par des preuves, la navigation au moyen de la vapeur. Je veux donc moi, lui parler par des faits ; je veux, tandis qu'il passera la revue de son armée, que l'atmosphère passe par tous les changements que je puis lui imprimer à mon gré. Convaincu devant de telles preuves, rien n'arrêtera l'admiration du grand génie. Sa bouche impériale me proclamera, à la face de l'univers, un homme supérieur ; nous traiterons d'égal à égal.

« Le jour de la revue arrivé, le docteur me chargea de surveiller les plus importants de ses appareils, disposés à sept ou huit cents pas de Schœnbrun. Plein d'espoir sur la réussite, il alla se placer lui-même, près de la foule, de manière à pouvoir, toutefois, diriger avec certitude l'expérience au succès de laquelle il avait sacrifié sa fortune et vingt années de sa vie.

« Le cœur palpitant d'attente et d'émotion, assis au pied d'une grande machine qui s'éleva à quatre ou cinq mètres du terrain, j'entendis bientôt les acclamations de l'armée qui saluaient Napoléon. Au même instant le ciel, que mon maître avait tenu jusque-là sombre et mélancolique, s'ouvrit majestueusement et jeta des flots de lumière et de soleil.

« Aux aguets, j'attendais d'autres changements dans l'atmosphère, mais il n'en survint pas.

« Je commençais à craindre que la science de mon maître ne l'eût déçu et trompé sa puissance, lorsque des soldats tombèrent sur moi, m'entraînèrent avec eux et me jetèrent dans un cachot.

« J'y passai trois mois ; interrogé sur ma complicité d'un crime que j'ignorais, pressé de questions auxquelles je ne comprenais rien, et menacé de la mort. On me confronta avec un jeune homme que je n'avais jamais vu, et qui déclara ne m'avoir jamais rencontré. Enfin on me mit en présence de mon maître. Hélas! il était prisonnier comme moi, et sa raison n'avait pu supporter la perte de ses espérances; elle avait succombé à la douleur de ne pouvoir faire comprendre à Napoléon la puissance surnaturelle que Cornélius s'était conquise par la science. Il me vit sans me reconnaître, balbutia des paroles décousues, et ne répondit à mes caresses qu'en levant au ciel ses mains amaigries.

« On finit par reconnaître notre innocence, et l'on nous mit en liberté. Ce fut seulement alors que je connus bien le crime dont on m'accusait. On avait pris pour des signaux télégraphiques et des moyens de correspondance avec les complices de l'assassin Frédéric Staps, les machines disposées par mon maître pour ses expériences magnifiques sur l'atmosphère.

« La misère nous attendait au sortir de la prison. Il ne restait aucune ressource à mon maître, et le sort le laissait sans moyens de combattre le plus affreux dénûment. Mes efforts ne purent le rappeler à la raison. Accroupi nuit et jour dans un coin de la chaumière où l'on nous avait accueillis par pitié, il tenait ses yeux fixés sur la terre et répétait sans cesse d'une voix chevrotante :

« — A Paris le maître du temps! à Paris le maître du temps!

« Un médecin du voisinage qui donnait gratuitement des soins à mon maître, déclara que, s'il restait quelque espoir de rendre la raison au malade, il fallait placer cet espoir dans un voyage à Paris. L'accomplissement d'un désir impérieux, le mouvement de la route, le changement de pays et d'air, pouvaient opérer ce prodige. Sans compter sur la réussite du moyen indiqué, je résolus cependant de le mettre en œuvre. La misère en Allemagne ou en France, que m'importait d'ailleurs!

« Un matin, je m'approchai donc du docteur et lui criai :

« — Partons pour Paris, maître.

« A ces mots, l'idiot qui ne comprenait plus depuis si longtemps mes paroles, se leva d'un air résolu, s'appuya sur mon bras, et se mit en route.

« Le voyage fut long, car il fallut le faire à pied, et mendiant de porte en porte du pain et de la paille sur laquelle on nous permettait parfois de prendre du repos. Mon maître ne semblait ni souffrir, ni même s'apercevoir de la fatigue et de la misère. Il marchait avec la force et la résolution de la jeunesse. Silencieux et plongé dans ses méditations, s'il me voyait succomber au découragement, il me montrait le ciel, me tirait par la main, et répétait avec enthousiasme les seules paroles dont sa mémoire eût gardé le souvenir :

« — A Paris le maître du temps.

« Enfin, nous arrivâmes au but de notre voyage. Nous nous établîmes dans un misérable grenier de la rue des Cinq-Diamants, et un fabricant de cartes à jouer voulut bien me prendre à son service. Je travaillais du matin au soir dans l'atelier. Le soir je rapportais trente sous au logis. Grâce à Dieu, c'était de quoi ne pas mourir de faim; c'était surtout de quoi ne pas recourir à l'humiliante ressource de l'aumône.

« La raison de mon maître, sans reprendre tout à fait sa première énergie, semblait néanmoins devenir moins faible et moins confuse, je le surpris un jour à tracer avec un crayon, sur le mur de la chambre, des figures de géométrie et des dessins de machines. Il effaça tout dès qu'il me vit entrer, comme s'il eût craint que je lui dérobasse quelque importante découverte. Un soir, à ma grande surprise, je ne le trouvai plus quand je rentrai. Vous pouvez juger de mon inquiétude. Je l'attendis une partie de la nuit; il ne reparut qu'à minuit, couvert de boue, harassé de fatigue, et tenant caché dans sa poitrine un objet qu'il dérobait soigneusement à mes regards. Quand il me crut endormi, il se leva, alluma la lampe et tira de son sein l'objet mystérieux qu'il s'était procuré furtivement. C'était une feuille de parchemin. Il écrivit durant toute la nuit. Quand le jour commença à paraître, il éteignit la lampe, après avoir soigneusement caché son travail

« Le lendemain je m'aperçus que mon maître, pour se procurer la feuille de parchemin, avait dépensé une partie de l'argent qui nous restait. Je

parvins à m'emparer doucement, pendant que Cornélius dormait, du mystérieux manuscrit, et je n'y vis que ces caractères inconnus et qui semblaient tracés au hasard. Ma misère était trop grande pour satisfaire à des désirs d'inutile griffonnage. J'emportai tout mon argent, et après avoir laissé du papier sur la table, je fermai la porte à double tour.

« Hélas ! un accident, qui m'arriva dans la journée même, ne justifia que trop cette rigueur d'économie. Je me blessai gravement à la jambe, et il fallut renoncer à tout travail pendant plusieurs semaines.

« Vous dire de quelles souffrances épouvantables nous vint alors accabler la misère, monsieur, serait impossible à des paroles humaines. Retenu prisonnier sur mon grabat, sans linge pour me panser, sans pain pour empêcher le pauvre vieillard de mourir de faim, plusieurs fois je me traînai avec désespoir jusqu'au grenier pour appeler du secours. Personne ne m'entendit ou ne voulut venir à mon aide, et nous restâmes seuls en face de la faim et de l'abandon.

« Mon maître passait les nuits et les jours à écrire. Il effaçait, il recommençait, il ajoutait, et ne semblait ressentir que d'intervalles en intervalles le besoin de nourriture. Quand la faim le pressait, il tournait vers moi son visage pâle et flétri par les privations et par la souffrance, me regardait avec un étonnement douloureux et portait les mains sur son estomac. La crise passée, il reprenait paisiblement son travail.

« Un matin, c'était le huitième jour, je trouvai le vieillard gisant à mes pieds. Il tenait son manuscrit à la main et me le montra avec un geste solennel. Il voulut ensuite m'adresser quelques paroles ; ses lèvres ne purent que balbutier les seuls mots laissés par la folie dans sa mémoire :

« — Le maître du temps à Paris !

« Et il retomba sans mouvement, roide et glacé.

« Le désespoir me donna de la force. Je surmontai la douleur, je gagnai la porte, je me laissai glisser le long de l'escalier, et je parvins, en m'appuyant contre les murs, jusqu'au magasin du *Fidèle-Berger*. Là, on m'acheta par pitié, pour quelques sous, la feuille de parchemin que vous avez retrouvée. J'échangeai cette aumône contre un peu de pain et un peu de vin, et je rapportai ces trésors au logis.

« Il m'avait fallu plusieurs heures pour faire toutes ces choses et je m'étais évanoui deux fois avant de pouvoir remonter l'escalier. Enfin je rentrai près de Cornélius. Il était encore là, roide de froid, sur le plancher. Je frottai ses lèvres avec du vin, j'essayai de lui en faire boire une ou deux gouttes. Rien ne le ranima. Alors je jetai, dans la cheminée, le reste du manuscrit, je l'allumai ; et, à l'aide de la flamme fugitive que me donna le papier, je tentai un dernier effort pour réchauffer l'infortuné. Hélas ! mes soins étaient superflus, car rien ne saurait rendre de la chaleur à un cadavre !

« Il est inutile de vous dire le reste de cette histoire, monsieur. On jeta mon maître dans la fosse commune d'un cimetière, et je repartis pour l'Allemagne, où j'eus le bonheur d'entrer à votre service. »

Knebel quitta le lendemain Berlin pour retourner à Ilmenau, qu'il ne quitta plus désormais. Toujours enfermé dans son cabinet, à peine semblait-il encore se souvenir qu'il avait une femme et des enfants. Il passait les jours et les nuits à méditer sur le morceau de parchemin écrit par Cornélius, et s'efforçait de retrouver le secret du docteur. Frantz seul était admis près de lui, ne le quittait pas, car, à tout moment, il fallait répondre aux questions que le savant lui adressait sur la forme et sur l'emploi des machines construites par le maître du temps.

Un matin, Knebel descendit de son laboratoire. Le visage rayonnant de bonheur, il se jeta dans les bras de sa femme ; il étreignit ses fils contre sa poitrine et les couvrit tous les trois de baisers.

Frantz partageait la joie de son maître.

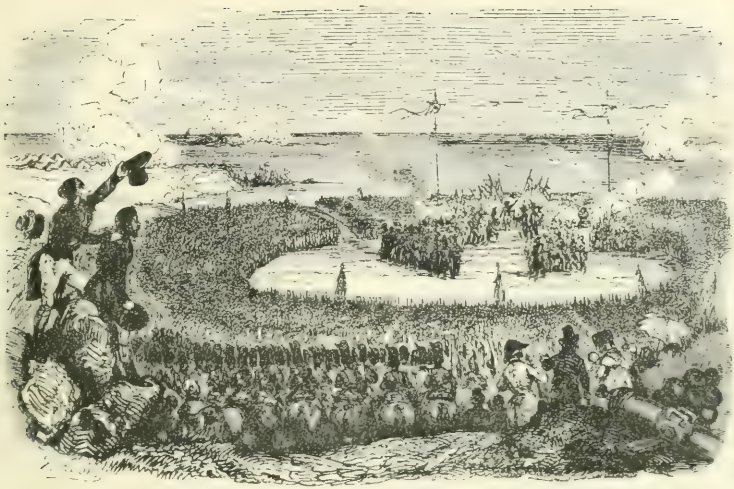
« A nous la fortune et la gloire ! à nous le bonheur ! dit Knebel ; je reçois enfin la récompense de mon courage et de ma persévérance. J'ai retrouvé le sublime secret de Cornélius. Il faut, ajouta-t-il, que je parte à Weimar afin de révéler ma découverte au prince et en faire l'expérience devant lui. Demain, chère Louise, demain, mes enfants, je reviendrai pour n'avoir plus désormais d'autres pensées que vous, d'autre bonheur que votre tendresse ! »

Hélas ! il revint plus tôt qu'il ne l'avait dit. Une heure après, on rapporta son cadavre.

La chaise de poste, trop chargée d'instruments et d'appareils, avait, en versant, écrasé Knebel et son fidèle Frantz.

C'est pourquoi le secret du maître du temps se trouva perdu une seconde fois, et peut-être pour toujours !

S. HENRY BERTHOUD.



AU CAMP DE BOULOGNE.

I.

Le 18 juillet 1804, Napoléon arrivait à Boulogne. Ce fut pendant ce séjour de l'empereur que l'on vit s'achever, comme par enchantement, tous les établissements maritimes d'un grand port. On forma des magasins, on amassa des munitions. Jamais tête humaine ne conçut de projet si vaste, et surtout n'en fit marcher simultanément les différentes parties avec tant d'activité, d'ensemble et de précision. On construisit les bâtiments en même temps qu'on fondait l'artillerie, qu'on filait les cordages, qu'on tissa les voiles. Napoléon avait fait louer l'année précédente, près de Boulogne et à une demi-lieue de la mer, un petit château appelé le *Pont de Briques*, qui se trouvait sur la route de Paris. Il avait fait faire de nombreuses réparations à cette habitation. Dans les travaux de terrassement que l'on exécuta à l'entour, on trouva quelques médailles de Guillaume le Conquérant, et l'on découvrit, un peu plus loin, vers le rivage, les restes d'un ancien camp de César et une hache romaine. Napoléon, toujours superstitieux, tira un heureux présage de cette découverte, et ordonna qu'on construisît à cette place la baraque qu'il devait habiter, destinant le château à l'établissement du quartier-général.

Cette baraque, construite par M. Sordi, ingénieur en chef, était en planches comme les baraques d'un champ de foire, avec cette différence cependant que les planches étaient soigneusement jointes au dehors et artistement peintes au dedans. Elle avait en outre l'avantage de pouvoir se démonter et se remonter en une heure de temps, de sorte que l'empereur eût pu la faire charger sur une charrette et la transporter ailleurs. Quant à sa forme, elle ressemblait à un carré long. Un pourtour, formé par un treillage en bois, régnait à l'entour. Elle était éclairée de jour par huit fenêtres latérales, et de nuit, par des réverbères placés à quatre pieds de distance les uns des autres. La pièce principale était au milieu ; elle servait de salle de conseil et donnait face à la mer. On y voyait une grande table ovale, recouverte d'un tapis

de drap vert uni, avec un modeste fauteuil à bras pour l'empereur. Sur cette table était une demi-douzaine de flambeaux de cuivre garnis de bougies, du papier de toute dimension, une écritoire et une poudrière en buis avec quelques plumes taillées et jetées çà et là. Une immense carte des côtes de la Manche était clouée en face de la fenêtre. Tel était le mobilier de cette salle principale, où Napoléon seul pouvait s'asseoir. Ses maréchaux, ses amiraux, ses généraux se tenaient debout devant lui, lorsqu'ils étaient appelés à des conseils, qui duraient quelquefois deux ou trois heures, et n'avaient d'autre appui, pour se reposer, que la poignée de leur sabre. A droite de cette pièce était la chambre à coucher de Napoléon, fermée seulement par une petite porte vitrée. Là se trouvait un petit lit en fer de trois pieds de large, entouré d'un rideau en florence verte, fixé au plafond par un anneau de cuivre. Sur ce lit, deux matelats et un sommier de crin avec un traversin très-haut et très-dur. Il n'y avait pas d'oreiller. Napoléon ne s'en servit jamais qu'à Sainte-Hélène; encore l'usage lui en fut-il ordonné par Antommarchi, son médecin, et seulement quelques jours avant sa mort. Deux couvertures avec un couvre-pied piqué et ouaté garnissaient ce lit, devant lequel étaient placées deux chaises de paille, l'une au pied, l'autre à la tête. A la croisée et à la porte vitrée étaient adaptés de petits rideaux semblables à celui du lit. Devant la croisée, un télescope de cinq pieds de long sur quatorze pouces de diamètre, monté sur un pied d'acajou; à côté du lit, à droite, une petite table recouverte d'une serviette blanche sur laquelle étaient posés une cuvette, un pot à eau de porcelaine à filets dorés, et quelques ustensiles de toilette d'une richesse et d'un travail exquis; sur un tabouret, à gauche du lit, une petite cassette, en forme de malle, dans laquelle était le linge de corps de l'empereur, avec un habillement complet; au-dessus et accroché à un clou, un seul chapeau de rechange, déformé et usé, que Napoléon mettait de préférence lorsqu'il faisait quelque course dans les camps ou en rade. Il perdait souvent ce chapeau, soit qu'il fût emporté par le vent, soit qu'il tombât dans la mer; mais chaque fois on le lui rapportait fidèlement, comme un objet que nul n'eût osé s'approprier, dans la crainte de commettre un sacrilége.

De l'autre côté de la salle du conseil, et parallèle à la chambre à coucher, était le salon qui servait de [illegible] de la pièce et meublée avec la même simplicité. Au dehors et derrière la baraque étaient construites deux cabanes servant, l'une de cuisine, l'autre de logement aux gens de service. Lorsque l'empereur [illegible] les jours, *Réchaud* ou *Fourneau* (tel était le nom [illegible] de ses premiers maîtres-d'hôtel), donnaient eux-mêmes de leur personne et ne dédaignaient pas de mettre la main aux casseroles: dans ce cas, secondés par deux aides, ils fonctionnaient en plein air, à moins que le temps ou la violence du vent ne s'y opposât. Un jour, en effet, un coup de vent venu de la mer enleva toute la batterie de cuisine, y compris un jeune marmiton qu'il fut impossible de retrouver, quoique l'empereur l'eût fait chercher partout. Ce ne fut qu'en 1814 qu'on sut ce que le malheureux était devenu dans cette bourasque: il était devenu... chef de cuisine de lord Wylly, en Angleterre!

Quant à la cave, elle était au quartier-général et au *Pont de Briques*, sous la surveillance spéciale de M. Phfister, contrôleur en chef, le même qui, plus tard et dans un accès de fièvre chaude, se pendit dans le grand escalier du corridor noir, aux Tuileries.

La baraque de l'amiral Bruix était à cent pas environ de celle de l'empereur; quoique beaucoup plus petite, elle offrait la même distribution, mais elle contrastait singulièrement par son élégance et la richesse de son ameublement: on eût dit de l'appartement d'une petite maîtresse.

Entre ces deux baraques s'élevait le sémaphore des signaux, sorte de télégraphe maritime qui faisait manœuvrer la flotte. Un peu plus loin on voyait la baraque du maréchal Soult, construite en forme de hutte sauvage, éclairée par le haut et couverte en chaume; et enfin, sur cette même ligne, une dernière baraque, celle de M. Decrès, ministre de la marine, construite dans le même genre que celle du maréchal, mais plus petite et plus incommode; vue de loin, elle ressemblait à un énorme éteignoir.

De sa chambre à coucher, à l'aide de son télescope, l'empereur pouvait observer toutes les manœuvres navales, et lorsque le temps était clair, il voyait distinctement le château de Douvres et la garnison qui l'occupait. Les grenadiers à pied et à cheval, concurremment avec les marins de la garde, faisaient le service des baraques et du quartier-général.

Non loin du sémaphore se trouvait la *tour d'ordre*, batterie formidable, composée de six mortiers, de six obusiers et de douze pièces de vingt-quatre. Ces six mortiers, du plus gros calibre qu'on eût jamais fondu, avaient seize pouces d'épaisseur; ils portaient une charge de quarante-cinq livres de poudre et chassaient une bombe de six cents livres à douze cents toises en l'air et à une lieue et demie en mer. Chaque bombe lancée revenait à une dépense de 525 francs. Pour mettre le feu à ces épouvantables machines, que nos artilleurs appelaient [illegible] *nettes*, ceux-ci se servaient de lances de douze pieds de long; le *lancier* se fendait presque jusqu'à terre [illegible] masquant l'[illegible] et une cercle-

vait qu'un instant après que le coup était parti. Ce fut l'empereur qui voulut *baptiser* cette batterie en lançant la première *bombe monstre*. Il fit feu ; le coup partit et le sang lui sortit aussitôt des oreilles. Pendant deux jours il fut complétement sourd, et, comme on peut le penser, d'une humeur insupportable.

Trois jours après, comme un enfant qui n'a rien de plus pressé, une fois sa douleur passée, que d'aller toucher à l'objet qui l'a blessé, Napoléon, à sa première sortie, alla examiner en détail la batterie de la [illegible]. Comme il se promenait en rôdant autour du terrible mortier, il s'approcha d'un groupe d'artilleurs de marine où il venait d'entendre prononcer son nom, et adressa la parole à celui des soldats dont la mine le frappa davantage.

« Toi ! comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il au marin en le désignant du doigt.

Celui-ci était un Provençal, aux manières brusques, au langage naïf, et qui conservait parfaitement les locutions peu correctes et l'accent de son pays.

« Ah ! sire, répondit-il en grasseyant et sans faire sentir les *r*, vous avez peu de mémoire. Je suis Pomayrol, le fils du cambusier de *l'Orient*, lorsque vous étiez à son bord, il y a cinq ans, et que même nous avons levé l'ancre à Toulon, belle ville, je m'en flatte.

— Ah ! ah ! fit Napoléon en secouant la tête, comme pour rappeler un souvenir confus.

— De telle sorte, reprit le marin, que vous me donnâtes quatre écus de six livres, un certain soir que je me jetai à la mer pour aller en repêcher un qui y était tombé, que je croyais de votre état-major, que pas du tout : c'était une vieille carcasse de vache dont mon père, le cambusier, s'était débarrassé parce que les vers y étaient venus à l'abor[illegible]

— Ma foi ! tu as raison, dit Napoléon en tirant [illegible] nais maintenant, quoique tu sois un peu changé de figure. Es-tu toujours aussi original ?

— Bagasse ! il faut bien être quelque chose sur cette terre de misère, tout le monde, sire, ne peut pas être comme vous, empereur des Français, roi d'Italie... *As pas peur !*

— C'est vrai ! fit Napoléon en souriant. Quoi qu'il en soit, mon brave, je suis content de te revoir. Conte-moi un peu ce que tu as fait depuis que nous nous sommes quittés, car il y a longtemps de cela ! »

[illegible] et aspira une prise de tabac.

« Bagasse ! sire, je vais vous le narrer, je m'en flatte ! »

Et tendant aussitôt le jarret, en avançant d'un pas, [illegible] empereur en lui montrant le pouce et l'index :

« [illegible], dit-il en [illegible] ?

— Avec plaisir, dit Napoléon en lui présentant sa tabatière ouverte.

— Sire, excusez la liberté. *As pas peur !* »

Et le marin ayant plongé ses deux doigts dans la tabatière, y prit quelques grains de tabac.

« Maintenant, parle, lui dit-il en se croisant les mains derrière le dos, je t'écoute.

— Eh donc ! que j'étais toujours sur *l'Orient*, jolie petite poulette qui avait besoin d'être carguée sévèrement, je m'en flatte ! quand vous descendîtes à terre pour aller à cette chétive cabine d'Alexandrie. Quel territoire maussade, bagasse ! Ennuyé de rester en panne avec des matelots, véritables *propres à rien*, je fis demander par mon père le cambusier, à notre brave amiral Bruix (ici le marin porta la main à son chapeau), la permission de passer dans les canonniers. *As pas peur !* L'amiral me fit cette petite honnêteté et j'étais sur *la Muiron* lorsqu'arriva le branle-bas général d'Aboukir ! Quel tremblement ! Eh donc ! que je manquai d'être infusé dans le Nil, où les *cocodriles* m'eussent avalé avec armes et bagage, bagasse ! Eh donc ! que je suis revenu en France avec l'amiral Gantheaume (Pomayrol salua de nouveau), brave homme qui m'a donné un congé pour aller voir ma bonne femme de mère. Hé donc ! que l'on m'a rappelé, et que c'est moi que je sers à la batterie de 48 de Vimereux, les petits cousins aux *mignonettes*, ici à côté. Voilà !... »

L'empereur avait écouté le récit du marin avec intérêt : il se disposait à continuer sa promenade, lorsque revenant sur ses pas :

« A propos ! lui demanda-t-il, et ton vieux père, le cambusier, comment se porte-t-il ?

— Bagasse ! il ne se porte plus, répondit Pomayrol ne baissant tristement la tête.

— Ah ! je comprends : tu l'as perdu ? j'en suis fâché, je lui aurais fait une pension.

— Eh donc ! as pas peur, sire ! fais-la à son épouse, ma respectable mère, cette pauvre bombarde, qui est sourde comme un vieux subécart du pape.

— Tu as raison : annonce-lui qu'à partir de l'année dernière, à pareil jour, elle a trois cent soixante-cinq francs de pension.

— De l'année dernière !... à pareil jour !... bagasse ! s'écria le marin d'un ton de reproche.

— [illegible] content ?

— Mais... pas parfaitement, sire. Ce que vous [illegible] dont vous avez toujours joui dans son estime ab[illegible]

pauvre cher homme, que Dieu veuille avoir son âme, je m'en flatte ! »

A ces mots, l'empereur remarquant l'attendrissement de Pomayrol, leva les épaules avec impatience et se hâta de l'interrompre en lui disant d'un ton d'humeur très-prononcé :

« Tais-toi ! car tu finirais par me lasser tout de bon avec tes réflexions saugrenues. Tu n'as pas le sens commun ! Écris à ta mère qu'elle a une pension sur ma cassette particulière, et voilà tout.

— Eh donc ! suffit, sire. *As pas peur !* on s'y conformera. »

Napoléon continua ce qu'il appelait sa tournée. Le soir il ramena avec lui, pour dîner, la plupart des chefs de corps et ceux des différents services, de sorte qu'avant de se retirer dans sa chambre à coucher il savait l'état des affaires mieux que s'il eût parcouru des volumes de rapports.

Il faisait encore jour lorsque l'empereur se leva de table. Après avoir poliment congédié ses convives, il appela son premier valet de chambre.

— Constant, est-il arrivé des estafettes en mon absence ?

— Oui, sire, de son excellence le ministre de l'intérieur, et quelques lettres de Paris venues par la poste.

— Donnez-les-moi. »

Tandis que Constant était allé les chercher au *Pont de Briques*, où toutes les dépêches étaient scrupuleusement enregistrées, Napoléon gagna sa chambre à coucher, ouvrit la fenêtre et braqua le grand télescope sur Douvres. Lorsqu'il eut regardé quelque temps dans cette direction : « Je n'y vois rien ce soir ! » dit-il en se frottant les yeux. Il se promena lentement par la chambre ; puis s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

« Un bon vent et trente-six heures ! » s'écria-t-il.

Constant rentra avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres, en disant :

« Je connais cela... peu m'importe !... Certes, je ne les lirai même pas... »

Mais il décacheta le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir jeté les yeux sur un grand cahier plié en quatre :

« Qu'est-ce que cela ? dit-il avec curiosité ; et sautant aussitôt tous les feuillets pour arriver au dernier, il lut cette signature :

JONES FULTON, *Ingénieur*. »

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, le voilà donc enfin ce fameux mémoire ! Il y a longtemps, ce me semble, que j'aurais dû l'avoir. Voyons donc. »

Puis, ayant tourné les feuillets en les comptant :

« C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain matin à tête reposée. »

II.

Un magnifique soleil d'été éclairait, à cinq heures du matin, la figure pâle d'un homme couché dans un petit lit entouré de rideaux verts. A côté de ce lit était une chaise sur laquelle on voyait une petite tabatière d'or et un mouchoir de batiste chiffonné, un élégant carnet de maroquin vert, garni de coins d'acier, et un flambeau dans lequel était encore le reste d'une bougie aux trois quarts consumée. Tous ces objets étaient là, posés sans ordre comme dans une chambre d'auberge. Cet homme était coiffé d'un madras à larges raies, négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs et lisses. Il avait les bras élevés et hors du lit et tenait dans ses mains un assez gros cahier de papier qu'il feuilletait et refeuilletait sans cesse. Cet homme, c'était l'empereur, et ce cahier, un mémoire de l'ingénieur Fulton. Enfin Napoléon lut à voix basse ce qui suit :

« Sire,

« La mer qui vous sépare de votre ennemi lui donne sur vous un immense avantage. Servi tour à tour par les vents et par les tempêtes, il vous insulte impunément, il vous brave dans son île inaccessible pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protége, je puis le faire disparaître ; je puis, malgré toutes ses flottes, en tout temps, en peu d'heures, transporter vos armées sur son territoire, sans craindre les tempêtes, sans avoir besoin du secours des vents. »

« Diable ! diable ! fit l'empereur en se mettant brusquement sur son séant, ceci vaut la peine qu'on y réfléchisse à deux fois. »

Puis regardant fixement devant lui sans cependant arrêter ses regards sur aucun objet :

« Si cet homme dit vrai, ajouta-t-il, je lui donne un royaume !... Voyons donc. »

Et il continua :

« Mes moyens, sire, les voici !... etc. »

Pendant une heure et demie que dura cette lecture (car Napoléon la suspendit plusieurs fois pour songer aux conséquences de ce qu'il lisait), il parut tout à fait absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était soumis. Enfin, las de rester au lit, il appela Constant, qui couchait en dehors sur un matelas posé en travers de sa chambre, il s'habilla d'un air pensif et lui dit :

« Courez au logement de Daru et qu'il vienne à l'instant. »

Lorsque l'intendant général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur la poitrine, et comme en contem-

plation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

« Ah! ah! vous voilà, Daru, bonjour! Asseyez-vous là, à ma place, et écrivez. »

Comme nous l'avons dit, il n'y avait dans cette salle qu'un seul siége. Daru hésita en voyant que l'empereur allait nécessairement rester debout devant lui.

« Mais... sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas...

— Attendre? C'est vrai! interrompit Napoléon, qui avait deviné le scrupule de Daru. Allons! allons! »

Et passant lestement derrière cet administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules, et le fit asseoir de force.

« Écrivez, lui dit-il, c'est au ministre de l'intérieur.

« Monsieur de Champagny, je viens de lire le projet du citoyen Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé beaucoup trop tard, en ce qu'il peut changer la face du monde. Quoi qu'il en soit, je désire que vous en confiiez immédiatement l'examen à une commission composée de membres choisis par vous dans les différentes classes de l'Institut. C'est là que l'Europe savante irait chercher des juges pour résoudre la question dont il s'agit. Une grande vérité, une vérité physique, palpable, est devant mes yeux; ce sera à ces messieurs de la voir et de tâcher de la saisir. Aussitôt leur rapport fait, il vous sera transmis et vous me l'enverrez. Tâchez que tout cela ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, car je suis impatient. Et sur ce, monsieur de Champagny, je prie Dieu de vous avoir en sa digne garde.

« De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804. « NAPOLÉON. »

« Maintenant, continua l'empereur, expédiez une estafette. »

Daru sortit; et Napoléon, en se promenant dans la salle, répéta plusieurs fois :

« Si ce Fulton ne me trompe pas, je lui donne un royaume; et plus tard, on lui élèvera des statues d'or. »

Les aides-de-camp de service entrèrent chez l'empereur pour prendre ce qu'on appelait l'*ordre du jour*. Napoléon dit à l'un d'eux d'aller à la tranchée

de l'amiral Bruix, pour le prévenir qu'après son déjeuner il visiterait la côte depuis Boulogne jusqu'à Ambleteuse, c'est-à-dire, sur une longueur de plus de deux lieues, et qu'il désirait qu'il l'accompagnât, ainsi que tous les chefs des différents services.

III.

En l'absence de Napoléon, les constructions navales n'avaient pas été poussées avec moins d'activité que les travaux des ports. Les chaloupes canonnières, les bateaux plats et les péniches avaient été confectionnés sur tous les chantiers des petits ports de la Normandie et de la Bretagne, pour être amenés, en longeant les côtes, soit à Montreuil, soit à Calais, soit à Dunkerque, où on les avait fait gréer et armer par des marins; puis ces embarcations avaient été immédiatement placées sous la protection des forts qui défendaient le port de Boulogne, au nombre de cinq : le *Fort de la Crèche*, le *Fort en bois*, le *Fort Musoir*, la *Tour de Croï*, et la *Tour d'Ordre*, dont nous venons de parler tout à l'heure. La ligne d'embossage qui barrait l'entrée du port se composait de deux cent cinquante chaloupes canonnières et de plus de soixante bâtiments de haut-bord. La division des canonnières impériales en faisait partie. Indépendamment de cette formidable ligne de défense, toute la côte était encore hérissée de batteries de canons de gros calibre, servies par les artilleurs de l'armée de terre.

Au fond du port, il y avait un petit pont en bois qu'on appelait le *Pont de service*. Le magasin des poudres, des gargousses et des cartouches était derrière et renfermait d'immenses munitions. La retraite battue, on ne passait plus sur ce pont sans donner le mot d'ordre à la seconde sentinelle, car la première sentinelle laissait toujours passer, mais elle ne laissait jamais repasser. Ainsi, si un individu venait à oublier le mot d'ordre, une fois sur ce pont, auquel les troupes de terre avaient donné le nom de *Pont du Diable*, c'était fait de lui. Il était repoussé par le second factionnaire sur le premier, et celui-ci avait l'ordre de passer sa baïonnette au travers du corps de quiconque se serait engagé dans ce passage dangereux sans pouvoir répondre au qui-vive de la dernière sentinelle. Ces précautions si rigoureuses étaient devenues nécessaires à cause du voisinage de la poudrière, qu'une étincelle eût fait sauter avec la flotte, la ville et les deux camps, et de la présence des espions et des incendiaires que l'Angleterre jetait journellement sur nos côtes.

La nuit, on fermait l'entrée du port, du côté de la [illegible] quinze pas de distance les unes des autres, qui criaient de quart d'heure en quart d'heure : *Sentinelle, prenez garde à vous!* Et les soldats de marine juchés dans les huniers répondaient à ce cri par celui de *bon quart!!!* qu'ils mettaient une sorte d'amour-propre à prononcer d'une voix traînante et sinistre. Rien alors n'était plus monotone que ce roulement continuel de voix, que le calme de la nuit rendait plus sinistre encore.

Quelques jours seulement avant l'arrivée de l'empereur à Boulogne, il y avait eu un combat naval vraiment curieux par le sans-gêne avec lequel l'amiral français avait dirigé les opérations de ses marins et obligé Nelson à se retirer, bien qu'il combattît avec des forces très-supérieures. Pendant cinq heures, la mer, couverte de feu et de fumée, offrit à toute la population de Boulogne le magnifique spectacle d'un combat où plus de huit cents coups de canon étaient tirés à la fois. Mais le génie de Nelson ne put rien faire cette fois encore contre celui de Bruix et le courage de nos soldats. Au moment où le Sémaphore signala le mouvement de la flotte anglaise, Bruix trouva aussi neuf que plaisant de livrer bataille sans sortir de sa baraque, où il était en train de déjeuner avec son état-major et quelques dames de Boulogne qu'il avait invitées. Il ne se leva même pas de table. Les joyeux convives étaient au dessert, chantant en cœur l'hymne guerrière du *passage du Saint-Bernard par le premier consul*, lorsque les frégates de Nelson lâchèrent toutes ensemble les premières bordées : Bruix s'y attendait, mais les femmes !...

« Ne vous dérangez pas, mesdames, leur dit-il avec cette galanterie et ce sang-froid qu'on lui connaissait ; ce n'est rien.

— Absolument rien qu'une ritournelle qui, sans être obligée, est cependant de circonstance, reprit en souriant le contre-amiral Magon, qui était au nombre des convives; allons, messieurs les officiers, offrez du champagne à ces dames.

— Amiral, les bouteilles sont vides, dit un lieutenant de vaisseau.

— Qu'on apporte du champagne! s'écria Bruix, nous aurons le temps d'en boire. »

Et tout en adressant de gais propos aux Boulonaises, l'amiral faisait manœuvrer la flotte et dirigeait le feu de toutes les batteries des forts, au moyen de signaux qu'il donnait de la fenêtre [illegible] de laquelle la table avait été apportée, afin que ces dames, avait-il dit, pussent mieux jouir du coup d'œil.

Impatient de vaincre, Nelson avait fait avancer toutes ses forces, mais contrarié par le vent, que nous avions sur son escadre, il ne put tenir la promesse qu'il avait faite à son gouvernement de couler bas notre flotille dans le port même de Boulogne, et il se retira après un combat des plus achar-

nés. Bruix, voyant s'éloigner les Anglais, cria victoire! en faisant sauter un bouchon et en versant lui-même le champagne à ses timides convives, pour porter la santé de l'empereur; et après qu'il eut fait remarquer aux Boulonaises la flotte de Nelson qui se dessinait au loin sur l'horizon, tout le monde reprit gaiement en chœur le refrain de l'hymne du Saint-Bernard avec un bruyant accompagnement de couteaux sur les verres et sur les assiettes à défaut de l'artillerie des forts, devenue muette. Ce jour-là les Anglais reconnurent enfin qu'il leur serait difficile d'approcher de la côte de Boulogne, qu'ils n'appelèrent plus autrement que la *côte de fer*.

En apprenant à Saint-Cloud les détails de ce combat, Napoléon fronça le sourcil. C'est que, il faut bien l'avouer, sans être jaloux de la gloire de ses lieutenants, il eût voulu seul la leur distribuer, et ne les voir en prendre qu'avec sa permission. Or, cette fois l'amiral ne la lui avait nullement demandée. Aussi, lorsque M. Decrès lui lut le rapport de ce combat naval, il s'écria d'un ton d'humeur :

« C'est très-bien, dit-il; mais enfin ce n'est pas à table, avec des femmes et un verre à champagne dans la main qu'on gagne des batailles; cette méthode eût été bonne au temps de la régence; mais, grâce au ciel! nous n'y sommes plus. A présent, c'est au milieu du feu et l'épée au poing qu'il faut donner l'exemple à ceux qu'on commande. »

IV.

Je reviens à Boulogne, où nous avons laissé Napoléon.

Ce jour-là, après avoir visité dans les plus grands détails le magasin général, l'arsenal, le parc d'artillerie, la corderie et toutes les constructions, l'empereur était rentré de très-bonne humeur à sa baraque pour se livrer à des travaux de cabinet. Il était trois heures de l'après-midi lorsque tout à coup le fracas d'une artillerie formidable se fait entendre : c'est Nelson. L'amiral anglais a aperçu distinctement l'empereur, accompagné de tout l'état-major de la marine, sur les côtes : *Bonaparte est à Boulogne!* a-t-il dit à ses capitaines. Il a encore sur le cœur le fameux échec que Bruix lui a fait essuyer; il veut le réparer et tenter de nouveau le sort des armes. Le présomptueux Nelson s'imagine cette fois que, pour toute notre flotte, [illegible] le port, au lieu de l'occuper pour [illegible] la sollicitude du vaisseau amiral, de quatre frégates, de trois bricks et de quelques bateaux [illegible] canons. C'est dans cette persuasion qu'il vient de lancer [illegible] qu'il monte vient de lancer [illegible] : mais notre artillerie lui répond aussitôt et le combat s'engage avec une égale ardeur de part et d'autre.

A ce signal, Napoléon est sorti précipitamment de sa baraque, il a appelé ses aides-de-camp :

« Mon cheval, messieurs! mon cheval! Allons, dépêchons! il y a du nouveau; il nous faut aller voir cela. »

Rapp court aux écuries; mais un malheureux hasard veut que Jardin, premier piqueur, ne s'y trouve pas pour seller. Le palefrenier qui le remplace n'ayant pas mis au cheval de l'empereur sa bride accoutumée, l'animal recule, se cabre et finit par désarçonner son cavalier, qui se relève et applique un vigoureux coup de cravache sur la tête du cheval, en disant :

« Eh bien! j'irai à pied!... Suivez-moi, messieurs! »

Les aides-de-camp de Napoléon remettent leurs chevaux aux mains des piqueurs et accompagnent l'empereur, qui traverse le quartier général, où tout est en mouvement, impatient d'observer de près les manœuvres d'attaque et les moyens de défense. Il est bientôt rejoint par l'amiral Bruix et une partie de son état-major. En ce moment, les cinq cents bouches à feu de nos chaloupes canonnières commencent à jouer sur l'ennemi indépendamment de toutes les batteries des forts. Chaque bouche à feu tire environ trois coups à la minute. Le vaisseau amiral, les frégates et les bricks y répondent en lâchant toutes leurs bordées : c'est un bruit tel qu'on s'entend à peine en se parlant; on ne se voit guère mieux, parce que le vent de mer chasse la fumée du canon sur le rivage. On sent la terre trembler sous ses pas; le ciel n'est qu'un épais brouillard rouge et bleu.

« Je n'y connais rien, dit Napoléon en promenant ses regards tout autour de lui. Voyons donc! »

Suivi seulement de l'amiral et de quelques-uns de ses officiers, il se jette dans un canot que d'habiles marins de la garde manœuvrent, et se porte, à force de rames, au milieu des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, en passant à travers mille dangers et en affrontant une grêle de boulets qui se croisent en tout sens. Napoléon parcourt toute la ligne. Arrivé près de la tour de Croi :

« Amiral! dit-il à Bruix, il faut doubler le fort. »

Bruix, effrayé des dangers auxquels l'empereur s'est exposé déjà et de l'inutile péril qu'il veut courir encore, lui représente en termes respectueux toute l'imprudence de cette manœuvre. Napoléon n'a pas eu l'air de l'écouter et s'adressant aux marins :

« Tout droit, vous dis-je!

— Sire, ajoute Bruix, que gagnerons-nous à doubler le fort? [illegible]

— Eh bien! [illegible] d'un [illegible] quelque chose. Ma-

bah! les boulets ne sont que pour ceux qui en ont peur.

— Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'en tournant le fort elle arrivera plus vite que si elle le doublait.

— Messieurs les marins, continuez de ramer dans cette direction, » dit l'empereur.

Au risque d'encourir une disgrâce complète, Bruix donne l'ordre contraire, en faisant, avec la main, un signal d'arrêt.

« Marins de *ma* garde, obéissez à votre empereur! s'écrie d'une voix terrible Napoléon, qui a deviné le signal de l'amiral.

— Marins de *la* garde, je vous le défends! » reprend Bruix avec une pose vraiment sublime et en agitant au-dessus de sa tête son bâton de commandant. En même temps il jette un regard superbe à l'empereur et ajoute : « Je suis ici sur mon terrain! Les marins sont à moi! Ils n'ont d'ordres à recevoir que de moi! Encore une fois, marins de la garde, obéissez à votre amiral! »

Les marins restent indécis, ils ne savent auquel de ces deux maîtres ils doivent obéir. Bruix a remarqué cette hésitation, il reprend avec une colère qu'il ne cherche point à dissimuler :

« Pressez le mouvement, et ensemble!... ou sinon, le premier de vous à qui je vois la rame basse, je le fais fusiller au retour comme un traître et un lâche! »

A l'instant même le canot fila et tourna la tour de Croï comme la faible ablette évite la gueule du brochet. Obligé d'en passer par là, Napoléon avait brusquement tourné le dos à l'amiral, et, les bras croisés sur la poitrine, sifflait entre ses dents en regardant fixement devant lui. A peine le canot avait nagé dix brasses, qu'une embarcation de munitions qui doublait la tour de Croï est criblée par les boulets et coule bas; son pavillon flotte un instant sur la mer, puis disparaît en ne laissant à sa place qu'un vaste entonnoir où l'eau se précipite en bouillonnant.

« Eh bien! sire? » s'écria Bruix en regardant l'empereur.

Napoléon avait éprouvé comme un mouvement de vive contrariété; il continua de siffler, sans même regarder Bruix. Le reste de cette dangereuse promenade se fit sans accident. Arrivé au petit port de Wimereux, Napoléon, sans adresser la parole à l'amiral, qui, chapeau bas, lui présentait le bras pour l'aider à passer du canot à terre, s'élança sur le rivage sans le secours de personne, et se dirigea lentement sur la falaise pour visiter la terrible batterie de vingt-quatre appelée batterie *de Marengo* qu'on y avait établie. Le combat durait toujours.

« Ah! ah! avait dit Napoléon en frappant du pied le terrain comme pour juger de la solidité, je m'y reconnais maintenant : voilà mon élément, à moi! »

Il s'approcha des canonniers de marine qui servaient ces pièces, et les encourageant à bien pointer :

« Hardi, mes amis! leur dit-il : ne vous pressez pas : il est encore de bonne heure. Songez qu'il nous faut *brosser* des gaillards qui tiendront ferme et longtemps. »

Puis, contemplant avec sa lorgnette la belle résistance du vaisseau amiral anglais, il demanda à un lieutenant d'artillerie :

« Croyez-vous, jeune homme, que les artilleurs de ce bâtiment soient Anglais?... Je ne le pense pas. »

Le lieutenant fit un signe affirmatif. Au même instant, un des boulets lancés par la frégate vint passer à dix pieds au-dessus de la tête de Napoléon, avec un ronflement terrible, et alla s'enterrer dans une petite butte située à cent pas derrière lui.

« Non! vous dis-je, reprit Napoléon, qui avait tourné la tête pour suivre l'effet du boulet, ces artilleurs ne sont pas Anglais. Ah! ah! reprit-il ensuite en apercevant un canonnier qui manœuvrait à l'une des pièces avec une vigueur et une précision remarquables, à ce que je vois, je suis ici en pays de connaissance! »

Tandis que l'empereur parlait, le canonnier achevait de charger sa pièce, et d'une seule main ayant fait faire le moulinet au refouloir pour rafraîchir l'écouvillon dans le petit seau, avait repris vivement sa position de *premier servant de droite*.

« Bravo! Pomayrol, dit Napoléon en lui frappant sur l'épaule; c'est bien cela, mon ancien, je vois que tu t'y entends! »

L'artilleur tourna la tête, et reconnaissant l'empereur, s'écria avec joie :

« Ah! bagasse! sire, c'est vous! Comment que vous vous portez?

— Très-bien, mon brave, et toi? Tu es bien occupé, à ce que je vois?

— Bagasse! je m'en flatte. Le four chauffe, en attendant que nous les fassions bouillir, les autres là-bas, hé donc! »

Le coup partit et emporta avec lui le pavillon d'un des bricks anglais qui tomba sur ses agrès.

« Rapp, dit Napoléon en se retournant pour désigner à son aide de camp celui des artilleurs qui avait pointé le coup, donne vingt francs à ce brave homme. »

Rapp n'avait sur lui qu'un double louis, il le donna.

« Allons, reprit aussitôt Napoléon en s'adressant aux artilleurs, qui redoublaient d'ardeur et de vitesse, qui est-ce qui veut gagner vingt francs pour boire à ma santé? Voilà une des frégates qui s'avance.

— C'est moi qui pointe! s'écrie Pomayrol; c'est à mon tour.

— Si tu fais une politesse à cette frégate qui a l'air de se moquer de toi, je te donne quarante francs.

— Eh donc! c'est comme si je les tenais; je m'en flatte!

— Oh! oh! tu ne les tiens pas encore, tu seras trop maladroit!

— Vous allez lui voir descendre son beaupré et un peu vite, à ce brigand-là! Attention, vous autres! »

La pièce a été chargée, Pomayrol a pointé, et les servants sont à leur poste :

« Allons, maintenant, fâche-toi, ma poulette, » dit Pomayrol en parlant à sa pièce et en faisant signe au canonnier qui tient la lance.

Celui-ci fait feu, le grand mât de la frégate tomba coupé en deux par le boulet; Pomayrol bat aussitôt un entrechat en s'écriant :

« Eh donc! bagasse!...

— Bravo! s'écrie Napoléon en frappant des mains avec une sorte de ravissement. Rapp, donne cent francs à ce gaillard-là.

— Sire, répond l'aide de camp avec un signe de tête qui veut dire qu'il n'a plus d'argent.

— Comment! plus d'argent! mais il m'en faut, reprend Napoléon avec impatience, en promenant ses mains sur toutes ses poches. Pourquoi ne m'en avoir pas demandé ce matin avant de partir?

— Ne vous fâchez pas contre ce brave homme, j'aime mieux lui faire crédit toute ma vie, bagasse!

— Tiens, prends! dit Napoléon en présentant au marin sa tabatière d'or, qui était le seul objet qu'il eût trouvé dans la poche de sa veste. (Pomayrol n'osait avancer la main.) Prends donc, te dis-je, crois-tu que je n'ai pas remarqué hier que cette tabatière te faisait envie? avoue-le-moi; seulement, fais en sorte que les Anglais ne te la prennent pas.

— Bagasse! me la prendre, à moi!... s'écria Pomayrol en serrant les poings; je l'avalerais plutôt, fût-elle rouge comme les boulets qui mitonnent là-bas. »

Napoléon sourit.

« Voilà que tu te fâches aussi, reprit-il; allons, calme-toi; j'espère que tu n'en seras jamais réduit là. »

Puis, s'adressant aux autres artilleurs :

« Continuez comme vous le faites, je vous réponds qu'avant la fin de l'année prochaine, vous boirez à Londres à ma santé, avec le rhum des Anglais. »

Non loin de la batterie de Wimereux étaient la forge et les grils qui servaient à faire rougir les boulets. Napoléon alla voir travailler les forgerons.

« Vous voyez bien, leur dit-il, que vos boulets ne sont pas d'une belle couleur; ce n'est pas encore cela. »

Alors l'un de ces chauffeurs, qui avait connu Napoléon au siége de Toulon, lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'artillerie, et qui avait conservé le langage et les habitudes de cette époque, l'interpella en lui montrant de loin un boulet rouge qu'il tenait dans ses pinces :

« Tiens! regarde, citoyen général, lui dit-il, voilà!... C'est comme les prunes que nous envoyions au fort Mulgrave, du temps de l'incorruptible Dugommier. »

A cette qualification de *citoyen général*, à laquelle depuis longtemps il n'était plus accoutumé, Napoléon tressaillit.

« Hein!... s'écria-t-il en levant la tête et en promenant un regard mécontent autour de lui.

— Par ici, par ici! citoyen général, répéta le forgeron. » Napoléon s'avança avec indifférence, et reconnut l'ouvrier pour l'avoir vu à Toulon.

« Ah! ah! dit-il avec un sourire forcé, c'est toi! toujours avec tes anciences habitudes!... Cependant tout a bien changé depuis, excepté toi, qui, à ce qu'il me paraît, es resté stationnaire.

— Pardonnerez, citoyen général; j'ai diablement changé de garnison et d'arsenal depuis que le citoyen Songis a été nommé premier inspecteur d'Ar...

— Ce n'est point encore assez rouge, se hâta d'interrompre Napoléon d'un ton d'humeur pour rompre cette conversation; il faut que ton boulet soit presque blanc et qu'il scintille tout autour, comme de petites étoiles. Parbleu! tu dois bien le savoir!... Mais est-ce que tu as jamais appris quelque chose, toi? »

Avant de quitter la forge, il donna l'ordre qu'on

distribuât une double ration de vin et d'eau-de-vie aux ouvriers et fit remettre une gratification au chauffeur qui l'avait qualifié de *citoyen général;* il était nuit : le combat durait encore.

V.

Du rivage de Boulogne, le soir à dix heures, l'œil embrassait le spectacle le plus imposant et le plus terrible qu'on pût voir. Dans cette obscurité, les bombes et les obus qui se croisaient en tous sens formaient au-dessus du port et de la ville comme un immense berceau de feu. Les détonations continuelles de toute cette artillerie que les échos des falaises rendaient plus effrayantes encore, produisaient un fracas dont rien ne peut donner l'idée. Et cependant, chose singulière ! personne dans la ville n'avait peur, tant les paisibles habitants s'étaient familiarisés à la longue avec les scènes de ce genre ; à force de vivre avec des soldats, l'insouciance militaire les avait gagnés eux-mêmes. Ce jour-là, on joua, on dansa, on rit comme on le faisait habituellement, au bruit du canon. Les hommes allèrent à leurs affaires, les femmes s'occupèrent de leur ménage, les jeunes filles pensèrent à leurs amours. Dans aucune maison, l'heure de dîner ne fut reculée d'un instant, et après dîner on se rendit sur les falaises pour voir le combat de plus près, comme à Paris, on se fût rendu à la représentation d'un bruyant mélodrame du Cirque Franconi.

Cependant, les résultats de la tentative de Nelson ne répondirent pas à son attente : l'effet de son artillerie et de ses bombes fut à peu près nul; il ne put même parvenir à ébranler notre ligne d'embossage. Un bateau plat, une chaloupe canonnière et l'embarcation que nous avons vue s'engager imprudemment sous le vent de la tour de Croï, furent coulés à fond. A onze heures du soir, la position de Nelson, bien loin d'être inquiétante pour nous, devint extrêmement périlleuse pour lui; aussi ramena-t-il son escadre dans les parages de Margate et de Deal. C'était la seconde fois que son orgueil était humilié; il dissimula l'affront fait à son pavillon en prétendant que cette seconde tentative n'était qu'une *simple reconnaissance* ; [illegible] Anglais reconnurent pourtant lui justice à la belle conduite des Français, et le parlement ne vit dans les présomptueuses promesses de l'amiral que [illegible] La nation anglaise fut même étonnée du ton modeste avec lequel le gouvernement français rendit compte de l'événement.

L'empereur ne laissa pas sans récompense les services de [illegible] le plus distingués dans cette brillante affaire. Appelés devant lui à une grande revue qu'il passa à Boulogne, ils lui furent tous présentés, et, au lieu des fusils d'honneur, des grenades et des haches d'abordage qu'ils eussen reçus une année auparavant, il leur donna la décoration de la Légion d'honneur.

A partir de ce jour, les deux armées ne firent plus que se menacer sans en venir sérieusement aux prises; mais les fausses alertes ne manquèrent pas.

Un soir, vers les huit heures, par un temps sombre et pluvieux, au moment où tout le monde était à table, le feu prend dans la cheminée d'un restaurateur, à droite du port. La clarté et la fumée de ce feu, venant à traverser les mâts de la flottille, jettent l'effroi dans l'esprit d'un chef de poste qui était du côté opposé. C'était justement le lendemain du jour où l'empereur avait ordonné que tous les bâtiments du port fussent chargés de poudre et de munitions. Ce commandant de poste perd la tête et s'écrie : « Le feu est à la flotte ! » Les tambours battent aussitôt la générale; la nouvelle se répand rapidement; en moins d'un quart d'heure, plus de 50,000 hommes de troupes débouchent sur les quais; on sonne le tocsin à toutes les églises; les forts tirent le canon d'alarme; la terreur est partout.

L'empereur aussi était à dîner avec quelques-uns de ses maréchaux, lorsque ces sinistres rumeurs se font entendre. « Qu'est-ce que cela ? » dit-il en fronçant le sourcil. Berthier tient en l'air une aile de volaille; Davoust écoute avec anxiété; Murat vide tranquillement un verre de champagne; Rapp se présente alors :

« Sire, dit-il, le feu est à la flotte.

— C'est impossible ! » répond froidement l'empereur en se levant de table; néanmoins tout le monde se lève et sort.

La ville offrait alors un affreux spectacle : des femmes éplorées serraient leurs enfants dans leurs bras et couraient çà et là comme des insensées ; des hommes sortaient de leur maison en emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux, se heurtant, se renversant les uns sur les autres; partout des cris de désespoir :

« Nous sommes perdus !... Nous allons sauter ! »

Napoléon, qui vient enfin d'être instruit de la cause du désordre, chaque soir qu'il n'existe de danger pour personne, s'efforce de rassurer ceux qui l'entourent. Ses aides de camp, ceux de Berthier, de Murat et de Davoust se montrent partout où ils peuvent pénétrer, arrêtent les tambours et leur demandent :

« Pourquoi battez-vous la générale ? Qui est-ce qui vous en a donné l'ordre ?

— Nous n'en savons rien, » répondent ceux-ci; et ils retournent paisiblement à leur quartier, la caisse sur le dos.

Peu à peu enfin le tumulte s'apaise : à cette ter-

reur panique succède un calme profond. Chacun rentre chez soi, et à dix heures, les bals, les soirées et les jeux commencent comme à l'ordinaire.

Cependant cette alerte, qui pouvait avoir des suites funestes, engagea l'empereur à faire redoubler de surveillance sur les côtes. Le lendemain, le chef de poste qui avait jeté l'alarme si mal à propos fut traduit devant un conseil de guerre. Il n'y avait pas eu de sa part mauvaise intention; mais, en pareille circonstance, la loi étant formelle, le malheureux fut condamné à mort. Lorsque le jugement fut porté à Napoléon, il fit un trait de plume sur la minute, et écrivit de sa main à la marge :

« Condamné à la retraite, s'il a le temps nécessaire; sinon, envoyé, avec son grade, dans la « compagnie des vétérans sédentaires d'une de nos « places du Nord. »

Ce fut ainsi que ce militaire fut gracié.

Mais une affaire dont les résultats pouvaient être bien plus sérieux encore, fournit bientôt à l'empereur l'occasion de montrer jusqu'où allait cette puissance mystérieuse qu'il exerçait sur le moral de ses soldats. Il avait ordonné que les régiments de ligne qui s'étaient distingués dans le dernier combat contre Nelson, lui seraient présentés le jour suivant à une grande revue. Ces régiments étaient les 56e et 57e de ligne, avec le 10e d'infanterie légère. En présence de toute l'armée, il fit sortir des rangs tous les chefs de ces trois régiments, depuis le caporal jusqu'aux colonels, leur fit former le cercle, se plaça au centre et leur témoigna vivement toute sa satisfaction; il leur rappela la belle conduite qu'ils avaient tenue sous le feu des Anglais; il cajola les sous-officiers plus que les autres, en leur disant que c'était principalement à eux qu'il était redevable de la bonne éducation des jeunes soldats. Les capitaines et les chefs de bataillon ne furent point oubliés.

« Messieurs, leur dit-il, j'ai remarqué l'ensemble et la précision des manœuvres que vous avez fait exécuter. Quant à vous, messieurs les colonels, vous devez être fiers de commander à de tels hommes; et vous, soldats, vous devez vous trouver honorés d'obéir à de tels chefs. »

Comme on le voit, chacun avait sa part d'éloges. Cette distinction si flatteuse n'excita pas trop la jalousie des autres corps de l'armée; et de leur côté, la revue terminée, les 56e et 57e de ligne et le 10e d'infanterie légère, quoique favorisés si particulièrement, [illegible] leurs [illegible]. Mais [illegible], les jeunes [illegible] de Boulogne, parmi lesquels se trouvaient quelques artistes et plusieurs étudiants de Paris, alors en vacance chez leurs parents, vinrent tout [illegible]. Dans l'après-midi, plusieurs soldats des trois régiments de ligne, un peu moins fiers que leurs camarades, [illegible] leur triomphe dans une guinguette qui n'était ordinairement fréquentée que par les grenadiers de la vieille garde. Si cette démarche n'était pas une infraction à la discipline, au moins était-elle une imprudence; mais les grognards, qui étaient si terribles sur le champ de bataille, étaient d'humeur très-tolérante partout ailleurs et surtout à la guinguette. Les grenadiers accueillirent donc très-bien les soldats de la ligne et leur firent de leur mieux ce qu'on appelle les honneurs de chez soi. On commença par boire tranquillement en parlant campagnes; puis la conversation devint plus animée au sujet de l'Italie; on s'échauffa sur l'Égypte, on se fâcha presque au sujet du camp de Boulogne; toutefois on trinqua de nouveau. Mais en ce moment, un élève de l'atelier de David et quelques autres jeunes gens qui se trouvaient là parmi les buveurs s'avisèrent, en véritables étourdis, de chanter des couplets improvisés par un clerc de notaire après la revue, et dans lesquels la bravoure et les exploits des soldats de la ligne étaient célébrés, sans qu'il y fût dit un mot à la louange des grenadiers de la vieille garde. Les choses ne pouvaient durer longtemps ainsi. Les soldats de la ligne n'imposant pas silence aux chanteurs, les grognards, poussés à bout, protestèrent hautement contre les couplets, et l'un d'eux, nommé Morland, prévôt de salle, grenadier d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne, se leva brusquement, retroussa sa moustache, et, brisant son verre sur la table, dit d'un air flegmatique :

« Assez de romances de ce numéro-là!... Cette manière de se comporter en société au vis-à-vis des anciens est *intempestible* pour des pékins et des relintintins de conscrits. Suffit! Ça ne peut pas se passer en conversation avec *la mère Michel*. »

Et à ces mots, Morland avait promené un regard exterminateur sur tous les soldats de ligne, en frappant du plat de la main sur le fourreau du demi-espadon qu'il portait à son côté comme insigne de sa charge de *prévôt*.

La querelle s'engagea aussitôt d'une manière générale. On [illegible] des tables, on se mêla, sans cependant faire trop de tapage, dans la crainte d'attirer quelque ronde d'officiers, d'autant plus qu'il était tard; mais on ne se sépara pas sans s'être donné rendez-vous pour le lendemain, après l'appel du matin, aux environs de Marquise, joli petit village à une lieue et demie de Boulogne.

Plus de deux cents grenadiers de la vieille garde se rendirent, séparément, au rendez-vous, et trouvèrent, en arrivant, le terrain déjà occupé par un nombre à peu près égal de soldats de la ligne, tous pour la plupart munis d'armes ou prévôts. Chacun des adversaires avait fait choix d'un champion, sans explications, sans commandement, sans bruit, tous mirent bas leur [illegible] et le sabre ou le chapeau demi-chevelé [illegible], pendant plus d'une

heure, avec une fureur que le silence rendait plus terrible encore... Morland tua à lui seul sept soldats du 10e léger et l'un des jeunes gens de Boulogne qui l'avaient personnellement insulté. On ne sait où se fût arrêtée cette affreuse boucherie si le maréchal Davoust, prévenu malheureusement trop tard, n'eût fait partir en toute hâte un escadron du 6e de hussards commandé par Lasalle, et un second escadron de cuirassiers de la brigade de Kellermann, qui dispersèrent les combattants en exécutant sur eux une charge en règle. Les grenadiers avaient perdu douze hommes, et les soldats de la ligne vingt et un. Quant aux blessés, ils étaient de part et d'autre en très-grand nombre.

Instruit par Davoust du sujet et des tristes résultats de cette affaire de corps, Napoléon se montra encore plus affligé qu'indigné :

« J'infligerai à mes grenadiers, dit-il au maréchal, une punition telle qu'ils ne l'oublieront de longtemps !

— Cependant, sire, je ferai observer à votre majesté que dans cette affaire la garde n'est pas plus coupable que la ligne.

— Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, reprit vivement Napoléon; les soldats de ma garde doivent montrer l'exemple en tout; ils ne doivent pas se conduire comme des écoliers : les soldats de ma garde ne devaient pas se formaliser de quelques couplets détestables chantés dans un cabaret par de jeunes étourdis de la ville, étrangers aux usages militaires. Oui, je punirai sévèrement mes grenadiers, parce que s'ils étaient restés dans les cantines de leur quartier à s'amuser honnêtement entre eux, cela ne serait pas arrivé; mais c'est chose impossible à obtenir de messieurs les chefs de corps, qu'ils veuillent bien veiller un peu à la conduite de leurs soldats ! Quand on a l'honneur d'être dans ma garde, on doit savoir se mettre au-dessus de toutes ces petites passions de l'amour-propre, entendez-vous, monsieur le maréchal ! »

Davoust, s'imaginant, à le voir si courroucé, qu'il allait faire passer une partie de sa division devant une commission militaire, se hasarda encore à dire d'un ton indécis, selon son habitude :

« Cependant, sire, mettre quatre cents hommes au cachot en attendant que Votre Majesté les fasse comparaître devant un conseil de guerre, cela me paraît...

— Eh ! monsieur le maréchal, reprit Napoléon avec emportement, il ne s'agit ni de cachot ni de conseil de guerre; le remède serait pire que le mal. J'ai mieux que cela dans mon sac. Je connais le soldat, je sais son endroit vulnérable, et c'est là que je frapperai. Donnez l'ordre de faire assembler sur-le-champ ma garde, et faites en sorte qu'aucun des délinquants ne manque à l'appel. Ah ! ah ! messieurs les grenadiers, vous vous conduisez comme des écoliers !... Eh bien ! c'est comme des écoliers que vous serez traités. On va voir ! »

Une heure après, le tambour battait aux champs et toute la ligne présentait les armes à l'empereur. Les acteurs de la scène tragique du matin étaient en sa présence, dix pas en avant du front de bandière. Napoléon leur jeta un regard sévère et leur dit :

« Je sais pourquoi vous vous êtes battus ce matin ! Plus de trente de mes braves ont succombé dans une lutte indigne de vous et d'eux ! C'est vous qui avez été les provocateurs ! »

Ici un sourd murmure se fit entendre.

« Hein ! » reprit l'empereur avec un accent terrible et comme en prêtant l'oreille. Puis grossissant sa voix, il répéta :

« C'est vous qui avez été les provocateurs ! vous serez punis ! Je veux que demain les Boulonais soient témoins de cette punition, comme j'espère qu'ils le seront de votre repentir, car en égorgeant froidement vos frères d'armes, vous avez plus que démérité d'eux et de moi. Commandant Gros, ajouta-t-il d'une voix éclatante, faites mettre *l'arme sous le bras gauche* à ces hommes-là, car aujourd'hui ils ne sont pas dignes de me présenter les armes... Allons ! commandant, *par file à droite*, et qu'ils rentrent à leur quartier, où vous les consignerez tous ! Maintenant, à demain ! »

Et l'empereur se retira. Lorsque l'aigle vint à passer devant lui et que le drapeau s'inclina, Napoléon tourna la tête pour éviter de le saluer. Cette marque affectée d'indifférence n'échappa à aucun des grognards et leur porta au cœur un coup sensible. Ce n'était là cependant que le commencement de la punition qu'avait résolue l'empereur, punition bien légère pour qui ne connaissait pas la susceptibilité des grenadiers de la vieille garde.

Napoléon fit imprimer le soir même les couplets cause de tout le malheur. Il les fit distribuer ensuite avec profusion dans la ville, et les envoya le lendemain matin au colonel Dorsenne, en ordonnant que ceux des grenadiers qui s'étaient battus la veille les portassent attachés sur leur poitrine, à côté du revers de l'habit, et parussent ainsi *décorés* devant lui.

Ce fut réellement un spectacle attendrissant que de voir ces braves défiler la parade avec ce maudit petit papier blanc qui tranchait sur leur uniforme bleu. Tous passèrent en silence devant l'empereur, l'air morne et abattu; et si quelques-uns osèrent lever les yeux sur lui, ce ne fut que pour lui jeter un regard suppliant. On vit de grosses larmes couler dans les yeux de ceux des *grognards* qui s'étaient montrés les plus acharnés contre ces pauvres *relintintins*. Morland, entre autres, était suffoqué par les sanglots; il est vrai qu'il devait avoir sur la conscience plus d'une botte secrète à se reprocher.

Pendant ce temps, Napoléon, à cheval et entouré d'un brillant état-major, conservait son impassible sévérité, tandis que la foule des habitants de Boulogne ne cessait de crier : *vive l'Empereur!* Le cri de *vive la vieille garde!* s'étant fait entendre une fois, Napoléon l'étouffa aussitôt en se retournant vivement sur son cheval et en faisant de la main un geste comme pour dire : *Taisez-vous*, et la foule s'était tue, car elle avait compris son intention ; elle savait qu'il n'était pas homme à garder longtemps rancune à ses vieux compagnons de gloire, à la poitrine desquels il allait bientôt attacher un insigne tout nouveau et plus héroïque que ce maudit petit papier imprimé : l'étoile de la Légion d'honneur.

Or, le soir même la guinguette des grenadiers de la vieille garde était encombrée. Tous les soldats de la ligne qui avaient été blessés par eux vinrent le visiter, et au fur et à mesure qu'un des champions entrait, Morland le prenait dans ses bras, l'embrassait et le serrait à l'étouffer, en lui disant d'un ton théâtral :

« A la vie, à la mort ! »

Le maître de la guinguette profita sans doute de l'enthousiasme général pour mettre un peu plus d'eau que d'habitude dans son vin. Quoi qu'il en soit, d'après le conseil que lui donna un loustic du 10e d'infanterie légère, à la place de son enseigne insignifiante, il fit peindre, de profil, une grosse tête de matelot anglais avec un nez d'une longueur démesurée, et fit écrire au-dessous les vers suivants de la chanson qui avait provoqué le triste événement de la veille. Ces vers rappelaient en même temps l'attentat commis sur la personne de Napoléon quatre ans auparavant :

> « En vous lorgnant à l'arme égale,
> Vous verrez que nos soldats
> Ont *[illegible]*
> Placée au bout de leurs bras. »

L'empereur ne s'était pas trompé en disant que les couplets de cette chanson devaient être détestables ; mais en apprenant le dénoûment de ce drame sanglant, il parut fort satisfait, et dit à Rapp en souriant :

« Cependant une chose m'étonne dans tout cela, c'est que mon ami intime, M. Pomayrol, ne se soit pas fourré dans cette bagarre. »

VI.

Cependant tous ceux qui dans l'armée avaient obtenu des armes d'honneur avaient reçu une lettre d'avis qui leur annonçait que, pour acquitter la dette de la patrie envers eux, et remplacer les armes d'honneur qu'ils avaient su mériter à différentes époques, ils étaient nommés chevaliers, officiers, commandants ou grands officiers de la Légion d'honneur. Lors de l'institution de l'ordre, trois ans auparavant, cette création d'une nouvelle noblesse avait rencontré, de la part des pouvoirs de l'État auxquels son adoption fut soumise, une opposition presque unanime. Napoléon l'avait emporté, mais l'affaire avait été chaude ; il avait même dit à cette occasion :

« C'était trop tôt ; j'aurais dû attendre. Les préventions sont encore trop fortes. Il ne m'ont pas compris ; les orateurs du projet l'ont mal défendu. Le goût des distinctions doit nécessairement revenir, parce qu'il tient à la nature de l'homme. Je réponds qu'on obtiendra de grands résultats de mon institution, si *par la suite on ne la gâte pas*. Au surplus, on verra. »

Comprenant donc qu'il ne fallait pas heurter de front des opinions encore ardentes, Napoléon avait attendu que ces mêmes pouvoirs l'eussent proclamé *empereur* pour faire ce qu'il appelait son *classement* des différentes croix qu'il voulait distribuer. Cette générosité surprit tout le monde, parce que, dans l'origine, on avait cru que la récompense et la distinction seraient uniformes pour tous. Il n'en fut pas ainsi. Plus tard même Napoléon créa des dignités au-dessus de celle de grand officier de la Légion d'honneur, telles que grand'-croix, grand-cordon et grand-aigle ou grand dignitaire de l'empire.

Or, le 16 août 1804, à huit heures du matin, 80 000 hommes des camps de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, d'Ostende, de Calais, de Dunkerque, de Furnes, de Wimereux, d'Ambleteuse, etc., furent rassemblés et réunis, sous les ordres du maréchal Soult, à droite du port de Boulogne.

Là, au fond d'un spacieux amphithéâtre formé par la nature, et non loin de cette terrible *Tour à vapeur*, on avait tracé l'emplacement de l'armée de mer, à ce que le front présentait l'arc concave d'une demi-

circonférence, et que chacune des colonnes figurât un rayon dirigé sur le trône de l'empereur, situé au centre du diamètre. Ce trône, qui avait cent pieds d'étendue, était un tertre de forme carrée, semblable à ceux que les armées romaines élevaient à leurs empereurs, et sur lequel on avait placé, isolé, un siége de fer de forme gothique que l'on prétendait avoir appartenu au *bon roi Dagobert*, et qu'on voit aujourd'hui dans la salle des antiques, à la bibliothèque nationale.

Derrière ce fauteuil s'élevait un grand trophée d'armes composé notamment avec les armures des anciens électeurs de Hanovre, au-dessus desquelles flottaient les drapeaux pris à toutes les époques aux ennemis de la France. L'ensemble de cette décoration était surmonté d'une immense couronne de lauriers d'or sur laquelle s'agitaient encore les queues des pachas d'Égypte et les guidons des mameluks conquis aux Pyramides, à Aboukir et au Mont-Thabor. Des trépieds supportaient, à gauche, les casques de Duguesclin et de Bayard, dans lesquels avaient été déposées les décorations; à droite, on voyait le bouclier et l'épée de François Ier, qu'on avait ajoutés à ces glorieux trophées, nous ne savons trop pourquoi, car ce roi, qu'on s'est plu à nous représenter comme le type de l'honneur, de la loyauté et de la grandeur d'âme, ne fut en réalité qu'un homme fort peu honorable, capitulant volontiers avec sa conscience et ses devoirs de roi; un fou, un débauché, un détestable monarque, en un mot, dont la France dut longtemps maudire le règne. L'empereur le savait si bien que lorsque le sénateur Monge lui en fit l'observation, il répondit :

« Les neuf dixièmes de mes généraux n'ont jamais lu l'histoire de France et ne savent pas au juste ce qu'était François Ier. Vous le savez, vous, et moi aussi : c'est bien; mais enfin ce bouclier et cette épée feront de l'effet : il faut frapper l'imagination des masses. »

La demi-lune formée par le fond de l'armée était restée vide afin que l'empereur pût être vu et entendu de tous ses soldats. Les légionnaires, rangés en demi-cercle en avant du front, étaient distribués en pelotons placés à la tête des colonnes auxquelles ils appartenaient, et n'en étaient séparés que par les drapeaux de ces mêmes colonnes réunis en faisceaux.

A trois cents pas environ, à droite du trône, sur un terrain qui s'élevait en pente douce et circulaire, presque comme un amphithéâtre, soixante ou quatre-vingts tentes avaient été construites avec les pavillons de l'armée navale, et étaient destinées aux dames de Boulogne et à toutes les personnes invitées à la cérémonie. Ces tentes faisaient de loin un effet charmant, quoiqu'elles fussent assez éloignées pour que les spectateurs qui les remplissaient, aussi que ceux qui voulaient les distinguer, fussent obligés de se servir de lorgnettes. Entre le trône et ces tentes était une partie de la garde impériale à cheval, rangée par escadrons. Le temps était magnifique; il n'y avait pas un nuage au ciel : cet imposant tableau semblait encadré, du côté de la mer, par la ligne d'embossage, dont tous les mâts étaient pavoisés.

A dix heures, une salve d'artillerie de la *Tour d'ordre* annonça l'arrivée de l'empereur et le commencement de la cérémonie.

Napoléon partit de sa baraque au galop de son cheval, suivi de plus de quatre-vingts généraux et de deux cents officiers supérieurs d'état-major.

Toute sa maison civile et militaire l'avait déjà précédé. Il était vêtu de l'uniforme de colonel des grenadiers à pied de sa garde : habit bleu à revers blancs, culotte et veste blanches, bottes molles à l'écuyère et *chapeau neuf*. C'était la seule dépense qu'il eût faite ce jour-là pour sa toilette. Il arriva au pied du trône au bruit des acclamations, des tambours, des trompettes et des décharges de toutes les *mignonnettes* (comme Pomayrol appelait les mortiers monstres). Il y avait de quoi rendre sourd. Tout le monde se boucha les oreilles; les chiens se couchèrent la tête basse en hurlant; les chevaux même, tout aguerris qu'ils étaient, se cabrèrent sous leurs cavaliers.

Les maréchaux et les grands dignitaires allèrent au-devant de Napoléon, qui monta les degrés du trône à pas précipités, en saluant de la main. Lorsqu'il fut assis, ses frères, les grands officiers de l'empire, les amiraux, les ministres, les sénateurs, les conseillers d'État, se groupèrent autour de lui. Le grand-chancelier de la Légion d'honneur, Lacépède, se tenait un peu en avant du trône, sur les premières marches de l'escalier du milieu, où s'étaient placés en arrivant les écuyers, les pages et les aides de camp de l'empereur, prêts à recevoir et à transmettre ses ordres.

A une seconde salve d'artillerie, toujours tirée de la *Tour d'ordre*, qui était un fâcheux voisinage, à en juger par l'empressement qu'avaient mis à fuir les curieux qui s'étaient placés au bas, lors de la première décharge, succéda un profond silence. Le grand-chancelier descendit quelques marches et fut censé prononcer un discours qui ne dura pas plus d'un quart-d'heure, et que personne n'entendit, excepté les deux grenadiers placés en faction à côté de lui, bien qu'ils n'eussent pas l'air d'y prêter la moindre attention. Après quoi, un roulement général de tous les tambours résonnant au pied du trône, donna le signal aux légionnaires, qui s'avancèrent, avec leurs drapeaux, au milieu de l'arène pour prêter le serment. Napoléon en prononça lui-même la formule. A peine eut-elle répondu : *Oui!* que l'empereur ajouta, en élevant la voix :

« Et vous jurez de défendre, au péril de votre vie, l'honneur du nom français, votre patrie, votre empereur ?

— Nous le jurons, répondirent-ils en allongeant le bras.

— Vous le jurez ? répéta encore Napoléon.

— Oui ! oui ! oui ! »

Et tous agitèrent en l'air leurs bonnets et leurs chapeaux en s'écriant : *vive l'empereur ! vive l'empereur !*

Napoléon se retourna vers le groupe compacte et doré qui l'entourait, fit un signe, aspira une prise de tabac et dit :

« Allons, messieurs, commençons ! »

La distribution des croix se fit aussitôt.

Un aide de camp de l'empereur appelait le militaire décoré ; celui-ci, en arrivant, s'arrêtait au pied du trône, saluait, montait l'escalier de droite, était reçu par le grand-chancelier, qui lui remettait son brevet. Le page, placé entre le trépied et l'empereur, prenait la décoration dans un des casques et la présentait à Napoléon, qui l'attachait lui-même sur la poitrine du brave ; à cet instant, plus de 200 tambours battaient un ban, et lorsque le décoré descendait du trône par l'escalier de gauche, en passant devant le brillant état-major resté au bas, c'étaient des poignées de main et des embrassades à n'en plus finir, au bruit des fanfares exécutées par 300 trompettes.

Cette cérémonie fut longue : commencée à dix heures et demie du matin, elle ne se termina qu'à plus de trois heures de l'après-midi, parce que l'empereur, en donnant la croix, accompagnait presque toujours cette action de quelques mots d'éloges.

Il arrivait quelquefois que le légionnaire était si ému, si troublé, en approchant de l'empereur, que la scène devenait burlesque. Par exemple, lorsque l'aide de camp qui appelait les noms vint à prononcer celui de Pomayrol, le Provençal, qui faisait partie du groupe des marins placés tout à fait à la partie gauche de la demi-lune, articula un énergique *As pas peur !*

Cette exclamation dut même être entendue de la croisière anglaise, dont toutes les longues-vues étaient braquées sur le trône impérial.

Puis, sortant des rangs comme un homme ivre, bien qu'il fût à jeun, il prit une sorte d'élan, arriva au pied du trône, fit voler son chapeau en l'air, et se trompant d'escalier, se trouva nez à nez avec le contre-amiral Magon, devant lequel il resta planté comme un terme, sans prononcer une parole, jusqu'à ce que les officiers-généraux lui eussent expliqué ce qu'il devait faire ; mais le brave marin était hors d'état de comprendre : il avait tout à fait perdu la tête. Il descendit l'escalier de gauche et monta [illegible] de droite, sans voir les personnes qui étaient devant lui : les jambes lui tremblaient comme à un criminel qui monte à l'échafaud. Il arriva si brusquement aux derniers degrés qu'il fit faire une pirouette à Cambacérès, qui causait tranquillement avec Monge.

Enfin, quand l'empereur, qui lui sourit d'une façon toute particulière, leva le bras pour lui attacher la décoration, Pomayrol, se trompant sur le but de ce geste, lui appliqua ses deux larges mains de chaque côté de la poitrine, comme pour l'embrasser. L'empereur lui abandonna volontiers une de ses mains, que Pomayrol secoua en prononçant un : *Eh donc ! je m'en flatte !* qui dut meurtrir les doigts de l'empereur. Pomayrol se retira sans se tromper d'escalier, mais en enjambant quatre ou cinq marches à la fois et en renversant tout ce qui se trouva sur son passage. Arrivé au bas des degrés, il reprit sa course et entra dans les rangs de ses camarades comme un régiment de cuirassiers qui charge à fond. Là, Pomayrol tomba sans connaissance ; on le fit revenir à lui à l'aide de quelques gorgées d'eau-de-vie, dont les gourdes étaient abondamment pourvues ce jour-là.

Lorsque la distribution des croix fut achevée, on vit des aides de camp parcourir les divisions ; une troisième salve d'artillerie se fit entendre, et ces 80,000 hommes s'avancèrent en colonnes serrées jusqu'à vingt-cinq ou trente pas de distance du trône. Le silence le plus profond ayant succédé au roulement des tambours, l'empereur commanda lui-même le défilé, et les troupes l'exécutèrent pour retourner dans leurs camps respectifs. En passant devant Napoléon, chaque chef de corps inclina la pointe de son épée. Joseph Bonaparte, que son frère venait de nommer tout récemment colonel du 4e de dragons, fit un salut beaucoup plus civil que militaire. Lannes, qui remarquait tout, qui était naturellement un peu frondeur et jaloux, dit avec sa franchise accoutumée à un officier-général, en parlant de Joseph :

« Que l'empereur ne le mette pas sous mes ordres, car à la première faute, je le *fourre* aux arrêts pour huit jours. »

Napoléon entendit le propos, et, en fronçant le sourcil, répondit à demi-voix à Lannes, qui [illegible] pas de lui :

« Monsieur le maréchal, n'ayez pas cette crainte, car c'est vous qui serez probablement et bientôt [illegible] :

Sur la fin du défilé, on remarqua que l'empereur se retournait souvent vers le ministre de la marine et lui parlait bas ; [illegible] de ses pages et regardant du côté de la mer en [illegible] une sorte d'impatience. Les [illegible] qui étaient groupés sur le trône [illegible] se rapprochaient

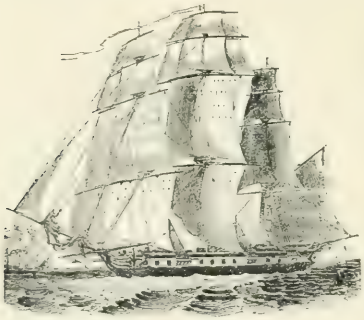
les uns des autres et causaient à voix basse : il était évident qu'on s'attendait à quelque événement. Enfin un officier d'ordonnance arrive au grand galop, monte rapidement l'escalier de gauche et dit quelques mots à M. Decrès ; celui-ci s'approche de l'empereur, qui prête l'oreille et saisit la lunette du ministre de la marine avec tant de précipitation, qu'elle lui échappe des mains et va rouler sur les marches du trône.

Un page courut la ramasser et la présenta à l'empereur.

Alors tous les regards se dirigèrent aussitôt vers le *Fort en bois* et furent frappés d'un magnifique spectacle.

VII.

C'était la flotte du Havre, forte de quarante-sept bâtiments, sous les ordres du capitaine Daugier, qui entrait majestueusement dans le port de Boulogne, toutes voiles dehors, à l'instant même où la cérémo-



nie finissait. Elle fut reçue au bruit d'un feu roulant de 800 pièces de canon et des acclamations de 200,000 personnes. Ce coup d'œil était vraiment sublime; d'épais nuages de fumée s'élevaient dans toutes les directions, et, à travers leurs teintes rougeâ-

tres, on distinguait au loin les mouvements de l'armée qui défilait, pour rejoindre les campements au milieu de la poussière qui tourbillonnait en colonne autour de la cavalerie, et d'un vent d'ouest qui tourmentait sans cesse les drapeaux placés au-dessus de la tête de Napoléon, dont la figure calme et radieuse semblait alors défier l'avenir.

Le contentement que l'empereur avait éprouvé à la vue de la flottille du Havre fut de peu de durée : un jurement très-énergique du ministre de la marine (c'était assez le langage habituel de M. Decrès) l'avertit qu'il se passait quelque événement fâcheux. En effet, le lieutenant de vaisseau qui commandait la première division du convoi n'ayant pas suivi les avis du pilote-côtier, rencontra, au moment d'aborder le *Fort en bois*, quelques ouvrages à fleur d'eau; le choc que reçurent les chaloupes les fit chavirer. Quelques soldats firent le plongeon; heureusement l'eau était basse, quelques-uns seulement périrent. Cet accident, qui arrivait en plein jour, à la vue de nos ennemis, qui, à l'aide de leurs lunettes, voyaient tout ce qui se passait sur le port et dans le camp, mit l'empereur de fort mauvaise humeur. Il descendit vivement du trône et retourna à pied à sa baraque sans parler à personne. Arrivé là, il se promena avec Berthier devant l'espèce de trottoir qui régnait le long du parapet qu'on avait construit du côté de la mer, et, marchant fort vite, il manifesta son mécontentement par des expressions énergiques qu'il laissa échapper par intervalles :

« Parbleu ! disait-il, *les autres* ont bien raison de nous railler et de comparer nos péniches et nos chaloupes canonnières à des *coquilles de noix !* (C'était ainsi que les Anglais appelaient les bâtiments dont se composait la flottille de Boulogne). Vit-on jamais semblable bêtise? aller échouer au port!... Mais messieurs les marins ont un amour-propre et une vanité !... »

Et en disant ces mots, Napoléon haussait les épaules.

M. Decrès, qui l'avait quitté pour aller à la côte, revint bientôt lui annoncer que le dommage n'était pas aussi grand qu'on l'avait craint d'abord. L'empereur n'en continua pas moins de se promener en parlant très-haut, en gesticulant et en récriminant contre les marins, que, dans son dépit, il comparait à des *canards sauvages*. Cependant le soir, cette mauvaise humeur se dissipa tout à fait, lorsqu'il alla visiter ses légionnaires, qui avaient été invités à un splendide banquet. Des *toasts* et des chants prolongèrent cette fête, qui se termina à neuf heures du soir par un feu d'artifice magnifique, à la fin duquel 20,000 hommes, rangés en bataille, exécutèrent un feu de file avec des cartouches à étoiles : ce fut là le bouquet. L'éclat que cette illumination guerrière répandit, pendant un quart d'heure, sur la ville et

sur les côtes de Boulogne fut si vif, qu'il semblait qu'on fût en plein jour, et que les Anglais attribuèrent cette clarté soudaine à l'incendie de notre flotte dans le port même.

Les jours suivants, Napoléon travailla avec les ministres de l'intérieur et des finances, avec M. Talleyrand, qu'il avait retenu auprès de lui, et quelques conseillers d'état qui l'avaient accompagné dans ce voyage, car l'empereur menait tout de front, les affaires de l'intérieur, les travaux de la guerre et les négociations diplomatiques. Ce fut au camp de Boulogne, pendant les mois d'août et de septembre 1804, qu'il rendit le décret qui instituait les prix décennaux (de 10,000 fr. chaque), et le décret sur les sépultures, dont les dispositions sont encore observées aujourd'hui. Douze écoles de droit furent créées dans les principales villes de l'empire. Une nouvelle organisation de l'école Polytechnique soumit les élèves au régime et à la discipline militaires. La vaccine, dont la découverte avait excité tant de discussions parmi les praticiens, fut imposée aux enfants sous la responsabilité des parents. Il décréta encore l'établissement des maisons de détention, dans chaque département, pour réunir et employer au travail les condamnés à la reclusion. Les courses de chevaux furent instituées. L'école normale de Paris fut fondée, ainsi que l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Le calendrier *grégorien* remplaça le calendrier républicain. Des négociations diplomatiques pour amener une paix générale furent entamées avec les puissances du continent. La tenue des livres en partie double remplaça, dans toutes les administrations financières de l'Etat, l'ancienne méthode de comptabilité. Enfin, Napoléon créa le chapitre de Saint-Denis pour les anciens évêques non pourvus, et des marguilliers d'honneur pour les paroisses principales de la capitale. Le grand amiral, prince Murat, son beau-frère, fut nommé par lui marguiller d'honneur de Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse; et en cette qualité il rendit en personne le pain bénit, le premier dimanche d'octobre, jour de de saint Jérôme, son patron. L'empereur, qui entendait la messe régulièrement tous les dimanches, avait voulu que sa famille et sa cour se distinguassent par des œuvres pieuses. Malgré ces graves et innombrables travaux, il s'occupait, comme on voit, des plus minces détails de ce qu'il appelait *sa grande affaire*, la descente en Angleterre.

ÉMILE MARCO SAINT-HILAIRE.

DENISE.

DU MARQUIS DE SIVRAY A Mlle DE JOUARS.

La Délivrande, 15 juin 17...

« Je viens d'apprendre, ma chère Hélène, par l'ordinaire du Bocage, qui vous a remis des lettres hier, que vous êtes à Villers auprès de votre cousine. C'est une occasion que je guette depuis longtemps pour vous prier de remplir une commission assez délicate, mais qui ne sera point difficile pour une personne de votre esprit. La chose va vous sembler peut-être singulière : il s'agit d'une demande en mariage que je prends sur moi de faire, en l'absence de madame la marquise ma mère, qui est à la cour pour un mois encore. Je ne sais pas employer les détours qu'il faudrait; l'impatience de connaître mon sort ne me laisse pas de relâche. J'aime mademoiselle de Beauchamps depuis le jour où je l'ai vue. Elle m'a toujours témoigné de l'amitié, mais je n'ai point encore osé lui dire que j'avais pour elle des sentiments plus tendres. Elle vient d'entrer en possession de sa fortune, elle est maîtresse de ses volontés; à dix-huit ans elle peut songer au mariage; parlez-lui du grand désir que j'ai de l'épouser. Il y a si peu de façons entre elle et moi, que, sans votre séjour à Villers, je lui eusse adressé ma demande directement. Vous connaissez aussi bien qu'elle, et mieux que moi-même, mon caractère et mon humeur. Vous êtes une fille sensée, ma chère Hélène; vous êtes en état, plus que personne, de mener à bien cette affaire, d'où mon bonheur dépend absolument. Je compte sur votre habileté, sur votre zèle et sur l'affection que nous avons l'un pour l'autre depuis votre enfance. Ne seriez-vous pas satisfaite que votre ancien ami devînt le mari de votre chère Nise?

« Je vous envoie ceci par un exprès qui fera ses huit lieues à franc étrier. Il ira coucher au bourg et attendra votre réponse, que vous lui ferez tenir par quelque laquais du château. Soyez diligente autant que vous pourrez, car je suis sur les charbons.

« Adieu, je vous presse les mains fort amicalement. »

DE Mlle DE JOUARS AU MARQUIS DE SIVRAY.

Villers, 6 juin 17...

« Votre lettre, mon cher Henri, m'est parvenue pendant le souper. Je suis devenue si pâle en la lisant, que Denise m'a demandé avec effroi s'il y avait quelqu'un de malade à la Délivrande. Mais il s'agit bien de moi et de ma pâleur!

« Nise est une tête légère, et sans doute vous n'avez pas réfléchi sur son naturel un peu étrange. Il n'y a pas d'esprit plus mobile que le sien. C'est une femme par excellence, un cœur indocile et qui ne s'arrête qu'un instant sans pouvoir se fixer. Les grandes qualités ne la touchent que dans les romans; elle ne les recherche pas hors de la fiction, elle les redoute plutôt. On lui plairait bien plus vite avec une chanson ou de la gaieté que par toutes les vertus du monde. C'est du côté de l'imagination qu'elle est vulnérable, mon cher ami, et vous n'avez que des armes qui ne frappent pas à cette porte. Vous vous adressez au cœur directement, et on ne parviendra jamais à entrer dans celui de Nise qu'en prenant le circuit que je vous indique. Faites des madrigaux, apprenez la musique, ayez un répertoire de bons mots, vous réussirez peut-être alors. Vous êtes donc aveugles, vous autres hommes? Ne savez-vous donc pas que, depuis trois ans qu'elle est sortie du couvent de Saint-Louis, ma jolie cousine a déjà eu trois petites inclinations? La première était pour mon frère, qui l'avait amusée dans une mascarade; la seconde fut pour M. de Ménars, qui lui avait adressé des vers, et la troisième, qui date du mois dernier et qui dure encore, est pour le chevalier de Gent,

qui l'a charmée avec son talent sur la guitare. Vous voyez comme tout cela ressemble à ce que vous pourriez tenter pour lui plaire! Mon étonnement et ma douleur ont été extrêmes en apprenant que vous aviez de l'amour pour Denise, non pas que je ne la trouve très-digne d'en inspirer, mais parce que j'ai compris aussitôt que vous auriez fort à souffrir si cet amour vous tenait au cœur. Cependant je me suis acquittée de la négociation avec tout le soin possible, et voici tout ce qui a été dit et fait.

« Après avoir lu votre lettre, je l'ai mise dans ma poche, et je suis restée à dessein aussi pensive que l'occasion le voulait, sans essayer de cacher mon embarras. Denise m'a demandé ce qui m'occupait; à travers ses badinages, j'ai démêlé sans peine un peu d'inquiétude et de curiosité, mais j'ai tenu ferme dans mon silence jusqu'à l'heure du coucher, pensant que les réflexions de la nuit étaient favorables aux sujets d'importance. Elle avait reçu la veille un exprès du chevalier qui lui avait apporté une lettre assez galamment tournée, avec des airs de danse pour la guitare. Elle aurait passé la soirée à les jouer, si je n'eusse feint d'avoir la tête rompue par sa musique. Enfin dix heures ont sonné. Je l'ai conduite à sa chambre, d'où je ne suis sortie qu'à minuit, et pendant tout ce temps-là nous avons parlé de vous et de votre proposition. Cette chère enfant a pris la chose sérieusement, autant qu'il est possible. Vos offres, m'a-t-elle dit, la flattaient extrêmement. Votre famille, et particulièrement la marquise, pour qui elle a du respect et de l'estime, étaient bien au-dessus de ce qu'elle pouvait espérer pour une alliance. Votre caractère était le plus parfait du monde pour le bonheur d'une femme. Vos qualités, auxquelles elle rend justice, votre esprit, votre personne et vos trente ans, tout cela semblait répondre de soi-même aux objections, et ne pas laisser de motif raisonnable à un refus.

« Cependant, a-t-elle ajouté, la fortune de Henri est trois fois plus grande que la mienne; il lui serait aisé de prétendre à s'allier aux premières maisons du royaume. Je serais pour lui une entrave et une gêne à la cour, où il est appelé à briller. Il est de mon devoir de ne point accepter.

« Je reprochai vivement à Denise de ne [illegible] ses véritables sentiments et de déguiser sa pensée sous de faux scrupules, sachant fort bien que votre générosité ne ferait que s'irriter de ces défaites, et que votre amour s'en augmenterait encore. Elle eut d'abord un peu de [illegible], puis elle m'avoua son cœur entièrement. Elle m'avoua que le chevalier avait su lui plaire, qu'elle en avait [illegible] tout simple, et qu'elle ne pouvait se dissimuler [illegible] qu'elle aurait l'esprit dans cet état. Elle se mit alors à me conter en riant ses [illegible] avec M. de Gent, comment ils faisaient ensemble des [illegible] d'écoliers, comment ils faisaient des pâtisseries de Bretagne, et qu'ils se jetaient de la farine au nez, et qu'ils chantaient des rondes, et qu'ils dansaient des passe-pieds, et que la guitare avait un son charmant sous les doigts du chevalier, et qu'elle ne serait pas contente qu'elle n'en sût jouer comme lui, et que M. de Gent avait les plus jolies manchettes d'Alençon, etc. Et Nise chantait un bout de ronde bretonne, dansait un pas, prenait sa guitare et la remettait en place, et, toujours riant et gesticulant, me dit enfin qu'elle aimait le chevalier à la folie. Lorsque le torrent eut bien coulé, elle revint d'elle-même à parler de vous. Elle vous rendait justice; vous étiez un homme sûr, un esprit plein de raison, le meilleur ami qu'elle eût. Pour rien au monde, elle ne voudrait que vous fussiez malheureux à cause d'elle; mais elle voulait tâcher d'être heureuse aussi. Elle ne pouvait épouser qu'une personne dont elle eût volontiers fait un amant, et non pas un ami. Elle ajouta qu'elle vous écrirait, vous consolerait et vous guérirait; que vous seriez toujours son cher Henri, son conseiller en titre; qu'elle vous irait voir aussitôt que madame la marquise serait de retour. Tout cela était dit avec ce ton animé, cette rapidité dans les idées et l'expression, qui la feraient prendre pour l'être le plus sensible et le plus passionné de la terre. Dehors trompeurs, mon cher Henri! Vous savez si j'aime et si j'admire Denise; je puis donc vous en dire tout ce que je pense. L'imagination de cette aimable fille est d'une activité terrible; c'est elle qui se tient au siége du cocher et conduit toute la machine. Le cœur est au second rang; il suit l'autre sans résistance, et vous l'attaqueriez par les moyens les plus grands, les plus inattendus et les plus romanesques, qu'il demeurerait sourd et impuissant. Croyez-moi : ne la revoyez pas, et partez pour quelque voyage. Allez à la cour, à l'armée, où vous voudrez; cherchez des distractions, des plaisirs! Guérissez-vous le plus tôt que vous pourrez, et revenez ensuite en Normandie.

« Ce matin, Denise est descendue de bonne heure. Elle s'est promenée longtemps dans cette allée de cerisiers où les oiseaux font tant de bruit. Elle avait pris un livre, mais elle n'a guère vu ce qu'il y avait dedans. Elle tâchait de réfléchir, et, lorsque je suis venue l'embrasser, elle m'a dit qu'elle avait tant pensé à l'affaire d'hier, qu'elle en avait un mal de tête.

« Décidément, a-t-elle ajouté, ce mariage est impossible, absolument impossible.

« — M. [illegible], il [illegible] les choses louables plus d'aversion qu'elles n'en méritent [illegible].

« Alors [illegible] une petite [illegible] sur la joue, et [illegible] l'aversion qu'elle [illegible]; mais, voyant [illegible] lettre n'e-

tait pas commencée, je vous expédie celle-ci. Adieu, mon cher Henri; je suis triste et fâchée de vous savoir dans la peine, vous qui seriez digne de réussir dans tout ce que vous entreprenez. J'en veux mortellement à ces passions qui viennent troubler notre bonheur, et je souhaite ardemment que vous ayez bientôt fait d'en triompher. »

Villers, 7 juin 17..

DE MADEMOISELLE DE BEAUCHAMPS AU MARQUIS DE SIVRAY.

« Quoi! vraiment, mon cher marquis, vous aviez de l'amour pour moi, et vous ne m'en disiez rien! C'est fort mal, car j'avais droit à vos confidences, et l'amour vous a rendu coupable envers l'amitié. Je ne vous aurais pas laissé venir au point où vous en êtes; à l'heure qu'il est, vous seriez déjà guéri radicalement. J'ai senti d'abord quelque fierté en découvrant que j'avais pu blesser un cœur comme le vôtre, et puis la honte est arrivée en voyant que je ne pouvais vous répondre comme vous le méritez. Je suis une évaporée, marquis, un vrai enfant, incapable de rien de très-bon et de rien de mauvais. Je vous assure que si, en recevant votre déclaration de la bouche d'Hélène, j'eusse été agitée, émue, et que mon cœur se fût enflammé quelque peu, j'en aurais bien meilleure opinion de moi-même. Le traître n'en a rien voulu faire. Il est resté indifférent, et je n'ai eu qu'à peine la force de penser à cette affaire avec attention. Ni l'importance de la proposition, ni la grandeur du nom, ni de la fortune, l'admiration et la reconnaissance bien réelles que m'a inspirées la générosité de votre âme, n'ont pu changer mon caractère et me rendre sérieuse, comme j'aurais dû l'être. Hélène m'en a fait de justes reproches.

« Vois comme tu es, me disait-elle; si M. de Sivray t'envoyait un air nouveau ou une paire de castagnettes, tu ne t'occuperais plus d'autres choses pendant deux jours, et tu ne peux songer à une affaire qui déciderait de ton avenir. »

« C'était la vérité. Gardez-moi pour amie, mon cher marquis, et ne prétendez à rien de plus. Mon cœur aura toujours quinze ans; l'amour ne me viendra toujours qu'en riant, et pour un homme comme vous, ce serait de l'amour pour rire. Sachez, d'ailleurs, que de mon côté je ne puis vous aimer autrement que j'ai pris l'habitude de le faire, c'est-à-dire comme un ami, un conseiller auquel j'aurais recours dans les moments périlleux et difficiles, sur qui je compterais, et qui aurait de la raison pour moi. Je conviens que dans un mari c'est là ce que l'on veut trouver; mais je souhaiterais autre chose encore, et c'est pour cela que je ne le vois pas en vous et ne le verrai jamais. Je ne suis pas votre affaire, et vous n'êtes pas ce qu'il me faut; ainsi n'y pensez plus. Employez tout de suite votre courage et votre sagesse à vous remettre de ce coup désagréable, et continuons à vivre en bons voisins.

« A votre place, je ne serais pas embarrassée de trouver une consolation. Je jetterais les yeux sur Hélène. Ma cousine est belle et douce. Je la soupçonne de cacher un cœur assez tendre sous des airs froids et réfléchis.

« Adieu, mon cher Henri; aussitôt que vous désirerez me voir, et que vous croirez pouvoir le faire sans danger pour votre repos, venez à Villers, ou bien faites-moi inviter par madame la marquise. Je ne suis jamais si contente qu'entre vous et mon Hélène. »

Mademoiselle de Beauchamps était d'une bonne maison de province. Il y avait eu dans sa famille un chevalier de l'ordre et deux lieutenants du roi. Ayant perdu sa mère en naissant, et M. de Beauchamps étant mort sur le champ de bataille dans une expédition contre les Indiens de la Nouvelle-France, elle se trouva orpheline et seule au monde à l'âge de dix ans. M. de Jouars, qui était l'ami et le cousin de son père, prit soin d'elle et la mit à Saint-Louis de Rouen, avec mademoiselle Hélène. Les deux cousines avaient une grande amitié l'une pour l'autre, quoiqu'il y eût entre elles une différence d'âge d'environ cinq ans. Mademoiselle de Jouars considérait Denise comme sa fille ou du moins comme une sœur cadette sur qui les années et sa gravité naturelle lui donnaient de l'autorité. Elles avaient tourné la tête au couvent entier par leurs grâces et leur esprit, et quand elles quittèrent Saint-Louis ensemble, ce fut un grand désespoir pour les pensionnaires et les religieuses. On fréquentait beaucoup les uns chez les autres, dans toute la noblesse de Caen, et c'était à Sivray que se faisaient les parties les plus agréables. La marquise douairière était la marraine de Denise; on comptait sur elle, avec raison, pour l'avenir et l'établissement de l'orpheline, car la bonne dame aimait beaucoup sa filleule, et son crédit à la cour lui donnait toutes les facilités du monde pour la protéger utilement.

Les trois lettres qui précèdent suffisent sans doute pour connaître les deux jeunes personnes. Il nous reste seulement quelques mots à dire pour faire entendre ce qu'était M. de Sivray. Le marquis, son père, avait été bien en cour sous la régence, et des amis de la duchesse de Berri. On le citait au Luxembourg comme un homme de la vieille roche, et on le mettait dans le petit nombre de ceux que la corruption du temps n'avait pu atteindre. Il avait servi assidûment à la cour et intrépidement à la guerre. Il avait aimé sa femme avec constance, et on se fût moqué de lui à cause de cela, s'il n'eût échappé au ri-

dicule par des airs pleins de noblesse et par quelques traits de courage, qui lui avaient attiré des compliments de la part du feu roi au retour d'une campagne. Soit que le vice se cachât devant lui, comme il fait souvent en présence des âmes honnêtes, soit que le marquis ne voulût pas le regarder, M. de Sivray mourut sans avoir compris le débordement des mœurs et la ruine imminente de la société. Henri, son fils, trop jeune pour remplir sa charge de gentilhomme de la chambre, avait vendu cet emploi; mais il avait acheté plus tard un régiment de chevau-légers. Il désirait avec impatience une guerre pour se faire distinguer, et vivait en attendant moitié à l'armée, moitié chez sa mère au château de la Délivrande. C'est là qu'il s'était lié avec Hélène de Jouars, et qu'il était devenu amoureux de Denise.

Un mois environ après la demande en mariage qui lui avait si mal réussi, le marquis, se croyant assez maître de lui pour revoir mademoiselle de Beauchamps, la fit prier de venir avec Hélène à la Délivrande, où sa mère était revenue depuis peu. On y mena une vie fort animée pour la campagne. Le château était situé près de la mer. On allait le matin promener sur les plages et dans les falaises, d'où on voyait le plus beau spectacle du monde. On déjeunait souvent aux environs. Le soir, il venait de la compagnie. Les demoiselles faisaient beaucoup de toilette; elles se moquaient des bonnes gens de Caen qui prêtaient à rire, mais sans trop de malveillance, puisque madame la douairière de Sivray s'en amusait. La marquise, quoique dévote, était indulgente pour la jeunesse, et d'ailleurs elle aimait son fils à l'adoration et n'eût voulu le contraindre en rien. Denise mettait les autres en gaieté, si bien que mademoiselle de Jouars devenait par l'exemple aussi étourdie qu'elle. M. de Sivray, à force de rire de leurs folies, en disait lui-même du matin au soir sans y prendre garde. Cette intimité était un dédommagement fort doux à la perte de ses espérances. Mademoiselle de Beauchamps mêlait aux airs évaporés quelque chose d'affectueux dont il se sentait fort pénétré, mais qui n'était pas sans danger pour lui. Les sentiments se donnent aisément le change les uns aux autres, et le cœur est souvent bien malade avant qu'on ait reconnu ses blessures.

Hélène s'inquiéta pour le repos de Sivray. Avec cette délicatesse scrupuleuse qui convient à l'amitié pure, elle en parla d'abord au marquis et non pas à sa cousine. Elle représenta que ces jeux tumultueux étaient prématurés; que l'étourderie de Denise n'en voyant pas le péril, mais qu'il était de trop bonne heure encore pour que les témoignages de son amitié n'eussent pas l'inconvénient grave d'inspirer de l'amour. Henri, plus effrayé à l'idée d'un changement dans ses relations avec Denise que de toute autre chose, répondit qu'il était maître de lui et qu'il tenait son cœur à deux mains. Hélène n'osa pas insister davantage, de peur que Sivray ne lui sût mauvais gré de s'alarmer de ce qui le rendait heureux, et depuis elle n'en reparla plus.

Un de ces petits événements, comme la vie en offre par centaines, vint éclairer le marquis sur ce qui se passait dans son âme. La douairière reçut une lettre du chevalier de Gent, qui demandait à lui faire sa cour en revenant de l'amirauté de Brest, où il avait eu commission du ministère. On répondit au chevalier par une invitation de s'arrêter à la Délivrande autant qu'il le voudrait. L'arrivée de ce quatrième personnage amena aussitôt une combinaison nouvelle dans les rapports qui existaient entre les trois autres. M. de Gent étant placé fort avant dans les bonnes grâces de mademoiselle de Beauchamps, ce fut à lui que s'adressèrent les sourires, les regards et les mots obligeants. Le chevalier répondait à la coquetterie par une galanterie ouverte sans ménagement ni dissimulation, selon les manières du temps. Lorsque la compagnie se divisait, Denise allait avec le chevalier et Hélène avec le marquis. D'un côté on riait aux éclats, on s'amusait, on ne tarissait pas; de l'autre on était distrait, préoccupé, on n'avait rien à se dire.

Le soir on faisait souvent de la musique; Denise avait de la voix; la guitare du chevalier jouait alors un grand rôle. On dansait des *loures* à caractère que M. de Gent avait apprises dans son séjour à Brest. Sivray voulait se persuader à lui-même qu'il trouvait à voir ces dames autant de plaisir que les autres spectateurs. Assis entre la marquise et Hélène, lorsque les passes bretonnes étaient exécutées comme il faut, il applaudissait et s'écriait souvent : « Ils sont charmants tous deux ! » Mais, à la fin de la journée, il sentait bien que les regards de Denise avaient oublié le chemin de ses yeux, qu'elle n'avait pas songé une fois à lui, et que tout allait vers le chevalier. Cependant il voulait tenir ferme dans son rôle d'ami, et repoussait la jalousie loin de son cœur avec indignation ; enfin il était dans toutes les conditions pour être fort malheureux.

La mode était alors d'avoir dans les jardins des pavillons et des kiosques où l'on prenait le frais pendant les chaleurs. Un jour du mois de juillet (c'était vingt-quatre heures avant le départ du chevalier, qui était appelé par le ministre de la marine), Sivray, rêvant à ses ennuis, se reposait dans un de ces pavillons dont le parc était fort garni. Il entendit venir dans une allée M. de Gent et Denise, qui se promenaient en tête-à-tête. Comme ils marchaient lentement, qu'ils parlaient haut et que le pavillon faisait une sorte de chambre sonore, il ne perdit rien de leur conversation :

« Je ne sais pas en effet, disait le chevalier, ce que vous feriez si vous étiez à ma place, mais voilà pour

sûr comment je ferais si j'étais à la vôtre. Je me dirais : De Gent est un excellent garçon ; il va partir demain ; nous n'avons plus le temps de baguenauder. Il est au désespoir de me quitter...

— Oui, répondit Denise ; cela se reconnaît à ses chansons

— Sur mon âme, je suis désespéré.

— D'aller rejoindre votre maîtresse à Paris ! Il n'y a pas de quoi, chevalier.

— Laissez-moi donc achever ma période. Où en étais-je ?

— Au désespoir.

— Fort bien : il est au désespoir de me quitter, diriez-vous. Afin d'adoucir sa peine, je vais donc, pour le dernier jour, lui apprendre que je ne suis pas éloignée de l'aimer un peu, que son départ va me rendre triste, et que je penserai à lui jusqu'à ce qu'il revienne, ce qui sera bientôt.

— Monsieur, une femme ne dit pas toujours ces choses-là, même quand elles sont vraies.

— Et à quoi me servirait qu'elles fussent vraies, si vous n'en disiez rien.

— Mais savez-vous que si nous nous aimions, nos badinages finiraient, et qu'il faudrait penser au mariage ?

— Je l'entends bien ainsi.

— Chevalier, interrompit la jeune fille, voici un bel arbre ; comment l'appelle-t-on ?

— C'est un tulipier d'Amérique.

— Les fleurs en sont jolies. Tâchez de m'en avoir une, et si vous vous cassez le cou, cela détournera la conversation. »

Le chevalier monta dans l'arbre, et rapporta une petite branche où étaient plusieurs fleurs.

« N'espérez pas m'échapper, reprit-il ; je ne vous laisserai pas en repos que vous ne m'ayez répondu.

— Mais je ne sais pas du tout si je vous aime, Monsieur, je n'y ai pas songé. Je prendrai jusqu'à demain pour m'assurer de mes sentiments ; et si, comme vous en paraissez persuadé, mon cœur parle en votre faveur, je vous donnerai cette fleur au moment de mon départ »

Le lendemain, vers midi, les dames étaient sur le perron du château, et regardaient M. de Gent, qui venait de monter à cheval. Il avait le frac bleu, les bottes à l'écuyère, le chapeau plat sur l'oreille droite. Il tourmenta un peu sa monture, avec le charlatanisme d'usage, tout en prenant les commissions pour Paris. Mademoiselle de Beauchamps était descendue sur la dernière marche du perron, et tenait à sa main sa petite branche de tulipier qu'elle faisait tourner avec des mines de coquetterie que M. de Sivray pouvait seul comprendre.

« N'avez-vous plus rien à me recommander ? dit le chevalier.

— Plus rien, répondit Nise.

— En ce cas, je vous dis adieu ; je pars, je m'éloigne.

— Adieu, chevalier, répétèrent les dames.

— Les chemins seront mauvais, reprit M. de Gent.

— A cheval, on ne craint rien.

— Il fera de l'orage.

— Bah ! le ciel est superbe.

— Allons ! je me mets en route.

— C'est cela. »

M. De Gent donna de l'éperon au cheval. Denise le crut parti ; mais il avait serré la bride et l'animal ne faisait que sauter sur place.

« Chevalier ! dit mademoiselle de Beauchamps, voulez-vous cette fleur pour mettre à votre boutonnière ?

— J'allais vous la demander. »

Le chevalier présenta son chapeau, dans lequel Denise jeta la branche de tulipier ; il fit ensuite un salut fort galant, et disparut comme l'éclair.

Pendant cette journée, mademoiselle de Beauchamps était maussade et rêveuse. Quand Hélène et Henri voulurent essayer de l'amuser, elle les reçut mal, de façon à leur faire entendre qu'ils ne sauraient remplacer ce qui lui manquait. Elle regardait Sivray avec un air de colère et de défi, en fredonnant obstinément les morceaux de guitare, ce dont la marquise elle-même ne put s'empêcher de sourire. Le soir, il ne vint personne de la ville. On ne disait mot, et on ne faisait aucun jeu. Denise, absorbée, travaillait au métier dans un coin, et chantait tout bas les loures de Bretagne. La marquise, après plusieurs tentatives inutiles pour l'arracher à cette occupation, finit par ouvrir un livre de piété qu'elle ne quitta plus. Hélène emmena Sivray dans les jardins, et lui tint compagnie jusqu'au souper. On se sépara plus tôt qu'à l'ordinaire pour en finir avec ce jour insupportable.

Il y a une grande différence, pour un amant dédaigné, entre savoir son malheur et le voir de ses yeux. Le marquis avait le courage et la raison nécessaires pour se guérir d'une passion dont il ne devait attendre que des peines ; mais, quand ses forces eussent été doublées, elles n'eussent point encore suffi à le préserver d'une rechute dans la position où il s'était jeté imprudemment. D'une part la compagnie de mademoiselle de Beauchamps avait rallumé les feux qu'il croyait éteints, et de l'autre la préférence accordée au chevalier et le spectacle de ses amours d'enfant lui avaient meurtri et affaibli le cœur.

Henri passa la nuit entière au milieu des furies, et roulant dans sa tête cent projets extrêmes et insenses. Tantôt il voulait demander ses chevaux et courir après son rival pour le tuer, tantôt il pensait à quitter la France et à prendre du service chez le

Turc, comme avait fait le comte de Bonneval. Dans d'autres moments, il voulait se faire sauter la crâne, et de ces trois folies, ce fut la dernière dont il approcha le plus; mais les jours suivants amenèrent des résolutions différentes. La tristesse de Denise augmenta visiblement; on reconnut bientôt qu'elle était blessée au cœur, et d'ailleurs elle n'en fit pas grand mystère, car en ce temps-là on ne s'amusait pas plus à cacher ses sentiments que ses actions.

L'idée que cette charmante créature pût être malheureuse était nouvelle pour Sivray. En songeant qu'elle allait souffrir des tourments dont il savait si bien l'amertume, il oublia aussitôt ses propres chagrins. Il eût donné tout au monde pour ramener la gaieté sur ce visage qu'il ne regardait plus qu'avec des remords, comme s'il eût été cause de l'accablement qui s'y peignait. La raison, impuissante jusqu'alors, reprit son empire dès que la générosité lui vint en aide; elle disait à Henri qu'il devait se résigner à voir un autre jouir du bonheur qui lui était refusé, puisque Denise ne pouvait être heureuse qu'à ce prix.

Hélène, que son esprit sage rendait particulièrement propre au rôle de confidente, apprit de la bouche de Denise que son amour pour le chevalier était devenu sérieux. Elle en instruisit Sivray, persuadée que cette nouvelle n'ajouterait pas à son mal. Elle savait qu'il existe dans le dévouement et l'abnégation de soi-même un plaisir qui paye de bien des sacrifices, et, Henri une fois lancé dans cette voie, elle ne doutait plus qu'il n'arrivât promptement à une guérison complète avec plus de sûreté que par tout autre chemin. On verra qu'elle devinait juste, par une lettre que le marquis écrivit au commandeur de Sivray, son oncle, qui était à Versailles.

« Monsieur le commandeur,

« Vous n'ignorez pas l'amitié tendre que je porte à mademoiselle de Beauchamps, et vous partagez vous-même le faible que nous avons tous pour cette aimable personne. J'ai toujours regretté que le ciel ne m'eût pas donné une sœur; mais je me console de cette privation en ayant pour Denise les sentiments d'un frère. Je vous prie donc, pour l'amour de moi, monsieur le commandeur, d'agir aujourd'hui comme si elle était votre nièce. Nous avons reçu à la Demeurande la visite du chevalier de Gent. Il a pris avec Denise des engagements de galanterie par lesquels on [illegible] comme lié; Denise en a le cœur entamé : je le vois à sa tristesse et à ses soupirs, et [illegible] le chevalier me semble un peu sot [illegible] que je voudrais [illegible] dû que [illegible] me dut son bonheur. De Gent [illegible] la disgrâce qui a tenu son père éloigné de la cour du feu roi nuira peut-être à sa fortune si on l'abandonne à lui-même, tandis qu'avec votre protection et celle de nos amis, il pourrait se relever. Je désirerais que vous fissiez entendre ceci aux parents du chevalier. Mademoiselle de Beauchamps a du bien, et vous savez que madame la marquise a le dessein de lui donner des diamants le jour de ces noces. Veuillez vous rendre chez la mère du chevalier et lui parler de cette proposition, comme de vous-même, comme si l'intérêt que vous prenez au sort de Denise vous eût suggéré cette idée. De Gent doit être en ce moment à Paris ou à Versailles, pour rendre compte au ministre de la marine d'une commission. Si vos offres sont agréées de sa mère, abordez la question avec lui-même sur-le-champ, sans lui donner le temps de se refroidir dans les plaisirs de la ville. J'attends votre réponse impatiemment, et suis avec respect, monsieur le commandeur, etc. »

Nous donnerons aussi la réponse de l'oncle.

« Mon cher neveu,

« Au reçu de ta lettre, j'ai demandé mon carrosse et je me suis rendu chez la comtesse de Gent. Je l'ai trouvée au coin du feu, en août! Elle avait un pouce de rouge sur son vieux visage, et tant de mouches, une si haute coiffure, et si poudrée, si pommadée, qu'il ne lui restait plus rien de naturel que le son de sa voix; ses petits chiens faisaient un tel vacarme qu'on ne s'entendait point. A la fin, lorsque je lui eus crié à l'oreille que je venais causer d'affaires, elle consentit à écarter cette meute pour un instant. Je lui ai dit sans ambages ni périphrases que j'avais pensé à marier son fils, mais elle m'a fermé tout de suite la bouche en assurant qu'elle lui avait elle-même trouvé une femme, que c'était un mariage arrangé de longue main, et qu'on attendait le chevalier pour signer le contrat. Je me suis étonné alors que [illegible] l'avait annoncé; à quoi elle a répondu qu'en effet il devait y être, mais qu'il s'était un peu amusé en route à faire la cour à une bourgeoise de Rouen. J'ai pris une mine sévère pour dire à la comtesse, en homme qui a son franc parler, que le chevalier était [illegible] de Beauchamps, qui est une enfant sans expérience, et que, s'il était mon neveu, je lui enseignerais, sous peine de perdre mon héritage, quels sont les devoirs d'un [illegible] fâcher, je m'apprêtais à tenir tête à la comtesse : point du tout; elle m'éclata de rire au nez, et de si [illegible] que je fusse un imbécile avec ma sévérité. Au milieu de [illegible] elle me déclara que le temps

était loin où M. de Montausier soupirait pour Julie, et me demanda si j'ignorais que madame de Maintenon était morte. Le sang me monta aux oreilles. Je lui répondis qu'elle le savait aussi bien que moi, et que nous étions d'âge tous à lui avoir fait nos baise-mains pendant tout son règne. Cette fois, elle cessa de rire et me dit que j'étais un impertinent ; je lui répondis qu'elle était une folle, et je sortis tout en colère. Voilà le beau résultat de mon ambassade. Nous vivons dans un chien de siècle, mon neveu, où les gens de cœur sont exposés à passer pour des sots, où l'on ne sait plus distinguer le bien et le mal, où l'on fait l'amour à la hâte comme des bêtes, sans aucune délicatesse et sans que les sentiments aient le temps d'y prendre part ! Mademoiselle de Beauchamps n'a rien de mieux à faire qu'à oublier ce chevalier, qui enjôle une fille dans chaque ville qu'il traverse. Si mademoiselle Denise te plaisait, mon neveu, j'en serais ravi ; je te dirais de l'épouser, et je te donnerais tout de suite cent mille livres et mes chevaux, qui sont superbes. Réfléchis un peu à cela. On dit qu'une flotte anglaise a paru devant Naples, que nous aurons la guerre au printemps ; ce sera peut-être un moment d'arrêt pour les mauvaises mœurs. Crois-moi, Henri, marie-toi, et demeure en province. Vis le plus éloigné que tu pourras de cette cour débauchée ; c'est le vœu de ton oncle. »

Sivray ne se tint pas pour battu. Il prit des chevaux de poste et courut à Rouen pour faire lui-même au chevalier des remontrances amicales. Il le rencontra sur le cours, cherchant de tous ses yeux la femme d'un procureur.

« Je suis fâché de vous interrompre, dit-il, mais je viens vous parler d'une affaire plus grave et plus ancienne en date que celle-ci.

— Oui, répondit de Gent, il s'agit de mademoiselle de Beauchamps. Je suis désolé qu'elle ait pris mes paroles au sérieux ; je me suis comporté en étourdi sans savoir ce que je faisais, car je vais à Paris pour me marier. Ce n'est pas que j'aime la femme qu'on me destine, je ne la connais point, et je gage bien qu'elle n'a pas la moitié des agréments de mademoiselle Denise.

— Eh bien ! chevalier, il ne faut pas l'épouser. Quoi que vous en disiez, on ne séduit pas une jeune fille sans savoir ce qu'on fait. Vous étiez donc fort amoureux de mademoiselle de Beauchamps, puisque vous avez oublié auprès d'elle vos projets de mariage.

— Assurément, et je ne suis pas certain de ne pas l'aimer encore un peu ; mais la force des choses m'éloigne d'elle.

— Je ne vois pas cela.

— Ce seraient de beaux cris dans ma famille !

— On se bouche les oreilles.

— Il y a six mois que mes parents se démènent pour me trouver un parti.

— Vous le refuserez, chevalier.

— Non pas ; vous en parlez à votre aise ; quinze milles livres de rente !

— Mademoiselle de Beauchamps en a autant.

— Et M. de Maurepas, qui me fera donner à cette condition un vaisseau à commander ?

— Je vous ferai avoir un vaisseau sans M. de Maurepas.

— Je me brouillerais avec toute la terre.

— Excepté avec votre conscience.

— Ma conscience et moi nous sommes trop bons amis pour nous fâcher.

— Chevalier, on doit cependant faire son devoir, ou se résigner à passer pour un malhonnête homme.

— Tout beau ! monsieur ; si vous m'avez cherché pour jouer la comédie du mariage forcé, je vous déclare qu'elle ne finira point comme celle de Molière.

— Je vous ai dit ce que je pensais de votre conduite, je n'ai plus rien à ajouter.

— Et moi, monsieur, je trouve mauvais ce que vous pensez et ce que vous dites ; je vous le passe à cause de notre amitié, mais n'y revenez plus.

— Tout ce que je puis vous promettre, c'est de parler de vous le moins que je pourrai, mais ce ne sera jamais favorablement ; quant à notre amitié, je vous avertis qu'elle est rompue.

— Comme il vous plaira, marquis, je vous baise les mains ; tirez de votre côté, et laissez-moi aller du mien. »

On voit que Sivray usait de trop de franchise pour être habile dans une négociation comme celle qu'il venait d'entreprendre. Il ne regretta pas d'avoir échoué, en songeant que, selon ses idées, le chevalier n'était pas un mari digne de mademoiselle de Beauchamps ; mais il revint à la Délivrande, fort en peine de la mauvaise nouvelle qu'il fallait apprendre à Denise et du chagrin qu'elle aurait en apprenant le mariage de M. de Gent. Il chargea Hélène d'employer les ménagements qu'il fallait, et lui rendit un compte exact de tout ce qu'il avait entrepris pour le service de mademoiselle de Beauchamps. Hélène, touchée sans doute des procédés du marquis, présenta la chose à sa cousine sous le jour le plus brillant, de façon à mettre en relief la délicatesse de Sivray, et le lecteur saura plus tard qu'en agissant ainsi, elle n'était pas moins généreuse que celui dont elle vantait le mérite. Mais la blessure de Denise était trop forte pour lui permettre de remarquer le reste ; elle fut bien plus sensible à l'abandon du chevalier qu'au dévouement du marquis ; elle tomba dans la mélancolie, ce qui acheva de mettre ses amis au désespoir.

Cependant, au bout d'un mois, on n'entendait point encore parler du mariage du chevalier. On sut,

par une lettre du commandeur de Sivray, que ce mariage était une fable, et que la comtesse avait donné cette réponse pour couper court à une proposition qui ne lui convenait pas. Elle en avait prévenu son fils, qui avait parlé de même. Leur ambition visait beaucoup plus haut qu'on ne croyait, et le commandeur ajoutait qu'ils parviendraient vraisemblablement à leur but, puisqu'ils ne craignaient pas d'employer le mensonge.

Il n'est pas rare de voir les personnes légères avoir une énergie et un empire sur elles-mêmes dont leur légèreté fait en partie les frais. Après quelques jours passés dans la tristesse, Denise s'ennuya tout à coup dans son rôle d'héroïne abandonnée. Elle en plaisanta la première un soir, et passa aux rires par un accès subit et inattendu. Sivray, charmé de cette crise favorable, lui proposa d'organiser secrètement un ballet pour la fête de la marquise, qui tombait le jour de la Sainte-Rosalie de septembre. Elle accepta gaiement, en disant à Henri qu'il noierait ses ennuis dans le repas, tandis qu'elle secouerait les siens à la danse. On prépara des quadrilles représentant les quatre parties du monde, on courut chez les voisins pour compléter les entrées du ballet, on fit venir à la hâte des étoffes de Paris, les couturières de Caen jouèrent de l'aiguille nuit et jour pendant une semaine entière.

Il paraît que la fête fut belle, car il existe encore par là des gens qui se souviennent d'en avoir ouï parler à leurs grand'-mères. Le quadrille des orientaux, qui était mené par le marquis, était le plus riche et le plus éclatant; celui des bergères de Suisse, conduit par Denise, fut le plus joli. Hélène était aussi fort belle dans le costume des femmes du Pérou, avec des plumes, des colliers et des bracelets; les Éthiopiens étaient moins agréables pour les yeux, à cause de leurs peaux noires, mais ils divertirent les assistants par des danses grotesques. Le souper fut bruyant et animé par une franche gaieté de bonne compagnie, malgré le provincial qui dominait dans l'assemblée; on porta des santés de toutes sortes, et la vieille marquise retrouva pour la circonstance le ton aimable, quoique imposant, de l'ancienne cour.

M. de Sivray, voyant Denise consolée de ses disgrâces, et toute au plaisir, ne put se défendre de reprendre un peu d'espoir, et par conséquent beaucoup d'amour. Il lui en parla au milieu des danses. Mademoiselle de Beauchamps répondit qu'il ne fallait point se fier à sa mine, et que son chagrin amoureux pouvait bien se travestir en folie pour les quadrilles, mais non céder la place à un nouvel attachement.

« Pourtant, ajouta Denise, je n'oublierai pas ce que vous avez fait pour moi. J'y penserai à loisir quand je vais être seule. Qui peut savoir ce que le temps amènera?

— Ne vous engagez à rien, dit Hélène avec sévérité. Craignez de donner à Henri des espérances trompeuses. Il y a des cœurs chez qui l'amour est un sentiment équitable, mais le vôtre n'est pas de ceux-là. »

Deux jours après les fêtes, mademoiselle de Beauchamps partit pour son petit château de Villers. Si-

vray la conduisit jusqu'à la ville, et revint ensuite à la Bellevrande avec un visage si sombre et si accablé qu'Hélène en fut émue. Elle s'efforça de lui rendre un peu de courage en disant que, parmi tant de fluc-

tuations diverses dans l'âme de sa voisine, il en viendrait peut-être enfin une plus favorable que les autres.

Le marquis secoua la tête tristement; mais, en rentrant dans sa chambre, il trouva sur une table la ceinture que Denise avait portée dans son costume de bergère suisse. Il baisa cent fois ce morceau de ruban avant de le placer sur son cœur, comme font les amoureux, et il reparut avec l'air le plus satisfait du monde.

Pendant ce temps-là, mademoiselle de Beauchamps roulait dans son carrosse sur le chemin du Bocage, et cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses pensées, ce qui était pour elle une chose difficile. La raison lui disait assez clairement que son chevalier était un infidèle, et que la justice voulait que le dévouement de Sivray fût récompensé. Elle se sentit honteuse de ne pouvoir obéir qu'à demi à la raison et point du tout à la justice; mais l'amour ne cède pas à des arguments, et Denise reconnut qu'elle faisait comme les poëtes sans génie, qui appellent en vain leur muse, et qui ne trouvent point de rimes sur le sujet le plus digne de les inspirer. Elle ne voulut pas se fatiguer plus longtemps l'esprit, et se remit gaiement à songer à des bagatelles.

Sivray, après avoir bien porté la ceinture de bergère, eut le cœur plein de poisons amoureux, et résolut d'écrire à mademoiselle de Beauchamps. Comme c'était pour lui une affaire d'Etat que de tenir une plume et de peindre son martyre, il choisit un jour où le château était fort calme, à cause de la pluie qui empêchait les visites. Il prétexta un mal de tête, et se retira dans son appartement. Sa lettre n'était pas fort avancée, quand Hélène l'envoya prier de venir chez elle. Il remarqua, en abordant mademoiselle de Jouars, qu'elle avait un maintien composé, et que son regard et sa physionomie offraient quelque chose d'énergique et de passionné qu'elle déguisait sous les apparences d'une froideur solennelle.

— Monsieur, dit-elle, je suppose que vous vous enfermez pour écrire à ma cousine. La ceinture que vous avez trouvée sur votre table vous a rendu vos espérances et votre folie. Il m'en coûte de vous les enlever, mais je dois le faire. Je suis coupable envers vous, Henri. Cette ceinture m'avait été donnée par Nise; c'est moi qui l'ai déposée dans votre appartement. Vous étiez revenu de la ville avec un air si malheureux, que vos souffrances m'ont navrée; j'ai commis une faute en vous trompant, et je vous en demande pardon.

— Vous n'avez pas commis une faute, répondit Sivray. J'apprends avec douleur que mon espoir est déçu, mais au moins je découvre en même temps tout ce qu'il y a de compassion pour moi et de véritable [illegible] et [illegible] à mes maux. »

En parlant ainsi, le marquis pressait les mains d'Hélène; mais elle les retira doucement, et reprit avec plus de gravité qu'auparavant :

« Quoi que vous en disiez, je me reproche de vous avoir jeté dans l'égarement. C'est un crime que de se jouer d'un cœur comme le vôtre. Je veux essayer de réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, le tort que je vous ai fait. Voici une lettre que je viens d'écrire à Denise. Portez-lui cela vous-même. Prenez-en lecture ensemble, et si elle ne se rend pas à mes prières et à l'amour dont vous lui avez donné tant de preuves, c'est que le ciel l'a faite invulnérable pour vous, et il faudra vous guérir.

— Eh bien! je me guérirai, je vous le promets, et je serai tout entier désormais à cette amitié que vos vertus finiront par élever au-dessus de l'amour.

— Ne vous exaltez pas mal à propos, reprit Hélène d'un ton glacé. Je sais ce que c'est que l'amour. Tous les soins de l'amitié ne sauraient consoler des peines qu'il nous fait endurer. Partez sans délai pour Villers, et puissiez-vous réussir dans cette tentative!»

Au bout d'une heure, Sivray courait au galop par les traverses. Il arriva comme la nuit tombait, et trouva Denise au coin du feu, entourée de livres, de dessins et de tapisseries, quittant et reprenant son crayon et son aiguille sans rien achever, selon son habitude. Elle connaissait assez Henri pour penser qu'il ne serait point venu dans l'intention de l'importuner de sa passion, et supposa, en le voyant, qu'il lui faisait une visite d'ami et de voisin. Elle l'accueillit donc avec son humeur gracieuse et folâtre, en disant que c'était bien à lui de la venir aider à passer le temps, et qu'ils s'allaient régaler ensemble de causer longuement. Elle montra ses dessins, consulta le marquis sur une coiffe en carillon de la dernière mode et qui lui allait à ravir. Elle ne savait pas s'il fallait y ajouter un pompon de rubans ou un bout de dentelles. La tragédie d'*Adélaïde*, de Voltaire, venait de paraître; elle voulait savoir si Henri serait de son avis: elle la trouvait plus belle que *Zaïre*. Denise paraissait si franchement contente, sa vivacité était si aimable, que l'infortuné Sivray maudissait intérieurement son sérieux et son amour qui l'empêchaient de jouir comme il l'aurait dû de tant de gentillesse. Il sentait quelque envie de jeter la lettre au feu pour s'amuser de la tragédie, des dentelles, des dessins et de la coiffe en carillon; mais il n'y tint pas longtemps, et au bout d'un moment, les grâces de mademoiselle de Beauchamps lui troublèrent si fort le cœur qu'il déclara l'objet de sa visite.

« Une lettre d'Hélène! s'écria Denise, c'est une chose rare. Donnez-la vite.

— Mais, reprit Sivray, ce n'est pas une lettre pour rire. Il s'agit d'affaires importantes, et l'intention d'Hélène est que j'en prenne lecture avec vous.

— Rompez donc le cachet et lisez à haute voix.

— Rompez et lisez vous-même, » dit le marquis, en offrant la lettre d'une main tremblante.

Denise déploya le papier et lut ce qui suit :

« Mes chers amis, je vous ai cent fois reproché vos défauts et vos erreurs : à Nise, sa légèreté, son injustice pour le seul homme qui soit digne d'elle ; à Henri, sa faiblesse et son fol attachement pour une charmante fille qui ne l'aime pas ; mais je ne vous ai jamais dit mes travers. Apprenez que je suis plus folle que vous deux ensemble. J'aime M. de Sivray.

« Moi que vous croyez si maîtresse de mes passions, je n'ai pas eu de force contre l'amour ! Ah ! ma chère Nise, que ne puis-je te céder la tendresse extrême que je ressens pour lui ou t'enlever celle que tu lui as inspirée ! Nous serions heureux tous trois. Mais il est temps que cette situation cruelle ait une fin. Lorsque vous lirez ceci, je serai partie pour Saint-Louis de Rouen, où j'ai résolu de prendre le voile. Nise comprendra par la grandeur de mon sacrifice ce que vaut le cœur qu'elle a dédaigné jusqu'aujourd'hui. Elle se laissera émouvoir enfin. L'amour lui viendra, et je n'aurai pas la douleur d'apprendre au fond de ma cellule que ma renonciation est inutile. Vous savez par expérience où aboutissent ces liaisons fondées sur des jeux d'esprit et des enfantillages. Un rien les forme et un rien les brise. Denise a payé une dette honnête aux défauts de notre sexe ; elle doit à présent montrer qu'elle en a aussi les vertus. Elle donnera sa main à M. de Sivray pour l'amour de moi ; plus tard, elle comprendra qu'elle a bien fait, et me remerciera de l'y avoir engagée. Adieu, mes chers amis, votre union est mon vœu le plus ardent. Je puis être encore heureuse en apprenant qu'il s'est accompli. »

— Cela ne sera pas, s'écria Denise impétueusement. Il ne sera pas dit que j'aurai fait le malheur des deux personnes que j'aime le plus au monde. C'est à vous de nous sauver, Henri. C'est vous qui avez une âme à être touchée d'un aussi beau sacrifice, c'est vous qui aimerez Hélène par devoir d'abord, et ensuite naturellement. Puisque mon lâche [illegible] de son sexe ? Ne souffrez pas qu'elle soit ma victime et la vôtre. Montez à cheval, courez, volez sans perdre une minute ; [illegible] qu'elle ; [illegible] qu'on pourra faire. »

Sivray était fort ému par la lecture de ce billet. Il avait cette sensibilité que donnent les souffrances. Il se rappelait [illegible] le devoir moral [illegible] de défauts et de tourments [illegible] Les paroles de Denise [illegible] trouble où étaient ses idées, il ne sentit d'abord que la nécessité d'arrêter Hélène dans l'exécution de son projet. Il courut à son cheval et partit à franc étrier pour Rouen.

Mademoiselle de Jouars avait environ trente lieues à parcourir pour gagner le couvent de Saint-Louis. Elle avait pris congé de la marquise douairière aussitôt après le départ de Sivray, et avait fait diligence afin de passer la Seine à Honfleur avant la nuit ; mais la pluie avait gâté les routes. Un de ses chevaux se déferra. Il fallut emprunter une cariole dans un village, où on lui conseilla de se laisser mener à travers les champs pour abréger de quelques lieues. Son guide s'égara ; il était près de minuit quand elle atteignit Honfleur. Sivray, ayant suivi le droit chemin, avait été plus vite qu'elle. Il parcourait déjà les auberges de la ville et découvrit bientôt la fugitive. Hélène entendit sa voix dans les escaliers de l'hôtel et courut au-devant de lui ; elle apprit par un regard tout ce qui s'était passé dans son âme. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

S'il y a quelque douceur à sacrifier son bonheur à celui d'une personne aimée, il est encore plus doux d'être arrêtée et de recevoir la récompense du sacrifice comme s'il eût été consommé. Hélène, sachant bien à quel homme elle avait affaire, prévoyait peut-être au fond ce qui allait arriver, tout en se dévouant avec courage. La surprise, la joie, et par-dessus tout l'amour qui éclatait enfin après un long silence, l'émotion vive où était le marquis, l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre, et qui est un danger de plus dans certains moments où la défiance est nécessaire aux femmes, le sang, la nature et la jeunesse parlent haut et vous entraînent bien loin pour peu que la raison s'écarte devant les passions, tout cela les plongea dans une ivresse subite et terrible d'où ils ne sortirent que pour reconnaître qu'ils étaient devenus amants.

Le lendemain, mademoiselle de Jouars et M. de Sivray s'assirent côte à côte dans un carrosse, et ils se rendirent à la Délivrande. Au sortir d'une entrevue qu'il eut avec sa mère, le marquis envoya des exprès [illegible] de son mariage avec mademoiselle de Jouars. Denise, qui fut avertie la première, accourut bien vite [illegible] tifs de la noce.

[illegible] rien ne l'obligeait à s'opposer à la retraite d'Hélène. Nous ne savons pas ce qu'il avait dans l'âme, et [illegible]

mieux que personne, le crut réellement épris d'Hélène et se félicitait du bonheur et du repos qu'ils allaient goûter tous trois. Cependant, peu de jours avant l'époque fixée pour le mariage, Hélène prétexta des affaires d'intérêt et se fit conduire à Jouars, où elle était sous bonne garde, lorsque Sivray reçut ce billet laconique :

« Vous seriez assez fou pour m'épouser étant amoureux d'une autre, si je vous laissais faire ; mais heureusement que je vois clair dans votre cœur. Adieu, je quitte sans regret ce monde détestable. »

On peut s'en rapporter au coup d'œil d'une femme et surtout d'une amante. Hélène avait deviné la vérité, car le marquis n'essaya pas cette fois de courir

après elle ni de l'arracher au couvent. La guerre venait d'éclater. Le prince de Conti avait le commandement des troupes. Sivray laissa les bonnes gens de province disserter à leur aise sur la rupture de son mariage ; il courut se mettre à la tête de son régiment, et Denise se retira dans son château de Villers.

Mademoiselle de Beauchamps n'avait d'autre parent qu'un vieux cousin fort éloigné qui était évêque de Bayeux, et encore elle ne le connaissait que de nom. Un jour, en allant à son évêché, ce prélat, qui était un excellent homme, passa près de Villers et fit demander à sa cousine si elle voulait le recevoir. Denise lui donna l'hospitalité avec beaucoup de grâces et de savoir vivre. M. de Bayeux se prit d'amitié pour cette aimable fille, quoique la visite fût un peu de cérémonie entre une châtelaine de dix-neuf ans et un homme d'église. Le prélat avait de la conversation. Le soir, lorsqu'on eut soupé, il parla fort longuement sur les gens qu'il avait vus du temps de l'ancienne cour. Il avait connu M. de Beauchamps, le grand-père de sa cousine, et en cita des anecdotes qui amusèrent Denise et captivèrent de plus en plus son intérêt. Il raconta beaucoup aussi sur la famille des Sivray, qui avaient tous été de ses amis. L'honneur, la loyauté, l'amour du beau étaient, disait-il, héréditaires dans cette maison-là. Ils devaient y être encore dans la personne du jeune marquis, et si on n'y prenait pas garde, c'était sans doute à cause de la perversité du siècle, où le mal était à la mode. Le bonhomme parla d'un certain major de Sivray dont il y avait cent traits de courage.

Ce major de Sivray avait défendu Sainte-Brigitte avec une poignée de soldats contre une armée. Après quinze jours de siége, la place n'étant plus qu'un tas de pierres, il tenait encore. Les ennemis arrivèrent enfin à vingt pas de lui et le trouvèrent avec le reste de ses gens, tous blessés, se pressant autour d'un baril de poudre pour se faire sauter plutôt que de rendre les armes. On leur cria qu'on leur permettait de se retirer les bagues sauves. Ils s'en allèrent se portant les uns les autres sur des brancards au milieu des *vivat* de leurs ennemis. On raconta cela de travers à M. de Catinat. Le maréchal dit seulement sur son rapport au roi que la place avait été forcée de capituler. Le major ne fut point récompensé. Il demanda si on l'avait desservi. On lui répondit en le mettant à la queue de l'armée. Il quitta son rang et prit le mousquet comme simple volontaire. A Casal, il fait un général ennemi prisonnier et l'amène au maréchal, qui l'embrasse et lui promet de lui rendre les bonnes grâces du roi. De retour à Versailles, on le reçoit mal. Les ministres lui tournent le dos. Il se retira chez son frère à la Délivrande ; on le remplaça

sans qu'il eût donné sa démission, et le prix de son emploi ne lui fut pas remboursé. Il ne réclama rien. Les ministres, aussi honteux qu'irrités de sa patience, l'envoyèrent en prison. Il y resta sans se plaindre. Au bout de six ans, le duc d'Enghien, passant à Ham, vit des prisonniers et se fit raconter par hasard l'histoire du major. Il la porta toute chaude au roi, qui envoya quarante mille livres à Sivray avec un brevet de colonel pour former un nouveau régiment de dragons. Le prince Eugène était aux frontières; Sivray y court. L'armée française est battue; il se jette dans Landrecies avec les débris de son régiment et se défend comme un lion. L'ennemi le connaissait. On lui fait des offres brillantes, en le menaçant, s'il les refuse, de ne point lui accorder de quartier. Il répond qu'il a trop souvent regretté de ne s'être pas fait sauter à Sainte-Brigitte pour manquer l'occasion à Landrecies, et en effet il mit le feu aux poudres. On ne retrouva point de vestiges de son corps.

— Le bruit a couru, ajouta M. de Bayeux, que le

(Denise resta longtemps à réfléchir dans sa chambre, pour la première fois son imagination se complaît dans des pensées sérieuses.)

major cachait au fond de son cœur un amour malheureux, et que pour cette raison il tenait moins qu'un autre à la vie; mais ce sont de ces propos qu'on fait pour diminuer le mérite des belles actions. Il est à ma connaissance que M. de Sivray avait beaucoup aimé une demoiselle de grande maison dont on lui avait refusé la main, mais il s'était guéri de cette faiblesse. La demoiselle s'était mariée; il l'avait revue souvent et avait conservé avec elle des rapports d'amitié. Tout le monde a pu remarquer en lui un calme et une liberté d'esprit qui n'annonçaient nullement une âme tourmentée. Cependant le cœur des hommes est si plein de secrets que je n'oserais jurer de rien. Le major n'avait pas seulement du courage, il était sensible et passionné. La personne qu'il a aimée en sait peut-être plus que moi là-dessus. Je la plaindrais d'être la cause innocente de la mort d'un tel homme.

M. de Bayeux raconta encore d'autres histoires chevaleresques sur le major de Sivray. Sa figure s'animait, et les nobles sentiments de son héros se peignaient sur ses traits vénérables. Quand M. Bayeux se fut retiré dans sa chambre, Denise resta longtemps à réfléchir sur ce qu'elle venait d'entendre. Pour la première fois, son imagination se complut dans les pensées sérieuses. Pendant le récit du bon prélat, où le nom de Sivray était revenu souvent, elle avait prêté au héros de l'histoire la figure et le caractère du dernier rejeton de cette famille. Lorsque l'évêque avait parlé d'un amour secret auquel on attribuait la mort du major, Denise songea que, si le noble marquis venait à exposer sa vie, ce pourrait bien être

pour un motif semblable, sans que le public en sût rien, et elle s'avoua, non sans un peu de honte et de regret, qu'elle en avait fait assez pour le réduire à cette extrémité. Les sacrifices et la noble conduite de Sivray lui revinrent en mémoire : quel personnage de roman avait jamais approché de lui? Denise était troublée ; les peines qu'elle avait causées lui donnèrent pour la première fois un souci réel. Pendant la nuit, son esprit lui représenta vingt fois l'infortuné cherchant la mort au milieu des rangs ennemis et laissant le vulgaire mettre sur le compte d'un courage insensé les effets de son désespoir. Denise pensait aussi à la rupture du mariage avec mademoiselle de Jouars. Combien il fallait que l'amour de Sivray fût grand pour qu'il eût consenti à être injuste envers Hélène, lui qui avait tant de pitié pour les maux des autres ! Le plus beau triomphe de Denise n'était-il pas d'avoir pu rendre cruel le plus sensible des hommes? Elle en éprouvait une joie dont elle était confuse, mais que sa vanité satisfaite ne lui laissa pas surmonter un seul instant. Il s'en faut bien que ce sentiment soit généreux et louable ; mais le cœur des femmes est fait ainsi, et c'est précisément ce manque de générosité qui fait leur puissance et notre faiblesse.

Nous n'affirmerons pas encore que Denise éprouvât de l'amour pour Sivray, cependant il est certain qu'elle pensait à lui d'une façon nouvelle au milieu d'émotions vives et délicieuses, qu'elle le berça jusqu'au jour dans son imagination, et que les larmes vinrent au bord de ses paupières à l'idée qu'elle allait peut-être causer la mort du seul homme qui l'eût vraiment aimée.

Le lendemain, M. de Bayeux venait de partir pour son diocèse, lorsqu'un exprès de la marquise douairière apporta une lettre au château de Villers. Madame de Sivray n'était pas tellement à sa dévotion qu'elle n'eût deviné l'amour et les chagrins de son fils. Elle disait à sa filleule qu'elle s'ennuyait dans la solitude, et qu'en l'absence de Henri elle souhaitait d'avoir près d'elle les personnes qu'il aimait le plus. Il régnait dans sa lettre un ton de tristesse et d'inquiétude qui acheva d'effrayer Denise en lui apprenant qu'elle n'était pas la seule à craindre une catastrophe. Mademoiselle de Bayeux demanda ses chevaux et se rendit en toute hâte à la Délivrande. La marquise était venue à pied au-devant d'elle jusqu'au bout de l'avenue du château. Lorsque Denise aperçut la vénérable dame appuyée d'une main sur une de ses femmes et de l'autre sur sa canne, elle fit arrêter et sauta en bas de son carrosse pour se jeter dans les bras de sa marraine.

« J'espère, dit-elle, que vous n'avez pas de mauvaises nouvelles à m'apprendre.

— Je n'en ai point de bonnes, répondit la marquise. Mon fils a dans le cœur quelque serpent qui le ronge et dont il ne m'a pas parlé. Vous devez savoir ce que c'est, et vous allez sans doute me le dire. J'ai toujours laissé mon fils à lui-même, parce que j'ai confiance dans sa raison et son courage ; mais il est clair que des événements que j'ignore l'ont mis à une grande épreuve. Il s'est passé entre Hélène, vous et lui, quelque chose qu'on m'a caché. L'autorité que mon âge me donne sur vous ne va pas jusqu'à disposer de votre personne ; mais si je dois trembler pour les jours de mon fils, s'il est malheureux et s'il a besoin de consolations, il faut que je le sache. Parlez, ma chère fille, et ne me taisez rien. Ne craignez pas de m'affliger. Il faut tout me dire. »

Denise était sincère et respectait trop la marquise pour oser mentir. Elle raconta ce que le lecteur connaît jusqu'au départ pour l'armée. Elle avoua qu'elle avait fait tous ses efforts pour répondre à l'amour de Sivray comme il le méritait, mais qu'elle n'avait pu forcer ses sentiments. De la disposition nouvelle où elle était depuis la veille, elle n'osa en parler encore, et garda le silence là-dessus. Elle se reprochait intérieurement de déchirer le cœur de la marquise, de lui donner des inquiétudes qui pouvaient lui porter un coup funeste à cause de son grand âge et de sa santé chancelante, et pourtant elle n'osait rendre l'espoir à cette mère dont elle voyait les larmes. L'aveu de son injustice et de son insensibilité ne lui avait rien coûté ; mais à l'idée de mettre au jour le dernier pli de son cœur et de réparer le mal qu'elle venait de faire, la honte lui serrait la gorge et arrêtait la parole sur ses lèvres.

La marquise avait écouté le récit sans l'interrompre. Elle n'adressa pas un reproche à sa filleule, et regardant le ciel avec la résignation d'une âme dévote, elle s'écria :

« Il n'est que trop certain, mon Dieu! que vous m'allez ôter mon fils !

— Vous pensez donc, demanda Denise, qu'il s'exposera au danger dans le dessein de se faire tuer? »

La vieille dame tira de sa poche une lettre où son fils lui disait que, si elle venait à apprendre qu'il fût resté sur le champ de bataille, elle ne devait pas s'en affliger, puisqu'elle était femme et mère de bons officiers dévoués au roi ; qu'il avait toujours désiré finir comme le maréchal de Turenne, et que la vie n'avait rien d'assez regrettable pour qu'on dût craindre de la perdre glorieusement. Denise gardait le silence : mille sentiments divers se combattaient dans son cœur. Elle s'accusait d'avoir fait le malheur de ceux qu'elle aimait. Elle voyait son amie d'enfance abandonnant le monde et s'enfermant à cause d'elle dans un cloître, Sivray cherchant la mort et la trouvant sans peine devant le canon de l'ennemi, les derniers jours de sa bienfaitrice empoisonnés et abrégés : tout cela parce qu'elle n'avait point répondu à une passion assez belle pour qu'elle ne dût jamais

songer à en inspirer une semblable. La pitié, l'impatience et l'attendrissement se succédaient dans son âme, et, au milieu de ces agitations, l'amour gagnait à chaque pas un peu de terrain.

Cependant le silence ne fut point rompu. On rentra au château sans se dire une parole. Mademoiselle de Beauchamps tenait ses yeux baissés devant la marquise, comme une coupable en face de son juge. Pendant la soirée entière, la vieille dame demeura en prières, et des larmes tombaient sur son livre d'oraisons. A dix heures, la marquise se leva pour prendre un bougeoir et se retirer; mais elle s'arrêta devant la jeune fille, et la regardant avec une expression indéfinissable où la tendresse dominait encore par-dessus le reproche et la douleur, elle lui dit :

« Nous allons donc le laisser mourir?

— Non! s'écria Denise en se jetant aux pieds de sa marraine; non, il ne mourra pas. Je serai votre fille. »

Aussitôt la scène changea. On tira les sonnettes à grand bruit; une activité incroyable succéda au calme qui régnait dans le château. La marquise écrivait à son fils, tandis que mademoiselle de Beauchamps donnait des ordres. On appela un valet sûr et fidèle à qui on fit de longues instructions pour le voyage. Lorsqu'il fut prêt à partir, la mère écrivait encore, mais Denise comptait les minutes et sentait le prix du temps. Elle interrompit la lettre et traça elle-même ces mots, qui en disaient assez : « Revenez vite, je vous aime. Songez que l'amour m'est venu bien tard et qu'il lui reste à peine assez de jours pour nous donner autant de bonheur qu'il vous a causé de souffrances. »

Une fois cette révolution opérée dans les sentiments de mademoiselle de Beauchamps, il semble que son histoire soit finie, et le lecteur est sans doute pressé d'en connaître le dénoûment; aussi nous le lui dirons le plus rapidement qu'il sera possible. Le valet de la marquise avait ordre de chercher Sivray partout où il serait, fallût-il, pour le voir, pénétrer jusque sur le champ de bataille. Cet homme arriva au camp le matin même d'un engagement. Le marquis avait été envoyé en reconnaissance par le prince de Conti. On sut par son compagnon de tente qu'il était parti accablé de pressentiments funestes. Il avait dit, en montant à cheval, que la première balle de l'ennemi serait pour lui. En effet, il tomba dans une embuscade, à cinquante pas des lignes; il reçut un coup de feu au milieu de la poitrine. On le rapporta mourant; il paraît qu'il reconnut à côté de son lit le domestique de sa mère, et peut-être eut-il quelque idée de ce qui amenait ce messager, car il répéta plusieurs fois qu'il était trop tard. Au bout d'une heure il expira sans avoir su le contenu de la lettre, qui fut rendue à la marquise avec le cachet intact.

Denise quitta la Délivrande peu de jours après l'arrivée de cette nouvelle, parce qu'elle reconnut que sa présence augmentait la douleur de madame de Sivray. Sans le secours de la dévotion, la marquise n'eût pas résisté à ce coup fatal; mais sa grande foi la soutint. Elle offrit ses chagrins à Dieu, et trouva quelque soulagement à employer ses biens en œuvres pieuses. Elle fonda un hospice et donna beaucoup aux églises. Elle vécut encore près de dix ans.

Hélène prit le voile un an après son entrée à Saint-Louis. Quant à mademoiselle de Beauchamps, elle demeura trois mois enfermée dans son château de Villers. Au bout de ce temps, elle se consola et fit bien, puisqu'elle vécut fort heureuse par la suite. Elle n'avait pas encore vingt ans lorsqu'elle épousa un bon gentilhomme normand, à qui elle imposa la condition d'aller habiter Paris. Elle y alla, en effet, et y tint son rang dans la bonne compagnie, à cause de ses grâces et de son esprit. Les bruits du monde lui ont donné au plus deux ou trois amants, ce qui n'est pas trop pour un siècle de galanterie. Elle fut des réunions de madame Geoffrin, où elle philosopha comme les autres habitués du lieu. Elle mourut en esprit fort, et vivement regrettée de ses amis.

M. [illegible] MUSSET.

LES TROIS BOUQUETS.

Non loin du corridor sombre qui conduit sur la scène du Théâtre-Français, derrière un énorme pilier, se cachait dans la pierre, comme la violette se cache sous la feuille, la boutique, ou pour mieux dire le parterre de madame Prévost. Parterre éternel, celui-là; il ne redoute ni le froid de l'hiver, ni l'ardent soleil de l'été, ni la poussière, ni l'orage. Un printemps perpétuel habite ce massif pilier. A cette ombre protectrice se plaisent, plus qu'en tout autre lieu, les roses de toutes les saisons, les pâles violettes, la modeste anémone, le superbe camélia, l'œillet odorant, le dahlia devenu vulgaire ; sur ses quatre pieds carrés, la Flore parisienne verse chaque matin les trésors de sa corbeille, depuis la fleur de l'oranger qui pare le front des reines, jusqu'à la simple marguerite.

La jeune femme ne passait jamais devant cet humble parterre sans se souvenir en soupirant de la première fleur qu'elle avait mise à son corsage. Là venait butiner chaque jour toutes les passions timides de Paris. Cette boutique de madame Prévost renfermait des idylles toutes faites, de molles élégies, des poésies parlantes ; on y trouvait écrits, à toute heure, dans le calice embaumé des fleurs, les seuls billets doux qu'une femme accepte toujours, même en présence de son mari. Au besoin, vous auriez trouvé chez madame Prévost la langue universelle tant cherchée par les philosophes...

Un jour, je vis entrer dans la boutique un grand homme de quarante ans à peu près, haut en couleur, dandy manqué, qui, pour être un dandy, avait été obligé de revenir sur ses pas, si bien qu'il portait gauchement ses cheveux, ses gants et sa canne; du reste, assez beau pour un Parisien de province qu'il était.

« Vous porterez, dit-il sans saluer, un bouquet à madame du Melcy, rue... et hôtel... »

En même temps il jetait brusquement deux pièces de cinq francs sur la table de madame Prévost.

Madame Prévost suivit cet homme des yeux jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la cour du Palais-Royal.

« Je vais lui en donner pour son argent, me dit-elle. »

En même temps, de deux bouquets de pacotille jetés au hasard dans sa corbeille, elle ne faisait qu'un seul bouquet, et encore y ajoutait-elle une immense tubéreuse à grosses feuilles.

« Mais, lui dis-je, vous voulez asphyxier cette pauvre dame !

— Je veux, répondit madame Prévost, préserver cette femme des poursuites d'un sot et d'un impertinent. Soyez tranquille, pour peu que cette femme ait, je ne dis pas un cœur, mais des nerfs, elle jettera le bouquet par la fenêtre et elle mettra à la porte celui qui l'envoie. Quel rustre ! s'attaquer à madame de Melcy, une petite femme pâle et frêle et si mignonne !

— Portez ce bouquet, dit-elle à un commissionnaire, avec la carte de ce Monsieur (ce Monsieur avait laissé sa carte), chez madame de Melcy. »

Et le commissionnaire partit, tenant le bouquet des deux mains. Il avait fiché la carte au milieu de la tubéreuse; sur la carte était gravé le nom du Monsieur; ce nom était surmonté d'une couronne équivoque de comte où de baron.

« L'imbécile ! » disait madame Prévost.

Elle parlait encore qu'un gros jeune homme de vingt-neuf ans entrait dans la boutique. Ce gros homme avait le regard assez fin, mais tout le reste de sa personne était si grossier, que le regard disparaissait dans cette large physionomie. Ce monsieur-là était évidemment mieux élevé que l'autre ; c'était

bien mieux qu'un Parisien de province, c'était un provincial de Paris. A force de vivre dans la ville, il en avait saisi, sinon l'élégance et la grâce, du moins le scepticisme et l'esprit.

« Madame, dit-il à madame Prévost, voulez-vous faire porter un bouquet pour ce soir chez madame de Melcy ? »

Celui-là sortit.

« Pour celui-là, me dit madame Prévost, je ne lui ferai ni bien ni mal; madame de Melcy aura un bouquet comme tout le monde, quelques beaux dahlias et quelques fleurs sans odeur; elle pourra le porter à la main ou le mettre à sa ceinture; l'homme qui sort d'ici n'est pas un fat, ce n'est pas un imbécile, il fait peut-être une faute en envoyant un bouquet à cette dame qui, certes, ne le lui a pas demandé; mais cependant je ne me mêlerai pas de ses affaires, qu'il se décide et qu'il se protége lui-même! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Madame de Melcy eut donc un second bouquet, moins gros, moins odorant et beaucoup moins ridicule que le premier.

Ce second bouquet parti, j'allais sortir, quand je vis se glisser dans la boutique de madame Prévost un beau jeune homme de dix-huit ans, mais si tremblant, si timide, si bien rougissant, qu'on eût dit qu'il entrait chez la dame de ses pensées.

« Madame, dit-il tout bas et tout ému, seriez-vous assez bonne pour envoyer quelques fleurs, sans dire de qui elles viennent, à madame de Melcy ? »

Disant ces mots, il tendait à madame Prévost un louis d'or.

Madame Prévost, un peu étonnée de ce troisième arrivé, lui rendit 17 francs sur sa pièce d'or; puis quand il fut sorti :

« Çà, dit-elle, je veux faire quelque chose pour celui-là; il est jeune, il est beau, il est timide, il est modeste, il ne veut pas qu'on sache que c'est lui qui envoie ces fleurs, je le protége. »

Parlant ainsi, elle prenait presque au hasard dans sa corbeille quelques fleurs des champs, très-simples, douces couleurs, douces odeurs, et elle composait un bouquet qu'on eût dit cueilli dans la prairie au mois de juin. Par un caprice soudain, elle plaça au beau milieu de ce bouquet un brin de serpolet en fleur. Moi, je la regardais faire; elle, cependant, m'expliquait tout ce mystère.

« Il est impossible, disait-elle, que madame de Melcy ne choisisse pas ce soir ce bouquet-là parmi les trois qu'elle va recevoir. Le premier est un bouquet de bouchère à grosses fleurs rouges, si une femme le portait au bal, elle aurait l'air d'avoir trop bu; le second bouquet est trop blanc pour une jeune femme languissante et pâle comme est madame de Melcy : celui-ci, au contraire, est vif, animé, modeste : il ne ressemble à nul autre, il est frais, il est gracieux, il sera porté ce soir.

« N'êtes-vous pas comme moi, ne protégez-vous pas ce petit jeune homme ? ajouta-t-elle en riant.

— A demain, lui dis-je.

— Et que ferez-vous ce soir? reprit-elle.

— Je vais à l'Opéra.

— Grand bien vous fasse; voulez-vous un bouquet, mais un vrai bouquet, pour jeter à mademoiselle Taglioni ? »

Ce soir-là mademoiselle Taglioni, cette merveille de l'air, nous faisait ses adieux. Nous allions la perdre, sinon pour toujours, du moins pour bien longtemps, cette adorable créature si légère que l'oiseau l'envie; tout Paris s'était porté à l'Opéra pour revoir son idole bien aimée. La salle était pleine jusqu'aux combles. J'étais de très-bonne heure à mon poste, dans une seconde loge à gauche, et je pensais à cette grande perte que nous allions faire, quand soudain s'ouvrit brusquement la loge voisine de la mienne : deux femmes, l'une très-jeune, l'autre sur le retour, se placèrent sur le devant de la loge, pendant que trois cavaliers qui les accompagnaient s'arrangeaient, les deux plus âgés derrière les deux dames, le plus jeune sur la banquette de derrière : — Et jugez de ma stupeur ! Je reconnus les trois jeunes gens que j'avais vus chez madame Prévost tout à l'heure : le grand homme bruyant et fier, le gros fin et silencieux, le petit qui se cachait dans son bonheur. La vieille dame sur le retour tenait à la main le bouquet rouge; la jeune dame avait à son côté souple et délié les fleurs des champs. Elle paraissait faite pour ces douces fleurs qui paraissaient faites pour elle. La pâleur de son teint s'animait au reflet des marguerites; de temps à autre elle semblait aspirer avec délices la faible odeur du serpolet. J'aurais de bon cœur averti de sa bonne fortune le jeune protégé de madame Prévost; mais le moyen de lui dire : — « *Mon ami*, félicitez-vous! Vous avez deux rivaux qui ont envoyé chacun un bouquet à votre maîtresse. Le premier bouquet, madame de Melcy l'a infligé à son amie; le second bouquet, elle l'a gardé pour parer sa chambre; elle porte le vôtre à son corsage; vous êtes le plus heureux des trois! » Mon jeune fanatique était véritablement dans une position à ne rien écouter.

Le spectacle commença. Que vous dirai-je de mademoiselle Taglioni ? Elle fut adorable; elle s'enveloppa tant qu'elle put dans sa tristesse charmante, comme Tircis, sur le mont Ida, s'enveloppe dans son transparent nuage. Elle s'abandonna, cœur, corps et âme, tant qu'elle put, à ses chastes transports. Le parterre, ravi et charmé, la suivait de l'âme et du cœur dans ce céleste ciel qu'elle a découvert. Moi, cependant, ce soir-là, j'étais également partagé entre mademoiselle Taglioni et madame de Melcy : partout à la fois sur la terre et dans le ciel, mademoiselle Taglioni était si légère, mais madame de Melcy était si belle! Elle en s'envolait si bien dans son

nuage, mais celle-là était si près de moi! oui, tout à côté de moi! Elle tournait vers moi sa blanche épaule recouverte d'un fin duvet imperceptible; ses cheveux noirs se posaient à peine sur ce cou d'un d'un blanc mat; son bras nu plus d'une fois se glissa dans ma loge, près de moi! — Cependant les trois hommes qui étaient derrière elle étaient occupés, chacun selon sa nature : le grand homme faisait du bruit, applaudissait à outrance et criait *bravo!* le gros profitait du tapage de son voisin pour murmurer tout bas à l'oreille de sa belle dame quelques-uns de ces mots sans suite qui ont toujours ou trop de sens ou pas assez de sens; le petit jeune homme, abasourdi dans la contemplation muette, n'aurait même pas pu vous dire — qui donc était avec lui, là-haut dans le ciel. De ces trois hommes, l'un était stupide, l'autre était trop habile, le troisième était tout simplement un niais : il était donc le plus avancé des trois.

La dame entre ces trois hommes se tenait comme doit se tenir une femme d'esprit qui n'a pas trop de cœur. Tour à tour elle applaudissait mademoiselle Taglioni, elle écoutait parler le gros garçon, elle regardait de côté le petit jeune homme qui ne pouvait la voir; elle avait même pour moi, son voisin, quelques-uns de ces regrrds incertains qui ne sont ni l'attention ni l'indifférence; après quoi elle revenait à son bouquet et au brin de serpolet qu'elle flairait avec une joie enfantine. Elle était vraiment très-jolie, d'une beauté transparente et calme, œil ouvert comme l'âme, de beaux cils noirs, de beaux cheveux noirs, une petite main, la bouche presque rouge, la dent très-blanche. Je comprenais bien que le petit jeune homme fût si amoureux; je ne comprenais pas qu'il fût si bête. De ces trois hommes il n'y avait que moi qui s'occupât convenablement de cette belle personne; je la voyais sans la regarder, je l'entendais sans lui parler, je la trouvais belle sans le lui dire.

A la fin, mademoiselle Taglioni avait dansé, avec quelle adorable élégance, vous le savez, l'admirable dernier pas de *la Sylphide*, quand soudain toute la salle se leva comme un seul homme : l'âme, les mains, les pieds, les cœurs, les voix se confondaient dans un applaudissement unanime. C'en est fait, pas une seule femme ne garde le bouquet qu'elle avait à la main ou sur le cœur; ce fut aux pieds de mademoiselle Taglioni une avalanche de fleurs. Oh! cependant, que de prières muettes, que de tendres serments attachés à ces fleurs et sur ces fleurs! oh! les femmes enthousiastes qui jettent ainsi aux pieds d'une femme cette odorante moisson, dont chaque feuille est une espérance et un souvenir! Mais la chose était ainsi : ces femmes, si elles y eussent pensé, auraient jeté leurs diamants et leurs perles à la sylphide qui s'en allait.

Seule, peut-être, madame de Melcy avait gardé précieusement le modeste bouquet placé à sa ceinture. Malheureusement pour lui, le petit jeune homme, jusqu'alors immobile et muet, soit qu'il fût réveillé par l'enthousiasme universel, soit qu'il voulût montrer à tous qu'il avait vu le ballet, se levant tout à coup, se mit à crier comme les autres et applaudir. Alors je vis la jeune femme tirer violemment le bouquet de sa ceinture, en respirer l'odeur encore une fois, couper avec ses dents le serpolet en fleur, et enfin de sa main blanche jeter aux pieds de mademoiselle Taglioni ces fleurs tant aimées. En ce moment madame de Melcy était admirable. A peine son bouquet était-il tombé sur la scène qu'elle le regretta, et se tournant vers les trois hommes avec un regard suppliant et plein de douleur : « Qui de vous me rapportera mon bouquet? » leur dit-elle.

Mais allez donc chercher une fleur dans cette montagne de fleurs! Quand ces trois hommes entendirent le vœu de leur souveraine, vous les eussiez vus dans toutes sortes d'attitudes. Le plus grand répondit en riant qu'il aimerait mieux chercher une goutte d'eau dans la mer. Le plus gros appela la dame : *capricieuse!* Le plus jeune sortit comme un fou pour se précipiter sur le théâtre. Pendant ce temps, le grand homme donnait son châle à la dame, le plus gros homme offrait son bras à la dame. Moi, je sortis de ma loge pour aller faire mes derniers adieux et mes derniers compliments à mademoiselle Taglioni.

En ce temps-là, on entrait sur le théâtre de l'Opéra sans qu'il fût besoin d'avoir une médaille d'ivoire dans sa poche. Il suffisait qu'on fût un peu connu du contrôleur, et l'on entrait. Mon jeune homme, haletant, se tenait à cette porte qui s'ouvrit pour moi et pour lui. Mademoiselle Taglioni était encore sur le théâtre, au milieu de ce monceau de fleurs, si heureuse et si triste à la fois, qu'à la voir on se sentait l'envie de pleurer et de rire. Elle nous tendait ses petites mains en nous disant *adieu*, quand tout à coup elle recule épouvantée en voyant mon jeune homme fourrager au milieu de ses fleurs pour trouver le bouquet de sa maîtresse; mais à dix-huit ans, comment reconnaître les fleurs parmi les fleurs? Tout au plus peut-on reconnaître une femme parmi les femmes! Je dis tout bas à mademoiselle Taglioni de quoi il s'agissait, elle fit alors un petit vol en arrière, elle avait l'air de dire à ce jeune homme : *Cherchez bien, monsieur.*

Comme elle se retirait, moi qui étais de sang-froid, je découvris dans cet amas de camélias et de roses mon adorable petit bouquet champêtre. Quoi d'étonnant? je l'avais vu faire, je l'avais contemplé tout le soir; il était le seul de son espèce dans cet amas de fleurs. Je mis d'abord le charmant bouquet dans ma poche. « Monsieur, dis-je ensuite au malheureux

jeune homme, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez?

— Hélas! monsieur, reprit-il, je suis un insensé; je ne sais même pas ce que je cherche. »

Et il se mettait en mesure de chercher encore, lorsque le théâtre fut envahi par la multitude des danseuses subalternes qui venaient se partager les dépouilles odorantes de mademoiselle Taglioni.

Je me trouvai donc dans la rue avec mon jeune homme.

« Voulez-vous, lui dis-je, que je vienne à votre aide demain. »

Il accepta avec empressement, et nous nous donnâmes rendez-vous chez moi pour le lendemain?

Le lendemain, mon jeune homme fut exact; à neuf heures du soir, il était chez moi en grand habit de bal.

« Eh bien! me dit-il tristement, savez-vous quelque chose de notre bouquet?

— Je vous conseille, lui dis-je, de mettre tout simplement à votre boutonnière ce brin de serpolet tout flétri; il m'a souvent porté bonheur. Rappelez-vous seulement que je vous le prête, et que je ne vous le donne pas. »

Il me regarda d'un air si triste que j'eus envie de lui rire au nez; mais cependant il se laissa faire (on a tant de superstition quand on aime!) et nous sortîmes lui et moi pour aller au bal de madame de Melcy, à laquelle il devait me présenter. Nous entrons. Les deux rivaux étaient déjà dans la place, où ils avaient introduit les plus belles fleurs et les plus rares. Les salons se remplissent lentement; la belle veuve était triste et rêveuse. Le jeune homme me présente, elle me salue de cette façon languissante qui veut dire; *à la bonne heure!* quand tout à coup son regard s'anime, le sourire revient sur ses lèvres:

« Bonjour, Arthur, dit-elle au jeune homme; vous venez bien tard ce soir? »

Un mois après, madame de Melcy épousait Arthur: ce jour-là Arthur portait encore à la boutonnière mon brin de serpolet.

« Arthur, lui dis-je, maintenant que mon talisman a eu tout son effet, vous me le rendrez ce soir.

— Quoi vous rendre? dit madame de Melcy.

— Ce brin de serpolet, madame, reprit Arthur; il me l'a prêté il y a un mois, il est à lui, et le voici... »

En même temps il faisait mine de me le rendre avec un gros soupir.

« Par pitié, s'écria madame de Melcy, laissez-le-lui!

— Et que me donnerez-vous, madame?

— Tenez, reprit-elle tout bas, rien pour rien. »

Et elle tira de son sein l'autre moitié de la branche desséchée qu'elle avait tranchée avec ses dents.

Je retournai chez madame Prévost, et je lui racontai mon histoire.

« Bon, dit-elle, je ne croyais pas si bien faire. Et vous avez revu madame de Melcy?

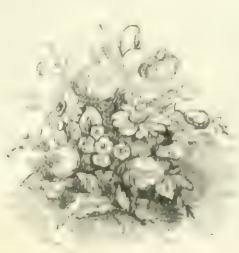
— Elle est partie pour ses terres de Normandie;

— Parmi le thym et la rosée, ajouta madame Prevost. »

Et la spirituelle bouquetière, celle qui fut l'âme, l'arbitre de toute cette petite intrigue, qu'est-elle devenue? Elle est allée où vont les fleurs. Madame Prévost n'est plus. Avec elle l'année a perdu son printemps, le bal, sa plus fraîche parure. Elle avait fait du bouquet une science, de la plus petite fleur, un langage; elle savait toutes les langues que parlent les roses; elle entendait ce que disent les marguerites dans les bois, ce que raconte le chèvrefeuille aux vieilles tourelles; elle devinait les murmures des violettes et les soupirs des dahlias dans leurs serres.

Elle était la providence de toutes les passions jeunes et inspirées; elle nous avait délivrés de l'élégie amoureuse, du dithyrambe galant, de l'épître à Chloris, de toutes ces poésies prétendues badines qu'elle avait remplacées par les fleurs de son jardin. Elle n'est plus, il n'y a plus de poésie, dans la rose, il n'y a plus de parfum dans la violette; les fleurs l'hiver ne sont plus que des fleurs dont on se pare une heure, et que l'on jette après au coin de la borne. Qui donc, maintenant qu'elle est morte, nous fera tout un drame avec son brin de serpolet?

JULES JANIN.



LES INDIENS I-O-WAYS.

Nous avez pas effrayés de la longueur du voyage ; nous allons vous conduire en Amérique, près des montagnes Rocheuses, le long du Missouri ; mais vous serez revenus au bout de quelques colonnes, et de plus nous vous promettons que vous n'aurez pas le mal de mer. Le port où l'on s'embarque est une Saint Honoré, salle Valentino ; le capitaine s'appelle M. Catlin.

Qui n'a lu les admirables romans de Fenimore Cooper, la *Prairie*, le *Dernier des Mohicans*, où sont reproduites avec une si poétique réalité les scènes de la vie des peaux rouges? Quand une civilisation ou une barbarie va disparaître, il naît fatalement un historien qui en fait le portrait et en conserve ainsi le souvenir. Le navigateur qui a poussé, à son insu sans doute, le grand romancier américain, à faire partir M. Catlin, sa palette et sa boîte à couleurs sur le dos; il a voulu en quelque sorte illustrer l'œuvre de son compatriote.

Après un voyage de huit ans dans l'intérieur des terres, M. Catlin a rapporté plus de six cents exquises coloriées qu'on peut regarder comme le *fac simile* le plus exact de la vie sauvage. Une collection de tomahawks, de casse-têtes, de lances, d'arcs, de flèches, de mocassins, de calumets, de scalps, de berceaux, de crânes aplatis, de manteaux bariolés et autres curiosités indiennes, vient à l'appui de l'authenticité des dessins, qui ne peut d'ailleurs être mise en doute, car à défaut de talent la sincérité y brille en traits irrécusables. Ce sont la plupart du temps des pochades où le fond est à peine recouvert ; mais rien de ce qui est caractéristique n'est omis, quelle que soit la rapidité du travail ; un artiste de plus de talent eût peut-être moins bien fait.

Sur les peintures vous pouvez en quelque sorte suivre pas à pas le voyage de M. Catlin. Et d'abord voici le bateau à vapeur avec des palettes écumeuses, remontant un de ces fleuves du nouveau monde qui sont grands comme des mers ; sur la

rive vous voyez passer des villes civilisées; les rampes descendent au fleuve, les embarcadères sont encombrés de marchandises; puis les habitations apparaissent plus rares et perdent le caractère européen, le lit de la rivière devient trop peu profond ou trop changeant pour que le steamboat y puisse risquer sa coque de fer, sa quille profonde rayerait ces épaisses vases d'alluvion que l'eau arrache au riche manteau de la terre encore vierge; les roseaux gigantesques, les herbes aquatiques, les îles de nymphœas en fleur commencent à obstruer le courant; au bateau à vapeur succède la pirogue manœuvrée par des pagayes; sur le rivage, toute trace humaine a disparu; de hautes collines boisées, des mamelons verdoyants se succèdent, réfléchis par la glace claire de l'eau. Rien n'est plus charmant et plus singulier pour nous, habitants d'un monde épuisé, que cette fraîcheur élyséenne, que ces ondulations de verdure se prolongeant et s'enveloppant à l'infini avec une douceur et un velouté inimaginables; une faible brise fait courber la pointe des joncs; les rameurs des pirogues la reçoivent dans leurs larges manteaux de peau de buffle transformés en voiles; un sauvage debout fait le mât, ses bras étendus servent de vergue; la peau, retenue à ses quatre coins, se gonfle, s'arrondit et suffit pour faire cheminer la frêle embarcation. Tout en remontant le fleuve, vous rencontrez des flottilles d'Indiens en chasse ou en voyage. Quelle immense nuée de canards sauvages, quelle escadre innombrable d'oiseaux aquatiques! les flèches et les sarbacanes ne savent auquel entendre. Et maintenant sur le tillac des pirogues quel lumineux fourmillement d'écailles! quel fouillis argenté de ventres squammeux! quelle palpitation de nageoires éperdues! Voilà une vraie pêche miraculeuse à faire mourir de jalousie tous les pauvres diables qui consentent à faire, pendant des heures, du bout d'une perche, le contrepoids d'un asticot, dans l'espoir d'attraper un goujon.

Mais c'est assez navigué; remisons la pirogue dans une de ces corniches de rochers dont chaque denticule fait un port en miniature; — jetons le lazo à ce cheval qui bondit dans ces hautes herbes, et continuons notre route.

Quel étrange aspect que celui de la prairie! C'est un océan en terre ferme, une mer d'herbes que le vent zèbre, moire d'ombres et de clairs, creuse en vague, fait houler et déferler comme la mer véritable. — De loin en loin apparaissent comme des îles de rares bouquets d'arbres submergés jusqu'aux feuillages; le gazon a quatre ou cinq pieds de haut; il vient à l'épaule du voyageur, dont la tête surnage seule; les marsouins de ces ondes végétales sont des daims, les baleines sont des buffles dont les dos noirs émergent çà et là vers les lignes de l'horizon. Les rencontres du ciel avec ces longues houles de verdure sont charmantes, surtout vers le soir, quand la nuit se couche nonchalante sur ce grand lit de velours couleur d'émeraudes. Est-ce Natty-Bumpo, dit Bas-de-Cuir, ou M. Catlin, qui est assis du côté de ce feu dont la colonne de fumée monte, bleue et droite, dans la rougeur du soir, sans qu'un souffle d'air la trouble ou l'estompe? Nous mangerions bien volontiers avec lui un quartier de venaison, et nous dormirions d'un bon sommeil dans l'herbe à la belle étoile, avec la selle de son cheval pour oreiller.

Qu'apercevons-nous là-bas? Des nids de fourmis termites, des ruches d'abeilles? Et non! c'est un

village indien. Ces ve[illegible]rues sur la peau de la plaine sont faites par leu[illegible] s c[illegible]banes; voilà leur[illegible] w[illegible]w[illegible]ms de peau de buffle [illegible] sur des perche[illegible] de sapin [illegible] d'écorces, [illegible]

bizarres. C'est là que vivent ces enfants de la nature et de la solitude, — heureux apparemment, car jamais la civilisation n'a pu en conquérir un seul. On les tue, mais on ne les apprivoise pas. Ceux qui ont été mis tout jeunes dans nos écoles ou meurent de nostalgie, ou saisissent la première occasion de retourner au désert, s'accroupir demi-nus près des feux de leur wigwam.

M. Catlin au péril de sa vie a pénétré dans les campements, s'est introduit dans les huttes et a surpris sur le fait tous les mystères de la vie des Peaux-Rouges, cette race qui diminue chaque jour et qu'un vent inconnu balaie de la face du monde. Il a vu ces terribles épreuves qui rappellent les affreuses tortures que s'imposent les fanatiques Indous, et par lesquelles les guerriers s'efforcent de montrer leur courage et leur patience à souffrir.

Les hommes sont partout les mêmes, et vous retrouvez à quatre mille lieues de distance les mêmes folies atroces; l'orgueil cherchant la douleur pour prouver sa force, l'immolation à quelque fétichisme formidable et monstrueux : ces héros couleur de cuivre, pour être reçus guerriers, se font enfoncer sous les chairs des éclisses de bois et enlever par des cordes à de grandes hauteurs d'où on les fait brusquement retomber. Réunissant ainsi le supplice de l'estrapade et la pénitence des dévots de Shiva, le dieu de la destruction. — Non contents de cela, ils se font couper une phalange ou un doigt tout entier. Plusieurs guerriers célèbres ont subi ces tortures volontairement jusqu'à trois fois. — L'idéal, pour le Peau-Rouge, c'est l'impassibilité dans la douleur; les tourments les plus atroces ne leur arrachent pas une plainte; on peut les écorcher, mais non les faire crier. Toute manifestation de sensibilité leur paraît indigne d'un homme, et l'on flétrirait du nom de Sqaw le guerrier qui laisserait voir une émotion quelconque; par une autre sorte de fanatisme, ils arrivent au degré de catalepsie extatique des anciens martyrs, qui chantaient encore leurs psaumes dans la gueule des tigres et le ventre des lions.

Mais laissons de côté ces scènes épouvantables; arrêtons-nous à regarder ces danses d'un caractère si singulier : l'on exécute précisément la danse mystérieuse. Les danseurs ont la figure couverte de masques de bois sculpté qui affectent les formes les plus étranges. Ne vous semble-t-il pas reconnaître dans ces becs, dans ces museaux, dans ces mufles, le bec d'épervier d'Osiris, le museau de chien d'Anubis, le mufle de vache d'Isis? — Et d'ailleurs, l'enluminure égyptienne ne ressemble-t-elle pas beaucoup au tatouage caraïbe? — L'Amérique aurait-elle été peuplée autrefois par une colonne venue du Delta, et ces masques seraient-ils de vagues souvenirs? — La danse de l'ours, où les exécutants sont affublés de la peau du susdit animal; celle de l'écureuil, où ils portent adaptée à l'échine une grande queue de plumes ou de poils qui se recourbe au-dessus de leur tête, pour être d'une chorégraphie difficilement appréciable à l'Opéra, n'en offrent pas moins un vif intérêt pour l'observateur.

Que sont nos jeux de paume à côté de ces gigantesques parties de balle auxquelles prennent part sept ou huit cents sauvages armés de raquettes longues de cinq pieds et larges tout au plus comme la main? Quelle animation! quelle ardeur! quelle adresse! La balle une fois lancée ne touche plus la terre.

Vous sentez-vous le courage de nous accompagner à une chasse au bison? Voilà nos éclaireurs : deux Indiens cachés sous une peau de loup blanc, rampent à quatre pattes avec cette prudence d'allure et cette fidélité d'imitation qui caractérisent leur race, et s'approchent de la horde farouche. — Rien n'est plus effrayant à voir qu'un bison, si ce n'est plusieurs bisons. Le buffle est la caricature du taureau; le bison est la caricature du buffle : caricature monstrueuse et sinistre. Une énorme gibbosité sous une crinière échevelée, des cornes courtes, des yeux ronds, des naseaux baveux, un large fanon, des flancs noirâtres cuirassés de vase, à l'état naturel une stupidité morne, à l'état de colère une impétuosité aveugle : tel est le physique et le moral de cette aimable bête, dont la bosse est, dit-on, un mets fort délicat qui manque malheureusement sur la carte du Café de Paris, ainsi que les pieds d'éléphant à la poulette.

La chasse est ouverte : les Indiens, montés sur leurs chevaux sauvages, commencent l'attaque; le troupeau s'ébranle, les plus jeunes prennent la fuite, les vieux tiennent bon, et sans s'inquiéter des flèches qui s'enfoncent en tremblant dans leur peau épaisse, fondent tête baissée sur les assaillants. Vous croyez l'Indien perdu : un coup de lance appliqué au défaut de l'épaule atteint le cœur du bison, qui roule mort tout aussi nettement que s'il eût reçu une estocade de *Volapié*, de *Montes* ou d'*el Chiclanero*.

M. Catlin a suivi toutes les chances de la chasse au bison; il en représente avec amour tous les épisodes. — Ici, une tribu d'Indiens et une horde de ces terribles animaux sont aux prises; la mêlée est générale; c'est un brouillamini de chevaux éventrés, d'hommes désarçonnés, de bisons tombant sur leurs genoux, le plus affreux et le plus pittoresque du monde. Les courses de taureaux espagnols sont des jeux d'enfants à côté de cela. — Là, les bisons ont pris la fuite et sont poursuivis par les cavaliers à travers la savane. Ils ouvrent un sillage dans l'herbe où ils nagent à leur plein poitrail; cette scène, à peine esquissée, est pleine de mouvement : les herbes ploient, les crinières s'échevèlent, les manteaux volent au vent. La rapidité ne saurait être mieux peinte. — Telle est l'ardeur de la chasse que nous

voilà en pleine neige, presque chez les Esquimaux, chez les Indiens knistineaux : les pauvres bisons se font péniblement une tranchée dans la neige où ils s'enfoncent jusqu'aux cornes ; les chasseurs, les pieds chaussés de légères raquettes, les atteignent et leur font teindre de rouge la blancheur immaculée qui recouvre la terre.

Ainsi se termine cette épopée sauvage. — Chemin faisant, M. Catlin a dessiné une multitude de portraits tous de face, car les Indiens ne veulent pas être représentés de profil, comme des moitiés d'homme.

Vous trouverez là, par échantillons, les Natchez, les Chactas, les Osages, les Sioux, les Pieds-Noirs, les Serpents, les Têtes-Plates, les Assiniboines, les Apaches, les Chipprouays, les Oueta-pa-ha-To, les Ka-ne-na-Vish, les Paounis, les Kanzal, les Absarokas, les Arropolous, les Yeppés, les Oat-la-Shouts, les Aahouhanos et vingt autres tribus dont les noms

baroques et gutturaux ne peuvent ni s'écrire ni se prononcer avec nos lettres et nos intonations européennes.

Ces portraits sont d'autant plus intéressants, qu'ils représentent des individus caractéristiques de races presque éteintes, ou même éteintes tout à fait depuis que l'auteur a commencé son voyage ; la guerre qu'elles se font perpétuellement entre elles, les accidents de la chasse, l'abus de l'eau-de-feu, funeste présent du vieux monde, la petite vérole, dont les Indiens ne savent pas se préserver, et, plus que tout cela, cette loi fatale qui chasse de la terre les géné-

rations vieillies, déciment et anéantissent ces malheureuses tribus, dont plusieurs auront passé sans laisser d'autre trace que les croquis de M. Catlin.

Comme pour illustrer sa galerie, l'intrépide voyageur montre en même temps aux curieux douze Indiens I-o-Ways que le scepticisme des badauds parisiens avait tout d'abord accusés d'être des Peaux-Rouges de la rue Montorgueil. Le Parisien s'imagine qu'il s'agit d'un peu de brique pilée ou d'une couche de jus de réglisse pour faire du premier débardeur venu un sauvage ou un bédouin; et, comme tous les gens crédules, il est excessivement défiant.

Indiens jouant à la balle.)

Les I-o-Ways sont à coup sûr des Indiens. Pyrrhon lui-même en serait sûr, lui qui doutait de tout.

Quand nous avons entendu, derrière le rideau de toile verte qui les séparait des spectateurs, ce petit bruissement de grelots et de joyeux barbares qui annonçait aussi l'arrivée des bayadères, nous nous sommes senti pénétré d'un sentiment de tristesse en songeant que nous allions assister à une de ces exhibitions humaines qui ont toujours quelque chose d'affligeant. — Nous nous sommes dit pour nous consoler que c'était nous qu'on faisait voir aux sauvages, qui n'auraient pas l'idée de montrer chez eux des Européens comme des bêtes curieuses.

Nous allons, avant de décrire leurs costumes, tâ-

cher de vous dire les noms de ces illustres personnages.

Les chefs (ils sont trois) s'appellent : — le premier, Mew-hu-she-kaw, ou le Nuage blanc : c'est le chef politique; — le second, Neu-mon-ya, ou la Pluie qui marche : c'est le chef de guerre ; — le troisième, Se-non-ty-yah, ou les Pieds ampoulés : c'est le médecin, le sorcier, l'augure.

Les autres (nous vous ferons grâce de cet entassement de syllabes baroques) sont : — *le grand Marcheur, le petit Loup, celui qui est toujours en avant, — le général commandant, fils de la Pluie qui marche.* Ce héros, malgré son nom pompeusement significatif, n'a que onze ans; nous ne comptons pas l'interprète qui est un mulâtre mi-partie de rouge et de noir.

Les femmes ont les noms les plus bizarres du monde : *le Pigeon qui se rengorge, — le Pigeon qui vole, — l'Ourse qui marche sur le dos d'une autre, l'Aigle femelle de guerre qui plane,* — et *la Sagesse*, petite fille de deux ans qui tette encore.

On éprouve comme une sensation de rêve à voir des créatures si différentes de soi, et qui pourtant sont des hommes, et même de très-beaux hommes, comme on le devine sous les couches de peinture et les innombrables fanfreluches qui les couvrent. — Il ne faut pas s'imaginer, comme on le croit communément, que les sauvages soient simples. — La toilette d'un I-o-Way est mille fois plus compliquée que celle d'un lion ou d'une petite-maîtresse; il entre dans sa parure une infinité d'ingrédients, de cosmétiques et d'affiquets à lasser la patience de la femme de chambre la plus complaisante. — Comme tous les peuples barbares, les Indiens portent, pour ainsi dire, leur fortune sur eux; leurs armes, leurs joyaux, leurs emblèmes honorifiques. — Il faut quinze siècles de civilisation pour amener à l'habit noir, au pantalon à sous-pieds et au chapeau tuyau de poêle; la simplicité ne vient que de l'extrême raffinement; tous les peuples enfants sont emphatiques et bigarrés.

La tête de ces Indiens est rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux réservée sur le sommet du crâne, qui semble défier le couteau à scalper et sert à fixer les plumes d'aigles, les aigrettes, les fleurs et autres ornements. — Le cuir chevelu est plâtré de diverses couleurs et représente assez bien un casque grec ou romain avec son cimier. La face est teinte de plusieurs nuances, selon la fantaisie de chacun : l'un est enluminé de cinabre avec des raies d'azur se déployant, de chaque côté de la bouche, comme des moustaches de chat ou des côtes d'éventail; l'autre est rayé de blanc et de vert. — Le général commandant s'était entouré la figure d'une ligne bleue qui en dessinait l'ovale, comme un béguin de religieuse ou une mentonnière de turban juif, et colora les paupières supérieures de vermillon; le cinquième portait une main bleue épatée sur l'œil et la moitié de la joue. Les femmes, beaucoup moins riches de peintures, étaient fardées en roues de carrosse, d'un rouge sombre, relevé de points noirs sur le bord. Une ligne de carmin marquait la raie de leurs cheveux épais et noirs

Ces bariolages ne se bornent pas, pour les hommes, à la figure; ce qu'on voit de leur corps est également chamarré. — Quelqu'un a remarqué que le bariolage était un signe de sauvagerie : en effet, le tigre, la hyène, le zèbre, les serpents et les animaux féroces ou difficiles à domestiquer sont rayés de bandes plus ou moins larges, mais toujours très-distinctes. — Les Indiens ont-ils trouvé instinctivement cette analogie?

Nos I-o-Ways s'étalaient sur leur estrade avec une satisfaction d'amour-propre naïf, car en se comparant à nous, ils devaient se trouver splendides, avec leurs manteaux de buffle et de peau de loup, leurs vampums de coquillages, leurs colliers de griffes d'ours, leurs médailles de cuivre et d'argent, leurs colliers de graines d'ambre, de verroteries et de rassades, leurs queues de renard et d'écureuil, leurs scalps, leurs plumes d'aigle et leurs mocassins brodés de tuyaux de hérisson.

En effet, ils présentaient à l'œil le plus amusant ramage de nuances qu'on puisse imaginer. La barbarie est toujours coloriste. — Ce bleu, ce vert, ce rouge, faisaient venir des idées d'oiseaux et de fleurs; ce doivent être en effet les modèles qui les ont inspirés dans la forme et la couleur de leurs ajustements; vivant dans les forêts et dans les prairies, ils en ont pris la livrée.

Sur un signe de l'interprète, trois Indiens se sont levés de leurs banquettes et ont été s'accroupir au milieu de l'estrade, et là ils ont commencé à taper sur des troncs d'arbre, recouverts de peau en façon de tambour, un rhythme infernal soutenu par une espèce de crecelle raclée avec un morceau de bois, et les danses ont commencé. — Les I-o-Ways ont exécuté la danse de l'approche, la danse du scalp, la danse de l'aigle. — Dans cette dernière, les danseurs tirent de temps à autre d'un sifflet qu'ils portent à la ceinture un râle aigu qui est censé imiter le cri de l'aigle. Tout en imitant les battements d'aile et les efforts du noble oiseau s'élevant dans les airs, ils chantent un couplet dont voici le sens :

C'est moi — Je suis un aigle de guerre.
Le vent est violent, mais je suis un aigle.
Je ne suis pas honteux, — non je ne le suis pas.
La plume d'aigle se balance sur ma tête.
Je vois mon ennemi au-dessous de moi :
Je suis un aigle, un aigle de guerre.

Rien n'est plus fantastique et plus effrayant que ces

danses. Les I-o-Ways y mettent une énergie et une animation extraordinaires; ils se trémoussent, ils sautent, ils agitent leurs tomahawks, brandissent leurs lances en poussant des cris, en roulant les yeux : on peut craindre qu'il ne leur prenne la fantaisie de vous arracher la peau de la tête pour enrichir leur collection; mais malgré leur air rébarbatif, ce sont les meilleurs Indiens du monde; et, leurs exercices achevés, ils viennent vous tendre le calumet et vous donner une poignée de main.

THÉOPHILE GAUTIER.

LA DOMESTICITÉ.

Nos pères et nos grands-pères ont assisté à une longue lutte commencée longtemps avant eux, préparée plus longtemps encore auparavant. C'était la lutte du faible contre le fort, du petit contre le grand, de l'opprimé contre l'oppresseur. Plusieurs révolutions ont été le produit de cette lutte dans laquelle les faibles ont été les plus forts. Nous sommes venus au monde pour constater les résultats et recueillir les fruits de la victoire. Ce n'est pas précisément ici le lieu de considérer quels sont ces fruits, quels sont ces résultats ; d'examiner si les utopies qui ont entraîné nos pères se sont réalisées. Toujours est-il que voici aujourd'hui quelle est la situation de la littérature militante : cette guerre mise en train par la philosophie du dix-huitième siècle lui traçait une marche fort commode à suivre ; les philosophes marquaient les arbres à abattre *dans la forêt des préjugés*, comme ils disaient ; — ce qui les faisait accuser par une femme d'esprit de *débiter des fagots*. — Puis les moutons venaient à la suite, et chacun donnait son coup de hache plus ou moins fort sur chaque arbre marqué. Et tout le monde détruisait des préjugés, renversait des abus, brisait des jougs — rien de mieux, — sans se faire faute, de temps à autre, de frapper à droite et à gauche quelques arbres qui n'avaient pas été marqués : ainsi font d'ordinaire les chasseurs qui ont une licence de chasse dans les forêts de l'État ; cette licence les autorise à tuer « les lapins, les lièvres, les oiseaux de passage, et *les animaux nuisibles*, » et ils abusent à l'envi de cette qualification un peu générale d'animaux nuisibles, — en confondant sans scrupule tout chevreuil surpris à brouter les jeunes bourgeons des arbres, tout cerf convaincu d'avoir, en bramant, troublé le silence de la forêt, tout daim soupçonné d'avoir porté atteinte à la paix publique en se battant contre un rival.

Chacun a voulu avoir son abus ou son préjugé tué sous lui, chacun a voulu en appendre les dépouilles à sa maison, — comme les fermiers font des belettes et des fouines. Puis il est arrivé aujourd'hui que tout a été détruit, brisé, renversé, et que la pauvre littérature militante s'est partagée en trois corps. — Les uns ont continué de frapper les ennemis à terre, et non contents d'avoir coupé les chênes à la racine, il les ont hachés au point de les réduire en allumettes. — Les autres frappent dans le vide de l'air, espérant toucher par hasard quelque chose en frappant toujours et en frappant partout. La troisième division s'est assise, a posé sa hache émoussée, cherche et attend.

C'est à ceux-ci que je m'adresse.

Votre œuvre est finie — ô redresseurs de torts !

Ce qui gênait trop à droite, vous avez voulu le repousser, vous l'avez jeté trop à gauche. Aussi réjouissez-vous, et dites hosanna, — car vous avez de nouveaux jougs, — de nouveaux abus, de nouveaux préjugés. — Il faut combattre aujourd'hui l'oppression des faibles, la tyrannie des petits, le joug des opprimés, les forts sont foulés aux pieds, les tyrans gémissent dans un insupportable esclavage, les grands sont dans la poussière : ayons pitié d'eux et protégeons-les contre les petits, les faibles et les opprimés.

Aujourd'hui — et peut-être en était il déjà de même autrefois, — tout semble être fait pour les petits.

Les voitures publiques, où l'on ne peut allonger les jambes.

Les fonctions politiques, où l'on ne peut étendre une idée utile, renfermé que l'on est dans la voie de ceux qui marchent devant.

Les portes, auxquelles un homme un peu grand brise sa tête ou défonce son chapeau.

Les théâtres, où tous les petits se réunissent contre un homme de cinq pieds sept pouces qui se trouve au parterre, et, malgré ses efforts pour se faire petit lui crient de *s'asseoir*, quand il est assis depuis longtemps.

La royauté, qui doit avoir les mains à la hauteur des mains de tout le monde — ce qui doit être fort ennuyeux.

Nous allons, aujourd'hui, commencer cette réaction dont la nécessité est évidente; nous allons donner le signal du combat, risque à combattre seul et à être écrasé; car on peut dire des petits ce qu'un philosophe disait des sots : « Il faut composer avec eux comme avec un ennemi supérieur en nombre. » Si nous étions allé aux colonies, nous n'hésiterions pas à prendre le parti des colons contre les noirs; il y a assez longtemps que ceux-ci servent de prétexte à de longues et lourdes pages contre les infortunés colons. Faute de pis, nous allons élever la voix en faveur des maîtres contre les domestiques.

(Portier choisissant une légère bûche.)

Notre ennemi, c'est notre maître, — a dit La Fontaine. — Nous modifierons un peu cet adage pour nous faire une épigraphe; — car nous tenons à avoir une épigraphe, c'est un moyen d'apprendre au lecteur et de bien savoir soi-même d'où l'on part et où l'on va. — Nous dirons donc :

Notre ennemi, c'est notre domestique: et c'est un ennemi dangereux, car c'est un ennemi intime; c'est un ennemi qui sait nos secrets, qui connaît nos goûts et nos défauts, qui sait nos chagrins et nos joies, qui sait nos moments de bonne fortune, nos moments de détresse, c'est un ennemi qui couche sous notre toit.

Pour justifier notre épigraphe, nous n'emprunterons pas à la *Gazette des Tribunaux* les récits plus ou moins effrayants de maîtres assassinés par leurs domestiques, de familles entières empoisonnées par une cuisinière. Nous ne rapporterons pas la mort funeste d'un homme trop vanté peut-être, mais homme cependant de mérite et de talent, de Paul-Louis Courrier. — Quelques arguments que nous en puissions tirer, nous abandonnerons ces narrations de cours d'assises, pour ne parler que des choses de tous les jours, des choses d'autant plus dangereuses que la loi ne les atteint pas. — Qu'est devenu *l'ancien serviteur* dont le type est si répété dans les romans; ce domestique vertueux, sensible et désinté-

ressé, — qui pleure des chagrins de ses maîtres, qui pleure de leurs joies ; qui pleure en embrassant l'enfant de la maison, qui pleure en conduisant le grand-père au cimetière, qui pleure en suivant la petite-fille à l'autel? Où est-il cet homme qui, sans doute, suggéra à M. de Montyon l'idée de ses prix de vertu? — lesquels prix de vertu ont peut-être, à quelques-uns, suggéré l'idée de la vertu, — car il serait aussi difficile de déterminer si le premier prix de vertu a été suggéré par une vertu, ou la première vertu par un prix Montyon, que de décider si le premier œuf est venu d'une poule ou la première poule d'un œuf, c'est-à-dire, s'il y a eu des vertus avant les prix, des poules avant les œufs.

Où est-il ce domestique, presque toujours un vieillard à cheveux blancs, qui, lorsque la fortune de ses maîtres vient à s'écrouler, — pleure encore pour qu'on lui permette de servir sans gage, — et vient, encore *avec des larmes de joie*, offrir le résultat de ses petites économies. — Où es-tu, domestique ?

Faites un essai sur celui que vous avez, quel qu'il [illegible] : — [illegible] de gages, et il restera chez vous précisément jusqu'au moment où il trouvera une autre place, et il saisira, pour s'en aller, le jour où vous donnez à dîner, le moment où vous êtes malade. Avant de partir, il ne négligera pas une occasion de vous faire du tort, de vous décrier, de vous calomnier ; et il trouvera d'autant plus de croyance à ce qu'il lui plaira de dire de vous, qu'il est mieux placé pour savoir.

A très-peu d'exceptions près, tout domestique vole son maître, depuis le niais fraîchement arrivé, qui remplace l'eau de Cologne par de l'eau, jusqu'au plus fort qui a des marchés à l'année avec vos fournisseurs, conduit le public dans votre cabriolet, à deux francs l'heure, annonce à vos créanciers, moyennant un pot-de-vin, que vous venez de recevoir de l'argent, et que c'est le moment de vous poursuivre.

Procédons avec ordre : Commençons par les maîtres d'hôtel. — Un maître d'hôtel, placé dans une bonne maison, doit se retirer au bout de dix ans, et aller vivre de ses rentes à Batignolles. — Un mot du prince de Conti vous expliquera parfaitement le maître d'hôtel. On lui conseillait d'en chasser un qui le pillait outre mesure ; « Je m'en garderais bien, dit-il, celui-ci est gras, il me faudrait en engraisser un autre. » Le maître d'hôtel est important ; mais c'est une importance particulière, il se sent utile, indispensable, il se considère comme savant, il se sait riche ; il fait la cour aux servantes de la maison ; mais, pour réussir, il compte moins sur ses avantages extérieurs que sur des promesses de bien-être et d'avenir. Ce n'est plus là l'importance du valet de chambre, du cocher, du chasseur ; ceux-là sont beaux et frisés, et veulent être aimés pour eux-mêmes.

A propos de valet de chambre ; il y a une chose à laquelle nous n'avons pas assez pu nous accoutumer entièrement, c'est à entendre décorer ce titre de valet de chambre à des personnes des ancilbures maisons de France ; le valet de chambre du roi réveille toujours l'idée d'un valet.

Le valet de chambre est fait à l'office et dans l'antichambre, hors de la maison c'est un *monsieur*. —

Il porte l'habit bourgeois et fait des visites dans sa famille, qui s'en trouve fort honorée; il conduit ses cousines à Tivoli. En parlant de son maître, il dit nous : « Nous allons demain à la chambre : — nous étions hier au bois. »

La femme de chambre porte un chapeau et un cachemire français; elle est nerveuse et petite-maîtresse; elle craint les sociétés mêlées. Une des femmes distinguées de Paris, madame la comtesse d'H..., était un jour partie pour la campagne. Assez jolie pour se permettre un caprice, elle s'ennuya le soir, et se fit conduire à l'Opéra. Presque en face d'elle, une femme attirait tous les regards; madame d'H... fit comme les autres, et la lorgna; la femme objet de tant d'attention avait en effet une mise élégante, riche et distinguée, et madame d'H... remarqua avec quelque surprise que la robe de l'inconnue ressemblait singulièrement à une robe qu'elle-même avait mise la veille; un cachemire couvrait négligemment ses épaules; madame d'H... vit avec chagrin que ce schall était entièrement semblable à un schall qu'elle croyait unique et dont elle s'enorgueillissait. Mais je vous laisse à penser quelle fut sa stupéfaction, quand l'inconnue, en tournant la tête, lui laissa reconnaître mademoiselle Sophie, sa femme de chambre. Le véritable type de cocher serait le cocher du roi, ce cocher inamovible qui monte sur son siége, paré et poudré au moment de partir, en descend quand il est arrivé, abandonnant à des *subalternes* le soin d'atteler et de dételer les chevaux, de sortir et de rentrer la voiture. Le cocher est fort et gros, sa figure doit être impassible; sa voix grave ne se fait presque jamais entendre. Descendons au cocher de maison bourgeoise; celui-ci est un inflexible tyran; il passe toute la journée dans la cour à laver une bride; la tête couverte d'un foulard, et sifflant tous les airs qu'il connaît; cette apparente nonchalance a un but que le cocher ne perd pas de vue un instant : si on le voyait inoccupé, on pourrait l'employer à quelque autre chose, à tirer de l'eau, à faire une commission, et sa dignité en souffrirait. En général le cocher boit et boit beaucoup. Du reste vous ne pouvez sortir que quand il lui plaît; au moment de partir, l'alezane boite; le cheval bai est déferré d'un pied. Il faut que vous sortiez à pied ou en fiacre.

Si vous êtes quelquefois allé vous promener le matin au bois de Boulogne, vous avez joui d'un spectacle assez curieux; une foule de domestiques arrivent de toutes parts montés sur de fort beaux chevaux; ils se saluent, se pressent la main, font piaffer les chevaux comme leurs maîtres feront cinq ou six heures après quand il y aura de la poussière; ils viennent boire le vin blanc, prendre le frais, et fatiguer les chevaux sous prétexte de leur faire faire une promenade salutaire. En les voyant ainsi gais et insoucieux, il nous est toujours venu à l'esprit que peut-être au même moment, leurs maîtres étaient inquiets des moyens de soutenir le train de leur maison, que peut-être ils voyaient approcher avec chagrin le moment où il faudrait vendre les chevaux pour payer l'avoine.

Le chasseur a cinq pieds huit pouces et des moustaches; on l'habille de vert; M. Aguado l'habille de bleu de ciel. Le chasseur tient, par son costume et son attitude, le milieu entre le militaire et le marchand de vulnéraire suisse.

Nous allons quitter les domestiques des grandes maisons pour descendre aux domestiques des maisons bourgeoises, depuis *la bonne* jusqu'à la femme de ménage et au portier de l'étudiant. Mais il faut auparavant mettre en rang *le domestique de place*. Vous descendez à l'hôtel Meurice ou à quelque autre hôtel en renom; vous trouvez là des domestiques tout prêts qui resteront à votre service pendant le temps que vous séjournerez à Paris; vous partez, les domestiques restent et attendent un autre maître; ils ont un peu l'air de chasseurs à l'affût des oiseaux de passage que, pour suivre la métaphore, ils plument de bon cœur, au risque de les faire un peu crier.

C'est ici que commence le rôle des petites affiches et des bureaux de placement. Le bureau de placement a été inventé par M. Willaume.

On lisait alors, sur les murs de Paris, des affiches où M. Willaume, en offrant aux célibataires des femmes de tout âge, de toute couleur et de toute fortune, annonçait en *post-scriptum* que *son secrétaire* plaçait des domestiques.

Depuis, les agences matrimoniales et les bureaux de placements ont odieusement pullulé. Tous les murs, toutes les maisons, sont salis de leurs petites affiches imprimées à la main; ce qu'ils ont tous à offrir est tellement identique, que l'un des propriétaires de ces cavernes a imaginé d'envoyer un afficheur chargé seulement de petites bandes où est écrite son adresse; les afficheurs de ces *maisons* ont d'ordinaire mission, tout en placardant leurs affiche d'arracher celles des *maisons* rivales; celui-ci lais subsister l'annonce des autres; il se contente d l'approprier, en superposant la bande où est adresse et en la substituant à celle de ses émules ce moyen ingénieux, il fait du tort à ses cor teurs et s'épargne des frais d'impression.

C'est des bureaux de placement, c'est d M. Brunet *qui ne fait luire que dans les hautes de la société le flambeau de l'hyménée*, c'est d ses émules que sortent *les bonnes pour tout* elles s'adressent aux petits ménages, elles f cuisine, frottent, savonnent, gardent les e vont à la provision, coiffent madame, batte habits et cirent les bottes de monsieur; le tou 150 francs par an de gages convenus; plus, le

ble environ qu'elles trouvent moyen de voler, de connivence avec l'épicier et la fruitière,

Il y a la bonne de garçon, de vieux garçon ; celle-là est maîtresse dans la maison ; le dimanche, son maître lui donne le bras et la conduit au restaurant ; elle fait des économies et compte que son maître en mourant lui laissera cent écus de rente, plus, ce qu'elle enlèvera au moment où il fermera les yeux, car elle aura soin d'écarter les parents et les amis à cette heure suprême, et le pauvre moribond se croira abandonné de gens qui sonnent dix fois par jour à sa porte. Pour plus de détails, nous vous renvoyons à la chanson de M. de Béranger, que l'on est convenu d'appeler notre poëte.

La femme de ménage est vêtue de noir; elle a éprouvé des malheurs, des revers de fortune. Si elle ajoute qu'*elle n'est pas faite pour servir*, vous vous en apercevrez bien, car vous serez horriblement servi; *elle tient aux égards* et emporte la graisse et les bouteilles laissées en vidange. Elle fait les ménages dans trois ou quatre maisons, et colporte dans chacune les affaires et les secrets des autres; elle donne de l'éducation à ses enfants; son fils est caporal dans un régiment de ligne ; sa fille est au Conservatoire.

Il nous reste à parler du portier et de la portière; et, je l'avouerai, c'est avec une sorte de terreur que j'aborde ce sujet. Car ce sont les arbitres de notre destinée, et pour rien au monde, je ne voudrais me mettre mal avec eux; cependant :

Ils m'ont fait trop de mal pour en dire du bien;
Ils m'ont fait trop bien, pour en dire tout le mal que j'en pourrais dire.

Si vous prenez la femme pour faire votre ménage, l'homme pour cirer vos bottes, c'est un contrat à vie quand on ne balayerait vos chambres que tous les quinze jours, quand on ne vous monterait vos bottes qu'à midi, quand on ne balayerait pas du tout, quand vous seriez forcé d'aller chercher vos bottes vous-même; quand vous ne pourriez lire votre journal qu'après le portier et les amis du portier, souffrez, mais ne vous fâchez pas avec lui, ne le chassez pas, car alors vous êtes perdu.

Tous les maux de la boîte de Pandore vont fondre sur vous. De ce jour, vous n'y êtes jamais pour vos amis; mais, en revanche, vous y êtes toujours pour vos parents et vos créanciers; vous ne recevez vos lettres que le troisième jour, mais on vous présente la quittance un quart d'heure après l'échéance du terme; on ne vous ouvre qu'au cinquième coup de marteau, mais au premier clou que vous fichez chez vous pour accrocher un cadre, on vous transmet les plaintes de toute la maison, et si vous récidivez, on vous fait donner congé.

Vous croyez respirer et être sauvé, nullement : vous cherchez un logement, il faut envoyer prendre des informations sur vous dans le logement que vous quittez; là on vous arrange de telle sorte que le propriétaire de votre nouveau logement vous renvoie votre *denier à Dieu*, c'est-à-dire *votre pièce de cinq francs au portier*. Dans votre intérêt, chers lecteurs, quoi que vous fasse votre portier, armez-vous de patience, caressez son chien, caressez son chat, caressez son enfant, caressez sa femme, donnez-lui des billets de spectacle; faites tout pour conjurer son ressentiment, ayez toujours le gâteau de miel à la main pour Cerbère ; s'il se fâche, humiliez-vous; s'il vous insulte, payez; s'il vous bat, payez; mais si vous vous fâchez, vous êtes perdu.

Il n'y a pas moins de soixante mille domestiques à Paris. Les anciens noms que l'on trouve encore aujourd'hui affectés aux domestiques dans les vieilles comédies, Champagne, Picard, etc., désignaient les provinces d'où on les tirait. Aujourd'hui il en vient de partout. Cependant l'Alsacien se fait d'ordinaire soldat; Paris fournit également peu de domestiques. Depuis quelques années que le goût des chevaux s'est répandu en France, on recherche pour les écuries des domestiques anglais.

Autrefois il y avait beaucoup de nègres, le nègre a un peu passé de mode. Il est aujourd'hui fifre ou chapeau chinois dans la ligne. A force de prendre, de renvoyer et de reprendre des domestiques, sans en trouver de meilleurs, on a fini par s'en rapporter un peu au hasard. Un homme écrivait dernièrement à un de ses amis, à la campagne : « Envoyez-moi un domestique qui s'appelle Pierre. » Plusieurs jeunes gens de bonnes familles, qui ont de riches livrées, n'ont rien trouvé de mieux que de prendre des domestiques comme les princes de Peau-d'Âne et de Cendrillon prenaient des femmes. Ils prennent le premier domestique qui entre sans faire un pli dans l'habit du précédent : cela évite de grandes dépenses, et ils assurent ne pas s'en trouver plus mal.

Je n'ai pas tout dit : il faut parler aussi des gens qui n'ont pas de domestiques.

Trois et quatre fois heureux, comme dit Virgile, s'ils connaissaient leur bonheur !

Le logis de ces gens-là se remarque à une propreté pleine de coquetterie; leurs habits sont purs de toute poussière : leurs bottes sont luisantes au dernier degré. Jamais ces gens ne s'impatientent ni ne se mettent en colère; leur visage offre les apparences de la santé et de l'égalité d'humeur : quand ils rentrent chez eux, ils sont sûrs d'avance de retrouver leur logis comme ils l'ont laissé. Leurs pantoufles et leur robe de chambre sont sous la main. Ils usent leurs habits et leurs bottes eux-mêmes.

C'est au résumé un état fort heureux que celui de domestique; et, à proprement parler, c'est le maître qui est l'esclave; c'est le maître qui travaille pour

nourrir, loger et habiller ses gens; s'il veut de temps à autre, en se donnant certains airs de hauteur, en grondant un peu, reprendre une apparence d'avantage sur les domestiques, ceux-ci savent combien de déboires, de désappointements et d'humiliations il souffre à son tour pour arriver à soutenir le train de sa maison.

Le valet est plus heureux que le maître. Plus heureux qui n'est ni maître ni valet.

Goëthe a dit : « On n'est pas heureux si, pour être quelque chose, il faut obéir ou commander. »

ALPHONSE KARR.

L'article intitulé *Camp de Boulogne* nous a été communiqué par notre ami *Marco-Saint-Hilaire* et fait partie de ses *souvenirs intimes du temps de l'Empire*. Ouvrage dont la vogue fut si grande que l'édition bien que tirée à un grand nombre d'exemplaire est épuisée depuis longtemps. Nous n'avons pu donné qu'un fragment de ce curieux épisode, mais nous renvoyons nos lecteurs au magnifique volume publié par l'éditeur *Kugelmann, rue Jacob*, sous le titre D'HISTOIRE PITTORESQUE ET ANECDOTIQUE DE NAPOLÉON. Marco Saint-Hilaire a écrit un ouvrage qui obtient en ce moment l'immense succès de toutes ses précédentes publications, et pour que rien ne manque à la vogue de ce volume, l'éditeur l'a fait illustrer d'une multitude de charmantes vignettes sur bois, qui en font un des plus beaux livres de sa librairie moderne.

Bonnes d'enfants dans l'exercice de leurs fonctions.)

LA COMTESSE D'EGMONT.

I.

La comtesse d'Egmont était seule dans son oratoire. A la voir ainsi abandonnée et silencieuse, on n'aurait pu dire si elle était endormie ou éveillée, si elle était plongée dans la prière ou dans le songe. Toujours est-il qu'elle était bien jeune et bien belle. Elle était la fille unique du maréchal de Richelieu, cet homme qui eut tant d'esprit, qu'il a passé toute sa vie pour être un très-proche parent de Voltaire, et tant de bonheur, qu'il est mort, et de sa belle mort, sous le roi Louis XVI, après avoir été le compagnon et l'heureux témoin de la gloire de Louis XIV et partagé le bonheur de Louis XV. Par sa noble mère, la fille du maréchal de Richelieu, madame d'Egmont descendait des ducs de Guise ; elle portait sur son écusson la croix de Lorraine et les alérions d'or. Son père, qui l'aimait avec passion, l'avait mariée au plus grand seigneur des Pays-Bas, Casimir-Auguste d'Egmont Pignatelli. Par ce mariage, la nièce du grand Richelieu et des princes de Guise était devenue comtesse d'Egmont, princesse de Clèves et de l'Empire, duchesse de Gueldres, de Juliers, d'Agrigente, et grande d'Espagne de la création de l'empereur Charles-Quint, côte à côte avec les duchesses d'Albe et de Medina-Cœli ; en un mot, cette puissante maison d'Egmont descendait en droite ligne des souverains ducs de Gueldres ; elle est entrée tout entière dans la tombe avec mademoiselle de Richelieu.

Depuis son mariage avec le vieux comte, la jeune femme, qui, d'abord avait été enjouée et folâtre, devint peu à peu languissante ; celle qui avait été si fière naguère de ce grand nom de Guise et de Lorraine s'était presque fait oublier, autant du moins qu'elle pouvait être oubliée, si belle, si jeune, et si haut placée. Cet hôtel de Richelieu qu'elle habitait avec son mari, tout à l'heure si éclatant et si rempli de joie et de fêtes, était redevenu silencieux et grave comme s'il eût encore attendu le cardinal-ministre. En un mot, c'était plutôt là une calme et décente maison du dix-septième siècle que le palais d'un favori du roi Louis XV, habité par une jeune femme la plus belle du monde, à cette brûlante époque d'enthousiasme, de sophisme, d'amour et de plaisir. Tout entière à son ennui, madame d'Egmont occupait l'endroit le plus reculé de sa propre maison.

D'ordinaire, quand madame d'Egmont voulait être seule, chacun respectait sa retraite; son père lui-même, ce frivole Richelieu qui a été jeune et fou jusqu'à la mort, ne se présentait guère chez sa fille à ses heures de silence: il attendait pour la voir que la comtesse, rendue à elle-même, fût redevenue ce qu'elle était dans les salons ou à la cour, une femme pleine de grâces et d'esprit, dont le sourire, dont la voix, dont le regard, dont le geste royal charmaient tous les esprits et tous les cœurs. Car une fois dans le monde la comtesse redevenait une femme du monde: elle était fière, elle était vive, elle était belle, insouciante de toutes les innovations que ce siècle, à force d'indépendance, de cynisme et d'esprit, introduisait chaque jour dans les mœurs et dans les lois. Cette jeune femme, par son intelligence, par son esprit, par sa grâce parfaite, par cette rare élégance de manières qui commençait à se perdre, mais dont elle n'avait rien perdu, appartenait bien plus à la société passée qu'à la société présente, bien plus à Louis XIV, le grand roi, qu'à Louis XV; bien plus à madame de Maintenon, qui était morte, qu'à madame de Pompadour, qui s'avançait : c'était une femme au delà de cette époque toute sensuelle et dont l'intelligence même était matérialiste; c'était la seule femme rêveuse de ce temps-là. Aussi plus d'une fois, même à l'instant de sa plus grande joie, tombait-elle tout d'un coup dans ses rêveries profondes; son œil bleu devenait fixe, son sourire se perdait au loin dans ce monde sans forme qui est l'avenir des âmes tendres; on eût dit, à la voir ainsi immobile et attentive, qu'elle parlait tout bas en elle-même à un être invisible qu'elle voyait dans son âme. Pauvre jeune femme, d'autant plus à plaindre qu'elle vivait dans un siècle moqueur et sceptique, toujours prêt à rire et à douter! pauvre femme qui, dans ce siècle de folle joie et de plaisirs furieux et de poésie embrouillée, ne pouvait espérer d'être comprise par personne, elle qui était femme, elle qui aimait, elle qui souffrait, elle qui était poëte, elle qui refoulait sa poésie, son amour et sa souffrance dans son cœur.

Comme je l'ai dit, madame d'Egmont était seule dans son oratoire lorsque M. le maréchal de Richelieu se présenta chez sa fille. Il entra si doucement, ou bien elle était si profondément plongée dans ses réflexions, qu'elle ne l'entendit pas venir. Et alors le vieux courtisan, qui ne s'étonnait de rien, s'arrêta indécis; il allait même se retirer, quand tout à coup la comtesse, sortant de sa rêverie, leva la tête et regarda son père comme si elle eût été réveillée en sursaut. Elle était d'une pâleur effrayante, son œil était sec, sa bouche était fermée, ses deux mains se contractaient horriblement. Un autre homme, moins heureux que M. le maréchal de Richelieu, à voir ce visage tendu et ce beau front tout couvert de nuages, et cette pâleur horrible, eût compris que c'était là une femme blessée au cœur; mais à ces maladies morales que pouvait comprendre M. le maréchal de Richelieu?

Au reste, la comtesse fut bientôt remise de son effroi : son front se détendit; la couleur revint à sa joue, le mouvement à son sein, le sourire à ses lèvres; elle présenta ses deux mains à son père, et son père se figura qu'elle venait de se réveiller.

Quand M. le maréchal de Richelieu eut bien regardé sa fille, quand il l'eut regardée avec autant d'amour qu'il en pouvait trouver dans son cœur, lui, le courtisan et le favori des deux rois de France les plus difficiles à flatter, quand il fut tout à fait revenu de sa première surprise, et qu'il eut retrouvé sa fille tout entière, prévenante, docile, soumise, pleine de déférence et de respect :

« Vous êtes bien surprise, lui dit-il, du sujet de ma visite? et je vous jure, mon enfant, que si c'était toute autre que vous, si vous n'aviez pas du bon sang de Lorraine et de Richelieu dans les veines, j'aurais hésité à vous faire la demande que je vais vous faire. »

Ainsi parlait le maréchal; en même temps sa fille le regardait d'un air étonné, mais aussi sans inquiétude, comme une femme revenue de toute surprise, que rien ne peut plus intéresser en ce monde, et qui est prête à tout, à l'extraordinaire comme à autre chose.

Le maréchal, ayant attendu en vain une réponse de sa fille, reprit la conversation en ces termes:

« Je vous ai souvent parlé, mon enfant, d'un vieux gentilhomme que j'ai connu autrefois à l'armée, qui a nom le vidame de Poitiers. Vous savez que ce vidame de Poitiers a été mon ami, et que moi j'ai été son obligé; qu'il nous a sauvé la vie (excusez du peu), et que depuis ce temps je ne l'ai pas revu. Ce qu'on dit et qu'on ne dit pas sur ce vidame est étrange. Il y a tantôt vingt ans (vous n'étiez pas née, ma chère fille!) que mon vieux camarade s'est retiré dans une maison à lui au Marais, une vieille et mystérieuse maison, sur ma parole. On n'y entend point de bruit dans le jour, on n'y voit point de lumière dans la nuit. Quand on frappe à la porte, la porte ne s'ouvre pas. Les fenêtres sont fermées, les murs sont muets; la fumée même est discrète et elle se cache; on ne peut rien savoir de plus. Ni le roi, ni le lieutenant de police, ni moi-même, personne ne sait ce qui se passe dans cette maison. On en a fait mille contes, mais ce sont des contes. Enfin, après vingt ans de cette vie et de ce silence, voici mon vieil ami le vidame de Poitiers qui se réveille et qui m'écrit. Ce qu'il me demande, devinez-le, mon enfant, s'il vous plaît.

— Moi, mon père? dit la comtesse légèrement émue.

— Vous-même, ma fille! Voici, reprit le maréchal, voici la lettre du vidame de Poitiers;

« Je vais mourir, mais avant ma mort il faut que je parle à mademoiselle de Richelieu, à madame la comtesse d'Egmont, veux-je dire. Mettez à ses pieds les derniers vœux, et, s'il le faut, les dernières volontés d'un vieillard. Adieu ! »

La comtesse d'Egmont resta confondue; non que l'idée d'aller voir ce vieux homme lui fît peur, mais je ne sais quel secret pressentiment la vint saisir. D'abord elle voulut traiter en plaisantant la fantaisie de cet homme qui la faisait demander ; mais quel fut l'étonnement de la comtesse quand elle vit son père, son père lui-même, qui riait de tout, ne pas sortir un instant de sa gravité, et lui déclarer positivement qu'elle irait au rendez-vous du vidame de Poitiers.

« C'est un homme de noble et illustre race, disait le maréchal ; c'est un ancien ami de votre mère, c'est un compagnon d'armes qui m'a sauvé la vie, c'est un des nôtres, c'est un vieillard qui se meurt tout seul : il ne sera pas dit qu'il aura en vain imploré ma pitié et ma charité. Certes, cela me touche de voir cet homme vous choisir, vous, ma fille, sur votre renom, pour recevoir sa confession dernière. Ainsi donc, soyez digne de vous et de moi ; partez; le vidame de Poitiers vous attend.

— Partir ! s'écria la comtesse, partir ce soir, tout à l'heure ! Y pensez-vous, mon père !

— Oui, ma fille, partir sur-le-champ, tout à l'heure ; il le faut, je le veux, je l'ordonne, ou plutôt c'est la mort qui commande, songez-y !

— Au moins, reprit la comtesse, qui d'instant en instant devenait plus craintive, au moins, monsieur, prendrai-je la permission et le congé de M. le comte d'Egmont.

— Je ne m'y oppose pas, » reprit le maréchal.

En même temps il se retira en faisant à sa fille un profond salut.

II.

Madame d'Egmont, restée seule, se trouva dans une grande épouvante. La seule idée de pénétrer ce soir même dans cette vieille maison du vieux vidame de Poitiers lui paraissait une idée horrible. Tout ce qu'elle avait entendu de cet homme et du mystère qui l'enveloppait lui revenait alors en mémoire. Les uns disaient qu'il s'était là enfermé pour un crime, les autres par dessespoir ; quelques-uns, les plus forts d'esprit, soutenaient que ce n'était pas le vidame qui habitait dans le silence de ces murs, mais bien son âme et l'âme de ses serviteurs qui attendaient la résurrection éternelle. D'ailleurs, que lui voulait-il? et qu'y avait-il de commun entre elle et lui ? et que pouvait-elle pour lui et lui pour elle.

Mon Dieu ! mon Dieu ? disait-elle en se tordant les mains ; et cette jeune femme si fière et si noble, et qui n'avait jamais eu peur, cette âme moitié Guise et moitié Richelieu, moitié Ligue et moitié Fronde, cette jeune femme qui avait su si bien se taire et si bien cacher le mal qui lui rongeait le cœur, que personne ne l'avait soupçonné, eh bien ! à présent elle éclate, elle tremble, elle ne veut pas obéir à son père ; en un mot, elle se l'avoue à elle-même, et si quelqu'un était là, elle le dirait tout haut ; en un mot, elle a peur.

Elle eut si peur qu'elle se résolut sur-le-champ à aller trouver son vieux mari, le comte Casimir-Auguste d'Egmont Pignatelli.

Le comte d'Egmont n'était guère né pour être le mari de sa femme. C'était, il est vrai, un gentilhomme de pure race, un homme d'origine princière, mais voilà tout. Or, dans ce dix-huitième siècle si mouvant et si remué, la noblesse toute seule commençait à ne plus suffire ; déjà de toutes parts ce n'était que gentilshommes révoltés contre leurs blasons, et qui volontiers grattaient leurs parchemins pour y transcrire des livres de philosophie (et ils les ont si bien grattés qu'il a été depuis impossible de retrouver un seul mot sur ces parchemins défigurés) ; de toutes parts c'étaient des nobles qui se faisaient peuple dans ce peuple, par orgueil et par bon ton, comme si on eût dû les reconnaître à coup sûr, même dans la foule; de toutes parts bouillonnait et fermentait cet esprit de sarcasme et d'ironie qui brisait toute barrière ; peu à peu la vanité déplaçait et chassait de ses limites cette vieille aristocratie qui disait à la philosophie de ce temps : *A vous le premier pas, madame!* (héroïsme qui coûta cher à la noblesse). M. d'Egmont était du petit nombre des hommes prudents qui ne cédèrent pas un pouce de terrain à la révolution triomphante, et qui ne l'empêchèrent point de passer outre ; mais cette prudence même n'eût rien été aux yeux de sa jeune et spirituelle compagne, si M. d'Egmont n'eût pas été le plus obstiné, le plus cérémonieux, le plus ennuyeux gentilhomme de son temps. Aussi, quand M. d'Egmont vit la comtesse entrer d'un pas résolu dans sa bibliothèque, il resta muet et interdit : c'était la première fois que sa femme l'honorait de cette faveur. M. d'Egmont était alors occupé à feuilleter ses recueils de brefs et ses collections de bulles ; il était plongé tout entier dans ses dissertations sur les Décrétales et sur les histoires des conciles ; mais, à la vue de la comtesse, il oublia tout à la fois conciles, Décrétales, brefs et collections de bulles ; il se leva, il vint droit à elle, et, la prenant par la main, il chercha vainement un fauteuil où la faire asseoir.

Mais il n'y avait que des chaises à dossier dans la bibliothèque du comte d'Egmont.

La comtesse, qui tenait toujours la main de sa femme, sonna de toutes ses forces, et aussitôt les deux bat-

tants de toutes les portes furent ouverts. Au même instant, et comme il s'aperçut qu'il n'avait pas de gants, il passa sa main sous la basque de son justaucorps, et madame d'Egmont, ainsi appuyée sur son époux, traversa toutes les salles de l'hôtel jusqu'à l'estrade du dais. Là M. d'Egmont établit sa

(M. d'Egmont.)

femme sur le fauteuil, et lui-même, il s'assit sur un pliant à la seconde marche de l'estrade, à la place de son chancelier de Clèves ou de son majordome de Saragosse-la-Royale.

Alors seulement la comtesse put parler à son mari. Elle lui dit tout d'abord l'ordre étrange qu'elle avait reçu de M. de Richelieu d'aller ce soir même chez le vidame de Poitiers qui se mourait; qu'elle ne voulait pas y aller, ou du moins n'y pas aller ce même soir, ou du moins pas y aller toute seule. Et elle dit tout ce qu'elle put dire, la pauvre femme affligée, et elle parla longtemps avec cette charmante voix, avec cette expression suppliante, avec ce regard mouillé de larmes, avec toute cette irrésistible terreur qu'elle avait dans l'âme ; mais ce fut en vain. Le comte d'Egmont l'écouta avec autant de sang-froid que s'il eût lu une décrétale ou expliqué un concile ; il lui dit qu'à la vérité il ne comprenait pas bien pourquoi M. de Richelieu, son beau-père, voulait que la comtesse d'Egmont se rendît du même pas chez le vidame de Poitiers ; mais que, puisque tel était l'ordre du maréchal, il fallait obéir, que pour lui il n'y pouvait rien, et qu'il était bien affligé de voir madame d'Egmont si désolée. Il finit par se lever de son siége, par remettre sa main non gantée sous son justaucorps ; il reconduisit ainsi sa femme dans ses appartements, et, après avoir remis en ordre ses Décrétales et ses conciles, il partit pour l'Isle-Adam, où il était attendu chez M. le prince de Conti.

La comtesse d'Egmont, restée seule, se dit à elle-même qu'elle n'avait plus qu'à obéir à son père et à son mari.

III.

Quand le gentilhomme servant madame la comtesse d'Egmont eut dit au cocher de la comtesse : *Au Marais, chez le vidame de Poitiers*, le cocher, au lieu de partir comme un trait, selon l'usage, demeura tout ébahi et tout étonné sur le siége de son carrosse. *Le vidame de Poitiers !* c'était la première fois qu'il entendait parler d'un pareil être; telles étaient d'ailleurs les habitudes de cette maison, et l'ordre des visites de la comtesse, qu'il n'était pas un homme de sa livrée qui ne sût à point nommé chez qui elle allait, selon le jour et l'heure de sa sortie. Néanmoins, après un instant d'hésitation, le

cocher se décida à fouetter ses chevaux et à s'aventurer dans le Marais.

Cependant le ciel, qui depuis le matin était gros de nuages, se brisa tout d'un coup, tout d'un coup la pluie tombe à flots, et voilà que les murs ruissellent, voilà que les ruisseaux se changent en torrents, voilà que le ciel est en feu, voilà que toute la ville est déserte ; car il en est des Parisiens comme de ces insectes qui, dans les belles soirées d'été, s'amoncellent et montent joyeusement dans un transparent rayon de soleil : au premier nuage qui tombe, plus d'insectes, plus de Parisiens ! Le cocher de madame d'Egmont eut bientôt franchi la distance qui sépare l'hôtel de Richelieu du Marais.

Mais, arrivée dans le Marais, la livrée de la comtesse ne sut plus que devenir. Où se tenait l'hôtel du vidame ? Et quand on aurait su où il se tenait, comment se reconnaître dans cette obscure nuit et par cet orage ? Le carrosse, incertain, allait çà et là ; les chevaux se cabraient, épouvantés par les éclairs ; personne ne se montrait. A la fin, la voiture s'arrêta vis-à-vis un certain cabaret tout noir dont l'enseigne flottait au gré du vent avec un son mélancolique et criard. Le valet de pied frappa à la porte du cabaret.

Aussitôt cette porte s'ouvrit, et du fond de son carrosse madame d'Egmont put apercevoir l'intérieur de ce misérable réduit. Tout ce que la misère a de hideux était entassé dans cet étroit espace : des tables tachées de vin, des escabeaux chancelants, un feu à demi éteint, des pots cassés et des verres rougis, un haillon gras taché de lie de vin ! Certes, c'était un curieux contraste celui-là : la brillante voiture de la comtesse d'Egmont, ses quatre chevaux fringants, son valet de pied et ses heyduques, l'éclat des flambeaux que portaient deux cavaliers à sa livrée et à ses couleurs, et cette cabane enfumée et misérable ; ici la soie, le velours et l'or et les armoiries, là quelques guenilles et le mur enfumé pour toute tapisserie ; dans le carrosse, la plus belle, la plus jeune et la plus élégante femme de la cour de

La comtesse d'Egmont

France ; dans ce cabaret une vieille femme hideuse, en guenilles, décrépite et sourde, qui attendait les chalands, éclairée par une lampe infecte. La vieille, voyant la porte de son cabaret s'ouvrir brusquement, était accourue, ou plutôt s'était traînée sur le seuil de sa porte d'un air mécontent et de mauvaise humeur.

Le laquais de madame la comtesse d'Egmont, qui était fier comme un gentilhomme, car la livrée de la comtesse ne faisait pas déroger, parla vivement à la vieille femme.

« Dis-moi, la femme, où se trouve l'hôtel du vidame de Poitiers. »

Mais la vieille femme le regardait sans répondre.

« Je te demande, reprit l'autre en élevant la voix et le geste, la demeure du vidame de Poitiers. »

Mais la vieille ne répondait pas ; seulement ses regards s'étaient portés sur la belle dame qui se tenait dans le fond de ce riche carrosse, et elle semblait ne pouvoir en détacher ses yeux.

Certainement les gens de madame d'Egmont auraient perdu patience au sang-froid de la vieille femme sans l'intervention de leur maîtresse. Madame d'Egmont, qui plus elle allait moins elle avait hâte d'arriver, mit la tête hors de la portière, comme pour parler à la vieille ; mais à l'instant même le tonnerre gronda de plus belle, la lune se voila de nouveau ; le vent, qui s'était un peu calmé, se mit à rugir, et l'enseigne du cabaret tourna plus vite que jamais sur ses gonds plaintifs et criards.

La jeune comtesse, sans s'émouvoir, laissa passer l'orage, et, quand son voile eut repris sa place accoutumée, quand ses beaux cheveux furent rendus à leur souplesse naturelle, elle adressa la parole à la vieille femme, et elle lui parla d'une voix si douce, d'un ton si touchant, avec un regard si plein de bienveillance, que la vieille entendit la question sur-le-champ, toute courte qu'elle était.

« Vous demandez le vidame de Poitiers? dit la vieille.

— Le vidame de Poitiers, » reprit la comtesse ; et au même instant elle fut frappée du changement qui s'était opéré dans les traits de la vieille femme.

En effet, je ne sais quelle profonde terreur s'était répandue tout à coup sur ce visage, naguère impassible. Toujours est-il qu'au seul nom du vidame de Poitiers ses yeux éteints s'étaient ranimés et sa taille voûtée s'était relevée, ses vieilles mains s'étaient contractées, comme aussi cette vieille bouche sans dents et sans sourire. En même temps la vieille répétait tout bas : *Le vidame de Poitiers!* Et, ainsi debout, à la lueur des torches, ses vêtements agités par l'orage, on l'eût prise de loin pour quelque immense point d'interrogation. Et elle répétait toujours la question : *Le vidame de Poitiers?*

En même temps, elle s'approcha encore plus près de la voiture, et, se mettant à la portière, à la place des pages, elle dit tout bas à la comtesse :

« Me parlez-vous bien en effet du vidame de Poitiers? Vous vous adressez bien, ma noble dame : c'est notre voisin. Il y a longtemps, bien longtemps qu'il est mort. Attendez : dix-huit ans de cela, vienne la nuit de Noël. Dix-huit ans! c'est à peine si vous étiez née. Depuis ce temps, sa maison est fermée, sa maison est muette, on n'y entend rien, on n'y voit rien. Quelquefois, à minuit, on y chante l'office des morts, mais tout bas, tout bas, et c'est à peine si j'entends chanter, moi qui suis sourde, tout bas, tout bas. O le vieux renégat! On dit qu'il était tout couvert de sang : Et figurez-vous qu'il n'a pas fait une seule aumône, et qu'il est mort sans prêtre, et qu'il n'a pas été enterré en terre sainte!... Vous voulez aller chez le vidame? Au fait, on dit qu'il a donné sa maison au premier qui osera la prendre ; et depuis dix-huit ans je vous dis que personne n'y est entré, ni pauvre, ni riche, ni la justice, ni les héritiers, ni les mendiants, ni les vagabonds, ni les voleurs, ni les amoureux, ni personne, excepté le hibou. N'allez donc pas chez le vidame ce soir, n'y allez pas cette nuit, n'y allez pas ! Qu'allez-vous faire chez le vidame? quel malheur allez-vous chercher? qui vous a faite si hardie, vous si belle et si jeune, que d'aller dans un lieu où je ne voudrais pas aller, moi si misérable et si vieille? Qui vous l'a dit? qui vous l'a ordonné? répondez-moi ! »

La comtesse, qui tremblait, répondit à la vieille femme :

« C'est l'ordre de mon père et l'ordre de mon mari, et je dois aller chez le vidame de Poitiers ce soir. »

La vieille se tut, elle parut réfléchir ; puis, sans quitter son poste, elle dit au cocher :

« Tu vas aller tout droit ton chemin ; tu détourneras à gauche, puis à gauche, puis encore à gauche, toujours à gauche ; je t'arrêterai quand il sera temps. »

Et voilà la voiture partie de nouveau. Et ce devait être une chose bizarre, cette vieille femme en guise de page galonné, ces cheveux blancs flottants, tout droits et tout roides, ces hideuses guenilles qui faisaient tache sur les panneaux de la voiture chargés de la croix des Guise, du casque des Richelieu et du glaive des d'Egmont.

Enfin la voiture s'arrêta vis-à-vis une immense porte cochère. Aussitôt la porte s'ouvrit à deux battants, et les chevaux entrèrent dans la cour.

La vieille femme, qui n'avait pas quitté son poste, ouvrit la portière, déploya le marche-pied, et tendit son bras décharné et au bout du bras sa main livide à la jeune comtesse, qui descendit pâle et tremblante sur le perron de l'hôtel ; le perron était recouvert d'un tapis chargé de fleurs.

Alors commença pour la comtesse le spectacle que je vais vous raconter.

IV.

L'hôtel de Lusignan (ainsi s'appelait la maison du vidame) était aussi éclatant au dedans qu'il était sombre et triste au dehors. Jamais l'ancienne fée protectrice de cette noble famille, éteinte aujourd'hui, n'avait habité palais plus brillant, n'avait donné de fête plus magnifique. A peine la jeune comtesse eut-elle mis le pied sur le perron du palais qu'aussitôt une douce musique se fit entendre ; un gentil-

homme se présenta qui offrit sa main à la comtesse ; la reine de France n'eût pas été reçue avec plus d'hommages et de respects. Le vestibule était garni de fleurs, des tapis de soie et d'or couvraient les escaliers, qui étaient entourés de statues ; des lustres immenses chargés de bougies étaient suspendus au plafond ; les antichambres étaient remplies de laquais en livrées magnifiques, debout et rangés sur deux files, qui s'inclinaient. La comtesse traversa ainsi plusieurs salons dignes du palais de Versailles, l'un rempli de tableaux, l'autre rempli de meubles gothiques ; un troisième était tout à fait un salon chinois ; et tout cela avait un éclat, une pompe, un air de fête et de mystère qui rappelaient beaucoup ces maisons isolées et habitées par les génies infatigables et invisibles qui reviennent si souvent dans *les Mille et une Nuits*.

Mais ce qui rendait cette comparaison plus frappante, ce que je ne me donnerai pas la peine de vous expliquer, parce que je n'en sais rien moi-même, c'est qu'une fois arrivé au dernier salon, le gentilhomme qui donnait la main à la comtesse l'introduisit dans une galerie longue et vaste qui était comme un jardin d'hiver au milieu de cet hôtel. Le gentilhomme salua profondément la comtesse et la laissa seule. Madame d'Egmont, dont la curiosité était éveillée non moins que la crainte, voulut voir la fin de cette aventure. Elle s'avança toute seule et à tout hasard dans cette forêt de myrtes verts, de rosiers chargés de boutons et d'orangers en fleur. Un gazon frais et fin s'étendait sous ses pieds ; une douce lumière éclairait ces beaux arbres ; on eût dit la fin et le calme et les douces senteurs d'un beau jour d'été. La comtesse arriva ainsi devant une espèce de cabane toute champêtre. C'était tout à fait une cabane de paysan : des murs rustiques, des arbres enlevés et chargés de leur écorce soutenaient le toit de chaume. La comtesse entra dans cette cabane ; le dedans de la cabane répondait tout à fait au dehors : les murs étaient badigeonnés à la chaux vive ; sur les murs on avait cloué trois à quatre gravures coloriées ; sur une table grossière, qui était au milieu de cette cabane, on voyait plusieurs pots en terre et des assiettes aussi en terre, posées sur une serviette bise, mais tout cela d'une propreté éclatante. Il y avait aussi dans cette chambre, ou plutôt dans cette étable, quatre ou cinq belles vaches de Flandre qui mangeaient au râtelier. L'une d'elles se mit à lécher les mains de la comtesse et la regarder tendrement lorsqu'elle entra. La comtesse croyait rêver.

Et enfin, tout au bout de la table, que vit-elle? Elle vit un lit de berger qui était sans rideaux, avec une couverture en laine verte et des draps de toile écrue, et dans ce lit un vieil homme en bonnet de nuit qui dormait profondément. C'était le vidame de Poitiers.

Vous pouvez juger de l'embarras de cette jeune femme : tant d'émotions soudaines l'avaient assaillie ce jour-là ! son père, son mari, cette vieille femme, ce palais si sombre, puis dans ce palais ce luxe et cet éclat qui l'étonnaient elle-même, elle qui avait été élevée dans le palais, dans les meubles, dans le luxe du cardinal de Richelieu ; puis ce jardin provençal en hiver, puis enfin cette chaumière, cette étable, ces vaches et la crèche ; et dans ce lit de pâtre cet homme qui dort, cet homme qui l'a envoyé chercher, elle, la fille du maréchal de Richelieu, elle, la comtesse d'Egmont, elle, une des plus grandes dames de l'Europe ! Elle ne fut donc pas fâchée, en attendant le réveil du dernier des Lusignan, d'avoir un moment pour se remettre. Elle s'assit donc sur une chaise de paille, et, le coude appuyé sur la table, elle attendit paisiblement.

Au bout d'un quart d'heure, le vidame de Poitiers se réveilla.

V.

Le premier regard du vidame de Poitiers, quand il se réveilla, se porta sur madame d'Egmont. Il la vit si belle, et d'une beauté si touchante, et d'une pâleur si pleine d'expression et si prête à tout, bien qu'elle ne pût rien prévoir, il la vit si jeune et en même temps si mortelle, qu'il la reconnut tout de suite, lui qui ne l'avait jamais vue. Elle, de son côté, fut merveilleusement étonnée à l'aspect de ce vieillard qui semblait renaître et qui sortait pour ainsi dire de la mort, afin de la saluer une première et dernière fois de l'âme et du regard. La tête de cet homme était belle ; tout couché qu'il était dans son drap de toile écrue, tout enveloppé qu'il était dans son morceau de serge verte, au milieu de cette cabane et entre ces deux génisses qui lui servaient de gardes-malade, il était facile encore de voir qu'il y avait sur cette paille et dans ce lit quelques nobles restes de la famille des Lusignan.

Si bien qu'au premier coup d'œil la jeune comtesse se sentit rassurée, et qu'en elle-même elle fut bien aise d'avoir eu du cœur.

Cependant le vieillard, rappelant toutes ses forces, se plaça sur son séant.

« Madame la comtesse, lui dit-il d'une voix ten mais claire et calme, je commence par vous dem der pardon de vous avoir fait venir, et d'avoir employé pour cela l'autorité que j'avais sur monsieur le maréchal, mais, vous le voyez, j'étais mourant, je n'attendais plus que vous pour mourir, et je ne pouvais pas mourir sans vous avoir parlé, je le jure par ce que nous avons de plus cher tous les deux ! »

A ces mots la comtesse, qui s'était quelque pe rassurée, redevint pâle et tremblante ; elle comprit

tout d'un coup qu'il y avait un lien invisible entre elle et cet homme; elle baissa les yeux, et elle porta la main sur son cœur, comme pour l'empêcher de se briser. Cependant le vidame continuait son discours.

« N'est-ce pas, dit-il, n'est-ce pas, madame, qu'il était jeune et beau, et qu'il vous aimait de toute son âme, et que vous l'aimiez, vous aussi, dans le fond du cœur? »

Ici il s'arrêta, soit pour reprendre haleine, soit pour entendre la réponse de la comtesse; mais la comtesse ne répondait pas. Alors il reprit en ces termes :

« Madame, madame, je n'ai pas de temps à perdre, je sens que je me meurs : il faut que j'en finisse avec vous, madame. Ainsi donc, pardonnez-moi et prenez courage, prenez courage, par pitié pour vous et par pitié pour moi! »

Alors elle releva la tête, elle écarta ses cheveux, et elle fixa sur le vidame ses deux yeux suppliants.

« Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, qu'y a-t-il, et que lui est-il arrivé, de grâce, monseigneur? »

La pauvre femme était si émue qu'elle ne s'aperçut pas qu'elle venait de laisser échapper son secret.

Le vidame lui rendit regard pour regard, pitie pour pitié; puis, baissant la voix, il lui dit tout bas, et si bas qu'elle seule pouvait l'entendre.

« Il est mort! »

(Mort de M. de Gisors.)

A ce mot la comtesse d'Egmont se leva en poussant un grand cri :

« Qui dites-vous, dit-elle, qui est mort? Est-ce lui qui est mort? »

En même temps elle étendait sa main vers le vieillard. Le vieillard lui prit la main.

« Oui, lui dit-il, il est mort, c'est bien lui qui est mort. Il n'y a plus de comte de Gisors, madame, pour vous aimer ici-bas; il est mort. Et comment, je vous prie, pouvait-il en être autrement? il vous avait vue, il vous avait aimée, il avait rêvé le bonheur près de vous, et votre père en riant vous avait donnée à un autre, et à quel autre! Pauvre et noble jeune homme! Ainsi dépouillé de son bonheur, ainsi privé de tout avenir, ainsi isolé dans le monde, ainsi loin de vous, il est allé se faire tuer à une escarmouche. Une seule balle a porté : cette balle a été pour lui; et moi qui l'aimais tant, je suis resté pour vous dire à vous, madame, ce que vous eussiez deviné toute seule : le jeune comte de Gisors s'est fait tuer pour la fille du maréchal de Richelieu. »

Quand le vieillard eut tout dit, la comtesse se laissa retomber sur son siége, et elle allait succomber sous la douleur; mais heureusement ses larmes, longtemps comprimées, se firent jour. Elle pleura, elle s'abandonna tant qu'elle voulut à cette douleur qu'elle avait tenue si secrète. Cette douleur éclatait enfin! Le vieillard, qui semblait être rentré dans son repos, laissa pleurer la comtesse tant qu'elle voulut pleurer.

A la fin il reprit la parole, et ce fut d'une voix si solennelle qu'il rendit la comtesse attentive.

« Oui, reprit-il, c'était un noble jeune homme, c'était le plus noble cœur et le plus grand courage,

et qui vous aimait bien, madame ! La veille du jour où il est mort voici la lettre qu'il m'écrivit. « Aimez-la ! et parlez-lui de moi qui l'aimais ! et dites-lui que je l'aimais à en mourir ! Et plaise au ciel que tu sois heureuse, Septimanie ! Remettez-lui ce que j'avais d'elle, ce ruban qu'elle perdit dans un bal, à Versailles ; cette fleur qu'ella a portée, ce mouchoir brodé aux armes de sa maison. Voilà tout ce que j'avais à elle. Et aussi priez-la, pour l'amour de moi, de veiller sur mon jeune frère ; car celui-là avait besoin de moi sur cette terre, car celui-là me pleurera de tout son cœur, car celui-là est un innocent et honnête jeune homme sans fortune, sans famille, sans parents, qui n'a que son épée, et qui n'a pas même un nom ! Mais elle en aura soin : elle est si bonne ! elle remplacera pour le frère cadet le frère aîné qui est mort. Aussi dites-lui bien que je lui donne ma foi. Et maintenant voici l'ennemi : je vais mourir. Adieu, mon vieil ami, adieu, adieu, adieu ! »

En même temps la lettre de l'infortuné comte de Gisors échappait aux mains tremblantes du vieillard.

La comtesse d'Egmont ne pleurait plus, elle écoutait.

Le vidame, la voyant ainsi attentive, recueillit toutes ses forces qui lui échappaient pour ne plus revenir.

« Écoutez, dit-il. Le comte de Gisors, le malheureux jeune homme qui est mort pour vous, il avait un frère, un frère qui n'était pas le fils de son père, un frère qui était mon fils, un frère perdu, égaré, sans nom, sans famille, mon enfant pourtant. Ce jeune homme s'appelle M. de Guys ; à l'heure qu'il est, il est simple soldat aux gardes-françaises. Le comte de Gisors était son appui et lui servait de père. M. de Guys est seul au monde : Gisors est mort, et moi je vais mourir. A présent, voulez-vous accepter le legs du comte ? voulez-vous prendre son frère à miséricorde et merci ? voulez-vous, noble jeune femme de vingt ans, servir de mère à un jeune soldat qui en a vingt-cinq ? voulez-vous être l'ange tutélaire de cet enfant sans famille ? Oh ! dites que vous le voulez ! Au nom de M. Gisors, qui est mort pour vous dans ce combat, dites-le, et aussi au nom du vieillard qui vous implore, au nom du vieux Lusignan qui vous supplie, ô noble dame, de l'aider à réparer sa faute ! Dites que vous y consentez, dites-le, et je vais mourir tranquille ; dites-le, et je vais en porter la nouvelle au comte de Gisors ! Par pitié, par charité et par amour, dites, madame, dites que vous le voulez bien ! »

La jeune comtesse répondit :

« J'accepte le legs du comte de Gisors. »

Le vieillard reprit :

« Et vous acceptez aussi le legs du vieux Lusignan ? »

Elle répondit :

« Et aussi le legs du vieux Lusignan. »

Alors le vidame prit sous son chevet une petite cassette damasquinée en or, d'un riche et précieux travail.

« Ceci, dit-il, renferme toute la fortune que je puis laisser à M. de Guys, à mon fils, au frère du comte de Gisors : voulez-vous l'emporter, madame ? »

Elle prit la cassette sans mot dire.

« Et, quand je ne serai plus, vous me promettez de la remettre à M. de Guys, de la lui remettre à lui-même et vous-même, sans lui dire d'où elle vient ; vous me promettez que ce jeune homme vous verra, madame, car il faut qu'il vous voie : un de vos regards doit en faire un homme ; vous promettez qu'il vous verra, ne fût-ce qu'une seule fois, qu'un seul instant, madame ? Car, s'il ne devait pas vous voir, prenez cette cassette et jetez-la au premier mendiant qui passera sur votre chemin... Mais vous me promettez de la remettre vous-même, n'est-ce pas, madame ? »

Alors il lui prit la main droite, il porta cette main sur sa tête, puis sur son cœur, puis avec cette main si blanche il fit le signe de la croix, puis il y porta ses lèvres mourantes... La comtesse retira sa main. Le dernier des Lusignan était mort.

Quand la comtesse revint à elle-même, elle se trouva au fond de son carrosse. La précieuse cassette était à ses côtés, et la vieille qui l'avait conduite à l'hôtel de Lusignan lui demanda d'une voix suppliante de la reconduire à sa pauvre maison.

En effet la comtesse reconduisit la vieille femme à son cabaret, et en descendant de voiture la vieille femme disait, joignant les deux mains :

« Saints et saintes du paradis, priez pour elle ! »

VI.

La comtesse d'Egmont passa une nuit fort agitée. Comment donc remettre à M. de Guys cette cassette, et que dire à ce jeune homme, et comment lui parler ? Après y avoir un moment réfléchi, elle résolut de confier au curé de Saint Jean-en-Grève, qui était son confesseur, tout ce qu'elle pouvait lui confier de cette histoire, afin qu'il fût témoin de son entrevue avec le soldat aux gardes-françaises, ou que du moins il lui donnât un bon conseil.

Toute la nuit se passa ainsi dans mille projets, dans mille inquiétudes, dans mille terreurs ; elle voyait tantôt le jeune comte de Gisors tout souillé de poussière et de sang, qui tournait vers elle son dernier regard ; tantôt le vieux vidame de Poitiers qui l'adjurait par une épreuve solennelle ; tantôt l'uniforme du jeune garde-française se détachait entre les deux linceuls de M. Gisors et du vidame de Poitiers. Ce fut une nuit d'effroi, de remords, de frisson,

de transes incroyables, un véritable cauchemar. Une fois il lui sembla qu'une main froide et glacée venait la saisir. Au contact de cette main, elle se réveilla en sursaut. Cette fois elle ne rêvait pas.

Trois femmes tout en noir, longue robe noire à la queue traînante, long voile noir et large mante noire, si bien que c'était à peine si l'on pouvait voir leur visage, étaient debout au chevet du lit de la comtesse. Tant d'événements s'étaient passés pour elle depuis vingt-quatre heures que madame d'Egmont avait tout à fait oublié que le lendemain elle devait assister en grand costume aux obsèques de la reine de Portugal, morte empoisonnée, disait-on, comme cela se disait pour toutes les morts royales. Or ces trois dames venaient chercher madame d'Egmont pour la mener à Notre-Dame. Ces trois dames, c'étaient madame de Mazarin, madame la comtesse de Tessé et madame la duchesse de Brissac. Vous jugez si la comtesse, les voyant ainsi toutes les trois vieilles et grandes, austères et toutes couvertes de noir, qui la tiraient ainsi brusquement de son sommeil, se prit à avoir peur et à trembler !

Cependant les femmes de madame d'Egmont entrèrent dans la ruelle ; la comtesse fut tirée du lit, elle fut habillée de deuil, et elle partit pour Notre-Dame entre madame de Mazarin, madame de Tessé et madame la duchesse de Brissac.

Ce jour-là toute l'église de Notre-Dame était tendue de noir. Mesdames, filles du roi de France, assistaient en personne aux obsèques de la reine de Portugal, la reine très fidèle. Voilà pourquoi les dames les plus qualifiées de la cour avaient été invitées et assistaient en effet à cette lugubre cérémonie. Le deuil était mené par madame Louise de France. Madame d'Egmont, en sa qualité de grande d'Espagne, servait de dame d'honneur à la princesse, et portait la queue de sa mante ou plutôt la tête du voile qui la couvrait de la tête aux pieds et qui traîna de quatorze aunes lorsqu'en entrant dans le sanctuaire madame d'Egmont en laissa tomber la pointe. Quant au voile de madame d'Egmont, il n'avait que trente-six pieds de roi, ni plus ni moins, selon l'usage et le compas de l'étiquette du Louvre. Une femme, également voilée, portait la pointe du voile de madame d'Egmont.

Chose étrange ! cette troisième femme voilée, elle avait été un instant la maîtresse souveraine de cette cour de France où elle ne paraissait plus qu'aux jours de deuil, et cela par grande bonté du roi et à la faveur du crêpe qui la couvrait. Cette femme toute noire et toute courbée, elle avait donné au dix-huitième siècle le signal du plaisir et des folles amours ; elle avait dansé la première sur les ruines saintes du dix-septième siècle, elle avait remplacé madame de Maintenon, elle avait osé, la première en France, être folle et reine, mener à la fois la vie d'une grande dame et la vie d'une courtisane ; cette femme avait été l'amour le plus chaste et la passion la plus innocente de M. le régent d'Orléans ; cette femme, c'était madame de Parabère, oui, elle-même, si flattée, si enviée, si aimée, qui était trop heureuse de porter le voile de madame d'Egmont !

Ainsi madame d'Egmont se trouvait tout à fait à sa place entre madame Louise de France et madame de Parabère. L'une qui a passé sa vie dans les vertus chrétiennes et qui l'a achevée sous la bure de la sœur grise, l'autre qui consacra sa vie aux folles amours ; l'une en retard, par sa croyance, de plus de cinquante ans au moins, l'autre en avance de vingt ans sur madame de Pompadour. Le dix-huitième siècle, en effet, ce n'est ni la vertu de la sœur grise ni l'abandon de la courtisane ; le dix-huitième siècle, dans son acception la plus naïve et la plus aimable, c'est madame d'Egmont, cette jeune femme qui aime, qui est aimée, qui se sacrifie à sa naissance, qui pleure un amant en silence, et qui marche d'un pas égal entre la vertu et le vice, dame d'honneur de celle-ci et faisant porter son voile par celle-là.

Cependant l'office des morts commença. Comme il ne s'agissait guère que d'une reine qui était morte, et comme c'était là une de ces douleurs officielles qui n'ont jamais fait couler tant de larmes que lorsque Bossuet était dans la chaire, se livrant tout entier à ses paradoxes de génie qui épouvantaient la cour et la ville, les funérailles de la reine de Portugal ressemblaient à toutes les funérailles de la cour. Le grand intérêt de toutes ces femmes en grand deuil, c'était de voir, après l'absoute, madame d'Egmont passer devant le catafalque et alors faire une de ces révérences si pleines de grâces qu'on admirait si fort dans la chapelle de Versailles. Et, en effet, parmi les femmes qui avaient conservé le secret de cette charmante révérence *à la Fontange* qui s'est perdue depuis avec tant d'autres supériorités non moins regrettables, la cour de Louis XV distingua surtout madame d'Egmont.

Toute la cour était donc dans l'impatience de voir madame d'Egmont saluer le catafalque, déjà même la jeune femme s'avançait sous le dais mortuaire. C'était bien sa démarche élégante, sa charmante taille, toute sa belle et admirable personne ; sous les voiles noirs qui la recouvraient, chacun l'aurait reconnue... Tout à coup, et au moment où elle allait à son tour saluer le cercueil, au moment où tous les regards étaient fixés sur elle, elle s'arrêta au milieu du chœur. On eût dit qu'une force invisible la tenait à cette place, immobile comme un marbre ; ce fut un instant de grande terreur dans cette église qui tout à l'heure était seulement remplie d'un vain cérémonial. A l'instant même toutes choses furent suspendues, même le chant des prêtres ; il se fit un silence terrible. On ne voyait pas le visage de la com-

tesse, mais il y avait tant d'effroi dans toute sa personne, qu'on pouvait aisément deviner la pâleur de son visage. Cependant chacun restait immobile à la même place, dans l'attente de ce qui allait venir.

Les plus étonnés de cette foule de courtisans et de grandes dames, qui se connaissaient depuis des siècles, c'étaient quatre gardes-françaises qui avaient été placés aux quatre coins du poêle funèbre. Ces jeunes gens revêtus de leur riche uniforme, l'arme au bras, tenaient tout au plus la place de quatre grands cierges d'honneur, et personne n'y avait fait plus d'attention qu'on n'en avait fait aux colonnes mêmes du catafalque. Ces courtisans de Versailles vivaient entre eux et ne voyaient qu'eux seuls au monde : comment auraient-ils fait attention à quatre gardes-françaises placés en sentinelle? Tout au plus quelques vieilles femmes avaient-elles porté un regard distrait sur un jeune soldat qui était le premier à droite, immobile; car en effet c'était là un beau jeune homme : dix-huit ans à peine, élancé et bien pris dans sa taille, l'œil noir et grand et mélancolique, le visage pâle et pensif; c'était tout à fait le port d'un gentilhomme, tout à fait la taille d'un gentilhomme, et sans doute c'était une méprise du sort qui avait fait de ce jeune homme un simple soldat aux gardes. Mais, encore une fois, c'étaient là des remarques que peu de femmes avaient faites, si quelques-unes les avaient faites; et d'ailleurs, à cet instant solennel, l'hésitation de madame d'Egmont, ainsi arrêtée au milieu du chœur par une force invisible, attirait toute l'attention, tout l'intérêt, ou du moins toute la curiosité de cette assemblée réunie par la même étiquette dans le deuil.

Ce fut cependant ce même beau jeune homme, ce simple soldat, cette statue vivante placée là par hasard comme un des ornements obligés du cénotaphe, ce fut lui, immobile comme il était, et le regard fixe et grave, ainsi que le voulait la consigne, qui s'aperçut le premier que cette femme voilée qui se tenait immobile devant lui était chancelante, qu'elle allait tomber, et peut-être se briser la tête contre le pavé de l'église. Aussitôt le jeune homme oublie sa consigne et se précipite vers cette femme qui se meurt. Juste ciel! il était temps : la comtesse d'Egmont venait de tomber inanimée et morte dans ses bras.

VII.

Dans un atelier de peinture du faubourg Saint-Germain, au quatrième étage, comme c'est l'habitude de ce faubourg qui n'a pas de premier étage, deux jeunes gens étaient assis. L'un, jeune et vif et rieur, était occupé à mettre la dernière main à l'un de ces charmants portraits qui ont fait la fortune de la peinture au dix-huitième siècle, admirable couleur flamande qui n'a encore rien perdu de sa vivacité et de son coloris. Le jeune artiste s'appelait Greuse. Le beau militaire qui était près de lui paraissait plongé dans une profonde mélancolie qui faisait un grand contraste avec son habit de soldat aux gardes. Greuse travaillait, et de temps à autre il portait son regard de la toile sur son ami.

A la fin, voyant que le jeune soldat s'obstinait à garder le silence :

« Qu'as-tu donc? lui dit-il, et d'où te vient ce front chargé d'ennuis? et quel si grand malheur est tombé sur toi, mon ami, pour que tu sois ainsi triste et abattu, toi que j'ai connu l'enfant de la joie et du plaisir?

— Hélas! reprit M. de Guys, car c'était lui-même, hélas! bien malheureux est celui qui n'a pas d'autres parents que la joie et le plaisir; c'est une infidèle famille. Tu sais bien cependant que je n'en ai pas connu d'autre; et maintenant voici que ma famille de joie et de plaisir m'abandonne sans que je puisse dire pourquoi; elle m'abandonne, et me voici maintenant plus triste et plus orphelin que jamais. »

Et comme il était en train de confidences, M. de Guys raconta à son ami comment autrefois une protection invisible veillait sur lui, prodiguant l'or à ses plus folles dépenses, venant à son secours dans les occasions les plus difficiles, et comment tout à coup cette protection était partie bien loin sans doute, et comment il se trouvait à présent dans l'état d'un enfant abandonné à la merci publique. Greuse écoutait les confidences de son ami avec le sourire incrédule d'un homme qui n'a jamais eu de protecteur invisible, qui s'est toujours protégé lui-même, et qui ne croit pas aux gens qui se cachent pour faire du bien. Ainsi, peu à peu la conversation entre les deux amis fit place au plus profond silence. Greuse revint à son travail, et M. de Guys se plongea plus avant dans ses réflexions.

Tout à coup une vieille femme se présenta dans l'atelier du peintre.

« Je viens, lui dit-elle, prier votre seigneurie de me faire mon portrait; j'en serais bien reconnaissante, voyez-vous? »

A ces mots, Greuse, le peintre des femmes, et des plus jeunes encore et des plus jolies, Greuse, celui qui a tant aimé les cheveux longs et soyeux, les lèvres rebondissantes et purpurines, les grands yeux bleus bien humides, celui qui les a faites si jolies et si riantes, et si transparentes, les femmes du dix-huitième siècle, Greuse, voyant cette vieille toute ridée et toute blanchie, et toute sèche et toute courbée, qui voulait se faire peindre par lui! ne put retenir un grand éclat de rire.

« Mais regarde donc, dit il au jeune soldat, regarde donc, mon ami, la vieille sorcière. Veux-tu te faire dire la bonne aventure, mon cher Guys? L'oc-

casion est belle, et tu n'en trouveras pas une pareille en ta vie. »

En même temps le jeune artiste se livrait de toutes ses forces à sa folle gaieté.

La vieille, sans se déconcerter, dit à Greuse :

« Et vous ferez mon portrait si je lui dis sa bonne aventure ? »

En même temps elle étendait sa main sèche et décharnée sur le beau soldat, d'un air demi-solennel.

« Oui, dit Greuse, oui, la vieille, je fais ton portrait fauve, et tout velu, et tout blême, si tu lui dis, à lui, sa bonne aventure. » En même temps Greuse, charmé de cette idée, s'était levé de son siége, et il avait pris M. de Guys par le bras.

« Viens donc, viens donc, dit-il, viens entrer dans le secret de ta destinée. »

Et il le tirait toujours par le bras.

« Prenez garde, dit la vieille femme à Greuse, prenez garde à ce bras malade ! ce jeune homme a été blessé l'autre jour.

— Lui, blessé ! dit Greuse. Tu t'es battu, et tu ne me l'as pas dit !

— Oh ! reprit la vieille femme, il ne s'agit pas d'un misérable coup d'épée qui s'oublie du jour au lendemain et qui se guérit en vingt-quatre heures : c'est une blessure plus profonde, et qui vous est allée au cœur, n'est-ce pas, monsieur de Guys ? »

A ces mots le jeune soldat, tiré subitement de sa léthargie :

« Que veux-tu dire ? s'écria-t-il, et comment sais-tu que j'ai été si profondément atteint là au bras, là au cœur ? Qui était-elle ? Je l'ai portée toute noire et toute cachée sous un voile, et je ne l'ai pas vue ! Ah ! tu as bien raison de dire que je suis blessé au cœur ! »

Alors la vieille femme, l'entraînant dans un coin de l'atelier :

« Il faut, lui dit-elle, que demain, quand la nuit sera tombée, vous vous rendiez au Marais, au coin de la maison du vidame de Poitiers, et là vous attendrez nos ordres. »

M. de Guys resta anéanti.

La vieille, se retournant vers Greuse, qui ne comprenait rien à cette étrange scène :

« Monsieur, dit-elle, j'espère qu'à présent vous ne refuserez plus de faire mon portrait !

Et elle sortit, fière et déguenillée, comme elle était entrée.

Quand elle fut sortie, Greuse regarda son ami au front, et il comprit qu'il ne fallait pas lui demander son secret.

VIII.

Revenons à madame d'Egmont. Nous l'avons laissée hors d'elle-même et bien malheureuse. C'était donc là le frère de celui qu'elle aimait ! elle l'avait donc retrouvé sentinelle d'un catafalque, ce beau M. de Gisors qui s'était fait tuer pour elle ! car entre les deux frères la ressemblance était frappante : elle l'avait retrouvé aussi beau, aussi jeune ; M. de Guys était pour ainsi dire le reflet de M. de Gisors. Le voilà donc ce jeune homme qui est son pupille et dont elle est le tuteur ! En même temps elle se souvient du serment qu'elle a fait au vidame de Poitiers à son lit de mort : elle a promis au vidame mourant de voir M. de Guys elle-même, de lui parler elle-même à lui-même, de lui remettre à lui-même cette fortune dont elle est la dépositaire. Comment le voir ? où le voir ? que lui dire ? comment tenir son serment ? ô Gisors ! Gisors !

Mais, comme c'était une femme noble et fière, maîtresse d'elle-même quand elle n'était pas trop surprise et trop épouvantée, madame la comtesse d'Egmont, revenue de ses premières angoisses, envoya chercher M. de Guys par la vieille femme ; et, comme elle ne voulait pas être connue de ce jeune homme, comme elle voulait ne le revoir jamais, elle le fit conduire par la vieille femme dans son pauvre cabaret ; et c'est là, assise sur une misérable chaise, le coude appuyé sur une table de chêne, que M. de Guys, le soldat aux gardes, se trouva en présence de madame la comtesse d'Egmont.

Vous peindre l'étonnement et la respectueuse admiration du jeune homme, et vous dire combien il la trouva belle, et noble, et digne de toutes sortes de respects, je ne saurais. Quand elle le vit, madame d'Egmont releva la tête, et avec la plus grande simplicité, mais aussi avec le plus grand calme, elle parla ainsi, le jeune homme l'écoutant debout et dans l'attitude du plus profond respect.

« Monsieur, lui dit-elle, une personne qui ne veut pas être nommée et qui est morte m'a nommée son exécuteur testamentaire. C'est un office que je n'ai pas pu refuser. Voici donc dans cette cassette une fortune que je devais vous remettre à vous-même moi-même. La volonté du testateur est celle-ci : que vous soyez heureux et sage. Il sait qu'il n'est pas besoin de vous recommander d'être honnête et brave... Et à présent que mon office est rempli, si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, je vous prie d'oublier que vous m'avez vue jamais. »

En même temps elle se leva pour sortir.

Elle sortit en effet. La porte de la rue se referma sur elle. M. de Guys resta immobile, éperdu, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un songe.

Le bruit d'un carrosse qui s'éloignait le tira de sa rêverie. Mais ce ne fut que lorsqu'il eut ouvert la riche cassette, et quand il eut touché de ses mains cette fortune qui lui arrivait, que M. de Guys se rappela d'une façon moins confuse la vision qui venait de lui apparaître. Alors, voyant qu'il était tout seul, son cœur se brisa, et il se prit à pleurer.

IX.

Si cette histoire ne vous semble pas trop étrange, vous passerez, s'il vous plaît, avec moi, du cabaret perdu dans le Marais à la cour éclatante de Louis XV, un jour de grande réception. Car c'est là un siècle étrange et singulier : la royauté y est dans toute sa force, bien qu'elle soit à son déclin; les sujets sont encore dans la plus profonde soumission, bien qu'ils soient à la veille de la révolte. Il faut donc se rappeler les anciennes splendeurs de cette cour pour se faire une idée du Versailles de Louis XV.

Ce jour-là madame d'Egmont avait été menée à Versailles par M. le duc de Richelieu, son père. Jamais peut-être la comtesse n'avait été plus belle, plus brillante et mieux parée. Elle portait un grand habit de satin tout garni de broderies en or; sur toute sa personne, à son cou, à ses bras, à ses mains, sur son front étincelaient les diamants de sa maison; et vous jugez si elle était belle! Ce fut dans cet appareil et

dans cette beauté que madame d'Egmont fut s'asseoir au grand couvert du roi, à la tête des *femmes titrées*, comme c'était son droit. Il y avait à ce grand couvert toute la noblesse de France : duchesses, grandes d'Espagne, les femmes des maréchaux de France, tous ceux qui avaient les honneurs du Louvre et qui étaient cousins du roi. Au milieu de cette cour se distinguait par sa beauté, par ses grâces naturelles, par son esprit si fin et si admirablement et si innocemment railleur, le seul roi que pût reconnaître Voltaire, le roi Louis XV. Alors le dîner royal commença.

Le public de Versailles, admis au dîner du roi, entrait par une porte et sortait par une autre porte, décrivant dans sa marche rapide un quart de cercle autour du grand couvert. J'ai oublié de vous dire que madame d'Egmont se tenait à la droite du roi.

Tout à coup le mouvement de cette foule qui passait en silence devant la table du roi est suspendu; une légère rumeur, retenue par le respect, se fait entendre. Tous les regards, qui étaient tournés vers le roi, se portent du même côté, et alors chacun put voir vis-à-vis le roi, et le regard tourné vers lui, fixe, immobile, et cloué à la même place par une force surnaturelle, un homme, un soldat, mais bien fait, mais jeune et beau, mais d'une noble attitude, mais d'un charmant regard, mais d'une grâce parfaite, presque aussi beau que le roi. Comme je vous le dis, il était là immobile, hors de lui, sans mouvement et sans parole : il avait reconnu madame d'Egmont.

Il y eut un profond silence. Cet intelligent roi Louis XV eut bien vite deviné pour qui le jeune soldat restait là immobile à la même place. Cependant l'exempt des gardes étant survenu, M. de Guys fut arraché violemment de la salle; mais toujours son regard resta fixé à la même place, toujours son âme y resta fixée. Madame d'Egmont, voyant M. de Guys brusquement entraîné par les gardes du corps, ne put se contenir, et elle poussa un gémissement douloureux. Pauvre femme! elle oubliait que tout le monde la regardait!

Il fallut tout l'esprit et toute la bonté du roi pour tirer la noble dame de cet étrange embarras. Il fit approcher l'exempt de ses gardes, et, sans regarder madame d'Egmont, mais tout en parlant assez haut pour en être entendu :

« Monsieur, dit-il, relâchez ce jeune homme : il aura été surpris par ce grand appareil; je veux qu'il aille en paix. »

Puis il ajouta :

« C'est la vue de la reine qui l'a peut-être troublé. »

En même temps il jetait sur la reine le plus adorable sourire en s'inclinant.

X.

Depuis ce temps, M. de Guys ne revit pas madame d'Egmont : M. de Guys, pour se punir de l'avoir compromise ainsi devant toute la cour, la noble femme, s'est tué de sa propre main. Quelque temps après mourut aussi madame d'Egmont, renfermant son secret dans son âme, si elle avait un secret. Et à qui aurait-elle pu le confier ce triste secret? Son mari ni son père ne l'auraient comprise; il n'y avait eu que le roi Louis XV qui l'avait comprise. Madame d'Egmont voulut en finir avec tant de douleurs secrètes : elle mourut.

Voilà toute l'histoire de ce soldat et de cette grande dame, histoire touchante et d'une grande naïveté, histoire de l'amour le plus pur, le plus naïf, et le plus chaste des deux parts. Savez-vous quelque chose de plus intéressant dans le monde que l'amour de madame d'Egmont pour le noble comte de Gisors, qui se reporte à son insu sur un enfant abandonné?

Et, comme déjà dans ce temps-là c'étaient les philosophes qui écrivaient l'histoire, l'histoire n'a rien eu de plus pressé que de raconter comment madame la comtesse d'Egmont avait des entrevues avec un beau soldat, qui la prenait pour une petite bourgeoise. De nos jours, on a mis cette anecdote en vaudeville : le vaudeville nous a été donné orné de toutes les grâces et de toutes les inventions de l'esprit contemporain.

JULES JANIN.

LA CRAVACHE.

Tout le monde convient qu'il n'y a pas de ville où on dépense plus d'argent en charités ni qui contienne plus de philanthropes que la ville de Londres. La philanthropie des Anglais s'attache aux objets les plus excentriques, et, tout en s'occupant des chiens, des chevaux, et même des blaireaux et des coqs lorsqu'ils se sont bien conduits dans Teaston-Street, il est juste de dire qu'elle n'oublie pas les hommes. Mais il y a deux sortes de charités : celle que la loi, la position ou la vanité contraignent d'exercer, et celle qui naît d'un mouvement de compassion, d'un acte instantané qui fait que le riche ouvre la main malgré lui s'il rencontre un malheureux mourant de besoin au coin d'une borne. La première est la charité des Anglais, la seconde est inconnue à Londres. Quand un citoyen anglais a payé la taxe des pauvres et acquitté le montant de ses souscriptions, il est en paix avec sa conscience, et on peut mourir de faim à sa porte sans qu'il s'en soucie. Chaque établissement philanthropique a d'ailleurs sa spécialité, dont il ne sort jamais. Voilà pourquoi l'honnête matelot John Forster parcourait inutilement Londres avec une petite fille qu'il venait de rencontrer sur le pavé, sans pouvoir recueillir un shilling. Comme John Forster ne payait pas la taxe des pauvres et que son nom n'était sur aucune liste de souscription, il se croyait obligé d'exercer la charité d'une autre manière. Il se présenta d'abord à *Royal Human Society*, et s'adressa au concierge :

« Voici, lui dit-il en lui présentant une jeune enfant de douze à treize ans, une jolie fille que j'ai rencontrée dans les environs de Temple-Bar : elle meurt de faim ; je lui ai fait boire un verre de gin, c'est tout ce que je puis. Donnez-lui le vivre et le couvert... pour quelques jours du moins, et Dieu vous bénira.

— Vous avez trouvé cette enfant à Temple-Bar ? dit le concierge ; nous ne pouvons rien faire pour elle. Cherchez ailleurs... Ah ! si vous l'aviez retirée de la Tamise, ce serait différent ; nous prendrions l'enfant, et vous auriez une belle médaille. Ici, nous secourons les asphyxiés et nous enterrons les noyés : nous ne sortons pas de là. »

Et le concierge de *Royal Human Society* repoussa doucement John Forster, ainsi que la petite fille, et leur ferma la porte au nez. Le début n'était pas encourageant. Le bon matelot se dirigea alors vers London-Road, où est établie, dans une superbe maison, la Société Philanthropique.

« Cette petite fille, lui dit le directeur, est charmante. Les beaux yeux ! quel teint éblouissant ! l'agréable et gracieux sourire ! si le visage est le miroir de l'âme, elle doit avoir le meilleur naturel qu'on puisse rencontrer.

— Sans doute, répondit John Forster, ravi des éloges qu'en donnait à sa protégée.

— Son père a-t-il été pendu ? demanda le directeur.

— Je ne crois pas, répondit John.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le directeur, nous ne pouvons rien faire pour elle ; la Société Philanthropique ne se charge que des enfants qui ont des inclinations vicieuses, ou dont les pères ont été exécutés. »

Dans *Stamfort-Street*, la Société de Saint-Patrice refusa l'enfant, parce qu'elle parlait l'anglais sans aucun mélange irlandais.

La maison de charité maçonique exigeait l'exhibition d'un diplôme qui prouvât que le père de la petite fille appartenait à un des Orients répandus sur la surface du globe.

Le révérend ecclésiastique qui dirigeait la société pour la conversion des juifs demanda à l'enfant :

« Combien y a-t-il de dieux, mon petit cœur ?

— Il y en a un en trois personnes, monsieur.

— Vous voyez bien, dit le révérend, en passant la main sous le menton de la petite fille, que cette petite sainte est chrétienne comme vous et moi.

— Et voilà pourquoi vous la laisserez mourir de faim, dit le matelot.

— Que n'est-elle juive, répondit le révérend, en tournant le dos à John Forster. »

Il ne fallait pas songer à la société pour la conversion des noirs, ni à l'hospice pour les femmes en couches. Le simple sens commun éloignait John Forster de ces deux établissements. Il se présenta vainement à l'école galloise, à l'hôpital écossais, et même à la société pour la construction des chapelles.

« Pourquoi faut-il, disait-il dans son désespoir, qu'une jolie figure soit le miroir de l'âme, et que cette pauvre fille ait le malheur d'être chrétienne ! »

La journée s'était écoulée dans ces courses infructueuses, et la nuit allait venir, lorsque John Forster et la petite fille se trouvèrent dans Regent's-Park, à l'endroit qu'on nomme Cumberland-Terrace, partie du parc qui, comme on sait, a été bâtie par le fameux M. Nash, cet architecte, grand niveleur, qui a donné un aspect tout nouveau à la ville de Londres ; d'élégants gentlemen, de belles ladies remplissaient la promenade, mais pas moyen de leur demander un penny, à moins d'être arrêté par les policemen ; cependant l'enfant avait faim, et la bourse du matelot était vide. John Forster était sur le point d'abandonner la petite fille à la Providence, c'est-à-dire de la laisser peu à peu s'engager parmi les promeneurs et de ne plus s'occuper d'elle, lorsqu'il fut abordé par un homme jeune encore, d'une figure douce, et parfaitement bien mis.

« Mon brave homme, dit le promeneur à John, cette jolie enfant est-elle à vous ?

— Hélas ! non, monsieur, je l'ai trouvée ce matin dans Temple-Bar, et je cherche vainement quelque établissement charitable qui veuille s'en charger. »

Pendant que le matelot se déchaînait contre la dureté des sociétés philanthropiques, le jeune homme examinait curieusement la petite fille, ses dents, ses cheveux, ses bras, ses épaules ; il souleva un peu, avec le bout de sa canne, les haillons qui lui servaient de robe.

« Pied bien fait, dit-il, les chevilles dégagées, des jambes de cerf... Comment vous nommez-vous, mon enfant ?

— Déborah, monsieur, dit la petite fille en faisant la révérence.

— Et votre père ?

— Mon père et ma mère sont morts, monsieur.

— Eh bien ! mon brave homme, dit alors le jeune homme en s'adressant au matelot, voulez-vous me donner cette enfant ? je m'en charge.

— Très-volontiers, » répondit John Forster, ravi de trouver un homme plus charitable que toutes les sociétés philanthropiques de Londres réunies.

Le jeune homme mit une guinée dans la main du matelot, prit Déborah avec lui, traversa Cumberland-Terrace, et rejoignit une voiture qui l'attendait à quelques pas. Cet amateur de petites filles bien faites, aux pieds dégagés et aux jambes de cerf, était Ducrow, un des plus habiles écuyers du cirque d'Astley, dont plus tard il fut le directeur. Il avait commencé sa vie à peu près comme Déborah, et avant d'être écuyer, il avait été sauteur de corde. C'est le premier danseur anglais qui ait uni la grâce à l'adresse, et le bon goût à la vigueur ; il a mis Zéphire à cheval, et quand il voltigeait sur sa selle avec de petites ailes de papillon, il était aussi léger que Paul de l'Opéra, ou que le dieu lui-même dont le vol fait rider à peine la surface de l'eau. Ce n'était pas l'humanité qui le poussait néanmoins à se charger de Déborah, mais la grâce de l'enfant, qu'au premier coup d'œil il jugea un sujet précieux. Les Anglaises sont belles, roses et blanches, ce sont là des qualités qu'on ne peut leur refuser ; elles ont malheureusement le pied grand, la main maladroite, les bras mal attachés ; il leur manque du feu, de la grâce, de l'animation ; tout ce qui est nécessaire pour la voltige et pour bien d'autres choses. Déborah avait les formes et la vivacité d'une Andalouse ; ses yeux brillaient comme les diamants du Visapour : c'était une excellente acquisition pour le cirque d'Astley, et jamais l'écuyer n'avait dépensé une guinée plus à propos.

La petite fille fut lavée, épongée, on peut même dire étrillée avec autant de soin qu'un cheval de race ; on soigna ses cheveux, on lui donna une belle robe, et après quelques jours de repos on la fit monter à cheval. Tout le monde connaît le moyen employé pour apprendre à Candide l'exercice à la bulgare ; ce fut par un procédé à peu près semblable que Déborah apprit à monter à cheval. Ducrow tenait à ce que sa protégée lui fît honneur, et il n'épargna pas les coups de cravache : c'est le martinet des écuyers ; sans la cravache, point de sauteurs, point de danseurs : c'est la cravache qui apprend à danser l'allemande, à franchir les rubans, à traverser le tonneau et à faire l'arbre fourchu au galop sur un cheval. A Londres comme à Paris, on n'a pas d'autre méthode ; cela bleuit bien un peu la peau, cela cause quelque douleur dans les reins ou ailleurs ; mais on n'a qu'à bassiner la partie lésée avec du sel et du vinaigre ; et le lendemain, il n'y paraît plus.

Déborah était un sujet de la plus grande espérance, et l'élève favorite de Ducrow recevait plus de coups qu'aucun de ses camarades ; mais elle ne s'en portait que mieux, grandissait tous les jours et devenait belle à ravir. Ce régime convenait à son tempérament.

Il y avait au cirque d'Astley deux petits jeunes

gens qui promettaient aussi beaucoup, Little-Love et Bishop. Little-Love était blond et beau comme l'Amour, dont il portait le nom; Bishop grave et sérieux comme un membre du clergé; ils avaient tous deux l'avantage de partager avec Déborah les coups de cravache de Ducrow, et ils profitaient merveilleusement de ses leçons. Enfin, après deux ans d'études et de travail, il n'en faut pas moins pour être une écuyère un peu distinguée, la jeune fille était en état de paraître en public. Ce fut un grand jour; le matin Ducrow lui donna sa dernière leçon, avec l'accompagnement obligé, et le soir Déborah, en maillot couleur de chair, revêtue d'une robe de gaze à lame d'or et les cheveux couronnés de roses, s'élança dans l'arène sur un cheval blanc comme la neige. Ce ne fut qu'un cri dans le cirque.

« Que de grâce, disait-on; que de légèreté! quelle assurance! quel aplomb! que de fierté dans le regard! Voilà des jambes parfaites, des bras faits au tour, et les reins! et les épaules! *what a pretty girl!* quelle jolie fille! *charming creature!* une séduisante créature, en vérité. »

Ducrow lui donna une ou deux guinées, et la charmante créature, heureuse comme une reine, alla souper avec Little-Love et Bishop dans une taverne, où ils mangèrent du homard et des pâtés d'huîtres, où ils burent le meilleur porter que MM. Barclay et compagnie aient jamais brassé. La vie est semée de tribulations. Déborah éprouva quelques désagréments de la part de la femme de Ducrow, qui était jalouse. Little-Love lui fit une déclaration qui ne lui déplut pas; Bishop lui parla de sa passion en termes assez engageants : les deux rivaux se battirent à coups de poings avec tant de vivacité, que Little-Love eut un œil poché, et Bishop une côte enfoncée. La sensible Déborah pansa les blessés et soigna leur convalescence : le premier n'avait qu'à se montrer pour plaire; le second persuadait dès qu'il ouvrait la bouche : c'était un écuyer fort éloquent.

Malgré tout leur mérite, Déborah ne laissa pas de négliger un peu ses camarades pour écouter le fils d'un membre de la chambre haute. Le jeune homme était mineur, faisait d'assez mauvaises affaires avec les usuriers de Londres, et était fort mal en argent comptant; mais la jeune fille était facile à contenter: une promenade le matin sur la Tamise et un souper le soir après ses exercices, elle n'en demandait pas davantage. Si même Little-Love avait eu assez d'argent pour satisfaire à ses menues dépenses, elle l'aurait préféré à tout autre compagnon de plaisir; car enfin, après Ducrow, Little-Love était à ses yeux le premier homme du monde : personne ne faisait mieux le saut périlleux ni la voltige sur deux chevaux; il y avait entre eux parité de goûts, parité d'état, et ils étaient traités tous deux d'une manière semblable, seulement il y avait dans les coups que leur distribuait Ducrow un peu de partialité; Déborah avait la plus large part, ce qu'elle attribuait à la jalousie : le maître aurait voulu avoir les bonnes grâces de l'élève; cela flattait en même temps sa vanité de femme et d'écuyère. Déborah était donc la plus heureuse fille du monde; les bravos du public l'enivraient; elle recevait tous les jours vingt déclarations; tantôt un lord voulait lui faire accepter un diamant; une autre fois un alderman lui envoyait un équipage. Elle renvoyait tout, elle refusait tout, libre, joyeuse, sans songer à la fortune, sans prévoir le lendemain; elle régnait souverainement sur trois personnes : ses deux camarades et le fils du lord. Sa coquetterie les tenait en haleine, les soumettait l'un par l'autre. Elle avait pour eux trois et à différents degrés un sentiment de préférence qui, n'allant pas jusqu'à l'amour, ne lui causait ni insomnie, ni soucis; pour comble de bonheur, la jalousie de mistress Ducrow, qui lui avait donné quelques désagréments, s'apaisa, et elle parvint à faire vivre en bonne intelligence l'aimable Little-Love et le grave Bishop.

Un soir, tandis qu'elle dansait une gigue, sur son cheval blanc, elle fit un faux pas et perdit la mesure. Ducrow, oubliant qu'il était en face du public, lui détacha deux ou trois coups de cravache qu'un homme moins prompt aurait réservés pour la répétition du lendemain; le public murmura, et un journaliste s'éleva dans sa feuille contre un pareil procédé; il commença par établir que le peuple anglais était le peuple le plus généreux du monde, qu'il prenait toujours le parti du faible contre le fort, que le révérend Martin avait présenté plusieurs pétitions contre la mutilation des animaux, et contre ceux qui les frappent ou les injurient, d'où il résulte qu'un Anglais digne de l'être doit s'abstenir de bœuf et de chapon, manger du taureau, du poulet maigre, ne jamais battre son chien et parler poliment à son cheval; ensuite, par une transition brusque et tout à fait digne de son talent, le journaliste passait à la plus belle moitié du genre humain, aux filles d'Ève, et il appelait avec galanterie la vindicte des lois sur le malheureux Ducrow, qui traitait la perle des écuyères, miss Déborah, plus mal qu'un planteur de la Jamaïque ne traite un nègre rebelle.

Déborah courut chez ce vengeur des droits de l'humanité outragée, et elle plaida la cause des coups de cravache avec l'éloquence du sentiment. C'était à Ducrow et à sa cravache qu'elle devait tout, ses succès, sa réputation, son talent, sa fortune à venir : la cravache brisée, adieu l'écuyère.

« Il est possible, lui dit-elle, qu'on ne devienne pas journaliste par le même procédé : je l'ignore; criez donc contre les coups de cravache quand on vous en donnera, mais laissez-moi les miens. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Le journaliste fit des excuses, et promit de ne plus s'opposer aux progrès de l'art par des observations mal placées.

Ce temps heureux devait finir, car tout passe dans ce monde, rien n'est stable, rien ne dure, pas même le bonheur d'une écuyère du cirque d'Astley! Plus favorisée que d'autres, Déborah aurait eu dans sa vie une période riante et exempte de chagrin, cela n'est pas donné à tous. Un jour, en tournant dans le cirque, elle aperçut un jeune homme qui la regardait avec attention, et dont la beauté surpassait tout ce qu'elle avait vu jusque-là : ni Little-Lowe, ni le fils du lord, ni personne à son gré n'approchait de cette grâce unie à je ne sais quoi de mâle et de hardi : c'était un visage divin, des yeux perçants et doux, une taille parfaite. Déborah frémit sur son cheval, et l'idée du danger qui accompagne toujours les exercices équestres se dissipa chez elle, pour faire place au désir de se distinguer par son adresse; croyant ne valoir que par son talent, elle poussa l'audace jusqu'à la témérité, le mépris de la vie jusqu'à l'extravagance. Ses membres paraissaient doués d'une élasticité nouvelle, ses petits pieds ne touchaient pas la selle, elle semblait voler. Le public l'accabla de bravos et de fleurs, et, à la fin de ses exercices, elle tomba épuisée dans les bras de Ducrow : elle était amoureuse.

« Dieu fasse qu'il m'aime! pensa-t-elle en rentrant dans sa loge; Dieu fasse qu'il ait compris que tout ce que j'ai fait ce soir c'était pour lui. »

L'amour a été comparé à beaucoup de choses, et les poëtes, les moralistes ont été plus ou moins heureux dans leurs comparaisons. Pour nous, nous croyons que c'est un fil électrique; si deux individus y mettent la main en même temps, ils éprouvent une commotion soudaine et simultanée. Il paraît que le beau jeune homme qui avait charmé Déborah venait de toucher, comme elle, au fil fatal; car à peine la jeune fille avait achevé sa toilette, qu'il frappa à la porte de la loge.

« C'est lui! » se dit Déborah en ouvrant d'une main tremblante.

Il entra, le sourire sur les lèvres, la tête un peu inclinée et les yeux baissés; après avoir salué avec autant de politesse que de convenance :

« Ma sœur, dit-il en embrassant Déborah, qui se laissa faire, les voies du Seigneur sont impénétrables, Dieu m'a poussé lui-même ce soir au cirque d'Astley, et c'est sans doute pour que nous sanctifiions [illegible] ensemble : l'esprit m'a touché, la grâce a agi, et si, comme le dit l'affiche, vous n'êtes pas engagée... j'ose espérer... »

Le beau jeune homme n'acheva pas, mais il releva les yeux, et Déborah, quoiqu'elle ne comprît pas parfaitement ce langage nouveau pour ses oreilles, entendit néanmoins ce qu'il voulait dire.

« Engagée! dit-elle avec la ruse naturelle aux jeunes filles, même quand elles sont amoureuses; mais oui, je le suis avec M. Ducrow.

— Allons le voir, » répondit le beau jeune homme.

Et ils sortirent de la loge de miss Déborah.

[En 1655, un certain Jacques Spener s'aperçut que les mœurs de ce monde étaient fort dissolues, l'esprit qui vivifie très-négligé, et surtout que le mysticisme, cette chose qui élève l'âme et la détache de la guenille à laquelle elle est liée, devenait de jour en jour plus étranger aux fidèles. Il résolut de réformer tout cela. Spener fonda une secte qui, sans s'embarrasser du dogme, ne s'occupa que de la piété intérieure : lui et ses sectateurs préféraient les fruits de la foi à la foi elle-même : ils proscrivaient la danse, les spectacles, les jeux de cartes; peu rigides sur les opinions, ils se montraient sévères sur les actions. On les appela les *piétistes*, nom dérisoire, dont ils acceptèrent l'ironie. Les hommes s'assemblaient pour se livrer à l'intuition divine; les femmes, pour avoir des extases. Ils croyaient au pouvoir du diable et à la puissance des magiciens. Leurs livres favoris étaient les auteurs mystiques, sainte Thérèse, quelques rêves creux allemands, et surtout un commentaire sur l'Apocalypse, traduit d'un *fraile* espagnol, ouvrage qui est devenu fort rare. Josué Abington était un des plus fervents piétistes de toute l'Angleterre.]

Quoique les préceptes de Spener lui défendissent le spectacle, il était entré au cirque d'Astley, poussé par un souffle divin et par ce désir de prosélytisme qui poursuit toujours un homme religieux. Dieu l'appelait peut-être dans cette enceinte profane; il pouvait y rencontrer l'âme aimante qui devait se joindre à la sienne; il la trouva, en effet, animant le corps d'une écuyère en paillettes, qui, sur un cheval au galop, franchissait des épées nues, et sortait, comme un papillon de sa coque, d'un tonneau recouvert en papier buvard.

On a vu que Déborah, qui ne connaissait pas le *Cantique des Cantiques*, et lisait fort peu sainte Thérèse, avait été frappée du même amour, et qu'elle ne s'étonna nullement de la venue de Josué. Ils allèrent tous deux trouver Ducrow, et Josué lui expliqua comment une sympathie subite l'unissait à l'écuyère, et comme quoi il voulait l'emmener chez lui et l'épouser. Il n'est point de directeur de spectacle qui ne soit exposé à se voir enlever ainsi sa plus jolie et sa meilleure actrice; néanmoins le coup était si subit, que Ducrow ne put s'empêcher de laisser voir un [illegible] sa chère [illegible], son ouvrage. D'ailleurs [illegible] il était mauvais [illegible] perdre son meilleur cheval. Déborah devait la prendre, et sa cravache à la main, il lui fit un beau discours pour lui prouver que la voltige vaut infiniment mieux

que l'amour; elle allait sacrifier le public entier, dont elle était l'idole, à un seul homme, échanger les applaudissements de Londres contre la douteuse tendresse de M. Josué ; et lui montrant l'instrument flexible qu'il tenait à la main :

« Qui sait, Déborah, lui dit-il, si ceci, à qui vous devez tout, n'aura pas été pour vous un maître plus gracieux et plus doux que ne le sera un mari, et si vous ne le regretterez pas bientôt. »

Débora baissa les yeux et les releva sur Josué : c'était répondre. Ducrow alors ouvrit son secrétaire, en tira l'engagement de l'écuyère, et fit voir à Josué Abington qu'en directeur prudent il avait droit à un dédit assez fort. Le piétiste tira son portefeuille de sa poche, donna à Ducrow la somme qu'il exigeait, et il sortit triomphant du cabinet de Ducrow. En traversant le long corridor qui conduisait aux écuries, Déborah rencontra Bishop; le pauvre garçon lui montra deux guinées qu'il venait de recevoir d'un lord, et, malgré la présence de Josué, il invita sa compagne à souper. Déborah le remercia d'un signe de tête ; plus loin elle vit Little-Love; elle alla lui serrer la main. Entrant ensuite dans l'écurie, elle dit un dernier adieu à son beau cheval blanc. Elle monta enfin dans la calèche de Josué et s'éloigna du cirque en soupirant. Elle allait où l'amour l'emportait, elle suivait ce guide aveugle, comme la veille encore, dans l'enceinte du cirque, elle obéissait à un signe de la cravache de Ducrow. La calèche sortit de Londres, et au bout de quelques heures elle arriva à Woolwich, jolie ville du comté de Kent, qui étale sur les bords de la Tamise ses blanches maisons et ses immenses fabriques. Là, Josué Abington était à la tête d'une fonderie qui l'enrichissait. De noirs forgerons entourèrent Déborah, qui fut confiée aux soins d'une vieille servante. Le lendemain, elle était mistress Abington. Les premiers jours d'un mariage pareil sont en général fort beaux. Josué était touché à commandement ; dès lors, Déborah était façonnée à obéir : les choses allèrent bien pendant un mois. Au bout de ce temps, Déborah commença à trouver fort triste d'être relégnée dans un parloir solitaire, sans autre compagnie qu'une vieille cuisinière, sans autre délassement qu'une petite bibliothèque remplie d'œuvres mystiques auxquelles elle ne comprenait rien. Le soir surtout, les pieds lui démangeaient, elle cherchait instinctivement son rouge, sa robe à paillettes, ses fleurs artificielles.

« John, s'écria-t-elle, allez seller Fashion. »

John était un des palefreniers de Ducrow. Fashion le plus beau cheval blanc de l'écuyère. Josué, pour remédier à ces petites aberrations, conseilla les extases et la fréquentation des femmes pieuses. Déborah prit un autre moyen. Il y a toujours en garnison à Woolwich deux ou trois régiments d'artillerie à cheval, qui, de la caserne où ils sont logés, passaient nécessairement devant la maison de Josué pour se rendre à une vaste place appelée *the Parade*, où ils font leurs exercices ; la fenêtre du parloir donnait sur la rue, et Déborah ne manquait pas de les voir défiler tous les jours ; si elle apercevait un cheval blanc, elle pensait à Fashion, et battait des mains. Un jour, elle crut retrouver dans les traits d'un jeune officier d'artillerie les traits chéris de Little-Love : même tour de visage, même couleur de cheveux, même grâce à cheval ; l'officier leva les yeux et il la regarda absolument comme faisait Little-Love. Cela fit une profonde impression sur le cœur de Déborah. Si Josué n'eût pas été occupé auprès des ouvriers de sa forge, il aurait pu croire que sa femme allait avoir une extase.

Le régiment passa, et quelques minutes après l'officier caracolait seul dans la rue; il avait à la main une petite cravache montée en argent avec laquelle il émoustillait le bel animal qu'il faisait piaffer. Il n'en fallait pas tant pour tourner la tête à Déborah; elle partit comme un trait, et en moins de rien elle était sur la croupe du beau cheval, les bras enlacés autour de la taille du lieutenant. Il n'y avait qu'une écolière de Ducrow qui pût exécuter ce saut périlleux avec la prestesse et la légèreté qu'y mit Déborah. Son cavalier conçut d'elle la meilleure opinion, et il piqua des deux.

Déborah voulait absolument pousser jusqu'à Londres, où elle se faisait une fête de surprendre Ducrow et de reparaître le soir même au cirque d'Astley; le jeune officier ne fut pas de cet avis : on l'aurait accusé d'avoir enlevé une femme mariée et quitté sans permission son régiment, ce qui lui aurait fait deux mauvaises affaires; il se contenta de reconduire Déborah jusqu'à la porte, en l'assurant qu'il viendrait la prendre tous les jours après la parade. Mais Josué était déjà instruit; il fit un procès en *criminal conversation* au jeune officier, qui fut condamné. Cette affaire rapporta au mari 2,000 livres st., c'est-à-dire un peu plus que ses bénéfices d'une année. Josué exhorta sa femme à lire avec plus d'attention le commentaire sur l'Apocalypse, et ne lui fit pas plus mauvais visage.

Cette aventure fit du bruit à Woolwich; on apprit alors que mistress Josué Abington était la fameuse écuyère du cirque d'Astley, et Déborah devint à la mode. Cette pauvre femme triste, solitaire, livrée à la tendresse mystique d'un piétiste, et enlevée à la seule atmosphère dans laquelle elle pût respirer, les émotions du cirque, cette pauvre femme était, sans qu'elle s'en doutât, la lionne de la saison. Un jour un petit billet lui fut mystérieusement remis : c'était le colonel du régiment d'artillerie qui lui faisait dire qu'un beau cheval était à sa porte, et que, si elle voulait faire une promenade dans la forêt voisine de Woolwich, elle n'avait qu'à suivre un groom en veste

bleue qui lui indiquerait le chemin. Quoique assez étroitement gardée, elle parvint à s'échapper, elle monta sur le cheval, elle suivit le groom, et à l'entrée de la forêt, elle rencontra le colonel, jeune homme de vingt-huit ans très-versé dans la science hippique, et dont la conversation devait être fort instructive, même pour une écuyère. Josué tira un parti surprenant de ce nouvel incident équestre : il fit un second procès, et le colonel paya une promenade deux fois plus cher que son lieutenant.

Josué n'était point ambitieux, et il aimait sa femme, dont les goûts équestres le désolaient; riche de sa fortune particulière et de ces deux amendes, il vendit sa fonderie et se retira dans un coin de l'Écosse, où s'était réunie une congrégation de piétistes comme lui; il y acheta une terre et vécut seul avec Déborah dans une espèce de château féodal. La rose de Saron, le lis de la vallée était là, seule, entourée de vieux domestiques; l'ex-écuyère n'avait d'autre plaisir que d'assister de temps en temps aux conventicules de quelques hommes hypocrites et d'un troupeau de femmes idiotes. Josué, pour lui faire perdre le souvenir de son premier métier, avait vidé ses écuries; quelquefois seulement elle voyait errer dans les prés un ou deux poneys d'Écosse aux formes lourdes et ramassées, animaux tout à fait impropres à la voltige, et qu'il ne lui était d'ailleurs pas permis de monter. Là point de figure qui ressemblât à celle de Little-Love, rien même qui lui rappelât le bon et sérieux Bishop. Josué Abington était, il est vrai, un fort bel homme, mais il avait une manière de sentir qui ne convenait pas à Déborah, et un langage qu'elle n'entendait pas; elle ne pouvait s'accoutumer à la solitude où il la tenait. Ils étaient fort riches; elle pouvait ouvrir son coffre-fort et y remuer à pleines mains les guinées; mais elle était comme ce voyageur mourant de faim dans le désert et qui rencontra sous ses pieds un petit sachet de peau; il aurait donné tout au monde pour y trouver quelques grains de maïs : il se baisse, il le ramasse, il l'ouvre : ce n'était que des perles!

Déborah aurait donné toutes les guinées de son mari pour faire un tour, un seul tour dans le cirque d'Astley sur son beau cheval blanc, pour sentir sur ses reins l'étreinte cuisante de la cravache de Ducrow. Le maître l'avait prédit, elle regrettait cet instrument flexible, accompagnement obligé de ses succès et de son bonheur; elle le regretta vingt ans; pendant vingt ans elle médita tous les jours d'échapper de sa cage pour aller au cirque entendre siffler la cravache dans la main de Ducrow, pour voltiger sur Fashion en animant le cheval par le *hop*, *hop* accoutumé. Josué la retint par force, par adresse, par amour et par la puissance du fait : il était son mari. Enfin, sir Josué Abington eut l'imprudence de s'exposer, sans précaution, à la bise de septembre, et il mourut d'une fluxion de poitrine. L'amoureux piétiste alla cultiver les roses du jardin d'Éden, ou servir de pâture au dragon à mille têtes dont nous menace l'Apocalypse, selon ses œuvres. Il n'avait ni parents, ni collatéraux. La légèreté de sa femme avait augmenté sa fortune, et c'était aussi par sa légèreté que Déborah lui avait inspiré de l'amour. Il l'institua son héritière. Dès que celle-ci fut libre, elle fit comme le roi Richard, qui aurait donné son royaume pour un cheval, elle se procura un cheval à tout prix, et elle partit à franc étrier pour Londres; elle arriva un peu moulue à la porte du cirque; elle voulait voir Ducrow, Little-Love, Bishop, Fashion, tous à la fois. Ce qu'elle venait réclamer de son ancien maître, c'était — des coups de cravache. Elle n'eut garde de reconnaître l'élégant et léger écuyer. Ducrow avait grossi, sa figure s'était empourprée, son abdomen était prédominant, et il avait la goutte; il était devenu fort riche, et, quoique toujours directeur du cirque d'Astley, avait placé des fonds dans la compagnie des Indes, dans *Hudson's Bay Campany*, dans *East Sand Company*, et dans cinq ou six autres associations dont les rapport et les comptes rendus encombraient son bureau. Ducrow ne reconnut pas plus son ancienne élève qu'il ne fut reconnu d'elle. Quand ils se furent nommés l'un l'autre, Déborah demanda des nouvelles de Little-Love.

« Little-Love! dit Ducrow, un vaurien qu'on ne peut pas arracher de la taverne, le plus mauvais palefrenier de mes écuries; toujours ivre; je ne le garde que par pitié.

— Mais, c'était un de vos plus brillants écuyers?

— Il y a seize ans qu'il ne monte plus à cheval; il est plus gros que moi, et ses cheveux sont blancs.

— Et Bishop?

— Bishop s'est cassé une jambe en faisant le saut du tremplin, il est tailleur maintenant... Je suis las de lui faire des avances sur des costumes qu'il ne me livre jamais. Ce sont là de mauvaises connaissances, mistress.

— Et Fashion? » demanda encore Déborah.

Il fallut un effort de mémoire de la part de Ducrow pour se souvenir de ce que c'était que Fashion; enfin il se rappela un vieux cheval qui était sorti de ses écuries pour traîner le haquet, et qui depuis longtemps avait dû finir chez l'équarrisseur. Déborah fondit en larmes; elle avait compté reparaître devant le public en compagnie de son cher Little-Love, souper le soir même avec Bishop, et acheter Fashion pour le laisser mourir doucement dans son écurie, avec de la litière jusqu'au ventre.

« Et vous, mistress, dit Ducrow, un peu embarrassé, que vous est-il advenu depuis vos succès passés? car, je me le rappelle maintenant, vous aviez des dispositions.

— Hélas! monsieur, j'ai été la femme la plus malheureuse du monde, et je me suis repentie bien souvent de n'avoir pas suivi vos conseils et d'avoir préféré l'amour à la voltige; la jolie figure de Josué Abington m'avait ensorcelée, et j'ai soupiré vingt ans après le bonheur qui m'attend aujourd'hui.

— Aujourd'hui! Que voulez-vous dire, mistress?

— Que vous pouvez annoncer ma rentrée pour dans quelques jours, que je veux retrouver mon public d'autrefois et les applaudissements qui m'enivraient. Je viens vous demander une répétition. »

Ducrow demeura quelques moments pensif. Déborah était encore belle, mais qu'elle était loin de la jeune fille svelte et légère que vingt ans ou vingt-deux ans auparavant l'écuyer avait recueillie dans une allée de Cumberland-Terrace! Il crut que Déborah employait ce moyen singulier pour exciter sa compassion et lui arracher quelques guinées. Cependant, comme il avait toujours eu les manières d'un gentleman, il se crut obligé à un acte de complaisance envers son ancienne écolière. La goutte lui donnait quelques instants de répit.

« Volontiers, mistress, » dit-il.

Il se leva et prit sa cravache. Le cœur de Déborah tressaillit. On se rendit au cirque, veuf en ce moment de spectateurs, et dont un ou deux garçons d'écurie seulement égalisaient le terreau.

On fit venir un cheval qui commença sa course circulaire, et Ducrow faisant siffler sa cravache :

« Hop! hop! Déborah, en avant! » dit-il.

Déborah voulut s'élancer; ses genoux faiblirent, ses pieds pesants ne purent pas quitter le sol. Le cheval alors s'éloigna au galop, la cravache décrivit un cercle dans l'air et vint s'abattre sur les reins de mistress Abington, qui fit un cri :

« Haïe! haïe! monsieur Ducrow, vous m'avez fait mal!

— Ce n'est rien, dit avec sang-froid l'ex-voltigeur; hop! hop! alerte! attention à votre cheval; la main droite à la crinière, la gauche légèrement appuyée sur la croupe. Un seul élan, Déborah; allons, de la vigueur, de la grâce, et en selle. »

Déborah n'avait plus ni grâce, ni vigueur, ni élan, et la cravache, cette maîtresse autrefois irrésistible, ne pouvait pas lui redonner des qualités à jamais perdues. La pauvre femme tomba sur l'arène, haletante et meurtrie.

« Mistress, dit Ducrow en relevant l'ex-écuyère, la cravache n'a qu'un temps. »

Déborah venait de l'apprendre à ses dépens.

« Mais, monsieur Ducrow, dit-elle en se relevant à demi boiteuse, que s'est-il donc passé depuis que je ne suis plus votre pensionnaire? L'art de la voltige est-il devenu plus difficile?

— En aucune manière, répondit Ducrow; il s'est passé vingt ans, voilà tout. »

Le lendemain, Déborah était au lit par suite de son expérience de la veille, et elle apprit les malheurs de la nuit. Le cirque d'Astley avait brûlé; Ducrow avait perdu la meilleure partie de sa fortune, et, ce qui lui fut plus sensible encore, onze chevaux de race suffoqués dans l'incendie. Le malheureux écuyer ne survécut pas longtemps à ces pertes, un accès de goutte remontée l'emporta bientôt.

Déborah fit une petite pension à Little-Love, elle paya les dettes de Bishop, et, en veuve opulente et sensée, elle jouit honorablement de sa fortune. Un jour, elle rencontra dans les rues de Londres un vieux matelot qui faisait aller une orgue de Barbarie avec le seul bras qui lui restât : c'était le bon Forster, qui avait eu la maladresse de quitter la marine royale et d'aller se faire estropier sur un vaisseau marchand : Greenwich lui était donc fermé. Forster eut d'honorables invalides en Écosse, dans le château féodal de mistress Abington, qui fut enfin heureuse, parce qu'elle était riche, maîtresse d'elle-même, et qu'elle sut jouir du présent sans trop regretter le passé, grâce aux derniers mots que lui avaient adressés Ducrow :

« La cravache n'a qu'un temps. »

MARIE AYCARD.

NAPOLÉON A WATERLOO.

Pendant trois mois, Napoléon travailla seize heures par jour. A sa voix, la France se couvrit de manufactures, d'ateliers, de fonderies, et les armuriers seuls de la capitale fournirent jusqu'à 5,000 fusils en vingt-quatre heures, tandis que les tailleurs confectionnaient, dans le même intervalle, jusqu'à 15 et même 1,800 habits. En même temps, les cadres des régiments de ligne sont portés de deux bataillons à cinq; ceux de la cavalerie sont renforcés de deux escadrons; deux cents bataillons de garde nationale sont organisés; vingt régiments de marine et quarante régiments de jeunes gardes sont mis en état de service; les anciens soldats licenciés sont rappelés sous les drapeaux; les conscriptions de 1814 et de 1815 sont levées; les soldats et officiers en retraite sont engagés à rentrer en ligne. Six armées se forment, sous les noms d'armées du Nord, de la Moselle, du Rhin, du Jura, des Alpes, des Pyrénées, tandis qu'une septième, sous le nom d'armée de réserve, se réunit sous les murs de Paris et de Lyon, que l'on va fortifier.

Ceux qui osent n'y a pas un instant à perdre: les alliés, qui se disputent la Saxe et Cracovie, sont restés l'arme au bras et la mèche allumée. Quatre ordres sont donnés, et l'Europe marche de nouveau contre la France. Wellington et Blücher rassemblent 220,000 hommes, Anglais, Prussiens, Hanovriens, Belges et Brunswickois, entre Liége et Courtray; les Bavarois, les Badois, les Wurtembergois, se pressent dans le Palatinat et dans la Forêt-Noire; les Autrichiens s'avancent à marches forcées pour les joindre; les Russes traversent la Franconie et la Saxe, et, en moins de deux mois, seront arrivés de la Pologne aux bords du Rhin. 900,000 hommes sont prêts, 300,000 vont l'être. La coalition a le secret de Cadmus: à sa voix, les soldats sortent de terre.

Cependant, à mesure que Napoléon voit grossir les armées ennemies, il sent de plus en plus le besoin de s'appuyer sur ce peuple qui lui a manqué en 1814. Un instant il hésite s'il ne laissera pas de côté la couronne impériale pour ressaisir l'épée du premier consul; mais, né au milieu des révolutions, Napoléon a peur d'elles; il craint l'emportement populaire, parce qu'il sait que rien ne le peut dompter. La nation s'est plainte de manquer de liberté, il lui donnera l'acte additionnel: 1790 a eu sa fédération, 1815 aura son champ de mai: peut-être la France s'y trompera-t-elle. Napoléon passe en revue les fédérés, et, le 1er juin, sur l'autel du Champ-de-Mars, il fait serment de fidélité à la nouvelle constitution. Le même jour, il ouvre les chambres.

Puis, débarrassé de toute cette comédie politique qu'il joue à regret, il reprend son véritable rôle et redevient général. Il a 180,000 hommes disponibles pour ouvrir la campagne. Qu'en fera-t-il? marchera-t-il au-devant des Anglo-Prussiens, pour les joindre à Bruxelles ou à Namur? attendra-t-il les alliés

sous les murs de Paris ou de Lyon? sera-t-il Annibal ou Fabius?

S'il attend les alliés, Napoléon gagne jusqu'au mois d'août, et alors il aura complété ses levées, terminé ses préparatifs, organisé tout son matériel : il combattra avec toutes ses ressources une armée affaiblie des deux tiers par les corps d'observation qu'elle aura été forcée de laisser derrière elle.

Mais la moitié de la France, livrée à l'ennemi, ne comprendra pas la prudence de cette manœuvre. On peut faire le Fabius quand on a, comme Alexandre, un empire qui couvre la septième partie du globe, ou lorsque, comme Wellington, on manœuvre sur l'empire des autres. D'ailleurs, toutes ces temporisations ne sont pas dans le génie de l'empereur.

Au contraire, en transportant les hostilités en Belgique, on étonnera l'ennemi qui nous croit hors d'état d'entrer en campagne : Wellington et Blücher peuvent être battus, dispersés, anéantis, avant que le reste des troupes alliées n'ait eu le temps de les rejoindre. Alors Bruxelles se déclarera, les bords du Rhin reprendront les armes, l'Italie, la Pologne et la Saxe se soulèveront ; et ainsi, dès le commencement de la campagne, le premier coup, s'il est bien frappé, peut dissoudre la coalition.

Il est vrai aussi qu'en cas de revers, on attire l'ennemi en France dès le commencement de juillet, c'est-à-dire près de deux mois plus tôt qu'il n'y viendrait de lui-même. Mais, est-ce après sa marche triomphale du golfe Juan à Paris que Napoléon peut douter de son armée et prévoir une défaite?

De ces 180,000 hommes, l'empereur doit distraire un quart pour garnir Bordeaux, Toulouse, Chambéry, Béfort, Strasbourg, et comprimer la Vendée, ce vieux cancer politique mal extirpé par Hoche et par Kléber : il reste donc avec 125,000 hommes, qu'il concentre de Philippeville à Maubeuge. Il a 200,000 hommes devant lui, c'est vrai ; mais s'il attend seulement six semaines encore, il aura à la fois l'Europe tout entière sur les bras. Les 12 juin il part de Paris ; le 14, il porte son quartier général à Beaumont, où il campe au milieu de 60,000 hommes, gardant à sa droite 16,000 hommes sur l'Oise par Avesnes, et à sa gauche 50,000 hommes vers Solre-sur-Sambre. Dans cette position, Napoléon a devant lui la Sambre, à sa droite la Meuse, à sa gauche et derrière lui les bois d'Avesnes, de Chimay et de Gedine.

De son côté, l'ennemi, placé entre la Sambre et l'Escaut, s'échelonne sur un espace de vingt lieues à peu près.

L'armée prusso-saxonne, commandée en chef par Blücher, forme l'avant-garde. Elle compte 120,000 hommes et 500 bouches à feu. Elle se divise en quatre grands corps : le premier, commandé par le général Zœthen, qui a son quartier général à Charleroy et Fleurus, et qui forme le point de concentration ; le second, commandé par le général Pirsch, cantonné aux environs de Namur ; le troisième, commandé par le général Thielmal, et qui borde la Meuse aux environs de Dinant ; le quatrième, commandé par le général Bulow, et qui, placé en arrière des trois premiers, a établi son quartier général à Liége. Disposée ainsi, l'armée prusso-saxonne a la forme d'un fer à cheval dont les deux extrémités s'avancent, d'un côté, comme nous l'avons dit, jusqu'à Charleroy, et de l'autre jusqu'à Dinant, et sont éloignées, l'une de trois lieues, l'autre d'une lieue et demie seulement de nos avant-postes.

L'armée anglo-hollandaise est commandée en chef par Wellington ; elle compte 104,200 hommes, et forme dix divisions : ces divisions sont séparées en deux grands corps d'infanterie et un corps de cavalerie. Le premier corps d'infanterie est commandé par le prince d'Orange, dont le quartier général est à Braine-le-Comte ; le second corps est commandé par le lieutenant général Hill, dont le quartier général est à Bruxelles ; enfin la cavalerie, qui stationne autour de Grammont, est commandée par lord Uxbridge ; quant au grand parc d'artillerie, il est cantonné à Gand.

La seconde armée présente la même disposition de lignes que la première : seulement le fer à cheval est retourné, et, au lieu que ce soient les extrémités, c'est le centre qui se trouve le plus rapproché de notre front de bataille, dont il est entièrement séparé par l'armée prusso-saxonne.

Napoléon est arrivé dans la soirée du 14 à deux lieues des ennemis, sans qu'ils aient encore la moindre connaissance de sa marche : il passe une partie de la nuit courbé sur une grande carte des environs et entouré d'espions qui lui apportent des renseignements certains sur les différentes positions de l'ennemi : lorsqu'il les a entièrement reconnues, il calcule avec sa rapidité ordinaire qu'ils ont tellement étendu leurs lignes, qu'il leur faut trois jours pour se réunir ; en les attaquant à l'improviste, il peut diviser les deux armées et les battre séparément. D'avance il a concentré en un seul corps 20,000 chevaux : c'est le sabre de cette cavalerie qui coupera par le milieu le serpent dont il écrasera ensuite les tronçons séparés.

Le plan de bataille est tracé : Napoléon expédie ses différents ordres, et [illegible] d'examiner le terrain et d'interroger les espions. Tout le confirme dans l'idée qu'il connaît parfaitement la position de l'ennemi, et que l'ennemi, au contraire, ignore complétement la sienne, quand tout à coup un aide de camp du général Gérard arrive au galop : il apporte la nouvelle que le lieutenant général Bourmont, les colonels Clouet et Villantroy, du quatrième corps, sont passés à l'ennemi. Napoléon l'écoute avec la tranquillité d'un homme habitué aux trahisons ; puis

se retournant vers Ney, qui est debout près de lui :

« Eh bien! vous entendez, maréchal; c'est votre protégé, dont je ne voulais pas, dont vous m'avez répondu, et que je n'ai placé qu'à votre considération : le voilà passé à l'ennemi.

— Sire, lui répondit le maréchal, pardonnez-moi; mais je le croyais si dévoué, que j'en eusse répondu comme de moi-même.

— Monsieur le maréchal, reprend Napoléon en se levant et en lui appuyant la main sur le bras, ceux qui sont bleus restent bleus, et ceux qui sont blancs restent blancs. »

Puis il se rassied, et fait à l'instant même à son plan d'attaque les changements que cette défection nécessite.

A la pointe du jour, ses colonnes se mettront en mouvement. L'avant-garde de la gauche, formée de la division d'infanterie du général Jérôme Bonaparte, repoussera l'avant-garde du corps prussien du général Ziéthen, et s'emparera du pont de Marchiennes; la droite, commandée par le général Gérard, surprendra de bonne heure le pont du Châtelet, tandis que la cavalerie légère du général Pajol, formant l'avant garde du centre, s'avancera, soutenue par le troisième corps d'infanterie, et s'emparera du pont de Charleroy. A dix heures, l'armée française aura passé la Sambre et sera sur le territoire ennemi.

Tout s'exécute comme Napoléon l'a ordonné. Jérôme culbute Ziéthen et lui fait 500 prisonniers; Gérard s'empare du pont du Châtelet et repousse l'ennemi plus d'une lieue au delà de la rivière ; il n'y a que Vandamme qui est en retard, et qui, à six heures du matin, n'a pas quitté encore son camp. « Il nous rejoindra, dit Napoléon; chargez, Pajol, avec votre cavalerie légère; je vous suis avec ma garde. »

Pajol part, et culbute tout ce qui se présente : un carré d'infanterie veut tenir, le général Desmichels se précipite sur lui à la tête des 4e et 9e régiments de chasseurs, l'enfonce, l'écartelle, le taille en morceaux et lui fait quelques centaines de prisonniers. Pajol arrive en sabrant, devant Charleroy, y entre au galop; Napoléon le suit. A trois heures, Vandamme arrive : un chiffre mal fait est cause de son retard; il a pris un quatre pour un six. Il est le premier puni de son erreur puisqu'il n'a point combattu. Le soir même, toute l'armée française a passé la Sambre; l'armée de Blucher est en retraite sur Fleurus, laissant entre elle et l'armée anglo-hollandaise un vide de quatre lieues.

Napoléon voit la faute et s'empresse d'en profiter : il donne à Ney l'ordre verbal de partir, avec 42,000 hommes, par la chaussée de Bruxelles à Charleroy, et de ne s'arrêter qu'au village des Quatre-Bras, point important, situé à l'intersection des routes de Bruxelles, de Nivelle, de Charleroy et de Namur. Là, il contiendra les Anglais, tandis que Napoléon battra les Prussiens avec les 72,000 hommes qui lui restent. Le maréchal part à l'instant même.

Napoléon, qui croit ses ordres exécutés, se remet en marche le 16 juin au matin, et découvre l'armée prussienne rangée en bataille entre Saint-Amand et Sombref, et faisant face à la Sambre : elle est composée des trois corps qui étaient cantonnés à Charleroy, à Namur et à Dinant. Sa position est détestable, car elle prête son flanc droit à Ney, qui, s'il a suivi les instructions reçues, doit être à cette heure aux Quatre-Bras, c'est-à-dire à deux lieues sur ses derrières. Napoléon fait ses dispositions en conséquence : il range son armée sur une même ligne que celle de Blücher, pour l'attaquer de front, et envoie un officier de confiance à Ney pour lui ordonner de laisser un détachement en observation aux Quatre-Bras, et de se rabattre en toute hâte sur Bry, pour tomber sur les derrières des Prussiens. Un autre officier part en même temps pour arrêter le corps du comte d'Erlon, qui forme l'arrière-garde et qui, par conséquent, ne doit être encore qu'à Villers-Perruin : il lui fera faire un à-droite et le ramènera sur Bry. Cette nouvelle instruction avance les affaires d'une heure et double les chances, puisque, si l'un manque, l'autre ne manquera pas, et que, si tous deux arrivent à la distance où ils doivent se suivre, l'armée prussienne tout entière est perdue. Les premiers coups de canon que Napoléon entendra du côté de Bry ou de Vagnele seront le signal de l'attaque de front. Ces dispositions prises, Napoléon fait halte et attend.

Cependant, le temps s'écoule, et Napoléon n'entend rien. Deux heures, trois heures, quatre heures de l'après-midi arrivent : même silence. Cependant la journée est trop précieuse pour la perdre; celle du lendemain peut amener une jonction; alors ce sera un nouveau plan à faire et une chance perdue à regagner : Napoléon donne l'ordre de l'attaque : d'ailleurs, la bataille occupera les Prussiens, et ils feront moins attention à Ney, qui arrivera sans doute au canon.

Napoléon entame le combat par une vaste attaque sur la gauche : il espère ainsi attirer de ce côté la majeure partie des forces de l'ennemi, et l'éloigner de sa ligne de retraite pour le moment où Ney arrivera par l'ancienne chaussée Brunehaut, qui est la route de Gembloux. Puis, il dispose tout pour enfoncer son centre, et le couper ainsi en deux, en renfermant la plus forte partie de l'armée dans le triangle de fer qu'il a disposé dès la veille. Le combat s'engage et dure deux heures sans que l'on reçoive aucune nouvelle de Ney ni de d'Erlon; cependant ils ont dû être prévenus à dix heures du matin, et l'un n'avait que deux lieues, l'autre deux lieues et

demie à faire. Napoléon sera obligé de vaincre seul. Il donne l'ordre d'engager ses réserves pour opérer sur le centre le mouvement qui doit décider du succès de la journée. En ce moment on lui annonce qu'une forte colonne ennemie se montre dans la plaine d'Heppignies, menaçant son aile gauche. Comment cette colonne est-elle passée entre Ney et d'Erlon, comment Blücher a-t-il exécuté la manœuvre que lui, Napoléon, avait rêvée, c'est ce qu'il ne peut comprendre. N'importe, il arrête ses réserves pour les opposer à cette nouvelle attaque, et le mouvement sur le centre est suspendu.

Un quart d'heure après, il apprend que cette colonne est le corps de d'Erlon, qui a enfilé la route de Saint-Amand au lieu de celle de Bry. Il reprend alors sa manœuvre interrompue, marche sur Ligny, l'emporte au pas de charge, et met l'ennemi en retraite. Mais la nuit arrive, et toute l'armée de Blücher défile par Bry, qui devrait être occupé par Ney et 20,000 hommes. Néanmoins, la journée est gagnée : quarante pièces de canon tombent en notre pouvoir; 20,000 hommes sont hors de combat, et l'armée prussienne est tellement démoralisée, que, des 70,000 hommes dont elle se compose, à peine si

à minuit les généraux en ont pu rallier 50,000. Blücher lui-même a été renversé de cheval, et ne s'est échappé sur le cheval d'un dragon, et couvert de meurtrissures, qu'à la faveur de l'obscurité.

Pendant la nuit, Napoléon reçoit des nouvelles de Ney : les fautes de 1814 recommencent en 1815 : Ney, au lieu de marcher dès le point du jour, comme il en a reçu l'ordre, sur les Quatre-Bras, qui ne sont occupés que par 10,000 Hollandais, et de s'en emparer, n'est parti de Gosselies qu'à midi; de sorte que, comme les Quatre-Bras étaient désignés par Wellington pour le rendez-vous successif des différents corps d'armée, ces corps y étaient arrivés de midi à trois heures, et qu'ainsi Ney avait trouvé 50,000 hommes au lieu de 10,000. Le maréchal, qui, en face du danger, retrouvait toujours son énergie habituelle, et qui, d'ailleurs, se croyait suivi des 20,000 hommes de d'Erlon, n'avait point hésité à attaquer. Son étonnement avait donc été grand lorsqu'il avait vu que le corps sur lequel il comptait ne venait point à son secours, et que, repoussé par des forces supérieures, il ne retrouvait pas sa réserve en étendant la main du côté où elle devait être. Il avait, en conséquence, fait courir après elle, et lui avait donné l'ordre positif de revenir. Mais, dans ce moment, il avait reçu lui-même l'avis de Napoléon. Il était trop tard : le combat était engagé, il fallait le soutenir. Néanmoins, il avait de nouveau fait courir au-devant du comte d'Erlon, pour l'autoriser à continuer sa route sur Bry, et s'était retourné sur l'ennemi avec une nouvelle rage. Dans cet instant, un nouveau renfort de 12,000 Anglais était arrivé, conduit par Wellington, et Ney avait été obligé de battre en retraite sur Frasne, tandis que le corps d'armée du comte d'Erlon, usant sa journée en marches et en contre-marches, s'était constamment promené entre deux canonnades sur un rayon de trois lieues, sans aucune utilité, ni pour Ney, ni pour Napoléon.

Cependant, si la victoire était moins décisive qu'elle n'aurait pu l'être, ce n'en était pas moins une victoire. L'armée prussienne, en pleine retraite, avait, en se retirant par sa gauche, démasqué l'armée anglaise, qui se trouvait alors la plus avancée. Napoléon, pour l'empêcher de se rallier, détache après elle Grouchy avec 33,000 hommes, lui ordonnant de la presser jusqu'à ce qu'elle fasse tête. Mais Grouchy va faire, à son tour, la même faute que Ney : seulement, les conséquences en seront terribles.

Si habitué que fût le général en chef anglais à la la rapidité des coups de Napoléon, il avait cru arriver à temps aux Quatre-Bras pour faire sa jonction avec Blücher. En effet, le 15, à sept heures du soir, lord Wellington reçoit à Bruxelles un courrier du feld-maréchal, qui lui annonce que toute l'armée française est en mouvement et que les hostilités sont commencées : quatre heures après, au moment où il va monter à cheval, il apprend que les Français sont maîtres de Charleroy, et que leur armée, forte de 150,000 hommes, marche en front de bandière sur Bruxelles, couvrant tout l'espace qui s'étend entre Marchienne, Charleroy et Le Châtelet. Il se met aussitôt en route, ordonnant à toutes ses troupes de lever leurs cantonnements et de se concentrer sur les Quatre-Bras, où il arrive à six heures, comme nous l'avons dit, pour apprendre que l'armée prussienne est battue. Si le maréchal Ney avait suivi les instructions reçues, il apprenait qu'elle était détruite.

Au reste, la mort a fait un échange terrible : le duc de Brunswick a été tué aux Quatre-Bras, et le général Letort à Fleurus.

Voici la position respective des trois armées pendant la nuit du 16 au 17.

Napoléon campa sur le champ de bataille ; le troisième corps, en avant de Saint-Amand; le quatrième, en avant de Ligny; la cavalerie du maréchal Grouchy, à Sombref; la garde, sur les hauteurs de Bry ; le sixième corps, derrière Ligny ; et la cavalerie légère, vers la chaussée de Namur, sur laquelle elle avait ses avant-postes.

Blücher, poussé mollement par Grouchy, qui, après une heure de poursuite, l'avait perdu de vue, avait fait sa retraite en deux colonnes et s'était arrêté derrière Gembloux, où l'avait rejoint le quatrième corps, commandé par le général Bulow et arrivant de Liége.

Wellington s'était maintenu aux Quatre-Bras, où les différentes divisions de son armée l'avaient successivement rejoint, accablées de lassitude, ayant marché toute la nuit du 15 au 16, toute la journée du 16, et presque toute la nuit du 16 au 17.

Vers les deux heures du matin, Napoléon envoie un aide de camp au maréchal Ney : l'empereur suppose que l'armée anglo-hollandaise suivra le mouvement rétrograde de l'armée prusso-saxonne, et ordonne au maréchal de recommencer son attaque sur les Quatre-Bras : le général comte Lobau, qui s'est porté sur la chaussée de Namur avec deux divisions du sixième corps, sa cavalerie légère et les cuirassiers du général Milhaud, le soutiendra dans cette attaque, pour laquelle, secondé ainsi, il doit être assez fort, toutes les probabilités étant qu'il n'aura affaire qu'à l'arrière-garde de l'armée.

Au point du jour, l'armée française se remet en marche sur deux colonnes, l'une de 68,000 hommes, commandée par Napoléon, et qui suit les Anglais; l'autre, de 34,000 hommes, commandée par Grouchy, et qui poursuit les Prussiens.

Ney est encore en retard, et c'est Napoléon qui arrive le premier en vue de la ferme des Quatre-Bras, où il aperçoit un corps de cavalerie anglaise : il lance pour la reconnaître un corps de cent hussards, qui revient vivement repoussé par le régiment ennemi. Alors l'armée française fait halte et prend sa position de bataille : les cuirassiers du général Milhaud s'étendent sur la droite, la cavalerie légère s'échelonne à la gauche, l'infanterie se place au centre et en deuxième ligne, l'artillerie profite des mouvements de terrain et se met en position.

Ney n'a point encore paru : Napoléon, qui craint de le perdre, comme la veille, ne veut rien commencer sans lui. Cinq cents hussards sont lancés vers Fraisne, où il doit être, pour se mettre en communication avec lui. Arrivé au bois Delhutte, qui est entre la chaussée de Namur et la chaussée de Charleroy, ce détachement prend un régiment de lanciers rouges, appartenant à la division Lefèvre-Desnouettes, pour un corps d'Anglais, et engage la fusillade. Au bout d'un quart d'heure, on se reconnaît et on s'explique : Ney est à Fraisne, comme l'a pensé Napoléon : deux officiers se détachent et vont le presser de déboucher sur les Quatre-Bras. Les hussards reviennent prendre leur rang à la gauche de l'armée française ; les lanciers rouges restent à leur poste. Napoléon, pour ne pas perdre son temps, fait mettre en batterie douze pièces de canon qui engagent le feu : deux pièces seulement lui répondent : nouvelle preuve que l'ennemi a évacué les Quatre-Bras pendant la nuit, et il n'y a laissé qu'une arrière-garde pour protéger sa retraite. Rien, au reste, ne peut se faire que par instinct ou par appréciation, la pluie qui tombe par torrents bornant la vue à un horizon très-étroit. Après une heure de canonnade, pendant laquelle il a les yeux sans cesse tournés du côté de Fraisne, Napoléon voyant que le maréchal tarde toujours, envoie ordres sur ordres. Alors, on vient lui dire que le comte d'Erlon paraît enfin avec son corps d'armée : comme il n'a encore donné ni aux

Quatre-Bras, ni à Ligny, Napoléon le charge de la poursuite de l'ennemi. Il prend aussitôt la tête de colonne et marche au pas de charge sur les Quatre-Bras. Derrière lui, le deuxième corps paraît : Napoléon met son cheval au galop, traverse, avec une trentaine d'hommes seulement, l'espace qui s'étend entre les deux chaussées, arrive au maréchal Ney, auquel il reproche non-seulement sa lenteur de la veille, mais encore celle de ce jour, qui lui a fait perdre deux heures précieuses pendant lesquelles, en la pressant vivement, il eût peut-être changé la retraite de l'armée ennemie en déroute; puis, sans écouter les excuses du maréchal, il se porte à la tête de l'armée, où il trouve les soldats qui marchent dans les terres ayant de la boue jusqu'aux genoux, et ceux qui suivent la chaussée de l'eau jusqu'à mi-jambes : il juge que l'inconvénient est le même pour l'armée anglo-hollandaise, et qu'elle éprouve de plus tous les embarras d'une retraite. Il ordonne alors à l'artillerie volante de prendre les devants par la chaussée, où elle peut rouler en toute facilité, et de ne pas cesser un instant de faire feu, ne fût-ce que pour indiquer sa position et celle de l'ennemi; et les deux armées continuent de marcher dans ce marais, au milieu de la brume, se traînant dans la vase, pareilles à deux immenses dragons antédiluviens, comme en ont rêvé Brogniart et Cuvier, se renvoyant l'un à l'autre la flamme et la fumée.

Vers les six heures du soir, la canonnade se fixe et augmente. En effet, l'ennemi a démasqué une batterie de quinze pièces. Napoléon devine que son arrière-garde s'est renforcée, et que, comme Wellington doit être arrivé près de la forêt de Soignes, il va prendre pour la nuit position en avant de cette forêt. L'empereur veut s'en assurer : il fait déployer les cuirassiers du général Milhaud, qui font mine de charger, sous la protection de quatre batteries d'artillerie légère. L'ennemi démasque alors quarante pièces, qui tonnent à la fois. Il n'y a plus de doute : toute l'armée est là; c'est ce que Napoléon voulait savoir. Il rappelle ses cuirassiers, dont il a besoin pour le lendemain, prend position en avant de Planchenois, établit son quartier général à la ferme du Caillou, et ordonne que pendant la nuit un observatoire soit dressé, du haut duquel il puisse, le lendemain matin, découvrir toute la plaine. Selon toutes les probabilités, Wellington accepte la bataille.

Pendant la soirée, on amène à Napoléon plusieurs officiers de cavalerie anglaise, faits prisonniers pendant la journée, mais desquels il ne peut tirer aucun renseignement.

A dix heures, Napoléon, qui croit Grouchy devant Wavres, lui envoie un officier pour lui annoncer qu'il a devant lui toute l'armée anglo-hollandaise, en position en avant de la forêt de Soignes, ayant sa gauche appuyée au hameau de la Haie, et que, selon toute probabilité, il lui livrera bataille le lendemain : en conséquence, il lui ordonne de détacher de son camp, deux heures avant le jour, une division de sept mille hommes, avec seize pièces d'artillerie, et d'acheminer cette division sur Saint-Lambert, afin qu'elle puisse se mettre en communication avec la droite de la grande armée, et opérer sur la gauche de l'armée anglo-hollandaise : quant à lui, dès qu'il se sera assuré que l'armée prusso-saxonne aura évacué Wavres, soit pour se porter sur Bruxelles, soit pour suivre toute autre direction, il marchera avec la plus grande partie de ses troupes dans la même direction que la division qui lui servira d'avant-garde, et tâchera d'arriver avec toute sa puissance vers les deux heures de l'après-midi, moment où sa présence sera décisive. Au reste, Napoléon, pour ne pas attirer les Prussiens par sa canonnade, n'engagera l'action qu'assez avant dans la matinée.

Cette dépêche est à peine expédiée qu'un aide de camp du maréchal Grouchy arrive avec un rapport, écrit à cinq heures du soir, et daté de Gembloux. Le maréchal a perdu la voie de l'ennemi; il ignore s'il s'est porté sur Bruxelles ou sur Liége : en conséquence, il a établi des avant-gardes sur chacune de ces routes. Comme Napoléon visite les postes, il ne trouve la dépêche qu'en rentrant. Il expédie aussitôt un autre ordre pareil à celui qu'il a adressé à Wavres; et, derrière l'officier qui l'emporte, arrive un second aide de camp, porteur d'un second rapport écrit à deux heures du matin et daté également de Gembloux. Grouchy a appris, vers six heures du soir, que Blücher s'est dirigé sur Wavres avec toutes ses forces : sa première intention était de l'y suivre à l'instant même, mais ses troupes avaient déjà pris leur bivouac et faisaient leur soupe; il ne partira donc que le lendemain matin. Napoléon ne comprend rien à cette paresse de ses généraux, qui cependant ont eu, entre 1814 et 1815, un an pour se reposer; il expédie au maréchal un troisième ordre plus pressant encore que les deux premiers.

Ainsi, pendant la nuit du 17 au 18, les positions des quatre armées sont celles-ci :

Napoléon, avec les premier, deuxième et sixième corps d'infanterie, la division de cavalerie légère du général Subervie, les cuirassiers et les dragons de Milhaud et de Kellermann, enfin avec la garde impériale, c'est-à-dire avec 68,000 hommes et deux cent quarante pièces de canon, bivouaque en arrière et en avant de Planchenois, à cheval sur la grande route de Bruxelles à Charleroy;

Wellington, avec toute l'armée anglo-hollandaise, forte de plus de 80,000 hommes et de deux cent cinquante bouches à feu, a son quartier général à Waterloo, et s'étend sur la crête d'une éminence depuis Braine-l'alleud jusqu'à La Haie;

Blücher est à Wavres, où il a rallié 75,000 hommes, avec lesquels il est prêt à se porter partout où le canon lui indiquera qu'on a besoin de lui;

Enfin, Grouchy est à Gembloux, où il se repose, après avoir fait trois lieues en deux jours.

La nuit s'écoule ainsi : chacun pressent bien qu'on est à la veille de Zama ; mais on ignore encore lequel sera Scipion, et lequel Annibal.

Au point du jour, Napoléon sort inquiet de sa tente, car il n'espère pas retrouver Wellington dans sa position de la veille : il croit que le général anglais et le général prussien ont dû profiter de la nuit pour se réunir devant Bruxelles, et qu'ils l'attendent à la sortie des défilés de la forêt de Soignes. Mais, au premier coup d'œil, il est rassuré : les troupes anglo-hollandaises couronnent toujours la ligne des hauteurs où elles se sont arrêtées la veille : en cas de défaite, leur retraite est impossible. Napoléon ne jette qu'un coup d'œil sur ses dispositions : puis, se retournant vers ceux qui l'accompagnent : « La journée dépend de Grouchy, dit-il : et s'il suit les ordres qu'il a reçus, nous avons quatre-vingt-dix chances contre une. »

A huit heures du matin, le temps s'éclaircit, et des officiers d'artillerie, que Napoléon a envoyés examiner la plaine, reviennent lui annoncer que les terres commencent à se sécher, et que, dans une heure, l'artillerie pourra commencer à manœuvrer. Aussitôt, Napoléon, qui a mis pied à terre pour déjeuner, remonte à cheval, se porte vers la Haie-Sainte, et reconnaît la ligne ennemie : mais, doutant encore de lui-même, il charge le général Haxo de s'en approcher le plus près possible, pour s'assurer si l'ennemi n'est point protégé par quelque retranchement élevé pendant la nuit. Une demi-heure après, ce général est de retour : il n'a aperçu aucune fortification, et l'ennemi n'est défendu que par la nature même du terrain. Les soldats reçoivent l'ordre d'apprêter et de faire sécher leurs armes.

Napoléon avait d'abord eu l'idée de commencer l'attaque par la droite : mais, sur les onze heures du matin, Ney, qui s'est chargé d'examiner cette partie du terrain, revient lui dire qu'un ruisseau qui traverse le ravin est devenu, par la pluie de la veille, un torrent bourbeux qu'il lui sera impossible de traverser avec de l'infanterie et qu'il sera forcé de sortir du village par files. Alors Napoléon change son plan : il évitera cette difficulté locale, remontera à la naissance du ravin, percera l'armée ennemie par le centre, lancera de la cavalerie et de l'artillerie sur la route de Bruxelles ; et ainsi, les deux corps d'armée, tranchés par le milieu, auront toute retraite coupée, l'un par Grouchy, qui ne peut manquer d'arriver sur les deux ou trois heures, l'autre par la cavalerie et l'artillerie, qui défendront la chaussée de Bruxelles. En conséquence, l'empereur porte toutes ses réserves au centre.

Puis, comme chacun est à son poste et n'attend plus que l'ordre de marcher, Napoléon met son cheval au galop et parcourt la ligne, éveillant, partout où il passe, et les sons de la musique militaire, et les cris des soldats, manœuvre qui donne toujours au commencement de ses batailles un air de fête qui contraste avec la froideur des armées ennemies, où jamais nul, parmi les généraux qui les commandent, n'excite assez de confiance ou de sympathie pour éveiller un tel enthousiasme. Wellington, une lunette à la main, appuyé contre un arbre du petit chemin de traverse en avant duquel ses soldats sont rangés en ligne, assiste à ce spectacle imposant d'une armée tout entière qui jure de vaincre ou de mourir.

Napoléon revient mettre pied à terre sur les hauteurs de Rossomme, d'où il découvre tout le champ de bataille. Derrière lui, les cris et la musique retentissent encore, pareils à la flamme d'une traînée de poudre ; puis, tout rentre bientôt dans le silence solennel qui plane toujours sur deux armées prêtes à combattre.

Bientôt, ce silence est rompu par une fusillade qui éclate vers notre extrême gauche, et dont on aperçoit la fumée au-dessus du bois de Goumont : ce sont les tirailleurs de Jérôme qui ont reçu l'ordre d'engager le combat pour attirer l'attention des Anglais de ce côté. En effet, l'ennemi démasque son artillerie, et le tonnerre des canons commence à dominer le pétillement de la fusillade : le général Reille fait avancer la batterie de la division Foy, et Kellermann lance au galop ses douze pièces d'artillerie légère ; en même temps, au milieu de l'immobilité générale du reste de la ligne, la division Foy s'ébranle et s'avance au secours de Jérôme.

Au moment où Napoléon a les yeux fixés sur ce premier mouvement, un aide de camp envoyé par le maréchal Ney, qui a été chargé de diriger l'attaque du centre sur la ferme de la Belle-Alliance par la chaussée de Bruxelles, arrive au galop et annonce que tout est prêt et que le maréchal n'attend plus que le signal : en effet, Napoléon voit les troupes désignées pour cette attaque échelonnées devant lui en masses profondes, et il va donner l'ordre, lorsque tout à coup, en jetant un dernier coup d'œil sur l'ensemble du champ de bataille, il aperçoit au milieu de la brume comme un nuage qui s'avance dans la direction de Saint-Lambert. Il se retourne vers le duc de Dalmatie qui, en sa qualité de major général, est près de lui, et lui demande ce qu'il pense de cette apparition. Toutes les lunettes de l'état-major sont braquées à l'instant même de ce côté : les uns soutiennent que ce sont des arbres, les autres soutiennent que ce sont des hommes : Napoléon le pre-

mier reconnaît une colonne ; mais, est-ce Grouchy? est-ce Blücher? c'est ce qu'on ignore. Le maréchal Soult penche pour Grouchy ; mais Napoléon, comme par pressentiment, doute encore : il fait appeler le général Domont et lui ordonne de se porter, avec sa division de cavalerie légère et celle du général Subervic, pour éclairer sa droite, communiquer promptement avec les corps qui arrivent, opérer sa réunion avec eux si c'est le détachement de Grouchy, et les contenir si c'est l'avant-garde de Blücher.

L'ordre est à peine donné que le mouvement s'exécute. Trois mille hommes de cavalerie font un à-droite par quatre, se déroulent comme un im-

mense ruban, serpentent un instant dans les lignes de l'armée, puis, s'échappant par notre extrême droite, se portent rapidement et se reforment comme à une parade, à trois mille toises à peu près de son extrémité.

A peine ont-ils opéré ce mouvement, qui, par sa précision et son élégance a un instant détourné l'attention des bois de Goumont, où l'artillerie continue de gronder, qu'un officier de chasseurs amène à Napoléon un hussard prussien qui vient d'être enlevé, entre Wavres et Planchenois, par une reconnaissance volante. Il est porteur d'une lettre du général Bulow, qui annonce à Wellington qu'il arrive par Saint-Lambert, et lui demande ses ordres. Outre cette explication qui lève tous les doutes relativement aux masses que l'on aperçoit, le prisonnier donne de nouveaux renseignements, qu'il faut croire, tout incroyables qu'ils paraissent; c'est que, le matin encore, les trois corps de l'armée prusso-saxonne étaient à Wavres, où Grouchy ne les a nullement inquiétés; c'est ensuite qu'il n'y a aucun Français devant eux, puisqu'une patrouille de son régiment a poussé cette nuit même une reconnaissance jusqu'à deux lieues de Wavres sans avoir rien rencontré.

Napoléon se retourne vers le maréchal Soult :

« Ce matin, lui dit-il, nous avions quatre-vingt-dix chances pour nous; l'arrivée de Bulow nous en fait perdre trente : mais nous en avons encore soixante contre quarante, et si Grouchy répare l'horrible faute qu'il a commise hier, de s'amuser à Gembloux, s'il envoie son détachement avec rapidité, la victoire en sera plus décisive, car le corps de Bulow sera entièrement perdu. Faites venir un officier. »

Un officier d'état-major s'avance aussitôt : il est chargé de porter à Grouchy la lettre de Bulow et de le presser d'arriver. D'après ce qu'il a dit lui-même, il doit, à cette heure, être devant Wavres. L'officier fera un détour et le joindra par ses derrières : c'est quatre ou cinq lieues à faire par d'excellents chemins; l'officier, qui est bien monté, promet d'être près de lui en une heure et demie. Au même instant le général Domont envoie un aide de camp qui confirme la nouvelle : ce sont les Prussiens qu'il a devant lui, et de son côté il vient de lancer plusieurs patrouilles d'élite pour se mettre en communication avec le maréchal Grouchy.

L'empereur ordonne au général Lobau de traverser avec deux divisions la grande route de Charleroy, et de se porter sur l'extrême droite pour soutenir la cavalerie légère : il choisira une bonne position où il puisse avec dix mille hommes en arrêter 30,000. Tels sont les ordres que Napoléon donne quand il connaît ceux auxquels il les adresse. Ce mouvement est exécuté sur-le-champ : Napoléon ramène ses yeux sur le champ de bataille.

Les tirailleurs viennent de commencer le feu sur toute la ligne, et cependant, à l'exception du combat qui continue avec le même acharnement dans le bois de Goumont, rien n'est sérieux encore. A l'exception d'une division que l'armée anglaise a détachée de son centre et fait marcher au secours des gardes, toute la ligne anglo-hollandaise est immobile, et, à son extrême gauche, les troupes de Bulow se reposent et se forment en attendant leur ar-

tillerie, encore engagée dans le défilé. En ce moment, Napoléon envoie au maréchal Ney l'ordre de faire commencer le feu de ses batteries, de marcher sur la Haie-Sainte, de s'en emparer à la baïonnette; d'y laisser une division d'infanterie, de s'élancer aussitôt sur les deux fermes de la Papelotte et de la Haie et d'en débusquer l'ennemi, afin de séparer l'armée anglo-hollandaise du corps de Bulow. L'aide de camp porteur de cet ordre part, traverse la petite plaine qui sépare Napoléon du maréchal, et se perd dans les rangs pressés des colonnes qui attendent le signal. Au bout de quelques minutes, quatre-vingts canons éclatent à la fois et annoncent que l'ordre du chef suprême va être exécuté.

Le comte d'Erlon s'avance avec trois divisions, soutenu par ce feu terrible qui commence à trouer les lignes anglaises, lorsque tout à coup, en traversant un bas-fond, l'artillerie s'embourbe. Wellington, qui, de sa ligne de hauteurs, a vu cet accident, en profite et lance sur elle une brigade de cavalerie qui se divise en deux corps et charge avec la rapidité de la foudre, partie sur la division Marcognet, partie sur les pièces éloignés de tout secours, et qui, ne pouvant manœuvrer, non-seulement ont cessé d'attaquer, mais ne sont même plus en état de se défendre : l'infanterie, trop pressée, est enfoncée, et deux aigles sont pris; l'artillerie est sabrée, les traits des canons et les jarrets des chevaux sont coupés : déjà sept pièces de canon sont hors de service, lorsque Napoléon s'aperçoit de cette bagarre et ordonne aux cuirassiers du général Milhaud de courir au secours de leurs frères. La muraille de fer se met en mouvement, secondée par le 4e régiment de lanciers, et la brigade anglaise, surprise en flagrant délit, disparaît sous ce choc terrible, écrasée, écharpée, mise en pièces; deux régiments de dragons, entre autres, ont entièrement disparu : les canons sont repris, et la division Marcognet est dégagée.

Cet ordre, si admirablement exécuté, a été porté par Napoléon lui-même, qui s'est élancé à la tête de la ligne, au milieu des boulets et des obus, qui tuent à ses côtés le général Devaux et blessent le général Lallemand.

Cependant, Ney, quoique privé d'artillerie, n'en continue pas moins à s'avancer; et, tandis que cet échec si fatal, quoique si promptement réparé, a lieu sur la droite de la chaussée de Charleroy à Bruxelles, il a fait avancer, par la grande route et dans les terres à gauche, une autre colonne qui aborde enfin la Haie-Sainte.

Là, sous le feu de toute l'artillerie anglaise à laquelle la nôtre ne peut plus répondre que faiblement se concentre tout le combat. Pendant trois heures, Ney, qui a retrouvé toute la force de ses belles années, s'acharne à cette position, dont il parvient enfin à s'emparer, et qu'il trouve encombrée de cadavres ennemis. Trois régiments écossais y sont couchés côte à côte, à leur rang, morts comme ils ont combattu, et la deuxième division belge, les cinquième et sixième divisions anglaises, y ont laissé un tiers de leurs hommes. Napoléon lance sur les fuyards les infatigables cuirassiers de Milhaud, qui les poursuivent, le sabre dans les reins, jusqu'au milieu des rangs de l'armée, où ils viennent mettre le désordre. De la hauteur où il est placé, l'empereur voit les bagages, les chariots et les réserves anglais s'éloigner du combat et se presser sur la route de Bruxelles. La journée est à nous si Grouchy paraît.

Les yeux de Napoléon sont constamment tournés du côté de Saint-Lambert, où les Prussiens ont enfin engagé le combat, et où, malgré la supériorité de leur nombre, ils sont contenus par les 2,500 cavaliers de Domont et de Subervic, et par les 7,000 hommes de Lobau, qui lui seraient si utiles à cette heure pour soutenir son attaque du centre, vers laquelle il ramène les yeux, n'entendant rien, ne voyant rien qui lui annonce l'arrivée tant attendue de Grouchy.

Napoléon envoie l'ordre au maréchal de se maintenir, coûte que coûte, dans sa position. Il a besoin de voir clair un instant sur son échiquier.

A l'extrême gauche, Jérôme s'est emparé d'une partie du bois et du château de Goumont, dont il ne reste plus que les quatre murs, tous les toits ayant été enfoncés par les obus; mais les Anglais continuent de tenir dans le chemin creux qui longe le verger : ce n'est donc, de ce côté, qu'une demi-victoire.

En face et vers le centre, le maréchal s'est emparé de la Haie-Sainte et s'y maintient, malgré l'artillerie de Wellington et ses charges de cavalerie, qui viennent s'arrêter sous le feu effroyable de notre mousqueterie. Il y a ici victoire complète.

A droite de la chaussée, le général Durutte est aux prises avec les fermes de la Papelotte et de la Haie; et là, il y a chance de victoire.

A l'extrême droite, les Prussiens de Bulow, qui se sont enfin mis en bataille, viennent de s'établir perpendiculairement à notre droite. 30,000 hommes et soixante bouches à feu marchent contre les 10,000 hommes des généraux Domont, Subervic et Lobau. C'est donc là que, pour le moment, est le véritable danger.

Le danger grandit encore des rapports qui arrivent : les patrouilles du général Domont sont revenues sans avoir aperçu Grouchy. Bientôt on reçoit une dépêche du maréchal lui-même. Au lieu de partir de Gembloux au point du jour, comme il avait promis de le faire dans sa lettre de la veille, il n'en est parti qu'à neuf heures et demie du matin : cependant, il est quatre heures et demie de l'après-

midi; le canon gronde depuis cinq heures; Napoléon espère encore, qu'obéissant à la première loi de la guerre, il se ralliera au canon. A sept heures et demie, il peut être sur le champ de bataille : il faut redoubler d'efforts jusque-là, et surtout arrêter les progrès de 30,000 hommes de Bulow, qui, si Grouchy débouche enfin, se trouveront, à cette heure, pris entre deux feux.

Napoléon ordonne au général Duhesme, qui commande les deux divisions de la jeune garde, de se porter sur Planchenois, vers lequel Lobau, pressé par les Prussiens, exécute sa retraite en échiquier : Duhesme part avec 8,000 hommes et vingt-quatre canons, qui arrivent au grand galop, se mettent en batterie, et commencent leur feu au moment où l'artillerie prussienne laboure de sa mitraille la chaussée de Bruxelles. Ce renfort arrête le mouvement progressif des Prussiens, et paraît même un instant les faire reculer. Napoléon profite de ce répit : l'ordre est donné à Ney de marcher au pas de charge vers le centre de l'armée anglo-hollandaise et de l'enfoncer; il appelle à lui les cuirassiers de Milhaud, qui chargent en tête pour ouvrir la trouée; le maréchal les suit, et bientôt couronne le plateau avec ses troupes. Toute la ligne anglaise s'enflamme et vomit la mort à bout portant; Wellington lance tout ce qui lui reste de cavalerie contre Ney, pendant que son infanterie se forme en carré. Napoléon sent la nécessité de soutenir le mouvement, et envoie l'ordre au comte de Valmy de se porter avec ses deux divisions de cuirassiers sur le plateau, pour appuyer les divisions Milhaud et Lefèvre-Desnouettes. Au même moment, le maréchal Ney fait avancer la grosse cavalerie du général Guyot : les divisions Milhaud et Lefèvre-Desnouettes sont ralliées par elle et [illegible] à la charge; 5,000 cuirassiers et 5,000 dragons de la garde, c'est-à-dire les premiers soldats du monde, s'avancent au grand galop de leurs chevaux et viennent se heurter aux carrés anglais, qui s'ouvrent, vomissent leur mitraille, et se referment. Mais rien n'arrête l'élan terrible de nos soldats. La cavalerie anglaise, repoussée, la longue épée des cuirassiers et des dragons dans les reins, repasse dans les intervalles, et va se reformer en arrière, sous la protection de son artillerie : aussitôt, cuirassiers et dragons se ruent sur les carrés, dont quelques-uns sont enfin entr'ouverts, mais meurent sans reculer d'un pas. Alors commence une terrible boucherie, qu'interrompent de temps en temps des charges désespérées de cavalerie, contre lesquelles nos soldats sont obligés de se retourner, et pendant lesquelles les carrés anglais respirent et se reforment, pour être rompus de nouveau. Wellington, poursuivi de carrés en carrés, verse des pleurs de rage en voyant poignarder ainsi sans [illegible] 12,000 hommes de ses meilleures troupes; mais il sait qu'elles ne reculeront pas d'une semelle, et, calculant le temps matériel qui doit s'écouler avant que la destruction soit accomplie, il tire sa montre et dit à ceux qui l'entourent : « Il y en a pour deux heures encore, et avant une heure la nuit sera venue, ou Blucher. » Cela dure ainsi trois quarts d'heure.

Alors, de la hauteur d'où il domine tout le champ de bataille, Napoléon voit déboucher une masse profonde par le chemin de Wavres... Enfin Grouchy, qu'il a tant attendu, arrive, tard il est vrai, mais encore assez à temps pour compléter la victoire. A la vue de ce renfort, il envoie des aides de camp annoncer dans toutes les directions que Grouchy paraît et va entrer en ligne. En effet, des masses successives se déploient et se mettent en bataille : nos soldats redoublent d'ardeur, car ils croient qu'ils n'ont plus qu'un dernier coup à frapper : tout à coup, une formidable artillerie tonne en avant de ces nouveaux venus, et les boulets, au lieu d'être dirigés contre les Prussiens, nous emportent des rangs entiers. Chacun, autour de Napoléon, se regarde avec stupéfaction : l'empereur se frappe le front : ce n'est point Grouchy, c'est Blücher.

Napoléon juge du premier coup d'œil sa position : elle est terrible. 60,000 hommes de troupes fraîches, sur lesquelles il ne comptait pas, sont tombés successivement sur ses troupes, écrasées par huit heures de lutte : l'avantage se maintient pour lui au centre, mais il n'a plus d'aile droite : s'acharner pour couper l'ennemi en deux serait maintenant chose inutile et même dangereuse. L'empereur conçoit et ordonne alors une des plus belles manœuvres qu'il ait [illegible] les plus hasardées : c'est un grand changement de front oblique sur le centre, et à l'aide duquel il fera face aux deux armées. D'ailleurs, le temps s'écoule, et la nuit, qui devait venir pour les Anglais, vient aussi pour lui.

Alors, il donne l'ordre à sa gauche de laisser derrière elle le bois de Goumont et les quelques Anglais qui tiennent encore à l'abri des murs crénelés du château, et de venir remplacer les premier et deuxième corps, qui ont beaucoup souffert, en même temps qu'elle dégagera la cavalerie de Kellermann et de Milhaud, trop [illegible] du mont Saint-Jean. Il ordonne à Lobau et à Duhesme de continuer la retraite et de venir se ranger en ligne au-dessus de Planchenois, au général Pelet de tenir fortement dans ce village, afin d'appuyer le mouvement de centre [illegible] en même temps un aide de camp [illegible] de parcourir la ligne, et d'annoncer l'arrivée du maréchal Grouchy.

A cette nouvelle, [illegible] : tout [illegible] : Ney, [illegible] cinq

fois, met l'épée à la main : Napoléon prend la tête de sa réserve, et s'avance de sa personne par la chaussée. L'ennemi continue de plier à son centre : sa première ligne est percée ; la garde la dépasse et enlève une batterie dentelée. Mais là, elle tombe sur la seconde ligne, qui se compose d'une masse terrible : ce sont les débris des régiments culbutés par la cavalerie française deux heures auparavant, et qui se sont reformés : ce sont les brigades des gardes anglaises, le régiment belge de Chassé et la division de Brunswick. N'importe ! la colonne se déploie comme à une manœuvre : mais, tout à coup, dix pièces en batterie éclatent à portée de pistolet et emportent sa tête tout entière, tandis que vingt autres bouches à feu la prennent en biais, et plongent dans les masses entassées autour de la Belle-Alliance, que leur mouvement vient de mettre à découvert ; un moment d'hésitation se fait ressentir sur toute la ligne.

En ce moment, Blücher est arrivé au hameau de la Haie, et en a débusqué les deux régiments qui le défendent : ces deux régiments, qui ont tenu une demi-heure contre 10,000 hommes, se mettent en retraite ; mais Blücher appelle à lui 6,000 hommes de cavalerie anglaise qui gardaient la gauche de Wellington, et qui sont devenus inutiles depuis que cette gauche est occupée par les Prussiens. Ces 6,000 hommes, qui arrivent pêle-mêle avec ceux qu'ils pour-

(Napoléon tente en vain d'arrêter le désordre ; il se jette au milieu de la déroute.)

suivent, font une trouée horrible au cœur de l'armée même. Cambronne se jette alors avec le deuxième bataillon du premier régiment de chasseurs entre la cavalerie anglaise et les fuyards, se forme en carré, et soutient la retraite des autres bataillons de la garde.

Au même instant Wellington fait avancer toute son extrême droite, dont il peut disposer, puisque, par notre mouvement, elle cesse d'être contenue, et, reprenant l'offensive à son tour, il la lance comme un torrent des hauteurs du plateau. Cette cavalerie tourne les carrés de la garde, qu'elle n'ose point attaquer, puis fait un à-droite et revient percer notre centre au-dessous de la Haie-Sainte. Alors on apprend que Bulow dépasse notre extrême droite, que le général Durutte est blessé dangereusement, que Grouchy, enfin, sur lequel on comptait, ne vient pas. La fusillade et le canon éclatent à cinq cents toises sur nos derrières : Bulow nous a débordés. Le cri de *sauve qui peut !* se fait entendre ; la déroute commence. Les bataillons qui tiennent encore sont désorganisés par les fuyards ; Napoléon, au moment d'être enveloppé, se jette dans le carré de Cambronne avec Ney, Soult, Bertrand, Drouot, Corbineau, Flahaut, Gourgaud et Labédoyère, qui se trouvent sans soldats. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie.

Napoléon tente en vain d'arrêter ce désordre : il se jette au milieu de la déroute, trouve un régiment de la garde et deux batteries en réserve derrière Planchenois, et essaye de rallier les fuyards : mal-

heureusement, la nuit empêche de le voir, le tumulte de l'entendre. Alors, il descend de cheval, se jette l'épée à la main au milieu d'un carré; Jérôme le suit, en disant : « Tu as raison, frère, ici doit tomber tout ce qui porte le nom de Bonaparte. » Mais il est pris par ses généraux et ses officiers d'état-major, repoussé par ses grenadiers, qui veulent bien mourir, mais qui ne veulent pas que leur empereur meure avec eux : on le remet à cheval, un officier prend la bride et l'entraîne au galop ; il passe ainsi au milieu des Prussiens, qui l'ont débordé de près d'une demi-lieue. Ni balles, ni boulets ne veulent de lui. Enfin, il arrive à Jemmapes, s'y arrête un instant, renouvelle ses tentatives de ralliement, auxquelles la nuit, la confusion, la déroute générale, l'encombrement et, plus que tout cela, la poursuite acharnée des Anglais, s'opposent encore. Puis, convaincu que, comme après Moscou, tout est fini une seconde fois, et que c'est seulement de Paris qu'il peut rallier l'armée et sauver la France, il continue sa route, fait une halte à Philippeville, et arrive le 20 à Laon.

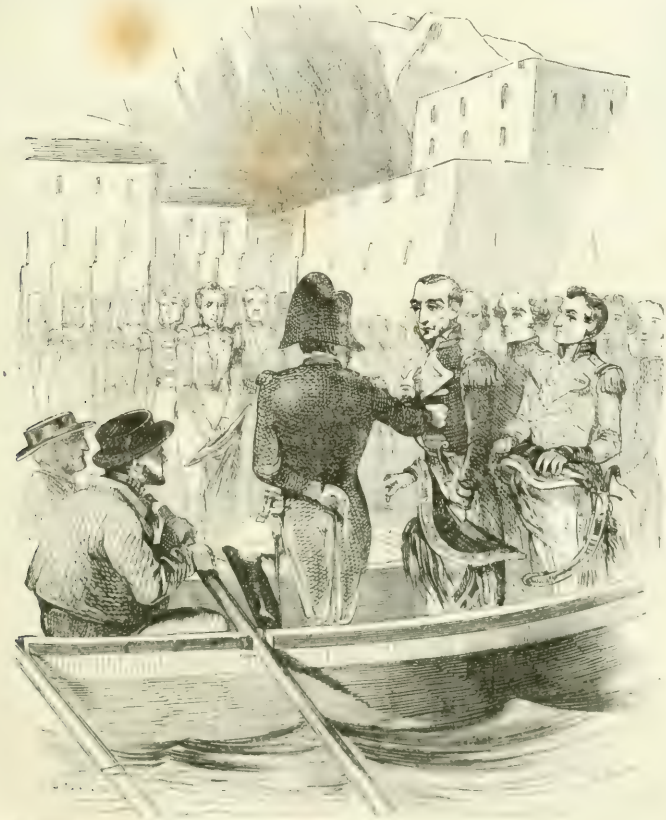
. . . . . .

. . . . . .

Le 16 octobre, soixante-dix jours après son départ de l'Angleterre, et cent dix jours après avoir quitté la France, Napoléon toucha le rocher dont il devait faire un piédestal.

Quant à l'Angleterre, elle accepta dans toute son étendue la honte de sa trahison : et à compter du 16 octobre 1815, les rois eurent leur Christ et les peuples leur Judas.

ALEXANDRE DUMAS.



LE FOU.

I.

UNE JEUNE FILLE.

A la fin d'une soirée du mois de mai 1828, une chaise de poste attelée de deux chevaux entra dans la cour d'un hôtel de Toulouse. Personne n'occupait le siége extérieur, réservé à un domestique, derrière la caisse de la voiture. Deux voyageurs se trouvaient seuls dans l'intérieur. L'un était un vieillard sexagénaire ; l'autre, une jeune fille qui ne comptait guère plus de vingt ans.

La jeune fille ordonna, par un signe, à l'un des garçons qui se tenaient sur le seuil de l'hôtel, d'ouvrir la portière. Le vieillard resta impassiblement assis dans le coin où il se blotissait.

La voyageuse descendit la première : on put remarquer sa pâleur et sa beauté, tandis qu'elle invitait, du geste et de la voix, le vieillard à sortir de la voiture. Elle s'exprimait en anglais, et de temps à autre une toux sèche et douloureuse venait interrompre ses sollicitations. Celui à qui elle s'adressait semblait ne s'émouvoir en aucune façon ni des invitations ni de l'état maladif de l'étrangère. La tête penchée sur la poitrine, les mains jointes sur les genoux, les jambes nonchalamment étendues, il restait plongé dans une préoccupation profonde.

Sa compagne porta autour d'elle des regards inquiets et prononça quelques mots anglais en s'adressant aux gens de l'hôtel. Personne ne lui répondit, et l'aubergiste, qu'elle paraissait interroger particulièrement, répliqua avec l'accent toulousain le moins irrécusable :

« Je ne sais point parler anglais, madame. »

L'expression de physionomie du digne hôtelier comprendre à la jeune fille le sens de cette réponse. Elle en parut attristée et leva les yeux au ciel : montrant du doigt le vieillard, elle expliqua par une pantomime expressive et rapide qu'il était malade et qu'il fallait l'aider à descendre de voiture.

Deux domestiques se mirent aussitôt à l'œuvre. Ils s'attendaient à trouver un paralytique qu'il faudrait enlever sur les bras comme un enfant. A leur grande surprise, le voyageur opposa une vive et robuste résistance à leurs tentatives. Il recula, il les repoussa, il jeta des cris de détresse que la douce voix de l'étrangère ne parvint point à apaiser. Il fallut presque employer la violence pour parvenir à le tirer de la chaise. Dès que ses pieds eurent touché la terre, il se tut. Le tremblement convulsif qui agitait tous ses membres s'apaisa peu à peu, et son œil bleu et vague cessa d'exprimer l'effroi, mais non pas la défiance. Il regarda craintivement autour de lui, rabattit sur son visage la casquette à large visière qui couvrait sa tête chauve, et alla se réfugier sous le vestibule, dans le coin le plus obscur.

La jeune fille, après avoir payé le postillon, vint rejoindre le vieillard, passa doucement son bras sous le sien, et l'emmena non sans peine, et non sans efforts, vers l'appartement qu'on venait de leur préparer. On put alors remarquer combien la pauvre enfant était souffrante. Aucune animation ne tempérait la blancheur matte de son teint, excepté sur les pommettes, que colorait la fiévreuse rougeur particulière aux malades atteints de consomption. Ses grands yeux bleus brillaient de la flamme sinistre qui caractérise encore cette maladie. Pour ne point succomber à l'oppression qui la suffoquait, elle dut s'arrêter deux ou trois fois en montant les marches de l'escalier.

Arrivée dans la première des deux chambres qui lui étaient destinées, elle se laissa tomber avec découragement sur un fauteuil, et quelques larmes coulèrent en silence sur ses joues. Pendant ce temps-là, debout à la place où l'avaient laissé les domestiques, le vieillard s'efforçait de plus en plus de cacher son visage.

« Ils m'ont reconnu ! ils m'ont reconnu ! dit-il enfin avec terreur.

« Ils m'ont reconnu, oui ! Ils vont dire mon nom à tout le monde ! On le répétera avec dégoût ! La populace viendra le crier sous mes fenêtres ; elle brisera les vitres, elle lancera des pierres, elle me maudira ! A la Tamise ! à la Tamise !

— Non, mon oncle, ces craintes n'ont rien de réel ; cessez de vous y livrer. Nous avons quitté l'Angleterre ; nous sommes en France ; personne ne nous connaît dans ce pays étranger.

— Personne ? répéta-t-il, personne ! Hélas ! Comment peux-tu croire, Diana, que mon nom soit ignoré en France ! Elle l'a prononcé longtemps avec terreur, quand elle était l'ennemie de l'Angleterre... Plus tard elle l'a répété, comme l'Europe, comme le monde entier, avec admiration. Hélas ! cette célébrité s'est changée en honte ! La France, l'Europe, l'univers croient et disent comme Londres : Honte à lui ! honte ! A la Tamise ! à la Tamise !

— Mon oncle, calmez ces funestes idées. Eloignez de vous...

— Tandis que j'étais assis sur le banc des accusés, devant la cour de la chancellerie, en proie aux attaques de la calomnie et de la haine ; tandis que l'Angleterre, à laquelle j'avais tout consacré, talents, veilles, fortune, se jouait indignement avec mon vieil honneur et le mettait en question, crois-tu que la France soit restée indifférente et inattentive ? Non, elle suivait avec intérêt les phases de ce procès inouï.

— Mais votre innocence a été proclamée, mon oncle ; la cour vous a renvoyé de l'accusation.

— Oui, mais la calomnie ne s'est point tue. Elle a persisté à répandre partout les menteuses et perfides accusations que la loi lui défendait de répéter tout haut. Jadis, quand je traversais les rues de Londres, on s'arrêtait pour me voir passer, on disait :

« Le voilà, celui qui a défendu énergiquement la cause de la noble Angleterre. A lui seul il vaut des armées entières ; Walcheren, l'Espagne, Alger, Waterloo, sont là pour le prouver. » Maintenant, on se détourne de moi ; mes meilleurs amis feignent de ne point m'apercevoir, et si quelqu'un me reconnaît, il pousse le coude de son voisin et dit :

« Honte ! honte à ce vieillard ! il a souillé sa gloire et ses cheveux blancs pour de l'or. »

« Oh Diana ! Diana ! ma pauvre Diana ! »

Il cacha son visage dans ses deux mains et demeura quelques instants dans cette attitude désolée ; puis, relevant la tête avec énergie :

« Et cependant, dit-il en marchant à grands pas, je suis innocent, Dieu le sait, et la cour de la chancellerie l'a hautement reconnu. Je suis innocent. Plutôt que de subir le déshonneur, j'aurais préféré la misère et la mort !... Mon Dieu, que vous me faites expier cruellement ma renommée, puisque celui qui a tout fait pour sa patrie est obligé de la fuir comme un coupable : puisque celui qui s'était conquis un nom glorieux payerait au prix de son sang, l'oubli et l'obscurité de ce nom ! »

Un léger bruit se fit entendre au dehors. Il tressaillit et se tut.

« Ils viennent, dit-il, ils viennent ! ils veulent me voir, ils veulent me dire face à face : Voleur ! voleur ! honte ! A la Tamise ? »

Il se courba, il rabattit tout à fait sur son visage sa casquette de voyage, et, marchant avec précaution il alla doucement se cacher derrière un rideau.

La jeune fille, qui n'avait cessé, durant cette triste scène de démence, de pleurer avec amertume, fut prise d'un violent accès de toux, accompagné de mouvements nerveux et convulsifs.

« Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! donnez-moi la force de résister au mal qui me consume, jusqu'au moment où mes soins ne seront plus indispensables à ce pauvre vieillard. Si je succombe avant que la lettre que je vais écrire soit parvenue en Angleterre, s'il me faut mourir avant qu'elle ait amené en France mon frère pour veiller sur cet infortuné, que deviendra-t-il, privé de sa raison et abandonné à des soins étrangers ? »

Elle se mit à une table et écrivit la lette suivante :

« Mon frère, hâtez-vous de quitter l'Angleterre, partez sur-le-champ pour Toulouse ; ne perdez ni un jour, ni une heure. Je le sens, Dieu va me rappeler à lui peut-être demain, peut-être dans un instant ! Et que deviendra, sans moi, le malheureux vieillard auquel j'ai consacré ma vie ? Hélas ! ce sacrifice était au-dessus des forces d'une pauvre fille frêle et maladive. Je n'ai point tardé à y succomber. Mon frère, qu'il est cruel de voir souffrir ainsi un vieillard que l'on sait innocent et pur entre tous ! Dieu seul connaît les douleurs que j'ai endurées en présence de cette intelligence naguère si brillante et maintenant éteinte ; de cet homme naguère entouré de tous les bonheurs possibles sur la terre et maintenant accablé de tous les maux imaginables. Les terreurs de mon oncle n'ont fait que s'augmenter ; sa démence prend un caractère de plus en plus absolu, sans le délivrer de la fatale idée fixe qui le dévore. Il ne reste qu'une seule pensée dans son front brûlant : celle de la tache infâme faite par la calomnie à son honneur. Venez, Georges, venez vite ! je succombe sous le fardeau de tant de souffrances. Mon oncle va rester seul en pays étranger, et, pour comble de malheur, un incident imprévu complique cruellement les difficultés de sa position. Le domestique qui nous accompagnait et qui nous servait d'interprète, John, a disparu tout à coup, emportant avec lui une partie de nos bagages et tout l'argent que je possédais. Il ne me reste que deux cents francs en or, renfermés heureusement dans une bourse que je portais sur moi. Je vous le repète, mon frère, partez de suite pour Toulouse. Adieu, je n'ose pas espérer que Dieu me fasse la grâce de me laisser vous serrer la main avant de mourir. Si telle est sa volonté, qu'elle soit faite. J'implorerai sa miséricorde dans le

ciel pour vous, et surtout pour le noble et malheureux vieillard que je vais abandonner.

Votre sœur, DIANA. »

Après avoir écrit cette lettre, elle la cacheta, sonna et la remit à un domestique pour qu'il la jetât aussitôt à la poste. Ensuite elle prit un petit dictionnaire de poche anglais et français, le feuilleta et montra, à côté du mot qu'elle avait cherché, la traduction de ce mot. Le garçon appela le maître d'hôtel, qui lut : *médecin*.

Il envoya aussitôt chercher un médecin du voisinage. Celui-ci, en entrant dans la chambre de l'étrangère, resta presque épouvanté des rapides et effrayants ravages exercés par la maladie sur cette jeune fille.

« Parlez-vous anglais? » lui demanda-t-elle dans sa langue maternelle dès qu'elle l'eût aperçu.

Il répondit à cette question, qu'il devina, en secouant la tête par un mouvement négatif. Il s'approcha d'elle ensuite pour l'interroger, au moyen de signes, sur les souffrances qu'elle éprouvait. Ces signes, d'ailleurs, étaient presque superflus, car les énergiques symptômes de la consomption parlaient assez haut. Elle montra rapidement du doigt sa poitrine et le ciel, comme pour déclarer qu'elle ne gardait aucun espoir de guérison et qu'elle connaissait la gravité de son état. Après quoi elle désigna son oncle par un geste de désespoir.

Le vieillard se tenait encore caché derrière les rideaux, l'oreille aux aguets, l'œil épouvanté, et dans l'attitude d'un homme qui redoute quelque péril. Quand il vit le médecin s'avancer vers lui, il couvrit son visage de ses deux mains et murmura :

« Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! je ne suis pas celui que l'on accuse d'une lâcheté ! »

Comme l'insensé s'exprimait en anglais, le médecin ne comprit rien à ses paroles, mais il fut aisé de voir que la raison du vieillard se trouvait altérée. Il revint vers Diana; celle-ci se mit à pleurer avec amertume. Elle sentait l'existence l'abandonner? et elle ne pouvait même pas donner au médecin les instructions et les éclaircissements nécessaires pour adoucir un peu l'état mental de l'infortuné qu'elle allait peut-être laisser seul sur la terre; il allait mourir abandonné. A plusieurs reprises elle essaya de se faire comprendre en recourant à la pantomime. Mais ses gestes étaient insuffisants pour exprimer les nuances délicates d'une semblable maladie, et les causes morales qui avaient produit une si grave secousse intellectuelle. Elle ne tarda point à voir que le médecin ne la comprenait pas. Elle se tordit les mains avec douleur ; une violente crise se manifesta et provoqua d'horribles accès de toux. Durant dix minutes, le docteur, malgré les secours qu'il lui prodigua, crut qu'elle allait succomber. Enfin il la vit renaître peu à peu ; mais il le reconnut, un nouvel accès serait bientôt inévitable, et le premier l'avait laissée trop faible et trop épuisée pour qu'elle pût résister encore.

Elle lut ces sinistres présages dans la physionomie du médecin et voulut, comme pour mettre le temps à profit, se soulever sur le lit où il l'avait déposé. Elle retomba. Un second effort lui permit de saisir une plume et du papier. Elle se prit alors à tracer, d'une main défaillante, quelques notes. Les regards qu'elle portait sans cesse vers le fou apprirent au médecin que ces notes concernaient le vieillard. Quand elle eut fini, et ce ne fut pas sans de pénibles efforts qu'elle était parvenue à écrire sept ou huit lignes, elle se pencha vers le médecin, lui adressa un regard suppliant et lui remit le papier. Après avoir fait comprendre qu'il fallait chercher quelqu'un qui pût traduire les instructions qu'elle venait de transcrire, elle se laissa retomber sur le lit, joignit les mains et attendit la mort.

Le vieillard, en la voyant immobile, sembla s'inquiéter. Il surmonta ses terreurs, et malgré la présence d'un étranger, s'avança doucement et avec crainte, vers la jeune fille. Ce ne fut pas sans mille précautions et non sans toujours se cacher le visage qu'il approcha du lit et qu'il s'agenouilla près du chevet de Diana. Elle sembla se ranimer en voyant près d'elle l'objet de son dévouement et de sa douleur. Elle tendit la main à son oncle, attira celle du vieillard vers elle et murmura une prière pour appeler sur sa tête la protection céleste. En ce moment suprême, elle n'avait de sollicitude que pour lui. Peut-être comprit-il, malgré le trouble de sa raison, le malheur et l'abandon qui le menaçaient, car il répéta deux fois d'une voix émue :

« Diana ! reste, Diana ! »

Elle souleva péniblement la tête et s'efforça de sourire pour le rassurer.

« Reste, Diana, reprit-il, reste. Si tu t'en vas, je n'aurai plus personne pour leur dire que je ne suis pas celui qu'on accable de mépris. Le peuple me poursuivra de nouveau, il me jettera des pierres. Ceux qui me reconnaîtront se détourneront de mon chemin : A la Tamise ! à la Tamise !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, mon Dieu ! ne prendrez-vous point pitié de moi? Ne lui rendrez-vous pas la raison avant que je meure? »

Sur ces entrefaites, le médecin cherchait à comprendre la note écrite par la jeune fille. Il devinait bien, çà et là, la signification de quelques mots, mais le sens général lui échappait. Il sortit pour chercher quelqu'un qui sût lui en donner une traduction fidèle.

En rentrant dans la salle de l'auberge, il ne put réprimer un mouvement de joie. Deux voyageurs, arrivés depuis peu de temps, se tenaient assis près

de la cheminée. L'accent de leur prononciation attestait une origine anglaise. Le médecin leur présenta la note de Diana et les pria de la traduire. Un des étrangers jeta nonchalamment les yeux sur le papier ; mais à peine eut-il lu la première ligne qu'il la rendit au médecin.

« Un homme obligé de fuir son pays n'est pas mon compatriote, dit-il durement.

— Mais, monsieur, qu'importe ! Vous ne pouvez me refuser de traduire cette note. Il s'agit d'un vieillard qui a besoin de soins et d'une jeune fille qui se meurt. Ne pas me dire le sens de cette courte lettre, c'est me laisser dans l'impossibilité de leur donner du secours ; c'est m'empêcher de remplir les devoirs de ma profession et de l'humanité. C'est les tuer, peut-être ! »

Les deux Anglais sans répondre et comme s'ils n'eussent même pas entendu, se levèrent, quittèrent la cheminée et allèrent se placer à table devant leur dîner qu'on venait de servir. Le médecin, plein de colère et d'indignation, rentra dans la chambre de la malade. Celle-ci devina que sa note n'avait point été lue ; une larme brûlante, la dernière qu'elle devait verser, brilla sous sa longue paupière. Elle montra son oncle au médecin, le lui recommanda par un geste solennel et suppliant, et l'entoura de ses bras amaigris.

Le fou se laissa faire sans rien comprendre. La lueur d'intelligence qu'il avait naguère témoignée semblait maintenant tout à fait éteinte. Il regardait le médecin avec anxiété et murmurait ses phrases habituelles :

« Ce n'est pas moi ! je n'ai point fait ce dont on m'accuse ! Innocent ! je suis innocent ! Cachez-moi ! Le peuple va me jeter des pierres. A la Tamise ! à la Tamise ! »

Tout à coup Diana tressaillit. Elle releva la tête, et une joie vive éclata sur son visage. Elle venait, dans la salle voisine de son appartement, d'entendre prononcer quelques mots anglais. Elle montra le papier au médecin et lui fit signe d'aller en demander la traduction. Il répliqua en donnant à comprendre qu'il avait essuyé tout à l'heure un refus.

La jeune fille se souleva sur son lit avec de pénibles efforts. Quoique le médecin cherchât à la dissuader et à la retenir, elle posa ses pieds sur le parquet ; elle essaya de marcher, ou plutôt de se traîner jusqu'à la salle voisine. Plusieurs fois ses forces la trahirent, mais elle n'en persista pas moins dans son projet.

Quand elle rentra dans la chambre où se trouvaient les étrangers, on aurait dit un fantôme sortant de la tombe ; les Anglais eux-mêmes, malgré leur flegme national, leur apathique insouciance et leur cruel refus, ne purent se défendre d'émotion à la vue de cette mourante si jeune et si belle. Elle leur présenta le papier et les invita, par un geste suppliant à traduire au médecin ce qu'il contenait. Un d'eux prit la note et se disposait à faire ce qu'elle demandait, lorsqu'il la vit tout à coup chanceler et tomber. Le médecin accourut pour la soutenir. Elle murmura quelques mots inintelligibles, porta les yeux et étendit la main vers la chambre où se trouvait le vieillard, et exhala un long soupir.

« Dieu a pris pitié de ses souffrances, dit le médecin qui interrogeait le pouls de la pauvre enfant ; il l'a rappelée à lui. »

On peut se figurer facilement le désordre et le trouble que causa, dans l'hôtel, le lugubre événement d'une mort survenue avec de si tristes circonstances. Tandis que les Anglais et les femmes se hâtaient de s'éloigner de cette triste scène, les domestiques aidaient le médecin à transporter le cadavre dans l'appartement du vieillard. Celui-ci ne comprit rien à la triste réalité de la scène qui se passait sous ses yeux. En voyant tant de monde arriver près de lui, il se réfugia dans un coin, non sans murmurer et sans répéter sans cesse :

« Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! ne me jetez pas de pierres ! je suis innocent. A la Tamise ! à la Tamise ! »

II.

A LONDRES.

Quelque habitué que fût le médecin au spectacle de la mort et aux scènes lugubres qui l'accompagnent, il ne put réprimer une vive émotion en voyant le cadavre de cette jeune fille, dont le regard semblait chercher encore le vieillard pour le protéger. Il jeta pieusement un voile sur ce visage encore beau, malgré la mort, et il alla rejoindre l'aubergiste pour s'entendre avec lui sur les soins à donner au vieillard, qui se trouvait tout à coup abandonné d'une manière si fatale.

Le maître d'hôtel était occupé à régler les comptes des voyageurs anglais qui se disposaient à repartir sur le champ.

« Eh quoi ! messieurs, s'écria le docteur, une de vos compatriotes vient de mourir, un vieillard de votre nation reste sans protecteur ; vous pouvez donner quelques éclaircissements sur eux, et au lieu de les procurer, vous vous hâtez de quitter Toulouse ? »

Les deux étrangers, en gens qui prévoient des ennuis, des tracas, et peut-être des retards, ne répondirent point, payèrent leur écot, remontèrent dans leur voiture et donnèrent au postillon l'ordre de partir.

« Qu'allez-vous faire de ce vieillard ? » demanda le médecin à l'aubergiste.

Celui-ci haussa les épaules.

« Je vais envoyer chercher le juge de paix. Il dressera procès-verbal; il examinera les papiers de cet homme, et il en disposera comme il le jugera convenable. Croyez-vous que je veuille faire de mon hôtel un hôpital? C'est déjà bien assez d'y avoir un mort! Voici deux voyageurs qui me quittent, parce qu'ils ne veulent pas se trouver sous le même toit qu'un cadavre. S'il m'arrivait d'autres clients, et qu'ils apprissent ce qui gît là dans cette chambre, ils rebrousseraient chemin, et iraient loger autre part. Dieu veuille que je puisse me débarrasser bien vite de pareils hôtes! »

Il envoya, en effet, chercher aussitôt le juge de paix; celui-ci ne tarda point à arriver. Il voulut d'abord mettre les scellés; mais l'hôte fit observer judicieusement que cette formalité n'atteindrait que ses propres meubles, attendu que les étrangers n'avaient apporté avec eux aucune malle. La seule chose qu'ils possédassent était la chaise de poste remisée dans la cour, et qui les avait amenés.

En effet, il ne se trouvait ni caisse ni bagage dans l'appartement. Une bourse contenant huit ou dix pièces d'or formait tout l'avoir des deux étrangers.

Le juge de paix fit signe alors au vieillard d'avancer. Celui-ci s'était réfugié dans un coin, selon son habitude insensée. Il fallut presque user de violence pour l'amener devant le magistrat.

« Quel est votre nom? » lui demanda en langue anglaise le juge, qui se trouvait savoir parler cette langue.

Le vieillard se cacha la tête dans les deux mains et refusa obstinément de répondre.

« Du moins vous ne craindrez pas de me dire le nom de cette jeune fille qui vient de mourir, » reprit le magistrat, espérant, par ce biais, tirer de l'insensé quelque lumière.

Le vieillard tressaillit.

« Morte! dit-il, morte! Diana est morte! »

Il s'élança vers le lit, souleva le voile qui couvrait le visage de la jeune fille, et frissonna de tous ses membres en la voyant immobile et marquée du sceau fatal du trépas. On crut un instant que ce redoutable spectacle allait lui rendre la raison, il balbutia des mots sans suite; des sanglots s'échappèrent de sa poitrine, et il finit par s'agenouiller devant le lit.

« Eh bien! dit le magistrat, comment cette jeune fille se nomme-t-elle?

— Diana! Diana, murmura le fou.

— Est-elle votre enfant ou votre parente?

— Mon enfant, oui, l'enfant de mon cœur. Pour moi, elle a renoncé à son pays, à sa famille, à son fiancé. Elle m'a suivi dans l'exil, elle est morte!

— Pourquoi donc avez-vous quitté votre pays? Quels motifs vous ont forcé à l'exil? »

Cette question rejeta dans la confusion les idées du vieillard qui semblaient reprendre quelque clarté.

« Le peuple! dit-il, le peuple! Des pierres, des cris, des malédictions! A la Tamise! à la Tamise! Oh! que l'injustice de son pays est cruelle pour un noble cœur! Pourquoi ne suis-je point mort? Il n'y a de repos que dans la tombe!... Heureuse Diana qui se repose!...

— Mais en France, en pays étranger, vous n'avez rien à redouter de vos compatriotes. Dites-moi votre nom, je vous en requiers de par la loi.

— La loi! la loi!... Ah! je la connais, la loi!... Des juges qui interrogent avec une adresse perfide et qui tendent des piéges où l'on trébuche! des hommes noirs qui ne disent: Vous êtes innocent, qu'après avoir appris à la nation entière que vous étiez accusé!... et puis la nation ne veut plus croire à cette innocence! Le peuple est là avec des cris et des pierres... Il faut cacher, comme une honte, la gloire du nom qu'on a illustré avec tant d'efforts et au prix des plus pénibles travaux!... Laissez-moi, laissez-moi, je n'ai pas de nom, je n'en ai plus! »

Après de nouvelles et longues tentatives, il fallut que le magistrat renonçât à tirer du vieillard des éclaircissements que son état flagrant de démence aurait d'ailleurs dépourvus de toute valeur légale. Le juge de paix fit constater l'acte de décès d'une jeune fille étrangère, inconnue, et du nom de Diana. Quant au vieillard, il décida que tout ce qui lui appartenait, c'est-à-dire la chaise de poste, serait vendue à son profit, et qu'il serait déposé dans une maison d'aliénés jusqu'à ce qu'on vînt le réclamer, sauf à aviser plus tard à de nouvelles mesures, si personne ne se présentait pour se charger de lui.

Le maître d'hôtel sollicita du juge de paix la translation immédiate du vieillard hors de son auberge.

« La présence d'un fou chez moi, allégua-t-il, peut amener des accidents fâcheux. S'il se livrait à des actes de fureur, je n'ai aucun moyen de les réprimer. Il va peut-être s'aviser de briser mes meubles et chercher à s'enfuir. »

Le magistrat se rendit à ces judicieuses raisons, et donna ordre à deux agents de police qui l'accompagnaient d'emmener et de conduire l'étranger dans un hospice qu'il leur désigna. Ces hommes se mirent sur-le-champ en mesure d'exécuter les ordres qu'ils venaient de recevoir. Ils trouvèrent le vieillard assis près du lit de Diana et plongé dans une méditation profonde. Ils l'invitèrent à les suivre; il sourit, leur fit signe de parler bas, et leur montrant le cadavre:

« Chut! elle dort, ne la réveillez pas. Je vous accompagnerai dès qu'elle cessera de reposer. Il y a

rait de la cruauté à troubler son sommeil. Elle a supporté tant de fatigues et de chagrins! »

Les hommes de police se concertèrent par un regard, se glissèrent derrière l'étranger; le saisirent brusquement et se disposèrent à l'entraîner. Alors il résista, il jeta des cris, et fit preuve d'une vigueur qu'on n'eût point supposée à voir sa chétive apparence. La lutte fut longue. Exaspérés par plusieurs coups qu'ils avaient reçus, les agents finirent par jeter leur adversaire sur le lit. Là ils parvinrent enfin à le garrotter. Ils le chargèrent ensuite sur leurs épaules et l'emmenèrent.

Durant cette affreuse lutte, le cadavre de Diana avait été jeté à terre et foulé aux pieds. Ce fut ainsi que le trouva une vieille femme chargée, par le juge de paix, de rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de l'étrangère. Elle l'enveloppa du linceul, l'ensevelit seule, et la déposa dans le cercueil, après avoir pris ses bijoux et coupé ses beaux cheveux blonds pour les vendre.

« Les morts, dit-elle avec un sourire effroyable, les morts n'ont pas besoin de cheveux! »

Le lendemain soir, le cercueil fut emmené au cimetière sans aucune pompe religieuse; car on ignorait si la trépassée appartenait au culte catholique ou à la foi protestante. Une fosse l'attendait dans un coin réservé aux pauvres; on l'y déposa, puis on rejeta la terre par-dessus, et tout fut fini.

Peu de temps après, une chaise de poste arriva dans la cour de l'hôtel où Diana était morte. Deux jeunes hommes se trouvaient dans cette voiture. A peine eurent-ils échangé quelques paroles avec l'aubergiste que ce dernier les vit pâlir et donner les plus profonds témoignages de trouble et de douleur.

« Ma sœur! ma pauvre sœur! s'écria le plus jeune.

— Diana! ma chère et malheureuse fiancée! » murmura l'autre qu'on voyait prêt à défaillir.

Ils donnèrent aussitôt l'ordre qu'on les conduisît, le frère de Diana à l'hospice où se trouvait enfermé son oncle; son compagnon, au cimetière où reposait Diana.

Au cimetière, il fallut que le fossoyeur cherchât longtemps la place où gisait le corps que l'on demandait. On avait depuis un mois enterré tant de jeunes filles!

A l'hospice, il ne fallut pas de recherches.

On ouvrit un registre et l'on répondit :

« *Numéro 5,625. — Un vieillard suppose Anglais, riche et honorable inconnus. — Décédé le 29 mai 1828.*

— Deux cadavres! De cette belle et pure jeune fille, de ce grand et illustre citoyen, il ne reste plus que deux cadavres! Hélas! quelle maladie a donc frappé le vieillard? »

Le commis consulta ses notes et lut :

Démence furieuse; depuis le moment de son incarcération, il n'a cessé de témoigner une vive agitation. — Fièvre violente. — Refus de prendre des aliments. — Mort. — A l'autopsie, inflammation des méninges du cerveau; tubercules dans les poumons.

Le jeune Anglais se retira consterné; le commis le rappela :

« Veuillez, monsieur, me dire le nom du défunt. Il serait important de constater ce nom sur le livre des décès de l'établissement.

— C'est un nom illustre, monsieur. L'infortuné qui est mort dans cette maison d'aliénés, en se débattant dans les entraves d'une camisole de force, est un des plus célèbres citoyens de la Grande-Bretagne; la Grande-Bretagne l'a tué par son ingratitude et par son injustice. Enregistrez le nom de sir William Congrève.

— L'inventeur des terribles fusées qui portent son nom?

— Vous ne citez là qu'un de ses titres à la renommée, et ce n'est pas le plus glorieux, car s'il a servi à assurer la défense et la force militaire de son pays, on peut n'y voir, après tout, qu'un moyen de destruction. Mais, grâce à Dieu, je puis citer avec orgueil d'autres inventions aussi admirables et plus utiles. Nos pêcheurs de baleine lui doivent un procédé qui ôte à la chasse de ce cétacée tous ses périls et presque toutes ses fatigues. Il a donné à nos fabriques de poudre des perfectionnements qui tiennent du prodige; il a créé un moteur où l'eau combinée avec l'air peut créer une force prodigieuse. Grâce à lui, la contrefaçon des banknotes est devenue impossible. Enfin il achevait des études qui devaient doter le monde d'une invention destinée à faire manœuvrer les vaisseaux sur la mer sans voiles, sans mâts et sans les ressources de la vapeur. Un coup funeste et fatal, ourdi par la calomnie et l'ingratitude, a interrompu brusquement et pour toujours ces travaux, et les a anéantis. Des misérables sont venus accuser sir William Congrève de je ne sais quelle odieuse et invraisemblable escroquerie. Il n'en fallut pas moins que le surintendant de la tour de Londres, que le vieillard qui avait siégé plusieurs fois comme membre du parlement, que le grand inventeur admis avec empressement dans le sein de la Société royale de Londres, vînt s'asseoir au banc des accusés devant la cour de la chancellerie. Cette cour, après de longs et douloureux débats, proclama l'innocence de mon oncle; mais on avait trompé la bonne foi publique et perverti l'opinion des citoyens. Au sortir de l'audience, une aveugle et furieuse populace, qui ne voulait voir dans l'acquittement de sir William Congrève qu'une injustice et qu'une indigne partialité pour l'homme

puissant, l'assaillit, l'insulta, lui jeta de la boue et des pierres, le poursuivit d'odieuses clameurs, et voulut le jeter à la Tamise. Il ne leur échappa que par miracle. Tant d'injustice troubla la raison de sir Congrève; la lumière de ce grand génie s'obscurcit et devint vacillante!...

« Jugez de mon désespoir! jugez de la douleur qui frappa toute notre famille. Il fut décidé, d'après l'avis des plus célèbres médecins, que mon oncle partirait aussitôt pour le continent. On espérait que l'absence, le changement de lieux et la distraction des voyages, amèneraient d'heureuses améliorations dans l'état mental de sir William Congrève, et opéreraient même une guérison complète. D'impérieuses affaires, desquelles dépendaient mon honneur et ma fortune, me retenaient à Londres pour quelque temps encore. Diana, ma sœur, fiancée à un jeune homme qu'elle aimait; Diana, prête à contracter un mariage qu'avait retardé seul le procès intenté à sir William, n'hésita pas à se dévouer pour son oncle et à lui consacrer sa vie. Elle partit avec lui.

« Nous les vîmes s'éloigner le cœur plein d'espérance et avec la certitude qu'ils reviendraient bientôt, mon oncle, pour continuer ses travaux, ma sœur pour aller à l'autel recevoir la foi de son fiancé. Un domestique attaché au service de sir Congrève, accompagnait ces deux êtres chers, et leur assurait, nous le croyions du moins, une protection fidèle, intelligente et efficace... Savez-vous comment le misérable a justifié notre confiance? Il a abandonné Diana mourante et sir Congrève sans ressources. Il les a volés! L'appât de deux ou trois cents livres sterling lui a fait commettre le crime le plus lâche et le plus odieux! Mieux eût valu un assassinat.

« Ce dernier coup acheva la pauvre Diana, qu'avaient épuisée la fatigue et le chagrin. Vaincue par l'absence, toujours en présence du triste spectacle de la folie, elle n'a pu résister, elle a succombé... Et personne n'a été là pour recueillir son dernier souffle, aucune main amie n'a serré sa main au moment des suprêmes adieux! L'isolement, l'abandon, le désespoir, se sont assis au chevet de son lit funèbre! Mais du moins ce n'est point dans un hospice, ce n'est point nouée dans les ignobles plis d'une camisole de force, ce n'est point confondue parmi des insensés qu'elle a rendu son dernier soupir. Elle a eu un cercueil. Ses restes n'ont point été, comme ceux de mon oncle, jetés dans une fosse commune où peut-être sera-t-il impossible de les reconnaître pour leur donner un tombeau! »

Huit jours après, car les formalités légales ne demandèrent pas moins de temps, deux cercueils, couverts l'un d'un drap noir l'autre d'un voile blanc, et placés sur une voiture de deuil, partirent de Toulouse au milieu de la population rassemblée pour voir le cortége funèbre.

Mais cette curiosité n'était rien en comparaison de l'émoi qui agita Londres vers le milieu du mois de mai. Les rues regorgeaient de personnes en deuil: les plus pauvres eux-mêmes avaient trouvé moyen de se procurer un morceau de crêpe pour mettre à leur chapeau, chacun se dirigeait avec empressement vers le rivage de la Tamise, sur le bord de laquelle, à l'endroit le plus propice à un débarquement, on avait élevé un grand et riche catafalque, tendu de velours avec de larges broderies d'argent. Sur la partie où devait reposer un instant le cercueil, on voyait des armes surmontées d'une couronne de baron. Au-dessous, une figure de la Patrie, agenouillée pieusement, semblait verser des larmes tandis qu'une statue de la Reconnaissance, les mains pleines de palmes et de couronnes civiques, s'avançait pour en couvrir le mort illustre. Le régiment des Colstream-Guards en grande tenue, et des crêpes sur ses tambours, entourait le catafalque et le protégeait contre l'affluence sans exemple de curieux qui voulaient en approcher.

Tout à coup, le canon se fit entendre au loin, l'artillerie du port répondit par un salut, et l'on aperçut sur les flots un bâtiment à vapeur, dont le pavillon traînait tristement dans la Tamise, en signe de deuil.

Alors il se fit parmi la foule une rumeur tumultueuse, à laquelle succéda bientôt un profond et pieux silence. Chacun se découvrit, et quelques-uns même s'agenouillèrent. Un pauvre diable, soit par mégarde, soit parce qu'il avait vidé, en attendant l'arrivée du bateau, plus de pintes de porter qu'il ne convenait, garda son chapeau sur la tête. Soudain on l'entoura, on le bouscula, on lui arracha son chapeau, on se porta sur lui à des actes de violence; bref, les gens de la police eurent beaucoup de peine à empêcher qu'on le jetât dans la Tamise: ils n'obtinrent sa grâce qu'en feignant de l'arrêter et en promettant de le conduire en prison pour le punir de sa coupable irrévérence.

Sur ces entrefaites, le steamer toucha au rivage et débarqua sous le catafalque. Aussitôt, la musique militaire joua les symphonies les plus lugubres, les tambours battirent aux champs; il y eut un moment où tous les yeux étaient remplis de larmes.

Lorsqu'on eut rendu ces honneurs aux dépouilles funèbres que ramenait le bateau à vapeur, une nombreuse députation de personnages, pour la plupart la tête chauve, s'avança au pied du catafalque. Là, le président, d'une voix sonore, prononça l'éloge de sir William Congrève. Il énuméra les nombreux e-illustres services rendus par le défunt à la science et à la patrie. Il montra cet homme célèbre consacrant ses études, sa vie et sa fortune, à donner des moyens de victoire à l'Angleterre. Il parla avec douleur de la grande invention dont s'occupait Congrève au mo-

ment où la mort l'avait frappé. Sans ce trépas prématuré, s'écria-t-il, maintenant peut-être l'Angleterre, déjà si puissante, marcherait plus encore à la tête de toutes les nations de l'univers. Ses flottes redoutables se trouveraient triplées, la tempête n'aurait plus rien de redoutable pour elles, et la vapeur, cette grande et sublime invention, qui fera l'admiration des siècles futurs, se trouverait effacée et vaincue.

Il essuya une larme et ajouta : « Si Dieu n'a point voulu permettre à Congrève de réaliser sa pensée presque divine, s'il l'a rappelé à lui avant le temps, la patrie ne sait pas moins que le grand ingénieur avait surmonté toutes les difficultés de son projet; peu d'obstacles, sans importance réelle, en arrêtaient seuls encore la mise à exécution. Donc, quoique nous ne jouissions pas du bienfait dont il devait doter son pays, nous n'en devons pas moins une reconnaissance éternelle et sans borne au grand homme qui l'avait crée. Gravons le nom de Congrève sur nos monuments publics, apprenons à nos enfants à le répéter avec vénération. »

Deux ou trois autres discours furent prononcés encore. Après quoi, diverses députations vinrent placer des couronnes sur le cercueil.

Ce furent d'abord les artilleurs, pour lesquels Congrève avait inventé les fusées qui portent son nom, et qui leur avaient valu tant de victoires.

Les pêcheurs de baleine vinrent ensuite. Car si maintenant les fatigues et les périls de leur rude métier se trouvent diminués, il fallait en savoir gré à Congrève, à l'illustre Congrève.

Cet exemple fut suivi par cinq ou six corps d'ouvriers redevables à Congrève d'importantes améliorations dans les machines et dans les outils dont ils se servaient.

Mais ce qui produisit le plus d'impression sur les témoins de cette scène, ce fut la présence d'un vieux soldat mutilé auquel Congrève avait sauvé la vie sur le champ de bataille, en Espagne, et qui avait trouvé, dans l'ingénieur, un bienfaiteur constant et généreux. Il racontait comment Congrève l'avait emporté mourant; comment il l'avait disputé aux ennemis et par quels soins il était parvenu à le guérir. Il ajoutait avec quelle délicatesse généreuse une pension lui était payée chaque année, sans qu'on voulût lui dire quelle main la lui envoyait.

« Mais je le savais bien, moi, ajouta-t-il ; quoique mon bienfaiteur s'en défendît, je lisais dans ses yeux la joie que lui causait mon bonheur, mon cœur me disait que ce bonheur était son ouvrage. Quel autre, mon Dieu, se serait interessé à un vieux invalide comme moi ! »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce récit faisait couler les larmes de ceux qui l'entendaient, et que de toutes parts des bénédictions se répandaient sur le nom de Congrève, « L'ami du peuple, le bienfaiteur du pays et l'homme le plus généreux et le plus désintéressé. »

Quand l'émotion générale fut un peu calmée, un char funèbre, attelée de quatre chevaux richement harnachés, s'avança pour recevoir le cercueil ; mais le peuple ne voulut point souffrir que les chevaux remplissent leur office. On coupa les traits; et chacun se mit à tirer la voiture qui traversa ainsi les rues principales de la ville de Londres; car, sans tenir compte de l'itinéraire tracé à l'avance pour mener le cercueil à la maison où l'attendait une voiture de poste qui devait le conduire dans le Staffordshire, on se mit à le promener par tous les quartiers, afin que chaque citoyen pût payer son tribut de respect et de regret au grand homme dont on avait à déplorer la perte.

Pendant que ces scènes tumultueuses et enthousiastes se passaient, et que les restes Congrève subissaient une apothéose de la part de ceux qui l'avaient rendu fou à force d'ingratitude et d'injustice, deux jeunes hommes, vêtus de noir, faisaient débarquer dans la solitude un second cercueil. Ce cercueil était recouvert d'un drap blanc : c'était celui de Diana.

Les deux jeunes hommes, debout sur le bâtiment, étaient restés tristes, silencieux et presque indignés durant l'ovation faite au cercueil de Congrève.

« Ils font un dieu de celui qu'ils ont assassiné, dit l'un deux.

— Cette pauvre victime leur doit aussi la mort, ajouta l'autre, sur le visage duquel on lisait visiblement les ravages mortels de la maladie et du désespoir.

— C'est l'histoire de presque tous les grands hommes, interrompit un vieux ministre protestant chargé de dire les dernières prières sur le cercueil blanc. Après la ciguë, l'apothéose.

— Mais cet ange, mais cette jeune fille qu'ils ont tuée en tuant son oncle...

— Sa récompense est là, » reprit le vieillard en montrant le ciel.

Le jeune homme sourit, un espoir céleste anima son visage.

« Oui, dit-il, oui, ceux que les hommes séparent ici bas...

— Dieu les réunit dans son sein pour l'éternité ! » ajouta le ministre d'une voix grave.

S. HENRI BERTHOUD.

MOUTON.

Aucune ville capitale n'offre un tableau comparable à celui dont les yeux sont émerveillés lorsqu'on remonte du jardin des Tuileries aux Champs-Élysées, en suivant l'axe indiqué par l'obélisque. L'admiration s'élargit à chaque pas. Derrière est un rideau de palais, à droite sont des palais, à gauche sont encore des palais; et partout des massifs d'arbres interposés afin d'adoucir et de voiler la sévérité de cet amoncellement d'édifices. Un désert s'étendait autrefois entre le jardin des Tuileries et les Champs-Élysées; on y a semé quelques millions; et les millions, qui viennent si bien dans tous les terrains, ont germé. Le désert s'est changé en une place splendide, que rafraichit l'eau, qu'éclaire le gaz; une eau soufflée par des Tritons étonnés de se trouver là; un gaz suspendu à la proue de trirèmes d'or comme un fanal au sommet d'un phare. Au fond des innombrables nefs de cette cathédrale des perspectives, le regard rencontre la Madeleine, médaillon du collier des boulevards, ou la chambre des Députés, ou la Légion d'honneur, ou l'hôtel d'Orsay, ou les Invalides. Je n'ai pas nommé l'arc de triomphe de l'Étoile. C'est vers le soir, et lorsque ces diverses promenades, les quais, les boulevards, les Tuileries, les Champs-Élysées, ne font plus qu'une seule promenade, que le centre de toutes, la place de la Concorde, devient un foyer singulier de mobilité, de vie et de variété. C'est à la fois Hyde-Park, il Corso, et les Procuraties. A travers la poussière aride soulevée par les équipages qui, descendus du faubourg Saint-Germain et du faubourg du Roule, se croisent comme des éclairs au milieu de cette place pour s'enfoncer sous les galeries des Champs-Élysées, on distingue, dans le brouillard vert des Tuileries, les fraiches statues de Coustou, les promeneurs tranquilles, les cygnes blancs, et les lecteurs de journaux, population d'ombres errant sous les marronniers. Ce fleuve de voitures de toutes formes et de toutes conditions ne tarit pas; on n'a pas le temps d'envier, et à la fin, il en est tant passé sous les yeux, qu'on est satisfait sans avoir possédé, et presque heureux d'aller à pied, afin de se diriger où il plaît et d'être moins vu.

Parmi les milliers de promeneurs qui sillonnent cet espace parfois tumultueux comme une mer, combien en est-il qui aient remarqué sous les galeries du garde-meuble quand il pleut, ou contre un des lampadaires de la place de la Concorde lorsqu'un doux soleil fait sortir de terre de belles dames et des chevaux fringants, un mendiant aveugle aux pieds duquel est accroupi un caniche serrant une sébile entre ses dents. Le maître est vieux, le caniche est jeune; le mendiant est aveugle, le chien a le poil blanc et bouclé. Depuis cinq ans, je les vois là tous les deux, cherchant à attirer l'attention des passants, l'un avec une boîte de briquets phosphoriques, afin de ne pas tomber sous les coups de l'ordonnance de police qui interdit de mendier sur la voie publique, l'autre avec son air grave et résigné, en chien qui a beaucoup vu et beaucoup retenu.

Je me suis quelquefois arrêté sur la place de la Concorde pour voir si un passant s'aviserait de faire semblant d'acheter un briquet à l'aveugle, avec l'intention bienveillante de jeter un sou dans la sébile du chien; jamais ce phénomène ne m'a frappé. Quand vient la nuit, avec quoi dinent donc cet homme et ce chien, et tant d'autres hommes et tant d'autres chiens qui exercent le même métier dans Paris?

Ce chien, je m'en suis informé, s'appelle Mouton. Quand son maître se place près de l'une des grilles des Tuileries, il lève la tête à chaque gâteau de Nanterre qui passe à la hauteur de son museau; mais son museau frémit, son regard s'allonge inutilement, aucun enfant ne partage avec Mouton son délicieux goûter. Je ne sais où l'on a pris que les enfants représentent l'âge d'innocence, contre l'opinion du bon La Fontaine, qui n'était pas bon, lui non plus, probablement parce qu'il est toujours resté enfant. Parmi les enfants, il y a en petit les mêmes passions que parmi les hommes; ce sont d'admirables petits chefs-d'œuvre d'égoïsme, de fausseté, de trahison. Au lieu de tromper pour obtenir une faveur, un titre, un emploi, ils tromperont pour avoir un bonbon, et de cent-

ses. Leur orgueil nain n'est pas moins despotique que l'orgueil colossal d'un académicien ; si nous ne nous en apercevons pas, c'est qu'ils ne l'exercent pas sur nous. Généralement ils n'ont pas de bonté, parce que la bonté est le résultat exquis de l'éducation ; ils n'ont pas de pitié non plus, la piété étant le souvenir effectif de douleurs et de maux qu'on a éprouvés ; et les enfants connaissent à peine la souffrance. Si nous dotons les enfants de tant de belles qualités de cœur et d'esprit, c'est pour avoir, avouons-le, un motif honorable de dénier ces mêmes qualités aux hommes. Combien n'est-il pas moins pénible de reconnaître des supériorités là où elles ne sont pas que là où elles existent naturellement? Il a fallu à tout prix loger la vertu quelque part; on l'a reléguée dans le passé, afin d'en déshériter à peu près tout le monde, sans pour cela le nier.

Je demandai un jour à ce mendiant aveugle s'il avait acheté le chien dont il avait fait son guide, son compagnon et son ami.

« Non, me dit-il ; Mouton est venu à moi de sa propre volonté. Un jour d'hiver, il y a de cela cinq ou six ans, il s'assit sur les plis de mon manteau et il s'y endormit. Quand la nuit fut venue, comme je présumais qu'il avait un maître, je le repoussai doucement avec mon bâton. Le lendemain, il revint encore prendre sa place sur les bords de mon manteau. Je le grondai un peu, mais je lui permis de rester. Craignant toujours cependant que son maître ne le cherchât, je ne lui donnai rien à manger. Ma sévérité ne l'empêcha pas de reparaître le lendemain, et de demeurer tout le jour auprès de moi par une gelée fort piquante. Cette fois, je partageai mon pain avec lui ; mais, ne voulant pas qu'il ignorât la condition qui l'attendait à la place de la condition sans doute infiniment meilleure qu'il quittait, je passai un collier autour de son cou, j'attachai une corde au collier, et je le menai chez moi en laisse. A la porte de la maison, je lui rendis la liberté et fermai la porte sur lui. Il dut passer la nuit dans la rue, car le lendemain, dès que je fus descendu, le chien courut se frotter contre mes jambes en aboyant très-fort. Je lui mis de nouveau le collier, et il me suivit avec joie, cette fois pour ne plus me quitter. C'est ainsi que j'ai eu Mouton. N'est-ce pas, Mouton?» dit le vieil aveugle en promenant sa main sur la tête du caniche. Mouton, qui ne pouvait aboyer à cause de la sébile serrée entre ses dents, leva un peu la tête, et sa queue frétilla sur les dalles. L'autre ce chien et cet aveugle, pensai-je, voilà une amitié comme il s'en forme peu d'ordinaire parmi les hommes. L'aveugle repousse le chien, et le chien revient; il ne lui donne ni pain ni abri, et le chien retourne à lui pour toujours. Cela ne paraît pas logique au premier coup d'œil. Voyons les amitiés logiques, puisqu'il y en a ou s'il y en a. A quinze ans tout le monde est notre ami, et nous sommes l'ami de tout le monde. Au collége, il n'existe ni haine forcenée, ni antipathie violente, ni jalousie implacable; ce n'est pas qu'on n'y rencontre les différences d'âge très-marquées, puisque, entre l'élève de huit ans et celui de dix-huit ans, il y a au moins la disproportion qu'on remarque entre le jeune homme de vingt-sept ans et l'homme sur le point d'en avoir quarante. Mais au collége les fortunes sont trop égales et les capacités trop enrégimentées pour produire des dissemblances blessantes. La hiérarchie de mérite, la seule dont on doive tenir compte, y est à peine sensible. Le premier en composition aujourd'hui sera le vingtième dans un mois ; ainsi point d'ambition permanente. Aucune souveraineté absolue ne règne au collége.

En un jour, en une heure, il faut cependant perdre ces trois ou quatre cents amis. Combien en reverra-t-on dans le monde où on va entrer? Vingt au plus. Les autres se perdront pour toujours au fond de leurs provinces; traverseront les mers ou mourront avant le second âge. Sur les vingt que les vicissitudes de l'existence n'auront pas disséminés, la plus grande moitié au moins sera livrée à l'isolement de professions diverses et antipathiques. D'ailleurs l'inégalité de fortune commence ici à se produire avec son déchaînement de conséquences. Par quels liens les dix derniers amis tendront-ils sans cesse à s'unir s'ils sont, par exemple, les uns obligés de vivre dans une administration où l'on s'emprisonne depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, les autres forcés de se courber sous la fatigue d'un travail manuel qui prendra toutes leurs nuits? Ce n'est guère qu'entre deux jeunes gens de la même profession ou libres de leur temps que l'amitié née au collége pourra peut-être se continuer dans le monde. Deux amis sur trois cents disciples, c'est tout ce qu'il est permis d'espérer. Fasse le sort ou le hasard qu'un de ces deux amis ne soit pas d'humeur opposée à celle de l'autre ; que l'un ne soit pas d'une taille très-haute et l'autre d'une taille très-petite ; car deux jeunes gens à qui leur taille ne permet pas de se prendre sous les bras ne seront jamais entièrement amis. Part faite des difficultés que nous avons dites, les intimités de collége n'ont pas chance de vivre sur le terrain du monde.

Les amitiés qui se forment dans la société sont plus rationnelles, si elles n'ont pas la candeur et la virginité des premières; elles sont plus logiques puisqu'on a choisi son ami et qu'on ne le reçoit pas des mains du hasard, mais ces amitiés sont aussi moins franches, puisqu'elles sont calculées, étudiées, et pour ainsi dire longtemps marchandées. Après tout, qu'est-ce que l'amitié, si ce n'est un échange presque toujours exact ou inégal des qualités qu'on a avec les qualités dont on manque? Mettre tout d'un

côté, rien de l'autre, c'est rêver une amitié impossible. Aussi, plus les hommes sont élevés, moins ils ont d'amis; leurs produits sont trop chers pour être cédés contre d'autres d'une égale valeur. Un roi n'a pas d'amis; les gueux n'ont que des amis.

Les femmes se lient plus facilement entre elles que les hommes, parce qu'elles ont des sentiments et non des intérêts à mettre en jeu. Une femme qui pleure le départ de son fils est consolée par la femme bienveillante qui lui parle du retour prochain de ce fils. Mais que dire à un homme dont l'idée fixe est le désir de posséder un million, un château, un titre?

L'amitié de Mouton pour son maître n'est donc pas logique. Si Mouton était logique, il n'aimerait pas son maître, auquel il donne plus qu'il n'en reçoit. Puissance de la logique! Heureusement Mouton n'est pas savant. Peu s'en fallut pourtant qu'il ne le devînt. Son maître m'a raconté la chose avec ce naturel charmant qu'ont tous ceux qui ne savent pas conter, surtout lorsqu'ils sont aveugles.

Ce ne sont pas seulement les jeunes nourrices et les demoiselles sans leurs mamans qui s'exposent beaucoup en étalant trop leur personne dans le jardin et aux environs du jardin des Tuileries. Il y a des loups pour tout le monde. Le caniche frappa la vue d'un noble étranger. Cet étranger portait à la boutonnière plusieurs croix inconnues à nos régions. Il se disait Italien, ancien capitaine; il avait dû être persécuté pour ses opinions. Son nom était Zuccharo. Les malheurs l'avaient forcé de s'exiler de sa patrie et de montrer des chiens savants. Il en avait deux en arrivant à Paris; l'un étant mort du mal du pays, le capitaine Zuccharo se mit en quête d'un autre chien, qu'il élèverait à faire la partie de domino, à jouer aux cartes avec le survivant. La découverte offrait d'innombrables difficultés. A défaut d'un homme d'esprit, on trouve toujours un savant chez nous, et cela où l'on veut et quand on veut. Si un homme n'est bon à rien, s'il n'a réussi ni dans l'ode ni dans le sonnet, s'il a fait des pièces qu'il n'a pu faire jouer, des romans illisibles, s'il a été chassé à coups de compliments de tous les journaux, de toutes les revues, alors s'ouvre pour lui un horizon immense. Il débute par écrire un traité sur la géographie des anciens, dont il dépose deux exemplaires à la porte du ministère de l'instruction publique. Si le ministre est un sot comme lui, il a la croix d'honneur et il est envoyé immédiatement en mission dans la lune; si le ministre est un homme d'esprit, il donnera au savant, outre la croix d'honneur, une pension, parce qu'il sait qu'une récompense accordée à un niais est un découragement de plus accordé à un homme d'esprit. On est donc spirituel, méchant et ministre tout ensemble? Cela s'est vu.

Or, le capitaine Zuccharo, qui devinait combien il est plus difficile de rencontrer un chien savant qu'un homme savant, visita avec le soin et la patience d'un navigateur les quartiers de Paris où les chiens abondent, notamment les Champs-Élysées. Que de peines! que de fausses espérances! Les chiens de race ne manquaient pas; chiens anglais, chiens danois, chiens russes, chiens de prix, chiens inutiles enfin, — des chiens tories. A entendre leurs maîtres, les uns valent cent guinées, parce qu'ils descendent d'une fameuse chienne née dans le chenil de tel prince: ce sont les Cobourgs parmi les chiens; les autres valent le double, parce qu'ils sont cités les premiers pour la chasse au renard, cette bête qui pue, quand on la poursuit, et qu'on ne mange pas lorsqu'on l'a tué: des inutilités dressées à grand prix contre d'autres inutilités! Parmi ces grands-ducs de l'espèce, pas un qui fût capable de jouer aux dominos ou de choisir dans un alphabet les lettres composant tel nom donné. Enfin, le capitaine Zuccharo se trouva face à face avec Mouton. En homme habile dans son art, il apprécia tout de suite le sujet que la Providence mettait sur son passage. Mouton fut marchandé, vendu, payé, emporté. Ce marché ne fut pas à l'honneur de l'aveugle. En s'en allant, Mouton tournait à chaque pas la tête pour voir si son maître ne le rappelait pas. Son maître souffrait, mais que dire! Il avait huit pièces de cinq francs dans la main. Que d'allumettes phosphoriques ne faut-il pas vendre pour gagner quarante francs? L'aveugle paraîtra un peu cruel. Mais quel père clairvoyant ne vend pas sa fille à l'homme disgracieux, vieux et laid, qui s'annonce avec 100,000 francs de revenu? Nous sommes tous cet aveugle, il ne s'agit que de grossir la somme.

Le soir même de cette pénible vente, l'aveugle, que Mouton ne conduisait plus, tomba deux fois avant d'arriver à la porte de sa maison. Il se blessa au front et au genou. « Personne n'était là pour me plaindre, » s'interrompit le mendiant, en tirant doucement par sa chaîne Mouton, qui devina dans cette secousse une allusion affectueuse, une manifestation d'amitié.

L'aveugle ne tarda pas à se repentir de son inhumanité envers Mouton, venu en ami, renvoyé en savant. L'ennui le prit d'être seul, il tomba malade; pendant deux mois il garda la chambre, et non-seulement les quarante francs furent dépensés pendant ce temps où il fut forcé de rester chez lui, mais il s'endetta chez le boulanger et le marchand de vin.

Quand on est jeune, et cette croyance nous accompagne quelquefois jusqu'au tombeau, on se figure que les pauvres ont toujours été pauvres, les mendiants toujours mendiants, les aveugles toujours aveugles. On prend et l'on conserve une opinion des choses au moment où on les voit, et l'on suppose ensuite qu'elles n'ont jamais été au maillot. Moi-

même j'ai plus d'un effort à faire sur ma raison pour me peindre en ce moment le vieux roi Priam à l'âge où il prenait le sein de sa nourrice.

Les mendiants que nous voyons au coin des rues tendant une main inutile à la pitié des passants ont été joyeux enfants comme ceux que nous voyons bondir avec leurs balles sur le sable des Tuileries, ils ont été jeunes, ils ont eu des moments de bonheur, des fanfares de cœur à faire aimer la vie comme une amante choisie entre toutes pour devenir l'épouse; quelques-uns, beaucoup même ont été riches, et dans leurs salons les amis se sont pressés au sortir du festin, dans leurs écuries les chevaux ne manquaient pas; et puis, par une décadence qu'il n'est pas plus facile de préciser pour les empires que pour les hommes, car elle est lente comme tout ce qui doit arriver, ils sont descendus, peu à peu descendus où les voilà tombés. Un jour on vend l'hôtel qu'on habite avec faste, pour payer des dettes; avec ce que laissent les dettes entre les mains, on achète une maison modeste où l'on compte vivre encore à l'aise auprès de la femme honnête qu'on épouse. Les femmes honnêtes sont fécondes. On comptait sur un enfant, il en naît huit. On vend la maison pour louer un appartement dans un quartier retiré. Mais l'éducation des enfants? Huit enfants à élever! N'en ayez que six, n'en ayez que quatre! Il faut travailler, l'âge vient, l'énergie tombe. Deux enfants tournent mal, arrive le chagrin qui vous achève; un jour l'argent manque, un autre jour le pain; on ne se suicide pas, parce qu'on croit, parce qu'on a peur, parce qu'on aime ceux qui vous obligent à mourir, et l'on s'arrête dans l'ombre entre onze heures et minuit pour dire au passant: *La charité, s'il vous plaît!*

Voilà comme on devient pauvre, comme on devient mendiant.

Ne croyez pas en Dieu, ce sera un malheur; mais croyez à la vieillesse et à la misère, pour en avoir peur: les oublier serait un malheur plus grand encore que de ne pas croire en Dieu.

Que penserait-on de nous si, malgré nos prétendus progrès en tout genre, nous nous servions de bouclier pour aller à la guerre contre des ennemis armés de canons, et si, oubliant volontairement les quelques avantages de bien-être que nous nous sommes créés siècle à siècle, nous prenions le parti de vivre dans les bois? C'est pourtant ainsi que nous agissons hors du cercle banal de la vie matérielle. Nous savons parfaitement qu'une voiture publique nous mènera plus vite que nos jambes au but souhaité; nous savons aussi qu'un bateau à vapeur va plus vite encore qu'une diligence, et que le chemin de fer l'emporte en rapidité sur le bateau et sur la voiture. Nous n'ignorons pas non plus le rapport exact qu'il convient d'établir entre tel degré de fortune et telle jouissance enviée. Quelle habileté n'avons-nous pas à nous construire des maisons selon nos diverses positions et nos goûts, à nous choisir des meubles doux au repos, gracieux à la vue, délicats au toucher? A quel sens n'avons-nous pas voué un culte intelligent, subtil, raffiné? N'avons-nous pas fait du corps humain un trône où chaque sens règne à son tour quand ils ne se pressent pas tous sous la couronne d'une même souveraineté? Nous avons, enfin, l'art de la science de toutes les voluptés; mais, qui possède la grande science de souffrir?

Et souffrir, c'est quelquefois si long, si vaste, si détaillé. La souffrance est un océan composé d'innombrables gouttes qui toutes ont la forme de l'Océan. Attendre, c'est souffrir. Et pourtant la souffrance nous surprend toujours comme une étrangère dont nous ne connaissons ni la figure ni la voix. Il est peu de personnes qu'elle ne visite une fois au moins dans l'année, et nul cependant ne s'en fait une habitude; même ceux qui l'ont connue la veille cherchent à s'en souvenir le lendemain. Celui qui ne l'a pas encore éprouvée, et qui la nie, se trompe; celui qui la nie, après l'avoir subie, ment.

Et voyez comme nous sommes faibles et désarmés pour l'adoucir ou l'écarter! Nous n'avons plus la foi, cette divine sœur, cette sœur née de l'espérance; car la foi habitait les endroits cachés, les coins muets et sombres des cathédrales, les cellules des couvents; où sont les couvents? Nid brisé, oiseau parti. Où est la hiérarchie de fer qui enchaînait chaque homme à sa place, lui donnant en échange de la contrainte le calme de l'immobilité? Pour écarter ou pour adoucir la souffrance, avons-nous de ces amis forts, patients et tendres, comme on dit qu'il en existait autrefois? Hélas! nos amis sont aussi nécessiteux que nous-mêmes, et ils s'en vont comme nous à travers le monde, mendiant des consolations et ne recevant que l'indifférence. Et à défaut de foi, à défaut de temples ouverts dans l'ombre, à défaut du baume de l'amitié, quels livres avons-nous où toutes nos douleurs, où toutes nos contrariétés, ces autres douleurs, soient prévues, devinées par quelque côté, soupçonnées, ne fût-ce que légèrement? Nous n'avons que les livres de l'antiquité, laquelle pouvait très-bien connaître les causes et les résultats des passions et des malheurs du temps, de l'époque, les guérir ou plutôt les expliquer, car les anciens définissent et comprennent mieux qu'ils ne sauvent; mais en quoi les livres de l'antiquité, les philosophies professées dans les écoles d'Athènes, ou sous les rameaux des figuiers, nous touchent-ils, nous intéressent-ils, si ce n'est par quelques points éloignés, par quelques extrémités flottantes?

La nature des dieux, l'origine du monde, l'essence de quelques passions, les principes du goût, les fon-

dements des lois, voilà à peu près l'éternel, l'invariable sujet des théories, du reste admirablement subtiles, de Socrate, de Platon et de leurs nombreux disciples. Leur philosophie est de leur temps, et rien de plus. Cependant, que de questions nouvelles sont nées depuis le christianisme et du christianisme même? Le livre par excellence, l'Évangile, est sans nul doute l'histoire d'une belle vie et d'une belle mort, mais il n'est aussi que l'histoire d'une seule vie et d'une seule mort. D'ailleurs il faut le laisser sur l'autel où la religion l'a ouvert, sans lui demander des consolations pour des peines que la foi n'a pas toujours mission d'entendre.

Mouton trompa les prévisions du capitaine Zuccharo : il fut rebelle à tous les essais d'éducation tentés sur son intelligence. Ni l'exemple du compagnon docile auquel on l'associa, ni les douceurs d'un nouveau régime alimentaire, ni les menaces, ni les coups ne triomphèrent de sa ferme intention de ne pas devenir un chien savant. Si on lui présentait des cartes à jouer, il les déchirait à belles dents; des dominos, il les éparpillait en aboyant; quand on lui commandait de former le nom d'une ville avec les vingt-cinq lettres étalées devant lui, il se couchait sur ses pattes et s'endormait. Son instinct révolté vengeait tous ceux de sa race qu'un cupide charlatanisme avait humiliés au point de les transformer en membres honoraires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sa conduite parfaitement sensée semblait dire : Un chien n'est pas plus né pour faire une partie d'écarté qu'un membre de la chambre des pairs pour aboyer. Quant aux oiseaux qui parlent, aux épagneuls qui dansent, aux serins qui font l'exercice à feu, aux singes qui montent à cheval, aux chevaux qui valsent, ce sont des animaux fort disgracieux ; ils sont plus beaux mille fois lorsqu'ils hennissent, sifflent, mordent et ruent. Quel ravissant spectacle ce serait de voir une jeune femme placer une selle sur son dos, se clouer des fers à cheval aux pieds et aux mains, et galoper autour du Champ-de-Mars !

Rien n'est plus triste que cette manie de demander à une chose, comme le plus méritoire des efforts, les qualités d'une autre chose. C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours. — Venez entendre ce joueur de flûte, il joue si admirablement bien qu'on jurerait entendre un violon. — Eh ! quoi, vous n'avez pas encore entendu ce fameux violon (tous les violons sont fameux depuis dix ans !) Il domine si bien son instrument, il se plie si heureusement à sa fantaisie, que lorsqu'il joue, on croirait entendre une flûte.

Cela étant ainsi, je me demande pourquoi une flûte ne serait pas indifféremment un violon et un violon une flûte, et où est la nécessité qu'il y ait deux instruments pour arriver à un but qu'un seul remplirait. Dans quelques années le plus grand éloge qu'on pourra faire d'un joueur de violon consistera à dire qu'en l'écoutant on est presque convaincu qu'il joue du violon. Mouton, qui était né caniche, eut la sublime bêtise de vouloir rester caniche. On ne put pas en tirer une seule partie de domino.

On devine où il alla dès que le capitaine Zuccharo l'eut d'un coup de pied et d'un coup de cravache poussé au milieu de la rue. Je ne sais combien d'enfants il renversa, mais son poil ruisselait de sueur lorsqu'il parut sous la galerie Rivoli, où d'habitude se tenait son maître. L'aveugle n'y était pas. D'un bond il alla à la maison de l'aveugle. Nous ne dirons pas que Mouton arriva juste au moment où l'on descendait l'aveugle dans sa bière, et qu'il suivit son maître jusqu'à la fosse commune. Notre histoire se privera de cette scène de douleur. Un semblable épisode est devenu populaire sous le crayon de l'artiste auquel nous devons *le Convoi du Pauvre*. Qui ne se souvient d'avoir admiré ce chef-d'œuvre grossier, et pourtant ce chef-d'œuvre? Qu'a-t-il fallu au peintre pour placer son nom et son œuvre dans notre souvenir d'une manière impérissable comme s'il s'appelait Poussin ou Raphaël? Quatre coups de crayon noir. Dans une ornière des boulevards extérieurs roule un corbillard; devant le corbillard est assis un cocher indifférent; derrière marche, la tête baissée, un chien, un seul chien pour tout convoi. Cela suffit.

Vingt expositions de peinture ont passé sans imprimer de trace dans notre mémoire, et ce carré de papier où est dessiné le convoi du pauvre ne périra pas. Pourquoi? Ici est le grand problème. Que faut-il pour qu'un ouvrage dure? Chapelain a été le plus illustre poëte de son temps, et nul n'a retenu deux vers de Chapelain. Certainement il était poete, certainement il connaissait sa langue, qu'il écrivait avec une rigoureuse pureté; comment lui contester la grandeur du sujet sur lequel il avait fondé ses titres à l'immortalité? Malgré ces conditions de fond et de forme, Chapelain n'a pas vaincu la résistance d'un demi-siècle. Aujourd'hui il n'a, pour ainsi dire, jamais existé. D'un autre côté, un écrivain déplorable, un manœuvre de style, le dernier des derniers au XVIIIe siècle, l'abbé Prévost, compose, après avoir tant composé de livres blafards, sans nerf, sans coloris, sans vie, un livre, un tout petit livre intitulé *Manon Lescaut*. Le sujet en est commun, ravalé, le style n'est ni meilleur ni pire que le style dont il a tant abusé; il est même, vu après, plus fatigué que celui de sa jeunesse, c'est la piquette du même vin plat dont il a tant gorgé ses lecteurs. Eh bien ! avec ces matériaux pourris, il élève un monument éternel dans la grande cité littéraire : *Manon Lescaut* se trouve un chef-d'œuvre. Il n'y a qu'une voix pour le dire; c'est donc ainsi qu'il faut faire pour réussir?

Prendre un sujet comme il vient, et le traiter sans souci de la forme : c'est faire peu en vérité. D'un autre côté, que voyons-nous? Un ouvrage plus extraordinairement populaire que *Manon Lescaut*, et qui n'est que style depuis le premier mot jusqu'au dernier, et du style le plus merveilleux, le plus neuf, le plus trouvé dont on puisse se former une idée, c'est *Candide*, un des contes philosophiques de Voltaire, ouvrage qu'il ne faut mettre en parallèle avec rien, si ce n'est pour reconnaître son immense supériorité. Voilà donc l'œuvre d'un imbécile, d'un bon homme, et l'œuvre d'un rare génie, d'un démon, également sublimes toutes les deux par des voies de création et des moyens d'exécution diamétralement opposés. Que conclure? que les livres sont comme les enfants dont on est père ; on les crée sans y voir, et ce n'est pas plus nous qui les constituons beaux ou laids que ce ne sont les jardiniers qui produisent des œillets et des roses. Je donne peut-être deux comparaisons pour une conclusion; je donne ce que j'ai.

Quel remords n'éprouva pas l'aveugle au retour de Mouton? S'il avait eu un poulet rôti sur sa table au moment où son ami courut sauter sur ses genoux, il lui aurait volontiers offert le poulet. Mais l'aveugle était encore convalescent; il avait une tasse de bouillon clair près de lui ; il donna le bouillon à son nouvel hôte, et lui se sentit mieux quand Mouton l'eut lapé jusqu'à la dernière goutte.

Le lendemain, il se leva ; le surlendemain, il avait repris sa place près des Tuileries, ainsi que son fidèle Mouton, heureux de n'être plus savant, de se sentir chien comme Dieu l'avait créé.

Beaucoup d'excellents esprits ont cru jusqu'au dix-huitième siècle que les animaux n'avaient ni âme ni intelligence. Montaigne avait osé pourtant mettre en doute ce sophisme. Lisez un beau chapitre de ce rare philosophe sur l'âme des bêtes ; il vous apprendra à vous prononcer avec plus de circonspection. Toutes les qualités dont l'homme se pavane, Montaigne les découvre et au delà dans les animaux : la gaieté, la souffrance, la tristesse, le bon sens, la gratitude, la mémoire, et tout. Ses raisonnements sont sans réplique. Lisez aussi une admirable fable de La Fontaine, et vous réfléchirez longtemps sur ce que vous devez croire de la prétendue infériorité des animaux. Mais lisez surtout ce que les philosophes du dix-huitième siècle ont écrit sur cette matière délicate, épouvantail des faux esprits religieux ; car le dix-huitième siècle a touché à tout, et de tout ce qu'il a touché a jailli une flamme à laquelle nous avons allumé les lanternes de notre siècle, qui pense avoir inventé même le soleil. Sans les terribles [illegible] faute d'employer contre les écrivains, le dix-huitième siècle aurait même [illegible]

de publicité par excellence, le journalisme. Le journalisme seul lui a manqué, et encore faut-il s'entendre. Le dix-huitième siècle aimait, parce qu'il avait de la verve et de l'esprit, le format portatif, et il savait le remplir ou de la pétillante prose de Voltaire, ou de la poésie du chevalier de Boufflers ; il était passionné à l'excès, et d'ailleurs, comme nous le sommes, des nouvelles fraîches, moissonnées la veille dans le champ des événements ; il vivait vite, bien, il vivait trop ; le journalisme personnel, le seul qu'il ait connu, lui, allait comme un cheval maigre qui est pressé. Il avait, par-dessus tout, le style de la chose, style qu'il créa de ses doigts nerveux, émus par la colère et le café. Curieux autant que nous, il ne voulait pas se coucher sans avoir des nouvelles de la Russie, de la Chine, de l'Afrique et de la Mésopotamie ; il aimait les procès criminels ; il s'indignait, sous le bonnet de nuit de Voltaire et dans les pantoufles à ramages de Diderot, du supplice de Calas, de Lally, et il s'essuyait les yeux avec quelque bon scandale venu en poupe des coulisses de l'Opéra. Comme il allait au galop, franchissant tout, éventrant les réputations, piétinant sur les lois et blessant Dieu au défaut de l'épaule ! Aussi il abolit la religion et découvrit l'anévrisme. Nous avons, nous, conservé l'anévrisme et rétabli le culte de nos pères.

Or, un tel siècle était bien près de créer l'instrument le plus incisif avec lequel on puisse faire rendre l'âme à qui vous a blessé dans vos intérêts, dans votre honneur ou dans votre réputation. Mais la Bastille était là, et la Bastille n'a jamais été un paradoxe, quoiqu'elle ait existé.

Il y avait à la rigueur un journalisme au dix-huitième siècle ; mais un journalisme insuffisant. La gazette de Fréron était un mauvais, un stupide recueil, vendu 1,500 livres à la cour, à l'archevêque de Paris, rédigé en iroquois sur du papier jaune ; la correspondance de Grimm arrivait trois mois après les événements et passait sans y toucher par-dessus la tête du peuple.

La restauration eut un journalisme brillant, mais peu varié ; l'occasion y prêtant, nous parlerons ici d'un recueil de l'époque, fort peu individuel, puisque trente personnes au moins en formaient la rédaction, mais très-célèbre du moment où il cessa de paraître. Il s'appelait *le Globe*. Ses rédacteurs étaient la fine fleur de l'indépendance morale, civile, politique et religieuse, l'extrait triple du désintéressement. Ils sont aujourd'hui, toujours par excès d'indépendance, bibliothécaires, membres du conseil de l'université, préfets, ministres. On n'en citerait pas [illegible] et pétillante [illegible] d'esprit, tout y était

choisi dans cette mesure. Les *espaces* tenaient lieu de profondeur de pensée, et jusqu'aux *blancs* avaien une signification. On se demandait dans certaine congrégation de madame... : « Avez-vous remarqué le dernier *blanc* de monsieur un tel? Quel homme! et il n'est pas mort à la peine! »

Un des derniers jours du mois de juillet, la foule s'était amassée à l'un des angles de la place de la Concorde, et chacun accourait la grossir. Je m'approchai, car je suis un peu foule à certaines heures de délassement, et volontiers je quitterais la plume, comme Bayle, pour aller voir Polichinelle sur la place: je m'approchai, et après plus d'un effort je parvins au centre du tourbillon. De quel spectacle pénible ne fus-je pas frappé? Le vieil aveugle soulevait en soupirant son pauvre Mouton qui se mourait. Un agent de police l'avait empoisonné. Empoisonner le chien de l'aveugle! grand Dieu! Cet agent de police a nécessairement tué, ou il tuera un jour, son père. Le caniche râlait, et quand il avait la force de soulever sa paupière agonisante, c'était pour jeter les yeux sur son maître, qui ne pouvait pas le voir, mais qui pleurait avec ses yeux, avec ses paroles, avec ses gestes, avec ses vieilles mains ridées. Ses efforts tendaient sans cesse à soulever dans ses bras le pauvre Mouton, qui gémissait tout en frissonnant, tout en ébouriffant son poil touché par la mort. L'aveugle se tournait ensuite vers la foule, vraiment attendrie, pour lui raconter, avec des paroles brisées, les belles qualités, l'excellent naturel de son compagnon. Il en parlait comme d'un fils, son seul espoir; il ajoutait que Mouton n'avait jamais menacé, jamais mordu personne. Et pourtant on l'a empoisonné! Pour qu'on me le rendît à la vie, je donnerais... L'aveugle s'arrêtait court au milieu de sa promesse votive, car il n'avait rien à donner. Alors il reprenait ses pleurs et ses appels attendrissants à son chien, auquel il ôtait le collier, comme si Mouton n'en avait déjà plus besoin. La sébile de bois avait été brisée par les pieds des curieux, les allumettes phosphoriques, toute sa fortune, étaient éparpillées sur le pavé de la place de la Concorde, qui, à part ce petit événement, brillait de toute sa splendeur accoutumée. Les fontaines d'or soufflaient l'eau vers le ciel, les équipages couraient à toutes roues vers les Champs-Élysées, dignes ce jour-là de leur nom mythologique. Qu'est-ce que cela vous fait, heureux de la terre, qu'un aveugle pleure sur son chien empoisonné? Mouton n'entr'ouvrait déjà plus la paupière; il haletait à peine sur les dalles; de loin en loin seulement une convulsion nerveuse le secouait, et il paraissait faussement alors vouloir reprendre quelque avantage sur la mort. L'aveugle se lamentait toujours. S'il eût consenti à devenir savant, le pauvre chien n'aurait pas été là.

Dans un moment où l'aveugle cherchait à se rendre compte par ses mains, à défaut de ses yeux, du reste de vie qui animait encore son meilleur ami, deux autres mains se croisèrent avec celles de l'aveugle, qui poussa un cri déchirant. Il crut qu'on lui enlevait son chien pour le jeter dans le tombereau. « Laissez-le faire, lui cria une personne; c'est un médecin. »

Le médecin était un de ces jeunes Orientaux venus de Constantinople ou d'Alexandrie pour étudier à Paris. Il passait par là. Une de nos illustrations d'hôpital n'eût pas daigné s'arrêter devant ces deux douleurs. La jeunesse sans gloire est pleine de pitié, parce qu'elle souffre encore. Un mot écrit à la hâte par le jeune médecin fut aussitôt porté par un des spectateurs de cette touchante scène à une pharmacie voisine.

De quel droit tue-t-on les chiens? Voyez-vous la police s'arrogeant un droit de bourreau sur l'œuvre de la création! Mais la rage? La rage est imputable à ceux qui laissent se reproduire à l'infini des animaux dont il serait aisé de limiter la reproduction au moyen d'un impôt. Exceptez le chien du berger, le chien de l'aveugle, le chien du fermier, le chien utile enfin, et obligez chaque propriétaire d'un chien de luxe à payer à l'État un droit spécial. Par là, les chiens imposés seront plus surveillés, et le nombre des chiens errants diminuera d'année en année au point de n'être plus appréciable sur une immense surface comme la France, où il a été calculé que les chiens dévorent la substance de trente mille personnes. D'ailleurs le revenu sera fort beau, si on juge par ce qui a lieu en Angleterre : non-seulement les propriétaires de chiens y sont imposés, mais ceux qui ont des chevaux, des voitures, des domestiques poudrés, versent aussi une contribution particulière. Frappez à bras raccourcis sur le luxe, émondez-le; le pauvre payera d'autant moins; et il est temps de songer à lui.

Quand Mouton eut bu l'antidote indiqué par le jeune médecin oriental, il rendit le poison qui n'avait pas eu le temps de passer dans les voies digestives. Il revint peu à peu; on alla ensuite chercher de l'eau à la belle fontaine, utile pour la première fois, et on en fit boire à Mouton.

Quand l'aveugle entendit aboyer son chien, quand il sentit debout sous ses deux mains tremblantes le pauvre Mouton, il chercha tout autour de lui le libérateur de son ami, de son compagnon, de son enfant ressuscité.

« Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il quand on l'eut placé devant le jeune médecin : mon Dieu! pourquoi suis-je aveugle? »

Il fouilla tout ému dans sa poche, et il en tira un briquet phosphorique qu'il mit dans la main de son bienfaiteur.

LÉON GOZLAN.

LES

ADEPTES DE L'IMMORTALITÉ.

Il fut un moment, dans la vie de l'Europe, où l'homme ne douta de rien. On venait de découvrir une puissance dans un grain de salpêtre et de charbon. La science s'avançait dans le chemin du ciel, le télescope à la main; la boussole avait été trouvée, avec ses utiles et mystérieux secrets. Un jour, sur les places publiques de Gênes, de Venise, de Florence, une nouvelle tomba, auprès de laquelle toutes les nouvelles que la renommée a publiées depuis ne sont que des contes d'enfants : on annonça qu'un monde avait été découvert par un Italien; un monde de l'autre côté des mers, un monde avec une nature toute colossale, avec des arbres, des hommes, des animaux inconnus. Il est difficile d'apprécier aujourd'hui l'ébranlement qui fut donné aux imaginations italiennes par ces révélations inattendues. Tous les esprits étaient en délire : les jours fabuleux des Titans semblaient vouloir se faire historiques; on allait escalader les cieux : on cherchait Ossa et Pélion. Dieu se mettait à la portée des intelligences; il n'y avait plus de secrets dans la machine de l'univers. Les alchimistes arrivaient avec leur explication : on avait enfin le mot de cette énigme qui retentit dans les vents, dans les bois, dans les mers: on avait pris Dieu sur le fait.

Ce fut une époque d'orgueil, de folie, d'athéisme et de débauches. La foi même du clergé romain en fut ébranlée : c'était peu de Luther et Calvin; voilà que le télescope donnait raison à Galilée et à Copernic. Copernic avait écrit : « Si nous avions des instruments, nous verrions les phases de Vénus, comme celles de la lune. » L'illustre astronome, après avoir écrit cette vérité, n'avait pas eu le courage de la soutenir; il publia son livre et mourut le lendemain, pour s'épargner des embarras et des persécutions. Les instruments ayant été découverts, on aperçut les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, les satellites des planètes, plus ou moins nombreuses, selon leur éloignement du soleil. Tout cela semblait porter atteinte à quelques passages des livres saints qui n'avaient pas prévu Galilée et Copernic. L'Amérique arrivait ensuite pour tourmenter le premier chapitre de la Genèse. Les uns s'alarmaient de la révolution inévitable que ces choses allaient soulever dans les idées : le plus grand nombre se laissa maîtriser par le démon de la superbe, se souciant fort peu que

les portes de l'enfer prévalussent contre le Vatican, et trouvant, au contraire, dans ce désordre intellectuel du moment, une excitation de plus à mener joyeuse vie; fermant l'oreille aux terreurs du démon, puisque l'enfer était mis en problème par la découverte de l'Amérique, et qu'après tout, s'il existait, on saurait bien découvrir un secret d'alchimiste pour éteindre ses flammes, ou y vivre à l'aise éternellement.

Les hommes oisifs et opulents qui s'entretenaient des merveilles qu'ils avaient vues, ou que leurs pères leur avaient racontées, se persuadèrent aisément que le monde était sur la voie d'une ère nouvelle, et que chaque jour devait enfanter son prodige. Les plus exaltés ne doutèrent point que, de découvertes en découvertes, on arriverait nécessairement à quelque chose de mieux que l'extinction des flammes de l'enfer, c'est-à-dire à l'immortalité du corps. Ils se disaient qu'à coup sûr la nature avait un secret qui devait à jamais abolir la mort sur la terre, et que tous les efforts de la science et de l'imagination devaient tendre à lui arracher son secret, bien plus important que l'invention de l'Amérique, de l'anneau de Saturne et de la poudre à canon. On organisa donc des plans pour tuer la mort.

Un comte de Bolsena, qui jouissait d'immenses revenus, et qui se désolait à l'idée de les perdre en mourant, se mit à la tête d'une société clandestine qui ne cherchait pas la pierre philosophale, mais l'immortalité. Cette secte se réunissait dans un château de la grande île du lac de Bolsena. Cette résidence est aujourd'hui détruite, ou du moins il n'en reste que les ruines. L'île des adeptes se révèle encore au voyageur des Apennins, lorsqu'il a laissé à sa droite le village de *San-Lorenzo-Nuovo*, et qu'il découvre le magnifique lac de Bolsena, autrefois cratère d'un volcan.

Le comte de Bolsena, l'allié d'Americo-Vespucci, s'était promis, lui aussi, de faire une découverte plus utile à l'humanité que la conquête d'un monde nouveau. Il était dans la force de l'âge, et il était presque certain de ne pas être surpris en traître par la mort, avant d'avoir trouvé le secret de lui échapper. Les adeptes se réunissaient sur le lac, sous sa présidence, toutes les fois que l'un d'eux avait une communication à faire à le société. On écoutait gravement; on discutait sur le procédé d'immortalité trouvé par l'adepte; on ne se livrait aux expériences que sur l'avis unanime qu'il y avait chance de réussir. Alors on prenait un vieillard agonisant, on lui imposait le remède de la vie éternelle, et le vieillard mourait le lendemain.

La société ne se décourageait pas. Après la mort du vieillard, on constatait unanimement que l'expérience était mauvaise et le procédé vicieux. Cela étant admis, on recommençait à se plonger dans les calculs: on étudiait les simples, on en exprimait des sucs, on combinait les poisons et les plantes alimentaires, afin de neutraliser le principe de mort par la vigueur de l'élément de vie : on cueillait la ciguë avec la main gauche, la droite sur le dos, par un sombre clair de lune du mois de mars; on prononçait tout bas le mot ineffable, le mot qui brûle le papier lorsqu'on l'écrit, ou la lèvre qui le laisse échapper : on chantait en chœur le verset du Psalmiste : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*, mais à rebours, en remontant du dernier mot au premier; horrible sacrilége qui réjouit l'enfer et met le démon à la disposition de l'homme, dans les hautes combinaisons magiques. On épuisait la science de la nécromancie. Les adeptes dépérissaient à vue d'œil, brûlés par la flamme des veilles; ils mouraient avec des regrets inconnus aux autres hommes, parce qu'ils pensaient qu'une heure d'existence de plus les eût initiés, peut-être, au grand arcane qui devait donner à leurs heureux confrères des corps immortels.

Pour combler le vide de ses rangs dégarnis, la société se recrutait de nouveaux membres; mais elle n'admettait dans son sein que des hommes énergiquement organisés, et dont l'indomptable courage avait triomphé des formidables épreuves de la réception. La société ne voulait pas donner asile dans son sein à des lâches qui se seraient fait de l'initiation un rempart assuré contre la mort; elle ne donnait le titre d'adeptes qu'à ceux qu'elle avait jugés dignes de l'immortalité par le mépris qu'ils témoignaient de la vie. Aux solennelles épreuves, le cœur faillissait souvent au plus brave; le récipiendaire était introduit, les yeux bandés, dans des souterrains sur lesquels mugissaient les vagues du lac de Bolsena; il entendait des bruits, des voix, des murmures, des gémissements, qui ne lui rappelaient rien de connu; l'eau du lac suintait à travers le mince plafond, et l'inondait bientôt d'une pluie glacée, comme s'il eût été roulé par un torrent; il entendait mugir sur sa tête la roue d'un moulin, suspendue sur l'écume d'un gouffre, avec les bruits de ferrailles et de battants rouillés d'une large écluse emportée par la violence des eaux. Si le récipiendaire criait *merci*, deux bras vigoureux le saisissaient; on lui faisait boire un narcotique, et à son réveil, il se trouvait, seul, bien loin de Bolsena, sur une crête sauvage des Apennins. La cérémonie de l'initiation n'était pas toujours la même. On disposait l'épreuve d'après le caractère connu de l'adepte futur. Quelquefois on le plaçait, par une nuit sombre, sur le piédestal naturel de granit qui dominait la haute cascade de Bighi. Recommandation expresse lui était charitablement faite de ne pas avancer d'un pouce quelque chose qu'il entendît. Une forte écluse contenait dans son lit supérieur les eaux calmes de la cataracte. Au signal donné, l'écluse s'ouvrait, et le profond silence de la nuit était soudainement

brisé par le fracas épouvantable des ondes qui tombaient à pic dans le gouffre. Un de ces malheureux éprouvés, oubliant la recommandation, bondit de terreur sur l'étroit piédestal, et roula jusqu'au fonde de l'abîme. On lui fit des funérailles magnifiques, et il fut reçu adepte de l'immortalité après sa mort : le diplôme posthume fut déposé dans son tombeau.

Un jour, dans la salle des séances, entra un adepte qui jouissait d'une grande considération. On le nommait le Viterbois. La société comptait beaucoup sur lui pour le succès de l'œuvre. Il n'avait encore rien inventé, mois on affirmait qu'il n'était pas homme à donner quelque chose au hasard, et que sa première expérience serait un triomphe. Son apparition excita un grand intérêt cette fois, parce qu'il était nu, et qu'il portait à la saignée du bras gauche un ruban rouge ponceau. Un adepte qui entrait ainsi dans le lieu ordinaire des séances solennelles avait une importante communication à faire à la société. Un grand silence se fit. L'adepte détacha son ruban rouge, et le président lui accorda la parole.

Le secret de la vie était enfin trouvé; aux premières phrases de l'orateur, la société applaudit d'enthousiasme; dès ce moment, c'en était fait de la mort; elle n'existait plus; l'adepte de Viterbe avait mis le pied sur le spectre hideux. Malheureusement, l'inventeur de l'immortalité demandait douze ou quinze ans pour faire jouir ses confrères du triomphe de sa découverte. Les uns répondirent que lorsqu'il s'agissait d'éternité, il ne fallait pas s'arrêter à si peu de chose; d'autres firent observer qu'il était fâcheux que le bénéfice de la découverte fût perdu pour les adeptes qui mourraient avant le jour de l'expérience. On répondit à ceux-là que la société s'engageait à découvrir un mode de résurrection applicable aux confrères ensevelis dans ces quinze ans. Le plus difficile étant obtenu, le reste était un jeu.

La société résolut de s'armer de patience; on décida que les recommandations de l'adepte viterbois seraient suivies exactement, et que, dès ce jour, tout confrère était dispensé de songer à de nouvelles expériences, puisque le procédé nouveau avait toutes les garanties de réussite que le scepticisme le plus méticuleux pouvait exiger.

[illegible] petite fille de trois ans et un garçon de quatre, tous deux aussi beaux que peuvent l'être des enfants de cet âge. Les adeptes étaient puissants et riches, et [illegible] de toute domination. Ils trouvèrent sans peine les enfants demandés. On les enleva clandestinement dans la campagne de Bolsena. C'était la première condition du succès. La petite fille reçut le nom de *Vita*, le garçon [illegible] *Raggio*, [illegible]. Ils [illegible] dans deux [illegible] de hautes murailles, [illegible] d'agrément, et dans lesquels on avait eu soin de ménager tout ce qui peut contribuer au développement du corps et à la santé. C'étaient deux prisons délicieuses, avec des pelouses vertes, de beaux massifs d'orangers, des bassins d'eaux vives: le paradis terrestre n'avait rien de mieux.

Les adeptes s'engagèrent par serment, toujours d'après l'injection du Viterbois, de veiller, chacun leur tour, sur Vita et Raggio. Ce service de surveillance fut régulièrement organisé. Il s'agissait d'épier tous les mouvements des enfants, sans jamais se montrer à eux, et de déposer leur nourriture sur un lieu apparent, la nuit, pendant leur sommeil. Chaque soir, les surveillants de garde devaient faire leur rapport au président de la société.

Vita et Raggio étaient plus jeunes encore que le Viterbois ne l'exigeait; ils avaient cet âge qui n'apporte à l'avenir aucune image du passé; leur vie n'était pas commencée lorsqu'ils entrèrent dans le jardin qui devait si longtemps leur servir de prison. En avançant en âge, leurs souvenirs devaient s'arrêter à ces pelouses sur lesquelles ils essayèrent leurs premiers pas. Ces deux êtres n'avaient donc point appartenu au monde, ils n'avaient vu que des arbres, des fleurs, des oiseaux, et jamais un visage humain. Les gardiens qui épiaient tous les mouvements faisaient une étude curieuse de l'espèce humaine. Vita et Raggio, séparés l'un de l'autre par une haute muraille, s'essayaient à la vie par des habitudes, des mouvements à peu près identiques; on aurait cru quelquefois qu'ils se copiaient, comme s'ils avaient pu se voir. Ils se réveillaient aux mêmes heures; ils jouaient sur la pelouse, imitaient le chant des oiseaux, se plongeaient dans le bassin, dont la fraîcheur matinale les faisait frissonner et rire aux éclats. Puis ils mangeaient gaiement les provisions du jour, sans avoir l'air de s'inquiéter de l'invisible providence qui apprêtait leurs festins; rarement on les surprenait dans une attitude méditative. Lorsqu'une teinte sombre tombait sur leurs calmes et gais visages, ils ne tardaient pas de s'étendre sur le gazon et de s'endormir. Le besoin de sommeil les rendait rêveurs et mélancoliques. Ils regardaient souvent le soleil à midi d'un œil fixe; ils lui souriaient comme au seul ami qui les visitait dans leur solitude, et lui chantaient en reconnaissance l'hymne harmonieux que leur avaient appris les alouettes et les rossignols.

L'adepte de Viterbe habitait un château dans le voisinage de Monterosi : il venait régulièrement, [illegible] les rapports des gardiens et observer lui-même, par la secrète lucarne, les progrès des deux enfants. Le jour de cette visite, les adeptes se réunissaient; on entourait le Viterbois, on le pressait de questions. Lui, conservait un calme imperturbable, et répondait à ses confrères en termes [illegible]. Quelques vieillards, intéressés à une très prochaine solution

de l'expérience, ayant demandé à l'inventeur s'il n'était pas possible de l'avancer de quelques années, le Viterbois répondit :

« Le cep de Monterosi a bourgeonné à la lune nouvelle; laissez jaunir le pampre et cueillir la grappe encore trois fois; le cep de Monterosi aime le bitume qui vient du lac de Vico; le lac de Vico est l'œil vitré par où regardent ceux qui habitent les lieux profonds. Il faut porter l'eau du torrent de La Paglia aux vendanges de Vico. Le torrent est à sec ; laissez tomber les pluies sur les Maremmes. Nos enfants sont beaux ; Vita, ma fille, est dorée comme l'étoile Ibis quand elle se lève sur le cône sombre de Radicoffani. Raggio, mon fils, est brun, comme notre premier père. Laissez bourgeonner trois fois le cep de Monterosi. »

Il n'y avait rien à répondre à ces paroles ; on s'inclinait de respect, chacun les admirait dans son cœur, et les vieillards se résignaient; il en mourut deux avant que le cep de Monterosi eût bourgeonné trois fois. On écrivit sur leur tombeau : *Dormiunt et expectant.*

Trois ans après, à la saison des vendanges, au coup de minuit, un homme sonnait la cloche du pèlerin à la porte du château du comte de Bolsena : c'était l'adepte de Viterbe. Le comte l'attendait ; il courut au-devant de lui, et l'introduisit dans la grande salle. Les deux adeptes s'assirent sur le balcon.

Le château de Bolsena est aujourd'hui en ruines ; mais on peut juger encore de son ancienne beauté et de son admirable position. Il était flanqué de hautes tours et ceint de murs comme une citadelle. Il s'élevait sur le point culminant du bourg de Bolsena, dominait la magnifique campagne qu'un horizon circulaire de montagne étreint de toutes parts ; et du balcon du château l'œil embrassait la vaste étendue du lac, les îles et les bois d'oliviers qui le couronnent. Aujourd'hui une tour est seule debout ; et du milieu des décombres amoncelés pendent des touffes de saxifrages et des rameaux de figuiers.

Le comte de Bolsena, plein de respect, comme tous les adeptes, pour la haute science du Viterbois, n'osait l'interroger ; il attendait en silence la première de ses paroles, pour la recueillir pieusement.

« La vendange est faite sur les coteaux de Monterosi, dit le Viterbois; comment se portent mes enfants?

— Ils jouissent d'une santé merveilleuse, répondit le comte.

— La lune se lève pâle et largement échancrée sur les chênes de San-Lorenzo. L'île du Mystère semble flotter sur le lac comme une tombe de marbre noir : c'est l'heure où mes enfants dorment. La nuit est bonne ; nous aurons un beau soleil demain. Les adeptes sont-ils prévenus?

— Oui, frère. Mes domestiques ont couru à cheval sur tous les rayons.

—C'est bien. Les enfants de la veuve se réjouiront, le mystère va s'accomplir. Entendez-vous ces plaintes qui courent sur les grèves du lac? c'est la Mort qui se plaint, parce qu'elle se sait qu'elle va mourir. »

Les deux adeptes gardèrent quelque temps un morne silence pour écouter les plaintes de la Mort. Le vent du lac pleurait dans les figuiers sauvages et les tamaris.

« Frère de Bolsena, dit l'homme de Viterbe, la barque sera-t-elle prête avant le jour ?

— Avant l'aube.

— Oh ! bien avant l'aube. Il faut veiller, et nous garder du sommeil. A cette heure, la Mort, qui se voit perdue, cueille tous les pavots du cimetière, et les secoue sur nos yeux. J'ai entendu un éclat de rire et des craquements de squelette ; j'ai vu l'ombre d'une faux sur cette muraille ; frère de Bolsena, nous sommes obsédés de piéges ; c'est moi qui vous le dis : tenons nos yeux fixes, et ne succombons pas à la tentation du sommeil. »

Les deux adeptes se secouèrent vivement pour ne pas s'endormir.

« Frère de Bolsena, poursuivit le Viterbois, que ferez-vous de la vie, quand vous en aurez une éternité dans votre corps?

— Je prendrai pour maîtresse la blonde Virgilia, et je la rendrai immortelle, comme moi.

— Après ?

— Après... je voyagerai.

— Où?

— Partout.

— Après ?

— Je me retirerai dans mon château de Bolsena : j'aurai des maîtresses ; je boirai du vin de ma vigne de Montefiascone : je conterai mes voyages à mes amis.

— Après?

— Je recommencerai.

— Et quand vous aurez recommencé ?

— Eh bien ! je verrai, je réfléchirai...

— C'est qu'une éternité est bien longue, frère de Bolsena. Me promettez-vous de ne jamais chercher un autre secret pour retrouver la mort?

— Oh ! certainement, je vous le promets ; je vous le jure par notre société.

— C'est bien.

— Et vous, frère de Viterbe, comment comptez-vous employer votre temps d'éternité? »

Le frère mystérieux se leva ; ses yeux noirs étincelèrent ; son front se sillonna de rides verticales ; il étendit la main gauche vers l'île du Mystère, et il dit d'une voix solennelle : « Moïse conduisait les Hébreux à la terre promise ; et il mourut avant d'y en-

trer. Moïse avait péché ; c'était bien. Il faut toujours qu'un libérateur se sacrifie pour le salut de ses enfants... » Après une pause, il ajouta : « Celui qui se sert du glaive doit périr par le glaive, cela est écrit. »

Le comte de Bolsena, impie, libertin, et ignorant, ne comprit rien à ces citations, il se contenta de s'incliner.

A l'heure convenue, les deux illuminés montèrent sur leur barque, et le vent de terre les poussa vers l'île en fort peu de temps. De plusieurs points opposés du rivage, d'autres barques avaient amené les adeptes. Ils se réunirent tous dans la salle commune, où le plus grand silence régnait. La nuit était encore obscure. Le frère de Viterbe, après s'être assuré que le jeune Raggio dormait dans la cabane de son jardin, fit enlever sans bruit la cloison masquée qui avait été pratiquée au bas du mur qui séparait les deux jardins. Cette opération terminée, ordre fut donné de garder le silence, et d'attendre le jour.

Vita entrait dans sa quinzième année; Raggio ne comptait que deux ans de plus. Mais la vie naturelle qu'ils menaient avait développé si heureusement leurs corps, qu'ils paraissaient plus robustes qu'on ne l'est ordinairement à cet âge. C'étaient véritablement deux êtres d'exception.

Ils se réveillèrent aux chants des oiseaux, selon leur usage; chaque jardin n'était pas fort étendu, ils s'aperçurent presque simultanément qu'une brèche avait été pratiquée au mur. Cela les fit rire aux éclats; puis, tout à coup, ils s'effrayèrent de cette nouveauté. Raggio, plus hardi, s'avança lentement, et avec précaution, vers l'ouverture, et regarda dans l'autre jardin. La jeune fille poussa un cri d'effroi devant cette apparition : Raggio resta immobile, les yeux fixés sur Vita.

Le mot curiosité n'a pas un assez énergique synonyme qui puisse peindre le sentiment qui bouleversa ces deux êtres, l'un à l'autre ainsi révélés. Ils prononçaient des mots qui ne correspondent à aucune langue humaine, mais qui, pour eux, étaient la traduction d'une idée. Ils restaient à leur place, n'osant avancer d'un pas, de peur de faire envoler comme un oiseau, et sans retour, cette figure dont la vue leur causait tant de joie, de terreur, d'étonnement, de plaisir. Le jeune homme essaya d'entrer en conversation, en fredonnant de ces airs qu'il avait appris à l'école des fauvettes; la jeune fille lui répondit sur le même ton, et ils durent reconnaître en ce moment qu'ils appartenaient à la même espèce d'êtres, malgré quelques différences bien évidentes de leurs individus.

Ils se sourirent alors mutuellement; et cette grâce souveraine, que le sourire répand sur les jeunes visages, agissait à leur insu, et les rapprocha. Raggio franchit, avec une grande délicatesse de mouvements, l'ouverture du mur mitoyen, et il posa le pied sur le domaine de Vita. A cet instant, son ouïe, son odorat, ses yeux, fonctionnaient ensemble avec une merveilleuse excitation; c'était comme la subtile bête fauve qui change de cage, et juge, par tous ses sens, de la sécurité de sa nouvelle prison.

La jeune fille recula quelques pas timidement : Raggio lui tendit la main, la fascina de son sourire continuel, de ses doux regards; il chantait aussi, et jamais le rossignol ne fit résonner d'une plus tendre mélodie les hauts peupliers de Bolsena. Un petit ruisseau les séparait; Raggio allait le franchir d'un pas; et la jeune fille, par un instinct indéfinissable, voyant Raggio si près d'elle, s'enveloppa de sa longue chevelure noire comme d'un vêtement; la rougeur colora, pour la première fois, ses joues d'un brun doré.

Les adeptes étaient demeurés dans la salle commune. Le Viterbois et le comte de Bolsena assistaient seuls, par la lucarne de l'observatoire, à cette première scène, et ne perdaient pas un geste, un mouvement, une pose de Raggio et de Vita.

« La voyez-vous, mon Ève? dit le Viterbois; elle est innocente et elle se voile; la faute de sa mère lui a légué la pudeur.

— Mais où donc a-t-elle lu l'histoire d'Ève? dit Bolsena.

— La nature lui a mis cette histoire dans le cœur; Vita l'a lue en dormant. Oh! les livres saints sont si vrais! si Ève n'eût pas succombé, ses fils ne seraient pas morts. Il faut retrouver le sang de notre première mère, et nous vivrons. »

Le comte s'inclina, comme après toutes les énigmes du Viterbois.

Raggio avait franchi le ruisseau; une de ses mains était dans la main de Vita, et de l'autre il écartait le voile de cheveux qui couvrait la figure et le sein de la jeune fille. Vita riait et n'opposait qu'une faible résistance. Ils avaient bien des choses à dire; mais ils ne tiraient de leurs poitrines que des sons inarticulés ou des roulades de rossignols. Vita, la première, eut une idée; et à la joie qui rayonna sur son visage, on s'apercevait qu'elle était ravie d'avoir trouvé quelque chose qui n'était pas un sentiment d'impossible communication.

Elle entraîna Raggio, avec un mouvement de tête qui signifiait : *Viens*, et le conduisit au buffet de verdure, où l'on déposait ses aliments pendant la nuit; elle lui fit signe d'en manger : Raggio ne fit point de façons et mangea. La jeune fille bondit de joie, battit des mains, chanta des gammes de fauvette, en voyant Raggio qui mangeait comme elle. Ils s'assirent côte à côte, et prirent joyeusement leur repas du matin.

Jamais les deux sauvages n'avaient fait un meilleur déjeuner. Après s'être désaltérés à la fontaine, ils se

jetèrent à la nage dans le bassin, et folâtrèrent comme des tritons.

« L'heure du mystère va sonner, dit le Viterbois d'une voix sourde ; le mystère va s'accomplir. Dites au frère servant d'apporter le broc de vin de Monterosi, et ma coupe de plomb. »

L'ordre transmis fut exécuté à l'instant. Le comte de Bolsena regarda son frère de Viterbe ; en ce moment l'adepte fanatique paraissait agité de crises nerveuses; ses lèvres étaient convulsives; le râle sortait de sa poitrine ; il ressemblait à l'agonisant que le délire met en face d'une épouvantable vision.

Raggio et Vita, sortis du bassin, couraient ensemble sur la pelouse, comme deux enfants. Vita, légère comme l'oiseau, ne s'arrêtait que pour cueillir une fleur, qu'elle liait dans un nœud de sa chevelure, et se montrait, ainsi parée, à Raggio, plus triomphante avec sa fleur, qu'une coquette avec une touffe de rubis.

Raggio avait cessé subitement de la poursuivre à travers le labyrinthe des arbres du jardin ; la gaieté du jeune homme avait fait place à de mélancoliques expressions de regard. Il contemplait Vita ; puis il se recueillait en lui-même, comme pour se rappeler, dans un passé qui n'existait pas, de vagues et mystérieux souvenirs qui ne venaient sans doute que de ses rêves. Il éprouvait un irrésistible entraînement qui le poussait vers la jeune fille, et pourtant un sentiment contraire le retenait malgré lui. Vita s'approchait alors, et divisant sur son front, ses cheveux humides, laissant tomber sa tête sur une de ses épaules, et roucoulant des gammes amoureuses, elle semblait dire :

« Eh bien ! est-ce que tu es fâché ? »

Raggio, la joue en feu, la poitrine haletante, les yeux mouillés de larmes, en proie à des sensations inconnues, prenait les mains de la jeune fille, et semblait lui demander pardon de ne plus se montrer à elle tel qu'aux premiers instants de leur entrevue; ils ne se comprenaient pas; ils échangeaient des signes et des sons, qui n'ont de valeur qu'après les longues habitudes de la vie commune. Mais, en eux, se développait, avec une prodigieuse rapidité, une passion qui n'a pas besoin de langue pour se faire intelligente ; Raggio, surtout, avait oublié son jardin, ses fleurs chéries, ses oiseaux amis; il considérait Vita avec une attention muette, et ses lèvres frissonnaient. Vita prit un air sérieux et se troubla ; des larmes coulèrent sur ses joues; c'était la première fois que Raggio voyait couler des larmes, et cette vue le fit pleurer aussi.

Un instinct inexplicable poussa les lèvres de Rag- [illegible] de femme, comme pour effacer ces perles brillantes qui argentaient cette figure déjà [illegible] rougissait, parce que tout son sang refluait à sa tête; il se laissa tomber langoureusement sur le lit de gazon; Vita poussa un cri, et s'assit brusquement à côté de lui; on aurait dit qu'alarmée de son état, elle lui offrait ses consolations. Des paroles inintelligibles, mais qui tiraient un sens clair de la circonstance, s'échangèrent entre ces amants de la nature. Vita n'avait plus de larmes sur ses joues, et Raggio ne pleurait plus...

« L'heure terrible sonne, dit le Viterbois ; frère de Bolsena, prenez ce papier, vous le lirez après ma mort. »

Le comte s'inclina.

L'adepte de Viterbe ouvrit aussitôt une porte secrète, entra furtivement dans le jardin, et tirant de sa ceinture un long poignard, il en frappa trois fois Vita et Raggio.

Puis il se frappa courageusement lui-même, et tomba mort sur le gazon.

Tous les adeptes accoururent sur le lieu de la catastrophe, en manifestant beaucoup de surprise, mais aucune pitié : le fanatisme ne connaît pas la pitié.

Les regards étaient tournés vers le comte de Bolsena, qui avait reçu les dernières confidences du Viterbois.

« Frères, dit le comte, écoutez la lecture du billet que notre glorieux adepte martyr vient de me remettre avant de mourir. Ce papier est le diplôme de notre immortalité à tous. Écoutez :

« Mêlez quelques gouttes du sang de Vita et de Raggio au vin versé dans ma coupe de plomb, et buvez tous, en disant : *Immortalité.* »

L'horrible libation fut faite à la ronde. Ce fut un jour d'orgie, et une nuit de délirants excès. On but à Satan, on insulta Dieu, on maudit les anges. Les vieillards se montrèrent plus insolents que les jeunes adeptes, tant était grande leur joie de ressaisir la vie à ses derniers jours.

Jamais plus éclatante folie ne traversa le monde; car s'il est quelque chose qui puisse atténuer l'horreur de pareilles atrocités, c'est que la raison des adeptes était aliénée, et que l'île de Bolsena ne comptait que des fous et des fanatiques furieux. Ils s'étaient endormis, triomphants, ivres d'orgueil et d'immortalité, ils se réveillèrent avec toutes les joies de la veille; le monde leur appartenait.

Avant de se séparer, les adeptes résolurent de se réunir une dernière fois, afin d'adopter, en commun, un plan de vie immortelle, dans une solennelle délibération. Le doyen de la société devait présider la réunion suprême; les adeptes prirent place sur leurs siéges; on attendait le président; il ne paraissait pas; il avait sans doute prolongé son sommeil; on ouvrit les rideaux de son alcôve : il était mort.

MÉRY.

LA FIOLE DE CAGLIOSTRO.

Sans vouloir décider si ce dix-huitième siècle dont on vous a tant parlé eut foi dans tout ce qu'il entreprit, on peut avancer, du moins hardiment, qu'il essaya de toutes choses, pareil à ces malades usés passant indifféremment par le vice et par la vertu pour arriver à quelque crise bienfaisante. Cette société moqueuse qu'on a trop vantée, comme trop salie, voyant qu'elle allait finir, commença par se moquer d'elle-même avec le sang-froid d'un homme ruiné qui mêle ses cartes et refait encore son brelan, quand il reste seul à la table de jeu et que tout son bien est englouti.

Et, d'abord, elle se laissa engluer aux promesses de Law, dont la friponnerie ministérielle est encore un doute, au milieu de toutes les friponneries du temps. Elle tendit sa main à la magie, aux contes bleus, aux présages. Imprudente, et se dépensant elle-même en futilités, quand elle put revenir à des idées justes, elle fut enthousiaste pour des folies, et dédaigneuse pour des raisonnements. Le sourire glacé et sardonique de Voltaire semblait la poursuivre jusque dans ses jeux; Laclos lui-même ne parvint pas toujours à la distraire. Que vouliez-vous faire d'un siècle blasé, s'arrêtant lui-même et tout d'un coup au milieu de ses admirations et de ses sympathies les plus vives, pour admirer les tours de force d'un bateleur, ou les forfanteries d'un charlatan!

Quel homme pouvait se faire entendre de cette foule toujours ivre? quelle femme, belle et chaste, eût pu s'en faire respecter? Ce siècle eut pourtant deux bien grands noms, deux noms de démon et d'ange, Marie-Antoinette et Mirabeau!

En vérité, l'on ne conçoit pas que toutes les femmes d'alors ne se soient pas réglées sur ce grand et noble modèle, tous les hommes sur ce génie ardent et fougueux. C'étaient là deux admirables ambitions, l'une de devenir un homme de tribune : car, à part sa fièvre et ses erreurs, le nom de Mirabeau est un poids écrasant pour nos petits hommes d'aujourd'hui; l'autre d'imiter la grâce et la majesté naïve de cette jeune reine si belle, si noble, si calomniée! Eh bien! cette époque insouciante passa gaiement au milieu de ces contrastes si opposés, sans guère prendre garde aux enseignements profonds qu'ils lui donnaient. Mirabeau, le doigt levé, prédisait vainement une chute inévitable; la reine donnait en pure perte à la France le spectacle de son innocence céleste et de ses vertus attrayantes.

La plus vieille de toutes les dames d'atours de la reine, madame la comtesse de Briars, venait de prendre sa retraite; elle habitait son hôtel de la rue de Braque, au Marais, hôtel voisin des Archives de France. La comtesse de Briars avait cinquante-trois ans.

Malgré les ressources ordinaires *pour réparer des ans l'irréparable outrage*, on ne pouvait lui accorder qu'un compliment, banal s'il en fut, et presque injurieux, osons le dire, c'est qu'elle avait dû être bien dans sa jeunesse. Ses joues, recouvertes dès le matin de l'incarnat le plus vif et le plus rosé, ses falbalas solennels et constamment empesés comme sa personne, son coqueluchon noir singeant la mantille, et ses petites mitaines à ruche jaune, tout cela, il est vrai, formait bien le portrait d'une belle dame d'atours (et certes, ce n'étaient pas les coups de pinceau qui lui manquaient), mais en s'approchant, tout le travail de la palette se faisait sentir, on compre-

nait les difficultés de l'artiste à se *composer* chaque matin de la sorte; et le chevalier Richettini, son neveu, disait qu'il ne connaissait pas d'émail ou de pastel qui valût sa tante.

Avec cela, tous les goûts d'une très-jeune fille, la danse, les promenades, les soupers et les bals de l'Opéra. Comme la comtesse n'était plus dame d'atours, elle n'avait plus qu'elle à parer.

« Richettini, avancez-moi ce fauteuil-là; Richettini, mon épingle bleue; je veux mon vertugadin, Richettini; mon Dieu! que vous êtes gauche à me relever la calèche de mon manteau! »

Et mille autres reproches adressés heure par heure à ce pauvre chevalier Richettini. Richettini, bien qu'il fût Italien et neveu, deux grandes causes de servilité, trouvait parfois le métier très-fatigant. Il ne pouvait être à la fois coiffeur, habilleur, lecteur de sa tante, et son neveu par-dessus le marché! Neveu, c'est-à-dire ce quelque chose de criard ou de soumis, de libertin ou de sage, suivant l'occurrence, état malheureux, bâtard, quand il n'est pas relevé par la perspective nécessaire de cent mille livres de rente!

C'était à peu de chose près ce que la comtesse devait laisser à Richettini. Des actions en bon papier sur la compagnie des Indes, des contrats sur la ville, et de plus un magnifique palais dans la Strada Nuova de Gênes, telle était l'indemnité promise par la mort de sa tante à Richettini.

Vous avez pu voir que ce jeune homme achetait bien cette fortune par le plus ennuyeux service que puisse faire un mortel. Promenades obligées, soirées d'office, opéras de commande, et réception d'étiquette, tout concourait à fausser la vie du chevalier dans son principe; car ce Richettini était le plus joyeux compagnon qui se fût vu.

Je suis loin d'approuver les gens qui boivent; mais je dois dire que Richettini buvait comme un dieu. Il faisait des armes contre la chevalière d'Éon, mettait sa poudre comme le comte de Saint-Germain, perdait mieux que Lauzun, et était même en train d'écrire un dictionnaire à l'usage des jeunes gens de famille qui désireraient se *perfectionner* dans la science du monde, comme il le disait lui-même dans une sorte d'*avant-propos à son ouvrage*.

Je ne puis résister au désir de vous faire connaître l'un des articles de ce code curieux, code apocryphe pour nos jours, s'il n'eût pas été revêtu des signatures de tous les roués de l'époque, roués si défigurés depuis dans les vaudevilles de la rue de Chartres.

« *Montre*. — Un homme qui est versé dans la science délicate du monde doit se former dans deux ans une boutique d'horlogerie d'un grand prix; et pour cet effet, il doit observer de ne jamais venir à l'heure indiquée au rendez-vous d'une femme qu'il a subjugée; la prudence veut qu'il arrive toujours avant ou après : *avant*, il feint d'avoir beaucoup attendu, et part; *après*, l'heure propice est passée; on vient l'après-midi ou le soir, la dame éclate, on s'excuse sur l'horloge de son quartier, on entend ce que cela veut dire; et l'on dit à l'amoureux auquel on présente une montre : Tenez, monsieur, vous se-

rez peut-être plus exact une autre fois. Ce manége, *répété tous les huit jours*, meuble la boutique, et entretient le commerce avec l'étranger. Si on veut aussi *négocier* en pendules, etc., etc. »

Vous voyez d'après ce paragraphe de quel genre était la science de Richettini. Ses principes n'étaient guère fardés, et il devait avoir, en les mettant en pratique, toutes les montres de Baillon; s'il n'était pas exact en fait de rendez-vous, après cela, il eût fallu lui envoyer le carillon de la Samaritaine. Aussi, je vous assure, était-il assidu à ses rendez-vous galants; c'était le plus grand mauvais sujet de son quartier.

La comtesse de Briars, sa tante, le trouvant spirituel et fort bien fait, avait beau l'attirer dans ses salons ou plutôt l'y clouer les jours d'étiquette, Richettini pirouettait sur le talon gauche et finissait par échapper à sa bonne tante pour aller courir le jeu

du *faro*, jeu vénitien fort en vogue à cette époque chez certains seigneurs, entre autres le duc d'Orléans, qui perdait, dit-on, de mauvaise grâce. Richettini, à son entrée dans cette société, avait déjà tous les vices et toutes les qualités de son temps : brave, élégant, débauché, joueur, fripon de mots, pipeur de sophismes, discoureur élégant dans un salon, alchimiste bouffon dans cet autre, recherché et décrié dans tous. Il plaisait, effrayait, amusait et se laissait enchaîner lui-même facilement au milieu de ces vices parisiens, lui Génois, qui n'avait pas même vu Gênes, sa patrie; Italien à la façon de Casanova, de Sbrigani et de Cagliostro!

J'oubliais de vous dire que dans ces temps, c'était grande fureur que le nom de Cagliostro. Le signor Alessandro Cagliostro faisait retrouver à Paris tout ce qui s'y perdait, santé, vertus, or potable, papiers de famille, ambassades et capitaineries. On ne devenait grand homme que par la baguette de ce digne Italien. Les femmes et les vieilles femmes surtout croyaient à l'omnipotence de ses remèdes.

La comtesse de Briars n'était pas sa moins fidèle adepte; elle avait trop de bonnes raisons pour cela! Cagliostro s'entendait à faire de l'or; il guérissait et rajeunissait au besoin. Or, la comtesse était à la fois avare, coquette et très-légèrement boiteuse.

« Défaut que je suis loin de blâmer dans ma tante, ajoutait Richettini, moi à qui l'on reproche d'aller de *côtés et d'autres!* »

Ce misérable jeu de mots avait fait fortune parmi les roués, dans un temps où l'on faisait fortune avec un mot.

Richettini voulait mieux, lui, il voulait ce que voulaient alors les gens ruinés, s'enrichir avec de l'or. Il étudiait la chimie tout le temps qu'il n'étudiait pas les cartes; il allait chez le seigneur Cagliostro, à titre de compatriote; il avait pour cette science un respect profond, une superstition d'Italien. La société de sa tante entretenait du reste Richettini dans ses idées; la tante, comme dans la comédie du grand Cophte de Goethe, ne parlait que du *maître*; c'était sous ce nom que l'on désignait Cagliostro.

Les alambics formaient alors le complément nécessaire aux meubles d'une jolie femme; les fournaux et la chimie vous prenaient à la gorge en passant par un boudoir. Celui de la comtesse était follement bigarré de tous ces appareils fantastiques. De longs récipients où bouillonnait encore une liqueur bleue, des fioles, des trépieds d'argent, des livres hébraïques semés de losanges en papiers d'or; en un mot tout le luxe de doctrine déployé par les adeptes. Jugez comme les soirées de la comtesse et ses concerts devait être gais avec cette odeur de soufre!

Par une de ces soirées pédantes et tristes, un valet annonça : « Le chevalier Richettini. » Il y avait là bon nombre de figures ridées, surannées, prétentieuses. Elles se penchèrent toutes vers le chevalier dès qu'il entra. Il entra ; mais cette fois morne et le regard hébété, ses manchettes froissées et sales; il avait perdu au jeu et sur parole quatre mille florins!

Quand il entra, le caquetage de ce grand salon tomba tout d'un coup. Il devenait évident que rien dans ce cercle ne pouvait lutter d'intérêt avec cette pâle figure. Pour lui, il allait droit à sa tante, qui ne l'avait jamais vu si bouleversé : il lui demanda de vouloir bien renvoyer tout ce monde, afin de causer tous les deux. La comtesse pensa que son neveu était fou...

Ce qui aurait pu la confirmer dans cette opinion, c'est que tout le temps de la soirée il s'obstina à garder le silence le plus profond, et qu'il s'assit sur un sopha, vis-à-vis d'elle, en la regardant avec des yeux extraordinaires. Sa première pâleur une fois passée, Richettini était vraiment redevenu ce qu'il était : le plus beau et le plus élégant cavalier de ce vieux salon, salon d'abbés et de douairières au ton grave, salon qui avait l'air ce soir-là de parler latin. La comtesse de Briars, parée plus que de coutume pour ce jour de réception, n'était certes pas la dernière à reconnaître le charme de Richettini. On eût dit que ce personnage tout de broderie et d'insolence posait devant une galerie avide de le contempler. Quand ils furent tous sortis, et qu'il ne resta plus qu'eux seuls dans ce salon, la vieille folle et le jeune fou se regardèrent :

« Vous ne me dites rien, Richettini!

— Palsembleu! ma tante, fit-il en sortant tout d'un coup de sa rêverie, vous avez là des mouches à damner un cardinal...

— Un rêvasche, vous avez, vous, des manchettes à faire croire que le roi de pique déteint.

— C'est-à-dire que vous me croyez joueur...

— Je vous crois mon neveu Richettini, c'est-à-dire un fou, dont je ne vois que les bonnes qualités! vous êtes étourdi; mais brave, honnête, j'en suis sûre... »

Richettini fronça le sourcil sur ce mot.

« Oui.

— Honnête, reprit la vieille femme, et plus honnête peut-être que tous ceux qui vous entourent. La jeunesse d'aujourd'hui, ne venez pas m'en parler. Des gens de noblesse qui gaspillent leur âme et leur bravoure! Des teneurs de brelans, des seigneurs à petites-maisons,

Talons rouges à pied, poudre sur leurs habits,
Pincés comme un danseur et d'eux seuls très-épris,
Verbiageant sur tout, tantôt pour, tantôt contre,
Leur premier compliment est d'étaler leur montre:
Meuble cher et pesant, où cent colifichets
Montrent moins un seigneur qu'un marchand de cachets.

« N'est-ce pas, monsieur, que j'aurais bien dit la comédie? continua la vieille dame en se redressant. Ah! c'est que je n'ai pas toujours habité ce vieux Marais. A Versailles, à Trianon, je jouais des proverbes avec le chevalier de Boufflers! Quel aimable homme que ce chevalier! Il me fit un jour un quatrain sur un coquetier de porcelaine que je marchandais; ces vers coururent la cour... Les seigneurs d'alors étaient vraiment bien aimables! Mais vous ne m'écoutez-pas, chevalier! Allons, je le gage, vous avez quelque chose à m'avouer; vous avez encore perdu à votre jeu du faro? »

La vieille dame disait ainsi, parce que ce damné Richettini regardait de temps à autre la pendule avec dépit. Enfin, n'y pouvant plus tenir, le chevalier se leva et lui dit :

« Je perds quatre mille florins. »

Si cet aveu, qui coûtait beaucoup à Richettini, ne charma guère sa tante, du moins faut-il convenir qu'elle ne laissa rien percer de son dépit. Tout au contraire, elle approcha doucement son fauteuil de celui de son neveu, et d'agaceries en agaceries en vint à cette phrase, qu'elle laissa tomber précise et solennelle :

« Il n'y a plus que ce parti-là, Richettini. »

Le chevalier prit son chapeau et se leva.

Or, le parti que proposait la comtesse était bien simple, c'était de se faire épouser par son neveu.

« Richettini, vous aimez le jeu! eh bien, jouez ma fortune. Vous aimez le luxe, Richettini! eh bien! parez de fleurs le vieil hôtel; amenez au Marais toutes les chaises et les carrosses de Versailles. Ah! vous jouez quatre mille florins, mon petit gentilhomme de neveu! Eh bien! je mets tout à votre disposition : mes écrins, mes contrats, mon palais de Gênes; car vous aurez un magnifique palais, Richettini! un palais italien comme votre nom, un palais de fresques, de statues, de belles dorures! Tout cela si vous m'épousez, Richettini! Je suis vieille, boiteuse, très-coquette et un peu méchante. J'aurais contrarié con-

stamment vos goûts, si vous m'eussiez épousée à quinze ans. Eh bien! à l'heure qu'il est, je vous passerai tous vos caprices; je serai une femme bonne, soumise, et presque jeune pour vos goûts. Vous n'aurez pas à craindre avec moi les infidélités de mon vieux temps. Épousez-moi donc, mon petit neveu Richettini. »

Une autre voix disait à l'oreille du chevalier :

« Tu seras le plus malheureux des hommes si tu épouses la comtesse ta tante. Elle sera aussi longue à te faire son héritier, que tu seras vif à désirer sa mort. Elle est acariâtre et contredira tes goûts. Je t'avertis, en outre, qu'elle a de fausses dents et qu'elle abuse du rouge. Elle a toujours autour d'elle, tu le sais, une meute de chiens et de présidents qui font des vers. Dans sa jeunesse, elle était quelque peu vive, et ne manquait pas d'amants; elle t'entretiendra à satiété de leurs mérites; elle voudra aussi tout régler chez toi, et ce sera un enfer. Maintenant, décide-toi. »

Le pauvre jeune homme manquait de devenir fou. Jamais forteresse, contrescarpe ou circonvallation du temps de Vauban, n'avait intimidé le courage d'un homme plus que l'*ultimatum* de cette tante implacable; car c'était bien un *ultimatum* véritable; et il y eut mieux, ce projet s'enracina tellement dans l'esprit de la comtesse, qu'elle lui écrivit en *dernier ressort* :

« Mon cher neveu Richettini m'épousera, église des Petits-Pères, le trentième du mois prochain. »

Elle ajoutait :

« Je suis allée ce matin chez le seigneur Alessandro Cagliostro. Il m'a promis de me rajeunir, et m'a fait voir son cabinet, qui est charmant. Que je désirerais avoir seize ans pour chanter : *Les yeux, les ris et les amours*, ou encore :

J'ai la marotte
D'aimer Marotte.

ou même encore : *Amant non rebelle en amour.*

« Songe donc, Richettini, que je pourrai rajeunir! Songe que le seigneur Alessandro a fait de ces choses! Ce sorcier est un habile homme, va!

« Adieu je te couvre de baisers, cher petit mari.

« Ta tante et femme.

JULIA DE BRIARS. »

Richettini tomba malade sérieusement. Sa bourse était à sec, ses amis fort avares ou ruinés, ce qui arrive presque toujours. Il avait joué contre un Italien, qui le menaçait, à Versailles, de l'étrangler ou de le faire mettre en prison, si, dans quinze jours, il ne lui rendait ses quatre mille florins. Richettini voyait bien que sa tante voulait le prendre par la famine; il ne lui arrivait plus rien de sa terre de Senlis, où elle s'était pour ainsi dire retranchée. Les idées les plus sinistres l'assiégaient. Lui qui poursuivait alors le *grand œuvre*, il demandait en vain des inspirations à ses alambics. A moins de prendre du poison, comment pouvait-il s'en tirer! Il y avait bien une autre voie; mais elle répugnait au chevalier... Outré de dépit, exaspéré, il s'en fut pourtant, après boire, trouver un jour le comte de Cagliostro. Il avait pour habitude, depuis quelque temps, de passer ses matinées entre le comte et son élève.

Le comte n'y était pas : Cagliostro, ce jour-là, avait été prié d'une orgie au Palais-Royal, où tous les laquais et les princes du sang de l'endroit buvaient follement à sa santé. Richettini ne trouva dans le laboratoire ou capharnaüm du maître qu'un petit homme à figure rousse, aux cheveux crépus, au teint de brique, et qui, dans ces demi-ténèbres, réalisait assez la figure démoniaque de Melmoth. Il arrangeait des petites bouteilles étiquetées de vert, de blanc et de rouge, les cachetait, les enveloppait et les classait par ordre avec soin.

Cela n'empêchait guère que le désordre du laboratoire ne fût grand; le chevalier se heurtait à des crocodiles et à des phoques, il effleurait de sa basque d'habit brodé les squelettes et les fossiles du seigneur Cagliostro. Ce Cagliostro, qui vous faisait souper avec votre aïeul ou votre bisaïeul à votre choix, avait une collection de morts fort agréable. On y voyait de charmants petits squelettes, auxquels il ne manquait que la livrée et les rubans roses de pages; d'autres, fiers et grands, fort capables de tenir encore en leurs cinq doigts osseux la redoutable épée de M. de Guise ou de Jean Chandos.

Plusieurs belles dames en cire, endormies dans de vastes et longs fauteuils, faisaient illusion à un tel point dans ce grand laboratoire, qu'on se penchait assez volontairement pour aspirer le souffle parfumé de leur haleine. Un énorme jambon et une bouteille de vin de Xérès bien coloré, prouvaient du reste assez en faveur des besoins physiques du comte. Le comte de Cagliostro, énorme mangeur, devait dîner seul à cette table servie, que l'élève regardait de temps à autre avec une grande convoitise.

Richettini demanda au petit homme le nom d'une poudre qui brûlait dans un grand trépied orné du portrait de Mercure trimégiste.

« C'est la poudre de projection, l'élixir qui brave le faux du temps, la bête divine des métamorphoses, dit l'élève.

— Et vous avez sans doute d'abondants résultats de ces belles expériences?

— Le matras qui est sur le feu contient six millions; ce creuset sous cette lampe électrique renferme un diamant de quatre pouces de diamètre; et celui-ci...

— Passons, dit Richettini, ce que je viens deman-

der n'a rien de commun avec ceci. Il me faut... »

Le chevalier n'osa d'abord achever.

« Vous faut-il, signor, de l'acqua-tofâna pour votre maîtresse, des pilules pour votre singe, ou du laudanum pour endormir un recors? Avez-vous besoin de l'*aria melliflua*, de l'*aria sympathica*, ou même de la substance prolifique? Dites un mot, et je mets sens dessus dessous tout ce cabinet; car je vous aime, signor Richettini, et depuis quelque temps, pardieu! il y aurait conscience à ne pas vous aimer, vous êtes si triste...

— Triste, mon pauvre Alcandre, » soupira Richettini, cabriolant alors au milieu de vingt fioles différentes; Alcandre sembait attendre que la baguette de Richettini le fixât.

Ce petit homme, valet du plus habile escroc de la terre, avait, je vous l'ai dit, une figure des plus ingrates. Richettini en prit texte pour lui demander ce qu'il ferait dans le cas suivant.

« Il s'agit, dit-il, d'un mariage, et d'un mariage avec la plus horrible créature de l'univers. Imagine-toi, Alcandre... Mais tu n'as pas besoin d'imaginer, tu n'as qu'à te regarder toi-même dans ce miroir. Que ferais-tu s'il te fallait épouser une figure comme la tienne? »

L'élève fit une grimace de mandarin.

« Oui, reprit le chevalier, s'il te fallait te marier contre ton choix, échanger ton bonheur contre les caprices d'une femme exigeante, coquette, édentée... Que ferais-tu? »

Le petit homme, hochant la tête pour toute réponse, tira d'une armoire une fiole jaune. Un léger claquement de porte se fit entendre au seuil du capharnaüm.

« Alerte, dit l'élève en refermant l'armoire précipitamment, et en regardant à peine l'étiquette; alerte, monsignor, voici du monde qui nous vient... Sortez par la tapisserie que voilà, et n'oubliez pas ce que je vais vous prescrire, chevalier... »

Il se pencha et parla bas quelque temps à Richettini.

« Bon, dit le jeune homme, deux ou trois goutes... Je m'en souviendrai. Motus. »

Il lui jeta trois louis d'or : c'était ce qui lui restait.

. . . . . .

Le surlendemain il y avait foule à l'église des Petits-Pères. Richettini, en frac mordoré, donnait le bras à sa tante. La cérémonie achevée, la vieille comtesse l'emmena triomphalement, et quand ils furent remontés dans la voiture :

« Richettini, dit-elle, l'émotion me suffoque. Un si beau cortége, une si belle fête! Je crois que je vais me trouver mal. »

Elle demanda de l'éther... Richettini tira sa fiole.

« C'est cela, se dit-il, avec de l'opium j'en serai quitte. Ce diable d'élève m'a dit que cela faisait dormir longtemps... Tenez, chère tante, dit le chevalier, en présentant la fiole magique à ses lèvres.

La comtesse en avala deux gorgées. Le sommeil, un sommeil complet étant survenu, Richettini la fit porter dans sa chambre, tira sur elle les rideaux du lit, puis il remplit ses poches de bijoux et d'écrins, renvoya ses gens, et partit le soir même, en prenant la route de Gênes...

« Au palais Serra! » criait-il dans la voiture, en ronflant sur ses coussins...

Ce fut par une admirable soirée de printemps que le chevalier Richettini entra dans Gênes. A cette heure,

vraiment, les trois dômes de Carignan resplendissaient à la lune du côté de la vieille ville; la tour du palais et celle de Saint-Laurent, élégantes et blondes sous les reflets de l'astre, contrastaient avec la flottille noire du Môle-Neuf et les fortifications grisâtres des collines. La *strada Nuova*, grâce aux longs jardins qui la bordent, embaumait cette nuit douce du parfum de ses orangers; ce fut dans cette rue que le chevalier descendit. Oui, dans cette rue, et dans ce palais Serra qui semblait un grand tombeau, car personne ne lui répondit d'abord. Ce fut un vieux majordome, à demi sourd, qui en tira les verrous au chevalier.

« Que demandez-vous?

— Mon palais, car c'est le mien, » répondit Richettini.

Le vieillard pensa que c'était quelque seigneur en train de battre les rues, peut-être même les passants.

« Ce palais, seigneur, est celui de la comtesse de Briars... Il appartenait jadis au vieux sénateur Richettini, dont elle a hérité, il y a douze ans. Voilà pour l'instant tout ce que je puis vous dire; et maintenant, continua-t-il en fermant la porte au nez même du chevalier, je vous engage à dormir chez vous...

— Insolent! »

Mais comme il lui sembla nouveau de demeurer la nuit close à la porte même de ce palais devenu le sien, le chevalier en prit bientôt son parti. A quelques pas de là, une jalousie entrebâillée semblait échancrée par une gerbe de lumière. Richettini, s'approchant avec soin, entendit un bruit de dés. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il montât.

C'était un *casino* d'assez mauvaise apparence. Il y avait là des gens de toute sorte, des coupe-jarrets, des banquiers juifs, et de pauvres seigneurs au frac taché; l'Italien Richettini ne se trouvait pas de trop au milieu de ces gens-là. On parlait, on s'injuriait, on jouait, et l'on tenait vraiment dans cette chambre des paris fort animés. Le croupier du pharaon ne leva pas même les yeux quand le chevalier entra en faisant craquer le parquet sous ses bottes poudreuses. Il était vêtu en postillon plutôt qu'en seigneur. Parcourant d'un coup d'œil la table de jeu et les figures qui la composaient, il se trouva soudain au niveau de cette société. Il joua bientôt avec une élégance qui charma ce monde de joueurs; il joua et perdit cinquante louis fort galamment. On se demandait dans tous les recoins du casino quel pouvait être cet homme. La cantatrice ne fut pas un quart d'heure sans entamer conversation avec lui.

Richettini, chose étrange! se délassait par le jeu de la fatigue du voyage. Neuf heures sonnant, il songea pourtant qu'il était temps de regagner le palais Serra, et de s'y installer cette fois en maître prince. Son costume, je l'ai dit, était loin d'être splendide. Quelques joueurs en faisaient des gorges chaudes. Ce signor, disaient-ils entre eux, nous a tout l'air d'un fripon. Il parle génois comme nous, et n'est pas connu d'un seul *facchino* de Gênes. C'est peut-être un espion!

Ce mode de conversation en aparté déplut à Richettini. Comme il était homme à se *dessiner* pour un mot, il mit l'épée à la main dans la salle même, ce qui fit pousser un *fa* aigu de terreur à la cantatrice; mais Richettini n'en continua pas moins, et en déconfit jusqu'à trois d'une manière très-prompte. Les Génois se turent, le trouvant aussi fort à l'escrime qu'au pharaon.

« Décidément, c'est un gentilhomme, dit l'un d'eux, un brave Génois qui chasse de race; il manie l'épée mieux que Floretti, notre bravo! »

Richettini regardait alors la cantatrice qui avait poussé ce si beau *fa* quand le chevalier se mit en garde. Elle était belle, sinon jeune, majestueuse autant qu'une reine de tragédie. Richettini l'ayant priée de chanter un air de Cimarosa à ces messieurs, elle s'y prêta volontiers.

Richettini, prenant congé des joueurs, arriva bientôt à ce beau palais, bâti par l'architecte Alessi Galeazzi. Il s'en déclara, à l'aide de son contrat, le propriétaire. Si vous ne savez pas ce qu'est un palais de Gênes, quelle magnificence d'ornements et de dorures s'y trouve prodiguée, ce n'est pas moi qui me chargerai de vous le dépeindre. Contentez-vous de savoir que le salon de ce palais, l'un des plus beaux qui soient en Italie, avait reçu de M. le président Dupaty le nom de *Palais du Soleil*, dénomination fastueuse qui ne dut pas coûter beaucoup à M. Dupaty, dont toutes les phrases détachées ont l'air d'être dorées sur tranche. C'était surtout par l'élégance des proportions, la richesse des glaces, des flambeaux, des meubles, l'or des colonnes et des broderies que ce salon du palais de Serra se faisait distinguer entre tous les salons de Gênes. Je vous laisse à concevoir l'étonnement du vieux majordome, qui se vit sommé par Richettini d'obéir, et d'introduire humblement le chevalier. Richettini, fatigué, se jeta sans plus de façon avec ses bottes sur les coussins.

« Signor, dit le majordome, je vous ferai observer que ce sopha vaut à lui seul mille louis. »

Il disait vrai. C'était un fort beau sopha, incrusté d'arabesques en nacre, et qui possédait à son milieu un médaillon ovale, de moyenne grandeur, *Cupidon ailé*, par le Valentino. Richettini le congédia en le priant de lui faire grâce à l'avenir de ses remarques. La vie de l'Italien Richettini dans ce palais fut vraiment une grande impiété. Les sciences occultes avaient en ce temps une telle influence, qu'elles dominaient les consciences fortes ou faibles, et qu'à

force de s'entretenir avec les esprits, on finissait très-réellement par n'en avoir plus peur. Cela était si vrai, que le chevalier, qui, un siècle avant, eût écrit à Rome pour demander sincèrement une indulgence, écrivit à Cagliostro.

Il lui écrivit, et causa dans sa lettre *comme un ami s'épanche dans l'âme d'un ami*. Il lui peignait sous les couleurs les plus tristes la mort de sa tante, finissant par dire qu'il ignorait en tout point celui qui l'avait causée. Cagliostro répondit au chevalier qu'il lui conseillait de rester à Gênes, puisque dans sa lettre il lui écrivait que l'air y était excellent; que pour lui, Cagliostro, les affaires devenaient plus embrouillées, et que quelque jour il irait peut-être lui demander un asile. Le comte Cagliostro terminait en envoyant *à son ami* quelques secrets et remèdes, tous écrits de sa main, dans un petit livre doré.

Le chevalier, le soir dont je viens de parler, lisait quelques uns de ces aphorismes.

Rajeunir, c'est-à-dire prendre ou recouvrer une nouvelle forme. *Pour rajeunir*, il faut d'abord rendre visite *au maître*, ou correspondre avec lui par lettre; il se charge, moyennant 3,000 livres, de vous *renouveler* si bien, que l'on prendrait une mère pour la sœur de sa fille, un père pour son fils, etc., etc.

« Voilà qui doit causer une terrible confusion dans les familles, pensa le chevalier; et dire que ma tante passait son temps à ces sots contes! Je crois volontiers à la puissance de mon maître et ami Alessandro pour beaucoup de choses; mais *per Dio!* moi dont les cheveux tombent déjà, je ne crois pas à ma rénovation future. Antonio, continua-t-il nonchalamment, m'as-tu servi à souper? »

Antonio, premier valet de chambre du chevalier, répondit que l'on dressait en ce moment dans le grand salon du palais. C'était là une des idées singulières de Richettini, de souper souvent lui tout seul dans ce grand salon doré. Il faisait cacher des musiciens sous un rideau, et se plaisait à écouter leurs plus belles symphonies. La musique italienne, la plus forte passion de ce jeune homme après le jeu, lui semblait divine dans cet appartement si riche, si illuminé! Tout ce qu'il avait vu dans sa vie parisienne, sa vie d'opéras, de concerts, semblait alors se refléter dans les grandes glaces de ce magnifique salon; c'était une illusion, un miroir magique! Imaginez Leporello, la serviette sous le bras, attendant le bon plaisir de son maître, chantant à demi-voix ou très-haut, sérieux ou fou, suivant le bon plaisir de son seigneur : tel était l'orchestre que s'était créé Richettini. Ce soir-là, le chevalier, tout pensif, écoutait à peine la musique. C'était pour lui l'un de ces moments de vide et d'enchantement profond, moments de souvenirs et de remords peut-être où l'on invoque en secret la solitude. Il fit un signe : on se tut. Antonio souffla les bougies, et Richettini, rentrant dans sa chambre, monta d'un pas morne le premier degré de son estrade. Cette estrade conduisait à un lit en fuseaux dorés, riche meuble de la renaissance. Des figures étranges de dryades et de génies en couvraient les colonnettes. Le chevalier fut très-surpris cette fois, en tirant les rideaux, de trouver sur ce lit une jeune fille...

Pour elle, elle n'eut garde de se déranger. Sa petite tête posait sur l'oreiller comme si ce lit eût été le sien. Ses cheveux, du plus beau cendré, et sans poudre, étaient noués sur sa tête avec un ruban lilas, sa robe était blanche, ses petits brodequins verts. Ainsi couchée, elle ressemblait à cette princesse nonchalante de Perrault, éveillée après un sommeil de cent ans. A un second geste plus empressé du chevalier, elle se leva précipitamment, et ne put, en se levant, dissimuler toutefois une imperfection sensible : elle boitait légèrement. Sa taille n'était pas contrefaite malgré cela. Ses yeux étaient grands, fendus en amande.

« Eh bien! chevalier! » dit-elle avec une petite voix douce.

Le chevalier, hébété, la regardait.

« C'est moi, chevalier, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis votre femme. »

Richettini, se frottant les yeux, s'avisa de lui demander son nom.

« Julia de Briars, dit la demoiselle à robe blanche.

— Ma tante! s'écria Richettini. Vous avez pris, petite mystique, le nom de ma tante!

— Je ne prends point le nom d'une autre; je suis Julia, la tante du chevalier Richettini... Et votre femme, monsieur, » reprit-elle impérieusement.

Richettini recula.

« Est-ce un fantôme, une apparition? murmura-t-il bien bas, en la parcourant des pieds jusqu'à la tête. Dans tous les cas, elle ressemble trait pour trait au pastel qu'elle m'a donné dans le temps, ce fameux pastel où elle est peinte en Diane, à l'âge de sept ans, et que j'ai mis quinze à seize fois en gage. Vive Dieu! mais c'est une fort jolie femme que ma tante! Elle boite aussi bien que feu madame de Briars. »

Cette remarque confirma bientôt, et comme malgré lui, le chevalier dans cette lugubre persuasion. Il ne lui resta plus aucun doute lorsqu'elle lui dit :

« Savez-vous bien que cela est d'un effet merveilleux, Richettini! Et rien que quatre gorgées! quatre gorgées de cette céleste liqueur seulement, monsieur, j'ai été bien surprise à mon réveil! Vous n'étiez plus là, et je vous cherchais partout! Je cassais, pour vous appeler, toutes mes sonnettes! Mon oncle le com-

mandeur voulut alors me mettre au couvent. — Grand merci, répondis-je, grand merci, mon bien bon oncle. Je veux mon chevalier, mon charmant époux Richettini!

« Par exemple, reprit-elle, en considérant le chevalier, je vous trouve bien changé, mon ami. Il me semble que vos cheveux étaient moins courts et vos dents beaucoup plus blanches. Et puis, dites-moi comment il se fait que vous soyez ici à minuit? Il n'y a que les bourgeois et les tuteurs qui se couchent à cette heure-là! Minuit, chevalier, mais c'est l'heure des rêveries! Allons donc, monsieur, allons nous promener plutôt en barque sur le golfe, et jetez par la fenêtre ce vilain bonnet de nuit. »

Le bonnet du chevalier prit en effet le chemin de la fenêtre. Richettini, qui s'était fatigué beaucoup dans la journée, trouva ce tour de sa femme très-déplaisant. Sa femme avait beau être jolie, elle annonçait déjà un fort mauvais caractère. Elle se mit à chanter et à faire du train comme un enfant. Il ne pouvait concevoir d'où provenait cette étrange métamorphose.

« Ma tante rajeunie, et rajeunie par l'opium... murmurait-il entre ses dents. Voilà de quoi surprendre à coup sûr plus d'un sorcier, quand ce serait le seigneur Cagliostro lui-même! »

J'oubliais de vous dire qu'à l'arrivée du chevalier, Julia lui avait remis un coffret. Dans ce coffret, le chevalier trouva vingt-cinq lettres, lettres de femmes, d'amis, de créanciers, de sorciers, de tout ce qui composait alors la cour des d'Orléans; car le dix-huitième siècle est tout entier au Palais-Royal. Il y avait bien six mois que Richettini n'avait reçu des nouvelles de France. Au milieu de toutes les lettres, le chevalier choisit machinalement celle-ci. Elle était cachetée avec un sceau cabalistique, et Richettini ne tarda pas à reconnaître l'écriture d'Alcandre, l'élève du sublime Cagliostro. Voilà quel en était le contenu :

« Erreur, mon cher chevalier, erreur odieuse! Arrêtez, s'il en est encore temps, l'effet de cette maudite étourderie! Au lieu d'opium, je vous ai donné par distraction la *fiole qui rajeunit*. A l'heure qu'il est, votre tante a peut-être sept ou huit ans. Le seigneur Cagliostro me charge de vous dire, sous le secret, qu'il prend une part bien sensible à votre infortune. Il ne peut y remédier. Il pense que, lorsqu'une pareille métamorphose réussit (et nous savons cela par le grand Hermès), tout ce qu'une personne a fait pendant sa vie première, elle le recommence exactement à cette seconde résurrection. D'après cela, vous n'auriez guère de chances d'être heureux avec madame de Briars. Je vous supplie de me pardonner, ô mon cher Richettini!

« Votre désolé ALCANDRE. »

Cette lettre foudroya le chevalier. Il entrevit clairement que le *raro antecedentem scelestum* d'Horace allait commencer, et que le ciel se vengeait. Il fit de son mieux pour que Julia n'en vît rien, et se garda bien de lui dire qu'il avait voulu l'envoyer dans l'autre monde. La prédiction de l'élève s'accomplissait cependant.

Le chevalier s'aperçut bientôt que Julia était la femme la plus maussade de la terre, pleine de coquetterie et de caprices; exigeante, malicieuse, et gâtée comme une perruche. Ainsi que l'élève le lui annonçait, la vie ancienne de sa tante ne tarda pas à le poursuivre dans la vie nouvelle de sa femme.

Le palais de la comtesse regorgea sur l'heure de poëtes et de mousquetaires à l'eau rose, brodant à l'aiguille, écrivant et parlant toutes les langues, et tournant en ridicule tous les maris. Le chevalier, dont les goûts commençaient à être sages, dit vainement à Julia qu'il craignait les oisifs, ceux qui ont tout lu et qui veulent tout savoir; qu'il préférait causer en tête-à-tête avec elle au lieu de s'étudier à parler sans rien dire, à définir sans clarté et à raisonner sans conclure. Elle lui objecta qu'un philosophe ayant osé dire : *La vertu est un défaut d'occasion*, elle voulait, à force d'occasions, faire rougir le proverbe. Elle s'y prit de manière à éblouir d'abord Richettini : son salon fut le rendez-vous des gens aimables; on y fit de bonne musique pour de la musique française; M. de Boufflers, et un petit officier à parements rouge et argent, nommé Dorat, s'en venaient lui dire des vers; mais Richettini s'endormait parfois avant la fin.

Sa femme le conduisait dans les spectacles, et lui faisait danser le menuet à l'exterminer. Quand elle avait vingt-cinq ans, le chevalier approchait déjà de la cinquantaine; des rhumatismes l'obligeaient de recourir à Tronchin. La comtesse, par son caractère acariâtre et ses goûts, le faisait mourir à petit feu. Il eut trois duels pour sa femme, duels où toujours il fut blessé, ce qui l'affligea dans le plus profond de son amour-propre. Bien plus, il lui arriva de jouer et de n'avoir plus un sou vaillant; sa femme mangeait le tout en dentelles et en folles dépenses. Il arriva alors au chevalier de regretter vingt fois par heure son état de neveu, et d'appeler à son aide Cagliostro pour se concerter avec lui ou son élève. Mais Cagliostro n'était plus, Alcandre avait été pendu, et il n'y avait plus de sorciers en titre à Paris. Law lui-même venait de mourir bien misérable à Venise.

Ce siècle finissait par s'éteindre, dévoré par cette hydre appelée *Philosophie*. Le chevalier ne balança pas, et, rassemblant quelques nippes, il dit adieu un beau soir à son riche palais de Sceaux. A dater de ce moment, il se replia dans sa vie de jeune, mais une querelle s'étant élevée au Casino entre Richettini et

quelques parieurs, l'un d'eux en profita pour l'attendre à la sortie. Il se cacha sous la porte d'entrée et le dagua de trois grands coups de stylet, d'après la vieille méthode italienne. Richettini tomba mort en criant : *Demonio!*

Quant à la comtesse, de même qu'elle avait eu les travers d'une vie de dissipation et de plaisirs, elle en pratiqua plus tard les sévères expiations. Le couvent, cette grande ressource morale du dix-huitième siècle, la reçut. Sur la fin de sa vie, elle reconquit et conserva le privilége, commun à toutes les grandes dames d'alors, d'une société charmante, remplie d'indulgence parce qu'elle avait connu le monde, d'instruction et d'esprit parce qu'elle l'avait bien vu.

Le tombeau de la comtesse de Briars est à l'église d'ell'Orto.

ROGER DE BEAUVOIR.

LES FRICOTEURS.

Au diable la gloire! Il n'y a plus rien à *gratter* en Allemagne. En France! en France!

Depuis le passage de l'Elster, c'était le cri de ces bandes de fuyards qui précédaient l'armée, pillant tout sur leur passage. Ils avaient jeté leurs fusils, et se précipitaient vers le Rhin, armés de poêles à frire, de broches, et la marmite sur le dos. On les appelait les *fricoteurs*. Il y avait là une douzaine de mille hommes, quelques-uns blessés ou malades, conscrits pour la plupart.

Dans cette avalanche de fantassins et de cavaliers de tous les régiments, à peine pouvait-on distinguer les différents uniformes. Également couverts de boue, le visage amaigri par les fatigues et noirci à la fumée des bivouacs, ils couraient sur la grande route confusément et par soubresauts, comme des moutons harcelés par des chiens.

Parfois une terreur panique s'emparait de cet immense troupeau qui, s'éparpillant à droite et à gauche, franchissant haies et fossés, inondait au loin la plaine et refluait jusque dans nos rangs. Le danger passé ou la frayeur dissipée, les fuyards isolés se reformaient en pelotons en s'écriant :

« En France! en France!... »

Et on les revoyait, ralliés en masse, cheminer tout craintifs et haletants, jusqu'à ce que l'ombre d'un cosaque vînt les disperser de nouveau. Ces hommes avaient vaincu à Lutzen et à Bautzen; ils s'étaient couverts de gloire sous les remparts de Dresde; mais alors ils allaient en avant! La retraite les avait démoralisés, comme disait Napoléon, il était impossible de les arrêter. On tirait sur eux comme sur l'ennemi, et ils marchaient toujours.

Je me rappelle à cette occasion qu'un beau matin le maréchal Oudinot, voulant faire un exemple, ordonna de prendre au hasard une demi-douzaine de ces fuyards : leur procès ne fut pas long.

« Comment t'appelles-tu?

— Fricoteur.

— Insolent! où est ton régiment?

— Je n'en sais rien.

— A genoux. »

Et on le fusillait.

Un jour que quelques centaines de ces fricoteurs, plus curieux que leurs camarades, assistaient à une semblable exécution, au moment fatal, un condamné se relève, bat un entrechat en imitant le cri de Polichinelle, s'échappe, et se perd dans la foule. On saisit un des spectateurs qu'on fusilla à sa place, et la représentation terminée, les fricoteurs la sifflèrent et se remirent en marche.

Ils n'étaient cependant pas toujours d'aussi bonne composition; le chef d'escadron Grouillard l'éprouva. Au sortir d'un petit village, près d'Hunefeld, accompagné de quelques officiers, il tenta de barrer le passage à une de ces bandes, et, mettant le sabre à la main :

« Canaille, leur dit-il, la gloire et l'honneur... » Il n'eut pas le temps d'achever.

« Il n'y a plus de gloire ni d'honneur! crièrent-ils, charivari pour les officiers! » et riant et jurant, ils jetèrent le commandant Grouillard à bas de son cheval, et lui passèrent sur le corps.

Au reste ils ne se traitaient pas mieux entre eux. Qu'épuisé de fatigue et de faim, un de leurs compagnons tombât sur la route, aussitôt, de ses deux voisins, l'un lui sautait sur le ventre, tandis que l'autre lui arrachait bottes et habits. Le moribond se traînait encore quelques pas dans la boue pour n'être pas écrasé, et allait expirer sur le bord d'un fossé.

Grouillard ne devait pas périr là. Les débris de notre régiment qu'il commandait le retrouvèrent, et, ses contusions pansées, on le hissa à cheval. Dès

ce moment, cette mélancolie, qui ne le prenait que par accès, ne le quitta plus, même quand il voulait rire.

Il examinait avec une attention inquiète les cadavres jaunes et osseux qui jonchaient les deux côtés de la route, comme un abattis d'arbres, et sur lesquels voltigeaient en croassant des nuées de corbeaux.

« Je ne le vois pourtant pas parmi les squelettes, me dit-il un jour.

— Qui donc, mon commandant? lui répondis-je.

— Eh, parbleu! Trouillet, notre infernal curé. »

Ce Trouillet était un pauvre diable de séminariste normand, transformé en lancier par décision du ministre de la police. Dans son séminaire, il avait fait je ne sais quelle sottise en l'honneur du pape, une ode latine, je crois. Cela avait scandalisé fort M. de Rovigo, qui quoique prince romain, était alors gallican enragé; et le poëte tonsuré fut envoyé, par pénitence, simple soldat dans notre régiment. Rude expiation, j'en réponds!

En butte à tous les mauvais tours de ses camarades, honni, bafoué par le dernier conscrit, il avait encore trouvé un implacable persécuteur dans le commandant Grouillard. Ce vieux pandoure de la république, officier supérieur depuis la bataille de Jemmapes, avait vu tous ses camarades passer généraux ou rois; lui seul restait toujours chef d'escadron comme devant. On lui jetait des rubans au lieu de grades. Officier de la Légion d'honneur, chevalier de la Couronne-de-Fer et de l'ordre de la Réunion, il n'avait conservé de son ancien républicanisme que des boucles d'oreilles à la Dumouriez et l'horreur des prêtres. Dieu sait combien il donna de coups de plat de sabre au clergé sur les épaules de ce bon Trouillet :

« O vilains prêtres! s'écriait le commandant Grouillard, on ne vous pend donc plus! mais je ne vous ai pas pardonné, moi. »

Injures, mauvais traitements, Trouillet souffrait tout avec une résignation évangélique. Il faisait toujours ponctuellement son service, et souvent celui des autres. A Leipsick, personne ne s'était conduit plus bravement, et depuis nous ne l'avions pas revu.

« Oh! nous le reverrons, répétait Grouillard en trottant sur son cheval russe, nous le reverrons; le corbeau me poursuit.

— Les morts ne reviennent pas, commandant, et il est mort sans doute.

— Je ne m'y fie pas; il reviendra me porter malheur... Mais, tenez, n'est-ce pas lui? »

Et il me montra un corps maigre et nu, tout lardé de coups de lance. Au bruit de nos chevaux, le cadavre sembla ressusciter, et se traînant sur les mains, il nous suivit en criant :

« Ah! camarades, pour l'amour de Dieu, un morceau de pain. »

Un de nos soldats en eut pitié, et lui tira un coup de carabine.

Le 29 octobre 1813, nous étions réunis autour d'un bon feu auprès du bivouac de Schluethern : le commandant Grouillard semblait réfléchir profondément. Selon son habitude, il avait quitté son habit pour mieux se chauffer, et, sur sa poitrine tatouée, on voyait un véritable musée de régiment : un soldat présentant une rose à sa maîtresse, des trophées d'armes, un bonnet de la liberté, et au-dessous un aigle. A une chaîne d'or pendait un large médaillon que Grouillard regardait amoureusement. C'était le portrait d'une femme aux robustes appas rehaussés jusqu'au menton par une écharpe tricolore.

« Ah! Julie, Julie! disait-il avec un soupir étouffé, voilà une vraie campagne d'émigrés. Nous avons perdu plus de la moitié de notre régiment, le colonel, notre aigle, le diable et son train, et nous battons en retraite. Aussi, pourquoi met-on des curés dans l'armée?... Tenez, messieurs, que dites-vous de cette femme-là?... J'ai été sur le point d'en faire mon épouse légitime. Elle m'avait suivi en Italie, dans la première guerre contre les préjugés. Malheureusement à Saint-Domingue, elle tomba dans une embuscade.

— Ah! mon commandant, dis-je en souriant, lorsqu'une aussi jolie femme tombe dans une embuscade...

— Oui, mon cher ami, continua-t-il en me montrant de plus près son médaillon, vous voyez ces traits enchanteurs, ces charmes divins... Eh bien! les nègres ont mangé tout cela, et je n'en ai pas eu plus d'avancement, parce que je ne suis pas un flatteur, moi... Mais, qui tiraille donc encore par là?...

— Ce n'est rien, commandant : ce sont les fricoteurs qui se replient sur nous ce soir, et qu'on chasse à coups de fusil. Les cosaques nous les renvoient ou bien les Bavarois; car on dit que ces traîtres-là veulent nous barrer le chemin.

— Les Bavarois nous barrer le chemin! s'écria le vieux commandant en faisant un geste énergique; les Bavarois! Ah! pour le coup ce serait trop fort! »

Et le rouge était monté à la figure du vieux soldat.

« Au reste, reprit-il en soupirant, depuis que nous avons ce maudit prêtre, je m'attends à tout. Vous riez! écoutez-moi : Il y a bien longtemps, quand l'empereur n'était encore qu'officier tout juste, que j'étais déjà capitaine, moi, j'entrais avec ma compagnie à Bâle en Suisse. Dans la rue, je vois un curé, et machinalement je lui plonge mon sabre dans le ventre. Il ne me faisait point de mal, il ne me disait

rien, peut-être ai-je eu tort : dans ce temps-là l'enthousiasme... vous comprenez. Finalement je l'ai tué; mais le scélérat en mourant, me lança un regard qui semblait dire :

« Je me vengerai plus tard. »

Effectivement, je l'ai revu partout, ce prêtre-là, et toujours pour m'annoncer des désagréments : à la révolte du 2 mai, à Madrid; à Kowno, le soir du grand orage; j'ai prévu dès lors que la campagne de Russie finirait mal, je voulais le dire à l'empereur. Enfin, à Dresde, vous nous amenez un détachement de conscrits, et le premier que j'aperçois, c'est mon homme, c'est Trouillet. »

Je regardais Grouillard avec effroi; je crus qu'il était devenu fou.

« Comment, mon commandant, vous croyez?...

— Je ne crois ni à Dieu ni au diable,; ainsi je ne suis pas abruti par mes croyances; mais je vous le prédis, si vous ambitionnez ma place, elle sera bientôt vacante. Je ne reverrai pas la France. Ce maudit prêtre s'y oppose.

— Mais puisqu'on l'a tué...

— C'est lui, vous dis-je, ou c'est son fils.»

Tout à coup il laisse tomber sa pipe et reste pétrifié.

« Qu'avez-vous donc, mon commandant?

— Regardez, le voilà. »

En effet, à la lueur du feu à moitié éteint par la pluie, j'aperçois Trouillet qui s'approchait timidement, la tête couverte d'un mouchoir ensanglanté. Depuis dix jours, tantôt seul, tantôt égaré par les fricoteurs, le pauvre garçon nous cherchait. Il rapportait l'aigle du régiment, qu'il présenta à Grouillard modestement et sans mot dire. Le commandant, tout pâle encore, voulut faire bonne contenance, et quoiqu'il n'eût guère envie de rire :

« Tu nous ramènes donc la pluie, monsieur le curé? lui dit-il. Tu devrais bien du moins changer cette eau-là en vin, comme aux noces de Cana. »

Quoique l'instruction religieuse du chevalier Grouillard eût été singulièrement négligée, il connaissait ce miracle tant célébré dans les chansons bachiques de l'empire, et le seul, à vrai dire, qui pût faire quelque impression sur lui. Tout fier de son bon mot, il ajouta en se tournant de mon côté :

« Vous voyez bien que je ne suis pas superstitieux. »

Il avait l'aigle cependant, il la pressa sur son cœur, l'embrassa; puis, sans regarder celui qui l'avait sauvée, il reprit :

« C'est bon, vilain prêtre; va rejoindre la compagnie. »

Voilà le seul compliment que reçut le pauvre Trouillet. Il se retira, non pas sans entendre encore quelques brocards de ses camarades, et sans leur offrir un paquet de tabac qu'il avait acheté aux fuyards. Le lendemain il marchait avec nous sur Hanau.

Le général de Wrède avait rangé ses troupes sur la Kintzig, en avant de la ville, la droite appuyée au pont de Lamboi, son centre entre ce pont et la grande route de Gelnhausen, sur laquelle il avait établi une batterie de soixante pièces de canon. Il n'en fallait pas tant pour écraser nos soldats harassés et découragés. Heureusement notre avant-garde se trompe de chemin, se jette à gauche de la route de Hanau, et le gros de l'armée suit le mouvement, si bien que nous voilà à la hauteur du flanc de l'ennemi, sans que Français ni Bavarois s'en doutent le moins du monde. Quand nos éclaireurs débouchent de la forêt de Lamboi, quel est leur étonnement de rencontrer les Bavarois à brûle-pourpoint, et quel est l'étonnement des Bavarois qui nous attendaient d'un autre côté! Imaginez le désordre. C'étaient des cris, un brouhaha à mourir de peur ou de rire. Nous nous croyons surpris, de Wrède se croyait tourné, de part et d'autre on se voyait perdu. Certes Napoléon avait commis une grande faute; elle sauva l'armée. Notre artillerie à deux heures du champ de bataille, nos divisions dispersées, l'empereur presque seul à portée de pistolet de l'ennemi! Eh bien! le général de Wrède ne vit là qu'une savante manœuvre. Son plan de bataille ne valait plus rien. Forcé de changer toutes ses positions, il se déconcerte, perd la tête, tandis que l'empereur crie à ses troupes :

« Soldats, voici les traîtres devant vous, la France est derrière eux! »

J'ai vu d'étranges choses ce jour-là : les grenadiers à cheval de la vieille garde ramenés l'épée dans les reins par les chevau-légers bavarois, et les vainqueurs, battus à leur tour, culbutés par nos gardes d'honneur, risée de l'armée, soldats novices, montés sur des haridelles rogneuses et pelées.

Enfin l'ennemi repassa la Kintzig en toute hâte et en pleine déroute.

Depuis trois heures on avait placé Grouillard et les débris de son régiment derrière une batterie pour la soutenir. Vers la fin de la journée les boulets, qui auparavant passaient par-dessus nos têtes, vinrent tomber devant nous et labourer nos pelotons; et Trouillet de faire des signes de croix comme à son ordinaire, et le commandant de murmurer toujours :

« Maudit prêtre! c'est lui qui nous attire tous ces boulets! »

Il en pleuvait sur notre petite troupe, qui, immobile, le sabre dans le fourreau, les reçut longtemps avec un courage stupide. A la fin cependant le désordre se mettait dans nos rangs trop éclaircis. Alors Grouillard rappelait la gaieté pour ranimer ses soldats :

« Tiens, monsieur le curé, dit-il à Trouillet d'un

ton goguenard, pare cet obus qui nous arrive en ricochant. Vite un signe de croix. »

Hélas! le pauvre Trouillet n'en eut pas le temps. L'obus, plus rapide que la parole, l'avait déjà frappé. Son cheval effrayé bondissait; mais le séminariste se tenait ferme encore, et à chaque mouvement, son bras fracassé flottait comme la flamme de sa lance. Sans proférer une plainte, il se dirigea vers une ambulance où Grouillard, moi et bien d'autres le rejoignîmes bientôt. Là, un garçon apothicaire, qui avait endossé l'uniforme de chirurgien pour échapper à la conscription, se démenait au milieu d'un *raout* de blessés, criant:

« Mais je ne puis pas couper les jambes à tout le monde à la fois! »

Je crois en effet qu'il ne savait comment s'y prendre. Près de lui, Trouillet, assis sur un débris de caisson, attendait patiemment son tour, lorsqu'il aperçut le commandant que deux lanciers rapportaient à moitié mort. Il se leva aussitôt pour lui céder sa place,— c'était pousser loin la politesse,— et alla s'asseoir au bord d'un ravin sur la lisière du bois

Après avoir examiné longtemps la blessure de Grouillard:

« Vous avez une cuisse emportée, lui dit le chirurgien improvisé.

— Belle nouvelle, fameux docteur!... Allons, dépêche-toi de me panser; car voilà les boulets qui suivent notre satané prêtre: ils m'emporteraient l'autre cuisse. »

A l'instant même l'air siffla à mes oreilles, et j'entendis auprès de nous un bruit semblable à celui d'une boule roulant sur des feuilles sèches.

La tête de Trouillet était à nos pieds.

« Le voyez-vous! cria Grouillard; encore lui! toujours! Otez-le... il veut donc ma mort, cet enragé-là? »

Il fit un effort pour se lever, et retomba dans mes bras.

« Je ne vous fais pourtant pas de mal, lui dit l'opérateur, qui suait à grosses gouttes. »

Il pansait un cadavre.

En sa qualité d'officier supérieur, on lui creusa une fosse près de là, au pied d'un grand chêne mutilé par le boulet; et, comme il y avait encore de la place, on jeta Trouillet par-dessus. J'entendais les lanciers qui l'enterraient dire entre eux:

« Ce scélérat de commandant, il nous a assez fait enrager pendant sa vie! Jetons-lui le curé sur l'estomac: à force de demeurer ensemble, ils deviendront peut-être bons amis. »

Quinze ans après, voyageant en Allemagne, j'allai visiter leur tombeau. Je reconnus le vieux chêne qui lui servait d'abri. Il n'était pas mort de ses blessures lui, et sur son tronc noir on distinguait encore une aigle grossièrement sculptée avec la pointe d'un sabre. A cette vue, je ne pus me défendre d'une vive émotion. Malgré moi me revinrent à l'esprit tous les désastres qui avaient précédé et qui suivirent l'affaire de Hanau: la France deux fois foulée aux pieds des Cosaques, et, bien loin au delà des mers, vingt ans de gloire expiés par un long supplice, et une autre fosse sans larmes ni honneurs. Et je me dis:

« Le pistolet d'un Bavarois aurait pu tuer ici Napoléon: au moins nous l'aurions enterré, et une aigle marquerait aussi sa tombe. »

Après avoir parcouru le champ de bataille, je voulus dire un dernier adieu à Grouillard et à Trouillet. Autour du chêne jouaient de jeunes paysans, livrés à la plus bruyante gaieté. Ils faisaient s'embrasser et se battre, comme des marionnettes, deux têtes de mort, fichées sur des bâtons: l'une semblait rire et l'autre grincer des dents. Ces enfants m'avaient vu longtemps assis là, et, soupçonnant quelque cachette, ils avaient creusé la terre. Le plus âgé s'avança et me dit en allemand:

« Monsieur l'étranger, voilà les têtes de deux braves soldats de Napoléon, voulez-vous les acheter? »

Je leur donnai quelque argent pour qu'ils remissent les deux têtes dans le même trou, et ils me promirent bien de respecter à l'avenir les restes de mes deux compagnons d'armes; mais, grâce à une nouvelle industrie, ils ont été déterrés de nouveau. Je lus il n'y a pas longtemps dans un journal anglais:

« Une cargaison d'ossements humains vient d'arriver en Écosse; ils ont été recueillis dans les plaines d'Hanau et de Leipsick, et appartiennent aux braves qui ont été tués dans les sanglantes batailles de 1814. On doit faire de ces ossements du noir d'ivoire. »

Pauvre Grouillard! il avait combattu dans les Antilles et à Moscou, sous les murs de Vienne et de Madrid. Et pourquoi? Qu'a-t-il gagné par vingt batailles? pas même trois pieds de terre dans un coin de l'Allemagne! Pauvre commandant! vainqueur de la Bastille, soldat de Marengo et d'Austerlitz, de la Moskowa et de Bautzen, tes os brûlés et broyés cirent peut-être aujourd'hui les bottes des dandys de Glascow et d'Édimbourg!...

Que ne suivais-tu les fricoteurs!

UN MUSICIEN IL Y A CENT ANS.

Dans les premiers mois de l'année 1755, au deuxième étage d'une haute et noire maison de la rue du Chantre-Saint-Honoré, habitait un ménage qui pouvait passer pour le modèle de ceux du quartier. Le mari était un grand homme sec et flegmatique d'environ cinquante ans, ne parlant jamais à personne de la maison, et dont la conduite avait toujours paru si exemplaire, que les plus mauvaises langues n'avaient pu jusque-là y trouver à redire. Quoique musicien de profession, il était d'une extrême sobriété, sortait le matin pour aller donner ses leçons, rentrait exactement à l'heure de ses repas, car il soupait rarement en ville; et une fois rentré, on n'entendait jamais aucun bruit chez lui; il se retirait dans un cabinet, où il écrivait fort assidûment, et bien rarement son clavecin ou son violon troublait le silence habituel de la maison. Les dévots même n'auraient en rien pu attaquer sa morale religieuse, car, en sa qualité d'organiste de l'église Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, il était très-assidu à toutes les fêtes, et sa femme l'accompagnait toujours à l'église. Cette dernière, de vingt ans plus jeune que son mari, était d'une figure agréable, et son caractère paraissait extrêmement doux; toujours occupée de quelque ouvrage d'aiguille quand elle était à la maison, elle ne sortait guère dans la semaine que pour aller faire ses provisions de ménage, ne se mêlant jamais des commérages de la maison, parlant peu aux personnes qu'elle rencontrait dans ses allées et venues, mais répondant toujours fort honnêtement à ceux qui l'interrogeaient, et accompagnant ses paroles d'un petit mouvement de tête et d'un sourire si doux, que ceux qui la quittaient étaient aussi satisfaits de ses laconiques réponses, que si elle leur eût tenu les plus beaux discours du monde. Aussi, malgré la sauvagerie du mari et le préjugé peu favorable attaché alors à la profession de musicien, le couple était-il en grande vénération dans le quartier, et le marchand cirier qui occupait la boutique située près de l'allée sombre qui donnait entrée à la maison ne manquait-il jamais de retirer son bonnet fourré lorsque le grand homme sec et la petite femme rondelette passaient devant sa porte; le salut était scrupuleusement rendu, mais pas un mot n'était échangé pour cela, et le marchand cirier ne pouvait jamais s'empêcher de dire :

« Ce sont de bien honnêtes gens, mais il est tout de même un peu fier, ce grand secot. »

Une seule personne des habitants de la maison avait ses entrées libres chez nos deux époux. C'était une vieille demoiselle de soixante ans, vivant aussi fort retirée. Mais comme elle avait environ trois mille livres de rente, et que cette petite fortune (c'en était une il y a cent ans) lui donnait dans son esprit une grande supériorité sur les autres locataires, elle s'était hasardée à faire une démarche auprès du couple qui demeurait au-dessus d'elle.

Voici en quelle circonstance. Le vieille demoiselle, qui se nommait mademoiselle de Lombard, avait dans son salon une épinette dont elle touchait passablement, et sur laquelle elle s'occupait souvent à répéter les symphonies de Lulli et tous les airs de son jeune temps. A son retour d'un petit voyage à sa campagne, elle se sentit en goût de musique et fut fort désagréablement surprise en trouvant son épinette tellement fausse et démontée, qu'il était impossible de s'en servir. La patience n'était pas la vertu de notre vieille musicienne, elle voulut qu'on lui accordât tout de suite son instrument, et ayant entendu dire qu'il y avait un musicien dans la maison, elle envoya sa servante lui chercher ce monsieur pour remettre son épinette en état. La servante vint

bientôt lui dire que la seule réponse qu'on lui eût faite était que le voisin n'était pas accordeur et qu'elle eût à chercher ailleurs.

« Ma mie, dit mademoiselle de Lombard, vous êtes une sotte et vous ne savez pas vous y prendre. Il fallait promettre une pièce de trente-six sous comme c'est l'usage, et cet homme serait venu à l'instant.

— Mais, répondit la servante toute confuse, c'est que ce n'est pas un homme, c'est un monsieur.

— Oh! alors, si c'est un monsieur, ajouta mademoiselle de Lombard, il faut donc que j'y monte moi-même. » Et en effet, elle se mit à trottiner à travers l'escalier, et bientôt elle sonna à la porte du second étage. « Madame dit-elle à la petite femme qui vint lui ouvrir, est-ce qu'il ne demeure pas un musicien céans?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, c'est mon mari.

— Eh bien! madame, voici une pièce de trente-six sous pour qu'il vienne accorder mon épinette.

— Mademoiselle, mon mari n'est pas accordeur, d'abord; ensuite il travaille, et je ne saurais le déranger en ce moment.

— Qu'importe qu'il soit accordeur ou non, du moment qu'il est musicien, il est bien capable de remonter un instrument et je désire qu'il vienne le plus prochainement possible.

— Mademoiselle, je vous répète qu'il m'est tout à fait impossible de le déranger ... »

La petite femme n'eut pas le temps d'achever sa phrase, car, avec une vivacité dont on ne l'eût certes pas soupçonnée, la vieille demoiselle s'élança vers une porte, qu'elle ouvrit précipitamment, et se trouva dans le cabinet du musicien. Le grand homme maigre était assis, enfoncé dans un large fauteuil, devant une table couverte de musique et de papiers chargés de chiffres. Son travail l'absorbait tellement, qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée de mademoiselle de Lombard.

« Monsieur, lui dit-elle en entrant, voilà trente-six sous pour venir accorder mon épinette. »

Pas de réponse.

« Mademoiselle, dit la jeune femme, vous voyez qu'il ne vous entend pas. Si par malheur vous attirez son attention, il vous recevra fort mal. »

La vieille demoiselle, sans tenir compte de l'avis, se mit alors à crier à tue-tête :

« Monsieur, voilà trente-six sous... »

Cette fois le grand homme maigre releva la tête; il regarda fixément la vieille demoiselle qui, enchantée de son succès, continua alors d'une voix beaucoup plus douce :

« Pour venir accorder mon épinette. »

Mais l'homme paraissait ne l'avoir pas comprise:

« Qu'est-ce donc, Louise, dit-il à sa femme, pourquoi me laissez-vous ainsi déranger?

— Mon ami, répondit la jeune femme presque en balbutiant, ce n'est pas ma faute; c'est mademoiselle qui veut absolument que vous lui accordiez son épinette.

— Mademoiselle vous êtes folle; voici la seule réponse que je puisse vous faire. »

A ces mots, la vieille demoiselle ne se contint plus.

« Monsieur, dit-elle, savez-vous bien que vous parlez à mademoiselle de Lombard?

— Et vous, mademoiselle, connaissez-vous bien Philippe Rameau, pour venir lui offrir trente-six sous pour remonter votre épinette? »

Malheureusement la vieille demoiselle n'était guère au fait de la musique moderne; elle ne connaissait ni la Démonstration des Principes de l'harmonie, ni les quatre pièces de clavecin, les seuls ouvrages que Rameau eût encore publiés; aussi cette réponse fit-elle peu d'effet; elle craignit cependant de s'être trompée, et que l'homme à qui elle s'adressait ne fût pas un musicien; sa contenance parut si embarrassée au grand homme, que pour la rassurer il ajouta :

« Je ne suis pas accordeur, il est vrai, et je n'ai d'ailleurs pas le temps de m'occuper de votre instrument; mais, si vous le voulez, passez dans la pièce à côté, et vous pourrez vous exercer sur mon clavecin, tant que bon vous semblera. »

Cela dit, il se remit dans les calculs, et ne s'aperçut nullement des révérences sans nombre que mademoiselle de Lombard adressait à son fauteuil. La vieille demoiselle, pour n'avoir pas de démenti, essaya un peu le clavecin, puis elle redescendit chez elle. Mais le lendemain elle fit demander à ses nouvelles connaissances à quelle heure on pourrait la recevoir. Rameau, qui ne travaillait pas à ce moment, alla lui-même la chercher; ils causèrent longtemps musique. Mademoiselle de Lombard avait reçu des leçons du célèbre Couperin, et était bonne musicienne. Elle se mit au courant de la musique moderne, apprécia, autant que le peuvent faire les vieilles gens, celle de son voisin, et l'intimité s'établit bientôt.

Madame Rameau fut celle à qui cette société fut la plus agréable. Son mari détestait les nouvelles connaissances et était fort peu communicatif. La pauvre femme s'ennuyait beaucoup, mais elle n'aurait jamais osé le dire : elle savait que le bonheur de son mari était de la croire heureuse; en lui laissant voir qu'elle ne l'était pas, elle savait le chagrin qu'elle lui aurait causé et elle n'aurait jamais osé lui proposer de changer de genre de vie; car, quoique foncièrement bon, il était excessivement opiniâtre, et il avait souvent des accès de mélancolie qu'elle aurait craint de rendre plus fréquents. Une fois par semaine, il allait souper chez M. de la Poplinière, fermier général, qui s'était déclaré son protecteur, et un autre jour, il recevait un de ses amis à dîner. C'était le célèbre organiste Marchand, dont il avait reçu des leçons et dont il estimait grandement le ta-

lent. Rameau ne donnait ses leçons de clavecin qu'à contre-cœur ; il se sentait quelque chose en lui qui n'avait pas encore pris son essor, et il savait bien que les leçons ne le mèneraient à rien. Mais c'était avec plaisir qu'il allait toucher son orgue de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Sa publication des Principes d'harmonie lui avait donné la réputation de savant musicien, et il tenait à prouver qu'il était quelque chose de plus qu'un savant. Aussi recevait-il avec joie les compliments de ses confrères, qui venaient l'entendre à son orgue ; mais c'était ceux du public qu'il ambitionnait, et à l'église, le public ne manifeste pas ses sensations musicales ; il aurait voulu des applaudissements, et ceux qu'on lui prodiguait, quand il touchait du clavecin, ce qu'il faisait avec une grande supériorité, ne le flattaient que médiocrement, parce qu'il sentait qu'il était capable de faire plus. En un mot, il n'aspirait qu'à travailler pour le théâtre, et quoiqu'il n'eût jamais communiqué ce désir à qui que ce fût, c'était néanmoins le but de toutes ses pensées.

Cependant il avait près de cinquante ans, et sentait bien que s'il tardait davantage, sa carrière était perdue. Il tenta une fois d'écrire à Houdard de Lamotte pour lui demander un poëme ; mais les gens de lettres, même ceux qui font des tragédies lyriques, étant généralement peu versés dans la musique, le poëte confondit cette demande avec cent autres du même genre qu'il recevait journellement, et ne répondit pas. Rameau en ressentit un profond chagrin. Ses accès de mélancolie en devinrent plus fréquents : il s'enfermait des journées entières dans son cabinet. Il consultait les partitions de tous les opéras nouveaux, et après avoir lu avec attention ces différents ouvrages, il restait abîmé dans ses réflexions. Sa figure sévère et anguleuse s'animait alors du expression bizarre où le génie et la colère étaient confondus :

« Comment, disait-il, voilà les gens qu'on me préfère ! mais dans la moindre de mes pièces de clavecin il y a plus d'idées que dans tout ce fatras de musique. Depuis l'immortel Lulli il n'y a pas eu un seul grand musicien en France, à l'exception peut-être de Lalande, qui n'a guère travaillé que pour l'église. On ne joue déjà plus les opéras de Colasse. Que nous reste-t-il donc? M. de Blamont, Mouret, qu'ils ont surnommé le musicien des grâces ; au moins celui-là a-t-il quelques idées. Mais Destouches! mais Campra! »

Puis, saisi de fureur, il courait quelquefois à son clavecin, où il improvisait des heures entières. La fantaisie d'écrire ce qui lui passait par la tête lui prenait alors un instant, il y renonçait bien vite en se disant :

« A quoi bon faire cela? qui pourrait l'exécuter, qui pourrait le comprendre? Ils feraient comme il y a vingt ans à Avignon un peu avant mon voyage d'Italie : ils méprisèrent mes premiers essais, parce que c'était au-dessus de leur portée. Et cependant il y a d'habiles musiciens en Italie ; ceux-là ont compris ma musique... Non, il me faut un théâtre, un orchestre, un public, pour avoir le mot de cette énigme. Je crois qu'on peut faire autrement que Lulli, et faire bien encore. Oh! j'y viendrai... »

Puis il sortait pour prendre l'air, comme si l'atmosphère de sa chambre eût été trop étroite pour lui, et quand il rentrait le soir, il se couchait sans dire un seul mot à sa pauvre Louise, qui gémissait d'un chagrin qu'elle ne pouvait partager et dont elle ne pouvait deviner la cause.

Une circonstance inattendue décida entièrement Rameau à s'adonner au théâtre. Il y avait un concours pour la place d'organiste à l'église de Saint-Paul. Rameau fut vaincu par Daquin, célèbre organiste qui ne le valait cependant pas. Rameau ne put supporter cet affront de sang-froid, et il parut s'être opéré une révolution en lui. Il prit alors un genre de vie tout différent de celui qu'il avait mené jusque-là. Tout d'un coup, il abandonna ses leçons, se mit à aller à l'Opéra tous les jours de spectacle, rentrant fort avant dans la nuit, l'air continuellement préoccupé. Quand il s'enfermait dans son cabinet, ce n'était plus pour faire des calculs de chiffres comme autrefois. On l'entendait à travers la porte chanter, jouer du violon, danser, tantôt rire aux éclats, tantôt donner de grands coups contre les meubles, puis se dépiter, et on le voyait alors, lui si méthodique auparavant, sortir de chez lui, quelquefois sans épée, la perruque de travers et le chapeau sur le coin de l'oreille. Les voisins s'aperçurent bientôt de ce changement : les caquets et les commérages allèrent leur train, et la pauvre madame Rameau ne fut pas la dernière à gémir du dérangement de son mari. Il ne lui parlait presque plus, ne l'emmenait plus à l'église, et dînait et soupait presque tous les jours dehors.

Le jour de Pâques vint. A dix heures, Rameau était encore enfermé dans son cabinet (il s'était levé à cinq) ; madame Rameau venait d'entendre une messe basse à une chapelle de la rue Saint-Honoré ; quel ne fut pas son étonnement, en rentrant, de s'apercevoir que son mari n'était pas encore sorti pour aller à son orgue, elle se précipite dans son cabinet, et le trouve en robe de chambre, son bonnet de coton sur le haut de sa tête, en pantoufles, un bas sur les talons, et dansant sur l'air qu'il se jouait lui-même sur son violon.

« Mon, Philippe, lui dit-elle, à quoi songez-vous donc? la grand'messe est commencée, vous allez manquer vos *kyrie*, et la procession est sûrement rentrée au chœur... dépêchez-vous donc.

— Laissez-moi donc tranquille avec tes *kyrie*,

lui dit Rameau ; écoute-moi ce passe-pied et dis-moi un peu si on ne dansera pas bien sur cet air-là. »

Et il se remit à jouer et à danser. Madame Rameau crut son mari fou.

« Mais, mon ami, réfléchissez donc, vous perdrez votre place : il ne nous manquait plus que cela, à présent que vous avez abandonné toutes vos leçons.

— Ma place, eh! ma chère, voilà bientôt trois mois que je ne l'ai plus ; j'ai donné ma démission. Allons! laisse-moi tranquille, puisque tu ne veux pas écouter mon passe-pied. »

Madame Rameau fut anéantie, la place d'organiste était leur unique ressource. Elle se mit à pleurer.

« Mais, se dit-elle, quand nous aurons mangé ces 800 livres que nous avons de côté, que deviendrons-nous? Ah! je veux les serrer moi-même : cet argent est maintenant trop précieux. »

Elle court vers une commode où était renfermé le petit pécule : hélas! des 800 livres les trois quarts étaient dénichés : il restait 200 livres en tout et pour tout.

La pauvre Louise ne savait que penser. Elle descendit de suite chez mademoiselle de Lombard, à qui elle conta tous ses chagrins. Son cœur était trop gros, il y avait trop longtemps que sa douleur était renfermée, aussi fit-elle explosion chez la vieille demoiselle, qui ne se doutait de rien, et qui fut bien surprise en apprenant les *déréglements* de M. Rameau. Elle consola du mieux qu'elle put la jeune femme, mais ses consolations n'avaient rien de bien rassurant; elle ne pouvait expliquer cette inconduite que de trois manières : ou M. Rameau était joueur, ou il buvait, ou bien il avait des maîtresses.

Or, ses fréquentes sorties lui faisaient bien penser qu'il avait au moins une maîtresse, sa danse et sa gaieté ne laissaient aucun doute sur l'abus du vin qu'il faisait, et la disparition des six cents livres était bien la preuve qu'il était dominé par la funeste passion du jeu : il lui était donc clairement démontré que l'unique cause des désordres de M. Rameau était le vin, le jeu et les femmes.

La pauvre Louise remonta chez elle un peu plus désespérée qu'auparavant : elle retrouva son mari dans le même costume et se livrant à la même occupation : seulement au lieu d'un passe-pied c'était une gavotte qu'il jouait sur son violon.

Cependant le 1er mai, jour de la Saint-Philippe, approchait ; il était d'usage que quelques amis se réunissent ce jour-là chez Rameau ; madame Rameau fit donc ses invitations comme à l'ordinaire. On dînait alors à une heure et demie. A une heure, Rameau, sorti depuis le matin, n'était pas encore rentré.

La pauvre Louise tremblait que son mari ne restât toute la journée dehors, et sa figure trahissait toute son inquiétude, quand mademoiselle de Lombard rompit le silence.

« Il est temps que cela finisse, dit-elle, en s'adressant aux autres convives ; il faut absolument qu'au dessert, M. Rameau nous donne l'explication de sa conduite. Voilà une pauvre petite femme qui, si cela continue, deviendra bientôt aussi maigre que son vaurien de mari, et c'est un scandale qu'il faut empêcher. »

Cette harangue fut unanimement approuvée, et chacun s'apprêta à chanter sa gamme à l'hôte dont on allait manger le dîner. Les convives étaient M. Marchand, l'organiste ; M. Dumont, marguillier de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, que l'on avait eu bien de la peine à décider à venir, tant il était furieux contre son organiste démissionnaire, et M. Bazin, le marchand cirier, qui avait été invité comme principal locataire de la maison, madame Rameau ayant sagement pensé qu'il serait prudent d'être bien avec lui, quand viendrait le premier terme à échoir.

A une heure un quart, Rameau arriva ; il avait la figure radieuse. Il parut d'abord surpris de voir ses amis réunis, il allait en demander l'explication, quand sa femme lui présenta un nœud d'épée et une paire de manchettes brodées de sa main. La mémoire lui revint alors.

« Bonne Louise, dit-il, tu n'oublies rien, toi ; tu sais bien quand c'est ma fête. Ce n'est pas comme moi, je ne peux jamais me souvenir du jour de la tienne que quand j'entends tirer le canon, parce que c'est aussi celle du roi ; aussi j'ai toujours oublié de t'avoir quelque chose pour te la souhaiter. Mais, sois tranquille, cette année il n'en sera pas de même, je t'assure. »

Il en disait autant tous les ans, et cependant Louise fut tellement émue de ces marques de tendresse auxquelles elle n'était plus accoutumée, qu'elle sentit ses yeux se mouiller de larmes. Après avoir embrassé sa femme, Rameau salua respectueusement mademoiselle de Lombard, tendit la main à M. Marchand, et fit une inclination à M. Dumont le marguillier, à qui l'odeur du rôti donnait envie de sourire, et qui faisait une horrible grimace pour avoir l'air sévère ; puis enfin à M. Bazin, qui lui rendit son salut en s'inclinant tout d'une pièce, comme aurait fait un des cierges de sa boutique.

On se mit à table, et tout le commencemet du repas fut très-gai ; mais une certaine gêne se fit remarquer parmi les convives quand vint le dessert : Rameau avait été si aimable pendant le dîner, son bon vin de Bourgogne, qu'il appelait son compatriote, avait été prodigué de si bon cœur, que pas un ne se sentait le courage de commencer les hostilités envers un hôte de si bonne humeur.

Mademoiselle de Lombard, qui avait promis d'at-

tacher le grelot, tâchait de trouver un interprète de sa sainte indignation, et c'est sur M. Bazin qu'elle avait jeté son dévolu. Mais, malgré les signes d'yeux qu'on lui faisait, M. Bazin, qui avait mangé comme quatre, et qui pensait assez judicieusement que du moment qu'on se disputerait on ne boirait plus, faisait semblant ne rien entendre, et allait toujours son train.

Mademoiselle de Lombard eut alors recours au grand moyen de l'avertir par un léger coup de pied sous la table. Malheureusement les longues jambes du maître de la maison tenaient tant de place, que ce fut contre elles que vint échouer l'avertissement destiné à M. Bazin. Rameau fit une grimace terrible en demandant qui s'amusait ainsi à lui marbrer les jambes. Mademoiselle de Lombard rougit jusqu'aux oreilles, craignant qu'on ne soupçonnât sa moralité de cette agacerie, et les convives se regardaient tous dans le blanc des yeux, sans rien comprendre à cet incident, quand le bruit inaccoutumé d'une voiture dans la rue du Chantre détourna toute attention. Cette voiture s'étant arrêtée devant la maison, on entendit bientôt des pas dans l'escalier, la sonnette retentit, et un coureur, se précipitant dans la salle

(Un bon gros petit homme vêtu d'un habit de velours orné de galons d'or s'avance au milieu des convives en désarroi.)

à manger, annonça d'une voix retentissante : M. de la Poplinière !

En entendant prononcer le nom de M. de la Poplinière, les convives de Rameau se lèvent, se bousculent, et un bon gros petit homme vêtu d'un habit de velours orné de galons d'or s'avance alors au milieu des convives en désarroi.

« Comment, monsieur, dit Rameau, vous daignez venir chez moi, et cela sans me prévenir?

— Parbleu, il est joli, celui-là, répondit le gros petit homme; pour vous prévenir, il faudrait vous voir, et on ne sait plus ce que vous devenez. Ah çà, qu'est-ce que je viens d'apprendre? vous voulez donc faire un opéra? Vous avez été demander une audition ce matin à mademoiselle Petit-Pas. Eh bien! quand vous mettez-vous à l'œuvre? Ah çà, il est bien entendu que c'est chez moi que se fera la première audition, vous savez que mon orchestre est à vos ordres. Quant à la copie, cela me regarde aussi, et dès que vous aurez quelque chose de fait, vous n'avez qu'à l'envoyer à mon hôtel.

— Mais, monsieur, dit Rameau, tout est fait, voilà bientôt trois mois que j'y travaille.

— Comment, tout est fait? et qui donc vous a pu donner des paroles?

— M. l'abbé Pellegrin, moyennant 600 livres qu'il a exigé que je lui avançasse comme garantie.

— Comment, ce gueux de Pellegrin vous a demandé 600 livres? mais je le ferai bastonner par mes gens.

— Mais c'était tout naturel, il ne sait pas si je suis capable.

— C'est vrai, au fait, ce que vous dites là. Eh bien! je lui sais beaucoup de gré de vous avoir donné sa poésie pour 600 livres. Quand vous le verrez, invitez-le à venir dîner chez moi. Comment cela s'appellera-t-il?

— *Hippolyte et Aricie.*

—Beau sujet, superbe sujet! Eh bien! quand voulez-vous faire votre audition, votre répétition?... Je ne sais comment vous appelez cela.

— Mais je pense que, dans huit jours, on pourrait essayer le premier acte.

— Dans huit jours donc. Adieu, je suis enchanté d'avoir fait connaissance avec votre famille, votre petite femme, qui est parbleu charmante, et madame votre mère qui paraît bien respectable, ajouta-t-il en regardant mademoiselle de Lombard.

— Du tout, se hâta d'interrompre Rameau, mademoiselle est une de nos voisines et amies.

— Pardon, pardon, mademoiselle, dit le gros fermier général, voulant réparer sa faute et diminuer l'air renfrogné de la demoiselle, pardon de vous avoir prise pour la mère de Rameau; c'est l'âge, voyez-vous, qui me faisait supposer... Ah çà, et ce monsieur-là, qui est-ce?

— M. Dupont, marguillier.

— Oh! très-bien! et cet autre petit, dans le coin?

— C'est mon maître, le célèbre Marchand!

—Diantre! monsieur Marchand, touchez donc là, je vous en prie, enchanté de vous connaître. Ah çà, j'espère que nous nous reverrons, et que vous me ferez l'honneur de venir à mes concerts du vendredi. »

M. Marchand s'inclina. Le fermier général, apercevant alors M. Bazin, qui, depuis son entrée, n'avait pas encore interrompu ses révérences :

« Eh! mon Dieu, dit-il, quel est donc celui-là? c'est donc le mouvement perpétuel en personne?

— Nullement, dit Rameau, c'est M. Bazin, marchand cirier et mon propriétaire.

— Allons, c'est bien, dit en sortant le gros petit homme; Rameau, de demain en huit je vous attends, vous m'amènerez Pellegrin. Monsieur Marchand, je compte aussi sur vous. Mesdames, je vous salue. »

Après son départ, Louise courut se jeter dans les bras de son mari.

« Mon ami, dit-elle, j'ai besoin que vous me pardonniez, j'ai été injuste envers vous.

— Nous tous aussi, nous avons besoin de pardon, ajouta mademoiselle de Lombard, car nous vous avions méconnu; nous ne savions pas que vous fissiez un opéra, et votre conduite singulière nous avait inspiré des soupçons qui, grâce au ciel, sont tous dissipés.

— Mes bons amis, dit Rameau, je voulais vous cacher le but de mon travail, jusqu'à ce que je fusse certain du succès. Mon secret est trahi maintenant; ne m'en veuillez pas de l'avoir gardé si longtemps; je craignais les reproches, les conseils. A présent que j'ai terminé mon opéra, voulez-vous passer dans mon cabinet, Marchand et moi essayerons de vous en faire entendre les principaux morceaux, et vous nous en direz votre avis.

—Adopté! s'écria M. Bazin, qui était un peu gai; j'aime beaucoup la musique, moi! Y aura-t-il une chanson à boire dans votre opéra? »

Rameau se contenta de sourire, et tout le monde le suivit dans son cabinet.

Marchand se mit au clavecin; Rameau déploya devant son pupitre la partition de ses cinq actes, et l'aidant tantôt de la voix, tantôt de son violon, il parvint à donner à ses auditeurs une idée de son opéra. Quelque imparfaite que fût l'exécution d'une œuvre si gigantesque, par deux personnes, ce petit concert produisit néanmoins beaucoup d'effet. Mademoiselle de Lombard déclara qu'il n'y avait que Rameau ou Lulli capable de faire de si belles choses.

« Mademoiselle, dit Rameau, on ne saurait me faire de compliment plus flatteur, le grand Lulli n'a pas de plus sincère admirateur que moi. Toujours occupé de la belle déclamation et du beau tour de chant qui règnent dans ses récitatifs, je tâche de l'imiter, non en copiste servile, mais en prenant, comme lui, la belle et simple nature pour modèle.»

Madame Rameau pleurait de joie et de plaisir, M. Dumont, le marguillier, trouvait tout cela charmant, quoique regrettant au fond du cœur que toutes ces belles choses fussent destinées à un usage profane, quand on aurait pu en faire de si jolis motets pour les saluts de sa paroisse. M. Bazin, qui s'était endormi dès les premières mesures, se réveilla au bruit des félicitations qu'on adressait à Rameau; il y vint joindre les siennes.

« Ma foi, dit-il, je n'ai jamais rien entendu de si gentil : il est vrai que je n'ai jamais été à l'Opéra, mais il y a commencement à tout, et c'est une dépense que je me permettrai pour aller entendre la petite drôlerie de M. Rameau. »

Quant à Marchand, il était dans le ravissement :

« Mon cher ami, je vous connaissais comme un bien habile organiste, comme un bien savant musicien, mais je ne vous aurais jamais cru capable de faire de si belles choses. Tout est neuf dans votre ouvrage; si les symphonistes parviennent à vous bien exécuter, cet opéra fera une révolution en musique; mais cela me semble bien difficile. Dans cet admirable trio des Parques, au deuxième acte, il y a un passage inharmonique qui leur donnera bien de la tablature.

— Soyez tranquille, répondit Rameau, ils en viendront à bout avec du temps et de la patience. Rap-

pelez-vous que quand Lulli voulut écrire son premier opéra, il n'y avait à Paris que douze violons. Un an après la bande des vingt-quatre existait, et nous avons fait de bien grands progrès depuis ce temps-là. Soyez tranquille, vous dis-je, tout cela s'exécutera, je m'en charge. »

Le lendemain, M. de la Poplinière envoya chercher la partition pour la faire copier. Rameau ne livra que le prologue et le premier acte, pensant que cela suffirait pour l'audition. Pendant les huit jours employés à la copie des parties, il courut chez les principaux chanteurs pour leur faire essayer ses morceaux; car, pour être reçu à l'Opéra, il n'était pas besoin alors d'être grand musicien, ni même de savoir chanter : il suffisait d'avoir ce qu'on appelait une grande voix. Les ressources de la voix de tête et de la voix mixte étaient tout à fait inconnues, et les notes les plus élevées s'exécutaient toujours à plein gosier.

Cependant on devait un terme à M. Bazin, et quelle qu'eût été son admiration pour la musique de son locataire, il venait de temps en temps lui rappeler sa dette; et toutes ses démonstrations ne le convainquaient que fort peu.

« Comment se fait-il, mon voisin, lui disait-il, qu'un homme comme vous n'ait pas une si chétive somme à sa disposition?

— Je l'avais, et au delà, répondit Rameau, mais j'ai été obligé de déposer 600 livres comme garantie d'un billet de pareille somme que j'ai fait à M. Pellegrin en cas de non-succès de mon opéra. Comme je suis convaincu qu'il réussira, je vous payerai avec cet argent. »

Force était à M. Bazin de se contenter de cette réponse, mais il n'était pas trop satisfait, et le témoignait en grommelant chaque fois qu'il rencontrait [illegible] Rameau.

Le jour de l'audition vint enfin. M. de la Poplinière avait réuni chez lui ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville pour entendre la musique de son protégé. Rameau était très-connu comme musicien de théorie, les ouvrages qu'il avait publiés sur la division du cor sonore lui avaient acquis plus de renommée à l'Académie des sciences que dans le monde, et on était assez peu favorablement prévenu sur le début d'un homme de cinquante ans dans une carrière qui demande avant tout de la vivacité et de la fraîcheur d'imagination. L'ouverture, comme toutes celles du temps, était un morceau fugué qui ne produisit que peu d'effet. Le premier chœur du prologue : *Le cœur, habitants des bois*, fut mieux accueilli; l'assemblée paraissait indécise; les grands seigneurs n'osaient se compromettre en applaudissant les premiers : les morceaux suivants furent donc écoutés avec un religieux silence. Rameau, qui conduisait la symphonie, voyait avec chagrin le peu d'effet que produisait sa musique; le découragement se peignait dans ses traits, lorsque, après l'air charmant : *Plaisirs, doux vainqueurs*, un homme se lève dans un coin du salon et montant sur un tabouret :

« Très-bien! crie-t-il à Rameau, c'est admirable! et je vous garantis que cela réussira grandement. »

Tous les yeux se tournèrent vers le petit homme qui venait d'interrompre si brusquement la répétition. Il était déjà redescendu à sa place; au peu de luxe de ses vêtements, on crut un instant que c'était un intrus qui s'était glissé dans l'assemblée; mais tout d'un coup Rameau lui répond de sa place.

« Merci, merci, monsieur Marchand, votre suffrage m'est plus cher que tous les autres, et il me suffira. »

Au nom du célèbre organiste, chacun comprit toute la portée de cet assentiment donné en public, et à la fin du joli chœur : *A l'amour rendons les armes*, qui termine le prologue, les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Les dispositions peu bienveillantes de l'auditoire étaient totalement changées, et tous les morceaux du premier acte furent appréciés et applaudis comme ils méritaient de l'être. Rameau recevait les félicitations les plus empressées, M. de la Poplinière rayonnait de joie, quand un homme assez pauvrement vêtu s'approcha du musicien; il tira un papier de sa poche, et le déchirant sur-le-champ :

« Monsieur, dit-il; vous pouvez retirer vos 600 livres : quand on fait de pareille musique, on n'a pas besoin de donner des garanties; voilà votre billet. »

Chacun applaudit au procédé de Pellegrin, dont on connaissait la pauvreté, et le poëte partagea les éloges qu'on prodiguait au musicien.

Dès le lendemain, il fut question à l'Opéra de mettre à l'étude *Hippolyte et Aricie*. Les rôles furent distribués aux premiers chanteurs de l'époque, Chassé, Jelyot, mesdemoiselles Lemaure et Petit-Pas. Mademoiselle Camargo voulut danser dans l'ouvrage. Malgré toutes ces protections, les événements, les cabales reculèrent de beaucoup la première représentation; le sieur de Thuret succéda au sieur Lecomte comme directeur de l'Opéra, les musiciens en pied firent tout ce qu'ils purent pour entraver le [illegible] M. de [illegible], tout-puissant [illegible] surintendant de la musique du roi, obtint qu'on re[illegible] dix ans auparavant.

[illegible] au 1er septembre, lorsque vint l'ordre de donner plu[illegible] Les répétitions furent suspendues pendant tout ce [illegible] M. de [illegible]

qu'on n'y exécutât que de sa propre musique. M. de la Poplinière vint encore au secours de son protégé.

M. le marquis de Mirepoix allait épouser mademoiselle Bernard de Rieux, petite-fille du fameux Samuel Bernard, et par sa mère, du célèbre comte de Boulainvilliers. Le chevalier Bernard faisait préparer pour cette noce une fête dont la splendeur devait surpasser tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. M. de la Poplinière fit obtenir à Rameau la direction du concert qu'on devait y donner.

La fête eut lieu le 16 août dans l'hôtel du chevalier Bernard, rue Neuve-Notre-Dame-des-Victoires, à sept heures du soir. Toutes les façades de l'hôtel furent illuminées d'une quantité prodigieuse de lampions et de terrines. Cette magnifique illumination ne se bornait pas à l'hôtel : pour éclairer plus loin les carrosses, on avait garni le mur du jardin des Petits-Pères de terrines posées sur des consoles, depuis l'église jusqu'à l'angle et très-avant dans la rue Neuve-Saint-Augustin. On n'aura pas de peine à s'imaginer le brillant de cette illumination, quand on saura que tous les lampions et terrines étaient garnis de cire blanche, précaution que l'on avait cru devoir prendre pour éviter la mauvaise odeur et préserver les habits des dames et autres conviés qui étaient obligés de passer sous des arcades illuminées. Le concert qui ouvrit la fête fut des plus magnifiques. Rameau avait mis son amour-propre à faire choix des meilleurs exécutants et des meilleurs morceaux ; aussi l'effet fut-il excellent. Après le concert, les conviés passèrent dans une immense salle construite exprès dans les jardins de l'hôtel, et où

était dressée une table en fer à cheval de plus de soixante-dix couverts. Pendant tout le repas, on entendit une symphonie mélodieuse, placée dans les tribunes, interrompue, par intervalles, par des fanfares de trompettes et de timbales. Au milieu du souper, les sieurs Charpentier et Danguy, célèbres concertants, l'un sur la musette et l'autre sur la vielle, vinrent, au milieu du fer à cheval, exécuter des morceaux que Rameau avait composés exprès pour cette occasion. A minuit, on se rendit à l'église Saint-Eustache, qui était aussi magnifiquement illuminée que l'hôtel qu'on venait de quitter.

Rameau avait obtenu de M. Forcroy, organiste de la paroisse, de lui laisser toucher l'orgue pendant la célébration du mariage. Il le fit avec une grande supériorité ; c'étaient ses adieux à cet instrument, et jamais il n'avait été si bien inspiré.

Le lendemain il reçut du chevalier Bernard une gratification de 1,200 livres pour les soins qu'il s'était donnés. Depuis longtemps M. Bazin était payé, et madame Rameau était on ne peut plus heureuse ; la bonne demoiselle Lombard partageait toute sa joie. On avait beaucoup parlé des fêtes du mariage du marquis de Mirepoix, et la bonne exécution du concert avait fait le plus grand honneur à Rameau. Son opéra devait le lancer tout à fait, les répétitions partielles étaient très-satisfaisantes ; mais l'envie ne dormait pas, la jalousie des musiciens répandait partout que c'était une musique bizarre, incompréhensible, s'éloignant de toutes les règles reçues, et

bonne tout au plus pour les savants et les amateurs de l'extraordinaire.

La grande répétition vint enfin; les musiciens dont se composait l'orchestre de l'Opéra étaient à leur poste. Malgré la mauvaise volonté qu'on avait eu soin d'exciter parmi les exécutants, tout alla assez bien jusqu'au second acte, celui de l'enfer; mais quand arriva le passage inharmonique du trio des Parques, les musiciens s'arrêtèrent court, reculant devant cette difficulté toute nouvelle pour eux.

Rameau pria tranquillement le chef d'orchestre de faire recommencer :

« Monsieur, c'est inexécutable, lui dit celui-ci.

— Peut-être à la première vue, dit Rameau, mais essayons. »

La seconde fois ne fut guère plus heureuse que la première : et la troisième ne satisfit point le compositeur. Les musiciens murmurèrent quand on les pria encore de recommencer; et, sur une nouvelle instance, le chef d'orchestre déclara qu'il ne se chargeait pas de faire exécuter une pareille musique, et jeta avec dépit son bâton de mesure sur le théâtre, presque entre les jambes de Rameau. Celui-ci, sans se déconcerter, fit du bout du pied rouler le bâton jusqu'au bord du théâtre, et quand il fut à portée du musicien.

« Apprenez, monsieur, lui dit-il, qu'ici vous n'êtes que le maçon et que je suis l'architecte: recommencez le passage. »

Cette fermeté imposa aux récalcitrants. La difficulté fut cette fois vaincue, et la répétition s'acheva sans encombre.

C'était un grand événement alors qu'une première représentation; il n'y avait que trois théâtres à Paris, l'Opéra, la Comédie-Française, et la Comédie-Italienne, et ces solennités avaient d'autant plus d'éclat qu'elles étaient plus rares. Aussi, tout Paris était-il en rumeur dans la matinée du 1er octobre 1733. Toutes les avenues de l'Opéra étaient encombrées des voitures de ceux qui allaient retenir leurs loges, et de piétons qui venaient à l'avance pour être sûrs d'avoir des places. Rameau avait à grand'peine obtenu une petite loge bien reculée pour sa femme, mademoiselle de Lombard et son ami Marchand. Ses rivaux, plus puissants et surtout plus intrigants que lui, avaient, au contraire, garni la salle de leurs partisans.

Comme le cœur de la pauvre madame Rameau battait au premier coup d'archet de l'ouverture; ses amis tâchaient vainement de la rassurer; eux-mêmes auraient peut-être eu besoin de courage, car, dès le premier acte, une violente cabale s'éleva dans le parterre, les rares applaudissements qui s'étaient fait entendre au commencement de l'ouvrage cessèrent tout d'un coup, et c'est avec un silence interrompu seulement par des murmures désapprobateurs que furent accueillis les derniers actes de l'opéra. Marchand était furieux; madame Rameau était près de se trouver mal; mademoiselle de Lombard n'osait dire ce qu'elle pensait, car elle craignait que ce ne fût une vengeance du ciel pour avoir abandonné l'église pour le théâtre.

Rameau se retira tristement chez lui.

« Je me suis trompé, dit-il; j'ai cru que mon goût plairait. Il faut se résigner, je renoncerai au théâtre. »

Cependant, les habitués de l'Opéra s'étaient réunis au foyer après le spectacle, et personne n'osait se prononcer pour une musique qui venait d'être désapprouvée généralement. Seul, au milieu d'un groupe nombreux, M. de la Poplinière essayait de défendre l'œuvre de son protégé.

« Mais, lui répondait-on, nous avons vu des musiciens qui ne sont nullement partisans de cette musique.

— Fadaise! disait le fermier général, c'est qu'ils sont eux-mêmes parties intéressées.

— Interrogeons l'un d'eux, » s'écrie le prince de Conti.

Justement Campra vint à passer. C'était un homme fort juste et qui heureusement n'avait pris aucune part aux cabales dirigées contre Rameau.

« Eh bien! que pensez-vous de cela? lui dit le prince.

—Monseigneur, répondit le musicien, il y dans cet opéra assez de musique pour en faire dix comme ceux qu'on nous présente tous les jours. Cet homme-là nous éclipsera tous. »

Le mot courut, fit fortune, et à la deuxième représentation, des beautés toutes nouvelles se révélèrent aux auditeurs attentifs. Le succès fut moins grand qu'à la troisième, qu'à la quatrième, qu'à toutes les représentations suivantes.

L'ouvrage fut joué trente fois de suite avec un applaudissement universel, et Rameau, consolé, ne renonça pas au théâtre, car il donna plus de vingt-trois ouvrages, tant opéras que ballets.

Après le grand succès d'*Hippolyte et Aricie*, le pauvre organiste était devenu un homme trop célèbre pour conserver sa modeste retraite de la rue du Chantre, et ce fut avec une véritable peine que M. Bazin, dont l'estime pour son locataire croissait à mesure que celui-ci s'élevait davantage, apprit un jour qu'il allait transporter son domicile rue des Bons-Enfants, à l'hôtel d'Effiat, pour être plus près de l'Opéra, qui allait seul l'occuper. Madame Rameau avait bien un autre chagrin, c'était de se séparer de la bonne mademoiselle de Lombard, dont la société lui devenait à chaque instant plus précieuse, car les occupations multipliées de son mari la rendaient de jour en jour plus solitaire. Elle n'osait lui [illegible] service de remettre au net ses brouillons de musique. Ce fut donc lui qui fit la proposition à mademoiselle de Lombard de venir demeurer avec eux. La vieille demoiselle accepta avec joie, et fut la meilleure amie de ce couple respectable jusqu'à la fin de ses jours.

Presque tous les ouvrages de Rameau eurent un grand succès. Un de ses opéras entre autres, *Castor et Pollux*, réussit tellement, qu'un de ses rivaux, Mouret, en devint fou de jalousie. Enfermé à Charenton, il chantait continuellement le chœur des démons *qu'au feu du tonnerre*, de *Castor et Pollux*.

Rameau fut un des plus grands musiciens qui aient jamais existé. Lui seul a réuni la double qualité d'habile théoricien et de grand compositeur. Ses airs de danse eurent tant de succès, que pendant longtemps on n'en exécuta pas d'autres en Italie. Un de ses ouvrages, *Zoroastre*, fut traduit en italien, et joué à Dresde avec le plus grand succès. Un autre opéra, *Platée*, produisit 32,000 livres en six représentations.

En 1747, l'Opéra lui fit une pension de 1,500 livres dont il jouit jusqu'à sa mort. Il venait d'être décoré de l'ordre de Saint-Michel et anobli lorsqu'il mourut le 12 septembre 1764.

Il est peu de personnes de notre génération qui se rappellent avoir entendu exécuter la musique de Rameau. Le malheur des compositeurs est que la musique est un art qui n'a pas de bases solides, comme la peinture, par exemple, dont le but est l'imitation de la nature. L'unique but de la musique est de charmer l'oreille et d'émouvoir le cœur, mais elle repose entièrement sur la mode, et il n'est pas de beautés éternelles en musique.

A l'inimitable Lulli, dont nous ne connaissons plus que le nom, succéda l'inimitable Rameau, dont nous n'avons jamais entendu une note; car les musiciens sont tous déclarés inimitables par leurs contemporains, jusqu'à ce qu'ils soient détrônés par un rival dont le règne doit aussi céder à un successeur plus ou moins éloigné. Mais les curieux de musique qui vont consulter les vieilles partitions aujourd'hui ignorées, trouvent dans celles de Rameau des idées d'une nouveauté et d'une fraîcheur étonnantes pour le temps où elles ont été émises; il n'y a donc que la curiosité qu'excite tout ce qui se rattache à ce grand homme qui puisse faire excuser la longueur de cette notice, qui, malgré nous, a dépassé les bornes que nous nous étions imposées.

ADOLPHE ADAM.

LE CORNET DE TABAC

NOUVELLE HISTORIQUE.

Mon oncle est un aimable vieillard de soixante-trois ans, et ma tante une bonne vieille de soixante. Je ne leur connais pas de défaut, mais en revanche je leur sais à chacun une manie. Mon oncle ne peut prendre une prise de tabac (et il en prend beaucoup) sans pousser un soupir de contentement et de quiétude, tout en regardant du coin de l'œil un portrait de jeune femme dont est ornée sa tabatière. La manie de ma tante consiste à recueillir soigneusement tous les petits papiers qu'on laisse traîner et à les brûler sans rémission, quelles que soient la saison et l'heure, et dût-elle allumer une bougie exprès pour cet auto-da-fé.

Si vous demandez un pourquoi à ma tante, elle vous répondra : « Qui sait! dans ces petits papiers que la négligence ou l'oubli laisse rouler à terre, ou jette au hasard sur un meuble qui n'est pas fait pour les recevoir, il y a peut-être un secret important qu'on croit avoir détruit parce qu'on a foulé aux pieds ou perdu au hasard la feuille qui le contient. Sait-on d'ailleurs quelle matière à cancans peut trouver dans la lettre la plus insignifiante, ou même dans un compte de ménage, la malignité des voisins? Sait-on quelles gorges chaudes pourraient faire des oisifs indifférents, à propos de ces naïfs épanchements d'amitié qu'on échange dans les familles à l'occasion d'une fête ou d'un jour de l'an? Ah! je frémis rien qu'en y pensant! C'est que j'y ai été prise, moi qui vous parle! Il est vrai qu'après tout je n'ai qu'à me féliciter du résultat; mais les choses pouvaient tourner plus mal; il n'a tenu à rien que j'eusse à gémir pendant plusieurs années, au lieu d'avoir à rougir pendant quelques heures seulement. Brûlez vos papiers, mes enfants, brûlez-les tous, même les plus nuls, même vos additions de restaurant. La propreté des maisons y gagne, et la sécurité aussi. »

Ainsi parle ma tante; et si, la quittant, vous allez interrompre mon oncle touchant sa pantomime de priseur, il vous répondra : « Ah! le tabac! il tient une grande place dans l'histoire de ma vie. Le tabac a décidé de mon sort; et je ne puis en prendre sans me rappeler avec attendrissement et satisfaction cette aventure. »

Alors vous ne pouvez vous dispenser de demander le récit de l'aventure à mon oncle, que du reste vous connaissez très-bavard. Vous ne sauriez lui faire un plus grand plaisir, car le cher homme se plaît à raconter ce qui va suivre presque autant qu'à priser du macouba. Il le raconte au moins une fois par jour, et invariablement de la même manière. Il commence par tousser avec une sonorité de bon augure. Alors ma tante, habituée à cet appel vient s'asseoir près de lui, et mon oncle entre en matière.

HISTOIRE DE MON ONCLE.

A vingt ans, j'étais un grand garçon, richement doté par la nature, comme peut vous en convaincre le portrait suspendu entre ces deux fenêtres; mais en revanche assez parcimonieusement traité par la fortune. J'étais orphelin; et comme mon père, ancien officier de marine, m'avait destiné à suivre la même carrière, j'avais été placé auprès de Villaret-Joyeuse, ami de ma famille, qui avait fait de moi son secrétaire, et avec qui je devais tenir la mer à la première campagne.

En attendant mon départ, qui, en ce moment de lutte européenne, ne pouvait manquer d'être fort prochain, j'allais passer tous mes instants de loisir chez M. Roubard, ex-armateur, dont mon père, capitaine de vaisseau marchand, avait contribué à grossir la fortune. M. Roubard s'était retiré depuis longtemps des affaires, et vivait à Paris avec sa femme. Il donnait tous ses soins à d'éducation de sa fille Elise, qui avait alors dix-sept ans.

J'étais parfaitement accueilli dans la maison de M. Roubard, qui était pour ainsi dire la mienne. J'avais été élevé avec Elise; je la considérais presque comme ma sœur.

Elise était une jeune personne charmante. Pour vous épargner une description détaillée, je vous dirai en gros que je n'ai jamais vu beauté plus accomplie.

J'éprouvais pour elle une affection vague que je n'avais jamais raisonnée. Je la voyais avec plaisir, et quand mon service me retenait quelque temps loin d'elle, je sentais qu'il me manquait quelque chose. Mais je prenais cela pour de l'amitié, sentiment bien naturel entre deux jeunes gens qui ont grandi ensemble sous les yeux de leurs parents, et pour qui la vie a presque toujours été commune. Je ne m'étais jamais demandé si j'avais de l'amour; et je dois m'en applaudir, car cette découverte eût été pour moi un arrêt terrible.

Elise était trop riche, et mon existence trop précaire, pour que je pusse songer à l'épouser. Or, j'étais trop honnête homme pour vouloir séduire la fille d'un bienfaiteur, d'un ami que je regardais comme un second père.

Heureusement je n'en étais pas là; et j'aurais même vécu dans une quiétude parfaite sans la perspective d'un départ que tout annonçait devoir être imminent. En effet, Villaret-Joyeuse attendait à Brest les ordres de la convention, et le bruit courait déjà que l'armée navale allait mettre à la voile pour protéger l'escadre qui apportait à notre famine un convoi de grains des Etats-Unis. Or, Villaret m'avait prévenu que je serais de la première campagne, et j'attendais, d'un jour à l'autre, l'ordre de le rejoindre.

Un soir, j'étais allé prendre madame Roubard et sa fille pour les conduire au spectacle. Elise, tout en s'apprêtant, avait fait entendre une millième philippique contre le tabac, à propos d'une petite boîte à bonbons que j'avais à la main, et qu'elle avait prise pour une tabatière : car je dois vous dire qu'un des principaux traits du signalement moral d'Elise était une aversion profonde pour le tabac. Elle ne perdait jamais une occasion de le décrier, livrant un rude combat de plaisanteries et de sarcasmes à tous les priseurs de sa société. Comme ses boutades étaient presque toujours spirituelles, on en riait et on applaudissait le charmant orateur. Ces petits succès animaient Elise; elle redoublait d'ardeur, et malheur à celui qui servait de point de mire à sa verve caustique ? Elle avait si bien prêché, qu'elle avait forcé son père de renoncer au tabac, et que plus d'une fois les galantins qui papillonnaient autour d'elle avaient fait à son éloquence le sacrifice de leurs tabatières, sauf, bien entendu, à les reprendre en cachette.

Il va sans dire que, pour avoir la paix, je m'étais toujours soigneusement abstenu de tabac. Il est vrai que je n'avais pas à m'en faire un mérite, attendu que mon antipathie naturelle avait décidé cette abstinence, plus encore que les anathèmes de ma jolie compagne.

Ce soir-là, tandis qu'Élise foudroyait le tabac en prenant son mantelet, je m'étais amusé à dessiner au crayon une tête-charge de priseur, dont je lui fis hommage.

« C'est galant, dit madame Roubard. Eh bien ! Élise, donne à Maurice, pour le récompenser, l'album où tu as dessiné un portrait l'autre jour. »

Il me sembla qu'Élise rougissait.

« Nous n'avons pas le temps, répondit-elle, et d'ailleurs cet album n'est pas présentable; j'y ai griffonné mille folies hier et avant-hier.

— N'importe, dis-je en souriant, je le sollicite.

— Allons, Élise, ne vas-tu pas faire de façons avec Maurice? Je comprends; elle n'ose pas vous le montrer, parce que c'est votre portrait.

— Mon portrait! Ah! j'y tiens plus encore. »

Élise ne pouvait se faire prier davantage, d'autant mieux que nous étions précisément dans sa chambre, et qu'elle n'avait qu'à ouvrir son secrétaire pour prendre l'album.

Elle s'y décida d'un air évidemment contrarié. Cette pantomime me frappa, et je ne perdis pas de vue ma jeune amie. Je remarquai qu'après avoir pris le cahier, elle en déchira quelques pages qu'elle jeta sur la tablette du secrétaire. Malheureusement les feuillets ne purent s'y maintenir, et glissèrent sur le parquet. Je me précipitai pour les relever, par curiosité peut-être plus que par galanterie. Mon mouvement avait été si rapide qu'Élise ne put me prévenir. Dans son trouble, elle eut à peine le temps de repousser du pied les feuillets en disant :

« Ne vous donnez pas la peine; ce sont de mauvais feuillets que j'ai séparés de l'album. La servante va les brûler en faisant la chambre.

— Oui, mademoiselle, » répondit Marie.

Et Élise, qui paraissait avoir hâte de nous éloigner, me permit à peine de regarder mon portrait, dont la ressemblance était, en effet, frappante. Je mis l'album dans ma poche, après avoir remercié Élise de son cadeau, et nous partîmes.

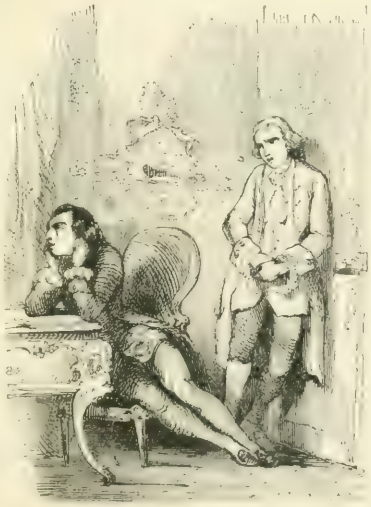
Au spectacle, la jeune fille était préoccupée. Quand je lui parlais, il y avait de l'embarras dans ses réponses; cela m'intriguait plus que vous ne pourriez supposer. C'était mieux que de la curiosité, car la curiosité ne tourmente pas à ce point. Si je m'étais soupçonné de l'amour, j'aurais cru que c'était de la jalousie.

M. Roubard étant venu nous trouver au théâtre, je pus prendre congé de ces dames, en prétextant un violent mal de tête. Je me dirigeai vers la demeure d'Élise. Ces feuillets ne me sortaient point de l'esprit, et j'avais le vague espoir qu'en interrogeant adroitement la servante, ou par tout autre moyen, je pourrais les retrouver. Cette curiosité-là, je suis

forcé d'en convenir, commençait à ressembler beaucoup à de la jalousie.

Je combinais un plan d'attaque contre la caméristé, lorsque j'entendis sa voix. Elle était chez un épicier voisin de la maison, et contestait sur le prix d'un paquet de journaux et autres papiers que l'épicier était en train de peser. Le marché se conclut enfin à la satisfaction des parties; la servante sortit avec une poignée de gros sous, et l'épicière se mit à façonner immédiatement en cornets sa nouvelle emplète.

Une idée me frappa... Cette vente de papiers... L'ordre qu'Élise a donné de jeter au feu ou aux balayures les feuilles détachées de l'album, et repoussées par son pied avec une précipitation si singulière! Elles doivent se trouver là, dans ce paquet. J'entrai chez l'épicier sous le prétexte mensonger d'acheter une once de tabac. Tandis qu'on me servait, mon regard avait plongé dans un tas de papiers, et j'avais reconnu avec un indicible battement de cœur quelques fragments couverts de l'écriture d'Élise. J'en réunis trois par un mouvement de main aussi machinal que possible; puis je m'en emparai, et les pressai entre mes doigts toujours le plus machinalement qu'il me fut possible. La marchande ne s'en aperçut ou ne crut pas que cela valût la peine de chicaner, et j'emportai triomphalement ma proie.



(Amour méprisé, amour propre froissé, que sais-je? je souffrirais cruellement!

Arrivé chez moi, je déployai les papiers avec une émotion qu'il m'était impossible de vaincre; ma main tremblait... Hélas! hélas! comme cela ressemble à de la jalousie!

Voici ce que je lus, je le sais par cœur; depuis quarante ans, je n'ai pu l'oublier :

« 22... dix heures.

« Mon secret me pèse; mais il ne le saura jamais, lui; c'est au papier seul que je veux le confier.

« Je ne croyais pas l'aimer véritablement comme je l'aime. Après être restée huit jours sans le voir, j'ai senti que mon existence se rattache à la sienne. Je voudrais lui consacrer toute ma vie. »

« 22... midi.

« Un convoi vient de passer... Il pleut. Que de pensées tristes me viennent dans l'esprit! Si je le perdais! Oh! cet amour ne m'apportera que deuil et malheur... »

« 23... midi.

« Je suis allée hier au bal. Je n'ai rêvé qu'à lui. Les regards, les compliments qu'on m'adressait, je lui reportais tout dans ma pensée.

« S'il m'aimait, s'il n'aimait que moi! je serais trop heureuse... et pourtant devrais-je lui avouer?... Ma tête se perd quand j'y songe. »

« 23... dix heures du soir.

« J'avais fait serment de ne plus écrire; mais je ne sais quoi m'attire vers ces pages. J'aime à être seule avec moi, et à fouiller dans les replis de mon cœur, à y saisir mes regrets, mes joies, mon bonheur. Je suis tour à tour heureuse, tourmentée, folle, gaie, triste... Pauvre tête, comme elle travaille! Pauvre cœur, comme il est torturé!... Oh! mais je veux me faire une raison. Cet amour est insensé!... Je veux lui trouver des défauts... Je ne sais ce que je dis; je suis bien à plaindre. Je ne voudrais plus l'aimer... Mais qu'est donc mon existence, mon avenir sans lui?

« M'aime-t-il? Dans le monde il rencontrera des femmes jeunes, jolies, qui lui plairont plus que moi!

« Que cela me fait souffrir! je n'existe plus, maintenant. Je suis gaie sans motifs, triste de même, maussade à l'excès, aimable sans sujet... N'y pensons plus; et tâchons de l'oublier dans le sommeil. A lui ma dernière pensée! »

24... neuf heures du matin.

« J'ai mal dormi... Son souvenir me poursuit sans cesse. Quand je trouve un moment de repos, je le vois dans mes rêves. Je ne prononce qu'un mot.. ce mot est un nom, ce nom est celui de... »

Malédiction! les trois feuillets finissaient là! *celui de* terminait la dernière ligne... Le nom, le nom qu'il me fallait, le nom qui devait me donner la clef de cette énigme, se trouvait en tête d'un autre feuillet, d'un feuillet qui me manquait; d'un feuillet qui peut-être était sorti de la boutique de l'épicier, et d'ailleurs je ne pouvais aller l'y chercher sans jouer un rôle suspect ou ridicule.

Mon front était brûlant, la sueur coulait sur mes joues. Oh! pour le coup, c'était bien de la jalousie.

Oui, je l'aimais, et je le reconnus aux affreux déchirements de mon cœur. Jusqu'alors mon amour avait toujours sommeillé au sein d'une intimité sans orages. Il fallait une terrible secousse pour l'éveiller.

Quel est-il donc cet homme qu'elle aime avec tant d'ardeur? un de ces freluquets qu'elle voit parfois au bal ou dans quelques soirées. Il lui aura adressé quelques phrases fades et banales par lesquelles l'imprudente se sera laisser abuser. Et maintenant, que son cœur est pris, elle se demande :

« M'aime-t-il? »

Ah! si je le connaissais, je lui chercherais querelle, je le tuerais. Quant à elle, je ne veux plus la voir!

La réflexion vint pourtant me calmer. Je m'expliquai logiquement que je n'avais pas le droit d'en vouloir à Elise, pour cela seul qu'elle ne m'aimait pas. Je ne lui avais moi-même jamais parlé d'amour. Elle était libre. A quel titre me ferais-je le censeur de ses affections? Mon devoir, comme ami, est de veiller sur elle, pour la conseiller si elle a fait un mauvais choix, pour la plaindre si elle faillit. Quant à moi, je serai malheureux, mais il n'y a pas de sa faute.

Le lendemain, j'étais encore tourmenté d'une sainte colère. Amour méprisé, amour-propre froissé, que sais-je? Je souffrais cruellement. Je cherchais un moyen de rendre à Elise le mal qu'elle me faisait endurer, lorsque l'once de tabac acheté la veille frappa mon regard.

« C'est cela, me dis-je; voilà ma vengeance. Je ne puis faire une sotte querelle à Elise, je n'en ai pas le droit, et d'ailleurs ce ne serait pas convenable. Mais qui m'empêche de prendre du tabac? beaucoup de tabac devant elle? Après avoir si souvent anathématisé le tabac en ma présence, elle ne pourra manquer de me chicaner sur cette mauvaise habitude; je persisterai; alors elle y verra une intention hostile, et elle sera piquée. Qui sait! il en résultera peut-être une explication, et je saurai... D'ailleurs, cela lui prouvera que je fais peu de cas de son opinion. »

Je m'arrêtai à ce projet comme à une merveilleuse tactique pour engager la lutte. Quel enfantillage!

En sortant, on me remit une lettre de Villaret-Joyeuse qui m'annonçait que la flotte mettrait sous peu à la voile, et me donnait ordre de partir dans trois jours au plus tard pour le port de Brest, où elle était ralliée, et où je m'embarquerais sur *le Vengeur* qui devait faire partie de l'expédition. En toute autre circonstance cet ordre de brusque départ m'aurait causé beaucoup de chagrin; mais dans mon état d'irritation et de rage concentrée, cette perspective me fit presque plaisir.

« Tant mieux! pensai-je, je serai plus tôt séparé d'elle; et maintenant je la quitterai sans regret. »

J'allai chez Elise, et je la rencontrai seule. Je me composai un maintien roide et une physionomie froide :

« Monsieur et madame Roubard sont absents?

— Mon père est sorti pour une affaire importante, et ma mère est, je crois, dans la maison.

— Je venais vous... leur dire adieu.

— Vous partez? (Elle fit un léger mouvement.)

— Demain, ou après-demain au plus tard. (Je pris une pincée de tabac, mais Elise était trop préoccupée.)

— Et vous... vous embarquez?

— Oui, mademoiselle. Nous allons entrer en campagne. (J'engloutis une prise énorme, dont la moitié retomba sur mon jabot. Cette fois je crus qu'Elise l'avait remarqué; mais c'était mon ton cérémonieux, et non ma prise, qui avait frappé son attention.)

— *Mademoiselle!*... Que veut dire ceci? Pourquoi ne m'appelez-vous plus Elise? Est-ce que je ne vous appelle pas Maurice, moi?

— Maintenant je ne puis me permettre... il est des situations... (Je ne savais que dire; pour dissimuler mon embarras, j'aspirai coup sur coup cinq ou six prises. Mes narines étaient en feu; j'éternuai avec vigueur : enfin Elise s'en aperçut.)

— Vous prenez du tabac?... Fi! l'horreur!... Mais en vérité, je ne vous reconnais plus aujourd'hui, mon cher Maurice.

— Votre cher Maurice! (j'éternuai.) Réservez pour un autre (j'éternuai encore) vos douces paroles... (j'éternuai de nouveau). Ce n'est pas moi qui vous suis cher. (Je continuai d'éternuer à en perdre haleine.)

— Je ne vous comprends pas, dit Elise un peu troublée; expliquez-vous. »

Je lui racontai par quel incident les feuillets de son album étaient tombés dans mes mains. Elle rougit, et ses yeux étaient baissés, tandis que je luttais contre une crise d'éternument.

« Prenez garde, repris-je, quand je pus recouvrer la parole... C'est bien dangereux, un amour comme celui-là... Je vous plains, Elise. »

Elle leva sur moi un regard indéfinissable. Il y avait un singulier mélange de confusion, d'ébahissement, de douleur et de dépit. Elle n'osait parler;

mais ce regard avait quelque chose d'interrogatif. Je continuai :

« L'intérêt que je vous porte... que je vous portais, veux-je dire. »

Je me remis à priser de plus belle. Elise fronça le sourcil, et d'un ton où cette fois le dépit dominait, elle me dit :

« Monsieur, votre conduite est inexplicable. Je vous remercie de vos bons avis, et vous fais compliment de la nouvelle habitude que vous avez contractée. Le tabac vous rend fort aimable. »

Elle me quitta brusquement, en portant les mains à ses yeux, et me laissa éternuer seul. Je m'applaudis de ce que j'appelais alors ma fermeté, et je sortis de la maison après avoir fait mes adieux à madame Roubard, qui m'engagea à venir passer la soirée.

Le soir, je trouvai la mère et la fille occupées à une partie de piquet. L'accueil d'Elise fut froid et réservé, pour ne pas dire pis. Je pris part au jeu. Comme Elise se montrait fort maussade pour moi, je ne voulus pas être en reste avec elle, et je recourus à mon moyen ordinaire. Mais, par malheur, je n'avais plus de tabac. Je priai la servante d'aller en acheter une demi-once.

«Du tabac? dit madame Roubard; vous voulez donc vous brouiller avec Elise?

— C'est l'ordre du médecin... J'ai un fort rhume de cerveau. »

Elle haussa les épaules et détourna la tête.

M. Roubard entra et dit en se frottant les mains :

« Le marché est conclu, et je suis propriétaire dès ce soir. Je crois que c'est une excellente affaire. »

Puis, s'adressant à moi :

« As-tu beaucoup de goût pour la marine, mon cher Maurice? N'aimerais-tu pas mieux rester à Paris? »

Avant de répondre, j'examinai Elise; mais la servante revint et me dit :

« Voici votre tabac, monsieur Maurice. »

A ce mot, de tabac, un sourire de dédain se dessina sur les lèvres d'Elise. Alors je répondis d'un ton décidé à M. Roubard :

« Ma carrière est fixée... je partirai demain.

— C'est fâcheux; je vous avais besoin, pour une exploitation importante, d'un aide, d'un second, d'un homme de confiance, et j'avais songé à toi. Tu m'aurais convenu à merveille, et nous ne nous serions pas séparés. Ne ne pas retenir un souper. Mais n'en parlons plus, car il ne faut pas contrarier les vocations. »

J'ouvris le cornet de tabac... Que vois-je! l'écriture d'Elise. Si c'était! oui, c'est le quatrième feuillet. J'examinai en tremblant la première ligne, et, pâle comme la mort, je lus... *Maurice*... et ce nom, c'est celui de Maurice... » C'est moi qu'elle aime!... Je crus que j'allais m'évanouir.

Elise, qui avait suivi tous mes mouvements, tressaillit en reconnaissant son feuillet. Moi, lui montrant doigt le mot fatal, je fixai sur elle un regard qui voulait lui dire :

« Tu vois, Elise, pourquoi j'étais triste et bourru? Pardonne-moi de n'avoir pas deviné, de t'avoir grondée, d'avoir voulu t'humilier... pardonne-moi! »

Et j'ajoutai tout haut :

« Je reste, monsieur Roubard; je reste à Paris.

— Tant mieux, me dit l'excellent homme. J'écrirai demain moi-même à Villaret, pour lui faire part de nos dispositions nouvelles. Dorénavant, tu resteras avec nous, dans notre maison; je te mettrai au courant de ton nouveau travail. C'est entendu. »

J'étais au comble de l'ivresse, et je voyais Elise sourire de contentement. C'était trop de bonheur! Ma foi, je n'y tins plus; je me levai comme un fou et j'embrassai Elise; j'embrassai madame Roubard; j'embrassai M. Roubard; je crois même que j'embrassai la servante. Ce coup de théâtre équivalait à l'aveu le plus complet de notre amour. Pour en donner l'explication, je racontai tout, et montrai, pour pièces justificatives, les feuillets de l'album. Cela fit beaucoup rire M. Roubard, et ce digne père me dit :

« Il n'y a pas grand mal, mes enfants. Maurice, tu épouseras Elise. Ça toujours été mon intention. Je voulais seulement attendre que tu fusses avancé dans ta carrière. Le hasard en a décidé autrement : un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe! »

Je ne m'embarquai pas sur *le Vengeur*, et je devins l'époux d'Elise.

Pour l'amener à me laisser prendre du tabac, j'ai été obligé de faire encadrer son portrait sur ma tabatière; et cette boîte est la seule qu'elle me permette. A cela près, nous faisons bon ménage depuis quarante ans.

FIN DE L'HISTOIRE DE MON ONCLE.

Quand mon oncle a terminé son récit, ma tante prend la parole.

« Voyez pourtant à quoi peut nous exposer un papier qui traîne? Si ces feuillets, qu'un fâcheux concours de circonstances me fut de laisser un moment à l'abandon, étaient tombés dans les mains d'un bedaud ou d'une mercière de notre connaissance, n'étais-je pas livrée, sinon à la honte, du moins au ridicule? Et si Maurice était de moins honnête homme, et qu'il se fût trouvé dans une autre position, n'aurait-il pas pu abuser de ce secret et me perdre peut-être? Dans tous les cas, il pouvait y

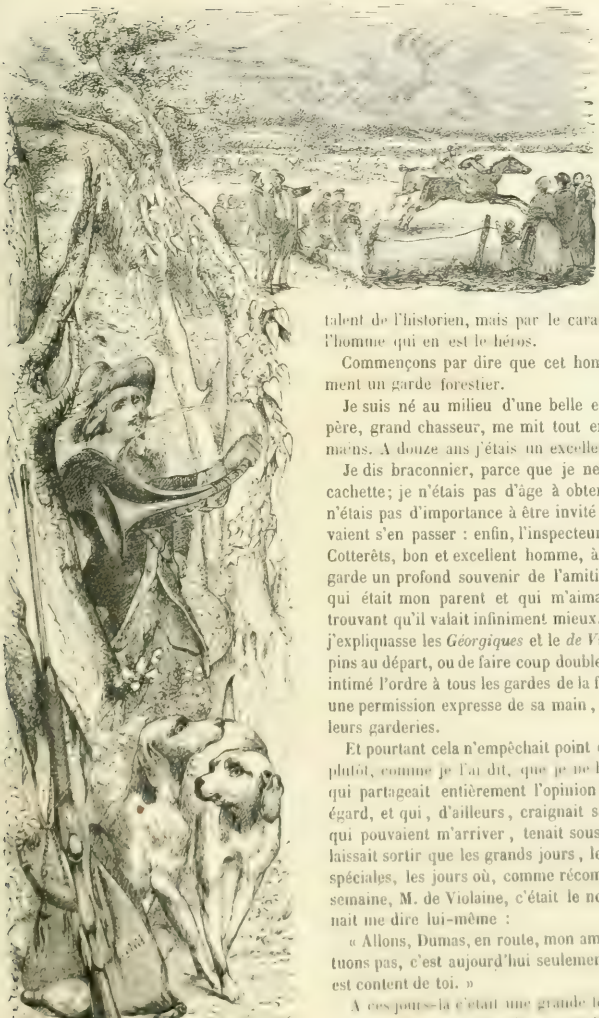
avoir dans ces quelques pages, le malheur d'une vie de femme tout entière!

— Vous comprenez maintenant, ajoute de son côté mon oncle, pourquoi j'ai voué un culte si fervent au tabac! Si je n'avais pas eu la sotte idée d'en prendre pour faire pièce à Elise, je n'aurais pas lu le secret si heureusement découvert par le cornet de l'épicier. Je serais parti, le désespoir dans le cœur; je me serais embarqué, et j'aurais été submergé quelques jours plus tard avec *le Vengeur*, dans le combat du 13 prairial. Or, une vie heureuse et douce avec Elise n'était-elle pas préférable au trépas, même le plus glorieux? »

Puis mon oncle embrasse ma tante, et se tient prêt à recommencer la même histoire le lendemain et les jours suivants. ALTAROCHE.

BERNARD.

HISTOIRE POUR LES CHASSEURS.



Ce que je vais vous raconter n'est ni une nouvelle, ni un roman, ni un drame, c'est tout bonnement un souvenir de jeunesse, une de ces choses comme il en arrive tous les jours, et si le récit prend quelque couleur, ce ne sera ni par l'art du narrateur, ni par le talent de l'historien, mais par le caractère exceptionnel de l'homme qui en est le héros.

Commençons par dire que cet homme était tout bonnement un garde forestier.

Je suis né au milieu d'une belle et giboyeuse forêt. Mon père, grand chasseur, me mit tout enfant un fusil entre les mains. A douze ans j'étais un excellent braconnier.

Je dis braconnier, parce que je ne chassais guère qu'en cachette; je n'étais pas d'âge à obtenir un port d'armes, je n'étais pas d'importance à être invité chez les gens qui pouvaient s'en passer : enfin, l'inspecteur de la forêt de Villers-Cotterêts, bon et excellent homme, à la mémoire duquel je garde un profond souvenir de l'amitié qu'il avait pour moi, qui était mon parent et qui m'aimait de tout son cœur, trouvant qu'il valait infiniment mieux, pour mon avenir, que j'expliquasse les *Géorgiques* et le *de Viris*, que de tuer des lapins au départ, ou de faire coup double sur des perdrix, avait intimé l'ordre à tous les gardes de la forêt de ne jamais, sans une permission expresse de sa main, me laisser chasser sur leurs garderies.

Et pourtant cela n'empêchait point que je ne chassasse, ou plutôt, comme je l'ai dit, que je ne braconnasse. Ma mère, qui partageait entièrement l'opinion de l'inspecteur à mon égard, et qui, d'ailleurs, craignait sans cesse les accidents qui pouvaient m'arriver, tenait sous clef mon fusil et ne le laissait sortir que les grands jours, les jours de permissions spéciales, les jours où, comme récompense du travail de la semaine, M. de Violaine, c'était le nom de l'inspecteur, venait me dire lui-même :

« Allons, Dumas, en route, mon ami; mais ne nous y habituons pas, c'est aujourd'hui seulement, et parce que l'abbé est content de toi. »

A ces jours-là c'était une grande fête. Je prenais ma carnassière, je passais mes longues guêtres de chasse, j'endos-

sais ma veste de coutil, je jetais sur mon épaule un joli fusil à un coup qui venait de mon père, et je traversais fièrement toute la ville côte à côte avec les chasseurs, au milieu des aboiements de nos meutes, et des souhaits de toutes nos connaissances qui nous regardaient passer du seuil de leurs portes et nous criaient :

« Bonne chance ! »

Mais cette faveur spéciale arrivait une fois à peine par mois, et c'était bien triste de ne chasser qu'un jour sur trente : aussi les vingt-neuf autres jours j'avais trouvé le moyen de substituer à mon fusil enfermé une autre arme de mon invention. C'était un long pistolet du temps de Louis XIV, auquel j'avais adapté une crosse. Le soir venu, je mettais la crosse dans ma poche, le canon sous ma veste, et je m'en allais innocemment, mon cerceau ou ma toupie à la main, pour qu'on n'eût aucun soupçon de l'escapade que je méditais ; puis, lorsque j'étais hors de vue, je laissais dans un coin quelconque toupie ou cerceau, je prenais mes jambes à mon cou, je gagnais la lisière de la forêt, je me couchais à plat ventre dans les broussailles du fossé, je montais sur sa crosse mon pistolet chargé d'avance, et j'attendais.

Si un lapin avait le malheur de s'aventurer en plaine à vingt-cinq pas autour de moi, c'était un lapin parfaitement mort.

Si c'était par hasard un lièvre, il va sans dire que c'était exactement la même chose. Un jour il sortit un chevreuil, et, je le dis bien bas, il en fut, ma foi, du chevreuil comme si c'eût été un lapin ou un lièvre.

Ces différentes pièces de gibier me servaient à faire des cadeaux à des braves gens de mes amis qui, pour que ces cadeaux se renouvelassent, m'entretenaient de leur côté de poudre et de plomb.

Puis, disons-le encore, presque tous les gardes avaient chassé avec mon père, et gardaient un grand souvenir de sa libéralité. D'autres étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que par son influence il avait fait entrer dans l'administration forestière.

En somme, tous ces braves gens, qui voyaient en moi des dispositions toutes particulières pour devenir aussi généreux que le général, c'était toujours ainsi qu'ils nommaient mon père, m'avaient pris en grande amitié. Aussi m'invitaient-ils parfois à faire des rondes avec eux sur leurs garderies ; puis, lorsque leur chien de plaine tombait en arrêt sur quelque malheureux lapin au gîte, ils regardaient autour d'eux si personne ne nous voyait, me mettaient vite leur fusil entre les mains. Je m'avançais alors de l'autre côté du buisson sur lequel Castor ou Pyrame avait les yeux fixés ; je donnais un coup de pied dedans ; le lapin partait, et presque toujours c'était un lapin qui, après avoir passé la nuit dans le terrier, passait la soirée dans une casserole.

Au nombre de ces gardes, il y en avait un qu'on appelait Bernard, et comme il habitait sur la route de Soissons, à une lieue et demie de Villers-Cotterêts, une petite maison que M. de Violaine avait fait bâtir pour son prédécesseur, on l'appelait Bernard de la Maison-Neuve.

C'était, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1818 ou 1819, un beau garçon de trente-deux ans à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris encadrant admirablement son joyeux visage ; du reste admirablement pris dans sa taille, et devant à l'harmonie de ses membres une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Aussi Bernard était-il toujours prêt, et prêt à tout ; le matin comme le soir, le jour comme la nuit, Bernard savait à cinquante pas près, où baugeaient tous les sangliers de sa garderie ; car Bernard était un de ces hommes qui, comme Bas-de-Cuir, peuvent suivre une piste pendant des lieues entières. Lorsque le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve, qu'on devait attaquer à un quart de lieue de là, et que l'animal avait été détourné par Bernard, on savait d'avance à quelle bête on avait affaire : si c'était un tiéran, un ragot, une laie ou un sanglier ; si cette laie était pleine, et depuis combien de temps elle l'était. Le solitaire le plus rusé n'aurait pu lui cacher six mois de son âge. C'était merveilleux à voir, surtout pour les chasseurs parisiens qui nous arrivaient de temps en temps. Il est vrai que pour nous autres chasseurs campagnards, qui avions fait les mêmes études que lui, mais qui étions restés dans les degrés inférieurs, la chose nous paraissait moins extraordinaire.

Bernard n'en était pas moins pour nous tous une espèce d'oracle.

Puis le courage conquiert vite une grande puissance sur les hommes. Bernard ne savait pas ce que c'était que la peur. Il n'avait jamais reculé devant ni homme ni animal qui fût au monde. Il allait relancer le sanglier dans son bouge le plus profond ; il allait attaquer les braconniers jusque dans leurs retraites les mieux défendues. Il est vrai que de temps en temps Bernard revenait avec quelque coup de boutoir à la cuisse ou quelques chevrotines dans les reins, mais Bernard avait une façon de traiter ses blessures qui lui réussissait parfaitement. Il montait de sa cave deux ou trois bouteilles de vin blanc, tirait un de ses chiens de la niche, se couchait à terre sur une peau de cerf, faisait lécher sa plaie par Rocador ou par Fanfaro, et, pour réparer le sang perdu, avalait ce qu'il appelait sa tisane. Le soir il n'y paraissait presque plus, et le lendemain il était parfaitement guéri.

Bernard m'aimait beaucoup, parce que tout enfant il avait chassé vingt fois avec mon père, et moi

j'aimais beaucoup Bernard qui me racontait une foule d'histoires qui lui étaient arrivées à lui et à son oncle Berthelin du temps du général.

C'était donc double fête pour moi, quand M. de Violaine m'invitait, comme je l'ai dit, à quelque chasse, et que le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve.

Nous partions alors, certains de ne pas faire buisson-creux; puis au détour de cette belle route taillée au milieu de la forêt, nous apercevions de loin Bernard, debout sur le chemin à quatre pas en avant de sa porte, son cor de chasse au poignet, et nous saluant d'un *lancer* ou d'un *hallali* plein de verve; cela voulait dire que l'animal était à nous, ou que nous serions des mazettes.

Puis, dans la maison, cinq ou six bouteilles de tisane, des verres scrupuleusement rincés, un pain de dix livres blanc comme la neige nous attendaient. On mangeait un morceau, on faisait des compliments à madame Bernard sur son pain et sur ses yeux, et l'on se mettait en chasse.

Il faut dire que Bernard adorait sa femme et en était jaloux à la rage. Ses camarades le plaisantaient quelquefois là-dessus; mais la plaisanterie était courte. Bernard devenait pâle comme la mort, puis se retournant vers l'imprudent qui touchait à cette plaie de son cœur, que la langue de ses chiens ne pouvait guérir :

« Tiens, lui disait-il, un tel, si j'ai un conseil à te donner : tais-toi tout de suite, plus tôt tu te tairas et mieux cela vaudra pour toi. »

Et le mauvais plaisant se taisait aussitôt : ajoutons même que de jour en jour, les allusions qu'on osait faire à la seule faiblesse de cet homme si fort devenaient plus rares et promettaient même dans un temps très-court, de ne plus se renouveler du tout.

Un soir enfin que j'étais occupé à donner à couper sur le pas de notre porte à deux éperviers que je nourrissais, et que je voulais absolument dresser à la chasse de l'alouette, M. de Violaine passa.

« Eh bien ! garçon, me dit-il, avons-nous bien travaillé cette semaine?

— J'ai été le second en version.

— Bien vrai? »

Je lui montrai une petite croix d'argent que je portais fièrement à ma boutonnière, suspendue par un ruban rouge, et qui était la preuve incontestable de ce que j'avançais.

« Alors, monsieur le second, je vous invite à venir chasser le sanglier avec nous demain. »

Je bondis de joie.

« Et où cela, cousin?

— Chez Bernard, à la Maison-Neuve.

— Oh ! tant mieux, tant mieux, nous aurons du plaisir.

— Je l'espère.

— Voilà donc comme vous le gâtez, dit ma mère en paraissant sur le pas de ma porte. Au lieu de m'aider à le guérir de cette malheureuse passion de la chasse qui amène chaque jour tant d'accidents, vous lui en donnez le goût. Ecoutez, je ne vous le confie qu'à la condition qu'il ne vous quittera pas.

— Soyez tranquille, je le placerai près de moi.

— Alors, à cette condition-là, c'est bien, dit ma pauvre mère, qui ne savait rien me refuser, mais souvenez-vous que, s'il lui arrivait quelque malheur, ajouta-t-elle à voix basse, j'en mourrais de chagrin.

— N'ayez donc pas peur, dit M. de Violaine, c'est un gaillard qui sait son métier sur le bout de son doigt; ainsi, c'est chose convenue; entends-tu, garçon, à demain six heures.

— Merci, cousin, merci; je ne me ferai pas attendre, allez. »

Et je remis mes éperviers sur leur perchoir, pour m'occuper de la chasse du lendemain.

Ces préparatifs consistaient à laver le canon de mon fusil, à huiler les ressorts et à fondre des balles.

A six heures du matin nous partîmes : tout le long de la route nous recrutâmes les gardes qui nous attendaient sur leurs garderies respectives; enfin nous arrivâmes au détour de la route, et de loin nous aperçûmes Bernard, son cor de chasse à la main.

Il sonnait d'un air si joyeux, et nous envoyait des notes si sonores, que nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine. En effet, en arrivant à la Maison-Neuve, nous apprîmes que Bernard avait détourné vers la montagne de Daumplex, c'est-à-dire à une lieue de là à peu près, un magnifique tiéran.

« On appelle tiéran, en terme de chasse, un sanglier arrivé au tiers de son âge. »

M. de Violaine fit part alors aux gardes d'une lettre qu'il venait de recevoir de l'administration centrale des forêts de M. le duc d'Orléans. Cette lettre énumérait les réclamations des propriétaires riverains de la forêt, lesquels se plaignaient des dégâts que causaient les sangliers, et contenait l'injonction la plus formelle de détruire ces animaux jusqu'au dernier.

De pareils ordres sont toujours bien reçus des gardes : le sanglier était un gibier royal, qu'ils avaient pas le droit de tirer dessus, ou quand ils tirent dessus pas beaucoup c'est qu'on leur en demande pour la bouche. Alors le coup leur est purement et simplement payé douze sous, je crois. Mais dans les cas de destruction, la bête appartient de droit à celui qui la tue, et un sanglier dans le salon, est, comme on le comprend bien, un fameux surcroît aux provisions d'hiver.

Il fut donc convenu que les chasses se continueraient jusqu'à extinction totale de tous les sangliers qui se trouvaient dans la forêt de Villers-Cotterêts.

Quant à moi, je n'étais pas moins content que les gardes, car il était évident que je m'accrocherais à quelques-unes de ces belles chasses.

Nous partîmes après avoir mangé le croûton de pain et bu le verre de vin blanc, non pas en faisant les *craques* ordinaires, qu'on me pardonne le mot, il est consacré entre chasseurs. Chacun connaissait trop bien son voisin et était trop bien connu de lui pour essayer de lui imposer par quelques-uns de ces innocents mensonges, dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite, mais en convenant, au contraire, avec une bonhomie parfaite, de l'adresse des plus forts. Or, les plus forts étaient Berthelin, l'oncle de Bernard, Mona, vieux garde, qui, quelque temps auparavant, s'était emporté le poignet gauche et qui n'en tirait que mieux pour cela, et un nommé Mildet, lequel, à balle surtout, faisait des choses surprenantes.

Il va sans dire que les maladroits étaient de leur côté raillés avec acharnement.

Parmi ceux-ci, était un brave homme nommé Niquet, et surnommé, je ne sais pour quoi, *Bobino*, lequel avait la réputation d'être l'homme d'esprit de l'inspection, ce qui était vrai, mais lequel joignait à cette réputation celle d'être un des plus mauvais tireurs de la troupe, ce qui était encore vrai.

On racontait donc les prouesses de Berthelin, de Mona, et de Mildet; mais on raillait impitoyablement Bobino.

Ce à quoi Bobino répondait par les coq-à-l'âne les plus plaisants et les plus spirituels, auxquels son accent provençal donnait une allure des plus amusantes.

Arrivés à l'endroit où le sanglier était baugé, Bernard nous fit signe de nous taire. A partir de ce moment, pas un chuchotement ne se fit entendre. Alors Bernard fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte que Bernard, avec son limier qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouler.

Je demande bien humblement pardon de me servir de tous ces termes de chasse, ni plus ni moins que le baron des *Fâcheux* de Molière, mais eux seuls peuvent rendre la pensée, et d'ailleurs je les crois tous assez connus pour qu'ils n'aient pas besoin d'explication.

M. de Violaine tint parole à ma mère; il me plaça entre lui et Mona, me recommanda de me tenir complétement abrité derrière un chêne, puis, si je tirais sur le sanglier et qu'il revînt sur le coup, de m'accrocher à une grosse branche, de m'enlever à la force des poignets, et de laisser passer l'animal au-dessous de moi. Tout chasseur un peu expérimenté sait que c'est là la manœuvre généralement adoptée en pareille circonstance.

Au bout de dix minutes, tout le monde était à son poste; le signal fut aussitôt donné. Au bout d'un instant, la voix du chien de Bernard qui était tombé

sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui prouvaient qu'il approchait de l'animal. Tout à coup on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis pour mon compte passer quelque chose; mais, avant que je n'eusse épaulé, ce quelque chose avait disparu. Mona envoya son coup de fusil au juger, mais il secoua lui-même la tête, en signe qu'il ne croyait pas avoir touché la bête. Puis, un peu plus loin, on entendit retentir un second coup de fusil, puis enfin un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'hallali, poussé du fond de ses poumons, par la voix bien connue de Bobino.

Chacun courut à l'appel, quoiqu'en reconnaissant la voix de l'appelant chacun pensât tout bas qu'il était dupe de quelque mystification de la part du spirituel loustic.

Mais à notre grand étonnement à tous, nous aperçûmes, en arrivant sur la grande route, Bobino assis tranquillement sur le sanglier, son brûle-gueule à la bouche, et battant le briquet pour avoir du feu.

A son coup de fusil l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait pas bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine le concert de félicitations qui s'éleva autour du vainqueur, lequel prenait son air le plus modeste, et se contentait, toujours assis sur son trophée, de répondre entre des bouffées de fumée :

« Et tron de l'air, voilà comme nous carambolons ces petites bêtes, nous autres Provençaux. »

En effet il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait, la balle avait frappé derrière l'oreille ; Mona, Berthelin ou Mildet n'auraient pas fait mieux.

Bernard arriva le dernier.

« Que diable me chante-t-on, Bobino, cria-t-il du plus loin qu'on pût être entendu ; on me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécile ?

— Qu'il se soit jeté dans le coup ou que le coup se soit jeté dans lui, dit le triomphateur, il n'est pas moins vrai que la pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille qui seront invités à en manger chez lui.

— A part M. l'inspecteur, dit Bobino en ôtant sa casquette, lequel fera toujours infiniment plaisir et honneur à son très-humble, quand il voudra goûter de la cuisine de la mère Bobine. »

C'était ainsi que Niquet appelait sa femme, attendu que selon lui Bobine était tout naturellement le féminin de Bobino.

« Merci, Niquet, merci, répondait l'inspecteur ; ce n'est pas de refus.

— Pardieu, Bobino, dit Bernard, comme tu ne fais pas de ces coups-là tous les jours, il faut, avec la permission de M. de Violaine, que je te décore.

— Décoré, mon ami, décoré ; il y en a plus d'un qui l'a été décoré, et qui ne le mérite pas tant que moi. »

Et Bobino continua de fumer, avec le flegme le plus comique, tandis que Bernard, tirant un couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

Le sanglier poussa un grognement sourd.

« Eh bien ! qu'est-ce donc, petit, dit Bobino, tandis que Bernard attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur, il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle. »

Le sanglier poussa un second grognement et gigotta d'une patte.

« Bon ! dit Bobino, bon ! nous essayons donc d'en rappeler, petit; eh bien ! tron de l'air, rappelons-en, voyons, et ce sera drôle. »

Bobino avait à peine achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière et sa pipe brisée entre ses dents.

Le sanglier, qui n'était qu'étourdi, s'était relevé, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite Bernard, et après s'être débarrassé du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant encore sur ses quatre pattes.

« Ah pardieu ! dit M. de Violaine, laissez-le faire un peu ; il serait curieux que celui-là en revint.

— Tirez dessus, cria Bernard, cherchant son fusil qu'il avait posé sur le revers du fossé pour procéder plus commodément à l'amputation qu'il venait d'exécuter si heureusement, tirez dessus, je connais les paroissiens, ils ont la vie dure; tirez dessus, et plutôt deux coups qu'un, ou il nous échappe. »

Mais il était déjà trop tard ; les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient élancés sur lui ; les uns le tenaient aux oreilles, les autres aux cuisses ; tous enfin le couvraient si complétement, qu'il n'y avait pas une partie du corps de l'animal où l'on pût envoyer une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement le fossé, entraînant avec lui la meute ; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé, et qui, furieux de l'affront reçu, voulait à toute force en avoir raison.

« Arrête, arrête, criait Bernard, arrête-le par la queue, Bobino. Arrête, arrête. »

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

Puis, au bout d'un instant, on vit revenir Bobino, l'oreille basse ; il l'avait manqué de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait la voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes toute la journée, il nous mena à cinq lieues de là ; nous ne l'abandonnâmes que le soir, et nous n'en entendîmes jamais reparler, quoique Bernard eût fait savoir non-seulement aux gardes de Villers-Cotterêts, mais encore aux gardes des forêts voisines que si quelqu'un d'entre eux par hasard tuait un sanglier sans queue et qu'il tînt à l'avoir complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

Cependant quoique la chasse eût été, sans contredit, plus amusante que si elle eût complétement réussi, elle n'avait aucunement rempli le but que se proposait l'inspecteur, puisqu'il avait reçu l'ordre de détruire les sangliers et non de les anglaiser.

Aussi, en se séparant de ses gardes, l'inspecteur indiqua-t-il une chasse pour le jeudi suivant, en donnant l'ordre de détourner d'ici la le plus de sangliers que l'on pourrait.

Or, comme le jeudi est jour de congé, j'obtins de M. de Violaine d'être, non-seulement de la prochaine chasse, mais encore de toutes celles qui auraient lieu les jeudis et les dimanches.

Ce jour-là le rendez-vous était fixé au Regard-Saint-Hubert.

Nous y arrivâmes, M. de Violaine et moi, à l'heure militaire; tout le monde s'y trouvait, avec la ponctualité habituelle : il y avait trois bêtes de détournées, deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier. Mais à part la queue qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait reçu aucune notification.

Ce jour-là il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer : un sur la garderie de Berthelin, un sur la garderie de Bernard, un sur la garderie de Mona.

On commença par celui qui était le plus proche : c'était un des ragots détournés par Berthelin ; avant qu'il ne sortît de l'enceinte, il fut tué par Mildet, qui lui passa une balle au travers du cœur.

On passa au second, qui était, comme nous l'avons dit, sur la garderie de Bernard. C'était à une petite lieue de l'endroit où avait été tué le premier. Bernard, selon son habitude, nous conduisit à la Maison-Neuve, pour y boire un coup et manger un morceau ; puis nous repartîmes.

L'enceinte fut formée, M. de Violaine, selon la promesse qu'il avait faite à ma mère, m'avait placé entre lui et son garde particulier, qu'on appelait François. Après François venait Mona, puis après Mona venait je ne sais plus qui. Cette fois nous avions affaire à la laie.

Bernard entre dans le taillis avec son limier ; un instant après, le sanglier était lancé. Nous l'entendîmes venir, comme la dernière fois, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. M. de Violaine, à qui il passa le premier, lui envoya ses deux coups, mais sans le toucher. Je lui envoyai le mien; mais, comme c'était le premier sanglier que je tirais, je le manquai aussi. Enfin, François fit feu à son tour et l'atteignit en plein corps ; aussitôt la laie fit un retour à angle droit, et avec la rapidité de la foudre fondit sur celui qui avait tiré sur elle. François lui envoya un second coup presque à bout portant ; mais au même moment François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse ; François était renversé sur le dos, et la laie, acharnée sur lui, le fouillait à grands coups de groin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours ; mais à ce moment une voix cria d'un accent impératif : « Ne bougez pas ! » Chacun s'arrêta, immobile à sa place. Nous vîmes Mona abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un instant, le tireur demeura immobile comme une statue, puis le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

« Merci, vieux, dit François en se redressant sur ses jambes; et si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie, à la mort.

— Ça n'en vaut pas la peine, » dit Mona.

Nous courûmes tous à François, il avait une morsure au bras, voilà tout; mais ce n'était rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver ; aussi lorsqu'on se fut assuré du peu de gravité de la blessure, toutes nos exclamations tournèrent-elles en félicitations pour Mona. Mais comme ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, Mona reçut nos compliments en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple et, à son avis, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes, nous nous occupâmes de la bête. Elle avait reçu les deux balles de François, mais l'une s'était aplatie sur la cuisse presque sans l'entamer ; l'autre avait glissé sur la tête et lui avait fait un sillon sanglant. Quant à celle de Mona, elle était entrée, comme nous l'avons dit, au défaut de l'épaule, et l'avait tuée roide.

On fit la curée, et l'on se remit en chasse, comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on avait pu prévoir qu'il arriverait, avant la fin de la journée, un événement bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Mona. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes ; l'enceinte fut formée. Cette fois j'étais placé entre M. de Violaine et Berthelin ; puis Mona, à son tour, entre dans l'enceinte pour la fouiller. Cinq minutes après, la voix du chien nous annonça que le sanglier était lancé.

Tout à coup on entendit un coup de carabine, en même temps je vis un grès à quarante pas de moi à peu près voler en éclat ; puis j'entendis à ma droite un cri de douleur. Je me retournai, et j'aperçus Berthelin qui d'une main se cramponait en chancelant à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

Puis il s'affaissa sur lui-même en se courbant en deux, puis il se laissa aller à terre, en poussant un profond gémissement.

« Au secours ! criai-je, au secours ! Berthelin est blessé. »

Et je courus à lui, suivi par M. de Violaine, tandis que sur toute la ligne les chasseurs se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance, nous le soulevâmes; le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au dessus de la hanche gauche ; la balle était restée dans le corps.

Nous étions autour du mourant, nous interrogeant du regard pour savoir lequel de nous avait tiré ce fatal coup de feu, quand nous vîmes sortir du fourré Bernard, sans casquette, pâle comme un spectre, sa carabine encore fumante à la main, en s'écriant : « Blessé ! blessé ! qui est-ce qui a dit que mon oncle était blessé ? »

Personne de nous ne répondit ; mais nous lui montrâmes de la main le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Bernard s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête ; arrivé près du blessé, il poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner ; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

On fit à l'instant même un brancard, on posa le blessé dessus, puis on le transporta dans la maison de Mona, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pas de l'endroit où l'accident était arrivé. Bernard marchait à côté du brancard, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme et tenant la main à son oncle. Pendant ce temps un des gardes était monté sur le cheval de l'inspecteur et courant ventre à terre chercher un médecin à la ville.

Le médecin arriva au bout d'une demi-heure pour annoncer ce dont chacun se doutait déjà, c'est-à-dire que la blessure était mortelle.

Il fallait transmettre cette nouvelle à la femme du blessé. L'inspecteur se chargea de ce triste message et s'apprêta à sortir de la maison. Alors Bernard se leva, et s'approchant de lui :

« Monsieur de Violaine, lui dit-il, il est bien entendu que tant que Bernard vivra elle ne manquera de rien, pauvre chère femme, et que si elle veut venir demeurer chez moi, elle y sera reçue comme ma mère.

— Oui, Bernard, oui, dit M. de Voilaine, je sais que tu es un brave garçon ; allons ce n'est pas ta faute.

— Oh ! oh ! monsieur l'inspecteur, dites-moi encore quelques paroles comme celles que vous venez de me dire. Ah ! je crois que je vais pleurer.

— Pleure, mon pauvre garçon, pleure, dit M. de Violaine, cela te fera du bien.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, » s'écria le malheureux en éclatant en sanglots, et en tombant sur un fauteuil.

Rien ne m'a jamais ému au monde comme une grande force brisée par une grande douleur. La vue de cet homme luttant contre la mort m'avait moins impressionné que la vue de cet homme qui pleurait.

Nous quittâmes, les uns après les autres, cette chambre mortuaire où il ne resta que le médecin, Mona et Bernard.

Dans la nuit Berthelin expira.

Le dimanche suivant il y avait chasse.

Le rendez-vous était à la Bruyère au Loup. L'inspecteur avait convoqué tous les gardes excepté Bernard, mais convoqué ou non, Bernard n'était pas homme à manquer à son devoir. Il arriva à la même heure que les autres, seulement il n'avait ni carabine ni fusil.

« Pourquoi es-tu venu, Bernard? demanda M. de Violaine.

— Parce que je suis chef de la brigade, mon inspecteur.

— Mais du moment où je ne t'avais pas convoqué...

— Oui, oui, je comprends, et je vous remercie. Mais le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que ce qui est arrivé ne fût pas arrivé. Mais quand je resterai à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps. Pauvre cher homme ! Oh ! il y a une chose qui me tourmente, tenez, monsieur de Violaine, c'est qu'il est mort sans me pardonner.

— Comment voulais-tu qu'il te pardonnât? il n'a pas su que c'était toi qui avait tiré ce malheureux coup de fusil.

— Non, non, il ne l'a pas su au moment de sa mort. Pauvre cher homme ! mais il le sait là-haut. Les morts savent tout, à ce qu'on dit.

— Allons, Bernard, allons du courage.

— Oh ! du courage, j'en ai, monsieur de Violaine. J'en ai, mais voyez-vous, j'aurais voulu qu'il me pardonnât ! »

Puis, se penchant à l'oreille de l'inspecteur :

« Il m'arrivera malheur, vous verrez, lui dit-il. Et cela, et cela parce qu'il ne m'a point pardonné.

— Tu es fou, Bernard.

— C'est possible, mais c'est mon idée.

— C'est bien ; tais-toi, ou parlons d'autre chose. Pourquoi n'as-tu pas pris un fusil ou une carabine ?

— Parce que de ma vie, entendez-vous bien, de ma vie, mon inspecteur, je ne toucherai ni carabine ni fusil.

— Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens ?

— Avec quoi ? je le tuerai, dit Bernard, avec quoi ? Tenez, je le tuerai avec cela. » Et il tira son couteau de sa poche.

M. de Violaine haussa les épaules.

« Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur de Violaine, ce sera comme cela. D'ailleurs ce sont des brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle. Eh bien ! avec mon fusil, je ne sentais pas que je le tuais, tandis

qu'avec mon couteau ce sera autre chose. D'ailleurs avec quoi égorge-t-on les cochons? avec un couteau. Eh bien! un sanglier, ce n'est pas autre chose qu'un cochon.

— Enfin, puisque tu ne veux entendre à rien, il faut bien te laisser faire.

— Oui, laissez-moi faire.

— En chasse, messieurs, en chasse, » dit l'inspecteur.

On attaqua comme d'habitude, mais cette fois quoique touché de trois ou quatre balles, le sanglier prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de poursuite, qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout chasseur sait comment, fût-on harassé à ne plus se tenir debout, la fatigue cesse au moment de l'hallali; nous avions en tours et en détours fait plus de dix lieues, et cependant, dès que nous entendîmes à la voix des chiens qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous retrouva ses forces et se mit à courir vers le point de la forêt d'où venait le bruit.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est-à-dire que le taillis pouvait avoir douze pieds de haut; à mesure que nous avancions, le bruit redoublait, et, de temps en temps, au-dessus de la cime des arbres, on apercevait un chien enlevé par un coup de boutoir les quatre pattes en l'air, hurlant comme un désespéré, mais ne retombant à terre que pour se rejeter de nouveau sur le sanglier. Enfin, nous arrivâmes à une espèce de clairière; l'animal était acculé aux racines d'un arbre renversé; vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois; dix ou douze étaient blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert; mais ces nobles bêtes ne sentaient pas la douleur et revenaient au combat en piétinant leurs entrailles traînantes; c'était à la fois magnifique et horrible à voir.

« Allons, allons, Mona, dit M. de Violaine, un coup de fusil à ce farceur-là, il y a assez de chiens de tués, finissons-en.

— Hein! que dites-vous, monsieur l'inspecteur, s'écria Bernard, arrêtant le canon de l'arme qu'abaissait déjà Mona. Un coup de fusil, un coup de fusil à un pourceau! Allons donc! un coup de couteau, c'est bien assez pour lui. Attendez, attendez, et vous allez voir. »

Bernard tira un couteau, et se rua jusqu'au sanglier, écartant les chiens, qui revinrent aussitôt; et, se confondant à cette masse mobile et hurlante, pendant deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer; mais, tout à coup le sanglier fit un violent effort pour s'élancer; chacun portait déjà la main sur la gachette de son fusil, quand tout à coup Bernard se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, et, le maintenant, malgré tous ses efforts, avec le poignet de fer que nous lui connaissions; tandis que les chiens, se rejetant de nouveau sur lui, le recouvraient de leurs corps comme d'un tapis mouvant et bigarré :

« Allons! Dumas, me dit M. de Violaine, c'est à toi celui-là; va faire tes premières armes. »

Je m'approchai du sanglier, qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires et me regardant avec des yeux ensanglantés; mais il était pris dans un étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui mis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille et je fis feu.

La commotion fut si violente, que l'animal s'arracha des mains de Bernard; mais ce ne fut que pour aller rouler à quatre pas de là; il était mort. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête, et je lui avais littéralement brulé la cervelle.

Bernard poussa un éclat de rire.

« Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur terre.

— Oui, dit l'inspecteur, mais si tu y vas de cette façon, mon brave, tu pourras bien ne pas t'amuser longtemps. Mais qu'as-tu à la main?

— Rien, une égratignure : le gredin avait la peau si dure que mon couteau s'est refermé.

— Et en se refermant, il t'a coupé le doigt? dit M. de Violaine.

— Net, mon inspecteur, net. » Et Bernard étendit sa main droite à laquelle manquait la première phalange de l'index; puis au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de l'inspecteur :

« C'est trop juste, monsieur de Violaine, continua-t-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

— Mais il faut soigner cette blessure, Bernard.

— Soigner ça, ah bien! voilà grand'chose; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché. »

Et à ces mots, Bernard rouvrant son couteau, fit la curée aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

A la chasse suivante, il revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard en forme de baïonnette qu'il avait fait exécuter sous ses yeux par son frère, armurier à Villers-Cotterêts, et qui ne pouvait ni plier, ni se fermer.

Cette fois la scène que j'ai déjà décrite se renouvela; seulement le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon domestique.

Et puis il en fut ainsi à toutes les autres chasses; si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le charcutier.

Cependant tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin : il devenait de plus sombre en plus sombre, et de temps en temps il disait à l'inspecteur :

« Voyez-vous, monsieur de Violaine, tout cela

n'empêche pas qu'un jour il m'arrivera malheur... »

Trois ou quatre ans s'étaient passés depuis les événements que nous venons de raconter : j'avais quitté Villers-Cotterêts et je revenais y passer quelques jours; c'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Après avoir embrassé ma mère, je courus chez M. de Violaine.

« Ah ah ! dit-il en me voyant, te voilà, garçon, tu arrives juste pour la chasse au loup.

— S'il faut vous le dire, j'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne pas m'être trompé dans ma prévision.

— Oui, on a connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et comme il y en a deux sur la garderie de Bernard, je lui ai donné hier l'ordre de les détourner, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin.

— A la Maison-Neuve, toujours? — Toujours.

— Eh bien, que devient ce pauvre Bernard ? tue-t-il toujours des sangliers à coups de baïonnette?

— Oh ! les sangliers sont exterminés depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Bernard les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé?

— Non, le pauvre diable est plus sombre et plus triste que jamais. Tu le trouveras bien changé. J'ai pourtant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin. Mais tout cela ne fait rien à son chagrin. Il est mordu au cœur. Avec cela il est plus jaloux que jamais.

— Et toujours aussi injustement?...

— C'est-à-dire que sa pauvre petite femme est un ange.

— Alors c'est de la monomanie. Au reste tout cela ne l'empêche pas d'être toujours un de vos bons gardes, n'est-ce pas?

— Excellent.

— Et il ne nous fera pas faire buisson creux demain ?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il faut, le temps fera le reste.

— Le temps ne fera qu'empirer la chose, et je commence à croire comme lui, qu'il lui arrivera malheur.

— C'est à ce point-là ?

— Ma foi, oui, quant à moi j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils?

— A merveille.

— Mildet ?

— Coupe toujours en deux les écureuils à balles.

— Mona ?

— Nous avons chassé avant-hier ensemble, dans les marais de Coyolles, et il m'a tué dix-sept bécassines sans en manquer une. — Et Bobino?

— Bobino a fait faire un sifflet pour les chiens de la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de l'animal.

— Alors, excepté Bernard, tout va bien ;

— A merveille.

— Ainsi le rendez-vous?...

— Est à six heures du matin, au bout des grandes allées.

— Nous y serons. »

Je quittai M. de Violaine pour aller serrer la main à tous les vieux amis que j'ai conservés dans mon pays. Un des bonheurs de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connaît tous les habitants, et dont chaque maison garde pour nous un souvenir. Moi je sais que lorsque je retourne par hasard dans ce pauvre petit bourg à peu près inconnu au reste du monde, je descends de voiture une demi-lieue avant d'être arrivé, puis je m'achemine à pied, reconnaissant les arbres de la route, parlant à chaque personne que je rencontre, et retrouvant une émotion jusque dans les choses insensibles et dans les objets inanimés. Je me promettais donc une grande fête de me retrouver le lendemain avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je retrouvai toutes mes vieilles figures avec du givre aux favoris; car, ainsi que je l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à l'endroit appelé le Saut-du-Cerf, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf s'élança par-dessus la route, encaissée en cet endroit entre deux talus; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes l'obscurité qui commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse; il n'était pas tombé de neige depuis douze heures, rien n'avait donc recouvert les brisées. Les loups, si on les avait pu détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant, où Bernard avait coutume de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes dans un homme aussi exact que l'était Bernard, commença à nous inquiéter. Nous doublâmes le pas et nous arrivâmes au tournant d'où l'on voyait la Maison-Neuve, à un kilomètre à peu près.

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même à une distance assez éloignée, étaient parfaitement distincts. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres, nous voyions une légère colonne de fumée, qui s'échappait de la cheminée et montait dans l'air, nous

voyions un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, qui se promenait devant la porte; mais nous ne voyions pas Bernard. Seulement nous entendions ses chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres, en secouant instinctivement la tête, et nous doublâmes le pas. En approchant rien ne changea.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous. Nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher au malheur.

A cinquante pas de la maison, nous avions presque fait halte.

« Cependant, dit l'inspecteur, il faut savoir à quoi s'en tenir. »

Et nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans dire une parole.

En nous voyant venir, le cheval tendit le cou de notre côté et se mit à hennir.

De leur côté, les chiens s'élancèrent contre les barreaux de leurs niches qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison il y avait une flaque de sang et un pistolet d'arçon déchargé.

Puis de cette flaque de sang partait, en accompagnant des pas marqués sur la neige et qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes; personne ne répondit. «Entrons,» dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Bernard, étendu à terre près de son lit, dont il tordait les couvertures entre ses mains crispées; à sa tête, sur sa table de nuit, étaient deux bouteilles, dont l'une vide et l'autre entamée; il avait une large blessure au côté gauche, dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud, et venait d'expirer il n'y avait pas dix minutes.

Voilà ce qui s'était passé: nous le sûmes le lendemain par le facteur d'un village voisin, qui avait presque assisté à l'événement.

Bernard était jaloux de sa femme; et quoique, comme nous l'avons dit, cette jalousie ne reposât sur rien, elle n'avait fait qu'augmenter. Il était parti à une heure, profitant d'un magnifique clair de lune pour détourner les deux loups qui se trouvaient dans sa brigade.

Une heure après son départ, un messager était venu annoncer à sa femme que son père avait eu une autre attaque d'apoplexie, et demandait à la voir avant de mourir. La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même, sans pouvoir dire où elle allait. Ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Bernard avait trouvé la maison vide. Il avait tâté le lit, le lit était froid; il avait appelé sa femme, sa femme avait disparu.

« C'est bien, avait-il dit, elle a profité de mon absence, ne croyant pas que je rentrerais si tôt. Elle me trompe; il faut que je la tue. Il croyait savoir où elle était. »

Il détacha ses pistolets d'arçon. Il mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept. On retrouva quatorze chevrotines dans celui qui était resté chargé, et les dix-sept autres dans son corps.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie et l'amena devant sa porte. Alors il prit ses pistolets, en mit un dans la fonte gauche; celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte droite étant par hasard plus étroite, le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place, Bernard voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pistolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit. Pour plus de commodité, Bernard tenait la fonte appuyée contre lui; toute la charge pénétra dans son flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant les entrailles.

Le facteur passait dans ce moment-là; il accourut à la détonation. Le colosse était resté debout cramponné à la selle.

« Mon Dieu! qu'y a-t-il, monsieur? demanda-t-il.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau. J'ai tué mon oncle d'un coup de fusil, et je viens de me tuer d'un coup de pistolet.

— Vous tuer, vous, monsieur; vous n'avez rien.

— Bernard se tourna de son côté, ses habits brûlaient encore, et le sang coulait à flots.

— Oh! mon Dieu! que puis-je faire pour vous? Voulez-vous que j'aille vous chercher un médecin?

— Un médecin! qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse? Est-ce que le médecin a sauvé mon pauvre oncle Berthelin?

— Mais enfin, ordonnez-moi quelque chose.

— Va me chercher deux bouteilles de tisanes à la cave et détache-moi Rocador. »

Le facteur, qui souvent buvait le matin la goutte avec Bernard, prit la clef, descendit à la cave, tira deux bouteilles, alla détacher Rocador et rentra.

Il trouva Bernard assis devant une table et écrivant.

« Voilà, dit-il.

— C'est bien, mon ami, répondit le blessé; pose les deux bouteilles sur la table de nuit et va à tes affaires.

— Mais, Bernard...

— Va, te dis-je.

— Vous le voulez donc?

— Oui.

— Au revoir.

— Adieu. »

Le facteur était alors parti, tout courant, espérant

que Bernard était blessé moins dangereusement qu'il ne l'était: car comment en voyant un tel sang-froid et une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort?

Ce qui s'est passé après le départ du facteur, personne ne le sait.

Seulement, selon toute la probabilité, Bernard avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles. Puis il avait voulu monter sur son lit; mais ses forces lui avaient fait défaut. Il était alors tombé à terre, et il était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table.

Sur ce papier, d'une main encore ferme, étaient écrites ces quelques lignes:

« Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy, l'autre a décampé.

« Adieu, monsieur de Violaine. Je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

« Votre dévoué BERNARD, garde-chef »

Je vous avais bien dit que ce n'était ni une nouvelle, ni un drame, ni un roman que j'allais vous raconter, mais une simple catastrophe.

Seulement cette catastrophe a, je vous le jure, laissé dans mon esprit un ineffaçable souvenir.

ALEXANDRE DUMAS.

UN ADMIRATEUR DE TALMA.

Jadis les congés étaient le prix de longs et éclatants services; aussi un acteur en voyage faisait-il sensation partout où il arrivait. Il m'en souvient : la comète de 1811 n'excita pas plus d'intérêt que l'apparition de Talma sous le beau ciel de ma province. Ah! c'est que les grands acteurs alors portaient avec eux les auteurs célèbres dont la France s'honore; c'est que leur talent se développait dans les chefs-d'œuvre qui ont élevé si haut notre gloire nationale; aujourd'hui que le progrès s'effectue à reculons, c'est surtout Tabarin et Mondor qui courent de nouveau la province, jouant d'autres *farces*, *facéties et gaillardises*.

Nous venons de dire que l'arrivée d'un grand acteur en province était un événement, que la ville et la campagne s'en émouvaient; j'en trouve la preuve dans le souvenir d'une anecdote que Talma lui-même me raconta un jour à sa belle maison de campagne de Bruno[1].

Il partait pour le midi de la France. A peine se fut-il installé dans la malle, qu'un individu de fort bonnes manières prit place à côté de lui. Le fouet s'agite et claque, les chevaux s'élancent, la voiture roule, les voilà en route.

« Pas de préambules, dit aussitôt l'inconnu au grand acteur. Monsieur, je suis votre admirateur, et l'habitué fidèle du Théâtre-Français, lorsque vous jouez. Les journaux m'ont appris que pendant deux mois vous ne vous montrez pas à Paris; et je vous accompagne en province. Si vous aviez enfourché Pégase ou tout autre de ces hippogriffes, hétérogènes, mythologiques, je vous demanderais que je serais monté en croupe derrière vous; j'ai su que, plus humble dans vos goûts, vous préférez à la monture poétique, et me voilà le

Talma répondit à l'étrange entrée en scène de son voisin en homme habitué aux compliments ; la conversation ne tarda pas à devenir familière, et le tragédien se trouva heureux de faire route avec un aussi courtois compagnon.

Arrivés à Bordeaux, les deux voyageurs se logèrent au même hôtel : il fut convenu qu'ils déjeuneraient, dîneraient et souperaient ensemble après le spectacle ; tous les jours, quand Talma montait au théâtre par la porte des acteurs, son compagnon entrait par la porte du public, après avoir pris un billet à toutes places ; et le soir venu nos deux camarades se retrouvaient dans un petit salon contigu à leurs chambres.

En quittant Bordeaux Talma se rendit à Toulouse, où l'accompagna son admirateur. De Toulouse ils passèrent à Perpignan, puis ils remontèrent par Narbonne, Beziers, Montpellier, Nîmes, Avignon, Lyon, Mâcon et Châlons. Tournée complète, durant laquelle Talma, tout satisfait qu'il devait être des impôts levés par son talent sur les populations, le paraissait moins que son camarade de plus en plus radieux après chacune des soirées qu'il passait dans les divers théâtres au milieu d'une foule compacte.

Arrivés à Paris, le tragédien, qui s'était pris d'une véritable affection pour son nouvel ami, le prévint qu'il l'attendait le lendemain à un dîner d'intimes.

« Peut-être ne pourrai-je pas répondre comme je le voudrais à votre invitation, lui dit son admirateur ; mais à coup sûr, vous aurez de mes nouvelles. »

En effet, avant l'heure du dîner Talma reçut un paquet dans lequel il trouva une montre magnifique, une tabatière en or du plus beau travail et une épingle d'un grand prix. Ces mots étaient écrits sur une feuille de papier placée dans la tabatière :

« Je ne suis ni roi ni prince ; mais je pense pouvoir vous offrir ce faible cadeau comme témoignage de reconnaissance. Je dois à Roscius beaucoup plus que Roscius ne reçoit de moi. »

Talma garda les bijoux, dans l'impossibilité où il était de les renvoyer ; car il ne reçut plus de nouvelles de son admirateur, qui, cependant avait bien promis de lui faire savoir dans quel hôtel il allait demeurer.

Le tragédien reprit son service, et la foule d'accourir toujours à ses mâles accents avec une fureur que la vogue de mademoiselle Rachel rappelle de loin aujourd'hui.

Un mois après, c'était, je crois, le lendemain de la première représentation de *Sylla*, Talma reçut une lettre datée de la préfecture de police. Un prisonnier le priait de venir le voir ; lui seul pouvait, par des renseignements utiles, éclairer les magistrats sur la plus fatale méprise. Toujours prêt à obliger, Talma se fit transporter au lieu indiqué. Quel fut son étonnement en retrouvant sous les verrous de la prévention son compagnon de voyage !...

« C'est mon admiration pour vous qui m'a conduit ici, dit le prisonnier au tragédien. Forcé de quitter Paris à l'improviste, je n'ai pas pu vous aller rendre visite ; mais rentré d'hier dans la capitale, j'ai lu votre nom sur l'affiche, et je me suis précipité au Théâtre-Français. Il paraît que, dans cette multitude que vous attirez sans cesse, s'étaient glissés hier des voleurs ; quelques poches ont été fouillées par des mains habiles, et, trompé par de fâcheux indices, un agent a osé mettre la main sur moi. Mais, grâce au ciel, vous voilà, et les renseignements que vous êtes à même de donner sur ma moralité, mon cher compagnon de voyage...

— Pardon ! pardon !... dit Talma en l'interrompant... quels sont les objets qui ont été enlevés dans la foule ?

— Je ne sais... des montres... des tabatières, sans doute...

— Des montres... des tabatières... et des épingles peut-être, répondit Talma en souriant... Vous aviez donc encore un cadeau à me faire, monsieur ?

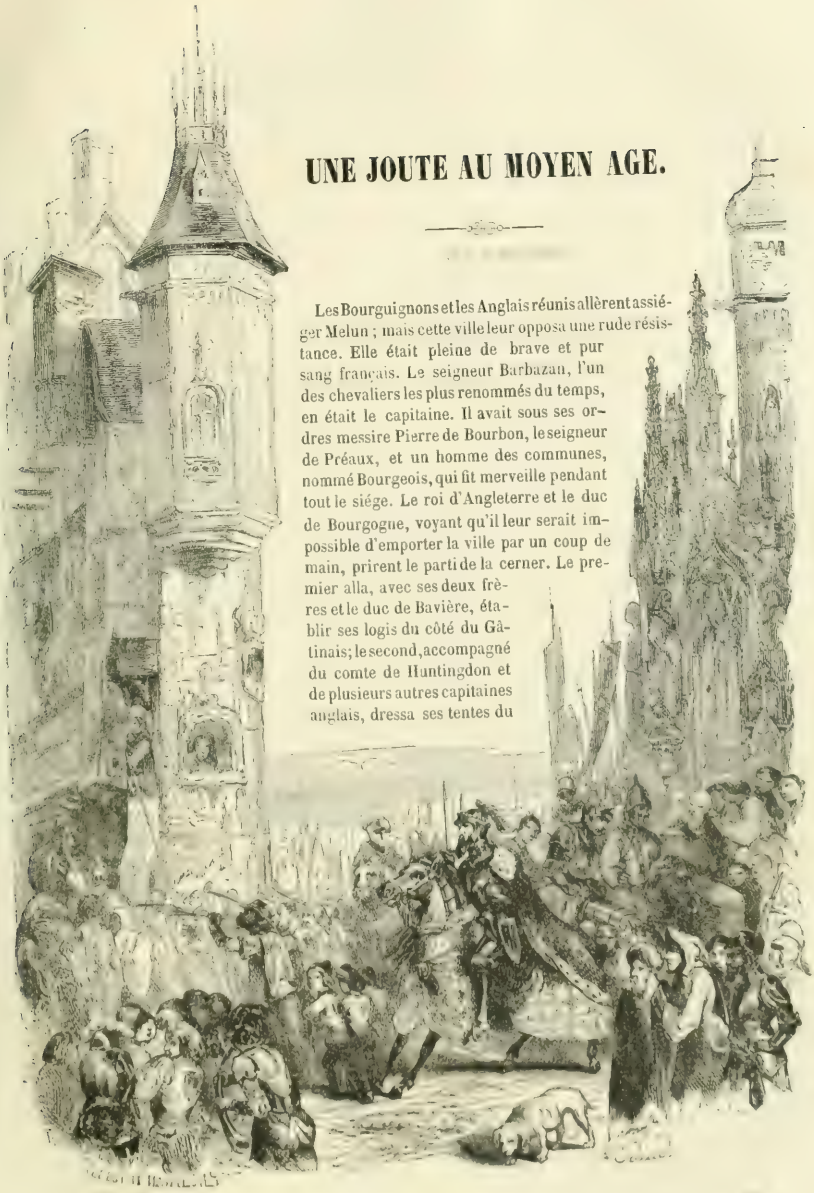
— Ah ! monsieur Talma, répliqua le prisonnier, vous aussi, vous me soupçonnez... et vous m'abandonnez, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, car je vous procurerai un bon avocat. »

Le bon avocat fut choisi, ce qui n'empêcha pas le filou d'être condamné. L'admirateur fervent de Talma exploitait spécialement les foules des spectacles ; c'est à ce titre qu'il avait quitté Paris avec le grand tragédien, et qu'il avait ccuru la province faisant la fortune des bijoutiers et des horlogers de toutes les villes où Talma faisait les affaires des directeurs.

ÉTIENNE ARAGO.

UNE JOUTE AU MOYEN AGE.



Les Bourguignons et les Anglais réunis allèrent assiéger Melun ; mais cette ville leur opposa une rude résistance. Elle était pleine de brave et pur sang français. Le seigneur Barbazan, l'un des chevaliers les plus renommés du temps, en était le capitaine. Il avait sous ses ordres messire Pierre de Bourbon, le seigneur de Préaux, et un homme des communes, nommé Bourgeois, qui fit merveille pendant tout le siége. Le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, voyant qu'il leur serait impossible d'emporter la ville par un coup de main, prirent le parti de la cerner. Le premier alla, avec ses deux frères et le duc de Bavière, établir ses logis du côté du Gâtinais; le second, accompagné du comte de Huntingdon et de plusieurs autres capitaines anglais, dressa ses tentes du

côté de la Brie. On jeta sur la rivière un pont de bateaux pour établir les communications d'une armée d'une rive à l'autre; et le duc de Bourgogne et le roi, afin de n'être pas surpris par les assiégeants, firent clore leurs enceintes respectives de fossés et de pieux, ménageant seulement des entrées et des sorties qui étaient fermées par de fortes barrières. Pendant ce temps, le roi de France et les deux reines quittèrent Troyes, et vinrent tenir leur état en la ville de Corbeil.

Le siége dura ainsi quatre mois et demi, sans grands avantages de la part des assiégeants. Toutefois, le duc de Bourgogne s'était emparé d'un très-fort boulevard que les Dauphinois avaient élevé en avant de leurs fossés, et du haut duquel leurs canons et leurs bombardes faisaient beaucoup de mal à son armée. Alors le roi d'Angleterre fit de son côté percer une mine qui devait aboutir dans l'intérieur de la ville : ce travail donna lieu à une de ces scènes que nous aimons à raconter dans leurs moindres détails, parce qu'elles peignent à elles seules, et d'un seul trait, tout l'esprit d'une époque avec la couleur de tout un siècle.

Au moment où la mine s'approchait du mur creusant sa voie souterraine, Juvénal des Ursins, fils de l'avocat en parlement, chargé de la garde de la partie du rempart sous lequel elle passait, crut entendre quelque bruit. Il fit apporter un tambour et un verre d'eau. Le tambour retentit sourdement, et le verre d'eau trembla; dès lors il n'eut plus de doutes : il appela des ouvriers, et leur ordonna de commencer une contre-mine, et de la pousser dans la direction des Anglais : lui-même présidait à l'ouvrage, une longue hache à la main, lorsque par hasard passa le sire de Barbazan, son capitaine. Juvénal lui raconta la chose, et lui dit qu'il restait là pour combattre dans le souterrain. Alors, le vieux chevalier, qui aimait Juvénal comme son fils, examina sa longue hache, et, secouant la tête :

« Frère, lui dit-il, tu ne sais point encore ce que c'est qu'une rencontre dans une mine : il faut des bâtons plus courts que celui-là pour en venir main à main. » Alors il tira son épée, coupa le manche de la hache à une longueur convenable. Puis, lorsqu'il eut fini, « Mets-toi à genoux, » dit-il à Juvénal. Celui-ci obéit; alors il lui donna l'accolade. « Et maintenant, ajouta-t-il en le relevant, fais en bon et loyal chevalier [1]. »

Après deux heures de travail les ouvriers anglais et français n'étaient plus éloignés les uns des autres que par l'épaisseur d'un mur ordinaire. En un instant cet intervalle fut ébranlé : de chaque côté les ouvriers se retirèrent, et les hommes d'armes qui les suivaient commencèrent à se charger rudement dans cet étroit et sombre passage, où l'on pouvait à peine marcher quatre de front. C'est alors que Juvénal reconnut la vérité de ce que lui avait dit Barbazan; la hache à manche raccourci fit de si grandes merveilles, que les Anglais prirent la fuite. Le nouveau chevalier gagna ses éperons.

Une heure après les Anglais, revinrent en force, portant devant eux une forte barrière de chêne qu'ils établirent en travers au milieu de la mine, pour en interdire le passage aux Dauphinois. Au milieu de ce travail il arriva renfort à ceux de la ville, et de grands *poussis* de lances se firent toute la nuit. Cette nouvelle manière de combattre offrait cette singularité, que l'on pouvait se blesser, se tuer même, mais non pas se faire prisonnier : chaque assaillant combattant de chaque côté de la barrière.

Le lendemain, un héraut d'armes anglais, précédé d'un clairon, se présenta devant les remparts de la ville : il apportait un défi de la part d'un chevalier anglais qui désirait rester inconnu; il offrait à tout Dauphinois chevalier et de bonne maison une passe à cheval, dans laquelle chaque adversaire briserait deux lances, puis, si ni l'un ni l'autre n'était blessé, un combat à pied, soit à la hache, soit à l'épée, le chevalier anglais choisissant pour lice le passage souterrain, et laissant au chevalier dauphinois qui accepterait le défi, le choix du jour et de l'heure.

Lorsque le héraut eut fait sa proclamation, il alla clouer à la porte qui se trouvait la plus proche de lui, le gant de son maître comme gage de combat et signe de défi.

Le sire de Barbazan, qui était accouru sur la muraille avec une grande multitude de peuple, jeta alors son gantelet du haut du rempart, en preuve qu'il prenait pour son compte le défi du chevalier anglais; puis il ordonna à un écuyer d'aller détacher celui que le héraut avait cloué à la porte de la ville. L'écuyer obéit.

Beaucoup de gens trouvèrent que ce n'était pas le fait d'un capitaine de place de s'exposer ainsi dans un combat inutile. Mais le sire de Barbazan se rappelait la fameuse joute de 1402, dans laquelle, lui sixième, il avait vaincu le même nombre de chevaliers anglais : c'était le même sang qui bouillait dans son cœur, et son bras, quoique vieilli, n'avait encore rien perdu de sa force : il laissa donc dire, et se prépara au combat pour le lendemain.

Pendant la nuit, on aplanit et on exhaussa le passage, afin que rien ne fît obstacle aux chevaux; des niches furent creusées de chaque côté de la barrière pour y placer les trompettes qui devaient donner le signal; des torches furent clouées le long des parois pour éclairer le combat.

Le lendemain, à huit heures du matin, les adversaires se présentèrent à chaque extrémité de la mine, ayant chacun à leur suite un clairon : en outre, une

[1] Juvénal, Escuyer-aud de Monstrelet, Barant.

grande multitude sortie de la ville et du camp les accompagnait. Le clairon du chevalier anglais sonna le premier, en signe que c'était de son maître que venait le défi. L'autre lui répondit; puis, quand il eut fini, les quatre trompettes du souterrain se firent entendre à leur tour.

A peine le dernier son eut-il expiré sous la voûte, que les chevaliers s'y enfoncèrent la lance en arrêt.

Ils se virent venir de loin comme deux ombres dans un passage de l'enfer. Cependant le lourd galop de leurs chevaux, le retentissement de leur armure, prouvaient, en ébranlant toute la voûte qu'ils emplissaient de bruit, qu'hommes et coursiers n'avaient rien de fantastique.

Comme les deux combattants n'avaient pu calculer la distance en prenant le champ qui leur était nécessaire, il arriva que le sire de Barbazan, soit qu'il eût un cheval plus vite, soit que la distance fût moins grande de son côté, arriva le premier à la barrière. Il comprit aussitôt le désavantage de sa position, qui le forçait de recevoir, immobile, le coup de son adversaire, augmenté de toute la force de l'élan de son cheval. Le chevalier anglais arrivait comme la foudre : Barbazan n'eut que le temps de décrocher sa lance du faucre et, s'affermissant en même temps sur sa selle et ses étriers, de l'appuyer contre sa poitrine, ainsi que contre une muraille de fer. Cette manœuvre faisait passer l'avantage de son côté : son adversaire, à son tour, recevait le choc au lieu de le donner. Il vit, mais trop tard, cet habile changement; emporté par son cheval, il vint donner à pleine poitrine contre la lance de Barbazan, qui ploya comme un arc, et se brisa comme une baguette. Le chevalier anglais, dont la lance appuyée sur son arrêt se trouva trop courte, ne toucha pas même son adversaire, tandis que, presque renversé du choc, il alla frapper de la tête la croupe de son cheval, qui recula trois pas, pliant sur ses jarrets de derrière. Lorsque l'inconnu se releva, il portait planté au milieu de la poitrine le fer de la lance de son ennemi. Ce fer avait traversé la cuirasse, et ne s'était arrêté qu'en rencontrant une cotte de mailles que le chevalier anglais portait heureusement dessous son armure. Quant à Barbazan, il n'avait pas bougé, ressemblant une statue de bronze sur son piédestal de marbre.

Les deux chevaliers tournèrent bride, et regagnèrent l'entrée du souterrain. Barbazan prit une nouvelle lance plus forte que la première; les trompettes sonnèrent une seconde fois.

Celles des barrières leur répondirent, et les deux chevaliers s'enfoncèrent de nouveau sous la voûte, suivis cette fois de nombre de Français et d'Anglais; car, ainsi que nous l'avons dit, cette passe était la dernière, et le combat devait [illegible] la lance. Rien n'empêchait plus les [illegible] de pénétrer dans le passage souterrain.

Les distances avaient été si bien calculées à cette seconde passe, que les deux combattants se rencontrèrent à moitié chemin. Cette fois la lance du chevalier inconnu avait atteint le côté gauche de la cuirasse de Barbazan, et, glissant sur sa surface polie, elle avait été, creusant sa trace, lever comme une écaille l'articulation de fer de l'épaulière, et avait pénétré dans le haut du bras de la longueur d'un pouce. Quant à celle de Barbazan, elle avait si rudement atteint le milieu de l'écu de son adversaire, que la violence du choc brisa la sangle de son cheval, et que le cavalier, trop solide pour vider les arçons, alla rouler à dix pas, emporté avec la haute selle dans laquelle il était emboîté. Le cheval resta debout, débarrassé de son cavalier.

Barbazan avait mis pied à terre; le chevalier inconnu s'était relevé aussitôt. Tous deux arrachèrent une hache d'armes des mains de leurs écuyers, et le combat recommença avec plus d'acharnement qu'auparavant. Cependant chacun mettait dans l'attaque et la défense une prudence qui prouvait l'opinion avantageuse qu'il avait conçue de son adversaire. C'était merveille de voir leurs haches pesantes tournoyer dans leurs mains avec la rapidité de l'éclair, retomber sur leurs écus comme des marteaux sur l'enclume, et comme eux en tirer des gerbes d'étincelles. Ces hommes, se cambrant tour à tour pour prendre plus de volée, semblaient des bûcherons à l'œuvre : chaque coup aurait abattu un chêne, et cependant ils en avaient essuyé chacun vingt et restaient toujours debout.

Enfin Barbazan, fatigué de cette lutte de géant, voulut la finir d'un coup. Il jeta son écu qui l'empêchait de se servir de son bras gauche, déjà affaibli par sa blessure; il appuya son pied sur une traverse de la barrière, la hache tourna dans ses deux mains en sifflant comme une fronde, et, passant à côté de l'écu sous lequel son adversaire croyait s'abriter, elle vint s'abattre avec un bruit épouvantable sur le cimier du casque du chevalier inconnu, glissa sur l'orbe arrondi, et rencontrant comme point saillant l'attache droite de la visière, elle la brisa comme du verre, et ne s'arrêta que sur l'épaule.

Maintenue alors d'un seul côté, la visière souvrit, et Barbazan stupéfait reconnut dans le chevalier inconnu qu'il venait de combattre Henri de Lancastre, roi d'Angleterre.

Alors le vieux chevalier fit respectueusement deux pas en arrière, laissa tomber sa hache d'armes, détacha son casque et s'avoua vaincu.

Le roi Henri comprit toute la courtoisie de cet aveu : il [illegible] son [illegible] et tendit la main au vieux chevalier.

« De [illegible], lui dit-il, mon [illegible] d'armes, [illegible] vous [illegible] Le [illegible], sire Guillaume de Barbazan, [illegible] pour mes [illegible] l'honneur [illegible]

pas plus que la vigueur des coups que vous m'avez portés. »

Cette fraternité était trop honorable pour que Barbazan la refusât : trois mois plus tard, elle lui sauva la vie.

Ainsi finit entre ces deux adversaires, sans avantage marqué de part ni d'autre, cette singulière joute souterraine dont l'histoire n'offre peut-être pas un second exemple, et qui pendant huit jours fut courtoisement continuée par les chevaliers écuyers des deux armées.

ALEXANDRE DUMAS.

L'AME TRANSMISE

I.

UN JOUR DE NOCES.

Peu de voyageurs ont visité la maison de Solimène.

Elle était bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans la chaîne du Vésuve. Un vaste bois de pins l'entourait : la façade seule était à découvert. On jouissait là d'un point de vue magnifique : en face le volcan, la mer au bas, Naples au fond du golfe.

Cette maison, ou pour mieux dire, ce château, avait une physionomie originale; l'architecture en était lourde, massive, sans grâce, sans ornement. C'était sans doute une imitation, une réminiscence d'un de ces manoirs féodaux qui abondaient en France. Une tour carrée, à belvédère, dominait l'édifice. On l'apercevait de loin, mêlée aux cimes des pins arrondis en parasol.

Il n'y a que des ruines aujourd'hui sur ce sommet; quelques chevriers s'y arrêtent, ou des artistes voyageurs qui cherchent des sites à peindre. Vers la fin du dix-septième siècle, Solimène y avait établi son observatoire et son atelier. A cette époque, ce château était presque entièrement dévasté et à peu près inhabitable.

Le 10 mai 1646, de longs cris de fête couraient autour de ce château, jaillissaient de toutes ces croisées ouvertes, éclataient dans le bois, avec les mystérieuses symphonies des pins, avec les roulades lascives des vagues qui s'éteignaient dans les rescifs d'Ischia. On avait épuisé les fleurs des rosiers et des orangers pour faire serpenter des arabesques rouges et blanches, de la base au sommet du château. Mille banderoles flottaient sur les corniches; le drapeau castillan, hissé sur la grande porte, laissait frissonner au vent son lion et sa tour; la volupté courait dans l'air avec la poussière lumineuse et transparente du midi, avec les parfums du thym, de l'algue marine, de la mer amoureuse, avec les sons stridents des mandolines, avec les chants des filles napolitaines qui dansaient la *tarentelle* sur les feuilles sèches et glissantes des pins. L'entraînement du plaisir ébranlait cette radieuse colline, tant dorée par le soleil, tant caressée par les vagues.

L'objet de la fête était un excitant pour les jeunes gens et les jeunes femmes : on venait de bénir le mariage de Stellina, vierge de quinze ans, fille du comte espagnol Las Vegas, le maître du château.

Elle épousait son cousin germain Léontio, fils du duc d'Ottaiano, jeune homme de dix-huit ans, amoureux comme un écolier, dont un nom seul de femme brûle les joues, brun et fort comme un marin d'Ischia, passionné comme un artiste.

Les dames et les jeunes seigneurs espagnols et napolitains se plaisaient à regarder ces deux enfants époux qui se promenaient dans une allée solitaire, en donnant fort peu d'attention aux jeux et à la fête splendide dont ils étaient les héros. Léontio ne voyait que sa jeune femme, celle qu'il avait tant aimée, tant désirée depuis ce jour où elle ne lui parut plus une sœur, où elle se révéla dans tous ses attraits de jeune fille, où elle remplit le château, la colline, les bois, de sa grâce de vierge, de son atmosphère d'amour et d'angélique volupté. Léontio la tenait légèrement par la main, puis il la laissait marcher devant lui, et ses lèvres frissonnaient; un feu brûlait sa langue; le sang lui tintait au cœur, quand il la caressait ainsi de ses regards, cette embaumée création, cette ange si fraîche, si suave, si femme, celle qu'on avait surnommée la belle blonde aux yeux noirs. Quelquefois, en la voyant silencieuse, immobile, rêveuse, il tressaillait comme de peur; car il lui semblait que Stellina n'était pas une réalité de femme, qu'elle allait lui échapper comme une apparition des bois ou une idée d'artiste, matérialisée un instant. Ce qui lui donnait cette folle erreur, c'était le costume qu'avait revêtu la jeune épouse; c'était la figure nouvelle, le corps nouveau que ce costume lui donnait ce jour-là. Par un délicieux caprice, elle avait combiné les parures nuptiales de Séville et de Naples [illegible] à longue corsage, à pointe de velours noir, était comme la traduction fidèle des plus gracieuses formes que Dieu ait inventées pour composer la femme. Les fleurs de l'oranger semaient leurs étoiles blanches dans les boucles de sa belle chevelure. A cet instant même où cette femme était enfin à lui, où il se complaisait à laisser tomber de sa bouche, en les savourant avec lenteur, ces deux mots : *Ma femme*, eh bien! il était craintif et retenu comme un [illegible], au jour de sa déclaration.

Stellina regardait son époux avec un air significatif de résignation douce; mais Léontio ne comprenait pas; il vivait dans un monde nouveau, il avait des larmes aux yeux, des frissons partout; il [illegible] sa bouche [illegible] Toujours marchant, silencieux tous deux, ils étaient arrivés sur [illegible] pavillon de repos, qui commandait la haute mer. C'é[illegible] étoilée par des massés [illegible], de myrtes, de tamarins : il y faisait très-sombre, car la verdure était haute et fort épaisse; [illegible] qui tombait d'un gaillon de marbre dans un bassin couvert de larges feuilles stagnantes de nénuphar. C'était le seul bruit qu'on y entendît, et il donnait à rêver. Dans la salle du pavillon, le grand peintre l'Espagnolet, par un caprice d'été, avait peint des fresques et des arabesques, comme un artiste les voit en rêve, quand il s'est endormi avec un désir.

Il s'assit, entraînant mollement sa femme sur ses genoux.

Stellina poussa un cri effrayant et courut se cacher derrière une colonne. Léontio se leva, mit l'épée à la main, et cria d'une voix de tonnerre :

« Que venez-vous faire ici, vous? »

Cette brusque interpellation s'adressait à un moine qui s'était encadré dans un arceau d'entrée, et qui regardait froidement les deux époux.

« Excusez-moi, mon frère, dit le moine : j'allais me retirer quand j'ai vu qu'il y avait indiscrétion : mais madame m'a tout de suite aperçu. Je fais la quête dans la campagne, et je m'arrête toujours un instant ici pour me désaltérer à la fontaine. Mon couvent est à l'Annunziata; on peut en voir le clocher d'ici. Jeune homme, vous êtes bien prompt à la colère; que Dieu vous garde de malheur le jour de votre mariage!

— C'est singulier, dit Léontio en souriant, comment savez-vous, mon père, que je me marie aujourd'hui, vous qui n'êtes pas de ce monde?

— Je ne suis pas de ce monde, évangéliquement parlant, mais je suis de la campagne de Naples, et votre mariage avec madame a fait tant de bruit du Vésuve à la Chartreuse, qu'il en est arrivé quelque chose au jardin de notre couvent.

— Eh bien! dit Stellina, priez Dieu et saint François pour nous! Léontio, donnez quelques ducats au frère quêteur.

— Nous n'acceptons jamais de l'argent dans nos quêtes, mon jeune dame; nos besaces est vide aujourd'hui, comme vous voyez; mais je comptais bien la remplir avec quelques miettes de votre festin de noce; j'allais au château dans cette intention : la table du bon riche n'est pas fermée au pauvre Lazare!

— Nous vous accompagnerons, dit vivement Stellina; il se fait tard, on est peut-être inquiet au château.

— Ma compagnie vous sera peut-être importune, dit le moine en baissant les yeux.

— Elle nous portera bonheur, mon père! »

Et ils quittèrent tous trois le pavillon, Léontio triste et ému, Stellina gaie et légère, le moine avec un air indifférent à tout, comme un stoïcien qui a pris l'insouciance par métier.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une figure fraîche et sereine; il eût été difficile de trouver dans un pli de sa joue, dans une intention de ses regards, la moindre trace d'une passion; c'était la béatitude faite homme. Sa voix était douce et claire

comme la voix d'une femme ; l'étrangeté de ce timbre avait frappé Léontio et Stellina, Stellina surtout, car Léontio avait entendu les chœurs féminins d'hommes dans la chapelle Sixtine, et il pouvait s'expliquer naturellement la bizarre voix de ce religieux.

En sortant du pavillon, le moine ramassa une épingle d'or tombée des cheveux de Stellina, et la lui rendit gracieusement; la jeune épouse rougit.

Ils arrivèrent au château presque à la nuit. Le seigneur Ottaiano était allé au-devant de son fils et de sa belle-fille, pour leur annoncer que Salvator Rosa venait de terminer leurs portraits, et qu'on avait inauguré ces deux tableaux dans leur chambre nuptiale.

« Oh ! je vais voir le portrait de ma femme ! s'écria Léontio. Mon père, gardez-moi Stellina. »

Le moine s'inclina profondément devant le duc.

« Il nous a accompagnés depuis... là-bas, ce bon religieux ! » dit Stellina.

Ottaiano regarda fixement le moine, qui se laissa regarder avec sa bonhomie ordinaire.

« Que venez-vous chercher ici, mon père ? » lui demanda le duc.

Le moine fit un signe de quêteur, en montrant sa besace.

« Est-ce que vous êtes muet, mon père?

— Non, non, répondit le religieux à voix basse, et avec un sourire charmant.

— Quel est votre nom parmi les saints?

— Spiridione.

— Et parmi les hommes?

— Dieu le sait.

— Comment! vous ignorez votre nom?

— Je l'ai oublié. »

Toutes ces réponses du moine étaient faites à demi-voix, d'un air modeste, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt fermés. Ottaiano continua cette espèce d'interrogatoire.

« Me tromperais-je, mon frère? je crois vous avoir vu passer tout près du château il y a trois heures environ, vous suivez l'allée de pins qui mène à Torre di Greco.

— C'est moi-même ! je viens de voir l'économe de la chartreuse Saint-Martin, et j'avais pris au retour ce chemin, comme le moins long.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, mon père ; avez-vous vécu dans le monde?

— Jamais.

— Avez-vous des parents ?

— Aucun.

— Vous servez donc ?...

— Oui, seigneur.

— Ce n'est pas un crime.

— C'est un bonheur. Je suis tout à Dieu ! »

Ottaiano s'arrêta, comme maîtrisé par une pensée de tout le souvenir ; il regardait la terre, jouant du bout de sa bottine avec les feuilles tombées, et détachait, d'un doigt distrait, l'écorce écailleuse d'un pin.

« Si vous le permettez, seigneur, dit Spiridione, j'irai me reposer dans vos écuries ; il est fort tard ; je ne me remettrai en route que demain. Je me confie à la charité de vos valets pour remplir ma besace.

— Oui, oui, dit le duc, toujours préoccupé ; je leur donnerai mes ordres, je leur prescrirai d'être charitables... Mais est-ce que vous pouvez vous absenter la nuit, mon père?

— Il y a force majeure ; d'ailleurs j'ai l'autorisation de mes supérieurs. Quand je suis en quête, je passe souvent la nuit hors du couvent, en été surtout.

— Craignez-vous les bandits? »

Spiridione fit un léger sourire.

« Les bandits ! oh ! ils n'attaquent point les ordres mendiants ; ce serait une triste curée pour eux que ma besace ; je crains les préci, ices ; ma vue est fort basse ; la nuit je n'y vois pas du tout, et le chemin d'ici au village de l'Annunziata est fort mauvais; il est pire encore du village au couvent, surtout depuis la dernière éruption. Au reste, si ma présence vous gêne, j'irai demander retraite au couvent des Camaldules...

— Oh ! mon père, dit vivement Stellina, comment pouvez-vous penser cela ? Le jour de mon mariage, nous refuserions l'hospitalité à un religieux ! Mais ce serait un crime devant Dieu et les hommes ! Il y a place au château pour tous les fils de saint François : ils seront toujours les bienvenus, de nuit ou de jour. Venez, venez avec nous, mon père Spiridione ; venez, voulez-vous prendre mon bras? »

Spiridione fit un signe pudique de refus, comme s'il se fût alarmé à l'idée seule de se mettre en contact avec une étoffe de femme.

« Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de vous suivre comme valet indigne. »

Ottaiano, Stellina et le moine sortirent du bois de pins, et traversèrent l'esplanade du château, tout encombrée d'une foule joyeuse qui salua d'un long murmure d'admiration la jeune épouse que son père souriait tout bas.

L'ardent Léontio était encore dans la chambre nuptiale ; il y était seul, il n'avait pas permis à son meilleur ami de l'accompagner, de peur qu'un souffle profane ne se glissât dans cette virginale atmosphère, dans cette alcôve sainte où travaillait le lait de Stellina. Que de fois l'amoureux jeune homme avait dévoilement ses mains, comme pour une prière mentale, devant le magnifique portrait de la femme, ce chef-d'œuvre du peintre napolitain ! Qu'il avait bien compris cette vierge d'exception, le grand artiste ! Ce n'était ni une belle femme, ni une belle femme que son pinceau avait reproduite, c'était l'idéalisa

tion de l'ange, avec les formes de la vierge; une de ces figures qui ne rappellent aucun besoin, aucune infirmité, aucune misère de notre triste nature. Cette jeune femme peinte n'était pas née de la femme; elle s'était sans doute révélée au monde, une nuit de printemps, comme une émanation parfumée; elle vivait de la vie des fleurs ou des anges. Sous cette chair lumineuse, dorée, transparente, le squelette humain ne se faisait point sentir; l'enivrement d'une exquise volupté vous saisissait devant cette toile, et quand on la regardait réfléchie dans la grande glace de la chambre, alors, par un jeu singulier d'optique, cette délicieuse figure semblait vivre dans un lointain vaporeux, ces grands yeux noirs étincelaient sous un front pur, sous une chevelure ruisselante d'or; alors l'animation de ce portrait était si complète, qu'on se serait pris pour lui d'un véritable amour, d'une passion folle, qu'aucune femme vivante n'aurait pu contenter. « Oh! que je suis heureux, s'écria Léontio exalté, ma femme est encore plus belle que cela! et voilà le chevet où elle se réveillera demain! »

Il sortit, les joues en feu, pour revoir Stellina. Dans son ivresse, il n'avait pas daigné jeter un coup d'œil au portrait qui servait de pendant à celui de sa femme, au sien; c'était encore un admirable ouvrage. Soit modestie, soit oubli, ces deux tableaux n'étaient pas signés du peintre. Sur un angle, au bas, on lisait: *Stellina* et *Léontio*, 10 mai 1646.

Il y avait foule sur l'esplanade du château, quand Léontio y descendit; il découvrit bientôt Stelina, car elle semblait luire avec son auréole de cheveux et de chair rose, dans une constellation des plus jolies femmes napolitaines, l'élite de cette cour voluptueuse d'Espagnols qui avaient transporté dans la *Villa-Réale*, les amoureuses traditions de Séville, de Grenade, de Valladolid. La nuit était tombée; mais les cent croisées ouvertes du château versaient des rayons de lumière sur la terrasse, et cette clarté plaisait mieux aux femmes que celle du jour; elles passaient avec une gracieuse nonchalance devant les groupes de jeunes seigneurs, en s'abandonnant à leur admiration; elles marchaient en tournoyant comme une ronde fantastique, appuyant à peine leurs pieds d'enfant sur le pavé de marbre, la tête penchée sur une épaule avec des ondulations de corps si douces à l'œil, qu'on les ressentait électriquement, comme si on les avait toutes étreintes à la fois. Un murmure musical de voix italiennes s'élevait de cette foule qui ne parlait qu'amour, ne rêvait que plaisirs, ne respirait que séduction. Au bas de la colline la mer

semblait rouler des étoiles en fusion; la ville et le port échangeaient leurs clartés vagabondes; le vent s'endormait sur le Pausilippe, ce vase immense de parfums, et à son réveil, il secouait partout ses richesses embaumées, comme un navire arrivé de Manille ou de Ceylan. A cette fête napolitaine, le Vésuve s'était chargé du feu d'artifice; le volcan, comme un officieux voisin, rappetissait sa formidable voix, et simulait une éruption avec une fumée diaphane, une esquisse de laves, une profusion d'innocentes flammes de Bengale!

Un singulier incident jeta quelque distraction dans tout ce monde, qu'un jour de mariage avait fanatisé de plaisir; parmi les valets qui distribuaient les rafraîchissements, on remarqua le moine Spiridione qui dans une attitude de mortification s'était résigné

aux fonctions humiliantes de la domesticité. Il passa d'un air distrait devant Léontio et Stellina; le jeune époux l'apostropha gaiement:

« Pardon, mon père, quel métier faites-vous donc cette nuit? Je serai forcé d'écrire au saint père pour vous laver de l'interdiction que votre général va vous lancer un de ces jours. » Spiridione s'inclina, comme s'il n'avait pas aperçu Léontio et sa femme:

« Mon fils, lui dit-il avec un accent de candeur touchante et de sainte mélancolie, mon fils, je n'ai jamais été exposé à la tentation du mal, dans ma vie; quel mérite ai-je devant Dieu, si je ne l'ai jamais gravement offensé? La palme ne se donne qu'à celui qui a combattu, je ne pouvais choisir une occasion meilleure; tous les piéges de l'enfer sont ici; je veux voir si je suis assez fort pour dormir dans quelques heures du sommeil des forts, si je puis braver avec le secours de la grâce les impurs fantômes des nuits, *noctium phantasmata.* »

En achevant sa phrase mystique, il offrit sur un plateau d'argent de l'eau sucrée au cédrat à Léontio et à sa femme.

Les deux époux apaisèrent leur soif ardente et remercièrent gracieusement leur évangélique échanson. Spiridione continua son service volontaire jusqu'au moment où la cloche sonna le coucher des époux.

On entendait dans le lointain pleurer minuit au clocher de la Chartreuse; la façade du château s'éteignait de croisée en croisée; les jeunes filles des campagnes descendaient la colline, en se racontant les toilettes des dames; les dames et les jeunes seigneurs retournaient à Naples de toute la vitesse de leurs chevaux. Les parents et les intimes avaient été retenus au château; le calme descendait avec les heures matinales, un silence moral purifiait le bois de pins; après le rire, la joie, les chansons, venait cette sourde mélancolie des nuits, cettte tristesse aérienne, bien plus sensible dans les lieux où le marbre semble palpiter encore sous le pied des danseurs, où les fleurs tombées sont tièdes encore du sein de la femme qui les échauffa.

Léontio était aux genoux de son épouse.

Stellina était assise sur un fauteuil dans sa chambre.

Deux lampes de forme antique éclairaient le groupe nuptial. Stellina était belle à faire mourir d'envie; Léontio tremblait de bonheur. Les portraits semblaient regarder amoureusement leurs originaux.

« Le peintre m'a bien flattée, dit Stellina, pour dire quelque chose d'étranger à sa position.

— Il t'a flattée! s'écria Leontio. Lui! et Dieu même ne pourrait prendre une image plus belle que la tienne; les anges de son paradis sont jaloux de toi, et murmurent contre Dieu: si tu passais dans le cimetière de Chiaïa, les morts frissonneraient sous ta robe; il t'a flattée, lui, ce peintre impuissant! ne pouvant te peindre, il s'est résigné à faire un chef-d'œuvre! Et puis, cette robe, ces dentelles, ce velours, tout cela n'est pas toi; il a fait des draperies parce qu'il lui était défendu de voir et de peindre ce que mes yeux seuls peuvent voir... Entends-tu, Stellina?

— Mon ami, mon ami, tu me fais peur... Attends... j'ai des frissons; là... je dois être pâle...

— Oui... c'est la pâleur des jeunes épouses, c'est le frisson du lit nuptial; oh! que tu es belle avec cette pâleur! Oh! que je te plains! tu ne peux pas t'aimer! Stellina, Stellina, tu parais souffrir...

— Je te l'ai dit, mon ami, j'ai des frissons... j'ai froid: laisse-moi remettre ma robe.

— Mais que tu es pâle, aussi, toi, Léontio, bien pâle, toi si coloré toujours! Regarde-toi au miroir, mon ami.

— Un crime, c'est une minute perdue à regarder une autre figure que la tienne. Oh! viens, viens!

— Tes mains sont glacées, Léontio. Mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur! Ah! il me semble qu'on a parlé dans cette alcôve... Léontio, mon époux, tes joues se creusent, tu souffres.

— Oui, oui, un peu. Ce n'est rien. Ah! c'est que je te désire tant, Stellina. Ah! je souffre beaucoup, Stellina: je n'ai plus la force de t'emporter sur mes bras, mes pieds s'engourdissent, ma voix s'affaiblit, et toi aussi, ma femme?

— Mourante, mourante, mon ami, mon époux.

— Grand Dieu! s'écria Léontio en pleurant, que nous arrive-t-il donc? »

Et il tourna tristement ses yeux vers le lit. En ce moment il lui sembla qu'une main entr'ouvrait les rideaux de l'alcôve et faisait grincer leurs anneaux de fer.

Léontio s'épuisa dans un dernier effort à saisir son épée, mais il retomba sur ses genoux.

« Réponds-moi, dit-il d'une voix éteinte à sa femme, réponds-moi, parle-moi, Stellina, seulement comme je te parle. »

Stellina étendit son bras péniblement, et saisit les cheveux du jeune homme; ses lèvres se mouvaient, comme si elle eût tenté inutilement de répondre, comme si elle récitait quelque prière d'agonie. La mort avait déjà jeté son vernis sur ce corps de jeune femme, si beau dans sa nudité.

En ce moment des voix mélodieuses chantaient la sérénade des noces.

« Oh! oui, oui, chantez, chantez, » dit à voix sourde Léontio.

Et des larmes tombèrent sur ces joues de cire. Les voix chantèrent l'air mystique de Palestrina sur ces paroles profanes:

La vague vient de Sorrente
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit;
Comme toi, fille de l'onde,
Belle blonde,
Elle va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée:
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes.
Au balcon des corridors,
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu dans de doux rêves,
Sur les grèves
Fuir le flot napolitain;
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
A bord du canot lointain?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos îles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols?

Ah! toutes ces harmonies
Sont unies;
Elles parleront demain
A la vierge de la veille
Qui s'éveille
Voilant ses yeux de sa main.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse;
Aux bras de ton jeune amant
Jouis de l'heure présente,
Séduisante,
Car l'heure à venir nous ment.

Léontio étendit sa main vers la croisée, et secoua la tête avec un mélancolique sourire. Stellina reprit ses sens dans un vif accès de douleur.

« Mon ami, murmura-t-elle, nous sommes empoisonnés!

— Ce n'est pas possible! s'écria le jeune homme avec un dernier effort de convulsion; Dieu serait criminel de nous faire mourir ainsi. Moi mourir devant toi morte! aujourd'hui!... Non, non, la mort n'est pas faite pour nous, pour toi belle et puissante comme la vie!... Ah! je sens que mes entrailles se fondent! »

Stellina toucha les mains de Léontio et lui dit d'une voix éteinte :

« Mon ami, embrasse-moi encore une fois. »

Ces paroles suprêmes galvanisèrent Léontio. Il se leva et retomba aussitôt sur le corps de sa femme, en l'étreignant avec des doigts convulsifs.

« Non, dit le malheureux, non, nous ne mourrons pas, ceci est une épreuve; va, si nous mourions aujourd'hui, Dieu est juste, il nous ressusciterait demain. »

Des adieux funèbres se murmurèrent lèvres sur lèvres; les deux mariés roulèrent sur le pavé de marbre.

Alors un homme sortit précipitamment de l'alcôve : c'était le moine Spiridione. Il regarda les cadavres avec une expression de joie satisfaite. Il prit l'aiguille d'or de la chevelure de Stellina, et burina un mot sur la poitrine de la jeune fille. Le sang figé servit d'encre; l'aiguille resta dans la chair; puis il noua une échelle de corde au balcon de la chambre, descendit sur l'esplanade; et s'enfonça dans le labyrinthe des pins.

II.

TRANSITION.

A dix heures du matin, hormis quelques paysans et les valets, personne n'était sorti du château. Toutes les croisées étaient encore fermées; la chaleur s'annonçait déjà sur la plate-forme, une brise bien légère murmurait dans les bois.

Le comte de Las Vegas et sa femme parurent les premiers sur le perron du nord, en négligé du matin; les dames arrivèrent ensuite, mêlées aux jeunes seigneurs. Toute cette société oisive et heureuse marchait avec nonchalance dans la grande allée de pins.

Un éclat de rire suspendit la promenade et groupa les promeneurs.

C'était le duc de Matalone qui arrivait du château, en faisant retentir le bois de la bruyante expression sa gaieté.

« Mesdames, dit-il, je viens de passer sous la croisée des deux jeunes époux; devinez ce que j'ai vu? »

Une curiosité muette l'interrogea vivement par son silence.

« J'ai vu une échelle de corde liée au balcon : nos deux chers enfants se sont enlevés.

— Enlevés! s'écria-t-on en chœur.

— Oui, enlevés! poursuivit le duc. A quoi servent les échelles de corde? Venez donc voir, mesdames; le trait est original; à la première nuit des noces! c'est neuf dans l'histoire de l'amour. »

La compagnie courut follement, le duc en tête, sous le balcon de la chambre nuptiale. La croisée était large ouverte, l'échelle pendait; toutes les voix crièrent :

« *Léontio! Léontio!* »

La comtesse de Las Vegas appela sa fille avec un accent d'inquiétude. Aucune voix ne répondit.

« Il faut monter, dit le comte, et frapper à la porte. »

On courut à l'escalier; la porte de la chambre fut heurtée d'abord avec ménagement, puis secouée avec fureur, puis enfoncée d'un coup de marteau. La chambre fut envahie; je ne vous dirai pas la scène d'effroi qui suivit.

On avait emporté mourantes les deux mères; toutes les dames avaient quitté la chambre en poussant de longs cris d'horreur; les seigneurs Las Vegas et d'Ottaiano trouvaient dans leur fermeté d'homme assez de courage pour contempler leurs enfants morts. Ils étaient auprès, debout, les bras croisés, les larmes aux yeux, muets, et s'interrogeant quelquefois l'un l'autre par un regard plein d'expression.

Tout à coup le duc d'Ottaiano se pencha vivement sur un des cadavres, en disant d'une voix sourde :

« Il y a quelque chose d'écrit à la pointe d'une aiguille; c'est indéchiffrable pour moi.. Las Vegas, vous ne pleurez pas, lisez... »

Ottaiano lut ce mot : VENGÉ!

« Compris! » dit froidement Las Vegas.

Ottaiano secoua la tête et prononça d'une voix presque inintelligible les deux mots :

« *C'est lui!* »

Puis l'écume jaillit des lèvres de Las Vegas, le sang gonfla les veines de ses tempes; il roidit fortement ses jambes sur le parquet, et s'écria d'une voix [illegible] :

« Le misérable! il m'a mis en défaut hier! Un instant j'ai cru le reconnaître, un seul instant! Le fracas de la journée m'a ôté la réflexion!... Il y a vingt ans que je ne l'avais vu! »

— Oui, vingt ans! dit Ottaiano... Je le croyais mort...

— Mais il faut nous venger, Ottaiano, il le faut... Nous enverrions nos bravos au couvent de Torre-del-Grecco... N'est-ce pas, Ottaiano?

— Impossible! impossible! le bandit n'est pas si couvert à l'heure qu'il est.

— Malédiction de Dieu! il nous échappera!... Il faut partir sur-le-champ, Ottaiano... sur-le-champ... Il faut aller à Naples; il faut aller raconter le crime au duc d'Arcos... C'est aux inquisiteurs du vice-roi qu'il faut confier la recherche du brigaud; les sbires le trouveront, c'est sûr; il aura quitté l'habit religieux... Il s'est jeté peut-être parmi les lazzaroni; peut-être est-il en fuite sur la route de Salerne ou sur la route de Rome; il faut que le vice-roi nous serve... Allons à Naples, Ottaiano.

— A Naples! Oui, demain, nous irons à Naples; mais nous ne pouvons quitter nos femmes aujourd'hui...

— Ah! oui, oui. Pauvres mères!

— Le duc de Matalone parlera pour nous au vice-roi; il s'apprêtait à partir bientôt. Matalone nous servira; demain nous le rejoindrons à la Villa-Royale.

— Oui, oui, cela vaut mieux. Allons voir Matalone. Ces pauvres enfants! »

Les deux malheureux pères quittèrent cette chambre funèbre à pas lents, et comme à regret. En sortant, Las Vegas montra le lit nuptial à son ami; des sourires affreux coururent sur leurs lèvres pâles et frissonnantes. Le lit était encore recouvert de sa magnifique étoffe, aux franges flottantes de soie et d'or. Une odeur cadavéreuse courait déjà dans la chambre.

« Il sont bien morts! » dit Ottaiano, et il ferma la porte, appela un de ses valets, et le plaça sur l'escalier comme une sentinelle.

Ils se rendirent, chacun de son côté, auprès de leurs femmes. Elles s'étaient mises au lit avec une fièvre ardente; elles paraissaient sourdes à toutes les consolations qu'on leur prodiguait, car le coup terrible était trop récent.

Le convoi funèbre eut lieu à midi. On porta les deux cadavres dans une petite chapelle, au milieu du bois; ils y furent inhumés. Un mois après cependant, Las Vegas fit sculpter à Naples un beau tombeau de marbre blanc, qu'on adossa au mur extérieur de la chapelle; un prêtre le bénit; on exhuma les corps, et c'est là qu'ils furent déposés. La porte de bronze du tombeau fut scellée; on y grava cette inscription :

LEONTIO ET STELLINA.

MORTS LE 11 MAI 1476, JOUR DE LEUR MARIAGE.

La grande croisée et la porte de la chambre nuptiale furent murées; on avait jeté deux grands voiles noirs sur les portraits des jeunes époux. L'ameublement [illegible]. On ne lava pas même la place où les cadavres furent trouvés gisants; une sueur corrosive, la sueur de la mort et du poison, avait dessiné, pour ainsi dire, la forme des deux corps sur le marbre.

Par ordre du duc d'Arcos on fit de sévères perquisitions dans la ville et la campagne pour découvrir le même soupçonné du crime. Tout fut donc

inutile. Il n'était plus retourné à son couvent, et le lieu qu'il avait choisi pour retraite fut un mystère pour les limiers du vice-roi.

Le souvenir de cette épouvantable nuit laissa dans le château une teinte lugubre, un nuage de consternation, que les jours, en s'écoulant, ne purent effacer. Seulement les deux mères, d'abord inconsolables, et décidées à subir le suicide du désespoir, se résignèrent à vivre; la certitude d'une maternité nouvelle leur avait fait un devoir de se fortifier contre le souvenir d'un grand malheur accompli. Dix mois après, la comtesse de Las Vegas mit au monde une fille qu'elle fit nommer Stellina, et à quinze jours d'intervalle, son amie accoucha d'un nouveau Léontio. Une joie triste et peu confiante en l'avenir environna le berceau de ces nouveau-nés. Ottaiano et Las Vegas avaient fait à tout le monde, même aux parents ou intimes, un secret de la grossesse de leurs épouses; la naissance des deux nouveaux enfants fut enveloppée du même mystère. Un prêtre fut introduit clandestinement, et de nuit, par Las Vegas, auprès du berceau, et il les baptisa sans savoir de quels parents ils étaient nés. Les deux familles poussèrent à l'excès le scrupule des précautions, afin de dérober cette sorte de résurrection à l'invisible ennemi qui calculait si bien ses vengeances, et savait attendre de longues années pour frapper plus à propos. Las Vegas et Ottaiano, qu'une épouvantable catastrophe et les craintes vagues de l'avenir dégoûtaient de Naples, formaient le projet de passer en Espagne dès que les deux enfants seraient assez forts pour supporter le voyage. Les deux mères approuvaient fortement ce projet; elles avaient pris le château en horreur.

La fatalité n'avait qu'ébauché son œuvre contre ces deux familles : lorsqu'elle met ses ongles de fer sur quelque victime, cette fatalité, elle la torture longtemps; enfin, elle l'abandonne, mais écorchée vive; puis elle y revient pour ronger le squelette.

Or voici ce qui arriva :

Le 10 juillet 1647, le quatrième jour du règne de Mazaniello, règne d'une semaine, le peuple se précipita au palais du duc de Matalone pour le massacrer; le duc s'était enfui. Son frère Joseph fut décapité à sa place, car il fallait un membre de cette famille à la vengeance du peuple. On avait appris que le duc avait payé des gens pour assassiner Mazaniello, et c'était la cause de l'irritation. Les amis du duc de Matalone furent voués au même sort, comme complices; le comte de Las Vegas et d'Ottaiano furent assaillis à Largo di Castello, massacrés et jetés à la mer. Un lazzarone, qui se faisait suivre d'une bande nombreuse et dévouée, avait commandé cette exécution; cet homme inconnu, mais si fidèlement obéi, comme tous ceux qui montrent dans les révoltes une intelligence supérieure, s'adressa aux lazzaroni, ses compagnons, et leur dit d'une voix calme et douce, voix qui contrastait avec la scène d'assassinat qu'il avait provoquée :

« Mes amis, la mort de ces deux traîtres ne nous suffit point; il faut monter à leur château pour continuer notre vengeance; le duc de Matalone y a cherché un refuge. Il nous faut le sang de Matalone! Venez avec moi. »

Le lazzarone inconnu entraîna cette foule, ivre de sang, vers le château du comte de Las Vegas. On n'y trouva que le concierge Stéphano. Ce domestique assista paisiblement à la dévastation de cette belle résidence. L'événement tragique des deux époux avait fait sur lui une si forte impression, qu'il était réduit à un état d'imbécillité. Pendant qu'on ravageait, le lazzarone inconnu marcha droit au tombeau de la chapelle, il ouvrit la porte de bronze, il enleva les cadavres de Léontio et de Stellina, et du haut de la colline il les jeta aux oiseaux de proie qui volent dans la profonde vallée d'Ottaiano. Ce luxe de vengeance parut lui faire plaisir; car sa figure rayonnait.

Les deux dames et leurs jeunes enfants auraient probablement été les victimes de ces forcenés et de leur chef mystérieux; mais la destinée leur réservait une autre chance.

Après l'assassinat de Las Vegas et d'Ottaiano, le domestique qui les suivait (on le nommait Limerio) courut au château avec précipitation pour apprendre aux deux veuves le sort de leurs infortunés maris, et les arracher d'une demeure où il présumait que les assassins se dirigeraient infailliblement.

Limerio se jeta aux genoux de la comtesse Las Vegas : « Sauvez-vous, sauvez-vous, dit-il, vous n'avez pas un instant à perdre; dans une heure la mort sera dans ce château. »

D'autres serviteurs, arrivés de Naples, répandirent l'alarme, confirmèrent le double assassinat de Las Vegas et de son ami. Les deux malheureuses veuves tremblèrent pour leurs enfants. Il fut résolu qu'on abandonnerait sur-le-champ le château pour chercher un asile dans quelque ville du littoral de l'Italie.

Limerio était un marin de Procita; il savait conduire une barque à la voile; il était dévoué aux deux familles. Ce fut à lui que les épouses de Las Vegas et d'Ottaiano se confièrent dans cette heure de désespoir. Elles amassèrent à la hâte leurs bijoux, leurs diamants, toutes leurs richesses portatives. Limerio déposa les deux enfants dans un berceau commun, et cette famille fugitive, composée de cinq personnes, le domestique compris, descendit la colline à travers les bois par un sentier détourné, jusqu'à la petite anse d'Ottaiano, où était amarrée une vieille barque dépendante du château.

On mit à la voile; le vent était frais et favorable : on s'abandonna au vent. Aux approches de la nuit, le temps tourna à l'orage; la mer, prodigieusement

agitée, tourmentait les deux dames ; les enfants dormaient. Limerio, privé de boussole et ne connaissant pas les parages où la force du vent le poussait, manœuvrait pour ne pas être englouti et pour s'éloigner de la terre. A minuit, la tempête était si horrible, qu'il parut impossible à Limerio de se sauver dans sa frêle embarcation.

Pour comble de malheur, une voie d'eau se déclara soudainement, comme si le plancher de la barque eût été percé par une pointe de rocher, en glissant sur quelque rescif à fleur d'eau. Les deux pauvres femmes poussèrent des cris d'effroi, et elles élevèrent sur leurs genoux le berceau de leurs enfants, tandis que l'infatigable Limerio rejetait hors de la barque l'eau qui entrait en abondance. Seul, il était trop faible pour lutter ainsi contre la tempête et la voie d'eau. Une lueur d'espoir se manifesta pourtant; le vent diminua sensiblement aux premières clartés de l'aube; la mer parut se remettre au calme; on apercevait confusément à l'horizon les lignes sombres de la côte; mais la barque, qui depuis la veille avait été emportée par le vent avec une merveilleuse rapidité, n'avançait plus que fort lentement, car le volume d'eau qui l'envahissait était un fardeau bien lourd, que tous les efforts de Limerio ne pouvaient alléger.

« Nous sommes perdues ! » s'écria la comtesse de Las Vegas en jetant un regard d'effroi sur le berceau.

Limerio garda le silence.

L'eau montait toujours par la voie ouverte; elle était presque au niveau des deux banquettes. La côte se dessinait légèrement et bien loin.

« Qui dois-je sauver ? s'écria Limerio.

— Sauvez nos enfants, répondirent les mères.

— Priez la sainte Vierge pour nous trois, » dit Limerio.

Et il prit le berceau, que la voie d'eau atteignait déjà ; il le déposa sur la mer tout à fait calme, le dirigeant d'une main et nageant de l'autre.

La barque était submergée. Limerio tourna la tête un moment, et ne vit plus que la flamme verte de l'antenne.

Limerio nagea trois heures avant de toucher la côte; il avait maintenu le berceau dans un parfait équilibre. Les enfants, que leurs mères avaient allaités sur la barque pour la dernière fois, s'étaient rendormis sur leur lit flottant. Limerio, épuisé de fatigue et frissonnant de fièvre, venait enfin de les déposer sur la côte d'Ostie, presque aux portes d'un couvent de religieuses clairistes.

Deux frères quêteurs s'emparèrent du berceau et donnèrent des secours à Limerio agonisant. Une hospitalité généreuse lui fut donnée dans une petite maison de campagne qui dépendait du couvent.

Par devoir ou par curiosité, le podestat vint, quelques heures après, faire son enquête sur le naufrage. Limerio était au lit. L'homme de loi l'accabla

de questions. L'honnête serviteur répondit d'abord avec vérité aux questions qu'il jugea insignifiantes. Ainsi il déclina son nom et ceux de Stellina et de Léontio; puis, craignant de compromettre l'avenir de ces deux enfants que de terribles ennemis avaient sans doute intérêt à détruire, il improvisa une fable; il dit qu'il était un pêcheur de Civita-Vecchia, que, la nuit dernière, il avait recueilli dans sa barque, d'un vaisseau naufragé, ces deux enfants avec leurs mères. Les détails qu'il donna ensuite étaient véritables, ceux mêmes qu'on a lus.

Le podestat promit d'écrire, le jour même, au cardinal Albrucci pour l'instruire du dévouement évangélique de Limerio et solliciter une récompense, mais le pauvre serviteur se débattait déjà sous les premières atteintes d'une pleurésie qui devait l'emporter au tombeau. Trois jours d'émotions et d'intolérables fatigues lui avaient porté un coup de mort. Il ne se releva plus du lit hospitalier où le quêteur de Sainte-Claire l'avait déposé tout tremblant de l'humidité des vagues. Limerio mourut dans un accès de délire, où il révéla d'étranges choses, des choses qui furent bien mystérieuses à ceux qui les entendirent. A travers l'incohérence des songes récités par Limerio agonisant se glissait souvent quelque incident vrai des tragiques histoires du château de Las Vegas.

Les deux enfants, la jeune Stellina, le jeune Léontio, furent placés par les frères quêteurs sous la protection du couvent.

III.

A ROME.

Le 2 novembre 1666, un jeune artiste dessinait un mélancolique paysage de ruines, au milieu des thermes d'Antonin; auprès de lui, une jeune fille blonde, assise sur un chapiteau, travaillait à un ouvrage de broderie. Ils paraissaient de même âge l'un et l'autre: dix-huit ans environ. Leur costume n'annonçait pas l'aisance; ils étaient tout entiers à leurs travaux comme si leur pain du jour en eût dépendu.

Une cloche sonna lentement au campanile de l'église des saints Nérée et Achilée.

Le jeune homme tressaillit et laissa tomber son crayon.

« Cette cloche m'a fait peur, dit-il d'une voix sourde. Stellina, est-ce déjà l'*angelus* du soir?

— Non, mon frère, ce sont les derniers glas de la fête des morts. Nous n'avons pas récité un seul *Miserere*.

— En quelle intention l'aurions-nous récité, ma sœur? dit le jeune homme avec un sourire triste.

— Pour les pauvres âmes du purgatoire.

— Tu as raison, Stellina. Si les âmes de notre père et de notre mère sont en souffrance, tu les aurais soulagées peut-être avec tes prières, toi, Stellina, toi si pure, si angélique! Écoute, ma sœur, il me semble que nous perdons nos habitudes pieuses, nos pratiques dévotes, à mesure que nous avançons en âge. Il y a trois ans que nous avons quitté cette bonne maison hospitalière de Sainte-Claire, où nous avons été élevés si chrétiennement; et cela me fait peur à penser combien depuis nous avons pris de goûts mondains, moi surtout, ma sœur, moi; car tu ne fais, toi, que ma volonté. Tes vertus t'appartiennent, tes fautes sont à moi. Aujourd'hui, par exemple, n'est-ce pas un crime devant Dieu et les hommes d'avoir laissé passer la fête sans avoir récité les sept psaumes dans quelque coin d'église? On dirait que nous sommes conduits par un esprit malin. »

La jeune fille se rapprocha vivement de son frère avec une convulsion nerveuse, et ses grands yeux noirs se détachèrent d'une manière effrayante sur la pâleur de son visage,

« Allons à l'église, dit-elle, j'ai besoin de prier. Viens, mon frère, quittons ces ruines; elles sont trop tristes pour nous. »

Léontio écoutait sa sœur, les yeux attachés sur elle: il semblait que cette voix, pleine de notes mélodieuses, l'arrachait momentanément à quelque pensée habituelle d'horrible mélancolie. Stellina ne parlait plus, et Léontio la regardait encore de l'air d'un homme qui écoute. Aux paroles de Stellina avait succédé un étrange silence: le vent d'automne tourmentait la forêt de lichen et de lierre incrustée sur les colossales voûtes des thermes; et à chaque secousse du vent dans les plantes pariétaires, il en tombait une grêle de mosaïques. Par intervalles, revenait un calme de désolation: le ciel se plombait de nuages dans toute l'étendue de la voie Appia. Depuis le pied du Palatin jusqu'au tombeau de la fille de Crassus, on ne distinguait pas un seul être vivant. Cet immense désert ressemblait au cimetière de quelque monde où l'on aurait bouleversé les cyprès et les tombeaux.

Ce deuil incomparable qui attriste cette partie de la campagne de Rome agissait sans doute sur l'imagination nerveuse de Léontio; il s'abandonnait avec une sorte de joie à l'impression désolante du paysage; il se prenait subitement de dégoût pour le dessin qu'il avait commencé, et cherchait dans la plaine quelque point de vue nouveau: c'était tantôt la ligne triomphale et brisée des aqueducs, tantôt la muraille noire et crénelée de la vieille enceinte aurélienne, ou bien un tronçon de colonne granitique; ornement du vestibule des thermes, aujourd'hui gisant sur un lit de violettes, de marguerites blanches et de gazon. Stellina ne brodait plus; elle était immobile, les yeux fixes et sans regard déterminé: on aurait cru voir la statue de la Pudeur exhumée des ruines. La clo-

che de l'église voisine sonna une seconde fois, et la jeune fille se leva vivement, comme si elle s'arrachait d'un rêve pénible.

« Viens, mon frère, viens, murmura-t-elle tout bas, allons prier. »

Léontio reprit son manteau brun et usé; il jeta sur les épaules de Stellina une mantille rouge, et il se dirigea lentement vers la porte des thermes. La vieille femme qui leur ouvrit cette porte secoua tristement la tête en les voyant passer, et les recommanda, dans une courte prière, à la sainte Vierge. Ils étaient livides et convulsifs comme des agonisants.

Les portes de l'église se fermaient quand ils parurent devant le porche. Léontio put distinguer encore les treize cierges de cire jaune qui brûlaient autour d'un catafalque noir semé de larmes blanches.

« Vous arrivez trop tard, lui dit le sacristain, on vient de faire la dernière absoute. »

Léontio glissa une petite pièce d'argent dans la main du sacristain.

« C'est pour une messe de morts, » dit-il.

Le sacristain ouvrit un registre déposé sur une petite table à l'entrée de l'église.

« En quelle intention faut-il célébrer cette messe? demanda-t-il à Léontio.

— Pour les âmes de notre père et de notre mère.

— Quels noms faut-il écrire? »

Léontio ne répondit pas.

« Les noms de votre père et de votre mère, poursuivit le sacristain; les noms de baptême seulement. Le prêtre les prononce au *Memento*... Vous les avez oubliés?

— Oui, répondit Léontio avec un soupir étouffé. Stellina s'appuyait sur une des petites colonnes du porche et pleurait.

— Pauvres enfants, dit le sacristain : que les patrons de notre église intercèdent pour vous! Nous vous dirons une messe de morts. »

Et il offrit de l'eau bénite à Léontio, et ferma la porte de l'église.

Léontio se serra étroitement dans son manteau, fit signe à Stellina de le suivre, et s'avança d'un pas rapide sur la voie Appienne.

Ils laissèrent à gauche la masure lépreuse qui recouvre les tombeaux des Scipions, et plus loin cette campagne inculte où s'étend l'immense ellipse de ruines qui furent le cirque de Caracalla, et ils arrivèrent aux hauteurs de Rome aurélienne, au pied de cette tour tumulaire qui a éternisé le plus grand deuil paternel dont la ville de Rome ait été témoin.

Le jour baissait en tournant à l'orage, le vent d'est s'engouffrait dans la tour de Cecilia Metella, et le temple était d'une harmonie lugubre comme la mélopée des funérailles antiques, les touffes larges et profondes du lierre éternel qui domine le tombeau comme une couronne de deuil, laissaient tomber des plaintes à chaque rafale. Parfois on aurait dit que toutes les têtes saillantes des taureaux incrustées sur la frise, mugissaient comme les grandes victimes de Clitumne devant la hache du sacrificateur. Le vent qui tonnait sur cette campagne en se heurtant aux ruines, avait toutes les paroles, toutes les voix, tous les cris de la désolation; chaque ruine lui donnait sa pensé. Ce vent jaillissait en mille coups de foudre de toutes les arches des aqueducs, de tous les portiques du cirque d'Antonin; il courait sur la voie Appia, et creusait les dalles avec un bruit de chariots, il se brisait dans les créneaux des murailles aurélienne, en imitant les clameurs des barbares de Théodoric : pas un éclat de ce vent solennel qui ne rappelât une grande chose éteinte, une chute de colosse, une lamentation de l'univers.

Léontio s'abandonnait avec ivresse aux embrassements de cette puissance invisible de l'air qui parlait une langue si bien comprise de son cœur.

« Ah! on respire ici, n'est-ce pas, ma sœur? On ne souffre pas seuls ici, on souffre avec tout ce qui a souffert; on pleure avec tout ce qui a pleuré. Oh! comme ce deuil est large! toutes les larmes qui ont coulé ici, tenues par Dieu en réserve, changeraient la voie Appienne en torrent. Je puis sourire enfin, cela me donne un peu de joie. »

Et il se mit à examiner avec attention la tour sépulcrale de Cécilia Métella. En ce moment, des feuilles de lierre arrachées par le vent tombaient à flots comme des larmes sur la touchante inscription du tombeau.

« Pauvre fille! et surtout pauvre père! dit Léontio; quelle doit avoir été grande la douleur qui s'est exprimée avec tant de simplicité! »

CAECILIAE Q. CRETICI. F. METELLAE CRASSI.

Rien de plus! et combien de générations se sont attendries là-devant?... Écoute, Stellina, on est bien ici, n'est-ce pas! Ce tombeau est vide, choisissons-le pour notre maison.

— Avec toi, mon frère, un tombeau est un palais.

— Bonne sœur! j'ai pris Rome en dégoût; personne ne me ressemble dans cette ville; je suis là, dans la rue Saint Théodore, comme un homme venu de l'autre monde; les petits enfants ont peur de moi, quand je les regarde; notre voisinage est mauvais; ailleurs il ne vaudrait guère mieux: tous les quartiers de Rome se ressemblent, on n'y voit partout que des femmes folles de leurs corps, et nul sœur ne doit vivre que dans une atmosphère d'anges, ou, bien loin des hommes.

— O mon frère, dit Stellina, avec une voix si douce et si ressemblant si peu à une voix humaine

qu'on aurait cru entendre sortir du sépulcre la plainte de l'ombre de Cécilia, ô mon frère, je ne vis que par toi ; je ne vois que toi dans le monde ; je n'entends rien de ce qui se dit autour de nous ; ta parole est la seule qui aille à mon oreille; mon horizon est la bordure de ton manteau ; si je prie Dieu, c'est parce que tu le pries ; si je travaille, c'est pour t'imiter, si je marche, c'est pour suivre tes pas. Je suis bien triste, Léontio ; eh bien ! si je te voyais rire, je rirais. Mon corps n'est que l'ombre du tien, ma vie est un reflet de ta vie. Quand je prononce ton nom, je voudrais que les syllabes de ce nom fussent éternelles, tant je les savoure avec plaisir ; je t'appelle mon frère, parce que je ne crois pas qu'il y ait un nom plus doux ; si tu en sais un plus doux, apprends-le-moi. Je n'ai jamais regardé en face d'autre visage que le tien, je ne soupçonne l'existence d'autres créatures humaines que par le bruit qu'elles font en passant auprès de nous. O monfrère, qu'as-tu besoin de me demander des conseils ! Veux-tu vivre, je vivrai ; veux-tu mourir, je meurs ; maison ou tombeau, tout me sera le ciel sur la terre, pourvu que j'entende ta voix, bien près de ma voix.

— Ange de Dieu, céleste enfant, dit Léontio exalté, oh ! je t'embrasserais avec délices, si les caresses, même fraternelles, étaient permises devant un tombeau ! Non, non, tu ne sais pas combien j'ai besoin du baume de ta parole, car j'ai des chagrins, j'ai des douleurs que nul homme ne connaît, et qui font mon visage pâle, qui glacent ma langue, qui brûlent la racine de mes cheveux ; des douleurs si incompréhensibles, que parfois je me secoue avec violence comme pour m'arracher d'un rêve étouffant ; car de pareils tisons de cerveau ne tombent que dans les rêves des mauvais sommeils. Un jour, j'avais fait un ami ; tu ne sais pas ce que c'est qu'un ami... C'est un homme qui vous trompe un peu plus poliment que les autres hommes ; je me promenais avec lui sur la place solaire de l'Arc des Orfévres, tout près de notre maison ; oh ! comme je souffrais ce soir-là ! Je voulus m'épancher, je lui contai mes peines, il ne me comprit pas, je m'efforçai de lui expliquer la nature étrange de ces idées qui me bouleversaient ; eh bien ! sais-tu ce que fit cet ami ? il éclata de rire et me traita de fou. Oh ! je ne tuerai jamais personne, car cet ami est sorti vivant de mes mains ! il vit, ce grand sage ! il vit, il est heureux, ou fait semblant de l'être ; il se promène habillé de velours, et la main sur un pommeau d'épée, tous les dimanches après vêpres, devant Saint-Théodore ; il fait des sonnets sur les beaux yeux des dames ; il dîne tous les jours chez un cardinal, il passe la mauvaise saison à Villa Pamphili... Que Dieu lui donne une heureuse fin ! il mourra sans s'être douté un instant qu'il a vécu. Moi, je suis ravi de lui avoir infligé la vie ; je l'aurais mis trop à l'aise en le tuant. Depuis, j'ai gardé mes secrets, c'est un saint trésor qui est en moi ; crois-tu que je doive le confier à ma sœur ? »

Stellina serra les mains de son frère, et se recueillit pour écouter.

Léontio fit courir ses doigts dans les touffes noires et bouclées de ses cheveux, et appuya vivement sa large main brune contre son front ; ses yeux noirs se mouillèrent de quelques larmes. A l'agitation de sa poitrine nue, il était aisé de voir qu'un grand effort se faisait en lui, et qu'il éprouvait une peine insurmontable à traduire avec la parole ce qu'il avait pensé tant de fois ; enfin il parla.

« Ce ne sont pas des douleurs ordinaires que je vais te conter, ma sœur. Nous ne devons avoir, nous, que des maux de prédilection ; ne sommes-nous pas les bien-aimés du malheur? Notre vie ressemble-t-elle à une autre vie ? Nous ne savons ni ce que nous avons été, ni ce que nous sommes. Bien bas placés dans les différentes espèces d'hommes, il y a pourtant au fond de nous une fierté naturelle qui dément notre abjecte condition ; nous sommes pauvres, non pas comme ces malheureux qui font espalier de haillons sur la place Montanara ; c'est un autre genre de misère que la nôtre : nos mains droites ne se sont jamais allongées devant la porte d'un cardinal ; nos bouches n'ont jamais murmuré cette psalmodie dolente qui fait violence à l'aumône ou provoque le refus. Nous mangeons du travail de nos mains, mais notre travail est mal payé. J'ai longtemps cherché dans Rome un être vivant qui laissât supposer dans son regard et par son extérieur quelque ressemblance de position avec la mienne : j'ai vu bien des misérables, mais ils m'ont paru tous résignés, tous prenant leur indigence en gaieté, comme chose due ; ce que je n'ai jamais remarqué sur les visages souffrants, c'est une de ces contractions rapides, un de ces coups d'œil vers le ciel, qui partent du cœur, comme une accusation contre Dieu. Si j'avais surpris une seule fois un homme en peine flagrante, en conviction de malheur, je lui aurais tendu la main ; il m'aurait compris, nous nous serions associés pour faire notre vie, avec moins de poids sur le cœur. Un jour, je vis à la grille de l'église Saint-Georges un homme assis qui pleurait ; il faut se méfier des pleurs, ce n'est bien souvent que de l'eau pure : je demandai avec intérêt à cet homme le motif de son désespoir ; il avait perdu son enfant. Perdre un enfant, c'est une douleur de la vie, douleur admise dans la langue humaine, douleur classée, et qui a un nom ; aussi la marche à suivre est toute simple pour se débarrasser de ces douleurs-là ; elles ont leurs phases, leur progression, leur décroissement. Le lendemain je rencontrai devant Saint-Paul ce père désolé : il ne pleurait plus ; au carnaval je le revis, il courait avec les masques, en habit d'arlequin. J'ai donc reconnu que mon être s'isolait complétement des autres êtres, que

mes chagrins n'avaient pas de mot qui les traduisît aux hommes, que dans cette grande ville qui a tant gémi, dans cette ville rongée jusqu'au squelette par toutes les plaies de l'univers, dans cette Rome toute lézardée à force de convulsions, jamais un habitant ne me comprendrait, et qu'il était inutile de me mêler au vulgaire, pour échanger des mots et des sons qui ne seraient jamais dans le sens de l'idée qui m'absorbe tout entier. Ainsi je me suis réfugié dans ma solitude : j'ai quelquefois ressenti un mouvement de fierté, en pensant que j'avais inventé une souffrance, que j'avais créé un malheur. Qui suis-je donc?

« Ce que je suis! oh! assieds-toi, assieds-toi, Stellina, là, sur cette frise; les ruines sont nos fauteuils, à nous...

« Ce que je suis! oh! si tu pouvais parler en ce moment, ombre de jeune fille qui voltiges autour de nous! ce que je suis, Stellina! un homme comme un autre homme? impossible! je ne me suis jamais assis à leurs banquets; je n'ai jamais fait de libations avec eux, je ne connais ni leurs théâtres, ni leurs jeux, ni leurs plaisirs, ni leurs douleurs, ni leur folle confiance, ni leur désespoir. La ville qu'ils habitent m'étouffe comme une prison. Je me suis retiré à la lisière, là où commence le grand chemin des tombeaux. Là, je me sens dans mon domaine; j'aime les tombeaux, non point ceux où le ver a quelque chose encore à faire, mais les tombeaux qui sont eux-mêmes devenus squelettes; et, gloire soit à Rome, ce luxe funéraire ne lui manque pas! Ville désolée qui porte partout les insignes du néant; qui s'appuie d'un côté sur le tombeau d'Adrien, de l'autre sur cette tour de Cécilia, comme une vieille reine débauchée sur deux favoris. Oui, j'aime les tombeaux comme on aime sa maison natale, je les aime, non pas parce que je dois y rentrer un jour, mais...

— Mon frère! s'écria Stellina.

— Parce qu'il me semble que j'en suis sorti! »

Stellina s'était jetée dans les bras de Léontio, en disant d'une voix sourde : j'avais deviné! Le jeune homme la serrait sur sa poitrine, baisait sa bouche, son front, ses cheveux, avec un délire qui n'avait rien de fraternel. Des paroles s'échangeaient entre eux; mais la tempête les couvrait de sa voix. Une nuit horrible était déjà tombée. Quelques rares éclairs illuminaient par intervalles la tour de Cécilia et la ligne de remparts; tout le reste de la campagne gardait alors une teinte livide. La cloche de Saint-Paul sonnait l'office du soir, et les sons portés par le vent semblaient tourbillonner dans la tour vide, comme si ses pierres eussent été d'airain. Les deux jeunes gens se tenaient étroitement embrassés : un éclair éblouissant les fit tressaillir; Léontio se leva vivement, car il lui sembla un instant que la solitude de leur entretien était violée; l'éclair vif et large avait illuminé les bas-reliefs de marbre, des figures de femmes éplorées, de suppliants, de sacrificateurs, s'étaient animées à la lueur du météore, et l'on eût dit qu'un cortége de funérailles s'avançait vers le tombeau.

« Tu le vois, s'écria Léontio, les mains vers le ciel, tu le vois, Stellina; l'enfer est irrité contre moi; j'ai violé mon secret; j'ai trahi une confidence de la tombe, et... j'ai plus fait que cela!... J'ai eu une idée!... une idée affreuse! Oh! l'excès du malheur nous conseille quelquefois la consolation du crime! Stellina, j'allais oublier que tu étais... Viens, viens, ma sœur, ma sœur, ma bonne sœur! Viens, rapprochons-nous des demeures de l'homme; viens, ce lieu est maudit! »

Ils descendirent le petit tertre de gazon sur lequel est bâtie la tour; Léontio tenait la jeune fille par la main, et il lui disait, en marchant sur la voie Appienne :

« Cette idée épouvantable que je ne suis pas né comme un autre homme, que ma vie me vient de la tombe, que j'appartiens à une classe d'êtres intermédiaires entre l'homme et le démon, cette idée de désespoir me reste là fixée au front, et domine toutes mes autres idées. La nuit je fais des rêves affreux, des rêves qui troublent bien souvent ton sommeil, ma pauvre sœur, car souvent je t'ai trouvée au chevet de mon lit, la lampe rallumée et ta belle figure toute luisante de sueur; tu devais avoir entendu ces épouvantables mugissements qui me réveillent moi-même lorsque je me sens étouffé par mon rêve habituel. Il me semble alors que je suis inhumé bien profondément, cloué dans une bière, enveloppé à l'étroit de langes comme une momie; je respire une odeur d'herbes grasses, de suaire, de cierges éteints; je sens se glisser, sur ma poitrine, à travers les langes, quelque chose de rampant et de glacé qui me pique comme la pointe d'une épée; j'entends bien au-dessus pleurer le vent, dans de hautes herbes, avec des chants d'église, et des coups de bêche sur des fosses. Une teinte blafarde tombe autour de moi comme un éclair d'orage qui ne s'évapore pas. Oh! ce que je vois alors est si affreux qu'aucune langue n'a de mots pour le dire, aucune oreille assez de force pour l'écouter. Je roidis mes bras pour rompre mon étroit suaire; je m'épuise à prendre de l'élan pour me lever; mais j'ai comme un carcan de fer aux pieds et au cou, et quand, à force de convulsions, je parviens à faire un mouvement, mon front se brise contre une voûte plate et gluante sous laquelle je suis écrasé. Et j'ai le sentiment de mon existence, je me rends raison de mon état, j'éprouve la faim, je brûle de soif; je contracte mes lèvres pour tâcher de saisir quelques racines terreuses qui pendent, pour humecter ma langue en feu à l'humidité de la voûte. Je ne saisis rien; je m'efforce à pleurer afin de boire mes larmes, mon œil reste sec.

Je m'essaye à la résignation, mais je n'arrive qu'au désespoir. C'est par une violente crise de désespoir que je me délivre; tout mon cœur se roidit. Après bien des râles et des sanglots étouffés, un cri sort de ma poitrine et me réveille, et il me faut du temps encore pour me convaincre que l'horrible rêve est fini. Que me veut donc ce rêve? Quel pacte ai-je fait avec lui? C'est ce rêve familier qui m'a fait prendre en horreur la seule consolation offerte par le ciel au malheur, le sommeil. N'est-ce pas injuste, qu'après une journée désolante, on retrouve dans le remède du sommeil des mensonges plus déchirants que les maux réels? Mais qui a donc fait ce monde? Oh! cela me pousserait au blasphème!

— Mon frère! mon frère! s'écria Stellina tout en pleurs, calme-toi, ne parle plus; ta main brûle, tu es malade...

— Non, non, je veux tout te dire ce soir, tout; après je ne te parlerai plus de moi... Écoute, écoute encore, et surtout tâche de me comprendre; je te demande plus que de l'intelligence, je veux de la divination. Nous sommes du même sang; notre organisation, à coup sûr, est la même; tu vas me dire si tu me comprends.

« Souvent, dans ma vie, il m'est arrivé, toi étant assise à côté de moi, ou moi te donnant le bras en nous promenant, il m'est arrivé d'être bouleversé par une pensée singulière, dans la position relative des objets extérieurs à nous, dans la combinaison accidentelle de nos mouvements, de nos gestes, de nos regards, sous tel aspect du ciel, telle forme de nuages, telle ondulation de montagnes, telle couleur du jour : je crois soudainement me rappeler qu'à une époque inconnue de ma vie, les mêmes choses, les mêmes aspects, les mêmes sensations m'ont été offerts, sans qu'il y manquât un seul accident. Alors il m'est donné de voir mon souvenir en tableau réel. Il est vrai que cette impression est fugitive, qu'à peine reçue, elle s'évapore: mais l'ébranlement qui la suit est si fort que je ne puis me croire victime d'une illusion, et d'ailleurs peu de jours s'écoulent sans que cette secousse d'imagination ne soit renouvelée. Tu te rappelles la noce du seigneur Corsini, tu sais que je cédai à ta curiosité, et qu'en descendant des vêpres de San-Pietro-in-Montorio, nous entrâmes dans le jardin du noble époux pour voir la fête...

« Oui, oui, je me souviens de ce jour, dit Stellina. Oh! que tu étais pâle en rentrant le soir à la maison!

— Tu vas voir ma sœur. Le jardin Corsini était illuminé; la nuit était belle et embaumée de citronniers; les pins chantaient sur le flanc du Janicule; il y avait du plaisir et du bonheur dans l'air; je croyais habiter un autre monde. Nous nous promenions sous une treille, et à l'écart de la foule; nous nous efforcions d'être heureux, à bien peu de frais, avec les parfums de la colline, la musique lointaine de la noce, et le doux bruit des cascades. Je n'étais jamais entré dans le jardin Corsini, je n'avais jamais vu de ce côté ni Rome, ni le Janicule, ni les touffes de pins, ni les allées de citronniers. Eh bien! il se passa tout à coup dans l'air, dans le jardin, dans les reflets des lumières du bal sur la terrasse de marbre, dans l'accord de la musique, du chant et des eaux, il se passa quelque chose de mystérieux souvenir qui me cloua par les pieds sur le gazon où je marchais. Je te regardai, et tes yeux étaient dans les miens; c'est la seconde fois de ta vie que tu m'as donné ce regard; c'est la seconde fois que j'ai vu ainsi ta figure, doucement penchée en arrière, comme pour attendre un baiser d'époux; c'est la seconde fois que nous nous sommes arrêtés ainsi tous deux, quand les étoiles luisaient, quand les citronniers embaumaient l'air, quand on dansait sur le marbre, quand les vitres d'un palais renvoyaient le feu des lustres sur l'écorce des pins, quand une volupté irritante s'exhalait des robes de la femme, quand le cœur fondait l'amour, et qu'un mystère de passion langoureuse se révélait dans toutes les voix de la nuit. C'est la seconde fois, Stellina, que j'ai vu ce tableau, ou, pour mieux dire, je ne l'ai pas vu, je l'ai revu... Mais la première? la première? Oh! voilà l'abîme... Mais, bien sûr, ce n'est pas dans ma vie d'aujourd'hui, dans ma vie de mes dix-huit ans!

« Ma sœur, ces pensées, ce délire, cette fièvre, ces révélations, tout cela me tue; c'est de la folie peut-être, et je suis assez raisonnable quelquefois pour le croire; mais folie ou non, que m'importe, si une pareille maladie est mortelle! Ne crois pas, au moins, que je redoute la mort; la mort sera peut-être le commencement de ma vie! Je me regarde comme un homme qui se serait fait une habitude de mourir. Mais je ne suis pas seul, ma pauvre enfant! je veux vivre, puisqu'on appelle vivre ce que je fais; je veux pourvoir à tes besoins, comme un père, ma bonne sœur! Tu as besoin de moi, eh bien! Stellina, je me guérirai. C'est l'air de Rome qui m'empoisonne; rien de plus triste que la douleur de cette ville, si ce n'est sa gaieté. Moi, si impressionnable aux objets extérieurs, j'ai besoin, sans doute, de vivre sous un ciel plus riant, dans quelque résidence gaie et radieuse, comme on en trouve tant sur les bords de la mer. Il me faut la mer; on dit qu'à Naples elle est bleue et belle à rafraîchir le sang d'un damné; allons à Naples; j'ai idée que nous serons heureux dans quelque cabane d'Ischia, sous quelque treille du Pausilippe. Demain j'irai voir Salvator Rosa, le Napolitain; il aime les artistes ou paraît les aimer; je lui demanderai des conseils, il m'en donnera, cela coûte si peu. Le trajet est court: notre voyage sera bientôt arrangé. Y consens-tu, ma sœur? veux-tu aller à Naples? »

Stellina embrassa Léontio.

« Nous partirons, dit Léontio; c'est Dieu, sans doute, qui m'inspire ce projet. »

Ils étaient arrivés devant la porte de leur maison. C'était une rue bien solitaire; toutes les lumières étaient déjà éteintes dans le quartier; on ne distinguait que la lueur d'une lampe à travers les vitraux de Saint-Théodore; on n'entendait que le bruit de la fontaine qui coule au bout de la rue, sur la lisière du Campo-Vaccino.

IV.

SALVATOR ROSA.

Par une triste matinée d'automne, Léontio sortit de la rue Saint-Théodore, et traversa le Tibre dans une de ces petites barques qui étaient amarrées aux colonnes du temple de Vesta. Il gravit lentement le mont Janicule, et, parvenu au sommet, il entra dans l'église *San-Pietro-in-Montorio* pour entendre la messe. Le pauvre jeune homme, exilé du monde, aimait à se réfugier en Dieu. Il s'agenouilla devant le tableau de *la Transfiguration*, de Raphaël, et le radieux chef-d'œuvre lui donna un peu de ce calme, un peu de cette sérénité douce que les beaux-arts portent avec eux. Léontio se comparait au jeune possédé du tableau, à cet enfant livide et torturé par l'esprit malin, et il levait ses yeux au sommet de la montagne pour rafraîchir son visage à cette resplendissante atmosphère où flottent les élus du Seigneur, à ce nuage céleste et limpide, doux à l'œil comme le crépuscule du ciel. Il sortit de l'église et s'assit sur une pierre de la plate-forme; il se sentait serein et léger, comme s'il était descendu du Thabor. La ville éternelle, qui s'étendait sous lui, avait emprunté au soleil levant une teinte jaune comme les feuilles tombées; teinte d'harmonieuse mélancolie, qui n'avait rien de lugubre, la seule peut-être qui soit supportable aux yeux de l'homme tourmenté; car elle n'a pas les rayons éblouissants et ironiques du bonheur, ni la sombre désolation qui conseille le désespoir.

Léontio était sur le point de renoncer à sa visite. Cette Rome, dont il avait tant médit la veille, lui apparaissait aujourd'hui avec cette majesté tranquille dont le parfum est une consolation. Elle avait bien souffert, cette reine des reines, cette Rome consulaire, cette Rome impériale, et pas une plainte ne s'élevait de son sein tout mutilé. Cité païenne ou sainte, ointe d'eau lustrale ou d'eau bénite, elle montrait la double palme du stoïcisme ou du martyre. Qu'elle était belle ainsi, vue du Janicule, cette consolatrice des affligés! Toujours en deuil, comme Rachel et Niobé; toujours inconsolable parce qu'ils sont morts, ses glorieux enfants, qui furent plus nombreux que les étoiles du ciel; et pourtant quelle magnifique tolérance au cœur de la cité meurtrie! Des mains chrétiennes ont prêté secours aux murailles croulantes du Colysée; les fils des martyrs ont replacé pieusement au Capitole la statue du dieu rougie encore du sang de leurs pères. Une main pacifique protége la pyramide de Caïus Sextius et les catacombes voisines de Saint-Sébastien. Les ombres des consuls s'entretiennent avec les ombres des saints; les colonnes triomphales fraternisent avec les clochers, les obélisques avec les dômes, les louves nourricières avec la croix. Léontio, à la veille de quitter Rome, s'avoua qu'il aimait cette ville; il reconnut que toute plainte, tout malheur, d'imagination surtout, devait se taire et se résigner devant la capitale des ruines, la souveraine des tombeaux. Il avait déjà fait quelques pas pour descendre du Janicule, lorsqu'il s'arrêta brusquement devant le regard d'un inconnu assis sous l'*Açqua Paola*.

C'était un homme vêtu magnifiquement; ses doigts étincelaient de rubis et d'émeraudes; la soie, le velours, la dentelle, les pierreries, se combinaient sur sa personne avec un véritable goût d'artiste; il portait une épée au fourreau de vermeil. Sa tête était plus remarquable encore que son costume de prince. Il y avait des muscles sur son visage pour tout exprimer; ses yeux flamboyaient de génie; ses lèvres avaient la contraction dédaigneuse de l'ironie perpétuelle; sa couronne de cheveux noirs donnait à sa physionomie un caractère sombre et menaçant.

« Vous paraissez bien triste, jeune homme, dit l'inconnu à Léontio; avez-vous perdu votre maîtresse? »

Cette demande fut faite d'un ton si vif, si leste, et avec un organe si impératif, que Léontio se crut obligé de répondre.

« Seigneur, dit-il, je vous remercie de l'intérêt obligeant que vous me portez sans me connaître. Malheureusement je n'ai rien à répondre à votre excellence.

— Mon ami, dit vivement l'inconnu, je ne suis pas noble et ne me soucie point de l'être; je suis ton égal; parle-moi sans crainte ni réserve : as-tu besoin d'un service? veux-tu de l'argent? Ta figure me plaît; tu as dans l'œil le feu de l'artiste; ta joue est pâle, non de souffrance, car tu es fort, mais de pensée, car tu es nerveux. Confie-toi à moi; voyons, parle : je veux t'obliger.

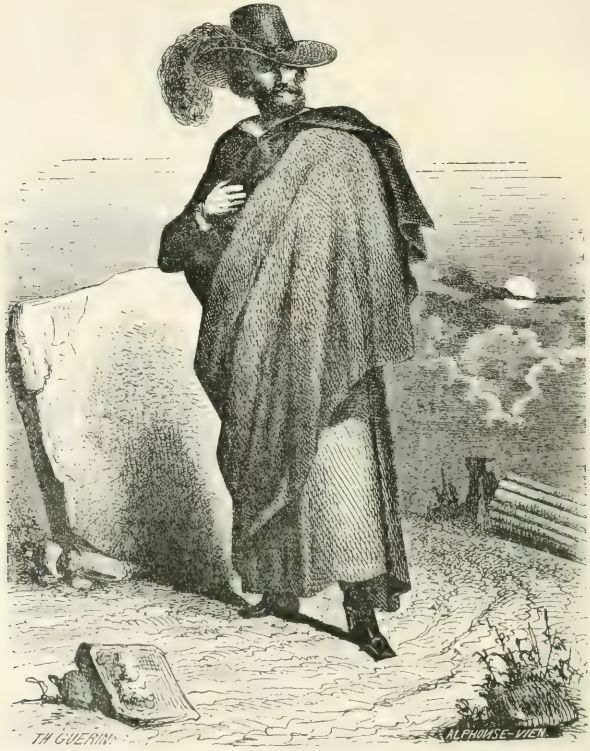
— Mais à qui suis-je redevable de tant de bonté gracieuse?

— T'ai-je demandé ton nom pour te rendre un service? pourquoi me demandes-tu le mien? Mais je respecte ton scrupule : tu dois être candide et bon. Je suis Salvator Rosa. Maintenant acceptes-tu mes offres? »

A ce nom, Léontio s'inclina de respect.

« Maître, dit-il avec émotion, c'est Dieu sans

doute qui m'a conduit par la main devant vous : je vous cherchais. Je sais que vous êtes obligeant pour les artistes. Je suis peintre par goût et par métier; ma sœur et moi nous vivons du pinceau ; je travaille pour le seigneur Corsini, dont on voit d'ici le palais. Un besoin de voyage se fait sentir en moi. Rome est la seule ville que je connaisse; car je ne compte pas Ostie, où je suis né, si je suis né quelque part.



(Salvator Rosa.)

Je veux voir Naples et la mer; c'est plus qu'un désir, c'est un besoin. Mon existence, qui appartient à ma sœur, est peut-être attachée à ce voyage. Vous, maître, qui êtes Napolitain, vous me donnerez des conseils et des instructions, c'est tout ce que je réclame de votre bonté. J'ai de l'argent assez pour vivre, si c'est vivre, ce que je fais. »

Salvator Rosa regardait fixement Léontio sans lui répondre, et Léontio, en attendant la réponse, écrivait le nom de Stellina, du bout du doigt, sur la nappe d'eau claire et unie de la fontaine de Paul. Salvator ne cessait de considérer le visage de Léontio que pour lever ses yeux au ciel, comme pour se rendre compte d'un souvenir confus.

« Quel est ton nom? lui demanda-t-il d'un air soucieux.

— Léontio. (*Et il sourit.*)

— Léontio! Oui, je crois que c'est bien cela. Mais il y a tant de Léontio! Et ton nom de famille?

(*Après un soupir.*) — Toujours Léontio.

— Où demeures-tu à Rome?

— Rue Saint-Théodore, vis-à-vis l'église.

— Te souviens-tu de m'avoir vu, Léontio, avant cette rencontre?

— Jamais.

— Eh bien! moi, je t'ai vu, mais il y a bien longtemps. Où? je n'en sais rien; tous mes souvenirs se confondent. Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans! (*Salvator baissa la tête et ferma les yeux pour se recueillir.*) Oh! je t'ai vu, je t'ai vu! Tu as une sœur, dis-tu? Comment se nomme-t-elle?

— Stellina.

(*Salvator fit un mouvement de surprise.*)

— Est-ce bien ta sœur?

— Mais oui.

— Ta femme peut-être, ta maîtresse...

(*Léontio lança un regard terrible à Salvator.*)

— Oh! ne t'offense pas de ma demande, mon jeune ami, je ne l'ai pas faite par un caprice de curiosité. Le nom de ta sœur me frappe, je l'ai entendu dans ma vie, je crois même l'avoir écrit; mais il me semble qu'elle n'était pas la sœur de l'autre. Ma mémoire me trahit, je ne sais plus où j'en suis. Elle est brune, ta sœur, n'est-ce pas, avec des yeux...

— Non, ma sœur est blonde.

— Oui, oui, oui, blonde avec des yeux noirs, une figure d'ange.

(*Léontio se tut et pâlit.*)

— Ma foi! je suis complétement désorientée, mon cher Léontio; je perds la piste de mes souvenirs. Il est vrai que j'ai une vie si pleine, qu'il n'y a pas de place pour tout dans ma tête. C'est une confusion d'objets... Tu es bien pâle, Léontio; souffres-tu?

— Non.

— Ta figure se décompose, ce n'est plus celle d'un être vivant. Oh! laisse-moi prendre au vol cette expression de terreur, ce reflet de l'autre monde. (*Il déroula une feuille de papier et saisit son crayon.*) Je ne te demande qu'une minute; jamais je ne retrouverai ce bonheur de modèle. (*Il dessina.*) Il y a dans ce cœur une pensée d'enfer. Je ne me doutais pas de rencontrer mon fantôme à l'Acqua Paola. Tous ces Italiens ont un rire éternel sur les lèvres. Enfin j'en ai trouvé un, sérieux comme Satan. J'aurais donné trente écus d'or pour cette séance. Tiens, regarde mon croquis, Léontio. Je vais t'immortaliser. Remercie le hasard. Voilà ta tête, je vais la prêter à mon spectre de Samuel évoqué par la pythonisse d'Endor. Mon tableau représente le moment où tu sors du tombeau...

— Assassin! s'écria Léontio d'une voix tonnante, tais-toi, ou je te tue d'un coup de poignard. »

Salvator Rosa demeura interdit; il se laissa arracher le croquis de la tête de Samuel, que Léontio déchira brutalement. Revenu de sa surprise, le peintre riait aux éclats, et rappelait Léontio; mais le malheureux jeune homme descendait la pente rapide du Janicule avec tant de précipitation, qu'on eût dit qu'une pensée de désespoir le poussait au Tibre.

Léontio reparut devant sa sœur, tout haletant de la course et de son émotion. « As-tu vu Salvator Rosa? demanda-t-elle. — Oui. — T'a-t-il bien reçu? — Oui. — Il t'a donné de bons conseils? — Oui. — Partons-nous pour Naples? — Oui. — Et quand? — Demain. »

Quatre jours après, Léontio entrait avec Stellina dans la modeste hôtellerie de la *Lyre d'Apollon*, sur la place des Pins, à Naples.

V.

LA CHARTREUSE SAINT-MARTIN.

Naples est une ville qui peut donner à l'étranger tout ce que l'étranger lui demande. Cette Venise de la Méditerranée est folle ou sérieuse comme sa sœur de l'Adriatique; elle a du fracas et du silence, des fleurs et des laves, de l'ombre et du soleil, des rues de palais et des rues de tombeaux, des montagnes décharnées et des îles toutes rouges d'oranges, toutes dorées de cédrats. A Naples, le malheur ressemble au bonheur du reste de la terre; à Naples, le bonheur vaut mieux que son nom. A Naples, l'homme qui peut dire : Je suis heureux, fait envie à Dieu même. Un jour de caprice, la nature voulut faire un paysage complet : elle dessina mollement des collines; elle arrondit un golfe gracieux, elle le remplit des plus belles vagues que la mer ait azurées; elle fit flotter sur ces vagues des îles de fleurs et de palmiers; elle fit monter en amphithéâtre les bois de pins, les treilles aux larges pampres de vignes, les touffes de citronniers, les acacias aux diaphanes ombrages, les arbres de Grenade et de Judée, qui mêlent leurs teintes rouges aux jasmins du Guadalquivir; la nature fit Naples, Misène, Sorrente, le Pausilippe, Ischia. Un démon en fut jaloux : il jeta le Vésuve devant la cité voluptueuse, et Naples accepta le volcan comme le complément philosophique du paysage. Le volcan résume en lui toute la sagesse des poëtes latins; c'est lui qui crie par la voix de son cratère : — O vous qui vivez, cueillez le jour comme une fleur; la fleur dure peu, jouissez-en quand elle est fraîche : mortels, usez de la vie, la vie n'est faite que de peu de jours; aimez et riez aujourd'hui, demain il vous faudra passer le Styx.

Plus d'espoir de vie heureuse au monde, quand on ne l'a pas au moins entrevue à Naples. Léontio, qui s'était exilé de Rome, trouva quelque ombre de quiétude sous la treille du Pausilippe. Il s'occupait de son art avec délices; la peinture devint pour lui plus qu'une distraction, ce fut une véritable volupté d'ar-

tiste. Le soir, accompagné de la rêveuse Stellina, il allait étudier ces admirables teintes d'horizon, ces mobiles reflets de colonnes sur les vagues, ces fantastiques embrasements de forêts marines, ces sommets rayonnants au-dessus des vallons déjà sombres, tout cet ensemble de flottante et vaporeuse lumière qui accompagne le soleil de la mer à son couchant. Il s'en revenait ensuite à son humble hôtellerie avec des idées moins tristes, et une provision de sérénité pour le sommeil de sa nuit. Mais l'ardent jeune homme rapportait aussi de sa promenade un mystérieux besoin d'amour, dont il s'expliquait trop bien la cause secrète. Tous ses regards n'avaient pas été donnés aux paysages du golfe; il s'était réservé des distractions pour des accessoires délicieux qui le poursuivaient encore à travers le faubourg de Chiaïa. Il avait vu passer sur les chaloupes de gracieuses et souples images, de fraîches figures aux cheveux flottants, de doux nuages de satin et de soie; apparitions enchanteresses qui se mêlaient avec tant de bonheur à l'éclat limpide du golfe, à la molle langueur des collines dorées, aux lits de gazon baignés par la vague, aux grottes secrètes du promontoire lointain. Rentré chez lui, il s'asseyait comme un homme brisé par la fatigue; il n'était qu'épuisé de désirs. Alors Stellina posait la lampe sur une table, et, avec l'innocent abandon d'une sœur, elle enlaçait la tête de Léontio dans ses bras nus, et collait ses lèvres sur son front.

« Ma sœur, lui disait quelquefois Léontio, tes caresses me font mal, le soir, à la clarté de cette lampe. Je n'ose, moi, t'embrasser que le jour; laisse-moi seul, Stellina, j'ai trop besoin de me rappeler que tu es ma sœur. C'est une idée douce, n'est-ce pas? Eh bien! elle me tue... »

La jeune fille rougissait : elle ne trouvait aucun mot pour répondre; Léontio la regardait sortir et n'avait pas la force de la rappeler; il écoutait avec une sorte de volupté criminelle le bruit des pas de sa sœur; une faible cloison la séparait de lui; il prêtait l'oreille à la psalmodie touchante de sa prière du soir, au frôlement de sa robe tombée, au murmure du lit mollement pressé par la jeune fille, à son dernier baiser sur l'image de la madone. Léontio ouvrait la croisée pour rafraîchir ses lèvres à la brise nocturne de la mer; mais la brise, chargée d'amour et de parfums, ne lui apportait que tentation et délire. S'il s'endormait un instant, c'était sa sœur qu'il voyait en rêve, sa sœur plus belle que la plus belle Napolitaine; sa sœur assise au bord de la mer, comme une amante au rendez-vous, et l'appelant par son nom, avec une voix languissante d'amour. Léontio se réveillait en sursaut, et se jetait à genoux pour demander pardon à Dieu de l'inceste qu'il n'avait pas commis.

Un matin, après avoir combattu les fantômes de la nuit, il dit à Stellina de le suivre. Il voulait se purifier à l'air béni de la montagne des Chartreux; c'était le jour des Rogations, fête pleine de poésie et de grâce.

Ils arrivèrent avant le lever du soleil à cette magnifique Chartreuse que la piété de Charles d'Anjou a élevée à la gloire de saint Bruno. La cérémonie de la bénédiction allait commencer. Rien n'était consolant et beau comme ce cloître aux colonnes de marbre dans le doux éclat des rayons d'un matin printanier. Les grandes et sublimes figures peintes par l'Espagnolet semblaient vivre et jouir dans ce parvis du ciel. Léontio pleurait de joie; la volupté de la religion lui donnait de pures extases. On ouvrit les portes de l'église à deux battants; toutes les harmonies de la montagne, tous les parfums du golfe, tous les rayons du soleil levant entrèrent à flots sous les nefs de la Chartreuse. Le religieux célébrant s'avança sous le portique, et il bénit les fruits de la campagne, il bénit la ville et la mer.

Léontio ravi de bonheur s'écria :

« Quelle demeure délicieuse!

— *Transeuntibus!* (1) dit une voix claire et lente derrière Léontio.

— C'est un mot bien profond, s'il est vrai, » dit tout bas le jeune homme, et il suivit dans une chapelle écartée et déserte le chartreux qui avait prononcé le mystérieux *transeuntibus*.

Le religieux se retourna au bruit des pas de Léontio; en ce moment des gerbes de rayons illuminaient les figures de Léontio et de sa sœur.

Léontio ne voulait que satisfaire sa curiosité; il avait vu le visage du chartreux, et il lui demandait sa bénédiction. Le religieux croisa vivement ses bras sur sa poitrine, puis les leva vers la voûte, en les secouant, comme avec des convulsions nerveuses; sa figure devint pâle.

« Ressuscités! s'écria-t-il d'une voix si forte qu'elle eût fait scandale dans l'église, si elle n'eût été couverte par le chœur des litanies des saints.

— Ressuscités! dit Léontio en frissonnant; qui?

— Toi, elle, vous deux.

— Que dites-vous, mon père?

— D'où sortez-vous, fantômes; c'est ici la maison de Dieu; les spectres doivent s'arrêter sur le seuil.

— Mon père! mon père! ayez pitié de moi, ayez pitié de ma sœur!

— Elle, ta sœur! vous avez donc divorcé dans l'enfer?

— Oh! mon père, grâce pour nous! bénissez-nous.

— Que je bénisse les fantômes de Léontio et de Stellina!...

(1) Pour ceux qui passent.

— Il nous connaît! il nous connaît! O mystère de mort!

— Oui, mystère! Mystère pour toi, mystère pour moi! Eh bien! nous l'éclaircirons. Que vous soyez morts ou vivants, il faut que tout s'explique. Écoutez : voyez-vous cette crête qui s'abaisse devant le Vésuve! voyez-vous cette touffe de grands pins qui sort d'une ruine, là-bas, de l'autre côté du golfe; c'est Ottaiano. Ce soir vous vous y rendrez à six heures, et vous m'y attendrez. Si je vous y trouve, c'est une preuve que vous êtes vivants et ressuscités; alors... j'aurai des devoirs à remplir... Si vous manquez à ce rendez-vous, je rentre à la Chartreuse, et je n'en sors plus. On a les yeux sur moi; partez. »

Léontio et Stellina descendirent lentement de la Chartreuse, muets et abattus; on aurait dit que la foudre était tombée sur eux, en leur rendant une vie stupide. De temps en temps, Léontio laissait tomber nonchalamment de ces lèvres ces mots :

« Ce soir... à six heures; Ottaiano. »

Le fracas de Naples lui fit du bien cette fois; en rentrant dans la ville, il retrouva quelque énergie; il releva fièrement sa tête, qui s'était courbée depuis le cri du chartreux.

« Ma sœur, dit-il, il faut aller jusqu'au bout du mystère; prenons quelque nourriture et un peu de repos; partons ensuite pour Ottaiano le plus tôt possible. Je veux y arriver bien avant l'heure du rendez-vous. »

Le printemps donnait une de ses délicieuses soirées aux fraîches collines qui couronnent la vallée d'Ottaiano. La mer, obliquement éclairée par le soleil, avait un calme vif et doré; la verdure des îles se balançait au souffle du soir; le Pausilippe riait au golfe, la ville jetait ses clameurs gaies et sonores, le flot et la côte semblaient s'amollir de langueur amoureuse devant les orangers de Sorrente : Ischia rayonnait de vagues à paillettes d'or et d'arbres illuminés; Procita échangeait avec elle des parfums et des chants. Naples, la sirène lascive, n'avait pas assez de son amphithéâtre pour s'étendre voluptueusement au soleil; elle envoyait ses mille barques sur son golfe, sur ses plages, sur ses promontoires. L'air était tout palpitant de vie, et parlait une langue d'amour, en agitant les voiles, les cordages, les banderoles, les pavillons; le Vésuve paraissait attendri de cette joie de la nature; une légère fumée aux teintes de l'iris et de la rose s'élançait mollement du cratère. C'était comme l'emblème d'un remords presque éteint dans le cœur d'un homme heureux.

« Parle-moi, mon frère, disait la jeune fille à Léontio; est-ce que cette belle soirée ne te réconcilie pas avec la vie? sais-tu qu'il est doux de vivre ici; que l'air y est bien léger, que tout ce qu'on y respire, tout ce qu'on y voit, ressemble au bonheur! n'est-ce pas, Léontio?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela ressemble au bonheur; mais tourne tes yeux; le vois-tu là, ce mont qui menace et qui brûle? Oui, oui, fie-toi au bonheur; ce n'est pas l'ange de Tobie qui veille sur nous, c'est un spectre; quand il nous garde contre un mal, c'est pour nous réserver pis. Fille oublieuse! enfant! Mais ne sais-tu pas pourquoi nous venons ici; crois-tu que ce soit pour y jouir, contempler, vivre d'extase, boire les parfums de cet air, comme cet heureux oiseau qui chante sur nos têtes? Ne sens-tu pas l'immensité de cette dérision que la fortune nous crie par toutes les voix du bonheur? oublies-tu qu'il manque un acteur à cet éblouissant spectacle; un acteur noir comme le cratère de ce volcan, et qui tantôt, en arrivant ici, éclipsera notre soleil comme le crêpe d'un ouragan. Pauvre Stellina! elle s'abandonnait à l'extase! je sais me tenir en garde, moi, contre ce mensonge qui nous entoure. En m'asseyant ici, sous ce pin, je n'ai encore rien vu de ce qui t'a ébloui, toi; Naples, son golfe, ses îles, son port, ses collines, je les abandonne à d'autres yeux que les miens, à des yeux qui n'ont point de larmes; ce que j'ai vu et bien vu, le voilà : c'est ce château en ruines; il y a dans ces murailles détruites quelque mystère de mort qui empoisonne cet air, ces pins, ces îles, ces vagues. Qu'est-il devenu, le maître de ce domaine? A lui aussi, cette mer était belle, ce ciel lumineux, cette atmosphère voluptueuse; il n'y a pas toujours eu de l'herbe dans les fentes de cette terrasse; ce marbre a palpité sans doute sous l'ivresse d'un bal d'été; que de figures de femmes se sont épanouies à ces balcons qui croulent! et tout cela, ma sœur, a passé comme cette ombre de fumée qui glisse sur la Somma. Les ruines restent; oh! les ruines restent toujours, la vie est dans elles; les ruines ne meurent pas.

« (*Après une pause.*) Il tarde bien, cet homme, de paraître! est-ce que je me serais trompé? ne serait-ce pas ici le lieu qu'il m'a désigné? »

Pendant que Léontio faisait cette réflexion, en jetant ses yeux autour de lui pour s'assurer de l'exacte désignation des localités, un vieillard sortit d'une porte qui s'ouvrait au pied d'une tour. Son costume annonçait la plus grande misère, et pourtant, à sa démarche, à sa coiffure, au genre même de ses haillons, il paraissait appartenir à une classe au-dessus des paysans de la campagne de Naples. C'était comme un fantôme de concierge, couvert des insignes en lambeaux d'une domesticité opulente. Il fit quelques pas sur la terrasse, les bras en croix sur la poitrine, la tête tantôt basse, tantôt relevée en arrière, comme s'il eût regardé le zénith. Puis, s'arrêtant tout à coup sous un balcon lézardé, il tira des larges basques de son pourpoint une petite mandoline sans cordes, et chanta d'une voix chevrotante ce couplet :

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes.
Au balcon des corridors
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Le vieillard essuya ses yeux pleins de larmes avec le bois de sa mandoline, et continua sa promenade sur la terrasse, les bras croisés, tantôt regardant la terre, tantôt le ciel. Il n'apercevait pas les deux jeunes étrangers qui s'avançaient pour lui parler.

« Excusez-moi, mon père, si je vous suis importun, dit Léontio en s'adressant au vieillard; est-ce bien Ottaiano qu'on nomme cette partie de la montagne? »

Le vieillard s'arrêta tout frissonnant, comme si une voix l'eût réveillé en sursaut; il fixa sur Léontio et Stellina des regards égarés; ses bras retombèrent lourdement, sa poitrine se gonfla; les veines de son cou se teignirent de noir; un souffle bruyant murmura dans sa gorge et dans ses narines; puis sa figure s'épanouit dans un accès de gaieté délirante, et il s'écria d'une voix tonnante : « Stellina! Léontio! ah! mon bon Dieu! ah! je le savais bien que vous n'étiez pas morts! non, les anges ne meurent pas; mes honnêtes enfants! mes jeunes maîtres! et d'où venez-vous? Oh! que vos habits sont laids! Stellina, qu'avez-vous fait de la robe espagnole qui vous allait si bien? On danse, on danse partout : c'est le jour de votre mariage. Vous êtes bien pâle à la noce, jeune épouse; prends garde au moine, beau mari; le voilà! le voilà! on t'empoisonne, Léontio!

— Oh! s'écria Léontio, étouffé par une émotion non ressentie encore; oh! suis-je éveillé, Stellina! ma sœur, ma sœur, secoue-moi, secoue-moi, mors ma main, brise mon front avec un caillou, je veux me réveiller! »

Stellina poussait des cris sourds et embrassait son frère.

C'était comme un horrible trio de fous : le vieillard riait des lèvres, les yeux fixes et vitrés; Léontio, la figure secouée par l'agitation continuelle de sa tête, et voilant à demi son pâle visage; Stellina, se collant à la poitrine nue et brune de Léontio, et l'inondant de pleurs.

« Impossible! impossible! s'écria Léontio, la réalité a menti; c'est une infâme trahison! tu es un bandit de comédie, vieillard! on t'a aposté ici pour faire ton jeu. Laisse-moi, Stellina, laisse-moi le tuer d'un coup de poignard. »

Le poignard étincelait dans la main nerveuse de Léontio, et l'écume tombait de ses lèvres verdâtres. Le vieillard n'eut pas la moindre émotion; il ne recula pas, il n'étendit point ses bras pour parer le coup; un calme sourire de bonheur glissa sur sa figure : ce fut Léontio qui recula.

« Mes bons enfants, dit le vieillard avec un accent mélancolique, oh! combien je vous ai pleurés! les larmes ont brûlé mes yeux. Vous revenez d'un long voyage, n'est-ce pas? Venez vite, vos nobles parents vous attendent. Voyez comme le château s'est paré pour vous recevoir. C'est moi qui ai arboré sur cette tour le pavillon de Léon et de Castille : comme il fait bien au vent ce pavillon! Avez-vous vu la chambre nuptiale? Oh! elle donne du plaisir!... Il y a les deux plus beaux cadavres...

— Tais-toi, tais-toi, génie d'enfer! s'écria Léontio. Mais que me veut ce spectre de vieillard? Fantôme, rentre dans ta tour. Viens, Stellina, descendons à la ville... J'ai peur.

— Je ne vous quitte plus, mes jeunes maîtres, je vous suis partout; ne me refusez pas la grâce de mourir auprès de vous.

— Va-t'en, va-t'en! tu te feras tuer...

— Ah! vous êtes bien ingrat, Léontio. C'est moi qui ai cousu de mes mains votre suaire... »

Stellina n'eut que le temps de détourner le coup de poignard; il glissa sur le bras du malheureux insensé, et le sang jaillit sur ses haillons.

« Mon frère! mon frère! tu te fais assassin! O mon Dieu, veille sur sa raison. »

Le vieillard ne remarqua ni le coup de poignard, ni le sang qui coulait sur son bras. Léontio s'était un peu calmé à la vue du sang : il s'approcha du vieillard avec intérêt pour visiter sa blessure, et en lui parlant avec douceur.

Le vieillard repoussa de la main la main de Léontio; une rougeur écarlate resplendit sur ses joues ridées; des éclairs jaillirent de l'azur orageux de ses yeux. « Non! non! s'écria-t-il d'une voix retentissante, non, vous n'êtes pas mes jeunes maîtres! Ils sont morts, et bien morts; j'ai senti, moi, l'odeur de leurs cadavres quand ils pourrissaient au soleil. Vous êtes deux sceptres sortis de l'enfer avec les figures de Léontio et de Stellina. Oh! qu'ils ressemblent bien à des spectres, surtout celui-ci! Oh! quelle odeur de soufre ils portent avec eux! Partez, Satan, démons! Frère Gandolfo, viens dire les prières de l'exorcisme! Oh! l'enfer! comme ils grincent des dents! Léontio crache des lézards! Fantômes, fantômes, hors d'ici! Oh! elle est belle, celle-là; mais voyez ses cheveux, ce sont des couleuvres; sa langue est une flamme d'arsenic! Las Vegas, Ottaiano, venez lapider ces fantômes qui ont volé la chair de vos enfants! San Stefano vous fournira les pierres. On les a empoisonnés, vos enfants; c'est le bourgeois Marco Théona, en habit de moine, qui a versé le poison. Il a bien fait, le moine Marco. N'est-ce pas Las Vegas qui, par jalousie, a mutilé Théona, le jour même où Théona épousait sa belle Romaine?

J'ai été témoin du crime, moi; le moine s'est vengé, Théona s'est vengé : crime pour crime. Théona n'était pas de sang noble, lui! on l'a traité comme un pourceau : Théona s'est vengé, il a bien fait. Bravo, Théona. »

Et le vieillard marchait d'un pas précipité vers les ruines, les bras levés en criant : *Bravo, Théona!*

Un autre acteur arrivait.

C'était le chartreux en habit de paysan; il montait lentement le petit sentier, et se dirigeait vers Léontio.

« Suivez-moi, » dit-il d'un air mystérieux.

Le chartreux marcha vers les ruines, du pas résolu d'un homme qui sait où il va. Il traversa une petite cour toute jonchée de pierres et de broussailles; il entra dans un vestibule plein de décombres, où paraissait suspendu l'escalier qui conduisait aux appartements supérieurs. Les premières marches en avaient été détruites; il suppléa aux marches écroulées en amassant des pierres sous les débris de l'escalier, avec l'aide de Léontio. Stellina eut de la peine à les suivre sur ces degrés mouvants et improvisés. Enfin elle atteignit la rampe, qui tremblait sous les mains convulsives de Léontio. Les trois acteurs de cette scène, parvenus au premier étage, traversèrent une galerie dévastée, dont les fresques avaient presque entièrement disparu. On lisait sur les murs d'atroces injures contre les Espagnols; elles paraissaient écrites avec du sang. Au bout de la galerie était une porte murée; l'étranger s'arrêta devant, et tira des plis de son manteau un énorme instrument de fer.

(C'est le démon qui vous a conduits à la Chartreuse, mes dix-huit ans de résignation sont perdus!)

Une brèche assez large fut faite en un instant. L'obscurité régnait dans cette salle, dont la fenêtre avait été murée comme la porte. L'inconnu entra le premier et démolit le mur bâti contre les volets.

« Entrez, dit-il à Léontio; il fait grand jour maintenant, » et il laissa tomber son marteau de fer.

« Léontio, Stellina, reconnaissez-vous cette chambre? »

Stellina était mourante; elle s'assit sur un fauteuil, et ne répondit pas.

« Comment voulez-vous que je la reconnaisse? répondit vivement Léontio; je ne suis jamais venu à Naples, et cette salle est fermée depuis bien longtemps.

— Eh bien! dit froidement l'inconnu, c'est votre chambre nuptiale, c'est la chambre où vous êtes morts.

— Ah! quand ce rêve finira-t-il?» murmura tout bas Stellina.

Léontio était au désespoir, et regardait autour de lui avec des yeux effrayants.

« Il s'est commis un crime, dit-il, oui, un crime; ce marbre l'atteste; ce marbre a bu du sang ou la sueur d'une double agonie! On reconnaît là les traces de deux cadavres.

— Oui, tu dis vrai, Léontio : c'est ici où tu as été empoisonné, toi et ton épouse : voilà la trace du cadavre de Stellina, voilà la trace du tien. Ces deux

flambeaux ont éclairé ta dernière nuit; ces habits sont les tiens; ces robes sont celles de ta femme; vous pouvez les revêtir : ils iront à votre taille; voilà ton épée, dont la poignée d'argent figure la lettre L. Reconnais ton chiffre, Léontio. Voilà le lit nuptial; tu n'y as jamais dormi, jeune époux?

— Songe d'enfer, s'écria Léontio au comble du délire; sainte Vierge, à mon secours! Est-ce qu'il ne me semble pas maintenant que je reconnais cette chambre! Ce souvenir a été fugitif comme l'éclair, mais j'ai eu le temps de le saisir, Stellina!..

— Viens, viens, mon frère; sortons, sortons, ou je meurs ici, oui, j'y meurs!..

— Pour la seconde fois, » dit l'inconnu avec un grand calme.

Jamais figure d'homme n'exprimera le mouvement intérieur de Léontio à cette réponse poignante de sang-froid.

L'inconnu continua :

« Jeunes gens, ce n'est rien encore; vous êtes ici en mon pouvoir, vous n'en sortirez qu'après avoir tout vu. Je vous épouvante, n'est-ce pas? Il faut que tu sois bien lâche, non pas toi, faible femme, mais toi qui as déjà le regard de l'homme, et qui parais en avoir le cœur; regarde si j'ai l'air de trembler, moi, Léontio! Regarde ma figure, elle est sereine, mes doigts n'ont pas de convulsions, mon pouls est calme! Je suis dans un lieu où tout me rappelle une épouvantable nuit, une nuit comme les étoiles n'en éclaireront plus; eh bien! je suis à mon aise. Et pourtant, lorsque je vous vois tous deux là, devant moi, devant ces portraits, devant ces vêtements de noces, je suis moins sûr de mon existence que de votre mort. Pour moi, vous êtes deux horribles fantômes échappés du tombeau, afin de troubler ma vie. Tu dis que tu crois rêver, Léontio! et moi je ne puis pas même me rassurer avec cette idée du songe, car je n'ai pas ton imagination folle, moi. Je me rends fort bien compte de mon état; je sais que tout est réalité dans ce que je vois, et ce que je vois, je ne le comprends pas. Léontio, il y a dix-huit ans passés que je me suis enfermé dans la chartreuse Saint-Martin; là, je ne me suis occupé que de Dieu et de toi. Ce que le monde a fait dans ce temps, je l'ignore et m'en soucie fort peu; je n'ai pensé qu'à ce que j'ai fait, et surtout à ce qui m'a été fait. J'ai cherché dans le calme d'une chartreuse une distraction à mes souvenirs, un remède à mes maux, un pardon à mes... fautes. Après dix-huit ans, je touchais à la guérison. Je t'ai vu hier, toi et ta femme!... Que maudit soit le jour d'hier! C'est le démon du fort Saint-Elme qui vous a conduits par la main à la chartreuse! Mes dix-huit ans de résignation sont perdus! Il faut que je me mette à la piste d'une énigme, et si j'en trouve le mot, il faut que ma main soit esclave d'un ancien serment fait sur la tombe de ma femme! il faut que je ramasse cette aiguille d'or, et qu'avec sa pointe j'écrive, pour la seconde fois, un mot sur la poitrine d'un cadavre. Tout cela n'est pas bien clair pour toi, Léontio; mais ces murs me comprennent, ces marbres tremblent en m'écoutant, les rideaux de cette alcôve frissonnent. Oh! Dieu m'en est témoin, si je forme un vœu à cette heure, c'est que ta chair ne soit point de la chair, c'est que la chair de ta femme ne soit pas une chair de femme; soyez spectres tous deux pour me rendre innocent. Rassure-moi, Léontio; n'est-ce pas que tu viens de sortir de la tombe? Te souviens-tu d'avoir vécu au soleil? Non, non, ton corps n'est que l'apparence d'un corps, n'est-ce pas? Laisse-moi toucher les cheveux de ta femme...

— Misérable! je t'étrangle, si ton regard seulement souille ma sœur.

— Oh! ne t'alarme pas, Léontio; ma main ne peut rien sur une femme : elle est froide comme celle d'une statue! Si le cœur d'une femme pouvait palpiter sous ma main, nous ne serions pas ici occupés à nous servir d'épouvantail mutuel.

— Oh! s'écria Léontio, voyons, qu'as-tu à me dire encore? Ma sœur a besoin de repos : délivre-nous de toi et de ton attirail de mort; je suis las de t'écouter : voici bientôt la nuit...

— Ah! tu es las de m'écouter! dit l'inconnu avec un aigre sourire; ce n'est pas du sang de fantôme qui coule dans tes veines! tu n'as pas la froideur du tombeau, bouillant jeune homme; tant pis! Eh bien! si tu n'écoutes pas, regarde! »

Et il arracha lestement les voiles noirs qui couvraient les deux portraits; on aurait dit qu'ils avaient été peints la veille : ils étaient frappants de ressemblance, de formes, de taille, avec Léontio et Stellina.

« Pour compléter la ressemblance, ajouta l'inconnu, ramassez vos habits de noce et revêtez-les. »

Stellina se leva, fit le signe de la croix et retomba sans connaissance sur le fauteuil; le cri d'effroi s'arrêta entre les lèvres béantes de Léontio. Les doigts de sa main gauche se crispaient dans les larges touffes de ses cheveux. Il s'évanouit.

VI.

LE TOMBEAU.

Stellina était revenue de son évanouissement; assise sur le marbre, elle avait posé sur ses genoux la tête de Léontio, et la couvrait de larmes. Léontio semblait dormir; sa respiration s'entrecoupait de soupirs et de cris sourds; c'était une léthargie, sans doute, pleine de rêves pénibles. Stellina n'osait interrompre ce mauvais sommeil qui, du moins, était une sorte de trêve, une apparence de repos.

La lune était réfléchie dans une glace de la cham-

bre, et semblait regarder le groupe fraternel tout illuminé de ses mélancoliques rayons. Cette triste veillée s'éclairait ainsi au flambeau du soleil des ruines. La jeune fille, protectrice du sommeil de Léontio, avait trouvé, dans cette fonction si douce, un courage bien au-dessus de sa faiblesse ordinaire. En reprenant ses sens, elle n'avait plus revu le chartreux ; et quoiqu'elle craignît à chaque instant de le voir entrer, elle se trouvait presque heureuse d'être délivrée de la présence de cet homme mystérieux. Léontio fit un léger mouvement de tête, et ouvrit les yeux ; la figure penchée de Stellina qui le regardait lui rendit un peu de force au cœur.

« Où sommes-nous? s'écria-t-il d'un air égaré ; dis, Stellina, où sommes-nous?

— Tu es auprès de moi, mon frère, » répondit la jeune fille, avec une voix plus harmonieuse que le son de la lyre qui endort les douleurs.

La voix de la femme a été notée pour embaumer la souffrance ; la voix de la femme est un écho du ciel.

Léontio baisa les mains de Stellina, en versant d'abondantes larmes ; tout à coup, il jeta de rapides regards autour de lui, et dit d'une voix basse et tremblante :

« Où est-il, le spectre de la chartreuse? sommes-nous seuls?

— Oui, oui mon frère ; il y a déjà trois heures que je garde ton sommeil, et personne n'est plus entré ici. J'ai entendu deux voix là-bas, sur la terrasse ; une de ces voix m'est connue, c'est celle du chartreux ; l'autre, je ne l'ai jamais entendue ; elle est forte, brusque et hautaine. Si j'avais pu t'abandonner un seul instant, je me serais rapprochée de la croisée ouverte, pour écouter leur conversation ; de cette place, je n'ai pu entendre que des mots sans suite ; nos noms étaient souvent prononcés par ces deux hommes. Il y a bien longtemps qu'ils sont partis, du moins je le présume, car je n'ai plus entendu que le souffle de ton sommeil.

Léontio marcha vers la croisée, et regarda la campagne. Pas un être vivant n'animait ce désert : la brise était suave à respirer ; l'aube blanchissait déjà la cime des grands pins ; on entrevoyait quelques barques qui cinglaient d'Ischia vers Misène ; l'alouette lançait à l'air des notes claires, veloutées, joyeuses ; c'était la seule voix qu'on entendît sur le sommet silencieux d'Ottaiano. Stellina, qui s'abandonnait avec sa légèreté de jeune fille aux douces impressions du moment, aussi oublieuse du passé qu'imprévoyante du plus proche avenir, Stellina disait à Léontio :

« Mon frère, ce charme de l'aube me fait un plaisir doux comme une de tes caresses ; je n'ai jamais vu la nature si belle. Dans la maison où nous avons passé notre enfance, j'ai vu la mer bien des fois ; mais cette mer était triste et la montagne mélancolique. A Rome, je n'ai jamais joui de la fraîcheur de l'aube, que dans notre rue de Saint-Théodore : de notre croisée on voyait des ruines noires, de vieux murs de briques, et de pauvres gens qui allaient au travail avant le soleil, pour se faire la journée plus longue. Ici, regarde comme tout est beau ; respire comme tout est parfumé. Oh ! viens, oublions tout, descendons là, dans ce bois : allons voir lever le soleil, au bord de cette montagne qui s'avance vers la mer. Viens, mon frère, cela te fera du bien. »

Léontio, la tête bouleversée, se laissa entraîner par Stellina. Ils descendirent l'escalier en ruine, et arrivèrent sur l'esplanade.

Ils marchaient au hasard, silencieux et craintifs ; au moindre bruit, Léontio saisissait son poignard, et la flamme lui montait au visage. Il y avait assez de clarté déjà pour distinguer tous les objets voisins.

Un massif de cyprès frappa Léontio. « Voici un tombeau, dit-il ; les tombeaux nous poursuivent ! C'est un sarcophage abandonné depuis longtemps, car il est tout couvert de lierre et de hautes herbes ; c'est un bel effet de paysage ! »

Il s'avança, et coupa avec son poignard les arêtes du lierre collé contre la porte du tombeau. Voici des lettres, c'est une épitaphe sans doute, j'aime les épitaphes : je veux lire celle-ci ; voyons si...

Il ne put achever ; ses cheveux se hérissèrent d'horreur ; d'un signe il appela Stellina restée un peu en arrière ; elle suivit l'indication du doigt de Léontio.

Le jeune homme prononça lentement et d'une voix sourde les mots de l'épitaphe :

LÉONTIO ET STELLINA,

MORTS LE 11 MAI 1646, JOUR DE LEUR MARIAGE!

Les deux jeunes gens se regardèrent quelques instants dans un silence de stupéfaction.

Le désespoir donna à Léontio un accès de force, de courage et de fureur ; il ouvrit la porte du tombeau, et vit deux places de cadavre...

« Vide ! s'écria-t-il... Mais, regarde, regarde, Stellina, ces deux médaillons de marbre ; reconnais-tu ces profils ? y a-t-il deux profils comme le tien au monde? Mon Dieu, mon Dieu, descends, parle-moi sur la montagne, comme à Moise, ou je meurs fou ! »

La jeune fille s'était agenouillée sur le gazon et priait, un chapelet à la main.

Tout à coup il se fit une révolution sur la figure de Léontio. Ses traits rayonnèrent, comme de bonheur, ses yeux s'éclairèrent de joie.

« Eh bien, oui ! s'écria-t-il, j'accepte l'épitaphe ! Merci, tombeau ! merci, révélation de la tombe ! Oui, oui, Stellina, ce jour n'est pas un jour de mort, cette aube est le rayon matinal de ma vie ! Ces cy-

près sont des myrtes! ces lettres funestes étincellent d'or! Stellina, Stellina, lève-toi, lève-toi! tu n'es plus ma sœur; Léontio n'est plus ton frère; je suis ton amant! ton époux! Oh! je le savais bien, Stel-

lina; Dieu ne m'aurait pas mis au cœur une passion criminelle! Oui, oui, je suis fantôme, je suis ressuscité, je suis une exception dans la nature; tant mieux! Que m'importe de vivre d'une vie de mort, si je puis aimer Stellina comme une amante; je suis prêt à tuer celui qui viendrait m'expliquer ce mystère en me rendant une vie et une sœur! Je veux être mort et ton époux, plutôt que ton frère et vivant. »

Et il entraînait Stellina vers la grande allée de pins; la jeune fille pleurait de joie; jamais elle n'avait vu Léontio dans cette auréole de bonheur : elle, toujours si soumise à son frère, écoutant sa voix comme la voix de Dieu, elle s'abandonnait à des caresses de flamme, sans crainte ni remords. Bien loin de dissuader Léontio d'une erreur qui consolait l'inconsolable jeune homme, elle n'ouvrit la bouche que pour mettre le comble à sa joie. Oui, oui, mon frère..., mon ami, mon Léontio, oui c'est Dieu qui t'inspire; c'est Dieu qui nous a conduits ici par la main. Eh! je le sentais bien, aussi, que je ne t'aimais pas de l'amour incestueux d'une sœur; oh! je t'aimais bien mieux! Combien de fois une parole d'amour s'est arrêtée sur mes lèvres! Et ce matin, quand tu dormais sur mes genoux, tu ne sais pas combien de caresses tu as reçues sur le front; c'est ce qui t'a rendu la vie, Léontio, mon frère, mon ami...

— Ton époux! ton époux! Notre contrat de mariage est écrit sur le bronze! Dieu lui-même a semé du lierre sur ce registre nuptial, afin qu'aucun doigt profane ne pût l'effacer. Tiens, crois-tu que ces baisers dont je te brûle soient des baisers de cadavre!

Adieu, Naples! adieu, le monde! adieu, tout! Viens, Stellina. »

Et ils étaient entrés dans ce pavillon du bout de l'allée, le même où l'autre Léontio et l'autre Stellina furent surpris par le moine empoisonneur... On n'entendit plus que le murmure de la fontaine voisine, le chant de la brise dans les aliziers, et le son des molles vagues expirantes sur le rivage.

Le soleil était bien haut sur l'horizon quand les deux époux de la mort quittèrent le pavillon nuptial; Léontio, serein comme un ange du ciel; Stellina, langoureusement suspendue au bras de son ami. Ils étaient tout entiers l'un à l'autre, et ne s'apercevaient pas qu'un étranger faisait mine de leur barrer le passage de l'allée.

« Mon ami, rentrons dans le bois, dit Stellina; voici encore quelque mauvaise nouvelle qui nous arrive.

— Oh! maintenant, mon amie, je défie bien l'enfer de m'épouvanter; tu es ma femme, cela me suffit; tout le reste m'est indifférent. »

Il considéra avec attention l'inconnu de l'allée, et s'arrêta brusquement.

« Non, dit-il, non, mes yeux ne me trompent point : c'est Salvator Rosa!

— Oui, vous m'avez reconnu, répondit le grand artiste en se rapprochant; et c'est vous que je cherche. A notre première entrevue, vous étiez sans nom, et vous me traitiez d'excellence; aujourd'hui, c'est le plébéien Salvator Rosa qui salue le duc d'Ottaiano. »

Léontio gardait le silence, ne comprenant rien à ce début. Salvator continua :

« J'aime les aventures, moi; j'aime les hommes de passion orageuse; je me fais souvent conter des histoires par ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup joui, beaucoup souffert. Ma vie est la plus fabuleuse des vies; j'aime les gens qui me ressemblent. Je vous ai suivi pas à pas depuis le jour de notre rencontre au Janicule. Le lendemain je me rendis à votre maison de la rue Saint-Théodore; on me dit que vous étiez parti pour Naples; j'avais quelques affaires de famille à régler à Naples, je pris donc le même chemin que vous. Un vif intérêt, une curiosité singulière, m'attachaient à votre existence. A force d'interroger mes souvenirs, je me rappelai que je fus un jour appelé là, dans ce château, pour peindre deux époux qui portaient le même nom que vous et madame. J'appris ensuite que cette noce avait fini par un empoisonnement. Je ne crois pas moi, aux choses surnaturelles, bien que mon imagination soit folle à volonté; je ne pus admettre que c'était votre figure qui avait passé sous mon pinceau; il fallait donc qu'un autre enfant fût né de la même mère. Mais à qui m'adresser pour me conduire dans un labyrinthe de conjectures? Tous les maîtres de ce château étaient morts de mort violente ou naturelle; il ne restait de deux familles qu'un concierge fou. Il me vint à l'idée que si deux enfants nouveaux étaient nés après la mort des premiers, à coup sûr un prêtre les avait baptisés sous le même nom que leurs frère et sœur : c'est l'ordinaire consolation des parents malheureux. Après trois jours de recherches dans les églises de Naples, j'ai enfin découvert un vieux franciscain qui s'est souvenu d'avoir donné le baptême à deux enfants, dans une maison éloignée de la ville, et d'y avoir été conduit avec un mystère qui semblait être une précaution contre un ennemi acharné. Le franciscain m'a ajouté qu'il se rappelait fort bien toutes les circonstances de cet événement, car il avait été rémunéré de son œuvre avec une grande libéralité. — Bien plus, a-t-il dit, je me souviens que la petite fille Stellina avait au bas de sa poitrine une légère empreinte écarlate qui figurait une aiguille d'or, comme celles que les femmes portent aux cheveux... »

Léontio poussa un cri de joie, se précipita au cou de Salvator Rosa et le tint longtemps étroitement embrassé. « Oui, oui, s'écria-t-il, c'est vrai! c'est vrai! Homme du ciel, tu me rends la vie! »

Stellina pleurait d'attendrissement. Salvator continua :

« Mes pas étaient attachés aux vôtres, comme je vous l'ai dit : hier soir, à l'entrée de la nuit, je suis arrivé là, sur cette esplanade, avec deux domestiques; je vous appelai à haute voix par votre nom, et personne ne répondait; enfin un homme est sorti de ces ruines, j'ai couru à lui, et lui a tremblé en me reconnaissant : c'était Marco Théona! J'avais longtemps vécu avec lui dans les Abruzzes, moi, peintre de paysages, et lui, bandit. Un grand malheur, le désespoir, la vengeance, avaient jeté Théona dans les Abruzzes; il était toujours sur la route de Naples à Rome, comme un chasseur à la piste qui attend le gibier qu'on lui a désigné. J'ai usé de mon ascendant sur Théona pour lui arracher des secrets, car je savais que son histoire se liait à celle de vos familles; je l'ai menacé de le livrer aux sbires, il a parlé. « Allons à Naples, m'a-t-il dit; ce n'est qu'à Naples que je puis vous indiquer la retraite de Léontio et de Stellina. » Nous sommes descendus de la montagne. A Portici, nous avons pris une barque; sur le point d'aborder, Théona m'a dit : « Vos deux protégés sont peut-être morts; vous les trouverez dans les ruines d'Ottaiano; il y a tout auprès un tombeau vide, avec leurs noms gravés; vous n'aurez pas beaucoup de peine à les enlever. Quant à moi, mon malheureux destin est accompli!... » Et il s'est jeté à la mer. Au lieu de deux cadavres à ensevelir, j'ai trouvé deux époux à embrasser. Venez prendre vos vêtements de noces.

— Ah! dit Léontio en baisant les mains du grand

artiste, je n'aurais pas cru que le bonheur fût si léger! Quel jour que celui-ci! Où puis-je voir finir un aussi beau jour?

— Où il a commencé! dit Salvator. Demain vous viendrez à ma maison du Pausilippe; là, je vous expliquerai tout; aujourd'hui nous restons à votre château, duc d'Ottaiano; mes domestiques ont songé à tous nos besoins. Dans une heure, vous serez mariés à l'église de Resina, et ce soir... »

Le soir, dans la chambre nuptiale, tout illuminée, le duc et la duchesse d'Ottaiano, revêtus des habits de leurs frère et sœur, recevaient les félicitations de Salvator Rosa et de sa famille; puis les flambeaux s'éteignirent, une seule lampe d'argent à quatre rayons éclaira mollement la chambre. Des paroles d'amour s'échangèrent encore auprès de ce lit, couvert de la riche étoffe aux franges d'or; mais cette fois les époux y dormirent.

Le lendemain, Léontio dit à sa femme: « Mon frère et ta sœur sont morts indignement ici; Dieu ne pouvait pas les ressusciter: mais Dieu est juste, il a fait tout ce qu'il était en sa puissance de faire, il les a ressuscités en nous. »

MÉRY.

MON FANTASTIQUE.

Miracles, prophéties, rêves providentiels, visions, fantômes, pronostics, pressentiments, coïncidences surnaturelles, etc., que faut-il penser de tout cela? Les esprits forts s'en tirent avec deux mots : mensonge ou hasard. C'est on ne peut plus commode. Les âmes superstitieuses s'en tirent... ou plutôt ne s'en tirent pas ; ces pauvres âmes s'y jettent à corps perdu, elles n'ont foi qu'à l'*inconcevable* et se font un petit *ordinaire* de phénomènes. C'est un amusement qui a son charme et surtout son innocence. Je préfère de beaucoup ces âmes-ci à ces esprits-là. D'abord je rencontre moins des unes que des autres ; c'est tout bénéfice. En effet, il faut avoir de l'imagination pour qu'on puisse l'avoir malade, et n'a pas qui veut la tête perdue dans les nuages ; tandis qu'il suffit d'être électeurs et abonnés à deux ou trois journaux industriels pour en savoir aussi long et en croire aussi peu que Voltaire et Diderot; et puis, j'aime mieux la folie que la sottise, la superstition que l'incrédulité, le chaos que le néant. Mais, ce que je préfère à tout c'est la vérité, la lumière et la raison ; je les cherche avec une foi vive et un cœur candide. Dieu me préserve de bâtir des systèmes pour y emprisonner son œuvre ! Nier par orgueil, ou admettre par ignorance, j'en donne le choix, non pas pour une épingle (elle a peut-être attaché quelque ceinture !...) mais pour un dictionnaire auquel n'est pas attaché le nom de Charles Nodier. Je ne crois point un fait parce qu'il est vraisemblable ; je ne le regrette point parce qu'il est incompréhensible. Je ne dis point, Telle chose doit être ou ne doit pas être; j'examine ; et j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris sur rien.

En fait de choses merveilleuses, sans doute, on ne saurait trop tenir sa croyance sur la défensive ; car, rien n'est plus aisé à feindre, ni plus difficile à constater ; mais n'oublions pas que Dieu est grand. Quand on me raconte de ces choses, je me dis : Il y a mille à parier contre un que cela est faux ; mais il y a mille à parier contre un que cela est vrai. Voyons. — Et d'abord, les prodiges sont-ils donc une absurde anomalie dans l'ordre naturel ! une impossibilité démontrée? Les livres saints, au besoin, nous démontreraient tout le contraire. Mais si nous n'avons qu'à nous prosterner et à croire, ne perdons pas de vue que les incrédules sont debout, et que le raisonnement seul, et non l'autorité, peut leur courber la tête. — Quoi ! le monde visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tiennent déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères? Pourquoi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel mauvais désir, n'auraient-ils pas la puissance de produire ou d'appeler certains événements, des bénédictions ou des catastrophes, comme le gland produit le chêne, comme les fleurs attirent la rosée, comme l'aiguille aimantée appelle le tonnerre? Pourquoi n'existerait-il point des causes morales comme il existe des causes physiques dont on ne se rend pas compte? Et pourquoi des germes de toute nature ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans la terre du cœur pour éclore plus tard et se développer sous la forme des faits ! Nous aimons mieux tout attribuer à la volonté aveugle du hasard, parce que nous ne sommes pas dans le secret de cette fécondation impalpable, et que les instruments et les moyens nous manquent pour reconnaître et constater la corrélation de l'idée-germe avec le fait-résultat ; ou pour établir les rapports intimes qui joignent tel acte accompli à tel acte qui s'accomplira, peut-être loin de là et longtemps après.

Combien de péripéties terribles, de dénoûments imprévus dans le drame toujours renaissant de la vie des nations, des familles ou de chaque individu !... Combien de fois se dit-on : Qui aurait cru cela? quel fléau sans nom ! quelle injustice du sort !... Ce n'est pourtant que la conséquence rigoureuse, la déduction nécessaire de quelque point de départ, la moisson toute de quelques mauvais grains qu'on a semés, puis oubliés. Les maladies du corps ont aussi

dans nos imprudences ou nos excès, leurs motifs certains qui, souvent, échappent à notre souvenir ou à notre perspicacité. Il y a des comètes qui embarrassent fort les astronomes, et dont les retours ne sont pas calculés, tant est longue et indéfinie la parabole qu'elles décrivent. Est-ce à dire qu'elles ne soient pas soumises, comme tous les astres, à une loi régulière? Non, certes; mais l'homme n'a pu encore soumettre cette loi à son compas. Il en est ainsi de la loi qui régit les événements humains.

Mais quand Dieu, en de rares circonstances et pour quelques-uns de ses enfants, a daigné soulever un coin du voile éternel, et répandre sur leur front un rayon fugitif du flambeau de la prescience, gardons-nous de crier à l'absurde, et de blasphémer ainsi la lumière et la vérité même!

Voici une réflexion que j'ai faite souvent : il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours, des baromètres nous disent le temps qu'il fera demain. Et l'homme ne pourrait point, par un songe, une vision, par un signe quelconque de la Providence, être averti quelquefois de quelque événement futur qui intéresse son âme, sa vie, peut-être son éternité? L'esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère, dont il peut pressentir les tempêtes et les variations?

Tous les peuples ont eu leurs devins, leurs pythonisses; le peuple juif a eu ses prophètes. Nos demi-savants, enveloppant dans la même ironie le *saint* et le *profane*, le *vrai* et le *faux*, se contentent de rire et de nier. Et la preuve, ajouteront-ils peut-être, la preuve que tout cela n'était qu'un charlatanisme imposé à des temps d'ignorance et de superstition, c'est que les prophètes ne se hasardent plus à la grande lumière des temps modernes.

Sans répondre aux rieurs incrédules de la jeune France par l'affirmation et la prosternation, comme auraient fait les croyants de la vieille France, je leur ferai humblement observer qu'un prétendu mensonge de tous les peuples ressemble fort à une vérité. Les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ne sont guère fondés sur des bases plus solides, en fait de bases humaines. Je dirai plus, c'est qu'en me servant du simple bon sens qui me reste, les prophètes me paraissent aussi évidents, aussi nécessaires dans les premiers âges du monde, que les académiciens peuvent l'être de nos jours.

Quand le genre humain, tout jeune encore, n'avait point de passé, ou n'avait qu'un passé stérile, une histoire vide, que pouvaient savoir les savants, si ce n'est l'avenir, pour se distinguer des ignorants? Ils devaient donc braquer la lunette de leur intelligence en avant, au lieu de la tourner en arrière comme leurs successeurs. La Providence les avait doués très-justement de cette faculté, la seule qui pût les séparer du grand troupeau des hommes. De là les prophètes. La divination, chez eux, n'était autre chose que la mémoire en sens inverse. Ces érudits des premiers jours voyaient ce qui n'est pas encore, aussi clairement que ceux d'à présent voient ce qui n'est plus; et, selon la vigoureuse et poétique expression d'Antoni Deschamps,

> Roulaient dans leur esprit les futures années,
> Se souvenant de l'avenir.

Néanmoins, quelle que soit la misère du merveilleux dans ce siècle trop positif, il y aurait encore du charme et de l'utilité à en retirer si tous ceux qui en réfléchissent de faibles éclairs rapportaient à un foyer commun tous les rayons divergents; si chacun, après avoir consciencieusement interrogé ses souvenirs, rédigeait avec bonne foi, et déposait dans quelques archives le procès-verbal circonstancié de ce qu'il a éprouvé, de ce qui lui est advenu de surnaturel et de miraculeux. Peut-être quelqu'un se trouverait-il un jour, qui, en rapprochant les symptômes et les événements, parviendrait à recomposer en partie cette science perdue. En tout cas, il composerait un livre qui en vaudrait bien d'autres.

Quant à moi, je suis apparemment ce qu'on appelle *un sujet*, car j'ai eu de tout cela dans ma vie, si obscure d'ailleurs; et je viens le premier déposer ici mon tribut, persuadé que cette vue intérieure du personnage le moins intéressant a toujours une sorte d'intérêt.

Donc, voici *mon fantastique*, c'est-à-dire un choix de *mon fantastique*; j'ai dû en élaguer les choses trop semblables entre elles qui feraient double emploi et triple ennui; puis celles que l'on ne peut dire qu'à son confesseur, à moins qu'on ne soit un Jean-Jacques Rousseau; enfin celles qui se rapportent à des problèmes mystiques dont je n'ai pas eu moi-même la solution, et qui composent une espèce de logographe sans mot, ou d'apocalypse *pour un*, entièrement dénuée d'importance pour les autres comme de clarté pour moi. Tout le *petit merveilleux* que je vous donne, lecteur, s'est vérifié dans ma vie réelle. Ceci n'a pas d'autre mérite que d'être vrai. Je ne vous demande qu'une grâce, lecteur : c'est de croire que, si j'inventais, j'inventerais mieux, quelque peu d'imagination que vous m'accordiez. Depuis que je me connais, depuis que je sais lire et écrire, tout ce qui m'arrivait de surnaturel, je le consignais sur le premier papier que je trouvais, comme par instinct et sans réflexions. Plus tard, j'ai rassemblé toutes ces feuilles volantes; j'ai mis de l'ordre dans les récits, de la correction dans le style, et je continue toujours... Ce sont des mémoires d'un singulier genre. Je ne puis en ouvrir les premières pages sans

pleurer beaucoup; il y est parlé de ma mère, qui m'a dit adieu sitôt! Ne riez donc pas, lecteur, des extraits que j'en mets sous vos yeux, tout naïfs et puérils qu'ils sont :

« La première chose plus qu'étonnante qui m'arriva, j'avais à peine huit ans. — J'étais, depuis la veille au soir, dans la ville d'Orléans, où l'on m'amenait de Paris pour faire mes études chez un bon prêtre, ancien ami de ma famille, qui venait d'y établir un pensionnat. Nous étions descendus chez une de mes parentes qui m'a toujours traité comme un fils chéri. Quand je fus bien reposé, quand je fus lesté d'un excellent déjeuner, elle me donna un domestique pour courir la ville avec moi et m'en montrer les curiosités. Je ne connaissais Orléans que par la peur et la haine que j'en avais. Voilà six semaines qu'avec mes huit ans je me disais le plus malheureux des hommes d'être condamné à partir pour Orléans. Orléans, c'était pour moi ne plus jouer à la balle aux Champs-Élysées, ne plus effaroucher les rondes des petites filles aux Tuileries, ne plus embrasser tous les matins ma mère et mon père; c'était un exil, une prison, la pension enfin! Jamais il ne m'était venu à l'idée de demander si cette ville était belle ou laide. Je ne savais rien d'Orléans, et n'en voulais rien savoir. Seulement, ma terreur avait fini par se créer un fantôme de ville que je ne pouvais plus écarter de ma pensée ni de mes yeux pendant les derniers moments de mon séjour à Paris. J'étais comme enfermé dans cette ville d'imagination, je marchais dans ses rues, je lisais les enseignes de ses boutiques... Eh bien! lorsque je sortis dans la véritable Orléans, je m'y reconnus tout de suite, rien ne m'embarrassait; j'allais... Je volais de rue en rue, de place en place, sans la moindre hésitation, les appelant toutes par leur nom : la rue des *Carmélites*, la rue de la *Bretonnerie*, la rue *Banier*, la place du *Martroi*, la rue *Royale*, la rue de *Bourgogne*, la rue de l'*Évêché*, la place de l'*Étape*, le *Mail*, le *Cloître Saint-Aignan*, etc., etc. Tellement que ce brave *Popodish* (c'est ainsi que se nommait le domestique de ma tante, pauvre prisonnier de guerre autrichien), tellement, dis-je, que ce brave Popodish, tout ébahi de me suivre au lieu de me conduire s'écriait à chaque détour :

« — Petit Français, sorcier. Ia, ia, sorcier, petit Français. »

« Je me rendis de cette manière jusqu'à la porte du pensionnat, dans une rue étroite derrière la magnifique église de Sainte-Croix, et je retournai de même à la maison. Ce qui n'est pas le moins étrange, c'est que cela me paraissait tout simple dans le moment. Cette inconcevable prévision des lieux a été remarquée depuis dans trois ou quatre personnes : mystérieuse faculté ou maladie, qu'on appelle, je crois, la *Lucio*..... le nom m'échappe.

« Quelques mois après, l'abbé de Fonblaves (mon maître de pension) entra un matin avant six heures, dans le *dortoir des jeunes*, comme la cloche du lever sonnait; il s'arrêta devant mon lit, et au milieu de beaucoup d'autres paroles, il balbutia :

« — Votre mère est malade.

« — Non, monsieur, elle est morte, repris-je avec force en me levant à moitié.

« — Qui donc vous l'a dit, mon enfant? ce n'est que cette nuit... »

« Et alors ma tête tomba sur son épaule, et je demeurai immobile de désespoir, mais non de surprise; car cette nuit même, j'avais vu en rêve une femme, bien jeune encore, en longue robe blanche, qui s'enlevait au ciel, toute seule, une palme verte à la main, comme les saintes, et appelant, « Émile, Émile, mon fils! » avec une voix très-faible, mais si claire que je l'entendais tinter comme une petite clochette d'argent dans l'air. — Rien au monde ne m'avait préparé à cette nouvelle ni à ce rêve. Et la veille encore, ainsi que tous les enfants, je ne songeais pas même que ma mère dût mourir un jour! — Comment veut-on que mon cœur ne soit pas devenu superstitieux?

« Assis dans un fauteuil de maroquin très-élégant, la tête coiffée et poudrée comme les petits maîtres d'autrefois, des pantoufles jaunes et pointues à ses petits pieds, dont il était coquet malgré ses soixante-dix ans, ou plutôt à cause de ses soixante-dix ans, mon aimable et vénérable père s'occupait sans relâche d'affaires sérieuses ou des recherches littéraires, devant un grand bureau encombré de livres et de papiers. Et moi, je travaillais sur une petite allonge, à refaire mon éducation du collége, ne m'interrompant que pour écouter des anecdotes et des vers dont mon père avait la mémoire si bien remplie, ou pour aller l'embrasser cent fois par matinée. Il n'aimait pas que je sortisse, ni pour la promenade, ni pour des visites, ni pour le spectacle. Il avait peur de me voir perdre mon temps, ou faire de mauvaises connaissances, ou prendre de mauvaises habitudes... Il avait peur surtout de ne me voir plus là. Car, avec son cœur et son esprit si jeunes, il se sentait vieux pourtant, et quand je le quittais, il ne me grondait pas, oh! non, mais son regard suppliait et semblait dire : Tu reviendras peut-être trop tard!... Mais je n'entendais pas toujours : j'avais seize ans et l'âme ardente au plaisir. — Un matin deux de mes camarades vinrent me prier de passer trois jours à la campagne de leur mère près de Sèvres. Nous devions y composer des proverbes et les jouer avec deux demoiselles dont j'étais amoureux fou, parce que l'une était blonde et rose et l'autre brune et pâle. Trois jours!... Je ne sais pas comment je fis pour partir, mais rien ne m'en eût empêché. Arrivé là-bas, je fus pris subitement d'une fièvre assez violente. Il paraît qu'on me veilla toute la nuit. A la pointe du

jour, étant plus calme, j'avançai ma tête hors du lit. Il n'y avait personne dans la chambre en ce moment. Je vis bien la fenêtre à gauche avec ses rideaux blancs rayés de bleu; la porte en face; la cheminée avec une bouilloire devant le feu, à moitié couvert; la grande commode de noyer avec ses mains de cuivre et sans marbre dessus; et au pied de mon lit, la chaise où j'avais jeté mes habits, enfin tout. J'étais éveillé corps et idées, autant qu'on peut l'être... La porte s'ouvrit, une femme entra, c'était *ma bonne*... oh! bien bonne en effet, ma seconde mère, qui m'a sauvé de mille maux dans mon enfance, et de mille sottises dans ma jeunesse, car elle avait de la science et de l'éloquence à force de tendresse et de vertu. Elle courut droit à moi, m'embrassa très-fort, me rattacha mon madras, me remit les bras dans mon lit, puis elle tira de son sac une lettre de mon père, qu'elle décacheta et tint devant mes yeux, et que je lus ainsi sans me déranger ni me découvrir. Ensuite je vis ma bonne se baisser à la cheminée comme pour y chercher quelque tisane, et le sommeil me reprit, et je ne vis plus rien. Quand je me réveillai au bout de trois grandes heures, mes deux camarades étaient là. Je leur demandai ma bonne. Ils me répondirent qu'on ne l'avait pas vue, et que je n'étais pas assez près de ma fin pour qu'on eût cru devoir avertir ma famille. Je demandai la lettre de mon père... Il n'y avait point de lettre. Alors je leur racontai ma vision, ils en rirent beaucoup. Ils riaient encore, lorsque ma bonne entra réellement et me donna une lettre de mon père qui, sans autre raison qu'une inquiétude vague, voulait avoir de mes nouvelles. — La lettre était mot pour mot celle que j'avais cru lire et que j'avais redite de mémoire à mes amis. — Nous nous regardâmes tous les trois, et personne n'eut plus envie de rire.

« Bien des fois il m'arrive dans les rues de me dire : Ah! voilà monsieur un tel; je ne le croyais pas ici. J'approche, je me trompais; mais je le rencontre lui-même un peu plus loin, comme s'il eût été précédé du spectre de sa ressemblance.

« Le jour de ma première communion, j'entendis un concert aérien d'une douceur ineffable. Ces accords invisibles, qu'aucune musique de la terre ne peut reproduire, se renouvelèrent assez souvent, pour mon oreille, jusqu'à ce que j'eusse vingt ans, à tel point que je m'arrêtais tout court dans mes promenades pour écouter, en extase, la lointaine harmonie. Jusqu'à l'âge de vingt ans, ma vie fut sainte et pure. Hélas! la divine sérénade s'est changée depuis en infernal charivari.

« Dans l'été de 1824, vers minuit, je revenais, par les champs, à un château où je devais passer quelques jours. Je m'étais égaré dans une longue course, et je hâtais la marche pour arriver avant que le gros chien fût lâché. La lune courait de nuage en nuage, comme un ballon lumineux, et, d'intervalle en intervalle, sa lumière se réfléchissait sur un grand mur blanc, à ma droite. Tout à coup, j'aperçois sur ce mur une silhouette gigantesque de femme voilée et parée, qui allait du même côté que moi; je me retourne, il n'y avait personne sur le chemin. Je reporte mes yeux à la muraille : la grande silhouette marchait encore. Dix fois, je fis le même mouvement de tête, du chemin au mur et du mur au chemin : toujours la silhouette de femme, jamais personne. C'était une ombre qui ne projetait aucun corps. Mon cœur battait comme le marteau d'une cloche, une sueur glacée coulait de mes cheveux sur mon visage. — Avant de quitter le mur, je voulus y jeter un dernier regard!... Le fantôme ne s'était pas évanoui! Seulement, il se trouvait étendu dans une position horizontale, et avançait ainsi, comme soutenu et porté par des bras qu'on ne voyait point. Le profil de cette figure se dessinait vivement à la clarté de la lune, et je reconnus, à n'en pas douter, la sœur d'un de nos amis. — Huit jours après, j'assistais au mariage de cette jeune fille; encore huit jours après j'assistais à son convoi.

« Un pauvre me suivait dans la rue, en me demandant l'aumône. Je n'avais sur moi que deux pièces de vingt francs et deux pièces de vingt sous. Un ridicule accès d'avarice me saisit, et je refusai l'aumône, parce que j'étais trop riche. A quelques pas de là, j'entrai dans la boutique d'un papetier pour y acheter des plumes métalliques. On me demanda un franc. Il faisait déjà nuit. Je jetai une pièce sur le comptoir et partis en courant, car on m'attendait à l'Opéra. Au bureau des billets, je m'aperçus que j'avais donné une pièce d'or pour vingt sous. — C'était bien fait. Je me gardai bien d'aller réclamer.

« A quatre ou cinq reprises de ma vie, j'ai été doué d'une bizarre faculté : c'est de pouvoir dire, à une seconde près, l'heure qu'il est, dans quelque moment qu'on m'interroge et dans quelque position que je me trouve, au bal, sur l'eau, à table, n'importe. Une fois même, pour m'éprouver, on m'a réveillé au milieu de la nuit en sursaut. « Quelle heure est-il? — Deux heures vingt-cinq minutes », ai-je répondu. — *J'allais* comme l'horloge des Tuileries! Dans ces sortes de paroxysmes, j'ai en moi comme une pendule intérieure dont je sens et dont je compte involontairement les pulsations. Plaisir ou ennui, rien n'y fait. Le temps me semble avoir des pattes ou des ailes, il est vrai; mais que je sois à entendre chanter une jolie femme ou psalmodier une tragédie mérovingienne, j'ai toujours la conscience de l'heure précise. — Je n'ai pas d'accès bien décidé depuis quelques années.

« A la dernière revue de la garde nationale passée par Charles X dans le Champ-de-Mars, au mois d'avril 1827, je venais d'être nommé capitaine; mais je ne faisais pas blanc de mon épée. Une vague tris-

tesse m'obsédait; j'étais absorbé dans une pensée qui se débrouillait péniblement; et je marchais comme un somnambule et avec cet air idiot qui précède et souvent accompagne l'inspiration chez les poëtes. C'est qu'en effet je faisais à mon insu une complainte moitié funèbre, moitié burlesque sur le *licenciement de la garde nationale*, dont, certes, personne ne se doutait alors dans le Champ-de-Mars, pas même le roi. Comment cette idée m'était-elle tombée de la tête ? Dieu le sait. Je sais seulement que, tout en défilant, je ne pouvais m'empêcher d'ajouter couplets sur couplets, jusqu'au douzième, qui prédisait positivement la chute du trône. Les canons auraient été braqués sur moi, qu'il eût fallu que ma chanson s'accomplît. Le soir, je la chantai chez des personnes qui fermèrent les portes et tremblèrent de tout leur corps. On me dit, au reste, que j'étais un faux prophète, car il venait de paraître un ordre du jour excellent pour la garde nationale... Le lendemain matin, une de ces personnes vint faire amende honorable chez moi, en m'annonçant que l'ordonnance du licenciement avait été signée la nuit; moi, je n'y pensais plus. J'ai vingt témoins de ce fait. Ma complainte courut de mains en mains. Elle est si singulièrement applicable, que je regrette de ne pouvoir l'imprimer ici comme pièce fantastiquement historique, mais l'infortune et l'exil sont des censeurs dont je respecterai toujours l'autorité.

« Par une froide matinée du mois de février 1852, je m'étais enfermé pour écrire un chapitre du livre des *Cent-et-Un*. Cela s'appelait *Une visite aux Invalides*. Au commencement de ce chapitre, je suppose que je rencontre mon remplaçant aux armées, qui se nomme Maurice. J'écrivais ce nom, lorsque j'entendis sonner, et aussitôt on vint me dire que quelqu'un me demandait. — « Mais j'avais défendu ma porte. — Mais la personne dit que si monsieur savait qui elle est, il ne ferait pas difficulté de la recevoir. C'est un nommé Maurice qui se prétend le remplaçant... — Qu'il entre. » Et il m'embrassa et je lui montrai son nom sur mon papier, et il crut peut-être que je m'occupais de lui. Depuis dix ans, je n'en avais pas entendu parler. Il était passé dans les colonies et il en arrivait tout juste et comme évoqué par mon appel magique; ou plutôt il y a des circonstances où notre pensée se porte d'avance et providentiellement sur un objet qui va se présenter à nous.

« Dans la même semaine du mois de février 1852, je m'étais couché souffrant, et je me réveillai au milieu de la nuit en poussant un grand cri. Je venais de voir beaucoup de jeunes gens se réfugier et se barricader dans un escalier tortueux, et un d'entre eux tirer un coup de pistolet dans la poitrine d'un sergent de ville qui venait pour les arrêter. — Cette même nuit et à la même heure avait lieu l'affaire de la rue des Prouvaires, où un sergent de ville reçut en effet, de la main d'un jeune homme, une balle dans le corps. Je n'ai pas voulu voir ce jeune homme au tribunal, dans la crainte de reconnaître celui de mon rêve. — C'était bien assez comme cela.

« Parlons, pour finir, de M. de Fontgibu ! Un dimanche qu'une dame d'Orléans m'avait fait sortir de ma pension, je trouvai là M. de Fontgibu, émigré qui revenait d'Angleterre. — Parbleu ! dit-il en me voyant, voilà un petit jeune homme à qui nous ferons goûter du *plum-pudding !* c'était une importation nouvelle à laquelle M. de Fontgibu n'avait pas nui. Je trouvai le plum-pudding excellent, et je rentrai dans ma pension, et je n'entendis plus parler jamais de Fontgibu, ni de plum-pudding...

« Dix ans après, en 1815, je passais sur le boulevard Poissonnière. J'avais faim, j'entrai chez un restaurateur, et je demandai d'un plum-pudding qui était sur un plateau, et qui avait fort bonne mine. « Il est retenu, me dit le garçon, et nous n'en avons pas d'autre. » La dame qui était au comptoir, voyant ma grande contrariété et ma grande jeunesse, me sourit d'un air d'intelligence protectrice, et se tournant aussitôt vers une table à sa gauche. « Monsieur de Fontgibu, dit-elle, auriez-vous la complaisance, si vous ne mangez pas tout, de partager votre plum-pudding avec monsieur ? » A ce nom de Fontgibu, mon attention s'était éveillée, et je vis un homme assez âgé, poudré à blanc, qui portait des épaulettes de colonel très-minces, sur un habit bourgeois, gros bleu, avec des boutons d'uniforme et une épée d'acier. A travers ce déguisement et sous cet air martial, je reconnus pourtant mon Fontgibu d'Orléans, et m'approchant de lui : « Colonel... Monsieur le marquis, lui dis-je, c'est donc à vous que je devrai toujours l'avantage de goûter du plum-pudding ! Je suis un tel, ce petit écolier que vous avez régalé ainsi chez madame une telle, à Orléans, en telle année ; vous vous rappelez ? » — Il rassembla un moment ses souvenirs, et me tendant la main avec cordialité : « En vérité, je ne vous aurais pas reconnu ; vous voilà si grand... C'est que je ne vous ai jamais revu. — Et moi, repris-je vivement, je n'ai jamais *remangé de plum-pudding.* » Il me fit les honneurs du sien, en riant de cette singularité et me raconta, toujours en riant, comment, ayant été blessé trois fois à l'armée de Condé et ruiné une fois pour toutes par la révolution, il se trouvait en pension chez ce traiteur obscur, en attendant que le ministre voulût bien s'occuper de lui. Une rougeur de honte me monta au front en songeant que je m'étais moqué un instant de cet uniforme si peu militaire, sans prévoir quel brave et noble cœur pouvait battre dessous. Nous nous quittâmes, lui riant encore, moi presque pleurant... Et, depuis ce jour, plus de monsieur Fontgibu, partant plus de plum-pudding...

L'hiver dernier, je venais de lire, chez mes consé-

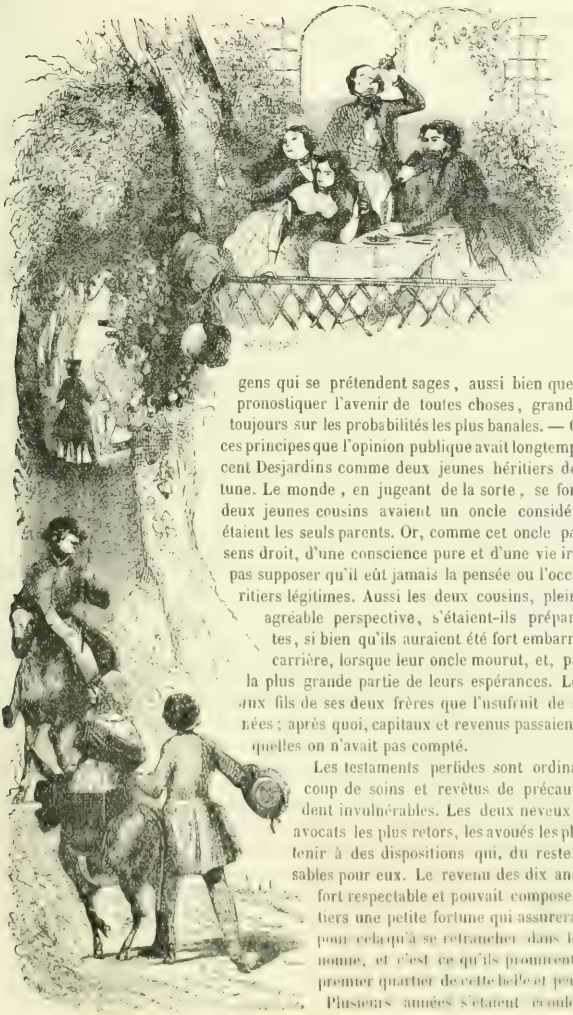
nes anglaises, quelques scènes de mon Macbeth tout shakespearien, qu'on jouera peut-être au Théâtre-Français dans quatre-vingt-dix ans : cela me fera bien plaisir. Comme je finissais, une autre dame anglaise m'aborda gracieusement avec quatre de mes vers qu'elle avait retenus par esprit de nationalité, et me dit : « Est-ce que pour l'amour de Shakespeare, monsieur, vous ne voudriez pas accompagner demain vos cousines qui viendront chez moi prendre leur part d'un plum-pudding aussi bon anglais que votre Macbeth? » J'acceptai après les cérémonies d'usage. « Mais, prenez garde, ajoutai-je gravement, je dois vous prévenir d'une chose. Si j'ai l'honneur de dîner demain avec vous, M. de Fontgibu y viendra aussi, et il ne doit pas être jeune. — Qu'est-ce que c'est que M. de Fontgibu? » — Et je racontai à ces dames mes deux anecdotes de plum-pudding pour les égayer un peu. Elles s'en égayèrent beaucoup; on n'est pas difficile en amusement, après la lecture d'une tragédie. — « Je vous promets bien, reprit l'aimable lady, que nous n'aurons pas M. de Fontgibu. Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, et je vous attends demain, tout seul. » Et elle sortit. — Le lendemain, j'étais chez elle, avec mes cousines, à six heures précises. Nous nous mettons à table; elle me fait asseoir à son côté, et devant un magnifique plum-pudding. Il y avait dix-huit couverts, et toutes les places étaient prises, comme au repas de Macbeth. — « Eh! bien, vous voyez qu'on n'attend plus personne, me dit-on de toutes parts. — Et votre M. de Fontgibu?... » — « M. de Fontgibu! » annonça un laquais, d'une voix éclatante. Et un étranger parut entre les deux battants de la porte.

« Nous étions au plus fort du carnaval, et je compris tout de suite que c'était une mystification, une plaisanterie que ces dames m'avaient préparée... Cependant l'étranger, soutenu par un domestique presque aussi vieux que lui, circulait péniblement autour de la table, mettant ses deux mains devant ses yeux, pour n'être pas ébloui des lumières, et cherchant sa place et la maîtresse de la maison, d'un air tout désorienté. Il approche, il approche, il est à deux pas de ma chaise. Je regarde fixement... je me lève! — Cette douillette puce, ces lunettes bleues, cette perruque rousse, c'était lui, lui-même, M. de Fontgibu! Je ne voyais plus personne. Don Juan, dans le chef-d'œuvre de Mozart, n'est pas plus pétrifié par son convive de pierre. « Parbleu, monsieur, m'écriai-je enfin, qui suis-je? qui êtes-vous? et qu'y a-t-il dans ce plat? (je lui montrai le plum-pudding). » M. de Fontgibu, malgré le cornet qu'il appliquait à son oreille, n'avait pas entendu un mot, et tout cela ne lui présentait rien. Pour toute réponse, il me demanda : « Où est madame de N***, je ne la vois pas. — C'est la porte en face, sur le même palier, dit ma voisine. — C'est la porte en face, sur le même palier, » répéta d'une voix de stentor, le vieux domestique dans le cornet de son maître. Et M. de Fontgibu s'éloigna tout aussi doucement qu'il était venu, en se confondant en excuses, et sans se douter de sa mission. — Il dînait chez cette autre dame, et il s'était trompé de porte... parce que j'étais là, et que j'y étais avec un plum-pudding!... — Ce n'était donc pas un jeu joué, une chose arrangée?...—Pas plus par moi que par vous, milady!

« Trois fois du plum-pudding dans ma vie, et trois fois M. de Fontgibu! Pourquoi cela? — Une quatrième fois... et je suis capable de tout... ou je ne suis plus capable de rien. »

ÉMILE DESCHAMPS.

LA CAISSE D'ÉPARGNE.



Si les calculs de la prudence et de la raison n'étaient jamais déjoués, où serait la poésie de la vie? Il n'y aurait plus ni imprévu, ni surprise, ni bonheur fortuit; les charmants et merveilleux caprices du hasard seraient supprimés, et l'existence se trouverait réduite à une monotonie géométrique. Heureusement qu'il n'en est pas ainsi, et cependant la plupart des gens qui se prétendent sages, aussi bien que le vulgaire, se plaisent à pronostiquer l'avenir de toutes choses, grandes et petites, en se basant toujours sur les probabilités les plus banales. — C'est en raisonnant d'après ces principes que l'opinion publique avait longtemps considéré Lucien et Vincent Desjardins comme deux jeunes héritiers destinés à une brillante fortune. Le monde, en jugeant de la sorte, se fondait sur ce motif que les deux jeunes cousins avaient un oncle considérablement riche, dont il étaient les seuls parents. Or, comme cet oncle passait pour un homme de sens droit, d'une conscience pure et d'une vie irréprochable, on ne pouvait pas supposer qu'il eût jamais la pensée ou l'occasion de frustrer ses héritiers légitimes. Aussi les deux cousins, pleins de confiance dans cette agréable perspective, s'étaient-ils préparés à vivre de leurs rentes, si bien qu'ils auraient été fort embarrassés de suivre une autre carrière, lorsque leur oncle mourut, et, par son testament, renversa la plus grande partie de leurs espérances. Le vieux richard ne laissait aux fils de ses deux frères que l'usufruit de sa fortune pendant dix années; après quoi, capitaux et revenus passaient en d'autres mains sur lesquelles on n'avait pas compté.

Les testaments perfides sont ordinairement faits avec beaucoup de soins et revêtus de précautions légales qui les rendent invulnérables. Les deux neveux eurent beau consulter les avocats les plus retors, les avoués les plus meurtriers, il fallut s'en tenir à des dispositions qui, du reste, n'étaient pas trop méprisables pour eux. Le revenu des dix années représentait un total fort respectable et pouvait composer à chacun des deux héritiers une petite fortune qui assurerait son avenir. Ils n'avaient pour cela qu'à se retrancher dans les limites d'une sage économie, et c'est ce qu'ils promirent de faire en touchant le premier quartier de cette belle et périssable rente.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis cette époque,

et le terme fatal approchait. Qu'étaient devenus nos deux héritiers? Vincent avait à peu près disparu de la scène du monde : on ignorait son existence. Quant à Lucien, on aurait pu croire qu'il avait fait casser le testament et que la fortune de l'oncle lui était échue à perpétuité, tant il dépensait son argent avec une facilité magnifique. Avant l'héritage, et alors que ses espérances étaient encore florissantes, il avait fait à loisir de beaux projets; il s'était tracé avec délices le plan d'une existence charmante et ornée de toutes les jouissances du luxe. Une imagination de vingt ans ne renonce pas aisément à détruire l'œuvre de ses illusions. Lucien d'ailleurs était d'une nature prodigue, non par ostentation ou par sybaritisme : il n'aimait pas le faste et, au besoin, il aurait su se contenter de peu; mais le noble de son caractère était de ne savoir rien garder, rien ménager, rien refuser. Les gens graves, qui connaissaient sa position, disaient de lui : — « C'est un dissipateur qui finira misérablement; » et dans leur austère dédain, ils s'inquiétaient peu de savoir si le panier était percé par un aveugle égoïsme ou par une honorable générosité. Voilà comment juge le monde, et ce n'est pas tout à fait sa faute; il y a tant de vertus qui ressemblent à des vices, lorsque celui qui les pratique ne sait pas les faire valoir.

Lucien était du nombre de ces bons et heureux maladroits. Il se laissait philosophiquement aller au flot qui l'emportait, disant : « Cela durera peut-être encore plus que moi !... » Vincent, au contraire, avait pris l'avenir au sérieux; il ne donnait ou plutôt il ne prêtait qu'à lui-même, retranchant sur le présent avec une sévérité qui dépassait de beaucoup les bornes de la simple prévoyance. Le peu de personnes avec lesquelles il avait conservé des relations l'estimaient comme un modèle d'ordre et d'économie. Par une bizarrerie assez remarquable, le monde réserve sa plus profonde considération pour les qualités sèches et arides dont personne ne profite, pas même celui qui en est orné. Vincent venait quelquefois visiter son cousin, et il ne manquait pas de se récrier bien haut en voyant le train qu'il menait. La sagesse se donne volontiers le privilége des lamentations et des conseils; c'est une sorte de dédommagement pour les privations qu'elle s'impose, et de vengeance contre les gens qui sont heureux sans elle.

La première fois que l'économe Vincent descendit des hauteurs de son habitation pour se rendre chez Lucien, il demeura frappé de stupéfaction en contemplant le vaste et bel appartement que s'était donné le jeune héritier temporaire.

« Comment! s'écria-t-il, c'est chez toi? Quatre pièces pour toi seul! des meubles en palissandre! des bronzes dorés! des rideaux de soie! des tapis!

— Que veux-tu? mon cher, répondit modestement Lucien, c'est peut-être une folie; mais nos anciens camarades de collége, nos compatriotes du Languedoc, étudiants en droit et en médecine, m'ont persuadé que je devais les réunir une fois par semaine. J'ai voulu les recevoir convenablement; ce sont eux qui ont arrangé tout cela. Ils disent que je suis riche, et je ne veux pas leur ôter cette idée flatteuse qui plaît à leur vive et sincère amitié. Tous les jeudis je leur donne à dîner et une soirée; nous buvons du punch et nous fumons des cigares en causant de nos bons souvenirs d'autrefois.

— C'est très-bien; mais en faisant ainsi le grand seigneur, l'amphitryon, tu ne mettras rien de côté, et à l'extinction du legs de notre abominable oncle, comment vivras-tu?

— Oh! j'ai le temps de penser à cela : j'économiserai sur d'autres dépenses. En attendant, si tu veux prendre part à nos petites fêtes, tu seras le bienvenu. Jeudi prochain, je ferai mettre ton couvert. »

Vincent avait trop d'ordre pour ne pas accepter cette invitation. Dès ce moment, il cessa de critiquer le luxe des festins et le punch des soirées; mais il se rattrapa largement sur une foule d'autres articles. Lucien eut à subir de longues remontrances à propos de ses goûts ruineux pour la toilette, le spectacle, l'équitation et tous les plaisirs qu'une folle jeunesse se donne sans compter, et quelquefois sans payer, ce qui est plus ruineux encore. A la fin de l'année, Vincent demanda à son cousin combien il avait économisé.

— Il m'est resté quinze francs, répondit Lucien d'un air dégagé et comme s'il eût dit la chose du monde la plus simple.

— Tu veux plaisanter? s'écria Vincent.

— Mais non, reprit Lucien, je t'assure que j'avais encore trois pièces de cinq francs lorsque je suis allé chez notre notaire pour toucher le premier quartier de la seconde année.

— Mais malheureux! c'est de la démence! Tu mériterais d'être interdit... Sais-tu bien que moi j'ai placé, la semaine dernière, sur bonne hypothèque une somme de dix-huit mille sept cents francs?

— Je t'en fais mon compliment sincère; c'est un prodige de bonne administration que j'admire, que je respecte, mais qu'il me serait impossible d'accomplir.

Ce que l'honnête Vincent comprenait le moins, ce qui lui semblait l'acte le plus insensé, c'était la facilité avec laquelle Lucien prêtait son argent à des amis qui n'offraient aucune garantie. Il est vrai que le jeune dissipateur poussait ce travers jusqu'à l'excès; il ne savait résister à aucune requête; ses tiroirs ne fermaient jamais à clef; son trésor s'ouvrait aussi aisément que le boudoir d'une coquette. Les camarades du Languedoc et les autres n'y mettaient pas plus de façon; ils prenaient à pleines mains et

sans faire leur billet. Lucien se trouvait assez payé par le plaisir d'obliger, et il oubliait aussitôt le service qu'il avait rendu. — Le plus clair de son revenu avait passé par ce débouché.

Le prodigue jeune homme écoutait avec patience les sermons de Vincent, plus âgé que lui de quelques années et plus sage de dix-huit mille sept cents francs d'économies annuelles. C'était là une incontestable supériorité. Cependant Lucien trouvait ces inutiles remontrances assez peu divertissantes, et pour s'y soustraire il eut recours à la ruse qui lui était plus facile que la pénitence : il feignit de s'amender et promit d'être plus circonspect envers les emprunteurs. Il poussa même une fois l'hypocrisie jusqu'à montrer à son vertueux cousin une somme de mille écus qu'il prétendit être ses économies du dernier trimestre, et il déclara qu'il allait placer cette somme. Vincent le pressa dans ses bras en s'écriant : Dieu soit loué !

Quelques jours après, Lucien vit entrer dans sa chambre, de très-grand matin, son ami Christophe qu'il n'avait pas vu depuis plus de six mois. Christophe était un jeune savant, perdu dans les abîmes de la chimie. Il passait les jours et les nuits à poursuivre dans ses livres et sur ses fourneaux, à travers les creusets et les alambics, une grande découverte qui devait l'enrichir en immortalisant son nom. Réduit à l'état de squelette, jaune, l'œil hagard et la chevelure hérissée, le malheureux chimiste n'eut pas de peine à éveiller la sollicitude et l'intérêt du bienveillant Lucien, qui le mit tout aussitôt sur son chapitre favori en lui demandant des nouvelles de sa découverte.

« Vingt fois j'ai été sur le point de saisir cet admirable secret, s'écria le chimiste en se promenant à grands pas dans la chambre, et vingt fois il m'a échappé. Pourquoi? parce que je n'avais pas l'argent nécessaire pour faire mes expériences. Être arrêté faute d'une misérable somme, lorsqu'on a sous la main des millions! et la gloire! et un immense service rendu à l'industrie! J'ai vendu tout ce que je possédais, je me suis privé de tout, même de dîner, mais ce que je réalisais par ces sacrifices, par ces privations, n'était jamais suffisant!

— Que ne vous adressiez-vous à vos amis?

— Les amis vous prêtent bien quelques louis... Mais il me faudrait davantage... Oh! si j'en trouvais un qui eût confiance! qui me comprît! qui voulût partager le trésor que je tiens, et s'enrichir en me rendant plus heureux qu'un roi!... »

Lucien se sentit ému. Ils disent tous que c'est un fou, pensa-t-il, un songe creux, un cerveau en délire!... Mais pourquoi ne pas faire le bonheur d'un fou, quand on le peut? Et il ajouta à haute voix :

« Combien vous faudrait-il?

— Beaucoup pour celui qui prête, une obole pour moi qui sais ce que cet argent produira.

— Mille écus?... Serait-ce assez?

— Oh! si j'avais mille écus! s'écria Christophe avec une expression passionnée.

— Les voici, » reprit simplement le dissipateur en lui présentant trois billets de banque.

Le chimiste regarda Lucien d'un air hébété; puis de grosses larmes roulèrent dans ses yeux; les paroles et la voix lui manquaient pour exprimer sa reconnaissance; il tomba à genoux et baisa convulsivement la main de son bienfaiteur.

Lucien aussi pleurait.

« Pauvre garçon! dit-il quand Christophe fut sorti, jamais je n'ai eu tant de plaisir à dépenser mon argent! »

Sa douce émotion était à peine dissipée, lorsque Vincent entra.

« Je viens, dit l'économe cousin, te proposer une excellente affaire, un magnifique placement pour les trois mille francs dont tu m'as parlé l'autre jour.

— Ah! vraiment?... tu as songé à cela? reprit Lucien d'un air embarrassé.

— Oui, il s'agit d'une affaire sûre; dix pour cent d'intérêt; je m'y mettrai, moi, pour dix mille francs.

— C'est que, vois-tu, c'est argent... il est trop tard, j'en ai disposé.

— Encore quelque sottise! » s'écria Vincent.

Lucien, voyant le sermon planer sur sa tête, se hâta de répondre :

« Non, je l'ai placé à la caisse d'épargne. »

Vincent voulut faire une objection sur les avantages offerts par le placement qu'il proposait; mais Lucien coupa court au débat en disant qu'il n'avait confiance ni aux banquiers, ni aux hypothèques, ni aux spéculations industrielles, et qu'il mettrait toutes ses économies à la caisse d'épargne, jusqu'à ce qu'il en eût assez pour acheter une terre.

Le moyen eut un plein succès; Vincent fit trêve à sa morale, et dès ce moment Lucien se servit de ce prétexte à chacune de ses prodigalités secrètes. Chaque fois qu'il se ruinait pour une folie, un service rendu ou une aumône trop libérale, il appelait cela mettre à la caisse d'épargne.

L'avenir qu'il se préparait ainsi, loin de l'effrayer, le comblait de joie. Il s'était d'abord ruiné par insouciance, par bonté d'âme, maintenant c'était avec préméditation et presque par calcul. Voici le mot de cette énigme :

En face de chez lui, à la croisée d'une mansarde, Lucie avait remarqué une jeune fille, une simple ouvrière, nommée Thérèse, blonde et fraîche enfant de seize ans, au front pur et aux grands yeux bleus qui laissaient parfois tomber sur lui un regard doux et pénétrant. L'amour était venu; mais Thérèse avait peur de ce luxe et de ce beau monde dans lequel vivait Lucien, et elle lui avait dit avec une candide

fierté qu'elle ne voulait pas épouser un homme si au-dessus d'elle par le rang et la fortune.

Au lieu de combattre ce préjugé, Lucien s'était résigné à attendre. « Dans un an, pensait-il, je serai aussi pauvre que Thérèse. » Et il voyait arriver le terme fatal avec autant d'impatience que Vincent

ressentait d'effroi, de douleur et de désespoir en entrant dans la formidable dixième année.

On trompe difficilement un avare sur les questions financières. Vincent ne fut pas longtemps dupe du système adopté par Lucien, et il lui dit un beau jour :

« Tu t'es joué de ma crédulité. J'ai découvert que tu n'as pas un sou d'économies... Malheureux ! dans un an, notre héritage s'éteint, et rien ne t'arrête !... et tu continues à jeter ton argent par les fenêtres ! »

C'était l'expression favorite de Vincent.

« Voilà bien cent fois que tu me répètes cette métaphore, répondit froidement Lucien qui voulut arrêter par un coup d'éclat la verve du prédicateur... Je vais réduire cette belle image à la prosaïque valeur d'une simple réalité. Tu auras donc une fois raison dans tes reproches. »

Et prenant une bourse amplement garnie de pièces d'or, Lucien la jeta dans la rue à travers la croisée.

La foudre tombant aux pieds de Vincent ne l'aurait pas plus étonné que cette action.

« Je veux que cet instant soit heureux pour quelqu'un ! reprit Lucien en riant.

— Insensé ! dit Vincent lorsqu'il eut la force de parler... Voilà ce que tu appelles mettre à la caisse d'épargne?

— Qui sait ! »

La dernière année de fortune s'écoula rapide comme le temps qui nous sépare d'un malheur. Lorsque tout fut dit et fini, Lucien alla chez Thérèse, il ne l'avait pas aperçue depuis quelques jours; elle n'habitait plus sa mansarde.

« Vous ne savez donc pas? lui dit-on; la petite ouvrière est riche. Son père est revenu d'Amérique avec une fortune immense. »

Il avait quelquefois entendu Thérèse parler de son père qui habitait Versailles, où il vivait pauvrement de son travail. Cependant la nouvelle était vraie. Mais Thérèse, devenue riche, n'avait pas oublié son voisin; elle vint le voir, accompagnée de son père.

« C'est à moi d'être fier maintenant, dit Lucien, je n'ai plus rien !

— Et moi, répondit le père, j'avais choisi un gendre auquel je tenais beaucoup; mais vous seul pouviez lui être préféré, parce que c'est à vous que je dois ma fortune.

— Comment cela? demanda Lucien étonné.

— Voici le fait. J'avais un héritage à recueillir au Mexique; mais il fallait faire le voyage, et je n'avais pas d'argent. Par malheur je n'avais pas non plus des preuves suffisantes pour emprunter sur cette lointaine succession, et j'allais être réduit à y renoncer! Thérèse m'avait parlé de vous, et un jour en sortant de chez elle, j'étais sur la porte de la maison, les yeux levés vers vos fenêtres, hésitant à monter. Tout à coup, d'une de vos fenêtres sort une bourse qui tombe à mes pieds, je la ramasse, et sans rien dire à Thérèse je pars. Arrivé là-bas, je touche l'héritage, j'achète des marchandises que je vends au Havre et qui doublent ma fortune. Vous voyez bien que la moitié de tout cela vous revient, avec la main de Thérèse. »

La délicatesse de Lucien livrait un rude combat à son amour, lorsqu'il reçut une lettre qui lui annonçait la mort de Christophe.

L'infortuné chimiste était mort de joie en réalisant sa découverte. Par un acte en bonne forme, il lé-

guait à Lucien les profits et la propriété de son invention, et déjà un amateur en offrait un million.

Quant à Vincent, il avait économisé cinquante mille écus, dont les deux tiers lui furent enlevés par un placement trop avantageux pour être solide.

« J'avais donc raison de prétendre que je mettais à la caisse d'épargne, dit Lucien à son cousin, le calculateur trompé; tu vois que j'en ai retiré un bon intérêt et que parfois on place bien son argent en le jetant par les fenêtres.»

EUGÈNE GUINOT.

OGLOU LE PIRATE.

Cette pyramide de maisons inégales et blanches, et dont la base est une ceinture crénelée par où sortent des canons à fleur d'eau; ces dômes blafards que coiffent des palmiers et des cigognes, comme autant d'aigrettes sur un turban; ces monuments sans croisées extérieures, espèces de maisons aveugles; cette plage sur laquelle se balancent quelques barques allongées mais sans voile déployée, sans rames, sans gouvernail; enfin cette ville et cette mer engourdies sous le soleil, c'est Alger.

Alger dort, le vaste nid de pirates; rien n'y décèle la vie et l'activité. Il est impossible d'admettre que c'est de là que partent des nuées de corsaires, avec leurs mille barques; que c'est là qu'ils retournent avec leurs mille prises; remorquant à la suite les uns des autres et le brick français et le schooner anglais, la flûte hollandaise et la tartane sicilienne; le chebeck napolitain et le mistick sarde. Non, ce n'est pas là Alger, la terreur des mers, l'effroi de la chrétienté.

Ce dernier mot nous dispense presque de dire que nous nous plaçons à cinquante ans environ de distance de notre époque; de notre époque où Alger est une ville européenne, presque une ville de second ordre; ayant des lanternes et un peuple, ce qui est le commencement de toute civilisation et de toute révolution; possédant des fontaines et pas d'eau, comme une ville de premier ordre; ayant enfin ce que nous n'avons pas, — des bédouins; ce que n'a pas le désert, — un maire et un juge de paix. Alger n'était pas comme cela il y a cinquante ans.

Il y a cinquante ans aussi, lorsqu'une voile française ou italienne blanchissait à l'horizon, ne fût-elle grande que comme l'aile d'un albatros, Alger, la vieille barbaresque, s'éveillait alors, frappait dans le creux de ses mains comme un sultan appelant ses esclaves, et hommes nus, rouges, noirs, cuivrés, armés ou sans armes, brandissant l'aviron ou la hache, femmes et enfants, tous se roulaient sans bruit le long des maisons, le long des ravins, le long des plages, le long de leurs barques plates, et puis gagnaient la haute mer.

Le soir, Alger fumait et flamboyait comme un brasier; les captifs ramenés étaient traînés dans les chantiers du dey; les femmes captives passaient dans son sérail, avec leurs éventails ou leurs mantilles; et puis s'effectuait le partage du menu butin. A ceux-ci les belles toiles, à ceux-ci les draps moelleux, à ceux-ci les armes, les armes d'acier incrustées de nacre, les fusils à double coup, les pistolets si beaux à la ceinture, si fiers au poignet; à ceux-là l'or en barre ou l'or monnayé; à ceux-là les comestibles, le café, le sucre, le tabac, le vin, l'eau-de-vie; aux chefs le tonneau de riz, au soldat le sac, à la femme la mesure, à l'enfant la pincée. Ainsi de tout, puis Alger, ivre et repue, ivre de vin français, repue de comestibles anglais, dansait en rond et tournait, comme un derviche, dans la ville sans lanternes, et tournait jusqu'à ce qu'elle tombât sur la terre. Dans cet état, Alger paraissait ne pas exister; c'est peut-être dans cet état que la surprit une fois Barberousse; mais à coup sûr ce ne fut pas dans celui-là qu'elle chassa Charles-Quint.

Je souhaite, et ceci de tout mon cœur, que la civilisation compte désormais autant de siècles de durée à Alger, que la barbarie en a compté; mais, moralité à part, c'est vraiment merveilleux, cette existence de mille ans et plus d'une ville, d'un royaume adonné au pillage et où tout pille, depuis le dey qui vole en grand jusqu'au bédouin qui vole le dey; où le vol est un état normal comme ailleurs la police pour empêcher le vol.

Et remarquez que cela n'empêche rien où cela règne : on y voit un dey qui a des successeurs ou électifs ou héréditaires; on y trouve des lois, mauvaises sans doute; mais enfin sont-elles infaillibles à Londres et à Paris? — des coutumes, une religion pompeuse, riche en prêtres, en mosquées, en fidèles. Cela n'empêche pas non plus les doux sentiments d'union de famille : le père y est vénéré par

le fils, que son frère plus jeune respecte ; la mère y est bonne, la fille rougit de pudeur peut-être ; enfin la sociabilité la plus complète s'y fait sentir malgré le brigandage et la rapine, droit public de ce royaume. Ceci donne à penser. Des empires civilisés s'éteignent : Alger reste debout durant mille ans. Question à résoudre : — *Des avantages de la barbarie* : Rousseau n'avait en vue que le sauvage, quand il le faisait prévaloir avec tant d'éloquence sur l'homme civilisé ; si Rousseau eût connu Alger ! la piraterie !

Nous ne parlerons, nous qui sommes extrêmement civilisés, puisque nos compatriotes ont volé les voleurs, piraté les pirates, pris Alger aux Algériens, que de la physionomie tranchée et singulièrement exceptionnelle de ce peuple et de cette ville il y a un demi-siècle.

Chaque habitation, comme chaque habitant, portait alors la livrée bigarrée des vols européens : le turban du matelot, comme la babouche de la favorite du dey, avaient été également taillés, l'un dans l'étoffe et l'autre dans le cuir dévalisés sur la mer ; restaient l'industrie et le goût de la mise en œuvre, qui résultaient encore de la baraterie ; car tailleurs, cordonniers, chapeliers, maçons, étaient pris parmi les esclaves chrétiens que les frères de la Merci rachetaient, quand la régence barbaresque n'attachait pas le rédempteur à la chaîne du racheté.

Bien original était l'emploi de cette foule d'objets volés qui n'étaient malheureusement pas accompagnés de la manière de s'en servir. Il arrivait souvent que le télescope trouvé parmi le butin remplissait l'office d'un verre à boire, et que l'octant du lieutenant de marine servait, au moyen de l'annexe de deux cordes, de guitare algérienne. Que de fois les drogues de la caisse de pharmacie dont chaque vaisseau est muni, transformées par une avide gloutonnerie en perfides confitures, ont porté le trouble dans les entrailles des pirates ! Se figure-t-on de la manne dévorée en guise de dessert ? On ne calcule pas le nombre d'emplois que le fer d'une broche a remplis, sans jamais atteindre au véritable ; et combien de fois il a passé au travers du corps des condamnés, avant d'arriver à celui des canards et des poules, l'Algérien empalant beaucoup mieux qu'il ne rôtit. Que de chenets métamorphosés en siéges ! que de tire-bouchons demeurés sans destination raisonnable.

On sait l'histoire de ce navire capturé par les Algériens, et dont la cargaison consistait en bonnets rouges pour la Catalogne. Grand fut l'embarras des écumeurs lorsque, devenus possesseurs de ces coiffures, ils voulurent en faire une application utile. Dédoublés, ces bonnets n'offraient, comme tous les bonnets imaginables, que deux poches sans ouverture. Après les avoir retournés dans tous les sens, ils les ouvrirent par le milieu et essayèrent sans succès, d'abord d'en faire des manches : mais c'étaient des manches sans corps : puis des pantalons : mais ce n'étaient que des pantalons sans fond ; enfin ils tentèrent avec ces bonnets tous les usages imaginables, sans obtenir d'autre résultat que celui de les métamorphoser en sacs à tabac.

A la tête des pirates de cette époque étaient deux Algériens du nom d'Oglou et d'Assam, amis depuis le jour où ils s'étaient rencontrés sur la même barque ; si jeunes l'un et l'autre à ce premier rapprochement de leur vie, que la mer avait été plutôt pour eux alors un berceau qu'un champ de guerre.

Ils firent leurs premières armes ensemble ; égaux en valeur, ils étaient égaux en générosité quand la part de prise était copieuse ; ils se serraient la main dans l'or ou dans le sang avec une même fraternité. Leur union devint si étroite qu'ils se jurèrent de se servir mutuellement de protecteur, s'il arrivait que l'un eût plus de bonheur que l'autre dans le cours de leur existence. Si l'un des deux était nommé jamais capitaine, l'autre serait de droit lieutenant ; Assam amiral, Oglou serait capitaine ; le dey n'aurait pas d'autre vizir que son ami.

Alger était en guerre avec toutes les puissances maritimes de l'Europe. Un jour le bruit se répandit dans la ville que vingt bâtiments de commerce appartenant à plusieurs nations et chargés de riches marchandises, louvoyaient pour entrer dans l'Adriatique. En moins de six jours la flottille barbaresque eutre joint le convoi dans les eaux de la Méditerranée.

Ce ne fut d'abord qu'une barque presque aussi lente et aussi invisible qu'une tortue qui sortit d'une anse et se hasarda, mais de loin, à se montrer au convoi ; puis d'une anse voisine il sortit deux caïques, courbés sous leur triple antenne, et sans affecter d'être ensemble : il en parut encore quatre autres plus loin. Ces neuf ou dix voiles serrèrent de plus près le convoi, qui n'en prit aucun souci. A chaque nouvelle bordée des navires marchands, s'élançaient des rochers de nouvelles barques ; au bout de trois heures, plus de cinquante de celles-ci se mêlèrent au convoi, coupèrent sa ligne et dérangèrent ses bordées.

C'étaient, pensaient les navires marchands, des felouques de Trieste ou de Venise qui, pour éviter aussi la rencontre des Algériens, naviguaient de conserve, se rendant à Livourne et à Marseille. Et quand toutes ces barques furent bord à bord avec les vaisseaux du convoi, elles poussèrent un cri, un seul cri, déployèrent le pavillon rouge, et lâchant le bout de leur antenne de manière à ce que la pointe descendît au niveau du pont de leurs ennemis, ils firent glisser par cet escalier aérien des nuées de matelots, la hache au poing, le couteau aux dents. Oglou et Assam furent terribles.

Malgré des résistances courageuses, à la voix de ces deux tigres qui multipliaient leurs bonds d'un vaisseau à l'autre, les pirates se rendirent maîtres du convoi, qui, démâté, brisé, rampant, fut remorqué, au milieu des chants de victoire, jusqu'à Alger. Assam fut nommé amiral; et l'amiral choisit pour capitaine son fidèle Oglou.

Ici la vie des deux amis fut marquée par une incompatibilité d'opinion dont les conséquences furent toutes à l'avantage d'Oglou. Les honneurs et les riches habits amollirent Assam, qui se fit courtisan et borna son ambition, il est vrai largement satisfaite, à être le premier confident du dey, auquel il devint indispensable. Oglou ne changea pas; il plaignit son ami, douta peut-être dès ce moment des plus purs sentiments humains, et continua à être pirate.

Au bout de quelques années, la régence d'Alger eut besoin de conclure un traité secret avec le bey de Tunis, pour opposer plus de résistance à la coalition européenne formée contre les États barbaresques; la mission était difficile, pressante, et ne pouvait être confiée qu'à un seul homme. Oglou fut appelé au conseil et chargé, sur la recommandation de son ami Assam, de porter au bey de Tunis les ordres et les propositions du dey.

Si dans son expédition il était poursuivi par les ennemis, telles furent ses instructions, il devait fuir sans combattre, sa mission n'étant ni une spéculation ni une vengeance. Si la retraite lui était impossible il devait se faire sauter en l'air, toujours sans combattre, parce que, dans la lutte, lui pouvait mourir et son équipage se rendre. Mais s'il revenait vivant et avec une réponse, il serait nommé amiral; sans réponse et vivant, on lui trancherait la tête. Oglou adhéra, par monosyllabes, à toutes les conditions; une seule lui arracha un soupir, et hérissa ses moustaches un peu grisonnantes : *sans combattre!* Le dey lui donna ensuite sa main à baiser.

Quand Oglou sortit du conseil, il passa près d'Assam, et lui dit tout bas :

« Nous sommes deux lâches : — vous me faites amiral parce que vous voulez être ministre. Le grade de mousse nous aura plus coûté à l'un et à l'autre.— *Sans combattre!* »

Oglou prit six hommes avec lui et leur dit :

« Nous allons partir. »

Il n'ajoute ni le pays où ils allaient, ni s'ils reviendraient jamais; ces six hommes répondirent : Oui, et ils suivirent Oglou.

Sur la plage, il y avait de forts vaisseaux, et de toutes les nations; Oglou démarra une barque de trente tonneaux, gagna le large; le soir, Alger fut pour eux la fumée d'une pipe qui va s'éteindre. La nuit fut belle; des pêcheurs de corail de Bone leur crièrent, en passant, qu'il était prudent de ne pas s'écarter au coucher du soir, l'horizon s'étant montré à eux menaçant de voiles. Oglou les remercia, chargea ses deux pierriers, et s'aventura encore plus au large.

Au jour, l'avertissement des pêcheurs de corail se vérifia : la barque algérienne fut cernée à toutes les distances d'une foule de bâtiments dont le moindre l'eût noyée de son remous. Eût-il voulu s'y abaisser, la dissimulation était impossible pour Oglou; Alger et pirate se lisaient dans cette proue avide et allongée comme un bec d'oiseau de proie, dans ces deux interminables antennes, perdues dans les nuages, sur ces voiles sales qui jetaient une lieue d'ombre sur la mer.

Reconnue et signalée, la barque fut barrée par toutes les issues; la question se borna, pour les vingt ou trente navires qui l'enveloppèrent, à savoir par quel genre de destruction on l'anéantirait. On eût dit un scorpion que des écoliers ont saisi. Les uns voulaient la suspendre au bout de deux vergues et la balancer comme une tortue; d'autres voulaient y passer dessus comme une roue; mais c'était moins ingénieux : de plus humains conseillaient tout bonnement de brûler la barque et de pendre les pirates.

Pendant qu'on délibérait, Oglou et les six matelots ajoutaient une troisième voile à leurs mâts, pour essayer de se sauver par la vitesse; mais les autres allaient vite aussi : le supplément de voilure eut peu de résultat, et chaque heure rapprochait de plus en plus l'ennemi.

« Battons-nous, au moins! criaient les six matelots; défendons-nous, voilà trois canons, douze fusils. »

Oglou avait juré de ne pas combattre : il devait fuir ou se faire sauter. Fuir paraissait impossible. Il plaça deux barils de poudre au milieu de la barque. Trompés par cette manœuvre, les matelots crurent qu'ils allaient enfin se défendre; le fusil en mains, ils se jetèrent avec des cris de joie sur les deux tonneaux de poudre défoncés.

Oglou inclina sa pipe allumée sur un tonneau, et sur la poudre même, avertissant froidement qu'il y mettrait le feu au moindre geste qu'on ferait pour en prendre.

Le visage d'Oglou était calme, mais sa poitrine était ensanglantée : *ne pas combattre!* Les dépêches du dey se froissaient sous sa main.

Quand ils le virent si décidé à mourir plutôt que de livrer ou d'accepter le combat, les six matelots algériens allumèrent également leurs pipes et se bornèrent à être témoins d'un événement qu'ils ne pouvaient empêcher.

Oglou ordonna alors de détendre les haubans et dégager le pied des deux mats, manœuvre qui fit vaciller la voilure comme un vieux couteau dans son manche et précipita la course du vaisseau dans une

effrayante progression de vitesse. Cela fait, comme il n'eût pas rempli son but en chavirant, il posta deux hommes armés de haches au pied des mâts, avec l'ordre de les couper dès que, trop lourde pour la barque, ce qui allait infailliblement être démontré, la voilure l'entraînerait sur le flanc. La précaution était bonne.

Le vent vint à fraîchir. Rien ne peut peindre la vitesse fébrile d'un bâtiment ainsi livré à tout ce qu'il a d'élan pour se sauver ou pour périr. Ses voiles se déchirent fil à fil, comme un vêtement étroit, les mâts tremblent, chancellent, boitent et se fendent parfois dans toute leur longueur. — Voiles qui se déchirent et mâts qui se brisent! — Les cordages détendus fouettent l'air et couperaient un homme en deux s'ils l'effleuraient seulement, et le vaisseau, sous cet effort qui le démembre et qui l'ouvre à jour comme un panier, a pour ainsi dire la conscience de sa destruction imminente; il râle dans ses flancs; ses cavités s'emplissent comme la poitrine d'un homme; c'est une sublime agonie! elle est belle à voir.

La barque algérienne allait ainsi, n'étant plus qu'à la distance de pistolet de deux vaisseaux; ce n'était plus une barque, mais un oiseau, une flamme, quelque chose d'enchanté, où six matelots, debout et tranquilles, vêtus de leurs caftans blancs, regardaient, et où, toujours calme, Oglou tenait d'une main sa pipe allumée sur la poudre, et de l'autre les dépêches de la régence.

Sur six matelots, deux tombèrent roides morts; le même coup du feu emporta la moitié de la barbe d'Oglou. La blessure était un soufflet. Oglou se lève et va dire, Feu! mais il tenait la dépêche de la main droite, et il murmure sourdement en lui : *Ne pas combattre!* Quand il se tourna, il était déjà à une lieue des vaisseaux qui les avaient cernés, mais qui les poursuivaient maintenant. Il alluma une autre pipe; on jeta les deux hommes à la mer.

Et tous les autres bâtiments suivirent, pensant que s'ils avaient eu la maladresse de laisser sortir la barque algérienne du cercle au milieu duquel elle semblait devoir périr, il y allait de leur honneur de lui donner la chasse, maintenant qu'elle leur était échappée, courût-elle au pôle ou sur des brisants. Parmi ces navires, tous n'étaient ni assez rapides ni assez légers pour compter sur leur vitesse comme sur leur bonne volonté; mais il suffisait d'un seul qui devançât les autres pour passer sa proue sur la barque et en finir avec elle. Quatre avaient une vitesse au moins égale à celle de l'Algérien, et ces quatre firent force de voiles pour le rejoindre. Derrière venaient à la file les vaisseaux les plus lourds, ceux qui, par convenance, ne pouvaient se mettre en route avant d'avoir assisté à l'exécution du pirate. Ainsi poursuivi au milieu de la mousse blanche et vaporeuse que sa proue enflammée faisait écumer sous lui, entre ces deux lignes de navires qui lui lançaient des boulets dont la chute, terrible amusement, semait sa route ou sa dérive de jets d'eau bleuâtres et phosphorescents; ainsi poursuivi, harcelé, perdant haleine pour échapper à ses ennemis, il semblait un poisson volant assailli par un banc de souffleurs ou de baleines.

La nuit vint et le vent ne tomba pas; cette circonstance ôta tout espoir de salut aux Algériens. Si le calme fût tout à coup survenu, laissant leurs persécuteurs au milieu d'une immobilité complète, ils auraient fermé les voiles, armé d'avirons les flancs de leur barque, et alors Mahomet seul, avec sa flotte enchantée qui broie les écueils, au lieu d'en être broyé, aurait été capable de se mesurer à la furie de leur vélocité; huit avirons! huit nageoires de requins!

Mais il n'y eut pas de calme; le vent au contraire, fraîchit davantage.

Fatiguée, la barque n'allait plus; à chaque instant il fallait modifier la route pour pomper et vider la cale, qui, à chaque instant, s'emplissait de nouveau et alourdissait la marche, quand l'eau qu'elle renfermait se portait en masse vers la proue. La nuit trompe sur les distances : tantôt les pirates croyaient voir sur leurs têtes les crocs de fer de l'abordage, tantôt les navires lancés à leur poursuite criaient : *Nous les tenons!* En réalité pourtant le pirate descendait graduellement sous les eaux, et Oglou, une dernière fois, allait recourir à ses instructions et aux deux barils de poudre, sauvés avec toutes les peines du monde de l'humidité, quand il lui sauta une idée au front, idée bizarre : l'avoir, la fixer une minute entre ses deux yeux, la communiquer à ses matelots, l'exécuter avec eux, tout ce projet demanda moins de temps que la plume met à le décrire. Heureusement ils avaient à bord du liége, du suif, et, ce qui n'est pas plus merveilleux que d'avoir à bord du suif et du liége, ils avaient de l'étoupe. Coupé par morceaux, couvert d'une épaisse couche de suif, qui recouvre aussi de l'étoupe tamponnée et disposée en mèches, le liége allumé est posé de distance en distance, ici, là, à droite, à gauche, partout sur la mer, et ces lanternes flottantes qui décèlent à coup sûr une ruse, mais une ruse dont les ennemis du pirate vont être nécessairement dupes, permettent à Oglou de choisir la route qui lui plaît; car, entre tous ces feux, quel est celui qui désigne le pirate?

Ils ne furent plus poursuivis; c'est du moins la supposition la plus naturelle. Seulement, au milieu de ces phares railleurs, de ces feux qui luisaient comme une ironie, on entendit sur les flots un ricanement arabe, un mépris guttural de Bédouin, comme si l'esprit malin de la mer eût passé par là.

Vingt jours après, Oglou paraissait au conseil de la régence barbaresque, rapportant l'adhésion du bey de Tunis à la guerre proposée contre la marine européenne. Assam fut nommé ministre ; Oglou amiral. Quand celui-ci se baissa pour recevoir le sabre que le premier vizir, en conférant cet honneur, attache avec un cordon au cou du dignitaire, Oglou lui murmura à l'oreille :

« Tu avais raison, Assam ; il y a quelquefois bien plus de valeur et de gloire à ne pas combattre qu'à combattre.

— Et plus de profit, ajouta Assam en disant à Oglou : *Je vous nomme amiral!*

— Merci, fit Oglou ; mais il ajouta : C'est égal, j'aime mieux voler et me battre. »

Oglou avait raison, non que nous préférions, en thèse générale, le vol à la diplomatie, ou, si on l'aime mieux, la finesse au courage brutal ; mais dans l'histoire de deux hommes dont la tradition nous est venue, sans doute bien incomplète, nous apprenons qu'Assam, séduit par les promesses des cours européennes, avait promis, en attendant une paix encore longue à conclure, de modérer autant qu'il serait en lui la course des pirates algériens ; pour de l'or, il avait pris l'engagement de ne plus ouvrir les arsenaux et les chantiers de la régence aux écumeurs : c'était un bien, si le bien que fait un homme qui se vend ne perd pas son nom ; si la main d'un traître ne souille pas même une bonne action.

A ceux qui venaient demander à Assam des vaisseaux pour courir sur les mers, il répondait :

« Nous verrons ; nos pertes sont grandes, le bois est cher, nos bâtiments sont fatigués. »

A ceux qui demandaient de la poudre et des boulets, il ne savait que dire :

« Nos profits de piraterie ne couvrent pas nos dépenses d'armement. Alger doit se contenter pendant quelque temps de se défendre chez elle, sans attaquer avec désavantage ses ennemis au dehors : le vautour attend sa victime dans son aire : attendons. »

Et lorsque Oglou, déjà ruiné par les courses, dont la barbe blanche ressemblait à l'écume de la tempête sur les rochers, quand Oglou, véritable rocher, dur et infatigable, parut devant Assam, Oglou, la piraterie incarnée, fléau de la mer, tromblon coulé en homme, Assam rougit ; — le matelot écrasa de son regard le vizir ; le voleur honnête et probe anéantit le traître.

Oglou ne parla pas. Mais sa figure nerveuse et un doigt sec qui montrait l'horizon disaient assez haut à Assam que les Européens voguaient avec impunité de Marseille à Oran, sans qu'Alger risquât seulement une voile au vent, un canon hors des sabords, un pistolet rouillé au poing. Assam lui répondit en soupirant :

« Que veux-tu ?

— Je veux des vaisseaux, je veux de la poudre, des boulets ; nos arsenaux en regorgent, je veux que tu rendes à Alger sa splendeur et sa richesse. On te maudit, Assam ? les vieillards disent : Nous n'avons plus de laines pour nous couvrir, et Marseille en tisse toujours pourtant ; les petits enfants ajoutent : Est-ce que la France n'a plus de toiles, qu'Assam nous laisse sans robes ! Assam ! Assam ! ce n'est pas l'amiral qui parle au vizir, c'est le mousse qui rappelle au mousse sa vie passée. Vois ce coup de sabre qui te fend le front : tu es beau comme ça ; vois cet habit d'or qui te couvre les épaules : tu es vil comme ça, Assam ; admire ce coup de pique qui t'a ouvert le cou : tu es beau comme ça, Assam ; vois cette culotte d'or semée de diamants ; tu es vil comme ça ; Assam, vois cette main gauche à laquelle il manque deux doigts, et cette main droite à laquelle la régence t'a passé le camée de vizir, cache la droite et honneur à la gauche ! »

Oglou se jeta sur la main gauche d'Assam et la lui baisa avec respect.

« Nous nous faisons vieux, Oglou !

— Ah ! tu mens, Assam, tu n'es pas vieux, ta table est pleine de mets qui t'endorment, ton harem a trop peu d'espace pour tes nombreuses femmes ; tu n'es pas vieux, mais tu es..., mais tu es vendu. ! »

Assam pleura un instant ; Oglou crut avoir ramené son ami à de meilleurs sentiments :

« Des vaisseaux ! Assam ! cria-t-il, des boulets, et tonne sur les mers la barbaresque et tonne Alger ! toi et moi sur le pont, le pont rouge de sang chrétien ; puis Alger tournant, dans sa ronde de nuit, autour de ses prises, de son butin, de sa richesse. »

Assam murmura :

« Oglou, le dey m'a chargé de te nommer premier trésorier de la régence : voilà la clef de cinq caveaux d'or.

— Des caveaux d'or quand je demande du fer ; des sequins, quand je mendie des boulets. Assam ! Assam ! »

Mais Assam n'était plus là ; — Oglou sortit, et le peuple, déjà averti par le vizir, cria sur son passage :

« Vive Oglou, trésorier de la régence ! vive Oglou ! »

On ne doit pas s'étonner de la toute-puissance d'Assam sur la volonté du dey, vieillard toujours ivre d'opium, hébété par la débauche, et trop heureux d'avoir un homme qui gouvernât pour lui : à défaut d'un homme, c'eût été un lion. Devenu trésorier, Oglou méprisa sa charge et ne descendit dans les caveaux d'or qu'une seule fois dans deux ans ; pendant deux ans il ne voulut souiller ni ses yeux,

ni ses doigts d'un or dont la conquête avait été si noble, mais dont l'emploi était si dégradant, si inutile, un or qui se rouillait, disait-il, au lieu de se transformer en superbe airain, en voiles menaçantes, en vaisseaux chargés de pirates. Dans ses tristes nuits d'insomnie, une idée lui vint, comme il lui en vint une cette fameuse nuit où il lança des flammes sur la mer.

Il éveille ces mêmes quatre hommes mutilés qui l'avaient si merveilleusement secondé dans son expédition de Tunis; et sans lumière, sans bruit, la clef des cinq caveaux à la ceinture, il descend dans les souterrains où est l'or, en emplit dix tonneaux, des sacs, ses poches, son turban, et se retire avec eux.

« Maintenant, leur dit il, tenez-vous prêts au point du jour ; la mer est couverte de vaisseaux qui la sillonnent, et des vaisseaux lourds de leurs chargements; à nous la mer, les vaisseaux et leurs chargements! Que vous importent les boulets de l'arsenal, et l'arsenal qui nous est fermé; qu'Assam en garde les clefs! nous n'avons plus besoin de rien : au point du jour. »

Au point du jour, ils sortirent de la rade, et, le visage riant comme de jeunes iceglans qui vont se promener à Boujoukdéré sur le Bosphore, ils s'éloignèrent de la côte, chargés d'or, chantant Allah!

Navire! Ils montent sur son affût l'unique canon qu'ils eussent caché à tous les yeux, l'emplissent de poudre; mais au lieu de boulets, ils glissent dans la pièce des poignées d'or, des sequins, des louis de France, des guinées d'Angleterre, des doublons d'Espagne, et pointent. Feu! et la mitraille d'or tue, et la poignée de doublons fait voler en éclats cordages et matelots; les louis criblent les voiles, la décharge opulente abîme le navire français. Il se rendit. Il avait coûté cinq cent mille francs d'or, en munitions sacrifiées à sa conquête, et il en valait tout au plus cent mille. Mais il était pris! mais il était chargé, et sa toile ou ses draps réjouiraient Alger.

Ils y rentrèrent ; toute la ville descendit au bord de la mer, et les beaux jours de la ville et des faubourgs furent retrouvés. Chacun eut sa part de prise; on porta Oglou en triomphe, Assam frémit. Sa douleur fut d'autant plus amère qu'il venait d'être nommé dey à la place du vieillard imbécile qui en avait le nom, et qu'il était décidé à signer une paix perpétuelle avec les nations dont Alger avait été la terreur. Il devait son titre au mariage qu'il avait contracté avec la fille du dey.

Quelle que fût son amitié pour Oglou, il fut forcé de lui retirer son emploi de trésorier, et de l'exiler honorablement dans un château magnifique au bord de la mer, afin que le pauvre vieillard, devenu inutile, pût encore jouir de la vue de ce champ de bataille où il avait acquis tant de gloire et si peu de prudence. On l'exila. La paix fut signée entre Alger, la France et l'Angleterre, l'Italie et la Hollande. rien que cela. Oglou partit pour son château, et quand le vieux dey, car Assam vieillit aussi, avait quelques loisirs, il allait visiter Oglou, qui lui offrait du café à genoux, sa pipe, mais lui parlait peu. Un jour l'émotion étouffa le vieux pirate.

« Viens, lui dit-il, et il montre à Assam la chambre où il y avait des tapis des Indes : Tu en es digne, lui dit Assam. — Il lui montre la salle des pendules; il y avait soixante pendules. Assam ajoute : Tu en es digne. — La salle où des femmes belles, jeunes et nues dormaient : Tu en es digne, dit toujours Assam; et puis Oglou ouvrant un petit cabinet, il laisse voir au dey un mur tout nu, où pendait à un clou un pantalon de matelot, un bonnet rouge de matelot, un burnous sale et goudronné de pirate : Assam rougit.

« Tu n'en es pas digne! » s'écria à son tour Oglou.

Assam ne revint plus voir son ami. Mais comme il l'aimait toujours, il fit bâtir une petite tour d'où il pouvait suivre de l'œil Oglou dans ses promenades solitaires. Un jour, il aperçoit Oglou qui ôte son bonnet, va le cacher dans un taillis, et qui se retire ensuite. — Qu'est-ce que cela signifie? De nouveau Oglou revient, rampant à terre, comme un lévrier en arrêt, et s'élança sur son bonnet qu'il cache et qu'il mit plus loin sur sa tête en courant à toutes jambes. Ce manége se renouvelant à plusieurs reprises, Assam acquit cette conviction, que le pauvre Oglou, désespéré de ne pouvoir plus voler les autres, se volait lui-même; son bonnet représentait un vaisseau européen dont il s'emparait et qu'il emportait.

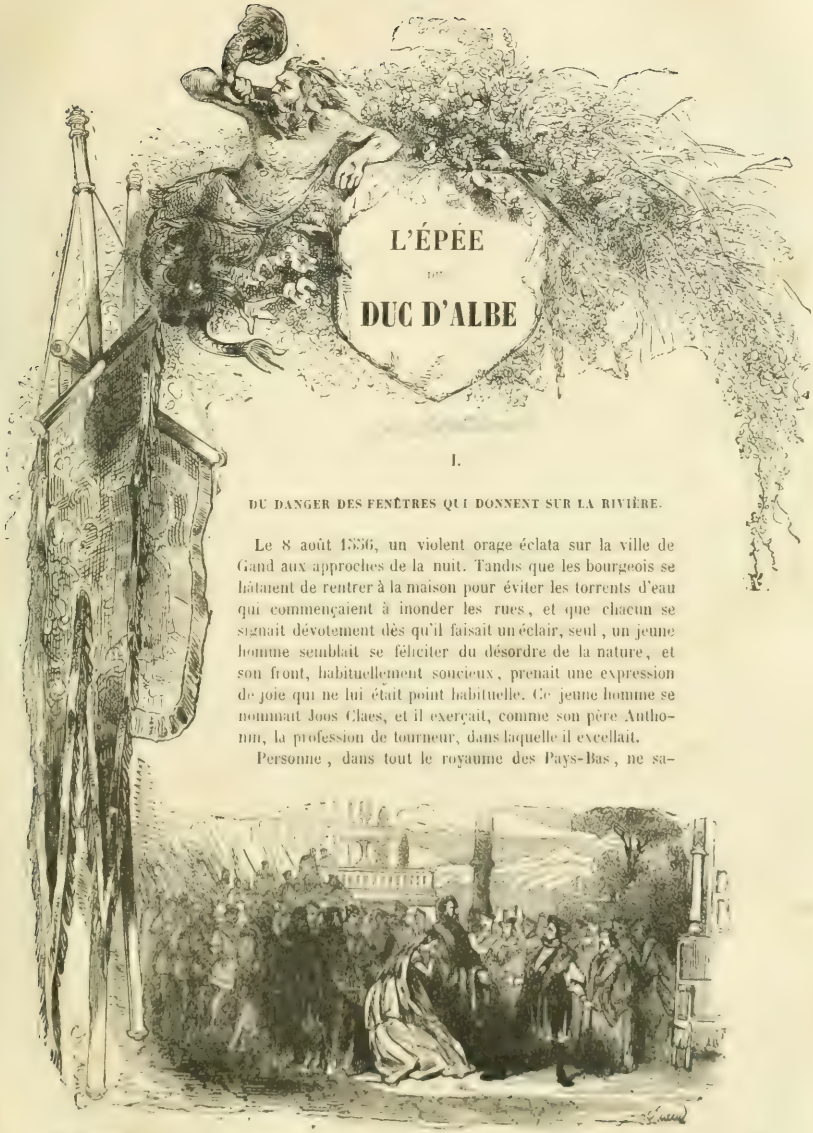
Depuis six ans, Oglou, abandonné de la cour, mais honoré du peuple, vivait dans sa retraite, volant son propre bonnet, lorsque de graves plaintes furent portées contre lui par les consuls de France et d'Angleterre. Il fut accusé de faire naufrager, au moyen de feux qu'il promenait sur la côte, les bâtiments européens qui, cherchant l'entrée de la rade, prenaient ses feux pour des phares indicateurs. Malheureusement, vingt bâtiments avaient péri quand on découvrit ce criminel subterfuge. Toute l'amitié d'Assam ne sauva pas Oglou du jugement qui l'attendait ; les consuls demandèrent sa tête, c'était une réparation et une justice.

Mais le peuple, qui adorait Oglou, ne consentit pas à cette exécution; il se souleva, se porta avec fureur aux portes du château où regnait Assam, les enfonça avec violence, et déjà irrité par les précédents peu nationaux du dey, il l'étrangla et le fit traîner par son bon.

Et comme le peuple, tout ce celui d'Alger ou de Paris, ne s'arrête pas en chemin de vengeance, il se

porta à la maison des consuls, en abattit les drapeaux, en souilla les écussons, et la guerre fut de nouveau déclarée avec les puissances représentées par ces consuls. Oglou fut proclamé dey dans la même journée. Un coup de canon tiré du fort annonça la guerre avec toutes les nations européennes — guerre d'extermination dont les villes commerciales de la Méditerranée se souviennent. — Oglou reçut dans l'histoire le surnom de Pirate.

LÉON GOZLAN.



L'ÉPÉE DU DUC D'ALBE

I.

DU DANGER DES FENÊTRES QUI DONNENT SUR LA RIVIÈRE.

Le 8 août 1556, un violent orage éclata sur la ville de Gand aux approches de la nuit. Tandis que les bourgeois se hâtaient de rentrer à la maison pour éviter les torrents d'eau qui commençaient à inonder les rues, et que chacun se signait dévotement dès qu'il faisait un éclair, seul, un jeune homme semblait se féliciter du désordre de la nature, et son front, habituellement soucieux, prenait une expression de joie qui ne lui était point habituelle. Ce jeune homme se nommait Joos Claes, et il exerçait, comme son père Anthonin, la profession de tourneur, dans laquelle il excellait.

Personne, dans tout le royaume des Pays-Bas, ne sa-

vait comme lui arrondir et ciseler le dossier d'une chaise ou le manche d'ébène d'un couteau, et il ne pouvait suffire aux demandes de ses pratiques. Et il eût gagné beaucoup d'argent, s'il se fût montré aussi laborieux qu'habile; mais Joos travaillait rarement. Quand il se mettait au tour, son pied ne tardait point à oublier d'agiter la route, et la main de faire mordre le ciseau. Sa tête tombait sur sa poitrine, il se laissait aller à des rêveries sans fin, et lorsque la voix de sa mère le tirait de sa lugubre préoccupation, il tressaillait comme si on l'eût réveillé d'un profond sommeil, et se détournait pour cacher les larmes qui mouillaient ses yeux. Alors sa mère, désolée de voir s'affliger et dépérir le seul enfant qu'elle eût, le suppliait de ne pas s'obstiner à cacher davantage le secret qui le jetait en de pareils désespoirs, et l'assurait qu'elle trouverait quelque moyen de consolation; mais il répliquait qu'il n'avait aucun secret, se remettait à la besogne, et ne tardait point à retomber dans sa torpeur et dans ses larmes.

Je vous laisse à juger de l'inquiétude de la pauvre veuve, à qui, d'une famille de sept enfants adorés et d'un mari bon et tendre, il ne restait plus que ce fils unique. Les enfants avaient succombé en une semaine à une fatale maladie, et le père, qui n'avait pu supporter cette affreuse perte, était allé rejoindre les petits anges au ciel. Dame Gertruid, à force de sollicitudes et de veilles, était parvenue à sauver le petit Joos, âgé de quatre ans. Depuis lors, elle avait reporté sur lui toutes ses joies, et elle eût volontiers donné sa vie pour voir renaître sur les lèvres du jeune homme un des sourires francs et sereins qui venaient s'y épanouir lorsqu'il n'était qu'un petit garçon; mais, je vous l'ai dit, une morne tristesse, un chagrin dont il s'obstinait à cacher la cause, le consumaient sans cesse.

Chaque soir, dès que la nuit couvrait la ville, et à l'heure où le couvre-feu invitait les bourgeois à rentrer chacun chez eux et à se blottir chaudement dans leur lit, Joos sortait de la maison et allait errer, Dieu seul sait où, au risque de voir les nombreuses patrouilles qui parcouraient la ville faire feu sur lui et le tuer. Une fois sa mère avait voulu l'empêcher de faire ces dangereuses excursions; mais le pieux et docile enfant n'avait point hésité à désobéir à sa mère, lui qui jamais, jusque-là, n'avait enfreint la moindre de ses volontés. Elle n'osa donc s'exposer de nouveau à une pareille extrémité, et le laissa sortir à sa guise, malgré les angoisses mortelles qui l'assiégeaient jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Le jour dont la date se trouve en tête de cette histoire, Joos, qui semblait, je vous l'ai dit, se réjouir de la tempête, s'enveloppa de son manteau vers dix heures du soir et sortit comme d'ordinaire, et se dirigea, après maints et maints détours, pour dérouter ceux qui auraient pris envie de le suivre, vers le quartier bâti sur le bord de la Lière. Arrivé près de la rue de..., il détacha une barque attachée par un anneau de fer, monta dans cette barque et, à l'aide d'un croc, se dirigea vers une maison qui s'élevait à deux cents pas environ, et dont la partie postérieure se trouvait baignée à la base par la rivière. Alors il examina soigneusement les fenêtres de cette maison, éclairées pour la plupart à l'intérieur, et il attendit patiemment, et sans tenir compte de la pluie, que les lumières s'éteignissent.

Quand la dernière eut disparu depuis un quart d'heure environ, une fenêtre s'ouvrit lentement. Joos releva vivement la tête, et, l'œil brillant de bonheur, il détacha une échelle de soie roulée autour de sa ceinture et l'attacha à un petit cordon qui descendait de la fenêtre le long du mur. Le cordon remonta, emmenant avec lui l'échelle, et, à la lueur d'un éclair, Joos put voir deux petites mains blanches qui fixaient les nœuds aux barreaux de fer dont la fenêtre se trouvait barricadée. Joos grimpa rapidement sur le frêle appui, et il se trouva face à face avec une jeune fille dont il voulut baiser le front; mais elle se recula doucement, et les lèvres de Joos ne touchèrent que la froide grille.

« Non, Joos, dit-elle, non! Vous avez juré d'être mon frère jusqu'au jour où la miséricorde divine prendra notre tendresse en pitié; tenez votre promesse. Mon Dieu! n'est-ce donc point assez pour une jeune fille que d'exposer ainsi pour vous sa vie et son honneur? Car si l'on savait dans la ville nos entrevues nocturnes, je serais à jamais perdue de réputation; et si mon père découvrait que, malgré ses défenses, je n'ai point renoncé à vous aimer, il me tuerait.

— Vous n'avez point besoin de m'en faire souvenir, reprit le jeune homme; je n'ai point oublié que Stina Beecmans est la fille du roi des bouchers; qu'elle est riche, et que des obstacles insurmontables me séparent d'elle... Adieu!

— Voilà de vos folies ordinaires, Joos, et c'est vraiment bien la peine de nous exposer à tant de périls pour nous quereller. »

Et, soit par hasard, soit à dessein, sa petite main blanche se posa en dehors des barreaux, si près des lèvres du tourneur, qu'il y posa ses lèvres et y prit le baiser qui faisait l'objet de leur discussion. Stina ne retira sa main qu'après avoir laissé à son amant le loisir de recommencer trois ou quatre fois.

« Eh bien! dit-elle, avez-vous vu votre oncle Ullens, et nous reste-t-il quelque espoir de ce côté?

— Hélas! mon oncle ne m'a pas même voulu m'entendre. Où! croyez-vous que de fois, Stina, tenouez à votre [illegible] que ne vous a jusqu'à [illegible] qu'en [illegible] vous entraîner dans un abîme de malheurs.

— Croyez-vous donc que Stina Beecmans ait si

peu de résolution et de persévérance, Joos! Non, de par sainte Justina, ma patrone, je suis la fille de mon père, et rien ne saurait ébranler ma résolution.

— Merci, Stina, merci, car vous me rendez du courage et du bonheur.

— Adieu, Joos, à demain! J'entends quelque bruit dans la maison, hâtez-vous de fuir. »

Cette fois, ce fut sur le front de Stina que se posèrent les lèvres de Joos. Et le cœur enivré de joie, il descendit précipitamment de l'échelle pour regagner la barque. Les pieds du jeune homme ne rencontrèrent que la rivière, la barque avait disparu. Joos crut que le mouvement des flots l'avait entraînée à quelque courte distance, et allongea les jambes pour tâcher de la rencontrer et de la ressaisir; mais cette tentative demeura inutile. Et comme en ce moment, Stina, qui le croyait descendu de l'échelle, dénouait la corde, il tomba dans l'eau jusqu'à la ceinture, et eût péri infailliblement, si, par une sorte de miracle, ses mains n'eussent machinalement saisi un crochet de fer qui se trouvait fiché dans la muraille.

Il l'étreignit de son mieux, mais il ne tarda point à s'apercevoir que le vieux crampon, usé par la rouille et fixé entre deux briques, cédait peu à peu et allait le replonger dans l'abîme. C'était une mort infaillible, car, à cet endroit, le fond, qui avait au moins vingt pieds de profondeur, et qui formait une sorte de vase sans consistance, ne lui laissait aucune chance de salut, si jamais il y tombait. Il ne lui restait qu'à tenter de gagner le quai à la nage, mais le trajet était long, l'obscurité complète, l'orage furieux. Pour comble de malheur, en montant à l'échelle, il avait gardé son manteau, et les plis de ce manteau, alourdis d'ailleurs par l'eau qui les pénétrait, s'enroulaient autour de lui de manière à entraver tous les mouvements du malheureux. Il recommanda son âme à la miséricorde divine par une courte prière, puis il lâcha le clou et étendit les bras pour nager. Au même instant, une rame le frappa [illegible]

[illegible]

[illegible] pour réciter le *De profundis*, et je pense que vous ne ferez pas mal de songer à cette prière, car il se pourrait qu'on en eût besoin.

« Mon père, mon père! que voulez-vous dire? s'écria Stina, à qui une épouvantable crainte fit surmonter l'effroi que lui inspirait son père.

— Rien, répliqua tranquillement le boucher; ne devons-nous pas nos prières à tous les chrétiens? Or, il fait une tempête affreuse, et si quelque batelier s'aventurait sur la rivière à pareille heure, il pourrait bien lui arriver quelque fâcheux accident. Allons donc réciter le *De profundis*.

— Mon père! par pitié, sauvez-le! reprit la jeune fille en embrassant les genoux de Beecmans.

— Tais-toi, fille éhontée! tais-toi, et ne parle plus de ce misérable qui se jouait de ton honneur et qui t'exposait à une honte publique. Crois-tu que l'on aurait longtemps ignoré dans la ville les rendez-vous nocturnes? Écoute! on n'entend plus rien, ni bruit de rames, ni voix d'hommes... J'entends la porte du logis qui s'ouvre... Ce sont tes frères qui reviennent. Ils ont vengé l'honneur de leur famille. »

Stina n'entendait plus rien; elle gisait évanouie aux pieds du boucher. Celui-ci la regarda froidement, la jeta sur le lit, et alla rejoindre ses deux fils qui l'attendaient dans la pièce voisine.

« Eh bien, garçons? » dit-il.

L'aîné lui montra une de ses rames teinte de sang.

« Brise cette rame, dit Beecmans, brise-la et jettes-en les morceaux au feu; que personne ne puisse soupçonner notre vengeance. Il faut que l'on attribue au hasard la mort de notre ennemi. Demain, quand on vous en parlera, vous répondrez : « Tant pis, c'était un bon garçon. » Bonsoir! Maintenant, allez vous coucher, vous êtes de braves fils. »

Il les embrassa, puis alla s'asseoir devant la che- [illegible] et il finit par s'assoupir après avoir bu deux ou trois grands pots de bière qui eussent suffi pour enivrer [illegible] moindre trouble, et s'il s'endormit, il ne faut faire [illegible]

[illegible] hommes enveloppés de manteaux, et la tête abritée sous de larges chapeaux rabattus, parcouraient silencieusement les rues solitaires de Gand. De temps en temps, l'un d'eux s'arrêtait pour contempler, à la lueur des éclairs, quelques-uns des édifices; puis il [illegible] passif compagnon. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent sur [illegible] au bruit des eaux et au mugissement des vents, celui des promeneurs nocturnes qui paraissait le plus important s'assit sur la rive, sans tenir compte de [illegible] Tandis qu'il méditait ainsi, au milieu du désordre

des éléments, son compagnon, moins satisfait et moins rêveur, frappait du pied pour se réchauffer, rajustait les plis de son manteau, et semblait peu satisfait de stationner à pareille heure sur le bord de la Lière. Néanmoins, il n'osait ni aller, ni venir, ni témoigner son mécontentement. L'autre ne prenait pas plus garde au malheureux glacé de froid, que s'il eût été seul en ces lieux. A la fin, l'orage s'apaisa; les nuages qui voilaient le ciel se déchirèrent, et la lune jeta, par une trouée du voile noir qui la cachait complétement naguère, un large rayon de lumière. La Lière sembla s'enflammer par la réverbération de cette lumière, et le vieillard assis s'écria :

« Comte, voilà l'image de ma destinée! L'orage et la nuit d'abord, puis, à la fin, le repos et la splendeur de la vie éternelle : les pensées du monde, noires et sombres; les pensées du ciel, éclatantes et pures! »

Un profond salut servit à la fois de réponse et d'assentiment à cette exclamation.

« Mais qu'aperçois-je là-bas sur l'eau? reprit le vieillard ; ne voyez-vous pas quelque chose qui flotte? Dieu me poignarde, c'est un homme qui périt! Il faut venir à son secours... Non, ce n'est qu'un cadavre. Voyez, il flotte, roide et sans mouvement, autant que me permet de distinguer la clarté de la lune. Sa tête paraît couverte de sang; aidez moi, cher comte, à le ramener sur le bord. Voyez, le flot nous l'amène, et à l'aide de votre épée nous pourrons le tirer de l'eau.

Par un brusque mouvement d'impatience, il arracha des mains de son compagnon l'épée dont celui-ci se servait avec maladresse, se pencha sur l'eau, et parvint à accrocher la poignée de l'arme qu'il tenait par l'extrémité de la lame dans les vêtements du noyé; il l'attira ensuite tout à fait à lui,

et, avec une force peu commune, il le retira de l'eau.

« C'est un jeune homme, dit-il; son cœur ne bat plus, ses lèvres n'ont plus d'haleine. N'importe, il

ne faut rien négliger pour le ramener à la vie. Peut-être n'est-elle point tout à fait éteinte. Aidez-moi à le transporter. »

Il prit le cadavre par les épaules, son compagnon souleva les pieds, et tous les deux se dirigèrent ainsi vers la place d'Enpoal. Une patrouille les rencontra, et l'officier qui la commandait voulut s'enquérir des motifs qui faisaient errer ainsi dans les rues deux hommes chargés d'un cadavre. Dès que le compagnon du vieillard eut prononcé quelques mots, l'officier se déchaperonna respectueusement, et ordonna à deux de ses soldats de se charger du fardeau, et d'obéir en tous points aux ordres qu'ils recevraient des inconnus. Ceux-ci firent transporter le cadavre jusqu'au seuil d'une petite porte obscure dont le vieillard avait la clef; il l'ouvrit, et aussitôt trois domestiques âgés accoururent avec empressement, et, sur un signe, reçurent des mains des soudards le corps qu'ils montèrent dans le petit escalier tournant qui, par une extrémité, aboutissait à la porte, et menait de l'autre à de vastes appartements. Là, ils déposèrent le corps sur un lit, et deux d'entre eux commencèrent à lui donner des secours sous la direction du vieillard auquel ils rendaient les plus grands témoignages de respect.

« Qu'on aille chercher un prêtre et un médecin, dit-il au troisième, qui attendait en silence ses ordres, pour sauver l'âme si l'on ne peut sauver le corps. »

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le prêtre et le chirurgien entrèrent.

Le vieillard, fatigué de son excursion, s'assit, ou plutôt se laissa tomber dans un grand fauteuil près du feu. Il était aisé de voir que la fatigue, bien plus que l'âge, avait courbé sa taille et sillonné son front; sa barbe, de couleur fauve, et taillée en pointe, ses yeux vifs, et dont on ne pouvait soutenir le regard, donnaient à sa figure pâle et à ses pommettes saillantes une expression plutôt amère que dure, et cependant l'ensemble de ses traits inspirait une sorte de crainte dont personne de ceux qui l'entouraient ne pouvaient se défendre, pas même le prêtre et le médecin. Son costume consistait en un vêtement des plus simples, façonné en gros drap de Flandre gris, et pour la coupe duquel le tailleur avait plus consulté la commodité que l'élégance et la mode. Sur un signe de sa main, petite et d'une beauté sans disproportions, on le débarrassa de son manteau percé par la pluie, et on lui échangea sa chaussure imprégnée de boue contre de larges pantoufles de velours doublées d'hermine. Ces soins personnels ne l'empêchèrent point de surveiller et de diriger les secours que l'on donnait au noyé, dans lequel vous avez sans doute reconnu le pauvre Joos.

II.

L'ACHAT D'UNE AME.

Au seizième siècle, beaucoup de préjugés sur la manière de traiter les noyés, préjugés qui pour la plupart n'ont pas vieilli de nos jours dans la tradition populaire, étaient regardés comme articles de foi médicale. La première tentative de guérison que l'on essayait consistait à pendre par les pieds le malade, pour lui faire rendre l'eau qu'il avait bue; ce qui suffirait pour tuer en quelques minutes un homme en bonne santé. Grâce à Dieu! ce ne fut pas ainsi que le médecin appelé près de Joos traita le tourneur. Il le saigna, il lui fit faire des fomentations sur la poitrine, il ordonna des frictions sur tous les membres; et quand il eut rendu un peu de chaleur à ce cadavre inanimé, il l'enveloppa dans une couverture de laine, et laissa à une transpiration abondante, qui s'établit, le soin de ranimer tout à fait l'existence. Lorsque le jeune homme commença à pousser des soupirs, à remuer les bras et à ouvrir les yeux, le vieillard fit signe à tous ceux qui se trouvaient dans la chambre de se retirer : il ne resta près du lit que le prêtre, le médecin et celui qui les avait fait appeler.

Joos se souleva sur son lit et porta des regards égarés sur les lieux inconnus où il se trouvait. Quand il aperçut, à sa droite, le vénérable moine, et à sa gauche l'étrange figure du vieillard, il se crut entre saint Pierre et le démon qui se disputaient son âme, et par un mouvement instinctif il se jeta dans les bras du religieux en s'écriant :

« Protégez-moi! »

Le vieillard comprit la pensée du ressuscité, et se prit à sourire d'une manière qui ne fit qu'augmenter la terreur du pauvre garçon.

« C'est de moi seul que ta destinée dépend, dit-il, de sa voix grave et imposante. Sans moi tu serais mort, par conséquent ta vie m'appartient. D'un mot, d'un geste, je peux te rendre à la tombe d'où tu sors. »

Ces paroles, on le comprend du reste, ne servirent point à rassurer Joos, tout faible encore de son long évanouissement.

« Réponds sans détour aux questions que je vais t'adresser, continua le vieillard, et ne t'avise point de vouloir me tromper; car je ne suis point de ceux qu'on trompe impunement. Par quelle suite d'événements te trouvais-tu blessé à la tête, dans la rivière, et flottant au gré du courant? Parle vite; parle sans détour, je te le répète, comme si tu te confessais à ton lit de mort. »

Le jeune homme se sentit un peu rassuré par ces paroles, car elles commencèrent à lui faire espérer

qu'il n'était point trépassé et qu'il n'avait point affaire au démon, mais bien à des créatures vivantes. Il raconta naïvement, en peu de mots et avec une sincérité complète, ses amours avec Stina, ses rendez-vous nocturnes et leur fatal dénoûment.

« Pourquoi le boucher te refuse-t-il la main de sa fille?

— Parce que je suis pauvre et obscur, tandis qu'il est riche et le roi de sa corporation.

— Comment as-tu laissé ignorer à ta mère tes amours?

— Parce que je savais ces amours insensées, pleines de désespoir et et de malheur, et que je ne voulais pas entraîner ma mère dans cet abîme.

— Elle s'y trouve plongée pourtant, reprit sans pitié le vieillard. La voilà séparée à toujours de son fils, sans consolation et sans soutien pour sa vieillesse. La voilà veuve de son fils, comme elle était déja veuve de son mari. »

Joos cacha dans sa main ses yeux ruisselants de larmes.

« Quant à Stina, son sort ne me paraît pas plus heureux. Si l'on a découvert vos rendez-vous nocturnes; si l'on t'a frappé mortellement sous sa fenêtre, ce ne peut être que par ordre de son père. Or, le père qui fait assassiner l'amant de sa fille ne me paraît point devoir se montrer plus indulgent envers celle qui l'a trompé.

— Pitié! oh! pitié! s'écria Joos épouvanté. Je donnerais ma vie pour racheter les fatales conséquences de mon fol amour; je donnerais le salut de mon âme... Dieu me pardonne ce blasphème! interrompit-il en faisant le signe de la croix.

— Ce sont là de vaines paroles qui s'évanouiraient devant la réalité, interrompit le vieillard avec son sourire amer et méprisant.

— Non, je vous en fais le serment, reprit Joos qui commençait à se [illegible] à la vue de ce sourire infernal et à qui étaient revenues ses craintes de converser avec Satan.

— [illegible] mon bien, Jean Claes, et songe à la réponse que tu vas me faire, car tu te trouves en ce moment dans la circonstance la plus grave de ta vie. Si [illegible] j'ai [illegible] conséquences de tes [illegible] de rendre l'honneur et la [illegible] pour [illegible] ta mère et [illegible] le [illegible] de ton [illegible] Corps et âme, entends-tu bien? »

[illegible]

« [illegible] dans l'infortune pour t'avoir trop aimé, pour t'avoir prodigué ce dévouement et cette abnégation qui te coûtent tant.

— Vous ne lisez point dans ma pensée, reprit Joos après un moment de sérieuse réflexion. On ne saurait faire étourdiment, et à la légère, de pareilles promesses. Écoutez-moi à votre tour : je jure, fussiez-vous le père du mal, — il se signa prudemment en disant ces mots, et il vit avec joie que le vieillard ne témoignait aucun trouble; — je jure de me dévouer à vous et à vos volontés corps et âme, et tant qu'il vous plaira, pourvu que vous tiriez ma mère d'inquiétude ainsi que Stina! Vous les mettrez pour toujours à l'abri du malheur, et vous me laisserez un mois à vivre près d'elles.

— J'accepte, dit le vieillard. Maintenant, comme notre entretien a pu te fatiguer, prends ce breuvage et endors-toi avec confiance; tu ne tarderas point à voir l'effet de mes promesses. »

Joos prit la coupe qu'on lui présentait et la vida. Bientôt, malgré la préoccupation que lui causait la singularité de son aventure et la gravité du pacte qu'il venait de contracter, la fatigue et les vertus soporifiques du breuvage ne tardèrent point à le plonger dans un profond et doux sommeil.

Cependant la pauvre mère de Joos, tandis que son fils se dévouait ainsi pour elle, passait la nuit en de terribles angoisses. A chaque instant, elle écoutait à la fenêtre si le bruit des pas de son fils ne viendrait pas lui apporter quelque consolation. Longtemps, elle n'entendit que les hurlements de la tempête et le fracas de la foudre. A ce tumulte de la nature, succéda un silence plus terrible encore. Il sembla un funeste présage de mort, et, sans les prières qui la soutenaient, [illegible] à ses émotions. Chacune des heures de la nuit se traîna lente comme une année, et le point du jour commença à paraître sans que Joos reparût. Enfin elle entendit des pas... Hélas! elle le reconnut tout de suite, ces pas n'étaient point ceux de son fils... Néanmoins, ils s'arrêtèrent devant la porte; on agita le marteau, et alors mille pensées funestes s'agitèrent dans le cerveau de la pauvre créature.

Dire tout ce qu'elle éprouva durant le trajet de sa chambre au seuil du logis, ne serait point possible à des paroles humaines. C'était un vieillard de mine [illegible] à la porte.

« Mon fils!... Il est [illegible] que malheur à mon fils! s'écria la vieille bourgeoise.

— Je ne suis porteur que de bonnes nouvelles, reprit le passager d'un ton grave. Si vous voulez voir votre fils, vous n'avez qu'à m'accompagner. Seulement, d'après les ordres que j'ai reçus, je ne puis vous permettre avec moi qu'après vous avoir couvert les yeux de ce bandeau; mais soyez sans crainte, je vous en fais serment par les mérites de

Jésus-Christ notre Sauveur, vous n'avez ni souci ni crainte à prendre. »

Il s'agissait de revoir son fils, son fils dont l'absence nocturne la jetait en de si mortelles inquiétudes. Dame Gertruid n'hésita point. D'ailleurs, le vieillard à qui elle se confiait la rassurait par la douceur de sa mine et l'honnêteté de ses manières. Elle se laissa donc couvrir les yeux, passa son bras sous le bras de son guide, et celui-ci, après quelques détours faits à dessein pour qu'elle ne pût point deviner vers quel quartier de la ville il la conduisait, s'arrêta devant une petite porte.

Tandis que cela se passait pour Gertruid, le boucher dormait encore tranquillement devant la cheminée où il avait jeté les rames ensanglantées. Tout à coup, il entendit frapper rudement à sa porte; éveillé en sursaut, il descendit, et demanda brutalement ce qu'on lui voulait à pareille heure.

« Ouvrez, au nom de Sa Majesté le roi des Pays-Bas! » lui répliqua-t-on.

Et il vit en effet, à travers le judas grillé de la porte, deux officiers de police, accompagnés d'un détachement fort respectable de soldats.

« Et que me veut Sa Majesté Très-Catholique? » reprit-il.

— Ouvrez, ouvrez sans retard, reprit l'officier de police; sans cela, mon maître, j'ai reçu l'ordre de faire enfoncer votre porte. Je vous préviens amicalement que toute résistance est inutile : votre logis est entouré de tous côtés par des soldats, et des barques surveillent les fenêtres qui donnent sur la rivière. »

Le boucher, dont la conscience n'était pas nette, vous le savez, reconnut que la police avait découvert quelque chose du meurtre de la nuit, et obéit aux injonctions du magistrat, en affectant un calme bien [illegible] pensée.

« Depuis quand, demanda-t-il, se sert-on de soldats pour requérir le roi de la corporation des bouchers de se rendre à un ordre du magistrat?

— [illegible] sous les fenêtres du roi de la corporation des bouchers, répliqua d'une voix basse et sèche l'officier de [illegible] j'ai ordre de vous conduire. Vos deux fils et votre fille doivent vous suivre. Si vous ne voulez point de scandale dans votre logis, recommandez-leur la docilité. »

[illegible] de police, et c'est assurément ce qu'il eût fait, s'il lui eût été possible d'appeler autour de lui les mem[illegible] cet égard aucune chance, même de tentative, et les [illegible] ses deux fils Laureys et Carel, et leur dit de se lever et de se vêtir sur-le-champ. Il alla ensuite querir Stina, recouvrit d'une épaisse cape le visage de la jeune fille et suivit le magistrat, résolu à regarder autour de lui s'il n'apercevrait pas quelques bouchers pour les prévenir de son péril et les appeler au secours.

Malheureusement, on lui banda les yeux, comme on l'avait fait pour dame Gertruid. On le bâillonna par surcroît de précaution, et ni lui ni les siens ne surent en quels lieux on les emmenait. Quand on leur rendit l'usage de la bouche et des yeux, ils se trouvèrent devant un vieillard, qui sourit.

A sa vue, le boucher tomba les deux genoux en terre.

« Ce ne sont point de vaines marques de respect que je veux, dit avec colère ce dernier. Déjà vous avez été gracié pour avoir commis un meurtre, et voilà que de nouveau vous versez du sang. Vous avez un quart d'heure, vous et vos fils, pour recommander votre âme à Dieu. Trois harts vous attendent sur la place du Vendredi. Faites venir les confesseurs. »

Maître Beecmans tournait ses grands yeux vairons comme un loup pris au piége; il en avait la rage secrète et la stupide lâcheté.

« Quel meurtre ai-je commis? » essaya-t-il de demander. Mais le tremblement de sa voix démentait sa fausse assurance.

— Celui de Joos Claes.

— Joos, Joos est mort! s'écria Stina, et elle tomba évanouie aux pieds de son père, sans que celui-ci se baissât même pour la secourir.

— Il faut un jugement public et légal pour me condamner, dit le boucher après un moment de réflexion; je réclame mes franchises de bourgeois de Gand.

— Vous avez été condamné jadis à mort pour la part que vous avez prise aux émeutes des *Cressers*; votre condamnation a été suspendue, mais jamais aucun acte n'a sanctionné votre grâce. Vous serez pendu dans une heure comme Cresser; recommandez votre âme à Dieu.

— Ne puis-je racheter ma vie au prix d'une forte amende? demanda Beecmans.

— Les biens du condamné à mort appartiennent à l'État.

— Alors, qu'on me donne un pot de bière et qu'on m'amène un prêtre, ajouta-t-il avec un sang-froid menteur, car ses joues étaient livides.

— Vous pouvez racheter votre vie, à une condition.

— [illegible] ment.

— [illegible] qu'il [illegible] » J'[illegible]

ments ci-dessus, et m'engage à les tenir comme bons et valables, sans restrictions et sans conteste. »

— Je ne signerai rien sans savoir ce que je promets.

— Voici trop longtemps que cet entretien dure. Appelez le prêtre et prévenez le bourreau!... Emmenez dans la chambre voisine cette jeune fille qui, grâce à Dieu, a repris connaissance. »

Le vieillard sortit, et le prêtre s'approcha du boucher.

« Mon fils, lui dit-il, repentez-vous de vos fautes et songez à l'éternité qui s'avance. Vous avez trempé vos mains dans le sang, et Dieu a dit : Malheur aux mains sanglantes!

— Je voudrais parler à mes fils une dernière fois, dit maître Beecmans, dont la terreur devenait de plus en plus visible.

— Ils s'occupent du salut de leur âme, et, je vous en conjure, mon fils, imitez-les; ne songez plus aux choses de la terre, mais tournez vos pensées vers la mort et vers l'éternité qui se tiennent là devant vous.

— Ne savez-vous point ce que contient l'acte qu'on voulait me faire signer?

— Je l'ignore; mais il est trop tard d'y songer, puisque vous avez refusé. Mon fils, au nom du ciel, priez et repentez-vous! »

En ce moment, le bourreau parut avec un gros paquet de cordes sous le bras.

« Maître Beecmans, dit-il, permettez-moi de vous demander pardon de la mort que je vais vous donner, mais il faut que je remplisse les devoirs de mon ministère.

— Maître Jans, reprit l'autre à voix basse, je te donne mille pièces d'or si tu veux prévenir les bouchers de ma mort prochaine. Que j'aie du moins la consolation de leur adresser mes adieux.

— Oui, pour qu'ils jouent du couteau au pied de la potence, et qu'ils cherchent à vous délivrer. C'est là une pensée peu chrétienne, mon maître, dans un moment si solennel! Si je faisais ce que vous me demandez, je ne tarderais point à voir mon premier aide remplir près de moi l'office que je viens remplir près de vous.

— Je consens à signer tout ce qu'on demande, mon père. Je vous en conjure, dites que je suis prêt à obéir, à accepter toutes les conditions, quelles qu'elles soient.

— Je cède à votre désir sans espérance de réussite, dit le moine. Dieu sait si je pourrai seulement parvenir jusqu'à celui dont votre sort dépend!

— Faites vite, dit le bourreau, voici une heure du matin qui sonne, et tout doit être fini dans un quart d'heure, pour éviter le conflit des bourgeois. »

Je n'ai pas besoin de vous dépeindre les angoisses du boucher durant l'absence de son confesseur. Enfin ce dernier revint, accompagné du vieillard, dont la physionomie exprimait plus impitoyablement que jamais l'ironie et le sarcasme.

« Ah! ah! mon maître, dit-il en ricanant, pour un homme qui fait bon marché de la vie des autres, tudieu! comme la crainte de la hart vous tire le visage et flétrit la fraîche rougeur de vos grosses joues! Allons, écrivez et signez... Bien! Maintenant vous resterez mon prisonnier jusqu'à ce qu'il me plaise de vous renvoyer chez vous. Songez-y bien, la moindre tentative d'évasion ou de communication au dehors serait le signal de la rupture de notre traité... et du retour de cet homme, ajouta-t-il, en montrant le bourreau qui s'éloignait. Dormez donc, si votre conscience et votre peur vous le permettent. On va vous conduire dans la chambre qui vous est destinée. »

Un soldat armé jusqu'aux dents vint prendre en effet maître Beecmans, et le mena dans une petite pièce où se trouvait un lit. Les fenêtres, qui donnaient sur une cour, étaient fermées par de larges grilles de fer. Le boucher, qui vainement appela le sommeil, entendit les pas de deux sentinelles qui allaient et qui venaient devant sa porte.

III.

PROMESSES TENUES.

Enfermé dans une chambre qui ressemblait beaucoup à une prison et que gardaient deux sentinelles, le chef de la corporation des bouchers était loin de se sentir délivré de toute inquiétude. Il s'inquiétait de voir les heures avancer sans qu'on le mît en liberté, et ce fut avec un véritable sentiment de joie qu'il entendit enfin tirer les verrous et faire tourner la clef dans la serrure. Mais cette joie devint bientôt de la terreur, car la personne qui parut n'était rien moins que le bourreau.

« Mon maître, dit cet homme qui se faisait un malin plaisir de la terreur du prisonnier, je viens vous apporter les volontés de quelqu'un que vous connaissez. C'est vous dire que si vous les transgressez, mes mains ne tarderont point à placer autour de votre cou l'ordre du Saint-Cordon. Ledit qui m'envoie vous fait savoir que si vous révéliez quel il est, ou si vous le donniez seulement à entendre, vous n'auriez qu'à dire votre *in manus*. Maintenant vous pouvez vous en aller droit à votre logis, où vous attendent de nouveaux ordres. »

Le boucher obéit sans se le faire répéter deux fois, descendit l'escalier quatre à quatre, et, quand il eut franchi la petite porte, huma l'air à trois ou quatre reprises et largement : il respirait à l'aise pour la première fois depuis la veille. Il prit ensuite le

chemin de sa maison, et, à sa grande surprise, il vit que ses domestiques et ses garçons en décoraient la façade de rameaux verts, de rubans et de guirlandes, tandis que les membres de la corporation, en habits de fête, se tenaient rangés en bon ordre et formaient la haie.

« Eh quoi ! lui cria-t-on de toutes parts, vous êtes encore en veste du matin, et voici l'heure de la cérémonie qui va sonner ! Que devient donc votre exactitude ordinaire?

— La cérémonie? allait demander le boucher. Mais ces paroles expirèrent sur ses lèvres, car il aperçut dans la foule des curieux le bourreau qui levait en l'air le parchemin que le vieillard avait fait signer la veille par maître Beecmans.

— Dans quelques minutes je serai prêt, répliqua-t-il. Et il entra au logis pour prendre son pourpoint des grands jours et tâcher de connaître ce qu'on exigeait de lui ; mais il ne put rien apprendre. Sa toilette terminée, il prit place dans le cortége qui se mit en marche. Le digne bourgeois, qui croyait faire un rêve, demanda tout bas à son principal garçon, qui marchait par derrière :

« Pitre, dis-moi où nous allons ? »

Pitre répliqua par un éclat de rire.

« Vous voulez vous moquer de moi, maître? répliqua-t-il.

— Parle, je te l'ordonne, qui t'a fait parer de verdure ma maison ?

— Un vieillard qui venait par votre ordre et qui, par saint André ! savait se faire obéir. Ce n'était donc point vous qui l'aviez envoyé?

— Si fait, se hâta de dire le boucher, qui voyait le bourreau le regarder et agiter le fatal parchemin. Quelles raisons t'a-t-il données pour motiver ces apprêts de fête?

— Quelles raisons? mais le lieu où nous allons les explique assez ! Maître, vous voulez rire à mes dépens.

— Où allons-nous ? murmura le boucher furieux.

— Voici la tête du cortége qui monte les premières marches de l'église Saint-Bavon : le clergé se tient à l'entrée du porche. Vivat ! s'écria le garçon qui se découvrit et qui agita son chaperon. Vivat ! » car il ne voulait point être seul à ne point répéter la joyeuse exclamation de la foule.

Maître Beecmans entra donc dans l'église sans savoir ce qu'il y allait faire, et se livrait à mille suppositions qui se détruisaient l'une l'autre. Le clergé conduisit solennellement, puisque dans le chœur, près du maître-autel, le bourgeois qui prit place sur un siége de velours, en face duquel se trouvaient cinq autres siéges. Tout à coup, l'orgue chanta, les trompettes de la corporation éclatent en fanfares, et l'on voit entrer à droite, Stina, en habit de mariée, conduite par ses deux frères; et, à gauche, dans [illegible] appuyée sur le bras de son fils. Maître Beecmans pensa tomber de son haut.

« Ce n'était pas la peine de l'assommer pour le marier aujourd'hui à Stina, dit l'aîné des deux fils en remettant un coffret à son père. Voici ce que le vieillard de la nuit dernière m'a remis pour vous, après m'avoir fait jurer sur ma tête, ainsi qu'à mon frère, le plus absolu silence sur les événements de la nuit.»

Le boucher ouvrit le coffret; il y trouva environ dix mille pièces d'or et deux riches anneaux pour les fiancés.

« Voici, pensa-t-il en lui-même qui commence à devenir moins mauvais. Si le damné vieillard eût donné hier cette dot à son protégé, il lui aurait épargné, et à moi aussi, bien des angoisses ! Or çà, mon cher Joos, dit-il à voix haute, venez m'embrasser et laissez-moi vous donner le nom de fils avant que la bénédiction nuptiale... »

Joos vint s'agenouiller devant maître Beecmans, qui le releva, le serra contre sa poitrine, et murmura tout bas à l'oreille du jeune homme :

« Le passé est oublié, n'est-il pas vrai ?

— Je vous aimerai et vous respecterai comme un véritable père, » répliqua le fiancé.

Des *vivat* éclatèrent de nouveau ; dame Gertruid essuya ses yeux, Stina fondit en larmes en voyant Joos et son père de si bon accord ; et la cérémonie du mariage s'acheva sans autre incident remarquable.

Lorsque le cortége revint de l'église, il se dirigea vers la maison de la corporation des bouchers : là, se trouvait préparé un banquet qui, pour être improvisé, n'en avait pas moins une apparence des plus engageantes et des plus somptueuses. Les principaux membres de la société entourèrent leur chef et le félicitèrent de la surprise qu'il leur avait causée. Maître Beecmans répondit gaiement qu'en fait de mariage il ne fallait en parler, même à ses meilleurs amis, qu'au moment de terminer les choses. Puis il alla rejoindre son gendre qui, les mains de Stina dans les siennes, ne pouvait se lasser de la regarder et de lui entendre répéter qu'elle l'aimait.

« Je n'ose croire à mon bonheur ! disait Joos à Beecmans. Il y a des moments où je pense être le jouet d'un rêve. Quel est donc cet inconnu à qui je dois la vie, et qui a changé ma destinée comme par enchantement? Le connaissez-vous, mon père? Comment a-t-il obtenu de vous, pour moi, la main de Stina? Ce matin, en m'éveillant, j'ai vu autour de moi le vieillard, ma mère et ma fiancée. « Maître Beecmans l'attend à l'autel de Saint-Bavon, m'a-t-il dit, adieu. » Il a disparu. Vos deux fils sont venus chercher leur sœur; et moi, je me suis revêtu des magnifiques habits que j'ai trouvés placés sur le pied de mon lit. Pourquoi ce mystère? Pourquoi me

puis-je point remercier mon bienfaiteur? Pourquoi se dérobe-t-il à ma reconnaissance?

— D'autant plus qu'il t'a donné pour dot dix mille pièces d'or, répondit le boucher, qui ne se souciait pas de conter à son gendre de quels moyens avait usé le vieillard pour obtenir le consentement au mariage.

— Mais quel est ce personnage mystérieux? vous le savez, vous?

— Moi! point. Il t'a doté; il n'existait plus, dès lors, d'obstacles à ton mariage, et le mariage s'est fait : voilà tout.

— A table! à table! » s'écrièrent les garçons d'honneur.

La musique se fit entendre, chacun s'assit à la place qui lui était destinée; les mariés sur des siéges d'honneur, et l'un près de l'autre, récitèrent le *Benedicite*, suivant la coutume des noces; et vers huit heures du soir, on se sépara en chantant des chansons où l'on exaltait la gloire de la corporation des bouchers.

Joos n'était point au bout des surprises de la journée. Quand il amena sa femme dans la maison de dame Gertruid, non-seulement il trouva cette maison parée de verdure, mais encore une riche vaisselle d'argenterie convrait les tables et les buffets. De magnifiques étoffes de laine et de soie, destinées à la toilette de la nouvelle mariée, complétaient ces témoignages de la munificence de l'inconnu. Mais Beecmans remit à son beau-fils le coffret et les dix mille pièces d'or, puis parut le prêtre qui venait faire la bénédiction du lit nuptial.

Certes, il n'était pas, en apparence, d'homme plus heureux sur la terre que Joos Claes! Cependant il semblait parfois préoccupé comme par le passé, et en proie à une tristesse secrète. Ces symptômes devinrent de plus en plus prononcés à mesure que la fin du mois approchait, et dans les premiers jours de juillet, son inquiétude parut visible pour les regards les moins clairvoyants. Si Stina lui demandait, les larmes aux yeux, ce qui pouvait l'attrister ainsi et ce qui manquait à son bonheur, il la serrait convulsivement dans ses bras, et il répondait qu'il était le plus heureux des hommes. Mais bientôt il reprenait sa mélancolie. Frappait-on à la porte, il tressaillait comme si quelque danger l'eût menacé. La nuit et le jour, il semblait attendre quelque malheur. S'il cédait parfois au sommeil, c'était pour s'éveiller presque aussitôt en sursaut et pour porter autour de lui des regards épouvantés. Il passait la journée entière à prier et à pleurer devant le crucifix de sa chambre à coucher; il embrassait sa femme; il serrait les mains de sa mère; il les suppliait de ne point s'éloigner de lui, et à toutes leurs questions, il ne répondait que par des gémissements. Quand la journée qui terminait le mois se fut écoulée, il parut renaître à quelque espérance. Le lendemain, il recouvra un peu de sérénité; à la fin de la semaine, il sembla tout à fait soulagé et il se montra plus gai qu'il ne l'avait jamais été depuis son mariage. Tout prit au logis un air de bonheur qui faisait envie à voir. Joos travaillait au tour durant toute la journée; le soir, il allait faire une promenade avec sa femme, et ils devisaient de mille projets, car déjà la jolie Stina entrevoyait l'espoir de devenir mère. Mère! un petit ange rose et blanc à bercer sur leurs genoux, à aimer, à caresser, à élever! Combien Dieu les récompensait des peines qu'ils avaient éprouvées!

« Il y a des moments, disait la jeune femme, où je suis tentée de croire que notre bonheur est l'œuvre d'un miracle, et que notre inconnu mystérieux est un saint venu du ciel pour mettre un terme à nos chagrins. Cependant, quand je me rappelle la scène terrible qui s'est passée sous mes yeux, les menaces adressées à mon père...

— Ne reparlons point de cela, interrompit Joos, qui frissonnait de tous ses membres; n'en reparlons point, Stina. »

Et il retomba dans ses lugubres rêveries, sans que les douces caresses de sa femme pussent éclaircir son front et dissiper les nuages qui s'y trouvaient amassés.

Cependant ce ne fut qu'une courte rechute, car bientôt il sembla avoir repris sa tranquillité, et il était le premier lui même à donner la signal des bons propos, des gaies reparties et des jeux folâtres.

Le 7 du mois d'août, c'est-à-dire deux mois entiers après l'anniversaire de leur mariage, Stina, un peu dolente, s'était assise sur les genoux de Joos, et tenait sa tête languissamment appuyée contre l'épaule de son mari. Dame Gertruid allait et venait, faisant les apprêts du souper, car elle n'eût voulu pour rien au monde que les mains délicates et blanches de sa chère bru touchassent à un ustensile de cuisine. De temps à autre, elle venait regarder le charmant groupe, avec un sourire plein de malice et de bonté; puis elle reprenait ses occupations, qui consistaient à disposer la vaisselle sur la table et à ne pas laisser brûler une oie rôtie qui se dorait lentement devant le brasier du foyer.

En ce moment quelqu'un entra dans la boutique, et de la boutique passa sans façon dans la chambre où se trouvaient les jeunes époux. Joos jeta un cri de détresse, et Stina ne se sentit pas mieux rassurée, car tous les deux avaient reconnu le mystérieux vieillard.

« Voici une étrange bienvenue pour celui à qui vous devez la vie et le bonheur! dit-il avec tristesse. Je ne me trompais donc pas en croyant que tous les hommes sont ingrats! J'ai eu tort de croire que tu valais un peu mieux que les autres. Adieu,

maître Joos! Dieu vous pardonne, comme moi, votre ingratitude! »

Joos s'élança vers lui, l'arrêta comme il allait gagner la rue et le ramena dans la chambre.

« Non, mon cher bienfaiteur! s'écria-t-il, non, je ne serai point ingrat envers vous! non, je ne trahirai point celui à qui je dois tout. Adieu, ma mère, adieu Stina! Il faut que je le suive. Dieu vous bénisse pendant mon absence et nous réunisse un jour! »

A ces mots, les deux femmes éclatèrent en sanglots; le vieillard les considéra quelque temps en silence.

« Adieu! dit-il; qu'importe que je reste seul au monde, abandonné, sans une véritable affection près de moi! Ces consolations de ma triste vieillesse vous coûtent trop pour que j'en veuille. Adieu! »

Il y avait tant d'accablement dans ces paroles de l'inconnu, que Stina elle-même se sentit émue de compassion pour l'infortuné.

« Joos, dit-elle avec effusion, Dieu punisse les ingrats! Nous devons à ce vieillard notre bonheur, nous serions bien misérables d'hésiter à le lui sacrifier. Adieu, mon bien-aimé!

— Voilà des paroles qui me font du bien, dit l'inconnu. Depuis longtemps je n'en avais pas entendu d'aussi généreuses! Vous êtes une noble et digne créature. Ecoutez; j'emmène Joos avec moi; j'ai besoin qu'il m'accompagne dans un long voyage que je vais entreprendre; mais sitôt arrivé, je vous fais la promesse de vous réunir toutes les deux à lui. Consolez-vous donc, car votre séparation durera quelques mois seulement. »

Malgré cette promesse, la séparation des deux époux et de la pauvre mère n'en fut pas moins des plus douloureuses. Ils ne pouvaient s'arracher des bras l'un de l'autre; ils éclataient en sanglots, ils se répétaient de ces mots entrecoupés que donne seul le désespoir. Enfin, Joos s'arma de résolution et s'enfuit. Quand il eut gagné l'extrémité de la rue, il attendit que son compagnon, qui ne marchait qu'avec peine, pût le rejoindre. Le vieillard conduisit le tourneur vers un carrosse attelé de quatre chevaux, qui sationnait dans le voisinage. Ils y montèrent en silence, et la voiture partit au galop. Le vieillard semblait avoir oublié tout à fait que quelqu'un se trouvait près de lui. Il parlait à voix haute, il murmurait des mots entrecoupés.

« Mon Dieu! de grâce, merci! Vous m'avez donné la force d'accomplir le sacrifice jusqu'au bout. J'ai rompu avec les choses d'ici-bas; je me repousse du pied les vanités fragiles de ce monde! Que d'ingratitude! que de lâcheté autour de moi! Qu'importe! Je n'appartiens plus à la terre! Ouvrez les yeux tout mes vers le ciel que je vie et d'ici-bas marcher à la tombe, si vous suis de moi! La tombe, mon Dieu! Quelle heure redoutable que celle où vous me demanderez compte de ma vie! Seigneur, jugez-moi avec miséricorde; car, vous le savez, la fatale mission dont vous m'avez chargé m'imposait de tristes devoirs. Il fallait les accomplir, et plus d'une fois j'ai levé vers vous, avec douleur, mes mains désespérées. »

Il s'agitait en disant cela; une fièvre ardente semblait le consumer, et ses mains serraient convulsivement son front chauve et sillonné de rides profondes.

« Joos, murmura-t-il enfin, j'ai soif, mon gosier brûle, donne-moi à boire; il y a dans le coffre qui se trouve à mes pieds une bouteille et un gobelet d'argent. »

Le jeune homme s'empressa d'obéir et versa dans le gobelet une liqueur qui lui parut vermeille, autant que put lui permettre de le voir la clarté douteuse de la lune. Cette boisson donna un peu de soulagement au vieillard et lui rendit du calme. Il ne tarda point à tomber dans un profond assoupissement, et bientôt le bruit de sa respiration, fortement accentuée, finit par se mêler avec régularité aux cahots des roues et au bruit de la voiture. Joos essaya de dormir, mais le sommeil ne vint pas un seul moment le consoler de son départ et le soustraire aux réflexions inquiétantes qui le tourmentaient.

La situation du tourneur n'était pas, en effet, sans mélange d'alarmes. Il se trouvait attaché à la destinée d'un homme riche et puissant sans doute, mais dont il ignorait jusqu'au nom. Enfin, il entreprenait un long voyage, vers un but inconnu et pour un temps illimité. En vain il se remémorait, pour se rassurer, les marques de munificence et d'intérêt que lui avait prodiguées son maître, il ne parvenait pas, en dépit de tout, à s'affranchir complétement de doutes et de craintes.

La voiture chemina plusieurs jours avec une vitesse inouïe à cette époque, et arriva enfin dans un port de mer. Elle ne s'arrêta que sur le bord même du rivage, où se trouvait une chaloupe qui l'attendait. Le vieillard y descendit accompagné de Joos, et ils ne tardèrent point à atteindre un vaisseau prêt à mettre à la voile. A peine les deux passagers avaient-ils posé le pied sur le bâtiment, que le capitaine donna le signal du départ. Le vieillard tira son chapelet, pria avec ferveur et parut retenir avec peine ses larmes.

Quant au pauvre Joos, il sanglotait au souvenir de sa mère et de Stina.

IV.

QU'IL FAUT TENIR ET QUE L'ON TIENT.

Durant les premières heures de la navigation, Joos et le vieillard restèrent sur le pont du vaisseau,

absorbés dans leurs tristes pensées, les yeux attachés sur les Pays-Bas qui s'enfuyaient, et regardant la patrie disparaître peu à peu à l'horizon. Quand ils ne virent plus que le ciel et l'eau, le vieillard fut le premier à relever la tête.

« Allons, dit-il, Joos, allons, du courage, mon enfant! »

Le désolé Gantois leva la tête, et vit avec surprise les paupières de son maître mouillées de pleurs. Celui-ci comprit l'étonnement du jeune homme, et sourit.

« On peut quitter avec calme les grandeurs de la terre, ajouta-t-il, mais on ne s'éloigne pas pour toujours de son pays natal sans que le cœur se serre et que les joues ruissellent de larmes.

— Pour toujours! répéta Joos avec effroi.

— Rassure-toi, reprit le vieillard, il ne s'agit que de moi seul. Tu ne tarderas point, toi, à revoir bientôt la ville de Gand et ta famille. Oui, bientôt, je le sens, car bientôt je n'aurai plus besoin de tes services.

— Et pourtant, s'écria Joos avec affection, car la tristesse et la bonté de son compagnon l'avaient ému, et pourtant vous savez que je vous suis dévoué à la vie, à la mort.

— Et c'est ma mort qui te délivrera, Joos!... Hélas! je croyais m'attacher en toi, qui es jeune, qui me dois la vie et le bonheur, un serviteur fidèle et désintéressé... Voilà que tu vas désirer le jour où l'on chantera un *De profundis* sur ma fosse!

— Ah! monseigneur, quelle injuste pensée...

— Je connais les hommes, interrompit le vieillard avec amertume; ce n'est point d'aujourd'hui que j'apprécie et que j'éprouve leur égoïsme et leur ingratitude!... Allons, ne vas pas t'affliger de mes paroles de misanthrope. Dieu te préserve des fatales épreuves qui me valent ces idées de mépris pour les hommes! Oui, Joos, bénis à chaque instant du jour ton obscurité; car tu peux sourire à la vie, tu ne regardes point la mort comme ton seul refuge et ton unique espérance. »

En disant cela, le vieillard ramena soigneusement les plis de son manteau sur sa poitrine, pour la préserver du froid, car l'air commençait à fraîchir vivement, le vent soufflait avec violence.

La température devint même assez rigoureuse pour faire abandonner le pont au maître de Joos : il descendit avec le Gantois dans l'arrière, où se trouvait disposée pour lui une cabine. Chacun se rangea respectueusement pour le laisser passer, et Joos observa qu'à ce respect se mêlait un sentiment d'avide curiosité.

La cabine du vieillard était plus commode que somptueuse, si toutefois on doit appeler commode une petite pièce longue de six pieds, où l'on peut à peine se tenir debout. Le mobilier se composait de deux chaises de bois, et, ce qui excita la terreur et la surprise de Joos, d'un lit en forme de cercueil.

Le mystérieux personnage parut satisfait et presque flatté de l'émotion produite sur son nouveau valet de chambre par l'étrangeté de cet appareil lugubre. Une tête de mort, quelques volumes, une discipline et une robe de moine formaient, au-dessus du lugubre lit, une sorte de faisceau digne des autres meubles.

« Tu es désormais mon seul serviteur, dit le vieillard à Joos. Les services que je réclame de toi sont d'ailleurs de peu de fatigues. Ils consisteront à ranger chaque matin cette chambre et à m'apporter mes repas. Dès cinq heures, on te remettra pour moi un peu de lait chaud; à midi, tu me donneras un morceau de pain de seigle; à l'heure du souper, la ration de viande des matelots me suffira. Quant à toi, mon enfant, comme je ne veux pas t'astreindre à ce régime de cénobite, continua-t-il, satisfait de l'étonnement de Joos devant une si maigre chère, j'ai donné des ordres pour que tu manges à la table du capitaine. Seulement ne cherche point à découvrir qui je suis; je veux que tu ne l'apprennes que de moi, et lorsqu'il en sera temps. »

La traversée dura onze jours, sans aucun accident qui vaille la peine d'être relaté. Le vieillard, qui semblait dévoré par l'inaction et par l'ennui, passait de longues heures à deviser avec Joos. Il se complaisait à la naïveté du jeune homme, s'amusait de son esprit naturel, et prenait un vif intérêt au récit de ses amours et aux épreuves qu'elles avaient subies. Ils étaient ensuite à faire mille projets sur la manière dont ils emploieraient le temps dans la retraite où ils se rendaient. Joos enseignerait à son maître l'art de tourner; il recevrait en échange des leçons d'horlogerie et de jardinage. Quand le vieillard parlait de ces deux choses, son visage rayonnait de satisfaction. A l'en croire, personne au monde ne s'entendait comme lui à polir une roue et à greffer un arbre. Lui qui parlait, la veille, de mort prochaine, se réjouissait maintenant des fruits qu'il récolterait dans quinze ans. Ce fut au milieu de ces causeries quotidiennes, tantôt riantes et tantôt sombres, tantôt découragées et tantôt pleines d'espérances, que le bâtiment aborda sur le littoral d'Espagne, à Laredo, dans la Biscaye.

Le vieillard vint se mettre sur le pont dès que l'on fut en regard du port.

« Hélas! dit-il à Joos, le secret de mon nom ne sera plus longtemps un mystère pour toi. Depuis bien des semaines, j'en suis sûr, la foule vient épier sur ces rivages si l'on n'aperçoit pas au loin en mer le pavillon de mon vaisseau. Tu vas voir des témoignages d'admiration et de respect. Poussière de la poussière, vanité des vanités, qui ne m'inspire que

du mépris et du dégoût! Pourquoi faut-il que je les subisse? »

Malgré ces prévisions et ces craintes, personne ne se trouva sur le port quand la chaloupe mena à terre Joos et son maître. Il put traverser les promeneurs qui allaient et venaient par la ville, sans exciter de curiosité, sans que l'on prît garde à lui le moins du monde. Tout à l'heure, il s'affligeait des honneurs qu'on devait lui rendre : en voyant son isolement, il éprouva d'abord de l'humeur, puis ensuite un abattement profond. Il ne put bientôt dissimuler davantage ce qu'il ressentait; son désappointement éclata en termes durs et en reproches d'ingratitude contre les hommes.

« Quittons ces lieux, dit-il, hâtons-nous d'aller nous ensevelir dans notre retraite, loin d'un pareil amas de misérables. »

Il fit atteler sur-le-champ des chevaux à la voiture que l'on avait débarquée, et il se disposait à partir, lorsqu'une objection de Joos l'arrêta.

« Monseigneur, lui dit-il, vous m'avez donné ordre de remettre au capitaine la cassette pleine d'or qui se trouvait dans vos bagages, pour qu'il le distribuât comme gratification à l'équipage. Maintenant, où comptez-vous faire prendre de l'argent pour continuer la route, car nous ne pouvons aller droit à Burgos, comme vous le voulez, sans payer les postillons? »

Le vieillard sourit.

« Tu as raison, Joos. Va chez le gouverneur de la ville de Laredo, tu lui donneras ordre de venir me trouver sur-le-champ.

— Mais de quelle part faudra-t-il lui donner cet ordre?

— De la part de l'empereur Charles-Quint!

— L'empereur! s'écria Joos, qui tomba les deux genoux en terre.

— Oui, mon enfant, reprit le monarque avec bonté et en relevant son valet de chambre. Regrettes-tu, maintenant, d'avoir quitté ta femme et ta mère pour devenir le serviteur de Charles-Quint?

— Sire, je n'oserai plus lever les yeux devant Votre Majesté.

— Voilà ce que je cherchais précisément à éviter et ce que je ne veux point souffrir. Garde avec ton maître, qui n'est plus d'ailleurs qu'un vieillard obscur, ta gaieté et la franchise. Hâte-toi d'aller chez le gouverneur. »

Joos s'acquitta de sa commission avec empressement. Le gouverneur se rendit aussitôt près du monarque.

« Monsieur le gouverneur, lui dit Charles, veuillez me compter dix mille piastres.

— Ce serait un grand honneur pour moi que d'obéir aux ordres de Votre Majesté, répliqua l'officier; mais quel que soit mon désir ardent de lui obéir, je n'ai pas cette somme en ma possession.

— Aussi n'est-ce point à vous que je la demande, interrompit le prince avec hauteur; c'est un ordre que je vous donne de me remettre dix mille piastres prises dans les caisses de l'État qui vous sont confiées.

— Je ne puis disposer de ces caisses que sur l'ordre écrit de Sa Majesté Catholique.

— Du papier, monsieur, je vais vous signer cet ordre; envoyez chercher l'or... Eh quoi! vous n'avez point encore obéi, vous hésitez, vous êtes encore là?

— C'est qu'il faut un ordre écrit du roi, sire.

— Mais voilà cet ordre, cria Charles furieux.

— Sa Majesté Catholique est à Bruxelles, » murmura l'officier en baissant les yeux.

Charles-Quint, éperdu de colère, porta la main à sa ceinture, comme pour y chercher un poignard. Sa pâleur était effrayante, le sang coulait de ses lèvres qu'il mordait avec rage.

« Sortez de ma présence, misérable! sortez! »

Il se couvrit le visage de ses deux mains convulsives; quand il releva la tête il s'efforça de sourire, et dit d'une voix encore rauque de colère :

« Allons, je voulais être moine, me voilà mendiant. Partons, Joos, partons à pied, un bâton à la main; nous dirons devant chaque porte où nous demanderons un morceau de pain :

« Ne laissez pas mourir de faim l'empereur; ne faites pas comme son fils et ses courtisans. »

Joos, ne te dépouille jamais pour tes enfants, tu t'en repentirais avec désespoir. »

Pendant que Charles-Quint parlait ainsi, son serviteur paraissait vouloir lui dire quelque chose, sans oser surmonter la fausse honte qui le retenait.

« Je le devine, demanda l'empereur, tu vas me proposer de me prêter de l'argent.

— Si Votre Majesté daignait me le permettre.

— Oui, vraiment, je te le permets; cela manquait aux conséquences de mon abdication, à moins toutefois de me voir arrêté par l'alcade pour n'avoir point payé mes dépenses d'auberge et d'aller en prison entre deux alguazils. Voyons, tu dois posséder une somme assez ronde; car je connais les Flamands, ils sont gens de prudence et ne s'embarquent point à la légère et sans provisions.

— J'ai dans ma ceinture deux mille piastres.

— C'est plus qu'il en faut, Joos. L'histoire saura un jour que, sans l'aide de son valet de chambre, l'empereur Charles-Quint n'aurait pu se rendre au couvent où il va prendre la robe de bure! »

De Laredo à Burgos, Charles-Quint garda un morne silence. Enveloppé dans son manteau, la tête courbée sur la poitrine, il semblait accablé par un sentiment profond.

A Burgos, une scène touchante rendit un peu de consolation à son cœur et un peu d'énergie à son courage. Ses deux sœurs, les reines douairières de France et de Hongrie, l'attendaient dans cette ville. Il leur fit des adieux fort tendres, mais il ne voulut point leur permettre de l'accompagner dans sa solitude, quoiqu'elles l'en conjurassent les larmes aux yeux, pour avoir, disaient-elles, la consolation de contribuer par leurs soins à soulager ses souffrances.

« Quand on a tenu dans ses mains les destinées du monde, leur répondit-il, on sait souffrir seul et avec résignation. Adieu, souvenez-vous de moi dans vos prières; je ne suis plus de ce monde, mes sœurs. »

Il les embrassa les yeux pleins de larmes; puis il donna à Joos l'ordre immédiat du départ pour Valladolid.

« Je remercie Dieu de cette dernière entrevue, dit-il, quand les murs de Burgos eurent disparu au loin derrière lui. Elle m'a consolé en me montrant que je n'avais point seulement fait des ingrats; Charles-Quint, dépouillé du manteau impérial, garde encore des cœurs amis et conserve des affections sincères. Hélas! ce n'est point parmi ceux que j'ai comblés de mes bienfaits que se trouvent ces cœurs, mais bien chez deux pauvres femmes pour qui souvent je me suis montré sévère. Dieu les bénisse comme je les bénis du fond du cœur! »

Ces consolations disparurent bientôt devant l'isolement où le laissèrent, durant le reste de son voyage, les seigneurs espagnols dont il traversait les domaines. A peine quelques-uns vinrent-ils lui présenter les hommages qu'ils lui devaient. Enfin, à Valladolid, les retards apportés au payement de la modique pension de cent mille ducats qu'il s'était réservée, se renouvelèrent. Il lui fallut attendre plusieurs semaines avant de pouvoir congédier le petit nombre de domestiques restés près de lui.

« Mon fils se hâte bien de faire le roi, dit-il un soir à Joos. Je lui ai donné la couronne d'Espagne, cela est vrai, je l'ai ôtée de ma tête pour la poser sur la sienne; mais, par saint Laurent! je suis encore empereur, et l'empereur n'aurait qu'à étendre la main pour faire tomber le roi à genoux, tête nue. Les grands sont ingrats, mais le peuple n'oublie pas si vite. Le pape Paul V n'a point encore ratifié l'élection de Ferdinand. Il dit qu'il ne saurait y avoir deux oints du Seigneur; que l'empereur ne peut renoncer au pouvoir qu'il tient du ciel, et que le chef de l'Église lui-même, celui qui lie et délie tout sur la terre, n'a pas le droit d'autoriser une pareille abdication. Si jamais il m'ordonnait, au nom du Christ, et sous peine d'excommunication, de reprendre ma couronne et mon épée, il faudrait bien obéir! Tu verrais alors tout l'univers s'ébranler de nouveau à cette nouvelle! Mais Dieu me garde d'un pareil malheur! Oh! quelle bonne vie paisible et riante nous allons mener au couvent de Saint-Just! C'est quand j'étais jeune et puissant que ces beaux lieux m'ont fait rêver le projet de finir en paix mes jours dans cette délicieuse retraite. Figure-toi une ravissante vallée de peu d'étendue, mais qu'arrose un petit ruisseau et qu'ombrage un bosquet d'arbres centenaires. Par la nature du sol et par la température du climat, c'est la situation la plus salubre et la plus charmante des Espagnes. Déjà, depuis six mois, j'ai envoyé à Saint-Just un architecte chargé d'y bâtir une maisonnette sur des plans que j'ai tracés moi-même il y a plus de vingt ans. Rien dans cette construction ne rappellera l'empereur; elle sera tout bonnement le logis dont se contenterait un bourgeois aisé retiré du commerce. Ma maisonnette s'élève à côté du cloître et se compose de six chambres; rien de plus. A quatre, j'ai donné la forme de véritables cellules monacales : des murs nus, des meubles de chêne. Les fenêtres donnent sur un frais et pittoresque paysage. Les deux autres pièces, grandes de vingt pieds carrés, ont pour tapisseries du bon drap brun de Verviers. Une seule chambre réunit un peu d'élégance à beaucoup de comfort; c'est la tienne, mon cher Joos. Derrière ma maisonnette s'étend un joli jardin que j'ai fait planter d'arbres et de fleurs qui nous rappelleront notre bonne Flandre; enfin une porte conduit de mon salon à la chapelle du couvent, de sorte que nous pourrons faire commodément nos dévotions, et passer tranquillement la vie entre la prière et la culture de notre jardin. Que dis-tu de cette existence-là? Peut on en rêver une plus douce et plus désirable? Nous ne regretterons, je te l'assure, rien de ce que nous aurons laissé derrière nous. Allons, voilà que tes yeux se mouillent de larmes; tu penses à ta femme et à ta mère : eh bien! nous les ferons venir à Saint-Just. Cela m'amusera de voir les joies de ton ménage, et de faire sauter ton enfant sur mes genoux. Pardieu! je veux être un jour son instituteur et lui apprendre à lire. Mon histoire alors sera tout à fait semblable à celle du tyran de Syracuse, Dionysius, qui se fit maître d'école. »

Telles étaient les pensées de Charles-Quint en arrivant à Saint-Just, pensées que la pureté de l'air et la santé du prince, devenue meilleure, rendaient gaies et riantes. Depuis deux jours, la goutte, qui torturait habituellement ses membres, avait disparu, et, au bien-être de la campagne, se joignaient ainsi les ineffables bonheurs de la convalescence. Il mit donc une joie naïve à descendre de voiture, à visiter son habitation, à en montrer successivement et en détail les diverses parties à Joos, et à se promener dans le jardin. Il ne lui fit grâce de rien, ni d'un meuble, ni d'une fleur.

Tandis qu'il se livrait à ces enfantillages, deux

moines parurent, saluèrent silencieusement Charles-Quint, s'agenouillèrent et récitèrent une courte prière; ils se relevèrent ensuite, et l'un d'eux déploya une robe de bure qu'il tenait cachée sous son scapulaire; l'autre prépara une paire de ciseaux.

A cette vue, quoique l'empereur eût réglé lui-même ces dispositions, il sentit un frisson parcourir tout son corps; une sueur froide baigna son visage, et il fit signe aux moines de s'éloigner. Ceux-ci comprirent mal l'ordre qu'on leur donnait, et le père qui tenait les ciseaux murmura d'une voix lugubre :

« J'apporte la couronne du ciel pour la couronne de la terre.

— Voici la robe de salut en échange de la vaine pourpre impériale, » ajouta l'autre religieux.

Charles-Quint tomba machinalement à genoux, et sentit bientôt ses cheveux tomber sous les ciseaux grinçants du moine. Sa pâleur était extrême; ses mains, convulsivement agitées, se joignaient dans une pénible étreinte; ses lèvres essayaient en vain de balbutier des prières. Joos crut un instant que son maître allait défaillir, et il accourut pour lui donner des secours. Mais, à la vue de ce témoin de sa faiblesse, Charles lui fit signe de ne point avancer, et la cérémonie s'accomplit jusqu'au bout. Le monarque se dépouilla ensuite de ses vêtements; il le fit avec lenteur et presque avec hésitation. Pendant quelques minutes, il resta demi-nu, absorbé dans une grande préoccupation. On aurait dit qu'il ne prenait plus garde à ce qui se passait autour de lui, et que sa pensée se reportait vers des temps éloignés et des retours impossibles. Enfin, par un soubresaut brusque, il revint à la réalité, prit la robe de bure, la revêtit, baisa la terre et s'écria :

« O mère commune des hommes, je suis sorti nu de ton sein, je rentrerai nu dans ton sein! »

Il remercia ensuite les moines, demanda leur bénédiction, et déclara que, dès le soir, il commencerait à suivre les offices et à pratiquer la règle comme le dernier des novices. Mais il ne put rien en faire; car à peine s'étaient-ils éloignés que la goutte le ressaisit avec violence; une fièvre violente se déclara, et Joos, qui passa la nuit au chevet de son maître, crut un instant que tout allait s'accomplir cette nuit-là. Par un mouvement et un mouvement chez les malades du tempérament de Charles-Quint, le lendemain matin, l'agonisant s'endormit d'un profond sommeil. Quand il s'éveilla, la santé semblait lui être tout à fait revenue. Il voulut aller travailler au jardin, il commença par rire et s'amuser du peu de disposition que Joos montrait pour manier la bêche et le rateau; mais il ne tarda pas lui-même à prendre le pédantisme en dégoût : bientôt il jeta, pour ne plus les reprendre, les instruments aratoires. Il se retira dans une de ses cellules, et voulut que son valet de chambre le laissât seul. Joos profita de ce désir pour courir dans sa chambre, où les soins de l'empereur avaient fait placer un tour. Là, avec le bonheur d'un homme privé depuis longtemps d'une habitude bien-aimée, il quitta son habit, puis se mit à l'œuvre gaiement, et de manière à prouver qu'il n'avait rien perdu de sa justesse dans l'exercice de son ancien état. Au plus fort de son travail, il sentit une main qui le frappa doucement sur l'épaule : c'était Charles-Quint; il souriait et s'amusait beaucoup de l'ardeur de Joos. Le tourneur façonnait un morceau de bois avec tant d'aisance, qu'il donna envie à Charles d'en faire autant. L'ouvrier, avant de confier le ciseau à son maître, voulut, au préalable, lui donner des explications et des conseils sur la manière de procéder. L'indocile et impatient élève n'écouta pas un mot, et s'y prit néanmoins avec une telle maladresse, qu'il se fit au doigt une blessure profonde. D'abord, exaspéré par la douleur, son premier mouvement fut de jeter au loin le ciseau avec une exclamation de colère; mais il ne tarda pas à rire de son emportement.

« Allons, dit-il, je vois que, pour tourner comme pour régner, les meilleures dispositions ne dispensent pas de l'habitude et du savoir-faire. Mais que vois-je? interrompit-il tout à coup, la pendule de ton atelier marque quatre heures et celle de ma cellule un quart d'heure de plus? Il faut les régler ensemble, sans cela, adieu toute ponctualité dans notre manière de vivre. »

Avec des prétentions évidentes aux connaissances mécaniques, et, comme il voulait le paraître, un élève habile du célèbre Turriano, sans rivaux dans la science de l'horlogerie, il allongea les cordes, diminua les poids, démonta et remonta les rouages, non sans dire à Joos, avec un sourire de satisfaction, que l'on verrait les résultats de ce travail au sortir de l'office.

Au sortir de l'office, une des horloges devançait l'autre, cette fois, d'une demi-heure. Charles-Quint y retoucha. Quand vint le moment du souper, les aiguilles de l'une tournaient sur elles-mêmes avec rapidité et en grinçant bruyamment; l'autre, immobile, ne marchait plus.

L'empereur ne témoigna pas d'impatience; il se résigna de bonne grâce.

« Insensé, dit-il, j'ai voulu faire agir ensemble des hommes, et je ne puis pas régler des pendules. »

« Il est vrai, ajouta-t-il après un moment de réflexion, que Turriano les réunissait, et que je savais régler aussi bien que Turriano tout ce des horloges. Joos, va prévenir le supérieur du couvent de donner les ordres nécessaires pour que l'on fasse venir de Madrid, avec la plus grande précipitude, le mécanicien Turriano. Tu lui demanderas aussi pourquoi mon confesseur, Bartholomeo Carranza, ne se

trouve point encore près de moi, malgré les ordres que j'ai donnés à cet égard. »

Joos revint quelques instants après, la consternation peinte sur le visage.

« Le supérieur écrira demain que maître Turriano se rende aux ordres de Votre Majesté.

— Et le père Carranza, pourquoi n'est-il point ici? D'où te vient cet air effaré? Réponds?

— Sire, la sainte inquisition l'a fait jeter dans ses prisons.

— Carranza, mon confesseur! Ils ont osé cela! » s'écria Charles-Quint en retombant sur son fauteuil.

V.

L'ÉPÉE.

Charles-Quint resta quelques minutes sous l'accablement du coup qui venait de le frapper. Joos le vit essuyer des larmes et l'entendit tour à tour gémir et se livrer au désespoir. Il proférait des mots à voix basse et s'écriait :

« Je ne suis donc plus rien! rien qu'un pauvre moine que l'on peut insulter impunément, que l'on insulte à plaisir. »

Puis il pressa de questions son serviteur, il l'interrogea sur les motifs qui avaient servi de prétexte à l'arrestation du père Carranza. Quand il eut appris que les rigueurs exercées contre le vieux prélat n'avaient d'autre motif qu'un catéchisme accusé de non-orthodoxie par l'évêque de Lerida, malgré l'approbation du concile de Trente, sa colère et sa douleur devinrent encore plus violentes. Tout à coup, par un puissant effort, il s'arrêta, passa les mains sur son front et parut avoir repris toute la force et toute la volonté de sa jeunesse :

« Joos, dit-il, don Carranza est perdu si je ne le sauve pas. Ils le mettront à la torture pour lui arracher les secrets que je lui ai confiés; ou bien ils le tueront, car mon confesseur mourra plutôt que de parler. Il faut le sauver.

— Si Votre Majesté daignait écrire à son fils le roi Philippe II...

— Ne vois-tu pas que tout ceci ne se fait que par son ordre? D'ailleurs il voudrait maintenant sauver Carranza qu'il ne le pourrait plus! L'inquisition ne lâcherait point sa proie.

— Que faire alors? si le roi d'Espagne et des Pays-Bas ne saurait lutter avec l'inquisition?

— Que faire, n'est-ce pas, toi pauvre bourgeois obscur, et moi misérable moine? Écoute! Ce moine et ce bourgeois lutteront avec l'inquisition et lui arracheront son captif. Joos, je te sais un serviteur éprouvé, intelligent et hardi. Tu vas partir pour Rome en secret. J'écrirai au pape Paul IV. Le saint-père n'a point encore voulu, tu le sais, accepter mon abdication; pour lui je suis encore l'empereur, et puis je le connais ennemi de l'injustice; ses neveux avaient prévariqué, et il les a chassés de sa présence, comme il l'eût fait de ses sujets. Tu parviendras jusqu'à lui, tu lui remettras une lettre de moi. Il trouvera les moyens d'évoquer, devant la cour de Rome, l'accusation de Carranza... S'il peut quitter l'Espagne, mon confesseur est sauvé. Je prierai, je supplierai le pape, s'il le faut, pour obtenir de lui cette grâce, et les supplications de celui qui fut l'empereur Charles-Quint ne trouveront point sourd le représentant de Dieu sur la terre.

— Votre Majesté sait que ma vie lui appartient. Je m'estimerais heureux de la sacrifier pour son service. Mais comment pourrais-je gagner Rome sans éveiller l'inquiétude de l'inquisition? On sait que j'appartiens à votre maison, et, en supposant que mon voyage échappât à la vigilance des espions, mon absence...

— Sois sans crainte, » répondit Charles-Quint, qui venait d'achever sa lettre pour le saint-père.

Il se mit, avec une activité et une adresse qui prouvaient son habitude de pareils déguisements, à préparer de la gomme, du crin qu'il frisa devant le feu, et diverses plantes qu'il alla cueillir dans le jardin. En peu de minutes, il eut taillé de ses mains impériales les cheveux de Joos en couronne de moine, puis il lui façonna une barbe postiche, lui teignit le visage, et quand il l'eut revêtu d'un froc, finit par lui donner les apparences d'un véritable religieux. Tout en achevant ce déguisement, il donnait à Joos des conseils pleins de finesse et de ruse sur les moyens de dérouter les soupçons chemin faisant, et de réussir à Rome. Quand il eut terminé, il prit les mains de Joos dans ses deux mains tremblantes d'émotion :

« Joos, dit-il, Dieu m'est témoin de la douleur que j'éprouve à me séparer de toi. S'il ne s'agissait pas de sauver la vie d'un vieux serviteur, exposé à la mort par fidélité pour moi, jamais je n'aurais consenti à cette séparation. A ton retour de Rome, tu te rendras à Gand pour y passer quelques semaines près de ta femme et de ta mère; ensuite, si tu n'as pas appris la mort de ton vieux maître, tu viendras le trouver. Adieu, mon enfant, que Dieu te conduise! »

Joos s'agenouilla devant Charles-Quint.

« Sire, dit-il, daignez me donner votre bénédiction avant mon départ. Si je meurs dans la mission que je vais tenter, souvenez-vous de ma femme et de ma mère.

— Sois sans crainte, répliqua Charles-Quint ému; tant qu'il me restera un souffle de vie, elles trouveront en moi un protecteur. »

Il imposa les mains sur la tête de Joos, et celui-ci, après avoir caché dans son sein et dans un sca-

pulaire les lettres de l'empereur, partit de Saint-Just au moment où l'horloge du clocher sonnait minuit. Charles, quand son serviteur se fut éloigné, se mit à façonner un mannequin qu'il plaça dans le lit, et veilla toute la nuit à son chevet, comme si réellement Joos eût été malade. Il fut secondé dans cette ruse par le mécanicien Turriano, arrivé trois jours après le départ de Joos. Il façonna un grand automate qui, vêtu des habits du jeune Flamand, allait et venait près des fenêtres, de manière à faire croire que le serviteur de Charles-Quint n'avait point quitté le couvent.

Ces précautions et l'adresse que déploya le jeune Flamand favorisèrent tellement son départ d'Espagne et son arrivée en Italie, qu'il put gagner Rome sans avoir même éveillé les soupçons. Arrivé sur le territoire du saint-siége, il reprit le costume laïque et ne trouva point d'obstacle à obtenir du pape l'au-

dience qu'il lui fit demander. Le grand nom de Charles-Quint aplanissait toutes les difficultés. Paul IV envoya tout de suite aux commissaires romains qui se trouvaient en Espagne l'ordre de soulever une question de compétence entre eux et les officiers de l'inquisition. Alors le saint-père évoqua l'affaire à Rome; Carranza y fut conduit, et dès ce moment sa captivité n'eut plus rien de pénible ni de redoutable, quoiqu'on le retînt encore prisonnier au fort Saint-Ange.

La conclusion de cette affaire dura deux années, tant l'inquisition eut de peine à rendre son prisonnier au pape. Ces deux années écoulées, Joos, qui avait heureusement mené à fin la négociation difficile dont l'avait chargé son vieux maître, se mit en route pour Gand. Il comptait repartir ensuite pour l'Espagne; mais chemin faisant, il apprit la mort de l'empereur. Cette triste nouvelle lui fit hâter encore davantage son arrivée dans sa famille. Un soir, le cœur palpitant et les yeux pleins de larmes, il frappe doucement à la porte de la maison natale. Ce fut sa femme qui vint ouvrir; mais au lieu de se

jeter dans ses bras, au lieu de témoigner son bonheur, elle se mit à verser des larmes amères et à donner tous les témoignages de la terreur et du désespoir. Dame Gertruid accourut aux cris de sa belle-fille et partagea la douleur de Stina à la vue de Joos.

« Dieu, aie pitié de nous! s'écria-t-elle, car c'en est fait de mon fils! Hélas! faut-il ne le retrouver, après une si longue absence, que pour le perdre d'une manière cent fois plus cruelle encore!

— Où le cacher! disait Stina. Ils vont revenir encore, j'en suis sûre; il faut le soustraire à leurs recherches. »

Et toutes les deux entraînèrent Joos dans la cave, cherchant s'il n'y avait pas quelque coin où il pût s'abriter.

Ce fut là seulement que Joos put obtenir d'elles quelques détails. Depuis quatre mois environ, c'est-à-dire depuis la mort de l'empereur Charles-Quint, des alguazils du duc d'Albe étaient venus presque chaque jour visiter le logis et s'enquérir si le Flamand n'était point de retour; ils avaient placé les espions dans tous les quartiers, et la maison du boucher avait elle-même été fouillée jusque dans ses recoins.

« Qu'as-tu donc fait lui demanda sa mère, pour t'attirer le courroux de ce bourreau des Pays-Bas?

— Oh! rien qui ne soit digne d'un chrétien, j'en jurerais sur la tête de mon enfant, n'est-ce pas, Joos?» interrompit Stina de sa voix douce.

Joos qui se rappelait le sort de don Carranza, ne savait que trop à quels motifs attribuer les persécutions du duc d'Albe, mais à ce mot d'enfant il oublia tout.

« Mon enfant! s'écria-t-il, mon enfant, Stina! Oh! que je l'embrasse! que je le serre entre mes bras! et puis que le duc d'Albe vienne ensuite! Mon enfant! hélas! pendant ma longue absence, sans nouvelles de toi, tantôt en Espagne et tantôt en Italie, privé de moyens de communication, j'ignorais que Dieu eût béni notre mariage. Mon enfant! je veux le voir! je veux l'embrasser! »

Et malgré les efforts de sa mère et de sa femme, il s'échappa de la cave et courut au berceau où dormait une petite fille de dix-huit mois, qui s'éveilla en sursaut et lui tendit les bras.

Hélas! le pauvre père avait à peine embrassé la jolie créature, que les alguazils envahirent la maison.

« Au nom du duc d'Albe, dit l'officier qui les commandait, Joos, ancien serviteur de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, vous êtes mon prisonnier!

— Quel est le crime dont on m'accuse? demanda Joos.

— Liez les mains de cet homme, et attachez ses pieds avec une corde, qui, sans lui ôter la possibilité de marcher, lui rende la fuite impossible. Voici longtemps que le duc d'Albe s'impatiente de nos retards à lui amener cet homme; il ne faut pas qu'il nous échappe. Allons, en route, jeune homme?

— Au moins, laissez-moi embrasser ma femme, mon enfant, ma mère.

— Cela est juste, répliqua l'officier; l'absence sera longue, selon toute apparence. Dieu veuille que vous vous retrouviez autre part que dans le ciel, — pourvu que vous mouriez en chrétien, et que vous trouviez grâce devant la miséricorde de Dieu, ajouta-t-il en inclinant la tête. Amen! et en route. »

Joos embrassa sa mère et son enfant une dernière fois, porta à ses lèvres la main glacée de Stina évanouie, et suivit les alguazils.

Un de ceux-ci le plaça en croupe sur son cheval, et le petit corps militaire se mit en route pour Bruxelles.

Il ne fallut pas moins d'une journée et demie de marche pour faire le chemin. Quand Joos arriva, il était mourant de fatigue; on le conduisit sur-le-champ au palais qu'occupait le duc d'Albe.

Le duc d'Albe faisait peser alors sur la Belgique un joug terrible et sanglant, dont elle se souvient encore avec terreur aujourd'hui, malgré près de trois siècles écoulés. Armé d'un pouvoir sans bornes, et sans autre frein que les caprices de sa cruelle volonté, il mettait tout à feu et à sang, détruisait les priviléges des provinces, abattait les têtes des nobles, emprisonnait les bourgeois et les livrait à la corde du bourreau avec un mépris insoucieux, comme si leur vie n'eût été d'aucune valeur. Il n'avait point encore établi ce Conseil des Troubles que les Brabançons appelèrent le Conseil de Sang; mais il en préparait la cruelle institution, et son âme damnée, don Juan de Vargas, le secondait avec une féroce activité. La désolation régnait partout. Plus de cent mille Flamands s'expatriaient pour aller demander asile à l'Angleterre, emportant avec eux leurs immenses richesses et les secrets non moins précieux de leur industrie. Si quelque ville tentait de résister, il la menaçait de commissions militaires, et l'exécution suivait de près la menace.

On peut juger de la frayeur qu'éprouva Joos quand il se trouva dans le palais ducal, attendant que le terrible lieutenant de Philippe II décidât de son sort. La nuit commençait à jeter son obscurité dans les vastes salles, que l'on n'avait point encore éclairées; aucun bruit ne troublait le silence qui régnait dans ces lugubres lieux, si ce n'est des bruits d'armures, produits par quelque alguazil qui faisait un léger mouvement, accablé de fatigue. Les mains douloureusement gonflées par les nœuds des cordes, mourant de soif et de faim, Joos attendit près de quatre heures, en proie à de funestes pensées!

Enfin la porte du fond s'ouvrit, et don Juan de Vargas, éclairé par un valet vêtu de noir et qui portait une torche, parut sur le seuil. Il fit un signe muet. Aussitôt, l'officier des alguazils saisit son prisonnier et le poussa sans bruit vers le secrétaire du duc d'Albe.

Don Juan de Vargas ordonna à l'officier de ne pas aller plus loin, et montra du doigt le chemin à Joos, qui, après avoir marché quelques minutes dans un grand corridor, se trouva tout à coup à l'entrée d'une vaste salle. Le duc d'Albe, assis devant un bureau et entouré de cinq ou six personnes, lisait des papiers et dictait des ordres, quand Joos et don Vargas entrèrent. A peine leva-t-il la tête, pour attacher sur les nouveaux venus les regards sombres de ses yeux verdâtres.

« Joos! murmura don Juan de Vargas.

— Faites venir un moine et que cet homme se confesse, répondit le duc d'Albe. Il faut qu'il soit en état de grâce pour ce qui va suivre. »

Puis il reprit avec tranquillité son travail, sans prêter la moindre attention à la pâleur de Joos.

Un moine parut presque aussitôt et emmena le pauvre Gantois dans un oratoire voisin.

« Je vais donc mourir? demanda avec angoisse le mari de Stina, qui ne pouvait croire encore à la réalité de son fatal sort.

— Hélas! mon fils, reprit le moine, rarement ceux qui viennent dans cette chapelle se réconcilier avec Dieu en sortent pour rentrer dans la vie. Le bourreau, pas plus que moi, ne quitte ni jour ni nuit le palais du duc d'Albe.

— Quoi! sans me faire connaître le crime dont on m'accuse! sans me donner le moyen de me justifier, de me défendre!

— Mon fils, mettons le temps à profit, reprit le moine; les instants que l'on accorde à ceux qui entrent dans la chapelle ne sont jamais de longue durée. Recommandez votre âme à Dieu; renoncez à toute pensée terrestre, et ne tournez plus vos espérances que vers le ciel.

— Ma femme! ma mère! mon enfant!

— Dieu vous les rendra dans le ciel. Au nom du Christ, mon frère, songez à votre salut. »

Joos s'agenouilla devant le moine et lui fit la confession de toutes les fautes qu'il avait pu commettre.

« Ne me cachez rien lui dit le prêtre : songez que Dieu vous entend et que vous allez paraître devant lui.

— Mon père, j'ai tout dit.

— Recevez donc l'absolution, pauvre jeune homme. Offrez à Dieu, en holocauste, vos souffrances et votre mort; remerciez-le de vous donner le martyre. »

Mais Joos ne se sentait point la force d'accepter avec résignation une mort aussi injuste, malgré lui, le souvenir de sa mère, de sa femme et de sa fille le rattachait à la terre.

Cependant une heure s'écoula sans que l'on vînt chercher Joos. Deux nouveaux prisonniers furent amenés successivemsnt au moine, et quelques minutes après leur entrée dans la chapelle, don Juan de Vargas, suivi d'un homme à mine rébarbative, vint les reprendre. Minuit sonna, que le Gantois attendait encore que l'on décidât de son sort.

Accablé de fatigue, le moine avait fini par s'endormir dans le confessionnal. Je vous laisse à penser ce que souffrit, durant ces éternelles heures le malheureux Joos.

A la fin, vers une heure du matin, don Juan de Vargas reparut, et ordonna au prisonnier de le suivre. Il ne restait plus dans la salle voisine que le duc d'Albe; les bougies à demi consumées touchaient à leur fin; quelques-unes mêmes s'étaient éteintes, les autres ne jetaient plus qu'une lueur sombre et vacillante.

« Cet homme est-il confessé? demanda le duc d'Albe; et il tira sa longue et large épée à lame doublement tranchante, qu'il plaça nue sur la table.

— Il est confessé, répéta d'une voix à peine perceptible don Juan de Vargas.

— Comment te nommes-tu? continua le duc d'Albe de sa voix à la fois sourde et rauque, qui ressemblait à l'aboiement d'une hyène. Comment te nommes-tu? reprit-il avec impatience.

— Joos.

— Quel est ton pays natal?

— La ville de Gand.

— N'as-tu pas été attaché au service de feu Sa Majesté Catholique l'empereur et roi Charles-Quint?

— Je l'ai servi avec fidélité et dévouement.

— N'as-tu pas été chargé par lui d'une mission près de notre saint-père le pape?

— Je m'en suis acquitté à la satisfaction du saint-père et de mon illustre maître.

— Jures-tu de rester fidèle jusqu'à la mort à la sainte Église catholique, apostolique et romaine?

— J'ai toujours été et je serai toujours un pieux catholique.

— A genoux. »

Joos obéit, le duc d'Albe prit son épée :

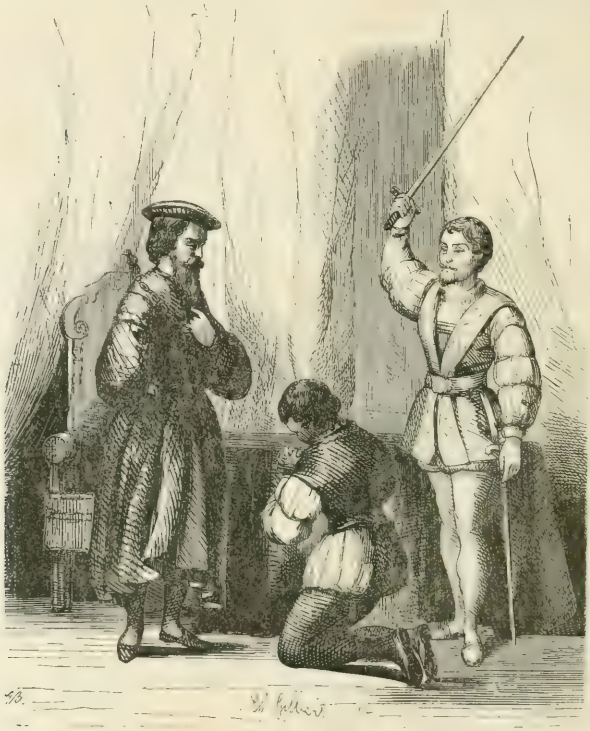
« Écoute-moi bien, dit-il, car ceci est la volonté de mon auguste maître. Joins les mains, incline la tête et prie de toute la ferveur de ton âme. »

Il leva son épée, qu'il tenait la pointe appuyée contre terre; mais elle lui échappa des mains et vint tomber à ses pieds.

« Je ne puis, dit-il, mes forces me trahissent. Jamais la goutte ne m'a torturé si violemment et affaibli à pareil point. Don Juan, remplis mon office. »

Don Juan prit l'épée d'une main jeune et forte. Joos ferma les yeux, et recommanda son âme à Dieu, et attendit le coup mortel. A sa grande surprise, l'épée le frappa rudement, il est vrai, mais du plat de la lame seulement et sur les deux épaules.

« Au nom de la très-sainte Trinité, de Sa Majesté



Catholique le roi Philippe II, et en souvenir de feu mon illustre maître l'empereur Charles-Quint, qui m'a fait mander à son lit de mort pour me recommander expressément Joos, bourgeois de Gand, je t'anoblis et te fais chevalier. Souviens-toi de te conduire en tout loyalement et à rester digne de l'honneur qui récompense tes bons et loyaux services. Relève-toi et viens recevoir de moi l'accolade. »

Joos, à cette heureuse et inattendue conclusion, pensa ne point avoir, pour ce bonheur, une force qu'il avait gardée dans le péril.

Un instant ses yeux se troublèrent; il fut près de s'évanouir, mais ce ne fut là qu'une faiblesse passagère dont il lui suffit d'un moment pour triompher.

« Eh quoi! dit le duc d'Albe, quand il l'eut embrassé, comme l'exigeait le cérémonial, ils l'ont garrotté, comme s'il se fût agi de le retenir prisonnier dans les cachots de l'inquisition! Don Juan, coupez ces cordes avec votre poignard. Maintenant que vous voilà libre, sire Joos, recevez les titres de propriété du château et du domaine de Steen, qui se trouve à quelques lieues d'Anvers et de Bruxelles. Voici, en outre, un bon de quatre cent mille piastres, payables par le trésor royal. Donnez-moi votre main, avant de nous séparer, car vous avez été un bon et loyal serviteur de feu mon maître bien-aimé! »

Joos s'éloignait aussi joyeux qu'il était désespéré en entrant, lorsque le duc d'Albe le rappela.

« Chevalier de Steen, lui demanda-t-il, si vous vouliez vous attacher à ma personne, vous trouveriez en moi un maître généreux, comme j'aurais en vous un serviteur dévoué. »

Joos baissa les yeux et ne répondit point.

« Allons, reprit le duc d'Albe, je comprends que vous me refusez. Allez en paix. »

Puis, se tournant vers don Juan de Vargas :

« Je viens, dit-il, de mettre un collier d'or au cou d'un oison. Le chien de basse-cour ne saura jamais défendre que son maître. Mettez-le en face d'un cerf, il ne s'en souciera point et retournera se coucher dans sa niche. »

Il n'est point besoin de dire avec quelle joie et quel bonheur Joos fut reçu dans son logis par sa mère et par sa femme. Stina et dame Gertruid n'avaient point assez de prières pour bénir Dieu. Quant à Joos, il embrassait sa femme, il embrassait sa mère, il embrassait sa fille. Il riait tout à la fois, et remerciait, du fond du cœur, son maître l'empereur Charles-Quint, qui du haut du ciel, le protégeait encore et veillait sur lui.

A quelques jours de là, l'heureuse famille partit pour aller prendre possession du domaine de Steen, dont Pierre-Paul Rubens devait devenir plus tard l'héritier.

S. Henry BERTHOUD.

LES NOMS POPULAIRES.

LAPALICE. — LA RAMÉE.

Il est des jours où la raison humaine, épuisée par un trop long exercice, semble abandonner tout à coup les cerveaux les mieux organisés, et laisse, pour ainsi dire, un trône vide à la folie. C'est dans un de ces jours d'inexplicable gaieté que le grave et religieux Bernard de la Monnoye, l'auteur des *Noëls bourguignons* et le traducteur de la *Glose de sainte Thérèse*, imagina de personnifier la vérité niaise dans sa complainte sur la vie et la mort de Lapalice, s'inquiétant peu de faire un acte de mauvais citoyen en attachant la popularité du ridicule à un nom qui ne devait réveiller en nous que des souvenirs d'héroïsme et de vertus militaires.

I.

Nos petits enfants, grâce aux leçons d'histoire que leur donnent les nourrices pour les endormir dans le berceau, savent, d'après cela, que le fameux Lapalice est mort en perdant la vie, et qu'il n'eût pas eu son pareil s'il eût été seul au monde; mais à cela près de quelques autres révélations historiques, tout aussi importantes que celles-ci, touchant les faits et gestes du sieur de Lapalice, la Monnoye a cru devoir garder un scrupuleux silence sur d'autres événements qui ont singulièrement aidé cependant à la célébrité de son héros. Sans doute on est bien aise de savoir qu'il ne pouvait se résoudre à charger ses pistolets quand il n'avait pas de poudre, que lorsqu'il écrivait en vers il n'écrivait pas en prose, et que jamais, lorsqu'il buvait, il ne disait une parole. Ce sont autant de détails curieux sur les habitudes et le caractère de ce grand homme, que le poëte ne devait pas omettre; mais nous pensons qu'il eut encore de meilleurs droits à l'admiration des hommes, et pour les mettre en lumière, il suffit de développer quelques-uns des couplets du chansonnier biographe. Nous allons donc essayer de remplir les lacunes que l'on rencontre à chaque pas dans l'œuvre de la Monnoye: il est bon d'être gai, mais il est beau d'être exact, surtout quand il s'agit d'un homme qui depuis trois siècles a pris rang parmi les héros dont notre pays s'honore le plus.

> Messieurs, vous plaît d'ouïr
> L'air du fameux Lapalice?
> Il pourra vous réjouir...
> Pourvu qu'il vous divertisse.

C'est après cette proposition, à la fois hardie et gentiment formulée, que notre historien commence son récit. Mais, d'abord, ne devait-il pas dire: Lapalice se nommait aussi Jacques II de Chabannes; il était noble de race, car son aïeul, un autre Jacques de Chabannes, après avoir vaillamment défendu Castillon contre Jean Talbot, l'Achille des Anglais, mourut de ses blessures au siége de cette ville, qui, le 17 juillet 1453, coûta la vie à son illustre ennemi. Il était noble de race, ce Jacques II de Chabannes, avons-nous dit; on peut ajouter qu'il était noble de cœur: Charles VIII lui dut, en partie, la conquête de Naples, et Louis XII celle du duché de Milan.

> Lapalice eut peu de bien
> Pour soutenir sa naissance;
> Mais il ne manqua de rien
> Dès qu'il fut dans l'abondance.

Abondance de gloire, abondance d'honneurs, biens acquis sur les champs de bataille; voilà sans doute ce que voulait dire le poëte. Il dut se trouver riche, en effet, notre Lapalice, quelle que fût son ambition, quand trois souverains, qui portèrent tour à tour la main de justice de saint Louis, le revêtirent successivement des titres du maréchal de France, de gouverneur de Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez et du Lyonnais; il était riche encore de l'estime des ennemis, qui dans le combat, dirigeaient sur lui leurs balles, voulant, disaient-ils, abattre l'un des plus puissants bras de l'armée; il était riche aussi de l'amour des soldats qu'il nourrissait de ses propres

épargnes quand le pain venait à manquer par l'infidélité des trésoriers de l'État.

> Il connaissait tous les jeux
> Qu'on joue à l'académie,
> Et n'était pas malheureux
> Tant qu'il gagnait la partie

Les parties qu'il gagna sont toutes fidèlement consignées dans l'histoire; on les nomme : MARIGNAN, ce terrible combat de qui le vieux maréchal de Trivulce disait : « Tous les autres ne sont que jeux d'enfants ; » FONTARABIE, cette clef de l'Espagne que François Ier portait à la pointe de son épée ; la BICOQUE, où Lautrec laisse son honneur, et Lapalice, une longue trace de son sang généreux ; MARSEILLE, enfin, promise par la trahison aux armes de Charles-Quint; Marseille qui, s'endormant un soir Espagnole, se réveilla Française le lendemain, parce qu'un grand capitaine, Chabannes de Lapalice, pénétra dans ses murs, et effaça à force de courage la honte dont la défection de Bourbon avait flétri le nom de gentilhomme français.

> . . . . . .
> Prêt à fournir sa carrière,
> Il parut devant le roi :
> Il n'était donc pas derrière.

Voici à peu près en quels termes il parla au roi François Ier :

« Vous êtes pressé de combattre, sire ; ne vaudrait-il pas mieux être certain de vaincre? notre sang est à vous, mais vous êtes à la France, et vous devez compte au royaume de vos entreprises contre les ennemis de l'État. A Dieu ne plaise que je veuille faire la leçon au roi, mon maître; mais aussi que Dieu l'éclaire lorsqu'il va jouer sa couronne peut-être contre le hasard d'une bataille qui ne peut manquer d'être funeste. L'armée, affaiblie par les renforts envoyés du côté de Naples, attend depuis bien des jours que vous acceptiez la trêve qui vous est offerte par Charles-Quint, et conseillée par le pape de Rome. Là, derrière ces murs, sont Lannoy et Pescaire avec l'élite de leurs troupes; ici sont de pauvres soldats, peu nombreux et se mourant de fatigues ; ici, derrière ces murs, il y a Antoine de Leyva, homme de génie et de ressources, qui n'a jamais été vaincu, mais qui peut l'être sans que l'empire perde autre chose qu'un homme ; ici il y a un fils de France qui ne peut risquer sa vie sans que le royaume risque de perdre son roi : la partie n'est pas égale, sire ; signez la trêve, et, Dieu aidant, nous nous retrouverons un autre jour devant cette place avec assez de forces pour soutenir notre bon droit. » François Ier, sourd à ce conseil, tira l'épée, pour la rendre, le soir même de ce jour, au brave Lannoy, qui la reçut à genoux des mains de son royal prisonnier ; car c'était le matin de la bataille de Pavie que Lapalice parlait ainsi au successeur de Louis XII.

> Il fut, par un triste sort,
> Blessé d'une main cruelle ;
> On croit, puisqu'il en est mort,
> Que la plaie était mortelle.

Sorti, avec une poignée de braves, du fort qu'il défendait contre une armée espagnole, Lapalice avait vu tomber autour de lui tous ceux que son exemple venait d'entraîner au combat. Nul moyen de retraite ne lui restait, et déjà couvert de blessures, il ne maniait plus qu'avec peine l'épée qui jadis lui ouvrit les portes de Ravenne et de Novarre.

Cependant il avise un pan de muraille qui peut le soutenir devant le choc de l'ennemi : il s'y accule comme fait le sanglier devant le toit de sa bauge, et là, bien décidé à mourir glorieusement comme il a vécu, il appelle par son intrépide défense un grand nombre d'assaillants; car c'est trop peu de quelques hommes pour le vaincre. A chaque mouvement de son épée, il étend un ennemi à ses pieds, les fers de lance se croisent sur lui ; il les écarte de sa main ensanglantée, et de sa main armée il plonge jusqu'au cœur de ses adversaires nombreux, et se bâtit un rempart d'hommes devant son rempart de pierres. Un seul brave avec lui, et Lapalice sera sauvé ; mais il est seul, mais son bras s'affaiblit, mais le sang de ses veines s'épuise :

« Demande grâce? » lui crie-t-on.

Il va répondre par un dernier effort de courage, quand un soldat espagnol, qui vient de franchir la barrière humaine, lui détache un vigoureux coup de de pique sur le crâne, qui lui brise les os et le fait tomber expirant.

> Regretté de ses soldats,
> Il mourut digne d'envie,
> Et le jour de son trépas
> Fut le dernier de sa vie.

Quelques copistes infidèles ont écrit :

« Un quart d'heure avant sa mort il était encore en vie. »

Nous adoptons cette dernière leçon, bien que fautive, parce qu'elle nous conduit naturellement à dire comment il employa ce dernier quart d'heure que Dieu lui laissa sans doute pour qu'il pût dignement achever une existence de plus bien remplie.

« Alors, dit un historien, Lapalice est frappé à demi mort dans la tente du général ennemi ; celui-ci menace de le faire pendre par le bourreau de l'armée s'il n'oblige à l'instant les assiégés à livrer le fort.

« Qu'on me porte aux pieds des remparts, » dit Lapalice d'une voix mourante.

Deux soldats chargent sur leurs épaules le maréchal vaincu, et bientôt ils sont devant la forteresse, vainement assiégée. Lapalice fait appeler son lieutenant; il se nommait Cornon.

« Ami, lui dit-il, vous savez en quel état est la citadelle? »

Cornon, ému de voir son général en si piteuse situation, ne peut répondre que par un léger signe de tête.

« Il n'est pas l'heure de pleurer, continue le grand homme; il faut me dire si vous avez quelque espoir de tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours.

— Oui, nous tiendrons, ne dût-il venir que dans un mois, répond alors d'une voix ferme le lieutenant de Lapalice.

— Bien, bien, » ajoute celui-ci.

Et, se tournant vers le général espagnol, il lui dit :

« Faites de moi ce qu'il vous plaira; que mon âme soit à Dieu; les nôtres feront leur devoir. »

Les anciens, quelquefois injustes envers les grands hommes de leur pays, invoquaient la terrible loi de la nécessité pour les bannir; mais ils gardaient leur mémoire avec un religieux respect. Il n'était réservé qu'à nous autres, insouciants de notre propre renommée, de flétrir un grand nom par un joyeux et déplorable abus de l'esprit.

II.

Il faut remonter haut dans les annales de l'histoire générale pour arriver au jour de naissance de ce fameux la Ramée, surnommé le premier grenadier du monde.

Si l'on en croit les chroniques de caserne et les historiens de bivouac, il fut mis en sentinelle à la porte du paradis terrestre, lorsque l'archange Michel, instrument céleste de la colère divine, prononça le terrible arrêt d'exil qui frappa la première famille humaine. La Ramée, après quelques siècles de faction, ennuyé peut-être de ne trouver personne à qui dire, en croisant la baïonnette : « On n'entre pas ici! » se mit au pas de route, portant l'arme à volonté, et nous ne le retrouvons plus que devant la tour de Babel, déjà vieux de service, mais assez vert encore pour tenter le premier l'escalade. Plus tard il guide Abraham en Égypte; plus tard encore il fait son coup de feu à la prise de Jéricho, et, continuant à jouir d'une excellente santé, il passe du service du roi David à celui de l'empereur Napoléon, en escarmouchant tour à tour pour le compte de tous les souverains qui se sont succédé sur les trônes du monde depuis l'invention de la royauté jusqu'à nos jours.

Si vous demandez aux vieux soldats encore en activité de service où l'on peut rencontrer cet ancien des anciens, ils vous diront que La Ramée et sa pipe, qui durent, ma foi, depuis la création, sont aujourd'hui nourris aux frais de l'État, à l'hôtel royal des Invalides; l'une bien culottée, comme doit l'être une pipe qui n'a pas défumé depuis cinq mille huit cent trente-quatre ans, l'autre couvert de onze cent soixante et un chevrons, ce qui lui donne droit aux respects de ses camarades et à la double ration de vin. Si aux Invalides vous vous informez du numéro de la chambre occupée par La Ramée, on vous répondra qu'il dort sur le champ de bataille de Waterloo, en bonne société de braves que cette fois il n'a pas voulu quitter. Mais revienne la guerre, ce que je ne souhaite pas plus à mon voisin dans son ménage qu'à mon pays à sa frontière, revienne la guerre, et La Ramée se réveillera, il revivra de nouveau pour ajouter quelques chapitres de plus à son histoire déjà si volumineuse.

S'il est une tradition naïve et plaisante, c'est bien celle-ci; aussi, ce récit passant de bouche en bouche depuis un temps immémorial, s'est enrichi, à chaque pas qu'il a fait dans la mémoire des hommes, de quelques nouvelles additions bien invraisemblables, mais bien folles, qui ont fait de l'histoire de La Ramée l'épopée immortelle des corps de garde. Mais se rappelle-t-on qu'il y eut un autre La Ramée célèbre dans son temps, mais peu connu du nôtre.

En 1510, un tout jeune garçon couvert du sarreau de toile, le bonnet de laine sur la tête, la mine allongée par la faim, et les yeux grandement ouverts, sinon de convoitise, du moins de curiosité pour les belles choses qu'il voyait, entra à Paris, se dirigea instinctivement vers la rue du Fouare (ou de la Paille), où s'entre-jouaient les écoliers du quartier des colléges. Comme il tomba, ainsi qu'une proie, entre les mains d'espiègles enfants qui ne faisaient nulle faute d'intimider plus grands et plus robustes qu'eux, Pierre La Ramée eut à souffrir bon nombre de malicieuses questions, et plus grand nombre encore de douloureuses gourmades. Mais quand le premier accès de malice fut passé, le meilleur d'entre ces mauvais garçons le fit mordre à son pain, et les autres lui firent place sur la paille dont la rue était jonchée. Restauré et doucement assis, Pierre La Ramée commença l'histoire de son voyage. Elle était simple et peu longue à raconter. Il était né à Cuth, en Vermandois, il y avait de cela huit ans. A peine assez grand pour marcher seul, il allait de porte en porte mendiant son pain; comme le village ne voulait pas le nourrir à rien faire, on lui mit à la main une longue baguette, et il fut chargé de mener les oies à la grande mare d'eau du pays. Puis un jour l'ennui le prit, il laissa là son indocile troupeau, jeta sa baguette dans un buisson et se mit en route pour Paris. Mendiant sur son chemin comme il avait mendié dans son village, il arriva non plus riche, mais plus savant, car en voyageant de com-

pagnie avec un moine grand docteur, celui-ci lui avait enseigné le nom de toutes les lettres de l'alphabet et l'art de les assembler pour en faire des mots. Pierre La Ramée, après son récit, s'engagea au service des écoliers, pourvu que ceux-ci voulussent consentir à continuer son éducation à peine commencée.

Durant quelques mois il vint tous les soirs dormir sous une des arches du pont de la Cité, employant ses jours à faire les commissions des étudiants dans la ville, et souffrant de leur mauvaise humeur ou de leur méchant caractère; mais attrapant, par fortune, avec quelques croûtes de pain dur, quelques bribes de latin qui meublaient son esprit et le rendaient de plus en plus désireux de science.

Un jour cependant les vacances arrivèrent; les écoliers désertèrent le collége; les gens de service de l'université relevèrent la paille de la rue; Pierre La Ramée se trouva sans maître à servir, sans pain à gruger et sans leçons de latin à retenir. La peste était dans la ville, il reprit bien affligé la route de Cuth.

A quatre ans de là on vit au collége de Navarre un petit valet de douze ans à peu près qui, chargé du soin de balayer les classes, travaillait tout le jour; et le soir, quand chacun dormait, rallumait la lampe du maître et se répétait les leçons qu'il avait pu retenir durant les heures d'étude. Le cahier de ses devoirs, laborieusement rempli, tomba entre les mains d'un professeur; il fit venir l'enfant, l'interrogea, et, satisfait de ses réponses, il lui dit de se préparer à soutenir sa thèse, le temps étant venu de lui conférer le degré de maître ès arts. En ce temps-là Aristote régnait despotiquement sur l'université; qui eût osé toucher à ce qu'il enseigne eût été traité en criminel de lèse-divinité. Pierre La Ramée l'osa; alors commencèrent pour lui la gloire et les persécutions.

Nous ne suivrons pas l'enfant devenu homme, comparaissant devant un tribunal institué pour juger ses doctrines antiaristotéliques; nous ne parlerons qu'en passant de cette école fameuse fondée par lui, de ses livres condamnés au feu. Partout l'admiration faisait foule. L'Église s'armait pour le combattre, et le parlement, comme un bouclier, repoussait les coups que l'on dirigeait contre le sage et savant homme. Chassé de Paris, le roi lui donna un asile à Fontainebleau, et ses ennemis, profitant de son exil, pillèrent sa maison, dévastèrent son collége. Mais, de guerre lasse enfin, on tolère son retour : aussitôt les jeunes hommes viennent vers lui. Il est encore une fois le roi des écoles, comme il est le père des écoliers ; comme il est aussi grand maître en éloquence, apaisant tantôt l'émeute populaire, tantôt faisant, par le charme de sa parole, rentrer dans le devoir des soldats indisciplinés.

Dans la nuit du 24 août 1572, lorsqu'au nom de la religion et du roi, des assassins allaient par la ville,

faisant main basse sur tout ce qui avait odeur de protestantisme, un docteur en Sorbonne, du nom de Charpentier, profitant de l'émotion générale pour se faire une vengeance personnelle, ameuta la

foule et la dirigea vers le collége de Presle ; c'est là que depuis des années Pierre La Ramée, faisant don de sa science aux plus pauvres, se reposait sur la paille, comme au temps de sa misère, des longues fatigues de son professorat. Charpentier, après mainte recherche dans les classes, ne trouvant pas celui qui veut détrôner Aristote pour mettre la raison à sa place, Charpentier, bien guidé par sa haine, descend dans les caves. Là, il voit un vieillard quasi mort de frayeur, et qui lui demande la vie.

« Tu me céderas tout ton argent, lui dit-il.

— Tout, reprend Pierre La Ramée.

— Tu n'enseigneras plus.

— Je n'enseignerai plus, » ajoute le malheureux.

Charpentier reçoit son serment, se fait conduire par lui au coffre-fort qui renferme tout ce qu'il possède d'argent, et quand les poches du misérable sont pleines, il appelle les assassins qui sont à ses gages et leur livre la victime : ils l'égorgèrent. C'est ainsi que mourut Pierre La Ramée ou Ramus ; car suivant l'usage du temps, il avait cru devoir latiniser son nom.

MICHEL MASSON.

SIMPLE HISTOIRE DE VOLEUR.

Vers la fin de septembre 18.., un jeune écolier que nous nommerons Sylvio, lequel faisait ses études au collége communal de B***, dans le Bas-Languedoc, profitant des quelques jours de vacances qui restaient encore, avant d'être obligé de rentrer en classe, avait quitté la ville et la plaine pour entreprendre une excursion dans les montagnes de l'arrondissement. Sylvio n'était point parti seul, mais il avait bientôt laissé son guide au village de G***, l'un des plus considérables qu'on rencontre dans cette direction; et un matin même, méprisant tout ce qu'on disait alors dans le pays de l'audace et des ruses d'un certain voleur appelé Bastien, il s'était aventuré, sans compagnon aucun, dans le haut de la montagne. La journée promettait d'être délicieuse. La verdure du bois, au milieu duquel s'élève le prieuré de [illegible], [illegible] de plaisance des [illegible] de Saint-Jacques, paraissait encore dans toute sa sève, toute [illegible] fraîcheur, [illegible] leurs extraordinaires de l'été. Sylvio, cependant, avait dépassé, depuis un bon moment, cette partie du bois que fréquentent d'habitude les promeneurs de [illegible], [illegible] à droite ou à gauche, [illegible] qui [illegible] devant lui, [illegible] forte, l'arracha de sa rêverie. Il se retourna promptement, [illegible] arbre, un homme armé d'un fusil, qui le couchait en joue. La position était critique. Que lui voulait-on? [illegible] qui vive aux environs! pas un bruit même dans le lointain qui pût permettre d'espérer un prochain secours! Sylvio n'avait pas eu le temps de faire ces réflexions, que déjà l'inconnu avait pris l'élan de son [illegible] que [illegible] contre sa poitrine. Au fur et à mesure qu'il approchait, Sylvio, détaillant d'un regard rapide son costume et son visage, flottait indécis de la conduite à la contenance.

C'était, en effet, un très-beau jeune homme que l'inconnu, d'une physionomie assez peu douce, il est vrai, mais empreinte plutôt de cette franche rudesse qu'on remarque chez les gens de la campagne que de l'endurcissement sinistre qui contracte à la longue les traits du bandit. Ses vêtements, en outre, ainsi que son linge, annonçaient une sorte de recherche dans l'aisance : — attirail complet de chasseur, havre-sac et carnassière, gros souliers ferrés, guêtres de peau, habit-veste de nankin, large chapeau de feutre gris, aux ailes vertes en dessous, sans oublier un formidable chien limier qui le précédait en bondissant.

« Holà! qui êtes-vous? que souhaitez-vous? lui dit Sylvio presque rassuré, lorsqu'enfin, se trouvant à portée d'entamer la conversation, il eut tranquillement relevé le canon de son fusil.

— Ma foi! bien vous a pris de ne pas bouger, riposta l'inconnu; un mouvement, un pas de plus, [illegible]

[illegible] Sylvio à baisser les yeux, tandis que, de son autre main, il écartait avec la crosse, au bord du sentier, un épais entrelacement de ronces et de lierres, il lui montra béante, sous ses pieds, une ouverture en forme de puits, entre [illegible] de la mousse humide du bois, espèce de précipice en entonnoir, au fond duquel bouillonnait et miroitait une source.

« Assurément, vous n'êtes pas du village, ajouta-t-il, sinon vous sauriez qu'il ne faut point avoir l'esprit distrait par la lecture, quand on se hasarde sur le versant de cette rampe, dans le voisinage de la [illegible]

— Ah! mon Dieu! s'écria Sylvio encore tout ému du péril auquel il avait échappé, que de remercîments [illegible] mais pour... un voleur, pour ce terrible Bastien dont on raconte partout tant de mal!

— Bastien? mais... c'est moi, monsieur!

— Vous?

— Pour vous servir, comme vous voyez! répondit l'étranger en souriant et avec le plus grand calme.

— Ah bah! balbutia l'écolier suffoqué de surprise.

— Moi-même! répéta Bastien, car c'était lui.

— Diable! reprit Sylvio, dont les appréhensions se réveillèrent, moins cruelles que la première fois, mais assez vives pourtant pour que, déconcerté du sang-froid de son interlocuteur, il cherchât au plus vite à rompre l'entretien. En tout cas, le service est signalé, il mérite une récompense. Malheureusement, ce qu'on possède vous semblera bien peu de chose, monsieur Bastien... Parole d'honneur! voici tout ce que j'ai, continua-t-il en tirant sa bourse, où sonnaient quelques pièces de cinq francs.

— Eh! laissez donc! est-ce qu'on vous demande un sou? » fit le bandit.

Puis, ôtant son havre-sac, sa carnassière, et s'asseyant près de Sylvio sur le gazon :

« Avez-vous faim? vous plaît-il déjeuner?

— Avec vous? dit Sylvio.

— Avec qui donc?... Parbleu! point de cérémonie! » s'écria-t-il un peu brusquement.

Sur cette phrase, il exhiba du havre-sac un pain de seigle rond bien enfariné, des porreaux, du sel, du fromage et une bouteille de vin enveloppée d'osier, qu'il déboucha.

« A votre santé!» dit-il tout en l'inclinant perpendiculairement à la hauteur de sa bouche pour boire à la régalade.

Après quoi il tendit la bouteille à Sylvio, qui, dominé par un sentiment indéfinissable, venait de prendre place familièrement à côté de lui. Mais l'écolier était très-novice dans ce genre d'exercice, de manière que, pour ne point effleurer le goulot avec les lèvres, il se résigna bientôt à ne pas boire.

Bastien l'avait regardé faire en souriant. Quand il le vit renoncer à étancher sa soif par politesse, il sortit du havre-sac une jolie coupe de coco, cerclée d'argent, la remplit, la lui présenta et dit :

« Buvez-moi ça!

— Peste! votre vin est bon, dit Sylvio.

— Parbleu! je le crois bien! répliqua-t-il : je l'ai volé à M. Bessières, le maire du village, un gourmet comme moi, dont j'estime infiniment la cave et la personne... Il m'a bien dressé un piége, le mois dernier, afin de me livrer aux sollicitudes paternelles de

MM. de la gendarmerie; mais, en définitive, c'est un homme de cœur, et je lui pardonne volontiers cette légère malice. »

Tout en causant, il expédiait les morceaux avec une prestesse maxillaire des plus énergiques, et Sylvio, séduit par sa bonne humeur, cédant en outre à l'entrain du moment et à l'appétit, faisait aussi involontairement honneur au déjeuner.

« Tudieu! s'écria-t-il soudain en examinant la carnassière gonflée du voleur, quelle excellente chasse vous devez avoir faite là, monsieur Bastien! est-ce que votre projet est de la vendre?

— Ah! fi! fi! répondit Bastien; j'ai là-bas, ou plutôt là-haut, dans la montagne, à trois lieues d'ici, une maisonnette où je vis avec une jeune ménagère que je me suis donnée... ma jolie petite Simonne... Nous aurons bien là de quoi manger une semaine; je me délasserai en attendant partie... Dites donc, si vous y veniez avec moi? »

A cette proposition inattendue, l'écolier garda d'abord le silence; mais un combat intérieur, assez bizarre, se trahit sans doute dans le jeu de sa physionomie, car Bastien reprit sur-le-champ :

« A propos, je ne vous ai pas demandé votre nom, monsieur? »

Sylvio lui dit son nom, il lui apprit naïvement qui il était; ensuite il le consulta sur les excursions qu'il se promettait bien de faire aux alentours du village.

« Ah! vous désirez voir du pays? dit le voleur; eh bien! puisqu'il est ainsi, parbleu! profitez de l'occasion : venez avec moi, venez! venez!... Pas de mauvaise honte!... car, ou je me trompe fort, vous en avez plus d'envie que vous n'osez vous l'avouer à vous-même! »

Sur ce, rechargeant son havre-sac et sa carnassière, il se redressa d'un bond en enlevant Sylvio de terre par la main, comme une plume; et sans échanger d'autres paroles, ils entrèrent ensemble dans un chemin de traverse qui conduisait hors du bois.

Ils l'avaient à peine parcouru dans la moitié de sa longueur, lorsque Sylvio, tournant la tête, avisa derrière eux un homme qui les observait attentivement, en se coulant d'arbre en arbre, avec précaution, sur la lisière du sentier.

« Voilà, dit-il à Bastien, quelqu'un qui me paraît fort intrigué de savoir où nous allons.

— Croyez-vous donc que je ne m'en sois point aperçu? repartit Bastien. Cet homme, c'est Robert, Robert le gendarme, déguisé en bûcheron, lequel, depuis trois jours, me talonne furieusement. Au surplus, je l'ai fait assez endiabler pour qu'il se venge, s'il le peut; sans compter que c'est là probablement une consigne qu'il a reçue d'Honoré Gervais.

— Qu'est-ce qu'Honoré Gervais?

— Eh, parbleu! le maréchal des logis lui-même... un ancien ami de ma famille, qui me veut du bien! Que voulez-vous? M. Gervais pense que je serais beaucoup mieux entre quatre murailles qu'en rase campagne, libre et content comme l'oiseau au soleil... Et puis il y a une prime!... mais ils ne l'ont pas encore gagnée, la prime!... Corbleu! j'ai là toujours une balle à mon service dans l'un des canons de mon fusil à deux coups. Je pourrais l'envoyer à ce Robert, pour le punir et me débarrasser de lui... mais je serai fidèle à la résolution que j'ai prise de ne frapper jamais, que si l'on me contraint à me défendre... Seulement, je vous en prie, marchons plus vite : car, têtebleu! j'ai le coup d'œil juste, et le sang me bout dans les veines... Ici, Molosse! ici! » cria-t-il en sifflant son chien.

A ce mot de Molosse, prononcé d'une voix vibrante, le chien, qui courait çà et là, furetant partout sur sa route, revint aussitôt vers son maître en aboyant. Il se campa de toute sa hauteur sur ses deux pattes de derrière, celles de devant appuyées sur la poitrine de Bastien. Il allongea vers lui son museau noir, humide, velu, d'où sortait à demi sa langue toute rouge, entre deux rangées de dents aiguës et tranchantes comme de l'acier; et un double éclair d'intelligence et d'affection jaillit de ses grands yeux glauques, injectés de bile et de sang.

Bastien, pendant un moment, promena sa large main osseuse avec orgueil sur la tête du chien.

« Marchons! » répéta-t-il ensuite.

Et, doublant le pas, il entraîna Sylvio dans un autre sentier qui se bifurquait sur leur gauche, d'où ils s'enfoncèrent tous deux dans la région montagneuse proprement dite.

Bastien avait de dix-huit à dix-neuf ans, Sylvio en avait quatorze. L'un était petit, svelte, brun, vigoureusement charpenté et coloré; l'autre, au contraire, un peu trop élancé déjà pour son âge, assez grêle et assez fluet. Sous ces apparences de débilité physique, Sylvio n'en cachait pas moins une certaine audace, une certaine fermeté de caractère dont le bandit avait compris, du premier coup d'œil, que cet enfant était doué comme lui.

Tout en cheminant côte à côte avec l'écolier dans les taillis qui avoisinaient les rampes les plus arides de la montagne, il s'arrêtait de moment en moment, tantôt devant un lièvre tapi sous l'herbe, tantôt devant quelque perdrix égarée loin de la plaine, que son chien, en jappant et sautant chaque buisson ou repli du sentier, obligeait à se lever devant eux.

Plaçant alors son fusil chargé de menu plomb dans les mains de Sylvio, il l'invitait à faire feu sur le gibier. Mais, soit maladresse ou inexpérience, soit qu'il ne se donnât ni le temps ni la peine de viser, Sylvio tirait toujours ou trop haut ou trop bas. Le

chien fixait sur son maître un regard plein de désappointement et de tristesse; il se précipitait vers l'endroit du taillis au-dessus duquel tournoyait en s'évaporant un nuage rond de fumée grise frangée d'argent; puis, furieux de revenir la gueule vide, il remplissait la solitude d'un hurlement lamentable.

Ce fut ainsi que tous deux entrèrent, le soir, au soleil couchant, en pleine montagne, laissant à plus d'une lieue sur leur gauche le dernier bois de chênes qu'ils avaient traversé.

« Quand arriverons-nous? demanda Sylvio.

— Encore cette rampe à franchir, répondit Bastien, et là-bas, sous ce pic taillé en scie, au bout de cette allée de châtaigniers, vous verrez fumer le toit de ma maison... Par ici. Suivez-moi. »

A ces mots, jugeant bien qu'il était fatigué, il lui prêta son bras pour l'aider à gravir l'escarpement; puis, à un coup de sifflet subit, itérativement cadencé, qui avait retenti sur l'un des sommets, il suspendit sa marche et s'orienta.

« Qu'est-ce donc que cela? dit Sylvio un peu surpris.

— Eh! rien. Ne vous alarmez point... C'est un signal qu'il y a du nouveau, et qu'on a quelque avis essentiel à me communiquer. »

Au même instant, un bambin de sept à huit ans, pieds nus, tête nue, presque en guenilles, mais la mine éveillée, l'œil perçant et hardi comme celui d'un émouchet, accourut à toutes jambes au-devant du bandit.

« Monsieur Bastien! monsieur Bastien! s'écria-t-il tout essoufflé.

— Eh bien! Tony, qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— C'est une lettre... J'étais bien inquiet que vous ne fussiez pas encore de retour, car elle est pressée, et je l'ai depuis ce matin.

— Une lettre pressée pour moi! Donne... qui te l'a remise?

— Un beau monsieur, qui m'a dit qu'il était bien votre ami, et qui, pour que je fisse sentinelle en avant de la porte par où vous avez l'habitude de revenir, m'a glissé dans la main, quoique ce ne soit pas nécessaire quand il s'agit de vous, monsieur Bastien, ces deux médailles d'argent blanc.

— Ah! ah! et qu'est-ce que c'était que ce monsieur?

— Oh! un beau monsieur!

— Je te demande s'il est petit ou grand, gros ou gras, blond ou brun.

— Grand, très-grand et très-brun, un peu chauve et un peu maigre.

— Très-grand et très-brun, un peu chauve et un peu maigre, répéta lentement Bastien, qui avait rêvé... et de quelle manière était-il vêtu?

— Donc! comme un monsieur! Redingote et pantalon de drap, avec un chapeau rond et des bottes... Mais, continua Tony, l'on doit avoir besoin de moi chez nous; car je n'ai pas bougé de là, fût-il en désignant la hauteur d'où était parti le coup de sifflet, depuis que ce monsieur m'y a campé de faction, comme il a dit.

— Ah! il t'a dit : campé de faction?

— Oui, monsieur Bastien... Bonsoir, monsieur Bastien!

— Un instant donc! que je te récompense, moi aussi!... Tiens! Et, fouillant dans sa carnassière, Bastien lui donna deux pièces de son gibier : porte ça à ta mère.

— Bien obligé! » dit l'enfant.

Il sourit, bondit de joie et disparut dans la montagne.

« Un fameux luron pour son âge, un brave enfant qui m'est tout dévoué! reprit Bastien en se remettant en marche, tout en accompagnant Tony du regard dans le lointain. Du reste, chacun m'aime et me considère dans le pays. J'eusse été déjà pincé plus d'une fois, si l'on ne m'avait averti à temps des embûches que me dressaient MM. les gendarmes; et il n'est pas sûr que, si l'on m'attaque jamais à force ouverte, les mineurs et les bûcherons ne se déclarent point en ma faveur... Mais qui diable peut m'écrire cette lettre? Lisons. »

Ce disant, Bastien avait rompu le cachet, il déploya la lettre... Soudain, comme ayant descendu le versant opposé de la rampe, ils débouchaient dans l'allée de châtaigniers, Molosse, qu'une agitation singulière avait saisi depuis qu'ils étaient dans cet endroit de la montagne, renifla, souffla bruyamment; puis, d'un trait, ainsi qu'une flèche, la prunelle en feu, l'oreille droite, il fondit vers l'extrémité de l'avenue, où était située la demeure de son maître.

« Peste soit du chien! holà! holà! Molosse! s'écria Bastien en le gourmandant avec colère; diantre! c'est que Simonne va s'effrayer s'il lui tombe ainsi, seul, comme une bombe, au milieu de la maison! »

Mais le chien étant lancé : sourd à la voix de son maître, dominé comme par un instinct insurmontable, ou par un aveugle caprice, tous ces cris, au lieu de le modérer, semblaient au contraire surexciter son ardeur.

« Maudite bête! au diable! grommelait Bastien, c'est qu'il est possédé, c'est qu'il a le vertige!... Le voilà maintenant au logis! Pauvre Simonne! pourvu qu'il ne se jette point sur elle, qu'il ne la prenne pour quelque bête, qu'il ne la blesse, qu'il ne la tue peut-être!... Oh! j'ai encore un chart! dit-il à Sylvio, j'ai hâte de la rassurer... Je vous en prie... Ah! bon! je l'aperçois... Elle se dirige vers la porte... Eh! c'est moi! c'est moi! » lui cria-t-il en mettant machinalement la lettre dans la poche de sa

veste, et serrant vivement le pas par brusques et courtes enjambées, si bien que, tout en lui tenant pied, et quoique toujours ferme sur ses jarrets, Sylvio cependant avait peine à régler son allure sur la sienne.

Un moment après, ils étaient tous deux dans la maison; et Simonne, au fur et à mesure qu'elle débarrassait Bastien de son havre-sac, de sa carnassière et de son fusil, faisait une grotesque révérence à l'écolier.

Que dirons-nous de Simonne? si ce n'est ce que le bandit lui-même en avait dit à Sylvio : — Jeune, jolie; mais, hélas! sans éducation, sans esprit peut-être, et, ce qui est pire, niaise jusque dans la malice. Il suffisait d'un regard pour se convaincre que, chez elle, la volonté, le cœur manquaient complétement de ressort, et que cette infirmité incurable, jointe à un défaut total de subtilité, pouvait la rendre complice et coupable, sans perfidie comme sans méchanceté naturelle, des torts les plus graves et des plus odieuses noirceurs.

« Oh! oh! s'était-elle écriée en soupesant la carnassière, c'est donc pour régaler monsieur que tu as fait si abondante chasse, notre homme?

— En tout cas, monsieur en profitera, répondit Bastien... mais sarpejeu! qu'a donc Molosse, qu'il flaire et furette ainsi dans tous les coins?

— Eh! c'est qu'en ton absence deux étrangers, deux chasseurs, sont entrés chez nous pour se rafraîchir... Il sent encore ça; il a fin museau, le mâtin!

— Ah! ah! vous m'en direz tant! s'écria Bastien; comme il s'est rué vers la maison, dès que nous avons été dans l'avenue!... Brave chien! brave chien!... Et qu'est-ce que c'était que ces étrangers, Simonne? ajouta-t-il négligemment.

— Eh bien! je te l'ai dit : deux chasseurs.

— Ah! oui, oui : tu as raison... Et tu ne les as [illegible] ?

— Oh! [illegible] d'un ton discret qui avait d'évidentes prétentions à une intelligente raillerie; pourquoi? pour... »

[illegible] il fronça le sourcil.

« Sotte que tu es! Et devant monsieur en[illegible] ...

— Mais [illegible] ...

— Eh! si! si! il sait... Allons! motus!... Prépare-nous un rôti avec ce qu'il y a dans la carnas[illegible] ... [illegible] ... Quand tout sera prêt, tu nous appelleras.

— Et [illegible] pas tout? tu ne bois pas un verre de vin? reprit Simonne sans s'émouvoir.

— Non; merci.

— Mais si! bois donc! insista-t-elle en choisissant une bouteille sur le buffet et remplissant un verre avec un empressement singulier.

— Eh! je n'ai pas soif, te dis-je! Et vous? demanda-t-il à Sylvio.

— Ni moi non plus.

— Ah! mais, ce n'est pas pour monsieur, ça!» reprit Simonne en écartant le verre si précipitamment que le vin lui rejaillait sur les doigts.

Bastien ne put s'empêcher de rire et haussa les épaules de pitié.

« Un peu grossière, un peu sauvage, un peu niaise! » glissa-t-il à l'oreille de Sylvio.

Puis il ouvrit une porte devant lui, et tous deux passèrent dans la chambre, qui était de plain-pied avec la cuisine.

La pièce dans laquelle Bastien avait introduit Sylvio était vaste, éclairée par deux étroites fenêtres grillées, que protégeait encore un effroyable entrelacement de crochets de fer, hérissés de pointes aiguës et tranchantes en dehors : précaution dont l'avaient fait aviser sans doute les périls et la défiance attachés au métier qu'il exerçait. Au fond se trouvait le lit, dans une alcôve spacieuse, fermée d'une courtine de camaïeu; entre les deux croisées, un petit corps de bibliothèque en merisier parfaitement ciré et reluisant; près de la bibliothèque, une table à écrire, ronde, recouverte d'un tapis haché en maint endroit de coups de canif, et chargé de papiers épars, mais en ordre; au milieu de la chambre, un de ces brasiers de cuivre, sur une estrade en bois de chêne, qu'on appelle dans le pays une *coupe*. Il y avait, en outre, un ample rideau de cotonnade jaune à chaque fenêtre, et, à droite et à gauche, deux fauteuils et six chaises de paille, rangés symétriquement le long de la muraille.

La porte refermée, Bastien avait pris un des fauteuils; il offrit l'autre à Sylvio, et alla s'asseoir dans l'embrasure d'une des croisées. Là, [illegible] son genou, du bout des doigts, il roula quelques brins de tabac dans une feuille de papier d'Espagne; ensuite, ayant battu le briquet, comme par réflexion et avant d'allumer la cigarette, il dit à l'écolier :

« Si vous ne craignez point l'odeur du cigare, [illegible] à vous, faites comme si cette maison était la vôtre. [illegible] faire plaisir. Vous me communiquerez ensuite vos [illegible] nuit, auprès du feu. »

[illegible]

si paisible; et enfin, incapable de dissimuler plus longtemps ses sensations, d'une voix contrainte, il lui dit :

« L'odeur du cigare ne m'incommode en aucune façon, monsieur Bastien ; mais... pardon ! serait-ce indiscret à moi de vous demander si tous ces livres vous appartiennent?

— Oui-dà ! répondit Bastien, ils m'appartiennent; pardieu ! je n'en ai volé aucun !

— Et... les lisez-vous quelquefois ?

— Pas aussi souvent que je le voudrais ; mais, comme vous dites, quelquefois.

— Même ceux-ci ? reprit Sylvio en tirant de l'un des rayons de la bibliothèque un Homère en grec et un Horace latin.

— Je ne suis pas précisément ferré sur la langue d'Homère, repartit Bastien d'un ton de modestie goguenarde; mais pour Horace, *Quintus Horatius Flaccus!* prononça-t-il pompeusement en accentuant les mots et marquant savamment la quantité prosodique de chaque syllabe, sans me vanter, je le lis et traduis à livre ouvert... Vous souriez! Est-ce un défi?... oh bien! attention alors : je récite de mémoire :

Pastor quum traheret per freta navibus
Idœis Helenen, etc.

Et se renversant sur le dossier du fauteuil, il se mit à débiter l'ode d'un bout à l'autre, avec des inflexions harmonieuses qui attestaient un latiniste consommé.

« Qu'en pensez-vous?... Cela vous étonne! reprit-il tout en aspirant et rejetant tour à tour de courtes bouffées de tabac ; allons! je vois que ce n'est point encore assez pour vous, et que votre imagination, votre bon sens sont loin d'être satisfaits... — Vous êtes de B***, m'avez-vous dit, et l'un des externes du collége : rassemblez vos souvenirs. N'avez-vous point, dans mainte occasion, entendu citer par vos professeurs, comme une des gloires de leur classe, comme le type de l'écolier qui ne cherche qu'à s'instruire et à contenter ses maîtres, un ancien pensionnaire de l'établissement, appelé Antonin Lamic?

— En effet, répondit Sylvio; mais, depuis l'année dernière, on ne nous en parle plus du tout.

— Parbleu ! je le crois; c'est tout naturel ! repartit Bastien ; cet Antonin Lamic a fort mal tourné depuis cette époque.

— Ah ! d'où le savez-vous ?

— Si quelqu'un le sait, ce doit être moi, je présume.

— Comment cela ?

— Par une excellente raison.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai beaucoup vécu avec lui, mon petit ami.

— Vous ?... vous?...

— Moi !... moi !...

— Oh çà ! mais, dit Sylvio, vous êtes d'un sérieux... si je vous écoutais, si je m'écoutais moi-même... ma foi ! j'en viendrais à supposer...

— Que je suis cet Antonin Lamic ?

— Sans doute !

— Quoi donc ! en êtes-vous encore à le deviner... je vous ai reconnu tout de suite, moi ?

— Est-il possible ! vous ne plaisantez point ! Ce serait vous !

— Eh ! oui : moi-même... Sébastien-Charles-Antonin Lamic... vous l'avez devant les yeux !

— Ah ! miséricorde ! balbutia Sylvio stupéfait.

— Quel changement ! n'est-ce pas, poursuivit Bastien; le flambeau du collége, l'orgueil, l'espoir de ses parents et de ses maîtres, aujourd'hui un voleur, un proscrit !... Bah ! tout est fini. N'en parlons plus... qu'est-ce qui m'a perdu pourtant? Une irritation d'amour-propre, une sottise, une folie... quel sort !... J'avais été orphelin de bonne heure, je vivais chez une de mes tantes, je dépendais d'elle, je l'aimais ; car sa protection n'avait rien pour moi d'humiliant ni de pénible, et son projet même le plus cher était de me marier à sa fille. Voilà qu'un jour on lui écrit de la ville, où j'étudiais la chicane chez un procureur, en attendant d'aller faire mon droit à Toulouse, une lettre anonyme pleine d'exagérations sur une prétendue incartade de jeune homme, que j'avais commise. Aussitôt longues remontrances, reproches, colère de ma tante. Je pars, afin de m'expliquer, de l'apaiser ; j'arrive à R***, un village près d'ici, d'où est toute ma famille. Je me rappelle que ma cousine était bien triste. A mon aspect, elle avait baissé les yeux ; elle pleurait en silence dans un coin. Le maréchal-des-logis Honoré Gervais,—vieil ami de mon père, et qui m'a bercé tout enfant sur ses genoux, — dînait ce jour-là précisément à la maison; il ne détachait point son regard du mien, et il affectait de siffloter entre les dents une certaine gamme qui me crispait furieusement les nerfs. — « Ah mais, patience! patience! s'écria soudain ma tante, dans trois ans, tu seras de la conscription, mauvais garnement : je ne t'achèterai certes pas un homme, si tu tires un mauvais numéro. — Et ce sera, corbleu ! bien fait, lui dit Honoré Gervais; il n'y a rien pour corriger les enfants, quand ils sont libertins ou indociles, comme de leur faire un peu goûter de l'exercice en douze temps et des agréments de la gamelle. — Oui !... eh bien ! repartis-je, froissé d'un pareil accueil, ce ne sera pas dans trois ans que j'aurai toutes ces jouissances, monsieur Gervais ; puisqu'on me menace, je vais de ce pas m'engager dans le régiment

de chasseurs dont le dépôt est à B***. — Va, va, mon garçon! me dit ma tante... » Les têtes étaient montées : la querelle s'envenima. Nous nous séparâmes après quelques propos des plus aigres, et je courus à la ville exécuter mon projet. Quoique je n'eusse point encore l'âge requis, on ne me fit aucune difficulté : Honoré Gervais avait prié son lieutenant de dire à l'officier de chasseurs chargé des enrôlements que ce n'était là de ma part qu'un dépit d'enfant gâté, et que mes parents, après m'avoir laissé, pour me punir, un an ou deux sous les drapeaux, me fourniraient un remplaçant. Au bout de six mois, le régiment rejoignit le dépôt. On nous envoya en garnison dans le Nord. A moitié chemin de notre destination, le mal du pays me gagna. Je suis sensible, je suis fier; je m'acquittais très-mal, je l'avoue, de mon service. J'étais presque toujours de corvée. Ce traitement me révolta. J'eus une altercation des plus vives avec l'un de mes chefs, et je désertai. A cette nouvelle, en apprenant quelles conséquences funestes pouvaient résulter de ma faute, ma pauvre cousine, qui m'aimait, fut frappée au cœur. Elle mourut en quelque sorte des appréhensions que je lui causais; et ma tante, justement indignée, dans sa douleur de mère, me fit signifier de ne plus la voir. Désolé, sans asile, sans ressource, je rôdai quelque temps dans les bois, sur la montagne, sous mon petit nom de Bastien, vivant de ce que me donnaient les mineurs et les paysans. Un jour, on me refusa; j'avais faim, je n'avais pas mangé depuis l'avant-veille. Je volai un pain et un écu dans la cabane d'un bûcheron. Bientôt je fus signalé comme déserteur, j'eus les gendarmes à mes trousses. Bref, le reste est inutile : vous le devinez. Hélas! quand on est sur une pente de perdition, si courageusement qu'on se roidisse, on va vite et on va loin. Sans doute je n'ai jamais versé le sang, et il ne me serait pas difficile non plus de prouver la fausseté de tous les crimes qu'on m'attribue; mais finalement j'ai volé, j'ai même une fois arrêté la diligence. On m'a bien alléché souvent par des promesses d'adoucissement à ma peine, si je me livrais moi-même; car on se figure que toute une troupe de bandits est sous mes ordres, et l'on espère que cet exemple portera les autres à l'imiter. Mais il n'en faudrait pas moins répondre à des accusations de vol. De vol!... Corbleu! plutôt que d'avoir affaire à une cour d'assises, et que mon nom soit flétri, je préfère descendre la garde roulement et me faire sauter la cervelle... Jusque-là, je prends mon sort en patience. Je vis en bon bourgeois, quand j'ai de l'argent; j'étudie, je lis et traduis mes classiques, quand j'ai du loisir. Je m'étourdis, je vis sans espérance, mais sans crainte... Et, tenez, puisque j'en suis à vous faire mes confidences, je vais vous conter aussi pourquoi Robert me hait si fort, Robert le gendarme, vous savez, celui-là même qui nous épiait de loin, ce matin, déguisé en bûcheron, à l'extrémité du bois de Cassan. Ce Robert, l'année dernière encore, était brigadier : l'ambition le tourmente, et, pour avancer en grade plus vite, il s'était vanté de m'amener bientôt mort ou vif au lieutenant de la brigade de B***. — Un jour, selon ma coutume, j'errais dans la montagne, au soleil levant. J'entends une voix qui m'appelle avec précaution derrière une rampe; je m'approche : c'était Tony, l'enfant qui nous a tout à l'heure accostés près de ma maison. — Allez-vous en bien vite d'ici, monsieur Bastien, me dit-il; un gendarme est embusqué dans le ravin sur votre droite; il vous couche en joue avec sa carabine... Tony n'avait pas achevé, qu'un coup de feu part du ravin; sa casquette tombe, et Robert triomphant, croyant que c'est moi que la balle vient d'atteindre, s'élance de notre côté en criant : — Enfin, canaille, je te tiens!... Le lâche! sans combat, sans sommation! comme si la loi autorisait de pareils guet-apens! Oh! je ne m'en cache pas, ce fut un amer dépit que j'éprouvai, lorsque, levant mon fusil pour riposter, je m'aperçus que je n'avais pas eu soin de le charger avant de sortir. Je n'eus que le temps de couler une balle dans l'un des canons; mais Robert, épouvanté, avait déjà pris la fuite; et, honteux pour lui, je dédaignai même de le poursuivre. Je ne renonçai pas cependant à toute vengeance.

« A un mois de là, j'appris que le receveur de B***, devant envoyer une somme considérable à Montpellier par la diligence, Robert, avec un de ses camarades, avaient été requis de se placer sur l'impériale. Croirez-vous que je descendis aussitôt hardiment de la montagne vers la plaine, et que j'eus le front le soir même, d'arrêter seul la voiture, au *Saut-du-Loup*. Le compagnon du brigadier eut peur comme lui. Je ne demandai pas un sou aux voyageurs; je reprochai devant eux à Robert toute la turpitude de sa conduite, et, afin de l'en mieux punir, car il est avare, je lui arrachai sa montre. Le lendemain, Robert fut dégradé pour sa couardise. Néanmoins, le lieutenant de gendarmerie a promis de lui rendre ses galons, s'il réussissait à me mettre la main au collet. Certes, ce n'est pas la volonté qui lui manque : il m'a voué une haine implacable; il m'a tendu, depuis, bien des embûches, que j'ai toujours déjouées; car je suis averti, j'ai du sang-froid, de la prudence, et d'ailleurs je l'attends de pied ferme. »

Ayant dit, Bastien se tut; et Sylvio, qui, pendant ce récit, avait eu le temps de reconnaître Antonin Lamie, — entraîné par sa sympathie d'écolier pour l'un des pensionnaires du collége dont il avait si souvent admiré les triomphes, — oublia complétement le bandit pour tendre amicalement la main au

camarade d'études, au jeune homme instruit, accablé par une fatalité aussi bizarre que cruelle.

« Merci! merci! dit Bastien en saisissant cette main tremblante d'émotion et la pressant dans la sienne ; mais ne nous attendrissons ni l'un ni l'autre. Vous me quitterez demain, vous ne songerez bientôt plus à moi; je serai peut-être un peu plus long à perdre le souvenir de cette rencontre... Qu'importe! de nouvelles idées, de nouveaux soucis m'en distrairont tôt ou tard, et nous aurons parfaitement raison tous les deux... Quant à présent, faites comme je vous ai dit: assurez-vous si le choix de mes livres est bon; si, dans ces papiers, tout ce fouillis de matériaux divers, traductions ébauchées, scolies, remarques, commentaires, il se trouve quelque chose qui vaille et qui vous plaise. Je rallume mon cigare... je vous laisse. »

A ces mots, il battit de nouveau le briquet, tandis que Sylvio, profitant de la permission, allait tour à tour de la table à la bibliothèque, et, afin de lui montrer combien il prétendait se mettre à l'aise, fouillait sans façon dans les papiers et dans les livres. Tout à coup, surpris de ne point sentir encore l'odeur du tabac se répandre dans la chambre, l'écolier leva les yeux, et il vit son hôte qui, au lieu de fumer tranquillement sa cigarette, froissait dans ses mains la lettre que Tony lui avait remise, et que, par une réminiscence subite, il venait sans doute de tirer de sa poche.

« Mon Dieu! qu'est-ce, qu'avez vous? s'écria-t-il, assailli, malgré lui, d'une inquiétude indéfinissable.

— Rien. Ce n'est rien. Que puis-je avoir? » répondit Bastien à mots heurtés.

Mais son anxiété était manifeste. Il faisait de vains efforts pour se contenir. Une colère concentrée éclatait dans ses prunelles, et sa voix avait ce ton creux qui est comme le dernier râle où s'éteint l'énergique résistance de la volonté. Il bondit, ouvrit la porte et appela : « Simonne! »

Ce cri avait été bien impératif, car elle accourut aussitôt.

« Me voici, Bastien... que veux-tu?

— Mon fusil!

— Ton fusil? répéta-t-elle; et pour quoi faire?

— Donne-moi ou est-il? j'en ai besoin. »

Elle obéit. Il s'en empara; il plongea la baguette dans l'un des canons, il examina le bassinet, et un sourire furtif de satisfaction effleura ses lèvres.

« C'est bon! je craignais qu'il ne fût encore chargé, et que Molosse, en partant, ne le fît partir.

— Eh bien mais! il n'est donc pas chargé? La baguette n'a guère sonné pourtant dans le canon.

— En effet, observa Sylvio.

— Eh! pardonnez-moi, pardonnez-moi... A propos, où est Molosse?

— En pénitence à la cave, dit Simonne.

— A la cave, Molosse!... Mais tu es folle!

— Eh! c'est pour qu'il n'incommode pas monsieur, riposta-t-elle avec quelque impatience.

— Oh! oh! oh! fit Bastien d'un air singulièrement ironique... Ah çà! et le rôti, est-il prêt?... Dépêche donc! Approche la table... Venez, vous, dit-il à Sylvio; le crépuscule n'est plus assez clair pour qu'on y voie à travers ces barreaux épais. D'ailleurs, les nuits commencent d'être un peu fraîches; il n'y a point de braise dans la coupe de la chambre, et nous serons mieux de l'autre côté, devant le feu. »

Tout en parlant, il s'était élancé dans la cuisine. Il adossa, dans un coin de la cheminée, son fusil à la muraille, et alla au fond de la pièce, près de la porte d'entrée, rouvrir celle de la cave.

Le chien, qui, flairant son maître, était déjà derrière le battant, ne fit qu'un saut au milieu de la salle.

« Couchez là! couchez! » lui dit Bastien, en montrant l'angle de la pièce où était le fusil.

Molosse s'y accroupit, en exhalant un petit murmure prolongé de soumission et de joie. Alors Bastien descendit lui-même à la cave; il en revient avec deux bouteilles de vin cachetées, qu'il débouche et pose devant lui sur la table, pendant que Simonne achevait les préparatifs du souper.

« Qu'est-ce que tu vas donc faire de ces deux bouteilles? lui dit-elle.

— C'est du vin blanc pour nous régaler avec monsieur, répondit-il tout en s'asseyant et se penchant, sous le manteau de la cheminée, vers la broche, où tournait le rôti.

— Ah! tiens, c'est vrai! je n'y avais pas songé! s'écria Simonne, dont la voix eut une inflexion étrange.

— Ce sont les deux levrauts que tu as choisis? reprit Bastien.

— Oui, et je vous y mitonnerai une sauce à l'ail et aux oranges amères, dont tu te lècheras les doigts, grand gourmand!

— Non, non, pas de sauce!

— Comment! toi qui en es si friand! balbutia-t-elle inquiète.

— Je ne m'en soucie pas aujourd'hui.

— Mais monsieur l'aime aussi, peut-être?

— Eh! point du tout! Non, il ne l'aime pas! répliqua Bastien... Ne faites pas attention, ajouta-t-il tout bas en s'inclinant vers Sylvio, qui s'était avancé près de lui, à l'autre coin de la cheminée; ne vous étonnez de rien de ce que je dis.

— Diable! mais... qu'y a-t-il? demanda Sylvio sur le même ton; cette lettre vous a bien troublé!

— Cette lettre?

— Oui.

— C'est possible... En tous cas, un peu de patience, je vous en supplie. Je ne tarderai pas à être sûr de mon fait, et tout vous sera expliqué.

— Puisque la sauce est inutile, poursuivit Simonne, il n'y a plus qu'à ôter le rôti du feu, car le voilà cuit à point.

— Eh bien ! va chercher un plat pour l'y mettre, dit Bastien.

Il était nuit. Les tisons qui flambaient dans l'âtre, activés par la graisse dont quelques gouttes avaient parfois rejailli du rôti sur la braise, venaient de s'éteindre en remplissant le foyer d'un tourbillon d'étincelles.

Bastien y jeta une poignée de menu bois ; Simonne alluma une lampe, ferma les volets de la cuisine, et, après avoir pris sur le buffet deux bouteilles de vin, dont l'une était celle qu'elle avait entamée précédemment pour en verser un verre à Bastien, elle plaça cette bouteille-là devant lui, dans une soucoupe, et l'autre au bout opposé de la table, devant [illegible].

Ils s'assirent : Bastien, au coin du feu, ayant son fusil sous la main, son chien entre les jambes, tour[illegible] trée de la maison ; Sylvio, que les réverbérations du feu incommodaient, à la droite de Bastien ; Simonne vis-à-vis.

A ce moment, l'on heurta en dehors, à la porte... trois coups faibles, séparés à intervalles égaux... Puis un silence. Simonne tressaillit.

« Eh bien ! entends-tu ou n'entends-tu point ? Es-tu sourde ? dit Bastien ; va ouvrir. »

Elle se leva. La porte roula sur ses gonds : deux hommes en manteau parurent sur le seuil. A l'aspect de Bastien, ayant à sa table un convive, tous deux semblèrent hésiter ; et il leur échappa comme un geste de désappointement. Bientôt cependant, après s'être consultés du regard, ils se décidèrent à entrer.

« Soyez les bienvenus, [illegible] des chasseurs [illegible] la poursuite de quelque vieux lièvre réfugié dans les taillis de la montagne. Vous ne serez pas fâchés, je présume, de trouver ici un gîte jusqu'à demain, et, pour le quart d'heure, un bon souper... Mais souffrez que je vous débarrasse de votre équipement, » ajouta-t-il en leur enlevant à la fois leur manteau avec une carabine qu'ils avaient sous le manteau, et déposant les uns derrière lui, sur une [illegible] de son fusil.

Son action avait été si prompte, que les deux étrangers en furent comme désarmés. Pendant ce temps, Molosse s'était pris à gronder en flairant et rôdant autour d'eux ; Simonne, stupéfaite, ne trouvait pas une parole ; elle perdait de plus en plus contenance ; et Sylvio, d'un regard attentif, enveloppant ces deux hommes, dont l'un était remarquable surtout par la couleur ardente de ses cheveux et la longueur aquiline de son nez, cherchait en lui-même à se rappeler où il avait vu cette figure.

« Paix donc, Molosse ! Ici ! Couchez ! s'écria Bastien ; pardon, messieurs !... Eh ! fi ! fi ! la vilaine bête ! Ne dirait-on point qu'elle croit vous avoir déjà *sentis* quelque part !... Asseyez-vous, messieurs. »

Ils s'assirent au bas bout de la table, près du feu, en avant de Simonne.

« Et daignez manger avec nous de ce plat de gibier : il est tendre, je vous jure, quoique tué de ce matin... »

Ce disant, il bourra leur assiette de viande ; après quoi, de la bouteille de vin rouge, qui était dans la soucoupe, il leur versa un plein verre.

« Le vin est bon ! dit l'un des étrangers.

— Et le levraut aussi, peste ! » affirma l'autre, celui dont la physionomie faisait rêver Sylvio.

Sur cette phrase, tous deux, s'envisageant à la dérobée, échangèrent un sourire goguenard, lequel n'échappa pourtant ni à Bastien ni à Sylvio.

« Allons ! leur dit Bastien, encore un coup, messieurs, puisque vous le jugez bon ! »

Et gracieusement, dans leur verre, il vida ce qui restait de la bouteille.

Les deux étrangers saluèrent, et ils burent.

« Ah ! fit Bastien avec un soupir d'aise, tout en décochant un regard acéré sur Simonne ; parlez-moi de ça : ce n'est pas se faire prier au moins ! »

Le sombre nuage, dont son front avait été chargé jusqu'alors, s'éclaircit aussitôt ; un éclair de malice pétilla dans prunelle, et, d'une main, se versant à lui-même rasade de vin blanc, tandis que de l'autre il faisait claquer ses doigts avec une pétulance d'en[illegible] :

« A votre santé, messieurs. »

Et il mouilla ses lèvres.

« Mais je ne m'informe point si vous avez eu de la chance aujourd'hui, continua-t-il. Oh çà ! répondez sans compliment (car je suis un chasseur déterminé, comme vous, pardieu !). Êtes-vous fâchés, dites-moi, que les vicissitudes de la chasse vous aient conduits dans mon terrier ?

— Oh ! si nous avons balancé un instant, répon[illegible] le soir, dans la montagne, on peut craindre...

— Ah ! oui, [illegible] Bastien le voleur... hein ?

— Sans doute !

— Eh bien ! mais [illegible] seul ?... Il est vrai qu'il ne faut pas toujours s'y fier ; et [illegible] Bastien, [illegible] magine qu'on va le surprendre sans défense, vous a

souvent toute une bande de coupe-jarrets sous la main.

— Bah! vous pensez? fit le compagnon du grand nez d'un air ébahi.

— Mais oui! mais oui!

— Vous le connaissez donc?

— Assez.

— Diable! Et quel homme est-ce?... Après tout, ce n'est qu'un homme.

— D'accord! mais fécond en ressources, alerte, intrépide, vigoureux, tuant quand on l'y oblige, et surtout ne faisant jamais quartier aux traîtres et aux lâches! »

Les deux étrangers pâlirent.

« Sans compter, reprit Bastien, qu'il a beaucoup d'amis dévoués dans la montagne, qui lui servent d'éclaireurs, de courriers, de sentinelles. Aussi ne manque-t-il jamais d'être instruit, d'une manière ou d'autre, de tout ce qu'on machine contre lui... Aujourd'hui même, un de ses émissaires l'a prévenu d'un piége, un des piéges les mieux conditionnés que lui aient jamais tendus MM. de la gendarmerie, comme il s'exprime, car il se pique de politesse.

— Aujourd'hui? répéta l'homme au long nez d'une voix sourde, où, sous une feinte indifférence, perçait une angoisse profonde.

— Eh! vraiment oui!

— Comment cela?

— Par une lettre qu'on lui a rendue en mains propres, il n'y a guère plus de deux heures, à son retour d'une excursion dans les anciennes dépendances du prieuré de Cassan.

— Une lettre?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Eh... mais!... qu'en savez-vous? s'écrièrent simultanément les deux étrangers avec quelque audace, et en essayant de fixer sur Bastien un regard scrutateur, que le regard ferme, à demi moqueur et toujours un peu mystérieux de celui-ci leur fit baisser presque aussitôt.

— Je le sais... Pardieu! je puis en parler savamment, puisque je l'ai lue.

— Vous?

— Moi!... Souhaitez-vous point qu'on vous en fasse part?... Voici, » dit-il, en prenant dans sa poche la lettre de Tony, qu'il déploya nonchalamment sur son genou.

Puis, rapprochant la lampe et s'accoudant sur la table pour y mieux voir :

« Écoutez, messieurs!

« Bastien est averti que l'ex-brigadier Robert, avec un autre gendarme, se sont présentés, hier, chez lui, pendant son absence. Il ont séduit Simonne, et Simonne, ce soir, quand il rentrera, lui offrira à boire d'une bouteille de vin rouge où l'on a mêlé un narcotique. Peut-être même, afin que l'expédient réussisse mieux, en mêlera-t-on aussi dans le ragoût de son souper. Vers huit heures, quand Bastien sera endormi, les deux gendarmes reviendront; ils frapperont à la porte trois coups, signal dont ils sont convenus avec Simonne; ils garrotteront Bastien, et ils l'emmèneront à Montpellier, pour y être traduit en cour d'assises.

« Celui qui mande cet avis à Bastien ne se nomme

point; mais si *Antonin Lamic*, (souligné messieurs; ce nom est le véritable nom de Bastien le voleur) désire avoir avec le susdit un mot d'entretien, il le trouvera demain matin, vers neuf heures, dans la montagne, sur une des rampes du défilé qui conduit à la mine de R***. »

— Or çà, est-ce clair? Qu'en pensez-vous, messieurs? » continua Bastien en remettant tranquillement la lettre dans sa poche.

Il y eut une pause. Les deux étrangers étaient affreusement pâles. Leurs doigts se crispaient sur le manche de leur couteau; et ils essayaient encore, sous le regard enflammé dont les couvait Bastien, de grimacer un sourire effrayant à force d'incertitude et d'hébêtement.

Enfin, incapables sans doute d'endurer davantage cette torture morale :

« Nous sommes trahis! » dirent-ils ensemble en bondissant de leur chaise.

Et ils firent mine de se ruer sur Bastien.

« Oh! oh! halte-là, mes maîtres! riposta Bastien en sautant sur son fusil... Ah mais, parbleu! c'est trop fort! c'est ridicule! reprit-il gaiement; vous êtes sans armes; vous avez bu tout le vin de la bouteille où était le narcotique, et vous prétendez encore faire les méchants.

— Tout le vin de la bouteille! balbutia l'un des gendarmes, car c'étaient eux.

— Eh! oui, mon charmant petit ex-brigadier, mon cher monsieur Robert, qui avez tant envie de rattraper vos galons!... Peste! il paraît que vous n'aviez pas ménagé la drogue; car vos yeux sont déjà tout blancs, votre langue est épaisse, vos lèvres écument... Ah! ah! ah! vous voilà avec un pan de nez, mon cher, quoique vous n'en eussiez pas besoin! » ajouta-t-il en pouffant de rire et faisant allusion au trait le plus saillant de son visage.

Les deux gendarmes restaient debout. Ils étaient comme pétrifiés. Les vapeurs du narcotique commençaient d'appesantir leurs organes; leurs cils, qui se collaient, clignotaient devant les rayons de la lampe, et un irrésistible tiraillement musculaire, tourmentant les coins de leur bouche, annonçait un prochain et formidable bâillement.

La scène était risible et terrible.

« Trahis! poursuivit Bastien; vous dites : trahis!... Et moi donc, si j'avais donné dans le panneau!... vous mériteriez... mais à d'infâmes gueux, comme vous, ce serait trop d'honneur qu'une balle dans la tête!... Simonne! » s'écria-t-il d'un ton bref.

La misérable femme, qui, glacée de terreur, immobile sur sa chaise comme une masse inerte, semblait n'avoir plus ni une lueur d'intelligence dans le cerveau, ni une goutte de sang dans les veines, se redressa tout d'une pièce, à cette exclamation, ainsi qu'un automate obéit à un ressort.

« Va ouvrir la porte de la cave! »

Elle se dirigea en chancelant vers le fond de la salle, et ouvrit la porte.

« Passez, messieurs, passez... Que je vous éclaire! dit alors Bastien avec une courtoisie ironique, tout en posant son fusil et prenant la lampe sur la table; allez là-bas cuver votre vin de pavots et votre lâcheté... On vous délivrera demain la clef des champs, quand il sera jour, quand vous serez plus en état de déguerpir de céans. »

Puis, comme ni Robert ni son compagnon ne bougeaient, soit que leurs jambes leur refusassent tout service, soit que, dans l'engourdissement graduel de leurs facultés, ne comprenant qu'à demi les paroles de Bastien, cette ouverture noire et béante qu'ils apercevaient derrière eux les rassurât médiocrement :

« Allez donc! » leur dit-il.

Et, les y poussant l'un après l'autre :

« Appuyez vous, pour ne point trébucher, à la corde qui est le long du mur... Ah! un mot encore. Je t'ai volé ta montre, Robert, tiens! je ne veux rien d'un pleutre tel que toi! »

Et il lui jeta sa montre, qui retentit, en se brisant, sur l'une des dalles de l'escalier.

Cela fait, il referma la porte, et se retourna vers Simonne.

Au lieu de se rasseoir à sa place, après avoir exécuté l'ordre de Bastien, Simonne, plutôt par un vague instinct de crainte que par une appréhension bien réfléchie, s'était réfugiée à l'autre bout de la table, au coin de la cheminée. Là, saisie d'un tremblement nerveux, au fur et à mesure que la conscience de sa situation lui revenait, ses genoux fléchirent tout à coup; elle s'affaissa, elle s'accroupit en ramassant ses jupes près du feu, et ne fit plus ni un geste ni un mouvement : — le buste droit, le cou tendu en avant, les yeux agrandis par une sorte de dilatation fiévreuse qui noyait, en l'élargissant, la pupille dans l'iris, et plongeant du côté de Bastien un regard où était concentrée à la fois et suspendue toute son âme. Quand il se fut retourné, quand la malheureuse créature le vit marcher droit à elle, lentement, sans proférer un mot, mais la tête haute, lui aussi, l'œil fier et étincelant, elle ne baissa pourtant pas les paupières : elle n'en eut pas la force, — éblouie, fascinée qu'elle était par ce sombre éclair qui, la sondant dans les replis les plus secrets de son être, dépouillait successivement sa pensée de tous ses voiles. Seulement, et à chaque pas que faisait Bastien, le frisson imperceptible qui ne l'avait effleurée d'abord qu'à l'épiderme finit par la gagner, par l'ébranler tout entière. Ses yeux roulèrent rapidement dans leur orbite; ses dents se mirent à claquer l'une contre l'autre, et un cri — un râle — horrible à entendre, expira étranglé dans sa gorge.

Cette scène muette avait quelque chose de si glaçant, de tellement sinistre, que, par une impulsion toute machinale, Sylvio se leva épouvanté.

Bastien s'arrêta.

« Femme! dit-il gravement, combien vous a-t-on donné et que vous a-t-on promis pour que vous ayez pu consentir à commettre cette action? »

Un nouveau cri fut toute la réponse de Simonne.

« Combien vous a-t-on donné et que vous a-t-on promis? » répéta Bastien.

Et il fit encore un pas au-devant d'elle.

A cette question, qui, par sa persistance, acquérait un degré de précision inexorable, Simonne avait porté brusquement ses mains à son front, comme si, la stupeur ayant paralysé le réseau fibreux de ses paupières, elle n'avait plus que ce moyen de se soustraire à l'aspect de son juge.

Cependant Bastien, n'obtenant point de réponse, continuait d'avancer posément, froidement, l'œil toujours illuminé de ce rayon terrible qui était comme le fluide avant-coureur de la tempête prête à déborder de son sein. Simonne ne le voyait plus, mais elle entendait distinctement son pas sur le pavé. Quand enfin elle le sentit auprès d'elle, un troisième cri, mais plus aigu, lui échappa. Ses mains glissèrent de son front, sa tête pencha sur son épaule. Il y eut dans ce corps défaillant comme une dernière convulsion de la chair qui lutte encore, lorsque déjà la perception morale est absente; puis soudainement à la renverse elle tomba sur le carreau, épuisée, brisée, anéantie.

Tant de faiblesse et tant de honte désarmèrent Bastien. Toute flamme s'éteignit soudain dans ses prunelles. Un moment, il la contempla avec une sévérité impassible, la laissant gisante à ses pieds, tandis qu'un sourire de mépris, où quelque involontaire compassion se mêlait bien encore à l'amertume et au dégoût, venait douloureusement contracter ses lèvres. Puis, comme si, devant un étranger surtout, la dégradation de cette femme, qui était sa compagne, humiliait, navrait en lui tout ce qu'il y avait de vaillant, de noble, de loyal, il s'arracha par un violent effort à ce désolant spectacle. Il recula de quelques pas, il fit le tour de la table jusqu'à la chaise, prit son fusil dans le coin de la cheminée, et dit à Sylvio :

« Sortons! je vous en prie... suivez-moi. Je ne puis plus rester ici... J'étouffe!... La maison de Madeleine, la mère du petit Tony, n'est pas loin : nous y trouverons tous les deux un gîte pour cette nuit, et demain je vous ramènerai au village. »

Ils se dirigèrent, à ces mots, vers la porte, et Bastien ôta le verrou. Sylvio était déjà dehors, Bastien allait repousser le battant derrière lui, quand tout à coup, au bruit lourdement sonore qu'avait fait cette porte en s'ouvrant, Simonne tressaillit, se redressa, tendit les bras en silence d'abord, puis en exhalant un plaintif murmure où elle semblait préluder péniblement à une émission plus articulée de sa voix; puis enfin, avec une explosion brève, avec un accent déchirant, elle dit :

« Bastien!... »

Dans ce simple cri avaient vibré sans doute un remords bien vrai, une supplication bien persuasive, car Bastien en fut remué. Il revint tout pensif vers la porte, mais sans en franchir encore le seuil; attacha sur Simonne un regard où la pitié effaçait déjà toute colère. Puis, à mesure que la sensation se réveillant rappelait la vie et la mémoire dans cette débile machine désorganisée du premier choc, son front se rembrunit de nouveau.

« Simonne! prononça-t-il d'un ton néanmoins plus doux, et cette fois-ci en la tutoyant, tu ne veux donc pas m'avouer quels sont les présents, quelles sont les promesses qui t'avaient séduite?

— Oh!... » fit-elle dans une sorte d'indignation frénétique contre elle-même, et en dégrafant de ses oreilles, sous les brides de sa coiffe de toile, des boucles d'or et de corail, qu'elle tordit entre ses doigts, qu'elle broya sous ses dents, qu'elle foula aux pieds avec rage, et jeta pêle-mêle, parmi les cendres, dans le feu.

Après quoi, toute cette force factice que lui prêtait le repentir l'abandonnant brusquement, sans ajouter une parole, elle s'adossa au bord de la table; elle baissa la tête... Son sein s'éleva, sa bouche s'emplit de hoquets, de sanglots; et un double flot de larmes jaillit d'entre ses paupières brûlantes.

Ce transport, ce désespoir si spontanés, si énergiques, et que leur trivialité même grandissait jusqu'au sublime, parurent soulager Bastien de quelque poids intime et horrible dont tout l'homme en lui était accablé.

« Elle pleure! elle pleure! » dit-il tout attendri, en faisant signe à Sylvio de se rapprocher.

Ensuite ils rentrèrent dans la maison. Sylvio referma la porte, et Bastien s'avança vers Simonne.

« Malheureuse! c'est donc pour cela que tu avais vendu ma liberté, mon sang, mon honneur?... Oui, mon honneur! répéta-t-il avec un éclat superbe; car, tout répréhensible que je sois à mes propres yeux, pour bien des fautes auxquelles je ne cherche pas même d'excuse, je n'ai jamais du moins trahi personne; je suis pur de toute perfidie, de toute bassesse! »

A ce retour de Bastien, à ces reproches qu'il daignait lui faire, Simonne avait compris confusément que le pardon était déjà peut-être dans son cœur. Aussi bientôt s'enhardit-elle au point de lever la tête, et d'une voix qui s'affermissait par degrés,

mais sans qu'elle osât encore cependant hasarder un regard jusqu'à lui :

« Ah! c'est qu'ils se sont joués de moi! s'écria-t-elle; ils m'avaient juré que c'était dans ton intérêt ce qu'ils me demandaient, ce qu'ils voulaient faire... Ils m'avaient dit (tu me l'as dit également plus d'une fois, Bastien, t'en souviens-tu?) qu'on t'accorderait ta grâce, si tu te livrais à tes juges; mais qu'il y avait un délai passé lequel, et il ne s'en manquait plus que d'un jour qu'il ne fût passé, l'on enverrait tous les gendarmes du département pour te traquer dans la montagne; qu'on t'y prendrait tôt ou tard, et qu'alors tu ne devrais plus espérer ni rémission ni miséricorde; au lieu que, si je les aidais à s'emparer de toi, par une ruse innocente, chacun d'eux affirmerait que tu t'étais, de ton plein gré, remis entre leurs mains, et que, de cette façon, tu pourrais désormais habiter tranquillement le pays.

— Les lâches! dit Bastien.

— Pourtant je n'étais pas sans défiance; tout ce me semblait un peu louche; je ne pouvais me résoudre à t'abuser, j'avais des scrupules. J'hésitais, je refusais... quand ce monsieur qui a un grand nez, ce M. Robert, comme tu l'appelles, s'est écrié en sacrant que j'étais une folle qui souhaitais ta perte, et que, pour me punir, il allait m'emmener avec lui comme ta recéleuse et ta complice... Oh! sans doute, j'eusse mieux fait de le suivre que de l'écouter!... Mais, je te l'avoue, tous ces discours qu'ils me tenaient m'avaient brouillé le sens. J'ai eu grand'peur. C'est à ce moment qu'ils m'ont cajolée, enjôlée tous les deux; et... enfin, ce M. Robert, pour me rassurer, pour me prouver qu'il était bien ton ami, m'a donné ces pendants d'oreilles en me disant :

— Tu les lui montreras demain, Simonne, devant nous, après qu'il aura bu tout le vin de la bouteille, et tu verras comme il sera content que tu aies ce beau bijou.

— Oh! les lâches! les lâches!... Eh bien! mais si tu m'avais tout conté du moins quand je suis revenu...

— Je n'y ai pas songé, répondit-elle avec une candeur telle dans l'intonation et dans le geste, qu'il était impossible de concevoir le moindre soupçon sur sa bonne foi; et puis, n'est-ce pas leur avoir menti à eux, ce n'eût pas été leur manquer de foi? demanda-t-elle naïvement.

— C'est-à-dire que, pour ne point leur manquer de foi, tu avais le courage?...

— Oh! non, non, ne crois pas cela, Bastien, ne le crois pas!... Moi, te tromper! moi, te vendre! peux-tu le penser? peux-tu le dire? Mais je ne suis pas une méchante femme! mais je t'aime! Mon Dieu! mon Dieu! répétait-elle en se frappant le front comme si une lueur venait de lui apparaître, est-ce que réellement j'avais eu le dessein de te trahir?... Ah! si c'était vrai, si j'en étais sûre, je te dirais de me tuer; je me tuerais moi-même, plutôt que de ne pouvoir plus vivre avec toi!... Mais j'étais ensorcelée... Quoiqu'un pressentiment là, là, dans le cœur, m'avertît que j'avais tort d'accepter les propositions et le cadeau de ce M. Robert, je n'en craignais pas moins de mal faire si je négligeais cette dernière occasion qui se présentait de te sauver malgré toi... Oh! tu as raison, j'aurais dû conserver toute ma défiance; j'aurais dû me rappeler qu'à aucun prix ton intention n'est de te rendre... Et quand tu as lu cette lettre qui l'a si fort troublé, lui aussi, il m'a semblé tout de suite que j'étais bien coupable... Ah! oui, bien coupable!... Mais, je ne te mens pas, Bastien; je me repens, et je t'aime! Pardonne-moi. Ne t'en va point! ne me quitte point!... Tiens! tiens! bats-moi plutôt! Venge-toi! s'écria-t-elle en tombant à genoux devant lui, et le sollicitant d'un regard où le remords et la tendresse se confondaient dans un même rayonnement obscurci et tempéré par les larmes.

— Pauvre femme! dit Bastien à demi-voix; oui, oui, je le savais bien; faible, mais pas méchante! ajouta-t-il en envisageant Sylvio... Allons! tais-toi! je te pardonne. Ne pleure donc pas ainsi! Il ne faut pas non plus pleurer ainsi devant monsieur, reprit-il en la relevant, en lui souriant avec bonté; et, s'emparant d'un de ses bras qu'il appuya sur le sien, comme si pudeur, en présence d'un étranger, — toute cette généreuse pudeur qui est au fond des grandes âmes, — souffrait pour elle et pour lui-même d'un tel épanchement de passion et de douleur : Pauvre fourbe! viens! viens!

Il alluma une autre lampe; il entraîna doucement Simonne dans la chambre contiguë, et Sylvio les y entendit encore un moment, elle qui s'accusait pleurait toujours, lui qui la consolait tout bas et s'efforçait de la calmer.

Enfin, tout ce murmure incohérent, tantôt plus sourd, tantôt plus sonore, entremêlé de cris renaissants, de phrases interrompues, d'un [illegible] gémissement [illegible] dans l'ombre! Sylvio, à l'ouverture brusque de la porte, s'éteignit dans un dernier sanglot, [illegible] Bastien, [illegible] d'un matelas, d'un traversin et d'une paire de draps de lit, qu'il disposa dans un angle de la pièce, non loin de la cheminée.

« L'hospitalité d'Antoinette est bien [illegible], dit-il à Sylvio; vous ne lui en voulez point de tout ceci?

— Mon! dit Sylvio, [illegible]!

— Je vous remercie... Eh bien! donnez-m'en la preuve en [illegible] vous reposer là jusqu'à demain. Vous avez bien plus de besoin de repos, vous, que moi. Quant à moi, vous ma place, pas

de la cheminée, sur cette chaise. Je veillerai sur Simonne et sur vous; et sur mes deux prisonniers aussi! — ajouta-t-il en désignant la porte de la cave, devant laquelle s'était accroupi Molosse; — quoique certainement ni l'un ni l'autre ne soient guère en état de me nuire, et, qu'en outre, y eût-il le moindre péril, gardé par une pareille sentinelle, je fusse sans aucune espèce d'inquiétude... Parbleu! j'ai même envie, dit-il en consultant Sylvio de l'œil, de leur descendre leur manteau! La cave est très-humide. D'ailleurs, on ne dort jamais sainement, quelque profond que soit le sommeil, quand on a pour oreiller la dalle nue. »

Et, sans attendre de réponse, il roula les deux

manteaux sous l'un de ses bras, il ouvrit la porte de la cave, et, pendant que le chien, campé sur le seuil, l'y accompagnait d'un regard de curiosité intelligente et circonspecte, il disparut sous la rampe de l'escalier. Son absence ne fut pas longue. Ayant de nouveau verrouillé le battant, au pied duquel se recoucha Molosse, il revint s'asseoir à côté de Sylvio, et lui dit en souriant :

« Tous deux ronflent, ma foi! comme des toupies d'Allemagne. Je les ai accommodés du mieux que j'ai pu dans leur manteau. J'espère que la leçon leur profitera, sans qu'il en résulte cependant rien de trop fâcheux pour leur santé. »

Puis ils rapprochèrent leurs chaises l'une de l'autre. Bastien donna quelques coups de soufflet dans les tisons, qui, s'enflammant, firent pâlir davantage encore les maigres lueurs que la lampe répandait dans la cuisine; et, favorisés par cette demi-obscurité dont les teintes mystérieuses invitent si bien aux épanchements du cœur, ils cédèrent graduellement au plaisir de causer ensemble, un moment, de bonne amitié, au coin du feu.

Averti enfin qu'il se faisait tard par le déclin plus marqué des étoiles, Bastien se tut soudainement et supplia Sylvio de prendre quelque repos avant le jour. Vaincu par ses instances, Sylvio se coucha tout habillé sur le matelas. Quand il rouvrit les yeux, le soleil était déjà haut sur l'horizon. Bastien polissait avec un bout de peau de chamois les deux canons et la batterie de son fusil. Simonne allait et venait de la chambre à la cuisine. Sa physionomie, parfaitement calme et rassérénée par le sommeil, ne gardait plus aucune trace de la tempête qui l'avait bouleversée la veille.

« Hein?... dit Bastien, qui, tout en lui souriant avec bonté, la montrait du coin de l'œil à Sylvio, j'espère qu'on s'est faite belle aujourd'hui, et de grand matin encore!... Eh bien! mais je t'approuve, je t'approuve; c'est en l'honneur de notre hôte! ajouta-t-il, voyant qu'elle rougissait, et craignant peut-être de l'affliger par ces quelques mots, où, malgré toute la simplicité de son esprit, il lui était assez facile pourtant de démêler comme un reproche indirect de la promptitude étourdie avec laquelle elle paraissait avoir oublié la scène de la veille... Or cà, puisque voilà monsieur debout, nous ne ferons pas mal de partir tous les trois. Tu n'as besoin de rien préparer ici. La maison de Madeleine n'est pas loin, nous déjeunerons chez Madeleine.

— Oui... Et puis tu iras à ce rendez-vous qu'on t'a indiqué dans la lettre, n'est-ce pas? demanda Simonne d'un ton dolent. Oh! monsieur, murmura-t-elle en joignant les mains et se tournant vers Sylvio, empêchez cela, je vous en supplie. Si c'était quelque ennemi caché, quelque embûche nouvelle? Ah! c'est qu'ils en sont bien capables! C'est qu'à présent je me défie de tout, moi!

— Folle! lui dit Bastien.

— Mais elle a raison, observa Sylvio; en tout cas, il n'est guère prudent, ce me semble, que vous alliez seul à ce rendez-vous, et puisque vous avez des amis dans la montagne, vous devriez vous faire accompagner par l'un d'entre eux.

— Bah! le meilleur ami, la meilleure sauvegarde, les voici! répliqua Bastien en coulant une balle dans chaque canon de son fusil. En route donc! mais auparavant, si mon intention n'est pas de retenir ces messieurs plus longtemps prisonniers, continua-t-il en se dirigeant vers la porte de la cave et ôtant le verrou, il ne convient pas non plus que je leur laisse libre accès dans tous les endroits de ma maison. »

Tout en parlant, il avait fermé la porte de la chambre à double tour; il en mit la clef dans sa poche; puis, avisant les carabines des deux gendarmes dans l'encoignure de la cheminée, et haussant les épaules après un moment d'hésitation :

« Je ne veux pas même savoir si elles sont chargées! s'écria-t-il; eh! puisque je me suis débarrassé de la montre de Robert, je ne m'embarrasserai certes point de sa carabine. Le lâche s'imaginerait que j'ai eu peur! »

Alors il promena dans la cuisine un dernier coup d'œil d'inspection, ensuite il ouvrit la porte du dehors.

« Passe devant, dit-il à Simonne, et prends le chien. »

Simonne s'empressa d'obéir. Mais à l'inflexion de voix de Bastien, n'ayant pas trop bien compris sans doute s'il était irrité ou touché des paroles qui lui avaient échappé sans son agrément, toute tremblante et confuse, elle lui fit, ainsi qu'à Sylvio, en se rangeant de côté pour sortir, une prodigieuse révérence. Bastien détourna la tête, il se mordit les lèvres pour ne pas rire, tandis qu'une légère rougeur se répandait malgré lui sur son visage.

« Quant à vous, s'il vous plaît, appuyez-vous sur mon bras, » dit-il à Sylvio.

En même temps, il tira brusquement à lui le battant de la porte; et, précédés de Simonne et de Molosse, qui devinait la route, ayant coupé sur leur gauche dans l'avenue, tous deux s'acheminèrent ensemble, par l'une des rampes voisines, vers le logis de Madeleine.

Nous ne nous arrêterons point chez Madeleine. Quelques mots même rapides sur l'intérieur d'un pauvre ménage dans ces montagnes peu connues intéresseraient médiocrement le lecteur. Nous nous bornerons donc à dire que, tout en précipitant le déjeuner, car l'heure avançait et il craignait de ne pas être exact au rendez-vous, Bastien demanda de nouveau des renseignements à Tony sur l'étranger dont il tenait la lettre qu'il lui avait remise. Tony ne put que répéter ce qu'il lui avait déjà dit, ce qui acheva de le faire perdre en conjectures.

« Ma foi! à la grâce de Dieu! s'écria-t-il en repoussant son assiette et vidant son verre; après tout, l'avis que renfermait cette lettre était véritable; ce ne peut être qu'un ami qui me l'a donné. »

Et il se leva pour sortir. Ce mouvement réveilla toutes les angoisses de Simonne. Elle n'osa cependant hasarder une parole, tant elle appréhendait d'exciter sa colère! Elle se contenta d'attacher sur lui un regard suppliant.

« Allons! allons! calme-toi! lui dit Bastien; la preuve qu'il n'y a, j'en suis bien convaincu, nul danger sérieux dans tout ceci, c'est que, si notre hôte y consent, ajouta-t-il en montrant Sylvio, j'accepterai volontiers qu'il m'accompagne. Nous serons bientôt de retour ici; nous reviendrons chez nous sur le soir, afin que Robert et son camarade aient eu tout le temps de décamper, et demain, par un chemin de traverse dont les gens seuls du pays ont connaissance, je ramènerai monsieur dans le bois de Cassan, d'où,

en quelques minutes, il aura gagné le ruisseau de la Tongue et les premières maisons du village. »

Sur ce, sans attendre de réponse, voulant couper court à toutes objections, à toutes doléances, il siffla son chien, mit son fusil en bandoulière, et, accompagné de Sylvio, s'élança dans un sentier qui conduisait directement au défilé de la mine de R***.

La matinée était superbe. Tout en marchant, Bastien, de çà de là, interrogeait l'horizon d'un œil attentif, sans manifester la moindre inquiétude, mais pourtant avec une certaine circonspection. Ce fut ainsi qu'ayant à peine échangé deux ou trois phrases interrompues, lui et Sylvio, au bout d'une demi-heure, arrivèrent enfin à l'entrée du défilé. Bastien ne jugea pas sans doute prudent de s'engager dans cette espèce d'entonnoir si tortueux et si étroit, qu'il semblait avoir été choisi tout exprès pour y préparer une surprise, car il escalada, sur sa droite, l'une des rampes presque à pic entre lesquelles le ravin était encaissé. Presque au même instant, un homme enveloppé d'un vaste manteau, dont le collet, relevé par dessus la tête, empêchait de voir quel était le genre de coiffure qu'il portait, mais dont les bottes éperonnées résonnaient pesamment sur le roc, déboucha sur la rampe de gauche, venant de la mine et se dirigeant avec rapidité vers l'issue opposée de la gorge. A l'aspect de Bastien, et en remarquant qu'il n'était point seul, une vague hésitation parut le saisir; toutefois il continua d'avancer en silence, tandis que Bastien, l'ayant aperçu de son côté, allait du même pas à sa rencontre. Quand ils furent l'un vis-à-vis de l'autre, n'étant plus séparés que par la largeur du ravin, tous deux firent halte simultanément. L'étranger, d'un geste délibéré, rabattit le collet de son manteau, dont les plis ramassés retombant sur ses épaules découvrirent un uniforme complet de maréchal-des-logis des gendarmes; et aussitôt, étendant un de ses bras vers Bastien, pendant que, de son autre main, il armait vivement une carabine qu'il avait sous le manteau, d'une voix ferme et brève, il lui cria :

« Au nom du roi! Antonin Lamic, je t'arrête. »

A cette apostrophe, à laquelle, malgré quelque défiance bien naturelle, il était pourtant loin de s'attendre, Bastien fit involontairement un pas en arrière.

« Ah! ah! dit-il; et, par un mouvement aussi brusque que le sien, ramenant devant lui son fusil dont le ressort craqua sous son doigt, il se mit promptement en défense. — Ah! ah! répéta-t-il d'un ton dédaigneux, c'est donc vous, Honoré Gervais, vous qui m'avez écrit, et qui me tendiez un piége! Vous n'êtes donc qu'un lâche comme les autres?...

— Je ne suis point un lâche, et quand je me serai expliqué, tu comprendras toi-même qu'il n'y a point de lâcheté, répliqua Honoré Gervais, je suis venu seul; j'ai mes pistolets, il est vrai, et ma carabine; mais je ne doutais pas que tu n'eusses également ton fusil à deux coups... Me serais-je donc trompé sur ton compte? Eusses-tu préféré, dis-moi, tomber dans l'ignoble panneau où, depuis hier soir, sans l'avis que je t'ai donné, tu serais à la discrétion de ce vil Robert?

— Eh! mon Dieu! répondit Bastien avec un hochement de tête des plus significatifs, toute la différence, c'est qu'au lieu de ce vil Robert, comme vous dites, ce sera vous, monsieur le maréchal-des-logis, qui gagnerez la prime... A propos, de combien est-elle? cinquante écus? deux cents francs? trois cents francs? Non... davantage encore! Peste! il paraît que la capture est d'importance et que je vaux un assez bon prix.

— La prime! répéta Honoré Gervais, dont une sombre pâleur avait, à ce mot, décomposé le visage, je l'emploierai toute à te faire enterrer, Antonin Lamic; c'est déjà t'en dire assez, j'espère, et tu dois m'entendre... Je veux que tu meures ici sous la balle d'un soldat, libre, en plein air, en plein soleil, afin qu'un jour tu ne sois point traîné devant un tribunal et flétri en place publique de la main du bourreau.

— Diable! vous êtes éloquent lorsque vous vous échauffez, ricana Bastien; c'est prendre, certes, beaucoup de soin de mes intérêts; mais je crains d'avoir le caractère assez mal fait pour ne vous remercier d'un pareil service que d'une manière assez brutale, si vous tâchez de me le rendre.

— Parbleu! je le sais bien; je sais aussi que tu as le coup d'œil juste, et c'est pourquoi, mon cœur me l'a dit, je n'aurai point à rougir de cette action que tu me reproches... Or donc, nous voici deux hommes face à face, déterminés, adroits, calmes, implacables. Ma vie est au bout de ton fusil, si la tienne est au bout de ma carabine... Écoute, j'ai là, dans ma poche, un mandat en règle contre toi; j'ai la commission de t'arrêter; je t'arrête! Tu résistes; ma vie est en péril... je suis autorisé à faire usage de mes armes... Est-ce clair? sommes-nous d'accord sur ce point, et démêles-tu sans ambiguïté de quoi il s'agit entre nous?

— Parfaitement! parfaitement!

— Alors, garde à toi! continua Gervais, qui, sur cette phrase, descendit vers le bord du ravin pour le traverser en droite ligne et gravir la rampe opposée. L'ordre est positif... je vais te mettre la main au collet.

— Halte! un pas de plus, vous êtes mort! riposta Bastien en élevant son fusil et couchant en joue son adversaire.

— A la bonne heure! C'est un plaisir comme cela, et je m'assure que nous ferons convenablement les choses, » reprit Gervais.

Tout en parlant, il s'était placé de profil vis-à-vis de Bastien, le buste effacé, le canon de sa carabine à la hauteur de l'œil, l'index sur la détente.

« Tire! et ne me manque point! lui dit-il; car je ne te manquerai pas, moi, je te le jure! »

Bastien hésita.

Tout à coup, des pas précipités, des cris confus retentirent sur la gauche, au bas du défilé, dans l'un des sentiers inférieurs qui conduisaient à la gorge. Gervais, ainsi que lui, détournèrent à demi la tête en tressaillant. La rumeur finit par devenir plus distincte, et Sylvio, qui était demeuré un peu en arrière, à l'extrémité de la rampe, aperçut le premier Simonne qui, talonnée par deux gendarmes, tâchait, tout essoufflée, de maintenir la faible avance qu'elle avait encore sur eux, en appelant par intervalles Bastien de toute la force de ses poumons.

Cependant, à l'attitude hostile d'Honoré Gervais, appréciant d'instinct toute l'étendue du danger que courait son maître, Molosse, la prunelle en feu, le cou gonflé, la gueule béante, n'attendait plus qu'un signe qu'il lui adressât, un remuement de l'œil ou des lèvres, si imperceptible qu'il fût, pour se ruer sur le maréchal-des-logis, et le mettre en pièces. Mais Bastien n'encourageait nullement cette sollicitation muette de l'intelligent et fidèle animal. Quoique sa situation très-critique se compliquât de l'arrivée de deux nouveaux assaillants sur le terrain où il avait affaire à un ennemi déjà par lui-même assez redoutable, il ne pouvait se résoudre pourtant à profiter de la diversion puissante que Molosse eût opérée en sa faveur, pour recevoir ensuite les deux autres avec moins de désavantage. L'oreille, le regard tendus dans la direction d'où partait le bruit, il avait bientôt reconnu la voix de Simonne; il voyait étinceler au soleil une carabine sur l'épaule de chacun de ces deux hommes acharnés à sa poursuite ; il devinait en eux Robert et son camarade, qui, à leur réveil, se souvenant de la lettre qu'il leur avait lue, du rendez-vous qu'on lui avait assigné dans le défilé de la mine, s'étaient concertés, dès qu'ils avaient été libres, pour l'y attaquer à l'improviste; et il se maudi[illegible] point prévu, dans [illegible] confiance, que l'abandon même qu'il leur faisait de leurs armes leur inspirerait l'idée de cette agression, par l'extrême facilité qu'ils auraient de l'accomplir. Évidemment une catastrophe était imminente. Au fur et à mesure qu'elle approchait du ravin, Simonne, se sentant [illegible] de plus près, [illegible] cris plus fréquents, plus éclatants. Sans doute [illegible] de résister aux craintes qui l'agitaient, elle avait quitté [illegible] de le rejoindre; elle s'était croisée en route avec les deux gendarmes, et avait essayé de prendre les devants pour l'en avertir. — Mais à quoi se décider? qu'imaginer? que faire? Battre en retraite? s'évader? Impossible! Honoré Gervais se précipiterait aussitôt sur ses traces. D'ailleurs, l'amour-propre, autant que la difficulté même de la fuite, le retenait immobile et frémissant de rage devant lui. Lâcher la détente de son fusil, jeter roide mort le maréchal-des-logis sur place? Mais, si au bruit du coup de feu, Robert et son camarade, — à qui l'un des coudes du sentier qu'ils parcouraient masquait encore la rampe de gauche, au bord de laquelle leur chef était debout, — présumant que c'était sur eux que Bastien avait tiré, et, désespérant de l'atteindre lui-même, avaient la scélératesse, l'un ou l'autre, de tirer à bout portant sur Simonne, afin de se venger?

L'épreuve était terrible! Toutefois, sans se faire aucune illusion sur le résultat de cette rencontre, Bastien n'avait rien perdu de son sang-froid; et, jugeant quelque sanglante collision inévitable, il ne pensait plus qu'à vendre chèrement sa vie, ou du moins à sortir de ce mauvais pas avec honneur.

Gervais, de son côté, semblait en proie à une perplexité assez étrange. Les cris de Simonne, si réitérés, si perçants, et auxquels se mêlait déjà l'écho plus vibrant des bottes éperonnées des gendarmes sur les aspérités pierreuses du sentier, lui apprenaient assez quelle était la cause de l'inaction de Bastien. Son anxiété, ses alarmes, on eût dit qu'il les partageait au fond de l'âme; mais, qu'inflexible sur les devoirs de son état, et ne voulant non plus tirer que le second, comme il l'avait annoncé, ce qu'il appréhendait surtout, c'était que, paralysé par la stupeur, le malheureux ne tombât vivant entre leurs mains.

« Eh bien! que tardes-tu? Tire! tire donc, ou je viens à toi, » lui cria-t-il en faisant encore quelques pas vers Bastien, le canon de sa carabine braqué toujours sur sa poitrine, et continuant à s'effacer de profil devant lui.

Tout en articulant ce défi nouveau, l'inflexion de sa voix avait été moins ferme, moins impérieuse, et l'involontaire pitié qui en amollissait sensiblement la rudesse militaire avait aussi passé dans son regard.

Ce changement fut remarqué de Bastien, car il abaissa soudain son fusil.

« Gervais, la partie n'est plus égale, lui dit-il; voilà Robert et son camarade que je vais avoir sur les bras. [illegible] point... Je vous promets de venir seul, une autre fois, à tel rendez-vous qu'il vous plaira de m'indiquer. »

[illegible]

plus que de la longueur de leur carabine, eurent presque simultanément franchi, derrière elle, le versant escarpé de la hauteur.

« Damnation ! devant eux, il n'est plus temps, dit Gervais.

— Bastien ! fuis ! fuis ! cria Simonne effarée, haletante, prête à expirer de fatigue et de frayeur.

— Tire ! mais tire donc ! reprit Gervais avec une sorte de dépit concentré, de colère douloureuse; veux-tu qu'on t'empoigne vivant ? »

A cette menace, à ces cris, éperdu, furieux, exaspéré, mais incapable d'aucune lâcheté, d'aucune crainte, exalté au contraire par la proximité, par la grandeur du péril, Bastien releva brusquement son fusil; il se donna le temps à peine de viser, il pressa la détente... Le coup partit; le chapeau de Gervais, emporté par la balle, alla rouler à vingt pas derrière lui. Au même instant, Molosse prit l'élan pour sauter sur la rive gauche de la gorge et empêcher le maréchal-des-logis de riposter sur son maître, par la foudroyante impétuosité de son attaque.

Mais déjà trois coups de feu avaient répondu à celui de Bastien. Sylvio le vit chanceler; il vit Molosse, arrêté court, reculer en tournoyant sur lui-même, et Simonne, la nuque fracassée, tomber tout de son haut le visage contre terre.

Deux heures après, — dans la cabane de Madeleine, — l'unique fenêtre d'une chambre basse où reposaient sur le même lit, — un coin du drap relevé sur le front, — les deux corps de Simonne et de Bastien, était toute grande ouverte ainsi que la porte, selon l'usage du pays, non dans le but d'établir un courant d'air salutaire dans la chambre, mais afin que l'âme des défunts trouvât toutes les issues libres pour s'envoler. La balle d'Honoré Gervais avait frappé Bastien au bas-ventre; car, ému non moins que lui, et l'ayant ajusté avec autant de hâte, une secousse intérieure avait ébranlé son bras, et l'arme avait dévié de la poitrine, où il visait. Mais l'agonie de Bastien, dans l'épuisement occasionné par la lutte horrible qu'il avait soutenue contre d'atroces douleurs, avait été assez calme; de manière que le souffle s'étant éteint sur ses lèvres, il n'avait fallu que bien peu de temps pour que son visage, comme celui de Simonne, offrît cette expression de langueur mélancolique qu'on remarque dans les traits de tous ceux qui succombent à une blessure faite par une arme à feu.

En entrant dans la chambre, chaque visiteur des environs, homme ou femme, parent ou ami, ou simple curieux, allait s'agenouiller au chevet du lit; il écartait le drap, examinait la figure des deux morts,

laissait échapper ou un cri ou un geste de commisération; puis, ayant marmoté une prière, il se retirait dans un coin, entre l'un des battants de la porte et la muraille, où la foule s'arrêtait un instant avant de sortir.

Honoré Gervais, qui connaissait la famille de Sylvio, s'empressa de l'arracher à ce navrant spectacle; il le reconduisit dans la journée même au village de G***, et, tout en cheminant et causant ensemble de cette catastrophe, il lui dit :

« C'était un grand cœur qu'Antonin Lamic! Le sort l'avait emporté beaucoup plus avant qu'il n'aurait cru; la loi était contre lui... C'est pourquoi, puisqu'il fallait qu'il périt aujourd'hui militairement ou bientôt sans doute d'une mort infâme, je ne regrette point ce que j'ai fait. Mais... »

Et sa voix s'angoissa, une larme brilla dans ses yeux.

« Je ne l'oublierai de ma vie!... »

AUGUSTIN CHEVALIER.

POUR UN BUFFLE.

I.

En 1382, de petits enfants s'ébattaient gaiement sur la place du village de la Motte-Broom, près de Rennes, lorsque tout à coup leurs jeux se trouvèrent interrompus par ce cri : « Gare au mauvais! » jeté par l'un d'eux qui prit aussitôt la fuite à toutes jambes. Ses camarades l'imitèrent : en un instant la place se trouva vide, et quand un jeune garçon, qui pouvait compter quatorze ans, arriva, il ne restait plus personne.

A la vue de la terreur qu'il inspirait à tous ces petits enfants, un rire de satisfaction ouvrit la large bouche du jeune garçon, qui ramassa un bâton et le jeta avec une force et une adresse peu communes dans les jambes des fuyards les moins éloignés de lui.

« Quelle peur je leur fais! » dit-il, puis il s'assit sur l'herbe : mais bientôt l'ennui, que cause à cet âge la solitude, s'empara de lui, et il se mit à bâiller d'une manière démesurée. Il faut le dire, ces bâillements ajoutèrent encore à son air disgracieux et à sa laideur peu commune : car il avait la taille épaisse, les épaules larges, la tête monstrueuse, et les yeux petits, quoique ardents. Le désordre de ses habits ne prévenait guère davantage en sa faveur; car, déchirés et couverts, à maints endroits, de sang et de boue, ils révélaient des habitudes et des goûts querelleurs peu louables.

Après trois ou quatre larges bâillements, il se leva brusquement et jeta les yeux autour de lui pour chercher s'il ne trouverait rien qui pût le désenuyer ou se laisser tourmenter par lui. Il ne vit rien, mais il entendit sortir tout à coup des hauts herbages d'un marais voisin un mugissement extraordinaire qui le fit tressaillir d'abord.

Honteux de ce mouvement instinctif de frayeur, il avança et vit, au bruit de ses pas, l'énorme tête d'un buffle s'élever à travers les hauts herbages, et fixer sur lui des regards graves et imposants.

Le jeune garçon, malgré la nature agressive de son caractère, se sentit au fond du cœur l'envie de passer son chemin et de laisser tranquille le gigantesque animal, qui se tenait là couché devant lui. Il fit même quelques pas; mais comme s'il eût été honteux au fond du cœur de cette faiblesse, tout à coup il se retourna précipitamment, ramassa une pierre et la lança au buffle.

L'animal entendit siffler le projectile à ses oreilles, et secoua nonchalamment la tête.

Son apathie encouragea le jeune garçon.

« Ah! ah! dit-il, tu ne trouves pas de ton goût les pierres de Bertrand, et elles te font secouer la tête : attends! attends! et j'espère bien que tu la secoueras tout à l'heure d'une façon moins lente et moins insoucieuse. »

Il fit, dans les poches de son pourpoint, une ample provision de pierres, et soudain le buffle se trouva assailli d'une grêle de cailloux qui vinrent tour à tour le frapper soit au poitrail, soit dans les jambes.

Le puissant animal se leva avec une sorte de difficulté; puis, quand il se trouva sur ses jambes, il regarda fixement le querelleur qui l'attaquait. A l'instant même, celui-ci lança une pierre qui vint frapper l'animal dans l'œil.

Il fallait le voir soudain bondir, jeter un long mugissement de douleur, et s'élancer sur l'assaillant, qui prit la fuite de toute la vitesse de ses jambes. Mais le buffle, irrité par la douleur, courait aussi vite que lui, et ne tarda pas à l'atteindre.

Soudain Bertrand tomba cruellement blessé d'un coup de corne dans le dos.

Il aurait infailliblement péri sous les pieds du buffle furieux, quand un jeune fermier, témoin de toute cette scène, accourut, sa fourche à la main, et

en frappa le buffle par derrière. Le buffle se retourna, courut sur ce nouvel ennemi, et laissa de la sorte à Bertrand le temps de se relever.

Mais l'intrépide petit garçon, à peine debout, vint aussitôt à l'aide de celui qui l'avait secouru si courageusement et si à propos. Quoique blessé, il ramassa une corde laissée près de là, la jeta dans les jambes du buffle, et parvint à le terrasser. Sur ces entrefaites, d'autres personnes accoururent, et l'on se rendit tout à fait maître de l'animal.

Sanglant et couvert de poussière, Bertrand s'avança vers le jeune fermier qui lui avait porté bon secours.

« Merci, Jacques Plougastec lui dit-il, merci, et d'autant plus merci que j'avais toujours été méchant pour toi. Tu m'as rendu le bien pour le mal, je te revaudrai cela, et je jure Notre-Dame que, n'importe où, n'importe quand, tu me trouveras pour toi prêt à entreprendre tout ce qui sera bon et loyal, bien entendu.

II.

Cinq années s'écoulèrent.

Cinq années! Que d'événements peuvent, durant cet espace de temps, tout à la fois si court et si long, survenir dans l'existence d'un homme? Cinq années s'étaient écoulées, et toute la Bretagne, de paisible et riche qu'elle était, se trouvait déchirée par la guerre civile; Jean de Montfort et Charles de Blois se disputaient ce malheureux pays; ses habitants, ou plutôt leurs seigneurs, avaient pris parti pour l'un ou pour l'autre de ces deux prétendants, et il en résultait des batailles livrées, des villes saccagées, des villages en ruines; partout la désolation et la mort. La terre restait sans culture. Hélas! disaient les paysans, à quoi bon cultiver des terres que les gens d'armes fouleront sous les pieds de leurs chevaux? A quoi bon ensemencer, pour que le blé se [illegible] vert par ces chevaux, comme de l'herbe? Jamais on n'avait vu semblable misère; car, dit un historien du temps, le plus grand malheur qui puisse arriver à un pays, c'est d'avoir deux rois : autant vaudrait deux soleils à la terre.

Jacques Plougastec, marié depuis trois ans, dans la châtellenie du Fougeray, était devenu un fermier laborieux, et fort désolé de la guerre; Bertrand, un chevalier fort en renom, quoique jeune, et qui, s'il n'était pas beau et poli [illegible] pour les dames, comme il aimait à le dire, faisait en revanche, peur aux ennemis. Chargé d'aller en Angleterre avec les deux fils de Charles de Blois, qui devaient servir d'otage à leur père, tandis que ce dernier viendrait en France et en Bretagne aviser au moyen de se procurer sa rançon, Bertrand s'était acquitté de ces fonctions importantes avec une dignité et un savoir-faire qui lui valurent les éloges unanimes de toute la cour d'Angleterre. Il ne brilla pas moins dans les tournois, et il revint en Bretagne avec le renom d'un parfait chevalier.

A peine de retour, il apprit que les troupes de Charles de Montfort venaient de s'emparer du château de Fougeray.

« Il y a trois jours qu'ils en sont maîtres, dit-il; qu'ils fassent la soupe demain, et nous irons la manger à leur place. Y a-t-il ici quatre hommes résolus et prêts à me suivre et à entreprendre un coup hardi avec moi. »

Tous ceux qui l'entendirent se levèrent.

« Eh bien, dit-il, par Notre-Dame, nous irons tous. »

Il donna des instructions, et trois heures après, quatre bûcherons se trouvaient à la nuit tombante sous les créneaux du château de Fougeray.

« Holà, hé! crièrent-ils à la sentinelle, abaissez la herse; voici deux charrettes de bon bois pour passer l'hiver; et elles doivent être les bien-venues, car le seigneur de Craon, qui vous commande, a envoyé un varlet donner ordre d'apporter ici du bois, sur l'heure. »

La sentinelle appela un autre homme d'armes qui descendit pour lever la herse.

Alors, les quatre bûcherons firent avancer leur voiture; mais à peine entrés sous la voûte, une des roues se brisa, et la voiture se trouva gisante.

« Le diable d'enfer vous arde la gorge! s'écria l'homme d'armes. Avant un quart d'heure la herse ne pourra fermer cette issue.

— Et quand elle la fermera, ce ne sera pas toi qui seras chargé de ce soin, » répliqua un des bûcherons en frappant l'homme d'armes d'un coup de dague qui le tua roide.

Un de ses compagnons donna, par un coup de sifflet, le signal qu'attendaient dans un bois voisin, deux cents hommes en embuscade, et un quart d'heure après, suivant les paroles du chevalier Bertrand, les soldats mangeaient la soupe qu'avaient apprêtée, dans le château de Fougeray, les hommes d'armes du comte de Montfort.

Après souper, le chevalier Bertrand voulut, suivant son habitude, visiter les prisonniers, afin de relâcher les gens de menue condition, et de ne garder que ceux en état de payer rançon. Parmi les premiers, il s'en trouva un qu'il reconnut sans peine pour Jacques Plougastec. Il le fit avancer.

Jacques regarda en tremblant le chevalier, que cinq ans, son armure et sa barbe, ne lui permettaient pas de reconnaître.

« Ecoute, lui dit-il, que je t'apprenne le sort qui t'attend. »

Jacques crut que c'en était fait de sa vie.

« Ecoute, je te donne la plus belle ferme de la chatellenie du Longray; je te donne cinquante bœufs et vaches à ton choix, et deux cents arpents de terre, sans compter que je ferai graver en grosses lettres, sur ta porte, cette inscription accompagnée de mon blason :

SOUS LA PROTECTION

DU CHEVALIER BERTRAND DUGUESCLIN.

« Gare à qui s'avisera d'y toucher, il s'en repentira. J'en jure Notre-Dame, je tiendrai parole. »

Jacques Plougastec regardait le chevalier avec une stupéfaction qui tenait de l'hébètement; il croyait rêver.

« Tu ne te souviens donc plus, repartit le chevalier d'un mauvais petit gars qui tuait tes poules, volait tes pommes, et tourmentait tes buffles? Tu ne te souviens donc plus qu'au lieu d'aller le dénoncer à sa mère, tu te contentais de dire : Cela est jeunesse qui se passera? tu ne te souviens donc plus que sans ton courage il serait mort occis par le plus gros vilain buffle que j'aie jamais vu. Il a promis de t'être en aide au besoin, et le besoin est venu. Sois donc riche et heureux; et si jamais quelqu'un te chagrine ou touche aux biens que je te donne, dis-lui : « Gare « au chevalier Bertrand » Duguesclin, et viens me trouver. »

III.

En 1389, Duguesclin défendait Dinan, assiégé par le duc de Lancastre, et une trêve était survenue, suivant l'usage assez commun alors de suspendre, pendant quelque temps, les hostilités, afin de laisser aux combattants des deux partis le temps de réparer leurs forces, et de vaquer à leurs affaires les plus importantes.

Les troupes des deux camps ennemis, pour char- [illegible] tranchantes. Duguesclin n'était pas le dernier à partager ces divertissements guerriers.

[illegible] nier, pâle et chargé de fers, vint se jeter à ses pieds, en criant aide et merci. Le chevalier reconnut [illegible] Jacques Plougastec.

« Monseigneur, s'écria-t-il, prenez-moi en pitié; [illegible] ma ferme; ils ont dit : Nous te ferons souffrir d'autant plus que tu es le protégé de Bertrand Duguesclin.

— Et qui donc en a fait ainsi?

— [illegible] Thomas de Cantorbéry et ce [illegible] lui-même.

— Ah! ah! fit le chevalier sans plus s'émouvoir en apparence. J'ai déjà un compte à régler avec lui, pour avoir voulu faire prisonnier mon jeune frère, malgré la trêve jurée; nous allons voir ce qu'il en sera. »

Disant cela, il dirigea son cheval vers la tente du duc de Lancastre, où se trouvait le jeune duc de Montfort.

« Monseigneur, fit-il, nous devions avoir un tournoi, et je viens vous proposer un duel, un combat à mort... pour deux insultes que j'ai reçues de sire Thomas de Cantorbéry.

« Il y a huit jours, il avait fait prisonnier mon frère, enfant sorti sans armes de la ville de Dinan, sur la foi de la trêve conclue. Vous m'avez fait justice, en exprimant le désir que le combat n'eût point lieu. Mais aujourd'hui j'apprends qu'un homme que j'avais placé sous ma protection, a été, toujours en dépit de la trêve, pillé, saccagé, ruiné et emmené prisonnier; et cela, par ce même Thomas de Cantorbéry. Je lui jette donc le gage du combat, et que Dieu soit en aide au bon droit ! »

Le duc de Montfort et le duc de Lancastre cédèrent aux sollicitations de Duguesclin, et décidèrent que le combat aurait lieu sur l'heure.

On se rendit donc dans l'emplacement où se trouvait rassemblée pour le tournoi toute la noblesse des deux armées, et un héraut fit à savoir que monseigneur Bertrand Duguesclin demandait le combat à outrance contre le sire Thomas de Cantorbéry. Alors ce dernier parut dans l'arène, et bientôt le cri des parrains, et du maître de camp : *laisser-aller*, se fit [illegible].

Bientôt les lances furent brisées, alors les deux chevaliers sautèrent à bas du cheval et vinrent l'un sur l'autre, la hache d'une main et la dague de l'autre. Le combat fut long et terrible : car les deux chevaliers montraient la même adresse et la même force.

[illegible] et sans défense.

Jacques Plougastec, qui priait à deux genoux en regardant cette lutte terrible, crut que c'en était fait de son bienfaiteur et sentit son cœur défaillir.

Mais Duguesclin, rapide comme l'éclair se jeta sur son adversaire ébranlé par le coup qu'il avait [illegible] pied sur sa poitrine et dit :

« Ah! [illegible] m'insulter, et toucher à ce qui se recommandait à [illegible] ch bien! je vous [illegible] sous, pour un traître,

un félon et un méchant, bon à combattre contre des enfants et des vassaux sans armes. »

Cependant, le sire Thomas de Cantorbéry étouffait sous sa visière et allait périr. Les hérauts d'armes voulurent s'avancer et venir à son aide, en le débarrassant de son casque.

« Non point vous autres, s'écria Bertrand Duguesclin ; non point vous autres ! Que personne n'y touche : c'est à celui qu'il a outragé à lui donner la vie, si cela lui plaît toutefois.

« Holà, mon brave Jacques Plougastec, venez ici, et voyez ce que vous voulez faire de ce chevalier qui a, en mépris de la trêve, brûlé votre ferme, tué votre femme et vos enfants, et vous a amené ici prisonnier poings et pieds garrottés. Prenez une dague, et donnez-lui le coup de grâce : ou bien mettez-le à rançon ; aussi fort qu'il vous plaira, et je jure sur Dieu et sur Notre-Dame qu'il payera.

— Son sang seul pourrait payer le sang de mes enfants et de ma femme ; mais qu'il ai la vie sauve, » répondit Jacques Plougastec.

Le chevalier Thomas de Cantorbéry se releva enfin, au milieu des huées et des cris insultants de tous les spectateurs : le duc de Lancastre lui intima l'ordre de sortir de la lice et de retourner en Angleterre.

Le duc de Lancastre voulut en outre que la maison de Jacques Plougastec fût rebâtie aux frais du sire de Cantorbéry, et il donna ordre à ses troupes de la respecter, n'importe les chances de la guerre.

Elle subsistait encore deux siècles après la mort du chevalier avec cette inscription en anglais, en français et en bas-breton :

Sous la protection
du chevalier Bertrand Duguesclin.

ALPHONSE KARR.

HÉVA.

I.

LE FESTIN.

Sur la côte de Coromandel, non loin de Madras, dans les terres autrefois désertes, on trouve un paysage si beau que les voyageurs n'en ont jamais parlé, car les phrases leur manquent, et ils aiment mieux laisser dans l'Inde une omission qu'une injustice. M. Sonnerat est le seul qui ait hasardé cette exclamation :

« *Que la nature indienne est belle dans la solitude de Tinnevely!* (1) ; » puis il a fait la statistique des factoreries de Madras.

J'ai sur mes devanciers un avantage considérable pour peindre ce paysage : je ne l'ai pas vu. Si je l'avais vu, je ne le peindrais pas. Voici donc mon tableau, dont je garantis la ressemblance : il y a un lac, bleu comme une immense cuve d'indigoterie, qui perce une infinité de petits golfes dans une longueur de six lieues; sur trois côtés, l'horizon de ce lac est fermé par une haute montagne, et par des collines vertes en formes capricieuses, ressemblant assez à une succession de dos gigantesques de dromadaires. Du côté de la plaine, le rivage est comme un vaste jardin de tulipiers jaunes, jalonnés par intervalles de hauts palmiers, les uns groupés étroitement comme les membres d'une famille bien unie, les autres isolés, comme des égoïstes ou des misanthropes qui fuient la société. De même que le lac a creusé des baies dans la terre, ainsi la terre, par imitation, a jeté dans le lac de petits promontoires aigus comme des aiguilles de clochers qui flotteraient sur l'eau ; ces terrains ambitieux sont couverts de touffes profondes de verdure ardente, où se mêlent les ébéniers, les naucléas, les caquiers, les érables, que la nature a prodigués pour favoriser les tigres qui veulent venir boire au lac, la nuit, sans être vus des pâles humains.

Maintenant, si vous prenez la peine de regarder au pied de la montagne, vous trouverez un *chattiram* delicieux (1). Ses quatre colonnades d'érable rappellent un peu l'ordre Pœstum, adoré à Londres, et ne le font pas regretter; sa toiture fort élevée laisse un vaste passage à la circulation de l'air: son escalier de bois de santal a vingt-deux marches, et la dernière se baigne dans le lac, à côté d'un trou-

(1 Qu'il ne faut pas confondre avec la province ainsi nommée, et qui est située au cap de Coromandel.

(1 Du sanscrit *tchatour* quatre.

peau de jeunes et candides éléphants qui boivent l'eau et le soleil. Dans la position où vous êtes, le *chattiram* vous cache une ravissante maison de campagne, comme Adam la rêvait dans le paradis terrestre, après sa faute, quand la terre maudite se hérissa de chardons.

Cette demeure voluptueuse appartenait en 18.. au plus riche négociant de Madras. Son nom était Mounoussamy; il naquit Indien et idolâtre, et il n'avait pas trop changé de religion en se faisant méthodiste pour épouser la plus belle Hollandaise de Batavia, laquelle avait reçu, comme don d'amitié, du riche Palmer, une dot d'un million de piastres. Palmer aurait fait l'aumône au Pérou.

Héva était le nom de la belle Hollandaise, épouse de Mounoussamy. A la date nébuleuse que j'ai citée plus haut, elle avait vingt-quatre ans. Si vous n'avez jamais été dans l'Inde, vous ne pouvez vous faire une idée de la fascination qu'exerce une jeune femme du beau sang européen dans ces climats qui brûlent le corps et l'âme. Malheur à l'étranger qui venait s'asseoir un instant sous le péristyle de la maison d'Héva, pour admirer le lac du Tinnevely! un des nombreux domestiques de l'Indien avait ordre de l'inviter à dîner, et ce repas, accepté avec tant de joie, empoisonnait moralement le pauvre voyageur: il voyait Héva, et il oublait son pays, sa famille, et même sa femme et ses enfants, s'il en avait.

Le mari d'Héva était à cet âge heureux où les passions doivent laisser l'homme en repos; d'ailleurs on disait qu'il ne connaissait pas la jalousie, vice des pays froids, ignoré sur la côte de Coromandel: aussi, dans sa richesse, sa solitude et ses ennuis, il ne demandait pas mieux que d'avoir toujours nombreuse compagnie à sa maison; mais cette société de voyageurs, de savants, d'artistes, de parasites des quatres parties du monde, était toute composée de jeunes gens épris de sa femme, et se surveillant si bien les uns les autres, que le mari pouvait fermer les yeux et compter, en pleine confiance, sur la perpétuité de son honneur conjugal. Si Pénélope n'avait eu qu'un seul poursuivant, Ulysse aurait été Ménélas; elle eut cent amoureux, et elle garda vingt ans sa vertu, nuit et jour, sa broderie à la main.

Héva ne comptait que vingt poursuivants, et elle se plaignait quelquefois à son mari de ce qu'elle n'avait pas autant de bonheur que Pénélope; le sage Indien lui disait alors:

« Charmes de mes yeux, belle Héva, nous n'avons que vingt couverts à notre table et vingt chambres dans notre maison. Règle-toi là-dessus. »

En ce temps-là, parut sur le lac du Tinnevely un jeune savant que M. de Lacépède avait envoyé dans l'Inde pour chercher un touraco blanc (*Turracus albus*). Le muséum naturel de Paris, malgré ses richesses universelles, était incomplet: il lui manquait cet oiseau, dont Saavers avait porté le dessin à Londres. M. de Lacépède n'en dormait pas.

Le voyageur envoyé à la découverte du touraco blanc se nommait Gabriel de Nancy. Il avait des lettres de crédit pour tous les comptoirs de l'Inde, et des lettres de recommandation pour tous les savants. Les dernières lettres restèrent en portefeuille, mais les premières n'y firent pas long séjour. Il avait déjà dépensé soixante mille francs des deniers des contribuables, et le touraco blanc n'était pas découvert. Ayant épuisé quelques presqu'îles, trois continents, deux côtes, et une foule d'archipels, Gabriel attaqua le Tinnevely. M. de Lacépède attendait toujours l'oiseau, la paille à la main.

Le soleil, après avoir brûlé l'Inde, descendait sur l'Océan, lorsque Gabriel arriva devant la demeure de Mounoussamy. Héva était assise sous un manguier, et elle écoutait nonchalamment les doux propos de ses adorateurs, rangés en cercle autour d'elle. L'époux tournait les épaules à la société, et, par vieille habitude d'Indien, il comptait les grains du chapelet nommé *Poitah*.

Gabriel, quoique savant, avait un costume élégant, une figure spirituelle, et il montait fort bien à cheval. Deux nègres affranchis, et plus esclaves que jamais, prirent les chevaux de Gabriel et de son domestique; Mounoussamy se leva, et dit au jeune Français:

« Soyez le bien-venu dans mes domaines! que mon lac vous soit doux! »

Les adorateurs d'Héva firent un assez triste accueil à Gabriel. Héva salua le nouvel arrivant avec son éventail de plumes de bengalis.

Gabriel exposa l'objet de sa mission scientifique en peu de mots. Mounoussamy fit un geste qui désignait les bois et les montagnes du nord et du midi, comme s'il avait voulu lui dire qu'il mettait ses domaines à sa disposition.

On sonna le souper. Les vingt adorateurs se levèrent comme un seul homme pour offrir vingt bras à la belle épouse, qui prit le bras de son mari, selon l'usage indien.

La salle à manger frappa Gabriel. Elle était tout à claire-voie, et décorée de colonnettes en bois de santal, style pagode. Aux quatre angles, quatre fontaines coulaient dans des bassins de granit d'Elora; douze nègres, juchés sur des piédestaux d'ébénier, agitaient dans l'air de larges éventails de plumes de paons; les siéges des convives étaient formés de baluettes de naucléas; des masses fraîches et veloutées de feuilles d'acanthe servaient d'escabeaux; les mets de [illegible] dans une [illegible] d'ambre gris; et aux deux bouts de la table jaillissaient, de la gueule de deux dragons de porcelaine japonaise, d'immenses panaches de fleurs et de rameaux d'arbres odorants, des aigrettes où s'entremêlaient tous les caprices de nuances et de parfums de la puissante nature in-

dienne : le spondias, surnommé la fleur de Cythère, le wampi, originaire de la Chine; le lavantera du Cachemire, le rima, le falsé, le marsana qui secoue ses fleurs rondes et jaunes, comme des grelots d'or.

Mais rien ne décorait cette salle de festin comme la jeune Héva, la maîtresse de la maison; elle embaumait, elle éclairait, elle ravissait les convives; on ne regardait qu'elle, et elle ne regardait rien.

Sita, la déesse, épouse du *Dieu-Bleu*, assise nonchalamment sous un manguier; Lackmé, la déesse du plaisir, née dans le jardin Mandana, ne sont pas plus belles qu'Héva dans le temple de Ten-Tauly, disait l'Indien Mirpour, négociant retiré des affaires, et l'une des meilleures maisons de commerce de Madras; et son voisin, M. Goulab, ex-banquier à Calcutta, et natif du village de Kioula, lui disait :

« Si j'étais le Dieu-Bleu, je m'incarnerais pour elle une dixième fois. »

Et les yeux noirs de Goulab lançaient des flammes d'une lueur sinistre.

Le jeune Français Gabriel disait à son voisin, sir Edward Klerbbs, de Londres :

« Si je pouvais amener cette femme à Paris, seulement pour la faire figurer dans *Fernand-Cortez*, je ferais la fortune de M. de Jouy. »

Le mari d'Héva mangeait comme un tigre à jeun, et buvait comme boit la plaine altérée de Tchoultry quand il pleut après une sécheresse de trois étés.

Les autres convives ne disaient rien, et ils avalaient des soupirs.

On servait des plats étranges et à profusion; les vins de Constance, de Lalia, de Kerana, coulaient à flots dans ces belles coupes que taille le Jémidar sur la roche de Thcaomok. Les savants buvaient comme des ignorants.

Héva mangeait du bout des lèvres, à la pointe d'une aiguille d'or, des parcelles d'un jambon de Labiata, l'ours superbe qui désole l'île de Panay. Elle semblait faire cette concession à l'humaine nature, pour laisser douter encore de sa divinité. Il fallait voir avec quel geste de nonchalance dédaigneuse elle refusait une brochette de troupiales rouges ou une aile de péomerops, dont la queue a douze plumes; par intervalles, elle aspirait quelques gouttes de cette boisson que les Indiens composent avec du poivre, du tamarin et du jus de wampi. Alors tous les yeux s'attachaient sur son bras, qui se repliait comme un cou de cygne, en [illegible] les grelots de pierreries d'un bracelet d'ambre jaune sur une coupe de [illegible] ; et toutes les mains restaient immobiles, la fourchette levée sur les assiettes chinoises, [illegible] que les regards [illegible] une [illegible] des grâces adorables qui éclataient en [illegible] au bout de ses doigts, aux fossettes de ses [illegible], et même dans les plis du crêpe nankin, noué [illegible] le corsage de son sari indien.

L'époux imperturbable affectait de ne pas regarder sa femme, et cette impudence de bonheur irritait les convives. Mounoussamy semblait leur dire :

« Je vous permets de la dévorer des yeux à mon festin. »

Le jeune Français Gabriel, lorsque la conversation devenait général, disait à son voisin :

« Dans quelle espèce classez-vous ce mari indien?

— Il y a trois mois que je cherche son chapitre dans l'*Histoire naturelle* de Sonnerat, et je ne le trouve pas, répondait sir Edward Klerbbs.

— Croyez-vous qu'il aime sa femme?

— Peut-être non; peut-être comme tous les convives à la fois.

— Croyez-vous que sa femme l'aime?

— Sa femme n'aime personne de la société, c'est positif; mais puisqu'il faut qu'à son âge, et dans ce climat, elle aime quelqu'un, nous sommes désespérés d'admettre que ce quelqu'un est son mari.

— C'est désolant! disait Gabriel; peut-on aimer un homme qui a le teint bronzé comme la porte d'une pagode, qui a une mâchoire de dents d'éléphant, des lèvres de mandrille, des yeux de tigre noir, un col de rhinocéros? Un homme qui s'est composé son corps en volant quelque chose à chacun des monstres de l'Asie? Oh! c'est impossible! cette femme n'aime pas cet époux.

— Ah! les femmes! les femmes! disait Klerbbs mélancoliquement.

— Allons donc! y pensez-vous monsieur Klerbbs? Si cet Indien venait à Paris, dans le monde, avec madame, au bout de trois jours on lui ferait voir qu'un Indien est un sot.

— C'est possible; mais il n'ira pas à Paris... Voulez-vous que je vous donne un bon conseil, mon voisin?

— Donnez, monsieur Klerbbs.

— Vous pouvez vous sauver encore, il en est temps : demain, à la pointe du jour, remontez à cheval, et partez.

— Je ne partirai pas. J'attends une lettre de M. de Lacépède que le télinga de Madras doit m'apporter ici. Les intérêts de la science avant tout.

— Eh! mon Dieu! moi aussi je suis venu explorer le Tinnevely dans les intérêts de la science. La Société royale de Londres m'entretient à grands frais pour découvrir un ouvrage inédit sur la religion des Malaisiens, dont parle le Coran. [illegible] dévoré deux mille livres, et je n'ai rien découvert. En ce moment, je suis censé me promener sur les rives du Bas-Tinnevely, [illegible] les pieds du sable à cuire les œufs d'autruche, et sur la tête, du soleil à rôtir [illegible] Et je mange au frais à cette table, depuis trois mois!!... [illegible] j'attends [illegible]

tres de Tranquebar. On attend toujours des lettres dans ce monde.

— Vraiment, monsieur Klerbbs, je n'ai jamais vu une femme plus séduisante; sa beauté attend une expression dans toutes les langues; elle a des cheveux d'un noir indien, qui ont des reflets adorables et un luxe tropical de végétation; elle a des yeux d'un velours limpide, qui rayonnent parfois comme

deux flammes de Bengale sur l'ivoire rosé des joues; elle a sur out...

— Arrêtez-vous là, mon cher monsieur le nouveau venu; vous en savez déjà trop pour votre malheur. Suivez un conseil d'ami; partez.

— Oh! c'est impossible, monsieur Klerbbs; il faut que je côtoie le lac de Tinnevely...

— Vous ne côtoierez rien...

— Mais M. de Lacépède...

— Ah! M. de Lacépède est à trois mille lieues d'ici, et vous vous moquez de lui et de tous ses oiseaux empaillés.

— Monsieur Klerbbs... avez-vous, comme moi, surpris au passage le sourire qu'elle a lancé à son mari?

— Certainement...

— Ce sourire m'a fait frémir; je ne sais pourquoi.

— Ah!

— Quel sourire! J'ai cru voir le soleil se lever à Ceylan sur un banc de perles et de corail! Est-ce qu'elle aimerait ce mari, monsieur Klerbbs?

— Vous vous ferez à vous-même cette question vingt fois le jour, et vous ne vous répondrez jamais.

— Oh! mon Dieu!... à Paris... un mari de cette allure!... Oh!...

— Mon cher monsieur Gabriel, si tous les maris étaient de la trempe de cet Indien, il n'y aurait pas tant de malheurs en vaudevilles... Il se fait respecter d'une lieue à la ronde, celui-là... Je vais vous citer ses deux derniers traits. L'autre jour, au bord du lac, il tua d'un coup de pistolet, à cinquante pas, un indri de la grosseur d'un écureuil; l'animal resta sur la branche du caquier, où il mangeait des fruits rouges dont il est friand. — Vous ne l'avez pas tué, lui dit son ex-associé Goulab en ricanant. Mounoussamy fit un de ses sourires à la *Boudha-Çoura*, un sourire du *mauvais esprit* des nuits (excusez mon érudition); puis d'un bond il s'élança comme un tigre du Bengale sur l'arbre, pour saisir l'indri mort et le montrer à Goulab; mais, au moment où sa main s'allongeait à l'extrémité du rameau flottant, l'animal tomba dans le lac. Mounous-

samy se suspendit à la branche d'une main, de l'autre il ramassa l'indri sur le lac, et se repliant sur lui-même comme un serpent, il remonta sur l'arbre sans avoir mouillé un pli de son pantalon blanc. Un clown, à notre théâtre d'Athsley, gagnerait cent livres par soir pour exécuter ce tour. — Voici l'autre fait. Hier, le père de ce troupeau d'éléphants, que vous avez vu sur les bords du lac, donna de grandes inquiétudes à toute notre société : ce monstre fut atteint tout à coup d'un violent paroxysme, et il s'avança vers nous la trompe levée et les oreilles tendues ; il mugissait comme un volcan avant l'éruption. La belle Héva poussa un cri de terreur. Mounoussamy coupa tranquillement une forte tige d'aloès, comme vous couperiez un chalumeau de riz, et se précipitant sur l'éléphant, il le força de prendre un bain dans la lac, comme s'il eût été un caniche. Allez maintenant plaisanter avec des maris de ce genre-là, quand même vous seriez éléphant. L'Indien Goulab, qui est fou d'Héva, et qui connaît Mounoussamy mieux que personne, tremble comme la feuille du cassier à l'idée de réussir dans ses amours. L'autre soir, un de ces convives me disait en pâlissant : — Je suis un homme perdu ! je crois qu'Héva m'a souri.

Mounoussamy.

— Quel diable de conte bleu me faites-vous là ! dit Gabriel, et quel jeu étrange jouez-vous donc tous ici ? Vous êtes vingt à vous cotiser pour faire la cour à une femme, et pour trembler devant son mari ! C'est de l'indien tout pur ; je n'y comprends rien.

— Ah ! monsieur Gabriel, si vous croyez trouver dans le Tinnevely les mœurs et les usages de la vie parisienne, vous êtes dans une grave erreur. Vous avez changé de planète. Les Parisiens sont singuliers : ils voudraient retrouver partout le boulevard de Gand, les salons de la Chaussée-d'Antin et les maris de Molière ? Eh ! mon Dieu ! si l'*eat* ou l'*East India* s'habillait et parlait à l'instar de Paris, mieux vaudrait rester chez soi au coin de son feu, ce serait une grande économie de bœuf salé, de tempêtes, de naufrages et de maux de cœur. »

En ce moment, la conversation, excitée par les boissons du tropique, devint générale, et l'Indien même parla.

« Écoutez ce qu'on dit autour de vous, monsieur Gabriel, dit Klerbbs, et vous verrez que vous n'êtes pas dans un hôtel de la rue de Provence, ou dans un castel normand. »

En effet, la conversation était sortie complétement des habitudes nauséabondes de cette vie absurde et constitutionnelle qu'on mène à Londres et à Paris. Il semblait que chacun racontait un rêve, une histoire qu'il s'attribuait, et qui ne pouvait appartenir qu'aux personnages des tapisseries chinoises, ou des bas-reliefs des temples souterrains d'Elora. Quoique les convives parlassent tous anglais, du milieu de cette langue sourde et si anguleuse, à cause de ses doubles V, s'élevaient à chaque instant les syllabes des belles appellations indiennes, harmonieuses comme les désinences du grec et du latin. Quelquefois le bruit des paroles s'éteignait subitement, car toutes les oreilles s'ouvraient pour recueillir la mélodie qui s'échappait des lèvres de la reine du festin. Héva contait un épisode de son enfance aventureuse : tantôt c'était un combat de buffles et de tigres que son protecteur Palmer lui avait ménagé à grands frais, pour l'amuser un instant ; tantôt elle parlait de la merveilleuse fête de son mariage, lorsque Palmer changea une montagne en volcan d'artifice, versa toute une indigoterie sur [illegible] d'éléphants [illegible] jusqu'aux nues, et l'incendia pour parfumer l'air à trente milles à la ronde, et faire luire, dans la nuit, un jour bleu sur le lac et les collines de Tinnevely. Elle disait aussi le galant caprice de l'Indien, son mari, qui, après avoir semé l'or pour enlever à la côte de Coromandel tous ses pigeons blancs et verts, les plus beaux pigeons du monde, leur [illegible] aux pattes des clochettes d'argent, selon l'usage [illegible], et les [illegible] échapper comme en [illegible] les moineaux, pour le kiosque de sa chambre [illegible]. Les nouveaux venus à ce festin, à quelque nation qu'ils appartinssent, comprenaient que l'Asie s'était avant été de tout temps [illegible] de la [illegible], depuis Darius [illegible] l'Europe, et que partout [illegible] richesse [illegible] du [illegible] est étaloée et [illegible] deuse ; qu'elle s'emprisonne dans les sépulcres numérotés de ses villes, qu'elle peint à la détrempe de

la pluie ses fêtes de campagne, fêtes sablées, peignées, tirées au cordeau avec le compas de l'ennui; que Northumberland à Londres, et Rothschild à Paris, croient être arrivés à l'apogée du faste lorsqu'ils ont lancé une meute de trois cents chiens aboyeurs à la piste d'un renard, ou qu'ils ont écroué dans une bicoque de la Chaussée-d'Antin, pleine de sueurs au dedans, transie de pluie ou de neige au dehors, mille pauvres invités qui entendent un duo bouffe, en s'écrasant mutuellement les orteils dans des souliers de satin. L'opulence n'a jamais été comprise que dans ces régions splendides, où le riche sait aire avec le soleil un magnifique échange de rayons et d'or.

Lorsque le dessert pyramidal, cueilli dans les vergers de l'Inde, vint embaumer la nappe, Mounoussamy se permit un sourire, et dit :

« Demain matin vous serez prêts à l'aube, mylords, mes convives, tous à cheval, et je vous recommande de choisir de bons chevaux.

— Mille remercîments, nabab Mounoussamy! vous êtes grand comme Aureng-Zeb, premier roi marate! s'écria l'Indien Goulab, qui ressemblait à un éléphant déguisé en homme et mugissant l'amour.

— De quoi le remercie-t-il, ce monsieur? demanda Gabriel à Klerbbs.

— Mounoussamy a tenu sa parole, répondit Klerbbs; il nous avait promis depuis deux mois une chasse pour demain, et nous l'aurons.

— Une chasse!.., à quoi chassez-vous?

— Au tigre... Nous ne connaissons pas d'autre gibier ici.

— Monsieur Gabriel, dit Mounoussamy d'un bout de la table à l'autre, et d'une voix qui vibrait comme un tamtam, monsieur Gabriel, êtes-vous sûr de votre cheval?

— Oui, seigneur Mounoussamy.

— A-t-il vu le tigre, votre cheval?

— Oui, répondit Gabriel à tout hasard; et il ajouta tout bas : — Mon cheval n'est pas plus fort sur les tigres que moi. »

L'Indien fit un signe de tête, et haussant la voix, il ajouta :

« Mes amis, à la dernière étoile qui se couche sur le mont de *Goa'a (des Bergers,)* nous partirons. Mes écuries seront ouvertes toute la nuit; ceux qui ne se fient pas à leurs chevaux, choisiront parmi les miens... Maintenant, à votre liberté, mes amis. »

Il se leva, et tous les convives se levèrent. Héva, debout, et nonchalamment appuyée au bras de son mari, distribua une vingtaine de sourires à toute la société; chacun savoura le sien; il n'y eut pas de jaloux.

Klerbbs et Gabriel sortirent les derniers de la table du festin. Gabriel suivait langoureusement des yeux la séduisante étrangère, qui passait sous des arches de nélliers du Japon, et lutinait avec leurs belles fleurs flottant sur son visage et ses épaules. Son mari lui lançait des regards de lion amoureux, des regards qui faisaient trembler les hommes. Les deux Indiens, Goulab et Mirpour, escortant de près les deux époux, essayaient de continuer la conversation du repas; mais le maître, sans se retourner, ne leur jetait, par-dessus sa tête, que des monosyllabes secs et désespérants. Les autres convives se dispersaient par groupes, selon leurs habitudes et leurs amitiés.

« Vous êtes un homme perdu, dit Klerbbs à Gabriel; ils ont tous commencé comme vous, et Circé les a changés tous en pourceaux; il est temps encore de vous sauver, lorsqu'il vous reste un peu de forme humaine. Sauvez-vous! Demain, quand vous vous regarderez, comme Narcisse, au miroir du lac, vous serez tenté de manger des glands et de prendre vos deux mains pour deux pieds. »

L'arrivée du télinga, ou facteur de la poste de Madras, suspendit le conseil amical de Klerbbs. Le messager indien laissa tomber le bâton aux plaques de fer flottantes qui éloignent le terrible serpent *cobra-cappell*, et distribua ses lettres, enfermées dans une boîte de fer-blanc. Il y en avait une pour Gabriel; M. de Lacépède lui envoyait le rapport qu'il avait lu à l'Académie des sciences, et qui se terminait ainsi :

— ... *Tout nous fait espérer que les efforts de notre jeune et savant voyageur Gabriel de Nancy seront couronnés de succès; nous aurons bientôt un* TURRACUS-ALBUS *à montrer à la jalouse Albion, et la plus belle collection ornithologique dont l'Europe s'honore ne sera plus déparée par une lacune, indigne du muséum français.*

« C'est bon, c'est bon! » dit Gabriel, qui s'était mis à l'écart pour lire sa lettre.

Il chercha Klerbbs, mais il avait disparu. Resté seul, il s'appuya contre un pilier du *chattiram*, et se soumit à un examen. Ce qu'il aperçut au fond de son âme le fit trembler; c'était un amour chauffé à quarante degrés Réaumur.

« Au bout de quelques heures, j'en suis donc là! s'écria-t-il mentalement; mais comment finissent les amours qui débutent ainsi? »

Et il froissa la lettre de M. Lacépède dans ses mains.

Autour de lui les hommes avaient fait silence; mais la nature était pleine du fracas solennel des nuits de l'Inde : sous le ciel étoilé du Tinnevely, tout prend des dimensions colossales; dans nos campagnes d'Europe, il y a des chants de grillons sous les herbes, et des coassements sous les roseaux des marais; mais dans ce coin de l'Inde, les nuits retentissent du rugissement des tigres qui se disputent l'abreuvoir; ce sont les grenouilles du lac de Tinnevely.

« Oui, se dit Gabriel, cette nature doit donner un amour puissant comme elle ; un amour qui éclate et grandit dans une nuit comme la tige de l'aloès !... Je chasserai le tigre demain... et la tigresse au retour. »

En rentrant dans la maison, il remarqua les deux Indiens Goulab et Mirpour qui se parlaient mystérieusement.

II.

LA CHASSE AUX TIGRES.

A l'heure où les bengalis s'éveillent et chantent sous la haute feuille des *tennamaram*, douze péons à cheval et la carabine en bandoulière étaient déjà échelonnés sur la route déserte qui mène à la montagne de Goala. Les chasseurs européens arrivèrent ensuite, tous armés comme des forteresses, et vêtus de blanc ; puis les deux Indiens Goulab et Mirpour ; le dernier venu fut Mounoussamy.

A la clarté des candélabres qui brûlaient sur la terrasse de l'habitation, Gabriel ne reconnut qu'à peine l'heureux époux d'Héva, tant il était changé à son avantage. Mounoussamy avait pris le costume de *Kouwéra*, le Dieu des richesses ; il était nu jusqu'à la ceinture, et son pantalon de cachemire rouge semé de fleurs tombait en se rétrécissant sur la cheville, que pressait un anneau d'or : il montait aussi, comme *Kouwéra*, un cheval blanc d'ivoire, dont l'extrémité de la queue avait une teinte écarlate, et qui agitait trois colliers de perles à son poitrail. L'Indien et le cheval semblaient ne composer qu'un seul être, lorsqu'ils passèrent devant la troupe des chasseurs. Le cavalier emportait son cheval à la pointe de ses genoux, et, laissant flotter la bride rouge comme un ornement inutile, il agitait d'une main sa carabine, et de l'autre il jetait des pièces d'or aux mendiants, nommés *Vingadassan*, qui apaisent par leurs prières les *shaktis*, divinités terribles, redoutées des chasseurs indiens.

[illegible] sion de feuilles de bétel, mêlées avec la noix d'arec, [illegible] tabac. Un porteur d'eau du Gange passa en criant : [illegible] de la poudre blanche, trempèrent leurs cheveux et [illegible] marqua pas cet incident.

[illegible]

les chasseurs s'élancèrent du lac vers les montagnes du nord.

Quand l'aurore versa dans le ciel ses teintes safranées, la caravane modéra l'ardeur de sa course, et les chevaux allèrent le pas. Un silence profond régnait dans ces solitudes, où rien n'annonçait le passage de l'homme ; le velours épais des hauts gazons amortissait même le bruit des pieds des chevaux. C'était en ce moment un spectacle magnifique. Quarante cavaliers, muets comme des statues équestres, traversaient une prairie vierge, tout émaillée de fleurs agrestes que la Flore indienne ne mentionne pas. En tête se pavanait gracieusement le mari d'Héva, qui ressemblait à Wichnou visitant ses pagodes ; les douze péons l'escortaient, tous coiffés d'un turban rouge, la lèvre chargée de la moustache noire, la carabine au dos, la peau de tigre flottant sur le cheval. Les voyageurs et les savants européens fermaient la marche, chevauchant deux à deux et jetant, par intervalles, quelques regards en arrière, pour découvrir le lointain et bienheureux horizon où dormait, sous un dôme de palmiers, la belle et blanche reine du Tinnevely.

En sa qualité de Français et de savant, Gabriel ne s'accommoda pas longtemps de ce silence forcé qui était une des rigueurs de cette terrible chasse ; il se rapprocha, jambe contre jambe, de son ami de la veille, le philosophe Klerbbs, et engagea une conversation à la sourdine avec lui.

« Ma parole d'honneur ! dit-il, il faut être fo comme ce mari de pagode, pour quitter sa femme e courir après un tigre fabuleux !... Quant à moi, ne crois pas aux tigres, à moins qu'ils ne soient dans des cages ou empaillés. Ce que je vois de plus clair dans cette chasse, c'est un soleil qui se lève là-bas sur un rocher noir, et qui va nous brûler la cervelle avant midi. Mon cher monsieur Klerbbs, je suis tenté de battre en retraite ; voulez-vous retourner avec moi à l'habitation du Lac ?

— [illegible] riez donner votre démission de soldat en face de l'ennemi ! Un Français ! Oh ! que dirait le *Madras-Review ?*

— Mais quand l'ennemi n'existe pas, il n'y a pas de déshonneur à se retirer devant lui.

— Cela est vrai, mon cher monsieur Gabriel ; mais ici l'ennemi existe, croyez-le bien. Regardez les péons qui flairent le vent ; regardez Mounoussamy [illegible] dans les tigres jusqu'au cou ; cette prairie est émaillée de tigres, [illegible]

— Je vous crois, [illegible] Avez-vous de la poudre et des balles ?

— Voici ma provision; prenez... et ne mettez pas une charge de touraco.

— Oh! voyez, sir Edward, une charge affreuse! je crains plus pour ma joue que pour le tigre... Hélas! je suis obligé de bourrer mes armes avec une moitié de lettre de M. de Lacépède! Si le *Journal des Savants* savait cela!

— C'est bien; vous voilà prêt, monsieur Gabriel; le tigre peut venir.

— Mais encore une fois, sir Edward, concevez-vous cette rage de M. Mounoussamy?

— Certainement, je la conçois; cet Indien est un fin drôle qui a un projet et qui ne serait pas fâché de donner en pâture aux tigres une brochette de quelques amoureux de sa femme : il travaille à cela en ce moment. Mais je connais des gens qui sont encore plus fins que lui...

— Vraiment, sir Edward?

— Chut! parlons beaucoup plus bas, monsieur Gabriel. Il y a des mystères qui chevauchent avec nous... vous êtes le dernier venu, et vous ne savez rien... je suis des anciens, moi!

— Il y a des mystères, sir Edward?

— Eh! cela vous étonne! il y en a partout des mystères. Dans nos pays froids, où le soleil ne brille que par son absence, il y a de petits mystères de boudoir et de coin du feu qui sont clairs comme le jour et qui se ressemblent tous. Dans ces régions splendides et ardentes, il y a des mystères ténébreux que la passion invente et qui ne se ressemblent pas... Vous ouvrez de grands yeux, monsieur Gabriel... Quand vous les ouvririez davantage, vous ne verriez rien.

— Sir Edward, vous piquez singulièrement ma curiosité avec vos énigmes...

— Oh! vous en trouverez bientôt le mot vous-même, et vous m'épargnerez une indiscrétion.

— Il faut vous dire, sir Edward, que je n'ai jamais deviné une énigme de ma vie.

— Vous commencerez aujourd'hui.

— Un peu de complaisance, sir Edward Klerbbs, mettez-moi sur la voie...

— Vous y êtes, mon cher compagnon; vous y êtes à cheval... Dites-moi, que voyez-vous autour de vous!

— Un désert et des cavaliers.

— C'est tout?

— Oui, il me semble, sir Edwards Klerbbs... c'est tout.

— Vous ne voyez pas qu'il y a des passions ardentes, inexorables, qui rugissent autour d'un homme! Vous ne voyez pas que les plus tigres ne sont pas ceux que nous cherchons?

— Je ne vois pas cela.

— Ah! mon Français volage et léger, vous avez étudié le cœur de l'homme dans Molière et La Bruyère? n'est-ce pas?

— Quelle diable de question me faites-vous là, sir Edwards?

— Oui, mon cher compagnon; nous avons, vous à Paris, et nous à Londres, deux ou trois observateurs à lunettes qui ont étudié le cœur de l'homme dans le département de la Seine et dans le comté de Middlesex, et qui ne se sont jamais douté que le monde était habité, au delà de Montmartre et d'Hamstead, par des millions de cœurs humains qui ne ressemblaient nullement à ceux qu'ils avaient étudiés dans le *Misanthrope* ou le *Scandals-School!* Le sot qui a dit : — *Tutto mondo e fatto come nostra famiglia*, était un Italien paralytique de Florence, qui n'a jamais quitté son troisième étage de la place du Marché-Neuf.

— A la bonne heure! sir Edward Klerbbs; mais où voulez-vous donc arriver avec vos éternelles préfaces?

— Je veux arriver à plusieurs choses, mon cher monsieur; avant tout, je veux vous prouver que, dans cet ouragan d'amour qui mugit autour d'Héva, je suis le seul qui garde son sang-froid et son cœur libre... Hier je vous ai trompé... je ne suis pas amoureux.

— Vous n'êtes pas amoureux!...

— Je ne le suis jamais; c'est mon principe. J'ai quitté Londres, parce que Adisson m'ennuyait avec son livre d'observations qui n'observe rien. J'ai voulu étudier le cœur humain dans l'Asie indienne, monde à part, où les fleurs sont des arbres, où les canaux sont des fleuves, où les fleuves sont des mers, les fontaines des cataractes, les chiens des lions, les chats des tigres, les chevaux des éléphants. Le hasard m'a poussé dans l'habitation de ce nabab, et j'y vois représenter depuis trois mois une comédie auprès de laquelle le *Misanthrope* est l'alphabet de l'intrigue et de l'observation. Chez nous, avec nos visages blancs, rasés et grêles, nous trahissons à chaque instant nos petites luttes intérieures; mais ici, avec leurs faces d'airain, les hommes se dérobent à l'exploration de l'œil le plus intelligent; il n'y a jamais un pli sur leur chair de métal. Je suis obligé d'être sorcier pour deviner une seule parole de mon voisin. Aussi quel triomphe lorsque je surprends une pensée sous ces épidermes de bronze! Je me voterais volontiers une statue et des autels. »

Gabriel fit un signe d'impatience très-significatif, et Klerbbs, s'apercevant que ses longs préambules fatiguaient son interlocuteur, parla plus clairement.

« Je vois, poursuivit-il, je vois, mon cher compagnon, que vous êtes un de ces hommes qui ne devinent rien. Le temps presse, il faut vous faire toucher les choses du doigt. Dans un instant, peut-être, je puis avoir besoin de votre courage et de votre bras.

— Ceci est clair, sir Edward Klerbbs; comptez sur moi.

— Oh ! le danger n'est pas pour ma tête; il ne menace que l'Indien, notre Amphitryon. »

Gabriel arma sa carabine et ses pistolets, et se raffermit sur ses étriers.

« Mon très-cher compagnon, poursuivit Klerbbs mystérieusement, Mounoussamy joue depuis trois mois une partie d'échecs avec Goulab et Mirpour; c'est aujourd'hui qu'il doit être *mat*. De part et d'autre, les *pièces* sont habilement poussées; je suis leur jeu et je juge les coups...

— Ils veulent assassiner le mari d'Héva?

— Vous n'y êtes pas. Ils ne veulent point l'assassiner; ils sont trop religieux, trop lâches, trop fins, pour verser du sang à la mode des Européens, qui se font empoigner sottement par des procureurs du roi... Ils ont livré Mounoussamy aux tigres, et les tigres ne craignent ni les cours d'assises, ni l'échafaud.

— Et les vingt péons qui lui servent de gardes du corps? et tous...

— Nous !... nous ferons ce que nous pourrons... Quant aux vingt péons, ils ne feront rien : ils sont vendus à Goulab. Ils appartiennent comme lui à la secte intolérante de Siva, et ils ne pardonnent pas son apostasie à Mounoussamy.

— Et Mounoussamy connaît-il tous ces horribles projets?

— Le rusé coquin les soupçonne, mais il veut les voir s'accomplir à ses risques et périls. D'ailleurs, il compte sur son courage, sur sa force, sur son cheval. Vingt fois j'ai ouvert la bouche pour lui faire part de mes observations, mais il me l'aurait fermée avec ses mains de bronze, je connais mon Indien. Maintenant, assez causé. L'œil aux tigres, qu'ils aient quatre pattes ou deux pieds! »

Le paysage qui s'étalait en ce moment devant la caravane était plein de grâce et de fraîcheur. Il était impossible qu'une pensée de mort et de sang osât s'élever au milieu de cette nature virginale et tranquille, qui semblait ne se revêtir de tous ses attraits que pour les oiseaux et le soleil. La petite rivière de Lutchmi, ornée de deux épaisses franges de gazon, s'échappait des profondeurs d'un vallon mystérieux, et descendait avec un bruit charmant vers un horizon de collines, où elle se perd dans l'abîme nommé *le Gouroul*. C'est une des merveilles de l'Inde. La rivière Lutchmi arrive par une pente insensible à la gueule énorme du Gouroul; elle se détache en nappe verticale d'azur et tombe dans un gouffre d'une profondeur inconnue. Aucun bruit n'accompagne cette immense chute d'eau qui éteint son bruit dans les entrailles de la terre, et ne le fait pas remonter aux oreilles humaines. Seulement, une trouble de fumée s'élève de l'abîme, et semble plutôt appartenir à un soupirail des feux internaux qu'à l'écume d'une cataracte brisée dans de tene-

breuses horreurs. C'est avec une sorte d'épouvante qu'on découvre cette prodigieuse masse d'eau, qui s'écoule en silence et ne réveille aucun écho, ni dans sa tombe ni sur les flancs escarpés du mont Goala. A l'autre bord du gouffre, la terre n'étant pas tourmentée par le tranchant de la cataracte, se hérisse d'un incroyable luxe de végétation; elle jette horizontalement des arbres sauvages qui semblent vouloir faire par imitation une cascade de verdure, et combler leur moitié d'abîme avec des masses flottantes de rameaux échevelés.

Le signal de halte fut donné sur les bords de la rivière de Lutchmi. La caravane avait fait environ dix lieues. Les péons préparèrent la repas et mirent le couvert sur le gazon. Mounoussamy détacha trois éclaireurs habitués à flairer le tigre, comme les chiens le cerf; et la première faim assouvie, on plaça des sentinelles, comme en pays ennemi, et chaque chasseur, s'abritant dans une fraîche alcôve de verdure, usa de la permission qui lui était donnée de se reposer ou de dormir en attendant le cri indien du réveil.

Le soleil avait fait un peu moins des deux tiers de sa course, lorsque les chasseurs remontèrent à cheval. C'était l'heure que les Indiens jugent la plus favorable pour la chasse au tigre. Les éclaireurs venaient d'arriver, et Mounoussamy, après avoir écouté leur rapport, établit son plan d'attaque. Il donna ordre à dix péons d'envahir, par un long détour, les gorges de Ravana, toutes peuplées de tigres, et de pousser le formidable gibier dans le vallon opposé de Lutchmi, où les autres chasseurs devaient s'embusquer derrière un épais rideau de cocotiers.

Les péons lièrent leurs chevaux à des arbres, et, après avoir frotté avec des fleurs de tulipier leurs pieds nus, durs comme du bronze et souples comme des griffes d'aigle, ils s'élancèrent de la plaine aux corniches saillantes des gorges de Ravana. De ces hauteurs inaccessibles, les yeux du péon plongeaient sur les épais buissons de lianes et de houx qui recélaient la famille des monstres du Bengale; et quand une tête énorme de tigre effarouché s'allongeait avec des contractions de rage par dessus les feuilles, et flairait l'air où passait quelque ennemi, aussitôt d'énormes idoles à cocotiers pleuvaient en mille éclats sur l'alcôve révélée, et la famille bondissait à découvert, en poussant un rugissement d'alarme qui pénétrait les plus secrètes tanières des gorges de Ravana.

Les tigres, comme tous les animaux d'un naturel intraitable, vivent seuls et ne fraient jamais avec leurs voisins. Les mâles se font une guerre acharnée à l'époque de leurs amours, mais dès qu'ils sont établis convenablement, ils s'accordent une trêve, et se contentent de se saluer de loin par une effroyable contraction de narines, lorsqu'ils vont à la curée ou à l'abreuvoir. L'instinct de la conservation et de la propriété les obligeant à veiller sur les domaines que la nature leur donna, et qu'ils doivent transmettre intacts à leurs enfants, ils suspendent soudainement leurs inimitiés pour repousser l'ennemi commun, lorsque l'homme les menace d'une expropriation. Alors ils forment une alliance momentanée, qui finit avec le danger. Telles sont les mœurs des tigres du Bengale, les plus beaux animaux de la création, n'en déplaise à l'homme orgueilleux, habillé par Humann.

Klerbbs et Gabriel, embusqués, comme les autres chasseurs, à l'entrée du vallon de Lutchmi, sentirent frissonner leurs chevaux, comme si un accès de froid polaire les eût saisis brusquement.

« Voilà les tigres! » s'écria Mounoussamy.

Une pâleur mortelle couvrit une douzaine de visages européens. Gabriel et Klerbbs soutinrent dignement l'honneur de leurs nations: ils caressèrent leurs chevaux, dont les oreilles s'allongeaient démesurément, et qui soufflaient un ouragan par les narines; ils examinèrent l'amorce de leurs carabines, et coururent se placer à côté de Mounoussamy. L'Indien leur tendit la main et les félicita par un geste sur leur bonne contenance.

« Je ne reconnais pas mes chevaux de chasse, dit Mounoussamy; ils tremblent comme des gazelles. »

Goulab et Mirpour gardèrent un visage impassible, et ne parurent pas remarquer le regard accusateur que leur lançait l'Indien.

« Est-ce vous, Goulab, qui avez choisi les chevaux, » dit Mounoussamy.

Goulab fit un signe négatif.

« Est-ce vous, Mirpour? »

Même signe négatif. Klerbbs lança un coup d'œil rapide à Gabriel.

Les yeux noirs de Mounoussamy rayonnèrent comme deux tisons qui s'enflamment; il ne soupçonnait plus la trahison, il la tenait évidente dans ses mains. Malheureusement il fallait songer à se défendre contre des ennemis bien plus terribles que les deux Indiens.

Un tigre énorme, vomi des gorges de Ravana, traversait la plaine, qui ne lui offrait aucun abri, et se dirigeait vers la vallée de Lutchmi. Il traçait dans l'air, à chaque bond, une ellipse immense, et l'œil fasciné du chasseur, qui embrassait à la fois vingt de ces bonds, tant ils étaient rapides, croyait voir un pont de tigres à vingt arches se former et disparaître à l'instant. Le monstre s'arrêta tout à coup à cent pas du rideau de verdure qui cachait les ennemis, et poussa un miaulement sourd, semblable au son prolongé de l'orgue qui s'éteint dans les tons graves. Sa peau, d'un fauve doré, rayonnait au soleil comme un manteau de brocart vénitien vêtu

de bandes d'ébène; ses quatre pattes, tendues en raccourci, se balançaient sur leurs jointures; sa queue horizontale ondulait comme un serpent, et la rude peau de son mufle, retirée vers les yeux par une contraction furieuse, laissait à découvert ses dents d'ivoire, aiguisées comme des poignards.

Les hennissements que poussaient les chevaux ressemblaient à des plaintes articulées sortant de poitrines humaines; leurs crinières s'agitaient comme des tresses de couleuvres vivantes; les cavaliers luttaient avec eux pour les retenir immobiles sur le même terrain; mais du côté des hommes la force s'épuisait, et du côté des animaux la terreur, arrivée au comble, n'écoutait plus l'ordre muet de la bride et de la main.

La carabine de Mounoussamy s'abattit et fit feu. Le tigre poussa un cri rauque; il se dressa sur ses pattes de derrière, et avec ses pattes de devant il saisit son mufle et le secoua vivement comme pour en arracher la balle qui venait de l'atteindre. Puis il s'étendit à plat ventre et rampa comme un boa en frottant avec rage son mufle contre le gazon, et, se relevant encore de toute sa hauteur, il se lança par bonds désespérés vers les roseaux de la rivière de Lutchmi.

« Blessé! blessé! » s'écria Mounoussamy; et il précipita son cheval dans la direction du tigre, ses pistolets à la main. Au même instant, deux autres tigres tombaient au vol des gorges de Ravana.

Les cavaliers européens ne purent maîtriser davantage leurs chevaux; ils furent emportés sur la route de Tinnevely avec toute la furie d'élan que le délire et l'effroi donnaient aux pieds de ces animaux. Klerbbs et Gabriel sautèrent courageusement à terre pour ne pas abandonner Mounoussamy. Goulab et Mirpour suivirent au galop les Européens, et tous ces déserteurs disparurent en un clin d'œil dans les bocages de l'horizon méridional.

Gabriel et Klerbbs passèrent la rivière de Lutchmi, nageant d'une main, et tenant de l'autre au-dessus du niveau de l'eau leurs carabines et leurs pistolets. Ils mettaient ainsi la petite rivière entre eux et les tigres, et pouvaient secourir avec leurs armes l'Indien [illegible] dables ennemis.

Emporté par son adversaire, Mounoussamy courait toujours sur le tigre blessé, et il l'atteignit à peu de distance du [illegible]; le monstre reçut la [illegible] de grâce; il [illegible] le gazon avec ses [illegible]

Mounoussamy se retourna et se vit seul.

Gabriel et Klerbbs, privés du secours indispensable que donne le cheval dans cette terrible chasse, n'avaient pu consoler que de leur courage en se lançant jusqu'à pied pour venir en aide à l'intrépide [illegible] trois, en suivant la rive gauche du Lutchmi, ils rencontrèrent dans les accidents d'un terrain marécageux et entrecoupé de ravins des obstacles insurmontables : en cet endroit, la rivière était profondément encaissée et si rapide, qu'ils ne pouvaient la traverser sans s'exposer à une mort certaine; d'ailleurs, quels secours auraient-ils pu donner en se replaçant sur l'autre rive, lorsque de nouveaux et de plus terribles rugissements, multipliés par les échos, leur annonçaient que les gorges de Ravana semblaient vomir toute la population féline du Bengale. Nos deux voyageurs, excités par une curiosité poignante, grimpèrent sur un arbre qui dominait ces solitudes, et Klerbbs, arrivé le premier au dernier échelon de l'observatoire végétal, dit à Gabriel, en lui montrant un horrible troupeau de monstres fauves veinés de noir :

« Eh! mon ami, croyez-vous aux tigres, maintenant?

— Ils passeront la rivière, dit Gabriel en plaçant sa carabine et ses pistolets en affût dans les branches de l'arbre.

— Je les en défie. Là, devant nous, la rivière paraît calme; c'est un torrent... Mais l'Indien! l'Indien! où est-il?

— Sir Edward, regardez là-bas... au midi... ce [illegible] dans le bois et qui nous abandonnent aussi comme les autres.

— Eh! mon Dieu! je l'avais prévu. Ils ont déchaîné les tigres contre Mounoussamy, et maintenant leur métier est fait... Les lâches! »

Un cri de désespoir, un cri surhumain et corrosif comme un tam-tam, un cri impossible à noter, et qui semblait sortir de la poitrine d'un colosse de bronze animé dans un rêve, remplit ces solitudes, et leur donna soudainement un caractère inexprimable de désolation. L'Indien avait poussé ce cri : il venait de voir se consommer la trahison dans la fuite des péons, ses domestiques; il se trouvait seul avec trois [illegible] vrirent alors le malheureux Indien qui sortait d'un [illegible]

« Oh! [illegible] il faut le secourir à tout prix! »

Et il [illegible] Klerbbs le retint d'un bras vigoureux.

« Mon ami, lui dit-il, voici la nuit; il nous faut une [illegible] Mounoussamy, en passant sur [illegible] Voulez-vous tenter

le coup? Dites oui, et je tombe de l'arbre avant vous. »

Gabriel prit ses cheveux noir à deux mains et ne parla plus.

La nuit, qui descend toujours si vite dans ces régions équinoxiales, arrivait avec ses horreurs. A la deuxième teinte du crépuscule, nos deux voyageurs assistèrent aux efforts suprêmes de l'Indien. La meute des tigres le suivait au vol; et lui, arrivé au rempart de rochers, se dressa debout sur son cheval, comme pour l'escalader à l'aide de ses ongles de fer. Retombé sur sa selle, il lança de nouveau son cheval sur le chemin escarpé qu'il avait parcouru, et profitant d'un moment d'effroi que deux coups de pistolet tirés sur les tigres venaient de leur donner, il les sillonna comme un vent, et atteignit sans blessure les rives du fleuve; aussi lestes que son cheval, les plus agiles tombèrent en même temps sur les roseaux du Lutchmi; l'Indien désarmé sentit bientôt leur souffle ardent à ses pieds nus; debout comme un écuyer du Cirque sur le dos de son cheval, il lutta quelque temps encore, en meurtrissant avec le bois de fer de sa carabine les mufles béants allongés vers lui (1). Le cheval ensanglanté bientôt, et déchiré sur sa croupe par des dents furieuses, emporta son maître du

côté de l'abîme du Gouroul. Les tigres se réunirent tous pour livrer un dernier assaut. Le cheval chancela sur ses jarrets brisés; l'Indien vit douze gueules enflammées s'entr'ouvrir, et du haut de sa selle qui s'écroulait sous lui, il s'élança dans le Gouroul, au milieu des ténèbres de la nuit et de l'abîme.

(1) Le journal LA PRESSE, pour reconnaître dignement, nous allons même dire royalement, le succès que lui avait valu la publication de plusieurs romans de Méry, et entre autres d'*Heva* et de la *Guerre du Nizam*, fit exécuter une magnifique écritoire en argent massif ciselé, dont il fut fait hommage au spirituel et célèbre romancier.

Pour faire connaître le haut prix de ce morceau d'orfèvrerie, il suffit de dire que c'est peut-être le chef-d'œuvre de la maison MOREL, qui pour les œuvres d'art est aujourd'hui sans rivale à Paris. Quatre bas-reliefs représentant différents episodes des romans de Méry ont été ciselés d'après des cires modelées par KLAGMAN, le plus distingué de tous nos sculpteurs ornemanistes.

La vignette que nous donnons ici est copiée d'après l'un des bas-reliefs de cette écritoire, qui restera très-probablement unique dans son genre.

III.

APRÈS LA CHASSE.

Gabriel et Klerbbs avaient seulement entrevu, à la lueur des premières étoiles, l'effroyable drame qui venait de se dénouer dans les abîmes sans fond du Gouroul. Quelque temps encore, ils entendirent une plainte lugubre et intermittente qui attestait l'agonie du cheval ou du cavalier; les rugissements avaient cessé, mais des râles stridents et prolongés annonçaient que la furie des bêtes féroces s'exerçait contre un cadavre. Enfin la rive du Lutchmi devint silencieuse : les tigres avaient regagné les gorges du Ravana.

Nos deux voyageurs descendirent de l'arbre, et ils ne perdirent pas de temps à se communiquer leurs impressions ou à prendre un parti. Les yeux fixés vers les étoiles du midi, ils s'éloignèrent avec

lenteur et précaution des rives de ce fleuve de mort. A chaque frémissement de feuilles, ils s'arrêtaient le cou tendu, l'oreille au bruit, courbés comme des chasseurs qui craignent d'effrayer le gibier; la main droite à la détente de la carabine, la gauche allongée sur le canon : mais, cette fois, c'était le gibier qui chassait le chasseur. Puis ils se disaient par un signe de tête:

« Ce n'est rien, il faut poursuivre notre marche! »

Et ils cheminaient encore à tâtons, d'un pas de funambules, la respiration supprimée, les yeux au bout des pieds, craignant toujours de réveiller un tigre endormi, de rouler dans un nid d'hyènes, de troubler quelque puissant hymenée de panthère ou de serpent. Quelquefois, lorsqu'une arête vive et tortueuse de broussailles, comprimée sous leurs talons, se relevait en se roulant autour de la jambe, un frisson mortel glaçait leurs veines, car ils se croyaient piqués par le terrible *cobra-cappell*, qui siffle sur les grèves de la Triplicam au brûlant milieu du jour, et qui, la nuit, s'engourdit dans la mousse des collines, et se replie en trois cercles comme un bracelet oublié au désert par la belle Svahà, épouse d'Agni, le dieu du feu.

Ces angoisses dévorèrent les deux voyageurs tant que les étoiles brillèrent au ciel. A l'aube, les objets se dessinèrent et reprirent leur forme naturelle. Gabriel rompit le premier le silence en disant:

« Béni soit le jour! je suis comme Ajax, fils de Télamon, je suis poltron la nuit.

— Êtes-vous bien sûr, dit-il à Klerbbs que nous avons marché dans la direction du lac de Tinnevely?

— Moi? je ne suis sûr de rien! Nous avons marché au hasard; il me semble qu'il y a dix nuits que nous marchons, et je ne serais pas étonné de me trouver en Chine au lever du soleil.

— Voilà pourtant bien la constellation de la *Croix du Sud* avec laquelle nous nous sommes dirigés...

— La *Croix du Sud*, mon cher Gabriel? Le diable me caresse si j'ai remarqué une seule fois les étoiles, à moins qu'elles n'aient roulé sous mes pieds! j'avais l'œil au tigre et au serpent.

— Tenons conseil, Klerbbs.

— Soit, tenons conseil, je vous écoute; commencez; la séance est ouverte.

— Attendons le lever du soleil; dès que nous connaîtrons l'Est, nous connaîtrons les autres points cardinaux.

— Adopté! La séance est levée.

— Asseyons-nous et causons.

— Nous pouvons même dormir un peu. Je crois que nous sommes sur le sommet d'une montagne; on ne risque rien ici... dormons; je suis brisé.

— Dormir! Êtes-vous fou, Klerbbs? Ne craignez-vous pas de vous réveiller dans le ventre d'un lion?

— Gabriel, je suis comme vous pour les tigres, je ne crois pas aux lions, à moins qu'ils ne soient en cage ou empaillés.

— Ce pauvre Mounoussamy!

— Ah! nous avons assez pleuré sur lui... c'est un malheur consommé... Les maris qui ont de trop belles femmes font toujours mauvaise fin. C'est une leçon dont je profiterai.

— Oh! sir Klerbbs, ne plaisantons pas sur cette horrible catastrophe...

— Gabriel, ne faites pas trop le vertueux; on dirait que nous sommes en Europe. Nous sommes dans l'Inde, du moins je le suppose, car je crains furieusement, au lever du soleil, de rencontrer un Chinois... Or, en faisant la part de la douleur que vous cause, ainsi qu'à moi, la triste mort de Mounoussamy, vous devez trouver, après vos larmes, une secrète et honteuse consolation dans le veuvage de la belle Héva. Vous êtes jeune, vous êtes Français, vous avez la grâce et l'esprit de votre nation, vous êtes pauvre aussi, en votre qualité de savant; eh bien! avec tous ces avantages vous devez l'emporter, après le deuil, sur tous vos rivaux. Voyons, parlez-moi franchement, Gabriel; avouez que mes paroles ne sont que l'écho de votre pensée. Gabriel, vous avez déjà fait votre plan...

— Mais quelle fureur avez-vous de plaisanter ainsi?... Moi? j'ai encore dans la tête tous les tigres du Bengale qui me rongent la cervelle... Comment diable voulez-vous que je songe?...

— Vous y songez, Gabriel; je connais les cœurs humains!... Cependant je n'insiste pas... j'attends demain,.. à moins que nous ne soyons dans un autre pays... Parole d'honneur! je crois que cette montagne est un bastion de la muraille de la Chine...

— Klerbbs, ouvrez les yeux... je m'aperçois que vous parlez en rêvant... levez-vous donc; voici le jour... allons, debout!

— Vive le jour! je fermais les yeux pour ne pas voir la nuit... Oh! quel admirable point de vue! quel grand et magnifique paysage! il me semble que je suis à Richmond, au balcon de *Star and garter*, première auberge du monde!... Mais tout ce paysage indien ne vaut pas un déjeuner... je meurs de faim... je mangerais un lion!

— Eh bien! mon cher Klerbbs, levez-vous, et doublons le pas; nous déjeunerons...

— Où?

— Parbleu! à la maison de Mounoussamy!

— Ah çà! vous croyez donc que la veuve continuera à tenir auberge pour les passants?... Nous trouverons la maison vide! La veuve ne recevra

personne dans son désespoir... notre déjeuner est très-compromis... N'importe! il faut continuer notre chemin... D'abord, orientons-nous... le soleil va se lever là... l'habitation de la belle veuve est donc dans cette direction, en face au midi... Oui! voilà au nord, je crois, le Mont-des-Bergers, où nous avons fait une si belle chasse!... Il faut descendre dans la plaine et marcher droit devant nous... allons!... nous arriverons toujours quelque part. »

Le soleil n'était pas levé, mais la campagne déjà s'inondait de cette lumière qui resplendit avant l'astre à l'horizon de l'aurore. On voyait dans le lointain se glisser rapidement au carrefour des bois, ou au gouffre des vallées, d'horribles formes de monstres indiens, ivres de sang, qui se hâtaient de regagner leurs tanières, comme si la nature leur eût défendu de troubler par leur présence la douce sérénité du soleil levant. Les arbres gigantesques, disséminés sans nombre sur une plaine sans limites, paraissaient comme des courtisans immobiles et silencieux qui attendent le lever d'un roi. Sous quelques-uns de ses merveilleux aspects, la campagne ressemblait à une belle femme qui se pare pour recevoir son époux; elle déroulait sa chevelure de rizières blondes; elle pendait à son cou un petit fleuve sinueux comme un collier d'argent; elle faisait saillir du milieu de deux collines charmantes, de superbes tiges d'aloès épanouis comme un bouquet de fiancée; elle se voilait d'une prairie comme d'une robe de cachemire à mille fleurs. Quand le soleil qui se lève sans ennui, depuis six mille ans, pour se donner à lui seul le spectacle de ce paysage inconnu et sublime, quand le radieux époux de cette nature se révéla sur la montagne Bleue, comme un œil d'or qui s'ouvrirait tout à coup au front d'un géant, toute la campagne sembla tressaillir sous les embrassements du ciel; une harmonie, formée de toutes les voix des arbres, des fleuves, des cascades, des oiseaux, des torrents, des fleurs, des vallées, des collines, éclata partout, comme l'hymne premier chanté à l'aurore de la création.

Nos deux voyageurs oublièrent longtemps la fatigue et la faim devant ce spectacle merveilleux; mais ils rentrèrent bientôt dans les réalités de la vie, en s'apercevant avec effroi que cette nature si belle était remplie d'embûches, et que son éclat ne donnait que l'aveuglement. Rien dans tout ce qu'ils voyaient ne leur rappelait un seul des sites parcourus la veille avec la caravane des chasseurs; ils marchaient sur une terre inconnue, et leurs yeux qui interrogeaient des horizons infinis ne rencontraient aucun arbre isolé, aucun accident de terrain, aucune forme saisissante de colline déjà salués par eux, en sortant de l'habitation du Tinnevely. Décidément ils avaient été séparés par une chaîne de montagnes de la côte de Madras, et leur course haletante et aveugle de la nuit les avait entraînés sous un autre ciel et vers les rivages d'une autre mer. Le pays qu'ils traversaient les épouvantait par moment, à cause de sa beauté singulière; rien du premier coup d'œil n'annonçait le désert: ce n'était pas la plaine du Nil ou la forêt vierge d'Amérique, ou quelque autre de ces paysages qui se couvrent des horreurs de la solitude et avertissent le voyageur de ne pas s'aventurer dans ces domaines de la désolation. Sur cette partie de l'Inde, la terre semble cultivée avec soin, arrosée avec amour; on s'attend à chaque pas à voir arriver les laboureurs et les bûcherons, et à surprendre derrière les massifs d'arbres un clocher de village, ou une vaste métairie animée par une famille joyeuse de fermiers. L'effroi vous saisit enfin lorsque vous avez reconnu que toute cette richesse n'appartient à personne; que ces arbres se découpent gracieusement, ces collines s'arrondissent, ces petits fleuves coulent avec amour, ces prairies se couvrent de fleurs pour les tigres, les hyènes, les lions et les éléphants, seuls maîtres souverains de cette région splendide, fille aînée de la mer et du soleil.

Les fruits sauvages qui pendaient aux arbres dans ce grand verger de la nature ne donnaient qu'un soulagement passager à la faim de nos deux voyageurs. L'horizon se déroulait toujours devant eux dans la même uniformité d'étendue infinie; six heures de course ardente ne le rapprochaient pas d'une coudée : toujours des montages après les collines, des plaines après les montagnes, des forêts après les plaines, des prairies après les forêts, des roches nues après les prairies; toujours une campagne inépuisable, écartelée de verdure et d'aridité puissantes toutes deux.

Après un silence fort long, qui ressemblait à la sombre méditation du désespoir, Klerbbs, qui marchait le premier, s'arrêta et dit à son compagnon :

« Je vais vous effrayer en vous annonçant qu'il est trois heures; encore quatre heures, et nous voilà retombés dans les ténèbres de la nuit et les gueules de tigres! »

Gabriel croisa les bras et secoua la tête mélancoliquement, les yeux fixés sur le soleil qui descendait du zénith avec une rapidité désespérante.

« Ah! dit Gabriel, je me la rappellerai cette chasse aux tigres!

— Parbleu! mon cher ami, je voudrais bien être dans le cas de me la rappeler! Mais il faut commencer par arriver à quelque gîte où il nous soit permis de nous rappeler quelque chose. Quant à moi, je suis au bout de ma science topographique, et je n'ai plus le courage de faire un pas. Voyons, il faut

prendre un parti. Nous sommes brisés; nous nageons dans nos sueurs; nos vestes blanches et nos pantalons éclatent en lambeaux; nous en avons laissé des échantillons à tous les buissons de l'Asie; nous ressemblons à des parias, et nous risquons d'être traités comme tels par le premier Indien de bonne maison qui nous rencontrera. Ce serait une insigne folie de continuer notre route dans un pays où il n'y a pas de route. Arrêtons-nous ici, passons à l'état de naufragés, bâtissons une cabane, fondons une colonie; le pays est beau et fertile; nous avons des armes et des munitions : voilà un délicieux verger de cocotiers et d'arbres à pain; voilà de l'eau claire comme le cristal; Romulus n'en avait pas autant, et il a réussi; c'est incontestable. Il n'y a pas au monde une plus belle végétation, un plus beau soleil. Ici on rit de pitié quand on songe que quatre pieds carrés dans le *West-Kent* se vendent cent livres. Dieu nous vend l'Asie pour rien. Quelle admirable spéculation de terrain! Je l'achète à ce prix et je partage avec vous.

— Sir Edward, parlez-vous sérieusement?

— Oh! très-sérieusement; d'autant plus que je crois que, cette nuit, à notre départ du théâtre des tigres, nous avons tourné le dos à la véritable route de Tinnevely, et que nous nous écartons ainsi, depuis vingt heures, du point où nous voulons nous rendre.

— Serait-ce possible, Klerbbs?

— Je suis sûr de mon fait maintenant. Nous sommes à trente lieues au moins du lac de Tinnevely, ainsi il n'y a pas à balancer; bâtissons sur ce terrain deux tentes, une pour vous, une pour moi, et commençons par dormir. Je suis accablé de sommeil; c'est le cas, cette nuit, de mettre en action le *Midsummer-night's dream* de Shakespeare, nous ne manquerons pas de personnages pour le rôle du lion.

— Hélas! mon ami Klerbbs, il faut donc renoncer à voir cette étoile du Tinnevely, cette reine des roses du Bengale, cette divine Héva!...

— Mon ami Gabriel, quand nous serons un peuple puissant, nous enlèverons les Sabines. Pour le [illegible]

[illegible] sans [illegible] de bambous, coupa de longues branches d'érable, les dépouilla de leurs feuilles, [illegible] pour soldats, et les [illegible] dans la [illegible] de Bahamas. [illegible] que son compagnon prenait son projet au sérieux, [illegible]

« Très-bien! très-bien, Gabriel! avant le coucher [illegible] Voyons, quelle [illegible] vous [illegible] l'esprit?

— Ah! mon ami! [illegible] il y a d'heureux [illegible] boulevard Italien, à Paris, qui [illegible] des sorbets chez Tortoni, qui lisent les affiches au coin des rues, qui dînent au rocher de Cancale!... et nous! nous!

— Nous! nous, Gabriel? Oh! je ne prendrais pas leur place pour leur céder la mienne! Les villes m'ennuient à la mort... et puis il est si doux de fonder une ville! »

Gabriel poussa un éclat de rire qui, pour la première fois depuis Adam, fit rire les échos de l'Asie Majeure. Les deux voyageurs laissèrent tomber les pieux de leurs mains, et rirent avec les échos. Cet accès de gaieté folle se fût prolongé indéfiniment entre les hommes et la nature, si les oreilles des deux amis n'eussent été frappées au même instant par les sons clairs et distincts d'un instrument qui ressemblait à une mandoline.

Klerbbs et Gabriel saisirent leurs carabines, et gardèrent une immobilité de statues. Les sons se rapprochaient, et ils paraissaient se mêler à un chant mélancolique et nasillard. Bientôt, à quelques pas, se montrèrent deux Indiens, vêtus d'une longue tunique blanche, et portant devant eux en sautoir une espèce de mandoline au manche démesuré. C'était deux chanteurs ambulants, appelés dans l'Inde *sarada-caren*.

Les chanteurs ne firent paraître aucune émotion en apercevant les jeunes gens; ils s'avancèrent et leur tendirent la main, comme pour leur demander une aumône.

« Pour le coup, nous sommes sauvés! s'écria Gabriel, rayonnant de joie; ces gens-là connaissent le pays. » Et il leur donna une piastre.

Les chanteurs, pour reconnaître une si noble largesse, commencèrent une complainte sur la bataille de Rama et de Ravana. Au second couplet, Klerbbs les arrêta par un geste brusque de la main, et leur dit, en anglais, de lui montrer la route jusqu'à la plus prochaine habitation. Les Indiens ne comprirent pas.

« Savez-vous un peu d'indoustani? dit Klerbbs à Gabriel.

— J'ai remporté trois prix d'indoustani au collége de France, j'ai traduit l'*Adeq-pyam*, mais dans l'inde on ne me comprend pas.

— Et moi! s'écria Klerbbs en se frottant le front, j'ai traduit, à Cambridge, le grand poëme Ayr-Eddaul-Mocadessi, et si un Indien ne me parle pas anglais, je ne le comprends pas. Si [illegible] Cambridge, je destine mon professeur [illegible] [illegible]

[illegible] deux chanteurs [illegible] Gabriel, et se plaçant derrière les [illegible], il leur fit signe de marcher vite en leur montrant le [illegible]

Les Indiens sourirent et se mirent en marche. Klerbbs et Gabriel allongèrent joyeusement le pas; et l'Anglais, se retournant vers ses pieux délaissés, les salua de la main, en disant :

« Il est bien pénible d'abandonner ainsi une ville au berceau ! »

Les deux *sarada-caren* marchaient sans hésitation, et de ce pas résolu qui annonce la connaissance exacte du terrain. Parfois ils se retournaient pour donner un sourire de consolation aux voyageurs qu'ils remorquaient à travers plaines et collines. Klerbbs répétait à chaque instant sous diverses formes, un anathème contre le professeur d'indoustani de l'université de Cambridge. Gabriel était absorbé dans une seule pensée, et il disait, par intervalles, ce monologue :

« Je parierais volontiers que nous sommes à quarante lieues de la maison d'Héva. »

Le soleil avait disparu derrière une longue crête de montagnes, que les voyageurs côtoyaient dans le vallon, et qui leur dérobait totalement la campagne et l'horizon du midi. Quelques signes de culture commençaient à se révéler çà et là, et l'on voyait même de légères aigrettes de fumée se détacher de la cime lointaine des arbres. Bientôt Klerbbs et Gabriel virent avec joie un sentier tracé par des pieds humains, et des laboureurs, nommés dans l'Inde *tottakarers*, descendirent d'une côte sur ce sentier, portant leurs instruments de travail sur leurs épaules. Gabriel n'aurait pas été plus transporté de bonheur s'il eût vu la divine Héva passer avec sa grâce de créole, et son châle de crêpe chinois.

« Je conçois, disait Klerbbs, qu'il y a des moments où je pourrais embrasser un laboureur indien ! »

Enfin, le bras d'un *sarada-caren* s'allongea vers un massif d'arbres, et nos voyageurs saluèrent une maison de brahmane, peinte en rouge par lignes verticales. La nuit tombait.

Aux dernières lueurs du crépuscule, ils reconnurent que cette maison devait être habitée par un brahmane des premières castes. Elle n'avait point de fenêtres : une toiture de joncs et de feuilles sèches de palmiers la défendait contre la pluie et le beau temps, et un enclos de maçonnerie contre les bêtes fauves. Devant la porte s'élevait une sorte de treille, nommée *pandel*, couverte de paille et de branches vertes; un peu plus loin dormait un petit étang destiné aux ablutions de famille. A l'angle méridional de la maison, un grossier piédestal supportait la statue informe de *Ganesha*, dieu pénate du foyer domestique indien.

Le brahmane Syaly habitait cette maison ; il reçut avec une affabilité grave nos deux jeunes voyageurs, et les conduisit d'abord devant l'image de *Ganesha*, qui fut honorée des profondes révérences de Klerbbs. Gabriel ne se prosterna pas.

Syaly les introduisit ensuite dans la salle de réception, et leur offrit du lait caillé nommé *dhuy*, deux flacons de jus de palmier, et de la liqueur fermentée nommée *sourá*. Klerbbs et Gabriel s'assirent à l'indienne sur la natte fraîche, et ils prirent leur repas frugal. Le brahmane parlait assez bien le français et l'anglais; mais il eut la politesse de n'adresser aucune question aux deux étrangers : il se contenta d'échanger avec eux quelques paroles sur des sujets indifférents. De leur côté, Klerbbs et Gabriel n'osèrent faire aucune interrogation.

Après souper, la conversation prit une tournure intéressante. Le brahmane Syaly était fort instruit, et surtout il était doué d'un orgueil national digne d'un Anglais. Il ne laissa pas échapper l'occasion de placer l'Inde au-dessus de tous les pays du globe. Il se moqua d'Homère qui avait inventé une mythologie dépourvue d'imagination, et touchant par tous ses points à la réalité. Il attaqua l'architecture religieuse grecque, qui rasait la terre avec le chapiteau de ses colonnes, et s'était copiée elle-même à l'infini. Alors il cita les mille poëmes de la mythologie de l'Indoustan, dont les titres seuls sont plus longs que les œuvres d'Homère ; puis il déroula l'éternel chapitre des métamorphoses de Brahma, et il s'apprêtait à décrire l'architecture idéale et merveilleuse des temples souterrains d'Éléphanta et d'Élora, cette architecture de rêves et de visions sublimes, lorsqu'il s'aperçut que ses deux auditeurs, vaincus par le sommeil, dormaient profondément.

Le brahmane n'avait pas souvent l'occasion, dans sa solitude d'exercer son érudition religieuse, et il s'était jeté avidement sur ces deux voyageurs comme sur une proie de controverse que la Providence lui envoyait. Le devoir de l'hospitalité lui prescrivit pourtant de respecter leur repos; mais il n'en fut pas moins piqué de deux choses, du sacrilége commis par Gabriel, qui ne s'était pas incliné devant sa statue domestique, et de l'irrévérence avec laquelle les voyageurs avaient accueilli son discours sur les incarnations.

Le soleil était levé depuis assez longtemps, lorsque Gabriel et Klerbbs se réveillèrent après un sommeil réparateur. Comme ils rajustaient les délabrements de leur toilette, ils entendirent des voix qui chuchotaient au dehors, mêlées à des piétinements de chevaux. Ils se rapprochèrent de la persienne qui voilait la porte, et furent saisis d'un étrange étonnement lorsque la conversation suivante arriva à leurs oreilles.

Une voix forte disait en anglais :

« Ce sont deux chanteurs ambulants que nous avons interrogés ce matin à l'habitation de Mounoussamy, et qui nous l'ont dit.

— Ils ne vous ont pas trompé, répondait le brahmane, je leur ai donné l'hospitalité hier au soir.

— Je vous ordonne donc de les livrer au nom du *king's-proctor* de Madras, disait l'autre voix.

— Je ne refuse pas de vous les livrer, disait le brahmane; mais ils dorment encore, et la loi de

(Le Brahmane.)

l'hospitalité me défend de troubler leur sommeil. Ces deux jeunes gens ne m'inspirent aucun intérêt: ils sont couverts de haillons comme des ravageurs de jardins; ils ont leurs chaussures en lambeaux, et tout en eux annonce qu'ils ont fait un mauvais coup. De plus, je suis convaincu qu'ils n'ont aucune religion.

— Oh! pour le coup ceci et trop fort! » s'écria Gabriel dans la maison; et, soulevant la persienne, il s'élança sous le *pandel*, suivi de Klerbbs.

Les deux amis trouvèrent là six cavaliers cipayes et un officier anglais.

« Je vous arrête au nom de la loi! dit l'officier.

— Nous? s'écrièrent à la fois Klerbbs et Gabriel.

— Et qui donc? dit l'officier : n'êtes-vous pas les nommés Klerbbs et Gabriel de Nancy, sans profession?

— Oui... Mais pourquoi nous arrêtez-vous?

— Voici l'ordre d'arrêt du *king's-proctor*.

— Mais de quoi sommes-nous accusés? dit Gabriel.

— Vous le saurez à Madras.

— Voilà qui est singulier! dit Klerbbs... Eh bien! nous vous suivons, capitaine; allons à Madras. »

L'officier fit un signe : on amena deux vieux chevaux pour Klerbbs et Gabriel; les prisonniers furent placés au centre de l'escouade, et l'on partit.

Tout ce monde suivit un sentier escarpé qui coupait la crête de la montagne auprès de laquelle était située la maison du brahmane; et lorsqu'on fut parvenu au sommet, Klerbbs et Gabriel découvrirent à gauche dans la plaine le lac du Tinnevely.

Une exclamation de surprise échappa simultanément aux deux prisonniers.

« Un seul mot, capitaine, dit Klerbbs; est-ce que nous ne nous arrêterons pas à cette habitation là-bas?

— Vous vous arrêterez à Madras, dit l'officier, et pour longtemps.

— Ceci est plus fabuleux que les dix incarnations de Brahma! » dit Gabriel.

IV.

A MADRAS.

Après une longue route dans la campagne, Klerbbs et Gabriel arrivèrent à Madras, et furent enfermés dans la prison du fort Saint-Georges.

La justice est toujours plus expéditive dans les colonies que dans les métropoles. Les deux prisonniers ne tardèrent pas à paraître devant leurs juges; ils s'étaient épuisés en conjectures sur la cause de leur arrestation. Klerbbs répétait toujours qu'on les accusait sans doute d'avoir essayé de fonder une ville au désert, crime prévu peut-être dans un code indien à eux inconnu.

« Ce sont les deux chanteurs qui nous ont dénoncés! disait Gabriel.

— Je comprendrais parfaitement cette accusation, disait Klerbbs, si Madras était encore administré par le code indou, comme la vieille *Tchina-Patnam;* mais depuis l'avénement de lord Cornwallis à l'administration suprême du pays, nous n'avons à rendre compte de nos actions qu'à des juges anglais...

— Et des juges anglais, ajoutait Gabriel, ont trop de bon sens pour nous condamner parce que nous avons coupé, dans l'*East-India,* quatre pieux d'érable pour passer la nuit!

— Ce serait probablement un exemple qu'ils voudraient donner aux naturels du pays, remarquait Klerbbs avec beaucoup de sagacité.

— Préparons notre plaidoyer en conséquence, » disait Gabriel.

Comme ils s'entretenaient ainsi, l'*attorney general* entra dans leur cachot, suivi d'un secrétaire.

Le magistrat s'assit, et, s'adressant aux deux prisonniers, il leur dit :

« Klerbbs et Gabriel de Nancy, vous êtes accusés d'assassinat sur la personne de l'Indien Mounoussamy, sujet de la Grande-Bretagne; avez-vous quelque chose à répondre à cela? »

Les deux amis poussèrent un cri, en élevant leurs mains au-dessus de leur tête.

« Qu'avez-vous à répondre à cela? répéta l'*attorney general.*

— Tout et rien! dit Klerbbs, à notre choix!

— Il y a contre vous des témoignages accablants, dit le magistrat.

— Oh! c'est une horrible dérision! s'écria Gabriel...

— Prenez garde! jeune homme! dit l'homme de loi, vous prenez de l'irritation! vous vous emportez!... donc...

— Oui, interrompit vivement Gabriel, les innocents qu'on accuse sont toujours dans une position étrange; prennent-ils la chose froidement comme Klerbbs, on dit : — Oh! s'ils étaient vraiment innocents, quel cri de vérité sortirait de leur poitrine! Se livrent-ils à un juste mouvement d'indignation et de colère, comme moi, on dit : — Oh! l'innocence est calme et sa parole tranquille, car elle n'a rien à redouter! Si je suis coupable parce que je m'indigne, Klerbbs est innocent parce qu'il ne s'indigne pas.

— Vous vous êtes distribué vos rôles, dit le magistrat; mais l'œil exercé de la justice ne s'y méprendra pas. Faites des aveux, et peut-être la clémence...

— Nous ne voulons point de clémence, nous voulons la justice, dit Gabriel, s'il y en a à Madras.

— La justice, dit le magistrat, est sur tous les points du globe où flotte cette devise : *Dieu et mon droit.* »

Et il se leva en lançant un regard sévère sur les deux prisonniers.

Dès ce moment Klerbbs et Gabriel furent séparés: toute communication entre eux leur fut interdite jusqu'au jour des débats.

La vieille ville, la ville noire, la ville européenne, la ville chinoise, toutes ces villes qui forment Madras s'étaient beaucoup émues à l'annonce de ce procès; les Indiens riches et les pauvres attendaient avec anxiété son issue, pour juger la justice des Anglais, leurs maîtres, et pour savoir s'ils auraient la sage impartialité de sacrifier un homme de leur nation, un homme souillé du sang d'un Indien. A l'aurore du jour des débats, toutes les avenues du palais où s'installa le tribunal étaient inondées d'un peuple de toutes couleurs, mosaïque humaine qui ne pave que les rues de Madras.

Les juges étaient au nombre de cinq, présidés par le *criminal juge;* l'*attorney general* était à son banc.

On amena les prisonniers. Ils portaient le costume dévasté de leur malheureuse chasse; cependant les dames de la haute société blanche et cuivrée de Madras trouvèrent que ces jeunes gens étaient fort bien, et qu'ils ne ressemblaient nullement à des assassins.

Après avoir interrogé les prévenus sur leur âge, leur profession, leur pays, leur domicile, le juge criminel fit appeler les témoins.

Quatorze témoins déposèrent comme un seul; Mirpour et Goulab, et les douze péons de Mounoussamy. Ils affirmèrent tous que Gabriel et Klerbbs

avaient assassiné leur maître et leur ami, entre les rives du Lutchmi et les gorges de Ravana, et que, pour se dérober à leur poursuite, ils s'étaient jetés à la nage et perdus dans la vallée de Lutchmi, où les arbres sont aussi touffus et serrés que des épis dans les rivières.

Après eux, vint déposer le brahmane Syaly; il dit que Gabriel et Klerbbs étaient arrivés dans sa maison le soir du lendemain de l'assassinat; que leurs physionomies étaient sinistres, leurs mains ensanglantées, leurs habits en lambeaux, comme ceux d'assassins qui auraient lutté longtemps avec leur victime; et il versa des larmes sur la mort de Mounoussamy, qui était, disait-il, son ami et son voisin derrière la montagne.

Enfin les deux *sarada-caren* déposèrent aussi. Ils dirent qu'ils avaient vu les deux prévenus occupés à tailler des pieux dans le désert pour construire une cabane, et que l'un d'eux leur avait donné une piastre pour acheter leur discrétion.

Alors l'*attorney general* se leva et parla ainsi :

« S'il est un crime évident, palpable, clair comme le soleil qui nous éclaire, c'est celui qui est soumis à ce tribunal. Vous avez entendu les foudroyantes dépositions des témoins, qui sont tous dignes de foi, plutôt à cause de leur caractère plein de candeur et d'ingénuité qu'à cause de leur position sociale; mais, comme dit Blackstone, *regardez le visage du témoin, et non son habit*. Je vois d'un côté douze péons, honnêtes et laborieux serviteurs, qui certes ne se sont pas accordés pour déposer unanimement contre les prévenus, et qui, tout en pleurant la mort de leur maître, ne voudraient pas la venger par la mort de deux innocents à eux inconnus. Je vois ensuite deux riches négociants, fils de ces heureux climats, deux Indiens qui se sont retirés des affaires commerciales pour prendre un peu de ces doux loisirs que le poëte de Mantoue a célébrés dans ses vers harmonieux. Goulab et Mirpour ont perdu un ami, un véritable ami, et la perte d'un ami est irréparable : c'est un trésor qu'on ne trouve qu'une fois.

« Pourquoi ces deux chanteurs ambulants, dont la déposition, insignifiante au premier abord, n'en est pas moins accablante lorsqu'on l'examine de près? Que vous ont dit ces naïfs enfants de la nature? Ils ont vu Klerbbs et Gabriel perdus dans les solitudes, où le remords et la crainte du châtiment les retenaient, se construisant à la hâte une informe cabane, pour y ensevelir désormais une vie qui n'appartenait plus qu'à l'union de l'excellent. Ces deux hommes, élevés dans la mollesse et les plaisirs, séparés violemment de la société par la barrière du crime, s'étaient déjà condamnés eux-mêmes à traîner un exil perpétuel au milieu des bêtes fauves, leurs émules de leur forfait!

« Et maintenant, me sera-t-il permis de dire toute ma pensée? Oui, et aucune considération humaine ne saura m'écarter de la ligne de mon devoir. Je dirai tout; je ne cacherai rien.

« Une chose, sans doute, vous a frappés, honorables juges : vous vous êtes démandé quel intérêt si grand a pu porter ces deux prévenus à commettre un crime atroce? car, selon la morale du savant légiste Makerson, *tout crime suppose un intérêt* : axiome qui n'est que le corollaire d'un autre plus connu : *is fecit cui prodest*. Ici l'intérêt qui a porté deux hommes au crime, ce n'est ni la vengeance, ni la soif d'un vil métal; c'est une passion adultère, ou, pour mieux dire, c'est l'association de deux amours infâmes! On a tué le mari pour... je m'arrête, honorables juges! je craindrais moi-même de souiller l'air pur de cette enceinte, si j'achevais une parole que mon silence exprime bien mieux. C'est pour arriver à ce but odieux que Gabriel et Klerbbs se construisaient un repaire dans les bois, à dix milles du lac de Tinnevely, afin d'y cacher l'innocente victime de leur infernale passion. Insensés! vous espériez donc que rien dans cet asile solitaire ne troublerait vos nuits et vos jours? Ah! tous les torrents qui viennent de la montagne Bleue ne peuvent laver une goutte de sang! toutes les fleurs de ces sauvages jardins de l'Inde n'auraient pu donner un adoucissement à vos remords! vous vous seriez écriés sans cesse, comme lady Macbeth : — *Il y a toujours là une odeur de sang! tous les parfums de l'Arabie n'embaumeront jamais cette main! Here's the smell of the blood still : all the perfumes of Arabia will not sweeten this hand!*)

« D'autres témoins appartenant à diverses nations européennes n'ont assisté que de loin à l'assassinat du malheureux nabab. Nous ne les avons pas appelés dans cette enceinte. Ils disent qu'ils n'ont rien vu, et qu'ils ne peuvent rien affirmer ni en faveur ni contre les prévenus. Eh bien! j'affirme, moi, que le silence de ces Européens, unis par de longues relations avec les prévenus, est plus accablant que le témoignage de quinze Indiens. *Silent! clamant! Ils se taisent, ils crient*, comme dit Cicéron dans sa première Catilinaire. *Silent! clamant!*

« Je ne puis passer sous silence une autre déposition terrible, quoiqu'elle soit exprimée dans un langage concis, aimé des lettrés de l'Indoustan. Le savant et sage brahmane Syaly vous a dépeint en termes frappants la dégradation physique et morale dans laquelle étaient tombés les prévenus, lorsqu'ils vinrent dans les ténèbres lui demander l'hospitalité! Quoi! ces hommes qui connaissaient parfaitement les lieux ont évité l'habitation du Bramane! Quoi! ils ont mis une haute montagne entre la maison de Mounoussamy et la maison du brahmane! Et s'ils étaient innocents, pourquoi ne se sont-ils pas présentés la veille, comme les autres, chez la veuve de

l'Indien !... Mais ils ont erré à travers les plaines pour éviter des visages accusateurs; et si la justice ne fût pas tombée à l'improviste sur les coupables, ils auraient gagné Pondichéry, ils auraient traversé les mers pour ensevelir leur forfait et leurs noms dans quelque asile lointain, où le glaive de notre loi n'a pas d'action sur les criminels !

« Le crime est donc prouvé jusqu'à l'évidence. Il faut montrer à nos compatriotes les Indiens que la justice est égale pour tous. Nous sommes heureux de reconnaître qu'en cette occasion la justice est d'accord avec une sage politique. Je vous livre donc sans crainte, honorables juges, ces deux hommes; votre sentence ne peut être douteuse. Et toi, infortuné Indien, toi qui as trouvé, dans les déserts, des chrétiens plus féroces que les monstres de l'Asie, que tes mânes s'apaisent! ton sang répandu sera vengé ! »

Ce plaidoyer était un mélange de mauvais goût, d'emphase, de rhétorique banale et de traits heureux; mais il produisit une vive impression sur le tribunal et sur l'auditoire. Les deux prévenus gardèrent une attitude de dignité, qui fut généralement regardée comme l'expression de l'impudence et de l'endurcissement du cœur. Le juge criminel, dont la conviction était déjà faite, prit un visage benin, et dit aux prévenus :

« Avant d'accorder la parole à votre défenseur, je veux vous demander si vous n'avez rien à dire dans l'intérêt de la cause.

— Rien, » murmura Gabriel.

Klerbbs croisa les bras, rejeta nonchalamment sa tête en arrière, et dit :

« Pour la rareté du fait, je voudrais me voir pendre demain matin... » Et le jeune Anglais fit un de ces sourires auxquels les yeux ne donnent pas un rayon, un sourire de fou.

Le président, après une légère pause, reprit :

« La parole est au défenseur des accusés. »

L'avocat se leva, en secouant les immenses flocons de sa perruque d'emprunt, étendit verticalement son bras vers le plafond, pour ramener au coude les plis de la manche de sa robe, et dit :

« Honorables juges de la cour criminelle, la cause... »

Gabriel se leva vivement sur son banc, et imposant silence à l'avocat, il s'écria :

« Nous ne voulons pas être défendus. Une défense est une insulte pour nous! Assez, monsieur !... » Klerbbs approuva tranquillement par un signe de tête ces paroles de son ami.

Le juge criminel prit un ton solennel, et s'adressant à l'avocat, qui déjà s'asseyait, il dit :

« Obéissez au tribunal; défendez les accusés, monsieur. »

L'avocat se leva de nouveau, et commença ainsi :

« Messieurs, je ne me dissimule pas la pénible tâche que la cour m'a confiée. Je prends la parole après un magistrat dont la voix éloquente a ému nos âmes, mais je puiserai dans mon cœur la force nécessaire pour remplir dignement mon devoir d'humanité.

« Vous voyez devant vous, honorables juges, deux jeunes gens qui appartiennent aux classes élevées de la société, deux voyageurs avides de science, et qui viennent chercher, à la sueur de leur front et au péril de leur vie, un peu de cette gloire que recueillaient les Colomb et les Vasco di Gama : l'étude est leur seul passion, la gloire leur seule récompense. L'un est envoyé par la Société royale de Londres pour découvrir l'*Histoire des Malabars*, écrite avant Aureng-Zeb, ce tyran qui fit décapiter son frère; l'autre remplit une mission non moins importante : il voyage dans l'Inde pour compléter la collection ornithologique du Musée de Paris, ce *pandœmonium* de tous les êtres de la création.

« Je demande à la cour qu'il me soit permis de lire la moitié d'une lettre que M. de Lacépède...

— Avocat, les lettres de M. de Lacépède ne sont pas en cause. Venez au fait.

« Honorables juges, poursuivit l'avocat, le respectable *attorney general* est tombé dans une grave contradiction. Il a dit, dans un passage de son éloquent discours, que les deux prévenus avaient voulu construire une cabane dans le désert, avec une intention criminelle, et il a établi sur cette conjecture la base fondamentale de l'accusation. Eh bien ! honorables juges, le respectable attorney a dit, en finissant, que l'intention de Klerbbs et de Gabriel était de fuir le désert pour s'embarquer à Pondichéry. Je vous le demande, honorables juges, comment concilier ces deux choses? Quoi ! Gabriel et Klerbbs veulent fonder un établissement dans le Tinnevely, et ils courent chercher un vaisseau sur la côte de Coromandel ! Au nom de Dieu ! que l'accusation soit plausible ! L'affaire est grave, très-grave ; il s'agit de la vie de deux innocents. » (Murmure dans l'auditoire).

Le président, d'une voix perçante :

« Au moindre signe d'approbation ou d'improbation, je fais évacuer la salle. »

L'avocat, élevant la voix au diapason de la menace du président.

« Oh ! non ! Vous ne les condamnerez pas, parce que la science réclame leurs services, et que l'Europe a les yeux sur eux? Vous ne les condamnerez pas, parce que les témoignages qui se sont élevés contre mes clients sont vagues, et semblent tous dictés comme une leçon d'écolier à des... »

L'attorney se leva furieux et s'écria :

« Les témoins sont placés sous ma protection, ils ont parlé selon leur conscience, et je ne souffrirai pas qu'il soit porté atteinte à leur honneur ! »

« Vous ne les condamnerez pas, parce que vous n'avez entendu aucun témoignage à décharge :

— Produisez-en ! produisez-en ! reprit l'attorney.

— Que j'en produise? Eh ! mon Dieu ! envoyez une assignation aux tigres des gorges de Ravana !

— Bravo ! s'écria Gabriel.

— Il a fini par trouver cela, dit Klerbbs; c'est très-beau ! »

Le président frappa sur la table et dit :

« La cause est suffisamment instruite. Les prévenus ont-ils quelque chose à ajouter à la défense de leurs avocats ?

— Oui, dit Klerbbs, une chose bien simple, une seule : nous sommes innocents.

— Voilà tout ? demanda le juge.

— Oui. Il nous semble que c'est suffisant.

— La séance est suspendue, » dit le juge.

Klerbbs se pencha à l'oreille de Gabriel et lui dit :

« Oh ! je suis bien tranquille. Je connais les juges anglais des colonies ; ils jouent très-bien leur jeu. Ce procès qu'ils nous font est une concession aux naturels du pays. Voilà leur politique. Nous sommes absous. »

La législation qui régit la métropole ne s'introduisit que fort tard dans les colonies. A cette époque, Madras ne connaissait pas le jury. Des magistrats spéciaux jugeaient les crimes, et d'une façon fort expéditive toujours.

La délibération ne dura pas un quart d'heure. Le président débita un long préambule, qui n'était que la répétition du discours de l'attorney, et à la fin il prononça une sentence de mort.

Klerbbs et Gabriel s'inclinèrent comme pour remercier.

Le président se leva et dit :

« Klerbbs et Gabriel, la loi vous donne vingt-quatre heures pour vous préparer à la mort... Qu'on emmène les condamnés ! »

Quatre soldats cipayes escortèrent Klerbbs et Gabriel à la prison voisine. Un pasteur de la communion d'Augsbourg et un missionnaire de la Propagande attendaient les deux condamnés sur le seuil de leurs cachots, et ils y entrèrent avec eux.

(Soldat indien.)

La ville indienne célébrait dans ce jour le *Raous-Jatreh*, la fête des amours de Kistna, bacchanales du Coromandel. Un heureux hasard faisait concourir la mort de deux chrétiens avec les réjouissances publiques; aussi la foule épuisait ses démonstrations d'allégresse et dansait au son du *bin* et du *sitar* sur la place du Gouvernement, où les potences et le bourreau étaient attendus.

V.

LA JUSTICE HUMAINE.

La nuit qui suivit le jugement rendu contre Klerbbs et Gabriel ne vit pas un seul homme endormi dans Madras, depuis le pont des Armémens jusqu'à l'édifice neuf, nommé le Panthéon. Il y a aussi un Panthéon à Madras. Depuis que les hommes s'efforcent de supprimer Dieu, ils bâtissent des Panthéons partout.

L'exécution devait avoir lieu le lendemain, à l'heure où le *beraidje* attelle les bœufs au *tandjel* de voyage, où le batteur de riz descend à la plaine de Tchoultry pour gagner le pain de son jour.

Dans ce torrent animé de visages de démons qui se ruaient vers la place des potences, on n'aperce-

vait aucune trace de lassitude, quoique les orgies infernales de la nuit dernière eussent été dignes du dieu Kistna : chez nous, peuples à face blême, la chair souffrante révèle à l'extérieur l'épuisement des forces ; mais ces carnations de bronze que boucane le soleil indien ne trahissent aucun secret : on croirait voir des liasses de damnés, dont les corps se sont colorés aux flammes de l'enfer, et qui, revenus sur la terre, n'ont repris à l'homme que ses passions, en lui laissant sa faiblesse. A chaque centre de ces tourbillons d'êtres surnaturels, qui s'élançaient à la cime de leurs bambous et pirouettaient avec eux en sifflant comme des boas, on aurait pu voir, se multipliant partout, deux Indiens gigantesques, dont les yeux semblaient lancer des gerbes de feu du Bengale, et dont la voix tartaréenne excitait ce monde en délire, ivre du feu de la débauche et des liqueurs. Ces deux êtres surhumains savaient les paroles qui crispent les pieds de l'Indien et le font bondir comme un tigre de la tanière au vallon. L'un était ce Goulab, qu'on aurait pris pour Wichnou incarné, une onzième fois, en éléphant ; l'autre, ce Mirpour, qui avait sur son corps la souple ondulation de la panthère, et sur sa face les contractions rudes et nerveuses du lion. Un intérêt mystérieux avait mêlé ces deux monstres humains aux saturnales de cette nuit ; ils étaient sortis dans un costume indigent de leur superbe habitation de la rivière Triplicam, sur la route d'Élora, et ils avaient entraîné tout le peuple de la ville noire à travers les rues et les places de Madras, poussant avec lui de formidables cris de réjouissance en l'honneur des juges qui vengaient sur deux Européens la mort du nabab de Tinnevely.

Le soleil vint éclairer la fête de ces démons, qui remplissaient, comme les flots orageux d'un lac de bronze en fusion, la vaste place où le bourreau attendait les condamnés. A quelques pas des potences, Goulab et Mirpour dominaient les têtes indiennes, et attachaient les yeux sur le carrefour lointain, où le funèbre cortége, sorti de la prison, devait se montrer à chaque instant. Les heures pourtant s'écoulaient, et les criminels ne paraissaient pas. Le bourreau, debout sur une haute estrade, donnait des signes d'impatience, et promenait ses regards de l'horloge publique au soleil. Parfois apparaissaient deux cavaliers de la milice à l'extrémité de la place, et les Indiens trompés saluaient cette avant-garde par une explosion déchirante de râles aigus, semblables à une symphonie de tigres. Puis le silence retombait sur cette multitude, et la soif du sang qui la dévorait ne se manifestait plus que par des ondulations de têtes d'airain qui semblaient excitées par le vent du golfe de Coromandel.

Enfin, un roulement de tambours annonça l'arrivée de la milice, et les canons de la batterie du fort s'allongèrent sur les créneaux.

Un cavalier, lancé au galop, passa entre les deux haies des miliciens indous et remit un pli au bourreau de Madras.

Celui-ci lut avec lenteur l'ordre qui lui était envoyé et fit un sourire stupide et féroce, un sourire qui ne se forme que sur des lèvres de bourreau.

Puis il souleva une liasse de cordes, la posa nonchalamment sur les épaules d'un de ses valets, et descendit de son estrade. Il donna un regard mélancolique d'adieu à ses potences, comme s'il eût été désespéré de voir que de si beaux instruments, si fièrement posés par sa main, allaient rentrer sous le hangar sans avoir fonctionné, comme deux indolents laboureurs qui s'en reviendraient du sillon, en laissant les épis debout.

Goulab fit un bond de sa place au pied des potences et interrogea le bourreau ; celui-ci ne répondit qu'en montrant la lettre et haussant les épaules de l'air d'un homme qui accusait d'injustice les dispensateurs du pardon.

Des murmures stridents s'élevèrent aussitôt dans la populace. On enlevait une proie à cette armée de tigres ! Cette injustice, exercée effrontément contre un pauvre peuple affamé de chair humaine et chassé de la table du festin, allait amener une insurrection ; mais il ne fallut qu'un mouvement de soldats et une lueur de mèche dans la batterie du fort pour mettre en déroute ces hideux convives avant le premier cri de révolte.

Goulab et Mirpour se perdirent dans les tourbillons de la foule ; une terreur de mort les glaça tous deux ; des pressentiments sinistres les éclairèrent confusément sur la scène mystérieuse dont ils venaient d'être témoins. Ces deux hommes fauves, que la fortune avait élevés de la tanière au palais, et de la nudité sauvage au luxe du nabab, s'estimèrent heureux de se retrouver dans leur costume primitif, avec cette différence pourtant que leurs larges ceintures recélaient une somme énorme en quadruples espagnoles : n'osant plus rentrer à leur habitation de peur d'y rencontrer quelque révélation accablante, ils s'enfoncèrent dans le désert qui mène aux solitudes sacrées des temples d'Élora, résolus d'y attendre les événements à la faveur d'un espionnage qu'il leur serait aisé d'établir et de trouver parmi les frères indiens, fanatiques sectateurs de Siva.

A l'aube de ce jour, un riche Indien, surnommé Talaperi ou *Grand Prévôt*, et frère de Mounoussamy, s'était présenté chez l'*attorney général* pour une communication qui ne souffrait aucun retard. Le magistrat fut réveillé en sursaut par les cris de désespoir que poussa l'Indien, lorsque les domestiques refusèrent de l'introduire sous prétexte que l'audience ne commençait qu'à midi. L'attorney sonna, et apprenant que le solliciteur était son prédéces-

seur avant la colonisation anglaise, il lui fit ouvrir sa porte, et, dans le plus simple des négligés, il voulut bien lui accorder, *hors-l'heure*, une audience extraordinaire.

Talaïperi, revêtu d'un costume européen des plus élégants, se précipita dans la chambre de l'attorney avec un visage dont la pâleur semblait percer sous sa couche de bronze.

« Justice ! justice ! s'écria l'Indien ; honorable attorney ! justice !

— Vous la trouverez toujours ici, dit le magistrat.

— On va exécuter Klerbbs et Gabriel?... demanda Talaïperi avec une inquiétude fiévreuse.

— Dans quelques heures.

— Ils sont innocents ! innocents !

— Ils sont condamnés !

— Mais ils ne sont pas morts, honorable attorney; ils ne sont pas morts ?

— Ils sont morts aux yeux de la justice...

— Alors ils vivront, s'écria l'Indien... J'ai exercé quinze ans, dans la ville noire, les fonctions de grand prévôt, et mon nom a toujours été salué comme juste. Je suis le frère de Mounoussamy, et lorsque je viens vous arracher deux têtes innocentes, deux jeunes gens accusés du meurtre de mon frère, je mérite d'être écouté.

— Monsieur, dit l'attorney, vous perdez votre temps; Klerbbs et Gabriel sont innocents, dites-vous?... Avez-vous entendu mon plaidoyer d'hier?

— Non, *your worship*.

— Ah ! si vous l'avez entendu, vous ne viendriez pas me faire un drame à la porte du pou... Tenez, je vous prie de jeter un coup d'œil sur ce journal, c'est l'*Evening-Chronicle* de Madras; vous y lirez mon discours.

— Mais, honorable attorney, si, malgré votre discours, mon frère Mounoussamy venait en personne vous dire que Gabriel et Klerbbs ne l'ont pas assassiné?... »

Le magistrat recula de trois pas, et laissa tomber le journal.

« Mounoussamy, votre frère, n'a pas été assassiné? s'écria l'attorney, du ton de l'homme qui redoute plus une blessure à travers son amour-propre, qu'il ne souhaite la résurrection d'une victime pour laquelle il a plaidé.

— Ah ! malheureusement, *your worship*, mon cher frère est mort... Mais voici une lettre qui décharge complétement Klerbbs et Gabriel et fait retomber sur d'autres la responsabilité du crime.

— Et qui a écrit cette lettre ?

— Mon frère Mounoussamy.

— Celui qui est mort ?

— Oui, honorable attorney.

— Êtes-vous fou, notre ancien grand prévôt ?

— Voici la lettre. Ayez la bonté de la lire, honorable attorney. Hier, en mettant de l'ordre dans les papiers de mon frère, j'ai trouvé cette lettre exposée, bien en relief, pour être découverte à la première perquisition. Elle est à votre adresse comme à la mienne. Le temps presse, lisez cette lettre, au nom de Dieu. »

Le magistrat haussa les épaules et lut la lettre de Mounoussamy.

Cettre lettre était datée de la veille du jour qui vit disparaître l'Indien dans les ténèbres mystérieuses de la rivière de Lutchmi; elle était ainsi conçue :

« Mon bien-aimé frère,

« Nous partons demain matin pour chasser le tigre, entre le mont des Bergers et les gorges de Ravana. Depuis un an, je vis avec deux hommes qui veulent me perdre, et qui jouent avec moi un jeu plein de ruses et d'embûches; j'attends un hasard heureux qui les dévoile, et je les écrase sous mes pieds comme deux serpents. Je ne connais malheureusement qu'une partie des mille piéges dont ils m'entourent dans ma propre maison, mais je veux enfin leur fournir l'occasion de se déclarer nettement mes ennemis. Ils parlent depuis trois mois d'une chasse au tigre avec tant d'obstination qu'ils me font présumer que leur plan d'attaque ouverte est attaché au jour de cette chasse. Je veux donc en finir avec eux. La chasse aura lieu demain. Il y a dans notre caravane beaucoup de poltrons; ceux-là ne m'inquiètent guère ; je n'en attends ni hostilité, ni secours. Je compte d'abord sur moi, et après moi, sur deux jeunes voyageurs, un Anglais et un Français, qui, pour l'honneur de leur nation, ne se feront jamais les complices de mes deux scélérats. Quant aux péons, ce sont des esclaves indiens; le feu d'une amorce les mettra sur les ailes du vent.

« Mes brigands se nomment Goulab et Mirpour. L'un est épris de ma femme, l'autre a commis un vieux crime à Calcutta, de complicité avec son ami, et ils continuent mutuellement à se servir pour exploiter d'autres horreurs. Si demain je succombais dans cette chasse, il ne faut pas que la justice s'égare ; les assassins ne seront pas impunis ; je les dénonce d'avance sous les noms de Goulab et de Mirpour. Adieu, mon cher frère, je désire en écrivant cette lettre que vous ne la lisiez pas.

« MOUNOUSSAMY. »

(*L'halatation du Lac*.

Lecture faite, l'attorney retourna la lettre en tous les sens, et ramassant l'*Evening-Chronicle*, il relut son discours, confronta les deux pièces, et après avoir balbutié quelques monosyllabes entrecoupées de pauses, il s'éleva jusqu'à la phrase complète :

« Mon grand prévot, dit-il, êtes-vous bien sûr que

cette lettre soit de votre frère? Reconnaissez-vous sa main?

— Si je la reconnais! Tenez, honorable attorney, voici cent lettres de mon frère dans ce portefeuille. Appelez vingt négociants de Madras, montrez-leur l'adresse de cette lettre, et vous verrez si du premier coup ils ne nomment pas Mounoussamy.

— Ah! c'est qu'il faut agir avec précaution dans ces sortes de cas! Je connais mon devoir... la chose jugée!... Ah!... Je vais mander sur-le-champ les banquiers et les négociants du voisinage...

— Mais avant tout, honorable attorney, faites suspendre l'exécution...

— Oh! il n'y a rien à craindre!... Nous avons encore plusieurs heures... »

Il sonna; deux domestiques parurent, et il leur donna ses ordres.

En attendant les banquiers et les négociants, l'attorney relut encore son discours, et frappant le journal du revers de sa main, il disait :

« C'est pourtant bien clair et de tout point victorieux, ce que j'ai dit là... mes arguments sont indestructibles!... mes remarques subsistent!...

— Oui, disait le frère; mais la lettre...

— Oh! la lettre! la lettre!... ne précipitons rien... il y avait hier cinq juges, et moi... six magistrats

(Talaïperi.)

unanimes d'opinion!... nous ne sommes pas six aveugles!... Vous n'avez pas assisté aux débats, vous... mille personnes distinguées y assistaient... il n'y a eu qu'une voix.

— Et les accusés ont-ils avoué leur crime?

— Non, certes, ils ne l'ont pas avoué... La belle raison!... en voyez-vous beaucoup de criminels de cette espèce?... Ils se font pendre avant d'avouer... c'est le cœur humain. »

Les chefs des principales maisons de commerce de Madras arrivèrent bientôt en toute hâte, obéissant à l'ordre qui leur avait été envoyé à domicile. Tous, sans hésiter, reconnurent la main de Mounoussamy.

« Appelez ici toute l'Inde commerçante, dit l'ex-grand prévôt, et vous entendrez la même chose, honorable attorney!

— C'est possible!... c'est possible! dit le magistrat... Mais il peut se faire encore que Mounoussamy se soit trompé sur le compte de Goulab et Mir-

pour... C'était un mari jaloux, qui peut-être...

— Eh bien! honorable attorney, appelez ici Goulab et Mirpour... Appelez la veuve de Mounoussamy, vous serez toujours obligé de convenir qu'en tout état de choses, il ne faut pas exécuter aujourd'hui Gabriel et Klerbbs, et qu'une nouvelle procédure doit

(Goulab.)

commencer. La lettre de Mounoussamy, lue hier à l'audience, aurait sans doute été de quelque poids dans la balance de la justice... c'est incontestable!

— Non! non! cette lettre n'aurait pas détruit l'effet de mon discours... Oh! il y a un passage tiré de Macbeth : *Tous les parfums de l'Arabie...* si vous aviez vu l'auditoire!... quelle pâleur sur les visages!... Non! non! la lettre de Mounoussamy... Cependant il ne faut rien précipiter... je vais envoyer mes ordres au domicile de Goulab et de Mirpour... je veux voir aussi la veuve du nabab, votre frère... Il n'y a pas de concession que je ne fasse pour vous satisfaire dans vos justes susceptibilités... Mais croyez-le bien, Gabriel et Klerbbs sont coupables.

— Honorable attorney! s'écria Talaperi avec une émotion extraordinaire, ils sont innocents! Je garantis leur innocence sur ma tête! Prenez-moi pour otage, enfermez-moi dans le fort; et si ces hommes sont coupables, faites-moi pendre avec eux. »

Talaperi avait un accent si persuasif en disant ces paroles, que l'attorney fut ému lui-même, et qu'il déposa l'*Evening-Chronicle* sur son bureau.

Le magistrat fit ensuite deux ou trois fois le tour de son cabinet, sans dire un mot et les yeux fixés sur le parquet, puis il prit une feuille de papier, la doubla lentement, égalisa les feuillets avec les ongles

du pouce et de l'index, et, après avoir essayé plusieurs fois sa plume, il écrivit trois lignes dont il avait l'air de méditer chaque mot.

Un *baillif* fut introduit : le magistrat lui remit un billet pour le gouverneur. Deux *sheriffs-officers* reçurent aussi de secrètes instructions.

« Monsieur Talaïperi, dit l'attorney, des ordres vont être transmis pour faire suspendre l'exécution à demain... je vois clair dans l'affaire maintenant... il y a d'autres coupables... quatre au lieu de deux!... j'en tiens deux, je vais saisir les autres dans l'instant. Vous pouvez vous retirer : la justice vous remercie de votre zèle. Je vous recommande la plus grande discrétion. Il ne faut pas donner l'éveil aux deux complices de Klerbbs et Gabriel. »

Et il fit un signe de tête et de main pour congédier Talaïperi.

« Honorable attorney, dit celui-ci en sortant du cabinet, je ne quitte pas votre maison, je reste dans le vestibule, toujours à vos ordres... mais souvenez-vous bien que Gabriel et Klerbbs sont innocents. »

L'attorney fit un signe d'impatience et tourna brusquement le dos à l'Indien.

Une demi-heure après, l'exécuteur des hautes œuvres descendait de son estrade, et rentrait en ville, sans avoir travaillé, ainsi que nous l'avons vu.

L'habitation de Goulab et de Mirpour fut bientôt cernée par une escouade de soldats, ayant en tête quatre *sheriffs-officers*. Les deux Indiens avaient flairé le danger comme des bêtes fauves plus subtiles que les attorneys; mais on trouva trois péons, de ceux qui avaient déposé dans le procès. Ils furent conduits chez l'attorney général, qui était en conférence avec le juge criminel et le gouverneur, lord Cornwallis.

Là, les trois péons, intimidés par les menaces des magistrats et par l'imposante figure du chef suprême de la colonie, firent des aveux décisifs; ils dirent que leurs autres compagnons s'étaient embarqués, le matin même, sur un *kattamaram* qui faisait voile pour Pondichéry, et qu'ils avaient reçu des largesses de Goulab; ils racontèrent les événements de la chasse aux tigres tels qu'ils s'étaient passés, et déposèrent contre leurs propres dépositions; ils s'avouèrent coupables, en s'efforçant d'atténuer leur crime, et le rejetant sur Goulab et Mirpour qui les avaient séduits avec de l'or et des promesses brillantes. L'attorney général leur adressa plusieurs questions tendant à établir la complicité de Gabriel et de Klerbbs; mais les péons ne connaissaient, dirent-ils, ces deux jeunes Européens que par le courage qu'ils avaient montré sur les rives du Lutchmi, lorsqu'ils s'élancèrent, seuls, au secours de Mounoussamy, dans le plus terrible des moments.

« Mais, dit l'attorney, c'est sans doute alors que Gabriel et Klerbbs auraient pu assassiner le nabab, puisqu'ils restaient seuls avec lui?

— Eh! ils n'étaient pas seuls! dirent les péons; il y avait entre l'Indien et les deux Européens quarante tigres assez forts pour dévorer *Tchina-Patnam!*

— Avez-vous vu aujourd'hui Goulab et Mirpour? demanda le juge criminel.

— Nous les avons suivis toute la nuit, dans les rues de la ville, et, ce matin, sur la place du Gouvernement. Ils ont disparu lorsque le bourreau s'est retiré; nous croyions les retrouver à leur habitation, mais ils n'y étaient pas.

— Il est clair comme le jour, dit l'attorney, que ces deux Indiens sont coupables; mais l'innocence des deux autres accusés n'est pas établie... J'ai dit hier, dans mon discours... »

Lord Cornwallis interrompit le magistrat par un léger mouvement de la main, et lui dit, après avoir fait retirer les péons sous bonne escorte :

« Mon cher attorney, votre zèle est louable, et je l'honore; mais l'œil le plus clairvoyant peut s'égarer une fois. Écoutez-moi : j'ai reçu ce matin la visite de la veuve de Mounoussamy; j'ai vu les deux prisonniers; j'ai vu le vieux missionnaire catholique qui a passé la nuit auprès de Gabriel; j'ai vu Talaïperi, l'ex grand prévôt, qui jouit à Madras de l'estime générale; je connais, de plus, les mœurs de Goulab et de Mirpour, sur lesquels j'exerce depuis longtemps une surveillance particulière. Eh bien! d'après tout ce que j'ai appris, tout ce qui m'a été confié, tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais, je n'hésite pas à déclarer que Gabriel et Klerbbs sont innocents, et que cependant hier, un tribunal a pu les croire coupables. Les annales de la justice offrent cent exemples de ce genre. Il faut se résigner à la légère contrariété de reconnaître l'erreur. »

Le juge criminel approuva, par un geste non équivoque, les paroles du noble lord. L'attorney fit un mouvement de bras et de tête qui signifiait tout ce qu'on voulait, mais on aurait pu voir, un instant après, à la contraction de son nez vulturnien, qu'une violente colère avait été refoulée au fond de son cœur, par la suprême parole de lord Cornwallis, ce roi du Coromandel.

Une bonne heure après cet entretien, Talaïperi, muni d'un ordre du juge criminel, également revêtu de la signature du gouvernement, se rendit à la prison, où déjà deux *sheriffs-officers* avaient signifié au geôlier la sentence d'élargissement.

Klerbbs et Gabriel, rendus à la liberté, furent conduits par Talaïperi chez le gouverneur, qui leur adressa de nobles paroles.

« Croyez bien, messieurs, leur dit-il à la fin de leur entretien, que je suis prêt à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous faire oublier vos cruelles

angoisses de ces derniers jours. Venez souvent à mes soirées de réception, je veux vous serrer la main affectueusement devant la haute société de Madras; et souvenez-vous que je serai heureux de vous rendre un service de quelque nature qu'il soit, aujourd'hui ou dans l'avenir. »

Les deux jeunes gens, émus jusqu'aux larmes, se confondirent en actions de grâces, et sortirent du palais avec Talaïperi.

Un palanquin élégant, ou *tandigel*, traîné par deux bœufs blancs, de la race de ceux qui franchissent en quinze heures les trente-trois lieues de Madras à Pondichéry, stationnait sur la place, avec les deux *boués* ses conducteurs. Talaïperi montra le palanquin aux deux Européens, en les invitant à y prendre leur place.

« Où nous conduisez-vous? notre noble ami, demanda Klerbbs.

— A notre habitation de Tinnevely, répondit l'Indien.

— C'est passer de l'enfer au paradis, dit Gabriel.

— Vous vous trompez, dit l'Anglais à l'oreille de Gabriel; je crois que vous ne ferez que changer d'enfer. »

Gabriel soupira profondément et ne répondit que par un silence expressif.

Comme le palanquin traversait le pont des Arméniens, Talaïperi montra l'habitation de Goulab aux deux amis; elle était toujours cernée par des soldats, et, malgré l'éloignement, on pouvait distinguer, par les larges croisées ouvertes, des groupes d'officiers de police qui continuaient leurs perquisitions.

« Oh! dit Talaïperi en allongeant le bras hors du palanquin, cherchez, cherchez l'éléphant, vous ne le trouverez pas, il faut d'autres yeux pour le voir et d'autres mains pour le saisir! »

Gabriel et Klerbbs, bercés par le palanquin, et vaincus par le sommeil, après plusieurs nuits d'insomnie brûlante, s'étaient endormis profondément.

VI.

L'HABITATION DU LAC.

Dans cette vie, il ne faudrait jamais revoir ce qu'on a vu avec plaisir une première fois. Le retour est fatal. L'homme le plus heureux serait celui qui marcherait toujours devant lui, à travers les neuf mille lieues qui ceintent notre petit globe, en disant des adieux éternels à tous les bonheurs de surprise qu'il rencontrerait.

Rentré à l'habitation du lac, Gabriel n'y avait rien trouvé de ce qu'il attendait. Héva était absente, elle passait dans une modeste maison de Madras les premiers mois de son veuvage, et ne recevait d'autre visite que celle de son beau-frère Talaïperi. L'opulence qui éclatait dans la maison de campagne de Mounoussamy avait disparu avec le maître. Plus de grands festins, plus de convives, plus d'amour, plus de gaieté. Un silence de mort régnait aux appartements inférieurs; les oiseaux passaient entre les lames de persiennes; des guirlandes de fleurs desséchées tombaient des kiosques comme des chevelures de désolation; les gerbes d'eau ne dépassaient plus le marbre des bassins. L'éden avait perdu son Ève.

Gabriel et Klerbbs, grâces aux bontés de Talaïperi, auraient pu se croire les maîtres de cette maison. Le sage Indien voulait, par la plus large hospitalité, leur faire oublier des nuits et des jours bien cruels, et honorer, en même temps, le courage qu'ils avaient montré sur les rives du Lutchmi, quand ils se précipitèrent héroïquement au secours de son frère.

Le nombre des domestiques attachés au service de l'habitation n'avait pas été diminué; mais presque tout le personnel en était changé : quelques Indiens, d'une fidélité éprouvée, avaient échappé seuls à cette épuration. Des serviteurs anglais remplaçaient les péons douteux ou traîtres. L'intelligence qui avait présidé à l'établissement de cette domesticité nouvelle témoignait assez de l'intérêt qu'Héva portait encore à cette maison, et Gabriel en concluait que la belle veuve quitterait les ennuis de Madras lorsque les convenances le permettraient.

Les deux amis, servis par une vingtaine de domestiques, menaient une vie assez monotone, la seule qui ressemble au bonheur. Klerbbs songea sérieusement à remplir le but de sa mission scientifique, et il consentit à visiter, assis dans un fauteuil, la vaste bibliothèque de Mounoussamy, pour y découvrir l'*Histoire des Malabars*. Gabriel allait à la chasse au touraco, dans la vaste forêt qui s'étendait de la terrasse de la maison à la montagne. Souvent le jeune savant, aventuré sur les hauteurs du Tinnevely, jetait un regard mélancolique sur la double haie de grands arbres qui ombragent la route de Madras, et dans chaque plainte du vent il croyait reconnaître le bruit sourd des roues du *tandigel* qui devait ramener Héva sous les douces et flottantes arcades de ses néfliers du Japon, et devant les volières aux treillis d'argent, où mille oiseaux dorés appelaient leur jeune maîtresse au lever du soleil et au tomber du jour.

Un matin, Klerbbs descendit de son appartement en habit de voyage, et fit ses adieux à Gabriel. Il partait, disait-il, pour visiter la province du Carnatic et passer quelques jours à Tranquebar. D'après de nouveaux renseignements, il comptait découvrir dans cette excursion le manuscrit de l'*Histoire des Malabars*. Gabriel ne pouvait accompagner son ami : son destin était lié désormais à cette habitation so-

litaire, que la présence d'une femme devait peupler bientôt de toutes ses grâces, de tous ses enchantements.

« Mon voyage ne sera pas long, dit Klerbbs, en serrant les mains de Gabriel, et pour l'abréger encore je ne me donnerai aucune peine pour trouver ce que je cherche. Malheur à qui cherche! il ne trouve jamais. Je me laisserai découvrir par l'*Histoire des Malabars*. Adieu, et ne chasse jamais aux tigres.

— Adieu, Klerbbs, dit Gabriel; reviens-moi bientôt, et écris-moi. A ton retour, tu me trouveras peut-fiancé.

— Mon cher ami, dit Klerbbs en montant à cheval, je crains que la belle veuve ne se soit brûlée incognito sur le tombeau de son mari, selon l'usage indien. »

Les mains des deux amis s'agitèrent quelque temps encore pour échanger de loin des saluts, et Klerbbs disparut au galop dans des massifs d'ébéniers.

Gabriel recommença une vie d'isolement qui ne pouvait lui donner aucune distraction salutaire. Chaque jour, il se préparait à voir lever à l'horizon de Madras l'étoile d'amour attendue, et chaque soir, lorsque les ténèbres couraient avec les bois autour du lac, comme un rempart d'ébène, et que les solennelles harmonies des nuits indiennes s'élevaient dans de mystérieux lointains, il sentait que l'espoir conçu à l'aurore, sous des nuages de rose, s'échappait avec le dernier reflet du crépuscule, éteint à l'horizon de la mer. Le jeune homme comprenait qu'il y avait autour de lui une atmosphère de doux poisons et devant lui un avenir assombri de toutes ses incertitudes; mais il n'avait pas la force de fuir. Il était opprimé par un souvenir d'amour contre lequel il n'y a plus de résistance secourable. Voir une jeune et belle femme dans quelque bourgeoise et froide résidence d'une ville d'Europe, dans une étroite cage de maison; la quitter par un escalier gluant; penser à elle sur le pavé pluvieux d'une rue bruyante, et l'oublier le lendemain, c'est là ce qu'il est aisé de faire, et ce que tous les hommes ont fait. Mais il renaît de lui-même, comme le foie de Prométhée, l'amour qui éclata dans un festin, un soir, sous des étoiles sereines, dans le ravissement d'un paysage inconnu, au milieu des parfums qui montent de la terre au ciel, au milieu des fleurs qui jouent dans les cheveux de la femme, au milieu d'une fête qui vous enlève à la réalité de ce monde et vous fait toucher votre plus beau rêve. Un pareil souvenir ne s'évapore plus. Toujours, dans les ennuis qui sonnent avec les heures, on revoit ce festin, ces étoiles, ces fleurs, cette fête, tout ce cortége étincelant qui s'unit à la femme aimée, et fait corps avec elle, et l'élève si haut dans le délire de la passion, que toute autre femme semble n'être plus que l'ombre dérisoire de cette reine, qui porte avec elle toutes les joies du ciel et de la terre.

Gabriel, seul maître de cette maison, retrouvait à chaque pas devant lui la femme absente et adorée. Il y avait partout de délicieuses négligences, de charmants caprices qui attestaient le passage d'Héva; et le lori familier, qui déployait ses ailes peintes sur le perchoir d'érable, trompé lui-même par toutes les brillantes fantaisies amoncelées au salon sur les laques et les émaux de Chine, entonnait un chant de joie, et secouait gracieusement sa jolie tête pour demander un baiser à des lèvres de corail. C'était partout un éblouissant chaos de toutes les futilités heureuses qui s'embaument aux mains de la femme; des éventails semés d'oiseaux bleus, s'échappant d'un kiosque chinois; des nuages de broderies, délaissés avec une adorable nonchalance; des vases du Japon, sur lesquels une main folâtre avait noué, au couvercle, un nœud de rubans sur la véritable tête de Brahma; des cristaux, à vives arêtes, dont la gueule évasée laissait tomber des tulipes flétries; des dieux de porcelaine à demi brisés; un échiquier, avec toutes ses pièces renversées dans un accès de colère enfantine, sous le coup d'un *mat* trop précoce. La main d'Héva était partout; absente, elle habitait sa maison.

Le beau-frère d'Héva, le sage Talaïperi, quand il revenait de Madras à l'habitation du Lac, disait quelquefois à Gabriel:

« Nous sommes vraiment désolés de ne pas pouvoir vous donner quelques distractions, quelques amusements de campagne, mais vous comprenez mieux que personne notre position; l'habitation est en deuil. Cependant le Temps, ce Dieu qui console, vous fera, j'espère, de meilleurs jours au sein de notre famille et de quelques bons amis. »

Gabriel répondait que cette solitude était pour lui pleine de charmes; qu'il pouvait y exercer royalement sa passion favorite, la chasse, et qu'ensuite, il trouvait deux excellents remèdes contre l'ennui, l'étude et la méditation.

Sur ces entrefaites, Gabriel reçut une lettre de Klerbbs; elle était ainsi conçue:

« Tranquebar, juin 18 .

« Mon cher Gabriel,

« Je n'ai pas encore eu le bonheur de trouver l'*Histoire des Malabars*, il est vrai que j'ai eu le malheur de la chercher. J'ai fouillé la province du Carnatic, et la pagode de Vilnour, qu'on m'avait désignée comme une bibliothèque d'histoires indiennes. Fiez-vous aux renseignements! la pagode de Vilnour est en ruine; ce n'est plus qu'un recueil de serpents. Décidément, je ne cherche plus.

« L'autre jour, une société de jeunes Anglais m'a proposé de faire le septième dans une chasse aux tigres, sur les bords du fleuve Caveri. Il y a, tout près de Tranquebar, disaient ils, un vieux fort ruiné, qui est un club de tigres. J'ai fait mille remerciements à ces messieurs. Assez de tigres! n'est-ce pas, Gabriel?

« Je puis recevoir une lettre de vous, à Tranquebar, et, votre lettre écrite, ne m'écrivez plus, nous nous parlerons de près; cela vaut mieux.

« Votre bien dévoué,

« EDWARD KLERBBS. »

La réponse que fit Gabriel à cette lettre est le récit de quelques événements survenus la veille à l'habitation du Lac; la voici:

« Mon cher Klerbbs,

« Votre lettre m'a porté bonheur; une chose heureuse n'arrive jamais seule: Héva est ici.

« Hier, au retour de la chasse, à quatre heures du soir, deux piqueurs ont fait trembler sous leur galop la grande allée de naucléas:

« — Voici madame! » ont dit les domestiques. Talaïperi est descendu sur la terrasse pour recevoir la reine du Tinnevely.

« Moi, je n'ai su quel poste m'assigner; il me semblait que j'étais déplacé partout; j'aurais voulu être sur les arbres, avec les oiseaux.

« Deux palanquins se sont arrêtés devant le *chattiram*. Dans le premier, il y avait les femmes d'Héva; je n'ai pas vu l'éblouissante forme qui descendait du second: mes yeux se sont fermés.

« Quand je les ai rouverts, Talaïperi me présentait à Héva; j'ai senti la terre onduler sous mes pieds: ma poitrine s'est gonflée; ma langue s'est desséchée d'amertume; mon front a brûlé les racines de mes cheveux.

« J'ai balbutié une de ces phrases de présentation qui sont admises comme ne devant rien signifier; la mienne était tissue d'anglais, de français, de malais et de hollandais. Je n'ai pas entendu ce qu'Héva m'a dit; mes oreilles sont trop grossières pour recueillir la mélodie angélique descendue des lèvres de cette femme!

« Cependant, je me suis révolté contre moi-même et j'ai fait un énergique appel à mon courage, comme si j'eusse été en face d'un extrême péril.

« Oh! j'ai senti que ma destinée était invinciblement liée à cette femme, que ma vie était dans elle. On n'a qu'une fois des pressentiments aussi lumineux! elle a été faite pour moi; un autre l'avait prise contre mon droit: il est mort, elle est veuve; l'ordre est rétabli.

« Heureusement, dans ce monde qui l'entourait, personne n'a remarqué mon émotion; tous les yeux ne regardaient qu'elle; les plus vils esclaves ennoblissaient leurs visages en regardant le sien.

« Les autres m'ont enhardi; j'ai levé mes yeux sur elle, et je n'ai rien vu qu'elle après. Elle portait une robe de deuil, plus rayonnante que la plus belle parure de bal; une gaze transparente essayait de couvrir ses bras; son col, dépouillé de ses ornements, s'élevait blanc et pur, encadré par l'ébène fluide des cheveux et le noir du corsage. Une légère teinte de tristesse semblait lutter sur son visage contre le sourire près de poindre. Ses yeux n'annonçaient pas trop de larmes répandues; ils avaient l'éclat velouté de l'iris et la limpidité du diamant. Lorsqu'elle a paru dans la première salle, il y a eu dans les volières une furie de chants de joie et un frémissement d'ailes qui l'ont fait tressaillir de bonheur.

« Décidément sa tristesse de veuve n'était pas désespérante pour moi.

« J'attendais qu'elle me parlât, j'avais soif de ses paroles, et pourtant je désirais me confondre parmi ses serviteurs qui se sont arrêtés sur le seuil de la salle, et sont rentrés dans leurs ténèbres et leur néant.

« Elle s'est assise; elle a dénoué le *madras* à la créole qui couvrait le haut de sa tête; elle a pris un éventail et nous a priés de nous asseoir à côté d'elle, son beau-frère et moi.

« J'ai obéi machinalement. Un miroir voisin m'a dit que j'étais affreux de pâleur. Je n'ai pas eu le temps d'analyser mes sensations; je les subissais, en renvoyant mon autopsie morale à de plus calmes moments.

« — Monsieur, m'a-t-elle dit, j'attendais cette occasion pour vous exprimer combien je vous suis reconnaissante de votre noble conduite sur les bords du Lutchmi, et combien j'ai souffert en apprenant la fatale méprise qui vous a donné tant de tourments!

« La confusion de Babel est retombée sur ma langue. Aucun interprète n'aurait pu traduire ma réponse: j'étais jaloux de ces oiseaux qui avaient, pour lui répondre, des concerts dignes d'elle, et qui se pressaient aux treillis des cages, pour se suspendre à son cou d'ivoire, comme un collier d'émeraudes vivantes et de rubis ailés.

« Heureusement elle a cru que je lui avais répondu quelque chose, et elle a ajouté:

« — Votre ami, sir Edward Klerbbs, nous reviendra-t-il bientôt?

« — Bientôt, ai je répondu, comme un écho sec qui ne rend exactement que ce qu'on lui donne.

« — C'est un jeune homme digne de toute estime, a-t-elle dit en appuyant sur chaque mot; sir Edward a l'esprit français fondu dans le flegme britannique. Mon mari l'aimait beaucoup.

« Je sentais que je reprenais mes esprits, et deux mots, deux mots bien simples que je dois, hélas! entendre souvent, m'ont de nouveau bouleversé. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai souffert d'aigu et de glacé à ces deux mots *mon mari!* ils emportaient avec eux tant de pouvoir d'un côté tant de soumission de l'autre! Je n'aurais jamais cru que, dans de certaines conditions, ces deux mots fussent aussi désolants.

« L'arrivée de deux étrangers, qui suivaient de près le palanquin d'Héva, m'a soulagé quelques instants. Ce sont les avocats, ou hommes d'affaires qui viennent s'établir ici pour débrouiller le chaos d'une immense succession.

« Ils étaient à leur aise, ceux-là; ils sont entrés comme ils entrent chez eux; ils ont salué Héva, ainsi qu'ils auraient salué une femme ordinaire. Comment se fait-il que tout homme qui la voit pour la première fois ne tombe pas à ses pieds?

« Le plus âgé de ces hommes d'affaires a ouvert deux croisées pour mieux examiner la salle, car le jour baissait.

« — Ceci est très-beau, a-t-il dit, très-beau!... Toute la maison est de même sans doute : c'est du vrai luxe anglo-indien! Le mort avait du goût. Mais, dans ce désert, tout cela ne vaut pas dix mille piastres; nous en aurions cinquante mille aux portes de Madras! Dans un immeuble la position est tout... Les dépendances s'étendent-elles bien loin madame?

« — Monsieur, a répondu Héva, il est tard, je suis un peu fatiguée, vous causerez de ces choses ennuyeuses avec mon beau-frère. On va sonner le dîner dans l'instant.

« Elle nous a gracieusement salués, et je l'ai suivie des yeux tant qu'elle a été visible à travers les salles et les galeries qu'éclairait encore le rayon horizontal du soleil couchant.

« Excusez-moi, Klerbbs, de vous raconter minutieusement tous ces détails; je sais en les écrivant que chacune de mes phrases est accueillie par votre sourire railleur; mais je vous pardonne votre esprit: j'aime mieux que vous l'exerciez contre moi que contre un autre; parce que vous avez échappé par miracle aux yeux de cette femme, vous avez une fierté intolérante; un peu de pitié je vous prie, pour l'ami moins heureux que vous.

« Au dîner nous étions cinq. La conversation s'était établie entre Talaïperi et les hommes d'affaires sur la prééminence commerciale que l'avenir réservait à Calcutta, aux dépens de Madras. Les hommes ne savent jamais ce qu'il faut dire devant une femme. Je suis sûr que mon silence, pendant cette conversation, a été favorablement remarqué par Héva. Une femme nous distingue souvent pour la plus mince nuance de conduite et d'à-propos. C'est une erreur de croire qu'il faut gagner des batailles, et se faire couronner de lauriers pour plaire à une femme, il faut quelquefois se taire et rester immobile, quand les autres parlent et s'agitent à ses côtés.

« Klerbbs, vous devez me trouver bien vain, n'est-ce pas? mais il ne tenait qu'à moi de garder mon orgueil au fond du cœur, à l'exemple de ceux qui s'appellent modestes. J'ai mieux aimé vous envoyer ma pensée la plus secrète, tout en relief sur une feuille de papier. Au reste, je me trouve si absurde, depuis l'arrivée d'Héva, que j'ai besoin, pour ne pas me désespérer, de me savoir gré de la moindre chose qui puisse me relever à ses yeux.

« Je vous écris au milieu de la nuit, ma lettre devant partir à la pointe du jour. La maison est calme, à cette heure, mais cette tranquillité ne ressemble pas à celle de l'autre nuit. On sent que la déesse est rentrée au temple; on sent que cette vaste habitation a maintenant une âme, que ce silence est bruyant, que ce désert est peuplé. Il y a un souffle enivrant qui agite les fleurs des kiosques et le clavier des persiennes; il y a une animation divine qui circule dans l'air et l'embaume; il y a même dans la nature une expansion de molles extases qui semblent ne venir du ciel que pour moi.

« Adieu, Klerbbs, adieu mon vieux compagnon de deux jours. Arrivez! arrivez! je serai plus fort quand je serai deux.

« Gabriel N***.

« *P. S.* Goulab et Mirpour se sont dérobés aux poursuites de la justice. On les a vus se pavaner, en costume européen, sur le port à Pondichéry. D'autre part, on affirme qu'ils se sont embarqués pour Batavia.

« N'acceptez aucune chasse aux tigres; ne vous laissez pas entraîner par ces graves fous, vos compatriotes. Oui, vous avez raison, assez de tigres; le nom seul de ces animaux me zèbre la peau de lames de feu.

« Mon touraco blanc est sans doute perché sur le volume de votre *Histoire des Malabars*.

« G. »

Gabriel plia cette lettre, et la déposa sur la table à côté de son lit, pour ne pas oublier à son réveil de la donner au télinga.

Puis, il voulut respirer quelques instants l'air de la nuit et la fraîcheur du lac, et s'accouda sur le balcon de sa croisée, à demi voilée par des réseaux de fleurs grimpantes à clochettes.

Les nuits indiennes ont des attraits incomparables; elles ont l'éclat des jours septentrionaux, et elles vous invitent à les contempler. Gabriel se laissa mollement entraîner à cette séduction de la nature; il s'oublia devant cette autre reine invisi-

b'e qui lui parlait avec ses harmonies, et le caressait avec son souffle embaumé. Des gerbes de lumière douce pleuvaient des étoiles, et couvraient, comme une rosée de gouttes d'opale, la cime déliée des montagnes et des bois : le lac copiait le firmament et lui renvoyait ses constellations; mais, sur un côté de ses rives, il semblait garder les ténèbres compactes de la nuit, dans des massifs de plantes fluviales et dans les abîmes de ses grottes. Le regard, qui ne rencontrait partout que l'enchantement et la grâce, s'arrêtait avec une sorte de terreur sur ce coin sombre et mystérieux du divin tableau d'une nuit du Tinnevely.

Gabriel détournait ses regards de cette perspective effrayante, en accusant la nature qui jette toujours quelque point noir dans son plus bel azur, et se complaît dans l'imperfection, lorsqu'il lui serait si aisé d'être parfaite : puis, il laissait encore retomber ses yeux sur ce côté du lac, avec cet instinct dépravé qui pousse l'homme à tout ce qui l'afflige, et l'arrache à ce qui lui sourit. A force de sonder ces abîmes de ténèbres, Gabriel crut découvrir quelques mouvements de feuillages qui n'étaient pas excités par les impulsions brutales des animaux, et annonçaient au contraire la précaution calme d'un être intelligent. Un bruit d'eau sourde accompagna un craquement de branches, et une tête humaine se détacha sur la limite des ténèbres, dans un fond d'azur lumineux et étoilé. Gabriel retint son souffle, et s'imposa l'immobilité d'une statue, les yeux fixés sur cette étrange apparition.

La nuit donne aux objets une grandeur indéterminée; aussi, la tête qui se leva d'entre les noires feuilles parut énorme à Gabriel; un instant il eut l'idée qu'elle appartenait à un éléphant, et son esprit préoccupé de la crainte d'un danger vague se rassura. De tous les animaux qui se cachent la nuit, avec une pensée, le plus redoutable, c'est l'homme. Gabriel avait admis l'éléphant, et il se retirait de la croisée pour gagner son alcôve, lorsqu'il entendit distinctement une voix humaine qui sortait de cette monstrueuse tête, et qui, réprimée par la prudence jusqu'au ton le plus bas, arrivait encore distincte et terrible dans cette atmosphère transparente qui semble faire vibrer la moindre plainte de l'insecte sous une immense coupole de cristal.

Gabriel vit ensuite, dans le petit golfe des massifs ténébreux, les eaux se troubler, perdre leurs teintes lumineuses, et se hérisser de petites rides vagues, comme si des corps agiles et vigoureux les traversaient à la nage pour gagner un rivage invisible. Les rameaux sombres que l'apparition avait agités au bord du lac reprirent leur immobilité de rempart d'ébène. Quelque chose de menaçant et de mystérieux venait de s'accomplir là, mais il n'était donné à personne de le comprendre; ce secret s'était plongé dans les abîmes de la nuit et du lac. Gabriel ne détacha plus ses yeux de ce coin du tableau. Il se posa comme une sentinelle vigilante pour garder le sommeil d'Héva, et cette pensée lui donna des frissons de joie. A l'aube, il descendit sur la terrasse, dès qu'il vit les jardiniers sortir de la ferme, leurs instruments sur l'épaule : il aborda le premier qui passa devant lui, et après lui avoir fait quelques questions insignifiantes, il lui demanda des nouvelles de ce troupeau d'éléphants privés qu'il avait vu autrefois sur les bords du lac. Le jardinier répondit que la veuve de Mounoussamy les avait donnés au gouverneur, qui les avait placés au jardin zoologique de Madras.

La nuit et le lac gardèrent leur mystère. Gabriel examina de près les massifs de feuillages, d'où s'était levée une tête humaine; il vit beaucoup de rameaux brisés à hauteur d'homme, et de larges vestiges sur les gazons d'alentour. Il avait eu d'abord l'intention de tout dire à Talaïperi et à Héva pour attirer leur surveillance sur ce coin de ténèbres et d'embûches; mais il craignit que la belle veuve ne reprît le chemin de Madras si la campagne ne lui offrait aucune sûreté dans ses nuits. Il adopta l'avis contraire. Il résolut de ne pas révéler cette effrayante apparition, et de veiller toujours, dans l'ombre, ses armes à la main, prêt à s'élancer vers le lac au moindre signe de danger, à la tête des domestiques. Cette idée lui en suggéra une autre; il regagna sa chambre, rouvrit sa lettre à Klerbbs, et ajouta cet autre *post-scriptum* :

« Mon cher Klerbbs, oubliez tout ce que je viens de vous écrire, et ne pensez qu'à ces derniers mots : — ARRIVEZ, NON PAS EN VOUS PROMENANT, MAIS AU VOL DE LA VOILE ET DU CHEVAL. J'AI BESOIN DE VOTRE AMITIÉ. »

Il remit sa lettre au télinga, et trop ému des scènes de la nuit pour songer au repos, il attendit le lever d'Héva sous la colonnade du *chattiram*, ouverte aux rayons de l'aurore,

VII.

UNE VEUVE DE L'INDE.

Feinte ou vraie, la douleur qui commence avec le veuvage subit chaque jour une décroissance notable, manifestée au moral par des velléités de sourire et au physique par des nœuds de rubans de couleur modeste. Arrive un jour où quelque parole de gaieté tombe à l'improviste sur une veuve : soudain un violent effort suspend la douleur, et la sombre dame hasarde un premier sourire d'essai. Une révolution s'opère dès ce moment. Il n'y a que ce premier sourire qui coûte. La robe est chargée de continuer le deuil.

Dans l'Inde surtout, une veuve est si enchantée de ne plus monter sur le bûcher de son mari, grâce à la conquête européenne, qu'elle doit être moins inconsolable que partout ailleurs, les épitaphes exceptées. Nous ne serons donc point étonnés de trouver la belle veuve du Tinnevely dans une phase de consolation assez prononcée quelques jours après sa rentrée à sa maison du Lac. Cependant elle aimait, disait-on, beaucoup son mari. Cela se conçoit encore; elle s'aimait encore plus elle-même, et une jolie femme, quelque grande que soit sa désolation, craint toujours qu'une douleur trop prolongée ne la vieillisse avant l'âge et n'altère son teint. Elle ne se console pas par indifférence envers le défunt, mais par une tendresse bien naturelle pour sa beauté. On pouvait donc admettre qu'Héva aimait son mari. Gabriel avait organisé un plan d'attaque assez habile, dans un de ces moments lucides où la passion peut raisonner. Il n'était pas homme à brusquer une déclaration, dès les premiers jours, à une veuve qui aurait pu la regarder comme une insulte à sa robe de deuil. Certainement il pouvait trouver Didon, mais il craignait Andromaque. Avant tout, notre jeune homme s'était décidé à étudier le caractère d'Héva, en supposant qu'elle eût un caractère, chose rare chez une femme belle, opulente, ennuyée, étourdie, énivrée par un hymne éternel d'adorations. Il voulait aussi laisser supposer qu'il était arrivé graduellement à une passion extrême, et que son amour n'était pas une improvisation d'écolier qui s'éprend de la seule femme rencontrée dans un désert avant de la connaître, et l'oublie à la première distraction. Aussi il adopta une tactique savante qui consistait à voir Héva seulement aux heures obligées, à l'éviter sans affectation, à la rencontrar toujours comme par hasard, à lui parler avec cette gaieté douce et naturelle qui fait rechercher un homme sans redouter un prétendant.

La scène effrayante et mystérieuse que Gabriel avait entrevue, la nuit de l'arrivée d'Héva, ne s'étant plus renouvelée, le jeune homme se persuada bientôt qu'il avait été dupe de quelque vision, et sa vigilance s'endormit.

Un matin, Héva descendit au déjeuner avec une robe qui n'était plus le deuil, mais qui n'était pas encore la parure. Elle reçut ce jour-là quelques visites de ses anciens adorateurs européens, convives ordinaires des festins de Mounoussamy. Ces voyageurs sédentaires furent accueillis gracieusement; Héva leur fit comprendre qu'ils pouvaient rentrer chez elle dans leurs anciennes habitudes de commensaux et d'amis; ils n'étaient pas aussi nombreux que du vivant de l'époux; c'est que la plupart se croyant compromis, au moins par leur lâcheté innocente, dans l'affaire de la chasse aux tigres, n'osaient plus rentrer sur les domaines de l'Indien. Gabriel n'avait pas de rivaux bien redoutables dans cette pléiade de désœuvrés amoureux; cependant il les revit avec peine. Ces hommes apportaient beaucoup d'ennuis avec eux; ils gâtaient le salon et le paysage; ils passaient comme un nuage lourd dans l'atmosphère d'azur où rayonnait Héva.

Heureusement Klerbbs arriva pour animer la scène. On était à table vers le milieu du jour; les convives parlaient bas. Gabriel causait avec Talaïperi sur les avantages qu'on retirait de la coupe des bois d'érable à la lune de juin : Héva causait avec sa perruche de choses plus importantes. On entendit un galop de cheval dans l'allée, et l'ombre d'un cavalier passa comme le vent sur la terrasse de la maison.

« C'est sir Edward Klerbbs, » s'écria la belle veuve.

Et comme tous les convives se levaient pour le recevoir, le jeune homme entra, tenant d'une main sa cravache, et de l'autre une boîte d'acajou.

On s'aperçut qu'il comprimait un mouvement de surprise en voyant Héva parée d'un sourire charmant et d'une robe de couleur inconsolable. Klerbbs baisa respectueusement la main de la jeune veuve, et accepta de grand cœur la place offerte à son côté. Gabriel ne sut comment expliquer une douleur froide qu'il ressentit à la poitrine et un accès de chaleur qui lui tordait les muscles du cou; il aurait mis volontiers cette double sensation sur le compte du retour de son ami; mais il y avait quelque chose de trop poignant au fond d'une pareille secousse pour l'accepter dans un sens consolateur.

Klerbbs arrivait de Madras dans un costume de dandy achevé. Il s'excusa gracieusement de se présenter ainsi en habit de voyage, et promit de reprendre l'uniforme des campagnards indiens avant le soir.

« Oui, madame, dit-il en répondant à la première question d'Héva, j'ai fait un voyage délicieux, surtout à la fin, en arrivant. On ne part jamais que pour goûter le plaisir du retour.

— Et la science, sir Edward Klerbbs, où est-elle? dit Héva en souriant, et présentant son joli doigt au bec de la perruche.

— La science est en bon chemin, madame, j'ai découvert qu'on peut aller en dix heures de Pondichéry à Madras.

— Avec un bon cheval?

— Avec un mauvais cheval... voilà la beauté de la découverte. »

La conversation s'établissait sur un ton de frivolité joyeuse qui mettait Klerbbs à son aise. Le veuvage était âgé de six mois; c'est un an dans les pays chauds. Klerbbs jugea la position et le terrain du premier coup. Il adopta des allures lestes et fringantes; il se mit au niveau de la douleur modérée qui

régnait au logis, et ne fut nullement déconcerté par la présence du frère de Mounoussamy, qui lui-même avait un visage consolé. Pourtant la conversation prit bientôt une tournure étrange, surtout aux oreilles de Gabriel; Héva s'y révéla sous un jour tout nouveau, qui jeta notre jeune amoureux dans de singulières perplexités.

Héva se renversa nonchalamment sur le dossier flexible de son fauteuil et fit cette question :

« Où en êtes-vous de l'*Histoire des Malabars*, sir Edward Klerbbs?

— Je l'ai, madame, je la tiens.

— Vous l'avez enfin trouvée?

— Non, je l'ai faite.

— En langue indienne?

— Non, traduite de l'indoustani sur l'original.

— Qui n'existe pas!

— Est-ce ma faute, madame, s'il n'existe pas? Peut-on forcer un original à exister? Soyons raisonnables... Ah! madame, je m'aperçois que vous êtes constante; voilà toujours Sliga, votre perruche favorite...

— Toujours, sir Edward; elle est adorable! elle mord comme un ange!

— Tout votre peuple se porte bien dans les volières, madame?

— J'ai perdu Liza!

— Ah! cette pauvre bête!... Liza!... qui chantait si bien, et qui caressait comme un démon!

— Morte! sir Edward!

— A propos, j'ai vu vos éléphants à Madras, ils maigrissent à vue d'œil; ils m'ont reconnu. Ils veulent revoir votre lac : l'un d'eux m'a montré de sa trompe six pieds d'eau bourbeuse et il a secoué la tête : « Hélas! me disait-il, voilà maintenant notre beau lac de Tinnevely! » Je leur ai promis d'écrire au gouverneur pour leur faire creuser un bassin... Vous voyez, madame, que, dans mon voyage, toutes les branches de la science ont été cultivées par moi avec quelque succès.

— Comment donc! mais c'est merveilleux tout ce que vous avez fait en si peu de temps! La traduction de l'*Histoire des Malabars*, et une visite à mes éléphants!

— Et trente-trois lieues en dix heures!

— Ah! j'oubliais cela! pardon sir Edward; vous avez fait tant de choses, qu'il est permis d'en oublier une, à la table des matières. Par le serpent *Ananta!* comme disent les Indiens, je ne suis point étonnée que votre départ ait été si précipité, et votre court voyage si long. Eh! mon Dieu, vous aviez le Gange à boire!

— Non, madame, plaisanterie à part, ce petit voyage aura quelque résultat; vous verrez. »

Héva, sur cette phrase, hasarda le premier éclat de rire de son veuvage. Gabriel sourit du bout des lèvres. Les convives étaient ébahis.

« Avez-vous eu quelques aventures amusantes? dit Héva revenue au sérieux.

— J'ai failli en avoir deux. La première à Bangalore : j'ai eu le projet d'enlever Lakcmi, la statue de la déesse de la beauté; j'en aurais fait don à la galerie nationale de Londres : mais sir Wales l'avait achetée et laissée sur place dans sa pagode de Bangalore, où il va la saluer deux fois par jour; fantaisie d'Anglais! J'ignorais cette circonstance, et croyant que Lakcmi appartenait au public voyageur, je l'avais descendue de son piédestal, et placée sur un *garri* traîné par deux bœufs. Je me votais déjà des remercîments au nom de la science, lorsque sir Wales, qui venait faire sa première adoration à Lakcmi, m'a rencontré triomphant comme Pâris enlevant Hélène. Nous avons eu une discussion fort vive et un duel au pistolet dans la pagode déserte de Bangalore. J'avais pour témoin la statue de Varahavataram, incarnation de Wichnou en sanglier; le témoin de sir Wales était Matsyavataram, l'incarnation en poisson. Sir Wales a reçu une balle dans le gras de son épaule, qui est heureusement fort gras. Touché de son malheur, je lui ai replacé Lakcmi sur son piédestal; il m'a exhibé ses titres de propriété; je me suis excusé : nous nous sommes quittés bons amis.

— Et votre seconde aventure, sir Klerbbs?

— La seconde est un secret.

— Ah! vous avez des secrets pour vos amis, sir Edward, ce n'est pas bien!

— Moi! je n'ai point de secrets! Je suis tombé dans le secret d'un autre, voilà tout.

— Quelque belle brahmanesse, au teint d'érable, que vous avez conduite à Madras?

— Oh! vous serez à mille lieues de mon secret, tant que vous ne sortirez pas des brahmanesses!

— Sir Edward, dit Héva en se levant, donnez-moi le bras, et allons respirer un peu de fraîcheur sous les arbres; on étouffe dans cette salle. »

On se divisa deux à deux; Gabriel seul ne prit aucun compagnon de promenade; il voulait méditer sur ce bizarre entretien, si frivole en apparence, et qui semblait cacher au fond une intimité significative entre la belle veuve et sir Edward Klerbbs.

Héva et le jeune Anglais se promenaient d'un pas négligent, et ils avaient l'air de continuer la conversation de la table. Héva marchait avec sa gracieuse nonchalance de créole, son bras suspendu au bras de Klerbbs, et, par intervalles, les boucles de sa chevelure superbe s'agitaient, sous un accès de gaieté triste, comme de petites vagues d'ébène sur l'ivoire velouté des épaules. Klerbbs abattait, comme l'arquin, du bout de sa cravache, la tête des fleurs

agrestes qui dépassaient le niveau du gazon. Des éclats de rire mélodieux, que les femmes, dans certaines occasions, puisent à la source des pleurs, retentissaient sous le portique sonore du *chattiram*.

Gabriel suivait de loin tous leurs mouvements, et ses lèvres convulsives semblaient vouloir exprimer un monologue de désespoir qui mourait sur elles; devant ses yeux, tous les objets avaient changé de forme et de couleur. Le lac, d'un vert limpide, était plombé comme le Cocyte; les arbres se déguisaient tous en cyprès; un crêpe sombre éteignait les rayons du soleil; la campagne prenait l'aspect d'un cimetière et l'air murmurait des plaintes confuses comme les paroles souterraines des morts!

Enfin Gabriel éprouva la sensation de l'âme du purgatoire soudainement amnistiée, en voyant le bras d'Héva se détacher de Klerbbs. L'entretien mystérieux était sans doute épuisé. La veuve marchait vers son beau-frère Talaïperi, et Klerbbs vers Gabriel.

Avec une étourderie brusque et feinte, Klerbbs serra les mains de son ami, qui se les laissa serrer, et lui dit :

« Enfin, mon cher Gabriel, nous voilà l'un à l'autre. C'est pour vous que j'arrive, et j'ai failli voir tomber le jour sans vous parler... Eh bien! quelle étrange figure avez-vous! Vos mains sont froides, avec trente-trois degrés Réaumur!... Voyons .. parlez... Pourquoi m'appeler du fond du Coromandel pour me tendre une main glacée et garder un silence de fantôme?

— Sir Edward, êtes-vous mon ami! dit Gabriel d'une voix qui cherche la respiration à chaque syllabe.

— En doutez-vous?

— J'en douterai si vous me refusez ce que je vous demande.

— Demandez, demandez.

— Il faut que vous partiez sur-le-champ.

— Ah! pour le coup! laissez-moi rire un peu... C'est pour cela que vous m'avez appelé?... Pour me congédier!... Mais songez que j'ai fait cent vingt lieues tout d'un trait! Êtes-vous fou, Gabriel?

— Oui.

— Mon Dieu! quel *oui!* Comme vous avez dit ce *oui!* Je voudrais prendre ce *oui!* et l'empailler pour le donner à Talma!

— Sir Edward, voudriez-vous avoir la bonté de parler une minute sérieusement?

— Je veux bien.

— Savez-vous que j'aime cette femme, sir Edward? que je l'aime d'un amour effréné, comme on doit aimer dans ce pays et avec ce soleil? d'un amour qui s'est formé de toutes les passions que le ciel de l'Inde a versées dans ce désert, et qui n'ont trouvé, depuis la création, que moi pour les recueillir et m'en incendier le cœur!

— Après, Gabriel?

— Consentez-vous à partir maintenant, sir Edward?

— Où voulez-vous que j'aille, Gabriel? J'ai épuisé l'Inde... Voulez-vous me forcer à fonder une seconde ville? Vous savez que cela porte malheur...

— Sir Edward, il y a des limites à la raillerie, entre amis!... dit Gabriel avec une dignité menaçante.

— Donnez-moi votre main, Gabriel, dit Klerbbs affectueusement; vous me croyez votre rival, n'est-ce pas? Vous êtes dans l'erreur... Un jour, un jour solennel... souvenez-vous-en!... je vous dis que je n'aimais pas Héva... C'était un de ces jours où l'on ne peut mentir... D'ailleurs, je vous connaissais à peine... Aujourd'hui, je ne l'aime pas plus qu'alors...

— Vrai? bien vrai, Klerbbs?

— Sur mon honneur de gentilhomme, je n'ai jamais aimé cette femme!

— Les apparences sont bien trompeuses alors!

— Comme elles le sont souvent dans les affaires de la vie, comme elles le sont toujours dans les passions.

— Et pourquoi ne l'aimez-vous pas, cette femme? »

Gabriel fit cette question par étonnement et par curiosité; mais au fond de ces deux motifs, il y avait un sentiment étrange et inexplicable. Gabriel voyait quelque chose de vaguement injurieux pour lui et pour Héva dans cette froide indifférence de Klerbbs. On sent quelques grains d'estime dans la provision de haine que l'on porte à un rival : on lui sait gré d'abord de la préférence donnée à la femme qu'on aime, et après on le déteste cordialement.

Klerbbs recula de deux pas devant cette question de Gabriel. Celui-ci la répéta.

« Bien! voilà maintenant qu'il va s'irriter contre moi parce que je n'aime pas son Héva, dit Klerbbs en riant.

— Oui, pourquoi ne pas l'aimer puisqu'elle vous aime?

— Elle m'aime! elle m'aime! dit Klerbbs avec accompagnement d'éclats de rire; où diable avez-vous découvert cela?

— Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Vous étiez aveugle quand vous l'avez vu, mon ami!

— Klerbbs, vous me trompez avec une adresse infernale; vous avez l'esprit français et le génie anglais.

— Gabriel, ayez confiance en moi. Votre esprit

français parle des femmes légèrement et à tout propos; notre génie anglais a plus de réserve. Doit-on, parce qu'une femme est dix fois millionnaire, la ruiner dans sa réputation? Voilà donc ce que vous exigeriez de moi! Heureusement Héva ne peut être ruinée ni dans sa fortune, ni dans son honneur. Remarquez bien, Gabriel, mon geste, mon visage et ma voix sont sérieux... vous doutez encore?... quelle méfiance acharnée!... Voyons, que faut-il faire pour vous mettre à votre aise et vous calmer l'esprit?

— Il faut partir.

— Je partirai... Quand?

— Aujourd'hui.

— C'est bientôt... Gabriel... si vous remettiez mon exil à demain?

— Ce diable d'homme! on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou non!

— Gabriel, il faut vraiment que nous ayions été dévorés tous deux par des tigres et des *attorneys*, pour que je me résigne à subir les tortures que vous me donnez depuis une heure! Mon amitié montre une patience à toute épreuve... Gabriel, je vous jure, foi de gentilhomme, que je partirai demain!

— C'est impossible demain!... Si je vous revois encore une fois... deux minutes... votre bras au bras de cette femme... elle riante ou mélancolique, comme tantôt... vous familier, comme un homme heureux... elle, avec cette grâce d'enfer qui damnerait un ange du paradis! vous, avec ce visage calme qui ne désire rien... Si je vous revois ce soir à table, votre coude touchant le sien, votre pied sur la frange de sa robe; si je vous revois à la nuit tombée, elle et vous regardant les mêmes étoiles, foulant les mêmes gazons, cueillant les mêmes fleurs, respirant les mêmes parfums, je sens que ma pauvre raison ne luttera pas contre mon désespoir; je sens que mon front se brisera, et que malgré moi mes pieds emporteront ma tête jusqu'à vous deux, ma tête avec des yeux sanglants, des lèvres d'écume, des sourires de mort! Klerbbs! sauvez-moi de cette désolation! Partez! partez! »

Klerbbs prit les mains de Gabriel.

« Je partirai... dit-il d'une voix dont l'émotion garantissait la sincérité... je partirai, Gabriel... mais, avant de partir, je voudrais au moins savoir pourquoi je suis venu... Vous aviez sans doute un motif quand vous m'avez appelé... Quelque grand danger?... »

Gabriel mit ses mains sur son front comme pour recueillir ses souvenirs...

« Voulez-vous que je vous montre votre lettre, Gabriel?

— Ah!... je me rappelle!... oui... il y avait un danger!... je le croyais, du moins...

— Je l'ai cru aussi, moi... je suis arrivé avec ma boîte de pistolets et en costume de bataille, en habit de bal, pour ne pas être enterré comme un paria, en cas de mort. J'entre, et je vous trouve à table! à table avec Héva! avec Héva, que je ne croyais plus revoir... quelque jour vous saurez pourquoi... car, puisqu'il faut tout dire, lorsque je suis parti, Gabriel, c'était sans projet de retour... je comptais ne plus vous rencontrer qu'à Paris. J'allais à Tranquebar pour une affaire qui m'occupe depuis mon arrivée dans l'Inde...

— L'*Histoire des Malabars?*...

— Bah! cette histoire est un conte!... Je vais vous dire mon secret... Ce n'est pas mon habitude de dire des secrets... J'allais à Tranquebar pour me marier. »

Gabriel fit un bond comme un tigre frappé au front d'une balle.

« Oui, Gabriel, poursuivit Klerbbs. J'épouse la fille du consul anglais, une jeune demoiselle charmante, avec laquelle on m'a fiancé à Londres. Je me désennuyais en courant l'Inde pour attendre la majorité nuptiale de miss Erminia, ma belle prétendue, dont je suis raisonnablement fou. Cette ancienne passion m'a sauvé d'Héva. Maintenant vous savez à peu près tout. Êtes-vous content? Non, pas encore?... Voulez-vous voir vingt lettres de mon futur beau-père, sir Douglas W..., consul à Tranquebar? Voilà mon portefeuille... lisez... Voulez-vous voir le portrait de ma femme à douze ans? une miniature de Swift? la voilà sous mon jabot de batiste, en épingle : un portrait pas plus grand qu'un *half-crown*. Voulez-vous voir miss Erminia, ma prétendue? venez à Tranquebar; ce n'est qu'à trente lieues de Pondichéry; vous connaîtrez une ville curieuse : les Indiens la nomment *Taraganboure, la ville des ondes de la mer!* Voulez-vous danser à mes noces? venez le 24 juillet prochain; vous signerez au contrat.

— Klerbbs, dit Gabriel profondément ému, s'il y a au monde une amitié sainte, c'est la nôtre; elle a été contractée dans une nuit formidable; elle fut écrite en caractères d'étoiles dans le ciel; elle était vieille d'un siècle le lendemain. J'ai foi dans cette amitié. Excusez mes doutes; ils sont le triste fruit d'un amour qui, dans son délire, méconnaît l'amitié... j'ai été injuste... oui, vous avez besoin de repos... vous partirez demain...

— Bien! vous me donnez un sursis... je vois que je n'ai encore gagné que la moitié de votre confiance...

— C'est elle! c'est elle maintenant que je crains!... une femme jeune, vive, capricieuse, passionnée, libre, maîtresse de ses actions...

— J'entends : vous redoutez une scène à la Putiphar... eh bien! nous ne nous quitterons plus jus-

qu'à demain... Vraiment, vous avez un visage d'agonie; je veux vous ménager comme un convalescent; je veux mettre du luxe dans la complaisance de mon amitié. Je ne verrai qu'avec vos yeux, je ne marcherai qu'avec vos pieds, je ne dormirai qu'avec votre sommeil. Est-ce assez?

— Non.

— Ah! Gabriel, vous mettez du luxe dans votre exigence.

— Mon Dieu! est-ce ma faute à moi si je sens toujours bouillonner mon sang au souvenir des regards qu'elle vous a lancés! au souvenir de son cri de joie qui saluait ce matin votre arrivée... Klerbbs, donnez-moi la vie, accordez-moi une dernière faveur : rompez violemment avec cette femme; je veux que vous ayez le courage d'être son ennemi.

— Donnez-moi un plan d'attaque.

— Vous savez combien elle aime Sliga, sa jolie perruche...

— Oui... elle n'aime que cela...

— Je vais la tuer sur son perchoir...

— Pauvre bête!

— Et quand Héva désolée demandera l'auteur de ce crime, vous direz : C'est moi!

— Gabriel, c'est votre dernière exigence, n'est-ce pas?

— Oui, Klerbbs.

— Je dirai : C'est moi!... mais, pour ne pas mentir, je vais moi-même tuer l'oiseau. »

Et Klerbbs fit quelques pas résolus dans la direction de la maison; Gabriel le retint vivement.

« Je suis content, dit-il; je tiens votre dévouement pour accompli. Laissons vivre Sliga...

— Avouez, Gabriel, que vous êtes aussi un peu jaloux de la perruche...

— Je suis jaloux de tout; jaloux de la fleur qu'elle touche, de l'arbre qu'elle regarde, du hamac qui la berce, de l'air qui l'environne, de la brise qui joue dans ses cheveux, de l'indri qui lutine avec elle; jaloux de tout ce qui lui donne un sourire, une larme, un bonheur!

— Alors, mon cher Gabriel, remerciez les tigres! Eh! que deviendriez-vous, mon pauvre ami, si son puissant mari vivait encore? Avec un peu de raison, Gabriel, on se console de la jalousie de l'arbre, de la fleur, de la brise, de l'oiseau; mais un mari! un mari!... vous seriez mort étranglé par le désespoir.

— Mort!

— Que les tigres soient bénis!... Maintenant, Gabriel, il faut que je vous donne le secret de mon dévouement pour vous, car ce dévouement vous paraîtrait fabuleux si vous aviez votre sang-froid. Il n'est sorte de service que je ne sois prêt à vous rendre. Si j'aimais Héva, je vous l'aurais sacrifiée; jugez de mes dispositions à votre égard, Vous m'avez tantôt rappelé la terrible nuit qui commença notre amitié; vous n'avez oublié qu'une chose, un cri, un seul cri d'héroïsme, un cri élancé de votre poitrine avec un accent de vérité sublime qui vibre encore dans mon cœur. Vous l'avez oublié, vous?

— Probablement...

— C'est bien esprit français de l'oublier, c'est bien génie anglais de s'en souvenir. Toujours donc je me rappellerai cette scène de l'arbre du Lutchmi, lorsque vous vous écriâtes, les mains dans vos cheveux et les yeux étincelants de courage : — *Oh! il faut le secourir à tout prix!...* Celui que vous vouliez secourir... c'était le mari d'Héva.

— Encore aujourd'hui, s'il vivait, j'irais le secourir dans le même danger. Il me semble que tout cela est fort naturel... N'avez-vous pas fait la même chose, vous?

— Moi! je vous ai retenu? Je ne me sens pas assez d'héroïsme pour affronter tous les tigres du Bengale au bénéfice d'un mari indien. J'adore à genoux celui qui le fait, mais je ne l'imite pas. Or, maintenant, s'il y a un homme digne d'Héva, c'est vous; oui, vous avez gagné ce paradis.

— En attendant je suis à l'enfer.

— Patience! mon cher damné, tout finit dans ce monde, même le malheur... Assez de lamentations aujourd'hui... notre absence sera remarquée... rentrons, Gabriel... Me permettez-vous, mon ami, de proposer une partie d'échecs à votre Héva?...

— Non.

— Quel *non* sec! C'est l'élixir du despotisme en trois lettres... Ah! je vois qu'il vous reste encore au cœur une ombre de défiance... je veux l'effacer... Gabriel, vous croyez qu'Héva m'aime... vous le croyez... Eh bien? Héva me déteste; en voici la raison : je suis le seul homme qu'elle n'a pas enchaîné à son palanquin. Elle m'a prodigué les agaceries en pure perte; elle m'a donné de ses regards qui font mourir, et j'ai vécu; elle a chanté à mes oreilles des mélodies de sirène, j'étais sourd. Si j'eusse donné dans le piége, elle aurait, le même soir, mêlé mon nom aux éclats de rire qui réjouissaient son mari. Je n'ai pas voulu donner ce plaisir à l'un et à l'autre; mais Héva l'orgueilleuse, a regardé ma froideur étudiée comme une insulte à ses charmes toujours victorieux; elle n'avait point d'amour à me donner, elle m'a donné de la haine. Ce matin, elle a cru que mon retour était un repentir : mon langage l'a détrompée. Enfin, elle m'a retiré sa haine pour me donner son estime, là, tantôt, en tête à tête sous les arbres, lorsque je lui ai dit mon secret, en lui annonçant mon mariage et mon ancienne passion pour miss Erminia. Cela donnait pleine satisfaction à son amour-propre de coquette, et elle m'a quitté joyeusement avec ces mots : —

Ah! sir Edward, si votre cœur eût été libre, vous m'auriez aimée! — Adorée à genoux! lui ai-je dit. Et vous l'avez vue courir comme un gazelle vers son beau-frère Talaïperi. »

Le rayon du sourire et l'éclat de la jeunesse reparurent sur le visage de Gabriel. Les deux amis échangèrent encore quelques paroles affectueuses, et se dirigèrent vers l'habitation.

Comme ils traversaient la terrasse, un des amoureux espagnols, dont le nom avait quatre noms et trois Y, les aborda tristement, et leur dit :

« Vous ne savez pas la nouvelle, messieurs?

— Nous ne savons pas la nouvelle, répondit Klerbbs.

— La voici : les deux hommes d'affaires de madame arrivent à l'instant de Madras, et ils annoncent la décision du conseil colonial. Toute la fortune de Mounoussamy appartient au frère. Héva n'aura rien, pas même sa dot!

— Héva est ruinée! s'écria Gabriel transporté de joie! Oh! tous les bonheurs m'arrivent aujourd'hui!

— C'est un coup de politique anglaise, dit l'Espagnol, qui ne fit aucune attention au cri joyeux de Gabriel; c'est un coup de juge anglais. On a voulu assurer la plus grande fortune de l'Inde contre les caprices d'une femme, et la maintenir sur la tête d'un Indien dévoué qui sera naturalisé Anglais au premier jour. Quelle injustice! même la dot!... On dit qu'il n'y a pas eu de contrat.

— C'est sagement jugé, dit Klerbbs, j'approuve la décision. »

L'Espagnol regarda Klerbbs fixement et courut annoncer la nouvelle à ses compagnons d'infortune amoureuse.

« Maintenant, dit Gabriel à Klerbbs; je suis à mon aise vis à vis de la belle veuve. Ma délicatesse est en bonne position. Je tremblais à l'idée qu'elle ne prît mon amour pour une spéculation d'aventurier. Ce soir même, je brusque ma déclaration. Qu'en pensez-vous?

— Oui le moment est favorable. Si elle vous ménage un tête-à-tête, prenez l'occasion aux cheveux. »

En entrant dans le vestibule, ils trouvèrent Talaïperi et les deux hommes de loi qui s'entretenaient à voix basse de l'affaire de l'héritage; Héva, nonchalamment étendue sur un divan, souleva sa tête et leur dit :

« Messieurs, voilà une heure que vous murmurez des phrases ennuyeuses à mes oreilles. Allez dire aux juges coloniaux qu'ils sont des sots, et que tout soit fini. »

Puis, s'adressant aux jeunes gens, elle leur dit, d'un ton de gaieté charmant :

« Messieurs, félicitez-moi, je viens de perdre dix millions... Voulez-vous les jouer aux échecs, sir Edward?

— Madame, dit Klerbbs, je ne suis pas assez riche pour faire votre partie; il vous reste votre grâce et votre beauté. Si j'étais le Pérou, je me jouerais contre ce reste de votre fortune.

— Et le Pérou perdrait! sir Edward.

— Tant mieux pour le Pérou! il serait bon à quelque chose, au moins. Je ne refuse pas de faire votre partie, madame, mais vous gagnez avec une promptitude désespérante pour moi. J'ai l'honneur de vous proposer un adversaire plus digne de vous... mon ami Gabriel. Il a joué avec Deschapelles à Paris, et avec le brahmane Tiéki à Djagrenat.

— Et j'ai perdu, dit Gabriel en s'avançant de quelques pas avec une vivacité déguisée en nonchalance.

— Ah! dit Héva, monsieur a joué avec Deschapelles! quel avantage vous faisait-il?

— J'en rougis, madame; il me donnait la *pièce*.

— Mon oncle, le grand juge de Batavia, recevait de M. Deschapelles le *pion* et *deux traits*. Ils ont joué à Anvers. Voulez-vous bien placer vos pièces, monsieur Gabriel... vous mettez votre Reine noire sur la case blanche!... vous êtes distrait... vos pions ne sont pas en ligne... bien maintenant!... à vous le *trait*, monsieur Gabriel, je suis chez moi... ah! le *gambit de la Reine!* c'est du nouveau dans l'Inde...

— Mais vous n'intéressez pas la partie? dit Kerbbs.

— Oui, c'est juste... voyons, prenons un enjeu...

— L'honneur? dit Gabriel.

— Quelque chose de moins, dit Héva, et qui ne soit pas si cher.

— Me permettez-vous de faire votre jeu, madame? dit Klerbbs.

— Faites, sir Edward.

— Si Gabriel perd, il vous écrira un madrigal dans cette langue française que vous aimez tant; si vous perdez, vous lui donnerez votre perruche qu'il aime tant.

— Accepté! dit Héva.

— Je vais préparer une cage pour Sliga, dit Klerbbs.

— Oh! dit Héva, sir Edward, ne faites pas le fanfaron pour le compte d'autrui... *Echec au roi.*

— Déjà! dit Klerbbs; au quatrième coup, vous avez, madame, des prétentions au *mat?*... C'est le *coup du berger!*... il n'est pas neuf!... c'est un berger indien qui l'a inventé.

— J'ai perdu! dit Gabriel.

— Mais c'est une surprise! dit Héva, recommençons.

— Je ne sais pas jouer, dit Gabriel en riant; vous le voyez!

— Alors payez, dit Klerbbs ; voici mon crayon et du papier de chine. »

Gabriel écrivit alors ce sonnet :

A UNE BELLE VEUVE.

Partout j'ai promené ma fortune inconstante !
J'ai franchi du cap Horn aux glaces des Lapons,
Les mers sur les vaisseaux, les fleuves sur les ponts ;
Bien des nuits j'ai dormi sous l'arbre et sous la tente.
Polaires océans où tombent les harpons,
Blancs déserts sablonneux, solitude éclatante,
Tout m'attire et me plaît, toute zone me tente ;
Dès qu'un pays lointain m'appelle, je réponds.
J'ai vu l'Américain noir et nu dans sa case ;
Cent fois, comme d'habit, j'ai changé de climat ;
J'ai bu l'eau du Niger, du Nil et du Takase.
J'allais chercher l'amour aux harems du Caucase ;
La reine de ces lieux, me fixant sur ma case,
Avec ses beaux yeux noirs m'a fait échec et mat !

« C'est charmant, monsieur Gabriel ; dit Héva en prenant le papier ; laissez-moi le relire.

— Ce serait assez bon à Drontheim, dit Klerbbs, chez l'évêque d'Islande, qui est le premier joueur d'échecs des pays froids ; mais, au cœur de l'Inde, ce n'est pas assez brûlant, mon cher Gabriel.

— Taisez-vous donc, sir Edward, dit Héva, en le frappant au visage avec une tige de réséda fleuri ; vous êtes un vilain jaloux. Ces vers sont charmants ; sir Edward n'en a jamais adressé de meilleurs à miss Erminia.

— J'attends sa majorité ; je respecte les mineures. On est très-médisant à Tranquebar.

— Monsieur Gabriel, dit Héva, j'allais vous offrir votre revanche aux mêmes conditions ; mais voilà mon cher beau-frère qui a son sixième secret d'aujourd'hui à me dire à l'oreille ; je comprends son signe. Peut-être veut-il me rendre mes dix millions... Je suis désolée de vous quitter, messieurs, pour dix millions. »

Héva se leva et présenta sa main à Gabriel avec une grâce de jeune reine. Le jeune homme, ivre de joie, oublia qu'il avait des lèvres, et baisa la main avec le front.

— N'avez-vous pas encore une main, madame ? dit Klerbbs en se baissant.

— Allez vous marier ! » lui dit Héva, et elle sortit.

Le rayon qui éclairait la salle s'éteignit devant Gabriel.

Héva ne reparut plus dans cette journée. Le dîner fut triste ; elle n'y était pas. On se disait à l'oreille qu'un Indien de la campagne avait annoncé que Mirpour et Goulab, arrêtés à Calcutta, venaient d'arriver prisonniers à Madras, et que leur jugement aurait lieu dans deux jours. Cette nouvelle replongeait Héva dans de tristes souvenirs et recommençait pour ainsi dire son veuvage. Ce soir-là, on éleva quelques doutes sur la sincérité de la gaieté d'Héva. On joue la joie comme la douleur.

Klerbbs et Gabriel se retirèrent dans leur appartement d'assez bonne heure. Gabriel s'était emparé de Klerbbs, et, sous prétexte de causer avec lui et de fumer jusqu'à minuit, il fut son geôlier.

La nuit était sombre et orageuse. Le tonnerre grondait vers le sud, les éclairs illuminaient le lac comme un miroir ardent. L'horizon envoyait des rugissements sourds et des échos de foudre. Les deux amis s'accoudèrent au balcon, derrière le rideau flottant de fleurs pariétaires, plongés tous deux dans ce mystérieux silence qui se fait aux demeures de l'homme, quand le ciel indien parle aux déserts.

Tout à coup, Gabriel se rapprocha de Klerbbs avec précaution, mit ses yeux dans ses yeux, et détournant la tête, puis s'inclinant du côté du lac, il sembla lui dire : — Regarde !

VIII.

UNE NUIT DE TERREUR.

Le souffle s'arrêta sur les lèvres de Gabriel, Klerbbs appuya sa tête sur la rampe du balcon, et à travers le réseau des fleurs, il suivit la direction donnée par le signe de Gabriel. Sur un coin des bordures ténébreuses du lac, et à la lueur rapide d'un éclair, on vit se détacher un profil humain dans un fond lumineux.

En Europe, et dans nos campagnes, presque peuplées comme les villes, une semblable apparition n'exciterait aucune défiance ; mais, sur un point reculé de la province de Madras, et à cette époque de la colonisation, la présence d'un être humain, à minuit, dans un désert était effrayante.

L'habitation n'avait pourtant rien à redouter d'un ennemi isolé ; elle était même défendue contre les attaques des hommes et des animaux : sa seule porte roulait son bois de fer, à triple couche, sur des gonds de bronze, comme la porte d'une pagode. Les légères persiennes des croisées inférieures cachaient des panneaux de métal, semés de clous, comme les comptoirs des banquiers, à la cité de Londres. Ce système de fortification domestique suffisait pour décourager les Indiens marrons, et les péons infidèles. Au reste, aux heures du milieu de la nuit, personne n'osait s'aventurer autour de l'habitation. Souvent les tigres, attirés par l'odeur des chevaux et des bœufs, venaient bondir sous les étables, et disparaissaient, comme des oiseaux de proie, devant l'immobilité menaçante des portes, qui semblaient les regarder avec leurs soupiraux ronds et illuminés. Les tigres noirs, plus hardis que

les autres, s'accroupissaient quelquefois, comme des sphinx, sur les marbres de la terrasse, et promenaient autour d'eux des regards tranquilles et insolents, comme si, pendant la nuit, l'univers leur appartenait. Ces monstres sont les plus effrayants que l'Asie ait inventées : ils regardent l'homme avec une attention étrange, et attachent sur sa face leurs grands yeux, dont les orbes sont d'ébène, avec un cercle de vif argent.

Klerbbs recula dans la chambre sur la pointe des pieds, ouvrit doucement sa boîte à pistolets, et revint, armé des deux mains, reprendre sa place au kiosque, après avoir éteint la lampe.

A chaque rayonnement de l'éclair, la sombre et mobile silhouette se dessinait toujours par-dessus les masses ténébreuses; et dans ce moment, rapide comme la pensée, on pouvait même voir s'agiter des boucles de cheveux sur le front du fantôme du lac.

Klerbbs mit ses lèvres sur l'oreille de Gabriel, et lui dit, d'une voix si basse, qu'elle était presque le silence : « Un ami ne vient pas, tête nue, dans une nuit d'orage, dans une ménagerie de tigres, prendre cette position au bord du lac.

— C'est juste ! dit Gabriel, sur le même ton.

— Donc, c'est un ennemi, dit Klerbbs... Il y a cinquante pas à peu près d'ici au lac... Qu'en pensez-vous ?

— A peu près.

— Je vais les mesurer avec une balle.

— Attendez, Klerbbs... j'entends du bruit dans l'allée de la ferme... les feuilles sèches remuent... c'est ce pauvre Çourâ qui a peur de l'orage, et vient demander asile !... Ce chien est intelligent; il a flairé quelque chose dans l'air... il s'arrête... il allonge son museau vers le lac... il se rapetisse, et marche à plat ventre du côté de l'apparition... »

Klerbbs, le pistolet tendu, pressa la détente au premier éclair. Le coup de feu retentit comme un éclat de tonnerre dans cette solitude aux mille échos. Puis un silence de mort retomba sur les rives du lac.

« Voilà un horrible mystère ? dit Gabriel, Çourâ n'a pas aboyé !

— Oh ! dit Klerbbs, maintenant que le fantôme est tué, descendons et allons le chasser. Je n'ai jamais vu de fantôme indien.

— Comment savez-vous qu'il est tué ? dit Gabriel.

— Eh ! n'ai-je pas tiré sur lui ?

— Oui.

— Eh bien ! il est mort.

— Et ce chien ! ce chien ! qui n'a pas aboyé, qui s'est avancé vers l'apparition et qui ne revient pas... Çourâ ! Çourâ ! Çourâ !...

— Je vais l'appeler moi, vous allez le voir accourir... il faut prendre la voix du bonze enrhumé... Çourâ ! Çourâ ! Çourâ !... Il y a là-bas un écho qui ne dort pas, et qui m'imite parfaitement... Çourâ !... Çourâ !... Oh ! je suis têtu comme un Anglais ! je veux que Çourâ vienne ! Quel diable de nom ces Indous donnent à leurs chiens !... Descendons... Avant, je vais recharger mon pistolet... Prenez vos armes aussi, Gabriel... Je vous remercie de m'avoir rappelé de Tranquebar... j'adore ces aventures ! voilà la vie ! Comprenez-vous les gens qui croient qu'on ne peut exister que sur un monceau de boue, détrempé à la pluie, qu'on appelle une capitale du nord de l'Europe ?... Descendons.

— Klerbbs ! Klerbbs ! dit Gabriel qui n'avait pas quitté le kiosque ; mon ami, nous avons fait une sottise... nous nous sommes oubliés.., j'entends du bruit dans les chambres... votre imprudent coup de pistolet a réveillé tout le monde !

— Eh bien ! ils se rendormiront ! »

En effet, des bruits de pas et des grincements de croisées se faisaient entendre sur la façade opposée au lac. Gabriel montrait du doigt à Klerbbs la mobile clarté des lampes rallumées qui se reflétait sur les coupoles noires de la forêt voisine.

« Au nom de Dieu ! dit Gabriel, n'effrayons pas Héva ! elle partirait pour Madras, et adieu mes amours.

— Je me charge de lui faire un conte. Vous, ne parlez pas; vous gâtez tout avec vos distractions d'écolier amoureux.

— Chut ! dit Gabriel, on frappe à la porte de notre chambre.

— Ouvrons ! » dit Klerbbs tranquillement.

La porte ouverte, Tabaperi entra. Son visage était d'un pâleur horrible, malgré sa teinte bronzée; il avait dans la voix une telle émotion, que les deux amis ne comprirent pas d'abord ce qu'il venait leur dire. Ce ne fut qu'à la seconde explication que Gabriel devina que la belle veuve les invitait à descendre chez elle, à l'étage inférieur.

Klerbbs et Gabriel obéirent avec empressement. Ils franchirent l'escalier d'un bond, et on les introduisit dans une magnifique chambre, où jamais les pas d'un homme n'avaient pénétré, depuis la veille de la chasse aux tigres.

Héva était assise sur un lit de repos, dans un négligé adorable ; elle avait revêtu, à la hâte, le *sari* des grandes dames indiennes, et noué à son col un châle chinois, peint et léger comme des ailes de papillon. Ses pieds jouaient dans le velours de la sandale des odalisques ; et les boucles de ses cheveux, tamenes négligemment en arrière par des nœuds de crêpe et de rubans, laissaient dans un découvert admirable les tempes et le front. Une large et vive flamme, hérissée comme une boucle de chevelure d'or sur la coupille d'un candélabre, éclairait le mu-

lieu de la salle et laissait dans une ombre douce et mystérieuse les tentures, les meubles, les ornements. On ne distinguait que deux tableaux de couleur brillante et pailletée, brodés plutôt que peints par des artistes indiens : l'un représentait la Houri céleste, montée sur un chameau fantastique, qui avait des visages de femme à chaque genou : l'autre représentait le *Souria*, le soleil et son conducteur *Arouna*, dirigeant le char lumineux que traînait un cheval à sept têtes. Un parfum suave comme celui que Ceylan envoie au Coromandel, le soir, quand il ouvre l'écrin de ses coquillages, un parfum de gynécée indien, semblait s'exhaler de l'alcôve et embaumait le temple d'Héva.

En entrant, Gabriel et Klerbbs furent tentés de s'agenouiller : Héva les ramena promptement à des idées terrestres, en leur disant d'un ton aigre-doux :

« Eh bien ! messieurs, vous prenez minuit pour midi ! Que se passe-t-il donc chez moi ? Faut-il rire ? faut-il s'alarmer !

— Ni l'un ni l'autre, madame, dit Klerbbs. J'ai tué un tigre sur les bords du lac. »

Héva fit un mouvement de tête convulsif.

« Un tigre ! dit-elle. Ces monstres nous en veulent bien ! Il y avait longtemps qu'ils avaient oublié le chemin de ma maison... Ces diables d'animaux comprennent que mon pauvre Samy n'est plus là pour leur ajuster une balle entre les yeux. »

Deux larmes brillèrent sur les joues d'Héva ; Gabriel les sentit couler dans sa poitrine comme les laves du volcan de la jalousie.

« Madame, dit Klerbbs, je m'offre de grand cœur à remplacer votre mari... pour les tigres...

— Sir Edward ! dit Héva d'un ton sec non soup-

çonné jusqu'à ce moment, sir Edward, il y a des heures sérieuses et des souvenirs qu'il faut respecter? »

Klerbbs s'inclina devant la belle veuve, et protesta de son dévouement et de son affection en termes énergiques et graves.

« Quel horrible nuit! dit Héva... Mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas la force de m'arracher à cette maison... C'est qu'il y a partout ici, partout... des souvenirs de lui!... Pauvre Samy!... Sir Edward, vous avez été bien étourdi, bien léger!... A minuit, un coup de feu!... et sur un tigre!... devant ma maison!...

— J'ai cru, madame, qu'on devait tuer un de vos ennemis, à toute heure et partout.

— Savez-vous bien, sir Edward, que chaque nuit, à la même heure, mon sommeil se débat contre un rêve effroyable, un rêve infernal!... C'est un val désert plein de rugissements et de bruits de cataractes; c'est un fleuve ensanglanté qui roule des lambeaux d'étoffes d'or et des ossements rongés; c'est un horrible festin, où le plus puissant des hommes dévore la chair des tigres, où les tigres dévorent ma chair. Et des cris prodigieux, comme des cavernes les pousseraient, tonnent dans les solitudes! et j'entends le râle d'agonie d'un géant écrasé sous un roc! et je me réveille en sursaut, dans des étreintes de bras d'airain, et de larges griffes d'acier, avec des parfums de chair morte à mon chevet, et des souffles rauques à mes oreilles!... voilà mes nuits... pardonnez-moi la fausse gaieté de mes jours. »

Gabriel et Klerbbs, posés en statues, contemplaient Héva et gardaient un silence plein de pensées étranges. Héva tenait ses grands yeux ouverts et fixes, les bras étendus jusqu'aux genoux, le sein haletant, les lèvres convulsives, comme si elle revoyait encore le songe de ses nuits en se réveillant... elle parut faire un effort sur elle-même, et se tournant vers les jeunes gens, elle dit:

« Mon beau-frère n'est pas entré avec vous, messieurs?

— Non, madame, répondit Klerbbs.

— Ce bon Talaperi! il a cru que sa présence me gênerait... J'ai l'amour-propre de déguiser mes chagrins devant lui... je ne sais pourquoi... Sir Edward, ouvrez une croisée... l'air me manque... L'aube tardera-t-elle à poindre?

— La nuit est toujours bien noire, madame... toujours l'orage, sans pluie...

— Oh! oui! je le sens cet orage... Un ciel lourd... Il me semble que des nuages plombés passent sur mon front... Vous ne voyez rien au bord du lac?

— Rien que des éclairs... dans le lointain, des losanges de feu.

— Sir Edward, avez-vous entendu aboyer Çourâ quand vous avez tiré le tigre?

— Non, madame.

— Non!... c'est singulier!... il sent le tigre d'une lieue... Je ne l'ai pas entendu non plus, mon beau chien...

— Il passe la nuit à la ferme, peut-être...

— Sir Edward, dites à l'antichambre qu'on aille me chercher Çourâ.

— Oui, madame.

— Monsieur Gabriel, vous êtes bien taciturne...

— Eh! madame! je suis resté dans votre rêve!...

— C'est que vous avez figuré noblement dans la réalité! vous avez assisté à cette horrible scène du désert! vous n'avez pas suivi les assassins et les lâches! et, ce qui est encore mieux, vous ne vous êtes vanté de rien, comme votre ami, ce noble Anglais qui est plus sérieux qu'il en a l'air. Je le connais.

— Nous n'avons fait que notre devoir, madame.

— Le devoir est une chose facile que personne ne fait.

— Madame, dit Klerbbs en rentrant, votre chien n'est pas à la maison; Shéti, son gardien, ne l'a pas vu depuis hier au soir.

— Shéti est un négligent qui ma déjà perdu deux chiens... Je suis...

— Voulez-vous, madame, que j'aille voir à la ferme?

— Oh! sir Edward! à cette heure!... Si quelqu'un de ces monstres rôde encore par là...

— Je le tuerai, madame, et je mettrai sa fourrure aux pieds de votre lit.

— Ce pauvre Çourâ... oh! il n'est pas chien à se laisser avaler par un tigre!... Sir Edward, je suis désespérée de vous dire que je consens... mais je veux que vous soyez accompagné de votre ami. »

A ce dernier mot, Klerbbs et Gabriel avaient déjà disparu.

Ils ouvrirent avec précaution la porte de la terrasse, et la refermèrent derrière eux. Quand ils furent seuls sous les grands arbres de la ferme, Klerbbs s'arrêta, et croisant sur sa poitrine ses deux bras armés de pistolets, il dit:

« Mon cher Gabriel, il faut que je te parle un instant, sans rien dire; je ne sais par où commencer. Regardons-nous. »

Après une longue pause, Klerbbs dit:

« Résumons cette conversation muette. Héva est une femme inexplicable; c'est un fruit de l'Inde. Il est inutile d'aller chercher son chien à la ferme; il n'y est pas. J'ai saisi la première occasion de m'échapper. J'aime mieux un tête-à-tête avec le tigre qui a dévoré le mari qu'avec la femme qui le pleure: c'est moins dangereux... Enfin, pour finir mon résumé allons voir le gibier que j'ai abattu vers le lac: homme ou tigre, nous l'enterrerons dans quelque grotte pour ne pas effrayer Héva.

— Un moment! dit Gabriel; nous sommes censés

aller à la ferme, et nous avons du temps... Klerbbs! cette femme aimait son mari!

— Je le crois, Gabriel.

— Et quel mari!... Un vieux Indien de trente-cinq ans, laid comme une statue de pagode...

— C'est peut-être nous qui sommes laids!

— Allons donc, Klerbbs! c'est impossible! Elle joue un jeu indien antérieur aux échecs, un jeu que nous ne connaissons pas; elle vise à partager l'héritage du mort.

— Non, Gabriel, tu la calomnies; elle aimait son mari; je m'en doutais du vivant du nabab, maintenant je ne doute plus. Mais que t'importe cela? Le monde est plein de jeunes veuves qui ont aimé plusieurs maris: au contraire, l'amour qu'une femme a donné au premier garantit celui qu'elle donnera au second. Je voudrais bien que ma future Erminia fût une veuve de cette espèce. Hélas! elle a quinze ans!

— Oh! il est impossible de parler raison avec vous, Klerbbs.

— Venez, venez, grand sage! Allons au lac, Héva nous attend. »

Les deux amis arrivèrent bientôt à ces ténébreux massifs de verdure où, deux fois, une tête humaine s'était levée dans la nuit. Ils remarquèrent une large trouée que le chien avait faite violemment pour passer de l'autre côté. Passant eux-mêmes par la même brèche, ils touchèrent bientôt le sol qui gardait encore les vestiges de l'apparition. De larges traces de pieds humains se reconnaissaient sur le gazon, courbé à des intervalles de pas gigantesques. Klerbbs et Gabriel fouillèrent la haie naturelle du lac, les labyrinthes de verdure, les gerbes touffues de bambous, les échevaux des lianes, les grottes couronnées de mousses éplorées: ils ne trouvèrent aucun cadavre. De temps en temps Klerbbs disait:

« Je suis sûr de mon coup; je ne crois pas aux fantômes; ils n'existent pas dans l'Inde. J'ai tué une chose qui vivait. Il me faut un cadavre! ce lac me doit un cadavre; il me le donnera demain. »

Après une heure de recherches inutiles, Gabriel entraîna Klerbbs à l'habitation. La porte s'ouvrit au premier coup frappé. Héva vint recevoir les jeunes gens à la porte de sa chambre et les fit asseoir sur un divan. Klerbbs prit la parole.

« Madame, dit-il, nous avons cherché Çourâ dans tous les environs; nous l'avons appelé à fatiguer les échos... ce pauvre chien!... »

Héva poussa un cri terrible, et se dressa convulsivement, comme si un serpent l'eût piquée au pied.

Les jeunes gens se levèrent aussi; Gabriel, pâle comme un agonisant; Klerbbs, avec la nonchalance d'un stoïcien, prêt à tout.

Il n'y a pas d'acier mieux aiguisé que le cri d'une femme dans une nuit de terreur.

Héva montrait du doigt de larges et fraîches gouttes de sang sur les habits blancs de Klerbbs et de Gabriel; elle fit un effort et s'écria:

« C'est du sang humain! horreur!... Qui avez-vous assassiné? »

Les jeunes gens, sortant des ténèbres de la nuit, et éblouis par l'éclat de la lampe, n'avaient pu remarquer encore ces horribles taches. Au cri d'Héva, Talaïperi entra et s'écria avec un accent de désespoir incompréhensible:

« D'où vient ce sang? d'où vient-il? dites! »

Klerbbs imperturbable répondit:

« Je crois deviner: c'est bien simple. J'ai tiré le tigre, je l'ai blessé; nous l'avons cherché, le croyant mort, et nous avons ramassé dans les broussailles le sang de l'animal blessé. »

Gabriel répétait automatiquement avec le geste chaque mot de Klerbbs.

Une éclaircie de satisfaction parut sur le visage de Talaïperi. Héva s'était assise, et elle semblait rassurée par le ton calme et naturel de Klerbbs.

« Oh! c'est horrible! dit-elle, je crois retomber dans ce songe fatal de toutes mes nuits!... Il se passe en moi quelque chose d'affreux et d'inexplicable... j'ai peur!... ôtez ce sang de mes yeux! »

Klerbbs et Gabriel se retirèrent pour rentrer dans leur appartement.

Quand ils se furent revêtus d'autres habits, ils envoyèrent un domestique prendre les ordres de madame.

Talaïperi monta lui-même et leur dit:

« Voici le jour, on voit clair dans la campagne; nous allons accompagner madame aux rives du lac... Il n'y a plus de danger à présent.

— Ne quittons pas nos armes cependant, Gabriel, dit Klerbbs; le soleil n'est pas levé. »

Ils trouvèrent Héva dans le vestibule. Elle secoua la tête et dit:

« Enfin elle est finie cette horrible nuit! »

Talaïperi machait le premier, Klerbbs donnait le bras à Héva, Gabriel fermait la marche.

« Oui! c'est un tigre! » s'écria Talaïperi en bondissant comme un écolier.

Klerbbs rejeta brutalement Héva en arrière pour la recouvrir de son corps, et il arma ses pistolets. Gabriel fit un saut comme une arche de pont, et tomba à côté de son ami. Talaïperi poussa un éclat de rire en voyant cette fausse alerte qu'il avait excitée sans le vouloir; et montrant la trouée profonde que le chien avait faite dans le massif de verdure, il dit:

« Voyez, le tigre a passé par là; en nous courbant un peu, nous passerons comme lui; et tout près d'ici nous trouverons les traces de sang de l'animal que sir Edward a blessé. »

En effet, sur une assez longue étendue de terrain,

la verdure gardait des vestiges, incontestables en apparence, et qui prouvaient que Klerbbs avait dit la vérité. Héva serra les mains des deux jeunes gens, et reprit avec eux le sentier de l'habitation.

« Oui, disait-elle, je resterai dans cette maison, malgré toutes les angoisses auxquelles je m'expose. Ailleurs, je le sens, je mourrais d'ennui.

— Madame, dit Gabriel, nous ferons bonne garde.

— Mais, dit Héva, en souriant, est-ce que vous restez ici éternellement?

— Si vous l'exigez, madame, dit Klerbbs, nous y resterons davantage.

— Toujours le même, sir Edward!... Et ce pauvre Çourâ! qu'est-il devenu?... Çourâ! Çourâ!... oh! Çourâ est perdu sans retour!... Ce bon chien aimait tant mon mari!... Ces infâmes tigres ne nous laisseront pas en repos un jour!...

— Il faut demander un régiment de cipayes à lord Cornwallis, dit Klerbbs, et ravager tous les clubs de tigres, la baïonnette au bout du fusil.

— Messieurs, dit Héva avec un accent de haine que la soif de la vengeance inspirerait contre des hommes et non contre des animaux, messieurs, si j'avais encore ma fortune, j'en donnerais de grand cœur la moitié à celui qui m'apporterait douze tigres tués dans une nuit.

— Mais lord Cornwallis, dit Klerbbs, vous prêtera volontiers...

— Non, je ne voudrais pas employer une armée... ce serait leur faire trop d'honneur; je voudrais qu'un homme seul fît cela pour moi, en prononçant mon nom, et qu'il me les apportât pour les fouler aux pieds, tous humiliés, cousus l'un à l'autre, douze tigres orgueilleux, déguisés en tapis. Je serais heureuse et triomphante de penser qu'il y en a un dans le nombre qui était à la chasse de Lutchmi, et que j'écrase sa tête, sous ma sandale de femme, à chaque pas, à toute heure du jour.

— Oui, je comprends cela, madame, dit Klerbbs; c'est bien anglais.

— Vous donneriez la moitié de votre fortune, dit Gabriel; c'est encourageant.

— Si je l'avais encore, dit Héva.

— Il vous reste l'empen que sir Edward mettrait à côté du Pérou, hier, à la partie d'échecs.

— Oui, dit Héva, je sens, moi qui ne veux aimer personne, je sens qu'à une époque indéterminée je pourrais donner mon affection à l'intrépide exécuteur de mes volontés. J'ai mon caractère à moi; j'ai des idées qui m'appartiennent; je ne sais pas comment on vit en Europe; je ne connais que les usages de ma nature. Oui, si un homme m'obéissait à ce point, je jure que je le prendrais pour mari... Mais, ajouta-t-elle en souriant, je demande une chose impossible... c'est un caprice de vengeance!... Je suis une folle en disant cela! Excusez-moi.

— Madame, dit Gabriel avec une voix tremblante, vous avez eu une nuit bien agitée. Suivez un conseil que tous vos amis vous donneraient. Allez prendre un peu de repos. Les heures matinales apportent avec elles un sommeil bien doux.

— Le conseil est bon, et je vous le donne aussi à vous et à sir Edward. Adieu, messieurs; nous nous reverrons à déjeuner. »

Lorsque les deux amis se trouvèrent seuls, Gabriel dit à Klerbbs :

« Mon cher, séparons-nous pour quelques heures; j'expire d'insomnie. A mon réveil, je t'annonce que je serai fou. »

IX.

DOUZE TIGRES POUR UNE FEMME.

« Mon ami, dit Klerbbs à l'oreille de Gabriel encore endormi, tout le monde est debout depuis une heure dans la maison. Ouvrez les yeux. J'ai mon journal du matin à vous lire : il est intéressant. »

Le jeune homme dormait de ce sommeil léger qu'interrompt la chute d'un atome. Il ouvrit soudainement ses yeux pour voir et ses oreilles pour écouter.

« Vous m'avez promis d'être fou à votre réveil, dit Klerbbs; je viens m'assurer d'abord si vous tenez votre parole... Vous êtes fou, très-bien! Maintenant je vous annoncerai que j'ai rencontré ce matin, il y a quatre heures, le brahmane Syali?

— Quel brahmane?

— Vous n'êtes pas encore bien réveillé... Comment! vous avez oublié le brahmane qui nous endormit un soir avec les dix incarnations de Wichnou, et qui demeure de l'autre côté de cette montagne, notre voisin?

— Ah! ce misérable qui a déposé contre nous dans le procès?

— Lui-même. Il est tombé dans le chemin de l'habitation, celui qui mène à Madras, au moment où je fumais mon *chirout* en me promenant. Il voulait m'éviter; mais je me suis posé en dieu Terme sur la ligne de son cheval. Je lui ai demandé s'il allait faire quelque déposition à Madras, pour donner d'autres Européens au bourreau. Le pauvre homme, tremblant de peur comme un brahmane lettré, m'a dit qu'il allait chercher le docteur Phyllan, le premier médecin de Madras, un dévoué philanthrope qui fait des visites dans la campagne à quinze livres d'honoraires par mille. Il n'y a qu'un millionnaire qui puisse se faire guérir par le docteur Pyllan. Ensuite j'ai vu que le peureux brahmane éprouvait un vif regret de m'avoir dit cela, et il m'a fait promettre de n'en parler à personne. Je le lui ai promis : aussi je n'en parlerai qu'à vous, parce que vous êtes moi.

Il faut tenir ses promesses, même avec les brahmanes. Gabriel, que dites-vous de ma découverte?

— Je dis qu'il y a un malade à la cabane de Syali...

— Un millionnaire dans une cabane!

— Oui, Edward; cela paraît suspect...

— Gabriel, cela est clair : la chose que j'ai blessée la nuit dernière d'un coup de pistolet...

— Est un millionnaire!

— Vous y êtes, Gabriel.

— Un millionnaire qui bravait les tonnerres, les ténèbres, les tigres...

— Et moi!... c'est incroyable! Mais nous ne sommes pas au bout. Ecoutez la fin, Gabriel... En quittant le brahmane, j'ai suivi le petit chemin qui traverse la montagne, et je me suis avancé de l'autre côté, assez près de la maison de Syali, pour examiner la physionomie des lieux. Je ne me suis permis qu'un espionnage décent. Savez-vous qui j'ai vu tranquillement assis devant la porte de la cabane?... devinez!... Çourâ! Çourâ! notre chien de garde!... Ce chien indien, ne voyant plus aucun de ses compatriotes à l'habitation du Lac, aurait-il donné sa démission et passé au brahmane?... Le malade est-il un des amis de Çourâ?... Le brahmane a-t-il le secret de charmer les chiens comme les serpents?... A toutes ces questions que je me suis posées, je n'ai pu me répondre rien de satisfaisant. Mais ce chien m'a bien étonné!... Si Goulab et Mirpour n'avaient pas été arrêtés, ainsi qu'on nous l'a dit, je croirais que ma balle a touché un de ces coquins, et que le chien, qui ignore leur histoire, a suivi, par attachement national, un Indien blessé. Quoi qu'il en soit, croyez bien qu'il y a un mystère compliqué au fond d'une découverte si simple.

— Oui, sir Edward, je pense comme vous; mais suivons notre principe; ne disons rien à Héva! rien à Héva! gardons les mystères pour nous.

— Bien entendu, Gabriel.

— La nuit dernière doit l'avoir singulièrement agitée... L'avez-vous vue ce matin?

— Un seul instant... à son balcon... Elle avait sur son visage une pâleur adorable; je l'ai saluée, et je lui ai montré une lettre que je recevais de Tranquebar... Mon futur beau-père est furieux contre moi. Ces consuls ont une existence mathématique! Ce beau-père voudrait que j'attendisse l'heure de l'hyménée, comme il dit, aux pieds de sa fille! Il m'annonce que Tranquebar jase beaucoup sur mon compte, à propos d'une belle veuve, et que mon honneur doit me conseiller de mettre fin aux commérages de Tranquebar; il se plaint surtout des méchancetés de la société danoise. Les consuls s'ennuient à la mort dans leurs résidences, et ils s'accrochent à tout ce qui peut les secouer un instant. Nous avons des affaires plus sérieuses ici, n'est-ce pas Gabriel? Voyons, parlons de vous, maintenant : je m'aperçois que votre tour de parler est venu. Parlez.

— Il me faut douze tigres à tout prix, sir Edward.

— Ah! vous voici à l'article de folie! douze tigres, je sais pour Héva : une brochette de tigres. C'est embarrassant.

— C'est même impossible, mais il faut les trouver.

— Il nous faut douze mille francs; les avez-vous, Gabriel?

— Pas du tout, il ne faut pas acheter douze tigres; il faut que je les tue, moi, en plein champ, et que je vienne les déposer, comme un tapis de Perse en douze compartiments, aux pieds d'Héva.

— Douze tigres! quel cadeau de noces!... Au reste, ce sont les mœurs du pays. A Paris, on vous demanderait un épagneul, une perruche, un serin. Ici la fantaisie a d'autres prétentions. Fausta, la maîtresse de l'empereur Gallus, fut plus exigeante qu'Héva : elle échangeait une caresse contre un lion. Au bout de six mois, le préfet d'Afrique épuisa l'Atlas et Barca. Si cette intrigue impériale eût duré six ans, les lions passaient à l'état de sphinx; il n'y en avait plus... Revenons à nos moutons, quel est votre plan de coup de filet pour ces douze tigres?

— Ce n'est pas sur moi que je compte; c'est sur vous, sir Edward. Vous êtes du peuple qui invente, inventez; vous êtes Anglais, c'est votre métier. Il me faut un piége à tigres; une grande souricière pour des chats géants. Je vous mets sur la voie; mais il me la faut tout de suite, mon bon Klerbbs. Je suis arrivé à la furie de l'amour; la dernière nuit m'a brûlé vif. Quelle femme! Si elle me demandait le monde, je m'embarquerais pour le lui rapporter, en mille voyages, par livraisons. Douze tigres, ce n'est rien.

— D'accord; mais encore ce rien est difficile à cueillir... Ah! si mon oncle sir Edmund, était ici! quel ingénieur!

— Et où est-il votre sir Edmund?

— A Manchester. Il a inventé le *silk-embroidery* et le...

— Mais s'il est à Manchester, que m'importe tout ce qu'il a inventé! je ne compte que sur son neveu, sir Edward.

— Voulez-vous, Gabriel, que je lui écrive pour m'inventer une souricière de tigres?

— Allons donc, prenez pitié de moi, et ne plaisantez pas. Est-ce ma faute, si dans cette vie il y a toujours un côté risible près des choses sérieuses? est-ce ma faute si je suis amoureux d'une femme indienne qui a perdu son mari bien-aimé dans douze gueules de tigres? il faut subir ma destinée, et ne pas rire de mon étrange position.

— Gabriel, je crois avoir trouvé votre... Attendez... Laissez-moi faire mon plan au crayon... Ah! si mon

cher oncle sir Edmund... Un moment, un moment... vous aurez vos tigres... douze, et le treizième par dessus le marché, si vous le voulez... Oui, c'est cela... Je suis le digne neveu de sir Edmund; je n'ai pas dégénéré... Voilà une invention qui sera brevetée pour la sûreté du chasseur. *Patent safety*... voyez, Gabriel... c'est tout simplement l'inverse de la ménagerie : ce sera l'homme qui sera en cage, et le tigre viendra le regarder. Une bonne cage de fer de six pieds de haut, armée en dehors de baïonnettes comme un hérisson : douze pieds de circonférence pour la consolider sur la base. Je connais à Madras un ouvrier chinois, qui vous bâclera cette cage en six jours. Il a des tiges de fer en nombre, et toutes prêtes pour les kiosques métalliques, fort à la mode à Tchoultry. Vous faites porter votre cage sur un chariot vulgaire, de l'autre côté du lac, en plein désert, à dix-neuf milles de l'habitation d'Héva, pendant le jour. Vous l'assujettissez fortement sur sa base. Je serai avec vous, et je vous aiderai. Nous amènerons des bœufs, qui seront liés par de bonnes cordes à des troncs d'arbres, touchant à la cage. Au tomber de la nuit, vous abattrez avec deux balles ces bœufs. L'odeur du sang et les mugissements d'agonie de ces animaux attireront, à coup sûr, plus de tigres que n'en demande Héva. Vous aurez un arsenal de fusils, et vous choisirez les plus beaux tigres. N'oubliez pas les noirs. Certes, il faut vous attendre à un concert formidable qui déchirera vos oreilles, à de terribles assauts, à des scènes inouïes : mais je ferai donner à votre cage des soins si minutieux, que vous pourrez dire aux tigres, en montrant la pointe de vos baïonnettes : Vous n'irez pas plus loin!... Je vais vous esquisser un dessin représentant cette chasse; vous copierez en action mon dessin.

— Sir Edward, dit Gabriel, les yeux fixés sur le plan crayonné par son ami, je ne sais si vous parlez sérieusement; mais je crois que votre idée mérite d'être prise en considération. Vraiment je ne vois pas de graves objections à faire à ce plan. Par malheur, vous ne pouvez pas me seconder. Il faut que je jure sur l'honneur devant Héva que j'ai tué, seul, ines douze tigres... seul!

— Eh bien! vous serez seul. Je vous aiderai dans les préparatifs, et avant le coucher du soleil je rentrerai à l'habitation. Si Héva me demande de vos nouvelles, je lui dirai que vous serez occupé toute la nuit à tuer des tigres, et qu'elle ne s'inquiète pas pour si peu de chose. Le lendemain j'irai, sans doute par ses ordres, vous rejoindre et vous aider à transporter ici votre gibier. Si Héva vous donne seulement un sourire par tigre, vous serez payé.

— Je l'épouserai! Klerbbs? je l'épouserai! Quelle femme résisterait à une telle preuve d'amour! J'épouserai Héva! toutes les félicités du ciel et de la terre sont dans ces deux mots!... Klerbbs! une pensée vient de me tomber sur le front comme un coup de tonnerre!... Savez-vous qu'il me faut beaucoup d'argent pour ma chasse en cage...

— Tranquillisez-vous. C'est prévu déjà. Je vais à Madras. Je verrai lord Cornwallis, et je lui rappellerai qu'il nous a promis de nous rendre tout service que nous lui demanderons. Or, je le prierai de me donner un ordre pour faire confectionner aux frais du gouvernement, dans quarante-huit heures, une machine scientifique, dont le plan a été envoyé par la Société royale de Londres, et qui est destinée à l'exploitation agricole des landes de Tchoultry. Je demanderai de plus un faisceau de fusils et de bœufs, sous le prétexte de fonder une colonie devant la cataracte d'Élora. Lord Cornwallis sera enchanté de s'acquitter d'une dette à si bon marché.

— Sir Edward, vous êtes adorable!

— Ne m'adorez pas encore; attendez la réussite.

— Je réussirai; mon ami; c'est infaillible. Voilà justement comme on arrive aux grands résultats!... en tâtonnant sur une voie de plaisanteries! Une bagatelle souvent est la porte de toute idée sublime. Christophe Colomb, à table, cherchait un plat favori, caché derrière une jatte de lait: ses convives nièrent l'existence du plat; il retira la jatte et le leur montra. Cela le fit tomber en rêverie. Quelques années après, il découvrait l'Amérique derrière l'Océan. Klerbbs, je suis exigeant; il faut partir pour Madras.

— Dans une heure.

— Mon cher Edward, que de peines je vous donne pour le caprice d'une femme! Nous sommes de bien grands fous, vraiment! Une femme a une fantaisie, elle trouvera cent amoureux pour aller lui ramasser son idée folle à mille lieues et la lui rapporter! Je pense à un amoureux, dont j'ai oublié le nom, qui était plus infortuné que moi; celui-là me console: il aimait une Héva qui lui demandait chaque jour quelque chose d'extravagant. Un soir elle se mit à regarder une étoile avec des yeux de convoitise. L'amoureux se vit perdu, et il ne se sauva qu'avec ce quatrain:

La nuit, quand sous un ciel sans voile,
L'heure d'amour vient à sonner,
Ne regardez pas cette étoile,
Je ne puis pas vous la donner.

— Ah! je conviens, Gabriel, qu'Héva est plus raisonnable. Aussi nous la contenterons. Mais il ne faut jamais qu'elle sache le procédé ingénieux que nous avons employé.

— Jamais! jamais!

— Il faut que rien dans son idée ne rapetisse la grandeur et le péril du dévouement, afin que vous en recueilliez tout le bénéfice.

— C'est cela!

— Tout est donc bien arrêté, Gabriel?

— Tout, Édouard. Je crains que ce Chinois qui fait des kiosques de fer ne soit parti.

— Un Chinois partir! dans cinquante ans je le trouverais encore, empaillé au *Tchina-Bazar* sous son parasol.

— Et lord Cornwallis, si...

— Gabriel, point de *si* de doute avec un Anglais!

— Pardon, sir Edward... c'est que ma vie est entre vos mains...

— Je vous la rendrai. Comptez sur moi. »

Il y eut encore quelques paroles insignifiantes, échangées entre les amis. Puis, sir Edward fit ses préparatifs de départ.

On trouva facilement un prétexte pour justifier l'absence Klerbbs. Il allait passer quelques jours à Madras, disait Gabriel, pour les affaires de son mariage.

« Tant mieux! avait dit Héva, ce jeune homme, monsieur Gabriel, vous rendra léger comme lui. Nous causerons au moins dix jours de choses sérieuses... Vous saurez que personne ne m'a encore apporté mes douze tigres.

— Ah! madame, avait répondu Gabriel, on est bien peu galant dans l'Inde. Moi-même...

— Taisez-vous, enfant! Voyez comme il prend un air sérieux en disant cela! je vous défends de faire une sottise, c'est que je vous connais. Je vous défends d'être fou. »

En disant cette phrase, Héva regardait Gabriel avec ce sourire provocateur qui annonce chez une femme quelque vague intention de nouer une intrigue, par amour ou par ennui.

Gabriel se tenait dans une extrême réserve, comme un homme qui, voulant débuter par un coup d'éclat, ne veut pas compromettre son plan et son avenir avec des galanteries banales dont se sert le genre humain des amoureux.

Ainsi, les entretiens de Gabriel et d'Héva ne se renouvelèrent, pendant deux jours, qu'à de rares intervalles, et ils ne furent remarquables que par leur brièveté.

Vers la fin du deuxième jour, Gabriel reçut deux lettres de Madras; une de ces lettres était confidentielle, mais il lui était recommandé de montrer l'autre, qui expliquait sa promenade à Madras; voici ces deux lettres:

Madras, juillet 18 .

« Mon cher Gabriel.

« Lord Cornwallis a été parfait. Je lui ai expliqué mes plans d'agriculteur et de colonisateur, d'un air grave que j'avais emprunté à un savant de mes amis, et que je lui ai rendu en sortant; cette dette me pesait.

« Le gouverneur m'a donné tout pouvoir sur papier officiel. J'ai couru chez mon Chinois, et je lui ai montré l'ordre de Son Excellence, et mon plan. Le Chinois n'a jeté sur mon plan qu'un œil oblique, et il m'a dit I. Cet I signifiait qu'il comprenait tout le mécanisme du travail démandé, avec ses détails et accessoires, et qu'il serait prêt dans deux jours.

« J'ai fait une visite de politesse à l'attorney général. Il m'a reçu avec une froideur qui me dispensera d'une seconde visite. Cet homme mourra dans l'impénitence finale.

« L'*Evening-Chronicle* de ce jour renferme le paragraphe suivant sous la rubrique LATEST INTELLIGENCE:

« *Le savant économiste sir Edward Klerbbs va faire des essais agricoles dans des terres incultes au nord de Madras; le gouvernement a mis à sa disposition tous les instruments nécessaires pour favoriser cette vaste entreprise. C'est ainsi que Son Excellence répond aux aveugles écrivains de la métropole!*

« Toutes les choses de ce pauvre monde vont comme cela, mon cher Gabriel.

« Demain, à quatre heures du soir, vous me rencontrerez au nord du lac, avec tout mon attirail de chasse. J'élèverai un drapeau rouge sur le plus haut des palmiers du désert. Je serai à dix pas de ce drapeau. Votre cheval me servira pour mon retour.

« Adieu, à demain.

« EDWARD KLERBBS. »

AUTRE LETTRE.

Madras, juillet 18..

« Mon cher ami,

« Je vous écris, *in greatest haste*, pour vous annoncer que mon futur beau-père est toujours furieux contre moi. Il prétend que le mois de juillet est commencé, ce qui est incontestable, puisque le mois de juin est fini depuis quinze jours. Je n'ai rien à répondre à cela, aussi je ne reponds pas.

« Mettez-moi au plus bas degré de l'autel où vous adorez la reine de l'Inde.

« Je vous serrai les mains au premier jour.

« Adieu!

« EDWARD »

« *P. S.* J'avais oublié de vous dire que j'ai reçu à Madras une lettre de ce beau-père furieux. »

Gabriel montra cette dernière lettre à Héva, qui la lut en souriant, et dit avec mélancolie:

« Voilà donc comment les hommes traitent le mariage! Je ne suis pas dupe, moi, de sir Edward: il a une maîtresse à Madras, et il ne se mariera pas. »

L'arrivée de deux importuns suspendit cette conversation. Les importuns arrivent toujours dans ces moments.

Le soir, après le repas, Gabriel, en saluant Héva qui se retirait, lui dit :

« Vous m'avez donné une idée, madame ; oui, je crois que sir Edward a une maîtresse à Madras ; je veux le surprendre et lui faire un sermon. Demain, je tombe devant lui à Madras, et je l'épouvante avec ma vertu.

— Et nous reviendrez-vous bientôt?

— Après-demain, madame. Je suppose qu'on peut vivre vingt-quatre heures loin d'ici. Je veux l'essayer. »

Héva présenta sa main à Gabriel, et laissa rayonner sur sa figure un sourire d'une expression toute nouvelle pour lui.

Gabriel s'embrasa de ce premier rayon de bonheur ; il crut voir luire l'aube de l'amour sur le front céleste d'Héva.

Il sortit sur la terrasse, et jeta un rapide coup d'œil à l'horizon lointain du lac, comme s'il cherchait déjà sur les cimes confuses des arbres le drapeau rouge de sir Edward.

X.

LA CAGE.

Au jour fixé, à l'heure convenue, Gabriel arriva au rendez-vous solennel que sir Edward lui avait donné. Le premier regard qu'il jeta sur les bouquets de palmiers clair-semés au désert rencontra le drapeau rouge. Quelques instants après, il descendait de cheval et serrait les mains de son ami.

Sir Edward venait de congédier trois Indiens stupides qu'il avait amenés de Madras pour l'aider dans son travail. A l'arrivée de Gabriel, tout était prêt.

« Mon Chinois a fait un chef-d'œuvre, dit Klerbbs en montrant la cage ; seulement il a corrigé mon plan. La cage a dix-huit pieds de circonférence, et les baïonnettes de défense sont entremêlées de larges arêtes de fer épineux. En vous plaçant au centre, vous serez hors de la portée de la plus longue griffe, en supposant qu'une patte endiablée s'allonge à travers ces chevaux de frise, ce qui est impossible. Voilà vos fusils en faisceau. Ils sont chargés au rhinocéros ; vous les avez sous la main. A huit heures, vous aurez un quart de lune ; c'est suffisant... Voyez comme votre citadelle est solide ! on la croirait bâtie sur le roc : les assauts de tous les tigres du Bengale la trouveraient inébranlable. Ah ! je suis content de mon œuvre ! Mon oncle sir Edmund a un neveu digne de lui !

— C'est vraiment admirable, dit Gabriel. Je suis étonné qu'on n'ait jamais songé à cela depuis Aureng-Zeb.

— Une chose fort simple pourtant, comme toute grande découverte... Voyez comme le site est bien choisi !... Une vaste plaine déserte qui expire à ces rochers bruns. Le club des tigres est là-bas, dans ces énormes crevasses ouvertes par des volcans. J'ai entendu dire au pauvre Mounoussamy que ces rochers conduisent, par une longue crête, aux gorges de Ravana. Quel malheur pour moi de ne pouvoir pas m'associer avec vous cette nuit !

— Oh ! impossible ! impossible ! Edward, vous savez...

— Je le sais. Allons, je me sacrifie... D'ailleurs, ma présence est nécessaire à l'habitation.

— Vous dites cela d'un air singulièrement mystérieux, sir Edward !

— C'est qu'à Madras j'ai appris d'étranges choses... Il est faux que Goulab et Mirpour soient arrêtés. Ces deux coquins ont mis en défaut tous les limiers de la justice. Lord Lord Cornwallis m'a dit :

« Je connais ce Goulab ; il a la patience du lion amoureux, la ruse et l'entêtement du mandrille. Dites à la belle veuve d'établir bonne garde autour d'elle. A Madras, elle ne craindrait rien ; dans son désert, elle est, à son insu, sous la griffe de ce monstre. On m'a rapporté que Goulab s'était longtemps caché dans les souterrains d'Élora ; mais depuis que les Indiens qui lui sont vendus ont répandu dans la campagne le faux bruit de son arrestation, il est sorti de son repaire, et il rampe prudemment comme un boa dans la direction du lac. » Voilà ce que m'a dit le gouverneur.

—Edward, vous me donnez des frissons de mort !... Décidément j'abandonne cette chasse, et je retourne avec vous pour veiller sur Héva...

— Non, Gabriel, c'est inutile. Voici pourquoi. Il est maintenant hors de doute que c'est Goulab qui a été blessé par moi, l'autre nuit, dans les buissons du lac ; que c'est lui qui s'est caché dans la maison du brahmane Syali ; que Gourâ n'a pas aboyé parce-qu'il a reconnu un ami de la maison ; enfin que le docteur Phytian a été appelé pour panser la blessure de Goulab. Tout cela est de la dernière évidence, n'est-ce pas ?

— Incontestablement.

— Or, nous ne craignons rien encore de Goulab ; il est couché dans le lit du brahmane. Je ne crains pas qu'il vienne, cette nuit, rôder autour de la place pour combiner quelque plan d'escalade ; d'ailleurs, je serai à mon poste. Demain nous écrirons à lord Cornwallis, et notre Goulab sera pris dans sa tanière avant le coucher du soleil.

— J'approuve tout, il n'y a aucune objection à faire à cela.

— Adieu donc, mon cher Gabriel ; retrouvons-nous

chacun dans notre cage, vous pour chasser aux tigres, moi aux Goulab. Je me suis donné le poste le plus périlleux.

— Adieu ! mon cher Edward... à demain ; je vous attends ici. Venez me délivrer, trois heures après le lever du soleil.

— Bonne chasse et bon courage ! Adieu Gabriel. »

Lorsque le bruit du galop du cheval de Klerbbs s'avanouit, la solitude devint silencieuse et menaçante autour de Gabriel.

Le jeune homme regardait le soleil incliné sur l'horizon, et l'astre semblait descendre avec une lenteur affectée vers les nuages de pourpre qui l'attendaient pour l'ensevelir.

Enfin, comme la plus attendue des nuits arrive toujours, la dernière lueur du crépuscule s'éteignit sur la cime des palmiers, et Gabriel éprouva ce saisissement qui vient au cœur du plus fort dans les heures solennelles de la vie.

Les deux bœufs étaient tombés sur l'herbe, mortellement blessés, et déjà leurs rugissements retentissaient dans la solitude.

Quand toutes les étoiles levées annoncèrent aux monstres de l'Asie que la terre leur appartenait, il y eut, dans les échos des roches lointaines, un râle strident qui signifiait que l'odeur du sang frais arrivait avec la brise aux naseaux subtils des bêtes fauves. Le festin était large, les convives accouraient ; l'amphitryon caressait une double détente de la pointe du doigt.

Deux tigres noirs, qui semblaient tomber du ciel comme deux aérolithes, s'abattirent sur le flanc convulsif d'un taureau, et tout à coup ils relevèrent fièrement leurs gueules sanglantes au léger bruit que fit le chasseur en ajustant son fusil à travers les barreaux. En même temps, d'autres tigres fauves bondissaient dans les ténèbres en les sillonnant des tisons de leurs yeux, et ils s'arrêtaient brusquement, comme des chevaux sur la lèvre d'un précipice à pic, à vingt pas de la cage de Gagriel ; et, deux pattes ployées en arrière et frissonnantes, le poitrail en avant, les oreilles aplaties, la tête fixe et agitée par saccades, ils examinaient ce hérisson colossal, immobile au désert, cet étrange ennemi inconnu à leur expérience, à leurs traditions de famille, à leur instinct. Les plus affamés abandonnaient la solution de l'énigme et se ruaient sur les bœufs, en disputant, à coups de griffes, leur part de cette chair savoureuse qu'ils sentaient mourir sous leurs dents avec des spasmes rauques de rage et de volupté.

Il n'y a dans ces moments qu'une énergique surexcitation de colère qui puisse rendre à l'homme son courage et sa raison. Gabriel poussa un cri terrible, comme on fait dans un rêve étouffant pour se réveiller, et il tira deux coups de carabine. Un silence solennel retomba sur cette scène. Les animaux, accroupis en cercle, restèrent immobiles, comme les sphinx de l'avenue du temple de Karnak, et l'on n'entendit plus que le chant monotone de l'insecte qui, perdu sous le buisson voisin, glorifiait la splendeur de la nuit, dans son sublime dédain pour le tigre et pour l'homme.

Le feu et la détonation suspendirent quelques instants le festin et les accès de rage des animaux. Les deux cadavres de leur famille, étendus roides sur l'herbe, ne firent aucune impression sur les autres. A deux nouveaux coups de feu, ils ne répondirent, après un moment d'hésitation, que par un assaut général, comme s'ils avaient tenu conseil. Ils s'élancèrent contre cet ennemi insolent qui venait sur leurs domaines leur disputer une proie si opulente. Repoussés de tous côtés par les lames de fer, plus solides que leurs dents et leurs griffes, ils tombaient en arrière, avec des ondulations furieuses, d'horribles craquements de mâchoires, et des cris de rage folle qui ressemblaient à l'éruption d'un orgue immense plein de sauvages rugissements. Les blessures reçues les irritaient encore contre cet inébranlable ennemi de fer; par intervalles, le jeune chasseur se croyait dans un kiosque tapissé de têtes de tigres, têtes gonflées par la colère, monstrueuses, sanglantes, illuminées de deux escarboucles, et secouant des flots d'étincelles, comme le fer rouge sous le marteau. Il y avait surtout de terribles frissons à subir lorsque Gabriel sentait courir sur son visage l'extrémité velue d'une queue de tigre, énergiquement recourbée à travers les barreaux; car il semblait alors qu'une brèche était ouverte à la citadelle, et que, chasseur et remparts, tout allait être broyé dans les gueules des monstres du désert.

A cette phase de ce drame inouï, Gabriel, semblable au marin brave, mais novice, qui frissonne à la première volée de canons, et sourit à la seconde, Gabriel avait ressaisi tout son sang-froid. Il prodiguait, à bout portant, les coups de carabine sans les compter, et il devina bientôt que le découragement était du côté des ennemis. Les animaux tremblèrent à leur tour, comme s'ils eussent reconnu qu'ils luttaient follement contre une puissance supérieure. Déjà les plus intelligents regagnaient, à pas mesurés, les montagnes paternelles, se retournant quelquefois pour lancer un râle sourd au théâtre sanglant du combat. Les blessés marchaient avec effort vers un buisson de nopals, s'y abritaient comme dans une ambulance, allongeaient leurs grands corps, et déposant de leurs lèvres sur leur griffe droite une salive mêlée d'écume rougie, ils lavaient la plaie vive de leurs mufles et de leurs fronts. D'autres, les plus intraitables sans doute, avalaient des lambeaux de bœuf, se désaltéraient dans une mare de sang, et répondant par un cri rauque à cha-

que coup de carabine mal ajusté, ils s'acheminaient encore, quoique rassasiés, sur leur proie à demi dévorée; et les deux griffes antérieures plongeant au cou d'un taureau, les dents aux cornes, le dos convulsif, le poil hérissé, ils traînaient sur l'herbe ce reste de festin, comme des convives prévoyants

qui, surpris par des éclats de foudre, au milieu d'un repas en plein air, emportent chez eux les viandes pour les besoins du lendemain.

Enfin, il fut permis à Gabriel de respirer. Il n'entendait plus qu'à une distance insensible les cris agonisants de la colère des monstres, semblables

aux échos affaiblis et lointains qui annoncent la fin de l'orage, et rendent l'espoir au laboureur. Gabriel rechargea cependant toutes ses armes, car une idée effrayante le frappa dans ce premier moment de trêve : il craignait de revoir, avant l'aube, une nouvelle armée de tigres recrutés dans les montagnes, accourant pour venger une défaite et glaner dans le charnier du festin. Heureusement, tout était bien fini. Le chasseur aurait succombé sous ses émotions, à un second assaut.

Au premier rayon de l'aube, Gabriel tressaillit d'orgueil en lisant autour de lui le bulletin de sa victoire. Seize tigres étaient couchés morts sur le gazon, encore menaçants, les griffes et le mufle tournés vers la cage, comme de braves soldats tombés la face à l'ennemi. De nombreuses flaques de sang, çà et là stagnantes, attestaient des blessures profondes emportées aux tanières. Les bœufs avaient disparu ; la place qu'ils occupaient gardait encore leurs formes, et l'œil du chasseur suivait, bien loin dans la campagne, le sillon sanglant qu'avaient tracé leurs grands squelettes traînés par un attelage de tigres. Les barreaux de la cage étaient souillés de taches rouges, et plusieurs lames, mal assujetties, avaient ployé sous la furie des assauts.

Grâce aux exquises provisions de table que la sage prévoyance de Klerbbs avait mêlées aux provisions de guerre, Gabriel répara ses forces abattues. Il déjeunait, triomphant, sur le champ de bataille, et le premier témoin de sa victoire fut le soleil, qui laissa tomber sur son dôme de fer une couronne d'or. Quelques milans à tête blanche, nommés dans l'Inde *tchankara*, vinrent tournoyer, au lever de l'astre, sur la plaine du carnage ; mais ils n'osèrent s'abattre sur les cadavres. Gabriel dédaigna ces oiseaux et ne leur fit pas l'honneur d'un salut.

Cependant le soleil montait dans l'azur du zénith, et sir Edward, toujours si exact, ne paraissait pas. Gabriel mourait d'inquiétude, les yeux tournés vers le midi. La distance, en ligne directe, de ce désert à l'habitation pouvait être parcourue à cheval en quelques heures, mais à cause des longs détours que nécessitaient les accidents de terrain, la course était double. Ce ne fut qu'à la mi-journée que sir Edward arriva ; il amenait avec lui un cheval tout sellé pour Gabriel.

La pantomime de sir Edward, en descendant de cheval, fut plus éloquente qu'une série d'éloges accordés au courage de Gabriel. L'Anglais fit tournoyer ses mains sur sa tête et les laissa tomber, comme épuisées par des convulsions d'enthousiasme, dans les mains de Gabriel,

« Mon ami, dit Klerbbs, vous avez gagné le paradis ! vous épouserez Héva !

— Quelle épouvantable nuit !

— Oui ! Gabriel, mais quel beau jour ! Vous avez accompli les douze travaux d'Hercule, et vous trouverez la belle Omphale au bout du chemin. Elle vous attend... J'ai bien tardé, n'est-ce pas ?... c'est qu'il y a eu du nouveau à l'habitation... L'attorney général est chez vous... notez que je dis *chez vous*... Ce magistrat a été envoyé à l'habitation par lord Cornwallis pour étudier les localités et diriger des recherches contre Goulab et Mirpour dans un centre d'opérations. Il y a des bruits alarmants qui circulent au sujet de ces deux brigands. Le gouverneur en sait plus qu'il n'en dit. Héva ignore tout ; je la laisse dans son heureuse sécurité. Je ne veux rien dire ni faire sans vous, Gabriel...

— Mais Héva ? Héva ? parlez-moi d'Héva !

— Elle est à vous ! Ah ! si vous l'aviez vue !... les femmes les plus réservées se trahissent dans de certains moments... Après nous être débarrassés des longs entretiens de l'attorney général, lequel par parenthèse, continue à me regarder de travers, j'ai eu, à l'écart, ce dialogue avec votre Héva.

« — Mais où donc s'est perdu votre ami, sir Edward ? m'a-t-elle dit avec cette insouciance qui marque un souci.

« — Gabriel est à la chasse, madame.

« — Seul ?

« — Seul ; sur mon honneur, il est seul.

« — De quel côté ?

« — Vers les roches noires, bien loin d'ici.

« — Il est donc fou, votre ami ?

« — Non, madame ; il vous apportera ce soir un superbe tapis de douze tigres... »

« A ces derniers mots, Héva s'est précipitée sur moi comme pour me dévorer.

« Ne plaisantez pas, sir Edward ! s'est-elle écriée ; M. Gabriel est-il véritablement aux roches noires ?

« — Foi de gentilhomme ! lui ai-je répondu avec cet air sérieux qu'on ne peut feindre.

« — Sir Edward ! m'a-t-elle dit en me serrant les mains, pas une minute de plus ici ! Prenez avec vous six de mes plus intrépides serviteurs, et courez au secours de ce pauvre Gabriel. J'exige que vous me le rameniez vivant. Partez ! »

— Voilà donc, cher Gabriel, sous quels favorables auspices je suis parti de l'habitation. J'ai laissé les six domestiques à un mille, là-bas, dans un labyrinthe d'ébéniers ; ils ne doivent rien voir de ce que vous avez fait, jusqu'à ce que la cage disparaisse dans le lac. Les serviteurs d'Héva ne verront que les tigres morts, et point de cage. Quel horrible mystère pour eux !... Allons, ne perdons pas de temps, et noyons cette citadelle de fer ; elle a fait son service. »

Lorsque la cage eut disparu sur les bords du lac où elle s'élevait, Klerbbs tira un coup de pistolet pour appeler les domestiques : c'était le signal convenu.

« Voici maintenant, dit Klerbbs, le cri de l'esclave

au triomphateur. C'est une lettre que je vous apporte; elle modérera votre joie qui vous serait funeste.

— Oui, vous avez raison, donnez... C'est une lettre d'un membre de l'Institut... Je la lirai demain... Voyons le *post scriptum* seulement...

« *La science ornithologique compte sur vous... N'oubliez pas dans vos explorations le colibri aux ailes d'argent, que Sonnerat désigne sous le nom de* MARGARITA-VOLANS. »

« Seize tigres! dit Edward en joignant ses mains... Voyez ce que coûte une femme! »

Quand les domestiques arrivèrent, Klerbbs leur ordonna de placer le monstrueux gibier dans le chariot qui avait transporté la cage, et d'y atteler des chevaux en guise de bœufs.

Une sédition faillit éclater parmi les domestiques; ils reculèrent d'effroi devant les cadavres, dont quelques-uns semblaient encore les regarder avec de grands yeux sanglants, que la mort n'avait pas fermés. Klerbbs et Gabriel furent obligés d'aider les serviteurs dans ce rude travail, qui fit perdre encore deux heures à la petite caravane.

Les chevaux témoignèrent aussi beaucoup de répugnance pour cette corvée; mais comme ils étaient de ceux qui avaient vu des tigres vivants, ils s'habituèrent bientôt à des tigres morts.

On se mit en marche, mais la pesanteur du chariot et le poids de la charge ralentissaient beaucoup le mouvement des roues. On avançait avec une lenteur désespérante pour Gabriel.

Les deux amis chevauchaient côte à côte et veillaient sur le précieux chariot.

« Nous arriverons fort tard, disait Gabriel avec un soupir significatif.

— Je n'en suis pas fâché, disait sir Edward, à cause de cet attorney général; je voudrais même qu'il fût dans son lit lorsque nous arriverons. Il nous regarderait comme des hommes plus féroces que des tigres, et il persisterait plus que jamais dans la mauvaise opinion qu'il a de nous.

— Eh! je me moque bien, moi, de l'attorney général et de son opinion! Chaque minute perdue est un siècle de bonheur retranché de ma vie!

— Quel noble amour est le vôtre, mon cher Gabriel! Et que mon beau-père futur, sir Douglas, serait heureux d'avoir un gendre comme vous! Mes affaires sont, hélas! si embrouillées à Tranquebar! La calomnie a répandu le bruit que j'avais eu un duel à Bangalore avec un Anglais, pour une femme! La calomnie a cela de terrible, qu'il y a toujours au fond de ces contes quelque atome de vérité... Je vous ai conté mon duel avec sir Wades pour sa statue de pagode... On a bâti là-dessus une fable qui a mis mon beau-père au comble de l'exaspération... J'espère que tout s'arrangera, et que le médisant Tranquebar sera confondu... Mon plan de vie est fait. D'abord, je me marie; je donne ma démission de savant. J'habite l'Inde anglaise. Mon père, quoique avare, m'assure cinq cents livres de rente. Je donne à mes enfants la seule éducation qui soit une fortune, l'éducation polyglotte; et nous vivons en communauté tous les quatre, vous et moi, Héva et Erminia, donnant l'exemple des vertus conjugales à la côte de Coromandel.

— Vous êtes charmant, sir Edward... Oui, parlez-moi d'Héva! parlez-moi d'Héva!... Le nom d'une femme! quatre lettres! cela suffit pour enchanter cette solitude et la parer de toutes les grâces de l'Asie!... Edward, répétez-moi ce qu'elle vous a dit; répétez-moi ces dernières paroles du ciel, en me jetant le dernier écho de sa voix... Oh! si j'avais été témoin de ses angoisses, je serais tombé à ses genoux divins! Je serais mort de joie dans la poussière de ses pieds!

— Oui, Gabriel, cette femme vous aime; elle vous aime depuis le jour où elle consentit à jouer sa perruche aux échecs contre vous. Je connais les femmes, et surtout les jeunes veuves, lesquelles sont plus femmes encore que les autres. Héva sera fidèle à la mémoire de son mari tant qu'il restera un point noir sur ses vêtements. A sa première robe blanche, vous l'épouserez.

— Et ce maudit chariot embourbé qui n'avance pas! Et la nuit! la nuit qui va tomber!

— Nous ne craignons rien, Gabriel, nous sommes tous armés jusqu'aux dents, et nos domestiques ne sont pas des péons.

— Oh! ce n'est pas le danger que je redoute!... Héva doit être dans des transes mortelles...

— Tant mieux! tant mieux! Gabriel. Vous figurez-vous aussi quels transports de joie, quels élans de furieux délire accueilleront votre retour! quelles douces et blanches mains poliront vos cheveux souillés de sang! Héro et Léandre vont revivre ce soir au Coromandel!

— Edward! nous n'avançons pas! nous n'avançons pas! La route est affreuse! L'orage de l'autre nuit a creusé des ravins partout. Nous n'avançons pas, mon ami! attelons nos chevaux pour renfort.

— Temps perdu! l'attelage suffit. Bientôt nous sortons du désert; nous serons en plaine. C'est le chemin de ronces qui mène au paradis! »

Gabriel se tut, et il demeura longtemps silencieux, abîmé dans la pensée que renfermaient les dernières paroles de son ami.

C'était l'heure où la société de la maison d'Héva se retirait dans les appartements supérieurs, car les veillées étaient courtes, les Indiens de la campagne aimant mieux jouir des heures qui suivent l'aube, heure de fraîcheur odorante et de gracieuse sérénité.

Les deux amis remarquèrent un mouvement de

gestes et d'inquiétude parmi les domestiques. Les premiers désignaient aux autres le point de l'horizon où s'élevait la montagne boisée au pied de laquelle était l'habitation d'Héva.

Jusqu'à ce moment, cet horizon s'était voilé de toutes les ténèbres de la nuit, et son obscurité profonde, mise en relief, dans les teintes transparentes et étoilées du reste du tableau, servait même de point de reconnaissance, et dirigeait la marche de la petite caravane.

Tout à coup cette grande masse d'ombre lointaine, formée par la forêt et la montagne, jeta des lueurs vives, comme si elle se fût embrasée au feu des étoiles.

« Voilà quelque chose de bien effrayant ! dit Gabriel d'une voix émue.

— C'est un feu de berger ; ce n'est rien. »

La voix de l'Anglais manquait d'assurance en répondant à son ami.

« Le feu grandit à vue d'œil, reprit Gabriel...

— C'est peut-être une attention d'Héva, dit Klerbbs... elle place un phare pour nous éclairer dans la nuit.

— Un phare !... c'est toute une forêt qui s'embrase à l'horizon...

— Ne vous alarmez pas ainsi, Gabriel... Héva nous a parlé un jour de cet immense feu de joie qui éclaira la nuit de son mariage ; elle pense que vous n'avez pas oublié son récit ; c'est une allégorie nuptiale qu'elle vous envoie dans les ténèbres, pour vous exciter au retour.

— Oh ! je n'admets pas cette explication ; elle est trop forcée... Edward, abandonnons le chariot, et lançons-nous à toute bride vers l'incendie. »

Edward ne put répondre qu'en imitant son ami, car, celui-ci, emporté au vol du cheval, était déjà bien loin du chariot.

XI.

CONCLUSION.

C'était comme une course au clocher engagée entre Klerbbs et Gabriel. Ils passaient comme des êtres surnaturels à travers les masses d'arbustes et par-dessus les ravins et les buissons, couchés sur la crinière de leurs chevaux.

A chaque élan, le tableau vers lequel ils se précipitaient devenait plus horrible. L'incendie tombait de la montagne sur la plaine comme une immense cataracte de flammes. Des tourbillons de fumée éclatante voilaient le ciel ; les craquements des arbres déracinés, qui s'écroulaient en charbons gigantesques, mêlés aux petillements furieux des feuilles vertes, formaient un fracas épouvantable,

comme celui des ouragans des tropiques ; le lac, embrasé par les reflets de l'incendie, était comme la planète de ce nouveau et effrayant soleil qui roulait en fusion sur l'Eden du Coromandel.

Les deux, amis arrivés à cent pas du *chattiram*, s'élancèrent de leurs chevaux dans l'allée, et coururent vers la terrasse, où des cris formidables et les aboiements d'un chien désolé semblaient appeler tous les secours humains.

« Ce feu sort de la tête d'un démon ! » s'écria Edward.

Un cri déchirant, tel que le pousse une femme au milieu d'une ville prise d'assaut, retentit dans les entrailles de Gabriel. A la clarté de l'incendie qui rapprochait les objets en les éclairant mieux que le soleil, Gabriel vit passer au vol, sous les arbres, un groupe bien connu de lui. L'Indien Goulab emportait dans ses bras, comme le milan la colombe, la belle Héva toute ruisselante de cheveux noirs. Au même instant, un autre Indien colossal, agile comme le tigre, et dont le front secouait des bandelettes sanglantes, tombait sur le ravisseur Goulab, avant Klerbbs et Gabriel. Le géant bronzé étendit Goulab à ses pieds d'un coup de poignard, en lui criant :

« Il y a trois cents nuits que je t'épie, brigand ! »

Héva sembla jeter son âme dans un cri de joie, et l'Indien vainqueur l'emporta convulsive de terreur et de saisissement, ses beaux bras levés au ciel, et ses beaux yeux remplis d'une expression qu'aucune crise humaine n'a jamais donnée au regard de la femme.

Une minute vit passer cette histoire.

Cet Indien, qui semblait sortir des entrailles de la terre, était le mari d'Héva, le nabab Mounoussamy !

Prenez toutes les contractions de surprise, toutes les nuances de terreur qui ont passé sur les visages de Saül devant la Pythonisse, et de Brutus devant le fantôme de Philippes, et vous aurez à peine une idée de la face bouleversée de Gabriel, lorsqu'il reconnut l'Indien ressuscité... Il aura sans doute cette figure de suprême désolation, le premier homme qui rencontrera l'Antechrist sur la route de Josaphat...

Klerbbs s'oublia pour ne songer qu'à son ami ; il le porta dans ses bras, et l'entraîna, mourant, loin de l'endroit où venait de se passer la terrible scène.

Héva et son mari avaient disparu. L'incendie n'avait plus que quelques degrés de la montagne à descendre pour dévorer le tout de l'habitation.

La ferme de l'habitation était située dans une plaine découverte, que l'incendie ne pouvait atteindre. C'est là que Klerbbs conduisit Gabriel chancelant, comme un soldat conduit son camarade blessé à l'ambulance. Gabriel marchait avec les pieds de son ami ; ses yeux fixes et démesurément ouverts semblaient annoncer que sa raison avait subitement reçu une atteinte fatale. Klerbbs n'osait l'interroger, de peur de recevoir une de ces réponses qui effrayent, parce qu'elles ne viennent que du mécanisme de la langue et des lèvres, sans avoir passé par le cerveau.

Un des corps de logis de la ferme avait ses croisées ouvertes et éclairées ; on entendait même un grand bruit de voix dans les salles supérieures, et Klerbbs comprit que toute la société de l'habitation s'était réfugiée dans cet asile par un chemin détourné ! Il n'osa pas frapper à la porte pour demander une place, car il n'aurait su comment expliquer l'affreux état de Gabriel ; et d'ailleurs, il supposait avec raison que l'Indien et Héva s'étaient aussi réfugiés chez leur fermier.

Ce fut dans une petite grange ouverte, pleine de feuilles sèches de bambous et de paille de riz, que Klerbbs conduisit Gabriel ; il y régnait une obscurité profonde, malgré la clarté de l'incendie. Le pauvre blessé, toujours silencieux, s'étendit sur l'édredon végétal des sauvages indiens, et Klerbbs s'assit à ses côtés sur le même lit, désespéré de ne pouvoir lui donner un secours, car au moindre bruit, pouvait descendre de la ferme quelque fantôme infernal ou divin qui aurait tué Gabriel en venant le secourir.

Cependant, comme les forces physiques du malheureux jeune homme avaient été épuisées par les rudes fatigues de la dernière nuit, suivie de ce jour plus accablant encore, un sommeil favorable lui vint après la crise nerveuse. La nature a quelquefois la bonté de se faire médecin, et de guérir par des procédés mystérieux dont elle garde le secret par amour-propre d'auteur. Klerbbs écoutait avec joie la respiration qui murmurait doucement aux lèvres de Gabriel, et qui avait perdu, après une heure de sommeil agité, ses symptômes alarmants. Moins inquiet sur le sort de son ami, il se leva avec précaution et sortit de la grange pour prêter l'oreille aux bruits extérieurs et saisir, dans les moindres indices, quelque révélation sur les événements du jour.

Il entendit d'abord un bruit de chevaux et de roues du côté du lac. C'était le chariot qui arrivait, après avoir rencontré des contrariétés sans nombre dans sa marche. Klerbbs ne voulut pas laisser avancer plus loin ce trophée d'un dévouement inutile ; il courut vers les domestiques, et leur dit avec l'assurance d'un ambassadeur parlant au nom de son souverain.

« Madame vous ordonne de continuer votre route, et d'aller à Madras ; vous vous arrêterez à *Ast et Indiaxinn*, et vous y attendrez sir Edward Klerbbs. Deux d'entre vous se détacheront du convoi, à un mille d'ici, et attendront à cheval de nou-

veaux ordres. Allez, et arrivez avant le jour. Madame le veut. »

Un domestique se disposait à faire une humble observation; mais Klerbbs brisa la phrase commencée par un geste dominateur, et le convoi se mit en marche pour Madras.

Klerbbs revint à la porte de la grange, sur la pointe des pieds, et s'assura que rien n'était changé dans l'état de Gabriel. Alors, il suivit dans toute sa longueur le mur de la ferme, en se voilant des masses flottantes d'un rideau de mûriers de Chine, et s'approcha de la croisée ouverte d'une salle basse, où les domestiques s'entretenaient, en buvant.

« Moi, disait l'un, je m'en doutais; cela ne m'a pas surpris. Une nuit, le mois de mai dernier, Mary me dit : Il y a quelque chose, là-bas, de sombre, sous le manguier du lavoir. Je regardai, et je vis une ombre passer sur le lac, au clair de la lune.

— Eh bien ! c'était notre maître le nabab ! Il attendait Goulab toutes les nuits.

— Mais comment s'est-il échappé du milieu de tant de tigres à la chasse du Lutchmi? demandait une des femmes.

— Eh ! ne l'avez-vous pas entendu raconter cela? disait un domestique; c'est un tour de jongleur de la fête d'Agni. Ils s'est moqué des tigres à leur barbe; il a fait cent fois le même tour de force, là-bas, sur le lac; le seigneur Mounoussamy s'est précipité dans le Gouroul, non pas du côté de l'eau, mais du côté des arbres; il s'est accroché aux branches, et il est remonté le lendemain, après le lever du soleil.

— Et pourquoi n'est-il pas venu chez madame tout de suite? demandait-on.

— Pour faire ce qu'il a fait cette nuit; c'est une vengeance à l'indienne. Notre maître aime beaucoup sa femme, mais il aime encore plus la vengeance. Il y a toujours du tigre dans le sang de ces hommes; son frère Talaïperi était seul dans le secret; il gardait la femme et la maison. Vous n'avez pas vu l'autre nuit le désespoir du seigneur Talaïperi, lorsqu'il a cru que sir Klerbbs avait tué son frère dans les buissons du lac? Sir Klerbbs a cru blesser un tigre, il a blessé au front le nabab; ces Indiens ont heureusement des fronts d'airain. C'est le brahmane Syaly qui cachait le Mounoussamy dans sa maison, de l'autre côté de la montagne. Quand Goulab, aidé de ses péons, a mis le feu aux quatre coins de la forêt, pour forcer madame à s'échapper de l'habitation, la clarté de l'incendie a frappé le Mounoussamy dans la maison du brahmane. Le rusé nabab a reconnu la griffe de Goulab, et tout malade et blessé qu'il était, il a franchi le vallon comme le vent, et il est tombé sur Goulab comme la foudre du ciel. Il faut que cet attorney général soit bien entêté; il a voulu soutenir à notre maître qu'il n'était pas Mounoussamy; il ne l'a pas voulu reconnaître; il ne l'a pas salué. Tantôt, quand je suis monté aux chambres pour servir à souper à l'attorney, il m'a dit :

« Écoute, John, comment appelles-tu cet Indien qui est blessé au front et qui a tué Goulab?

« — Mounoussamy, ai-je répondu.

« — En es-tu bien sûr? m'a dit l'attorney d'un air sombre.

« — Si j'en suis sûr? ai-je repris, il y a dix ans que je le sers.

« — C'est bon ! » m'a-t-il dit d'un ton sec.

Klerbbs entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait, et en deux bonds il regagna la grange. Ce qu'il avait recueilli lui suffisait. Un serrement de cœur l'avait saisi en apprenant que c'était lui qui avait blessé Mounoussamy dans cette effroyable nuit, où une révélation mystérieuse fit pousser à Héva un cri d'horreur devant les taches de sang qu'il avait rapportées du lac avec Gabriel.

Désormais, pour l'un et pour l'autre, cette maison était inhabitable. Il fallait partir sur-le-champ et ne pas regarder en arrière, de peur de voir, l'un, l'ami qu'il avait blessé à la tête; l'autre, la femme qui l'avait blessé au cœur. Dans cette situation pleine d'anxiétés douloureuses, Klerbbs résolut de s'assurer de l'état normal de Gabriel à son réveil, et de faire un appel énergique à son courage, pour exciter en lui une forte et salutaire détermination.

Au premier mouvement de Gabriel, Klerbbs l'appela d'une voix ferme, comme il eût fait en temps ordinaire, et il lui dit :

« Mon cher ami, les chevaux nous attendent; il faut arriver à Madras avant le jour. »

Gabriel se souleva brusquement à demi, et tendit la main à Klerbbs, qui la serra comme on fait à un ami en lui apprenant la mort d'une personne adorée.

« A deux mille lieues de son pays, dit Klerbbs, on est obligé d'avoir du courage et d'être un homme en toute occasion.

— Vous serez content de moi, Edward, dit Gabriel en se levant; ma tête est un peu faible, mais l'air de la nuit me remettra. Un rocher m'est tombé sur le front; puisque je ne suis pas mort de ce coup, je vivrai.

— Très-bien ! Dans ces sortes de maladies, partir sur-le-champ est un premier remède.

— Partons ! » dit Gabriel.

Les deux amis gagnèrent la grande allée, et à peu de distance du dernier arbre, ils trouvèrent les deux domestiques; Klerbbs leur ordonna de rentrer à la ferme, à pied; et, s'emparant de leurs chevaux, il courut au galop, avec Gabriel, sur la route de Madras.

L'ardeur de la première course s'étant modérée, Klerbbs, après quelques préambules lénitifs, conta

mot à mot à Gabriel la conversation qu'il avait entendue sous la croisée de la salle basse des domestiques. Ce récit ne provoqua aucune réflexion de la part de Gabriel; ce silence inquiéta Klerbbs.

En arrivant à Madras, à l'aube, Klerbbs laissa Gabriel à l'hôtellerie et courut retenir deux passages à bord d'un brick qui partait pour Pondichéry ce matin même.

« Mon cher Gabriel, dit-il en rentrant, le mal d'amour est comme le mal de poitrine, pour guérir il faut changer d'air.

— Je reste, dit Gabriel.

— Tu restes à Madras?

— Oui.

— Et que feras-tu à Madras seul, car je pars, moi.

— Je la verrai... cette femme!

— Gabriel, tu m'avais promis d'être un homme...

— Je le serai... Je veux la voir une fois, une seule fois encore, et je me tue à ses pieds.

— Fou! comme si j'allais te permettre cela!... Mais est-ce ainsi que les Français comprennent la sainte amitié? J'ai fait pour toi tout ce que tu as voulu; j'ai manqué à ma parole, j'ai négligé ma fiancée, j'ai inventé une cage de fer, je me suis brouillé avec mon beau-père, ou à peu près; te croyant en péril, je t'ai apporté de Tranquebar mes armes et mon bras; et aujourd'hui je te prie de venir signer à mon contrat de mariage, et ce premier service que je te demande, tu me le refuses, sous prétexte que tu veux te tuer aux pieds d'Héva!

— Oui, Klerbbs, dit Gabriel ému; oui, tu as raison, je suis un ingrat!... Mais, que veux-tu?... c'est ainsi... Ne sens-tu pas que c'est ton bonheur même qui met le comble à mon désespoir?...

— Quel bonheur?

— Tu vas te marier, Edward, avec une femme charmante, la perle du Coromandel. Moi, je resterai seul. Que ferai-je à Tranquebar? je te verrai heureux auprès d'une épouse adorée, et ce spectacle de tous les jours me rappellera les époux du Tinnevely, sous le même ciel, dans les mêmes paysages, sur la même mer! Je frémis encore à une autre idée...

— Quelle idée? Voyons ton idée.

— Oh! impossible...

— Parle, parle... Tu crains de devenir amoureux de ma femme?... Je t'ai deviné!... Quel homme!

— Edward, il faut que je retourne en France seul, sans toi... et je n'ai pas la force de subir cet isolement... j'aime mieux mourir ici.

— Écoute-moi, Gabriel... Je ne tiens pas du tout à me marier. Veux-tu chasser l'amour par l'amour? Lord Cornwallis te donnera une lettre de recommandation pour le consul anglais de Tranquebar; moi je disparaîtrai du monde indien. Tu t'installeras chez sir Douglas; tu deviendras l'idole de la famille, tu aimeras miss Erminia, et tu l'épouseras.

— Quelle atroce plaisanterie me fais-tu là, Edward?

— Tu devrais me connaître assez pour croire que je parle sérieusement. Je ne suis pas de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a qu'une femme dans le monde. J'aime miss Erminia de cet amour universel que je puis donner à toutes les jolies femmes, et si tu veux l'aimer, je m'embarque sur le *Star*, qui part ce soir pour Southampton. J'irai te rejoindre à Paris, et tu me présenteras à madame Gabriel, qui sera enchantée de ne pas m'avoir épousé... Tu ris, mon ami; c'est toujours bon de rire. Écoute encore: tu sais que toutes mes plaisanteries ont toujours amené des actions sérieuses; oui, je n'imiterai pas tant d'hommes qui parlent sérieusement pour arriver à des sottises; accepte-moi tel que je suis, léger à l'enveloppe et grave au fond. Mes deux oncles sont morts du *spleen* pour avoir été le contraire: je ne veux pas mourrir comme eux.

— Edward, dit Gabriel avec affection, je voulais mourir pour elle, mais tu mérites qu'on vive pour toi. J'irai signer à ton contrat de mariage. Je t'accompagne à Tranquebar.

— Bravo! te voilà rendu homme et Français. Crois-le bien, mon ami, si tous les hommes qui sont morts pour des femmes étaient revenus au monde trois mois après, ils ne se seraient pas tués une seconde fois. Agis comme un ressuscité.

— Ah! Edward! Edward! le coup a été bien terrible! bien terrible!

— Oui, j'en conviens. On adore une femme, on lui tue douze tigres, on va l'épouser, et voilà qu'un affreux géant de mari...

— Edward! Edward!

— C'est juste, ne parlons plus de cela. C'est un fait accompli... Nous allons avoir des distractions... Tu verras... Nous danserons à mes noces, nous aurons un festin de quinze jours; nous serons graves pour nous amuser. Le beau sexe est laid à Tranquebar, à cause des Danois, mais il y aura quelque créole charmante pour faire exception; tu t'en empareras, et nous désolerons Tranquebar... Allons tout marche bien... Adieu Madras!... Va te reposer, Gabriel; va, mon ami... je terminerai bientôt toutes nos petites affaires... J'écrirai quelques lignes diplomatiques à Mounoussamy pour donner un prétexte honnête à notre départ précipité... Je verrai lord Cornwallis... je le prierai d'expédier, en ton nom, les seize peaux de tigres à M. de Lacépède, à Paris... Diable! il ne faut pas perdre ce trésor!... Quant à nos bagages, nous sommes à l'état de Brise: la flamme de ce Goulab nous a tout dévoré. Je songerai à l'indispensable. Ne te mêle de rien. Dors. Étourdis-toi. Dans quelques heures nous clouerons à la pointe des

vagues, au golfe du Bengale, cette mer qui continue le Gange. Tu verras comme une passion est petite quand on la regarde du haut de l'océan Indien! On rougit de soi; on se fait des excuses; on se livre aux embrassements amoureux de cette puissante nature, fille de Dieu, qui vous berce sur un lit de perles et de corail. Voilà une épouse digne de toi! Je te la livre dans une heure; celle-là ne te demande pas un tapis de tigres pour sa chambre nuptiale; elle t'inondera de voluptés divines; elle roulera des flots d'azur à tes pieds, des flots d'étoiles sur ta tête, des brises de parfums dans tes cheveux. Allons, ami, relève-toi! Un instant, et je te reviens; adieu; mes mains dans tes mains. »

L'ardente parole de l'amitié retrempa Gabriel, le rendit à la vie, le renouvela.

Quand un désespoir s'accomplit, un ami a manqué.—Gabriel fut étonné de découvrir, au fond de son âme, un courage suffisant pour s'éloigner et vivre. Klerbbs, à son retour, le trouva prêt au sacrifice. La voile frissonnait aux mâts; de petites vagues bleues, pailletées de grains de soleil, arrivaient, harmonieuses, comme des cascades de perles; les pavillons riaient dans l'air; les matelots chantaient sur les vergues; les oiseaux de mer et les chaloupes ailées rasaient ensemble l'onde bengalienne. La joie tombait du ciel en rosée lumineuse: le soleil semblait se baigner dans le golfe, comme le roi de l'Inde à son lever.

« Mon ami, dit Klerbbs en montrant l'échelle du vaisseau, ceux qui sont morts, frappés au cœur par une passion, avaient de la boue au seuil de leur maison et du brouillard sur leurs toits. »

L'enchantement de la traversée livra les deux amis à la contemplation, et ne leur permit d'échanger que des phrases intermittentes sans intérêt.

On arriva bientôt à Pondichéry. Il y avait déjà tout un monde entre cette ville et le lac d'Héva.

Gabriel entrait en convalescence.

Sir Edward, accompagné de Gabriel, se rendit, en arrivant à Pondichéry, chez le consul anglais pour lui faire sa visite. On lui répondit, à l'*Office*, que le consul était parti pour Tranquebar sur l'invitation de son collègue, sir Douglas, qui célébrait le mariage de sa fille.

« Il n'y a pas de temps à perdre, dit Klerbbs à Gabriel. Les invités arrivent avant nous. Heureusement, la cérémonie ne peut se faire sans moi. »

Et s'adressant au *clerk*, Edward lui fit cette question:

« A-t-on dit quel jour le mariage aurait lieu?

— Il a été célébré hier, repondit le *clerk*.

— Hier! s'écria Edward. Il a donc été célébré sans l'époux!

— C'est le consul qui a accompagné sir Wales chez son beau-père.

— Qu'est-ce que sir Wales? demanda Edward.

— C'est le gendre de sir Douglas, le père de miss Erminia.

— Ah! voilà du neuf! Sir Wales! celui que j'ai blessé à Bangalore... il s'est piqué!... je lui avais pris sa statue, il m'a pris ma femme. J'aime mieux mon lot.

Klerbbs salua et sortit avec Gabriel.

« Mon cher, lui dit-il en descendant l'escalier, le beau-père m'a tenu rigueur. Je m'y attendais. A ton tour de me consoler maintenant. Nous voilà de pair dans l'infortune de l'amour! Au fond, j'en suis bien aise, ne serait-ce que pour te donner l'exemple d'une héroïque résignation.

— Ah! tu ne l'aimais pas, toi, cette femme! dit Gabriel avec un accent qui trahissait une douleur encore vive.

— Gabriel! dit Klerbbs d'un ton de mentor irrité, voilà un soupir qui ne me plaît pas! Point de rechute! entends-tu?... Je vais t'imposer un dernier remède qui sera souverain, et dont je prendrai ma part.

— Quel remède? demanda Gabriel timidement.

— Il est affiché là, en gros caractères, au coin de la rue Suffren. Lis... *Sous charge pour le Havre, le beau trois-mâts* l'ALCIDE... Il part ce soir, ce beau *trois-mâts!* O bonheur! Ce soir nous serons sur la grande route de Paris.

— Allons payer notre passage! dit Gabriel d'un ton violemment résolu.

— Bravo! s'écria Edward, le Rubicon est passé! »

—

Cinq mois après le départ de l'*Alcide*, on lisait dans la chronique du *Journal des Savants*:

« Le jeune et hardi voyageur Gabriel de Nancy est arrivé de l'Inde, après avoir exploré la presqu'île du Gange dans l'intérieur, et côtoyé Malabar et Coromandel. La science ornithologique sera redevable à M. Gabriel de Nancy de quelques découvertes précieuses. Le rapport qu'il a présenté à l'Institut prouve évidemment que le *turracus albus* appartient à l'Afrique méridionale, et que l'Inde ne possède aucun individu de cette espèce. L'infatigable voyageur a apporté seize superbes tigres du Bengale morts, et parfaitement conservés, grâces aux ingénieux procédés de la Société de Taxidermie établie à Madras. Le ministre, pour reconnaître le zèle de M. Gabriel de Nancy, va lui confier une nouvelle mission. Notre intrépide voyageur, muni d'instructions précieuses, partira bientôt pour visiter le midi de l'Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Zanguebar. On ne saurait confier en de meilleures mains les intérêts de la science ornithologique. »

MÉRY.

LE

BRACELET DE CORAIL.

I.

Un soir qu'à l'Opéra, — on donnait *la Juive*, — les regards de plusieurs jeunes gens, groupés aux stalles d'orchestre, s'arrêtaient sur une femme qui venait de s'asseoir dans une loge du balcon. Elle n'était déjà plus dans le premier éclat de la jeunesse; les riches contours de ses épaules, l'ampleur des lignes arrondies de sa poitrine, de ses bras, de son cou, accusaient une beauté parvenue à toute la splendeur de son été, mais elle conservait cependant une souplesse dans le geste et une délicatesse extrême dans les traits du visage, bien rares chez une femme qui a passé trente ans de quelques unités. Auprès d'elle se tenait debout une petite fille, dont la charmante tête était encadrée de magnifiques cheveux blonds. L'archet de M. Habeneck allait donner le signal de l'ouverture, lorsqu'un monsieur entra dans la loge, et couvrit d'un regard à la fois grave et tendre l'enfant et la mère, qui lui tendit la main. Un je ne sais quoi que tout le monde comprend, et que personne n'explique, trahissait le mari; mais on aurait pu croire aussi que c'était un amant, tant il avait d'amour dans le sourire et de sollicitude dans le regard.

« Vous examinez bien complaisamment la dame au bracelet de corail? » me dit un jeune homme en me désignant la personne vers qui toutes les jumelles se tournaient, et qui portait effectivement au poignet le joyau dont il parlait.

Celui qui venait de passer son bras sous le mien était un jeune auditeur au conseil d'État qui allait beaucoup dans les salons, mais, en revanche, fort peu aux conférences du quai d'Orsay.

« Qui plus qu'elle peut ici mériter l'attention? lui dis-je; mais c'est moins encore sa beauté qui me charme, que l'expression à la fois sereine et sérieuse de son visage; c'est un admirable mélange d'éner-

gie et de timidité; en elle s'unissent la candeur de la jeune fille et la tendre gravité de la mère, et si le frais sourire de ses lèvres est plein de bonté, la résolution d'un caractère ferme se lit dans le regard clair et lucide de ses yeux intelligents.

— Vous venez de faire son portrait en quelques mots, me répondit l'auditeur au conseil d'État; c'est une enfant pleine d'ingénuité par l'âme, dont aucune chose n'a terni la pureté; c'est une femme par le cœur tout rempli de force et de dévouement. L'histoire de madame de Vibray est curieuse, ajouta-t-il après un instant de silence; si vous voulez venir au foyer pendant les entr'actes, je vous la conterai; ce n'est pas commettre une indiscrétion : les deux époux la disent volontiers à tous leurs amis; et comme on ne saurait les voir sans les aimer, lui pour la noblesse de son caractère franc comme l'acier, elle pour la grâce de sa personne et l'élévation de son esprit, ils finissent par la dire à tout le monde. Vous comprendrez, en écoutant ce récit, que, malgré les accusations dont on ne cesse de la flétrir, il y a encore dans notre époque, tant et si fort calomniée, de fiers courages et de nobles dévouements. »

La marche des chevaliers portant les saintes bannières de l'Empire ébranlait encore le plancher de l'Opéra, lorsque je suivis le jeune auditeur au foyer, où, s'étant assis commodément dans un angle écarté, loin des journalistes et des députés qui causaient littérature et politique, il me raconta à peu près en ces termes ce qu'on va lire :

Il y a dix à onze ans, si quelque artiste en voyage avait côtoyé les rives tortueuses du Geay, dans cette province du Maine, dont la constituante a fait le département de la Sarthe, il aurait été certainement frappé de l'aspect sauvage du pays et de la grandeur silencieuse des bois et des landes qu'aucun bruit ne troublait. De graves taureaux fauves paissaient à l'aventure, et de pâles troupeaux de moutons, couchés dans les bruyères, dormaient sous la garde de chiens maigres et vigilants. Pas un laboureur dans la campagne, pas un colporteur sur le sentier, pas une lavandière au bord du ruisseau. De minces lignes de fumée bleue filaient lentement des toits de chaume de pauvres maisonnettes perdues sous les châtaigniers ; çà et là, de lieue en lieue, quelque vieux pâtre drapé dans un large manteau de grosse laine apparaissait blotti à l'ombre d'une haie. Mais à mesure qu'on avançait dans cette langue de terre que forment les lits du Geay et de la Sarthe courant l'un vers l'autre, au sentiment de tristesse qu'inspirait ce paysage muet, se joignait bientôt un sentiment d'inquiétude. Aux fenêtres des chaumières espacées se montraient des têtes de paysans craintifs au moindre bruit qui faisait sonner les cailloux du chemin. Des baïonnettes groupées en faisceaux reluisaient entre les taillis, et des sentinelles se promenaient d'un pas régulier autour de tentes jalonnées dans les halliers.

On était alors au mois de septembre 1832; toutes les campagnes de l'Ouest étaient frappées d'épouvante; les désastres de la Vezouzière et de la Pénissière avaient répandu le deuil dans les châteaux comme dans les bourgades; on se disait tout bas les noms des morts, et on priait sur les fugitifs. Quand venait le dimanche, des femmes, vêtues de noir, s'agenouillaient dans les églises, et au lieu des danses qui réjouissaient les villages dans des temps meilleurs, on voyait passer des familles éplorées, vieillards et jeunes filles, qui allaient pleurer sur des fosses fraîchement remuées.

Quelques rencontres avaient eu lieu dans cette partie de la Sarthe, qui comptait ses victimes d'une cause perdue, et bien des habitations étaient veuves de leurs maîtres, des forêts de Vadre aux forêts de la Grande-Charme. Le bruit courait qu'une douzaine de chouans, échappés aux combats qui avaient donné la victoire aux *bleus*, s'étaient réfugiés dans les bois dont les fourrés s'étendent entre le Geay et la Sarthe; mais deux compagnies de voltigeurs, auxquels s'étaient joints des gardes nationaux de Lasuze, de Noyen et de Chantenay, fouillaient les environs, et d'heure en heure on attendait, de Pirmil à Saint-Jean-du-Bois, la nouvelle de leur capture ou de leur mort.

A l'extrémité de cette langue de terre où la cause de la légitimité allait perdre ses derniers défenseurs, s'élevait le château de Balestras, vaste habitation délabrée dont les ailes se baignaient à la fois dans les eaux de la Sarthe et du Geay. Un grand parc sauvage confondait ses massifs d'arbres avec les bois semés dans la plaine, et derrière les rives sablonneuses des deux rivières, des landes incultes couraient jusqu'à l'horizon. Tout au bout d'une longue galerie à demi ruinée, un pavillon lézardé dressait ses murailles tapissées de lierre, aux bords même de la Sarthe où se miraient gaiement les pariétaires et les liserons attachés à sa toiture rongée de lichen.

Tandis que trois ou quatre sentinelles veillaient debout le long des douves, au pied du château, deux femmes s'entretenaient à voix basse dans une grande pièce dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc. L'une de ces femmes était assise dans un ample fauteuil auprès d'une cheminée où, malgré la douceur de la saison, flambait un feu énorme; elle était pâle, et sa main effilée, noyée sous d'abondantes boucles de cheveux châtains, soutenait une charmante tête dont le galbe pur rappelait les figures de Tony Johannot; deux larmes coulaient lentement sur ses joues décolorées, et son regard, levé vers le ciel bleu qui souriait par l'échancrure des fenêtres, semblait demander à Dieu une consolation qu'elle n'espérait plus. L'autre femme, vêtue à la

mode des paysannes, se penchait sur un balcon de pierre qui faisait saillie sur la façade de Balestras.

En ce moment le cri d'une chouette résonna dans le silence ; une sentinelle leva machinalement la tête vers les vieux chênes du parc ; les deux femmes tressaillirent.

« Est-ce bien *lui?* demanda celle qui était assise et dont les joues s'allumèrent d'une rougeur subite.

— C'est lui, madame, aussi sûr qu'il est permis à une fille de la Vendée de reconnaître l'appel d'un frère du cri de la sentinelle, » répondit la paysanne, dont le regard étincelait.

Sa compagne quitta le fauteuil et vint s'appuyer toute tremblante contre le lourd montant de la fenêtre ; une pâleur mortelle avait succédé à l'éclat de ses joues, sa poitrine palpitait, et sous les larmes qui les voilaient, ses yeux rayonnaient du feu de la fièvre. Elle promena un instant ses regards sur les bois que les dernières clartés du jour empourpraient ; sa main tenait le bras de la jeune paysanne.

« Tu dis qu'il est là? reprit-elle.

— Oui, là, si près, que sa tête est à la merci du premier maraudeur qui, par hasard, trébuchera dans le buisson où il se cache ; lui, se cacher, le capitaine Georges, quand il est si près de Balestras!

— Mais que veux-tu donc que je fasse? dit l'autre en pressant son cœur sous ses mains.

— Le sauver... le sauver ce soir! Demain peut-être il sera trop tard... demain il sera perdu.

— Perdu! lui! s'écria sa compagne avec exaltation. Puis elle reprit avec un soupir tout rempli d'angoisses : Non, Pierrette, Dieu protégera M. de Vibray.

— Oh! madame! reprit Pierrette en saisissant dans les siennes les mains de sa maîtresse, aidons alors à l'œuvre du bon Dieu. Celui que les bleus traquent comme un loup, c'est le vicomte Georges de Vibray, qui vous a toujours aimée, que vous aimiez!

— Tais-toi... tais-toi! oh! par pitié, tais-toi! s'écria la femme aux longs cheveux, la poitrine haletante d'émotion. Crois-tu donc que je l'ai oublié? Dis! le crois-tu? Mais alors je m'appelais Louise de Pirmil, je pouvais l'aimer sans crainte et sans remords ; aujourd'hui je suis Louise Champrod, je suis la femme d'un autre, et tu me demandes si je l'aime encore! »

Louise cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes. Comme Pierrette se penchait vers elle avec la douceur compatissante d'une sœur, quelques coups de fusil retentirent au loin. Les deux femmes échangèrent un regard épouvanté et s'élancèrent sur le balcon. De légers flocons de fumée blanche montaient des taillis épais qui assombrissent les rives du Geay. De pâles éclairs luisaient entre les branches, et le bruit des détonations petillait dans la plaine. Un roulement de tambours appela les soldats aux armes, les faisceaux furent brisés, et bientôt un peloton de voltigeurs fila vers la partie du bois où s'étendait l'escarmouche. Leurs baïonnettes s'effaçaient sous les ombrages du parc, lorsqu'un léger coup, frappé à une petite porte cachée dans la boiserie de l'appartement, força les deux femmes à se retourner. La porte glissa lentement sur ses gonds, et sur le seuil apparut un vieux garde-chasse qui roulait son chapeau de feutre entre ses doigts.

« Jérôme! s'écria Pierrette, quelles nouvelles nous apportes-tu? »

Louise ne dit rien, mais ses regards s'attachaient sur le garde avec anxiété.

« On fait beaucoup de bruit là-bas, dit Jérôme ; mais c'est de la poudre qui fera peur aux merles ; les arbres attraperont les coups.

— Nous entendons le bruit, reprit Pierrette, sans voir comme toi ce qui se passe. Sais-tu où est le chef?

— Dame! il n'est peut-être pas bien loin.

— C'est donc bien lui qui, il y a une heure, a sifflé l'appel des chouans?

— Ça se pourrait bien, car je l'ai vu.

— Tu l'as vu? murmura Louise d'une voix défaillante.

— Quand on se promène par les bois, on fait quelquefois de singulières rencontres, dit le garde tout en approchant ses guêtres humides du foyer brûlant. Je passais donc dans un fourré au milieu du parc, lorsque la chouette chanta à mes oreilles. C'est bon, dis-je en moi-même, il y a certainement quelque camarade par là. Je regardai partout ; les tiges d'un buisson s'agitaient mollement devant moi ; j'allai au buisson, tout en prenant garde qu'aucun voltigeur ne passât aux environs ; un homme sortit des branchages, il était vêtu de peaux de chèvres comme un pâtre. C'était M. de Vibray.

— Pauvre Georges! dit tout bas Louise.

— Que t'a-t-il dit? demanda vivement Pierrette.

— Pas grand'chose, vraiment ; nous n'avions guère le temps de causer. Il m'a tapé bravement dans la main. « Jérôme, m'a-t-il dit, tu peux me rendre un service, et tu me le rendras ; prends ceci et porte-le à ta maîtresse ; » et il est rentré dans son buisson après m'avoir mis dans la main un bout de papier qui est pour vous, je crois, madame. »

En achevant ces mots, le garde présenta un petit billet à madame Champrod, qui le prit en hésitant ;

ses doigts tremblants ouvrirent le papier sur lequel son regard mouillé pouvait à peine distinguer quelques lignes écrites au crayon.

« S'il reste à madame Champrod quelque souvenir d'un temps qui n'est plus, disait le billet, au nom de son père vendéen, au nom de pauvres gens qui se sont dévoués à moi et qui n'espèrent plus qu'en moi, je lui demande comme une grâce de me recevoir une heure, un instant. Elle seule peut les sauver tous! hésitera-t-elle à s'interposer entre eux et la mort?

« Le vicomte GEORGES DE VIBRAY. »

(M. de Vibray.)

Louise passa le billet à sa compagne, qui le parcourut avidement.

« Eh bien! madame? dit Pierrette en portant sur sa maîtresse des yeux pleins d'anxiété.

— Eh bien! s'écria Louise avec exaltation, il ne sera pas dit qu'un Vendéen aura appelé la fille du marquis de Pirmil à son aide, et que lâchement elle l'aura abandonné. Va, Jérôme, va, guide le vicomte de Vibray, et dis-lui bien que je n'hésiterai jamais, au prix de ma vie, à sauver un proscrit. »

Pierrette prit la main de sa maîtresse et la porta silencieusement à ses lèvres; une vive émotion se trahissait sur le visage hâlé du vieux garde.

« Oh! que Dieu vous bénisse! » murmura Pierrette.

Et Louise sentit sur sa main couler deux grosses larmes.

« Tu m'as entendue, reprit madame Champrod; va donc vite : la nuit est proche; mais surtout veille bien à ce qu'aucune sentinelle ne vous aperçoive tandis que vous traverserez le parc pour entrer au château.

— Oh! le vieux Jérôme n'est pas un étourneau, dit le garde; il connaît les passages les plus secrets, et je sais un chemin pour arriver jusqu'ici par les galeries de l'aile abandonnée qui touche au pavillon. Voilà d'ailleurs les bleus qui allument leurs feux; je les défie bien maintenant de voir autre chose que leur soupe. »

Bientôt le garde s'éloigna.

« Je savais bien que vous étiez toujours Vendéenne, dit Pierrette en levant sur sa maîtresse ses grands yeux noirs.

— Je ne sais si je fais mal en sauvant celui qui est l'ennemi de mon mari, mais mon cœur me dit que je fais bien, et Dieu me jugera. »

Pierrette.

Comme les deux femmes se penchaient sur le balcon, elles virent Jérôme qui, appuyant avec nonchalance son fusil sur l'épaule, s'enfonçait dans le parc; mais ce qu'elles ne virent pas, ce fut un homme qui, rampant sous les taillis et se glissant d'arbre en arbre, suivait la piste du garde. Tous deux se perdirent bientôt dans les profondeurs indécises du bois, où le crépuscule jetait ses ombres transparentes.

Une heure se passa pleine d'anxiété; les deux femmes se regardaient parfois à la clarté pâle d'une petite lampe et prêtaient l'oreille aux bruits qui venaient du dehors. La brise chantait dans les arbres, et les feuilles chassées frôlaient doucement les vitres; elles entendaient battre leur cœur.

Cependant un son léger comme le craquement d'une boiserie s'éleva de la galerie et mourut à leurs oreilles; les deux femmes se pressèrent l'une contre l'autre, cherchant leurs mains.

Les échos sonores du vieux château répétaient le bruit de pas discrètement posés sur le parquet criard; et Jérôme se montra bientôt, illuminé par un rayon de la lampe, dans le cadre sombre de la porte entr'ouverte; la silhouette d'un chasseur coupait de ses lignes les ténèbres derrière lui.

Madame Champrod, plus pâle qu'une pâle statue, voulut se lever, et retomba muette sur son siége. Pierrette, aussi tremblante qu'elle, appuyait ses deux mains sur le grand dossier du fauteuil.

« Entrez, dit Jérôme au chasseur; j'étais bien sûr que les soldats ne verraient seulement pas nos talons. »

Un jeune homme, dont le visage hâlé par le soleil et amaigri par les fatigues offrait un beau caractère de fierté calme et noble, apparut dans la chambre; à sa ceinture de cuir pendait un long couteau de chasse, et, sous la grossièreté de ses vêtements de peaux et de gros drap, on devinait l'élégance de sa taille et la distinction de ses manières.

« Pierrette, dit le garde en touchant du bout de ses doigts le bras de la jeune fille, regardez donc qui vous est venu voir avec le jeune chef. »

Pierrette leva la tête, et son premier regard rencontra les yeux d'un paysan qui se tenait immobile contre la porte, appuyant ses robustes mains sur les canons d'un fusil double.

« Alexis, mon frère ! » s'écria la jeune fille ; et elle courut se jeter dans les bras du chouan.

Ce cri arracha madame Champrod à son trouble ; elle se leva et salua M. de Vibray avec une touchante dignité.

M. de Vibray l'imita. A l'altération profonde de son visage, on comprenait la violence de ses émotions : la vue de Louise avait rendu toute sa puissance à un amour que les nombreux accidents de sa vie tourmentée avaient eu peine à voiler ; mille souvenirs tendres ou passionnés agitaient en foule son esprit, qu'ils attristaient en lui rappelant une époque où l'espérance rayonnait sur sa vie ; et, comme ces campagnes qui s'illuminent aux premières flammes du matin, le passé reparut entier, brillant à sa mémoire, au premier regard que lui jeta madame Champrod.

La jeune femme comprit les pensées qui se succédaient dans le cœur de M. de Vibray, et se peignaient tour à tour sur son visage, son cœur les lui disait assez. Elle s'avança et lui tendit la main noblement.

« Georges, dit-elle avec une voix pleine d'une douce gravité, ne laissez pas amollir votre courage par les souvenirs d'une époque sur laquelle il ne m'est plus permis d'arrêter ma pensée. Dieu l'a voulu, sachez vous résigner comme je me suis résignée, et que chacun de nous fasse son devoir. »

Georges tressaillit ; il sentait dans sa main trembler la main de Louise comme l'aile d'un oiseau ; le regard pur et confiant de cette femme, qui lui faisait avec une si noble chasteté l'aveu de sa douleur secrète, arriva jusqu'à son âme comme une bienfaisante rosée ; il se pencha sur cette main palpitante et l'effleura de ses lèvres ; une mitaine que Louise portait à son bras s'était roulée autour du poignet, et Georges vit, sur la peau blanche et satinée, reluire les anneaux rouges d'un bracelet de corail.

Il releva la tête vivement, leurs yeux se rencontrèrent, et une ardente rougeur colora le front de Louise ; une larme filtra entre les cils du Vendéen, tandis que la jeune femme émue ramenait la mitaine sur son bras ; les anneaux de corail disparurent sous les mailles de soie, et tous deux, un instant troublés jusque dans les régions les plus intimes de leur être, se séparèrent.

Après les épanchements d'une mutuelle tendresse, Pierrette et Alexis s'étaient rapprochés, le chouan de Georges, la jeune fille de madame Champrod.

« Vous m'avez appelée à votre aide, monsieur de Vibray, reprit bientôt Louise d'une voix plus ferme ; que puis-je faire pour vous ?

— Vous pouvez nous sauver, madame, répondit le jeune capitaine. Vous le savez, nous sommes cernés par des forces supérieures ; les eaux du Geay et de la Sarthe nous enferment dans un triangle dont le château de Balestras occupe la pointe. Un gué existe derrière les douves du parc, du côté de la Sarthe ; si nous parvenions à le traverser cette nuit, à l'insu du colonel Champrod, nous trouverions un asile assuré dans la forêt de Vadre. Mais, pour arriver jusqu'à ce gué, que Jérôme connaît aussi bien que moi, il nous faut nécessairement passer par les vieux jardins qui s'étendent autour du pavillon ; vous pouvez en ouvrir les portes : il n'y a de ce côté-là aucune sentinelle. J'ai, ce soir encore, feint une attaque le long des bois qui couvrent les bords du Geay pour détourner l'attention et attirer sur mes traces la meilleure partie des troupes ; le château est dégarni de ses défenseurs, et notre fuite est certaine si vous nous venez en aide.

— Je vous l'ai promis et je le ferai, reprit Louise ; mais, à votre tour, donnez-moi une promesse. Promesse pour promesse ; vous voyez que je fais payer mes services, ainsi ne m'en ayez pas trop de reconnaissance. Engagez-moi votre parole de gentilhomme qu'aussitôt que vous aurez réussi à gagner la forêt de Vadre, vous délierez vos soldats du serment de fidélité et cesserez une lutte désormais inutile.

— Mais que voulez-vous donc que je devienne lorsque j'aurai remis l'épée au fourreau ? » s'écria impétueusement le jeune homme.

Louise tressaillit à l'accent de cette voix ; mais elle se hâta de répondre, essayant de cacher le trouble où Georges l'avait jetée.

« Pourquoi combattre lorsque le succès est impossible ? dit-elle.

— Était-ce la victoire que j'espérais quand j'ai pris les armes ? l'avez-vous cru, madame ? »

Louise se sentait défaillir, lorsqu'on entendit sous le balcon le bruit sonore de lourdes crosses de fusils qui frappaient la terre.

Pierrette et Jérôme coururent à la fenêtre ; sous la clarté limpide de la lune, dont le croissant argenté rayonnait comme la lame d'un sabre d'acier, on voyait étinceler les baïonnettes de nombreuses sentinelles espacées sur la lisière du parc ; un groupe de voltigeurs, sous le commandement d'un officier, stationnait devant la grande porte du château ; le colonel Champrod, accompagné d'un homme en costume de chasse, venait de descendre de cheval dans la cour.

Un instant il s'arrêta pour donner quelques ordres, et bientôt on entendit le galop de trois ou quatre gendarmes qui filaient dans le bois.

« Le château est cerné, dit Jérôme en se jetant en arrière. Il y a des espions en campagne. »

Louise et Pierrette pâlirent horriblement. Au milieu du silence profond, un bruit de pas retentit sur l'escalier qui montait du rez-de-chaussée aux appartements du colonel; bientôt les parquets crièrent sous la pression de bottes éperonnées.

Georges tira à demi son couteau de chasse de sa gaîne de cuir; Alexis sauta sur son fusil.

« Fuyez! fuyez! s'écria Louise blanche d'épouvante.

— Fuir quand mon ennemi est là! répondit Georges d'une voix que la colère et la haîne faisaient vibrer.

— Cet ennemi est le colonel Champrod, mon mari; aurai-je donc voulu donner asile à son meurtrier? »

La voix, le regard de Louise imposèrent à Georges; la lame, chassée par sa main, disparut dans le fourreau.

« Georges, reprit Louise, Georges, par pitié pour moi, fuyez! Si le sang venait à couler ici, dites, ce sang, quel qu'il fût, n'entraînerait-il pas avec lui toute la paix de mon cœur? »

M. de Vibray prit la main de Louise, la pressa sur sa poitrine, et au moment où la porte de l'appartement s'ouvrait, il disparut avec Alexis et Jérôme par la porte cachée dans la boiserie.

Louise tomba épuisée dans le fauteuil.

Le colonel Champrod venait d'entrer avec un beau jeune homme, dont la haute taille et la bonne mine étaient encore rehaussées par un élégant costume de chasse; il tenait à la main un magnifique fusil à double canon, et des éperons d'argent brillaient à ses bottes molles.

Madame Champrod ne put dissimuler un mouvement d'horreur, quand elle aperçut ce jeune homme dont le regard rapide venait de parcourir l'appartement tout entier; un sourire imperceptible effleura le coin de sa bouche, tandis que le colonel portait la main de sa femme à ses lèvres, et saluait avec une grâce hautaine. Il se tint à l'écart, non loin de la porte où venaient de s'arrêter un brigadier et trois gendarmes.

A la vue des uniformes en buffleteries jaunes, Louise échangea un coup d'œil avec Pierrette.

« Pardonnez-moi, ma chère amie, lui dit le colonel, si je viens si brusquement interrompre votre solitude, mais vous n'en voudrez pas à un vieux soldat de ce qu'il accomplit fidèlement ses devoirs.

— Je n'aurais qu'à vous remercier si vous étiez revenu seul, répondit Louise en jetant vers le chasseur un regard significatif; mais j'avoue que l'attirail de guerre qui vous entoure m'a quelque peu effrayée, et tout au moins surprise.

— Eh mon Dieu! n'est-ce pas là une des dures conditions de mon métier, reprit le colonel avec un gai sourire; mais si déjà vous vous effarouchez, que direz-vous lorsque vous apprendrez qu'avec ces gendarmes, que vous voyez là, je vais entreprendre une visite domiciliaire chez moi?

— Une visite domiciliaire ici! s'écria Louise, la pâleur de la mort répandue sur ses traits.

— Je vous jure que je ne n'y pensais pas il y a une heure.

— Et qui a pu vous en donner l'idée?

— Mon ami, Philippe Cazal, répondit le colonel en se tournant vers le chasseur.

— Ah! c'est M. Cazal qui vous a engagé à faire vous-même une perquisition chez vous? repri Louise.

— Je le devais, madame, dit le chasseur en soutenant avec audace le regard de mépris que Louise lui jetait. Il y a une heure, un de mes gardes, Noël, en traversant le parc, a vu deux chouans qui se glissaient le long des taillis et marchaient vers le château. Le bruit de la fusillade avait attiré les voltigeurs loin de Balestras; Noël était seul avec un méchant fusil, les chouans étaient armés jusqu'aux dents; il les suivit caché comme eux sous les buissons. Tous deux pénétrèrent dans le château par les galeries; ils n'en sont pas sortis, car Noël s'est embusqué derrière un châtaignier, et s'ils avaient reparu il aurait donné l'alarme en lâchant sur eux un coup de fusil. Un gendarme étant venu à passer, il l'a chargé de me dire ce qu'il avait vu, et j'en ai fait part au colonel.

— Et il a bien fait, s'écria le colonel; ces deux hommes font sans doute partie de la bande que nous poursuivons; leurs révélations nous permettront peut-être de nous en emparer sans coup férir. Mais, écoutez-moi, ajouta-t-il d'une voix plus tendre, vous êtes Vendéenne, Louise, et, quoique mariée à un patriote, vous ne pouvez vous défendre d'une grande pitié pour les chouans; or, ils le savent, et peut-être ceux que Noël a vus sont-ils venus vous demander asile. Si vous les avez accueillis, pourrai-je vous en vouloir d'une bonne action que toute femme eût faite à votre place. Parlez, Louise, et je vous promets que, loin d'appeler sur leur tête toute la rigueur des lois, je ferai ce qui dépendra de moi pour qu'ils soient sauvés. »

Louise palpitait; si elle eût été seule, nul doute qu'elle eût tout avoué au colonel Champrod; mais Philippe Cazal était là, et le chouan qu'il fallait livrer était Georges de Vibray. Elle se tut.

« Je n'ai pas quitté madame d'une seule minute, dit Pierrette résolument; je n'ai vu personne; Noël se trompe.

— C'est possible, répondit froidement Cazal, mais il nous est facile de le savoir; et, si le colonel le permet, j'aurai bientôt visité tout le château avec les quatre gendarmes que voilà.

— C'est inutile, » dit Georges de Vibray en se montrant sur le seuil de la petite porte brusquement ouverte.

Le proscrit avait vainement parcouru le château avec Jérôme, toutes les issues étaient gardées; et, comprenant enfin qu'il ne pouvait échapper, il avait pris le parti de revenir sur ses pas.

A l'apparition du chouan, un cri d'angoisse jaillit des lèvres de Louise; le colonel porta la main à la garde de son épée, et les gendarmes apprêtèrent leurs armes en se précipitant dans la chambre.

Philippe Cazal, seul, resta immobile, souriant et les bras croisés sur son fusil.

« Nous sommes vos prisonniers, reprit Georges en s'adressant au colonel; et, froidement, il jeta ses armes à ses pieds. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Philippe, remerciez Dieu de n'être pas mort; si vous n'aviez pas été sous le toit de la femme généreuse qui a voulu nous sauver, avant de rendre mon épée, je vous l'aurais plantée dans le cœur.

— Pas avant moi, s'il vous plaît! s'écria Alexis; c'était aux balles de mon fusil à casser la tête de l'espion. »

Une légère pâleur se répandit sur le visage dédaigneux de Philippe Cazal; l'éclair de la colère brilla dans ses yeux, mais aucun muscle de son corps ne remua.

« Un prisonnier outrage impunément, répondit-il; si la cour d'assises vous acquitte, je vous retrouverai. »

Le colonel faisait signe aux gendarmes d'approcher, lorsque Pierrette s'élança tout à coup vers lui.

« Si vous avez quelque pitié pour une pauvre fille que la guerre a faite orpheline, s'écria-t-elle en embrassant ses genoux, vous ne ferez pas mourir mon frère, le seul frère que les balles de vos soldats aient épargné!

— Ton frère! dit le colonel d'une voix émue. Oh! je te jure, mon enfant, de le sauver, si je puis. Lequel est-ce de ces deux hommes?

— Mon frère, dit Pierrette, le voici; et, toute pâle, elle appuya sa main sur l'épaule de Georges.

— Pierrette! » s'écria le capitaine.

Et il allait s'arracher à l'étreinte de la paysanne, lorsqu'une main froide saisit la sienne.

« Alexis ne mourra pas, je vous le jure, lui dit Louise tout bas à l'oreille.

— Quel est cet autre? » demanda le colonel qui, sachant toute l'affection que sa femme portait à la famille de Pierrette, sa sœur de lait, ne prit pas garde à l'action de Louise.

Jérôme, qui s'était glissé dans l'appartement à la faveur du trouble général, sans que personne fît attention à lui, s'approcha.

« Cet autre est mon neveu, dit-il hardiment, un drôle qui court les bois sous prétexte qu'il est trop faible pour traîner une clarinette de cinq pieds.

— C'est pourquoi il en charrie une qui a deux canons, reprit le colonel en souriant; je te confie ton frère, ajouta-t-il en se tournant vers Pierrette, tu m'en réponds; quant à ton neveu, Jérôme, nous le ferons partir pour le Mans demain; en attendant, va le mettre sous clef dans la salle basse du château.

— Il n'y restera pas longtemps, se dit Jérôme en lui-même, demain on pourrait éventer la mèche.

— Quant à moi, reprit M. de Champrod, je retourne aux bords du Geay inspecter les postes que j'y ai placés; et demain une dernière battue nous rendra maîtres des derniers chouans. »

Comme Georges sortait au bras de Pierrette, Philippe s'approcha de Louise.

« Ne vous semble-t-il pas, madame, lui dit-il tout bas, que le frère dont Pierrette a si généreusement réclamé la vie ressemble, à s'y méprendre, à M. le vicomte Georges de Vibray! Je vais éclaircir mes soupçons, et j'en parlerai au colonel.

— Silence! murmura Louise éperdue.

— Soit! mais ce soir à minuit je vous attendrai au pavillon du parc.

— J'irai, » dit Louise d'une voix mourante.

La sonnette officielle nous avertit que l'entr'acte finissait.

« Allons entendre l'air de la Pâques, reprit l'auditeur, et permettez-moi de renvoyer la suite à l'entr'acte prochain. »

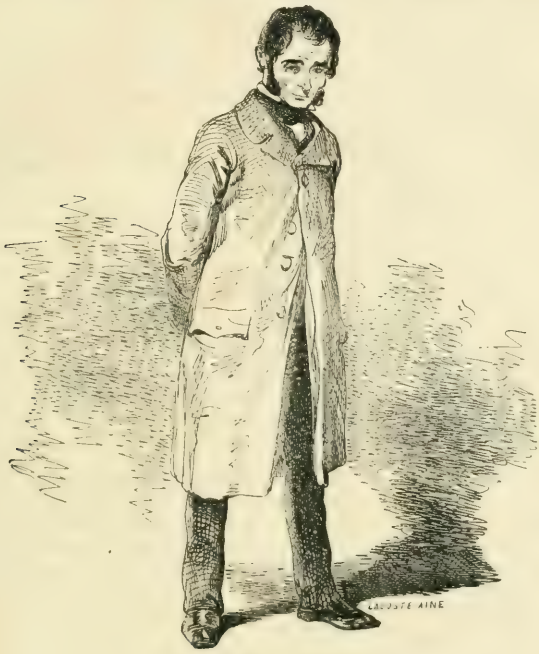
II.

« Avant de continuer ce récit, me dit l'auditeur au conseil d'État, tandis que le rideau s'abaissait sur l'anathème si vigoureusement lancé par Duprez à la face du prince Léopold, laissons pour quelques instants Georges enfermé dans le cabinet dont Pierrette s'est instituée le geôlier, et jetons ensemble un coup d'œil en arrière. »

Après ce préambule, l'auditeur s'assit commodément comme il l'avait déjà fait, en un coin du foyer, et me raconta les événements qui doivent apporter quelque jour sur le caractère et la position réciproque des héros de cette histoire.

Peu de temps après 1830, une colonel d'infanterie légère, appelé Henri Champrod, vint s'établir aux environs de Noyen-sur-Sarthe dans l'arrondissement de la Flèche. Blessé de deux coups de feu à la bataille de Staoueli, en Algérie, il avait demandé

et obtenu sa retraite. Cependant lorsque la révolution de juillet eut éclaté, peut-être se serait-il décidé à reprendre du service, étant réputé un des officiers les plus libéraux de l'armée, s'il n'avait été retenu dans la retraite qu'il s'était choisie par un sentiment plus fort que le patriotisme. Le colonel Champrod, comme on l'appelait communément, avait alors quarante-cinq à quarante-huit ans; malgré ses blessures



(Le colonel Henri de Champrod.)

et les fatigues de la guerre, il était encore vert et vigoureux. Sa fortune, qu'il devait à son père, général de l'empire, était considérable, et, à vrai dire, il se sentait fort en peine de l'emploi qu'il allait en faire. lorsque le hasard lui fit rencontrer mademoiselle de Pirmil, un jour qu'il se rendait à la Flèche pour renouveler connaissance avec un vieux camarade de garnison. Le colonel n'avait plus de parents, il s'était éloigné fort jeune de sa ville natale, en sorte qu'il lui était indifférent de vivre là ou ailleurs. Mademoiselle de Pirmil lui plut du premier coup d'œil, et voulant rester aux lieux où son cœur éprouvait le seul attrait qu'il pût ressentir, maintenant qu'il était privé des émotions du danger, il acheta un château et de grandes terres à deux lieues de Noyen, et à proximité de Balestras, que M. de Pirmil habitait avec sa fille.

Il ne faut point qu'on s'étonne de la soudaineté des sentiments du colonel Champrod, à un âge où les hommes passent d'ordinaire pour avoir l'imagination refroidie et le cœur cuirassé contre ce que nos pères appelaient encore dans leur langage mythologique, les flèches de Cupidon. Les devoirs de son grade et une sorte de timidité qui lui était naturelle n'avaient pas permis au colonel de consacrer beaucoup de temps aux amourettes de garnison; si bien que son esprit avait conservé toute la verdeur de ses sensations. D'ailleurs, on le sait, il n'y a pas de miracle que deux beaux yeux ne puissent faire.

Lorsque le colonel vint s'établir à Noyen, mademoiselle de Pirmil, ou tout bonnement mademoiselle Louise, comme la nommaient les gens de la campagne, avait vingt ans; à sa gaieté, à son humeur enjouée, à la naïveté de son caractère, on lui en aurait donné seize tout au plus. En compagnie de Pierrette, sa sœur de lait, elle courait à travers

champs du matin au soir, par le froid et par le chaud, par le soleil et par la pluie, un grand chapeau de paille sur la tête et chantant comme un pinson. Ordinairement elle portait sur elle une bourse toute remplie de menue monnaie, qu'elle distribuait aux pauvres gens. Quand sa bourse était épuisée et qu'elle avait retourné toutes ses poches, elle se faisait accompagner au château par ceux à qui elle n'avait rien pu donner, offrant son bras aux vieilles femmes et tenant les petits enfants par la main. Ce fut dans cet équipage, un jour qu'elle trottait par un chemin de traverse, fort embarrassée d'une douzaine de bambins qui s'attachaient à sa robe, que le colonel Champrod la rencontra, grondant celui-ci, souriant à celui-là, et en fin de compte caressant tout ce monde enfantin. Lorsqu'elle était fatiguée ou qu'elle avait faim, mademoiselle Louise entrait dans la première chaumière qu'elle trouvait sur son chemin, et ferme de métayer ou cabane de bûcheron, elle était bien sûre d'y trouver un banc pour se reposer, une jatte de lait pour se rafraîchir, et un sourire pour la saluer. On conçoit qu'avec un semblable caractère et de telles habitudes, elle devait être adorée! aussi l'était-elle de toute la contrée à dix lieues à la ronde, plus loin que ses jambes ne la pouvaient porter, mais moins loin que ses bienfaits n'arrivaient.

Il y avait déjà cinq ans que M. de Pirmil, après la mort de sa femme, avait retiré sa fille du couvent, afin d'avoir près de lui quelqu'un qu'il pût aimer. Fort occupé de grandes spéculations qu'il avait entreprises pour rétablir sa fortune en désordre, il lui laissait gouverner sa vie à sa volonté, et ne lui demandait rien que de diriger sa maison et de l'égayer le soir par son joyeux babil, ce dont elle s'acquittait à merveille. Le vieux gentilhomme pourvoyait d'ailleurs avec une généreuse bonté à l'inépuisable charité de sa fille, qui, dans les heureuses et tranquilles campagnes où elle vivait, n'aurait jamais connu de chagrin si elle n'avait quelquefois trouvé le fond de sa bourse vide, quand elle y cherchait encore à la tombée de la nuit. Ce fut à cette époque que Pierrette, qu'elle aimait tendrement, se fixa près d'elle au château, et devint à la fois sa compagne, sa camériste et sa confidente.

A l'époque des vacances, alors que mademoiselle de Pirmil, encore au couvent, allait passer un ou deux mois à Balestras, elle y rencontrait souvent un jeune garçon qu'elle appelait Georges comme il l'appelait Louise. Tous deux passaient leur temps à dénicher des oiseaux, à pêcher au bord des rivières, à suivre les troupeaux dans les prés. Lorsque Louise retourna au château, pour ne plus le quitter, elle y retrouva Georges, qui, avec son père, M. le vicomte de Vibray, habitait le voisinage du côté de Saint-Jean-du-Bois; et les courses recommencèrent de plus belle. L'amour vint dans leurs deux cœurs sans qu'aucun d'eux s'en aperçût ; ils se le dirent aussi naïvement qu'ils l'éprouvaient, et ils jurèrent, au pied d'un crucifix de village, de n'être jamais l'un qu'à l'autre. Ce jour-là Georges attacha au poignet souple et blanc de Louise un bracelet de corail qui lui venait de sa mère, et Louise, en embrassant Georges sur les deux joues, sentit qu'elle devenait femme à l'émotion de son cœur; mais en même temps qu'il y avait déjà dans ce jeune amour toute la tendresse de l'amante, il y avait encore toute la pureté de l'enfant. Le lendemain de ce jour on remarqua que Pierrette était toute pâle comme si elle relevait de maladie.

Sur ces entrefaites, Georges dut partir pour Paris, où son père avait obtenu pour lui un emploi au ministère des affaires étrangères, et Louise demeura dans ses campagnes silencieuses, seule avec ses souvenirs et Pierrette qui les lui rappelait.

Il y avait dans les environs un jeune homme dont les propriétés immenses rapportaient, disait-on, soixante à quatre-vingt mille francs de revenus. Louise le rencontrait souvent dans ses promenades; mais quoiqu'il fût bien fait de sa personne et fort beau de visage, Philippe Cazal lui déplaisait étrangement. Elle avait fait de vains efforts pour surmonter la répugnance que lui inspirait même sa présence, se reprochant au fond du cœur une antipathie qui n'avait pas de cause réelle; mais ses efforts n'avaient eu pour résultat que d'augmenter un sentiment de répulsion en quelque sorte magnétique.

Peut-être aurait-on pu trouver la raison première de ce sentiment dans l'origine de Philippe et dans les commentaires dont cette origine n'avait pas cessé d'être le sujet, et que Louise, qui les avait entendus alors qu'elle était tout enfant, se rappelait encore.

Philippe Cazal était fils d'un prêtre et d'une religieuse qui s'étaient mariés à la municipalité de La Flèche en 95. Ses propriétés avaient autrefois appartenu à une abbaye rasée par l'armée révolutionnaire. Le prêtre s'était rendu acquéreur d'une grande partie des biens de la république, et avec l'héritage de ses parents, Philippe avait recueilli une terrible moisson de souvenirs qui pesait sur lui comme une malédiction.

C'était vainement qu'il avait cherché à secouer le poids de cet héritage maudit. Baptisé par le cri populaire d'une appellation flétrissante, dès le berceau, le nom de *Bâtard du prêtre*, ce nom qui résumait à la fois deux insultes, avait poursuivi Cazal d'âge en âge, et si plus tard aucun ne le disait tout haut, tant on redoutait sa force et son courage, tous le murmuraient tout bas.

Son enfance s'était écoulée sans compagnons, sa

jeunesse sans amis. Les paysans s'écartaient de son chemin pour le laisser passer. Aussi de bonne heure son caractère s'était-il revêtu de teintes sombres, et à l'éloignement de tous il n'avait pas tardé à répondre par la haine.

Une seule femme était exceptée de ce ressentiment secret dont chaque jour augmentait l'intensité; Philippe n'avait pu voir Louise sans être touché de ses grâces ; mais lorsqu'il revint de la faculté de Rennes, où il avait complété ses études, Louise aimait Georges, et le bâtard du prêtre, lorsqu'il chassait par la campagne, les avait surpris si souvent errant au bord des ruisseaux, les mains entrelacées, *se parlant bas quoique tout seuls*, qu'il n'avait pu se méprendre au sentiment qui les faisait s'oublier dans les prairies au soleil couchant. Une sourde animosité éclata dans son âme contre M. de Vibray, et il se surprenait à souhaiter un hasard qui les mît en face l'un de l'autre une épée à la main. Mais Georges partit avant que ce hasard se fût présenté.

Cependant un an ou deux après le départ de Georges, le bruit courut dans le pays que M. le marquis de Pirmil était à la veille d'être ruiné : de fausses spéculations avaient compromis sa fortune déjà chancelante. Philippe Cazal crut le moment favorable pour tenter la réalisation d'un projet qu'il nourrissait secrètement depuis qu'il avait vu mademoiselle Louise ; il ne se dissimulait pas les difficultés qui provenaient des antécédents de sa famille ; mais, croyant pouvoir les aplanir à l'aide de sa fortune et du prestige d'offres brillantes, il demanda la main de la jeune fille à M. de Pirmil, qu'ils avait horriblement gêné.

M. de Pirmil repoussa cette proposition avec un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Philippe, éconduit sans ménagements, sentit l'amour qu'il éprouvait pour la jeune fille s'accroître de toute la résistance qu'il rencontrait ; mais avant de renoncer à l'espérance de le voir triompher, il voulut en appeler à la fille des dédains du père ; il y avait déjà longtemps que Georges s'était éloigné, et il pouvait supposer qu'elle l'avait oublié.

Un jour qu'il passait dans une traîne, il rencontra Louise cheminant, la chanson aux lèvres, comme un oiseau ; il l'aborda résolument. Tout enfant qu'elle était, Louise avait le cœur plein d'une fierté noble et hardie ; rejetant les longues boucles de ses cheveux derrière sa tête, elle écouta froidement l'aveu de Philippe, dont l'audace l'avait blessée.

« Vous auriez pu choisir un autre lieu pour me parler de vos sentiments, lui dit-elle ; mais ce n'est pas l'heure d'en discuter la convenance ; il m'importe seulement de savoir si vous en avez fait part à mon père.

— Il a répondu par un refus.

— Que demandez-vous donc, monsieur ? votre démarche est bien osée, je ne sais comment la qualifier maintenant.

— Ce refus ne pouvait être définitif pour moi qu'après que vous l'auriez approuvé.

— Mon père connaît mes intentions ; il sait que j'aime M. Georges de Vibray.

— M. de Vibray peut mourir, dit Philippe d'une voix vibrante.

— Si c'était la volonté de Dieu, je m'y soumettrais ; mais quoi qu'il puisse advenir, jamais, je vous le jure, Louise de Pirmil ne s'appellera madame Cazal. »

Et la jeune fille s'éloigna sans daigner même incliner sa tête.

Bientôt après Philippe partit pour Paris, où quelque temps il chercha à étouffer sa passion, déjà mêlée de haine, dans un tourbillon de plaisirs que sa fortune lui rendait faciles. Sur sa route, il rencontra une de ces femmes à la fois séduisantes et corrompues, comme il s'en trouve tant à Paris ; mais au bout d'une année cette femme disparut un jour avec un prétendu comte italien qui l'aida à briller aux eaux avec les dépouilles enlevées au provincial. Philippe retourna dans ses terres, dégoûté promptement d'intrigues et de liaisons qui n'avaient même pas la puissance de distraire son âme ulcérée ; il y retrouva Louise plus belle et plus dédaigneuse encore, et autour de lui la solitude tracée par le ressentiment populaire.

Son amour et sa haine s'accrurent dans l'isolement auquel son esprit s'habitua ; bientôt même il goûta un plaisir amer à lutter contre l'animosité publique, caressant en rêve l'espoir de la vengeance, comme une chimère ; ainsi que toutes les âmes énergiques aux prises avec une passion fatale ou divine, il attendait.

Le coup de foudre qui éclata le 27 juillet 1850 acheva la ruine du marquis ; sa fortune disparut dans le désastre d'un capitaliste qui emporta ce qui lui restait de fonds, vers le commencemont de l'année suivante. M. de Pirmil, usé par les fatigues et les soucis rongeurs, ne put résister à ce dernier coup ; il s'alita, et d'une main défaillante il se mit en devoir de signer les actes qui, en dépossédant sa fille de son dernier asile, devait lui transmettre un nom pur de toute flétrissure judiciaire.

Averti par la rumeur publique, le colonel Champrod, qui avait noué avec le marquis des relations de bon voisinage, accourut comme il était en train de consommer sa ruine, et le força d'accepter, avec la franchise d'un militaire, une somme assez forte pour parer à tous ses engagements.

« Je n'ai que faire de cet argent, lui dit le colonel, vous me le rendrez quand vous pourrez.

— Mais je ne pourrai jamais.

— Tant mieux ; vous laisserez du moins à votre fille ce pauvre vieux château. »

Au nom de sa fille, le marquis sentit quelques larmes glisser sur ses joues ridées. Il prit la main du colonel et lui demanda s'il voulait être son protecteur, avec un regard si plein d'angoisse paternelle et une voix si désolée par l'inquiétude, que M. Champrod détourna brusquement la tête et feignit de tousser bruyamment pour dissimuler son émotion.

« Je lui serai ce que vous voudrez, » répondit-il en s'essuyant les moustaches du revers de la main.

Pendant que ces choses se passaient à Balestras, la révolution qui avait surpris le vicomte de Vibray au Brésil, où il était allé remplir une mission diplomatique, ruinait à la fois son avenir et son présent; sa carrière était brisée, et les mêmes désastres qui avaient frappé M. de Pirmil l'atteignaient aussi. Louise en fut informée par une lettre datée de Toulon, où Georges venait d'arriver, et Georges, à quelques jours de là, en recevait une à Paris qui lui faisait part du mariage de mademoiselle de Pirmil avec le colonel Champrod.

(M. de Pirmil.)

La lettre de Louise était aussi simple que touchante; elle lui racontait comment, peu de jours avant sa mort, le marquis son père, l'avait fait appeler, et pressant ses mains dans les siennes, l'avait conjurée, les larmes aux yeux, d'accepter le colonel pour époux. Sa fin serait moins cruelle, lui avait-il dit, s'il lui laissait un protecteur avant de mourir, un ami auquel il devait de n'être pas déshonoré. Louise avait cédé : sa main payait la dette de la reconnaissance ; mais avant de s'unir au colonel, elle lui avait fait l'aveu des sentiments qu'elle avait nourris jusqu'à ce jour pour M. de Vibray ; M. de Champrod l'avait remerciée d'une preuve de confiance dont il se croyait digne ; loin de diminuer son affection pour elle, cet aveu l'augmentait par l'estime qu'il lui faisait concevoir pour son

caractère ; et sûr qu'elle serait forte contre un souvenir et fidèle à ses devoirs, il l'avait pressée de le nommer son mari.

Louise demandait à Georges de lui pardonner tout le mal qu'elle lui faisait afin d'adoucir les derniers instants de son père, et le priait de ne plus la

(Louise.)

revoir pour ne pas augmenter, par sa présence, un sacrifice irréparable qui ne laissait à son cœur d'autre refuge que Dieu.

Georges obéit scrupuleusement à Louise; il ensevelit sa souffrance dans son âme comme dans un tombeau, et Louise vécut un an, portant le deuil de toutes ses espérances fauchées à vingt ans, entre Pierrette qui ne l'avait pas quittée et l'aidait à supporter le poids de ces épreuves, le colonel dont la bonté tendre et généreuse acquérait chaque jour plus de droits à son affection, et Philippe Cazal, dont M. Champrod, par exagération de ses idées libérales, avait fait son ami de préférence à tout autre, pour déraciner, disait-il, les préjugés d'un pays qui méritait de rester un des plus noirs sur la carte symbolique de M. Charles Dupin.

Quand survinrent les événements de 1851, les gardes nationales des petites villes voisines de Balastras choisirent, d'une commune voix, le colonel Champrod pour chef. Il pensa que son devoir lui ordonnait de ceindre l'épée de nouveau, bien qu'il lui répugnât de la tirer contre des Français. Sa coopération active, mais toujours humaine, fut très-utile aux opérations militaires dont le département de la Sarthe fut le théâtre. Philippe Cazal faisait à côté de lui la guerre de partisan ; à la tête d'une douzaine de gardes qu'il avait recrutés dans les provinces du Nord, il battait les bois, dressant embuscades contre embuscades, et poursuivant dans les Vendéens autant d'ennemis personnels qu'il traquait avec un infatigable courage et un imperturbable sang-froid. Dans ces circonstances malheureuses, bien des fois sa bravoure personnelle se fit remarquer, les balles de son fusil privèrent les bandes révoltées de plus

d'un chouan déterminé. Cette conduite où éclataient toutes les qualités du soldat augmenta l'estime que le colonel avait conçue pour le caractère de Philippe, dont, avec la loyale franchise de son caractère, il était bien loin de soupçonner les intentions.

M. de Vibray, au premier appel de Madame, s'était résolument jeté dans les rangs de ses défenseurs, mettant au service de la révolte la fortune dont il venait d'hériter d'une vieille chanoinesse, sa tante morte à Tours. Louise avait donc des sujets de crainte et d'afflictions de tous les côtés, son mari parmi les bleus et Georges parmi les blancs ; et près d'elle Philippe qu'elle haïssait plus mortellement encore depuis qu'il lui parlait tout bas de sa passion, abusant de la noble confiance du colonel.

« Acceptez ce récit, me dit l'auditeur en terminant une exposition qui n'est point à sa place régulière, comme un prologue ennuyeux, mais indispensable à la clarté des événements dont je me fais l'historiographe, et reprenons maintenant le cours de ma narration au point où je l'ai laissée. »

Je ne demandais pas mieux ; l'auditeur toussa et continua le récit que je transcris sous la dictée de mes souvenirs.

On se rappelle peut-être que Georges avait été confié à Pierrette, et Alexis mis sous la garde de Jérôme après leur arrestation. Le colonel était parti pour visiter les postes jalonnés le long des rives du Geay et de la Sarthe ; tout semblait dormir, excepté les sentinelles qui frappaient la terre d'un pas lent et monotone. Cependant à une heure avant minuit, si quelque Asmodée eût enlevé le toit de Balestras pour le plaisir de quelque curieux, on aurait pu voir une femme qui, penchée sur la pointe du pied, regardait avec inquiétude dans les profondeurs d'un corridor silencieux. Elle venait d'ouvrir la porte d'un petit cabinet et tenait à la main une lanterne sourde dont la face dévoilée et tournée vers le corridor éclairait ces ténèbres d'une écharpe lumineuse. Quand elle se fut bien assurée que personne n'était là, elle se tourna vers un grand jeune homme qu'on voyait debout derrière elle, et, après lui avoir dit quelques mots à voix basse, tous deux s'avancèrent le long du mur vers un escalier dont on pouvait distinguer la cage sombre à l'extrémité du passage qu'ils suivaient sans bruit.

Cette femme et ce jeune homme, on l'a deviné, c'étaient Pierrette et Georges.

L'escalier aboutissait à une porte basse dont les ais vermoulus tournèrent en criant sur leurs gonds rouillés. Un long gémissement courut sous les voûtes du château, répercuté par l'écho sonore ; Pierrette tressaillit et se rejeta vivement en arrière ; ils venaient d'entrer tous deux dans une galerie, et par les fenêtres, à demi brisées, ils pouvaient voir une sentinelle qui passait le long des murailles en fredonnant un refrain de son pays. Aux grincements de la porte, la sentinelle tourna la tête vers la galerie, mais Pierrette s'était accroupie forçant Georges à l'imiter.

« Au diable les vieux châteaux, murmura le voltigeur, ils sont tout peuplés de bruits qui feraient croire aux fantômes ; » et rejetant son fusil sur l'épaule, il reprit philosophiquement sa promenade insouciante, tandis que le fugitif et son guide se glissaient courbés le long des murailles.

Un instant après ils atteignaient le pavillon.

Pierrette cacha sa lanterne dans un coin et doucement entr'ouvrit une fenêtre. Une blonde lumière ruisselait du ciel profond sur la campagne, les vieux chênes balançaient leur feuillage frissonnant sous l'haleine des nuits ; on entendait au loin le cri des sentinelles qu'on relevait, et sous les murs du pavillon, les bruissements de la rivière dont les ondes argentées filaient en clapotant sur le gravier.

« Vous pouvez partir, dit Pierrette, le gué est là-bas où vous voyez ce saule dont les branches trempent dans l'eau.

— Le gué est là-bas, je le sais, répondit Georges, mais de ce côté sont les bois où j'ai laissé mes fidèles Vendéens ; ils m'attendent, et je dois les rejoindre.

— Vous exposer encore quand de si grands dangers vous menacent! c'est tenter Dieu s'écria la jeune fille.

— Me sauver sans eux serait bien lâche et tu m'en sais incapable. D'ailleurs, mieux que le péril, ma voix pourra les engager à mettre bas les armes, et si je retourne près d'eux c'est pour les y contraindre par mon exemple ou me frayer un passage à leur tête ; mais parlons de ton frère, ma bonne Pierrette; es-tu bien sûre que Jérôme l'ait délivré?

— Ils sont partis il y a une heure ; je les ai vus quitter le château du côté de la rivière ; les sentinelles connaissent Jérôme, elles l'ont laissé passer, et Alexis vous attend dans les taillis, près du saule là-bas. Venez. »

En achevant ces mots, Pierrette se dirigea vers une porte qui donnait sur le parc, Georges restait immobile.

Pierrette se retourna.

« Qu'attendez-vous? dit-elle.

— Tu me le demandes, reprit-il; crois-tu que, prêt à fuir les lieux où je l'ai connue, quand je vais m'éloigner pour ne plus la revoir peut-être, aucun déchirement ne fera saigner ce cœur où son image est gravée? Tu me demandes ce que j'attends? Le sais-je bien? Elle, peut-être... quelque chose qui me la rappelle... un son... un regard...

—Vous l'aimez donc bien?» s'écria Pierrette d'une voix émue.

Georges allait répondre lorsque la porte de la ga-

lerie, violemment chassée, donna passage à Louise. En voyant Georges, un cri d'effroi expira sur ses lèvres, elle chancela ; Georges courut vers elle.

« Vous ici, encore ici ! » murmura-t-elle.

Une nouvelle pensée avait effacé du visage de Pierrette les traces de l'émotion secrète qui en avait contracté les traits.

« La route du pavillon nous était seule ouverte, dit-elle ; toutes les autres issues sont gardées avec une vigilance accoutumée ; Noël n'a quitté l'office qu'à la nuit close, et lorsque j'ai voulu sortir par la porte des jardins et tourner autour des fossés, je l'ai vu qui se promenait au clair de la lune un fusil sur l'épaule ; j'ai dû rebrousser chemin et passer par la galerie.

—Mais vous pâlissez ? s'écria Georges en s'adressant à Louise... vous tremblez... un nouveau danger vous menace-t-il ?... Philippe aurait-il compris...

— Philippe ! non... quelle folie ! reprit vivement madame Champrod, dont la fièvre empourprait les joues ; il ne sait rien... il n'a rien vu...

— Cependant ce trouble... cet effroi... votre présence...

— S'expliquent aisément... j'ai eu peur... j'étais à mon balcon où la fraîcheur de l'air calmait l'agitation de mon sang, lorsque je crus apercevoir de la lumière dans ce pavillon ; je ne sais quelle crainte m'a saisie au cœur ; j'ai cru que vous veniez d'être arrêté ; il me semblait que des ombres menaçantes se glissaient dans le parc, et je suis accourue, haletante, sans savoir ce que je faisais... »

Georges prit les mains de Louise ; elles étaient moites, tour à tour glacées et brûlantes.

« Vous tremblez, dit-il en courbant ses lèvres vers ses mains qui, dans un autre temps, s'appuyaient avec confiance sur son bras.

— Non... je suis rassurée, reprit-elle en jetant autour d'elle des regards de terreur ; mais partez maintenant, partez !

— Oh ! laissez-moi, par pitié, vous voir, vous parler encore quelques instants... une minute... Louise... sais-je si jamais je vous reverrai !

— Une minute ! dites-vous, mais une minute, c'est la mort peut-être ! Puis elle reprit avec une exaltation fiévreuse : — Et d'ailleurs, Georges, qu'avons-nous à nous apprendre ! que vous m'aimez, mon Dieu ; que je vous aime ! ne le savons-nous pas ? voyez à mon bras ce bracelet de corail ; m'a-t-il jamais quittée ! »

Georges prit dans ses bras la taille souple de la jeune femme, et ses lèvres palpitantes d'amour effleurèrent son front incliné.

« Pierrette, murmura Louise d'une voix défaillante, veille sur lui. »

Mais déjà Pierrette avait disparu : folle de douleur, elle était allée se blottir sous un chêne, cachant sa tête entre ses genoux.

Tout à coup on entendit sonner minuit à l'horloge du château ; Louise effarée écoutait encore, lorsque Pierrette rentra brusquement.

« Fuyez, dit-elle, on vient.

— Fuyez, répéta Louise ; pour moi-même, fuyez ; » et Pierrette entraîna Georges vers la porte avec une force irrésistible.

Ils venaient à peine de disparaître derrière les massifs d'arbres dont les ombres se projetaient sur les rives de la Sarthe, lorsque Philippe se montra sur le seuil.

Louise était debout, plus pâle que sa robe, penchant la tête et prêtant l'oreille.

Philippe s'arrêta une minute, et tourna les yeux vers la lisière du parc ; un léger craquement de branches sèches se fit entendre ; un sourire amer effleura ses lèvres, et il s'avança vers madame Champrod.

A sa vue, Louise se recula, et sur son beau visage une expression d'horreur et de dégoût se peignit soudain.

« Que vous êtes pâle, madame, lui dit Philippe en la saluant avec grâce ; ma présence serait-elle pour vous un sujet d'épouvante ?

— Non, répondit Louise en s'efforçant de rester calme, mais votre arrivée subite m'a troublée.

— Vraiment, reprit Philippe, j'aurais pu croire, tant vous paraissiez agitée, qu'un nouveau péril menaçait celui que vous avez accueilli avec tant d'imprudence.

— Quoi ! s'écria madame Champrod avec une feinte gaieté, vous pensez encore aux étranges soupçons que vous m'avez manifestés. Une ressemblance, bizarre, je l'avoue, vous a trompé.

— Je n'ai vu M. de Vibray que peu de fois, il y a bien des années, mais je le hais de tout l'amour que j'ai pour vous, et la haine a bonne mémoire. D'ailleurs, madame, si celui que Pierrette a nommé son frère n'était pas le capitaine Georges, vous ne seriez pas ici. Un intérêt puissant a pu seul vous y conduire, et je ne suis pas assez fat pour m'attribuer cet intérêt. Ainsi donc, écoutez-moi. Vous tremblez pour les jours de M. Vibray, et vous avez raison. Que je dise un mot, et il est perdu ; il dépend de vous que je me taise. »

Louise se sentait frémir à la voix de Philippe qui attachait sur elle des regards implacables et brillants comme l'éclair d'une épée ; mais la pensée que Georges allait être sauvé raffermissait son courage.

Philippe reprit :

« Vous savez que je vous aime, madame... »

Louise laissa échapper un geste d'horreur.

« Oh ! je vous comprends, s'écria le bâtard du

prêtre en fronçant ses noirs sourcils ; cet amour ne vous inspire que haine et mépris. Cependant il faudra bien que vous m'entendiez. J'ai voulu vous donner un nom et une fortune ; vous savez de quelle façon dédaigneuse M. le marquis de Pirmil a reçu ma demande. Il m'a jeté l'insulte à la face, et votre père avait les cheveux blancs !... Vous pouviez me sauver, vous m'avez repoussé plus durement encore, et vous ne voulez pas que je me venge !

— Que vous ai-je donc fait pour mériter cette vengeance ? dit Louise qui palpitait sous les éclats de la voix stridente de Philippe.

— Vous aimiez le vicomte de Vibray ! vous étaliez le luxe de vos espérances auprès des misères de mon isolement ! quand je vous ai vue passer au bras du colonel Champrod, j'ai senti mon amour s'accroître aux amères tortures de la jalousie, et je me suis fait à moi-même le terrible serment qu'un jour vous m'appartiendriez, tôt ou tard et quoi qu'il pût arriver. Mais pourquoi parler toujours de haine et de vengeance ? reprit Philippe en adoucissant sa voix ; laissez-moi croire qu'un jour vous écouterez avec une plus douce émotion mes paroles d'amour, que votre main s'oubliera dans la mienne ; laissez-moi une espérance, et autant j'ai mis d'acharnement à poursuivre Georges de Vibray, autant je mettrai d'ardeur à le sauver. »

Tandis que Philippe parlait, Louise le regardait avec une souveraine expression d'ironie et de mépris. La colère faisait étinceler ses yeux et gonflait ses narines. Comme il allait continuer cherchant à prendre ses mains, elle l'arrêta d'un geste.

« Et lorsque nous serons liés l'un à l'autre par la complicité d'une action généreuse dont vous voulez faire une lâcheté, s'écria-t-elle, vous vous direz sans doute, que, lasse de lutter, je finirai par subir votre infâme passion ; voilà ce que vous pensez, et c'est à moi, moi la femme du colonel Champrod, la fille du marquis de Pirmil, que vous osez parler de la sorte ! Mais vous m'avez donc supposée bien lâche, pour croire que je me prêterai à d'aussi méprisables projets ? Ne savez-vous donc pas que je préférerais la mort à l'horreur de vous appartenir, à vous, le bâtard du prêtre ! »

Philippe Cazal frémit à ce mot comme un homme touché par un fer rouge. Une pâleur livide s'étendit sur sa face.

« Madame !... s'écria-t-il, les lèvres blanches de colère.

— Oh ! que m'importent vos menaces ! continua Louise, qui, pleine d'audace et de fierté, l'écrasait d'un regard dédaigneux, à votre tour vous m'entendrez, maintenant que je suis seule devant vous, et que le capitaine Georges est sauvé ! »

Ces mots semblèrent rappeler Philippe à lui-même. Un sourire amer détendit son visage ; avec une puissance extraordinaire de volonté, il comprima l'emportement de ses passions, et s'inclinant devant Louise :

« Ah ! vous croyez, madame, dit-il d'une voix doucereuse dont un léger tremblement trahissait seul l'émotion ; c'est ce dont nous allons nous assurer ensemble, si vous voulez bien. »

Ces froides paroles glacèrent madame Champrod. Philippe s'approcha de la fenêtre qui regardait le parc, et prenant dans sa poche un sifflet d'argent dont il se servait à la chasse pour appeler ses chiens, en tira quelques sons aigus et brefs.

D'autres sons venus de la forêt et des rives de la Sarthe lui répondirent soudain. Philippe se retourna.

Sans qu'elle comprît quel danger menaçait Georges, Louise tressaillit à ces rapides coups de sifflet qui pénétraient comme des pointes d'acier dans son cœur. Philippe restait immobile, les bras croisés sur la poitrine.

Il la tenait pâle et tremblante sous son regard, lorsque, au milieu du silence qui les entourait, un coup de fusil éclata dans le parc ; d'autres détonations suivirent bientôt ce premier coup, et l'on entendit le clairon des voltigeurs sonner sous les murs du château.

Louise tomba à genoux.

« Croyez-vous encore que M. le comte de Vibray soit sauvé, madame, lui dit Philippe de sa même voix tranquille et doucereuse. Oh ! mes précautions étaient bien prises ; à défaut de votre amour, la vengeance ne pouvait m'échapper ; un réseau de sentinelles entourait le parc, mes gardes veillaient à toutes les issues. Moi aussi, je suis du pays, et je connais le gué. Je n'avais qu'un signal à donner, et les fugitifs, cernés de toutes parts, étaient pris ou tués. Ce signal, je l'ai donné. Si M. de Vibray est mort, c'est vous qui l'avez voulu.

Madame Champrod n'entendait plus ; les paroles de Philippe bourdonnaient à ses oreilles comme un vain bruit ; tout son corps tremblait à chaque nouvelle détonation, et, sans larmes, sans voix, mourante, effarée, elle se traînait sur les genoux, tendant ses mains suppliantes vers le bâtard du prêtre qui souriait.

Georges se jeta brusquement dans le pavillon, haletant, les vêtements en désordre, ensanglanté. Son premier regard rencontra Philippe. Louise poussa un cri suprême, et se précipita dans ses bras.

Georges comprit tout ce qui venait de se passer.

« Misérable ! s'écria-t-il, je ne mourrai pas sans vengeance ; » et, levant un pistolet qu'il tenait à la main, il lâcha le coup sur Philippe.

Mais Louise s'était cramponnée à son bras, et la

balle mal dirigée s'enfonça dans le mur après avoir effleuré la tête du chasseur.

Au bruit de cette détonation, les voltigeurs et les gardes nationaux accoururent de toutes parts ; déjà ils touchaient au pavillon.

« Défends-toi, criait Georges qui tirait son couteau de chasse et se débattait contre Louise qui l'étreignait avec la force du désespoir.

— Au lieu de chercher à prolonger une défense inutile, dit Philippe, dont le sang-froid ne s'était pas

démenti un instant, vous feriez mieux, monsieur le vicomte, d'obéir à la voix de madame Champrod qui vous supplie de vous rendre. Voulez-vous donc la faire mourir avec vous ? »

Et comme les soldats escaladaient les fenêtres, il ajouta en se tournant vers eux :

« Emparez-vous du capitaine Georges de Vibray. »

Georges se laissa désarmer, et Louise tomba évanouie sur les dalles ; le colonel venait d'entrer dans le pavillon.

III.

Mademoiselle Dobré venait de s'évanouir aux bras de ses dames d'honneur, et le terrible cardinal frappait de l'excommunication catholique le chrétien amant d'une juive, lorsque je rappelai à l'auditeur au conseil d'État que nous avions laissé madame de Vibray dans une position au moins perplexe. Nous remontâmes au foyer, et après s'être promené la main sur le front deux ou trois fois, comme les narrateurs ont coutume de le faire, il continua.

Au premier coup de feu qui suivit à un très-court intervalle le coup de sifflet de Philippe, Georges n'avait pas douté un instant qu'il n'eût été découvert. Il serra vigoureusement la main d'Alexis, qu'il avait trouvé près du saule, embrassa Pierrette, et s'étant aperçu que toutes les issues étaient gardées, il les pressa de l'abandonner pour veiller à leur propre salut.

« Il ne me reste plus qu'à vendre chèrement ma vie, leur dit-il ; gagnez le château, il en est temps encore, et si nous ne nous revoyons plus, priez pour moi ! »

Georges en achevant ces mots s'était jeté au plus épais du bois ; Alexis avait voulu le suivre ; mais il n'avait pas tardé à perdre ses traces dans l'obscurité. Quelques voltigeurs l'aperçurent comme il traversait une clairière, et bientôt Pierrette le vit reparaître, battant en retraite et tiraillant d'arbre en arbre. Il venait d'atteindre le saule, et se retournait pour lâcher un dernier coup de fusil aux voltigeurs, avant de poser le pied dans le gué, lorsqu'une balle l'atteignit à la tête. Alexis bondit comme un chevreuil, et s'abattit dans l'eau. Pierrette s'élança, mais déjà la rivière avait emporté le corps de son frère, et l'eau noire coulait sans bruit sur son lit de sable. La pauvre fille entra dans la Sarthe jusqu'à mi-jambes, promenant ses regards effarés sur la nappe d'eau qui chantait doucement entre les buissons de ses rives, et, ne voyant rien, se prit à pleurer.

Un voltigeur la secoua par le bras.

« Qu'est-ce que tu as à pleurer comme ça? lui dit-

il en la tirant sur la plage ; c'est un brigand de moins.

— C'était mon frère, » répondit-elle.

Le voltigeur lâcha son bras, et frappa un si rude coup sur le sol détrempé, que la crosse de son fusil disparut dans la vase.

« Pauvre fille ! s'écria-t-il; que l'enfer confonde cette guerre ! Le diable m'emporte si j'envoie encore une seule balle ! Vous allez bien me maudire, ajouta-t-il plus doucement. Vrai Dieu ! ce n'est pourtant pas ma faute; si j'avais su, je n'aurais pas visé si juste.»

Pierrette leva ses yeux trempés de larmes.

« Vous maudire, non, dit-elle : vous avez fait votre devoir comme il a fait le sien. Laissez-moi prier pour vous et pour lui. »

La jeune Vendéenne s'agenouilla. Bien qu'habitués à la rude vie des bivouacs, les soldats s'écartèrent émus d'une crainte religieuse ; tous, silencieux, passèrent leur fusil sous le bras, quelques-uns courbèrent le front. Leur sergent les rallia, et l'escouade s'éloigna frappée d'étonnement et de respect.

Au coin d'un bouquet de chênes, le sergent se retourna ; Pierrette était encore à genoux, chantant à demi-voix une hymne à la Vierge.

Le soldat passa la main sur ses yeux.

« J'aimerais mieux, dit-il, avoir reçu un coup de sabre que le regard de cette pauvre fille quand elle m'a dit que j'avais tué son frère. »

Cependant la présence de Louise dans le pavillon, au moment de l'arrestation de M. de Vibray, n'avait pas laissé que de surprendre le colonel Champrod. Il fit transporter sa femme dans son appartement, confia le captif à la garde d'un officier, et resta seul avec Philippe Cazal, à qui il demanda brusquement l'explication de ce qui s'était passé, lorsque le bruit de la fusillade l'avait ramené en toute hâte au château.

Philippe pensa que l'instant d'assouvir sa haine et d'assurer sa vengeance était venu. Alors, avec la profonde astuce d'une âme dès longtemps habituée à dissimuler, il raconta une fable où les éléments de la vérité et du mensonge étaient mêlés avec un art infini. D'après son récit, il avait trouvé le vicomte au pavillon avec Mme Champrod, alors que lui-même avait été attiré hors du château par les premiers coups de feu ; mais, bien loin d'accuser Louise directement, il donnait mille explications perfides à son empressement à favoriser la fuite du Vendéen ; d'adroites insinuations, qui semblaient corroborer ses suppositions, rappelaient l'affection qui unissait les deux jeunes gens avant l'arrivée du colonel dans le pays, les promesses de fiançailles qu'ils avaient échangées ; il ne pouvait croire que, dans une âme aussi pure que celle de madame Champrod, ces souvenirs eussent pu s'effacer pour faire place à l'oubli, qui n'habite que les cœurs secs ; ses réticences, merveilleusement calculées, permettaient de croire que plus d'une fois déjà le capitaine Georges avait dû pénétrer la nuit au château, dont tous les passages lui étaient connus. D'ailleurs, l'intérêt que Louise lui avait témoigné en se rendant complice d'un stratagème qui avait pour but de sauver le vicomte, en déguisant son nom au colonel lui-même, ne s'expliquait-il pas bien par la communauté d'opinion qui lui faisait voir des frères dans tous les Vendéens.

Habile comme Yago, Philippe aiguisa chacune de ses paroles, qui firent, tour à tour, après elles, entrer le soupçon, la méfiance et la conviction dans le cœur du colonel; toutes les apparences, d'ailleurs, ne condamnaient-elles pas Louise ! Un incident acheva de porter une certitude fatale à cet esprit déjà profondément impressionné. Dans son agitation, et lorsqu'il se débattait contre les étreintes désespérées de madame Champrod, Georges avait laissé échapper une miniature qu'il retenait sur son cœur, suspendue à un cordon, comme un talisman. Philippe l'avait vue ; mais la laissant à terre, il attendit que le regard du colonel tombât sur le bijou. Un pâle rayon du matin, glissant par la fenêtre, se joua sur le médaillon, qu'il fit étinceler ; le colonel le ramassa, et reconnut le portrait de sa femme. Son trouble n'échappa point aux yeux de Philippe, quelque effort qu'il fît pour dompter sa douloureuse émotion ; ses lèvres tremblaient, et une grande pâleur s'était répandue sur son visage. Mais bientôt, plus maître de lui, il serra vigoureusement la main de Philippe.

« Mon parti est pris, lui dit-il d'une voix ferme; je sais ce qu'il me reste à faire.

— Quoi donc ?

— Ce que tout homme d'honneur ferait à ma place. Suivez-moi. »

Tous deux quittèrent le pavillon et se dirigèrent vers la partie du château où Georges avait été enfermé.

Quelques minutes après, un groupe, composé du colonel Champrod, de Georges de Vibray et de quatre officiers, se dirigeait rapidement vers le parc. Philippe, en voulant trop l'atteindre, avait outrepassé le but. Il avait calculé suivant les instincts féroces d'une âme vindicative ; mais il avait agi sur une âme qui restait toujours généreuse et noble, même dans sa colère. Le colonel avait brusquement écarté la question politique, et ne voyant plus dans son prisonnier qu'un homme qui l'avait blessé dans son honneur, il n'avait pas voulu laisser aux tribunaux le soin de le venger d'un ennemi personnel.

Avec ce sentiment exquis de loyauté, en quelque sorte chevaleresque, qu'on n'invoque jamais en vain chez les militaires français, les officiers auxquels le colonel Champrod s'était adressé avaient fait céder les lois de la guerre aux susceptibilités honorables de leur supérieur, et s'étaient soumis à tout ce qu'il avait demandé. Devant les mots d'outrage et de réparation directe, leur hésitation avait cessé, et tous

avaient généreusement offert leur concours au colonel, qui choisit les deux plus âgés et les deux plus jeunes pour l'assister.

Ce n'était pas ce que Philippe espérait : une commission militaire et une condamnation capitale, voilà ce qu'il aurait voulu; mais, puisque ces projets étaient renversés, il chercha du moins à tirer parti de la nouvelle tournure que prenaient les événements. Comme il avait hâte d'en finir, ses résolutions furent promptement arrêtées, et laissant le colonel s'enfoncer dans le parc, il se dirigea vers l'appartement où madame Champrod reposait.

Le tumulte de la nuit avait attiré les gens du château dans la cour et les communs; jardiniers, servantes et palefreniers cherchaient des nouvelles, et questionnaient les soldats. Plusieurs chouans avaient été tués durant l'escarmouche, d'autres avaient été pris; quelques-uns, en petit nombre, étaient parvenus à s'échapper. Chacun se pressait autour des brancards sur lesquels les patrouilles ramenaient les morts et les blessés. Une petite fille restait seule auprès de Louise; Philippe la renvoya sous un prétexte quelconque, et la petite fille, que le démon de la curiosité aiguillonnait, ne prit pas la peine d'examiner s'il était bon ou mauvais.

Louise était à peine revenue de son long évanouissement, et cherchait à renouer le fil de ses idées dans sa tête brûlante, lorsque ses regards s'arrêtèrent sur Philippe Cazal. Elle tressaillit comme un enfant qui aurait mis le pied sur un serpent; un éclair illumina sa pensée, elle se leva.

« Vous devant moi ! dit-elle. Tant d'audace après tant de lâcheté ! »

Et elle se précipita sur le cordon d'une sonnette, qu'elle agita violemment.

Philippe prit un fauteuil et s'assit. A ce mouvement, plein d'un terrible sang-froid, Louise sentit le frisson de la peur courir entre ses deux épaules.

« Vous pouvez sonner tant qu'il vous plaira, dit Philippe; il n'y a personne.

— Mon Dieu ! que s'est-il donc passé? murmura Louise, en se laissant défaillir sur le sofa qu'elle venait de quitter.

— Rien, sinon que dans ce moment le colonel Champrod se bat contre le vicomte de Vibray.

— Un duel !

— Tout simplement ; un duel qui ne se terminera que par la mort de l'un des deux adversaires. Or, ils manient si bien l'épée tous deux, que nul ne peut prévoir lequel succombera. »

Louise en entendant ces terribles paroles, cacha sa tête dans ses mains.

Philippe continua d'une voix impassible.

« Quoi qu'il arrive, vous êtes perdue. Si M. de Vibray est tué, le colonel, qui vous croit coupable, vous abandonnera; vous le savez, au milieu de sa bonté, c'est un homme inexorable quand on l'a blessé dans son honneur.

— Ne suis-je pas innocente ! s'écria Louise ; je lui dirai toute la vérité, il me croira.

— Il ne vous croira pas. Pensez-vous donc qu'il faille tant de choses pour aveugler la passion? La présence du capitaine Georges chez vous, cette nuit; votre amour dans le passé, une miniature que vous-même lui aviez donnée, et que le colonel a trouvée dans le pavillon où vous vous êtes si maladroitement évanouie; toutes ces preuves, éclairées par mes commentaires et mes explications... Vous voyez bien, madame, que c'est plus qu'il n'en faut pour convaincre un esprit déjà prévenu ! »

Une sueur froide perlait sur le front de Louise.

« Maintenant, continua Philippe, admettons que le colonel meure, je reste seul ici ; croyez-vous que la victoire de M. de Vibray puisse le sauver, et pensez-vous que ce soit moi qui écarterai de sa tête les conséquences des lois de la guerre? Je vous l'avais promis, madame; vous n'avez pas voulu m'entendre, je me suis vengé. M'écouterez-vous davantage, maintenant?

— Horreur ! s'écria madame Champrod.

— C'est pourtant le seul parti qu'il vous reste à prendre. Vous savez si je vous ai priée et suppliée, vous savez si cet amour, qui est passé dans mon sang, n'a pas tout bravé pour arriver jusqu'à vous, tout, jusqu'à votre haine ! J'ai marché au travers des obstacles, et je les ai brisés. Croyez-vous, maintenant; que je veuille reculer, lorsque je suis seul près de vous, et le maître ici? Eh bien, Louise, dites un mot, et toute ma vie vous appartient ; ce cœur, dont vous connaissez l'indomptable énergie, est à vous; ma fortune, je la mets tout entière à vos pieds; dites un mot, et je vous entraîne loin de ces lieux. Que faut-il donc pour atteindre au bonheur? indépendance, richesse, amour ! Suivez-moi, et vous aurez tous ces biens !

— Vous suivre, moi? jamais !

— Louise !... par pitié pour vous-même ! s'écria Philippe d'une voix menaçante.

— Vous suivre ! répéta la jeune femme indignée, mais j'aimerais mieux mourir !

— Il le faudra pourtant bien, reprit Philippe froidement. Nous sommes seuls, et j'ai assez longtemps prié pour avoir enfin le droit de commander. »

Philippe s'était levé. Il y avait sur son visage une si terrible expression d'inexorable résolution, que Louise comprit qu'elle était perdue.

Mais son courage se haussa à la grandeur du péril. Trop fière pour s'abaisser à la prière ou au mensonge, elle se dressa, et d'un bond, avant que Philippe eût pu deviner sa résolution et l'arrêter, elle sauta sur un petit balcon dont les pierres faisaient saillie sur la Sarthe, qui de ses eaux rapides et pro-

fondes baignait silencieusement le pied des murs.

« Venez donc me prendre ! » lui dit-elle, le visage rayonnant d'une sublime beauté.

Philippe, instinctivement, tendit les bras comme pour la retenir.

« Louise ! s'écria-t-il.

— Encore un pas, dit-elle, et vous irez disputer mon corps à la rivière. »

Philippe recula.

Un instant, tous deux se regardèrent muets ; elle, calme et résignée ; lui, sombre, hésitant.

Enfin sa froide ironie l'emporta.

« Vous vous souvenez à propos d'*Ivanhoé*, lui dit-il, avec un amer sourire ; il vous plaît de jouer le rôle de Rébecca, mais je ne m'appelle pas Brian de Bois-Guilbert, et il est temps enfin de cesser cette comédie. »

Il s'avança vers la fenêtre. Louise jeta un regard vers le ciel et disparut.

Philippe poussa un cri et se pencha sur l'abîme. La nappe profonde des eaux venait de s'ouvrir, et à l'endroit où Louise avait plongé, un cercle d'écume blanche frissonnait ; un flot passa, et la sombre rivière emporta cette trace dans ses ondes fugitives.

Tandis que ces choses se passaient au château, on n'a pas oublié que Georges de Vibray, délivré par le colonel Champrod, s'était enfoncé dans le parc à sa suite. Comme il passait non loin du saule où Alexis avait été frappé du plomb mortel, Pierrette, qui était restée sur la rive en proie à un désespoir muet, releva machinalement la tête au bruit des pas qui faisaient crier le gravier. L'aube naissante blanchissait la campagne de ses timides clartés, et comme de cotonneux flocons d'ouate les légers brouillards qui flottent sur la surface des rivières fondaient leurs vapeurs nacrées aux premières lueurs du matin. Le regard vague de Pierrette s'attacha quelque temps sans idées sur le groupe qui marchait rapidement au milieu des taillis ; mais enfin, à mesure que le sentiment de la réalité dissipait les ténèbres de son esprit, elle reconnut tour à tour Georges et le colonel. Un mouvement instinctif la fit se lever, et courir à leur suite ; mais, en même temps qu'un étrange curiosité la poussait sur leurs pas, une crainte indéfinissable la contraignait à se cacher à leurs yeux sous le couvert des arbres et des buissons. On aurait dit que son âme pressentait un nouveau malheur.

Bientôt le groupe s'arrêta sur les bords du Geay, en un lieu où l'écartement des broussailles dessinait une clairière étroite, tapissée d'une herbe fine et veloutée.

Le colonel jeta son manteau par terre, et tira son épée. Pierrette s'était blottie dans un fourré sur la lisière du bois.

« Il n'est pas besoin d'explication entre nous, dit le colonel à Georges ; un de ces messieurs va vous donner son épée. Nous allons nous battre, et l'un de nous doit rester sur le carreau. J'imagine que ces témoins vous conviennent ; nous n'avons donc plus qu'à nous mettre en place. »

Le vicomte de Vibray écoutait le colonel ; la pensée d'un duel lui était bien venue à l'esprit, quand M. Champrod était allé le tirer de sa prison ; mais il l'avait bien vite écartée, sachant qu'il était prisonnier de guerre. Les paroles qu'il venait d'entendre ne lui laissaient plus aucun doute à ce sujet, mais il cherchait vainement une cause à ce combat singulier.

Un officier dégaina, et lui passa son épée. Tout en la prenant, Georges essaya d'avoir une explication. Le colonel l'interrompit.

« Le motif qui nous amène ici est assez grave pour que l'un de nous y laisse sa vie ; ces messieurs ont foi en la parole que je leur ai donnée. Vous la comprenez mieux que personne ; il faut du sang pour laver l'outrage que vous m'avez fait. Ainsi point de débats inutiles. Mais en vous appelant sur le terrain, je ne veux pas que votre vie, si vous êtes vainqueur, courre les chances de la cour d'assises, où cette dernière prouesse rendrait votre condamnation inévitable. Aussitôt après le combat, vous partirez ; ces messieurs ont juré sur leur honneur de se taire. Vous allez, quant à vous, m'engager votre parole que vous quitterez le territoire français sur-le-champ, sans chercher à y revoir personne. »

M. de Vibray comprit à l'air dont ces paroles avaient été dites que le parti du colonel était irrévocablement arrêté ; il ne douta plus qu'il n'y eût sous cette rencontre imprévue une infernale machination de Philippe Cazal. Mais faire revenir le colonel sur l'erreur qu'il entrevoyait était impossible, et hésiter à se battre eût été d'un lâche. Il donna la parole qui lui était demandée, et se mit en garde.

Mais, comme il lui répugnait de faire couler le sang d'un homme qu'il savait bon et généreux, et dont il éprouvait encore en ce moment la loyauté, il chercha seulement à parer les coups qui lui étaient portés ; son habileté en escrime lui rendait cette tâche facile, ayant surtout affaire à un homme que la colère aveuglait.

Du lieu où Pierrette s'était cachée, elle pouvait suivre tous les incidents de cette rencontre ; mais la distance ne lui avait pas permis d'entendre les paroles échangées entre le colonel et le vicomte. Inquiète, elle attachait ses regards sur les deux épées qui se jouaient comme des serpents lumineux sous les premiers rayons du jour. Plus d'une fois, M. Champrod, dans sa fougueuse impatience, offrit sa poitrine découverte au fer du Vendéen. Mais, las enfin d'une lutte qui se prolongeait sans résultat, et voulant surtout éviter l'effusion du sang, M. de Vibray profita d'une passe mal engagée pour désarmer son adversaire.

M. Champrod sauta sur son épée, et se remit en garde avant que leurs témoins eussent pu s'interposer.

« Il faut qu'il y ait un mort ici ! » s'écria-t-il en recommençant le combat.

Un instant après, l'épée volait encore une fois de sa main, et la pointe de M. de Vibray effleurait sa chemise.

Le colonel ramassa l'arme qui venait deux fois de lui être enlevée; un court moment, immobile, il en serra la garde avec violence; mais enfin il rejeta brusquement le fer sur le gazon, et se tournant vers M. Vibray :

«Vous m'avez vaincu, lui dit-il; dans votre cruelle générosité, vous avez même épargné une vie qui m'est odieuse aujourd'hui. Le combat doit cesser, bien que tous deux nous soyons vivants. Allez, monsieur, vous êtes libre. Souvenez-vous seulement de la parole que vous m'avez donnée. »

Georges s'éloigna. Pierrette prit sa course au travers du bois pour aller raconter à Louise ce qui venait de se passer. Comme elle arrivait sur un terrain nu à la lisière du parc, elle vit sur un balcon la figure aérienne de sa maîtresse qui, après s'être dessinée un instant dans le sombre encadrement d'une fenêtre, s'élança dans le gouffre, passa comme une flèche, et plongea sous l'eau. Pierrette se précipita au bord de la rivière; comme elle consultait du regard la surface polie de la Sarthe qui se glissait comme une couleuvre entre ses vertes rives, elle vit accourir Philippe, pâle, égaré. Le regard du bâtard du prêtre lui dit tout, et, frémissante d'horreur, elle suivit la pente des eaux dont le cristal limpide clapotait à ses pieds.

A quelque distance, elle aperçut une masse blanche que la rivière emportait doucement dans sa fuite. C'était le corps de Louise que sa robe soutenait sur l'eau. Aux cris de Pierrette, des meuniers sortirent d'un moulin bâti sur un pli de la rive; ces braves gens se jetèrent dans la Sarthe, et ramenèrent Louise évanouie.

Tous s'empressèrent autour d'elle; un chirurgien

fut appelé de Balestras; et bientôt Louise rouvrit les yeux à la lumière. Son premier regard rencontra Pierrette; elle se jeta dans ses bras, et perdit de nouveau connaissance en voyant Philippe debout auprès d'elle. Le chirurgien ordonna qu'elle fût transportée au moulin avec les plus grands ménagements. Comme on la soulevait, le bracelet de corail qu'elle portait au bras se détacha et roula sur l'herbe; Philippe l'aperçut et s'en empara.

Avec une autorité qu'elle tirait de sa situation, Pierrette intima d'un geste à Philippe l'ordre de s'écarter, et il s'éloigna, curieux à son tour d'apprendre le résultat de la rencontre du colonel et du Vendéen.

M. Champrod le lui fit connaître en quelques mots. Un amer désappointement se glissa dans le cœur de Philippe quand il comprit que M. de Vibray échappait à sa haine; mais, habitué à dompter les mouvements de son âme, il n'en laissa rien voir au colonel, et à son tour il lui raconta comment sa femme s'était précipitée d'une fenêtre de Balestras dans la Sarthe, d'où les meuniers l'avaient retirée.

M. Champrod s'informa des motifs qui avaient poussé Louise à cet acte de désespoir. C'était là justement ce que Philippe voulait pour rendre toute explication impossible entre le colonel et sa femme.

« Que sais-je? dit-il. Madame Champrod a été

quelques heures à revenir de l'évanouissement où elle était tombée après l'arrestation de M. de Vibray au pavillon. Sa douleur se trahit alors par des pleurs et des sanglots. Elle voulait se lever, et retombait épuisée sur son lit de repos. Quand elle apprit que le prisonnier allait se battre contre vous, elle se dressa d'un bond : — Je n'y survivrai pas ! s'écria-t-elle, et se précipita par la fenêtre. »

Bien plus encore que ses paroles, le regard et l'expression du visage de Philippe disaient quel sens il fallait attacher, dans son opinion, au cri de Louise. M. Champrod l'expliqua comme lui.

« Elle peut vivre maintenant, dit-il avec un sourire amer : *il* est libre. »

Le colonel passa dans son cabinet, écrivit quelques lettres, et comme s'il allait faire une course aux environs, monta à cheval une heure après.

Vers le soir, lorsque Louise fut en état de rassembler ses souvenirs, elle s'étonna de l'absence prolongée de son mari. Pierrette se rendit au château ; elle apprit que le colonel n'était pas encore revenu. Une vague inquiétude commençait à pénétrer dans son cœur, lorsque Philippe lui remit une lettre dont la suscription portait le nom de madame Champrod. Pierrette courut au moulin.

Louise ouvrit la lettre. Le colonel mandait à sa femme qu'après ce qui s'était passé, il leur était impossible de vivre l'un près de l'autre ; il s'éloignait donc pour toujours des lieux qui lui rappelleraient sans cesse la faute de celle qu'il avait estimée autant qu'il l'aimait encore, et lui rendait la liberté. « Quand le jour du repentir viendra, lui disait-il en finissant, vous vous souviendrez de l'homme que vous avez trompé, et qui aurait payé votre bonheur au prix de son sang. Vous pleurerez alors ; mais vos larmes seront toute ma vengeance ; elles useront votre vie avant que je vous pardonne ! »

A cette lettre étaient joints divers papiers qui assuraient l'existence de Louise.

Madame Champrod ne perdit pas une minute, et, malgré l'état de faiblesse où elle se trouvait encore, se rendit à Balestras. Personne ne savait ce qu'était devenu le colonel. Dans son angoisse, elle fit appeler Philippe ; le bâtard du prêtre lui apprit alors avec son cruel sourire que le colonel s'était dirigé vers Noyon-sur-Sarthe, où il avait pris une voiture et des chevaux de poste. En partant, il avait laissé une procuration à son intendant ; son intention, lui avait-il dit, étant de ne plus revenir à Balestras.

Louise passait ses mains sur ses tempes que la fièvre faisait battre ; elle se demandait si elle n'était pas en proie à quelque rêve affreux, et sentait ses idées tourbillonner dans son esprit comme l'eau battue par la roue d'un moulin.

« Il y a eu d'infâmes calomnies, dit-elle en attachant sur Philippe un regard sec et brûlant ; vous vous êtes servi de l'arme des lâches ; je ne pouvais pas moins attendre de vous !

— Vous avez voulu la lutte, reprit le bâtard impassible ; nous luttons.

— Oh ! s'écria-t-elle, je le reverrai, et Dieu qui me sait innocente permettra qu'il entende ma voix ?

— Essayez. »

Madame Champrod étant trop faible pour partir sur-le-champ, comme elle l'aurait voulu, écrivit du moins au colonel qui s'était rendu à Paris. Ses lettres lui furent renvoyées cachetées ; elle recommença sans plus de succès, jusqu'au jour où elle apprit que son mari venait de prendre du service et de partir pour l'Algérie. Alors elle cessa ; sa fierté blessée lui conseillait d'attendre. Sur ces entrefaites, elle reçut des nouvelles de Georges ; il avait réussi, grâce au dévouement de ses amis, à passer en Angleterre ; condamné à mort par contumace aux assises de la Sarthe, il lui disait un éternel adieu.

Louise reporta ses pensées autour d'elle, elle se trouva seule avec Pierrette. Tous les liens qui l'attachaient au monde étaient brisés ; une profonde tristesse s'infiltra dans son âme, et la pensée de la mort visita quelquefois son chevet. Mais la religion la protégeait contre ses propres angoisses ; elle se résolut à vivre, mettant toute son espérance en Dieu.

Philippe tournait autour d'elle, sombre et silencieux, comme le lugubre chien noir du démon autour de Faust. La présence de cet homme glaçait son cœur. Un jour qu'elle lui avait intimé l'ordre de ne plus reparaître devant elle, il s'était éloigné pâle de fureur.

« Vous êtes seule maintenant, lui dit-il, comme il passait le seuil de la porte, gardez-vous bien ! »

Louise savait que Philippe avait à ses ordres une valetaille capable de toutes les entreprises, même les plus audacieusement coupables ; lui-même était assez hardi pour ne reculer devant aucune tentative dont il pouvait espérer le succès. Elle se décida donc sans hésiter à fuir Balestras, dont le séjour lui était pénible en même temps que dangereux. Comme elle ne voulait rien accepter des dons de son mari, ses préparatifs furent promptement terminés ; Pierrette l'aida, et le lendemain toutes deux avaient disparu.

Il fut impossible à Philippe, quelle que fût l'activité de ses démarches, de retrouver la trace des fugitives. Comme ces anges radieux qui, aux temps bibliques, descendaient du ciel dans les campagnes de la Judée, puis s'éclipsaient après avoir semé la consolation du bout de leurs ailes lumineuses, Louise venait de disparaître du pays qu'elle avait tant aimé ne laissant après elle que le souvenir de ses bienfaits.

Un coup de sonnette interrompit le narrateur. Il se leva.

« Retournons à nos stalles, m'a dit-il ; il nous faut

assister au combat de générosité que l'infortunée Rachel va livrer à la princesse Eudoxie. Qui l'emportera de mademoiselle Dobré ou de madame Nathan? La prose doit céder le pas à la mélodie : allons. »

IV.

La salle tout entière venait de palpiter sous la voix puissante d'Eléazar chantant sa plainte et sa colère au souvenir de Rachel, lorsque l'auditeur au conseil d'Etat m'entraîna vers le foyer, où la foule émue se pressait.

« Oubliez pour une heure, me dit-il, la malheureuse Israélite qu'attend le bûcher, et revenons à la Vendéenne Louise, à qui il ne manque peut-être que l'inspiration de M. Halévy pour paraître aussi poétique. »

Nous allons, reprit l'auditeur, après un instnat de silence, pendant lequel il parut recueillir ses souvenirs, quitter la Sarthe pour la Normandie, et le château de Balestras pour la pauvre auberge d'un pauvre village assis sur la côte, non loin de Cherbourg. Deux ans se sont écoulés depuis le jour où madame Champrod a disparu avec Pierrette; on était alors vers le milieu du mois de décembre 1854. Près d'une table ébréchée, deux pêcheurs, vêtus de gros drap bleu, buvaient à même dans deux pots d'étain pleins jusqu'au bord de cidre écumant. Un grand feu de tourbe flambait dans l'âtre immense d'une cheminée, que décoraient le portrait équestre de l'empereur brandissant une épée sur un cheval blanc, et une statuette coloriée de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus caché sous un rameau de buis bénit. La pluie fouettait les vitres d'une large fenêtre derrière laquelle on voyait la mer déferler sur la grève; le vent sifflait, et sur le dos monstrueux de l'Océan les vagues soulevaient leurs crêtes blanchissantes. Au loin, chassée comme une mouette, une barque égratignait la cime des flots que tourmentait l'aile de la tempête.

Celui des pêcheurs qui paraissait le plus vieux tourna les yeux vers la fenêtre.

« Il faut un temps à ne pas mettre un dourmier dehors, dit-il; par l'âme de mon saint patron Landry, la mer est folle!

— Ma foi, dit l'autre, pas plus que cette barque qui s'est confiée à ses vagues. Voyez comme elle danse! on dirait qu'elle cherche à gagner la côte au lieu de s'élever au large, comme nous ferions vous ou moi. Elle pourrait peut-être y arriver plus vite qu'elle ne pense. Je voudrais bien savoir quel est le patron assez étourdi pour naviguer par ce vent du diable.

— Ce patron-là est un contrebandier.

— Vous croyez, père Landry?... Nous pourrions bien alors pêcher la cargaison dans nos filets demain. Mais bah! les contrebandiers n'aiment pas la tempête plus que nous. Ne serait-ce pas plutôt la barque du général qui est passée hier, et qui voulait se rendre à Cherbourg par eau, ou bien encore la barque du père Yvon, sur laquelle les deux étrangères aiment tant à se promener. »

Comme il achevait ces mots, un homme entra secouant son manteau trempé de pluie; à la vue des épaulettes d'or qui brillaient sur sa capote militaire, les deux pêcheurs se levèrent.

« Demeurez, mes amis, dit le général, qui n'était autre que l'ex-colonel Champrod, revêtu d'un nouveau grade conquis en Algérie à la pointe de l'épée, et qu'une inspection venait d'appeler en Normandie. — J'ai dû gagner l'auberge comme vous, et remettre mon départ à demain. »

Le général s'approcha du feu, et, prenant un verre sur la table, but avec les pêcheurs. Sur sa figure mâle et brunie, le chagrin avait creusé de profondes rides; on voyait qu'une pensée constante avait plissé ce front et dépouillé ces tempes amaigries; autour des paupières élargies s'étendait un cercle bleuâtre; et la coloration des joues, jadis brillantes de santé, s'était effacée sous une pâleur mate comme les teintes froides de l'ivoire.

« Il paraît mes amis, dit-il aux deux pêcheurs avec un doux, mais triste sourire, que, plus prudents que votre camarade, qui fuit là-bas devant l'orage, vous préférez un pot de cidre à l'eau de mer. »

Le père Landry regarda par la fenêtre, et hocha la tête; le vent fraîchissait encore; la pluie avait cessé, et les lourdes nuées, chassées par la rafale, se déchiraient à l'horizon, qu'illuminaient des lueurs blafardes. De pâles rayons tombaient du ciel sur la mer glauque, et traçaient d'étroites bandes lumineuses sur sa surface agitée et retentissante. Les flots battaient la grève à coups pressés.

« Le père Landry croit que cette barque est montée par un contrebandier, dit l'autre pêcheur, qu'on appelait Jean Leguy; mais moi j'imagine plutôt qu'elle porte les deux étrangères d'Eculleville, qui se seront avisées d'aller en promenade.

— Laisse donc, reprit Landry, tu raisonnes comme un canard sauvage; crois-tu que je resterais là, les bras croisés, si ces bonnes dames dansaient sur l'eau? Ne l'écoutez pas, mon général, ce qui nage là-bas est le bateau d'un contrebandier, foi de Normand! Les bonnes dames d'Eculleville seraient en danger de mort, et le père Landry boirait du cidre au coin du feu! Quand tu verras ça, tu pourras dire qu'il y a un malhonnête homme sous ce bonnet, ajouta le père Landry en tirant son grand bonnet de laine rouge.

— C'est pourtant vrai que je me jetterais dans ma

barque, au risque d'y laisser ma peau, pour leur porter secours! s'écria Jean Leguy; et il n'y a pas un pêcheur sur la côte qui n'en fît autant.

— Qu'est-ce que c'est donc que ces deux étrangères? demanda le général, dont la curiosité venait d'être piquée par les paroles des deux Normands, et surtout par l'expression de leurs physionomies.

— Ah! ma foi, dit le père Landry, c'est toute une histoire; nous les connaissons bien, mais nous ne savons pas leurs noms.

— Et personne au pays n'a songé à le leur demander, continua Jean Leguy; quand elles sont venues, il y a deux ans, vers la fin de l'automne, elles étaient tristes comme la pauvre Suzanne, après qu'on eut trouvé le corps de son mari noyé sur la grève. Comme c'était à l'époque de l'arrestation de madame la duchesse de Berry, on a pensé que peut-être leurs frères ou leurs maris étaient compromis dans toutes ces affaires d'insurrection, et alors, autant par respect pour leur douleur que par crainte de nuire à leur tranquillité, on ne les a pas questionnées.

— Braves gens, dit le général.

— Elles s'établirent chez une pauvre veuve, la mère Marthe, qui possède une cabane à l'entrée du village, avec un petit jardin; et, tout en ayant l'air de ne payer que leurs dépenses, elles faisaient aller le ménage de la veuve et de ses deux petits enfants, dit le père Landry. Bientôt, tous les pauvres de l'en-

droit apprirent à les connaître; il n'y avait pas de chaumière où on ne les rencontrât soignant les malades et consolant les malheureux. Elles ne paraissaient pas bien riches, mais elles donnaient de si bon cœur le peu qu'elles avaient, que les larmes en venaient aux yeux. Quand elles n'avaient rien, elles pleuraient avec ceux qui souffraient, et priaient le bon Dieu. On ne peut pas dire tout le bien qu'elles ont fait. Leur arrivée a été une bénédiction pour le pays.

— C'est depuis ce temps qu'on les a nommées les bonnes dames d'Eculleville, s'écria Jean Leguy. Voyez-vous, mon général, on se ferait couper en morceaux pour elles. Mais c'est une pitié de les voir si tristes dans leurs robes noires; elles sont si pâles, qu'on les prendrait pour les images de la bonne Vierge. Il faut qu'ils n'aient pas de cœur ceux qui ont fait du mal à ces créatures du bon Dieu.

— Vous n'avez rien appris de leur histoire? reprit le général, ému à l'accent du marin.

— Rien, dit le père Landry; il paraît qu'elles ont

eu beaucoup de malheurs dans leur pays; un jour, comme on parlait des guerres de la Vendée et des pauvres gens qui y étaient morts, elles se sont regardées, et toutes deux se sont mises à pleurer. Depuis lors, on n'ose plus parler de ces choses-là, et nous croyons tous que nos soupçons sont vrais.

— L'une paraît la maîtresse de l'autre, qui ne l'appelle jamais que madame, ajouta Jean Leguy; mais j'ai entendu nommer l'autre, la plus petite, celle qui a de grands yeux noirs; elle s'appelle Pierrette.

— Pierrette! » s'écria le général; et il s'appuya contre la cheminée, pâle et tremblant comme un fiévreux.

Ses yeux se tournèrent vers la fenêtre. La tempête éclatait dans toute sa violence. Comme des bandes de crêpe noir, de sombres nuages coupaient le ciel; le vent soulevait, sur la mer verdâtre, des bancs d'écume qui couraient jusqu'à l'horizon. La barque, emportée au sommet des vagues, filait comme une flèche ou disparaissait entre les lames; le flot la poussait vers la côte, où le ressac retentissait comme le roulement du tonnerre.

« Qu'est-ce qu'a donc le général? dit tout bas le père Landry à Jean Luguy, en le poussant du coude; il est devenu tout blanc comme la statue de mon saint patron dans l'église du village. »

Tout à coup le général se dirigea vers la fenêtre.

« Mes amis, dit-il aux deux pêcheurs, il y a là-bas une barque qui va périr; courez, courez sur le rivage, et n'épargnez rien pour sauver ceux qui la montent. S'il faut de l'or...

— Merci, interompit le père Landry. On ne se fait pas payer pour arracher des chrétiens aux vagues. »

Le général Champrod leur serra la main à tous deux.

« Allez donc, mes amis, reprit-il. Les bonnes dames d'Eculleville sont peut-être là.

— Non, dit Jean Leguy; j'ai d'assez bons yeux, et la barque est assez proche pour voir qu'il n'y a à bord que trois ou quatre matelots: mais que ce soient des contrebandiers ou des maraudeurs anglais, je n'en suis pas moins tout prêt à me jeter à l'eau pour les en tirer. Ce sont des hommes, après tout. »

Les deux pêcheurs sortirent; le général, debout près de la fenêtre, les suivait du regard; ce qu'il venait d'entendre avait remué son âme jusque dans les profondeurs où il ensevelissait d'amers souvenirs que le temps ne pouvait effacer. C'était dans un village perdu sur les grèves de la Normandie qu'il venait de retrouver celle qu'il maudissait encore en l'aimant toujours, et il la retrouvait pauvre, désolée, solitaire!

Comme le général cachait sa tête dans ses mains, laissant son âme égarée flotter indécise entre mille

pensées nouvelles, la porte de l'auberge s'ouvrit brusquement; une femme entra enveloppée d'une cape bretonne.

« Personne encore! dit-elle; » et elle jeta sa cape sur une chaise.

Au bruit des souliers sur le carreau, le général se retourna.

« Pierrette! » s'écria-t-il.

Pierrette se laissa tomber près de la cape en reconnaissant M. Champrod.

« Le colonel ! dit-elle ; vous ! vous ici !

— Mais toi-même, Pierrette, qu'y viens-tu faire ? Es-tu seule ? Louise ne t'a-t-elle pas accompagnée ?... Où l'as-tu laissée ? »

La jeune fille resta muette un instant, les yeux attachés sur le général ; mais bientôt le sang remonta à ses joues, que la surprise avait pâlies ; elle se leva, le regard brillant, le sein oppressé.

« Oh ! je ne sais qui vous amène ! s'écria-t-elle ; il me semble que c'est Dieu qui vous envoie. Écoutez-moi, monsieur Champrod, et si j'en crois mes pressentiments, vous rendrez la paix à une pauvre femme qui n'a pas mérité tout le mal que vous lui avez fait. Vous m'avez demandé ce que je venais faire ici ? J'y viens attendre M. le vicomte Georges de Vibray !

— Georges ! s'écria le général en pâlissant.

— Georges, reprit Pierrette, qui a écrit à madame Champrod pour lui annoncer que le 13, à midi, il serait dans ce hameau.

— Ici, où ta maîtresse, sans doute, l'a appelé ? dit le général.

— Ici, où quelque nouveau piége l'attend. Ma maîtresse est innocente aujourd'hui comme elle l'était quand vous l'avez condamnée, comme elle n'a jamais cessé de l'être. Voilà deux ans qu'elle souffre et qu'elle prie Dieu pour vous, qui la punissez injustement ; il est temps que cela finisse. »

Pierrette parlait avec une exaltation que le général ne lui avait jamais vue. Ébranlé déjà par le récit des pêcheurs, il sentit son cœur s'émouvoir aux paroles de la paysanne.

« Innocente, dis-tu, reprit-il ; l'était-elle dans ce pavillon où je l'ai surprise avec M. de Vibray ?

— Avec M. Philippe Cazal, devriez-vous dire, avec le bâtard du prêtre, qui l'avait épouvantée de ses menaces, avec le seul coupable qu'il y ait jamais eu dans cette fatale journée, où ma maîtresse a perdu le repos, où j'ai perdu mon frère. Vous ne saviez pas, vous, que Philippe Cazal aimait votre femme, si l'on peut appeler de l'amour cette lâche passion qui ne recule devant aucune infamie.

— Lui, Philippe !

— Et si ma pauvre maîtresse ne vous l'a jamais dit, c'est qu'il lui répugnait d'accuser un homme qui s'asseyait à votre foyer, que vous appeliez votre ami ; ne craignait-elle pas, d'ailleurs, votre colère, votre indignation, une rencontre entre vous, si vous aviez appris la vérité ? Depuis, vous n'avez jamais ouvert une seule des lettres où elle se justifiait, sans accuser personne cependant ! Et depuis, où a-t-elle vécu, dites, le savez-vous ?

— Je le sais, dit le général.

— Libre, repoussée par vous, a-t-elle quitté la France pour rejoindre celui que vous accusiez ? Voilà deux ans qu'elle vit seule ici, pleurant et priant, le savez-vous ?

— Je le sais.

— Oh ! vous ne savez pas quelle femme vous avez maudite et méprisée ! Mais ses actions parleront plus haut que mes discours. Elle va venir ; elle attend M. de Vibray ; elle ignore que vous êtes là. Eh bien, cachez-vous ici, dans cette chambre basse, et derrière cette porte, vous les verrez, vous les entendrez tous deux. Alors, vous me croirez peut-être !

— Me cacher ! c'est presque espionner.

— Ce n'est pas espionner que d'écouter une justification depuis deux ans attendue. Voulez-vous donc toujours condamner ? »

Comme Pierrette parlait encore, ils virent par la fenêtre passer Louise avec les deux pêcheurs. Ils se dirigeaient vers l'auberge. Pierrette prit le bras du général, et le poussa vers une salle basse qui tenait lieu de cellier.

« Allez, lui dit-elle ; ne faut-il pas enfin que l'heure de la vérité sonne pour tout le monde ? »

Le général céda à l'impulsion de cette voix que les plus nobles sentiments animaient, et disparut.

La porte de l'auberge s'ouvrit, et Louise entra marchant à côté de Jean Leguy et du père Landry, qui portaient Georges dont les vêtements imbibés d'eau disaient assez comment il était arrivé sur la grève.

« Mes pressentiments ne me trompaient pas, dit Louise à Pierrette ; une voix intérieure me criait qu'il était sur cette chaloupe. Sans le courage de ces braves gens, il était perdu. »

Et la pauvre femme serra les rudes mains des pêcheurs.

« Oh ! ne nous remerciez pas, dirent-ils, nous sommes assez payés, puisque ça vous a fait plaisir.

— Quand je vous ai vue courant sur les cailloux, si près que les vagues mouillaient votre robe, vrai Dieu ! s'écria Jean Leguy, je crois que je me serais noyé plutôt que de ne pas arracher ce pauvre jeune homme à la mer. Et, ma foi, il était temps ; déjà il roulait comme une épave.

— Allons, viendras-tu, bavard ? dit le père Landry qui poussait son camarade par le bras ; il y a peut-être quelque autre naufragé sur la côte. »

Et comme ils passaient la porte, il ajouta en se penchant à l'oreille de Jean Leguy :

« Il faut les laisser seuls ; ne vois-tu pas que *l'autre* est quelque chose comme son frère ou son mari ? J'ai compris ça tout de suite, moi. »

Jean Leguy ouvrit de grands yeux, regarda avec admiration le père Landry, et le suivit en pinçant les lèvres d'un air d'intelligence.

Pierrette s'était glissée près de Georges, qui revenait doucement à lui, couché sur un banc devant le feu. Bientôt il eut recouvré l'usage de ses sens, et

son premier mouvement fut de presser les mains des deux femmes sur son cœur ; mais le premier mot qui jaillit de ses lèvres encore pâles fut le nom de Louise.

Louise, trop émue, ne lui cachait pas les larmes qui coulaient sur son visage. Toute la vie de Pierrette semblait s'être concentrée dans ses yeux qui rayonnaient.

« Georges, dit enfin Louise, pourquoi êtes-vous venu ?

— Vous me le demandez, vous? reprit Georges d'une voix étonnée.

— Ne savez-vous pas que votre signalement a été donné à tous les postes de gendarmerie, reprit-elle, et devriez-vous vous exposer à une mort presque certaine pour obéir à un souvenir ?

— Pouvais-je hésiter quand vous-même m'appeliez ! dit Georges avec un regard plein d'un air indéfinissable de surprise.

— Moi ! je vous ai appelé?

— N'avez-vous pas été malade? ne vous êtes-vous pas sentie près de mourir, et, à cette heure suprême où les âmes échangent un éternel adieu, ne m'avez-vous pas fait écrire par Pierrette de venir vous joindre à cette auberge, où votre dernier soupir allait remonter à Dieu ?

— Mais je n'ai pas été maladé, et Pierrette ne vous a pas écrit !

— Qui donc alors m'a envoyé cette lettre? s'écria Georges. Tenez, ajouta-t-il en tirant de sa poitrine un papier tout trempé d'eau ; j'ai reçu cette lettre, il y a deux jours. Cette nuit je suis parti ; mort ou vivant, je voulais être ici le 13, et c'est en jetant des poignées d'or dans la chaloupe d'un contrebandier que je l'ai forcé à lever la voile malgré la tempête qui commençait.

— Non, ce n'est pas moi qui ai écrit ce billet, dit Pierrette qui venait d'examiner le papier ; il y a quelque trahison là-dessous.

— J'étais à Portsmouth, quand un homme est venu à moi. « J'arrive de France, me dit-il, et voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre. » Et il tira de sa poche une boîte. Dans cette boîte il y avait ce billet : « Je vais mourir, Georges; épuisée par une lon-« gue maladie, je veux, avant de rendre mon âme à « Dieu, vous revoir une fois encore. Venez. Pierrette « vous écrit pour moi qui n'ai plus même la force de « tenir une plume ; mais hâtez-vous, si vous voulez « trouver vivante celle qui vous a toujours aimé. » Et, afin que je ne pusse pas douter de la vérité de cette lettre, il y avait dans la boîte, savez-vous quoi, Louise ?... le bracelet de corail que je vous avais donné quand vous étiez jeune fille ; ce bracelet que vous portiez encore le jour où je suis allé vous demander asile et protection à Balestras !

— Mais ce bracelet, je l'ai perdu, alors que des pêcheurs m'ont retirée de la Sarthe, où je m'étais jetée pour échapper aux infâmes poursuites de Philippe Cazal ! »

A ces mots, Pierrette vit trembler la porte du cellier ; elle se leva.

« Vous l'entendez, » dit-elle tout bas en passant près de la porte. Une main froide glissa par l'étroite ouverture et pressa la sienne.

« Je comprends tout, reprit Louise avec accablement, le regard fixé sur le bracelet de corail ; la même haine nous poursuit tous deux. Philippe a retrouvé mes traces, que je croyais lui avoir bien dérobées. Hier, un homme, celui que vous avez vu en Angleterre sans doute, est venu à moi, et m'a remis ce billet.

— C'est bien celui que je lui ai donné, dit Georges en examinant le papier que Louise lui présentait.

— Vous m'annonciez votre arrivée pour aujourd'hui.

— Et je suis arrivé.

— Et vous êtes perdu ! Oh ! quand Philippe s'est servi de mon nom, il savait bien ce qu'il faisait. Mais vous le voyez bien, Georges, on vous a trompé, je ne vous ai pas appelé. Ainsi donc partez, et retournez sur cette terre que vous n'auriez pas dû quitter.

— Ainsi vous me conseillez de fuir encore !

— Que prétendez-vous faire? s'écria Louise.

— Rester !

— Vous voulez donc mourir !

— Écoutez-moi, Louise ; je suis las d'une vie sans repos et sans espérance ; mourir ici ou mourir là-bas, que m'importe ! Voilà deux ans que je vis, le regard et le cœur tournés vers la France, où vous êtes. Je l'ai touchée, je ne m'en éloignerai plus, ou ne m'en éloignerai pas seul.

— Georges !

— Oh ! je sais ce que vous allez me dire. Dans l'implacable fierté de votre vertu, vous n'avez pas voulu m'entendre, vous n'avez même pas voulu m'écrire ; j'aurais dû comprendre que, même à l'heure de l'agonie, vous n'auriez pas eu un souvenir pour moi ! s'écria le vicomte avec amertume. Mais serez-vous inflexible jusqu'à la fin ! Votre mari vous a repoussée ; vous êtes seule, fuyez avec moi, venez ; nous cacherons notre retraite au monde entier. Où vous voudrez, j'irai. Louise, venez !

— Je resterai. Georges, votre amour vous égare. Mon mari me repousse, dites-vous; eh bien, j'accepte son abandon comme l'expiation d'un souvenir que le devoir aurait dû bannir de mon cœur. J'attendrai.

— Entendez-vous? » dit encore Pierrette en passant près du cellier.

Un soupir étouffé lui répondit.

« Alors je reste aussi, dit Georges. Je n'ai plus de patrie, mon nom est proscrit, une condamnation m'a

frappé; je n'avais plus qu'une espérance, vous me l'enlevez. Comme vous, j'attendrai; Philippe peut venir.

— Georges! s'écria Louise, par pitié, partez! » et, debout, suppliante, elle tordait ses mains de désespoir.

« Avec vous je pars, sans vous je reste, dit M. de Vibray.

— Faites-moi donc mourir, mon Dieu! s'écria la pauvre femme à genoux.

— On vient, dit à coup Pierrette, en se tournant vers Georges; hâtez-vous. »

Louise se releva. Un homme s'avançait vers l'auberge. Son aspect glaça le sang dans ses veines.

« Sortez, dit-elle d'une voix entrecoupée par la terreur; sortez par cette porte. S'il en est temps encore, gagnez la cabane de Jean Leguy. Pierrette vous guidera; mais, pour l'amour de Dieu, ne la quittez pas que vous ne m'ayez vue. »

Pierrette entraîna Georges par une porte qui ouvrait sur les dépendances de l'aubergiste, et l'homme que Louise avait vu entra soudain.

C'était Philippe.

Louise s'appuya contre la table pour ne pas tomber. Elle entendait les pas de Georges et de Pierrette sur les carreaux; son cœur battait lourdement dans sa poitrine; elle était livide.

Philippe se montra comme elle l'avait toujours connu, calme et dédaigneusement ironique. Il la salua comme s'il entrait dans un salon.

« Si je ne le savais déjà, madame, votre trouble m'apprendrait assez que M. de Vibray est ici, » dit-il.

L'indignation empourpra les joues de madame Champrod; elle leva sur Philippe un regard enflammé.

« Ainsi je ne m'étais pas trompée! s'écria-t-elle. C'est encore vous!

— C'est toujours moi. Mais, de grâce, épargnez-vous une colère qui ne peut que nous faire perdre un temps précieux. Vous aviez bien pris vos précautions, madame, lorsque vous avez quitté le château de Balestras; tandis que je vous faisais chercher au loin, vous étiez cachée, à un quart de lieue à peine, chez de pauvres fermiers où personne ne vous croyait, et vous n'êtes partie qu'un mois après, quand on commençait à vous oublier. Mais vous savez la toute-puissance de l'or; je l'ai prodigué, et, après deux ans de vaines tentatives, enfin je vous ai trouvée. Vous m'avez certes donné assez de peine pour qu'un jour me récompense de tant de fatigues. Vous vous étiez réfugiée sur les grèves de la Normandie, pour être plus près, sans doute, de l'Angleterre, où vivait M. de Vibray; remerciez-moi donc, car j'ai voulu vous réunir. Maintenant écoutez-moi bien. Le vicomte est condamné à mort par contumace; son signalement est partout. Arrêté, il est perdu. Un seul moyen vous reste encore pour le sauver. Il y a, derrière les murs de la chapelle, à une lieue près du rivage, une chaise de poste : c'est la mienne. Le postillon est en selle. Dans ma poche, il y a un passe-port : il est en règle. Regardez. Je vous l'ai dit, avec de l'or on peut tout avoir. Ce passe-port est le sien. Sous un nom supposé, il peut quitter la France quand il voudra. Je vais me rendre à la chapelle; je vous y attendrai une heure. Si vous venez, ce passe-port sera remis aux mains de M. de Vibray, et il est sauvé; si vous restez, dans une heure je signale son arrivée, et vous savez ce qui l'attend. Choisissez. »

Madame Champrod ne remua pas. A la pâleur mortelle qui couvrait son visage, à l'immobilité de son corps, on aurait pu croire que la vie s'était retirée d'elle, si un tressaillement nerveux n'avait agité ses mains et ses lèvres. L'affaissement de toute sa personne, l'accablement de sa physionomie, exprimaient un si profond désespoir, qu'un sentiment de compassion se peignit sur le visage hautain de Philippe Cazal. A la vue du mal qu'il avait fait, une douloureuse pensée contracta son front pâle et froid comme le marbre; ses yeux semblèrent s'humecter; il s'approcha. Louise frissonna, et se recula avec un geste dont aucun pinceau ne pourrait rendre la souveraine expression de mépris et d'horreur.

Philippe se redressa comme un tigre blessé.

« Ah! vous m'avez rappelé ma vengeance quand j'allais l'oublier, s'écria-t-il en jetant sur sa victime un regard brûlant. Pour étouffer la dernière pulsation de pitié dans ce cœur, où je la croyais morte, il ne vous a fallu que ce mouvement! Leurs pareils, madame, ont usé mon âme! J'inspire ou la haine ou l'effroi; on m'a souffleté dès le berceau avec une épithète infamante; je suis le bâtard du prêtre, et vous m'en faites souvenir! Je m'en souviendrai donc, je vous le jure, et je ferai si bien, que vous ne l'oublierez jamais non plus. On a brisé mon enfance et flétri ma jeunesse avec ce nom, on a refoulé tous mes instincts nobles et généreux sous le mépris; on m'a nourri d'humiliations, abreuvé d'insultes; on m'a écrasé sous une faute qui n'était pas la mienne; on m'a chassé, repoussé, maudit, et je ne me vengerais pas! Et c'est lorsque j'allais pardonner peut-être, quand une larme mouillait ces paupières enflammées, que votre geste me rappelle ce que je suis et ce que vous êtes! Vous l'avez donc voulu, vous serez la victime immolée à ma vengeance! Vous êtes belle, vous êtes jeune, toutes les mains se sont tendues vers vous, tous les sourires vous ont accueillie. Eh bien! de ce piédestal d'honneur, de richesse, de vertu, où vous étiez placée, et que j'ai brisé déjà, il faudra bien que vous arriviez jusqu'à moi. A votre tour, vous me demanderez merci et pitié! Vous savez mes conditions. Encore une fois, madame, choisissez.

La porte intérieure vola en éclats, et Georges sauta dans l'auberge.

Louise, galvanisée en quelque sorte, se dressa, voulut crier et roula aux pieds du proscrit.

Philippe s'était arrêté.

« Lâche ! lâche ! » criait Georges ; s'armant d'une hache, il s'élançait sur Philippe, lorsque le général apparut.

L'arme tomba au pied du Vendéen. Sur un signe de M. Champrod, des gendarmes pénétrèrent dans l'auberge et s'assurèrent de M. de Vibray.

Louise était étendue par terre, sans mouvement. Pierrette, à genoux près d'elle, invoquait Dieu.

« Vous me connaissez, dit le général au brigadier, je vous confie cet homme; vous m'en répondez. » Puis, se tournant vers M. de Vibray, il ajouta : « Pas un mot, monsieur, tout ceci me regarde. Avant une heure vous saurez ce que j'ai décidé. »

Le général parlait d'une voix sonore et impérative ; il y avait dans son geste et dans son regard une autorité qui commandait le silence ; toute sa personne était revêtue d'un caractère imposant et terrible dont la puissance magnétique comprimait toutes les volontés ; il était calme, mais ce calme était plus effrayant que les orages de la passion et les emportements de la colère.

M. Champrod posa la main sur l'épaule de Philippe comme le commandeur sur l'épaule de don Juan. Philippe frissonna : sous l'épaisseur des vêtements, il sentit la froideur glaciale de cette main pénétrer jusqu'à sa peau. Tous deux sortirent ; la porte se referma derrière eux, et Georges avec Pierrette, tous deux près du corps de Louise évanouie, restèrent dans l'attente et la terreur.

Le général, on le sait, avait tout entendu de sa cachette ; quand il vit s'éloigner Georges et entrer Philippe, il avait rapidement écrit quelques mots qu'un valet d'écurie s'était chargé de porter au poste le plus voisin de gendarmerie. Le brigadier avait mission de cerner le hameau et l'auberge. A la vue des uniformes, Georges, craignant de s'aventurer dans le hameau, retourna sur ses pas. C'est ce que M. Champrod désirait. En s'assurant, en cas de besoin, de la personne de M. de Vibray, il demeurait libre d'en disposer à son gré, ce qu'il n'aurait peut-être pas pu faire si des agents de la force publique s'en étaient emparés sur les indications de Philippe.

Philippe doutait encore que le général sût tout

Et un instant après, les deux adversaires, chacun armé d'un sabre emprunté aux douaniers, croisaient le fer face à face.)

la vérité ; l'arrestation de Georges, dont il ne pouvait comprendre le secret motif, laissait son esprit en suspens ; mais comme il s'apprêtait à payer d'audace, un mot du général arrêta le mensonge sur ses lèvres.

« Épargnez-vous d'inutiles paroles, lui dit-il, je

sais tout. Les premiers douaniers que nous allons rencontrer nous serviront de témoins. Je veux bien vous faire l'honneur de me battre avec vous. Suivez-moi. »

Tous deux se dirigèrent vers la côte. Le jour touchait à sa fin ; la mer, déjà plus sombre, reflétait les teintes grises du ciel, où la lumière pâlissait ; les goëlands s'approchaient du rivage, égratignant du bout de l'aile les lames qui déferlaient à grand bruit ; un voile funèbre s'étendait sur les grèves désertes, et le vent arrachait des plaintes aux vieux chênes dépouillés.

Deux douaniers fumaient leurs pipes dans un creux de rocher. Le général leur fit un signe de la main ; ils se levèrent ; quelques paroles dites à voix basse leur apprirent ce qu'il attendait d'eux ; ils portèrent la main à leur schako et le suivirent en silence.

Bientôt tous quatre s'arrêtèrent dans une crique solitaire ; le sable humide résistait à la pression du pied ; une enceinte de rochers les défendait de toute surprise.

Le général mit bas son habit ; Philippe l'imita silencieusement ; et un instant après, les deux adversaires, chacun armé d'un sabre emprunté aux douaniers, croisaient le fer face à face.

Pas un muscle du visage de M. Champrod n'avait remué ; malgré son courage, Philippe frissonnait ; on comprenait à le voir que l'orgueil seul le soutenait : dans son âme, il avait peur.

Le général se battait en homme qui consent à mourir à condition de tuer. Philippe, malgré son trouble, se défendait avec une habileté qui aurait prolongé la lutte, s'il avait eu affaire à un ennemi désireux de conserver la vie ; mais M. Champrod, qui voulait en finir, se découvrit en feignant de lever son arme ; le sabre de Philippe l'atteignit à la poitrine ; mais en même temps le fer du général, qui dédaignait de revenir à la parade, disparut tout entier dans le corps du bâtard.

Philippe lâcha son arme, un flot de sang lui vint aux lèvres, et il s'abattit lourdement sur le sable.

Un sourire passa sur les lèvres du général. Les douaniers se penchèrent sur le corps de Philippe.

« C'est inutile, leur dit froidement M. Champrod, il est mort ; » puis, déchirant sa cravate, il la noua sur sa blessure.

Avec une énergie qui puisait toutes ses ressources dans la puissance de sa volonté, il reprit le chemin de l'auberge. Les douaniers se trompèrent à ce sang-froid ; ils le suivaient, s'imaginant que la blessure avait à peine effleuré les chairs. Ils ne pouvaient comprendre que ce duel, en même temps qu'il était un acte de vengeance, était encore un suicide.

Le général ouvrit la porte de l'auberge. Louise, qui était revenue à elle, et à qui Pierrette avait raconté tout ce qui s'était passé, s'élança vers lui.

Mais elle recula en voyant ses mains toutes rouges de sang.

M. Champrod était plus pâle qu'un linceul ; ses forces s'épuisaient, il s'assit.

« Vous êtes blessé ? s'écria Louise.

— J'ai tué Philippe, lui dit le général. C'était à moi qu'il avait fait le plus de mal, c'était à moi de le punir.

— Mais vous ! vous ! répéta Louise, qui regardait avec épouvante la capote sanglante du général.

— Ce n'est rien, dit M. Champrod ; je me connais assez en blessure pour être convaincu que celle-ci n'a pas besoin qu'on l'examine. Ecoutez-moi, Louise, ajouta-t-il en lui prenant la main doucement, j'ai eu bien des torts envers vous ; je vous ai punie vous croyant coupable ; un misérable vous avait calomniée, et j'ai été assez faible pour l'écouter. Pouvez-vous me pardonner jamais. »

Louise sanglotait inclinée sur sa main.

« Votre éloignement vous a assez vengée ; si vous avez souffert, pauvre âme qui avez été frappée dans toute vos tendresses, peut-être l'avenir réparera-t-il les maux du passé. Quant à vous, monsieur de Vibray, approchez, » dit le général en s'adressant au proscrit.

La voix de M. Champrod devenait sourde et gutturale.

« Si Philippe avait survécu, dit-il, ou si j'avais été tué sur la place, le brigadier que voici avait ordre de vous relâcher ; Jean Leguy et le père Landry vous auraient fait passer en Angleterre ; vous êtes maintenant libre, et vous agirez comme vous l'entendrez. J'ai eu aussi envers vous quelques torts ; d'un mot, je vais les réparer tous. Louise va bientôt rester seule ; elle a besoin d'un protecteur qui l'estime et qui l'aime ; je vous la confie. J'aurais tué votre père, ajouta-t-il plus bas, en pressant la main du vicomte, que ma faute serait rachetée à ce prix ! »

Georges tressaillit ; deux grosses larmes descendirent lentement le long de ses joues.

Louise, éperdue, les regardait tous deux. Déjà le regard du général se voilait ; des ombres livides se jouaient sur sa face.

Elle sentit sa main, conduite par celle de M. Champrod, s'unir à la main du proscrit.

« Mon Dieu ! que faites-vous ? s'écria-t-elle.

— Je meurs, » dit le général.

Sa tête s'affaissa sur l'épaule de Louise ; un dernier regard s'envola de ses yeux ; son cœur ne battait plus.

Pierrette était accroupie dans un coin, la tête cachée sous son tablier. Aux dernières paroles de M. Champrod, un cri, où toutes les angoisses de son âme s'étaient exhalées, avait jailli de ses lèvres, et la pauvre fille était tombée à genoux.

« Vous comprenez la suite, me dit l'auditeur au conseil d'État. M. de Vibray ne quitta pas la France.

Ce fut le premier d'entre les Vendéens proscrits qui osèrent se présenter devant les tribunaux pour purger leur contumace. La justice du pays l'acquitta. Un an après, il épousait la veuve du général Champrod. Le soir de la bénédiction nuptiale, Pierrette disparut. Madame la vicomtesse de Vibray trouva sur sa toilette une lettre à son adresse ; dans cette lettre il n'y avait que ces quelques mots :

« Vous êtes heureuse, ma chère maîtresse, votre « sœur de lait n'a plus de consolation à vous offrir ; « je vous quitte pour consacrer à ceux qui souffrent « les jours qui me restent encore à vivre. Ma der- « nière pensée sera pour vous, que je bénis pour la « confiante et bonne amitié que vous m'avez toujours « témoignée. J'ai fait ce que j'ai pu pour la mériter. « Je m'efforcerai de donner toutes mes pensées à « Dieu ; priez aussi pour moi, ma chère maîtresse, « afin qu'elles ne se détournent plus de lui... »

Madame de Vibray essuya quelques larmes qui filtraient entre ses paupières ; mais je crois qu'elle n'a jamais parlé de cette lettre à son mari. Plus tard, elle apprit que Pierrette s'était faite sœur de charité au Mans, où ses vertus ne tardèrent pas à briller du plus pur éclat dans les pénibles fonctions qu'elle s'était choisies. Elle est morte il y a deux ans, lorsque la supérieure de l'ordre la citait pour modèle à la communauté. Si je ne craignais pas de vous faire sourire en usant d'une locution bien surannée, je vous dirais qu'elle est trépassée en odeur de sainteté.

L'auditeur se leva en achevant ces mots.

« Le cortége des moines va commencer sa marche funèbre, me dit-il, venez voir comment sait mourir madame Nathan, et nous jetterons un dernier regard à madame de Vibray avant qu'elle s'éloigne,

Maintenant mère heureuse aux bras d'un autre époux,

comme dit le poëte. »

AMÉDÉE ACHARD.

LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE.

Le maire dit : « Je vous unis. »
L'enfant pieux, au doux ramage,
A devoilé la sainte image ;
Le prêtre a dit : « Je vous bénis. »

I.

Ce soir, à la maison d'en face, les rideaux rouges et relevés en festons des trois croisées du second étage sont plus éclairés que de coutume. On a tiré les rideaux blancs, qui sont légèrement agités, et ces mousselines brillantes offrent à tous les regards du voisinage comme une fantasmagorie d'ombres bizarres et indécises qui s'agitent, se poursuivent, se rapetissent ou deviennent très-grandes, et disparaissent tout à coup, pour faire place à d'autres et revenir. Parfois la scène, après un mouvement confus, reste immobile un instant; puis les têtes sautent comme dans une danse. Et certainement on danse; car le suif de deux lampions coule brûlant sur les bornes de la porte, ouverte à deux battants ; un ruban de voitures s'étend le long des façades de plusieurs maisons voisines, et quand le landau ou l'omnibus sont passés avec leur bruit de fers et de vitres, quand l'âne de la laitière nocturne est passé avec son bruit de fer-blanc, et, avec elle, son aigre cri; quand les sabots des cochers de fiacre se sont fixés entre le cabaret et leurs siéges; quand François a cessé d'appeler Joseph, que Georges a eu fait de pester contre son maître, et le petit groom d'en rire, pour s'endormir sur les coussins bleus de son cabriolet de *Thomas-Batiste*, on entend de la rue comme une musique de danse : c'est un bal.

Un bal, c'est une corbeille de rubans et de gazes confusément pleine de fleurs fraîches, de fleurs fanées et de fleurs artificielles, parmi lesquelles, à la lumière des bougies, se joue un essaim de papillons noirs.

On se marie dans la maison d'en face. Parents, amis sont accourus musqués et parés; des tantes avec leur gravité solennelle, des petites cousines, curieuses de tout, et surtout d'un mariage, des dandys, dédaigneux parasites apparus un moment pour sourire, du haut d'une cravate, au bouquet virginal; et, pour en médire, des envieux blottis dans un coin. On y voit de jolies têtes, de frais atours et des travestissements grotesques, des maris, des amants, des grand'mères. Le parquet glissant crie sous les escarpins, les meubles sont pleins de femmes; l'antichambre est encombrée de manteaux, et les laquais, pliés sous le poids des sucreries, traversent à grand'peine la foule tournoyante : on va, l'on vient, on se cherche, on s'évite, on s'aborde, on rit à des riens, l'on en dit sans rire. Les jeunes hommes se plaisantent, les vieillards se cajolent, les femmes se mordent, et l'or va et vient entre deux bougies sous des cartes.

Voici que la musique recommence. Les danseurs s'élancent et présentent leurs gants blancs. La reine des danseuses, la mariée, qui s'est promise à tous, se donne au premier venu. Ce premier venu va lui jurer que sa toilette est d'un goût exquis, et son pied délicieux. Préoccupée de trop de soins, elle n'a pas entendu, mais elle répond par un sourire, qu'elle emporte à la chaîne des dames et qu'elle y laisse. Son vis-à-vis, vieil ami de la maison, est aimable ce soir, aimable à faire trembler la fleur d'oranger ! Et cela se conçoit : à propos d'un mariage, on ne sait que faire de ce qu'on pense; on en rit ; c'est le seul jour où la morale avoue l'humanité, et sans les affiquets dont elle l'affuble, il n'y aurait pas de quoi rire à pareille fête pour les invités.

Il est minuit. Une fenêtre s'ouvre, un danseur y amène sa dame pour causer des étoiles, des lampions qui pâlissent, des cochers engourdis; la nuit est fraîche et belle... Mais ils ont autre chose à se dire : ce sont les nouveaux époux; la mariée, je la reconnais à son bouquet; l'autre est trop jeune pour être un père ; un frère serait moins empressé ; et ce jour-là les amants dissimulent : c'est le mari.

Des époux, jeunes et seuls, derrière un rideau

quand on danse à leurs noces, cela fait plaisir à voir. Je ne sais si mon imagination prête à ces deux silhouettes quelque apparence de tout ce que je suppose; mais je leur vois un air caressant qui ferait croire au paradis. Après le bonheur d'un semblable tête-à-tête, il n'y a plus que celui d'en être le témoin. La nuit m'abuse peut-être? Qu'importe! Le cœur me bat pour eux... Et quand je pense que ces deux êtres, dont les avenirs sont déjà si mêlés, se connaissaient à peine il y a huit jours! C'est une histoire; je veux vous la conter. Un mariage est toujours une histoire.

II.

Du sommet de quelqu'un de ces coteaux verts et arrondis qui, de chaque côté de Bagnères-de-Bigorre, s'étendent comme deux bras dans la plaine, vous auriez pu voir glisser lentement, sur la route droite et découverte qui passe au village de Trébons, un brillant tourbillon de poussière. C'était la voiture de Tarbes, qui, par une belle soirée d'automne (il y a quelque deux ans de cela), s'éloignait de Bagnères au grand trot de ses quatre chevaux, avec sa caisse surannée aux panneaux d'un jaune sale, ses roues grises de boue sèche, son conducteur au béret bleu, à la houpe rouge, et le double rang de paysans dont elle était ornée dans la partie supérieure. On entendait encore, des dernières maisons de Bagnères, le cliquetis de chaînes du sabot rouillé, les coups variés du fouet ou les accents saccadés de l'idiome gascon dans lequel s'entretenaient joyeusement les voyageurs de l'impériale, que déjà ceux qui composaient l'intérieur du carrosse avaient échangé entre eux ces formules indécises et réservées qui devaient préluder à une familiarité passagère.

Ces voyageurs étaient un curé de Pressac, mandé par l'évêque, un percepteur de la vallée d'Aure, qui allait faire un versement à Tarbes; il y avait un gros monsieur qui revenait des eaux de Baréges; puis deux femmes, dont l'une, élégante et jeune, s'en retournait peut-être aussi de Luz ou de Saint-Sauveur, et allait je ne sais où; l'autre, qui l'accompagnait sans doute, était enveloppée du capulet rouge des paysannes de la plaine, coiffure qui paraissait inquiéter beaucoup beaucoup un petit épagneul anglais qu'une sixième personne tenait entre les genoux. C'était un jeune homme armé d'un bâton de montagne et vêtu d'une blouse de charretier; cachée en partie sous la visière d'une petite casquette de toile cirée, sa figure expressive et réfléchie était terminée par une barbe assez longue.

On parlait de Rochefort et de Toulon, et ceci à propos d'une boite de paille d'un travail curieux, dans laquelle le curé venait d'offrir poliment de son tabac. On passa en revue les divers ouvrages des forçats; on dit ce qu'on savait des bagnes, de Bicêtre, des pontons, de la vie misérable des prisonniers en général, de leur prodigieuse persévérance dans tout ce qu'ils entreprenaient. Cette causerie, échappée de la tabatière du curé et farcie de descriptions, s'élança sur le ton du merveilleux, d'anecdotes en anecdotes, parcourant toutes les curiosités du sujet, depuis Galilée jusqu'à l'araignée de la Bastille.

La femme au capulet, qui était flanquée des principaux orateurs (le receveur et le curé), les regardait tour à tour, attentive à ces intéressants récits, et curieuse aussi de l'homme en blouse, son vis-à-vis, qui ne disait rien et caressait son épagneul en jetant à la dérobée un regard de jeune homme sur sa voisine. Celle-ci n'écoutait pas et regardait les champs, les prés verts, les frais ruisseaux, ces mamelons boisés, ces jolis paysages qui se succèdent à chaque pas, si variés sur cette route de Bagnères, et auxquels la nuit, qui commençait à tomber, prêtait déjà ses charmes indécis.

Les histoires des prisonniers avaient dépassé Pousac. On traversait Trébons, quand le curé, pour ne pas demeurer en reste avec le receveur, qui venait de débiter un fait passablement incroyable, conta comme quoi il avait ouï-dire qu'un de ces malheureux captifs, tourmenté du besoin de remplir de soins quelconques les heures perdues à vivre ainsi, et ne possédant qu'un paquet d'aiguilles, les semait au hasard dans l'obscurité de son cachot pour les chercher ensuite, patiemment, jusqu'à la dernière. Ici le curé fut interrompu par une double exclamation d'incrédulité échappée à ses champions.

« Ah! monsieur l'abbé, c'est trop fort! dit le gros monsieur.

— Allons, vous plaisantez, monsieur le curé, » dit le receveur.

La paysanne se prit à rire; le petit chien aboya; le curé était sérieux.

« Mais cela ne me paraît pas incroyable, dit alors le jeune homme en blouse. Avez-vous été en prison, monsieur? ajouta-t-il en s'adressant à son voisin.

— Dieu, merci, non.

— Alors, vous ne savez pas tout ce qu'on peut vouloir quand on ne peut rien!... Monsieur, je viens d'être détenu, par suite d'un événement assez bizarre, huit mois à Bilbao; huit mois!... et je conçois parfaitement le fait que vient de citer monsieur. Moi-même j'ai fait une folie de ce genre-là.

— Vraiment? » dit le curé.

Le voyageur raconta son aventure.

C'était romanesque, comme tout ce qui se raconte de l'Espagne. Notre héros avait l'esprit original et facile. Entraîné, comme malgré lui, par ses souvenirs, il s'abandonna à leur inspiration avec un mélange

d'enjouement et de sensibilité qui plut beaucoup à ses auditeurs. C'était devenu une bonne fortune pour eux que ce singulier jeune homme; et si l'étrangeté de son costume ne les avait pas d'abord prévenus en sa faveur, je ne sais quoi de distingué dans sa manière de dire lui valut bientôt de leur part autant de considération que d'intérêt. Sa voisine même, oublieuse de la campagne, avait retiré son étroite capote de voyage pour s'adosser dans son coin.

« Pauvre jeune homme! s'écria le curé, au beau moment de l'histoire; et à quoi pensâtes-vous, ainsi claquemuré?

— Ce à quoi je pensais, reprit le narrateur; ce fut d'abord au plaisir de conter plus tard mon aventure (vous concevez que c'en devait être un); mais il faut que je vous dise que je suis orphelin, et qu'il me manquait une mère, une sœur... une femme qui m'attendît quelque part pour me passer un bras autour du cou en me disant : « Pauvre ami! » Cette riante perspective aurait été tout à fait de luxe pour ma vie de voyageur; mais c'était probablement la seule condition à laquelle je pusse m'arranger d'une prison, car à peine enfermé, messieurs, je pensais à me marier. »

La joyeuse paysanne jura *pet-de-périle*, ce qui fit encore aboyer le petit chien.

« Taisez-vous, Spott! » continua son maître.

« Oui, j'y pensais, et c'était avec des émotions bien étranges; car cette pensée d'être marié me fit d'abord pleurer, puis ensuite me consola. Pendant tout le temps que j'ai été à Bilbao, ce rêve a été pour moi une source de jouissances que vous ne pourriez imaginer. Vous ne comprendrez pas mon affection indéterminée, cet amour conjugal en blanc, auquel il ne manquait plus qu'un nom? Le lendemain j'écrivis à ma femme, j'écrivis sur tout ce qui restait de pages blanches à mon album. Tenez, je me marierai, ne fût-ce que pour adorer la femme qui me dira : « C'était moi! » Quand et où je la trouverai, je n'en sais rien; ce sera quelque jour, quelque part, que sais-je? Moi, voyageur, je chemine, je vais avec mon épître, qu'en roulant avec vous dans cette carriole, je porte à son adresse inconnue. Et si vous ne croyez pas à l'homme aux aiguilles de monsieur le curé, croyez-vous qu'il me vint parmi bien d'autres, l'idée de faire avec ma cravate des jarretières à ma femme?

« Mais taisez-vous donc, Spott! »

La paysanne était ravie.

« Avec ma cravate de soie noire. Je la défilai, puis j'en retressai la soie, j'en fis des nattes, des glands, des houppes; bref, j'y travaillai quarante-trois jours sans relâche, et j'étais heureux! Joignez à ceci que j'avais cassé mon canif, et que pour aiguiser mon couteau, je n'avais que l'anse de ma cruche. Oh! mais aussi, c'est une curiosité; s'il faisait encore jour, vous les verriez, car les voici... Voici les jarretières de ma femme! »

Ici l'intérêt qu'on prenait à ce récit s'était accru au dernier point, et chacun exprimait diversement son opinion; ce qui occasionna une sorte de bourdonnement dans lequel la voix claire de la femme au capulet s'éleva par un : *Aco qu'ey drôle!* auquel la jeune femme, qui s'était retournée vivement, répondit d'une voix extrêmement douce : *O plâ!* et avec cette expression d'un intérêt longtemps comprimé par le silence, et qui paraissait involontairement échappée à son émotion. Le voyageur connaissait probablement le patois du pays; car cette réponse : « Oh! oui, c'est bien drôle! » le charma tellement, que c'est à sa voisine qu'il présenta quelque chose de noir qu'il avait tiré de son portefeuille. Celle-ci, avec une curiosité de femme, s'inclina pour le saisir; mais elle s'inclina plus qu'elle ne le voulait, car une des roues de la voiture mal suspendue, qui venait d'entrer dans le village de Montgaillard, avait dû franchir une auge de bois oubliée dans la rue : la figure de la jeune femme vint toucher celle du voyageur, pour qui cette accolade, bien innocente, mais si positive dans cette circonstance, et qui seulement avait été comprise par eux, fut d'un effet magique. Dans ce moment, le curé de Pressac fut aussi presque embrassé par sa voisine au capulet, qui, par contre-coup, en fut donner la pointe dans l'oreille du receveur. Le gros monsieur reçut un coup de panneau rembourré; mais cet accident léger et que l'obscurité rendait particulier à chacun, ne diminua rien de l'intérêt qu'on prenait à ces jarretières que chacun voulut au moins toucher, et que l'étranger remit au premier venu, après avoir fait semblant de les examiner à la lueur d'une lanterne qui passa près de la voiture, ou auprès de laquelle la voiture passa.

Ils se retrouvèrent encore près l'un de l'autre dans l'auberge de Montgaillard, où l'on venait de s'arrêter. Peut être allait-il se passer entre eux quelque tendre entretien dans lequel lui, plein de son idée romanesque, allait vouloir qu'elle y fût de moitié, et elle s'y refuser. Mais je ne sais par quelle réminiscence malicieuse de ce baiser par hasard, il dut faire en la regardant un léger mouvement de la tête, tout à la fois caressant et comique, et qui la fit rougir.

« Vous m'avez embrassé, lui dit-il tout bas; mais vous ne m'en voudrez pas, je l'espère. »

Il la fixa d'une manière indéfinissable. Elle feuilletait négligemment un petit carnet usé, toute confuse encore de ce malencontreux cahot qui l'avait jetée comme une héroïne de roman au milieu du rêve de cet aventurier sentimental, et le carnet lui tomba des mains. Il le ramassa plus tôt qu'elle.

« Et pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, vous me donnerez ce petit livre? »

Il y a des moments où la bizarrerie est contagieuse : elle lui répondit, comme entraînée malgré elle par le ton de cette soudaine familiarité :

« Et que me donnerez-vous si je vous le donne?

— Je vous donnerai mes jarretières. »

Elle les examina.

« Et votre femme? » lui dit-elle en affectant de rire.

Il ne répondit pas; mais comme il la voyait indécise :

« Ce ne sera, lui dit-il, qu'un souvenir de voyageur, une pensée de notre rencontre ici! Car, avant et après, que de choses entre nous deux! Demain matin peut-être serons-nous séparés par bien des lieues!...

— Au fait, c'est vrai, dit-elle; mais permettez... »

Elle examina rapidement, feuille par feuille, le petit carnet, et le lui remit, après en avoir déchiré quelques-unes. C'était son nom sans doute ou son adresse qu'elle avait enlevés.

La seconde moitié de la route fut presque silencieuse. Notre héros avait menti. Il espérait bien ne pas perdre de vue l'étrangère; mais le bon curé ne put pas le quitter sans lui en témoigner tous ses regrets, et quand il lui eut rendu ses affectueuses civilités, les deux femmes étaient disparues, et il lui fut impossible de savoir, quelque peine qu'il se donnât, ce qu'elles étaient devenues; et il envoya l'homme de Dieu au diable.

III.

Il y a un mois environ, le voyageur en question sortait du café Tortoni en s'acheminant par un de ces boulevards de Paris si divers d'aspect dans leur immense circuit; long ruban qui présente au promeneur qui le parcourt, comme des images vivantes de différentes époques. La Chaussée-d'Antin, depuis quelques années, peut être considérée comme le noyau de la société moderne, et les innovations successives de tous les petits détails qui complètent les différentes physionomies de cette société ne sont ressenties réellement que là. C'est le siége de l'actualité. Mais cet *aujourd'hui* de nos allures que nous venons d'appeler la *fashion*, pour aller faire son tour d'Europe, ne prend pas les boulevards; et comme s'il divergeait en spirale, il n'y revient souvent qu'après avoir passé par Vienne ou par Saint-Petersbourg. Loin de parcourir cette voie directe, on croirait qu'il la traverse dans le cours de ses circonvallations. Ainsi, on part aujourd'hui de chez Tortoni, on arrive hier au Gymnase, on est sous l'empire à la Porte-Saint-Martin; bref, on se trouve à la Porte-Saint-Antoine le lendemain de la démolition de la Bastille.

Si vous avez flâné, par quelque bel après-dîner, sur les boulevards ou les quais, vous connaissez l'escamoteur Miette, « ancien militaire! pensionné de l'État! inscrit sur le grand-livre de la dette publique! et propriétaire à Paris, rue Dauphine... de la célèbre... poudre... persane! » Vous connaissez son étalage de physique expérimentale, sa grosse caisse, ses petits paquets à la portée de tout le monde; vous avez vu son sourire astucieux et moqueur, son imperturbable aplomb. Tour à tour paillasse, orateur et marchand, c'est un pantin qui semble parodier le siècle dans la personnification grotesque d'un prospectus. Notre ami le rencontra au Château-d'Eau protégé des ébats des gamins, des flots de la foule et de la boule des jeux de quille, par un cordon de bonnes d'enfants, de filous, de soldats et de grisettes, de toute cette population de métis qui vient se gaudir au soleil entre la ville et le faubourg.

La poésie mystérieuse du Diorama, le silence religieux de ses détours obscurs, lui offrirent un étrange contraste avec les joies de cette humanité brusque et criarde qui se remuait à la porte. On y voyait d'abord Paris, la capitale du monde, la ville plate et large; Paris moderne et l'immensité de ses maisons dominée de place en place par des monuments d'un autre âge, debout comme des récifs dans cette mer de toitures; tableau tout bleu d'air et de distance, qui ne dit presque rien de tout ce qu'il recèle, trop grand pour l'œil, inappréciable pour la pensée. Puis le jeune homme se sentit mollement entraîné avec le pavillon gothique, et, dans le trajet circulaire d'une croisée à une autre, il reporta son regard ébloui sur les étrangers qui l'entouraient, société silencieuse qui pirouettait sur elle-même. Il était assis près de deux femmes dont les galbes gracieux se dessinaient à peine dans l'obscurité; et quand le ciel humide du *Déluge* vint projeter sur elles sa pâle lumière, il ne put distinguer qu'à peine l'élégant chapeau de celle qui se trouvait le plus près de lui, et, dans l'édifice indécis de sa toilette, quelques-uns de ces riens, inaperçus par le commun des gens, mais auxquels d'autres se devinent et s'apprécient. Ce fut tout ce qu'il en put voir. Dans le tableau du déluge, il retrouva le sentiment du grandiose qui avait présidé à la composition de *Josué*, de la *Mer-Rouge*, du *Festin de Balthazar*. C'était l'œuvre de l'Anglais Martinn, épanouie sans être agrandie, mais revêtue pour lui du charme d'une couleur harmonieuse et des magies de la dioptrique.

A peine sorti du Diorama et revenu à la lumière et au positif du boulevard, il s'aperçut qu'il avait perdu son porte-feuille, ce petit carnet que vous savez, de l'auberge de Montgaillard; cet objet qui ne lui rappelait plus que faiblement une émotion passagère, et sur lequel il en avait consigné bien d'autres, mais auquel il tenait comme un voyageur à un sou-

venir. Il revint donc pour conter sa perte au gardien. La lanterne fut détachée, et on procéda à une recherche à pas de loup et à voix basse dans les corridors sombres, d'abord, et ensuite sous les banquettes de la salle mobile.

La voisine dont nous avons parlé était encore à la place où il l'avait laissée. Les femmes, vous le savez, sont impatientes de l'obscurité. Celle-ci s'était déjà agitée en tous sens dans la petite place qu'elle occupait. Absorbée dans une pensive contemplation, la tête légèrement inclinée et les yeux fixés sur l'arche sainte, elle avait d'abord laissé courir ses doigts blancs et délicats dans les boucles de ses cheveux blonds. Puis reprenant d'une main distraite le léger lorgnon qui de son sein pendait sur le velours du balcon, elle avait failli s'en donner à travers le visage en le faisant pirouetter autour de son doigt. Puis c'était une manche incommode dont les plis resserrés froissaient outrageusement le satin de son épaule. Et mobile et distraite, la petite main était redescendue au contour d'un genou arrondi, où, à travers trois légers tissus, elle ramenait habilement le fin coton d'un bas blanc. Puis enfin cette main voyageuse avait rencontré dans sa ronde le lacet de soie d'un brodequin, qui, libre du nœud, se jouait à l'aventure. Ici l'étrangère, sur la foi instinctive de l'obscurité, avait posé un pied sur son genou, à la manière d'un oriental qui fume son tchibouet. Et, se penchant vers sa compagne, tout en formant les boucles d'un nouveau nœud, elle lui demandait si ces deux animaux qu'on voyait isolés sur un rocher, à droite, étaient des bœufs ou des loups, quand un léger craquement près d'elle la fit retourner du côté opposé, avec un mouvement extrêmement rapide, et jeter ensuite un de ces petits cris de femme, qui n'épouvantent personne, mais dont la nature, toute particulière, fait vivement retourner la tête aux hommes qui sont à portée de l'entendre.

La lumière soudaine et indiscrète de la lanterne venait de s'arrêter sur la surface cotonneuse du bas blanc. Et le scrupuleux gardien, dont l'œil avide de portefeuilles suivait les oscillations de cette sourde lumière, parmi les bottes cirées, les pieds de bancs et les souliers de prunelle, ne vit ici qu'un dernier espace vide de l'objet perdu, répéta à voix basse : « S'il était ici, monsieur, on le trouverait. » Mais l'autre avait retrouvé son objet perdu ! Les houppes noires des jarretières de Bilbao ne seraient pas passées inaperçues à ses yeux, n'y fussent-elles apparues qu'un instant ; il savait trop bien les moindres détails, dont il avait enrichi si péniblement son œuvre ; luxe inutile du reste, et qui ne procurait à ses jarretières, après ce qu'elles pouvaient avoir de curieux, que le désavantage assez grave de mal attacher les bas.

On pourra dire que les voici bien singulièrement retrouvées ; mais, pour le peu qu'on y réfléchisse, on conviendra qu'il ne fallait rien moins qu'une circonstance extrêmement hasardeuse pour qu'elles se retrouvassent.

IV.

Le jour commence à poindre, les laquais réveillés s'agitent, les équipages roulent au logis, les danseurs sont endormis et les toilettes fanées. Et derrière les rideaux rouges les lumières pâlissent et se déplacent. Il vous importe fort peu, n'est-ce pas, de savoir ce qui se passe entre le Diorama et cette nuit? Je ne vous dirai même pas si la mariée est jolie, tout cela me paraît insignifiant : je puis seulement vous assurer qu'elle a une jambe ravissante.

GAVARNI.

CE QUE COUTA UNE PÊCHE.

Depuis la présentation de Samuel Bernard à Louis XIV dans les jardins de Versailles, tous les financiers mettaient pour condition tacite autrefois, lorsqu'on avait recours à eux pour quelque gros emprunt, qu'on leur ménagerait sans affectation l'honneur d'une entrevue avec le roi. L'exigence était forte; beaucoup de courtisans la trouvaient monstrueuse, même sous le règne de Louis XV, où l'on commençait à se relâcher un peu de la rigoureuse étiquette du règne précédent. Cependant, comme il fallait payer les dettes de la cour, quelque fierté qu'on eût, on finissait par fermer les yeux sur les prétentions de tous ces hommes d'argent, et le scandale se consommait. — On connaît, par tradition l'immense fortune du financier Bourei. Où l'avait-il gagnée? c'est un mystère: peut-être dans le sel, peut-être dans les grains, peut-être dans les fournitures, peut-être avec rien, supposition la plus probable de toutes; car l'argent est comme l'huile : il n'y a qu'à en battre longtemps et avec adresse quelques gouttes pour en former des montagnes d'écume.

Bourei, le financier, était on ne sait combien de fois millionnaire, et à l'époque peu puritaine de sa prospérité (c'était sous le roi Louis XV), on disait

qu'il la dépensait bien. Il faut entendre par là qu'il avait sa petite maison du faubourg, de nombreux amis à sa table, ses grandes entrées dans les coulisses des théâtres lyriques, chevaux, équipages, et fines soirées dans ses salons où l'or de ses coffres semblait avoir germé en arabesques le long des murs. Nous ne répéterons pas avec son siècle qu'il ouvrait une voie heureuse à ses revenus en les faisant écouler aussi ; mais nous regretterons toujours la perte des caractères comme le sien dans notre société sans caractère. Aujourd'hui le financier enrichi cache son or dans ses capitaux et ses capitaux dans le fond tenébreux de la province, ou, ce qui est pis, dans les souterrains des banques étrangères. Ce sont des fortunes ternes ; nul ne les voit, pas même ceux qui les possèdent ; ils lèguent aux enfants des inscriptions sur Vienne ou sur Amsterdam ; et les enfants n'en jouissent pas plus que les pères. Tout se réduit à quelques chiffres qu'on se passe de main en main. On est mathématiquement riche. Plus de grandes folies à faire parler toute l'Europe, et, ce qui vaut mieux, à faire travailler les artistes. Que de tableaux, que de tapisseries, que de meubles n'exigeaient pas ces palais d'orgueil ou de plaisir construits par la finance ! Nous lui devrons encore pendant cinq cents ans ces milliers de dieux domestiques dont nous parons nos cheminées et nos tablettes. Les hommes d'argent avaient imaginé et payé cela quelques années avant la révolution, ce terrible déménagement pendant lequel on a cassé le nez à tant de petits amours et les doigts à tant de bergères. Et que ne leur doit pas aussi la littérature ! Ils se laissaient copier si complaisamment par les romanciers et si facilement mettre en scène par les poëtes, et sans se fâcher ! Ils riaient les premiers de leurs galons, de leur figure ronde et de leurs propos si pesamment alambiqués. Quel plaisir aurait-on aujourd'hui à voir reproduit sur la scène un banquier vêtu de noir causant, avec un avocat de son espèce, des droits électoraux ? — Entraîné dans d'excessives dépenses, Louis XV eut recours toute sa vie, comme son grand aïeul, aux emprunts les plus ruineux ; tout déplorable qu'il fût, ce moyen résistait parfois. Les remboursements ne s'étaient pas effectués en toute occasion avec l'exactitude convenue. Beaucoup de financiers reculaient devant le téméraire honneur de prêter leurs pistoles au roi, effrayés de la menace lointaine d'une banqueroute.

A cette époque de doute sur la solvabilité de la cour, il fut proposé à Bourei de prêter un certain nombre de millions à Louis XV, dont les coffres avaient été mis à sec par des dépenses imprévues, comme si, roi ou particulier, de telles dépenses ne devraient pas se prévoir les premières. Après avoir stipulé les garanties de l'emprunt, Bourei ajouta qu'il ne consentirait à obliger la cour, car le nom du roi n'était jamais prononcé ouvertement dans ces sortes de marchés, si on ne lui accordait pas la faveur d'être présenté au roi. Il tenait singulièrement à un honneur dont ses descendants auraient le droit de s'enorgueillir un jour. Ne pouvant leur laisser un nom illustré par les armes ou sous la toge, ni même un nom grand dans les lettres, il trouverait un dédommagement à l'obscurité de son origine dans l'immense retentissement que donnerait à sa vie la haute distinction dont il était jaloux. — Le négociateur pour la cour suspendit sur-le-champ la transaction ; il n'osa, avec raison, prendre sur lui de laisser espérer à Bourei une satisfaction si démesurée. Être présenté au roi Louis XV, parler au roi ! mais que de gentilshommes de l'origine la meilleure n'auraient pas obtenu, sans des motifs de la plus grande gravité, l'honneur sollicité par le simple financier Bourei !

Cependant l'intermédiaire officieux rapporta au gouverneur du palais, et celui-ci au premier ministre, le désir de l'orgueilleux prêteur. Prenant le roi dans un moment de bonne humeur, le premier ministre tenta d'aborder la difficulté. Quoique très-large en matière de mœurs, le roi Louis XV, il ne faudrait pas s'y tromper, n'était pas plus maniable sur l'étiquette que Louis XIV et bien d'autres rois dont la popularité a fait son temps. Louis XV refusa net d'abord ; c'était un fâcheux précédent à établir ; les gentilshommes ne s'encannaillaient que trop chaque jour ; l'exemple aggraverait le mal, et le mal était des plus tristes.

Chaque chose a sa place à garder : les pins ne descendent pas dans la vallée, les astres restent à leur place. J'ignore si le roi se servit entièrement de ces deux comparaisons ; mais après avoir opposé un refus formel à la fantaisie de Bourei, il se montra peu à peu moins difficile ; enfin il consentit à l'entrevue. Le vide de ses coffres plaidait aussi éloquemment pour le financier jaloux de le voir et d'échanger avec lui quelques paroles. L'autorisation ne fut pourtant pas donnée sans réserve. Bourei ne serait pas reçu avec la plus simple formule d'étiquette : on ne l'annoncerait pas, il ne serait pas noté d'avance dans le livre des réceptions, on ne le présenterait pas au sortir de la messe ; mais le roi, en se promenant à Marly, permettrait à Bourei de l'aborder et de lui offrir ses hommages.

Le lendemain, si ce n'est le jour même, les millions du financier étaient portés sans bruit aux Tuileries. Des deux parts, la transaction était dûment consentie.

Je voudrais pouvoir dire fil à fil toutes les émotions répandues dans l'âme de Bourei, lorsqu'il fut conduit à Marly et placé au milieu de l'allée par où devait passer le roi, qui, probablement se préoccupait beaucoup moins de la rencontre.

Quelle opération de finance avait-elle jamais fait tant battre son cœur sous son ample gilet de satin à raies d'or? Humann, dont l'admirable ciseau dissimule l'âge et l'embonpoint, n'existait pas encore. Comment le regarderait le roi? Que lui dirait le roi? Oh! prévoir ses paroles, afin d'arranger dans sa tête une réponse triomphale, comme on les rapporte dans l'histoire, qui épargne souvent aux gens la peine de les faire.

Lorsqu'il vit venir lentement vers lui Louis XV, appuyé sur son jonc à pomme d'or, Bourei perdit et son enthousiasme raisonneur et ses plus ingénieux projets de soutenir la conversation tant souhaitée. Ses jambes ondulèrent comme les arbres plantés près de lui; il eût été incapable de faire une addition, tant son sang-froid l'avait quitté. Il s'en remit au hasard, et, le chapeau à la main, le corps arrondi autant que le dessin de sa surface le permettait, il attendit le passage de Louis XV. Les princes jouaient en ce moment au mail; et les dignitaires avaient compris que l'intention du roi était d'être seul. Décidé au sacrifice que la nécessité lui imposait, le roi voulut s'acquitter de son engagement avec la meilleure grâce possible. S'arrêtant devant Bourei, il ôta son chapeau et lui dit :

« Monsieur Bourei, je me promets le plaisir d'aller manger une pêche à votre campagne, puisque vous m'avez rendu visite à Marly. »

Et le roi était déjà bien loin que Bourei, foudroyé de bonheur, n'avait pas encore trouvé une réponse à la haute et singulière marque d'estime qu'il venait de recevoir. Le roi de France lui avait promis d'aller manger une pêche à sa maison de campagne! Cela veut dire, calculait-il, que le roi déjeunera chez chez moi! Je ne sais rien d'aussi beau, d'aussi généreux, d'aussi grand dans l'histoire de France. Quel magnifique prince! Il ne savait pas que madame de Sévigné en disait autant de Louis XIV après avoir dansé avec lui.

En rentrant à Paris, il fit part de son bonheur à tout le monde; il écrivit à ses correspondants sa réception à Marly; le soir, dans les coulisses de l'Opéra, il n'était question que de l'honneur fait à Bourei. Les danseuses le voyaient déjà ministre. Dans le bonheur, nous sommes tous un peu danseuses. Bourei n'aurait pas été loin de partager leur opinion. — La nuit fut belle sur l'oreiller : le lever du soleil le vit plus calme; tout aussi heureux, mais plus réfléchi. «Le roi, murmurait-il, m'a promis de venir manger une pêche à ma campagne. Mais je n'ai pas de campagne. Il faut donc que j'en achète une. Je ne puis décemment le recevoir dans une chaumière ou dans un potager de procureur. C'est un château qu'il me faut, et un beau château, un château près de Paris, du côté de Versailles ou de Fontainebleau. Où le trouver? Allons à la recherche d'un château, allons! » Il sauta en bas du lit, ordonna qu'on mît les chevaux à sa voiture, et il s'élança sur la route de Versailles, plein d'impatience et d'espoir.

On ne voyait pas alors comme de nos jours les plus grandes propriétés traînées à l'encan judiciaire : la terre de famille restait dans la famille comme y restaient le portrait de l'aïeul, le fauteuil et les bijoux de l'aïeule.

Bourei sonna vainement à toutes les grilles de châteaux entre Paris et Versailles; aucun n'était à vendre. A peine rencontra-t-il plus loin, mais trop loin de la route, des propriétés d'une certaine étendue. Il renonçait d'ailleurs bien vite à s'en rendre acquéreur en voyant les médiocres proportions des bâtiments, pauvres habitations de gentillâtres ruinés, établis là pour être plus près de Versailles, le grand rendez-vous des solliciteurs. Ses excursions se tournèrent du côté de Fontainebleau. Rien non plus sur cette longue rue de dix-huit lieues. Les bords de la Seine lui offriraient peut être la propriété qu'il cherchait avec tant d'inquiétude et d'ardeur; il s'y porta sans délai, car l'hiver allait finir, et la saison des pêches se rapprochait d'autant. Même absence de maisons de campagne dignes de recevoir un roi dans ce rayon nouveau qu'il parcourait pas à pas et le front découragé. Ce n'est pas que les domaines seigneuriaux manquassent, mais pour quelle raison lui en vendre, quand, certes, les grandes familles ne connaissaient pas ces affreux revirements de fortune dont elles sont maintenant frappées presque tous les vingt ans? — Bourei en maigrit, cette pêche le poursuivait nuit et jour; il en rêvait; elle se posait sur sa poitrine comme le cauchemar. Il n'y a pas de petits chagrins, pas de petites douleurs. Ce n'est pas le mal qui entre dans le cœur, c'est le cœur qui s'élargit au point de se déchirer ou se réduit à rien pour entrer dans la forme que prend le mal; Alexandre écartelait son cœur quand il désirait posséder le monde; Bourei l'étouffait dans l'intérieur d'une pêche. «Quelle envie le roi a eue, se disait-il parfois dans la déception de ses courses! » Puis il se reprenait pour dire: « Mais c'est un si grand honneur pour moi! »

Un jour que, fatigué de la parfaite inutilité de ses pas, il avait traversé tout rêveur la forêt de Sénart et celle de Rougeaux, l'une et l'autre peuplées de riches domaines dont tout son or ne le rendrait pas maître malgré ses prières et ses propositions, il arriva à un endroit qui domine la Seine, et touche à un petit village de chaume nommé Nandy. Le ciel, l'espace, l'horizon, n'ont rien de plus majestueux. Derrière vous la forêt de Rougeaux, à vos pieds la Seine dont les méandres écumeux serpentent depuis des siècles sans se tarir, et au loin une poussière de bois, de châteaux, de bois et de châteaux encore, comme si tout cela était venu après le so-

leil sur la pluie. Rois, poëtes et femmes ne rêvent rien de plus riche et de plus coloré.

Puisque personne ne veut me vendre un château, s'écria-t-il à l'aspect de ce beau paysage, j'en ferai bâtir un ici, dont je rendrai tous les autres jaloux. Ici même : et un château royal, s'il en fut. Peu de jours après il achetait sans peine le bois où il avait projeté d'ériger sa construction seigneuriale. Les architectes, les maçons, les jardiniers, les peintres mirent bientôt la main à l'œuvre, et ne la retirèrent que lorsque le château et ses deux cents croisées, ses fossés, son parc, ses parterres, ses pavillons,

eurent couvert un nombre prodigieux d'arpents. Il avait semé l'or, et les merveilles étaient sorties de terre; car aucun sol ne résiste à cette marne et à cet engrais. Au même endroit où Bourei avait failli se noyer de désespoir, il pouvait maintenant contempler du haut de son belvédère l'immense horizon de ses forêts. Les pêches ne furent pas oubliées : réunissant en un seul tous les vergers qu'il avait achetés pour agrandir sa propriété, il ne manqua pas plus de pêchers que de pêches à offrir au roi. Son vœu le plus ardent consista alors à rappeler à Louis XV la promesse qu'il lui avait faite, il y avait un an.

Depuis un an, le roi, toujours de plus en plus endetté, au lieu de rembourser Bourei, s'était engagé envers lui pour d'autres sommes. On le trouva moins absolu lorsqu'il fut question d'accorder une seconde audience à Bourei, de son côté moins timide à la solliciter. Cette fois il ne fut pas reçu en plein vent et comme à la dérobée, il se montra à Versailles, dans un salon royal.

« Sire, osa dire Bourei, la pêche est mûre ; mon château compte sur l'illustration de votre visite promise, si Votre Majesté s'en souvient, dans le parc de Marly. » Sans remarquer ce que signifiait le mot pêche venu à travers la phrase de Bourei, Louis XV comprit à peu près que le financier lui rappelait une visite qu'il avait probablement consentie à faire à son château.

« Très-bien, monsieur Bourei, lui dit-il en passant dans une autre salle ; nous irons bientôt chasser dans votre parc. »

Autre bonheur plus considérable ! se dit Bourei, ce n'est plus une pêche que le roi viendra cueillir dans mon domaine, c'est une chasse qu'il veut y faire. Une chasse !

Avant de raconter les nouveaux embarras où fut jeté Bourei par ce changement d'idée survenu dans l'esprit du roi, il faut dire ici que le financier, quelque puissamment riche qu'il fût, avait englouti d'effrayantes sommes dans l'achat des terrains sur lesquels son château s'était élevé. Les restes en subsistent encore à l'endroit que nous avons indiqué, et un pavillon est encore debout pour attester l'honnête orgueil de financier au grand cœur. Toutes construites en marbre et en pierres de taille, les caves du château, de ce beau château qu'on démolit pendant la révolution, ont résisté à la pioche : il aurait fallu employer la mine. De distance en distance, dans les bois qu'il acquit autour de son domaine, on aperçoit encore au-dessus de hautes herbes, des bornes milliaires placées là afin d'indiquer les mesures parcourues par ses équipages particuliers. Cette ligne de bornes s'étendait de Paris jusqu'à son château de Bourei. La route ouverte par lui au milieu du bois, et que devait fouler la voiture de Louis XV, se voit encore là où les herbes sont plus rares. On dirait

une voie romaine : la révolution a déjà fait des antiquités parmi nous.

Louis XV était déjà bien vieux quand il s'engageait si témérairement à savourer une pêche en se promenant dans les jardins de son financier, et il était de cinq ans plus vieux encore lorsque Bourei, qu'on lui présentait pour la troisième fois, mais cette fois aux Tuileries, lui rappelait avec une assurance respectueuse la flatteuse espérance qu'il lui avait donnée d'aller chasser dans son parc.

Cette fois Louis XV se souvint parfaitement de sa promesse; mais avec un esprit infini et ce ton ravissant qu'il avait puisé dans ses conversations avec les plus spirituelles femmes du monde, il fit remarquer à Bourei qu'il était bien vieux pour chasser sur les terres des autres. Cependant il l'assura que s'il persistait, il était prêt à ratifier ses paroles malgré l'âge et le besoin du repos.

On se moqua de la fin ridicule du financier ; on le chansonna dans le *Mercure*; il rougit un peu ; il se résigna ensuite; enfin, il osa se montrer en public avec sa légitime moitié.

Confus de tant de bontés, Bourei se jeta à genoux et protesta que si quelque chose pouvait le consoler de n'avoir pas eu l'honneur de voir le roi poursuivre le cerf dans son domaine, c'étaient à coup sûr les paroles qu'il venait d'entendre.

« Relevez-vous, monsieur Bourei, lui dit ensuite le roi, et assurez madame Bourei que, dès que mes graves atteintes de goutte m'auront quitté, j'irai faire la mediamoche à votre château, puisque la chasse m'est interdite. »

Bourei se releva et accompagna le roi qui entrait dans ses petits appartements.

« Je n'ai plus rien à désirer sur la terre, pensa Bourei en quittant les Tuileries pour regagner son hôtel. Sa Majesté s'est excusée de n'être pas venue chasser chez moi, et elle s'invite d'elle-même à une médianoche à mon château. La pêche à cueillir dans mon jardin, ce n'était qu'un déjeuner, la chasse un dîner; mais la médianoche, c'est le souper et le bal. Sa Majesté couchera chez moi, comme Louis XIV coucha chez le prince de Condé, à Chantilly, et chez le duc de Montmorency, à Écouen. »

Nous avons dit les sommes ruineuses dépensées par l'excellent Bourei à la construction de son château ; nous y ajouterons, outre celles qu'il continuait à prêter au roi, les sommes qu'il prodigua pour remplir son parc de cerfs et de sangliers. Sa fortune se trouva largement compromise ; mais l'ambition l'avait poussé de vague en vague jusqu'au milieu de la haute mer ; il était moins naïf maintenant dans son désir de recevoir chez lui le roi. Pourquoi Sa Majesté n'anoblirait-elle pas ce qu'elle avait touché? Pourquoi le château Bourei ne deviendrait-il pas, le lendemain de la visite du roi, une petite seigneurie, et le maître du château quelque chose aussi ? Il existait des exemples de moins justes élévations. Comme cette idée souriait à Bourei !

Une réflexion pourtant l'inquiétait; le roi lui avait dit :

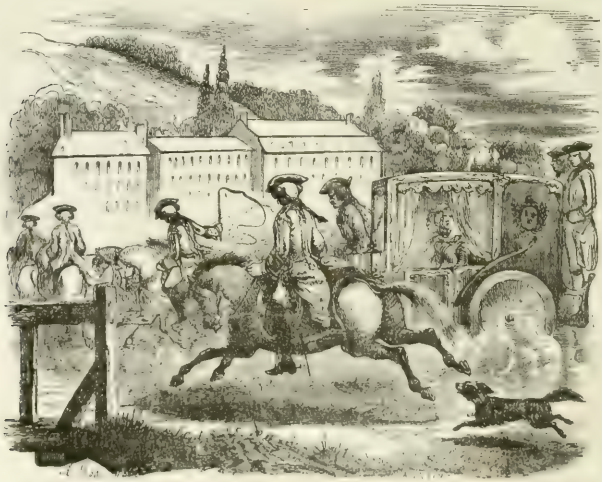
« Monsieur Bourei, assurez madame Bourei que j'irai faire la médianoche à votre château. »

Madame Bourei ! le roi me croit donc marié? Comment, pourquoi le détromper? et d'ailleurs, comment donner une médianoche sans femme? Quelle femme viendra à ma soirée si je n'ai pas une femme? Puis-je introduire Sa Majeste au milieu des danseuses de l'Opéra? Je serais un homme perdu de mœurs, je serais déshonoré.

Après tout, se dit Bourei, il est peut-être temps de fermer ma carrière trop dissipée de jeune homme : j'ai eu un célibat assez agité. L'erreur du roi ne serait-elle pas un avertissement de la Providence, qui m'appelle à contracter un mariage pur, honnête, et à goûter les joies sacrées de la famille ?

Au bout de ses raisonnements et de ses réflexions, Bourei trouva le mariage, car le mariage est comme la mort, il est rare qu'il se fasse longtemps attendre. Bourei se maria. Ce fut un grand scandale dans les coulisses de l'Opéra. On se moqua de la fin ridicule du financier ; on le chansonna dans le *Mercure* ; il rougit un peu ; il se résigna ensuite ; enfin, il osa se montrer en public avec sa moitié légitime.

« Vienne un roi maintenant ! s'écria Bourei, vienne même une reine, j'ai une femme pour leur faire les honneurs de la médianoche ! »



Louis XV eut des rhumatismes après la goutte, de mauvaises digestions entre la goutte et les rhumatismes; sa santé ruinée ne se relevait pas. Chaque fois que Bourei voulait parler de la médianoche au ministre, le ministre répondait :

« Sa Majesté ne quitte plus Versailles ; dès qu'elle

ira mieux, on songera à lui remettre en mémoire votre fête. »

En attendant, la fortune du financier déclinait comme la santé du roi. Les deux règnes finissaient. Enfin, Bourei apprit un jour, avec toute la France, que le roi était mort de la petite-vérole.

Bourei faillit aussi en mourir.

«Il était écrit, dit-il en pleurant, que le roi ne mettrait pas le pied à mon château. Ni pêche, ni chasse, ni médianoche ! et je me suis marié ! » ajoutait plus bas Bourei.

Pourtant le désir qu'avait eu le roi de manger une pêche chez Bourei avait ruiné le financier.

Si ceux qu'égarera une partie de chasse aux limites de la forêt de Rougeaux voient blanchir, entre les rameaux de la clairière, la toiture aiguë d'une construction charmante, ils auront devant leurs yeux tout ce qui reste de la colossale construction de Bourei : le pavillon qui porte son nom.

Pardonnez-lui : il aima son roi ; et sans sa folie, personne ne connaîtrait le financier Bourei.

LÉON GOZLAN.

LE PRIX DE LA VIE.

Et Joseph, ouvrant la porte du salon, vint nous dire que la chaise de poste était prête; ma mère et ma sœur se jetèrent dans mes bras.

« Il est temps encore, me disaient-elles, renonce à ce voyage, reste avec nous.

— Ma mère, je suis gentilhomme, j'ai vingt ans, il faut qu'on parle de moi dans le pays! que je fasse mon chemin, soit à l'armée, soit à la cour.

— Et quand tu seras parti, dis-moi, Bernard, que deviendrai-je?

— Vous serez heureuse et fière en apprenant les succès de votre fils.

— Et si tu es tué dans quelque bataille?

— Qu'importe? qu'est-ce que la vie? est-ce qu'on y songe? on ne songe qu'à la gloire quand on a vingt ans et qu'on est gentilhomme. Et me voyez-vous, ma mère, revenir près de vous, dans quelques années, colonel ou maréchal de camp, ou bien avec une belle charge à Versailles?

— Eh bien! qu'en arrivera-t-il?

— Il arrivera que je serai ici respecté et considéré.

— Et après?

— Que chacun m'ôtera son chapeau.

— Et après?

— Que j'épouserai ma cousine Henriette, que je marierai mes jeunes sœurs, et que nous vivrons tous avec vous, tranquilles et heureux dans mes terres de Bretagne.

— Et qui t'empêche de commencer dès aujourd'hui? Ton père ne nous a-t-il pas laissé la plus belle fortune du pays? Y a-t-il à vingt lieues à la ronde un plus riche domaine et un plus beau château que celui de la Roche-Bernard? N'y es-tu pas considéré et aimé de tous tes vassaux? En manque-t-il, quand tu traverses le village, pour te saluer et ôter leur chapeau? Ne nous quitte pas, mon fils; reste près de tes amis, près de tes sœurs, près de ta vieille mère, qu'au retour peut-être tu ne retrouveras plus; ne vas pas dépenser en vaine gloire ou abréger, par des soins et des tourments de toute espèce, des jours qui déjà s'écoulent si vite : la vie est une douce chose, mon fils, et le soleil de Bretagne est si beau! »

En disant cela, elle me montrait par les fenêtres du salon les belles allées de mon parc, les vieux marronniers en fleur, les lilas, les chèvrefeuilles, dont le parfum embaumait les airs et dont la verdure étincelait au soleil. Dans l'antichambre se tenaient le jardinier et toute sa famille, qui, tristes et silencieux, semblaient aussi me dire : Ne partez pas, notre jeune maître, ne partez pas. Hortense, ma sœur aînée, me serrait dans ses bras, et Amélie, ma petite sœur, qui était dans un coin du salon, occupée à regarder les gravures d'un volume de La Fontaine, s'était approchée de moi en me présentant le livre :

« Lisez, lisez, mon frère, » me disait-elle en pleurant...

C'était la fable des *Deux Pigeons!*... Je me levai brusquement, je les repoussai tous.

« J'ai vingt ans, je suis gentilhomme; il me faut de l'honneur, de la gloire... laissez-moi partir. »

Et je m'élançai dans la cour. J'allais monter dans la chaise de poste, lorsqu'une femme parut sur le perron de l'escalier : c'était Henriette! elle ne pleurait pas... elle ne prononçait pas une parole... mais pâle et tremblante, elle se soutenait à peine. De son mouchoir blanc, qu'elle tenait à la main, elle me fit un signe d'adieu, et elle tomba sans connaissance. Je courus à elle, je la relevai, je la serrai dans mes bras, je lui jurai un amour pour la vie; et au moment où elle revenait à elle, la laissant aux soins de sa mère et de ma sœur, je courus à ma voiture sans m'arrêter, sans retourner la tête. Si j'avais regardé Henriette, je ne serais pas parti.—Quelques minutes après, la chaise de poste roulait sur la grande route.

Pendant longtemps je ne pensai qu'à mes sœurs, à Henriette, à ma mère et à tout le monde que je laissais derrière moi; mais ces idées s'effaçaient à mesure que les tourelles de la Roche-Bernard se dérobaient à ma vue, et bientôt des rêves d'ambition et de gloire s'emparèrent seuls de mon esprit. Que de projets! que de châteaux en Espagne! que de

belles actions je me créais dans ma chaise de poste ! Richesses, honneurs, dignités, succès en tout genre, je ne me refusai rien ; je méritais et je m'accordais tout : enfin, m'élevant en grade à mesure que j'avançais en route, j'étais duc et pair, gouverneur de province et maréchal de France quand j'arrivai le soir à mon auberge. La voix de mon domestique, qui m'appelait modestement monsieur le chevalier, me força seule de revenir à moi et d'abdiquer. Le lendemain et les jours suivants, mêmes rêves, mêmes ivresses, car mon voyage était long. Je me rendais aux environs de Sedan, chez le duc de C..., ancien ami de mon père et protecteur de ma famille. Il devait me présenter à Versailles et me faire obtenir une compagnie de dragons, par le crédit d'une sœur à lui, la marquise de F..., jeune femme charmante, désignée par l'opinion générale à la survivance de madame de Pompadour, place dont elle réclamait le titre avec d'autant plus de justice, que depuis longtemps déjà elle en remplissait les fonctions honorables. J'arrivai le soir à Sedan, et ne pouvant pas, à l'heure qu'il était, me rendre au château de mon protecteur, je remis ma visite au lendemain, et j'allai loger aux Armes-de-France, le plus bel hôtel de la ville, rendez-vous ordinaire de tous les officiers; car Sedan est une ville de garnison, une place forte; les rues ont un aspect guerrier, et les bourgeois même une tournure martiale qui semble dire aux étrangers : Nous sommes compatriotes du grand Turenne.

Je soupai à table d'hôte, et je demandai le chemin qu'il fallait suivre pour me rendre le lendemain au château du duc de C..., situé à trois lieues de la ville. Tout le monde vous l'indiquera, me dit-on ; il est assez connu dans le pays. C'est dans ce château qu'est mort un grand guerrier, un homme célèbre, le maréchal Fabert.— Et la conversation tomba sur le maréchal Fabert. — Entre jeunes militaires, c'était tout naturel. On parla de ses batailles, de ses exploits, de sa modestie, qui lui fit refuser les lettres de noblesse et le collier de ses ordres que lui offrait Louis XIV ; on parla surtout de l'inconcevable bonheur qui de simple soldat l'avait fait parvenir au rang de maréchal de France, lui homme de rien, et fils d'un imprimeur. — C'était le seul exemple qu'on pouvait citer alors d'une pareille fortune qui, du vivant même de Fabert, avait paru si extraordinaire, que le vulgaire n'avait pas craint d'alléguer à son élévation des causes surnaturelles. On disait qu'il s'était occupé dès son enfance de magie, de sorcellerie; qu'il avait fait un pacte avec le diable. Et notre aubergiste, qui à la bêtise d'un Champenois joignait la crédulité de nos paysans bretons, nous attesta avec un grand sang-froid, qu'au château du duc de C..., où Fabert était mort, on avait vu un homme noir que personne ne connaissait, pénétrer dans sa chambre et disparaître emportant avec lui l'âme du maréchal qu'il avait autrefois achetée et qui lui appartenait; et que même maintenant encore, dans le mois de mai, époque de la mort de Fabert, on voyait apparaître le soir une petite lumière portée par l'homme noir. Ce récit égaya notre désert, et nous bûmes une bouteille de vin de Champagne au démon familier de Fabert, en le priant de vouloir bien aussi nous prendre sous sa protection, et nous faire gagner quelques batailles comme celles de Collioure et de la Marfie.

Le lendemain je me levai de bonne heure et je me rendis au château du duc de C..., immense et gothique manoir, qu'en tout autre moment je n'aurais peut-être pas remarqué, mais que je regardais, j'en conviens, avec une curiosité mêlée d'émotion, en me rappelant le récit que nous avait fait la veille l'aubergiste des Armes-de-France.

Le valet à qui je m'adressai me répondit qu'il ignorait si son maître était visible, et surtout s'il pouvait recevoir. Je lui donnai mon nom, et il sortit en me laissant seul dans une espèce de salle d'armes décorée d'attributs de chasse et de portraits de famille.

J'attendis quelque temps, et l'on ne venait pas ; cette carrière de gloire et d'honneur que j'avais rêvée commence donc par l'antichambre, me disais-je ; et, solliciteur mécontent, l'impatience me gagnait; j'avais déjà compté deux ou trois fois tous les portraits de famille et toutes les poutres du plafond, lorsque j'entendis un léger bruit dans la boiserie. C'était une porte mal fermée que le vent venait d'entr'ouvrir. Je regardai et j'aperçus un très-joli boudoir, éclairé par deux grandes croisées et une porte vitrée qui donnaient sur un parc magnifique : je fis quelques pas dans cet appartement et je m'arrêtai à la vue d'un spectacle qui d'abord n'avait pas frappé mes yeux. Un homme, le dos tourné à la porte par laquelle je venais d'entrer, était couché sur un canapé ; il se leva et, sans m'apercevoir, courut brusquement à la croisée. Des larmes sillonnaient ses joues, un profond désespoir paraissait empreint dans tous ses traits ; il resta quelque temps immobile et la tête cachée dans ses mains ; puis il commença à se promener à grands pas dans l'appartement. J'étais alors près de lui ; — il m'aperçut et tressaillit ; — moi-même, désolé et tout étourdi de mon indiscrétion, je voulais me retirer tout en balbutiant quelques mots d'excuse. « Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? me dit-il d'une voix forte en me retenant par le bras. — Je suis le chevalier Bernard, de la Roche-Bernard, et j'arrive de Bretagne... — Je sais, je sais, me dit-il, et il se jeta dans mes bras, me fit asseoir à côté de lui, me parla vivement de mon père et de toute ma famille, qu'il connaissait si bien, que je ne doutai pas que ce ne fût le maître du château.

« Vous êtes M. C..., lui dis-je. — Il se leva et me regarda avec exaltation ; il me répondit : Je l'étais, je ne le suis plus, je ne suis plus rien ; — et voyant mon étonnement, il s'écria : Pas un mot de plus, jeune homme, ne m'interrompez pas. — Si, monsieur, j'ai été témoin, sans le vouloir, de votre chagrin et de votre douleur, et si mon dévouement et mon amitié peuvent y porter quelque adoucissement... — Oui, oui, vous avez raison ; non que vous pussiez rien changer à mon sort, mais vous recevrez du moins mes dernières volontés et mes derniers vœux... ; c'est le seul service que j'attends de vous. »

Il alla fermer la porte et vint s'asseoir près de moi qui, ému et tremblant, attendais ses paroles ; elles avaient quelque chose de grave et de solennel. Sa physionomie surtout avait une expression que je n'avais encore vue à personne. Ce front que j'examinais attentivement semblait marqué par la fatalité, sa figure était pâle, ses yeux noirs lançaient des éclairs, et, de temps en temps, ses traits, quoi qu'altérés par la souffrance, se contractaient par un sourire ironique et infernal.

« Ce que je vais vous apprendre, me dit-il, va confondre votre raison. Vous douterez... vous ne croirez pas... moi-même, bien souvent, je doute encore... je voudrais du moins ; mais les preuves sont là, et il y a dans tout ce qui nous entoure, dans mon organisation même, bien d'autres mystères que nous sommes obligés de subir, sans pouvoir les comprendre. »

Il s'arrêta un instant comme pour recueillir ses idées, passa la main sur son front, et continua :

« Je suis né dans ce château. J'avais deux frères, mes aînés, à qui devaient revenir les biens et les honneurs de notre maison ; je n'avais rien à attendre que le manteau d'abbé et le petit collet, et cependant des pensées d'ambition et de gloire fermentaient dans ma tête et faisaient battre mon cœur. Malheureux de mon obscurité, avide de renommée, je ne rêvais qu'aux moyens d'en acquérir, et cette idée me rendait insensible à tous les plaisirs et à toutes les douceurs de la vie. Le présent ne m'était rien, je n'existais que dans l'avenir, et cet avenir se présentait à moi sous l'aspect le plus sombre. J'avais près de trente ans, et je n'étais rien encore Alors, et de tous côtés, s'élevaient dans la capitale des réputations littéraires dont l'éclat retentissait jusqu'en nos provinces. — Ah ! me disais-je souvent si je pouvais du moins me faire un nom dans la carrière des lettres ! ce serait toujours de la renommée, et c'est là seulement qu'est le bonheur. — J'avais pour confident de mes chagrins un ancien domestique, un vieux nègre, qui était dans ce château bien avant ma naissance ; c'était à coup sûr le plus âgé de la maison, car personne ne se rappelait l'avoir vu entrer ; les gens du pays prétendaient même qu'il avait connu le maréchal Fabert et assisté à sa mort... »

En ce moment mon interlocuteur me vit faire un geste de surprise ; il s'arrêta et me demanda ce que j'avais : « Rien, » lui dis-je ; mais malgré moi je pensai à l'homme noir dont nous avait parlé la veille notre aubergiste.

M. de C... continua.

« Un jour, devant Jago (c'était le nom du nègre), je me laissai aller à mon désespoir sur mon obscurité et sur l'inutilité de mes jours ! et je m'écriai : Je donnerais dix années de ma vie pour être au premier rang des auteurs.

— Dix ans, me dit-il froidement, c'est beaucoup, c'est payer cher bien peu de choses ; n'importe, j'accepte vos dix ans. Je les prends, rappelez-vous vos promesses, je tiendrai les miennes.

— Je ne vous peindrai pas ma surprise en l'entendant parler ainsi. Je crus que les années avaient affaibli sa raison ; je haussai les épaules en souriant, et je quittai, quelques jours après, le château, pour faire un voyage à Paris. Là, je me trouvai lancé dans la société des gens de lettres. Leur exemple m'encouragea, et je publiai plusieurs ouvrages dont je ne vous raconterai pas le succès... Tout Paris s'empressa de les voir ; les journaux retentirent de mes louanges ; le nouveau nom que j'avais pris devint célèbre, et hier encore, jeune homme, vous-même l'admiriez... »

Ici un nouveau geste de surprise interrompit ce récit...

« Vous n'êtes donc pas M. le duc de C...? m'écriai-je.

— Non, » répondit-il froidement. Et je me dis en moi-même un homme de lettres célèbre... Est-ce Marmontel ? est-ce d'Alembert ? est-ce Voltaire ?

Mon inconnu soupira ; un sourire de regret et de mépris vint effleurer ses lèvres ; il reprit son récit :

« Cette réputation littéraire que j'avais enviée fut bientôt insuffisante pour une âme aussi ardente que la mienne. J'aspirais à de plus nobles succès, et je dis à Jago, qui m'avait suivi à Paris et qui ne me quittait plus : Il n'y a de gloire réelle, de véritable renommée que celle que l'on acquiert dans la carrière des armes. Qu'est-ce qu'un homme de lettres, un poëte ? Rien. Parlez-moi d'un grand capitaine, d'un général d'armée : voilà le destin que j'envie, et pour une grande réputation militaire, je donnerais dix des années qui me restent.

— Je les accepte, me répondit Jago ; je les prends, elles m'appartiennent ; ne l'oubliez pas. »

Pendant qu'il marchait à grands pas et qu'il parlait ainsi avec chaleur, avec enthousiasme, la surprise avait glacé tous mes sens ; je me disais : Qui

donc est là près de moi?... Est-ce Coigny? est-ce Richelieu?... est-ce le maréchal de Saxe?

De cet état d'exaltation, mon inconnu était retombé dans l'abattement, et s'approchant de moi, il me dit d'un air sombre :

« Jago avait dit vrai; et quand plus tard, dégoûté de cette vaine fumée de gloire militaire, j'aspirais à ce qu'il y a seulement de réel et de positif dans ce monde; quand au prix de cinq ou six années d'existence, je désirais l'or et les richesses, il me les accorda encore... Oui, jeune homme, oui, j'ai vu la fortune seconder, surpasser tous mes vœux. Des terres, des forêts, des châteaux; ce matin encore, tout cela était en mon pouvoir; et si vous doutez de moi, si vous doutez de Jago... Attendez... attendez... il va venir... et vous allez voir par vous-même, par vos yeux; car ce qui confond votre raison et la mienne n'est malheureusement que trop réel. »

L'inconnu s'approcha alors de la cheminée, regarda la pendule, fit un geste d'effroi, et me dit à voix basse :

« Ce matin, au point du jour, je me sentis si abattu et si faible, que je pouvais à peine me soulever. Je sonnai mon valet de chambre; ce fut Jago qui parut. — Qu'est-ce donc que j'éprouve? lui dis-je. — Maître, rien que de très-naturel. L'heure approche, le moment arrive. — Et lequel? lui dis-je. — Ne devinez-vous pas? Le ciel vous avait destiné soixante ans à vivre. Vous en aviez trente quand j'ai commencé à vous obéir. — Jago, lui dis-je avec effroi parles-tu sérieusement? — Oui, maître, en cinq ans vous avez dépensé en gloire vingt-cinq années d'existence; vous me les avez données, elles m'appartiennent, et les jours dont vous avez été privé seront maintenant ajoutés aux miens.—Quoi, c'était là le prix de tes travaux? — D'autres m'ont payé plus cher : témoin Fabert, que je protégeais aussi. — Tais-toi, tais-toi, lui dis-je, ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai. — A la bonne heure; mais préparez-vous, car il ne vous reste plus qu'une demi-heure à vivre. — Tu te joues de moi, tu me trompes. — En aucune façon; calculez vous-même. Trente-cinq ans où vous avez vécu réellement, et vingt-cinq que vous avez perdus : total, soixante; c'est votre compte, chacun le sien. » Et il voulait sortir... et je sentais mes forces diminuer, je sentais la voix m'échapper.

« Jago! Jago! m'écriai-je, donne-moi quelques heures, quelques heures encore. — Non! non! répondait-il, ce serait maintenant les retrancher de mon compte, et je connais mieux que vous le prix de la vie. Il n'y a pas de trésor qui puisse payer deux heures d'existence. — Eh bien! lui dis-je en faisant un effort, reprends les biens pour lesquels j'ai tant sacrifié; quatre heures encore, et je renonce à mon or, à mes richesses, à cette opulence que j'ai tant désirée. — Soit; tu as été bon maître, et je veux bien faire quelque chose pour toi; j'y consens. »

« Je sentis mes forces se ranimer, et je m'écriai : Quatre heures, c'est si peu de chose! Jago! Jago! quatre autres encore, et je renonce à ma gloire littéraire, à tous mes ouvrages, à ce qui m'avait placé si haut dans l'estime du monde. — Quatre heures pour cela! s'écria le nègre avec dédain... c'est beaucoup; n'importe, je ne t'aurai pas refusé ta dernière grâce. — Non, pas la dernière, lui dis-je en joignant les mains... Jago! Jago! je t'en supplie, donne-moi jusqu'à ce soir, les douze heures, la journée entière, et que mes exploits, mes victoires, que ma renommée militaire, que tout soit effacé à jamais de la mémoire des hommes, qu'il n'en reste plus rien sur la terre... le jour... Jago, le jour tout entier, et je serai trop content. —Tu abuses de ma bonté, me dit-il, et je fais un marché de dupe : n'importe encore, je te donne jusqu'au coucher du soleil; après cela, ne me demande plus rien. A ce soir, donc, je viendrai te prendre. » Et il partit, poursuivit l'inconnu avec désespoir, et ce jour est le dernier qui me reste! Puis, s'approchant de la porte vitrée qui était couverte et qui donnait sur le parc, il s'écria : « Je ne verrai plus ce beau ciel, ces verts gazons, ces eaux jaillissantes; je ne respirerai plus l'air embaumé du printemps. Insensé que j'étais! ces biens que Dieu donne à tous, ces biens auxquels j'étais insensible et dont maintenant je comprends la douceur, pendant vingt-cinq ans encore je pouvais en jouir, et j'ai usé mes jours, je me suis sacrifié pour une vaine chimère, pour une gloire stérile qui ne m'a pas rendu heureux et qui est morte avant moi!... tenez... tenez, dit-il en me montrant des paysans qui traversaient le parc et se rendaient à l'ouvrage en chantant, que ne donnerais-je pas maintenant pour partager leurs travaux et leur misère... mais je n'ai rien à donner ni rien à espérer ici-bas, rien...! pas même le malheur! »

En ce moment, un rayon de soleil, un soleil du mois de mai, vint éclairer ses traits pâles et égarés; il me saisit le bras avec une espèce de délire, il me dit :

« Voyez... voyez donc! que c'est beau, le soleil! et il me faut quitter tout cela!... Ah! que demain j'en jouisse encore... que je savoure en entier ce jour si pur et si beau, qui pour moi n'aura pas de lendemain! »

Il s'élança en courant dans le parc, et au détour d'une allée il disparut avant que j'aie pu le retenir.

A vrai dire, je n'en avais pas la force... j'étais retombé sur le canapé, étourdi, anéanti de tout ce que je venais de voir et d'entendre. Je me soulevai, je marchai pour bien me convaincre que j'étais éveillé, que je n'étais pas sous l'influence d'un songe. En ce moment, la porte du boudoir s'ouvrit, et un domestique me dit :

« Voici mon maître, M. le duc de C... »

Un homme d'une soixantaine d'années et d'une physionomie distinguée s'avança, et, me tendant la main, me demanda pardon de m'avoir fait attendre aussi longtemps.

« Je n'étais pas au château, me dit-il; je reviens de la ville, et j'ai été consulter pour la santé du comte de C..., mon frère cadet.

— Ses jours seraient-ils en danger? m'écriai-je.

— Non, monsieur, grâce au ciel! me répondit le duc, mais dans sa jeunesse des idées d'ambition et de gloire avaient exalté son imagination, et une maladie fort grave qu'il a faite dernièrement, où il a pensé périr, lui a laissé au cerveau une espèce de délire et d'aliénation qui lui persuadent toujours qu'il n'a plus qu'un jour à vivre. C'est là sa folie. »

Tout me fut expliqué.

« Maintenant, poursuivit le duc, venons à vous, jeune homme, et voyons ce que nous pouvons faire pour votre avancement. Nous partirons à la fin de ce mois pour Versailles. Je vous présenterai.

— Je connais vos bontés pour moi, monsieur le duc, et je viens vous en remercier.

— Quoi! vous auriez renoncé à la cour et aux avantages que vous pouvez y attendre?

— Oui, monsieur.

— Mais voyez donc que, grâce à moi, vous ferez un chemin rapide, et qu'avec un peu d'assiduité et de patience... vous pouvez d'ici une dizaine d'années...

— Dix années de perdues! m'écriai-je.

— Eh bien! reprit-il avec étonnement, est-ce payer trop cher la gloire, la fortune, les honneurs?... Allons, jeune homme, nous partirons pour Versailles.

— Non, monsieur le duc, je repars pour la Bretagne, et vous prie de nouveau de recevoir tous mes remercîments.

— C'est de la folie! » s'écria le duc.

Et moi, pensant à tout ce que je venais de voir et d'entendre, je me dis :

« C'est de la raison! »

Le lendemain j'étais en route; et avec quelles délices je revis mon beau château de la Roche-Bernard, les vieux arbres de mon parc, le beau soleil de la Bretagne! J'avais retrouvé mes vassaux, mes sœurs, mes amis et le bonheur, qui depuis ne m'a plus quitté, car huit jours après j'épousai Henriette.

EUGÈNE SCRIBE.

La cour de France, si calomniée sous Louis XVI, vouée d'avance au poignard, la cour de France fut surtout vilipendée en un point par les philosophes; on lui reprocha d'abuser des impôts et de *s'engraisser des sueurs du peuple*.

Il est à remarquer que l'on dépouillait alors si peu la *cabane du pauvre*, que de toutes parts on raffolait des cabanes et des chaumières : c'était une rage, une véritable fureur. Les architectes du temps ne rêvaient que mousse et que feuillage, que grotte de gazon et lacs d'Helvétie ; l'architecture était une véritable idylle. Pendant que l'orage couvait au loin

et que les tressaillements du sol l'annonçaient, il y avait aux portes mêmes de Paris, aux environs de Paris et dans tous les villages avoisinant la capitale, d'aimables insouciants qui s'occupaient des fleurs et des tulipes de Hollande devant ces nuages amoncelés. Tout le Versailles pompeux de Louis XIV, le Versailles aux statues majestueuses, aux apothéoses de marbre, aux bassins mythologiques et grandioses, tout ce Versailles-là n'était point fait pour la reine Marie-Antoinette ; Marie-Antoinette, la belle reine, habitait le Petit-Trianon.

La vacherie de la reine serpentait sur un monticule léger au bord du lac; plus loin vous aviez la laiterie sous les yeux, le presbytère et la cabane du garde-champêtre. La maison du seigneur, qui formait le toit du milieu, était revêtue d'ardoises ; c'était tout simplement le roi de France qui y trônait aux grands jours. Voilà cette royauté si coupable ! Elle bat du beurre et crie au batelier de vouloir bien la passer sur l'autre rive, afin qu'elle entende le bêlement de ses brebis et les lointaines chansons. Hélas ! ce batelier passera un jour, comme le vieux Caron, d'autres ombres, à ces rivages, ombres courroucées, terribles, menaçantes ! Ce seront ces hordes de cannibales qui saccageront ce beau village, qui briseront les vases de cette laiterie, uniquement parce que cette laiterie aura porté le nom de *laiterie de la reine*. Pensez-vous que cette illusion champêtre arrêtera ces vengeances populaires? C'est là que la reine bat le beurre de ses propres mains ; voici la pelouse où le bailli se rend pour donner le prix du jeu de l'arc ; la famille royale est grande dignitaire de ce joli hameau, si vert au printemps. Le roi en est le seigneur, la reine la laitière; M. le comte d'Artois s'y promène en habit de garde-champêtre. Attendez l'hiver, et votre illusion sera complète ; les gazons seront poudrés de frimas, et les sapins aux bras blancs rappelleront les arbres des vallées de Suisse. Agenouillez-vous devant cette chapelle, une reine s'y agenouille bien chaque soir !...

Marie-Antoinette, ce matin-là, se dirigeait vers sa chère laiterie; elle n'était accompagnée de personne, contre l'habitude; elle s'était levée de fort bonne heure, et marchait les cheveux tombants et sans poudre, coiffée d'un simple bonnet retenu par un ruban lilas. Ce jour-là il y avait fête au Petit-Trianon, et fête véritable pour la reine, car elle possédait madame Jules de Polignac, madame de Tourzel et madame la princesse de Lamballe. Le prince de Tarente occupait toute la matinée du roi pour les affaires pressantes ; cela donnait à Marie-Antoinette toute liberté pour la sienne. En cheminant ainsi, la reine ne prenait même pas garde à sa toilette : elle la trouvait si commode ! elle était entrée dans ce jardin, son vrai royaume, avec une petite clef d'or bruni, charmante petite clef, qu'elle balançait négligemment à l'un de ses doigts. Cette clef, ouvrage de Louis XVI lui-même, qui, on le sait, aimait singulièrement les arts mécaniques, et avant tous les autres la serrurerie. Cette clef ouvrait tout, la laiterie, l'église, la cabane ; c'était un passe-partout coquet, surmonté de deux colombes qui se becquetaient avec délices, au-dessus d'un écusson fleurdelisé.

« Mon Dieu ! s'écria tout d'un coup la reine, ma clef est perdue ! »

Elle se baissa, elle chercha, elle ne trouva rien...

Elle entra fort triste dans la laiterie, se promettant bien de faire changer dès le soir même, la serrure, et de ne rien dire au roi de la clef perdue.

La laiterie était en marbre blanc ; elle était veinée de belles veines de marbre ; les jattes à lait, les tamis et les battoirs y étaient suspendus dans un ordre coquet, ce qui la faisait ressembler à ces joujoux d'étrennes que reçoivent les enfants bien sages, joujoux représentant une cuisine ornée de ses casseroles les plus luisantes et de ses marmites les plus nettes. La reine, fort chagrine encore de la perte de sa clef, s'approcha d'un vase de porcelaine orné de charmants Cupidons, admirable vase dans lequel ne devait tomber qu'une crème royale, tant son émail était délicat, ses couleurs fraîches et rosées. C'était dans ce vase que le fromage du déjeuner devait être servi; à ce déjeuner devait assister mesdames de Tourzel, madame Jules de Polignac et la princesse de Lamballe. Il ne devait y avoir d'autre homme à déjeuner que le capitaine des gardes suisses, honnête figure de baron helvétien, rouge de nez, candide de mœurs, ayant la tête grosse et rien dedans, avec les jambes aussi courtes que ses idées. Ce brave homme de Suisse ainsi bâti récréait singulièrement la reine et madame la duchesse de Polignac; il leur contait mille histoires, toutes plus simples et plus suisses les unes que les autres, parlant de ses campagnes comme le caporal Trim, et s'échauffant pour les intérêts du moindre petit canton d'Helvétie, comme s'il se fût agi de son régiment.

« Voilà un fromage dont cet excellent M. Wadmaness sera content, je l'espère, disait la reine, joyeuse comme une paysanne qui bat son beurre. Ce n'est pas qu'il soit difficile, ce bon M. Wadmaness, mais enfin il aime mon fromage. C'est peut-être une flatterie de sa part, les reines ne sont jamais sûres de la vérité.

— Il est exquis, chère princesse, s'écria madame Jules, qui s'était glissée à petits pas dans la laiterie. J'ai trouvé la porte du parc ouverte et je suis entrée : j'avais si mal dormi cette nuit !

—Ne dites pas cela devant le roi, ma chère belle,

il prétend que, pour dormir, il n'y a que son Versailles ; à Paris on fait trop de tapage.

— Je crois plutôt que c'est ce fantôme que j'ai vu rôder autour des charmilles avant le coucher des enfants.

— Te voilà bien avec tes frayeurs, superstitieuse ! Quelque jardinier attardé sans doute, quelque pauvre garde, qui faisait sa ronde avec un manteau blanc, à la lune...

— Vous vous trompez, madame, il avait un habit rouge. Oh ! j'en ai bien peur ! j'ai cru que c'était du sang.

— Donne-moi ta main, chère belle. Ce sera l'uniforme de quelque soldat qui t'aura causé cette alarme. Ne te souvient-il plus que nous avions chanté toute la soirée d'hier des romances comme celle d'*Alonço* le Revenant?

— C'est vrai ; je suis une folle. Comme ce lait est blanc ! voilà une crème à embrasser !

— Embrasse plutôt la laitière ; ne suis-je pas bien belle ainsi ! vois un peu. Greuze m'a dit encore l'autre jour qu'il demandait la permission de me peindre avec mes habits de laitière.

— La bonne crème ! Il n'y a que vous, princesse, pour des crèmes comme celles-là. » Et la jolie duchesse de Polignac porta la jatte de lait à ses lèvres roses. Où étiez-vous, Greuze, le peintre charmant de *la Cruche cassée*, pour reproduire sur la toile cette femme au négligé blanc, avec sa petite rose dans les cheveux, rieuse, épanouie, et disant à Marie-Antoinette, avec une moue d'enfant : « J'en veux encore ! »

Cependant, dix heures sonnaient à l'église de ce village, muet comme un paysage en peinture. Le vent agitait la cime de ces beaux arbres, comme pour mieux onduler leur chevelure ; mais on ne voyait personne apparaître dans ses chemins si parfaitement sablés. La reine rangea ses battoirs, et donna le vase en porcelaine écumant de lait à madame Jules. Celle-ci, fière de ce plat royal, précéda Marie-Antoinette hors de la laiterie ; elle avait repris tout son charme de gaieté et d'enjouement. La reine voulut fermer la porte de la laiterie, elle se rappela sa malheureuse clef.

« Le roi va bien me gronder, dit-elle ; j'ai perdu cette jolie clef ! N'oublions pas de dire à Antoine qu'il la cherche partout. Mais trouvez donc une clef dans le Petit-Trianon ! » Antoine passait alors devant l'étable.

« Antoine, dit-elle à ce brave homme, vacher de laiterie, il y aura une bonne récompense pour vous si vous cherchez bien ma clef ; je l'ai perdue ce matin comme un enfant. » Antoine s'inclina devant la reine comme on s'incline alors, avec foi, avec amour. En ce temps-là on croyait à l'éternité des reines ! Marie-Antoinette entra alors dans la vacherie. Deux vaches fort coquettes, à très-petites cornes, couchées sur une litière grasse et bien bordée, mâchaient encore leur fougère du matin ; vous eussiez dit un tableau de Paul Potter. Mon Dieu, les jolies vaches ! et comme elles paraissaient familières avec la reine ! Pour elle, elle n'en fit ni une ni deux, et se mit à traire leur lait, heureuse comme une Suissesse.

« Vous n'y pensez pas, Antoine, dit la reine, ces pauvres bêtes n'ont point assez chaud, on leur ouvre toujours ces fenêtres, en sorte que leur beau poil s'altère. Venez ici, Dorothée, dit-elle à la plus jeune, dont elle caressait le flanc de jais, venez et prenez ces herbes dans ma main... Etourdie que je suis ! voilà la cloche du déjeuner ! et le bon M. Wadmaness ne me pardonnera jamais de faire déjeuner mes vaches avant un capitaine des gardes suisses ! »

Toutes deux sautèrent sur le gazon comme deux biches ; elles avaient hâte de ne pas courroucer l'appétit de M. Wadmaness, comme s'il eût été le personnage le plus important de ce déjeuner. L'excellent Suisse causait pourtant le plus tranquillement du monde avec mesdames de Lamballe et de Tourzel. C'était un homme prenant fort bien les événements ordinaires de la vie, bien que le déjeuner fût pour lui un événement très-important. Ses cadenettes étaient luisantes et cirées, son gilet d'une blancheur parfaite ; sa canne de commandant lui donnait l'air d'un oncle d'Amérique. En ce moment il était occupé à vanter à madame de Lamballe son neveu Ulric, beau jeune homme de vingt-trois ans.

« Imaginez-vous, madame la princesse, disait le capitaine à madame de Lamballe, que mon pauvre neveu Ulric n'avait que cinq ans lorsque je le vis... Dam ! j'avais fait la guerre et on avait battu la chamade plus d'une fois devant moi pendant qu'il venait au monde. Je voulus, mesdames, que mon neveu fût expert chez lui avant de le devenir chez les autres : je lui fis apprendre mille exercices d'agrément, le tir à l'arc, l'arquebuse, la chasse, la course, et en général tout ce qui peut avancer un homme en l'exposant à se rompre les jambes. Quand il eut atteint dix-huit ans, c'était le Guillaume Tell du pays : il piquait une pomme sur la tête de notre bailli comme je pique un filet de lapereau. En partant du pays, je voulus l'emmener, le voyant si beau et si gaillard. Je savais bien que les demoiselles de Vevey m'arracheraient les yeux, parce que c'était le premier danseur du canton ; mais, bah ! on brave tout lorsqu'on est capitaine des gardes. Quant à mon garçon, j'étais sûr d'avance qu'il ne ferait aucune résistance. Eh bien ! il en a été tout autrement, et ce n'est qu'à force de conseils et de : *Tu avanceras, Ulric*, que je lui ai fait quitter Vevey. Comprenez-vous, madame la princesse une obstination semblable à celle-là?

— Il y a peut-être laissé quelque fiancée à Vevey, capitaine Wadmaness.

— Lui ! une fiancée ! ah ! bien oui ! il n'y songe

pas plus, aux fiancées, que moi à la discipline quand je suis ici. Dites plutôt que c'est un fou, un écervelé qui regrette ses paysages et ses collines. Jolis paysages, où l'on ne voit que de la neige et des étangs! Quant à ses fromages, en voici un...

— Je l'ai fait pour vous, monsieur Wadmaness, dit la reine. Si vous saviez seulement ce qu'il me coûte! J'ai perdu ma clef ce matin! la jolie clef que m'avait donnée le roi!

— Voilà un malheur qui me rendra triste pour toute cette journée, » répondit M. Wadmaness, qui se crut obligé, par déférence, de recourir à la carafe d'eau et d'en verser dans son vin.

On parla bientôt d'une partie de colin-maillard où devait figurer comme victime M. Wadmaness.

« Ce désir de Sa Majesté serait un ordre pour moi si je n'avais pas l'inspection d'un poste du château, et dans une heure.

— Comment, baron, vous vous défiez de vos Suisses?

— Moi! aucunement. Mais j'ai reçu ce matin même une lettre anonyme qui m'inquiète.

— Et vous lisez les lettres anonymes, monsieur Wadmaness?

— Ecoutez donc, lorsqu'on est capitaine des gardes... Quand je dis, au reste, une lettre anonyme, elle n'est pas anonyme du tout; tenez plutôt, et lisez la signature : *Un Suisse*.

— C'est quelque mystification.

— Des Soldats suisses ne mystifient jamais, dit madame de Tourzel.

— Oui, mais on les mystifie, dit en souriant madame Jules.

— Monsieur le capitaine, dit la reine, donnez-moi cette lettre. »

M. Wadmaness remit la lettre du Suisse à Sa Majesté. Marie-Antoinette elle-même en fit la lecture, appuyée avec une grâce enfantine sur l'épaule de la duchesse de Polignac. La lettre, dont l'écriture était évidemment contrefaite, de telle sorte qu'elle renfermait plusieurs écritures, portait ces mots :

« Capitaine, il vous manquera un homme à l'inspection de trois heures. N'accusez de cette disparition que le coupable lui-même. Que le ciel vous protége, vous, la reine et le roi. »

— Il a mis la reine avant le roi, dit vivement madame Jules. Pauvre Suisse, on devra le faire ministre, si on le retrouve.

— Ainsi, il déserte, monsieur Wadmaness?

— Je ne sais pas s'il déserte véritablement, reprit sentencieusement le gros capitaine des gardes ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, s'il déserte, il est fusillé.

— La loi est bien dure pour ces pauvres gens, capitaine.

— La loi, mesdames, n'est pas assez dure. Quand on a pour capitaine des gardes un bon vivant comme moi, et qu'on le quitte, c'est une impolitesse impardonnable... » Cependant le capitaine s'endormit sous le poids de la grande chaleur, et les nobles dames eurent la charité de ne pas troubler son repos; elles quittèrent la place.

Quatre heures sonnaient à la grande horloge de la salle du jeu, quand M. Wadmaness se sentit réveillé tout d'un coup par une main lourde qui tira sa manchette :

« C'est toi, Franz?

— Moi-même, capitaine; j'accours ici tout essoufflé pour vous apprendre une fameuse nouvelle.

— Laquelle? je parie que je la sais?

— Un soldat a déserté!

— N'est-ce que cela? laisse-moi rendormir, imbécile!

— Oui, mais ce soldat, c'est Ulric, votre neveu.

— Impossible!

— Voici le rapport. »

M. Wadmaness parcourut rapidement le rapport de Franz; il prit sa canne, son chapeau et même le mouchoir de madame de Tourzel, tant il se pressait.

« Voilà le baron qui court bien vite pour un Suisse, dit madame Jules, de la fenêtre du petit salon.

— Tout se compense, dit la reine ; si nous le perdons, voici M. de Bezenval qui sonne à la grille. Ces gens-là ont l'air de jouer pour nous les *Originaux* de Fagan. Quant l'un s'en va l'autre arrive. »

On reçut M. de Bezenval à merveille. L'heure du dîner approchait.

« Monsieur de Bezenval, voulez-vous me faire un plaisir? Il y a place encore ici pour deux couverts, voulez-vous permettre que MM. de Varicourt et Désuttes dînent à notre table? Vous les connaissez, ce sont mes deux gardes-du-corps de service.

— Comment donc, madame! ce sera une bonne fortune pour moi plus que pour tout autre, qui connais M. de Varicourt depuis qu'il est né. »

On recula les couverts et on se serra, car la table était petite. C'était chose charmante que la reine de France Marie-Antoinette serrant ainsi les rangs de sa table pour inviter deux soldats.

M. de Varicourt était du pays de Gex et d'une famille considérée; M. Désuttes, protégé de M. le prince Esterhazy, qui l'avait fait entrer aux gardes, avait vingt-trois ans, une tournure charmante, et le plus doux parler du monde. Il contait des histoires de garnison avec une voix de demoiselle. Tous deux prirent place à ce banquet de la meilleure grâce du monde; ils n'avaient à se souvenir pour être à l'aise que d'une chose : c'est que la reine prenait souvent plaisir à jouer la comédie devant eux, et les faisait appeler pour son public.

M. Désuttes ne mangeait pas.

« Êtes-vous souffrant, monsieur? lui dit la reine avec une douceur toute bienveillante.

— Je ne suis que triste, madame, répondit-il; je suis inquiet d'une lettre que je viens de recevoir, et cette lettre est sans signature. Je crois toutefois savoir depuis une heure d'où elle me vient et qui a pu me l'écrire. »

Et M. Désuttes lut à la reine une lettre parfaitement semblable à celle que lui avait déjà lue le matin même au déjeuner l'excellent M. Wadmaness.

« C'est la même main et la même lettre, dirent ces dames.

— Aussi, madame, dit M. Désuttes en s'inclinant respectueusement devant la reine, ne vous dirai-je ici le nom du coupable que pour le placer immédiatement sous votre protection royale. Ce jeune homme s'appelle Ulric Baxter; il est le propre neveu de M. Wadmaness.

— Et pourquoi déserte-t-il?

— Voilà ce qui me passe, je n'en sais rien. Je le connais d'enfance, ayant habité la Suisse pendant trois années, quand ma mère se vit obligée, par le conseil de ses médecins, de s'y établir.

— Et l'on ne sait pas de quel côté il a pu fuir?

— Sur la route de Paris, sans doute. Il y a deux jours à peine que nous avons fait des armes ensemble.

— C'était un bon soldat.

— Excellent! il n'a jamais manqué qu'une fois à l'appel. Seulement il avait l'humeur sombre, et peignait dans ses moments perdus des vues de Suisse de manière à en tapisser la petite chambre qu'il occupait aux communs du château.

— Cela est bizarre, dit Bezenval; l'avez-vous connu, vous, monsieur de Varicourt?

— Oui, et d'une manière assez étrange. Je fus son témoin dans un duel. Ulric essuya le feu de son adversaire, qui était un musicien de la chapelle, et tirait comme un chanteur. La querelle avait eu lieu pour un motif incroyable, la suprématie du mont Blanc sur les tous les pics élevés d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Ulric soutenait que le mont Blanc était le plus élevé de tous; l'autre lui opposa des calculs de géologie faits par l'abbé Loir. Ulric prit le livre de l'abbé Loir et le jeta au feu, disant que les géographes qui niaient le mont Blanc comme le mont le plus haut étaient payés par les puissances étrangères. Là-dessus ils se battirent au pistolet à Saint-Cloud. Après avoir vu Ulric essuyer le feu de l'autre, comme je vous le disais, on crut qu'Ulric allait riposter; pas du tout, il tira en l'air, et dit au musicien de la chapelle :

« Je ne vous demande qu'une chose : convenez, monsieur, que le mont Blanc *monte* plus haut que vous. Le mont Blanc! monsieur! il n'y a que le mont Blanc!... » L'autre eut peur d'un homme aussi furieux en géographie, il lui accorda tout, et ils s'en allèrent ensuite chez le garde, trinquer à la santé du mont Blanc.

— Voilà un Suisse amusant, dit M. de Bezenval, à la bonne heure! Ceux qu'on nous sert ne valent pas celui-là. »

M. de Bezenval, qui venait d'enterrer dignement le premier service, prit texte de cette histoire pour en raconter vingt autres bien connues depuis Abel et le Dictionnaire d'éducation. Je vous fais grâce du Chapeau du Suisse, qu'il raconta, du Briquet phosphorique, du Potage à la drogue et de vingt autres babioles fort à la mode en ce temps, histoires charmantes que M. de Bezenval rajeunit par un atticisme d'expression que le vin de Chypre pouvait seul lui donner. J'excepterai de toutes ces anecdotes helvétiennes une seule (bien peu longue) que ne raconta pas M. de Bezenval, sans doute parce que la crème aux ananas qui apparut lui ferma la bouche. Voici le beau fait que ne conta pas M. de Bezenval en l'honneur des Suisses :

« Il y avait bal, et bal masqué à Saint-Cloud. Le régiment de MM. les gardes suisses qui était de planton contenait des *loustics* assez aimables; jusque-là, rien d'irrégulier dans le service; les Suisses se comportaient en vrais Suisses, c'est-à-dire qu'ils ne bougeaient pas, qu'ils se laissaient marcher sur les pieds, et qu'on buvait du vin glacé à leurs moustaches. Cela était bien dur, n'est-ce pas, pour ces pauvres gens? Tout d'un coup on s'aperçoit que les glaces manquent. On va au glacier; il n'y avait plus que trois glaces. Trois glaces, bon Dieu! et qui a donc pu manger le reste? Serait-ce M. de Mirabeau, le prodigieux mangeur? M. de Bezenval? M. de Sesmaisons?... Qui pourra jamais nous le dire? enfin on découvre un énorme domino rose achevant paisiblement son sorbet, dans une embrasure de fenêtre. Il mangeait ce sorbet avec la grâce que M. de Pourceaugnac avait mise à manger son pain, chose dont Sbrigani le félicite. Vérification faite du domino rose, on découvre sous ce domino... qui?... un garde suisse! Ce domino était tour à tour endossé par ces messieurs, et les glaces de la cour avaient servi au régiment. »

On causa, on chanta, on lut après le dîner; tels étaient les après-dîners de la reine, de madame de Lamballe, et de madame Jules de Polignac! Toutes ces charmantes voix de femmes se confondaient et se répondaient; la reine au clavecin, que tenait madame de Lamballe. Aucun homme à cette petite réunion que M. de Bezenval; les deux gardes du corps, aussitôt le dîner fini, étaient retournés à leur poste.

Cependant la lune argentait le lac; les cygnes privés de la reine passaient et repassaient comme autant de voiles blanches. Peu à peu chacun s'était re-

tiré ; il ne restait plus que madame Jules et la reine. Les bougies du petit salon s'éteignaient; la reine proposa à madame Jules un tour de parc.

« Allons au hameau, » dit-elle.

La lune glissait à travers les arbres comme pour les animer un instant de ses reflets doux et mobiles, et les replonger ensuite dans l'obscurité. Tout reposait mollement dans ce village factice d'Helvétie ; aucune avalanche, aucun bruit ne troublait son repos. Effleurant elles-mêmes ces gazons ainsi que deux ombres, la reine et madame Jules se recueillaient dans le calme de cette belle nuit.

« Vois, belle des belles, disait la reine, comme on aurait tort de quitter cette nature ! Les chèvrefeuilles embaument à cette heure, et la rosée filtre sur eux avec lenteur. Je n'ai jamais vu d'aussi douce nuit, et je voudrais être rossignol pour chanter avec toi sur quelque branche. »

Soudain un homme qui marchait vers elle s'arrêta tout d'un coup en voyant leurs visages éclairés par la lune ; jamais peut-être il n'avait vu deux plus belles têtes, mais jamais aussi deux femmes qui eussent plus peur...

La reine et madame de Polignac s'étaient assises sur un banc ; l'homme ne pouvait les éviter ni prendre un circuit ; il fallait qu'il passât devant la reine. Il était porteur d'un uniforme en lambeaux qu'il avait sans doute déchiré en se cramponnant comme un chat sauvage à quelque muraille ; il n'avait aucune arme, mais un bâton ferré, comme s'il allait partir pour un voyage; sa cravate était lâche et ses cheveux dans un grand désordre. Quand il fut arrivé tout d'un trait auprès des deux femmes, il mit un genou en terre devant la reine, et à son geste la reine tendit elle-même la main ; il y déposa une petite clef en or.

« Grand merci, monsieur, vous me rendez un bijou bien cher et que je croyais perdu. »

Il ne répondit pas à cette voix faible et douce. La fraîcheur du lac, l'aspect du site et les parfums d'aubépines semblaient refouler son âme vers quelque rêve inconnu et impossible à comprendre. Les étoiles brillantaient les eaux, la lune éclairait merveilleusement les toits d'ardoises ou de bois brun chargés d'énormes pierres comme les lattes des chalets en Suisse ; la laiterie, au seuil de marbre, luisait elle-même comme un miroir. La flèche de la chapelle et la girouette aiguë du toit du bailli ne dépassaient guère la cime des arbres ; c'était une miniature de cette autre Suisse aux cascades multiples et sonnantes, aux monts chargés de neige, aux chapelles taillées à pic dans les rochers. L'homme qui s'était relevé des genoux de la reine était retombé à genoux devant cette nature, ou plutôt devant cette copie d'une nature admirable ; il sanglotait, murmurant en lui-même des mots inintelligibles. Cependant la fenêtre de la vacherie s'était ouverte ; Antoine, qui ne pouvait dormir, avait détaché son cor, et il exécutait le ranz des vaches.

A ce chant inattendu roulant d'échos en échos, à ces vibrations lentes et tristes, de grosses larmes coulèrent des yeux de cet homme ; à la fin, il embrassa les pieds de la reine dans une effusion inexprimable, et qu'on aurait pu comparer à l'adoration.

« Je ne suis pas un voleur, dit-il, je suis un pauvre homme qui déserte pour cela ! »

En même temps il indiquait du doigt ce hameau et cette verdure. Vous eussiez dit que son cœur se brisait dans sa poitrine. La reine le fit asseoir et le pria de continuer.

« Je suis de Vevey, dit-il ; je me nomme Ulric, et je suis venu en France pour mon malheur, puisque j'y suis entré immédiatement au service. Je me suis laissé incorporer par mon oncle dans un régiment, pour ne point paraître indocile à ses conseils. Mon père, organiste de la paroisse, à Vevey, est du reste un homme pauvre. J'ai fait mon possible pour aimer votre pays ; la perspective d'un avancement rapide ne me manquait pas. Mon oncle, vous le savez, a été fait, par vos bontés, capitaine des gardes suisses ; il a été pour moi plus qu'un père, il m'a soutenu, encouragé. La vue du plus petit tableau représentant le lac de Vevey ruinait mes résolutions ; j'en vins à me dire qu'il n'y aurait aucun mal à déserter. La nuit, j'avais la fièvre, je me voyais au tir de l'arc, couronné par tous mes frères ; enfin, je pris mon parti, je ne voulus plus vivre que pour mon projet ; mais l'argent me manque, et pour retourner au pays il faut de l'argent. Mon confesseur m'ayant dit que ce serait un crime de quitter le service du roi, je me suis fait une loi d'en écrire à mon oncle, aimant mieux le prévenir que de lui causer brusquement un tel chagrin. Un soir, j'avais entendu le ranz des vaches dans ce mystérieux hameau, aux portes duquel j'étais placé comme factionnaire de ronde ; la mélancolie de cet air me saisit le cœur. Bon gré mal gré, il fallait que j'entrasse dans le jardin ; il fallait que je revisse mes montagnes. Je nommais déjà tous mes compagnons, le joyeux Hanz, le vieux Valter, mon père, mes deux sœurs, appui de sa vieillesse, le pasteur qui bénissait mon arc les jours de tir, le batelier du lac et le seigneur de ma vallée. Ils allaient tous, hélas ! ne pas reconnaître Ulric ; Ulric changé, sombre et triste, cet Ulric naguère si jeune, si joyeux ! Je m'endormis dans ma guérite en faisant ce beau rêve. Le lendemain, quand on battait la diane, j'étais encore à Vevey, sous ses marronniers grands et forts, sous ses toits peints de couleurs si joyeuses ; j'entr'ouvrais la vitre aux mailles de plomb, et j'allais appeler ma plus jeune sœur pour le déjeuner, quand soudain le colonel me prit le bras et me secoua rudement : « Allons, Ulric, allons, vous dor-

mez, je crois? » Je le suivis, je ne disais rien; mais à dater de cette nuit passée aux portes du parc, je pris le service en horreur... Je me fis tirer le soir même ma bonne aventure par un caporal du régiment : il me dit que mon père était au plus mal, et qu'il me voulait voir absolument; Sa Majesté sait le reste de mon histoire. J'ai voulu revoir encore une fois ces lieux, mais ma résolution était bien prise, je me serais noyé dans ce lac en cas de poursuite.

— Ulric, dit la reine, vous êtes un homme excusable, mais vous n'en aviez pas moins promis obéissance au roi. Je vais vous mettre moi-même en sûreté chez Antoine; il vous donnera des habits, et vous gagnerez avec l'un de ses parents, qui est voiturier, la frontière de Suisse... Voici quelque argent dans cette bourse; gardez-la pour l'amour de moi.»

Elle ajouta :

« Vous allez quitter votre uniforme et le mouiller dans l'eau du lac; on croira que vous vous êtes donné la mort, et la justice du roi sera satisfaite. L'heure presse; allez. »

Ulric baisa la main de la reine, se dirigea, plus rassuré, vers la vacherie. Antoine, après avoir nettoyé son cor de chasse, était remonté dans sa chambre; il fut assez surpris de voir le jeune Suisse ainsi en désordre, l'œil égaré, les cheveux au vent. La reine et madame Jules suivaient le déserteur de la veille; la plus belle et bientôt la plus malheureuse des reines avait compris tant de jeunesse et de malheur. Cette rêverie ardente qui brisait ainsi toute loi et tout frein militaire, cette voix de jeune homme qui redemandait le pays, la reine l'avait excusée plus que toute autre femme, elle qui se souvenait de Vienne et de son printemps, de ses premières années si naïves et si heureuses, qu'il eût été impossible de prévoir l'orage qui devait les suivre; elle avait pris sur elle de délier ce cœur d'enfant d'un serment de fidélité trop lourd pour lui.

Le lendemain matin, le bruit se répandait à Versailles qu'un soldat suisse, après avoir déserté, s'était noyé dans le lac.

Deux ans après ceci, dans la nuit du 5 au 6 octobre 1790, nuit à jamais célèbre et sanglante, où des canonniers, des mendiants, des gardes nationaux et des vivandières se ruèrent pêle-mêle dans ce royal château de Versailles, en vociférant des hymnes de mort, il y eut une scène que nous ne saurions passer sous silence, même au milieu de tant de scènes qui signalèrent ces furieuses saturnales.

La salle où se tenaient messieurs les gardes du corps n'avait guère pour l'éclairer qu'une mauvaise lampe à deux becs, tant le pillage avait été grand au château : là se tenaient avec M. le comte de Saint-Priest, M. de Mailly, M. Désuttes et M. de Varicourt. Il n'était guère plus de dix heures du soir, et chacun causait, moins des événements de la journée que des mesures à prendre pour cette nuit, quand la porte de la salle s'ouvrit, et M. de Lafayette en personne vint rassurer messieurs les gardes, disant qu'il avait établi des postes de la garde nationale à toutes les grilles, et qu'il s'en allait coucher. M. de Saint-Priest le félicita sur cette belle disposition au sommeil, et M. de Lafayette, n'ayant pu ou n'ayant pas voulu répondre aux questions qu'on lui adressait de tous côtés, sortit brusquement.

« Concevez-vous que M. de Lafayette aille se reposer si vite, étant arrivé si tard? dit M. Désuttes.

— Il est à craindre qu'il ne s'en aille *dormir contre son roi*, bien plutôt (historique), répondit M. de Varicourt. Quant à nous, messieurs, nous ne quitterons pas notre poste, n'est-il pas vrai? N'oublions pas tout ce que nous avons vu aujourd'hui sur la place d'armes et dans la grande rue de l'Intendance.

— Les dispositions de Sa Majesté à l'indulgence encouragent les meneurs. Comment se fait-il que les gardes du corps, assaillis ce matin, aient reçu l'ordre de ne pas se défendre?

— Dix-huit gardes de la porte massacrés et mis en lambeaux par ces tigres, messieurs!

— Dix-huit martyrs, répondirent en chœur MM. J. de Montmorin, de Castries, de Villeneuve et de Saint-Priest.

—La France, messieurs, n'est plus ni à Dieu, ni au roi; la fange de Paris a quitté Paris cette nuit : l'anarchie et le meurtre entrent dans Versailles. »

Et jeunes ou vieux, tous ces hommes élevèrent leurs mains en signe de deuil, puis ils s'embrassèrent en sanglotant; ensuite on se distribua les rôles. MM. de Varicourt et Désuttes furent placés aux portes de l'appartement de la reine, comme gardes du corps en faction pour le service de Sa Majesté.

Ainsi posés comme deux fidèles vedettes, ils entendirent bientôt des bruits confus, des blasphèmes, des hurlements. Ce qui se passait dans le château cette nuit-là fut vraiment inouï; les femmes des faubourgs chantaient d'horribles chansons, des énergumènes faisaient entendre des cris de mort; la cour du château, que MM. Désuttes et de Varicourt entrevoyaient eux-mêmes du lieux de leur faction, étincelait de feux et de baïonnettes. *A bas la reine! mort au roi et à la reine!* hurlait ce peuple.

Les sept ou huit cents furieux s'étaient précipités du côté de l'appartement de la reine en poussant des cris atroces. MM. de Varicourt et Désuttes se virent accules tout d'un coup jusqu'à la deuxième porte de cet appartement. Là, au moment où les malheureux jeunes gens si pleins de dévouement et de courage allaient périr sous les coutelas ensanglantés, un homme en simple redingote bleue s'élança, reçut dans le bras et dans l'épaule les premiers coups qu'on leur portait, puis les embrassa en criant : « *Vive la reine!* »

C'était Ulric; tous deux le reconnurent. Il tomba bientôt près des deux gardes égorgés..... La foule repoussa, jusque dans la chambre de la reine, cet homme à moitié mort.

Cette troupe infâme envahit alors l'appartement, hurlant comme une louve à laquelle on aurait arraché sa proie. Elle se précipita vers le lit, le déchira à coups de sabre, le fouilla, le couvrit de sang. Elle brisa les portes, effaça les chiffres royaux, et chanta d'ignobles refrains dans cette chambre royale. C'est ainsi que le peuple, ce grand blasphémateur, une fois lancé, injurie Dieu!

Que dire de ce long scandale, de ce martyre infâme et raffiné qui attendait au matin la famille royale emmenée à Paris : du corps de M. de Varicourt traîné à la portière de la voiture de Leurs Majestés, de ces pauvres jeunes gardes sans armes, et le front sanglant, suivant ce corps? La cohue sacrilége avait quitté ce morne palais de Versailles; tout était devenu paisible après ce massacre, tout jusqu'au château, dont chaque dalle avait du sang. C'était pitié de voir tous ces beaux vases d'acanthe marqués de doigts sales et rouges, ces médaillons d'Houdon brisés à terre comme un miroir.

« Que faites-vous là? » demanda le concierge à un homme qui avait une large blessure au cou, et qui cherchait à cacher un paquet d'étoffes sous son bras.

Ce malheureux se souleva une seconde, puis il retomba; sa pâleur était effrayante; il ouvrit lui-même péniblement le paquet qu'il déploya sur le lit de la reine de France. Il se tenait à genoux tant il était faible; sans doute que la fureur populaire l'avait oublié dans ce lieu qu'elle venait de déserter...

Le concierge, qui n'était autre qu'Antoine, le saisit par le bras, ouvrit le paquet; il y vit une jupe de bure grossière, un bonnet blanc noué d'un ruban lilas, et de gros sabots; c'était le costume de laitière que portait habituellement la reine.

« Et que veux-tu faire de cela?

— Le faire porter à ma femme que j'ai laissée au pays; elle le gardera jusqu'à ma mort; pour l'avoir, j'ai reçu ce coup sabre. »

Antoine reconnut Ulric.

Le pauvre Suisse était à moitié mourant. Antoine, après avoir bandé la blessure, le mit à cheval et le confia à un domestique de madame de Maurepas; il fallut qu'Ulric regagnât de là le quartier Saint-Jacques, qu'il habitait. Le lendemain, son logeur, surpris de ne pas le voir lever, entra dans sa chambre; la plaie du jeune homme s'était rouverte la nuit, et l'épanchement avait eu lieu... Ulric était mort.

Le logeur, qui était philanthrope et membre de plusieurs clubs, fouilla la malle de son locataire.

« Tiens, dit-il, une robe et des sabots! Cela servira à ma femme, madame Bobin, les jours de fête!»

Le 16 octobre 1793, c'était en effet pour le peuple un jour de fête, et cette robe de laitière, qui devait appartenir à la femme du pauvre Ulric, dansait autour de l'échafaud de la reine.

ROGER DE BEAUVOIR.

UNE VISITE A TROIS TOMBEAUX.

Depuis longtemps nous nous étions proposé de montrer Napoléon aux tombeaux des Pharaons, de Charlemagne et de Frédéric II. Ces *études historiques* n'eussent point été pour nous un jeu d'imagination ou un bizarre rapprochement de dates et de circonstances singulières; c'est aux souvenirs de quelques témoins de ces pèlerinages souterrains que nous avons emprunté les traits les plus saillants de ces scènes qui n'ont manqué ni d'originalité ni de grandeur. Déjà les arts s'étaient emparés du sujet de *Napoléon au tombeau du grand Frédéric*; pourquoi, mieux inspirés peut-être, ne nous ont-ils pas montré Napoléon sous les sombres arêtes des pyramides d'Égypte et dans le caveau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle? Il nous semble que, dans le premier comme dans le second cas, le peintre aurait pu déployer toutes les ressources de son pinceau. On ne l'a point fait encore, peut-être le fera-t-on un jour... Dans cette hypothèse, nous serions heureux, si, en rappelant trois époques de la vie du grand empereur, nous suscitions dans l'imagination des artistes quelques-unes de ces chaudes inspirations qui tournent à la fois au profit de l'art et à la glorification de l'histoire, en résumant, sur une toile, tous les instincts d'un homme unique et auquel rien n'a manqué, ni la gêne, ni les trésors, ni la puissance, ni le martyre!

D'inexplicables sympathies semblent exister entre les héros morts et les héros vivants. Les génies éclatants, que la Providence jette sur la terre pour policer, conduire ou châtier les nations, se comprennent et se pèsent à quarante siècles de distance: il en doit être ainsi. Ces hommes, dépositaires des desseins de Dieu, ne font que travailler, à leur insu, au progrès de l'humanité; ils tracent de leur épée victorieuse l'immense sillon où doivent germer et grandir les semences de la civilisation. Toujours ce sillon est arrosé du sang des peuples; mais qu'importe! les lois du Tout-Puissant n'en suivent pas moins leur cours, et ce n'est qu'à l'aide de ces cataclysmes, qui changent parfois la face du monde, que les races humaines s'avancent vers l'avenir, comme autrefois les Hébreux marchaient dans le désert, à la recherche de la terre promise, guidés par une colonne de feu.

L'histoire nous offre à chaque pas les preuves de ce commerce secret de l'intelligence des héros vivants avec la poussière des héros qui ne sont plus. Alexandre le Grand, pendant son séjour à Babylone, se fit ouvrir le tombeau de Ninus, et resta longtemps enfermé dans ce sépulcre du plus puissant monarque de la terre. Alaric, roi des Goths, lors du sac de Rome, visita la sépulture des Scipions. A peine maître de Constantinople, Mahomet II se fait conduire au mausolée de Bélisaire, et ordonne que ce funèbre édifice soit restauré aux dépens de son trésor particulier. Enfin l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes nous montrent de nombreux exemples de cette instinctive vénération des conquérants pour les cendres de leurs devanciers, soit qu'ils dorment dans des linceuls de soie, soit qu'ils reposent dans des armures de fer.

Comment un héros, un législateur, un conquérant, Napoléon enfin, qui sut réunir en lui les talents militaires d'Alexandre et de César, la sagesse de Solon et de Justinien, la grandeur de Charlemagne et de Louis XIV; comment Napoléon, disons-nous, au-

rait-il pu échapper à cette sainte curiosité qui poussa les fondateurs d'empires et de dynasties, ses devanciers, à contempler les ossements de ceux qui, avant lui, avaient fondé des empires et des dynasties? Par quelle singulière anomalie, le guerrier qui avait dompté tant de peuples, précipité du trône tant de races royales, n'aurait-il pas tenté de dérober à la nuit des tombeaux quelques-unes de ces pensées gigantesques qui fermentent dans la tête des grands hommes? Aussi Napoléon ne manqua-t-il pas à cet invincible entraînement d'une âme créée pour dominer; et, général et empereur, il consulta avec un religieux respect les tombes où étaient relégués les épées et les sceptres des maîtres de l'univers. Qui pourrait dire ce que ces visites aux nécropoles royales de l'Afrique et de l'Europe apportèrent de changements et de modifications à ses idées premières? Qui sait si cette visite au tombeau des Pharaons ne lui inspira pas la résolution de réintégrer un jour Clovis, Philippe-Auguste, Louis XII, François Ier, Henri IV et Louis XIV, dans leurs sépulcres de marbre? N'est-ce pas sur cette même terre d'Égypte où nos ancêtres avaient versé leur sang pour le triomphe de la croix, que Bonaparte sentit qu'il était appelé à continuer l'œuvre commencée par les croisades, c'est-à-dire à émanciper les peuples par l'épée, comme Jésus-Christ les avait déjà émancipés par l'Évangile?

Et à Aix-la-Chapelle, lorsqu'il fit retentir du bruit de ses éperons les voûtes du sépulcre de Charlemagne, ne construisit-il pas dans sa pensée cet empire gigantesque, qui, comme celui de Charlemagne, devait s'appuyer d'un côté aux Alpes et aux Pyrénées, et de l'autre, à l'Océan et au Rhin?

Le roi de Prusse, après la campagne de 1806, se trouvait sans armées et sans couronne. Napoléon, dans la première effervescence de sa colère, voulait que la Prusse fût effacée de la carte d'Europe; mais il arrive à Postdam, il visite le caveau où repose la dépouille mortelle du grand Frédéric, de ce roi-capitaine qui sut agrandir ses États autant par ses victoires que par sa savante politique, et là, devant ce marbre modeste qui ne porte que ces mots : *Frédéric II, roi de Prusse*, Napoléon sent sa colère s'éteindre, une pensée de pardon descend dans son âme, il aurait honte de démembrer un royaume que tant d'illustres exploits ont cimenté; il craindrait de faire injure à la mémoire d'un grand homme! A ses yeux, l'ombre du vainqueur de la Silésie semble s'agiter et lui demander grâce pour son héritier. C'en est fait, Napoléon est désarmé, il n'écoute ni la voix de la politique, ni la voix, plus puissante encore, de l'ambition : la Prusse restera royaume, et la couronne de Guillaume, tombée dans les champs d'Iéna, se relèvera plus forte que jamais pour briser, quelques années plus tard, la couronne du vainqueur généreux qui avait régénéré la Prusse par sa clémence, comme le grand Frédéric l'avait régénérée par ses victoires!

Certes, celui que la France plaça sur le trône de Charlemagne et de Louis XIV, celui dont les triomphes, pendant vingt années, remplirent le monde d'étonnement, était accessible à tous les grands enseignements qui viennent de la tombe. Son esprit vaste et profond se laissait aller volontiers aux nobles mouvements de son cœur, et un jour, si en le trahissant, le destin des batailles l'abandonna à la lente mais implacable vengeance de ses ennemis, c'est que Napoléon, arrivé au faîte de la puissance, n'avait pas dépouillé, comme ceux-ci, le plus noble instinct des grandes âmes : la magnanimité.

I.

AU TOMBEAU DE SÉSOSTRIS, DANS LA GRANDE PYRAMIDE D'ÉGYPTE.

1798.

La prise d'Alexandrie et la bataille des Pyramides avaient inauguré glorieusement pour l'armée française la conquête de l'Égypte. Les mameluks, cette milice étincelante d'or et de perles, que le fanatisme mahométan avait opposés à nos soldats, trouvèrent en eux des maîtres en fait de bravoure et d'intrépidité. Tout tendait à une prompte soumission, et nul doute que Bonaparte ne fût parvenu à faire de l'héritage des Pharaons une colonie française, si l'Angleterre, comme toujours, envieuse de la grandeur et de la prospérité de notre pays, n'eût envoyé en Égypte de l'argent et des soldats pour exciter à la révolte des populations pour lesquelles le droit du sabre était tout et dont la nationalité, dégradée par la rouille des siècles, disparaissait devant l'amour du pillage.

Cependant, aussi sage administrateur qu'habile général, Bonaparte, par son incroyable activité et ses mesures prudentes, était parvenu à neutraliser les premiers efforts de l'Angleterre et à faire jouir des douceurs de la paix cette Égypte, qu'il venait conquérir au nom de la république française. Dans un de ces instants de trêve, le jeune général voulut visiter l'intérieur de ces hautes pyramides du haut desquelles, selon sa sublime expression, *quarante siècles avaient contemplé* la poignée de braves qui se serraient autour du drapeau national. De la pensée à l'exécution, il n'y avait qu'un pas chez Bonaparte; du moment donc où il prit cette résolution, ses préparatifs furent bientôt faits, car sa bouillante imagination, cet insatiable désir de tout voir, de tout apprendre, ne lui laissait de repos qu'il n'eût atteint son but.

Or, le 25 thermidor de l'an VI (12 août 1798),

dès le point du jour, une compagnie de guides et un bataillon de grenadiers reçurent l'ordre d'aller occuper immédiatement la plaine de sable de Gizeh, au milieu de laquelle s'élèvent les fameuses pyramides. A huit heures du matin, Bonaparte monta à cheval et sortit du Caire, accompagné de quelques officiers de son état-major, d'un iman appelé Muhamed, presque octogénaire, mais encore vert et agile, qui s'était offert d'être le cicerone du général, et enfin des savants attachés à l'expédition, et parmi lesquels se trouvaient Monge, Berthollet, Dupuy, Leblond, Rigo, Venture, etc., etc., tous également à cheval. La petite caravane se dirigea vers les pyramides. Arrivé en face de la principale, celle de Chéops, chacun mit pied à terre. Bonaparte fit ouvrir l'entrée de cette pyramide, et, précédé d'une demi-douzaine de ses guides qui portaient des torches, de quelques grenadiers de l'escorte, et de la plupart de ceux qui l'avaient accompagné, il descendit lentement, par des rampes de granit, dans les catacombes égyptiennes.

Pendant une heure, Bonaparte et ses compagnons parcoururent le labyrinthe inextricable de cette immense pyramide; pendant une heure ils s'arrêtèrent devant les nombreux hiéroglyphes semés çà et là sur ces murailles indestructibles, cherchant à en deviner le sens énigmatique. Rigo, muni d'un album, crayonnait les bas-reliefs qui lui paraissaient les plus intéressants, et Dupuy, armé d'un pic de mineur, sondait le terrain, consultait les différentes couches et portait son attention sur les marbres, les pierres et les divers métaux qui s'offraient à ses yeux. Les grenadiers de l'escorte qui étaient descendus dans les catacombes et qui n'étaient que médiocrement enthousiasmés de ce qu'ils appelaient *une corvée de croque-morts*, semblaient fort surpris des minutieuses explorations dont ils étaient les témoins impassibles.

« Que diable le petit caporal vient-il faire ici? disait à voix basse l'un d'eux, appelé le Parisien, à son camarade Merlandier,; il n'y a rien à fricoter avec les citoyennes momies qui sont alignées là comme des conscrits indigènes. Puisque le général voulait savoir de quoi il retournait dans ces caves, il n'avait qu'à y envoyer le bataillon de ses savants y faire une reconnaissance. »

Les soldats avaient alors pour ce qu'ils appelaient *un savant* le plus profond mépris, et ne prononçaient jamais ce mot qu'avec ironie. Tout ce qui ne portait pas l'habit militaire était, à leurs yeux, *un savant*, et par conséquent une créature au moins inutile : « Les comptables, les fournisseurs et les moindres employés de l'ambulance, disait Bonaparte dans une de ses dépêches au Directoire, sont traités par les soldats de la république avec une déconsidération qu'il importe de faire disparaître, et Dieu sait s'ils attachent même au titre de membre de l'Institut d'Égypte le respect qui lui est dû. »

« D'autant plus, ajouta le Parisien, que ces savants ne sont bons qu'à farfouiller tous ces trous de rats, tous ces nids de chauves-souris que le diable emporte! Oh! Merlandier, où est l'Italie, où est la Lombardie, où nous trouvions toujours l'ordinaire au grand complet; *au lieur* qu'ici on ne possède que du dromadaire et du *cocrodile* pour mettre sous la dent; ajoutez à cela une seule nature de rafraîchissement : du sable, et une crâne de chaleur à faire fondre nos baïonnettes. Décidément il n'y a rien à faire en *Egyptre*.

— Tout ce que tu énumères est positif, répliqua Merlandier, mais puisque la république une et indivisible nous a envoyés ici, il est à croire qu'elle avait ses raisons.

— La république! fit le Parisien avec un geste d'incrédulité, ça n'est pas la république qui nous a envoyés ici, ce sont les avocats de Paris et ces satanés savants, un tas de propres à rien et d'intrigants qui voulaient savoir lequel des deux, du soleil ou de la lune, se levait avant le jour dans cette contrée. Voilà tout. Eh bien! qu'est-ce que ça nous fait à nous, pourvu que nous dormions notre temps?

— C'est indubitable, » répondit froidement Merlandier en lissant sa moustache.

Il est certain que, dans l'armée, parmi les soldats surtout, on croyait que le Directoire n'avait envoyé le jeune vainqueur de l'Italie guerroyer en Égypte que pour se débarrasser de lui d'abord, et d'eux ensuite. Cette croyance était stupide; mais les soldats de la république n'étaient pas des diplomates. On sait aujourd'hui que Napoléon poussa plus que tout autre le Directoire à entreprendre l'expédition d'Égypte, dont il sentait l'inévitable gloire. Il travaillait pour sa fortune et sa réputation, et le calcul était excellent : il l'a prouvé. Il est pourtant vrai d'ajouter que ce Directoire, jaloux et soupçonneux, ne fut pas fâché de se débarrasser d'un homme dont l'influence et la popularité le gênaient; mais il n'avait pas vu qu'en confiant à un général, dont il redoutait déjà la magie du nom, une guerre lointaine à conduire, il le rendait plus intéressant à une nation avide de nouveautés. Quand César voulut se rendre maître de Rome, il alla combattre et triompher dans la Germanie, dans les Gaules et en Égypte, et devint plus puissant dans son camp de Beauvais ou d'Alexandrie que dans sa maison du mont Aventin, à Rome. Il faut avant tout s'adresser à l'imagination des peuples et la tenir constamment en haleine : Napoléon savait cela aussi bien que César.

« *Motus*, fit Merlandier à son camarade, voici un savant qui rôde autour de nous. »

Ce savant n'était autre que le général Caffarelli,

homme d'une science et d'une raison remarquables, et l'une des colonnes de l'expédition. Le général Caffarelli avait eu une jambe emportée par un boulet aux dernières campagnes du Rhin, et portait une jambe de bois ; mais, bien que cet attirail fût préjudiciable à son service ou à ses recherches scientifi-

ques, au feu, devant l'ennemi, il était le plus alerte ; à l'étude, devant les monuments, il était le plus ingambe.

« Il est sûr et certain d'avoir toujours un pied en France, » répondit à demi-voix le Parisien.

Cette boutade de soldat, que Caffarelli entendit, le fit sourire ; et, s'adressant au grenadier un peu décontenancé :

« Oui, mon camarade, dit à son tour le général, j'ai toujours un pied en France, mais mon cœur et mon bras se trouvent constamment avec vous. »

Les visiteurs avaient parcouru presque toutes les chambres funéraires de la grande pyramide, lorsque Bonaparte, avisant une porte de bronze que le temps avait recouverte d'une couche de mousse grisâtre, s'arrêta tout à coup et demanda à l'iman où aboutissait cette porte. Celui-ci, sans répondre directement à la question, déclara, par l'organe de l'interprète, qu'il n'irait pas plus loin.

« Pourquoi? dit Bonaparte.

— Seigneur, répondit l'iman, parce que cette porte n'a jamais été ouverte depuis la conquête d'Alexandre, si ce n'est une seule fois, sous la domination romaine.

— Peu m'importe quand et par qui cette porte fut ouverte, objecta le général, dont la curiosité était excitée au plus haut degré ; où conduit-elle, répondez?

— Seigneur, cette porte conduit au sépulcre du grand Pharaon Alla-Achem, c'est-à-dire chéri de Dieu, répondit le cicerone, et nul œil profane n'a contemplé sa face vénérable, si ce n'est le grand Alexandre et le chef des armées romaines (César). Les bienfaits qu'Allah-Achem a répandus sur l'Égypte, il y a trois mille six cents ans, défendent sa mémoire et sa tombe de toute espèce de contact avec ceux qui n'adorent pas le même Dieu que lui.

— Iman, repartit le général d'un ton d'inspiré, je suis venu en Égypte pour faire renaître le règne de Allah-Achem, et Dieu m'a permis de visiter le tombeau de ce soleil des Pharaons. Ne crains rien, te dis-je, j'y entrerai seul avec toi et ton interprète. »

Et Bonaparte, prenant un flambeau de la main d'un de ses guides, fit à l'iman un de ces gestes qui commandent la prompte obéissance. Dominé, subjugué par l'expression de la physionomie du général, l'iman s'inclina, et, poussant d'une façon particulière un pivot enterré sous le sable, il ouvrit la porte, qui laissa voir un chemin creux où les ténèbres régnaient encore plus épaisses que dans les autres parties des pyramides. Comme Bonaparte allait y entrer, son aide de camp, Junot, l'arrêta :

« Mon général, y pensez-vous? lui dit-il, comment! vous allez vous confier à cet homme?... Souffrez au moins que je vous accompagne.

— Je vous préviens, seigneur, dit le cicerone, auquel Venture avait traduit les craintes exprimées par Junot, que, dussiez-vous me faire tuer par vos soldats, nul autre que vous, votre interprète et moi, ne franchiront l'entrée de ce sanctuaire : vous me l'avez promis.

— C'est juste, fit Bonaparte; et, se retournant vers son aide de camp : Tu l'entends, ajouta-t-il; lui, Venture et moi, devons seuls pénétrer ici. Attends-nous donc à cette place; il faut que les destins s'accomplissent.

— Mais permettez, mon général, dit encore Junot, ceci est d'une imprudence extrême. Vous pouvez compromettre non-seulement votre sûreté, mais encore le sort de... »

Bonaparte ne le laissa pas achever, et lui tirant légèrement l'oreille :

« Allons, mon bon Junot, lui dit-il, pas d'enfantillage, laisse-nous : je sais ce que j'ai à faire. »

Puis, faisant signe à l'iman de passer le premier, suivi de Venture, le général en chef de l'armée d'Orient se jeta comme un autre Curtius dans ce gouffre, et bientôt tous trois disparurent aux regards des officiers, des savants et des soldats, qui ne comprenaient rien à cette curiosité de leur chef bien-aimé.

L'iman conduisit Bonaparte par des détours innombrables. Enfin, après un quart d'heure de marche, ils arrivèrent, sans avoir proféré une parole, dans une vaste chambre sépulcrale dont les parois de marbre et de porphyre resplendirent à la lueur de la torche portée par l'iman lui-même. Là un spectacle magnifique, un de ces spectacles dont l'imagination ne peut se faire une idée que dans la lecture des *Mille et une Nuits*, frappa les yeux de Bonaparte et de Venture.

Sur une estrade de bois de cèdre que le temps avait pétrifiée, reposait le corps momifié du grand Sésostris; les bandelettes qui entouraient son corps étaient recouvertes de lames d'or; il portait en tête la couronne des Pharaons, et, sur sa poitrine, reposait l'épée qui avait dompté tant de peuples divers. Sur les quatre faces du cercueil étaient incrustés des hiéroglyphes qui racontaient sans doute les exploits du guerrier. Vingt-quatre cassolettes, vraisemblablement remplies de parfum au jour des funérailles, étaient rangées sur les degrés du tombeau, ces cassolettes étaient de bronze. Autour de la momie royale, et adossés au murailles, étaient dressés plus de cent cercueils munis chacun de leur momie. Cette cour silencieuse du grand roi était composée de ses ministres, de ses femmes et de ses plus renommés capitaines; sur ces cercueils étaient peints les attributs de ce qu'ils avaient été de leur vivant. Les femmes avaient des colombes et des cavales, comme preuves de leurs grâces et de leur fécondité; les ministres, des charrues et des ibis; les généraux, des lions et des trompettes. Les statues d'Isis et d'Osiris, de grandeur colossale, étaient placées sous une voûte, et dominaient tout cet attirail de la destruction. Ces statues étaient de jaspe, et leurs têtes étaient surmontées d'une espèce de mitre en or, enrichie de pierreries qui, au sein de cette nuit profonde, brillaient comme des étoiles au firmament.

Dans quatre espèces de cribles placés sur des piédestaux de granit étaient amoncelées des espèces d'or et d'argent monnayées et des médailles représentant les événements glorieux du long règne de Sésostris; çà et là appendaient des étendards tombés en poussière, et dont il ne restait plus que la hampe d'airain; puis des trophées d'armes, des sabres mèdes, des arcs et des flèches assyriennes.

Bonaparte contemplait silencieusement ces pompes de la mort, ces vestiges sacrés d'une gloire éteinte depuis quatre mille ans. Il contemplait le cadavre du grand Sésostris qui dormait là, dans son linceul de bandelettes, et paraissait encore recevoir les hommages des femmes qu'il avait aimées, des ministres qu'il avait dirigés, des guerriers qu'il avait conduits tant de fois à la victoire. L'âme du jeune général était en proie à mille émotions diverses : il semblait absorbé dans sa rêverie.

« Seigneur, lui dit l'iman, il est temps de retourner auprès de vos soldats. Venez ! »

Le général fit quelques pas machinalement; lui et Venture s'apprêtaient à suivre leur guide, lorsque Bonaparte se retourna tout à coup, et élevant la main sur le corps de Sésostris :

« Pharaon, dit-il, l'Égypte ne sera plus esclave, et c'est moi qui la replacerai au rang des nations de la terre !

— Seigneur, lui dit l'iman qui s'était prosterné pieusement devant le cénotaphe de Pharaon, seigneur, lui dit-il en lui présentant une médaille qu'il avait prise dans un des cribles, vous êtes, depuis trois mille ans, le troisième guerrier qui ait visité ce tombeau inconnu aux profanes. De même que vos devanciers, vous n'avez point eu la coupable pensée de dépouiller ce caveau des saintes richesses qu'il renferme. Soyez béni, et acceptez pour souvenir de votre visite au tombeau du grand Allah-Achem cette pièce d'or frappée à son image. Elle sera pour vous un talisman et un gage de succès; tant que vous la porterez sur vous, la victoire vous sera fidèle, et tout réussira au gré de vos désirs. Alexandre et César ont reçu jadis de mes pères le même présent, et ils n'ont trouvé la mort qu'après avoir perdu ce mystérieux gage d'une alliance avec les Pharaons. »

Bonaparte prit la médaille, et, regardant fixement l'iman :

« Ne serais-tu pas ce que tu parais être? lui demanda-t-il un peu brusquement. Ton langage dément ton costume et ton caractère.

— Pardonnez-moi, seigneur, je ne suis qu'un pauvre iman; mais je suis de la race des Abassides; et personne, excepté moi, n'aurait pu pénétrer dans le sein de cette pyramide, et vous y servir de guide,

parce que nul en Égypte ne la connaît mieux que moi. Dès ma plus tendre enfance, mon père et mon aïeul m'y faisaient descendre avec eux pour m'initier à la connaissance des hiéroglyphes, qui est l'histoire de l'Égypte.

— Iman répondit Bonaparte, je te remercie de ta démarche et je conserverai toujours le souvenir de ma visite au tombeau de Sésostris, ainsi que la médaille que tu me donnes.

— Vous ferez bien, dit l'iman; mais, seigneur, ajouta-t-il, j'ai une prière à vous faire?

— Quelle est-elle? fit le général, parle?

— L'entrée de ce sanctuaire n'est, je vous le répète, connue que de moi seul. Il serait dangereux que des étrangers, des Égyptiens mêmes, eussent connaissance des trésors qu'il renferme. Tous les hommes ne sont pas des Alexandre, des César et des Bonaparte, et l'avarice pourrait faire commettre un sacrilége. Jurez-moi donc, seigneur, jurez-moi par l'œuvre de notre grand prophète, que vous ne divulguerez jamais ce que vous avez vu dans ce sombre repli de la grande pyramide? »

Et, en parlant ainsi, l'iman avait tiré de son sein le Coran et le présentait au général.

« Je te le jure, repartit Bonaparte en posant la main sur le livre sacré.

— C'est bon, reprit l'iman : maintenant nous pouvons aller retrouver votre suite, qui doit être inquiète de votre longue absence. Seulement, seigneur, encore une prière; ne me traitez, devant vos officiers, que comme un simple iman; je tiens à ce que mes rapports avec le sultan de l'armée française ne puissent être suspectés par les muphtis de ma nation.

— Je t'accorde ta demande, noble Abasside, » répliqua Bonaparte.

L'iman s'inclina, et tous trois reprirent la route qu'ils avaient déjà parcourue.

Cependant les soldats de l'escorte, qui étaient demeurés dans la pyramide de Chéops, étaient dans une grande inquiétude sur le sort de leur général. Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis son départ, et les grenadiers parlaient déjà de se glisser, la baïonnette au bout du fusil, dans le ténébreux séjour.

« Pour sûr, le petit caporal aura rencontré dans son chemin un *cocrodile*, disait Merlandier, et comme ces citoyens-là, dit-on, avalent les caporaux, quelle que soit leur taille, aussi bien que tout autre légume, il pourrait se faire qu'ils aient déjeuné avec le général en chef, son savant et le mamamouchi, qui peut-être s'est entendu avec ces animaux-là.

— Au diable les savants, les *cocrodiles* et les mamamouchis! répliquait le Parisien, en inspectant la pierre de son fusil; tu as raison, il nous faut notre général, qui indubitablement se sera perdu dans les caves du pays; en avant!

— Silence, vous autres! » fit Junot, qui n'avait pas peur que les crocodiles eussent dévoré son général, quoique, à vrai dire, le fait n'eût pas été impossible; mais il craignait que l'iman ne fût un de ces fanatiques qui eût cru faire une action très-agréable au prophète en poignardant Bonaparte et en se tuant après. Une inquiétude morne planait donc sur toutes les figures qui se silhouettaient sur les parois des pyramides, lorsque tout à coup on entendit un bruit de pas, puis une lueur filtra à l'entrée du sombre chemin vers lequel tous les yeux étaient fixés.

« Le voilà! le voilà! » s'écrièrent à la fois savants, généraux et soldats.

Enfin, Bonaparte parut, aussi calme que lorsqu'il avait abandonné son escorte. Tout le monde se pressa autour de lui; on le félicita, on l'aurait presque embrassé, si le respect n'avait contenu la joie. Mais les grenadiers, dans leur allure plus franche et dans leur joie plus expansive, étouffèrent presque l'iman en le remerciant de leur avoir ramené leur général sain et sauf.

Bonaparte fut aussitôt interrogé par les savants sur ce qu'il avait vu dans le tombeau de Sésostris; mais il se renferma dans un silence absolu. Lorsque tout le monde fut dans la plaine, Monge s'approcha du général en chef et lui dit :

« Tout de bon, général, ne voulez-vous pas nous raconter les choses merveilleuses que vous avez vues dans votre voyage souterrain? »

Bonaparte lui répondit :

« Mon cher, demandez-moi tout ce que voudrez, excepté cela, parce que je ne puis y répondre. Au surplus, adressez-vous à Venture. »

Mais celui-ci, à qui Bonaparte avait fait la leçon, tint constamment bouche close et s'abstint même par la suite de répondre aux nombreuses questions qui lui furent adressées à ce sujet. De son côté, Monge se le tint pour dit et n'insista jamais sur ce chapitre, non plus que les autres personnes qui avaient fait partie de l'expédition. Ce ne fut que dix ans après, et dans la glorieuse campagne de 1809, que l'empereur, causant un soir, à Schœnbrunn, avec le baron Larrey, entra dans quelques détails sur sa visite au tombeau de Sésostris, et comme dans le charme de la causerie il se laissait volontiers entraîner à la chaleur de son imagination, cette fois il s'arrêta tout à coup en disant au chirurgien en chef de son armée :

« Mais vous, docteur, vous êtes un incrédule, je n'aurais pas dû vous parler de ces choses. Cependant, à ma place, vous auriez été bien étonné si... vous n'en saurez pas davantage, vous dis-je, » ajouta-t-il en souriant.

En effet, il n'en parla plus, si ce n'est à Sainte-Hélène.

Cette visite mystérieuse de Napoléon au tombeau

de Sésostris fit inventer la fable du *Petit homme rouge*, qu'on prétendait qu'il avait rencontré dans la grande pyramide d'Égypte. Cette fable eut, au commencement de la restauration, un succès prodigieux. On en fit même une espèce de roman dont quelques extraits furent insérés, en 1827 ou 1828, dans un petit journal littéraire qui avait pour titre le *Diable Boiteux*.

II.

AU TOMBEAU DE CHARLEMAGNE, A AIX-LA-CHAPELLE.

1804.

Les quelques mois qui précédèrent le couronnement de Napoléon furent consacrés par le nouvel empereur à visiter, avec l'impératrice Joséphine, toutes les provinces de la France, ou plutôt l'immense territoire que les conquêtes de la monarchie, de la république et du consulat avaient annexé au royaume de Philippe-Auguste et de Louis le Grand. Nos frontières étaient alors arrivées à leurs limites naturelles : nous possédions toute la rive du Rhin, la Savoie, Genève, la Belgique et le Brabant, ainsi que les fertiles plaines de Nice et des alentours. On ne pouvait reculer ni les Alpes ni les Pyrénées ; ni l'Océan ni la Méditerranée ; la Gaule napoléonienne se trouvait donc placée dans sa sphère véritable, cette sphère que d'un geste Dieu semblait avoir désignée en disant : « Voilà la France ! »

La présence de l'empereur et de l'impératrice dans les pays récemment reconnus français excita partout un vif enthousiasme. Les campagnes disputaient aux villes l'honneur de bien accueillir le couple auguste, et partout ce n'était qu'arcs de triomphe, feux de joie, harangues, festins, spectacles et divertissements de toutes sortes. Napoléon se proposait deux buts en se faisant voir à ses nouveaux sujets : le premier, de faire disparaître, par sa présence, tout ce qui pouvait rappeler les erreurs de la révolution ; le second, de donner un puissant essor au commerce, aux arts et à l'industrie, que quinze années de troubles avaient réduits au marasme. Ce double but fut atteint partout où Napoléon posa son pied impérial encore chaussé de l'éperon de Marengo. Lyon, que le canon de 93 avait saccagé, commença de sortir de ses ruines ; le port de Toulon se pavoisa de bâtiments marchands ; Lille releva ses remparts; Saint-Quentin, Amiens, Roubaix, Rouen, Cambrai, virent leurs merveilleuses industries sortir du sommeil léthargique dans lequel elles semblaient plongées ; tout, comme par enchantement, reprit de l'âme, du mouvement, et cela fut l'ouvrage d'un seul homme !

Dans le nombre des métropoles agrégées depuis peu au territoire français, Aix-la-Chapelle se distingua par les bruyantes démonstrations de sa joie. L'impératrice avait précédé l'empereur de quelques jours dans cette ville pour y prendre les eaux. Elle avait assisté à la fête de Charlemagne, que la révolution avait abolie, et que Napoléon rétablit selon les anciens usages. M. de Gonzagues, chanoine de la cathédrale, prononça dans cette solennité un discours où, faisant un parallèle des deux guerriers législateurs, il éleva Napoléon au-dessus de Charlemagne.

L'arrivée du souverain à Aix-la-Chapelle, le 18 août 1804, fut donc saluée par les plus unanimes acclamations, et son séjour y fut marqué par les preuves les plus touchantes d'un amour aussi sincère que noblement exprimé :

« Sire, nous étions déjà Français par le cœur et par les mœurs, dit à l'empereur le premier magistrat de la ville, nous le sommes maintenant par le nom et par le drapeau. En pouvait-il être autrement? N'est-ce pas à Aix-la-Chapelle que Charlemagne est venu rendre à Dieu son âme héroïque? Les dépouilles mortelles de ce héros, votre modèle, qui reposent au milieu de nous, n'ont-elles pas été le pacte mystérieux qui promettait, à mille ans de distance, la réunion d'Aix-la-Chapelle au grand empire français et son passage sous le sceptre d'un autre Charlemagne. »

Napoléon répondit à ce discours avec ce sens, avec ce tact exquis et sûr qui caractérisaient son langage :

« Vous n'étiez plus Français depuis sept cents ans, dit-il; la faiblesse des descendants de Charlemagne vous avait laissé ravir ce beau titre; mais vous l'êtes redevenus, et pour toujours. Déjà les bras de vos enfants ont concouru aux succès des armées de la France, et dans nos rangs ils se sont montrés dignes d'avoir fait partie, par leurs ancêtres, de la grande nation. Magistrats d'Aix-la-Chapelle, dites à vos concitoyens que, désormais, votre sort est lié à celui de mon empire, et qu'en retrouvant vos titres et vos droits, que la barbarie de huit siècles avait anéantis, vous avez aussi retrouvé dans les Français des amis et des frères. »

Les spectacles, les cafés, les promenades, tous les lieux publics retentissaient des accents de la joie générale. Napoléon était vivement impressionné de toutes ces marques de gratitude, et il savait y répondre, ainsi que Joséphine, par des mots heureux qui triplaient l'enthousiasme.

Un matin, Napoléon et le grand maréchal étant allés visiter la splendide cathédrale de la ville, monument gothique de la plus haute valeur, ils s'arrêtèrent devant une des chapelles latérales, remarquable par sa sombre et mystérieuse clarté. Napoléon demanda à M. Camus, un des chanoines du chapi

tre, qui lui servait de cicerone, quelle était cette chapelle ?

« Sire, répondit le chanoine, c'est la chapelle funéraire où repose votre glorieux prédécesseur Charlemagne.

— Ici est déposé le corps de Charlemagne, fit Napoléon en inclinant son front. En êtes-vous bien sûr ?

— J'en ai la certitude, sire.

— En ce cas, je veux voir sa tombe.

— Sire, répliqua le chanoine, la descente du caveau est rude et difficile, et depuis Charles-Quint nul n'y a posé les pieds.

— J'y poserai les miens, monsieur l'abbé, répliqua Napoléon. Puis, ayant dit quelques mots à l'oreille de Duroc, le grand maréchal sortit et revint un moment après, accompagné d'une demi-douzaine de sous-officiers d'artillerie.

— Levez cette dalle, leur dit l'empereur, et allumez des flambeaux... soldats ! ajouta-t-il après un silence et en se découvrant, vous allez pénétrer dans le tombeau du grand Charlemagne ! »

Les sous-officiers ôtèrent leurs bonnets, et, dirigés par Duroc, ne tardèrent pas à soulever l'énorme pierre qui scellait l'entrée du caveau. Puis ensuite deux d'entre eux prirent un flambeau et descendirent les premiers. Napoléon, le grand maréchal et le chanoine les suivirent.

Les degrés de ce caveau, rongés par le temps, étaient plutôt une rampe de chemin couvert qu'un assemblage de marches. A chaque pas on risquait de glisser ; à chaque pas aussi les pieds rencontraient des obstacles. Napoléon descendit la tête nue ainsi que Duroc : par respect instinctif, le chanoine avait rabattu le capuchon de son camail. On parvint ainsi au bout des degrés, et on se trouva dans une espèce de cave voûtée dont les larges pierres noircies par les siècles distillaient en pointe de diamants le salpêtre et le nitre dont elles étaient saturées. Là se trouvait la tombe de Charlemagne.

Cette tombe est d'une grande simplicité. Construite comme tous les sépulcres des premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire en forme d'auge recouverte d'une pierre bombée, elle ne porte pour inscription que ces mots en caractères tudesques : *Carolus magnus imperator obiit* 814. Au reste, rien de remarquable dans cette sépulture.

Napoléon demeura un moment en contemplation devant le lit de pierre du chef de la race carolingienne; et, d'un geste qui fut aussitôt compris, les sous-officiers d'artillerie, à l'aide de leviers, soulevèrent le couvercle de la tombe, et la dépouille mortelle de Charlemagne apparut aux regards des assistants.

Des ossements ! voilà tout ce qui restait de l'homme qui avait fait trembler le monde. Çà et là une poussière légère indiquait que la chlamyde, ce manteau impérial, qui fut aussi la pourpre des Césars, avait servi de linceul au fils de Pépin le Bref. La couronne, le sceptre, les éperons, la main de justice, l'anneau impérial, recouverts d'une couche de moisissure, étaient restés intacts et gisaient à côté de ces os disloqués dont ils semblaient sanctifier l'assemblage. La taille presque colossale du vainqueur de Wittikind était parfaitement indiquée par la longueur de ses os, et ses vastes pensées pouvaient s'expliquer par la grosseur de sa tête et le développement de ses pariétaux.

Napoléon se pencha sur ces augustes dépouilles, approcha respectueusement son visage du front de Charlemagne... Peut-être y déposa-t-il le baiser de paix que jadis les héros échangaient volontiers durant leur vie. Puis, se relevant avec dignité, il dit à Duroc avec un accent indéfinissable :

« Voilà celui qui fut le maître de la terre !

— Sire, dit alors le chanoine, Votre Majesté n'ignore pas que Charlemagne a été mis au rang des saints ; veuillez me permettre, puisque le ciel a daigné m'accorder la faveur de contempler ces restes vénérés, d'adresser ici ma prière à celui que Dieu a mis sur la terre au rang des plus puissants monarques, et au ciel, au rang de ses bienheureux.

— Priez, monsieur l'abbé, repartit Napoléon, et surtout priez pour la France, dont Charlemagne a fondé la grandeur. »

Le prêtre se mit à genoux et pria avec onction. Napoléon, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine, les regards fixés sur le sépulcre, se tenait à quelques pas en arrière, tandis que le grand maréchal et les sous-officiers d'artillerie semblaient émus par l'austère physionomie de cette scène. Le chanoine ayant achevé sa prière, Napoléon ordonna que le couvercle du cercueil fût remis à sa place ; opération qui fut exécutée, comme la première fois, avec promptitude et dextérité.

— Charlemagne quittera bientôt ce séjour si peu digne de sa renommée, dit alors Napoléon au chanoine. Je lui ferai élever un mausolée qui, par sa magnificence et sa structure, sera capable de donner aux générations à venir l'idée la plus vraie de la puissance de ce grand homme.

— Sire, dit le prêtre, l'empereur Charles-Quint, lors de sa visite en ce lieu, exprima, dit-on, le même désir, et cependant cette tombe n'a point changé de place.

— Charles-Quint n'était point Français, répliqua vivement Napoléon. En honorant la mémoire de Charlemagne, il satisfaisait bien moins un devoir qu'une vanité puérile ; car, dites-moi, monsieur l'abbé, quelle ressemblance pouvait exister entre le vainqueur des Saxons, des Anglais, des Espagnols et des Lombards, et le monarque cauteleux qui ne sut profiter ni de ses victoires, ni de sa politique

pour dominer l'Europe? Le solitaire de Saint-Just, l'homme dont toute la valeur personnelle ne provenait que de l'incapacité ordinaire des souverains de souche, pouvait bien être un diplomate habile, mais non pas un prince capable d'apprécier Charlemagne. Charles-Quint, au surplus, a bien prouvé sa fausse grandeur, dans les dernières années de sa vie, en allant vivre parmi des moines.

— Sire, répliqua le chanoine, Casimir, roi de Pologne, se retira à Paris, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, dont il devint abbé, et pourtant ce prince n'était dépourvu ni de grandeur ni de capacités politiques.

— D'accord, répliqua Napoléon ; mais un roi ne doit mourir que sur son trône ou sur un champ de bataille.

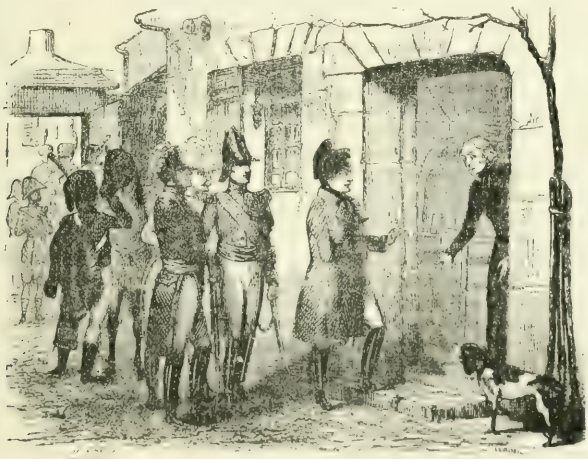
— Hélas! répliqua le chanoine en soupirant, l'homme n'est pas toujours libre de se choisir une fin ; monarque ou sujet, il est soumis à la volonté de Dieu, et heureux celui qui peut dire en mettant le pied sur le seuil de la tombe : « J'ai fait ce que je devais faire. »

Ces paroles, prononcées avec un calme évangélique, semblèrent faire réfléchir l'empereur, qui, regardant le chanoine avec bonté, répliqua :

« Vous avez raison, monsieur l'abbé. Au surplus, ce que j'ai dit pour le tombeau de Charlemagne, je le maintiens. J'espère, avec l'aide de Dieu, devenir assez puissant pour rendre un hommage tardif, mais éclatant, au plus grand roi de notre histoire.

— Ainsi soit-il, sire, fit le prêtre en se signant. Je souhaite bien ardemment que Votre Majesté, qui possède déjà la gloire des armes qu'avait Charlemagne, jouisse aussi longtemps que lui des bénédictions du ciel et de la félicité impérissable que donnent les grandes actions faites dans la vue de la justice et du triomphe de notre sainte religion. »

Ce fut en discourant de la sorte que Napoléon, le chanoine, le grand maréchal et les sous-officiers d'artillerie, remontèrent l'escalier tortueux du caveau. En quittant M. Camus, Napoléon, qui avait jugé l'homme et qui avait goûté sa conversation, lui dit :



« Adieu, monsieur l'évêque, j'espère bien que nous nous reverrons. »

Le bon prêtre, croyant que l'empereur s'était trompé de qualification, lui répondit avec modestie :

« Sire, je ne suis qu'un humble chanoine du chapitre de cette cathédrale, et je n'ai pas l'honneur d'être évêque.

— Je sais ce que je dis, monsieur l'évêque, » repartit Napoléon en appuyant sur le mot.

Mais, après que l'empereur eut quitté Aix-la-Chapelle, le chanoine fut bien surpris de recevoir sa nomination au siége épiscopal de ce diocèse, devenu vacant par la mort récente de l'évêque, Antoine Berdelot, qui l'occupait. Et lorsque plus tard le nouvel évêque vint à Paris remercier l'empereur et prêter serment entre ses mains, Napoléon le présenta à Joséphine en disant :

« Madame, voici un ecclésiastique qui m'a édifié lors de ma visite au tombeau de Charlemagne. Je

l'ai fait évêque, et je compte qu'il sera un jour une des colonnes de l'Église. Continuez, monsieur l'évêque, à prier sur votre siége épiscopal, et invoquez souvent saint Charlemagne qui vous a porté bonheur et à moi aussi. »

Revenons à Aix-la-Chapelle.

Au sortir du caveau, Napoléon trouva dans la chapelle le chapitre assemblé, M. de Gonzagues en tête. Celui-ci lui proposa de lui faire voir le trésor de la cathédrale; l'empereur accepta. Le chapitre le conduisit processionnellement jusque dans la sacristie, et là on lui fit voir ce qu'on appelle les grandes reliques, les mêmes qui furent envoyées en présent à Charlemagne par l'impératrice Irène. Ces reliques étaient conservées dans une armoire de fer pratiquée dans le mur, et cette armoire n'était ouverte que tous les sept ans pour montrer au peuple ces saints débris. Chaque fois qu'on les replaçait dans l'armoire, on murait la porte, qui ne devait plus être ouverte que sept ans après; mais, bien que les sept années ne fussent pas révolues, le mur fut aussitôt démoli, et, parmi les objets précieux dont se composait alors ce trésor, se trouvait un petit coffret en vermeil, qui attira particulièrement l'attention de l'empereur et piqua d'autant plus sa curiosité, que M. de Gonzagues, qui lui montrait toutes ces choses, lui dit que les traditions les plus anciennes attachaient un grand bonheur à la possibilité d'ouvrir ce coffret, mais que personne, pas même Charles-Quint, lors de sa visite à Aix-la-Chapelle, n'avait pu y parvenir. Napoléon prit le coffret, qui, presque aussitôt, s'ouvrit sous ses doigts. On ne remarquait pas de trace extérieure de serrure; peut-être y avait-il un secret qui faisait jouer le ressort intérieur, peut-être l'adroit chanoine avait-il connaissance du secret et sut-il ménager cette surprise à l'empereur; toujours est-il que cette circonstance lui parut extraordinaire. Il sourit, mais il ne dit mot, sans doute pour avoir l'air de n'y attacher aucune importance. Au reste, la curiosité de l'empereur ne fut pas très-satisfaite, car il ne trouva dans cette boîte qu'un petit morceau d'étoffe et un peu de poussière.

Napoléon parla souvent du pèlerinage qu'il avait fait au tombeau de Charlemagne lors de son séjour à Aix-la-Chapelle, et du projet qu'il avait de faire élever au chef de la seconde race un monument gigantesque. Les embarras et les guerres de son règne ne lui laissèrent pas le loisir de mettre à exécution cette noble entreprise. Mais, l'esprit rempli du souffle de Charlemagne, s'il ne fonda pas, en l'honneur de l'Alexandre du VIIIe siècle, un splendide mausolée, il sut du moins ressusciter par la gloire de ses armes, par ses lois, par les encouragements accordés aux sciences, aux arts et aux lettres, au commerce, à l'agriculture et à l'industrie, les prodiges dont le fils de Pepin avait donné au monde l'imposant spectacle.

III.

AU TOMBEAU DU GRAND FRÉDÉRIC, A POSTDAM.

1806.

La campagne de 1806 avait mis la monarchie prussienne à deux doigts de sa perte. Son armée, formée et disciplinée avec tant de soins par le grand Frédéric, avait été anéantie dans quatorze combats successifs; ses places fortes étaient à nous; ses provinces, entre autres la Silésie, dont la conquête avait coûté à Frédéric II tant de belles conceptions militaires, étaient envahies par notre armée; partout l'aigle de la France avait foudroyé l'aigle à deux têtes de la Prusse, et le malheureux pays ne présentait plus que l'aspect d'un vaste camp ennemi. Napoléon, irrité de l'hypocrite neutralité du roi de Prusse, de ses intrigues avec l'Angleterre et surtout de la part mystérieuse qu'il avait prise à la coalition de 1805, où, sans paraître ostensiblement dans les rangs de l'Autriche et de la Russie, il avait mis secrètement une armée sur pied dans l'intention de couper les divisions françaises en cas de défaite, Napoléon, disons-nous, avait résolu d'effacer la Prusse de la carte de l'Europe, et de faire descendre le petit-neveu du grand Frédéric au simple rang d'électeur de Brandebourg. Ni les supplications des ministres de Prusse, ni les larmes d'une jeune et belle reine; ni les prières des empereurs d'Autriche et de Russie, n'avaient pu lui faire changer de résolution; mais ce que les larmes d'une femme, ce que les sollicitations de deux empereurs, ce que les vœux d'un peuple attaché à son souverain plus faible peut-être que coupable, n'avaient pu faire, un tombeau le fit et produisit dans la pensée de Napoléon une de ces révolutions soudaines que le vulgaire ne peut ni comprendre ni expliquer.

Déjà l'empereur avait ordonné que la colonne de Rosbach, élevée en mémoire d'une bataille perdue par les Français sous Louis XV, fût détruite; déjà il s'était saisi de l'épée du grand Frédéric en s'écriant : « J'estime plus cette épée que tous les trésors du monde ! » la Prusse aux abois, pliant sous le fardeau de l'impôt de guerre, frémit de honte et de colère en apprenant que les armes de son héros de prédilection étaient passées dans les mains de son vainqueur. On vit alors tout ce que l'esprit public d'une nation, même abaissée, peut avoir d'éloquence et d'énergie. Toute l'Allemagne retentit des doléances de la Prusse qui pleurait non la perte de ses trésors, mais l'épée de son roi, et la presse anglaise, en enregistrant ces plaintes, ne manqua pas, selon sa coutume, de les grossir et de

les envenimer pour rendre odieux à l'Europe Napoléon et la France.

Pendant le court séjour qu'il fit à Berlin, l'empereur ne manqua pas d'aller visiter Postdam, la Malmaison du grand Frédéric, cet asile cher et sacré où, après avoir élevé son pays au plus haut degré de force et de splendeur, le monarque se plaisait à cultiver les lettres et à entretenir une correspondance active avec tout ce que l'Europe comptait alors d'esprits distingués, de savants et de philosophes. Ce fut à Postdam que Frédéric entretint avec Voltaire ce commerce de lettres qui a fait dans la littérature une espèce de révolution. Ce fut encore à Postdam qu'il forma ces bataillons si célèbres dont les premiers vinrent se heurter en 1792 contre le torrent de la révolution française, et dont les derniers furent anéantis dans les champs d'Iéna. C'est aussi dans un des caveaux de Postdam que s'élevait le tombeau du grand Frédéric. L'emplacement avait été choisi par lui, l'architecture arrêtée par lui.

Napoléon fit son entrée à Berlin le 24 octobre 1806, et alla s'établir à Postdam. Il parcourut le château et voulut voir l'appartement que le grand Frédéric avait habité. On l'avait toujours religieusement respecté : aucun des meubles n'avait été enlevé ni même changé de place. Il les examina curieusement, faisant jouer les serrures, ouvrant les armoires et touchant à tout ce qui se trouvait sous sa main.

« Ma foi! dit-il, d'un ton de surprise en s'asseyant sur un vieux canapé, ce n'est certainement pas à la magnificence de son mobilier que cet appartement doit son prix, car il n'est guère de magasin de friperie à Paris, où l'on ne puisse trouver un plus beau meuble. »

Mais ce qui le charma le plus, ce fut de trouver, entre autres choses, dans la chambre à coucher où était mort le monarque prussien, l'épée, la ceinture et le grand cordon des ordres qu'il portait. L'empereur s'en empara avec vivacité,

« Ah ! ah ! messieurs, s'écria-t-il avec enthousiasme en s'adressant à ceux qui l'entouraient, je préfère ces trophées à tous les trésors de la Prusse. » Puis, après un moment de réflexion, il ajouta : « Je veux voir le tombeau de Frédéric. »

Et aussitôt, suivi de quelques-uns de ses officiers et précédé d'un vieux serviteur du roi défunt, il se dirigea vers le monument funèbre, et, à la lueur de flambeaux portés par un seul valet de pied, il descendit les degrés de pierre du caveau royal, et se trouva bientôt en présence de la tombe du Charlemagne de la Prusse.

Cette tombe est d'une simplicité extrême ou plutôt c'est un tombeau que le plus mince bourgeois de Paris pourrait se procurer dans la nécropole du Père-Lachaise. Il est en pierre de liais, polie à la manière du marbre et d'une architecture dépourvue d'ornements. Une balustrade de fer entoure ce tombeau, sur lequel on ne lit que ces mots : *Frédéric II, roi de Prusse.* Du reste, nul attirail de pompe royale ou militaire, pas le moindre trophée. C'est le sépulcre, non d'un puissant monarque et d'un héros, mais d'un philosophe et d'un sage, qui a rejeté comme des hochets puérils toutes décorations, toutes ces ces fastueuses apologies de marbre et d'airain qui surchargent les mausolées des rois vulgaires. Frédéric II, qui, à l'exemple de Charles XII et de Pierre le Grand, avait mis dans son costume une rigidité qui excluait l'élégance et la vanité, devait dans son tombeau donner un nouvel exemple de cette simplicité qui sied si bien aux grands hommes. En effet, il existait une grande analogie entre l'ameublement du château de Postdam et le sépulcre de celui qui l'avait habité pendant quarante ans.

A cet aspect, Napoléon se découvrit, contempla avec une profonde émotion ce tombeau où gisait le capitaine qu'il avait pris, dès sa jeunesse, pour modèle. Que se passa-t-il alors dans sa vaste pensée? quel monde d'idées ce sépulcre souleva-t-il dans les replis de ce cerveau puissant? Nul ne saurait le dire; ce qu'on peut supposer, c'est que Napoléon, face à face avec cette pierre froide comme le grand homme qu'elle recouvrait, réfléchit à ce que pourrait avoir de fatal pour l'épée d'un héros la destruction d'un royaume fondé par l'épée d'un autre héros. Peut-être — si les hommes de génie ont entre eux des rapports d'outre-tombe — l'ombre du grand Frédéric lui apparut-elle dans ces limbes silencieux et l'adjura-t-elle de laisser intact l'héritage qu'il avait légué à son neveu. Ce qu'il y a de positif et d'historique, c'est qu'après être resté plus d'un quart d'heure en contemplation devant ce tombeau, Napoléon, en remontant au palais, dit assez haut pour que ceux qui l'avaient accompagné dans cette excursion souterraine l'entendissent :

« La maison de Brandebourg continuera de régner! »

Les choses ne tardèrent pas en effet à changer de face. Napoléon, qui, jusque-là, avait montré une inflexibilité désespérante pour entrer en communication avec les ministres plénipotentiaires prussiens, se relâcha de sa sévérité. Il donna l'ordre à M. de Talleyrand de reprendre les négociations et de se mettre immédiatement en rapport avec les ministres du roi de Prusse. Celui-ci, qui se croyait à jamais perdu, reprit courage, les peuples respirèrent, les armées prussiennes débandées se reformèrent, les sollicitations de l'Autriche et de la Russie se réveillèrent; enfin, tout marcha à une prompte conciliation, et ce fut bien certainement cette visite au tombeau de Frédéric II qui amena ce résultat. La paix avec la Prusse fut signée à des conditions qui lui furent onéreuses, il est vrai, car elle fut dépouil-

lée, entre autres, de Magdebourg, ville d'une situation merveilleuse pour tenir en échec une armée; mais enfin elle conserva le titre de royaume, et le petit-neveu du grand Frédéric put encore être traité de *majesté* par ses sujets toujours fidèles; mais aussi cette paix fut l'arrêt de mort de Napoléon. On sait comment, en 1814, Frédéric-Guillaume reconnut la magnanimité de Napoléon. Sa haine contre lui fut peut-être plus fatale à la France que le courroux des Russes.

Nos vieux grenadiers, avec cet admirable bon sens qui les caractérisait, apprécièrent à sa juste valeur le traité de paix avec la Prusse; et voici comment le Parisien et Merlandier, qui, par hasard,

étaient de garde à Postdam le jour de la proclamation de cette paix, se faisaient part mutuellement de leurs craintes et de leurs pressentiments.

« Eh bien! voilà encore un roi de gracié, disait Merlandier; c'est un malheur, parce que tôt ou tard ces monarques-là s'entendront comme larrons en foire, pour nous tomber sur le casaquin avec accompagnement de mitraille.

— Tu n'es qu'un alarmiste, un fabricateur de raisons plus ou moins incompatibles, répliqua le Parisien. Qui te dit que le roi de Prusse voudra encore se risquer après avoir été étrillé comme il l'a été à Iéna.

— Qui me le dit? riposta Merlandier; mais c'est moi qui me le récupère. Est-ce qu'un monarque quelconque pardonne jamais à un autre monarque le plaisir qu'il a eu de l'enfoncer?

— Allons donc! le petit caporal a plus d'esprit que toi, il sait ce qu'il fait, et s'il a laissé son grade à ce monarque, c'est qu'il avait ses raisons.

— Tiens! fit Merlandier, toutes ces satanées visites aux tombeaux de Paul et de Jacques ont toujours porté malheur au petit caporal et à nous autres.

—Prouve-moi cela?

— Te le prouver?... Tu te rappelles bien qu'en *Égyptre* il a voulu voir le cimetière des *fanfarons* (Pharaon); à telles enseignes que toi zé moi nous étions d'escorte. Eh bien! qu'est-il résulté de cette inspection? C'est qu'au bout de moins d'un an, le petit caporal a été forcé de déguerpir de *l'Egyptre*, n'emportant avec lui que ses aides de camp, son sac et quelques troupiers détériorés.

— Mais qu'est-ce que cela prouve, encore un coup?

— Ça prouve que le drapeau de la république a battu en retraite dans la personne de son général en chef; comprends-tu maintenant?

— Et après?

— Après? Il passe consul, c'est bon. Mais le voilà promu au grade d'empereur, il voyage... toujours avec nous. Il arrive à Aix-la-Chapelle, et là il se met encore à farfouiller dans les reliques d'un ancien fricoteur appelé le citoyen Charlemagne, qui vivait, à ce qu'on dit, il y... Bah! il y a bien plus que cela; il y a cinq cent millions de mille ans.

— Et qu'est-il arrivé cette fois-là, voyons?

— Oh! presque rien, sinon que nous étions tran-

quilles comme Baptiste au camp de Boulogne, en attendant que nous puissions faire une descente soignée en Angleterre, et qu'il nous a fallu lever le pied et courir en Allemagne pour servir chaud une bataille aux Autrichiens et aux Russes...

— Le fait est, dit le Parisien, que nous leur avons trempé une fameuse soupe dans le lac; mais enfin, tu n'aboutis à rien avec tes raisonnements.

— J'aboutis à ce que, la première fois, nous avons quitté l'*Égyptre* à la suite de la visite au quartier

général des *fanfarons*; qu'à la seconde visite au logement du citoyen Charlemagne, nous avons été obligés d'abandonner la conquête de l'Angleterre, et que cette troisième visite au domicile de l'ancien roi des Prussiens nous vaudra plus tard une décoration de coups de fusils à perpétuité. Tu verras! tu verras! ajouta Merlandier en faisant passer avec vivacité, de sa joue gauche à sa joue droite, l'énorme chique de tabac qu'il avait toujours en permanence dans la bouche.

— Eh bien! fit le Parisien, que ce soit les Prussiens, les Russes ou les Autrichiens qui viennent chercher des raisons à l'empéreur, nous les *voirons* venir. »

Un caporal, qui appela Merlandier et le Parisien pour aller les poser en faction, mit fin à la conversation des deux grognards, conversation qui, bien qu'empreinte d'un parfum de corps de garde, n'en était pas moins remplie de raison, et devint par la suite une sorte de prophétie.

Le même soir, Napoléon s'étant retiré de bonne heure dans la chambre à coucher qui lui avait été préparée au château de Postdam, dit à son aide de camp, Rapp, qui, étant de service auprès de lui, l'avait accompagné jusque dans cet appartement.

« Regarde au réveil du grand Frédéric l'heure qu'il est?

— Neuf heures, sire, répondit celui-ci.

— C'est justement l'heure à laquelle il est mort, il y a vingt ans, » fit Napoléon d'un ton pensif.

Et comme Rapp, après avoir accroché cette espèce de grosse montre au chevet du lit de l'empereur, auquel l'épée du monarque prussien avait également été suspendue, regardait avec curiosité la poignée mesquine de cette épée, Napoléon, devinant la pensée de son aide de camp, prit l'épée, et, l'ayant tirée hors du fourreau, en examina la lame avec attention; puis ayant posé le bout du doigt sur la pointe :

« Elle est bien vieille, fit-il, mais elle pique en-

core. Je l'enverrai au gouverneur des Invalides : mes vieux soldats des campagnes de Hanovre la conserveront comme un témoignage des victoires de la grande armée, et de la vengeance qu'elle a su tirer de la défaite de Rosbach.

— Sire, répliqua Rapp, à la place de Votre Majesté, je ne me dessaisirais pas de cette épée : je la garderais pour moi. »

A ces mots, l'empereur jeta à son aide de camp un regard indéfinissable, et, du plat de la main, frappant l'épée qu'il avait toujours à son côté, lui dit d'un ton de légitime orgueil :

« Est-ce que je n'ai pas la mienne, monsieur le donneur de conseils ? »

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LE GOUVERNEUR DE LA SAMARITAINE.

Je me rappelle très-bien avoir vu un singulier bâtiment carré, aussi vieux que le pont *Neuf*, sur lequel il était construit. Il y avait sur la façade une pompe-fontaine qui pleurait à peine quelques gouttes d'eau, une horloge qui retardait toujours, et, tout en haut, une grappe de clochettes dont les timbres fêlés carillonnaient boiteusement, à certains jours, des moitiés d'anciens airs et des noëls guillerets : c'était la *Samaritaine*. Je vois encore ce joli castel détérioré, assis un peu de travers sur ses pilotis, à la deuxième arche du pont, avec son toit bordé d'une balustrade; son grand bassin à la hauteur du premier étage, et aux deux coins duquel se tenaient les figures de Notre-Seigneur et de la Samaritaine en plomb bronzé; son large cadran au-dessus, ayant 'air de dire que l'heure fuit comme l'onde; et, sur le comble, un campanile de plomb doré tout rempli de clochettes dont je viens de parler, et dans lequel était autrefois un jaquemart de fer, représentant un homme armé, qui frappait les heures sur la cloche de l'horloge. Il me semble que je lis encore, au-dessus du bassin, cette inscription :

FONS HORTORUM.

PUTEUS AQUARUM VIVENTIUM.

Application heureuse des paroles de l'Ecriture, parce que les eaux élevées par la machine renfermée dans l'édifice alimentaient les jets du jardin des Tuileries.

Ce monument, commencé sous Henri III, fut achevé sous Henri IV, en 1608. C'était en même temps une pompe, une horloge et un carillon; les mécanismes, fort compliqués et fort ingénieux pour le temps, étaient l'œuvre du célèbre mécanicien flamand Jean Linthaer. La *Samaritaine* avait le titre de gouvernement, et le roi appointait richement le gouverneur. Mais déjà la sonnerie était fort en désarroi sous Louis XIV, comme nous l'apprend une pièce de vers intitulée : *Complainte de la Samaritaine sur la perte de son jacquemart et le débris de la musique de ses cloches*, par le rimeur d'Assoucy.

Ravitaillée depuis à plusieurs reprises, elle ne cessa, pendant le dernier siècle, d'égayer par son joyeux carillon et d'encourager les plaideurs qui passaient devant elle pour aller au palais, et elle tenait les juges éveillés... jusqu'au moment de l'audience. Et moi-même, lorsque, dans les derniers temps de l'empire, j'allais, pauvre petit écolier, chercher mon savoir quotidien dans le pays latin, je ne manquais jamais de faire un bon détour, qui avait le double avantage d'allonger ma route et de la diriger par la *Samaritaine*, dont les échos argentins me ragaillardissaient et me donnaient cœur à l'ouvrage pour toute la matinée. Hélas! un beau jour, après les vacances, c'était en 1815, je reprenais mon chemin du pont Neuf... Plus de carillon, plus de *Samaritaine* : l'empereur l'avait fait démolir! Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux... ni de pis; il ne faut rien exagérer.

Pour être juste, convenons que depuis l'empereur, et surtout depuis quelques années, il s'est exécuté dans la ville de Paris un grand nombre de travaux salutaires et de beaux monuments, dont les Parisiens jouissent et profitent avec indolence, et qui font la surprise et l'admiration des étrangers; mais ne cachons pas non plus que d'autres monuments, très-intéressants par leur ancienneté et leur caractère, ont été renversés sous la fureur des alignements et d'un fanatisme de régularité peu éclairé, comme tous les fanatismes.

La *Samaritaine* fut une des victimes de ce culte aveugle et une des plus regrettables. C'était un témoignage naïf de l'état des arts mécaniques à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième; c'était une sœur aînée de la machine de Marly; il devrait y avoir pour nous quelque chose de sacré dans ces exemplaires de la science de nos aïeux, dont la comparaison ferait d'ailleurs ressortir davantage les progrès de la science actuelle, et qui formeraient, par leur contraste, une variété de jour en jour plus rare dans nos cités, qu'envahit une belle mais fastidieuse monotonie. Il ne faut pas ôter

tous les vieillards d'une fête : les danses des jeunes filles sont plus charmantes devant les grands-pères; les nymphes n'avaient jamais tant de grâce, dit-on, que lorsqu'elles escortaient le vieux Silène.

I.

Quoi qu'il en soit, sur la fin du règne de Louis XV, le gouverneur de la *Samaritaine* se nommait le chevalier de Rancé, ancien major au régiment des dragons de la reine. Était-il de la famille du fameux abbé de Rancé, qui parvint à la sainteté après un pur et fidèle amour, deux exemples aussi miraculeux l'un que l'autre? Ce qui est certain, c'est que le chevalier avait le sentiment exalté de l'honneur, une fille adorable et un bras de moins. Ce fut lui qui, n'étant encore que sous-lieutenant, à la bataille de Fontenoy, vit son bras emporté par un boulet, et s'écria aussitôt : « Ah! ma bague!... » Et malgré ses soixante-quatre ans actuels et tous ses malheurs passés, il avait toute cette jeunesse de cœur et d'esprit que nous n'avons plus guère aujourd'hui après vingt ans. Les vieux étaient jeunes; les jeunes sont vieux : quelle est la meilleure philosophie?

Mais laissons le chevalier de Rancé dans son gouvernement de la Samaritaine, et jetons un coup d'œil rétrospectif sur sa carrière, en reprenant les choses de loin :

Son père avait une terre et un château en Touraine, la province des châteaux; c'est là que, après avoir bien servi le roi, il vivait de cette vie simple et noble, également éloignée de la vanité luxueuse des courtisans et de l'économie mesquine des propriétaires bourgeois. Aucune idée d'ambition n'avait germé dans la tête, aucune plainte ne s'était élevée dans le cœur de ce brave officier, qui avait sacrifié au service de son pays une bonne partie de son sang et de son patrimoine, et qui s'en trouvait largement récompensé par un peu d'honneur. C'est une tradition de désintéressement qui s'est perpétuée de siècle en siècle dans l'armée française, et dont nous verrions encore chaque jour de nouvelles et éclatantes preuves, si nous avions le loisir de regarder.

Tandis que toutes les digues se rompent, et que toutes les cupidités font irruption dans les différentes classes de la société, il est beau et consolant d'observer à quel point le sentiment du devoir et de la dignité désintéressée est demeurée puissant dans les rangs de nos braves légions. Quand on risque tous les jours le plus grand intérêt, la vie, comment pourrait-il y avoir place pour un intérêt secondaire! Et voilà pourquoi le métier des armes ne pourra jamais déchoir de sa noblesse, malgré toutes les tirades philosophiques qui s'écrivent au coin de la cheminée, et qu'on ferait bien d'y jeter. Même gloire est due au désintéressement du clergé et de la magistrature. Chose digne de remarque, c'est dans les carrières les moins bien rétribuées que l'avidité n'a point pénétré... Tant l'habitude d'une vertu en rend l'exercice facile; tant, d'un autre côté, le maniement de l'argent salit l'âme comme les doigts.

Né d'un tel père, le jeune Paul de Rancé ne devait avoir que de nobles instincts.

« La générosité suit la belle naissance » a dit Corneille; et, en effet, les qualités du cœur se transmettent habituellement avec le sang, dont la source est au cœur. Il n'en est pas ainsi des qualités de l'esprit. La génération du cerveau est la plus phénoménale de toutes; on dirait qu'elle ne procède que de Dieu seul, qui distribue l'imagination et les facultés intellectuelles selon son bon plaisir et sans la participation des parents. Aussi voit-on, dans l'histoire, des races d'excellents guerriers, des familles d'excellents magistrats, et pas une famille, pas une race de poëtes ou de grands écrivains. Les talents et l'esprit sont choses exceptionnelles et personnelles : c'est un des innombrables mystères qui confondent l'ignorance des savants.

Donc Paul, qui tenait de son père le germe des vertus, ne tenait que de Dieu les brillantes facultés de l'intelligence. Le vieux capitaine était un homme d'un sens droit et même d'un esprit assez agréable; mais l'horizon de ses idées ne s'était pas étendu plus loin que celui de sa destinée, et le monde des arts était pour lui une terre étrangère. Son fils avait été doué, faut-il dire, plus heureusement?... Hélas! tout se paye dans la condition humaine; nous ne recevons un avantage qu'au prix de quelque malheur. Paul ne connut point sa mère, qui perdit le jour en le lui donnant. Il débuta ainsi dans la vie par le plus grand des maux. O Dieu! n'avoir pas eu autour de son berceau les sourires et les chansons d'une mère! Pauvre enfant! n'avoir jamais dit : Maman! N'avoir pas eu le sein maternel pour cacher ses premières larmes et reposer ses premières douleurs! et, plus tard, n'avoir pas senti auprès de soi cet ange gardien qui conseille, garantit ou pardonne!... et qui épie et devine nos passions naissantes afin de les diriger, et qui oublie sans cesse, et qui n'existe que dans son fils, veillant sur son âme comme sur ses jours!... Ah! que l'on doit être indulgent à qui n'a pas eu de mère!

Mais Paul n'avait pas besoin d'indulgence. C'était une de ces natures portées au bien, sensibles au beau, et trop intelligentes pour ne pas être douces. Tout jeune encore, ses occupations étaient l'étude des langues et des sciences naturelles. Dès le matin, il allait dans les prairies voir poindre les fleurs, et, le soir, il regardait longtemps éclore les étoiles dans le ciel. On le menait, à Tours, à des leçons publiques qu'il suivait avec ardeur. Ses plaisirs étaient la poésie et les arts. Cependant il se livrait avec con-

science aux exercices du corps, parce qu'un homme, un gentilhomme, devait exceller dans l'équitation et le maniement des armes; mais il ne s'en faisait point une passion, ni surtout une vanité.

Il allait peu aux courses et à la chasse, trouvant à employer mieux son temps dans la journée, et il ne jouait aucun jeu, aimait mieux abréger la veillée par des conversations agréables avec quelques dames et demoiselles du voisinage, qui venaient tenir compagnie à une vieille sœur de son père; tellement que les autres jeunes gens le raillaient souvent, en l'appelant le nouvel *Amadis*, le chevalier des soupirs, le poëte!... Il laissait dire, et continuait de faire à sa fantaisie.

Un jour pourtant, les plaisanteries devinrent si gaies, qu'il crut les devoir prendre au sérieux. Il s'expliqua de telle sorte, dans les fossés du château, avec le *plaisant*, que personne n'eut plus envie de rire. On reconnut que s'il laissait vivre les lièvres, c'était qu'il le voulait bien. Ce fut ainsi qu'il atteignit sa vingtième année. Son père alors lui dit :

« Mon ami, voici un brevet de sous-lieutenant; vous allez partir pour le camp du roi et faire la guerre, comme je l'ai faite, et comme c'est le devoir de toute noble famille. Que Dieu vous soit en aide... En tous cas, vive le roi! »

En ce temps-là, les paysans tiraient à la milice pour être soldats, et les jeunes gentilshommes parvenaient officiers. On a trouvé plus tard que c'était une distinction choquante, et on a fait tirer tout le monde : vive l'égalité! Oui, cela est superbe le jour du tirage, mais le lendemain, les riches s'en tirent en payant de pauvres diables qui vont se faire casser la tête à leur place. Quelle égalité! Autrefois du moins le noble ne pouvait pas se faire tuer par procuration comme le riche d'aujourd'hui, et s'il n'y avait point parité de grade et de position, il y avait égalité devant le canon. Où est le progrès?

Le jeune chevalier de Rancé partit, après avoir demandé la bénédiction de son père et un talisman à mademoiselle Esther de G... Les deux pauvres enfants s'aimaient bien plus qu'ils ne se l'étaient dit, bien mieux que nous ne pouvons le dire; les deux familles se convenaient, et le mariage devait se faire au retour de la première campagne. Il fut permis à Esther de donner une bague de ses cheveux à son fiancé pour lui porter bonheur... Ce fut cette bague qu'il regretta en perdant son bras à Fontenoy; mais il la fit chercher, et l'ayant retrouvée, il la mit à son autre main et continua la campagne. Quand elle fut terminée, il reprit la route de la Touraine, où l'attendaient toutes ses consolations. Voici le château : il ouvre la grille... Personne dans les cours ni dans le vestibule; enfin, il trouve un prêtre qui lui dit :

« Votre père est mort subitement avant-hier, ses funérailles se font en ce moment. »

Le malheureux fils s'y traîne, presque mort lui-même. Le lendemain il s'informe d'Esther.

« Elle a pris le voile, la semaine dernière, au couvent des Ursulines de Tours, lui dit la vieille tante. Depuis votre fatale blessure, ses parents ont changé d'avis. Ils ont voulu la forcer de contracter un autre mariage... elle s'est réfugiée dans les bras de Dieu. Votre père a succombé au chagrin que vous auriez. »

Le chevalier repartit le plus vite possible pour l'armée; les dangers seuls lui souriaient, Mais quand on est très-malheureux, il n'y a pas de danger. Il avait déjà obtenu un grade sur le champ de bataille et la croix de Saint-Louis. Il fut fait capitaine à la première occasion : puis il resta vingt ans dans ce dernier grade, voyant passer devant lui tous ses cadets. Le hasard, ou plutôt le choix, avait placé à la tête de son régiment un nouveau colonel, homme médiocre et jaloux de la supériorité d'un de ses inférieurs, et s'en dédommageant par toute sorte de mauvais procédés et d'injustices. Mais le chevalier de Rancé ne les sentait guère; son cœur appartenait à d'autres chagrins, et son esprit philosophique souriait de ces petitesses dont les autres officiers se fâchaient pour lui. Enfin, à force de vivre, il arriva au grade de major...

A cette époque, la France était en paix, les boulets ne s'étaient pas souciés de lui; il prit sa retraite, mais il ne voulut pas remettre les pieds dans le château de ses pères, qui n'était peuplé que de souvenirs cuisants. Il vendit toutes ses propriétés et vint se retirer à Paris, le grand refuge, la ville d'intelligence, d'hospitalité et de liberté. Les arts et le monde l'environnèrent de leurs prestiges. Il connut ces entretiens délicats, ces élégantes causeries, cette exquise politesse qui suppléent à bien des choses et que rien ne remplace... et, un beau jour, on le maria, l'âge lui rendant la solitude trop vide. Notre propre jeunesse nous tient compagnie, comme le feu; et puis, elle évoque tant de charmants fantômes, elle fait naître et colore tant de beaux rêves, que nous ne sommes jamais seuls.

Tout ce brillant cortége nous quitte au milieu de la vie, et il nous faut quelqu'un pour achever la route. Alors quand on n'a pas pu se marier selon son cœur, dans la saison où l'on avait un cœur, on se marie par sagesse au moment de prendre ses quartiers d'hiver. Madame de Rancé était une personne d'un vrai mérite, une compagne dévouée. Aussi ne tarda-t-elle pas à être atteinte d'une maladie qui l'emporta... Et voilà encore le pauvre chevalier avec un nouveau malheur : continuation de cette fatalité qui poursuit les personnes *heureusement douées*. Mais, en le quittant, sa femme lui avait laissé une fille au berceau, qui s'appelait Esther : vous savez pourquoi.

II.

Ici commence une autre existence pour le chevalier de Rancé. Son cœur si tendre, mais déshabitué d'aimer, retrouva pour sa fille tous ses trésors de tendresse, et se ranima comme un foyer longtemps étouffé auquel l'air est rendu.

Le chevalier de Rancé entendait tous les échos des salons retentir des louanges de son Esther, et son orgueil était du bonheur.

« J'ai donc vaincu ma mauvaise étoile, » se disait-il un matin en embrassant sa fille. Un laquais entre et lui remet une grosse lettre venant de Suisse ; l'enveloppe est à peine déchirée, qu'il en sort une avalanche sinistre de papiers griffonnés sur toutes les marges, et, au milieu de tout ce fatras, quelques lignes d'une écriture anglaise qui annonçaient au chevalier de Rancé que le banquier de Genève, dans les mains duquel se trouvait toute sa fortune, venait de faire une banqueroute effroyable.

Le chevalier de Rancé fut atterré, pour la première fois, d'un malheur qui n'était pas la perte d'un être chéri. Les injustices des hommes, les rigueurs du sort, son corps mutilé, sa carrière manquée, et bien d'autres pertes d'argent, dont nous n'avons point parlé..., il avait foulé tout cela aux pieds, ou du moins l'avait déposé au pied de la croix... et il en eût été de même de cette catastrophe, si elle n'eût frappé que lui ; mais sa fille !... c'en était trop ! Esther, le voyant pâlir et trembler, le crut sous le coup d'un mal subit et mortel.

« Tiens, mon enfant, lui dit-il, prends cette lettre, et vois ce qui nous accable. »

Esther la parcourut des yeux, et un sourire angélique se répandit sur son visage... Ce n'était que sa ruine ; elle n'avait pas à craindre pour les jours de son père.

« Ah ! mon père ! s'écria-t-elle en lui sautant au cou avec amour et gentillesse, ne pleurez pas ainsi ; le vrai malheur dans tout cela, c'est votre chagrin. Écoutez : Nous allons quitter tout de suite ce bel appartement et tous nos domestiques, excepté ma bonne, qui voudra nous suivre sans gages, j'en suis sûre ; nous irons nous loger bien loin, et avec les débris de votre fortune..., et ce que je gagnerai...

— Ce que tu gagneras, ma fille !. Ah ! voilà mon désespoir !... Mais non, non. Il me reste des ressources ; j'ai des amis, et des amis puissants.

Une heure après, le chevalier de Rancé, qui de sa vie n'avait fait une démarche, qui avait en horreur de demander quoi que ce soit, frappait de porte en porte, comme un solliciteur de profession. Que ne peut l'amour paternel ! Il commença la tournée d'amis par un lieutenant général fort bien en cour.

« Vous me désolez, mon cher chevalier ; j'ai précisément un parent de ma femme qui vient d'éprouver le même malheur que vous, et pour qui je sollicite un emploi tout pareil à celui qui vous conviendrait... Je m'occuperai de vous lorsque j'aurai obtenu pour ce parent... Les deux démarches se nuiraient... Mais je crains que ce ne soit long ; les amis ont si peu de zèle aujourd'hui ! »

Un président lui dit :

« Nous verrons, nous verrons... Mais je vous conseille de vous retirer au plus tôt dans quelque lointaine province où l'on vit à bon compte. Allez, et nous saurons bien vous trouver là. »

C'est comme un médecin qui envoie aux eaux un malade dont il ne sait que faire.

L'ami de cœur, le camarade du ministre de la guerre, qui était aussi intimement lié avec le chevalier de Rancé, prit une grande part à son malheur et en causa longuement et avec effusion, lui serra toutes les mains avec toutes les siennes...

« Quant au ministre, dit-il, Son Excellence a tant de bontés pour moi, que je me suis fait une loi de ne jamais rien lui demander... C'est un vœu sacré... qu'il m'est bien cruel de tenir aujourd'hui. Mais vous comprenez ! »

Bref, le chevalier et sa fille, au bout de quatre mois, étaient dans deux petites chambres, derrière le Luxembourg, avec la vieille *bonne* et n'entendaient plus parler du moindre ami. Je me trompe, quelques dames, qui n'étaient pas plus heureuses elles-mêmes, et le poëte Lemierre, n'avaient pas abandonné les pauvres exilés, et s'étaient donné mille soins pour trouver à Esther des élèves de chant et de dessin. Bientôt Laure Pigal, c'est le nom qu'elle avait pris, put suffire par ses leçons aux nécessités du ménage et aux besoins de son père ; et elle portait, légère, son fardeau de douleurs, comme Diane son carquois. Mais le chevalier ne pouvait s'accoutumer à cette idée et à la vie que menait sa fille, et il dépérissait de jour en jour. Esther s'en aperçut ; alors elle se cacha pour pleurer, et le découragement la prenait au cœur... Un dimanche, ils passaient tous trois sur le pont Neuf, la *bonne* fit remarquer à Esther que la *Samaritaine* carillonnait un air lugubre et qu'une grande foule était assemblée devant le bâtiment. Ils s'informèrent : c'était le gouverneur, qui, dans un accès subit de fièvre chaude, s'était jeté de sa fenêtre dans la rivière ; et la foule était beaucoup moins triste que le carillon de la *Samaritaine* ; car ce gouverneur, disait-on, devait faire une mauvaise fin après sa mauvaise vie. Quelquefois... dans ces temps-là, les ministres faisaient de détestables choix pour les places importantes. Le front d'Esther s'illumina d'une pensée soudaine. A peine rentrée, elle se rendit en toute hâte, à un couvent voisin où depuis trois semaines elle donnait des leçons ; et là, se jetant tout à coup aux genoux de la supérieure :

« Madame, exaucez une fille qui vous implore pour son père!

— Qu'y a-t-il, ma chère Laure ?

— Madame... d'abord, je ne m'appelle point Laure Pigal, c'est un nom emprunté... ; mon père est d'une des premières familles de la Touraine..., un ancien officier..., qui a perdu un bras...

— Qui a perdu un bras, dites-vous? reprit la supérieure ; et il est de la Touraine !

— Oui, madame.

— Et... son nom ?

— Le chevalier de Rancé.

— Le chevalier de Rancé !...

— Qu'avez-vous, madame? Est-ce que ce nom...

— Rien, rien, ma fille. Eh bien! votre père !...

— Il a été entièrement ruiné, madame, et il se meurt, je le vois, de la peine que je lui cause... C'est une faiblesse, sans doute ; car, moi, je ne me plains pas, et s'il me croyait heureuse, je le serais... ; mais cette faiblesse vient de son amour pour sa fille... Ah! madame, vous avez, je le sais, un neveu qui peut tout auprès du roi... et si une pauvre enfant pouvait quelque chose sur vous !...

— Parlez, parlez, ma fille ; que faut-il faire? »

Et Esther raconta en peu de mots à la supérieure ce que le hasard venait de lui apprendre.

« On ne sait pas encore cet événement à la cour, ajouta-t-elle ; si vous demandiez pour mon père !... Je suis insensée ; mais pardonnez et bénissez-moi.

— Allez, mon enfant, et reposez-vous en Dieu. »

Il y avait une telle douceur dans la voix de l'abbesse, qu'Esther ne put s'empêcher d'espérer ; et, quand elle fut seule, se jetant sur la pierre du parloir :

« O mon Dieu! s'écria-t-elle, si j'obtiens de votre miséricorde la grâce que j'implore pour mon père, s'il revient à la santé, au bonheur, je fais le vœu, au pied du crucifix, de prendre, un jour, dans ce cloître le voile de vos bienheureuses servantes ; à moins, ô mon Dieu, que vous ne m'appeliez dans votre éternité avant mon père..., car je lui dois mon amour, mes soins, tant que vous le laisserez sur la terre! »

Quatre jours n'étaient pas écoulés, qu'un brigadier du guet apportait au chevalier de Rancé sa nomination au poste de gouverneur de la *Samaritaine*. Le chevalier croyait rêver.

« Mon père, dit aussitôt Esther, je vous expliquerai ce miracle ; mais, avant tout, venez avec moi glorifier et bénir l'ange mortel à qui nous le devons. »

Et, tandis qu'ils prenaient la route du couvent, elle lui raconta son entretien avec la supérieure.

« Oui, ma fille, c'est sans doute un ange ; les anges seuls font aussi le bien sans se montrer ; excepté celui que j'ai là près de moi. »

Arrivée au couvent, Esther fit prévenir l'abbesse que deux personnes avaient absolument besoin de lui parler un instant. Elle ne voulut pas qu'on les nommât, de peur que, par un sentiment d'humilité, la bienfaitrice ne songeât à se dérober aux témoignages de leur reconnaissance. L'abbesse vint au parloir.

« Ah! madame, dit la jeune fille, recevez mes bénédictions et celles de mon père. »

La supérieure, sans lever les yeux, balbutia quelques paroles...

« Esther!!!... » s'écria le chevalier.

Il ne regardait pas sa fille... Son cœur avait reconnu, à travers les grilles et tant d'années, celle dont l'image ne s'y était jamais effacée.

« Madame, continua-t-il en se reprenant, je savais bien que ce talisman me porterait bonheur. »

Et il avançait la main pour montrer qu'il avait encore cette bague..., et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux. Deux grosses larmes roulèrent en même temps dans les yeux de l'abbesse... Et ils firent ensemble le signe de la croix. La jeune Esther, stupéfaite de ce qu'elle devinait, baissait son front couvert de rougeur... La supérieure rompit enfin ce long silence de quelques minutes :

« Adieu, dit-elle, soyez heureux... Je vais prier pour vous ; priez aussi pour moi. »

Et elle s'éloigna sous les noirs arceaux du cloître.

Le lendemain, la petite garnison de la *Samaritaine* était en grande tenue et sous les armes devant la façade ; le maréchal de Soubise installait le nouveau gouverneur. Le carillon sonnait tout son répertoire. Quelques heures après, tous *les amis* vinrent féliciter le chevalier de Rancé, et plusieurs firent entendre qu'ils n'étaient pas étrangers à cet acte de justice. Le chevalier et sa fille sourirent le moins malicieusement qu'il leur fut possible. Au surplus, il faut encore être fort reconnaissant qu'on vienne visiter notre bonheur et regarder nos succès! car l'envie nous abandonne autant dans la prospérité que l'intérêt dans l'infortune.

De ce moment, le chevalier de Rancé retrouva toute cette gaieté d'esprit qui s'allie si bien avec la douce mélancolie du cœur. L'étendue de ses connaissances et le charme de son amabilité, les brillants talents et les grâces modestes de sa fille attiraient chez lui tout ce que Paris avait de distingué dans le monde et dans les lettres. Le luxe et l'orgueil n'avaient pas encore inventé les *raout* et le *spleen*, et c'était à qui se ferait engager aux fêtes intellectuelles du *gouverneur de la Samaritaine*...

On ne nous a pas raconté ce que devinrent, plus tard, la fille et le père, et comment ils ont fini. Hélas! il n'y a qu'une manière de finir : elle est bien triste.

ÉMILE DESCHAMPS.

LA MAISON DE LA RUE D'ENFER.

Le jour allait finir, et le soleil couchant ne jetait plus dans l'atelier qu'une lueur mourante. Frédéric recouvrit la pierre lithographique à laquelle il travaillait et vint rejoindre à la fenêtre Henri Leblanc qui s'amusait à émietter du pain aux moineaux du Luxembourg.

« Eh bien! mon Raphaël, as-tu fini? demanda celui-ci en frappant sur l'épaule du jeune peintre.

— Non, le jour m'a manqué, et cependant l'éditeur doit faire reprendre la pierre demain.

— Tu es donc obligé de livrer ton travail à heure fixe!

— A peu près. »

Leblanc haussa les épaules.

« Voilà où nous en sommes venus, s'écria-t-il; les artistes sont maintenant les esclaves de ces gueux de brocanteurs!

Frédéric était loin de partager les opinions de son ami : mais voulant éviter une discussion inutile, il changea de sujet, et lui parla de son nouveau logement.

« Regarde, lui dit-il, les arbres viennent jusqu'à ma fenêtre; je suis éveillé par les pinsons qui chantent dans les tilleuls. J'ai là une porte qui donne sur les allées, j'y descends le matin quand tout est encore solitaire, et pendant deux heures je puis croire que le Luxembourg est à moi. Puis tous les locataires sont à la campagne; je suis seul dans ce grand hôtel, et tranquille comme au fond d'un couvent.

— Tu es décidé à passer ici tout l'été?

— Tout l'été.

— Tu as donc renoncé à ton voyage d'Italie?

— Entièrement.

— Tu as eu tort.

— C'est possible. »

La conversation devint languissante, et peu après Leblanc sortit pour se rendre au théâtre de l'Odéon, dont il était médecin depuis quelques mois. Lorsqu'il fut parti, Garnier demeura accoudé à sa fenêtre, le front penché et le cœur profondément triste.

Henri ne s'était point aperçu, en lui parlant de son voyage d'Italie, qu'il touchait à une espérance morte depuis peu, et que le jeune peintre avait amèrement pleurée. Encouragé par quelques premiers succès (toujours faciles parce qu'ils ne portent ombrage à personne), Garnier avait fait ce rêve il y avait un an, et comme il arrive toujours, quand on est jeune, il l'avait fait tout haut devant ses amis; présentant, sans s'en apercevoir lui-même, une espérance comme un projet. Mais la réussite, satisfaisante d'abord, s'était bientôt montrée plus incertaine; au premier enthousiasme des protecteurs avait succédé l'indifférence. Frédéric comprit qu'on avait fait pour lui comme pour les jeunes soldats, que chacun aide le premier jour, mais auxquels, une fois en marche, on laisse tout le poids de leurs armes et tous les dangers du chemin. Ses travaux diminuèrent; on les paya moins. Enfin il fallut toucher *à cette part d'espérance* réservée sur ses premiers gains, et, loin de prêter à l'avenir, vivre avec les réserves du passé. Il y eut dans cette ruine de ses plus doux rêves bien des suspensions et bien des crises-mais les exigences de chaque jour dévorèrent lentement son pauvre trésor. Oh! que de fois il s'indigna pendant cette lutte de voir le triomphe de la matière sur l'esprit, et du besoin sur le désir! Que de fois il s'irrita contre les dispendieuses nécessités de la vie, se condamnant à la retraite, réformant ses habitudes élégantes, essuyant la faim! Mais, malgré tout, le moment vint où il fallut reconnaître l'impossibilité de son espérance et renoncer au voyage qu'il avait vu, pendant deux années, comme une récompense et comme un but. Il y avait huit jours à peine qu'il s'était fait à lui-même cet aveu, et les maladroites paroles de Henri avaient ravivé toute sa douleur.

Il resta longtemps à la fenêtre complétement perdu dans ses rêveries, et ne fut rappelé à lui que par le tintement de l'horloge qui sonnait dix heures. Il remarqua alors que le Luxembourg était silencieux. La brise, qui s'était élevée, apportait jusqu'à lui les senteurs des orangers, et les blanches statues du jardin apparaissaient à travers les arbres mouvants comme une armée de muets fantômes.

Frédéric contempla un instant cette nuit pleine d'étoiles et de parfums, puis repoussa la fenêtre avec un soupir, et fit quelques pas dans l'appartement. Mais le passage subit du ciel lumineux qu'il venait de contempler, à l'obscurité de son atelier, lui causa une émotion pénible : il lui sembla qu'il manquait d'air, d'espace; sa chambre lui fit l'effet d'un tombeau...

Tout à coup, un pas léger retentit au dehors; la porte s'ouvrit brusquement, et une femme s'arrêta sur le seuil. Frédéric s'était levé, pâle et troublé; la femme parut chercher un instant dans l'obscurité, et apercevant le jeune homme à la clarté des étoiles qui glissait sur le mur, elle s'avança droit à lui.

« Monsieur Frédéric Garnier? dit-elle d'une voix haletante.

— C'est moi, madame.

— Vous avez ici une porte qui donne dans le jardin du Luxembourg ?

— Oui, madame.

— Au nom de Dieu, ouvrez-la moi ! »

Frédéric fit un mouvement de surprise.

« Oh ! je vous en conjure, monsieur, reprit-elle, ne me refusez pas : je vous devrai plus que la vie. »

Tout cela était dit avec un accent étranger que Garnier n'avait jamais entendu, mais d'une voix si déchirante qu'il en fut touché. Par un mouvement rapide et instinctif, il courut à la porte qu'on le priait d'ouvrir ; elle était fermée.

« Pardon, madame, dit-il en fouillant à tâtons sur sa table de travail, je cherche la clef.

— Merci, monsieur, oh ! merci... En bien !... vous de la trouvez pas ?

— Sans lumière, je ne puis...

— Allumez-en ! »

Frédéric courut dans la chambre voisine et reparut bientôt un bougeoir à la main. Son premier regard se porta sur l'étrangère ; il demeura immobile et comme ébloui de sa beauté.

« La clef ! monsieur, la clef ! » répéta celle-ci avec une expression d'irrésistible prière.

Il la trouva enfin parmi ses papiers et courut à la porte pour l'ouvrir ; en ce moment un coup de feu retentit dans le Luxembourg. La jeune femme jeta un cri et s'appuya au mur.

« Qu'y a-t-il, madame ? demanda Frédéric effrayé...

— La porte ! monsieur, la porte ! »

Il l'ouvrit et elle se précipita dans le jardin.

Il la vit traverser l'allée, courir droit à la statue la plus éloignée, se pencher sur quelque chose de sombre, puis tomber. Il s'élança vers elle, et la trouva

à genoux tenant dans ses mains les mains d'un jeune homme étendu sans mouvement.

« Au nom du ciel, qu'est-il arrivé, madame ?

— Du secours, monsieur, du secours ! »

Frédéric se pencha pour l'aider à redresser le corps immobile ; elle voulut soulever la tête ; mais à peine l'eut-elle touchée qu'elle poussa un cri horrible... elle venait de sentir cette tête brisée céder sous ses doigts !

« Qu'avez-vous ? demanda Garnier.

— Mort ! » répéta la jeune femme.

Et, ouvrant les bras, elle se laissa retomber sur le cadavre. Tout cela s'était passé en quelques secondes. Frédéric était hors de lui. La vue de ce sang et de cette femme folle de désespoir lui donnait le vertige ; il regardait avec épouvante, ne sachant à quoi se décider, lorsqu'un pas régulier se fit entendre au loin ; il tourna la tête et aperçut, à la clarté de la lune, deux gardes qui se dirigeaient de son côté. La pensée d'être surpris près de ce cadavre, de se trouver peut-être mêlé à quelque crime, le glaça, son premier mouvement fut de fuir ; puis il eut honte d'abandonner une femme dont le hasard l'avait fait le protecteur. Il l'enleva dans ses bras à demi évanouie, et voulut traverser l'allée ; mais il eut à peine le temps de se jeter derrière le socle de la statue ; les gardes étaient à quelques pas. Il y eut pour lui un moment affreux d'attente ; les deux vétérans causaient paisiblement ; le plus jeune s'arrêta pour atteindre les branches de lilas, et Frédéric sentit son front caressé par le feuillage agité.

« Voilà un bouquet pour Louise, dit un soldat en respirant le parfum des fleurs qu'il venait de cueillir.

— Une belle nuit, ajouta son compagnon, il fait bon vivre ici. »

Dans ce moment ils tournaient le socle de marbre, et leurs pieds heurtèrent le cadavre.

« Qu'est-ce que cela, Pierre ? »

Pierre se baissa.

« Dieu me pardonne, c'est un homme assassiné.

— Pas possible !

— Vois plutôt.

— C'est donc le coup de pistolet que nous avons entendu tout à l'heure ?

— Peut-être.

— Cours au poste pour avertir, moi je resterai, dépêche. »

L'un des gardes s'éloigna en courant.

Garnier n'osait respirer ; ne pouvant plus fuir, il regrettait de s'être caché et sentait qu'il était trop tard pour se montrer. Il entendit bientôt, du côté du palais, des voix et un bruit de pas ; le gardien, qui s'était assuré que le cadavre n'avait plus aucun reste de vie, alla au-devant de ceux qui arrivaient ; Frédéric comprit qu'il n'avait qu'un moment et qu'une chance de salut. Serrant dans ses bras la jeune femme, il abandonna le piédestal dont l'ombre l'avait jusqu'alors caché, traversa l'allée, atteignit la porte de son atelier et s'y précipita. Son premier soin, après avoir déposé l'étangère sur le divan, fut de courir à la fenêtre pour s'assurer s'il n'avait été ni aperçu ni poursuivi ; mais tout était calme dans le jardin. Il distingua seulement, à travers des arbres et du côté de la statue, des lumières qui s'agitaient. Il se hâta de revenir près de la jeune femme qui commençait à reprendre ses sens.

L'embarras de Garnier était extrême : il y avait dans tout ce qui venait de se passer un mystère trop incompréhensible pour lui permettre de hasarder aucune parole. Il demeura donc debout, à quelques pas de l'inconnue, gardant le silence et semblant attendre ses ordres. Cependant, comme elle continuait à promener autour d'elle des regards effarés, il lui dit doucement :

« Vous êtes en sûreté, madame. »

Elle attacha sur lui des yeux fixes, garda quelque temps le silence, puis se mit à murmurer tout bas des paroles sans suite. Bientôt sa voix devint plus haute ; elle se redressa d'un air égaré en appelant Frantz avec des cris. Frédéric, effrayé, voulut en vain la calmer ; son délire allait croissant jusqu'à ce que, brisée par tant d'émotions violentes, elle se laissa retomber sans force et presque évanouie. Le jeune peintre saisit ses mains, elles étaient glacées, il toucha son front, il était brûlant. Quelques gouttes de sang coulaient entre les dents serrées de la jeune femme, et tout son corps était agité d'une convulsion d'agonie.

Une profonde terreur s'empara de Garnier : tout ce qui venait de se passer lui avait ôté sa présence d'esprit habituelle. Jeté subitement au milieu d'une aventure bizarre, son imagination s'était exaltée, et depuis quelques instants il croyait tout possible, excepté une chose ordinaire. Aussi la pensée que cette femme allait mourir chez lui et le laisser sous le poids d'un mystère dont on pourrait lui demander compte fut-elle la première qui le frappa.

De prompts secours pouvaient peut-être la sauver ; mais où en trouver ? Il n'avait pas de voisins ; le portier lui-même était absent, et n'avait laissé à la loge que son père, vieillard infirme et idiot !... Tout à coup, le souvenir de Leblanc lui revint ; l'Odéon n'était qu'à quelques pas, et il était sûr de l'y trouver. Il n'y avait point à hésiter ; il jeta encore un coup d'œil à l'étrangère, qui était toujours dans le même état, et courut au théâtre. Il connaissait heureusement la place où Henri avait habitude de se tenir ; il arriva jusqu'à lui en escaladant les stalles de l'orchestre au milieu des injures, le saisit par le bras et le força à le suivre.

« A qui diable en as-tu ? lui demanda Leblanc, une fois sorti de la foule

— Tu le sauras, répondit Garnier en prenant sa course sans lui lâcher le bras; viens, viens vite.

— Mais où me conduis-tu?

— Chez moi.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose?

— Oui.

— Un accident?

— Oui.

— Il y a quelqu'un de blessé? »

Ils arrivèrent, toujours courant, au numéro 18 de la rue d'Enfer. Frédéric frappa, la porte s'ouvrit, il s'élança vers la chambre : l'étrangère n'y était plus. Il courut à la loge du portier.

« Est-il sorti quelqu'un pendant que j'étais dehors? demanda-t-il.

Personne, monsieur. »

Il revint éperdu, monta le grand escalier jusqu'au dernier étage, redescendit à son logement, ouvrit les armoires, dérangea les meubles, écarta les rideaux : il n'y avait personne.

« Mais de par tous les diables! que cherches-tu?» s'écria Leblanc, qui l'avait suivi dans toutes ses excursions sans y rien comprendre.

Frédéric se laissa tomber sur le divan sans répondre. La disparition de l'inconnue mettait le dernier sceau aux mystères de cette étrange soirée.

Le lendemain du jour où Frédéric Garnier s'était trouvé le témoin de la scène que nous avons racontée, les journaux annoncèrent que le cadavre d'un jeune homme, dont on ne connaissait ni le pays ni le nom, avait été trouvé dans le jardin du Luxembourg. Le jeune peintre espéra en vain de plus amples renseignements. Cette affaire parut bientôt oubliée. Mais elle avait laissé dans l'âme du jeune homme un souvenir profond. Jusqu'alors il avait séparé le monde des livres du monde pratique, et n'avait regardé comme possibles que des faits vulgaires qui se répétaient chaque jour. Ce fut pour lui un nouvel aspect de l'existence, une réapparition de l'extraordinaire dans ce monde qu'il avait cru soumis aux seuls calculs de la nécessité et de l'habitude. Or, une fois cette porte ouverte, tous les rêves de son imagination prirent leur volée. Dès qu'il put croire au romanesque, il ne voulut point songer à rien d'ordinaire; converti au culte du merveilleux, il y porta toute la ferveur d'un nouveau fidèle, et rappela à lui toutes les chimères qui l'avaient charmé au collége, alors que ses nuits se passaient à lire à la lueur d'une lampe soigneusement cachée. Il lui sembla impossible que l'aventure dans laquelle il avait été acteur en restât là : c'était, à ses yeux, le commencement d'un livre qu'il se mit à continuer en imagination, bâtissant dans le vide selon l'humeur du jour. Du reste, cette crise poétique releva son âme abattue : c'était, après tout, l'espérance qui revenait au logis, déguisée en héroïne de roman. Frédéric reprit avec courage ses travaux, sûr que quelque grand changement se préparait dans sa destinée. L'événement ne tarda pas à justifier ses prévisions.

Un matin qu'il travaillait avec ardeur à un tableau, Leblanc arriva, accompagné d'un visiteur que Garnier n'avait jamais vu.

« Ne te dérange pas, s'écria le médecin en entrant : c'est devant sa toile qu'il faut voir un peintre. Je te présente M. Vertman, de Munich.»

Frédéric, embarrassé, salua.

« Un admirateur enthousiaste de ton talent! »

Frédéric, plus embarrassé, salua de nouveau.

« Un amateur dont tu as dû entendre citer la galerie. »

Frédéric salua une troisième fois.

Pendant tout ce temps, M. Vertman était demeuré debout et appuyé sur sa canne, dans l'attitude d'un chevalet qui attend une toile. Garnier l'engagea à s'asseoir; mais l'Allemand jeta les yeux autour de lui et s'arrêta devant deux paysages que Frédéric regardait comme ses deux meilleures peintures. Après les avoir examinés assez longtemps, il se détourna vers le jeune peintre.

« Cela est-il vendu? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— J'en offre cent louis.»

Frédéric leva brusquement la tête.

« Pouvez-vous les donner à ce prix?

— Sans doute. »

Vertman tira son portefeuille.

« Je les ferai prendre aujourd'hui, » dit-il, en remettant à Garnier la somme proposée.

Celui-ci regarda Leblanc pour savoir s'il n'était pas victime d'une mystification; mais Leblanc semblait aussi étonné que lui.

« Je voudrais avoir également de vous, reprit l'Allemand, quatre vues de Rome, mais prises sur les lieux. Avez-vous vu l'Italie?

— Je la verrai sous peu, monsieur. »

Vertman rouvrit son portefeuille.

« Je payerai mille francs chaque tableau,» dit-il.

Et il présenta à Garnier deux billets de banque. Garnier voulut refuser.

« Ce sont des arrhes, dit l'Allemand. J'ai toujours eu l'habitude de m'assurer ainsi les œuvres que je commandais. »

Le jeune peintre fut obligé de se conformer à cet usage d'accepter l'argent. Il signa un reçu à M. Vertman, qui prit congé de lui presque aussitôt.

A peine fut-il parti, que Frédéric sauta au cou de Leblanc.

« J'irai en Italie! j'irai en Italie! Comment! s'écria-t-il, je pourrai voir les fresques de Raphaël et de Michel-Ange... Regarde, je suis riche; j'ai là de quoi attendre, de quoi devenir peintre! »

Il agitait ses billets de banque comme des castagnettes, et dansait autour de son atelier en renversant les tabourets.

« Et dire, ajouta-t-il tout à coup, que le bonheur, la gloire, tout, enfin, peut dépendre de quelques chiffons de papier comme ceux-ci ! Penser

qu'avec 4,500 fr. on peut faire un grand homme !... Oh ! mes beaux billets de banque, mes protecteurs, mes bons génies, mes dieux ! Et il les embrassait... Honnête M. Vertman !... Et moi qui ne pouvais pas souffrir les Allemands !... La première nation du monde pour acheter des tableaux !... Désormais je veux faire ma prière les yeux tournés vers le Rhin, comme les vrais croyants vers la Mecque ; je veux apprendre à fumer et à aimer la choucroûte !... Mais où diable, Leblanc, as-tu déterré ce vertueux amateur ?

— Mon Dieu, un hasard ! je l'ai rencontré à l'Odéon ; nous avons parlé art, je t'ai cité ; il avait vu des toiles de toi chez les marchands, et il m'a demandé à te voir.

— Merci ; c'est toi qui as ouvert ma porte à la bonne fortune ; tu auras été mon mercure ! Je veux te peindre en gilet de flanelle, le caducée à la main et les ailes rivées au talon de tes bottes.

— Tu deviens fou.

— De joie, c'est possible ; quand on n'en a pas l'habitude !... A propos, tu restes avec moi ?... Je ne veux pas que ce jour finisse comme un jour ordinaire : nous dînerons chez Véry et je loue une loge à l'Opéra.

— Tu ferais mieux de te faire soigner et boire de la tisane de laitue.

— Eh ! au nom de Dieu, laisse-moi le temps de cuver ma joie ! tu ne comprends pas que je jouais mon avenir contre le diable, et que je viens de gagner la partie. Aujourd'hui, vois-tu, j'ai foi en moi, je me sens fort, puissant ; le roi de France ne me vient pas au coude. Partons. Je vais acheter une boîte de voyage, un chapeau de paille et un passeport. »

Cinq jours après, Frédéric Garnier était sur la route de Marseille où il allait s'embarquer pour l'Italie ; sa folle joie s'était calmée ; il en avait pris possession, et un sentiment de bonheur grave l'avait remplacée. Près de voir les chefs-d'œuvre dont la pensée avait occupé si longtemps ses rêves d'artiste, il éprouvait une sorte de sentiment inquiet comparable à celui de la jeune fille qui marche vers l'autel où l'attend son fiancé. Aussi, lorsqu'on lui montra Gênes, sortant des brumes du matin, ne put-il retenir un cri : l'Italie était enfin devant lui ! Il visita

successivement Florence, Pise, Naples, Venise et Rome, retrouvant partout dans les musées, dans les églises, dans la campagne, dans l'air, les sublimes traditions de l'art! Les premiers mois de son voyage furent consacrés à l'admiration; mais bientôt le besoin d'imiter le saisit au milieu de ces œuvres de choix et de cette nature d'élite; il se mit à peindre et s'aperçut de l'influence que l'aspect du beau avait déjà exercée sur lui. Son œil était devenu plus intelligent, sa main plus ferme; je ne sais quelle incarnation de tout ce qui l'entourait l'avait pénétré à son insu; il acheva en trois mois un tableau plus important que ceux qu'il avait essayés jusqu'alors, et l'expédia en France pour l'exposition qui allait s'ouvrir. Bien qu'il sentît vivement tout ce qui manquait à son œuvre, il espérait qu'elle serait remarquée et lui vaudrait quelques encouragements. Il attendit donc avec une fiévreuse impatience l'ouverture de cette espèce de concours où le public était appelé à juger. Il reçut enfin de Leblanc la lettre suivante :

« Voilà huit jours que les galeries sont ouvertes; mais, avant de t'écrire, j'ai voulu savoir ce que le public déciderait de ton œuvre. Sois heureux, frère, le public t'a compris; le génie a forcé l'ignorance elle-même à l'admiration. Frère, bénie soit la mère qui t'a donné le jour, car la patrie lui devra une de ses gloires, et son fils sera grand parmi les hommes. Déjà un acclamation unanime s'élève sur ton passage : monte au Capitole, triomphateur, sans t'occuper des injures que quelques soldats ivres chantent à la suite de ton char. Adieu, te voilà victorieux et tout-puissant; mais n'oublie point, César, que le premier j'ai su découvrir l'auréole autour de ton front.

« HENRI LEBLANC.

« P. S. N'oublie pas de m'expédier, par Livourne, les cordes de violon et la pâte de macaroni que je t'ai demandées. »

Sauf le *post-scriptum*, qui était fort clair, Frédéric ne comprit pas grand'chose à ce que lui écrivait son romantique ami. Il s'aperçut seulement, à la ponctuation étrange de sa lettre, divisée en versets comme une épître aux Corinthiens, que Leblanc venait de lire le *Dernier Jour d'un Condamné*, et donnait pour le moment dans le dithyrambe. Par bonheur, quelques autres lettres d'un style moins élevé et les journaux qu'il reçut lui confirmèrent le succès métaphoriquement annoncé par Henri. Il apprit que son tableau l'avait placé, d'un seul coup, à côté des maîtres les plus illustres et avait suffi pour rendre son nom populaire. Le prix élevé qui lui fut proposé et les demandes qui lui arrivèrent de toutes parts achevèrent de le persuader.

Frédéric ne se sentit point étourdi, mais fortifié d'un succès aussi subit. Les âmes bien faites savent tout supporter, même la prospérité. Il comprit que sa célébrité précoce n'ajoutait rien à son talent et lui imposait de nouveaux devoirs; il se promit, en conséquence, de se montrer indulgent, et de faire en sorte de mériter toujours plus qu'il ne lui serait accordé. Mais il ne se laissa point aveugler par l'orgueil; il avoua une juste confiance qu'il avait en lui-même, et s'avoua sa force, qu'il avait jusqu'alors discutée.

Après avoir achevé d'étudier l'Italie, il résolut de revenir en France, où l'appelaient sa réputation nouvelle et des travaux importants qu'il avait acceptés. Il remonta donc jusqu'à Milan, entra en Suisse pour gagner le Rhin vers Bâle, puis Paris. Il s'attendait à de sublimes spectacles, à de puissantes et douces émotions; il espérait trouver, dans ces nids d'aigles, de vrais descendants de Guillaume Tell!... il ne vit que de petits peuples sur de grandes montagnes, et la sublime opulence de la création faisant honte à l'avaricieuse rapacité des hommes! La Suisse qu'il avait espérée n'existait plus, celle qu'il parcourut n'était qu'un panorama magique où l'on payait tout, depuis le fromage des chalets jusqu'aux avalanches des montagnes, depuis la bonne mine de la fille d'auberge jusqu'au point de vue de la cascade. Partout il lui sembla contempler de gigantesques décorations peintes par quelque Titan, élève de Daguerre, pour l'amusement des touristes. A peine s'il put rencontrer de loin en loin quelque mer de glace hors de la route des voiturins, quelques lacs encadrés de pitons bleuâtres, au bord desquels il lui fût permis de s'asseoir et de peindre sans craindre l'arrivée d'un Anglais en blouse grise; car, depuis quinze ans, les Anglais se sont abattus sur la Suisse comme les sauterelles sur les plaines des Pharaons, avec cette différence pourtant que les sauterelles dévoraient l'Égypte, et que c'est la Suisse qui dévore les Anglais; vous les coudoyez depuis Sion jusqu'à Berne. Partout où vous apercevez quelqu'un qui mange, consulte un *Guide du Voyageur*, vous pouvez chanter le *God save the Queen* avec l'assurance d'être compris.

Frédéric Garnier arriva donc à Bâle, un mois après son départ de Milan, ayant vu plus d'Anglais que de glaciers, fatigué de favoris blonds et de voiles verts, et prêt à chanter avec les jeunes premiers de M. Scribe :

Je suis Français, mon pays avant tout.

Au moment de son arrivée, il y avait grande foule à Bâle pour les élections; les étrangers affluaient d'Alsace et d'Allemagne, si bien que toutes les auberges étaient pleines. Frédéric sollicita vainement de dix hôteliers une de ces couchettes de plumes

ornées de deux serviettes, auxquelles on donne le nom de lit en Suisse; il fut partout repoussé; il ne lui restait plus à visiter que les *Trois Rois*, hôtel en renom, où il avait moins de chances que partout ailleurs de trouver un gîte; aussi ne prit-il point la peine de descendre de son voiturin; il se contenta de l'arrêter devant la porte, et, selon l'usage suisse, l'hôtelier accourut.

« Un lit? demanda Garnier.

— Je n'en ai plus, monsieur.

— Au diable les auberges et les élections! Alors, je dîne, et je continue jusqu'à Saint-Louis.

— Vous allez être servi. »

Frédéric se prépara à descendre du voiturin; ses yeux, en se levant, tombèrent sur un voyageur debout à la porte de l'hôtel, et qui causait avec une femme voilée; c'était M. Vertman. Il laissa échapper une exclamation de surprise et fit un geste; mais au même instant la femme voilée rentra vivement en entraînant son interlocuteur.

Frédéric se hâta de régler avec le cocher et entra dans la salle des voyageurs pour les rejoindre. Il y avait beaucoup de monde. Il chercha quelque temps inutilement; enfin il rencontra l'hôtelier et lui demanda M. Vertman.

« Il est parti, monsieur.

— Parti?

— Il y a quelques minutes à peine.

— Et où va-t-il?

— A Baden.

— Il était ici depuis longtemps?

— Depuis deux jours seulement. J'ignorais qu'il dût quitter Bâle aujourd'hui.

— Alors vous pouvez disposer de la chambre qu'il occupait?

— Je viens de la donner; mais celle de sa nièce est à la disposition de monsieur. »

Après avoir admiré le Rhin, visité la cathédrale et la bibliothèque, Frédéric, fatigué, se fit indiquer sa chambre et monta. Elle était encore dans le désordre où l'avait laissée celle qui l'occupait quelques heures auparavant, et tout y prouvait la précipitation d'un départ inattendu: des papiers déchirés étaient épars sur le parquet; une couture avait été oubliée sur un fauteuil, et un livre était encore ouvert. C'était la *Valerie* de madame de Krudner.

Après avoir parcouru quelques pages de ce dangereux chef-d'œuvre, le jeune peintre revint vers la cheminée où il avait vu brûler un médaillon. A peine y eut-il jeté les yeux, qu'il poussa un léger cri. Il venait de reconnaître le portrait de l'inconnue du Luxembourg. Il se rappela alors la femme qu'il avait vaguement entrevue causant avec Vertman, et il ne douta point que ce ne fût elle. Elle l'avait sans doute aperçu, et son départ subit n'avait eu d'autre but que de l'éviter. Mais comment se trouvait-elle là nièce de ce même M. Vertman qui avait fourni au jeune peintre les moyens de faire son voyage d'Italie? C'était donc elle qui l'avait envoyé? l'Allemand n'était-il venu qu'à son instigation, et cet achat de tableaux n'avait-il été qu'un détour adroit pour forcer Frédéric à accepter un bienfait, où n'était-ce pas plutôt un moyen détourné pour l'éloigner de France.

Garnier se perdait en conjectures: mais quelque eût été le motif de l'étrangère, il eût voulu à tout prix sonder cet incompréhensible mystère, et la rencontre fortuite qu'il venait de faire à Bâle avait ravivé toutes ses curiosités.

Bien des fois, en lisant la vie des maîtres, il avait envié leurs existences aventureuses. Il lui sembla qu'il dépendait de lui de laisser aussi à ses biographes futurs l'occasion de quelque romanesque histoire. Il se trouvait d'ailleurs dans une de ces veines d'audace que donne la réussite; il pensa qu'il touchait peut-être à la découverte de quelque étrange secret; il se rappela la beauté de l'inconnue, réfléchit qu'il pouvait encore, sans inconvénient, retarder de deux mois son retour à Paris, et résolut enfin de partir dès le lendemain pour Baden, à la recherche de M. Vertman et de sa nièce. Mais lorsqu'il y arriva, tous deux étaient déjà repartis pour Vienne. Frédéric balança un instant à poursuivre; mais ce qu'il venait de voir de l'Allemagne le ravissait. Il avait du temps, de l'argent; il continua sa route, toujours précédée par l'oncle et la nièce dont il ne perdit les traces qu'en entrant dans la capitale de l'Autriche.

Vienne est le Paris de l'Allemagne. La vie y est facile, le peuple gai et les plaisirs nombreux. Garnier n'était pas tellement occupé de son inconnue, qu'il oubliât tout le reste; il visita les monuments et les musées dans le plus grand détail. Un soir, en entrant au théâtre, il entendit parler français et se retourna: c'était Henri Leblanc.

Le médecin et le peintre s'embrassèrent comme deux compatriotes qui se rencontrent à l'étranger.

« Je te croyais à Rome? dit Leblanc.

— Et moi, je te croyais à Paris? Que diable es-tu venu faire ici.

— Me préparer une clientèle.

— Comment, tu voyages en Allemagne pour te faire une clientèle à Paris!

— Cela n'est pas plus étonnant que de retourner de Rome en France, en passant par Vienne.

— Tu te moques de moi!

— Nullement. On parle beaucoup, depuis quelque temps, d'un docteur allemand qui a trouvé le moyen de guérir par les infiniment petits.

— Je comprends; tu es venu étudier son système.

— Du tout; je suis venu pour voir les musées de Munich, de Vienne et de Berlin; mais, à mon retour à Paris, je me fais médecin homœopathe. On saura que j'arrive d'Allemagne; on pensera que j'ai étudié

la doctrine sur les lieux, et ma fortune est faite.

— C'est-à-dire que tu tromperas ce pauvre public.

— Des épiciers ! murmura Leblanc, en haussant les épaules avec un superbe dédain. Mais où loges-tu? (Garnier lui donna son adresse.) J'irai te voir. Je veux te présenter dans les salons que je fréquente. J'avais des lettres d'introduction pour tout le monde; on m'a reçu à bras ouverts, et depuis quinze jours, je passe toutes mes soirées à manger des tartines de jambon dans les meilleures sociétés de Vienne. »

Garnier accepta l'offre de son ami, espérant obtenir des personnes qu'il verrait quelques renseignements sur M. Vertman et sa nièce.

Pour faciliter cette recherche, il pensa à copier en grand la miniature que le hasard avait mise en sa possession, espérant faire plus facilement reconnaître celle qu'il cherchait. Il achevait ce travail lorsque Leblanc entra.

« Ah ! ah ! ah ! dit-il, on sait donc déjà ton arrivée?

— Pourquoi cela?

— Puisque tu fais des portraits !... Je connais cette dame.

— Toi ! s'écria Frédéric.

— Moi-même.

— Et sais-tu son nom ?

— On me l'a dit, mais c'est un de ces sobriquets barbares impossibles à retenir. Je l'ai vue plusieurs fois chez la duchesse de Remberg, avec son mari.

— Elle est mariée?

— Eh ! oui, avec un Hongrois à moustaches, qui ne ressemble pas mal à un chat-tigre empaillé... Tout le monde en a peur, y compris sa femme, qui l'a, dit-on, épousé de force.

— Comment cela?

— Oh ! il y a toute une histoire !... Il paraît que c'était une fille d'un pauvre pasteur de campagne. Le Hongrois en est tombé amoureux, et comme elle était promise à un autre, il a fait condamner le fiancé pour braconnage, puis il a épousé à sa place.

— Et on reçoit ce misérable !

— Comment donc ! c'est un seigneur riche et fort bien en cour... Il a été chargé de plusieurs missions secrètes. »

Frédéric n'en demanda pas davantage, de peur d'éveiller les soupçons d'Henri, dont il connaissait l'indiscrétion. Il le pria seulement de le présenter chez la duchesse de Remberg. Mais le soir même, comme ils s'y rendaient ensemble, en passant par la rue de Leopoldstadt, Leblanc lui montra un équipage qui venait de s'arrêter devant un hôtel somptueux.

« Tiens, dit-il, voilà le mari de ton beau modèle qui rentre chez lui. »

Garnier se détourna vivement et aperçut un homme d'une taille élevée qui descendait de voiture; mais il était seul.

Le lendemain, Garnier habitait la rue Leopoldstadt, et des croisées de sa chambre élevée il pouvait apercevoir ce qui se passait dans l'hôtel qu'Henri lui avait désigné la veille. Quelques adroites questions faites à son hôtesse lui confirmèrent le récit de Leblanc, et il résolut de ne rien négliger pour savoir s'il avait réellement retrouvé son inconnue, et pour découvrir enfin le mot de cette énigme.

Parmi les fenêtres de l'hôtel donnant sur la rue, il en avait remarqué deux dont les stores étaient constamment baissés. Il pensa que ce devait être la chambre de la jeune femme. Deux jours s'écoulèrent sans qu'il pût vérifier sa supposition; enfin le troisième jour, une des fenêtres s'ouvrit, et le seigneur hongrois vint s'accouder à la balustrade.

Les derniers rayons du soleil couchant jouaient dans les rideaux et jetaient jusqu'au fond de l'appartement une lueur mourante. Frédéric crut y apercevoir une femme vêtue de blanc, étendue sur un canapé; mais elle était trop loin et trop peu éclairée pour qu'il pût la reconnaître. Le Hongrois demeura assez longtemps au balcon, et la nuit commençait à venir, lorsque tout à coup il se retourna, et, à ses mouvements, Frédéric devina qu'il parlait. Alors l'ombre blanche et confuse que le jeune peintre avait distinguée au fond de l'appartement parut s'agiter; elle se leva avec effort, et savança lentement vers la fenêtre.

Frédéric avait soulevé le rideau derrière lequel jusqu'alors il s'était tenu caché; la tête en avant, l'œil fixe, et retenant son haleine, il attendait que cette forme blanche fût devenue plus distincte. La jeune femme, qui s'était avancée le front baissé, releva tout à coup la tête; ses yeux rencontrèrent ceux de Garnier !... Le jeune homme voulut se retirer; mais, avant qu'il se fût replié en arrière, il la vit étendre les mains et l'entendit pousser un cri. Il demeura quelques instants immobile n'osant relever le rideau qu'il avait laissé retomber devant lui; mais bientôt retentit le bruit d'une fenêtre qui se refermait avec violence; il avança la tête... Le Hongrois et l'inconnue avaient disparu, et les stores étaient baissés de nouveau.

Le soir même, son hôtesse lui apprit qu'on était venu demander des renseignements à son sujet; qu'on s'était informé de son nom, de son pays, de ses habitudes et du motif de son séjour à Vienne. Frédéric devina sans peine la cause de toutes ces questions: on l'avait reconnu ! Il comprit tout ce qu'il avait à craindre dans un pays étranger et où il se trouvait sans protection et en possession d'un secret que certaines gens pouvaient vouloir étouffer à tout prix; il résolut, en conséquence, d'agir avec la plus grande circonspection.

Quelques jours s'écoulèrent sans événements; les fenêtres de l'hôtel hongrois ne s'étaient point rouvertes, et Garnier commençait à craindre que l'inconnue ne fût partie. Un soir, Leblanc arriva avec deux billets pour l'Opéra.

« Hâtons-nous, lui dit-il, c'est une pièce nouvelle, il y aura foule aujourd'hui. »

Ils eurent en effet beaucoup de peine à se placer. Après une assez longue attente, le rideau se leva. Frédéric reconnut dès les premières scènes un opéra français dont il avait vu les premières représentations à son départ de Paris; rien n'avait été changé à l'œuvre française : c'était le même dialogue, les mêmes chants, la même instrumentation; si l'on eût entendu les acteurs chanter juste et l'orchestre jouer en mesure, on se fût cru au théâtre Favart, à Paris. Déjà les deux premiers actes avaient été joués, et le rideau allait se lever pour la troisième fois, lorsque Garnier sentit un papier se glisser sous ses doigts; une main furtive disparut au même instant dans la loge voisine, et, avant qu'il eût songé à ce qu'il devait faire, il entendit la porte de cette loge se refermer. Le billet ne contenait que ces mots tracés au crayon :

« Jeudi, trouvez-vous au bal masqué de la duchesse de Remberg, en costume albanais; si l'on vous demande ce que vous cherchez, vous répondrez : Que sais-je ? »

L'écriture du billet était d'une main de femme, et Frédéric ne douta pas un instant qu'il ne vînt de son inconnue. Leblanc l'avait justement présenté la veille à la duchesse de Remberg, et celle-ci l'avait invité à la fête qu'elle donnait; rien ne s'opposait donc à ce qu'il s'y trouvât; il résolut de se rendre au bal et de tout essayer pour pénétrer le mystère qui le préoccupait depuis si longtemps.

Le jour venu, il revêtit le vêtement indiqué et se présenta chez la duchesse. Son empressement lui avait fait devancer l'heure ordinaire. Il y avait encore peu de monde dans les salons.

Après avoir examiné tous les invités déjà venus, Frédéric se plaça près de la porte pour voir entrer ceux qui arrivaient, espérant qu'un hasard pourrait lui faire reconnaître la femme qu'il attendait, mais foule le força bientôt à quitter cette place; repoussé peu à peu vers le haut des salons, il renonça à une recherche impossible, il se décida à attendre.

Cependant la nuit s'avançait; les danses avaient été déjà plusieurs fois interrompues et reprises, l'orchestre venait de se taire de nouveau, et les invités se portaient vers la salle du banquet que l'on venait d'ouvrir. Fatigué de la lumière et du bruit, Garnier laissa pénétrer les flots riants des danseurs; il aperçut une porte entr'ouverte, la poussa doucement et se trouva dans une petite bibliothèque à peine éclairée. Il se laissa tomber sur un canapé en poussant un soupir de lassitude et d'ennui; il y était à peine depuis un instant, lorsqu'un pas léger se fit entendre, il se retourna, une femme en riche costume espagnol était debout derrière lui.

« Que cherchez-vous? lui demanda-t-elle à voix basse?

— Que sais-je? »

Elle fit un mouvement et regarda de tous côtés.

« Plus bas, monsieur, murmura-t-elle.

— Nous sommes seuls, madame. »

Elle s'approcha davantage.

« Qu'êtes-vous venu faire à Vienne, monsieur?

— Vous chercher. »

La jeune femme recula.

« Me chercher! et pourquoi?

— Pour la seconde fois, je vous dirai : « Que sais-je, madame? » Votre apparition a été un événement si extraordinaire dans ma vie, qu'en retrouvant vos traces j'ai été saisi d'une inquiétude curieuse, et qu'à tout prix j'ai voulu vous revoir.

— Qu'avez-vous à me demander?

— Tout, madame, car je n'ai rien deviné au drame dont vous m'avez fait le témoin et presque l'acteur. Je ne sais ce que je dois croire, et ce secret me pèse comme un remords. Ah! vous avez l'âme trop ferme, madame, pour ne pas comprendre que mon impatience de connaître est autre chose qu'une vaine curiosité. C'est je ne sais quel espoir romanesque d'aider à quelque grande réparation, de vous être utile!... C'est le besoin de vous parler de ce que vous avez fait pour moi; car, je le sais maintenant, ce M. Vertman, qui m'a rendu subitement assez riche pour que je pusse visiter l'Italie, était envoyé par vous; ce que j'avais cru un hasard heureux n'était qu'un bienfait caché; mais ce bienfait, madame, je dois savoir à quel titre il m'a été accordé et quelle obligation il m'impose. De quoi cet argent était-il le prix, dans votre pensée? payait-il mon silence ou un service rendu?

— L'un et l'autre, monsieur.

— Alors je refuse, madame, s'écria Frédéric vivement; je ne vends ni mes services ni ma discrétion.

— Par grâce, écoutez-moi, monsieur... Vous êtes venu ici, dites-vous, poussé par une noble curiosité; vous voulez me servir; eh bien, monsieur, qu'il vous suffise de savoir que tout ce qui s'est passé est irréparable, que le malheur en pèse sur moi seule désormais, et que votre présence peut me perdre. Je suis une esclave enchaînée dans l'antre d'une bête féroce qui, à la moindre colère, me tuera... Le secret que vous me demandez me coûterait la vie, monsieur, s'il était connu... Oh! je vous en conjure, quittez Vienne, retournez en France... Vous ne savez pas quel danger vous courez ici... Vous avez déjà excité la jalousie du comte. On vous surveille, on

vous suit. Il m'a fallu le hasard et le tumulte de cette fête pour que je pusse vous parler. Il me cherche peut-être déjà. »

En prononçant ces mots, la jeune femme regarda autour d'elle avec inquiétude. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent vers le fond du cabinet : elle recula en faisant un geste d'épouvante. Frédéric, qui avait suivi son mouvement, aperçut dans une glace le reflet d'une tête penchée à la porte entr'ouverte. Il se leva avec une exclamation de surprise et fit un pas vers cette porte ; mais elle s'ouvrit brusquement, et un homme en costume d'Arménien parut debout sur le seuil.

« Je vous dérange, » dit-il d'une voix sombre.

A cet accent, l'étrangère recula chancelante et éperdue.

« Que voulez-vous, monsieur, et qui vous a permis de nous écouter ? » demanda vivement Frédéric.

Sans lui répondre, l'Arménien voulut s'avancer vers la jeune femme ; mais Garnier lui barra le passage : les deux hommes se regardèrent un instant en silence, dans une attitude de provocation et de haine. Enfin, tout à coup, l'Arménien arracha son masque et montra au jeune homme la figure sauvage du seigneur hongrois.

« Me reconnaissez-vous ? demanda-t-il d'une voix terrible.

— Je n'ai point l'art de lire les noms sur les visages, répondit Frédéric froidement.

— Votre compagne sera plus habile.

— Arrière ? monsieur.

— Bas ces masques !

— Arrière ! » vous dis-je.

Le Hongrois porta la main à son poignard, Garnier

à son yatagan. Mais, dans ce moment, la musique se fit entendre ; la foule venait de rentrer dans les salons, et une troupe de masques se précipita dans la bibliothèque en riant. Frédéric profita de ce moment de tumulte pour ménager à la comtesse le moyens de s'échapper, et lorsqu'il se retourna pour chercher l'Arménien, il ne le retrouva plus.

Le lendemain, il était seul dans sa chambre, oc-

cupé à ranger dans une malle quelques effets de voyage, quand le seigneur hongrois entra brusquement. A sa vue, Frédéric tressaillit; l'étranger s'avança vers lui et demanda M. Frédéric Garnier.

« C'est moi, monsieur.

— Lisez »

Garnier, étonné, prit la lettre qui lui était présentée, et reconnut, au premier coup d'œil, l'écriture du billet qu'il avait déjà reçu; il l'ouvrit et lut :

« Nous n'avons échappé que par miracle au comte; une seconde entrevue nous perdrait. Si je vous ai jamais inspiré quelque intérêt, partez sur-le-champ; peut-être pourrai-je répondre quelque jour aux questions que vous m'avez adressées, mais il faudrait pour cela du temps et de la liberté. Partez donc sans rien attendre, sans me rien demander; tâchez d'oublier une nuit dont je voudrais effacer le souvenir avec tout mon sang.

MARGUERITE. »

« Vous avez lu? demanda le comte à Garnier.

— Oui, monsieur.

— Quelles sont vos armes?

— Je ne vous comprends pas, monsieur. »

Le Hongrois leva les yeux sur Frédéric avec un étonnement farouche.

« N'avez-vous point lu l'adresse de cette lettre, monsieur.

— C'est la mienne.

— Et qui l'a écrite?

— Je l'ignore.

— Allons, monsieur, la feinte est inutile, s'écria le comte en frappant du pied... Me croyez-vous donc aveugle et sourd?... Je n'ai jamais laissé d'injure impunie; il faut qu'un de nous meure, vous le savez. N'espérez point m'échapper cette fois; nous ne sommes plus chez madame de Remberg; quelque temps qu'il faille pour retrouver votre courage, j'attendrai, car je ne veux sortir d'ici que pour recevoir satisfaction. »

A ces mots, le comte s'assit, comme s'il eût voulu mieux témoigner de sa résolution; mais en s'appuyant sur le marbre de la cheminée, sa main rencontra le médaillon trouvé à Bâle par Frédéric; il le prit avec distraction, le retourna et reconnut le portrait de la comtesse. Il se releva avec un cri de rage.

« Monsieur, dit-il à Garnier, les dents serrées, je vais chercher des armes; dans une heure je serai ici, et si vous refusez de vous battre..., je vous tuerai. »

Frédéric, resté seul, s'assit pensif. Ce qui s'était passé depuis quelques jours avait fait succéder à sa curiosité première une sorte de repentir. En cherchant à pénétrer le mystère qui se rattachait à la comtesse, il avait obéi à la fois à un caprice poétique et à une vanité romanesque de jeune homme. Il avait rêvé tout un drame dans lequel il avait eu soin de se donner le plus beau rôle, et dont les péripéties étaient disposées d'avance à son avantage; mais il vit bientôt que, dans son enthousiasme, il n'avait tenu compte ni des difficultés, ni des ennuis, et il commença à comprendre que les grandes aventures étaient plus distrayantes dans les livres que dans la réalité. La scène qui avait eu lieu la veille chez madame de Remberg, et dans laquelle la jalousie sauvage du Hongrois s'était révélée, l'avait déjà fait réfléchir, et il était bien résolu à la prudence, lorsque la provocation du comte était venue tout déranger. Il pouvait détruire sans doute l'erreur qui avait amené cette provocation; mais pour cela il fallait tout raconter, livrer un secret duquel dépendaient l'honneur, la vie d'une femme, et ce moyen de salut lui répugnait comme une lâcheté. D'ailleurs, quelle preuve donner à l'appui de ses paroles? Le comte ne pouvait-il pas refuser de croire, ou même d'écouter! Était-il même bien sûr qu'il ignorât la vérité, et que sa jalousie ne fût pas un prétexte, et qu'il ne songeât pas à frapper un témoin sous l'apparence d'un rival?

Frédéric ne savait à laquelle de ces suppositions s'arrêter; cependant, à tout événement, il écrivit à Leblanc une lettre dans laquelle il racontait succinctement ce qui s'était passé, et il lui exprimait ses dernières volontés dans le cas où il succomberait. Lorsqu'il eut achevé, il relut sa lettre lentement, et il se sentit pénétré d'une profonde tristesse. Cet adieu à la vie, pourquoi ne l'avait-il point écrit une année auparavant, lorsqu'il était encore pauvre et inconnu? alors rien ne l'attachait à la terre; mourir, n'eût été pour lui que fermer les yeux et ne plus souffrir; mais non, la fortune avait voulu lui montrer tout ce que l'existence a de doux; elle l'avait fait riche, heureux, admiré; puis, maintenant, au milieu de la joie de son triomphe, elle étendait la main pour le frapper, comme si le bonheur qu'elle lui avait d'abord donné n'avait eu pour but que de lui faire mieux sentir l'amertume de mourir. Cette pensée fit venir une larme aux paupières du jeune homme, mais il maîtrisa son émotion et plia la lettre. Comme il achevait, le comte entra : il portait à la main deux pistolets de combat.

« Je suis à vous, » dit Frédéric.

Le comte déposa ses armes sur la cheminée. Garnier cacheta la lettre destinée à Leblanc, mit l'adresse et se leva. Avant de sortir :

« Monsieur, dit-il, encore un mot, ce sera le dernier. Je jure sur l'honneur que je n'ai jamais aimé la comtesse, que je ne l'ai vue que deux fois, que j'ignore même son nom, que ce portrait, dans lequel vous avez vu un gage d'amour, a été trouvé par moi à Bâle, où il avait été oublié.

— Mensonge! mensonge! Et la lettre?

— La lettre... celle qui l'a écrite a seule le pouvoir et le droit de l'expliquer, monsieur.

— Et elle le fera, » dit une voix calme.

Frédéric et le Hongrois se retournèrent en même temps. La comtesse était debout à la porte, qui venait de s'ouvrir.

« Marguerite s'écria le comte, que venez-vous faire ici?

— Vous empêcher de commettre un crime.

— Sortez! sortez!

— Je ne sortirai qu'avec vous, monsieur le comte.

— Ah! vous avez peur pour votre amant. »

Elle jeta au Hongrois un long regard de mépris et de colère.

« Mon amant, dit-elle d'une voix tremblante, vous savez bien qu'il n'est point ici, monsieur le comte...

— Mais cette lettre... cette lettre, madame?

— Avez-vous oublié, monsieur le comte, un jeune homme auquel j'étais promise, et que vous avez fait lâchement jeter dans les prisons pour m'arracher à lui?

— Il ne s'agit point de Frantz, madame.

— Vous vous trompez, car celui-là je l'aimais avant de devenir votre femme par violence, et après je l'aimais encore davantage. Vous l'aviez fait condamner comme un criminel avant de me conduire en France, et cependant il parvint à m'y rejoindre.

— Lui!... c'est impossible!...

— Vous étiez absent, monsieur le comte: occupé d'intrigues politiques à Londres, je pus le recevoir sans crainte.... »

Le comte étendit la main vers ses pistolets.

« Pas encore, monsieur, dit la jeune femme avec un rire amer.. il faut que vous sachiez tout... Frantz à Paris depuis deux mois quand vous m'annonçâtes votre retour. Il me proposa alors de fuir avec lui... Mais j'avais encore un enfant. J'étais sûre d'ailleurs que nous ne pourrions échapper à votre poursuite, que cet enlèvement coûterait la vie à Frantz... Je voulais le sauver!... Malheureuse!... je refusai... Je reçus alors une lettre de Frantz qui m'écrivait:

« Ce soir, je serai sous vos fenêtres pour vous attendre ou pour mourir. »

J'étais à la campagne: j'arrivai à Paris éperdue. Le Luxembourg venait de se fermer. Je courus chez monsieur qui demeurait au-dessous de notre appartement; il m'ouvrit une petite porte donnant sur le jardin, et quand j'arrivai... quand j'arrivai... Frantz était mort, monsieur. »

La jeune femme cacha son visage dans ses deux mains.

« Vous comprenez maintenant, reprit-elle après un long silence, pourquoi la présence de monsieur me troubla la première fois que je l'aperçus, pourquoi j'ai voulu le voir et lui écrire pour l'éloigner. »

Le comte avait tout écouté dans un calme terrible, un pistolet de chaque main, l'œil fixe et les lèvres serrées. Il s'avança enfin vers Garnier, qui était demeuré muet et épouvanté.

« Vous quitterez Vienne demain, monsieur, dit il d'un accent bref. »

Le jeune homme fit un mouvement, mais la comtesse lui jeta un regard suppliant.

« Je partirai, monsieur, » dit-il froidement.

Alors le comte saisit le bras de la jeune femme, qui frissonna sous cette étreinte, et tous deux disparurent.

Un mois après, Frédéric Garnier rencontra, à Paris, Leblanc, qui arrivait de Vienne. Les deux amis causèrent quelque temps.

« A propos, dit tout à coup Henri, je sais le nom de ta Hongroise; c'est la comtesse Marguerite de Cleswolter.

— Comment l'as-tu appris?

— Je l'ai vu sur ses billets d'enterrement.

— Que dis-tu? s'écria Frédéric épouvanté; la comtesse...

— Est morte le lendemain de ton départ?»

ÉMILE SOUVESTRE.

PLUS DE FEMMES A PARIS.

Une diligence, arrivant de la Bretagne, venait de déposer sur le pavé de Paris Sébastien Kerkabec, un des jeunes hommes les plus intéressants du Morbihan.

On voyait aisément qu'une amère mélancolie navrait l'âme du jeune provincial; ses traits amaigris portaient l'empreinte de chagrins violents et rongeurs; la douleur était écrite en caractères touchants sur son front pâle. A l'expression de ses regards, aux soupirs qui s'échappaient de sa poitrine, on pouvait deviner que l'amour causait l'affliction et les tourments de ce jeune homme, digne d'être consolé. Sébastien Kerkabec, en effet, était blessé au cœur, et il venait à Paris pour se guérir d'une passion malheureuse.

Le lendemain de son arrivée, Sébastien, étala sur une table les lettres de recommandation dont on l'avait muni. Il y en avait une demi-douzaine, adressées à des gens de toute condition.

« Je vais donc, pensa-t-il, me mettre en campagne à la recherche de la gaieté, de la santé et de l'oubli. Chacune de ces lettres me donnera un guide à travers ce monde où l'on m'a promis que je trouverais des consolations à mes peines et des remèdes à mes maux. Ayons du courage jusqu'au bout pour entreprendre et poursuivre ce traitement. Mais, puisqu'il s'agit d'une guérison, allons voir mon médecin. »

Sébastien prit un cabriolet et se fit conduire chez le docteur Saint-Brice, son compatriote. Il ne fut pas médiocrement surpris d'être introduit dans un délicieux petit appartement, meublé avec un luxe et une recherche qui auraient fait honneur à l'élégante femme d'un banquier millionnaire.

« Le docteur vous recevra tout à l'heure, dit un domestique à Sébastien, il est en conférence avec une cliente. Vous pouvez, en attendant, feuilleter ces journaux et ces albums. »

Sébastien attendait depuis une demi-heure environ, lorsque Saint-Brice sortit de son cabinet.

« Mille pardons, dit le docteur, j'étais occupé avec mademoiselle ***, de l'Opéra, qui ne veut pas danser ce soir pour des raisons diplomatiques. Elle tenait tant à être malade, que je n'ai pu lui refuser une consultation favorable à ses desseins... Mais, parbleu, continua Saint-Brice après avoir lu la lettre que Sébastien lui avait présentée, j'aurais été plus expéditif si j'avais su que vous m'attendiez, monsieur Kerkabec. Un compatriote qui m'est recommandé par mon oncle, c'est une bonne fortune pour moi, et je suis tout à votre service, monsieur ! Il s'agit, me dit-on, d'une maladie de langueur. C'est fort bien ! Une consomption causée par des chagrins. A merveille ! Je vous traiterai par la méthode homœopathique, un système nouveau que j'ai complétement adopté.

« Mais cela ne suffit pas : la médecine, telle que nous la pratiquons, ne se borne pas à de simples et vulgaires médicaments; la physiologie occupe une belle place dans notre doctrine, et nous soumettons nos malades à un traitement moral. Votre mal est une espèce de spleen, excellente maladie, féconde pour nous en guinées. Vous avez parfaitement bien fait de venir à Paris pour vous en débarrasser. Paris abonde en ressources contre l'ennui, surtout pour un homme de votre âge. Il faut vous faire violence et vous divertir malgré vous; courir les spectacles et les fêtes, dépenser beaucoup d'argent, user et abuser de tous les plaisirs. Le salut est pour vous quelque part : cherchez! Ce n'est pas aisé, je le sais; la gaieté n'est facile qu'aux gens dont l'esprit est net et l'âme tranquille; aussi, pour vous guider dans cette voie de guérison, faut-il que je connaisse la cause de vos chagrins. Parlez sans crainte, un médecin est un confesseur, et votre secret sera bien gardé.

— Hélas! répondit Sébastien, je ne fais pas mystère de mes peines. Un amour malheureux m'a mis dans l'état où vous me voyez. »

Le docteur regarda Sébastien avec compassion, et il lui dit :

« Depuis dix ans que j'exerce, je n'ai pas encore rencontré un pareil cas. Vous êtes un phénomène dans notre siècle. Cependant je suis loin de désespérer de votre guérison. Le traitement sera tout aussi simple que s'il s'agissait d'un futile chagrin.

« L'homœopathie guérit par les semblables. — *Similia similibus* : voilà notre principe fondamental. Aimez donc une autre femme, et vous serez guéri de votre premier amour. »

— Aimer une autre femme comme j'aime Bérénice! pensa Sébastien. Il faudrait d'abord pour cela rencontrer une femme comme elle : belle, gracieuse, spirituelle, charmante, possédant toutes les perfections, moins la constance; il me faudrait aimer cette femme et en être aimé, et puis trahi, et alors deux blessures pareilles se guériraient réciproquement dans mon cœur. Telle est, si je l'ai bien comprise, la méthode homœopathique. Ce sera difficile, mais enfin essayons. »

En quittant le docteur, Sébastien se rendit chez son cousin Anatole d'Amberny, qui tenait un rang distingué parmi les dandys de la capitale.

« Comme te voilà changé depuis trois ans que je ne t'ai vu! s'écria d'Amberny en contemplant la mine piteuse de Sébastien... C'est tout simple, un jeune homme doué de quelque imagination ne peut prospérer en province, et je te félicite de ce dépérissement qui prouve une bonne nature. Du reste, maintenant que te voici transplanté dans une terre fertile, tu vas renaître et reverdir, il te faut de la dissipation et des plaisirs? Nous t'en donnerons. En t'adressant à moi, tu es tombé entre bonnes mains, tu n'auras qu'à me suivre. »

Sébastien se laissa faire, et il accompagna d'Amberny au cercle des merveilleux. Des jeunes gens de tout âge et de toute couleur, depuis vingt-cinq ans jusqu'à soixante, depuis le blond ardent et le noir de jais jusqu'au gris pommelé, étaient réunis dans de splendides salons, dorés sur tous les lambris. Le jeune provincial fut reçu en qualité d'étranger et d'adepte, et on lui accorda tous les droits et toutes les faveurs d'une hospitalité magnifique. Distrait autant que curieux, Sébastien admirait et écoutait en silence; mais, malgré toute sa bonne volonté et tous ses efforts attentifs, le fil de la conversation lui échappait à chaque instant, et il ne comprenait rien aux discours bigarrés des dandys.

« Quelle est donc la langue que parlent ces messieurs? demanda-t-il à d'Amberny.

— L'anglo-français, répondit celui-ci en souriant. C'est le beau langage de notre temps. On ne peut pas sérieusement s'occuper de chevaux en parlant autrement. Pour te donner un vernis d'élégance, tu devras apprendre et savoir réciter le vocabulaire du gentleman parisien. C'est assez facile, car le barbarisme est toléré, et d'ailleurs, dans les commencements, tu pourras te tirer d'affaire avec un *pocket dictionary*. »

Sébastien redoubla d'attention, et il entendit prononcer le nom de Betzy avec toutes sortes d'éloges passionnés.

« Sans doute la beauté à la mode, pensa-t-il; et qui sait! celle peut-être qui doit me sauver, en me faisant oublier Bérénice!

— A quoi rêves tu? lui dit d'Amberny. Parle donc un peu, ou bien l'on va te prendre pour un sot.

— Tu oublies que je ne sais pas un seul mot d'anglais. Mais, dis-moi, quelle est cette Betzy dont s'entretiennent ces messieurs?

— Betzy, c'est une fille de Fox.

— Du fameux Fox?

— Oui, elle appartient à lord S....., qui a refusé dernièrement de la céder pour quarante mille francs au comte de C.....

— La céder? Que veux-tu dire?

— La vendre, si tu aimes mieux.

— Tu plaisantes, d'Amberny; les dandys parisiens sont d'aimables roués, sans doute; mais ils ne poussent pas le déverçondage jusqu'à de pareils trafics! Vendre une femme!

— Ah! vraiment, le quiproquo est naïf, et j'en rirais fort, si tu n'étais pas mon cousin. Betzy, mon cher ami, n'est pas une femme, mais bien une jument de course. Fox, son père, qui porte le nom d'un célèbre orateur, est un étalon renommé par les

victoires qu'il a remportées dans les hippodromes anglais. Betzy doit courir ce matin au Champ-de-Mars; on parie pour elle trois contre un, et j'ai parié trois cents louis contre cent.

— Trois cents louis! tu es donc bien riche? Je te croyais seulement quinze mille livres de rente, comme moi : car notre oncle nous a laissé sa fortune en deux portions égales, et en recevant cet héritage, nous n'avions rien ni l'un ni l'autre; mais sans doute depuis quatre ans tu as augmenté ta fortune?

— Au contraire.

— Comment soutenir le train que tu mènes, avec quinze mille francs de revenu?

— On voit bien que tu ne connais guère le monde dans lequel tu te trouves maintenant! Peut-être te figures-tu que ce cercle brillant est composé des plus belles fortunes de Paris? Tous ces dandys qui étalent un luxe éclatant, tu les prends peut-être pour de grands propriétaires ou d'opulents capitalistes? Erreur! Avec mes cent mille écus, je suis un des plus riches de la société. Notre monde est plein de mystères. Nous avons quelques douzaines de jeunes gens qui entrent dans les hautes sphères de la mode sans posséder un écu, et qui n'en sortent qu'après avoir dépensé un million. Comment font-ils? Dieu, les créanciers et les dupes le savent. Quand, par hasard, une grande fortune se lance parmi nous, elle disparaît bientôt...

— Les trente merveilleux que tu vois dans ce salon ont tous des voitures et des chevaux; ils ne se refusent aucune des jouissances du luxe, et peut-être, en se cotisant, ne pourraient-ils pas t'acheter ta ferme du Morbihan. Pourtant un de ces messieurs, celui qui est assis près de la fenêtre, a parié mille louis pour Betzy. Celui-là possède un riche revenu que lui fait le jeu; il a su se bâtir un solide château de cartes avec de magnifiques dépendances. Le jeu est son domaine, le hasard lui obéit; les cartes lui ont tout donné, même le titre de baron qu'il porte fièrement, et les trois décorations qui ornent sa poitrine, brelan de croix qu'il a gagnées à des secrétaires d'ambassade. Nous en avons quelques autres comme lui, qui sont, de nos jours, la monnaie du comte de Cagliostro.

— Je te remercie, reprit froidement Sébastien, de m'avoir introduit dans une pareille société.

— A moins d'y être affilié, tu n'obtiendras aucune considération dans les coulisses de l'Opéra, et aucun succès auprès des femmes à la mode que tu passeras en revue demain aux courses du Champ-de-Mars.

— A la bonne heure! Je me soucie peu du jeu et des chevaux, mais parle-moi des femmes, car l'amour seul peut me rendre à la vie.

— L'amour! dis-tu? Voilà bien encore une idée de province! ne prononce pas ce mot-là trop haut, et avec cette expression sentimentale et mélancolique, on se moquerait de toi. L'amour, mon cher, n'est plus à la mode aujourd'hui : la passion des chevaux remplace toute autre passion dans le cœur d'un véritable dandy, et c'est à peine si nous nous permettons de temps en temps quelques intrigues obscures et banales. »

Sébastien ne pouvait comprendre cette étrange indifférence, les mœurs de la jeunesse dorée le je-

taient dans un étonnement profond. Le lendemain, il se rendit au Champ-de-Mars dans le tilbury de son cousin. D'Amberny lui dit, en lui montrant une tribune pleine de femmes élégamment parées :

« Voilà nos *lionnes*. Nous appelons ainsi les merveilleuses de la haute volée. Regarde. Tu en verras plusieurs de fort jolies ; mais trouves-en une qui soit comparable à Betzy, qui ait une tête aussi gracieuse, une encolure aussi élégante, une jambe aussi fine ! »

Le jeune provincial regarda de tous ses yeux. Il vit de belles dames qui avaient l'air résolu et le geste hardi ; de brillants cavaliers leur parlaient le chapeau sur la tête et le cigare à la bouche : elles leur répondaient d'une voix rude, en style anglo-français. Hommes et femmes s'abordaient en se donnant une poignée de main, et s'entretenaient avec une familiarité toute pittoresque. Pas un mot de galanterie n'était prononcé dans ces conversations. Les lionnes savaient la généalogie des chevaux de course ; elles appelaient les jockeys par leurs noms, et causaient avec eux en termes d'écurie : on voyait qu'elles avaient étudié l'anatomie du cheval, tant leur érudition était grande. Toutes avaient à la main un petit portefeuille sur lequel elles inscrivaient leurs paris. Elles suivaient les courses d'un regard ardent et avide, et il était aisé de voir que toute leur âme était là.

« Hélas ! pensa Sébastien, d'Amberny a raison. On rirait bien de moi si je parlais d'amour dans ce monde fashionable. Ces merveilleuses sont de véritables hommes. Ici il n'y a pas de femmes, il n'y a que des cavaliers. Ce n'est pas parmi les lionnes que je rencontrerai celle qui doit partager mon cœur avec toi, ô Bérénice ! simple et douce fille qui n'as jamais mis dans un étrier ton pied mignon ! »

Cependant Sébastien ne se laissa pas décourager par le peu de succès de cette première tentative ; il n'avait encore vu qu'un coin de la société parisienne, et il pouvait trouver ailleurs ce qu'il n'avait pas rencontré au Champ-de-Mars.

Il revint donc à ses lettres de recommandation. Il y en avait une pour un de nos plus riches banquiers, une autre pour un journaliste en réputation, une troisième pour un gentilhomme du faubourg Saint-Germain, et une dernière, enfin, adressée à un jeune peintre.

Sébastien commença par le banquier, qui le reçut avec tous les égards que méritait le large crédit ouvert au jeune Breton.

« Vous avez besoin de distraction, lui dit le financier, faites des affaires ! Je vous mènerai à la Bourse, et vous verrez comme tous les gens qui fréquentent ce lieu sont bien portants, réjouis et vermeils. La chasse aux millions est un exercice salutaire qui entretient la santé. Achetez-moi des bitumes, des chemins de fer, des rentes, des houilles, et vous m'en direz de bonnes nouvelles ! »

Sébastien acheta tout ce que voulait le banquier, qui, charmé de ses manières faciles et de ses heureuses dispositions, l'invita à un bal qu'il donnait le soir même.

Là, Sébastien se trouva en présence des femmes les plus considérables de la haute banque, du parquet, des agents de change et de la coulisse des courtiers. Il dansa avec une petite femme blonde,

très-gracieuse, qui lui dit après la première figure :

« Savez-vous, monsieur, ce qu'on a fait ce soir sur les espagnols au perron Tortoni ? »

Sébastien, qui ne comprenait pas, répondit à tout hasard :

« Non, madame.

— Vous n'avez donc pas d'espagnols ?

— Pas le moindre.

— Vous êtes bien heureux ! Moi, j'ai pris des portugais, et je m'en trouve fort mal. Le portugais est bien variable !

— Le Breton est plus constant, risqua Sébastien.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? reprit la jolie blonde d'un air étonné... Ah ! j'entends ! vous parlez du chemin de fer projeté entre Paris et Nantes. Est-ce que les actions de ce chemin sont émises ? Mon agent ne m'en a pas avertie.

— Que je suis niais ! pensa Sébastien ; je croyais que cette dame m'entretenait de ses amants, et il n'était question que de commerce et d'industrie ! »

Élevées selon les règles de l'arithmétique, bercées dans les chiffres, habituées dès leur adolescence à soumettre leurs plus tendres émotions à des calculs positifs, les femmes de la finance font une première affaire en se mariant, et leur vie continue sur le même thème. Leurs maris, pour les occuper, les intéressent à leurs spéculations ; elles ont trois ou quatre pour cent sur les bénéfices, pour leur toilette ; aussi suivent-elles les mouvements de bourse avec la même passion que les lionnes suivent les chevaux de course. Allez donc ensuite attaquer ces métallisés !

« Je cherchais une femme, dit tristement Sébastien, et je ne trouve que des négociants en jupons ! Allons ailleurs, car je ne rencontrerais certainement pas dans ce monde avide la femme qui doit te remplacer, ô Bérénice, toi qui sais à peine faire une addition et qui as dédaigné mes quinze mille livres de rente pour prendre un pauvre mari. »

Le journaliste dit à Sébastien :

« Voulez-vous, pour vous distraire, que je vous mène à l'Académie ? Je puis aussi vous offrir des billets pour tous les spectacles. A moins que vous ne préfériez venir ce soir à une réunion littéraire ; mais je ne vous y engage pas ; on s'ennuie souvent beaucoup avec les hommes de génie.

— Ne rencontre-t-on pas de femmes dans ces réunions ?

— Malheureusement si, la fleur de nos bas-bleus.

— Alors j'irai.

— Vous êtes un brave, dit le journaliste, en riant. Allons dîner, et nous nous rendrons directement du café Anglais à notre soirée. Vous n'avez pas besoin de toilette ; la littérature est sans prétention, et les bas-bleus ne s'effarouchent pas d'un homme en redingote. »

La réunion littéraire était nombreuse et brillante. Peu curieux de connaître nos grands écrivains, Sébastien s'attacha seulement à contempler les bas-bleus : on sait que les femmes de lettres sont ainsi nommées parce qu'elles ne portent pas toujours des bas très-blancs. Il trouva que ces dames étaient mises sans goût ; leur toilette offrait un singulier mélange de couleurs mal assorties : il y avait des turbans jaunes avec des robes rouges, des ceintures bleues sur des robes vertes, des chapeaux à plumes et des souliers crottés. « Elles n'ont pas le temps d'être coquettes, » pensa Sébastien, et il poursuivit son examen. Ces dames avaient généralement le verbe très-haut ; elles parlaient vite et beaucoup ; elles ne causaient pas, elles péroraient ou bien elles discutaient avec une sorte d'aigreur et d'acharnement singulier. On eut de la peine à obtenir un quart d'heure de silence pour entendre une jeune fille lire une pièce de vers sur la *Continence de Scipion*. Sébastien trouva que les vers et la lectrice étaient fort mal tournés.

. . . . . .

Cependant il remarqua dans l'assemblée une femme assez belle, simplement vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un bandeau de perles. Il s'approcha d'elle au moment où elle abordait une autre dame d'une trentaine d'années, et dont le nez, prodigieusement long, était orné d'une paire de lunettes d'écaille.

« Comment te portes-tu aujourd'hui, petite ? demanda la dame aux lunettes.

— Mal, répondit l'autre en bâillant. Je suis horriblement fatiguée, mais je ne m'en plains pas : j'ai gagné quatre-vingts francs cette nuit.

— Vrai ? c'est gentil.

— Oui, pendant que mon mari dormait, j'ai fait un feuilleton de quatre-vingts francs pour le *Journal de Paris*.

— Moi, je suis restée au journal jusqu'à minuit pour corriger les épreuves. Un métier de chien ! Décidément je ne travaille plus que pour le théâtre. J'ai demandé ce matin lecture au directeur de la Porte-Saint-Martin. Et ton drame, où en est-il ?

— Ne m'en parle pas, reprit la jeune femme coiffée de perles. Ces acteurs sont insupportables ; des têtes de bois qui mettent six semaines à apprendre un bout de rôle. Mon père-noble ne sait pas un mot du sien, et mon amoureux manque toutes ses tirades. Je me tue le corps et l'âme aux répétitions, mais cela ne va pas du tout. » . . . . . .

Comment la galanterie et le sentiment auraient-ils pu trouver place dans ces entretiens ? Les bas-bleus ne reçoivent de compliments que sur leurs talents, leur imagination et leur style. Elles ne sont accessibles qu'aux douceurs de la critique ; elles ont une écritoire à la place du cœur.

« Ces femmes-là ne sont que des hommes de let-

tres, dit Sébastien au journaliste. Quelle différence avec Bérénice, qui ne sait pas l'orthographe!

— Les bas-bleus ne la savent pas non plus, répondit le journaliste. Mais que serait-ce donc si je vous avais conduit chez quelques-unes de ces dames qui s'intitulent *femmes libres!* Celles-là portent des pantalons, fument toutes sortes de tabac, et boivent du vin de Champagne comme des sous-lieute-

nants. Elles demandent l'abolition du mariage et le partage des droits et des fonctions réservés jusqu'ici au sexe le plus fort!

— Miséricorde! s'écria Sébastien; mais vous qui par état devez tout savoir, puisque vous écrivez dans les journaux, dites-moi donc, monsieur, où je pourrai rencontrer des femmes vraiment dignes de ce nom. Sera-ce au faubourg Saint-Germain?

— Je n'en sais rien, répondit le journaliste, car je ne connais pas les mœurs et les habitudes de ce pays : je n'ai pas traversé les ponts depuis la révolution de juillet. »

Au faubourg Saint-Germain, Sébastien trouva, parmi les débris d'une société en déroute, quelques jeunes femmes qui boudaient le présent et regrettaient le passé, comme leurs aïeules; rêvant de futures chimères et appelant de leurs vœux empressés un avenir qui doit leur apporter des rides et des cheveux blancs. Ces femmes-là parlaient politique et ne s'entretenaient pas d'autre chose.

Du haut de l'échelle sociale, Sébastien descendit alors jusqu'aux simples grisettes. Mais là il ne trouva que les reflets des classes supérieures. Si vous parlez de passion à la grisette, elle vous rit au nez. Ses amours ne doivent durer qu'une semaine, elle ne passe jamais un plus long bail avec le sentiment. Les grisettes que vit Sébastien tenaient de toutes les femmes qu'il avait vues ailleurs : lionnes et cavalières pour galoper sur les ânes de Montmorency; financières pour payer un chapeau et briller à la Chaumière; bas-bleus pour rédiger leur correspondance amoureuse, et femmes libres pour réclamer toutes sortes de droits et fumer dans la pipe de l'étudiant.

« Il ne me reste plus qu'à user de ma dernière lettre de recommandation, » dit Sébastien, et il alla voir l'artiste auquel l'avait adressé le plus intime de ses camarades de collége.

Celui-ci était un jeune homme de beaucoup de talent et d'un caractère ouvert et enjoué. Il se nommait Aristide Montbrun. Sébastien lui conta ses peines et ses déconvenues.

« Il ne faut pas encore vous désespérer, répondit Aristide; la Providence n'abandonne jamais les cœurs malades, et c'est surtout pour ceux qui cherchent des femmes que l'Évangile a dit : Cherchez, et vous trouverez. »

Ces bonnes paroles n'empêchaient pas qu'Aristide ne trouvât très-plaisants les confidences, l'état et la triste figure de Sébastien. Sa compassion, vraie et sincère au fond, ne lui ôtait pas l'envie de railler le patient. Les artistes de nos jours sont ainsi faits, et leur excellent naturel ne saurait résister à l'attrait d'une mystification quelquefois amusante et souvent cruelle.

Aristide promit à Sébastien de lui faire trouver l'incomparable femme, objet de ses vœux stériles et de ses vaines recherches.

« Venez avec moi, lui dit-il, dans le monde des arts; c'est là que l'on trouve les grâces séduisantes et les cœurs aimants. »

Le monde des arts dont parlait Aristide était un bal masqué, où Sébastien fut intrigué par un domino rose fort appétissant. A ses pressantes sollicitations, le masque se souleva et laissa voir une figure charmante. Mais cette faveur fut la seule qu'il obtint, et le domino rose, après avoir montré son visage, s'esquiva légèrement et disparut dans la foule.

L'homœopathie avait raison. Sébastien, en sortant du bal masqué, sentait dans son âme un soulagement aux profonds chagrins d'une passion malheureuse. Ce n'était pas encore de l'amour, mais c'était déjà de la distraction.

Le lendemain il interrompit ses soupirs pour songer plusieurs fois à l'intrigue de la nuit; le jour suivant il y songea davantage, et, ce jour-là, il eut le singulier bonheur de rencontrer son domino rose en robe bleue; c'était aux Tuileries. Il s'approcha d'elle, il lui adressa la parole; mais elle ne voulut pas l'écouter et se contenta de lui dire :

« Je vous écrirai. »

Il reçut en effet une lettre adorable signée Jenny. On lui permit de répondre poste restante. Une correspondance s'établit, dans laquelle Jenny fit briller toutes les grâces d'un esprit supérieur, et la tendre élévation d'une âme d'élite. Sébastien avoua à Aristide qu'il croyait avoir trouvé la femme et la passion ordonnées par le docteur Saint-Brice. Dans toutes ses lettres, il réclamait la faveur d'une entrevue, et cette faveur lui fut enfin accordée.

« Venez demain matin à l'atelier de votre ami le peintre Aristide Montbrun, lui écrivait-on; je l'ai choisi pour faire mon portrait; vous m'y trouverez à midi.

« JENNY. »

Pour rien au monde Sébastien n'aurait manqué à ce rendez-vous. A midi, il entrait dans l'atelier d'Aristide.

Un déjeuner était préparé, et les convives étaient réunis. A côté de la table il y avait une toile sur laquelle était esquissée une scène du paradis terrestre, et, devant cette toile, Jenny posant dans le simple appareil de notre première mère lorsqu'elle mangea la pomme fatale.

« Vous cherchiez la femme modèle, dit Aristide à Sébastien stupéfait : la voilà! »

Ce fut le dernier coup. Le souvenir outragé de Bérénice reprit tout son empire dans le cœur qui lui appartenait : Sébastien alla faire ses adieux au docteur Saint-Brice.

« Je retourne dans le Morbihan, où je vais me laisser mourir, lui dit-il. J'ai essayé de l'homœopathie, mais ce remède est impraticable pour moi. Dans le monde, où l'on m'a promené en tous sens, je n'ai pas pu trouver le placement d'une grande passion. L'amour n'existe plus dans votre capitale, et il est devenu impossible, car il n'y a plus de femmes à Paris. »

EUGÈNE GUINOT.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A nos Lecteurs..... 5
Le meilleur roi de France, par M. Gerard de Nerval. 7
M. Eugène Sue..... 14
Arthur; par M. Eugène Sue..... 16
Le Lion amoureux; par M. Frederic Soulie..... 29
Cécile, ou une Femme heureuse; par M. Eugène Sue..... 61
Le bien vient en dormant; poesie, par M. Francis Girault..... 76
Kernok le Corsaire; par M. Eugène Sue..... 78
La Sultane des Fleurs; par M. Marc Fournier... 105
Les Pontons anglais; par M. J.-A. Soubiran..... 145
Les Souvenirs d'un Médecin, traduits de l'anglais, par M. Émile de Labedolliere..... 145
La châtelaine de Rupt; par M. A.-B. d'Hauterive..... 155
Haïmatocare, opuscule extrait des œuvres posthumes d'Hoffmann..... 159
Bonheur du Retour; par M. Charles de La Rounat. 165
Miss Hazel; par M. Petrus Borel..... 171
Le Chien du bord; par M. G. de La Landelle.... 181
Sonnets; par M. Sainte-Beuve..... 184
Le Maître du Temps; par M. S.-Henri Berthoud. 185
Au Camp de Boulogne; par M. Emile Marco de Saint-Hilaire..... 195
Denise; par M. Alfred de Musset..... 210
Les Trois Bouquets; par M. Jules Janin..... 224
Les Indiens I-o-Ways; par M. Th. Gautier..... 238
La Domesticite; par M. Alphonse Karr..... 255
La comtesse d'Egmont; par M. Jules Janin..... 241
La Cravache; par M. Marie Aycard..... 265
Napoléon à Waterloo, par M. Emile Marco de Saint-Hilaire..... 262
Le Fou; par M. S.-Henri Berthoud..... 274
Mouton; par M. Léon Gozlan..... 282
Les Adeptes de l'immortalité; par M. Mery..... 289
La Fiole de Cagliostro; par M. Roger de Beauvoir..... 295
Les Fricoteurs; par M. Émile Marco de Saint-Hilaire..... 305
Un Musicien il y a cent ans; par M. Adolphe Adam..... 309
Le Cornet de Tabac; par M. Altaroche..... 319
Bernard; par M. Alexandre Dumas..... 325
Une Joute au moyen âge; par M. Alexandre Dumas..... 337
L'Ame transmise; par M. Mery..... 341
Mon Fantastique; par M. Émile Deschamps..... 367
La Caisse d'epargne; par M. Eugène Guinot.... 373
Ogloù le Pirate; par M. Leon Gozlan..... 378
L'Épée du duc d'Albe; par M. S.-Henri Berthoud. 385
Les Noms populaires; par M. Michel Masson..... 406
Simple Histoire de Voleur; par M. Aug. Chevalier. 411
Pour un Boîte; par M. Alphonse Karr..... 429
Heva; par M. Mery..... 435
Le Bracelet de Corail; par M. Amedee Achard.. 489
La Jarretiere de la Mariee; par M. Gavarni..... 520
Ce que coûta une Pêche; par M. Leon Gozlan... 525
Le Prix de la Vie; par M. Eugène Sarthe..... 531
La Laiterie de Trianon; par M. Roger de Beauvoir..... 537
Une Visite à Trois Tombeaux; par M. Emile Marco de Saint-Hilaire..... 545
Le Gouvernement de la Samaritaine, par M. Emile Deschamps..... 559
La Maison de la rue d'Enfer; par M. Emile Souvestre..... 564
Plus de Femmes à Paris; par M. Eugène Guinot. 576